

**UNIVERSITE PARIS VIII VINCENNES SAINT-DENIS**

**ECOLE DOCTORALE SCIENCES SOCIALES**

Doctorat en sociologie

Fabien Clouette

*Devenir pêcheur dans le sillage du capitalisme :  
ethnographie des frustrations et des aspirations  
de la nouvelle génération de marins-pêcheurs bretons*

Sous la direction de Michel Kokoreff (Paris VIII)

Soutenue le 8 novembre 2019, à Paris VIII

Jury :

M. Razmig Keucheyan, Professeur des universités à l'Université de Bordeaux (rapporteur)

M. Michel Kokoreff, Professeur des universités à l'Université Paris VIII (directeur)

Mme Anne Monjaret, Directrice de recherche au CNRS (IIAC/ équipe LAHIC, CNRS-EHESS)

Mme. Camille Mazé, chargée de recherche en science politique au Centre d'études biologiques de Chizé (CEBC - CNRS/Université de la Rochelle)

M. Thierry Pillon, Professeur des universités à l'Université de Paris I (rapporteur)



## Sommaire

---

Remerciements .....	4
Introduction générale.....	5
<b>Première partie : Une sociologie des jeunes marins-pêcheurs, entre maritimité et parcours de vie .....</b>	<b>33</b>
Chapitre I : Quel monde est à part ? .....	39
Chapitre II : Enquêter : quand le corps se fait journal de terrain .....	87
<b>Deuxième partie : Monde « en crise » : logiques capitalistes, patrimoniales et identitaires d'un corps professionnel pluriel .....</b>	<b>133</b>
Chapitre III : Crises et cycles de la pêche sur un territoire « sinistré mais euphorique » ....	140
Chapitre IV : Des identités professionnelles contre les logiques de classe .....	223
<b>Troisième Partie : « Y a pas vraiment de limite en fait ». Libertés et enfermements à la pêche .....</b>	<b>303</b>
Chapitre V : Contraintes et autonomie .....	314
Chapitre VI : Revendiquer sa liberté et « poser son sac » : pratiques du turnover .....	375
<b>Quatrième partie : Devenir un « bon pêcheur » : des définitions à l'échelle des corps ? .....</b>	<b>489</b>
Chapitre VII : Des corps de marins et des corps d'ouvriers .....	495
Chapitre VIII : Rapport à l'animal. Généalogie d'une violence à bord .....	599
Conclusion générale .....	698
Bibliographie .....	715

---

## Remerciements

---

Difficile d'adresser des remerciements exhaustifs envers ceux qui m'ont appris et accompagné durant ces cinq ans de doctorat, notamment parce qu'une bonne partie de ces personnes doivent rester anonymes. Merci donc à tous les pêcheurs et professionnels anonymes qui, par leur confiance, m'ont permis de poursuivre un travail ethnographique à leur côté sur le pont.

Le premier remerciement est destiné à Michel Kokoreff, mon directeur de thèse, qui m'a aidé dès l'étape du projet à établir les meilleures conditions pour entrer en thèse et qui a ensuite dirigé mon travail avec écoute et disponibilité. Ses conseils et ses lectures m'ont toujours fourni les clés de sortie aux impasses dans lesquelles je pouvais me trouver sur le terrain comme durant la rédaction. J'apprends beaucoup de ce dialogue, qui a non seulement enrichi mon travail, mais a également contribué à faire de la thèse un travail exaltant.

Merci à l'Ecole Doctorale Sciences Sociales de Paris 8. Sans contrat doctoral, mener une ethnographie pareille n'aurait tout simplement pas été possible.

Je remercie tous les marins, lycéens, tous ceux qui sur les bateaux m'ont accueilli et appris. Je réserve des remerciements particuliers aux premiers interlocuteurs de mon terrain, qui ont donné de leur temps et énergie pour faciliter mon accès aux navires dans un contexte administratif compliqué. Parmi eux, je pense tout particulièrement à Marc Voisard de la Mission Locale de Quimper, René-Pierre Chever et Marc Bigot de l'ancien comité des pêches, le personnel du lycée maritime du Guilvinec, ainsi qu'une foule d'anonymes en ciré pour leur confiance, partage, invitation et tutoiement si facile.

Merci aussi aux collègues d'Apolimer, pour les échanges et les moments partagés autour d'une table de séminaire comme autour des îles du Finistère.

Je remercie évidemment Pauline, qui m'a soutenu dans ce projet de thèse dès le départ, puis conseillé, relu, corrigé ; qui a supporté les odeurs de poisson et de crustacés au retour de marée (et bien après le retour de marée, le matériel ayant infusé le sol de la voiture !), qui me suivait sur l' AIS et m'écrivait des lettres quotidiennes quand j'étais au large, afin que je puisse au retour rattraper ce que j'avais raté.

Merci à Jeremie, compagnon pélican et Jules, compagnon patacón, à Mathilde pour ses relectures, Guillaume, patacón iodé, David, pisteur de la Gatineau, Xavier, Quentin, Cécile, les ogres Benoît et Aurélien, Baptiste, Lizzie, Jessie, Brenda, Leïla, Annaïg, Camille, Magalie, mes parents, ma sœur, Andrea, Florence, Catherine, et tous les autres, doctorants ou non, pour leurs conseils, aide, accueil, à Montreuil comme à Pont l'Abbé. Enfin, je remercie Margo et Habibi, pour leur soutien inconditionnel et quotidien.

## Introduction générale

---

**L**a thèse part d'un principe, accepté du sens commun comme d'une certaine anthropologie maritime, voyant les sociétés littorales, et particulièrement les marins-pêcheurs comme un « monde à part ». La diversité des activités halieutiques, des modes de vie, des relations aux environnements, des modes d'être au monde et des sensibilités qui lui sont associées, ainsi que la dépendance croissante du social à l'économique, m'ont poussé à partir faire du terrain auprès des pêcheurs de Bretagne, afin de restituer une série de portraits du travail en mer. Il s'agit de montrer que la nouvelle génération, en plus de refuser un certain héritage traditionnel qu'une anthropologie culturaliste empêche de saisir dans ses processus mêmes de domination, révisé les manières d'envisager le travail lui-même.

La porosité économique, sociale et professionnelle du secteur de la pêche met en évidence l'aporie du culturalisme régionaliste. Décrire les sociétés littorales comme des « mondes à part », c'est les isoler en temps et espace, fasciné par un mode de vie minoritaire ou marginal mais pourtant fortement inscrit dans des processus de pouvoir capitalistiques et nationalistes. C'est oublier la place primordiale du pêcheur dans une large fresque de l'économie maritime, portuaire et agroalimentaire. C'est également participer de l'invisibilisation des rapports de classe (Breton, 1981) qui nourrit le modèle capitaliste industriel délétère pour les environnements sociaux et écologiques, dont l'incarnation la plus évidente est la concentration croissante des capitaux.

*« Il n'est plus possible de se contenter de l'image classique des univers de vie populaires confinés, insulaires, ségrégués, (...) il faut se décider, au contraire, pour une bonne part d'entre eux, à se les représenter comme "extravertis", c'est-à-dire ouverts sur le monde extérieur et reliés à des segments de plus en plus larges de ce qui constitue les formes culturelles dominantes », écrit Olivier Schwartz (Schwartz, 2011). Plutôt que de cloisonner en mondes « à part » des « systèmes pêche » (Geistdœrfer, 1977) aujourd'hui délités qui dominaient une vie économique locale, et qui n'existent plus parfois que sous*

formes de ruines, penser les travailleurs de la pêche comme habitants de « marges » au sens que lui donne Anna Tsing peut asseoir un regard analytique attentif aux porosités des typologies, aux conflits d'intérêts paradoxaux et aux rapports de force. La notion permet de se confronter à l'« instabilité des catégories sociales » au sein de « zones d'imprévision en bordure de la stabilité discursive », où des « sortes divergentes de production de sens convergent » (Tsing, 1994, p. 279).

A la lecture de Tsing, l'image de « ruines » du capitalisme paraissait résonner fortement avec les paysages rencontrés sur le terrain de la pêche. D'abord, parce qu'elle renvoie à un état des lieux « post-industriel », à l'expérience d'un regard porté sur un demi siècle d'exploitation productiviste ayant radicalement transformé les espaces conjointement naturels et sociaux.

Tout au long de la seconde partie du XX<sup>e</sup> siècle, le secteur de la pêche bretonne voit sa flotte se restructurer. Avant-guerre, l'industrialisation modifie grandement les pratiques littorales et inscrit sur le territoire breton une tradition économique qui va de pair avec une diminution de la pluriactivité locale. Au développement industriel d'après-guerre sous perfusion de subventions encourageant le productivisme, a répondu une période de crise et de remise en question du modèle industriel. L'augmentation de la capacité des flottes était également synonyme d'une diminution du nombre des plus petits navires qui faisaient la vie des ports. La concentration des capitaux accélère la mutation d'une activité de moins en moins communautaire, et de plus en plus marchande. La mécanisation augmente les rendements mais n'améliore pas forcément les conditions à bord. Elle a même tendance à accentuer la difficulté d'un travail payé à la part, rendu précaire par la dépendance entretenue vis-à-vis des volumes de capture. La P.C.P.\*, rendue autonome de la P.A.C. en 1983, se confronte de plus en plus au fil de ses réformes au problème de la surpêche et à la déstabilisation des environnements marins. Le nombre de navires et de marins vieillissants augmente tandis que peu de repreneurs individuels réussissent à atteindre les objectifs de rentabilité qui pourraient rembourser les investissements nécessaires à toute installation dans ce contexte incertain.

Mais il me semblait que parler de ruines n'était pas totalement juste vis-à-vis de ce terrain, car les écologies mouvantes qui s'y déploient érodent systématiquement toute friche à l'horizon, proposant un semblant d'éternel retour à l'espace vierge. C'est sur cette image d'eldorado inépuisable, de frontière désertique et riche que capitalise l'économie

bleue, adaptant les aspirations au progrès de toute industrie à l'exploitation maritime. Les ruines apparaissent dans l'Océan en dehors de tout phénomène de sédimentation. L'Océan impose l'absence de fixité et une circulation de la matière qui perturbe les chronologies. J'y ai donc préféré la notion de sillage. Cette dernière recoupe l'idée d'un rapport au temps coincé entre la trace du passage et l'entraînement provoqué par un « monde en train de s'effondrer ». Elle fait apparaître le mouvement amorcé par des mutations industrielles et post-industrielles, mais aussi son caractère éphémère, ses empreintes et les potentialités qu'il ouvre. En effet, à la précarité que semble imposer l'anthropocène, la dissipation progressive du sillage dans lequel flottent les rejets du capitalisme industriel ouvre un terrain sur lequel tenir les promesses de « relancer notre imagination » (Tsing, 2017, p. 54) pour fabriquer le monde en regardant « autour de nous plutôt qu'en avant ».

Parler du « sillage » du capitalisme laisse de côté la sémantique appelliste ou collapsologique d'un « crépuscule », même si la notion renvoie elle aussi à la simultanéité d'une apparition et d'une disparition continue. Sans doute un peu lyrique, elle permet malgré tout de dédramatiser la notion galvaudée de « crise » sans céder à la rhétorique catastrophiste. Sémantiquement, elle se rapporte aussi à ce moment d'indécision et de polymorphie entre deux périodes distinctes d'évolution. Il s'agirait alors de penser ce sillage comme un phénomène qui n'en finit pas, qui ne débouche sur aucune nouvelle période « stable ». Comme si l'on ne pouvait définir le début et la fin du mouvement dans le gradient qu'il offre à l'observateur, parcouru lors de son déroulement de micro-événements qui se déploient indéfiniment, de mutations spéculatives dont le capitalisme industriel abreuve les mondes du travail ainsi que de transformations des sensibilités propres aux individus et aux groupes qu'ils composent.

Ainsi en est-il de la problématique du renouvellement générationnel, qui pose la question des aspirations d'une jeunesse bretonne qui embrasse des mouvements internationaux de remise en question des modes de vie. L'idée d'un « monde à part » de la pêche, dont le déterminant serait l'unité d'un corps professionnel, est perturbée par ces incarnations labiles de mutations du rapport au travail qui affectent l'ensemble des mondes professionnels, autant que par des transformations du rapport aux environnements et aux manières d'habiter les environnements. Dès lors, quels devenir sociaux, au pluriel, s'épanouissent dans les incorporations d'un « *ocean multiple* » (Probyn, 2016) au sein

duquel la pêche elle-même présente des visages variés ?

J'ai choisi de travailler auprès des jeunes marins-pêcheurs car la flexibilité est inscrite dans l'ADN du secteur halieutique : on « prend son sac », on se fait « donner ses bottes », sans contrat la plupart du temps. Or si cette « *poignée de main invisible* » (*l'autre nom des contrats implicites*) [est] un « *pistolet sur la tempe invisible* » (Jounin, 2006), c'est en partie parce que les pêcheurs composent avec un système salarial particulier, ne cotisent pas à Pôle Emploi et n'ont ainsi pas le droit au chômage. Cette particularité empêche de penser la sécurité d'un emploi comme partout ailleurs : plus fragile, parfois plus libre aussi dans les manières d'envisager les contrats d'engagement. Il s'agit alors pour les jeunes qui s'engagent à la pêche de saisir les opportunités que paraît offrir ce modèle précaire, de faire le choix de « bosser » deux mois, et de « vivre » pendant deux mois, de profiter des « occasions » (De Certeau, 1980, p. 86).

C'est aussi le choix d'une activité exaltante, celle de la traque et de l'expérience du large. « Faire une marée », « faire la saison », c'est prendre le temps de l'expérience de la mer, tout en espérant un revenu à la hauteur de l'effort engagé, qui permettra d'être « libre » de faire autre chose que travailler pour le rendement d'une entreprise pendant un temps. Il s'agit d'un refus de la carrière à vie, révélateur de ce que Michel de Certeau appelle un « art de faire » (ibid.), et qui se traduit par un opportunisme qui n'associe pas systématiquement épanouissement et travail. S'installer à la pêche, c'est parfois également la poursuite d'idéaux en dehors de la grille capitaliste, en s'attachant aux valeurs sociales que le métier comporte - échanges de godaille\* contre des produits de l'agriculture locale ou contre des services, vente à bas coût de la pêche au sein des voisinages ou des solidarités, participation à l'activité de communes littorales. Le monde du travail ne se donne toujours pas comme « horizon historique » le « non-travail », pour reprendre le terme d'Yves Barel (1984), lequel insistait sur le rôle qu'il pensait encore prépondérant du travail et de l'entreprise à la source des changements sociétaux.

### ***Rapport au temps***

Cécile Van de Velde insiste sur l'importance des pauses et des réorientations dans les chemins de la nouvelle génération de travailleurs. C'est dans le « temps long » que peut se formuler une quête de sens : « *Ce qui manque, c'est du temps, du temps pour soi. Du*



*temps pour faire le point. Il faut oser le temps long pour se trouver, s'ajuster, choisir et rechoisir son chemin. Avancer par tâtonnement, par refus, par addition successive d'expériences, tout au long de sa vie, c'est un processus qui dure jusqu'à la retraite. On l'oublie ou on le nie. La société française a peu pensé ce temps long de la construction de soi. »<sup>1</sup>*

Sur le terrain, ces mutations s'incarnent par la contradiction suivante : d'un côté les jeunes interrogés revendiquent un droit à l'oisiveté, perçu comme une « démarche économiquement légitime » (Renahy, 2013), et investissent d'autres solidarités que celles prévues par les corps professionnels. De l'autre, la précarisation du secteur favorise l'auto-exploitation et l'endettement, psychologique comme financier<sup>2</sup>. « *Le chômage c'est un droit, non ?* », déclarent plusieurs enquêtés, dans une rhétorique qui interpelle également les institutions sur un contexte industriel qui leur semble parfois plus nuisible socialement et écologiquement que l'absence d'activités dites « productives ».

La sociologie de la jeunesse, sociologie des âges de la vie ou des générations, des transmissions et des ruptures, telle que je l'envisage dans cette thèse s'accorde avec l'écologie politique en ce sens qu'elle place au cœur de ses préoccupations le rapport au temps des enquêtés - temps du projet, visions du monde ancrées dans des temporalités qui influencent les pratiques et le sens qui leur est attribué. Comme l'exprime un jeune en formation au lycée maritime : « *Là j'ai 26 je vais sur mes 27. Comme j'ai dit à la nana, au truc des jeunes, la mission locale, pour moi, de 20 à 30 ans, tu changes tout le temps dans ta vie.* » Il ne s'agit donc pas de délimiter des âges de la vie qui correspondraient à une

<sup>1</sup> VAN DE VELDE, « C'est la jeune génération qui détient aujourd'hui les clés de sortie de crise », *Le Monde*, 23.11.2017, [http://www.lemonde.fr/o21/article/2017/11/23/cecile-van-de-velde-les-jeunes-portent-aujourd-hui-a-l-extreme-la-revendication-d-etre-acteurs-de-leur-vie\\_5219171\\_5014018.html](http://www.lemonde.fr/o21/article/2017/11/23/cecile-van-de-velde-les-jeunes-portent-aujourd-hui-a-l-extreme-la-revendication-d-etre-acteurs-de-leur-vie_5219171_5014018.html)

<sup>2</sup> Ces deux situations représentées dans la campagne présidentielle de 2017 à travers d'une part les balbutiements d'un projet de salaire universel chez Benoît Hamon - « *l'une des réponses possibles pour combler la tension entre la course à l'emploi et une quête de sens qui n'est pas comblée. L'emploi, dès lors, cristalliserait moins les peurs de "rater sa vie"* » (VAN DE VELDE, 2017), et d'autre part le « projet » vainqueur d'instauration d'une start-up nation d'entrepreneurs chez Emmanuel Macron. Alain DAMASIO déclarait dans *Libération* en janvier 2018 : « *Les DRH se plaignent des générations Y ou Z, de la difficulté à les mobiliser, mais leur attitude est un réflexe de survie et d'intelligence. Ce sont peut-être les nouveaux Bartleby qui "préfèrent ne pas" plutôt que d'entrer dans le cirque triste qu'on leur propose en souriant. Même si le revenu universel peut être un formidable piège et un outil supérieur du contrôle, c'est quand même une piste à creuser pour dissocier enfin travail, mérite et revenu, séparer survie financière et aliénation automatique. Pouvoir vivre sans être obligé de travailler. Redonner à l'oisiveté un espace et un temps qui nous rouvre au monde et à l'autre.* » Voir également ce que James FERGUSON dit du « juste partage » d'une « richesse collective » en opposition aux redistributions classiques d'allocations pérennisant un modèle hiérarchisant et obsédé par la notion de productivité (2015, p.174).

typologie générationnelle<sup>3</sup>, à inventer les critères pour figer les caractères de la jeunesse contemporaine, mais plutôt d'être à l'affût des mutations dans la production de sens des individus vis-à-vis des espaces qu'ils pratiquent et du temps dans lequel ils inscrivent ces pratiques. Cette sociologie des mutations des visions du monde reste attentive au contexte, aux normes et politiques sociales qui constituent le cadre de vie et permettent ou empêchent les choix de vie.

Cette thèse offre d'ailleurs un constat et des analyses qui s'élargissent à d'autres mondes que le strict monde de la pêche, quand bien même sa forte dépendance aux temporalités courtes, du fait des variations journalières importantes qu'impose l'activité (Firth, 1946), s'associe parfaitement au court-termisme d'un capitalisme industriel fluctuant et concentré (Breton, 1981) absolument délétère pour les environnements. Dans un article explicitant l'aspect mouvant des écologies sociales, Anna Tsing commence par décrire l'action d'un ruisseau sur un paysage, histoire qu'elle place en écho à d'autres *world-making flows*, comme les réseaux de connections internet, les déplacements de migrants, les flux des capitaux vers des paradis fiscaux. « *Imagine the landscape nourished by the creek. Yet even beyond the creek's "flows", there are no stable landscape elements [...] Places are made through their connections with each other, not their isolation* »<sup>4</sup> (Tsing, 2000). À mesure que le « monde à part » maritime s'étirole pour devenir « monde avec » la société globale, ce même concept de séparation peut nous servir autrement : au sein de la jeunesse, et à travers le rapport au travail, un « monde à part » se constitue par les pratiques et les choix<sup>5</sup> d'une génération qui reflète l'effritement de la société salariale. À partir du moment où le travail ne joue plus le rôle qu'il a pu jouer auparavant de socialisation et de création de lien entre citoyens (Linhart, 2002), il est logique de constater que le travail redevient un rapport marchand avant d'être un rapport social.

Comment s'agence cependant la domination qui s'exerce à partir du travail, dans les manières d'habiter des environnements ? Le salaire dit « à la part » des marins-

<sup>3</sup> « *Tout ce qui ouvre les possibles ou nous sort d'une vision figée des trois âges (formation initiale, travail, retraite) me paraît souhaitable. À commencer par une revalorisation des filières professionnelles, des études courtes, des années de césure, de bénévolat, des activités annexes, de sorte que les trous dans le CV ou le temps vacant cessent d'être suspects ! Il s'agit de désintensifier le travail, de permettre des respirations, mais pour cela, il faut des politiques audacieuses !* » (VAN DE VELDE, 2017)

<sup>4</sup> « *Imagine le paysage nourri par le ruisseau. Même au-delà des courants du ruisseau, il n'y a pas de paysages stables. Les lieux sont fabriqués à travers leurs connexions entre eux, pas leur isolement* ».

<sup>5</sup> *Principe de l'agencement*, Elder, Johnson, Crosnoe, 2003

pêcheurs n'est pas fixé à l'avance et dépend du volume des prises<sup>6</sup>. Dans les discours des institutions et dans les esprits des jeunes en formation, ce mode de rétribution traditionnel, qui fait des marins-pêcheurs même industriels des chasseurs cueilleurs soumis aux moindres évolutions de la rentabilité de l'entreprise, fournit l'un des avantages principaux du métier de pêcheur. La possibilité d'argent rapide, privilégié dans le cadre de parcours de vie au sein desquels le travail n'est qu'un outil, n'est cependant pas une fin en soi. Les débats intimes qui émergent dans l'esprit des enquêtés de cette thèse à mesure que leur place à bord se négocie, fournissent des éléments d'analyse. L'aura de la « valeur travail » ne baisserait pas dans les discours, mais elle serait réinvestie d'un tout autre contenu : il n'y a « valeur travail » que lorsque le travail paraît porteur de sens, producteur plutôt que productiviste, voire plateforme d'expression. Sans cet aspect affectif, il est un sacrifice nécessaire, répondant à des impératifs économiques, au service d'un objectif d'affranchissement à court terme. « *Il faut bosser dans la vie* » disait en entretien un matelot retraité. « *Pourquoi ?* » et surtout « *à quel prix ?* » lui répond la jeune génération, question « vieille comme le capitalisme industriel » (Cottureau, 1979), mais réactualisée par des dynamiques contemporaines néolibérales, à la fois dans le cadre du *management* et de la gestion des environnements, et par une érosion des « arts de vivre » ouvriers qui les accompagnent. La crise économique qui touche la France depuis la deuxième moitié des années 2000 a entraîné pour les plus jeunes un chômage qui s'accompagne d'une dégradation des conditions d'emploi (Céreq, 2015). Pour les jeunes entrants dans la profession de pêcheur, l'association des conditions traditionnellement difficiles du milieu maritime et du contexte général de chômage ont recentré l'enjeu de l'engagement professionnel dans les aspirations de chacun. Puisque la compétition dans le monde professionnel augmentait conséquemment, la pêche et ses contrats d'engagement courts, d'une marée comme d'une saison, pouvaient constituer une alternative comme une autre, dans laquelle l'hyperproductivité paraissait au moins synonyme de rentabilité financière. « *Tout art de vivre ouvrier est susceptible de récupération dans des dispositifs de pression productiviste et de domination, de même que toute stratégie patronale est susceptible d'être détournée selon des arts de vivre ouvriers* » écrivait encore Alain Cottureau au début des années 1980 (Cottureau, 1983b). Accepter des conditions de travail difficile et une hiérarchie singulière convient sur le court terme, et dans une perspective opératoire : un

<sup>6</sup> Paul JORION note que la rémunération du matelot n'est pas à proprement parler un salaire, mais une part de profit au titre d'entrepreneur (2010, p.138).

sacrifice qui rapporte dans des parcours marqués par un « *rapport populaire aux hiérarchies scolaires et aux contraintes professionnelles, alternant entre fronde et fatalisme, indifférence et opiniâtreté* » (Palheta, 2012, p.169). La nouvelle génération fait le lien entre asservissement et usure, mais aussi entre pénibilité et perte du sens social de la production. Ce dernier semble se trouver en dehors des rapports marchands qui définissent la grille du capitalisme.

Si ces constats sont difficiles à faire pour la filière, certains acteurs commencent à percevoir les limites, pour la pérennité de l'activité, de la poursuite d'une politique industrielle déconnectée des aspirations de la nouvelle génération. En février 2019, alors que le Brexit menace de provoquer un plan de casse général de la filière bretonne hauturière, un article du *Télégramme* donne la parole à Alain Pomès, directeur du CEFCM de Concarneau. L'article met en avant des constats qui d'habitude ne sont jamais repris dans le récit officiel de la filière, car ils menacent le modèle halieutique défendu depuis les années 1970 en Bretagne : « *La nouvelle génération ne recherche pas un métier à vie, mais plutôt des missions. Elle veut papillonner et être libre de choisir. "La formation de masse est terminée (...) L'idéal serait de proposer aux jeunes une forme de compagnonnage pour qu'ils aillent voir ce qu'il se passe ailleurs" (...) En outre, si l'on en croit le directeur du Centre européen, les jeunes se posent, aujourd'hui, beaucoup de questions sur le sens du travail, sur l'éthique et les rythmes sociaux : "C'est beau, je trouve, mais les entreprises n'ont pas encore compris cela"»<sup>7</sup>. La dernière phrase d'Alain Pomès reflète tout le paradoxe de l'activité de la pêche aujourd'hui. Prise dans l'état d'une gestion néolibérale, elle est l'un des secteurs industriels où la concentration des capitaux semble la plus inévitable, du fait de l'importance des investissements à fournir pour reprendre un bateau. Dans le même temps, les ports n'attirent plus la jeunesse, qui ne se résout pas à la disparition de « l'art de vivre » marin accompagnant cette dynamique capitaliste. Cette thèse propose de prendre au sérieux les revendications de cette jeunesse plus attachée au mode de vie qu'aux carrières, qui préfère « vivre sa vie » que la gagner. Elle rend compte des chemins parcourus par des jeunes de classe populaire, au cours desquels la « *stabilité économique est échangée contre un sens du territoire, un sens de l'ancrage (...) pour la liberté* » (Desmond, 2007, p.88), chemins qui ne s'accordent pas avec un conformisme laborieux.*

<sup>7</sup> <https://www.letelegramme.fr/finistere/concarneau/brexit-le-cefcm-veut-reformer-la-filiere-peche-30-01-2019-12197083.php#vKxJZ1AkJ4zEoeY7.99>

J'ai passé quatre ans et demi auprès de marins-pêcheurs. J'aurais pu aussi bien revenir avec ces constats en allant enquêter auprès des jeunes bergers anarchistes transhumant sur les causses de Lozère, rencontrés durant un terrain de repérages à l'été 2014 en compagnie de Jeremie Brugidou et qui nous expliquaient profiter des opportunités de travail offertes par la présence de grands éleveurs qui leur confient leurs bêtes l'été<sup>8</sup>. Ou bien auprès de certains *backpackers*, faisant la navette entre l'Asie du Sud et l'Australie à la recherche de contrats courts pour continuer à voyager. Ou encore auprès des jeunes allant passer une partie de l'hiver autour de Pattaya en Thaïlande à la recherche d'une vie moins chère et plus exaltante, après le sacrifice de quelques mois de travail intérimaire mieux payé que le travail salarié, des saisonniers de la restauration montagnarde, des jeunes inscrits à l'AJD<sup>9</sup> du père Jaouen, des jeunes *Johnnies*, ces saisonniers bretons itinérants et vendeurs d'oignons de Roscoff en Irlande à vélo, etc. Toutes ces activités ou choix de vie revenaient dans les parcours des jeunes marins-pêcheurs durant les entretiens. Devenues nécessaires, du fait du précarité qui s'installe sur les « ruines du capitalisme » (Tsing, 2015), les parcours de travailleurs prennent sens dans une définition de la stabilité et de l'avenir en dehors des contraintes de la société - des parcours de cueilleurs de champignons informels, généralisés, et mondialisés par les « expatriations provisoires » (Weber, 2016). « *They don't do the job for the wage, they explain, but for the experience* (Pun 2005). *Entrepreneurship becomes the dream of the poor as well as the rich* »<sup>10</sup> (Tsing, 2013). Cécile Van de Velde encourage à penser en termes de classe sociale au niveau mondial, au moins pour ce qui est du monde occidental<sup>11</sup>. Chacun de ces mondes dits professionnels commencent et nombreux sont les jeunes matelots rencontrés sur le terrain qui étaient eux-mêmes passés par ces autres mondes, parfois saisonniers. Ce sont des jeunes qui sont conscients des décalages entre activité, travail et emploi<sup>12</sup>, et qui

<sup>8</sup> Projet Les Plans du Pélican « mondes hostiles ; inter-espèces opportunistes » qui associe hostilité du milieu naturel et hostilité du milieu professionnel, espèces opportunistes et carrières d'opportunités dans le cadre des négociations entre bergers et loups et marins et pieuvres.

<sup>9</sup> Amis de Jeudi Dimanche, anciennement Aumônerie de la Jeunesse Délinquante, a été créée par le Père Jaouen après son expérience d'aumônier à la prison de Fresnes. Ouverte d'abord pour accueillir en formation les jeunes qui sortent de prison, puis les toxicomanes, l'AJD est une association qui accueille sur ses navires et dans ses ateliers de l'aber Wrach, « des gens, en difficulté ou pas, pour le bénéfice de tous » (source : site du belespoir.com).

<sup>10</sup> « *Ils ne font pas le travail pour le salaire, expliquent-ils, mais pour l'expérience de vie* (Pun, 2005). *L'entrepreneuriat devient le rêve du pauvre comme du riche* ».

<sup>11</sup> On retrouve cette analyse dans les travaux de Saskia SASSEN, qui analyse le déplacement du processus social en dehors du cadre des Etats nations et qui encourage à identifier les « villes globales » comme les lieux de conflits transnationaux entre classes mondiales (1991).

<sup>12</sup> Bernard FRIOT écrit : « *le mot "travail" prend un sens qui ne renvoie plus au caractère concret de ce que l'on fait, mais aux rapports sociaux* ». (2014)

refusent du même coup l'héritage impossible du modèle de la carrière professionnelle à vie, et la tradition du travail à vie, de la productivité comme atout de reconnaissance sociale, ou d'une identité définie à partir de la profession. Alors, au lieu de parler de mondes au pluriel, en se basant sur les mondes professionnels et sur la « *société des travailleurs* »<sup>13</sup> dont Hannah Arendt redoutait la dissolution, pourquoi ne pas prendre au sérieux ces pratiques infusées de quête et revendication de sens et de choix, répondant aux questionnements de Jacques Ellul « pour qui, pourquoi travaillons-nous ? » par une subjectivité aussi opportuniste<sup>14</sup> que politique<sup>15</sup> ? « *C'est en écoutant cette cacophonie d'histoires troubles que nous pouvons rencontrer les meilleurs espoirs de survie précaire* » (Tsing, 2017).

L'anthropologue américain Kevin St Martin a montré la subsistance, à bord de navires incarnant pourtant le fer de lance du modèle halieutique du capitalisme industriel occidental, de visions du monde singulièrement non-capitalistes (St Martin, 2000, 2007). Il a montré que s'exerçait une lutte pour la sauvegarde de traditions communautaires organisées autour d'un esprit d'équipage, en dépit du caractère industriel des navires. Cet esprit résiste à des notions construites par le récit capitaliste comme de plus en plus centrales dans les mentalités des pêcheurs, de rentabilité, de profit, et de rationalisation des environnements en tant que ressources.

C'est également le constat d'une lutte idéologique qui a motivé le terrain de cette thèse, avec d'un côté des marins-pêcheurs aux valeurs « non-capitalistes » dans leurs manières d'habiter les environnements, et de l'autre la mutation des pontons qui transforme de plus en plus les navires en usines flottantes dépersonnalisées, au travers d'une entreprenarisation des plus petits pêcheurs et une concentration des capitaux d'armements. Il s'agissait de confronter aux évolutions du secteur la survivance de petites marges prises au travail, de « réappropriations » ou « transgressions silencieuses » (Lüdtke, 1984, p.42) en dehors du cadre « officiel » (Scott, 2013) du travail. Ces dernières performant, au-delà de la résistance au modèle néolibéral, un idéal dans la manière d'habiter l'environnement, une manière de signifier que la pêche est, et dépend avant tout

<sup>13</sup> ARENDT, Hannah, *La condition de l'Homme Moderne*, 1958.

<sup>14</sup> Au sens des « tactiques » de Michel DE CERTEAU : les tactiques misent sur une habile utilisation du temps, des occasions qu'il présente et aussi des jeux qu'il introduit dans les fondations d'un pouvoir ([1980] 1990, Gallimard, Coll. Tel Quel, p. 63)

<sup>15</sup> Cécile VAN DE VELDE note une *politisation accrue des vies*, qu'elle associe directement à l'éducation reçue par la jeune génération, encouragée à « *choisir ses expériences* », « *ne pas subir, ne plus subir* » (Entretien dans le journal *Le Monde* avec Laure BELOT, 23 novembre 2017).

de, la présence en mer d'une communauté de travailleurs en prise avec l'aléatoire, et non d'une activité régie par le marché et par les normes dont la rationalisation ne serait qu'affaire d'innovation vers un « *remote fishing* »<sup>16</sup> au cours duquel les marins deviendraient des opérateurs à terre de robots pêcheurs envoyés au large. En somme, et pour reprendre une inspiration d'Alf Lüdtke dans sa définition de l'*Eigensinn*, il s'agissait de s'intéresser aux manifestations, dans les pratiques de la pêche, d'une certaine « notion de dépense » (Bataille, 1967, p.28), c'est-à-dire d'une improductivité créatrice sur le terrain du travail. En effet, lors des moments « pris au travail », c'est le métier de marin en temps que « mode de vie » (Lüdtke, 1984) qui s'exprime, en particulier dans le cas du matelot.

Dans la filiation de Stéphane Beaud et Michel Pialoux, Vincent Burckel dresse le portrait de Hassan, un « vieux jeune » ouvrier lorrain. Le sociologue reprend une classification générationnelle classique entre les « anciens », ceux qui ont vécu l'âge florissant de l'industrie, l'« entre-deux générationnel » des cinquantenaires ayant vécu la crise de plein fouet, et les « jeunes », « nés après l'effondrement » (2017). Dans le cas de la pêche, ces trois générations cohabitent également. Les anciens, retraités, sont des figures presque patrimoniales des quais. Les marins de « l'entre-deux », ou les « plus de quarante ans » (Renahy, 2005), encore à bord des navires pour quelques années, ont fait carrière de la « crise » et attendent la retraite, désabusés par le contexte de revente des bateaux, et fatigués par un métier usant. Les jeunes marins incarnent quant à eux une singulière reproduction des identités des quais, génération volatile attirée par l'activité, mais pas forcément investie dans les carrières, en rejet des postures d'anciens, associées à la soumission au modèle productiviste et destructeur.

Je fais dans cette thèse le choix de prêter attention autant aux choix des acteurs qui mènent à ces modes de vie, aux « *formations subjectives* » (Guattari, 1989, p.17), qu'aux déterminismes sociaux qu'on peut y associer - aux manières pour des jeunes appartenant aux classes populaires d'« *opérer des choix dans des situations qu'elles n'ont pas choisies* »

<sup>16</sup> Au même titre que le « *remote sensing* » qu'utilisent les scientifiques pour leurs terrains extrêmophiles, qu'ils soient spatiaux ou océaniques. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que dans la confrontation de ces deux terrains, l'espace et l'océanique, les trajectoires de « mise au travail » sont opposées. Les projets de colonisation, et donc de peuplements de travailleurs, d'exoplanètes enthousiasment les entrepreneurs, impatients de remplacer les robots explorateurs par des pionniers humains. De son côté, l'Océan hauturier ou abyssal, lui, est de plus en plus accueillant des « ROV » - *remotely operated vehicles*, véhicules sous-marin téléguidé -, mais se vide de ses flottilles et les équipages se réduisent.

(Palheta, 2012). Car si ces formes existentielles sont inséparables de puissants rapports de domination, elles appellent de la part du chercheur une attention au caractère opératoire des pratiques des individus sur le monde social. « *L'expression "classes dominées" (...) incite au misérabilisme* » (Schwartz, 2011). Or cette nouvelle génération populaire s'arrange des oppressions, des règles et des rythmes. La misère, et ses multiples visages traditionnels<sup>17</sup> dans le monde de la pêche, s'y retrouve métamorphosée et confrontée à une richesse de profils et de parcours pour lesquels vulnérabilité n'est pas synonyme d'incapacité<sup>18</sup>, de dépossession miséreuse mais de liberté, de « *puissance d'altérité* » (Schwartz), de choix de vies certes fragiles<sup>19</sup>, mais sans doute plus indépendants qu'auparavant vis-à-vis des positions sociales attendues de confinement (Barbichon, 1987) des modalités dites dominantes.

Aliette Geistdœrfer a pointé du doigt l'ambiguïté des « pluriactifs », « *ingouvernables (...) indépendants ou au contraire plus soumis : main d'œuvre mobilisable* » (Geistdœrfer, dans Ploux et al., 2004, p.53). L'anthropologue a mis en évidence le regard péjoratif de la société sur la mobilité, « *appelée instabilité (...) expression des gens incapables de fixer leur esprit et d'organiser leur vie et leur travail* », mais aussi le lien entre ce mode de vie et le milieu maritime : « *La société "n'aime pas" les gens ou les groupes mobiles étant donné que le fondement de cette société est la terre, la stabilité, la permanence, etc. Ceux qui vivent hors de ce cadre, les bohémiens (comme on les appelle), les marinières, les marins, etc. sont considérés comme difficiles à administrer, à gérer, car n'étant "jamais là où on les attend"* » (ibid.). Cette nouvelle génération est « *extravertie* » au sens de Schwartz. Elle n'est pas repliée sur un territoire,

<sup>17</sup> La génération des matelots qui ont autour de quarante ans et plus me semblent totalement inscrits dans cette « condition de confinement », et ce constat trouve encore une fois écho chez SCHWARTZ : « Il est à peine besoin de souligner que ce qui fait la force du modèle des univers ségrégués, c'est d'abord le fait qu'il exprime, dans ses traits les plus essentiels, un certain type d'état de la condition des classes dominées, qui fut sans doute prévalent dans une large partie de la classe ouvrière jusqu'aux années soixante. Les multiples changements qui ont affecté celle-ci dans ses conditions d'existence au cours des dernières décennies ne signifient d'ailleurs pas, insistons-y, que ce type d'état soit aujourd'hui révolu. La société ouvrière à laquelle je me suis trouvé confronté lors de mes propres travaux sur la région minière du Nord-Pas-de-Calais fonctionnait, pour une bonne part, comme un univers ségrégué, et ne cessait de me rappeler Hoggart. »

<sup>18</sup> Ni « pauvreté » synonyme de « marginalité » (SÉCHER, 1996, p. 68)

<sup>19</sup> « L'écart se creuse entre les pères salariés dont l'identité a été fondée sur le travail, l'économie, le calcul sur le temps qui passe, et les fils qui vivent au jour le jour, sans pouvoir se projeter dans l'avenir. Au rigorisme ouvrier s'est substituée la faculté de saisir l'occasion qui se présente, de rebondir en cas de coup dur. Dans les relations sociales, les « anciens » avaient une ligne de conduite, les « jeunes de quartier » en ont plusieurs. Quand il n'y a pas d'accord sur les règles, le jeu social peut être traître et violent. » (JAMOULLE, 2015)



une famille, des sociabilités limitées. Elle pallie un manque de diplôme par une éducation hors du cadre scolaire ou universitaire, évite souvent l'isolement en participant de solidarités en dehors de la famille, milite intimement - sans l'inscrire dans un cadre politique classique de représentation (Graeber) - pour des changements sociétaux, à l'échelle locale notamment. Ces réinventions, et l'optimisme<sup>20</sup> qui les accompagne, poussent à envisager la précarité, la misère, autrement que selon des critères objectivés depuis la société globale, ou des typologies sociologiques classiques. Surtout, elles invitent le chercheur à prendre au sérieux les parcours, projets, « styles » (De Certeau, p.51), revendications des enquêtés et à mettre à distance toute identité attribuée au profit des identités narratives<sup>21</sup>.

Un autre aspect qui frappe sur le terrain reste l'extrême richesse des parcours de ces jeunes qui, avant trente ans, ont déjà accumulé plusieurs expériences de vie à l'étranger, de professions, d'« épreuves »<sup>22</sup>, parcours qui, mis en séries les uns par rapport aux autres par le chercheur, font apparaître bien plus que des situations de précarité, de manque de compétences, de perte de repères ou d'incertitude. Surtout, confrontés aux parcours des quarantenaires encore présents dans la profession, aux corps fatigués par vingt ans de carrière dans des conditions de travail correspondant au productivisme du modèle agroalimentaire breton du second XX<sup>e</sup> siècle, ils montrent que la misère n'est pas uniquement une notion financière, mais belle et bien sociale, culturelle, relationnelle et certainement aussi professionnelle.

L'un des objectifs de cette thèse est d'être attentif à ces « *idées de vie* » ces « *autres formes de vie ; et parce que dans certains lieux les vies sont effectivement déjà autres, changeantes et imaginatives : elles se risquent, elles s'inventent et, en s'inventant, elles se prouvent* » (Macé, 2018). C'est aussi ce que Philippe Corcuff convoquait en faisant l'analyse des contradictions du néocapitalisme et des insatisfactions qui en sont les fruits, ainsi que des « *imaginaires* » qui pouvait être nourris de « *rêves d'ailleurs et de tout autre* », dans le cadre d'une « *réponse originale sous la forme d'une nouvelle stylistique de l'existence* » (Foucault, 1984) face aux normes sociales » (Corcuff, 2006<sup>23</sup>).

<sup>20</sup> Ce qui fait écho aux résultats statistiques de Cécile VAN DE VELDE, « Réussites et déclassements. Les étudiants face à leur avenir », dans GIRET, Jean-François, VAN DE VELDE, Cécile, VERLEY, Elise (dir.), *Les vies étudiantes. Tendances et inégalités*, Paris, La Documentation Française, 2016, pp. 161-178.

<sup>21</sup> Voir DUBAR, 2000, et RICŒUR, 1990.

<sup>22</sup> Voir MARTUCCELLI, 2006 ; DUBET & MARTUCCELLI, 1996, 1998 ; Dubet, 1994.

<sup>23</sup> Philippe CORCUFF fait également appel ici aux travaux de Mathieu POTTE-BONNEVILLE sur Michel FOUCAULT (POTTE-BONNEVILLE, 2004).

Un « monde avec »<sup>24</sup> plutôt qu'un « monde à part » représente aussi le terreau d'une conscience générationnelle des « communs » comme actions de communautés, et non plus comme réservoirs de ressources à partager dans le sens prédestiné par un ordre des choses capitalo-centrique (Gibson-Graham, 1996). Le travail de l'anthropologue est alors, comme l'exprime Anna Tsing, de « passer au peigne fin le désordre qui règne dans des mondes-en-train-de-se-faire » (Tsing, 2017, p.371) et de se défaire.

A l'appui de ma thèse, je vais présenter un travail de terrain, effectué entre l'été 2014 et fin 2018. Celui-ci comprend quatre volets :

D'abord ethnographique, le terrain s'est organisé à partir d'une observation participante effectuée tout au long de la thèse en tant que matelot à bord de chalutiers, fileyeurs et caseyeurs des ports bretons du Guilvinec (et du pays bigouden), Saint Malo, Concarneau, Audierne, et Douarnenez. Les embarquements se font systématiquement sous statut informel de « marée test », parfois officialisée auprès des Affaires Maritimes locales par la signature d'un papier d'autorisation de « passager ». J'ai travaillé ainsi à bord de chalutiers\* côtiers pêchant la langoustine, fileyeurs\* pêchant différents types de poissons en fonction de la saison, caseyeurs\* pêchant le crabe, le homard, le bouquet, ligneur\* pêchant le poisson, chalutier large ou hauturier (quinze jours). A la petite pêche\*, c'est aussi le métier qui peut changer ; ainsi j'ai embarqué sur un même bateau, avec un même patron, mais avec un métier différent (un ligneur devenant fileyeur l'hiver, ou un fileyeur sortant aux casiers). J'ai travaillé à bord de tous les bateaux sur lesquels j'ai embarqué, sauf à bord des ligneurs (sur lesquels je me suis contenté d'accepter l'invitation du patron à mouiller une ligne de temps en temps), car le métier ne permet pas vraiment d'être efficace sans expérience. Les notes de terrain à la côtière\* ont été prises soit au retour de pêche, soit durant les jours qui suivent, quand se décantent les idées à mesure que la démarche se défait de la houle. Les notes de terrain au large\* ont été prises quotidiennement, dans la bannette\* individuelle, à chaque pause que permettait le travail, sur le temps précieux du repos.

En dehors de cette ethnographie du travail, il faut noter aussi tous les « à côté » de l'activité que sont les verres pris en compagnie de pêcheurs, patrons, matelots, devenus

---

<sup>24</sup> Nous pensons ici à l'utilisation que fait Jean-Luc NANCY du terme « avec » pour penser la notion de commun en tant que relation, plaçant le curseur davantage du côté de la « communauté » que du « bien commun » (NANCY, 2004 ; mais aussi par exemple NANCY, 2007 : « un être-avec qui n'est pas celui d'un rassemblement de choses, mais un avec essentiel »)

amis parfois, les réunions de métiers informelles ou formelles (de l'association pour la petite pêche par exemple), les visites du personnel du Musée Haliotika au Guilvinec, ou du comité départemental des pêches du Finistère.

Ensuite, la réalisation d'environ soixante-dix entretiens a permis de recueillir des récits de vie. La plupart a été réalisée avec des jeunes du lycée maritime du Guilvinec et du lycée maritime de Saint-Malo, mais aussi avec les responsables des comités départementaux du Finistère et d'Ille et Vilaine, médecins des gens de mer, responsables maritimes de la Mission Locale, responsable de groupe de gestion, assistantes sociales du Service Social Maritime, référent maritime de la DIRECCTE (Directions régionales des entreprises, de la concurrence, de la consommation, du travail et de l'emploi) Bretagne/Pays de la Loire. J'ai aussi enregistré des entretiens réguliers avec plusieurs matelots et patrons rencontrés sur le terrain au cours de la thèse. Ces entretiens permettaient de mieux saisir, sur quatre années et demi, les transformations de leurs aspirations et les mutations du contexte dans lequel ils évoluaient.

Par ailleurs, l'ethnographie a parallèlement été enrichie par deux temps de tournage documentaire d'une semaine chacun, d'entretiens avec des jeunes pêcheurs et d'embarquements à la côtière<sup>25</sup>. Tous les entretiens filmés dépassent les trois heures de rushes. Certains expérimentent l'entretien déambulatoire, parfois en situation portuaire, ce qui permet de faire interagir l'enquêté avec le décor.

Enfin, l'enquête a nécessité la lecture systématique de la presse locale (notamment *Le Télégramme* et *Ouest France*), et spécialisée (*Le Marin*), ainsi que la veille digitale des communications des comités des pêches, de l'Organisation de Producteurs majoritaire Pêcheurs de Bretagne (lettre d'information, portraits, actualités), des institutions politiques régionales, nationales, européennes sur les décisions concernant la pêche, mais aussi des groupes Facebook privés de marins-pêcheurs (nationaux et internationaux).

### ***Un plan de thèse en quatre temps - crise, artisanat, liberté et surprises***

Les travailleurs du secteur de la pêche exercent dans un contexte de précarité des conditions de vie, de concentration des capitaux et face à des dynamiques de

---

<sup>25</sup> Dans ce cadre, Jérémie BRUGIDOU (EDESTA, Université Paris 8) s'occupe de la caméra tandis que je m'occupe du son. Les parcours des pêcheurs filmés ont déjà fait l'objet au minimum d'un entretien enregistré avec moi avant le tournage, mais généralement j'ai enregistré plusieurs entretiens au cours des années précédant l'entretien filmé.

gouvernementalité par la crise comparables à celles des autres secteurs industriels. Ces dernières se heurtent à une mutation qui, sans les menacer, bouscule tout du moins la culture professionnelle qui les caractérise : le manque d'attractivité du métier et les conditions usantes pour les corps et les esprits des travailleurs conduisent à un arrêt des transmissions familiales et au nécessaire recours à une nouvelle génération diversifiée, plus mobile, mais dont les modes de vie, écologies et aspirations professionnelles ne correspondent pas aux traditions des sociétés de gens de mer mais introduisent et accompagnent les mutations fondamentales de ce certains nomment l'anthropocène.

Je développerai en quatre parties quatre notions triviales en apparences, qui me semblent incarner les réalités complexes des mutations à la pêche aujourd'hui : après une partie introductive détaillant l'état de l'art et la méthode, il s'agira en deuxième partie de reprendre l'histoire des structures de pouvoir qui s'affirment dans le secteur halieutique. J'évoque ainsi les notions de « crise » et d'« artisanat », deux termes appartenant au récit « officiel », pour mieux déconstruire l'homogénéité que ce récit façonne malgré la polymorphie de ses acteurs. En troisième partie, c'est autour de la notion de « liberté » que la démonstration s'attachera à rendre compte des aspirations et frustrations des jeunes pêcheurs, « liberté » à la fois traditionnellement associée aux trajectoires de marins, mais aussi centrale dans la quête de sens de la nouvelle génération de travailleurs. Enfin, la quatrième partie, se confronte au décalage entre la gestion désincarnée de « ressources » halieutiques par des politiques néolibérales qui transforment les environnements et les communautés, et l'expérience quotidienne de marins immergés dans des faisceaux de relations sociales humaines et non-humaines. La notion de « surprise », un mot systématiquement utilisé par les marins pour évoquer la pratique du pistage et le plaisir du pêcheur à pêcher, me permet non seulement de rendre justice au caractère aléatoire - et donc relativement ingérable - de l'activité, mais aussi de retrouver l'échelle la plus fine de l'immersion dans ce milieu professionnel et naturel considéré comme « hostile » : celle du geste du pisteur, et donc celle du corps.

La présente thèse s'ancre sur des recherches interdisciplinaires, au carrefour de l'écologie politique, de la sociologie de la jeunesse, du travail et des gens de mer (chapitre 1). Pour offrir un regard nouveau sur la question, il paraissait nécessaire de mener une enquête ethnographique (chapitre 2), embarquée, participante et attachée à une méthode

qualitative. Depuis les années 1970, le modèle agro-alimentaire breton installé dans les années d'après guerre est dit « en crise ». Dans ce contexte global de mutations territoriales (chapitre 3), le monde de la pêche ne fait pas exception. Une pénurie de main d'œuvre<sup>26</sup>, une volatilité des prix du gasoil<sup>27</sup> atteignant parfois des sommets, un tarissement des ressources, ont plongé le secteur dans un flou incarné tantôt par un pessimisme nostalgique de la profession, tantôt par le désarroi et la colère des travailleurs. Les flottilles ont fondu et les ports ont entamé des transitions vers d'autres activités, touristiques notamment, en accord avec les discours régionalistes des débuts du CELIB<sup>28</sup>. Pourtant, l'industrie de la pêche a continué à afficher des seuils de rentabilité plus que corrects<sup>29</sup>, et la fin du terrain de cette thèse voit même des groupements d'armateurs auto-proclamés « semi-industriels » relancer des commandes de constructions de chalutiers du large. Les capitaux de la pêche se concentrent ainsi dans les mains de quelques grands armements, eux-même souvent liés à des *holdings*, tandis que les autorisations d'ouverture d'entreprises sont refusées par Bruxelles pour des navires indépendants de petite pêche\*. Sur le terrain, la grande variété des définitions du caractère artisanal ou industriel des activités de pêche encourage l'industrie à asseoir un discours gommant les logiques de classe et les rapports de domination au sein de la filière (chapitre 4). Les préoccupations des marins vis-à-vis des croissantes difficultés à entreprendre à la pêche, ou à se fixer dans

<sup>26</sup> « Près de la moitié des 20 000 pêcheurs partiront à la retraite dans les cinq à dix ans. » Supplément de *Ouest France, Le Marin* « La mer notre avenir », 12 mars 2019.

<sup>27</sup> Le prix du gasoil a augmenté de +7 % sur l'année 2017. (source Le Marin, février 2018). En octobre 2018, le comité des pêches alerte l'État et les distributeurs sur une hausse de 20 centimes en un an, qui place alors le prix au litre à 0,63 euros (communiqué de presse du Comité des Pêches du Finistère, 18/10/2018). Cette vulnérabilité cyclique de l'industrie vis-à-vis du carburant n'est cependant pas nouvelle : Robert-Muller la pointait du doigt en 1927 dans un article qui présentait l'activité de chalutage lorientais. Le professeur de géographie économique alertait : « En ce qui concerne l'avenir il faut tenir compte de (...) la variabilité de la consommation du poisson due aux successions de prospérité et de marasme de cette industrie ou même parfois du prix du combustible. De 1903 à 1907, prospérité, de 1908 à 1910 affaissement, de 1911 à 1914, légère reprise. Pendant la guerre, prospérité inouïe de ceux qui restaient. En 1920, désarmement, les prix du poisson ne couvrant pas les hauts prix du charbon cette année-là. Puis lente reprise à partir de 1923, développement progressif et continu. Enfin tout récemment, été et automne 1926, crise aiguë et passagère du chalutage lorientais occasionnée par la convergence de trois sources de malaise : crise de charbon due la grève anglaise, crise de pêche et enfin mévente des produits du chalutage français, la baisse subite de la livre ayant permis l'introduction en France du poisson hollandais et anglais ». Robert-Muller, Charles. « Le nouveau port de pêche de Lorient. Chalutage et charbon. » Dans *Annales de Géographie*, t. 36, n°201, 1927. pp. 193-212.

<sup>28</sup> Le Comité d'étude et de liaison des intérêts bretons (CELIB) est un lobby créé après la guerre en Bretagne pour promouvoir le développement économique et industriel de la région, ainsi que son rayonnement culturel et identitaire.

<sup>29</sup> Le bénéfice net de la flottille européenne était de 1,3 milliard d'euros en 2017, un chiffre record (source : *Communication de la Commission au Parlement Européen et au Conseil concernant l'état de mise en œuvre de la politique commune de la pêche et la consultation sur les possibilités de pêche pour 2020*, 7 juin 2019).

l'équipage d'un « bon bateau » nous font pourtant croire que la liberté, dans ce cadre marqué par une hostilité du milieu professionnel comme du milieu naturel reste une problématique cruciale (chapitre 5) de l'activité. En témoigne la principale cause de la « crise des vocations » : le refus de l'héritage de la génération d'avant, et la remise en question d'un modèle de transmission familiale qui assurait jusque là la pérennité des flottilles dites « artisanales ». Le monde de la pêche est pourtant doublement attractif, de par l'exaltation intrinsèque à l'exercice de la navigation, de la traque, d'une activité en prise avec les éléments, mais aussi de par la réputation de butins de pêche importants par rapport aux autres activités ouvrières locales, directement traduits en salaires « à la part » (soumis au double aléas des prises et des cours de vente de ces prises et ne prenant pas en compte le temps de travail). Ce métier où flexibilité semble rimer avec liberté et prospérité rapide attire une nouvelle génération qui ne se fixe pas dans la profession. Le *turnover* fait alors cohabiter l'idée d'un « monde à part » de la pêche à celle des mobilités d'une jeunesse précaire, flexible, mais aussi inventive (chapitre 6). Les conséquences d'une telle mutation structurelle sont aussi bien l'instabilité d'un modèle industriel que les transformations des caractères de la maritimité, du rapport au risque, de la virilité, de la culture ouvrière et professionnelle de la pêche bretonne (chapitre 7). D'autant que les seuls cadres qui subissent réellement cette instabilité ne sont finalement que les patrons à bord des bateaux, et jamais vraiment la hiérarchie des armements, puisque le modèle industriel néolibéral se nourrit de cette instabilité pour survivre, par exemple en employant des matelots étrangers. Les interactions, les rapports au corps changent dans un cadre profondément marqué par une histoire genrée, de laquelle les femmes sont absentes<sup>30</sup> et les gestes sont soumis aux rythmes du productivisme. L'arrivée d'une nouvelle génération en passerelle comme sur le pont modifie le paysage des flottilles françaises, et fait rentrer « par le bas » la question de l'écologie, du rapport à l'animal et au métier d'abattage, et du rapport plus général à l'exploitation des corps et des environnements (chapitre 8).

<sup>30</sup> La DDTM donne le chiffre de 48 femmes « navigantes » en Finistère en 2018, dont seulement 18 embarquent à la pêche et 30 engagées dans le secteur des cultures marines. Le département compte 2474 marins-pêcheurs la même année. En 2017, l'Agefos (Observatoire prospectif des métiers et des qualifications de la Pêche) compte 200 femmes embarquées en petite pêche en France, 16 en pêche côtière, 14 en pêche hauturière et 14 en grande pêche. Selon l'organisme, les femmes navigantes sont engagées à 95% dans les cultures marines (72%) et la petite pêche (23%) et sont 879 sur 21 481 inscrits. Mis à part le secteur des cultures marines, on compte donc, en 2017, 246 pêcheuses sur un total de 17 198 inscrits (1,4% ; 0,7% dans le Finistère).

Le plan suivi par la démonstration est résolument non-chronologique, même s'il suit une démonstration allant de l'échelle la plus macrosociale (le contexte de crise) - à laquelle j'ai d'entrée de jeu été confronté sur le terrain, par exemple au travers de mes échanges avec le comité départemental des pêches, les missions locales, et les autres institutions régionales politiques - jusqu'à l'échelle la plus intime, celle du corps, dont l'intérêt s'est révélé de plus en plus fondamental au fil des embarquements et de l'ethnographie. Il s'ancre sur un terrain qui reste ouvert pendant la rédaction et qui se poursuivra après la soutenance, car j'ai continué d'embarquer avec des pêcheurs durant la phase de rédaction. Vivre en Bretagne me permettait en effet de poursuivre ce terrain au-delà des dates prévues par le calendrier de thèse, contrairement aux terrains exotiques qui imposent des dates fermes de fin d'enquête et de début de rédaction.

La thèse s'ouvre sur un premier chapitre explicitant le bain théorique qui a inspiré son écriture, puis sur un deuxième chapitre explicitant les conditions d'accès au terrain. Avant ces deux chapitres, je décompose en photogrammes trois séquences à bord de navires. Trois métiers y sont ainsi présentés, pour donner au lecteur une image mentale des réalités de terrain correspondant à l'enquête : une remontée de filet à bord d'un fileyeur de la baie de Douarnenez, un trait de chalut à bord d'un chalutier du large au milieu de l'Atlantique, ainsi qu'un mouillage de ligne au large de Tévenec, à proximité du Raz de Sein. Ces séquences n'ont cependant pas vocation à représenter l'ensemble des réalités rencontrées sur le terrain à bord de ce type de navires. Un glossaire est également proposé à la fin du manuscrit pour éclairer la lecture.

### Une remontée de filière à bord d'un fileyeur côtier (1/2)



Le filet est fixé sur le treuil vire-filet et sur le paumailleur qui facilite le rangement dans les caisses à l'arrière du navire.



Les matelots accompagnent la remontée du filet et décrochent les poissons capturés entre le treuil et le paumailleur.





### Une remontée de filière à bord d'un fileyeur côtier (2/2)



Le filet est entièrement rangé dans les caisses à l'arrière du navire, prêts à être déployés à nouveau.



Les poissons remontés sont éviscérés et rangés dans des bacs.



Le filet est de nouveau viré par l'arrière du navire.



### Une remontée de chalut au large (1/4)



Depuis la passerelle, le patron contrôle la remontée du chalut. A l'arrière du navire, les matelots s'assurent de l'enroulement du filet. Lorsque le chalut apparaît, ils tapent la clavette avec un maillet pour ouvrir la poche sur le pont.



### Une remontée de chalut au large (2/4)



Les chaluts sont remis à l'eau, ainsi que les panneaux écarteurs.

Les matelots trient les poissons dans des bacs, puis les étripent sur table, ou directement sur le pont pour les plus gros spécimens.



Une remontée de chalut au large (3/4)



Les bacs de poissons triés et éviscérés sont descendus en chambre froide



Une remontée de chalut au large (4/4)



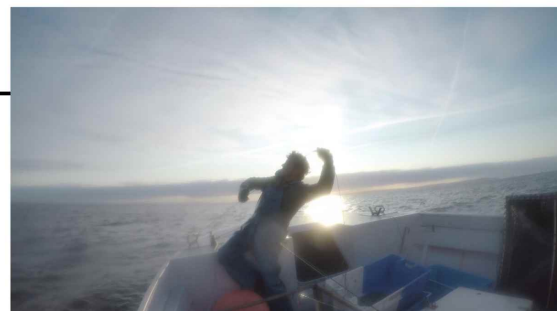
Les prises sont ainsi rangées sous de la glace jusqu'au moment de la débarque.



### Embarquement avec un ligneur (1/2)



La manoeuvre d'ancrage est effectuée avec précision par le patron, qui repère sa position exacte sur la carte, et par le matelot, qui doit larguer l'ancre au bon moment pour que la pêche se fasse sur la tête de roche choisie.



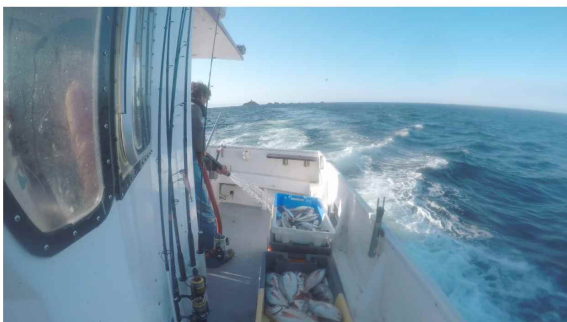
Les hameçons sont montés sur ligne le temps de la « route pêche ». Les pêcheurs utilisent des lignes de traîne ou des cannes et détachent les poissons des hameçons un à un.



## Embarquement avec un ligneur (2/2)



Une fois la pêche finie, le matériel est rangé et préparé pour le lendemain.  
Les poissons remontés sont rangés dans des caisses et des coffres



Le pont est nettoyé et le poisson débarqué.





## Première partie

*Une sociologie des jeunes marins-pêcheurs  
entre maritimité et parcours de vie.*

**E**n sciences sociales, les recherches consacrées à l'étude de la jeunesse ont montré de fortes évolutions dans les processus d'insertion professionnelle, de formation universitaire, et d'autodéfinition, caractérisées par une multiplicité des itinéraires d'entrée dans l'âge adulte, autour de logiques globales. C'est ce que Cécile Van de Velde, dans la typologie qu'elle dresse dans son ouvrage *Devenir adulte*, appelle : « logiques de se placer, ou logique d'intégration sociale » (Van de Velde, 2008). Il s'agit d'entrer dans un âge adulte « définitif », départi du « flou statutaire » (Mauger, 2015). Parmi ces constats, qui pourraient nous amener à envisager une dilatation du temps de transition vers l'âge adulte<sup>31</sup> ou « allongement de la jeunesse » (Elias, 1991), entre foyer personnel et foyer familial, entre études et professionnalisation, entre dix-huitième et trentième anniversaire, la catégorie sociale des jeunes marins-pêcheurs ne fait pas véritablement figure d'exception. Pour le jeune marin-pêcheur, la transition vers l'âge adulte semble se faire brutalement et définitivement, par l'entrée dans un monde professionnel qui constituerait un « monde à part »<sup>32</sup>. C'est en effet ainsi qu'il est défini par un nombre considérable de travaux en sciences humaines, particulièrement en anthropologie maritime. Dans la pêche, on dit souvent que « tout change tout le temps », mais les frontières entre un monde maritime « à part » et la société globale sont souvent vues comme strictes, marquées, stables et pérennes. La production ethnologique nous a fourni de très belles pages sur les marins, qu'ils soient pêcheurs (Geistdorfer<sup>33</sup>, 2002), soldats (Dufoulon, 1998), plaisanciers (Brulé-Josso, 2012) ou commerciaux (Duval, 1998), mais souvent ces études étaient synonymes d'éloignement géographique. On a étudié plus volontiers les sociétés de pêcheurs de l'Océan Indien ou du pacifique que les sociétés littorales françaises. Séduit et intrigué par ce concept de « monde à part » qui me semblait dès le début mettre davantage l'accent sur les relations asymétriques entre l'ethnologue et son terrain, qu'entre le terrain et la société globale,

<sup>31</sup> Nous pensons à l'une des conclusions de l'ouvrage d'Olivier GALLAND, *Sociologie de la jeunesse*, (Paris, Armand Colin, coll. « U », 2011). Le sociologue explique qu'un allongement de la jeunesse fait suite à un allongement de la scolarisation.

<sup>32</sup> Sur une fiche métier proposée par l'Ifremer (l'Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer), on peut lire : « Le marin pêcheur se sent souvent déconnecté de la vie à terre. Éloigné de son domicile, il n'a pas de véritable vie de famille. Il doit accepter la vie en collectivité et la discipline. »

<sup>33</sup> Aliette GEISTDORFER, membre fondatrice du groupe d'anthropologie maritime du centre de recherche pluridisciplinaire CETMA, Centre d'ethno-technologie en milieux aquatiques du Muséum d'Histoire Naturelle, fondé avec Bernard KÉCHLIN et François BEAUDOUIN en 1971, a consacré la plupart de ses travaux de recherche aux côtes américaines de l'Atlantique nord. Elle a aussi travaillé sur les populations maritimes lorientaises et sur le quartier du port de Lorient.

j'ai entamé le terrain de cette thèse porté par plusieurs interrogations : un monde professionnel, quel qu'il soit, peut-il être considéré comme un « monde à part » ? Que dire du monde rural, de la paysannerie<sup>34</sup> ou de l'usine ? Que dire de l'intérim ou des travaux saisonniers ? Cette idée de considérer comme « à part » un monde professionnel ne suit-elle pas le même mouvement que celui que j'observais dans le quartier industriel de Hunts Point dans le Bronx en 2013<sup>35</sup>, quartier qualifié par les New-Yorkais de manière générale, mais aussi par ses propres habitants, de *no man's land* ? Je me souviens qu'avec Jeremie Brugidou nous nous étions demandé comment un monde où des milliers de travailleurs passent leurs nuits à gérer des marchandises - *a fortiori* de la nourriture dans le cas de ces marchés de gros, qui transitent depuis et vers le reste de la planète -, comment un tel monde social et professionnel pouvait-il être considéré comme un *no man's land*. Il y avait déjà là le point de départ de mon travail sur la pêche, une dénomination aussi unifiante - « monde » -, qu'excluante, - « à part » -, ou négative, - « *no-man* », « *no-place* »<sup>36</sup> -, pour un monde du travail du secteur primaire, en contact direct avec les animaux qui ne sont pas encore devenus de la viande pour le reste de la société.

Au-delà des liens entre quadrillage spatial et domination capitaliste, qui font l'objet d'analyses tout le long de la thèse et qui prouvent que le secteur de la pêche est de plus en plus un secteur industriel comme un autre plutôt qu'un monde purement maritime, c'est surtout la question de « l'exclusion » qui frappe d'entrée de jeu. D'abord parce qu'elle implique qu'un secteur de plus en plus nourricier vive « à part »<sup>37</sup> de la société qu'il

<sup>34</sup> Raymond FIRTH, dans une étude classique auprès des pêcheurs malais, associe les deux mondes - pêche et paysannerie, pour indiquer leur similaire porosité avec le reste de la société, en particulier du fait des liens entre le social et l'économique (FIRTH, 1946).

<sup>35</sup> CLOUETTE & BRUGIDOU, *Bx46*, documentaire, 74', catalogue Images de la Culture du CNC.

<sup>36</sup> « a place that is no-place » (Noëlie VIALLES, 1994)

<sup>37</sup> Parallèlement à une baisse des vocations observée dans la profession, la consommation de poisson a doublé en trente ans au niveau mondial. Il est important de noter que si le volume des pêches de capture stagne depuis une vingtaine d'année, celui de l'aquaculture observe une augmentation moyenne de 8 % par an depuis 1970. Les Français mangent environ 34,5 kilos (contre une vingtaine au début des années 1990) de produits de la mer par habitant, mais on observe un recul de consommation de poisson frais (source France Agrimer, *Consommation des produits de la pêche et de l'aquaculture 2015*, Données et bilan, juin 2016). « Depuis 1961, la croissance annuelle mondiale de la consommation de poisson est le double de la croissance démographique, ce qui montre que le secteur de la pêche est déterminant dans la réalisation de l'objectif de la FAO – libérer le monde de la faim et de la malnutrition » déclare en exergue du rapport annuel SOFIA 2018 (situation mondiale des pêches et de l'aquaculture) de la FAO le directeur général José Graziano da Silva. Dans le monde, « la consommation de poisson par personne est passée de 9,0 kilogrammes en 1961 à 20,2 kg en 2015, soit une augmentation moyenne d'environ 1,5 pour cent par an » (plus de 20 kilos par habitant en 2018, soit 170,9 millions de tonnes contre 20 en 1950, source : rapport SOFIA de la FAO, 2018). Non seulement la consommation de poisson augmente d'année en année, mais il faut également considérer l'utilisation massive des captures halieutiques pour devenir des fertilisants de légumes, ou pour nourrir d'autres animaux d'élevage des captures, des poulets, des porcs, et, comme un ouroboros moderne, des poissons d'élevage (25% des captures

nourrit, que l'un des rouages les plus conséquents du fonctionnement des sociétés se définisse par une certaine forme de marginalité, de négatif aussi nécessaire qu'inconnu. Il s'agit du refus de voir la participation inconsciente et aveugle de chacun aux « frictions » (Tsing, 2005) de processus faramineux et globalisés d'exploitation de la planète<sup>38</sup> dans une confortable mise à distance<sup>39</sup> des industries inter-espèces. Cette idée frappe également parce qu'elle implique l'existence de codes particuliers, voire d'une culture distincte des gens de mer vis-à-vis des terriens, une culture dont on pourrait apprécier les invariants de sa singularité à travers une typologie qui sinon déterminerait, au moins segmenterait, et par là même figerait. Or le contexte qui se présentait déjà aux prémices de mon terrain était à l'encontre de tous ces caractères déterminés, stables et figés, excluants et unifiants. Certes les marins-pêcheurs semblent traditionnellement être aux terriens des marginaux qui subissent leur propre marginalité – c'est-à-dire « *sur les bords, aux extrémités, aux limites [...] confrontés à une désorganisation sociale résultant des difficultés à appartenir à une double culture et à intégrer celle qui prévaut* »<sup>40</sup>. Mais la mobilité de la nouvelle génération<sup>41</sup> et plus spécifiquement de ceux qui sont aujourd'hui la nouvelle génération des marins-pêcheurs, et la porosité entre les secteurs professionnels entre lesquels les jeunes naviguent ; la crise du secteur (volatilité des cours, normalisation des activités à l'échelle européenne...) associée à une fragilité des modes de vies de ceux qui le composent - pour ne pas dire précarité, dans la mesure où ces modes d'existences sont souvent l'objet de choix -, toutes ces variables mettent à mal la théorie d'un monde fondamentalement à part, aux frontières brutes aussi organiques que celles qui opposent l'océan aux falaises de granit.

Notons en passant que « *no man's land* » est aussi l'expression de Robert Castel pour définir le social issu d'une installation dans la précarité du monde du travail contemporain, c'est-à-dire la multiplication des « inintégrables », et des « inutiles » des

---

(PROBYN, 2016, p.5).

<sup>38</sup> TSING évoque la déforestation, PACHIRAT évoque la mise à mort des animaux en abattoirs.

<sup>39</sup> Norbert ELIAS, Zygmunt BAUMAN, ou encore Alain CORBIN ont théorisé cette mise à distance, spatialisation du visible et des limites de la civilisation reprise par certaines ethnographies des abattoirs, à l'instar de Timothy PACHIRAT (2011)

<sup>40</sup> Nous utilisons la définition d'Antoine BAILLY donnée dans « L'émergence du concept de marginalité ; sa pertinence géographique » dans l'ouvrage coordonné par André VANT, *Marginalité sociale, marginalité spatiale*, Editions du CNRS, Paris, Actes du colloque tenu à Lyon les 6, 7, 8 juin 1984, pp. 48-53.

<sup>41</sup> Une étude de l'INSEE montre qu'environ un tiers des jeunes actifs de moins de 30 ans ont changé de métier en 2009/2010, et que cette mobilité est particulièrement importante dans les métiers peu qualifiés (moins de 50% de taux de stabilité). Voir Christophe Leroy, Christine Nouchet (Gref Bretagne), Bernard Gestin et Valérie Molina (Insee), « Les débuts de carrière en Bretagne : des emplois moins qualifiés pour des jeunes plus diplômés », *Insee Analyses Bretagne*, N°10, 09/12/2014

contextes de pénurie d'emploi, de chômage, de précarisation par la généralisation du travail intérimaire, etc. La société, ainsi dénuée de ses processus d'intégration formant « *un tout d'éléments interdépendants* » est alors fragmentée, déstabilisée. D'une opposition entre « monde à part » et société, on passerait à une société morcelée en autant de mondes que d'individus, désarmés entre autres d'une identité professionnelle collective caractéristique de ce qu'on appelle l'âge « postindustriel », et ce malgré le réarmement des plus grands groupes de l'industrie.

D'autre part, les études rurales ont montré durant cette dernière décennie la diversité des campagnes (Laferté & Renahy, 2013) et l'erreur originelle d'une anthropologie classique qui homogénéise et associe le monde agricole (j'ajoute « agro-alimentaire ») au monde rural (j'ajoute « et maritime ») sans voir les rapports de domination de ces mondes sociaux et économiques complexes. Ces critiques faisaient s'effondrer le mythe de l'unité paysanne, et l'analyse bourdieusienne d'une classe paysanne objet, et complexifiait son opposition entre un *monde clos* (le local) et un *univers infini* (le globalisé). D'entrée de jeu, le vocable « crise » s'est aussi imposé dans les discours de mes enquêtés institutionnels comme maître-mot doxique, réduisant à néant les espoirs de toute une anthropologie de distinguer une culture maritime « résiliente » (Menziès, 2011)<sup>42</sup> et pittoresque : les pêcheurs seraient touchés par la « crise » au même titre que tout corps de métier. J'arrive en Finistère au moment où les décideurs comme les acteurs du terrain racontent à l'unisson la « crise » écologique d'un métier peinant à devenir « durable », la « crise » de la transmission du métier, et surtout la « crise »

<sup>42</sup> J'utilise le terme de « résilience » plusieurs fois au cours de la thèse. Il ne s'agit pas de reprendre à mon compte le concept forgé par la recherche en psychologie scolaire anglo-saxonne du second XX<sup>e</sup> siècle et reprise depuis par les sciences humaines françaises, à l'instar de Boris CYRULNIK. J'utilise toujours le terme en le remplaçant dans le contexte qui le produit. Je cite ici Charles MENZIÈS qui a vu dans les pratiques des pêcheurs bigoudens une résistance aux mutations économiques qu'il appelle « résilience ». Le chercheur réutilise en fait le terme dont le comité des pêches, auprès duquel il mène son enquête, aimerait valider le caractère opératoire. S'il y a un décalage entre le concept et ses applications, ces applications, en retour, doivent nous forcer à réinterroger le concept. Pour les institutions, valoriser la « résilience » des acteurs est un objectif en soi car il garantit la durabilité des activités sur le territoire, et ainsi la productivité. Insister sur la « résilience » des acteurs, c'est éviter de remettre en cause les déterminismes sociaux ou les cadres du modèle capitaliste en affirmant le pouvoir de l'individu, sa capacité à « se débrouiller » (« stratégie du coping », ou « d'ajustement » en psychologie) avec les structures existantes sans les remettre en cause, peu importe la violence qu'elles produisent. Par exemple, dire qu'un « artisan » est « résilient » quand il investit dans des techniques qualifiées de « semi-industrielles », c'est éviter de le qualifier « d'industriel » et c'est encourager un modèle productiviste qui l'oblige à s'endetter et à travailler plus. L'illusion de la résistance empêche de voir le processus de domination à l'œuvre. Lorsque j'utilise le terme au cours de la thèse, je cite donc une expression omniprésente sur le terrain, une expression tout sauf neutre car elle a été digérée par des acteurs institutionnels à des fins idéologiques. Je place donc le mot entre guillemets systématiquement.

économique, à travers l'horizon perdu du renouvellement d'une flottille sous perfusion d'aides compensatoires à la hausse des cours du gazole. Outil de gouvernance privilégié de l'ordre néolibéral, cette « crise » n'est ici qu'un marqueur du fait que le monde « à part » de la pêche participe en fait, depuis le début de son industrialisation au premier XX<sup>e</sup> siècle à travers l'essor des conserveries, puis au second XX<sup>e</sup> à travers les plans de développement du territoire, des mutations globales du secteur primaire breton, pris dans des jeux de pouvoirs de plus en plus mondialisés. « L'intermittence est le modèle global » déclarait Maurizio Lazzarato dans un colloque<sup>43</sup>. C'est dans ce contexte de déséquilibre continu, sur lequel repose le capitalisme industriel d'aujourd'hui, que j'ai entamé mon enquête sur les quais et à bord des navires de pêche du sud Finistère.

La première partie rend compte des cheminements à l'œuvre durant la rencontre avec l'objet de recherche, à travers l'influence de l'anthropologie maritime et de la socio-histoire du monde de la pêche, mais aussi à travers l'anthropologie sociale et les études rurales. Ces dernières ont fourni des travaux très importants durant les années 1990 pour définir les pratiques des agriculteurs devant le développement du productivisme. Elles sont donc nécessairement inspirantes quand on s'intéresse au groupe professionnel des pêcheurs, vis-à-vis duquel les analogies sont souvent pertinentes. Il s'agit dans un premier chapitre de distinguer comment le terrain a orienté des lectures, qui allaient volontiers convoquer des éléments de conceptualisation du côté des études des transformations des classes sociales et des milieux ouvriers, des études rurales, d'une ethnographie politique des environnements maritimes ou des ethnographies sociologiques et des travaux sur les parcours de vie. L'intérêt pour les recompositions des rapports de classe et de domination sur les lieux de travail, et la proximité entre les observations de ces auteurs avec celles que je faisais sur mon propre terrain, m'ont poussé à écrire une thèse sur le présent du monde de la pêche bretonne, mais aussi plus généralement sur la nouvelle génération des travailleurs bretons.

---

<sup>43</sup> « La fabrique de l'homme endetté », séance plénière, Journées Internationales de Sociologie du Travail d'Athènes, 12 mai 2016.

# Chapitre 1

## Quel monde est « à part » ?

---

*This separation hinders, obscures,  
and pours yet more oil on the crushing waves of the Anthropocean.*

Elsbeth PROBYN, *The Ocean returns*<sup>44</sup>

*Ceux de l'obstacle de l'air regardent  
étrangers*

*ceux de l'obstacle de l'eau*

Henri MICHAUX<sup>45</sup>

### 1.1. Les travailleurs de la mer : état des connaissances de ce « monde à part »

« Le navire est l'hétérotopie par excellence. Dans les civilisations sans bateaux, les rêves se tarissent » écrit Michel Foucault (Foucault, 1984). Dans l'ouverture de son *Histoire de la folie à l'âge classique*, le philosophe reprend le thème de la nef des fous pour mettre l'accent sur l'enfermement au dehors de la société des individus indésirables. L'exclusion sociale - « qui doit enclorre » - prend toute sa charge symbolique sur cette « étendue inféconde » qu'est l'océan et « la masse obscure de ses propres valeurs ». Le fou embarqué sur le *Narrenschiff* est individu de passage, étranger partout, liminaire, sur le seuil. Apatride, il est « vers l'autre monde » et « de l'autre monde » (Foucault, 1971). Il est donc naturel de l'envoyer voguer sans cap sur l'espace de la « déraison, (...) aquatique depuis le fond des temps » (Foucault, 1963<sup>46</sup>). La démonstration de Foucault prend encore aujourd'hui tout son sens, comme en témoigne l'histoire récente de l'exclusion, par la fermeture de ports méditerranéens, de l'Aquarius et des migrants qu'il avait sauvé des

<sup>44</sup> PROBYN, Elspeth, « The Mercurial Ocean », dans Fabien CLOUETTE & Jeremie BRUGIDOU, *Anthropocean, the perspective of the ocean on land / sens-ideas for hybrid imaginaries resisting the « anthropocene »*, SSI Special Issue (SAGE), 2018.

<sup>45</sup> Lecture de huit lithographies de Zao Wou-Ki

<sup>46</sup> « La raison a longtemps appartenu à la terre ferme. Île ou continent, elle repousse l'eau avec un entêtement massif : elle ne lui concède que son sable. La déraison, elle, a été aquatique depuis le fond des temps. » (FOUCAULT, Michel, « L'eau et la folie. », *Médecine et hygiène*, n° 613, oct. 1963, p. 901-906.)

naufrages de navires passeurs. Mais curieusement, cette délimitation symbolique, et ce renvoi du maritime au territoire du vide, à l'infécondité sinon à l'altérité a également infusé les travaux spécialisés sur les sociétés de marins, qui seraient de tout temps et encore aujourd'hui un « monde à part ». « Confier le fou à des marins » (ibid.), est-ce simplement associer l'inadaptation sociale de l'un à l'inadaptation géographique de l'autre ?

À l'entrée « Anthropologie maritime » du dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie dirigé par Pierre Bonte, Aliette Geistdorfer définit les sociétés maritimes comme « monde[s] à part ». Le spécialiste d'Histoire Maritime Michel Mollat Du Jourdain évoque des « êtres à part » (Mollat, 1983, p.197). Maurice Duval parle quant à lui, au sujet des marins du commerce, d'un monde parfois « en huis clos », de sociétés à part entière, des sociétés maritimes. Aliette Geistdoerfer évoque une « endogamie des populations maritimes » et montre que les relations entre gens du littoral et gens de l'intérieur du territoire seraient équilibrées autour d'une « exclusion mutuelle » et d'une « complémentarité ». L'ethnologue explique que le monde des gens de mer est, à partir de ce contexte, défini comme un « monde à part », tout en précisant qu'il l'est « au moins symboliquement ». Plus généralement, c'est aussi ce terme qu'emploient fréquemment les médias locaux et nationaux pour parler du milieu maritime, en particulier de la pêche<sup>47</sup>. Le pêcheur Jean Recher, invité par Jean Malaurie à raconter « le grand métier » pour la collection Terre Humaine cite en exergue de son ouvrage un paragraphe des *Mémoires d'Outre Tombe* de Chateaubriand décrivant les marins comme des « créatures » autres : « on ne voit point sur leur front les soucis de la société ». Paradoxalement, les « sociétés littorales » me semblent dès le début de mes recherches ressembler fortement aux « sociétés paysannes » dont les sociologies rurales ont investi le champ avec comme perspectives non plus les « interconnaissances » de mondes repliés et autarciques, mais plutôt les morphologies sociales, par exemple à partir des travaux d'Henri Mendras, puis de Marcel Jollivet, de Pierre Bourdieu, Emilie Bessière, Gilles Laferté<sup>48</sup>, Nicolas Renahy, Nicolas Roux, etc. En replaçant le paysan dans le monde économique des marchés

<sup>47</sup> Nous pouvons citer le titre du film de Jérôme KORKIKIAN *Dans un monde à part* (2010), ou les innombrables reportages télévisuels dont l'intitulé renvoie directement à cette notion.

<sup>48</sup> LAFERTÉ insiste également sur la place de l'histoire rurale dans l'évolution du champ pour dépasser « l'opposition tradition/modernité qui ignore le poids de l'agriculture et des productions rurales dans la modernisation économique et sociale française ; l'opposition trop forte entre les mondes ruraux et les mondes urbains ; la focalisation sur le groupe agricole pour saisir l'ensemble des groupes sociaux ruraux. »



nationaux, voire internationaux, en prenant conscience des conflits de classe et de jeux de pouvoirs au sein même de la profession agricole<sup>49</sup>, et parfois en se métamorphosant en *Environmental studies*, les études rurales avaient supprimé ces représentations folkloriques pour le monde agricole. Mais le mouvement épistémologique avait épargné les pêcheurs, sans doute à cause de l'étrangeté médiatique de leur espaces de travail, à cause de « l'hostilité » du milieu. Pourtant, différents travaux à la fin des années 1970 et au début des années 1980, à l'instar des enquêtes de Jacques Bidet, ou d'Yvan Breton<sup>50</sup>, influencées par des analogies induites de la lecture de John Forth, avaient encouragé ce type d'analyses des « pratiques idéologiques » qui sous tendent les situations sociales et économiques des pêcheurs, et de l'influence du capitalisme « précoce » sur ces pratiques. Yvan Breton en particulier signe en 1981 un article fondamental, dans lequel il compare la naïveté d'une anthropologie maritime naissante vis-à-vis de son objet, c'est-à-dire fasciné par des sociétés littorales dont les modes de vies, trop souvent « fétichisés », sont pris « en vase clos », considérés comme des secteurs de production « autonomes ». Selon le chercheur québécois, cette démarche empêche de voir l'essentiel : les processus capitalistes, les situations de classe, les liens entre contexte social et procès de travail du pêcheur. C'est cette démarche qui a nourri le terrain de la thèse, augmenté du principe d'un social en expansion incluant d'autres êtres vivants que les travailleurs, et issu des travaux en écologie politique montrant que le social et l'environnemental se rejoignent systématiquement. Ce dernier empêche lui aussi une quelconque fascination pour le terrain maritime, qui peut rendre le chercheur aveugle aux rapports de classe. Les études sur les pêcheurs deviennent souvent ces dernières années parties prenantes des études environnementales<sup>51</sup>. Cela permet de mettre en valeur les enjeux d'inégalités

---

<sup>49</sup> Au social rural fragmenté d'agriculteurs, d'exploitants, d'éleveurs, d'ouvriers agricoles, de saisonniers, de bergers, etc. répond un social maritime peuplé d'armateurs, de patrons, de matelots, de mécaniciens, etc.

<sup>50</sup> Autour d'Yvan BRETON, c'est plus largement la communauté de chercheurs du département d'anthropologie de l'université Laval au Québec qui donne l'impulsion d'une anthropologie maritime à la fois contextualisée mais aussi en prise avec l'étude des processus capitalistes à l'œuvre, et donc en dialogue avec l'ensemble d'une anthropologie sociale qui dépasse l'étude des gens de mer. Marc-Adélar TREMBLAY y lance un projet de recherche en 1965 d'étude du Golfe du Saint-Laurent, auquel s'associent différents jeunes chercheurs qui deviendront spécialistes des sociétés de pêcheurs, au Québec comme sous d'autres latitudes dans une perspective comparatiste. Le premier numéro de 1981 de la revue *Anthropologie et Sociétés* recueille des contributions issues de ce groupe de recherche, et fait apparaître les fondements d'une opposition aux anthropologies culturalistes, intéressées davantage par le « mode de vie » que par les liens fondamentaux entre contexte économique, social, et monde du travail de la pêche.

<sup>51</sup> A ce sujet, voir par exemple le parcours académique de Valérie Deldrève. Autrice d'une thèse ayant marqué le champ de la sociologie maritime, sur les pratiques des marins-pêcheurs du Nord Pas de Calais et de Basse Normandie, travaille désormais à l'analyse des inégalités environnementales, notamment

environnementales, qui recourent en mer comme ailleurs les inégalités sociales, mais peut aussi avoir tendance à gommer certaines dominations à l'œuvre sur le pont du bateau, ou au sein de la profession, au profit de l'analyse de dominations plus globales. L'inclusion, ou la centralisation de l'objet « mer » dans les préoccupations des disciplines de sciences sociales et humaines n'est pas toujours synonyme de la suppression des cases typologiques dans lesquelles les travailleurs de la mer sont traditionnellement confinés. « Les marins-pêcheurs » restent un groupe considéré comme homogène, et singulièrement « à part », sans un vrai intérêt pour les différenciations sociales, les conflits, les mutations permanentes qui le caractérise.

Cette idée du cloisonnement domine dans la majorité des écrits sur les populations de pêcheurs, qu'elles soient sociétés maritimes et littorales à part entière, ou frange, « marge », d'une société plus large. Très peu étudiée, cette frange de la jeunesse française disposerait donc d'un statut tout-à-fait spécial, propre aux spécificités de la profession. Cette singularité a encouragé les quelques auteurs, sociologues, historiens, qui s'intéressaient aux sociétés littorales, à prendre l'axe de la transmission du métier (Geistdoerfer, 2005) comme objet d'étude, inspirés notamment par plusieurs textes classiques de Paul Jorion et Geneviève Delbos. Les travaux s'intéressant aux pêcheurs ne sont malgré tout pas nombreux, et leur volume diminue encore si on ne prend en compte que les études ayant pour objet les pêcheurs français ou occidentaux. Les travaux de définition d'une discipline « anthropologie maritime », à l'époque du CETMA comme aujourd'hui, se heurtent à la pluralité des thématiques abordées par les chercheurs, ainsi qu'aux très larges horizons enquêtés, conduisant à un « éparpillement » (Artaud, 2018a) que seule une démarche « dynamique » (Levain & Laval, 2018) saurait contrer. Plutôt que de prétendre à une définition d'une discipline sociologique ou anthropologique dont l'objet « mer » serait le cœur, j'ai cherché avec cette thèse, à décrire un terrain d'unité d'espace et de temps, qui s'avère être maritime. Car le terrain, garde-fou du chercheur<sup>52</sup> comme du navigateur, aide à « fixer le regard sur le terme ultime de la course », mais aussi

---

autour des enjeux de protection d'espaces marins méditerranéens.

<sup>52</sup> Il suffit de lire les travaux d'Alix LEVAIN sur le terrain de l'eutrophisation en baie de Douarnenez pour voir que l'anthropologie maritime est une discipline multiple, qui ne se définit que par l'intégrité d'un terrain défini. Prenant appui sur l'inclusion, dans les politiques de gestion des eaux en Bretagne, d'une large bande côtière à l'intérieur des terres, son travail montre que l'on peut produire une anthropologie maritime du plus grand intérêt politique et social en ethnographiant l'agriculture finistérienne (LEVAIN, 2017), *a fortiori* dans un contexte où la pêche douarneniste, qui dominait le territoire par le passé, est réduite à l'état de ruines patrimonialisées.

à « ruser avec le vent, être sans cesse sur le qui-vive » (Detienne & Vernant, 1974). Chaque savoir recueilli y est polymorphe de nature, et s'apprête à muter avant qu'il puisse être archivé d'une quelconque sorte<sup>53</sup>.

L'organisation professionnelle de la pêche repose sur des comités départementaux composés par des représentants syndicaux élus par les professionnels et des représentants désignés par les Organisations de Producteurs et Coopératives. Il existe également des comités régionaux et un comité national, dont les membres sont désignés par les membres des conseils des comités départementaux, par les organisations patronales, par les Organisations de producteurs et par la coopération maritime<sup>54</sup>. Auparavant, les territoires disposaient de comités locaux ; avant la centralisation quimpéroise début 2012, le Finistère en disposait de cinq. De son côté, la coopération regroupe environ 150 structures qui gèrent des activités de banque et de crédit maritime, d'avitaillement, mais aussi des armements dits « coopératifs », des mutuelles et assurances, des groupements de gestions, des organisations de producteurs et des activités de cultures marines. C'est une filiale de la coopération « Conseil & Services » qui défend différents intérêts financiers parmi lesquels le gasoil bleu, la défiscalisation bleue et des stratégies d'investissements dans l'optimisation énergétique ou la sélectivité grâce au développement d'engins de capture en partenariat avec des groupes industriels .

Quand j'arrive sur le terrain en 2014, les professionnels de la pêche énumèrent les casses de bateaux, ainsi que les ventes d'unités aux flottilles espagnoles et irlandaises. Quatre ans plus tard, les prix du gasoil ne sont pas plus stables puisque l'instabilité est devenue structurelle (une hausse du prix du gasoil bleu détaxé<sup>55</sup> l'amène à 63 centimes en octobre 2018, se rapprochant des hausses de 2008, 2012, ou 2014, durant lesquelles le litre coûtait entre 70 et 75 centimes). Le Comité Régional des pêches des Pays de la Loire appelle les pêcheurs à hisser à l'automne 2018 un pavillon jaune fluo, et la coopération maritime réclame un dispositif d'épargne de précaution<sup>56</sup>. Une illusion de stabilité en 2017 (le prix du gasoil était alors « stabilisé » autour de 45 centimes le litre, et était même

---

<sup>53</sup> « le capitalisme racialisé dépend à la fois de, et transforme fondamentalement l'océan ; l'océan refuse d'être une métaphore. L'océan est donc matériellement « un enregistrement toujours présent et toujours reformulé de l'inimaginable. » (TINSLEY, 2008)

<sup>54</sup> Code rural et de la pêche maritime, Article L912.

<sup>55</sup> Exonéré de Taxe Intérieure sur les Produits Pétroliers et de T.V.A.

<sup>56</sup> Ce dispositif existe pour les agriculteurs depuis l'automne 2018, et consiste en l'allègement de charges fiscales et sociales.

descendu à 30 centimes en janvier 2016) a servi de prétexte aux industriels pour relancer la construction de navires. Dans ce contexte, il semble évident qu'une étude sur la jeunesse de la profession, et sur les dynamiques d'entrée dans le métier des pêcheurs peut aider à dégager certaines catégories d'analyse. Il s'agit d'écrire ici sur un monde qui mute à mesure qu'il se présente. « L'anthropologue opère dans un monde en mouvement qui se découvre au fur et à mesure des avancées de l'enquête et révèle *in fine* un tableau original de la mondialisation » écrivent Paul Costey et Edouard Gardella<sup>57</sup>.

### ***From roots to routes***<sup>58</sup>

Le jeune marin ou marin-pêcheur, dans les représentations traditionnelles, c'est le mousse inexpérimenté qui va devenir adulte très rapidement, à travers quelques rituels – entrée à l'école de pêche, première journée en mer, première marée, premier passage de l'équateur pour les marins au long cours, etc. Or le statut de mousse a disparu, en même temps que de nombreuses traditions liées au modèle vermoûlu de la transmission familiale du métier. Cette mise à l'écart, exclusion – subie ou non, symbolique ou non – de la population des gens de mer par rapport aux gens de terre, dont Geistdœrfer soulignait qu'elle était réciproque, semble appartenir à l'histoire de la profession. La crise de renouvellement générationnel a poussé le secteur à se réinventer au travers de formations diplômantes, d'écoles maritimes dispensant des brevets avant d'autoriser les embarquements, de partenariats avec le service public de l'emploi pour augmenter les viviers de recrutements. La distinction ne se fait plus entre gens de terre et gens de mer, mais s'inscrit plutôt au sein des gens de mer, par une fracture générationnelle qui est aussi une fracture familiale. Le « monde à part » qui anime l'anthropologie maritime et les médias recoupe aujourd'hui plus une réalité historique qu'une réalité socio-géographique :

*« J'avais pas le droit de donner un avis parce que j'étais trop jeune, enfin j'avais pas d'expérience, pas du milieu, le mec m'a dit que je faisais pas partie du milieu de la*

<sup>57</sup> « De la poétique de l'ethnographie à une anthropologie globale », chapitre 6, in Daniel CEFALI (Dir.), *L'Engagement ethnographique*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2010.

<sup>58</sup> L'expression, qui joue sur l'homophonie des mots « roots », « racines » ou « origines » et « routes », « chemins », a été utilisée par plusieurs chercheurs en sciences humaines et sociales pour insister sur le caractère « constitutif » des mobilités pour les cultures, quand une certaine anthropologie considérait que ces mobilités n'étaient que « leur transfert ou extension » (CLIFFORD, 1997, p. 3) L'ouvrage de James CLIFFORD qui développe cette idée sera la source d'inspiration pour différents anthropologues et sociologues, tels Stuart HALL (1999), et sera également reprise en études littéraires postcoloniales (DELOUGHREY, 2007).

*pêche. Parce que j'ai pas commencé à 14 ans comme eux, j'ai pas... j'en n'ai pas chié. Parce que ce qu'ils regrettent tous - ce qu'ils m'ont dit - c'est qu'il y ait plus le système de... le grade "mousse". Ils sont tous passés par le grade "mousse" et sauf que derrière c'est les premiers à se plaindre "ouais on trouve plus personne, on est obligés de prendre des Noirs, des Portugais..." ben si t'es raciste prends un blanc et puis voilà, tu lui apprends. Ben non il va te dire "ah non mais moi.." Y'en a un, on lui avait posé la question "mais toi tu te retrouves sur un bateau ou y'a que des jeunes, un nouvel équipage, jeune, qui connaît pas trop ses zones, toi t'es le vieux, t'es là pour apprendre aux jeunes". Il dit "oh non moi j'suis pas là pour torcher le cul des gamins". Ben ouais mais mec t'es le premier à se plaindre parce que le métier il se meurt. Toi quand t'étais gamin t'as fait comment pour apprendre ? Ils t'ont bien montré, bon même si c'était à coup de tarte dans la gueule parce que les vieux c'était dur, j'suis bien d'accord, c'est ce qu'ils disaient en tout cas. Mais on évolue quoi. C'est déjà un métier dur, si en plus on peut évoluer les mentalités c'est encore mieux non ? Mais non, ça ils ont... Moi ça me fait plutôt marrer de les voir s'énerver contre moi. J'préfère parler dans ma tête me dire, bon, ben voilà. J'te laisse parler, j'suis sûr que parfois le silence, ça les énerve encore plus que le répondant. »*

Extrait d'un entretien avec Nathan, jeune matelot de 26 ans

Nathan est matelot depuis peu, après un parcours d'ouvrier de l'agroalimentaire halieutique à terre. Il a travaillé en poissonnerie, chez des petits commerçants mais surtout derrière les étales de grands supermarchés. Il a aussi travaillé dans des élevages, en Normandie, d'ou il vient, mais aussi en Bretagne, et en Norvège pendant trois mois. Cette expérience à l'étranger lui plaisait beaucoup avant d'être écourtée sans pré-avis : « *Un documentaire était passé comme quoi le saumon norvégien, c'était pas bon pour la santé, 3200 licenciements on avait eus, ouais* ». Il revient alors en France et enchaîne les contrats précaires sur les lignes de conditionnement de produits alimentaires aux quatre coins de la Bretagne. S'il s'est inscrit en formation, c'est par lassitude d'un intérim parfois mauvais payeur. Au début de son parcours, les supposés hauts salaires des marins l'attirent mais il déchant vite une fois embarqué. Nathan poursuit néanmoins son parcours car il caresse le rêve d'avoir un jour un canot côtier. Personne dans sa famille n'a de lien avec le secteur de la pêche. L'idée du métier lui est venue au fil des emplois connexes qu'il a enchaînés. Il

faut alors se « faire une place », une expression qui ne correspond pas forcément à l'entrée dans un « monde à part », comme le récit de Nathan pourrait le faire croire, mais plutôt à gérer un équilibre temporel et spatial. Et cette dynamique s'applique à la fois aux marins, vivant toujours au présent un certain décalage entre la temporalité de la marée et celle des rythmes terriens, mais aussi à la labilité des parcours des travailleurs précaires. Le stigmatisme familial peut aider à figer ces caractéristiques, et c'est pour cela que le patron se montre insistant - « c'est qui ton père », mais seule la performance à bord peut figer l'identification du nouveau. D'où la perpétuation dans les mentalités d'une nostalgie pour le grade de « mousse ».

Ce n'est pas parce qu'un individu naît fils de pêcheur qu'il va devenir pêcheur ; ce n'est pas parce qu'il devient pêcheur un jour qu'un individu ne peut pas incarner d'autres identités en parallèle de celle de sa profession. A l'image des paysans de Henri Mendras, le pêcheur apprend à connaître « sa mer » autrement que par le passé. « *Il fallait y être né pour connaître sa terre et bien la traiter ; demain il faudra être passé par l'école et disposer de capitaux pour embrasser le métier d'agriculteur* » (Mendras, 1967, p. 274) au risque, comme Nathan, d'être en décalage avec la définition traditionnelle du *devenir matelot*, c'est-à-dire du processus historiquement légitime menant au statut de matelot de pêche. « *Instead of asking what are people's roots, we ought to think about what are their routes, the different points by which they have come to be now; they are, in a sense, the sum of those differences. That, I think, is a different way of speaking than talking about multiple personalities or multiple identities as if they don't have any relation to one another or that they are purely intentional. These routes hold us in places, but what they don't do is hold us in the same place*<sup>59</sup> ».

De même, la nécessité de disposer d'un capital financier énorme pour reprendre un bateau de pêche accélère la concentration des capitaux dans les mains de gros armements, recoupant les intérêts financiers de la grande distribution, ou de *holdings* bien plus importantes que le simple secteur agroalimentaire. Les rapports de domination tendent à se dépersonnaliser, et le capital de confiance du patron chute, à mesure que l'armement grossit pour devenir une abstraction (Sigaud, 1996). Difficile de parler de *monde à part*, dans ce contexte bien connu des anthropologues du monde rural. Ce sont les mêmes dynamiques qui se jouent, déjà repérées par Mendras à la fin des années 1960, puis par

<sup>59</sup> Stuart HALL, « A Conversation with Stuart Hall », Staff, *The Journal of The International Institute*, Volume 7, Issue 1, Fall 1999

nombre de ruralistes et d'éleveurs militants, constatant le « spectacle paysan » (Ogor, 2016) ordonné par l'administration capitaliste et industrielle des secteurs primaires de l'alimentation.

En Finistère, à titre d'exemple, où la surface agricole utilisée par des exploitations représente 56% du département, l'Insee observe un repli du nombre de ces exploitations (7800 en 2010 contre 11300 en 2000) et une augmentation de leur taille (50 hectares en moyenne en 2010 contre 35 hectares en 2000). Il s'agit du modèle orchestré autour d'Alexis Gourvennec côté militant et, entre autres, Raymond Marcellin du côté de l'État. Ce modèle correspond à ce que la Jeunesse Agricole Chrétienne (JAC) appelle alors la « *diminution fatale* » du nombre de paysans. Un spectacle qui touche autant l'agriculture que le monde de la pêche<sup>60</sup>, puisque les deux sont pieds et poings liés dans le modèle agroalimentaire productiviste prôné depuis l'après-guerre par les institutions publiques bretonnes. Entre les années 1990 et les années 2010 la flottille bretonne perd la moitié de ses navires. La flottille métropolitaine est également diminuée de moitié entre 1988 (environ 10 000 unités) et 2012 (environ 5000 unités), tandis que la puissance moyenne par navire est multipliée par sept. La Politique Commune des Pêches de l'Union Européenne (P.C.P.) était d'ailleurs associée à la Politique Agricole Commune (P.A.C.) avant de devenir autonome en 1983. Avant cette date, elle suit la dynamique encourageant le productivisme à travers l'octroi de subventions aux achats et constructions de navires. Ces mesures qui encouragent la surpêche sont suivies à partir de la fin des années 1990 de mesures qui subventionnent au contraire la casse de navires. En 2005, l'Union Européenne cesse totalement le financement de nouvelles unités. Les débats reprennent en 2019, alors que se pose de nouveau la question de l'utilisation des subventions du F.E.A.M.P. L'Espagne, la France et l'Italie, les trois Etats membres qui disposent également des secteurs halieutiques les plus importants et qui bénéficient donc le plus du fonds, ont proposé une révision du dispositif en faveur de l'aide à la construction pour la période 2021 - 2027.

Un paradoxe s'impose puisque des pêcheries ne devraient pas avoir besoin de subventions pour devenir rentables. En parallèle, et sans même attendre la révision des modalités d'attribution du F.E.A.M.P., de nouveaux navires sont construits par les armements industriels ou dits « semi-industriels ». L'Union Européenne formule le souhait

---

<sup>60</sup> Source : *Synthèse des flottilles*, Ifremer, 2012. Voir aussi TALIDEC et al., 2010, p.24.

d'aider les artisans, mais le contexte économique et écologique laissé à l'issue d'années de productivisme impose une concurrence très inégale entre les petits pêcheurs et les plus gros acteurs de la filière. L'instauration de mesures concrètes pour la conservation des ressources, telles que la création de licences de pêche en 1995, l'interdiction d'engins de pêche jugés trop peu sélectifs, ou l'instauration du débarquement des rejets en 2019, impose aux pêcheurs une capacité financière que seuls les gros armements peuvent aujourd'hui fournir. Non seulement les navires deviennent très chers à l'acquisition, mais nécessitent des investissements pour s'adapter au fil des réformes et de la réduction des stocks.

De plus, ces traditions professionnelles sont aussi des traditions géographiques, entre un local parfois restreint à quelques kilomètres à terre mais ouvert sur des centaines de milles marins de routes navigables. Le monde de la navigation, et avec lui de la pêche connaît une certaine globalisation dès ses origines, à l'image des liens entre Terre Neuve et les ports de grande pêche bretons. Et le navire lui-même est caractéristique de cette globalisation. Marcus Rediker utilise, pour décrire le monde des marins du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'expression d'« internationalisme contraint » (Rediker & Linebaugh, 2008, p. 227), situation qui n'a pas beaucoup de différences avec la situation actuelle dans les eaux européennes : les patrons de chalutiers français, aux équipages de Bretons, Portugais, Sénégalais... déplorent les conditions de travail « esclavagistes » des chalutiers irlandais pêchant dans les mêmes zones, et embarquant une main d'œuvre égyptienne à bas coût, devenue plus concurrentielle que les viviers de recrutement d'Europe de l'Est qu'ils exploitaient durant les années 2000. Les équipages britanniques, composés de marins lituaniens ou polonais, embarquent désormais des Philippins et des Ghanéens à la veille d'un *Hard Brexit*. Au second XX<sup>e</sup> siècle, la pêche de la langouste mauritanienne a fait la fortune du port de Douarnenez. Des compagnies thonières de Concarneau en Bretagne emploient des marins français, asiatiques et africains sur leurs navires au large des Seychelles, reproduisant une colonisation<sup>61</sup> inscrite dans les *shifts* et les ponts. Les poissons sont ensuite exportés (330 000 tonnes de produits exportés par la France en 2016

<sup>61</sup> « J'trouve que t'as une meilleure vie au thon. C'est pas le taff le plus dur en plus. Par contre, c'est vraiment colonial. (...) C'est pour ça qu'ils aiment pas prendre les tout tout jeunes, ben c'est que les Noirs qui travaillent sur ces bateaux, si ils savent que toi tu sais pas faire un meilleur taf qu'eux, sachant que t'es un grade au-dessus d'eux, ils vont te bouffer, mais bien. Pour ça que faut rechercher surtout au chalut, pour se faire des expériences au chalut avant. » (entretien avec un jeune matelot embarqué au chalut hauturier)



pour une valeur d'1,6 milliard d'euros)<sup>62</sup> et consommés sur des marchés internationaux profitant toujours à la grande distribution (Fairfood, 2015<sup>63</sup>). En parallèle, la production de pêche française ne permet pas de couvrir les besoins intérieurs et la filière française importe 1 million de tonnes de produits aquatiques pour l'année 2016 (5,3 milliard d'euros), notamment à la Norvège, le Royaume-Uni et l'Espagne. La pêche est peut-être un monde à part, mais, elle est surtout une « mondialisation à part », un secteur qui n'a jamais été en dehors d'une internationalisation de l'économie, loin d'être un phénomène nouveau pour l'industrie de manière générale (Abélès, 2008). Elle fait face néanmoins, comme tous les autres secteurs d'activité, à des mutations dans les dynamiques de globalisation. La pêche est touchée elle aussi par le rétrécissement du monde, par une conscience de la condition globale, une intensification de l'interconnectivité, de la vulnérabilité des communautés locales vis-à-vis des marchés et des réglementations d'une économie dite « *borderless* » (ibid), et d'une écologie-monde (Moore, 2015) ayant succédé à des économies-mondes marquée non seulement par l'histoire des impérialismes d'États-nations et par les stratégies néo-libérales de circulations de capitaux, d'exploitations de main-d'œuvre, et de pollutions.

Inutile de se priver de la notion de « monde à part ». Les mondes professionnels sont des mondes sociaux imbriqués les uns aux autres à l'heure de la globalisation, mais ils n'en restent pas moins des corps spécifiques où s'expriment différemment hiérarchies, conflits, solidarités, parcours. L'histoire, longue ou récente, du monde de la pêche, de son rapport aux normes, au salariat, sa géographie et les relations familiales ou amicales qu'elle produit chez ses acteurs, en fait un laboratoire unique de sociologie du travail. Parce qu'elle possède une organisation basée sur la flexibilité et sur un rapport de dépendance au temps court, il n'y avait, à mon sens, pas de meilleur terrain pour observer des mutations sans doute généralisables bien au-delà de la profession. D'autre part, si le « monde à part » constitue aujourd'hui un vieux mythe dépassé, il nourrit aussi les consciences des jeunes marins-pêcheurs, qu'ils soient déjà en exercice, en début ou en fin de formation. En focalisant le travail de recherche sur les marins pêcheurs débutants ou en formation, c'est l'enfance de ce mythe d'une exclusion réciproque que je souhaite analyser.

---

<sup>62</sup> Tableau de l'Économie Française de l'INSEE 2018

<sup>63</sup> Fairfood, « Caught In a Trap - The story of poverty wages behind Asian shrimp sold in European supermarkets », Janvier 2018.

### *Sociologie des pêcheurs*

Nos travaux s'ancrent d'abord dans la poursuite d'une approche spécialisée. Les travaux en sociologie de la pêche française sont surtout marqués par le travail doctoral de Valérie Deldrève sur le Nord de la France, qui affirme dans une tradition maussienne qu'il s'agit d'étudier la pêche comme « un fait social total »<sup>64</sup>. Après une thèse qui posait la question de l'avenir de la pêche boulonnaise au milieu des années 1990<sup>65</sup>, Deldrève a étudié les mutations du secteur dans un contexte d'écologisation des sociétés. La chercheuse s'est intéressée aux inégalités et aux conséquences socio-économiques des grandes transformations politiques des récentes années concernant les ressources et l'usage des mers (« tragédie des communs » (Hardin, 1968), réforme de la Politique Commune des Pêches (PCP), normalisation des activités professionnelles (Demazière & Gadéa, 2009)). Ses travaux montrent bien la difficile relation entre un monde professionnel de la pêche en perte d'autonomie et un contexte de durcissement de mesures ayant pour effets l'apparition d'inégalités environnementales<sup>66</sup>. Valérie Deldrève travaille encore aujourd'hui sur ces questions d'inégalités, en se confrontant au terrain des parcs marins, et des calanques méditerranéennes en particulier. Son enquête doctorale s'ancrait sur un territoire allant du pays Boulonnais jusqu'à la côte Est du Cotentin. C'est aussi sur cette côte que Rudy Armand place son terrain de recherche à la fin des années 2000, dans un contexte plus restreint en termes de communauté, puisque les marins-pêcheurs qu'il étudie sont des côtiers qui pratiquent quasi exclusivement la drague et le chalut à poissons. Les années 2010 voient un regain d'intérêt pour les questions maritimes dans les laboratoires de sciences sociales. Des chercheurs de l'IFREMER, de l'Université de Nantes et de l'Université d'Angers tels que Gilles Lazuech, Marie Charvet ou Hélène Desfontaines ont ainsi lancé plusieurs projets de recherche sur les populations de pêcheurs, notamment au sein du programme COSELMAR<sup>67</sup>. Lors d'un colloque réuni à Nantes en juin 2017, une

---

<sup>64</sup> On pense à l'enquête d'Olivier SCHWARTZ sur « le monde privé des ouvriers », dans le « fait social total » qu'était le nord minier de la France. Il est facile de trouver de nombreux échos entre monde de la pêche bretonne et bassin minier du nord de la France, et ces analogies ressortent lors des entretiens et discussions sur le terrain dans le discours des enquêtés (chapitre 3). On pense aussi à Aliette GEISTDOERFER qui parlait de « système pêche ».

<sup>65</sup> DELDRÈVE, 1999

<sup>66</sup> DELDRÈVE fait référence au champ d'études conceptuelles américain dit de l'*environmental justice*, et aux travaux entre autres de Robert BULLARD (1990), Laura PULIDO (2000), ou Dorceta TAYLOR (2000 ; 2014).

<sup>67</sup> Compréhension des socio-écosystèmes littoraux et marins

grande partie des spécialistes des différentes disciplines de sciences humaines et sociales travaillant sur le secteur halieutique ont pu présenter leurs travaux récents, marquant la centralité de l'IUML (Institut Universitaire Mer et Littoral) dans l'étude des pratiques et politiques des gens de mer aujourd'hui.

Ces quelques travaux de sociologie sur les sociétés littorales s'inscrivent dans la continuité de recherches dans d'autres disciplines que la sociologie : l'Histoire, le droit, la géographie surtout, et l'anthropologie du CETMA (Centre d'ethno-technologie en milieux aquatiques) au Muséum d'Histoire Naturelle. Ce centre est fondé en 1971, et longtemps dirigé par sa fondatrice<sup>68</sup>, Alette Geistdøerfer, ethnologue élève de Leroi Gourhan et figure incontournable de l'anthropologie maritime, qui envoie nombre de ses étudiants de premier cycle sur des terrains bretons, à l'image d'Yves Cohat, Sandra Joget, Christophe Sécula ou Emilie Mariat-Roy. Au sein du CETMA seront menées des recherches pluridisciplinaires et ultra-marines sur les techniques de pêche, sur l'organisation des sociétés littorales, ou encore sur les structures sociales fondamentales des « gens de mer ». Ils nous permettent de nous placer parfois dans une perspective fertile pour l'anthropologue ou le sociologue, à savoir la comparaison, et de saisir ainsi des analogies dans les évolutions de sociétés de pêcheurs parfois éloignées de milliers de kilomètres, mais réunies par les mêmes enjeux de gouvernance ou d'*agency*, toutes choses égales par ailleurs. Il est intéressant d'évoquer également la pertinence de travaux antérieurs à la création du CETMA, notamment du père Lebret à Saint Malo<sup>69</sup> ou de Charles Robert-Muller (1944). Ces derniers faisaient déjà le constat, durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, de rapports de pouvoir et de domination croissants entre artisans et industriels, des capacités des chaluts à détruire les fonds, des enjeux politiques concernant la répartition des bénéfices du commerce de poissons vis-à-vis des acteurs les plus faibles de la filière, ainsi que de l'omniprésence des risques dans la vie de ces acteurs, ou encore de l'importance d'une recherche-action engagée pour un développement local.

En dehors de l'Université, l'une des autrices à avoir le mieux rendu compte et analysé les relations entre l'humain et l'océan est l'océanographe Anita Conti. Son travail, tantôt anthropologique, tantôt militant contre la surpêche, représente également un précieux travail d'historien, précis, et toujours confronté aux situations ethnographiques rapportées de ses multiples terrains. Ma formation d'historien a d'ailleurs aussi influencé

---

<sup>68</sup> Le CETMA est co-fondé avec François BEAUDOUIN et Bernard KOEHLIN.

<sup>69</sup> Voir Lebret, 1976 (Réédition)

mes recherches ethnographiques. Penser les structures sociales des gens de mer ne peut se faire qu'en regard de transformations historiques, mutations, métamorphoses, surtout dans le contexte actuel, où une vision purement structuraliste ne ferait qu'encourager les anthropologies culturalistes « en vase clos » (Breton, 1981). Car c'est le piège de l'anthropologie maritime de s'attacher à décrire les fondements de « sociétés littorales », reproduites, figées, déterminées et inconscientes de leurs actes, quand il faudrait plutôt penser le pêcheur dans les flux et les réseaux, les « courants » (*flows*) d'une situation globale (Tsing, 2000) aussi omniprésente qu'invisible, aussi mouvante qu'inscrite dans une diversité d'historicités. Andreas Glaser a prouvé que la délimitation d'un terrain nécessitait une attention soutenue à d'autres lieux et d'autres moments que ceux entourant l'incarnation du chercheur *in situ* et *in vivo*. Il convient d'analyser les processus et les réseaux à l'œuvre, et non simplement de capter l'instantané d'un espace circonscrit. C'est dans le flux de l'histoire (et aussi dans la géographie de ces flux, tels que définis par les engagements « *multisitués* » de George E. Marcus) que l'on peut prendre « par le bas » la mesure de ce terrain de la pêche, caractéristique d'une globalisation protéiforme, connectée, en processus.<sup>70</sup> « La tâche de l'anthropologue (...) suppose de faire une histoire sociale des choix humains (...) ces “logiques” sont politiques plutôt que structurales » écrit Alban Bensa<sup>71</sup>.

Le contexte actuel de la pêche met en valeurs les doutes, angoisses, incohérences, expectatives autant que les convictions des acteurs du secteur. Ces « logiques » prennent leur sens lorsque l'on dresse l'Histoire de la profession et du territoire, sur le temps court de la restructuration du secteur après les crises du début des années 1990, comme sur le temps long des communautés littorales bretonnes. Aussi les recherches sur le syndicalisme dans la pêche nous ont été précieuses pour saisir le contexte breton contemporain. Je pense notamment aux travaux de Ronan Viaud<sup>72</sup>, Claude Geslin, Jean-René Couliou et Jean-Christophe Fichou, attachés à décrire les évolutions, tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, des

<sup>70</sup> Marshall SAHLINS insiste sur l'importance de l'historiographie pour l'anthropologue ou le sociologue, et l'importance, dans l'analyse des structures, des historicités, de leur « diachronie interne ». (*Des îles dans l'histoire*, Paris, Gallimard/Le Seuil, 1989 (1987))

<sup>71</sup> Bensa, 2010 ; Le chercheur spécialiste de la Nouvelle Calédonie trouve un écho dans le travail de Johannes FABIAN, qui alerte au début des années 1980 sur ce qu'il appelle scandale « allochronique ». Les obligations académiques associées au travail ethnographique confinaient, dans un structuralisme lévi-straussien, à la négation des co-temporalités partagées, ou de toute temporalité de l'Autre (souvent coloniale) sur les terrains visités. Pour le chercheur hollandais, il faut repartir d'un matérialisme du temps, prenant acte des mécanismes de production : produire son histoire implique aussi d'être produits d'une histoire. (*Le temps et les autres*, Toulouse, Anacharsis, 2006 (1983))

<sup>72</sup> Aujourd'hui archiviste et président du Centre d'histoire du Travail de Nantes.

structures corporatives. Ces recherches montrent que les tentatives de syndicalisation des pêcheurs n'ont jamais abouti sur des formes concrètes et pérennes et n'ont jamais permis des revendications spécifiques de matelots, au sein de syndicats ou comités majoritairement constitués de patrons et d'armateurs. Pourtant, les conflits entre les « pêcheurs » et les « conserveurs » du début du siècle sont les balbutiements des tensions entre industriels et petite pêche, entre un capitalisme productiviste abreuvant mareyeurs et conserveurs, qui commencent à devenir le modèle de développement des littoraux, et l'artisanat pluri-activité des flottilles de côtiers. Les « citoyens du large » ne forment pas un monde homogène et portent d'historiques tensions de classes et « d'identités » au pluriel (Cabantous, 1995). Leur invisibilisation rend complexe l'appréhension d'identités et de cultures qu'un capitalisme mondialisé écrase de plus en plus (Baron, 2011). L'hostilité du milieu (Corbin, 1988), souvent caractéristique qui forge et soude les sentiments identitaires d'appartenance à cette communauté des gens de mer, fait trop souvent oublier l'hostilité d'un monde professionnel avec tout un gradient de dominants et de subalternes. Ces travaux montrent aussi l'importance des figures locales dans les organisations de défense d'intérêt, armateurs (Moulinier, 2014) ou politiques, *a fortiori* quand ces figures ont une légitimité de terrain. La respectabilité et le succès des luttes du Cancalais Ernest Lamort (1890 - 1958), homme politique emblématique du syndicalisme maritime et du combat pour de meilleures conditions de travail à bord auprès des armateurs, ne sont pas étrangers à son expérience et à son pedigree : terre-neuva, fils de marin et petit-fils de marin, il était identifié par ses pairs comme un porte-parole légitime dès le début de sa carrière politique. La perte de contrôle sur les luttes des marins (en particulier des matelots) découle naturellement du *turn-over* des matelots, mais aussi de la mainmise des profils patronaux d'armateurs sur les comités, du fait de l'impossibilité quand on est en mer de gérer des revendications à terre. Impossible de mener des combats pour de meilleures conditions quand on passe son temps en mer sur le petit bateau que l'on patronne et possède, ou bien lorsqu'on ne fait « que passer » dans la profession.

Enfin, en plus des travaux récents de Valérie Deldrève, il nous faut noter l'influence importante sur nos recherches des travaux d'Hélène Artaud, spécialiste des pêcheurs mauritaniens, et d'Emilie Mariat-Roy, spécialiste des sociétés de pêcheurs islandais. Les travaux de Mariat-Roy résonnent quand on s'intéresse aux situations des pêcheurs français, notamment en ce qui concerne les inquiétudes de la profession face à la

fonte des effectifs dans un contexte de mono-spécialisation (fin des années 1990), et d'un large qui est de moins en moins considéré comme un espace de sociabilités, de plus en plus un espace « d'ensauvagement », de plus en plus perçu comme insécuritaire par les marins. L'ethnographie mauritanienne d'Artaud<sup>73</sup>, dialogue quant à elle avec les questionnements que la présente thèse aborde en quatrième partie, c'est-à-dire concernant les relations entre les pêcheurs et leurs environnements, et les incarnations que ces relations peuvent prendre dans les corps des chasseurs, questionnant la notion d'animisme.

La question du corps des marins a aussi fourni une bibliographie relativement fournie et riche en médecine, avec des publications dont le caractère opératoire est indéniable - description précise des rythmes et des fatigues, dénonciation de certaines conditions de travail délétères pour la santé physique et mentale des marins, association entre risques et addictions<sup>74</sup>. Les mutations des activités des gens de mers fournissent aussi de la matière aux études et prospectives en sciences économiques ou en droit, à l'image des travaux de chercheurs gravitant autour de l'université de Nantes (l'UMR AMURE, l'Axe Littoral, les Masters de Droit en collaboration avec l'ENSAM, le CNES...).<sup>75</sup> Ces groupes de recherches s'intéressent à l'évolution des performances économiques des entreprises bretonnes de pêche, à la régulation des ressources, à la gestion des pêche et de ses sous-produits, à la diversification des activités littorales dans le contexte de pénurie de ressources halieutiques. Ils tentent d'apporter des éclairages sur le régime juridique de la pêche, aussi bien en ce qui concerne le partage des océans dans le contexte de répartition de droits de pêche, que sur les statuts des travailleurs. Les travaux de Patrick Chaumette, parce qu'ils contextualisent concrètement des questionnements juridiques dans la cadre de

---

<sup>73</sup> Notamment ses textes influencés par les travaux sur la *métis* maritime de VERNANT et DETIENNE (1974 ; voir également ARTAUD, 2013, ARTAUD, 2018).

<sup>74</sup> Le CHU de Brest est très actif sur ces questions de médecine du travail dès la fin des années 90, avec la création en 1997 d'un diplôme de médecine maritime, et en 2000 de la Société française de médecine maritime, à l'impulsion de Jean-Dominique DEWITTE (aujourd'hui président de la Société française de médecine du travail). Voir le traité de médecine maritime, paru en 2015 chez Lavoisier et issu des recherches des médecins brestois (LODDÉ, DEWITTE, JEGADEN, MISERY, 2015), ainsi que différents colloques dont « La mer et ses marins. Approches interdisciplinaires sur la santé au travail des marins » (UBO, 2015), les actes des Journées Internationales de l'Enseignement et de la Recherche maritimes de Marseille ayant pour thème en 2010 « L'homme au cœur de la sécurité maritime », les Actes du colloque Mer & Santé de 2001. Voir également les travaux en ergonomie fournis par Ghislaine TIRILLY, Bastien SENNEGON, Benoit GRISON, Philippe RAVIER et Olivier BUTTELLI. Voir enfin les études fournies par l'équipe de l'UMRESTTE de Lyon concernant les usages et pratiques de drogues, à la commande du docteur LASSIÈGE, du service de santé des gens de mer.

<sup>75</sup> Pascal LE FLOC'H, Jean BONCOEUR, Jean-Pierre CORLAY, James WILSON, Jean-Pierre BOUDE, Olivier CURTIL, Patrick CHAUMETTE, Gwenaële PROUTIÈRE-MAULION, Gaëlle CHAIGNEAU... Certains chercheurs orientent leurs travaux vers la science halieutique, tandis que d'autres s'orientent vers l'administration, via l'ENSAM.

L'Observatoire des Droits des Marins, fournissent des analyses et proposent des éléments de résolutions des « crises » du secteur, notamment vis-à-vis des conditions de travail des matelots. L'analyse de la « flexibilité » des rapports salariaux, mais aussi des enjeux du *management* des pêcheries, permet de saisir les débordements de la grille capitaliste de gestion des pêches, pour mettre au jour à la fois la violence des politiques néolibérales mises en œuvre, et la survivance de pratiques « non-capitalistes » dans les pratiques des travailleurs.

On retrouve ces thématiques et ces objets de recherche dans toute une bibliographie anglo-saxonne<sup>76</sup>, à mi-chemin entre les *environmental studies* et l'anthropologie de la gouvernance. Ces travaux prouvent entre autres choses que la pêche est de moins en moins un « monde à part », dans la mesure où elle est au cœur des préoccupations environnementales des institutions politiques locales, nationales, ou internationales. Le pêcheur fait partie d'un ensemble d'activités régulées par des juridictions de plus en plus précises et sécuritaires. Les pêcheurs, qui doivent s'adapter à ces normes et ces lois, sont intégrés, en fonction de leur taille et du pouvoir de revendication, à l'orchestre de la gouvernance des océans. Ils sont de plus en plus forcés de se transformer en acteurs de ces jeux décisionnaires, parfois jusqu'au lobbying. Ils subissent également de manière croissante la gouvernementalité néolibérale, et doivent composer entre d'un côté le partage des droits de pêche par les instances, incarné par une distribution de quotas au moyen de critères opaques, et de l'autre doivent développer des stratégies pour obtenir des certifications et des écolabels.

Une certaine tradition sociologique exerce ainsi une influence certaine sur la démarche de ce travail de thèse, sauf lorsqu'elle contribue à essentialiser les populations de pêcheurs. Mon ethnographie auprès des jeunes marins montre que le processus qui amène à devenir pêcheur est complexe et labile. Elle montre également que le fantasme selon lequel il existerait une innéité de l'activité a été entretenu par certains travaux qui envisageaient « de loin » les marins, et percevaient alors la population des ports comme un ensemble uni sans diversité. Il s'agit alors de se rapprocher pour concevoir non seulement la pluralité des profils au sein du groupe des « marins-pêcheurs », mais aussi de constater des porosité et des ressemblances parfois plus fortes entre certains de ces profils et d'autres mondes professionnels, industriels comme artisans, qu'entre marins. Il en est ainsi du

---

<sup>76</sup> Patrick BRESNIHAN, Paul FOLEY, Seth MACINKO, James R. MCGOODWIN, Estellie M. SMITH, John B. GATEWOOD, Gísli PÁLSSON, Kevin ST MARTIN, Daniel PAULY, Elspeth PROBYN...

matelot du large et de l'ouvrier d'abattoir, ou du petit pêcheur poly-métier et du paysan en permaculture.

N'oublions pas non plus que la production universitaire joue elle-même un rôle dans cette gouvernance des océans, notamment de légitimation des prospectives économiques et halieutiques. Le choix d'étudier la mer et ses activités n'est pas forcément un choix neutre, celui de poursuivre ces recherches en Bretagne l'est encore moins.

### ***L'intérêt pour la Bretagne et la Bretagne pour intérêt***

Howard Becker<sup>77</sup> a fourni, dans plusieurs textes, des clés de réflexivité permettant de comprendre l'attachement ou le soutien que l'on pouvait avoir pour un sujet ou pour les luttes et aspirations de ses enquêtés, *a fortiori* « *underdogs* ». Une évidence criante dans le cas des recherches sur la Bretagne, puisqu'elle prend racine dans l'histoire même du développement économique et culturel de la Région. Durant les années d'après guerre, une dynamique s'incarne en Bretagne, qui associe développement économique et industriel, régionalisation, et développement des réseaux d'échange intellectuel pour décroquer le territoire. Ce mouvement politique s'incarne dans le Comité d'étude et de liaison des intérêts bretons (Celib), qui associe très clairement, dès sa création en 1950, défenses des intérêts culturels, d'un « héritage », et développement économique. Rapidement dotée d'infrastructures de transports et de réseaux de communications, ainsi que d'une industrie et d'une agriculture productive, la Bretagne n'est pas restée très longtemps cloisonnée. De nombreuses figures des élites économiques, politiques et intellectuelles locales ont rapidement joué des rôles de premiers plans au niveau national. De fait, ces groupes de recherche action<sup>78</sup> qui s'organisaient autour d'hommes d'Etat et de géographes ont ensuite évolué tout le long du second XX<sup>e</sup> siècle, à mesure que la Bretagne devenait une région riche. Finalement, d'une défense des intérêts de la Région, désincarnée, on est passé à une défense des intérêts de ses incarnations : de grandes entreprises locales, devenues multinationales<sup>79</sup>. Le Celib s'est petit à petit métamorphosé en Institut de Locarn, dirigé

<sup>77</sup> « *One would have to assume, as some apparently do, that it is indeed possible to do research that is uncontaminated by personal and political sympathies [...] we cannot avoid taking sides, for reasons firmly based in social structure [...] It might mean that we have acquired some sympathy with the group we study sufficient to deter us from publishing those of our results which might prove damaging to them.* » (BECKER, 1967)

<sup>78</sup> Avoués comme tels, ou inconscients.

<sup>79</sup> A l'instar de Glon Sanders, Triskalia, Bolloré, Leclerc...



par plusieurs grands patrons bretons.

Mais les idées véhiculées par un demi-siècle de discours et documents de prospectives de ces réseaux politiques ont fortement influencé les travaux universitaires qui lui sont associés depuis le début. L'état de l'art sur le monde de la pêche bretonne est donc grandement représenté par la production d'auteurs à mi-chemin entre l'université et une autre activité, engagée dans la valorisation du patrimoine maritime, ou plus largement de la culture et de l'économie bretonne. Toujours, l'objectif était de « valoriser » : valoriser un héritage en histoire, valoriser des ressources en géographie et en économie, valoriser un tempérament, une culture, un projet, des traditions en ethnologie, anthropologie et sociologie. En Bretagne, il n'est donc pas rare de voir des chercheurs bretons s'emparer de « sujets bretons », et parfois sans le vouloir, s'inscrire dans cette tradition de valorisation.

Cette thèse ne fait pas exception, dans la mesure où il est impossible, quand on est né et que l'on a grandi en Bretagne, de ne pas avoir été nourri de ces discours, véhiculés par les organes de presse (régionales mais majoritaires) comme par les rayons des supermarchés (Produits en Bretagne). Mais si nos manières de penser et d'écrire la Bretagne sont nécessairement influencées par ce contexte et ce bain culturel, il est évident que la présente thèse ne cherche pas à valoriser le « modèle breton »<sup>80</sup>. Elle cherche, et c'est là une des clés d'entrée dans la problématique qui m'a poussé à engager ce travail doctoral, à déconstruire un contexte social présentement conduit par ce modèle. Il s'agit de comprendre pourquoi et comment le productivisme breton, à la pêche, est synonyme de crises ; pourquoi et comment la pêche bretonne s'est transformée jusqu'à souffrir d'une incertitude chronique ; comment la nouvelle génération s'empare de ce modèle pour le modeler - au quotidien et dans les pratiques du métier - singulièrement en dehors des directions encore aujourd'hui défendues par les héritiers des politiques de redressement productif d'après-guerre, devenus grands patrons de l'agroalimentaire. Pour autant, le travail de cette thèse s'inscrit dans les pas de travaux nécessairement intéressés politiquement<sup>81</sup>. Les *underdogs* du Celib sont les Bretons recouvrant celtitude et

<sup>80</sup> SIMON, LE GALL, 2012

<sup>81</sup> Becker parle de sympathies politiques, Le Gall et Simon parlent, en prenant appui sur les travaux de Michel Offerlé, de « Bretagne par intérêt » : « Car, tout autant qu'un territoire, une population ou des histoires, la Bretagne serait, désormais et plus que jamais, autre chose : un « intérêt » né d'une somme d'intérêts particuliers plus ou moins convergents. Par « intérêt », nous retiendrons l'approche qu'en propose Michel OFFERLÉ : « Chaque intérêt même le plus naturalisé (base locale, biologique ou professionnelle) ou le plus évident (diplôme, statut) n'est jamais que le produit d'une histoire antérieure

entrepreneuriat, dans un élan de nationalisme économique revendiqué (*start-up nation*). Les *underdogs* du terrain de cette thèse sont divers. Ils sont d'abord l'ancienne génération de marins-pêcheurs matelots rencontrée sur les ponts des bateaux, celle qui déplore le « boulot de merde » qui ne les fait plus rêver du large comme avant, et dont les corps sont malmenés depuis vingt ans ou plus par des politiques industrielles bien connues des chercheurs travaillant sur le thème de la souffrance au travail. Ils sont aussi, en négatif de ce paysage ouvrier crépusculaire, cette jeunesse aussi internationale que bretonne, à laquelle j'appartiens en partie, celle qui a fait le choix, pour paraphraser la formule célèbre du Celib, de *vivre et travailler au pays*, mais pour qui la Bretagne et, au-delà du territoire local, le monde du travail français, le contexte écologique global, les relations humaines à toutes échelles, ne correspondent plus à leurs idéaux. Ce sont ceux qui rêvent d'une pêche pratiquée à l'échelle des environnements, locale, indépendante dans l'exercice et la propriété de l'outil de production qu'est le navire, et non une pêche embarquée à bord d'usines flottantes de grands groupes. Quel sens les jeunes Bretons qui travaillent dans le secteur primaire donnent-ils à leur situation sur un territoire héritier de ces politiques ? Quelle transition s'exprime entre ces deux visages d'*underdogs* ?

C'est au sein d'une bibliographie académique locale que l'on trouve le plus souvent les publications les plus influentes en sciences sociales traitant du milieu maritime. Ces publications sont les travaux de chercheurs intéressés par les questions de patrimoine et de traditions, notamment aux Presses Universitaires de Rennes au sein desquelles on trouve des ouvrages d'Histoire marquants concernant la pêche, dirigées par des historiens et géographes du CERHIO ou du CRBC. Parmi eux, citons Jean-Christophe Fichou, professeur de géographie au lycée Kerichen de Brest, spécialiste de l'histoire des pêcheurs bretons du milieu du XX<sup>e</sup> siècle, mais aussi de l'histoire des phares du littoral atlantique, ou Gérard Le Bouëdec, spécialiste d'Histoire navale et du négoce maritime à l'époque moderne, et de ses élèves, ou encore Françoise Pencalet, autrice d'une thèse sur l'histoire des campagnes langoustières mauritaniennes des pêcheurs camarétois et douarnenistes. Dans la tradition du géographe André Guilcher, les chercheurs bretons s'emparent des littoraux et de la pêche comme des sujets « chauds », au sens où ils touchent au patrimoine culturel et familial des chercheurs. Lors d'un colloque du CNES de Nantes en juin 2017,

---

crystallisée et mouvante à l'issue de laquelle des acteurs toujours multiples ont mis au jour, ont inventé (parfois de manière volontaire, volontariste, parfois inopinée), un groupe, des intérêts représentables » (OFFERLÉ, 1998 : 64)

Gilles Lazuech faisait remarquer à l'assemblée de chercheurs présents leur lien familial avec le sujet, en demandant à tous les participants de lever la main s'ils avaient un parent exerçant une profession maritime. Personne n'était surpris de voir une forêt de bras se lever. On me demande d'ailleurs régulièrement, dans un contexte académique, si je suis fils de marin-pêcheur, et si je suis Breton. Au sujet de la tradition professionnelle, ou de la culture familiale maritime, s'ajoute en effet le sujet du territoire et de la culture bretonne, lui aussi souvent traité avec la passion d'un régionalisme assumant ce qui s'apparente à une mission de valorisation, aussi politique qu'intime. Certains chercheurs n'hésitent d'ailleurs pas à se présenter en déclinant leur pedigree<sup>82</sup>, comme pour légitimer un travail, sans pour autant fournir d'auto-analyse des « *biais capables d'obscurcir le regard sociologique* » (Bourdieu & Wacquant, 1992, p.34). Citons à titre d'exemple les premières lignes de la biographie d'hommage d'André Guilcher, grand spécialiste de morphologie océanique, dans le journal qu'il contribua à créer *Norois*, revue scientifique trimestrielle emblématique d'une géographie intéressée par la question de la maritimité atlantique et plus largement par les questions environnementales :

*Un itinéraire universitaire : de la Bretagne à la Bretagne*

*Par ses ascendants, A. Guilcher a des racines bretonnes très profondes auxquelles il doit nombre de ses travaux et surtout son orientation vers la géographie des mers, dont il fut le plus illustre représentant en France. Son père, originaire de l'île de Sein, appartenait à une famille fixée en Bretagne depuis quinze siècles ; sa mère, qui portait un nom vieux breton (Thoreux), était originaire de Saint-Briac-sur-Mer, près de Saint-Malo. Ce fils unique d'une famille de la petite bourgeoisie — son père avait fait carrière dans les Postes, d'abord au service du câble transatlantique, avant de devenir receveur principal — vit le jour le 19 mai 1913 à Brest.*<sup>83</sup>

C'est sans doute cet attachement au sujet, l'effet biographique, qui pousse le chercheur breton à régulièrement sortir de l'université pour s'engager dans une recherche-action, notamment auprès des décideurs publics et des institutions politiques régionales ou locales. La présence de géographes et d'historiens à des postes clé des universités bretonnes dans les années 1990 - 2000, et la proximité entre ces chercheurs - devenus

<sup>82</sup> Cette thèse ne déroge finalement pas à la règle, puisque j'ai moi-même sans doute en partie choisi mon sujet au regard de mon héritage familial marin, et de mon identité bretonne.

<sup>83</sup> CARRÉ, François, « André Guilcher (1913-1993), une vie de géographe, (1 photo, 1 fig.). Bibliographie des travaux d'André GUILCHER de 1982 à 1994 », *Norois*, n°165, Janvier-Mars 1995, pp. 7-30

hommes politiques de par leur fonction - avec les institutions régionales dès les années 1950 - 1960<sup>84</sup>, engagent en effet la participation et la collaboration de chercheurs de ces disciplines aux développements économiques et culturels du territoire. Ce qui explique une bibliographie relativement fournie et plus politique qu'universitaire, notamment chez des éditeurs locaux, où publient des chercheurs des laboratoires bretons. On trouve ainsi aux éditions Palantines, basées à Quimper, un ouvrage coédité par la CCI de Quimper Cornouaille de Jean René Couliou et Jean-Michel Le Boulanger, tous deux élèves du géographe spécialiste du littoral et ancien président de l'UBO Jean-Claude Bodéré, lui-même élève d'André Guilcher. Dans la préface de cet ouvrage, Jean-François Garrec, patron d'entreprises de l'agro-alimentaire et alors président de la CCI de Quimper Cornouaille<sup>85</sup>, explique son engagement : « *réaffirmer l'ambition maritime de la Cornouaille. [...] Quoi de mieux qu'un beau livre pour galvaniser les énergies de ceux qui aiment la mer, la Cornouaille et la pêche !* ».

La collusion entre intérêts régionalistes et production universitaire<sup>86</sup> a contribué à l'assise d'un récit identitaire fortement infusé dans la société locale, là où un régionaliste autonomiste militant avait échoué dans les années 1970. Cette collusion, nous le verrons dans la deuxième partie de la thèse, trouve son caractère opératoire le plus singulier quand « l'évidence identitaire », ainsi cautionnée par l'académie, est assortie d'un régionalisme économique défendu par des industriels et des élus bretons, main dans la main.

Les départements d'histoire et de géographie des universités bretonnes n'ont également pas formé que des universitaires, accompagnant la construction sociale et locale d'un discours ailleurs illustré par tout un travail éditorial. Jean-Yves Le Drian (président de Région et ministre), élève de Michel Denis, et Bernard Poignant (maire de Quimper, député européen ayant travaillé sur la Politique Commune des Pêches (PCP) dans les années 1990, conseiller de François Hollande à l'Elysée), élève de Jean Delumeau, ont tous deux quitté le monde académique après l'agrégation d'histoire pour se lancer dans des carrières politiques. Au même moment, Jean-Michel Gaillard, futur haut fonctionnaire et directeur d'Antenne 2, enseigne comme maître-assistant au sein du département d'histoire

<sup>84</sup> Les écrits de Michel PHILIPPONNEAU viennent renforcer les perspectives du CELIB dès ses débuts.

<sup>85</sup> Jean-François GARREC est devenu depuis janvier 2016 le président de la CCI Région Bretagne.

<sup>86</sup> « La construction d'un paysage identitaire » [Loyer, 2005] fut d'autant plus réalisable que de nombreux intellectuels y ont contribué peu ou prou. En participant à travers leurs travaux à l'élaboration d'un sens commun associant étroitement Bretagne et identité, des universitaires n'ont cessé de produire un discours autorisé sur la singularité péninsulaire. » SIMON Jean-François, LE GALL Laurent, « La Bretagne par intérêt », *Ethnologie française*, 2012/4 (Vol. 42), p. 771-786.

de Rennes II, tout comme son ami André Lespagnol, futur président de la faculté. Bernadette Malgorn termine un mémoire sur Ouessant à l'époque moderne sous la direction de François Lebrun avant de devenir préfète de Lorraine puis de Bretagne en 2002, coordonnant plusieurs projets politico-économiques à l'échelle de la Région, tels que l'arrivée du TGV en Bretagne, la création de pôles de compétitivités dans différents secteurs (dont l'agroalimentaire) avec comme axe, entre autres, la mise en valeur des littoraux Bretons. Marylise Lebranchu (maire de Morlaix, ministre des gouvernements Jospin et Valls, vice présidente de Région) s'est formée en géographie économique sous la direction de Michel Phlipponneau, alors que ce dernier présidait la commission régionale d'expansion économique du CELIB et prenait une place majeure dans la rédaction des programmes politiques du Comité. Guy Danic, élève de Michel Verret et docteur en sociologie de l'université de Nantes en 1982, fondateur et président de l'Espace des sciences et maison de la mer de Lorient, co-auteur d'un ouvrage sur les mutations techniques et sociales de la pêche aux côtés de l'anthropologue du CETMA Alette Geistdoerfer, a fait carrière comme homme politique et directeur d'entreprises de l'agroalimentaire. Directeur de coopératives de mareyage lorientaises, puis d'une société de fumaison de saumon, il a commencé sa carrière politique auprès du parlementaire morbihannais Jean Giovanelli, puis de Jean-Yves Le Drian lors de son mandat de secrétaire d'État à la mer, ce dernier étant nommé président de la Maison de la Mer à ses origines en 1987. Plus récemment, Jacques Pichon, ancien thésard de Jean-Claude Bodéré, devient directeur de la plus grosse Organisation de Producteur (OP) de pêcheurs de France « Les Pêcheurs de Bretagne (LPDB) » entre 2007 et 2016, avant de prendre la direction de l'armement bigouden La Houle (onze chalutiers), suite à la vente de ce dernier à la société irlandaise Celtic Consortium en 2016.

Le parcours de Jean-Michel Le Boulanger, lui aussi ancien élève de Jean-Claude Bodéré, confirme les liens ténus entre maîtrise du patrimoine breton, particulièrement maritime, et activité politique en alternant carrière politique de vice-président au conseil régional auprès de Jean-Yves Le Drian, direction du Port Musée de Douarnenez, écriture d'essais en faveur d'un régionalisme économique et écriture de livres d'histoire et de sciences sociales chez divers éditeurs locaux. Ses textes sont aussi accueillis, au niveau universitaire, par les Presses Universitaires de Rennes, fondées en 1984 par André Lespagnol. Le Boulanger est l'auteur avec l'historien Jean-René Couliou de l'ouvrage

*Cornouaille Port de Pêche*, mélange d'histoire et de prospectives publié par la CCI cité plus haut. Même parcours éditorial, entre courts essais régionalistes chez ces maisons d'édition locales telles que Ouest France, Palantines, Apogée, Le Télégramme, Dialogues, Skol Vreizh ou Coop Breizh, et formats académiques aux PUR pour des dizaines d'auteurs, comme lui, à mi-chemin de l'université et du politique, tels que Jean Ollivro<sup>87</sup>, André Lespagnol<sup>88</sup>, Michel Phlipponneau<sup>89</sup>, Michel Denis<sup>90</sup>, Jacques de Certaines<sup>91</sup>, Ronan Le Coadic<sup>92</sup>, etc. Tous n'ont pas la même vision de la Bretagne, à l'image des polémiques qui apparaissent au moment de la révolte des « Bonnets Rouges » en 2013<sup>93</sup>, mais tous ont un projet pour la Bretagne, territoire qu'il ne s'agit pas simplement d'analyser, mais de défendre. Au centre de ce patrimoine, la notion on ne peut plus floue « d'identité » entretenue par des académiques à la fois « protagonistes et analystes des politiques identitaires » (Burbaker, 1990). Comme l'expliquent Jean-François Simon et Laurent Le Gall, ce flou installe un substrat commun, un « dénominateur » sans cesse nourri par « la Presse régionale comme par des ouvrages scientifiques » : « l'identité bretonne, même

<sup>87</sup> Géographe, professeur à l'université Rennes II et à l'IEP de Rennes, président de Bretagne Prospective et directeur du CCIB (comité de Convergence des Intérêts Bretons) aux côtés d'Alain Glon (ex-président du groupe agroalimentaire Glon-Sanders (farines animales) et président de l'Institut de Locarn), de Jacques Bernard, (président de Produit en Bretagne), de Loïc Hénaff (président des Pâtés du même nom), de François Jacob (SICA de Saint-Pol, Brittany Ferries...)...

<sup>88</sup> Formé par Jean DELUMEAU, l'historien spécialiste du commerce maritime moderne a présidé l'université Rennes 2 entre 1991 et 1995. Il s'éloigne ensuite de la recherche pour occuper des fonctions politiques, devenant recteur d'académie, puis vice-président de la Région Bretagne chargé de l'enseignement supérieur, poste auquel il ne se représente pas en 2010.

<sup>89</sup> Géographe, vice président du Comité d'Étude et de Liaison des Intérêts Bretons (Celib).

<sup>90</sup> Historien, enseignant à Rennes 2 puis à l'IEP de Rennes, il dirige l'université de Rennes 2 dans les années 1970. Membre du conseil économique et social régional, il exerce en parallèle de ses postes académiques les présidences successives de différentes institutions politiques locales, notamment du Conseil Culturel de Bretagne (1978 - 1982) et de l'Institut du Patrimoine (1990 - 1992).

<sup>91</sup> Médecin, chef du service anti-cancéreux de Rennes, directeur de laboratoire à la faculté de médecine de Rennes, il a exercé comme adjoint à la recherche auprès du maire de Rennes. Passionné de plaisance, il a publié un certain nombre d'essais d'histoire maritime, et d'essais politiques sur la Bretagne.

<sup>92</sup> Professeur de langue et culture bretonne à l'université Rennes 2

<sup>93</sup> En 2013, LESPAIGNOL s'engage auprès de ses collègues historiens Alain CROIX et Fanch ROUDAUT contre le mouvement régionaliste des bonnets rouges. Les trois historiens prennent position dans différents médias, notamment dans une tribune de *Ouest France* datée du 22 novembre 2013 : « Gommer cette fondamentale dimension sociale est un travestissement de l'histoire. Délibérément, certains au moins des animateurs du collectif Bonnets rouges veulent détourner la très légitime colère des victimes (agriculteurs, éleveurs en particulier, salariés d'une partie de l'industrie agro-alimentaire) contre « Paris », responsable de tous les maux. Alors qu'une part essentielle de responsabilité incombe à certains chefs d'entreprise et à certains syndicalistes agricoles qui n'ont pas voulu voir venir l'effondrement d'un modèle économique devenu dépendant de subventions européennes, ou qui l'ont très bien vu venir sans chercher à faire évoluer manières de produire et types de production. Selon une recette éprouvée, ils tentent de détourner une profonde et légitime colère sociale vers « les autres », tous les autres mais pas eux. Avec la connivence de quelques élus. » Paradoxe qui illustre bien ce climat identitaire breton : la même année que cette tribune collective, Lespagnol signe l'essai régionaliste collectif *Secoue-toi Bretagne ! Essai sur les enjeux de l'économie régionale* publié aux éditions Apogée, qui accueillent aussi des essais de Jean OLLIVRO, géographe et homme politique visé par ces accusations.

lorsqu'elle est pensée comme une identité-problème ou, plus exactement, puisqu'elle est pensée de la sorte, secrète, ce faisant, de l'identification [...] dire la Bretagne, c'est la Faire ». Les travaux de sciences humaines et sociales doivent en effet composer avec la prégnance de deux imaginaires mémoriels, parfois en opposition, parfois conjoints. Un courant de folklorisme romantique s'associe ou s'oppose à celui qui voudrait repérer des racines entrepreneuriales et mondialisées de peuples bretons<sup>94</sup>. Entre deux ouvrages de démographie aux PUR, Jean Ollivro publie deux manifestes politiques chez l'éditeur régionaliste Coop Breizh, reprenant les grandes lignes d'un programme modelé par les grands patrons de l'agroalimentaire breton dans les bureaux du *think tank* qu'il dirige depuis 2004, *Bretagne Prospective*. Le Gall et Simon vont plus loin dans leurs analyses, et mettent au jour l'une des grandes dynamiques animant les travaux de science sociales sur la Bretagne : analyser l'histoire, la sociologie, la géographie de la Bretagne passe par l'analyse d'un « modèle » breton, à la suite de la formule consacrée par Corentin Canévet en 1992. Le vocable s'impose dans tous les discours, académiques et politiques : un « modèle agroalimentaire », un « modèle industriel », « modèle de croissance breton »<sup>95</sup>, « Définir ensemble un nouveau modèle breton »<sup>96</sup>... Parler de « modèle » est ambigu en ce

<sup>94</sup> Un certain nombre de travaux d'historiens s'attache ainsi à déconstruire l'image folklorique d'une province isolée, peu instruite et baignant dans un environnement catholique et conservateur (l'« antimodèle » stigmatisant du « fils de ploucs » décrit par Jean ROHOU (Rohou, 2005)), au profit d'un autre imaginaire non moins politique, celui d'une tradition bretonne de la réussite économique, et d'un rapport compliqué au centre et à l'Etat. La publication récente de l'ouvrage coordonné par Joël CORNETTE (2018) illustre bien ce courant historiographique. Dans ce livre, les chercheurs réunis autour de l'historien s'intéressent aux notables de l'époque moderne, à l'exportation de la toile, au commerce maritime, à l'expérience de Terre-neuve et au commerce triangulaire, autant de moments forts d'une histoire qui leur semble jalonnée de parcours inspirés d'individus orientés vers la prospérité économique et le rayonnement d'un territoire « empire du Milieu ». En d'autres termes, il s'agit de la fabrique prosopographique d'une tradition de profils d'entrepreneurs, dont les trajectoires semblent uniquement freinées par des réglementations qui viendraient d'un Etat français centralisé. Joël CORNETTE date d'ailleurs la fin de ce qu'il appelle « l'âge d'or » breton en 1675, lors de la répression de la révolte des bonnets rouges. Ces derniers s'opposaient aux réformes fiscales de Louis XIV, destinées à financer la guerre de Hollande (1672 - 1678). La ressemblance entre le récit de ces parcours et la valorisation politique d'un paysage entrepreneurial contemporain par les institutions régionales n'est pas anodine. En « témoignage » conclusif de ce livre collectif, la parole est finalement donnée à Michel-Edouard Leclerc, PDG du groupe de grande distribution créé après-guerre à Landerneau.

<sup>95</sup> L'expression est de Joël CORNETTE, qui cherche à démontrer une « vitalité » moderne (avant 1675) de la Bretagne autour de la pluriactivité professionnelle, de la croissance démographique, ou encore d'une expansion économique liée à l'exportation des toiles et à la consommation des ménages. Ce « modèle » aurait été « brisé » par un « contrôle étatique » « de plus en plus lourd » à partir des années 1670 (2018, p. 238). Dans le même ouvrage collectif, Michel-Edouard LECLERC explique quant à lui : « Lorsque j'ai rejoint le groupe Leclerc en 1979, j'ai privilégié la Bretagne comme modèle pour nos enseignes. J'ai rencontré la nouvelle génération d'entrepreneurs. Le deuxième modèle breton, celui de l'industrialisation agroalimentaire mais aussi électronique, informatique des années 1990 et 2000, m'a influencé et, en retour, nous avons surinvesti en Bretagne. » (LECLERC, dans CORNETTE, 2018, p 321).

<sup>96</sup> Jean-Yves LE DRIAN, dans *Bretagne ensemble-Breizh a gevret*, Conseil Régional de Bretagne, 2011

qu'il offre « à chacun la possibilité de puiser dans sa double acception de paradigme et d'exemple à suivre (voire auquel se conformer) ».

La porosité entre les mondes éditoriaux académiques et régionalistes se retrouve également au niveau des revues. Nous avons évoqué *Norois*, référence académique, il convient aussi d'évoquer la présence de nombreuses publications locales, entre la vulgarisation et la littérature spécialisée, et aux publics variés. *Le Chasse Marée*, éditeur d'ouvrages spécialisés, est dès ses débuts devenu une référence pour les « gens de mer » grâce à sa revue éponyme, alternant reportages au long cours sur des situations locales comme ultramarines, vulgarisations historiques, conseils d'entretiens de navires, plans de bateaux, petites annonces, ou encore conseils de manœuvres de voile. Fondé à Douarnenez en 1981 par Bernard Cadoret et installé jusqu'en janvier 2018<sup>97</sup> sur le Rosmeur, dans l'Abri du marin de l'ethnologue du début du siècle Jacques de Thézac, le magazine détient une légitimité sur les sujets de patrimoine maritime et d'écriture de la navigation. Jusqu'en 1988, *Le Chasse Marée* est diffusé par Coop Breizh, éditeur politique et régionaliste, avant de rejoindre le groupe *Ouest France*, principal organe de presse régionale. A ses débuts, *Le Chasse Marée*, tout comme *Ar Men*, revendiquait le rassemblement de connaissances anthropologiques respectivement sur la mer et sur la Bretagne, mais, rapidement, la performativité patrimonialisante des contenus proposés a fini de figer une direction identitaire qui s'apparente à une labellisation (Le Gall, Simon, 2012). Cette relation particulière entre patrimoine et académie pousse au foisonnement de publications sur le maritime.

Pourtant, la Bretagne n'est pas le seul territoire où les politiques s'emparent de sujets *a priori* universitaires. Ainsi, les liens entre Port Musée de Douarnenez, réseaux de notabilités politiques régionales et productions académiques, sont comparables aux liens tissés entre le Musée Maritime de la Rochelle, l'université de la ville et l'élue Henri Moulinier, élève de Bruno Marnot, qui soutient - en reprise d'études - en 2014 une thèse d'histoire sur l'industrie de la pêche. Son travail s'attache à présenter cette histoire comme marquée tout le long du XX<sup>e</sup> siècle par des figures locales d'armateurs paternalistes, eux aussi très ancrés sur le terrain du politique, jusqu'au déclin de l'activité à la fin du XX<sup>e</sup> siècle<sup>98</sup>. Le maritime paraît être un terrain de prédilection pour montrer que

<sup>97</sup> L'abri du marin est ensuite racheté par l'avocate d'affaires et investisseuse Stéphanie Stein, puis transformé en espace d'exposition et d'hôtellerie de luxe. *Le Chasse-Marée* a déménagé sur le Port-Rhu, qui accueille déjà le Port-musée.

<sup>98</sup> Le journal *Sud Ouest* y consacre un article au début de ses recherches doctorales : « Entre les années 20,



l'historiographie est nécessaire pour l'anthropologue, et que les liens entre l'espace, l'histoire, le social et le politique sont toujours ténus.

En Bretagne, la prégnance de la question identitaire complexifie tout en affirmant l'évidence d'une subjectivité du chercheur engagé vis-à-vis de son objet. Cependant, souscrivant aux constats de David Berliner concernant le nostalgisme académique d'une ethnographie « de sauvegarde » (Berliner, 2018), la présente thèse évite à tout prix de prendre part aux chœur patrimonial et politique regrettant ce qui s'apparenterait de près ou de loin à la « disparition » d'une culture de la pêche en Bretagne. L'évidence qu'il n'existe non pas une identité mais des hybridités, non pas un patrimoine mais des activités toujours en cours autrement<sup>99</sup>, prend tout son sens lorsque l'on confronte l'histoire de la profession et des populations « locales » aux transformations contemporaines des sociétés littorales. La forte approche évolutionniste de la bibliographie régionaliste montre des limites épistémologiques par rapport au glissements et recompositions que l'on peut observer sur le terrain. Les matériaux recueillis et les rencontres survenues durant ces quatre ans d'enquêtes confirment d'ailleurs non pas des disparitions, mais des mutations, réinventions, évolutions des « pratiques locales », dans un mouvement qui dépasse de loin le simple monde de la pêche et la géographie littorale bretonne.

**« Quand l'ailleurs est ici »<sup>100</sup> - Une anthropologie maritime**

*« Trop obsédée par "l'autre exotique", l'anthropologie n'encourage pas le chercheur à se pencher sur leur propre société et leur fait courir le risque, lorsqu'ils étudient leur entourage proche, de le rendre exotique. »<sup>101</sup>* Le principe d'altérité ethnique, dans la tradition levistraussienne de l'ethnologie, a sans doute poussé les chercheurs

---

celles du développement d'un chalut Vigner-Dahl, « petite révolution technique mise au point à La Rochelle », et 1993 où les deux derniers chalutiers industriels rochelais, le « Force 17 » et le « Peoria », furent désarmés, Henri Moulinier va aborder au plus près ce sujet si souvent débattu « avec Michel Crépeau, en mairie, quand il s'agissait de décider du déplacement du port de pêche à Chef-de-Baie ». lien : <http://www.sudouest.fr/2011/03/02/cent-ans-de-peche-industrielle-330643-4720.php>

<sup>99</sup> C'était également l'un des points de départ de notre travail ethnographique dans le Bronx avec Jeremie Brugidou : aller se confronter au réel des travailleurs du « New » Fulton Fish Market plutôt que de déplorer la disparition du « Old » Fulton Fish Market, un déplacement qui n'a pas supprimé les enjeux sociaux du travail des *fishmongers*, mais qui au contraire les a complexifiés. Nombreux sont les acteurs sociaux qui, ne sortant pas de Manhattan, ignoraient tout simplement que le marché n'avait pas été supprimé, mais déplacé.

<sup>100</sup> L'expression (DUVAL, 1998) rappelle, en miroir, le fameux « *Cornerville was right before me and yet so far away* » (Foote Whyte, 2012 (1943), p. 289).

<sup>101</sup> BOURGOIS, 2013 (1995 pour la première édition en anglais, 2001 pour la première édition en français), p.67

s'intéressant aux sociétés littorales ou aux gens de mer de partir sur des océans lointains en guise de terrain d'étude. Car c'est en effet une constante dans les études sur les gens de mer : elles concernent surtout des sociétés des océans lointains : indiens (les Vezos de Bernard Koechlin), pacifiques (les pêcheurs kanaks d'Isabelle Leblic, les argonautes des atolls coralliens des Trobriand de Malinowski, les Polynésiens de John Firth, les Micronésiens de Robert Johannes, de Thomas Gladwill, de Ward Goodenough ou encore de Steve Thomas), sud asiatiques (les Malais de John Firth, les Moken de Jacques Ivanoff (élève de Georges Condominas) ou les Badjos de François-Robert Zacot), nordiques (Les Acadiens, les Saint-Pierrais et Miquelonnais d'Aliette Geistdoerfer, les chasseurs de baleines de Jean Malaurie), d'Afrique de l'ouest (les Īmrāgøn du Banc d'Arguin d'Hélène Artaud), ou de Terre de feu (les Kawésqar de José Empereira, de Martin Gusinde ou de Charles Darwin).

Pourtant c'est l'argument inverse, celui d'une familiarité extraordinaire pour le terrain maritime en général, qui souvent fait oublier au chercheur son manque d'intérêt pour les gens de mer des terrains maritimes locaux. En effet, cette faculté à enquêter sur des terrains de tous océans, en plus de créer l'objet d'une anthropologie maritime au-delà des contextes locaux, institue des tropismes, sinon des habitus maritimes par delà les cultures locales, ou plutôt enrichis de multiples cultures navigatrices tout à la fois locales et globales qui - dans ce contexte d'internationale maritime - se seraient enrichis les unes des autres au fil des *routes*<sup>102</sup> des marins. Ce principe de familiarité entre navigateurs de tous océans est éminemment politique, dans la mesure où ces échanges se sont poursuivis dans un monde moderne colonial, dans lequel les techniques occidentales ont pris le pas sur les cultures traditionnelles « sans instruments »<sup>103</sup>. Les ethnologues sont alors séduits par la perspective de rencontrer, recenser, étudier les sociétés lointaines de gens de mer, comme à la quête d'un monde en voie de disparition, menacé par une homogénéisation

<sup>102</sup> Il est intéressant de voir ici le caractère opératoire en anthropologie maritime du vocable de Stuart HALL « *from roots to routes* », repris d'ailleurs par Elisabeth DELOUGHREY pour qualifier ces échanges entre gens de mers de tous océans. Avec la complicité du collectif de chercheurs réunis autour du livre dirigé par Stefanie HESSLER en mars 2018, l'autrice parle en effet de « *tidalectics* » (de l'anglais « *tide* » : « marée »), ou d'une dynamique entre l'océan et le continent formant des imaginaires transnationaux, voire transocéaniques (Hessler, 2018).

<sup>103</sup> A titre d'exemple, Bernard KOEHLIN revient sur l'ouvrage *We, the Navigators* de David LEWIS dans la revue *l'Homme* au premier trimestre 1979, et souligne l'importance de l'étude fournie par l'ouvrage des transmissions orales de techniques de navigation au long cours, sans instruments, dans le Pacifique. KOEHLIN salue le travail de son collègue, ayant lui-même choisi d'enquêter auprès des Vezos, nomades des mers, pour attirer l'attention sur le risque de disparition des cultures traditionnelles de navigateurs des pays du sud sous l'influence croissante d'un Occident colonisateur. (1979)

culturelle manifestée par la mondialisation. Ces travaux constituent alors une bibliographie abondante sur les « ailleurs » maritimes, négligeant les littoraux et gens de mers français ou européens. Un certain nombre de chercheurs ont déploré ce manque d'intérêt, Aliette Geistdoerfer en tête<sup>104</sup>, à une époque où les sciences sociales déconstruisent la notion d'exotisme, à l'image des parcours de Gérard Althabe, ou de Jeanne Favret-Saada. C'est aussi le constat auquel Maurice Duval essaye de se confronter dans l'introduction au titre explicite : « quand l'ailleurs est ici » de son ouvrage sur les marins au long cours publié en 1998<sup>105</sup>.

On retrouve ce tropisme académique incarné dans le parcours d'Isabelle Leblic : dans son mémoire d'Habilitation à Diriger des Recherches, l'ethnologue revient sur les enjeux qui l'ont poussée, faute de moyens lui permettant d'envisager des terrains lointains, à commencer ses premières recherches de Master sur l'île de Molène : « *C'est, en quelque sorte, en revenir à ma première idée : choisir Molène, c'est, d'une certaine façon, choisir un terrain "exotique"* » (2010). Parisienne, mais d'origine bretonne, Isabelle Leblic part ensuite en Nouvelle Calédonie pour son doctorat, encouragée par Jacques Barrau et grâce à l'obtention d'une bourse d'étude. Le parcours d'Isabelle Leblic est ainsi exemplaire et concerne la plupart des chercheurs en anthropologie maritime, qui font le choix d'un terrain local pendant leur formation de Master, notamment la Bretagne pour les étudiants d'Aliette Geistdorfer, avant de partir enquêter à l'autre bout du monde pour la thèse.

<sup>104</sup> Dans un article de 2006 paru dans *L'anthropologie maritime: un domaine en évolution: hors cadre traditionnel de l'anthropologie sociale*, Aliette GEISTDOERFER écrit « Les Français [...] ne sont cependant pas attirés par la mer, et ses "travailleurs" n'ont pas exercé leurs charmes sur la population française, hors le temps des vacances. C'est le mode de vie des terriens (ruraux ou citadins) qui impose des modèles largement transmis pour la vie de tous les jours, ce sont aussi ces modèles qui inspirent les activités de la plupart des artistes, des scientifiques, bien que la vie maritime, la pêche, le commerce, les voyages, aient connu un grand essor en France et bien que les communautés de marins, marins-pêcheurs, marins de commerce et de guerre soient à l'origine de cultures régionales particulières. Les Français, aujourd'hui, viennent au bord de la mer, pour les vacances, découvrent des "terres sauvages", admirent les vieux bateaux dans quelques musées et nettoient les plages quand elles sont salées ; ils ne veulent voir que la mer et un littoral tels que fabriqués par les marchands de tourisme balnéaire, "écologique" et ne cherchent même pas à connaître les populations maritimes qui en vivent et dont ils prennent souvent la place. » Ces considérations trouvent écho dans les différents projets poursuivis par Amelia MOORE au sein du groupe *Anthropocen Anthropology*, des transitions de communautés littorales indonésiennes basées sur une petite pêche vers des activités touristiques, aux réagencements « poétiques et politiques » des infrastructures touristiques du littoral américain à l'heure des énergies renouvelables, en passant par l'analyse des enjeux de l'agrotourisme pour les communautés des îles caraïbes.

<sup>105</sup> Cette dichotomie est mise en perspective sur des terrains très différents. Dans le champ des études urbaines, Colette Pétonnet souligne dès les années 1960 la mise à distance des populations des cités en transit de région parisienne (1968). Son ethnographie montre alors que le travail du chercheur en sciences sociales porte sur les frontières sociales et sur les relations entre marges et centre.

Quand bien même il ne recoupe pas le même éloignement que les terrains ultramarins de l'anthropologie maritime, mon parcours est inverse, d'un terrain géographiquement « lointain », le Bronx maritime, je suis revenu pour enquêter dans un « ici » qui est aussi un « chez moi », les ports bretons. En revenant, j'ai rapporté une envie de me confronter au sujet maritime, à l'enquête auprès des gens de mer, tout en conservant un regard principalement intéressé par les relations de pouvoir dans les situations de travail. En Bretagne, où l'on estime qu'une personne sur trois exerce un métier en lien avec le secteur agroalimentaire, ce sont les enjeux d'intérêt commun et d'hégémonie d'un modèle agro-industriel qui sont primordiaux. A l'approche spécialisée du maritime, s'ajoute un deuxième champ d'étude tout aussi important pour le travail de thèse, l'approche théorique des mutations du monde du travail.

## 1.2. Précarité et secteur primaire « en crise » - un rapport au travail nouveau dans une France en mutation

### ***Une sociologie du travail attentive aux nouveaux rapports au monde***

En plus d'une bibliographie spécialisée sur le terrain maritime, le présent travail de thèse prend appui sur la sociologie du travail et de l'emploi. La récente sociologie du travail a fourni une bibliographie importante sur les nouvelles configurations d'un rapport à l'emploi. C'est par exemple le cas de nombreux travaux plus à l'écoute des stratégies individuelles que simplement du contexte global, réinvestissant les concepts clés de « ruses », de « tactiques » et de « stratégies » de Michel de Certeau, à l'image de Florence Weber et de son analyse du « travail à côté » (Weber, 1989). C'est dans ce cadre que nous ancrons notre réflexion sur l'attractivité qu'exerce le système ultra flexible d'emploi à la pêche envers une jeunesse qui, à terre, fait le choix de l'intérim ou des contrats courts. C'est aussi dans le sillage de l'étude de Florence Weber sur les arrangements gravitant autour du travail du milieu rural de Côte d'or que nous analysons l'opportunisme que la nouvelle génération applique à travers différentes pratiques, telles que le troc ou l'appartenance à des réseaux d'entraide, d'échange et de vente de godaille\*, autant de « bricoles » primordiales sur le terrain de la jeunesse bretonne. Notre hypothèse prend au sérieux les discours d'enquêtés déclarant que le recours à ces réseaux sont autant de

résistances infrapolitiques (Scott, 2013) au productivisme industriel et aux exigences de productivité des mondes professionnels.

Les travaux de Marie Pezé ou de Christophe Dejours ont insisté dès les années 1980 sur les conséquences d'une organisation hyper-productiviste du travail, alertant sur les souffrances du corps et de l'esprit qui s'y profilaient à mesure que ce dernier n'offrait plus qu'insatisfaction et dépossession aux ouvriers et salariés. En 2009, Sandro De Gasparo et Dominique Dessors publient un article après un terrain effectué auprès des ouvriers d'abattoirs bretons, alertant sur le productivisme qui détruit à la fois les corps des ouvriers, mais qui empêche également toute possibilité de tirer du produit de leurs efforts une quelconque fierté : « *Cette articulation à double sens enferme le malheur du travail en abattoir comme celui d'un monde à part qui n'attendrait plus grand-chose de quelque intervention que ce soit et où il conviendrait seulement de se résigner... ou de partir* » (De Gasparo & Dessors, 2009).

Ces travaux d'ergonomes ont rejoint les préoccupations d'une sociologie du travail ouvrier, notamment autour de la revue *Le Mouvement social*, et de figures telles que Rolande Trempé, ou Alain Cottereau. Ce dernier a contribué à mettre au centre des analyses l'usure des corps, et le lien entre condition laborieuses et pathologies, dans le cadre d'une socio-histoire des vies de travail. La transition du métier de paysan ou de pêcheur vers celui d'ouvrier - ou de « technicien au rythme *non stop* » (Daubas Letourneux & Nicolas, 2012), met les notions de souffrance, de plaisir et de résistance à l'usure, mais aussi de l'évaluation de « ce qui compte » dans la vie, au cœur des enjeux de la sociologie des métiers de l'agroalimentaire. Marie Pezé, à travers les portraits qu'elle a dressés dans plusieurs de ses ouvrages, a également fourni des analyses fines sur les liens entre vocabulaires gestuels et identités professionnelles.

C'est nourri de ces enquêtes qualitatives, récits de vie, et ouvrages d'analyses psychosociales en parallèle des travaux de Michel de Certeau sur les tactiques et ruses, d'Alf Lüdtke concernant les modes de vie ouvriers, ou de James C. Scott sur les arts de la résistance, que notre enquête auprès de la jeunesse travaillant à la pêche a débuté. Le terrain nous a aussi mené vers des lectures moins ethnographiques et plus théoriques. Les réflexions des enquêtés sur le sens ou le but, souvent très ancré dans le réel, du travail qu'ils fournissent, nous ont amenés à lire de près les écrits de penseurs du travail et de ses « valeurs ». Dans le sillage marxien de Jacques Ellul, Jean-Marie Vincent, Moishe Postone

ou plus récemment de Stanley Aronowitz, un certain nombre de travaux déconstruisent l'établissement du travail comme une activité « *naturalisée et inévitable* » (Weeks, 2011), un donné social devenu pierre angulaire indéboulonnable des sociétés capitalistes, qu'il faudrait repenser ou réduire pour « *libérer un espace véritablement public ou s'exerceront les capacités humaines dans leur pluralité* » (Méda, 2010). La nouvelle génération enquêtée présente des projets effectifs dans lequel le travail était davantage un moyen (de productivité ou de créativité (Aronowitz, 2009)) pour arriver à une fin (l'achat d'un billet d'avion, d'un bout de terrain, d'un camion, la réalisation d'une expérience ou d'un idéal de vie à court ou long terme). Il est alors facile d'y trouver un écho de la question « *pour qui, pour quoi travaillons nous ?* » que posait Jacques Ellul (Ellul, 2013) puisque ces processus semblent ne plus relever d'une reproduction d'un modèle de croyance aveugle dans la « valeur travail », mais d'une production de sens à partir du travail, en tant que fait social tout sauf naturel, mais néanmoins opératoire. Ces courants critiques du travail en philosophie dialoguent avec les études en anthropologie des environnements, notamment aux États-Unis. Alex Blanchette, auteur d'une ethnographie au sein des abattoirs porcins américains, et Sarah Besky, dont le terrain se situe au sein de l'industrie du commerce équitable du thé indien, ont co-dirigé une somme issue d'un séminaire sur la naturalisation et dénaturalisation du travail en contexte capitaliste<sup>106</sup>. Différents travaux s'inscrivent dans ce courant valorisant l'ethnographie des écologies laborieuses, telles que ceux de Heather Paxson, qui travaille auprès des producteurs de fromage américains et questionne la notion d'artisanat et l'idéologie du terroir, ou de Karen Hébert, qui travaillent sur les mutations de la pêche au saumon en Alaska, et sur les transformations des représentations au sein des communautés de pêcheurs, suivant les mutations d'un modèle de surpêche qui pensait les prises sur le mode du « tonnage » vers un *marketing* de la « qualité », sans pour autant dévier d'une grille capitaliste de vision du monde.

La présente thèse place la capacité d'action au centre de ses conclusions, dans le sillage des travaux d'Olivier Schwartz sur les classes populaires, mais aussi de Howard Becker dans l'analyse des « carrières déviantes », c'est-à-dire à la fois des « faits objectifs relevant de la structure sociale », et des « changements de perspectives, les motivations et les désirs de l'individu » (Becker, 1963). La revendication de la marginalité n'empêche pas une exclusion, mais elle pose une question de décentrement du point de vue. Si « *le*

---

<sup>106</sup> *How Nature Works ; Rethinking Labor on a Troubled Planet*, SAR Press, Advanced Seminar Series, University of New Mexico Press, à paraître en octobre 2019.

*peloton va de plus en plus vite* » (Touraine, 1991<sup>107</sup>), il semble que certaines classes « *out* » ont renoncé à le rattraper, en refusant le régime de gouvernement du chronomètre. Remettre en question la naturalité du travail rebat les cartes, impose une transformation épistémologique.

Les travaux sur l'intensification du travail (Volkoff, Gollac, 1996), sur la précarisation des travailleurs (Jounin, 2007 ; Wacquant, 2004), sur la pénibilité (Daubas-Letourneux, 2011) ou la « double peine des ouvriers » (Cambois et al., 2008) montrent que les rapports de pouvoirs et d'exploitation s'incarnent avec force sur le salariat du secteur primaire, *a fortiori* dans la pêche. Au-delà d'une analyse des conflits sociaux en jeu en termes de ségrégation et d'exclusion, il nous paraît aussi important de repenser la question des catégories et des caractères de la misère, ces « souffrances moins visibles » (Bourdieu, 1993) - sociale, financière, sexuelle, culturelle. Si ne pas vivre dans la norme n'est pas nécessairement un gage d'exclusion sociale, y vivre n'est pas non plus un gage d'inclusion sociale, à l'image des matelots de carrière au large. A l'époque où se multiplient les profils « labiles » (Sencébé, 2004), il s'agit pour le chercheur de repérer les nuances des parcours et de distinguer les enjeux de représentations partagées entre profonde tradition professionnelle du principe de « carrière » et volatilité caractéristique d'un « présent permanent ». Il faut cependant être attentif à la grille du récit qui nous fait considérer ces pratiques en associant parcours de vie et parcours professionnels. Ce n'est pas parce qu'il n'y a pas d'engagement sur le terrain de l'entreprise ou d'un projet entrepreneurial, que la labilité des individus est unilatérale. Yannick Sencébé écrivait que, dans ce type de profils relevant de l'extériorité, les « Ici étaient des ailleurs en sursis » (ibid.). Pour la nouvelle génération dont je parle au cours de cette thèse, et qui peut s'avérer hypermobile, ce sont plutôt les « Ailleurs qui sont des Ici en sursis ». Il y a plus de labilité dans le marin-pêcheur de 45 ans, possédant 20 ans de métier, rêvant tous les jours d'un autre métier que le sien mais poursuivant sa carrière malgré tout, que dans le parcours d'un jeune maçon briochain devenu marin durant trois ans avant de partir en Australie deux ans et de revenir à l'intérim en Trégor. De plus, si le monde de la pêche est un monde dans lequel on peut s'engager sans l'investissement qu'un projet de carrière peut incarner, la Bretagne - c'est-à-dire le territoire breton - est toujours un « Ici » revendiqué comme ancrage primordial.

---

<sup>107</sup> Alain TOURAINE, « Face à l'exclusion », *Citoyenneté et Urbanité*, Paris, 1991, Éditions Esprit. Métaphore qu'il emprunte aux travaux de Christian BAUDELLOT et Roger ESTABLET.

Au-delà des représentations et des discours, l'arrivée d'une nouvelle génération de marins dans le secteur de la pêche modifie aussi les tropismes corporels du milieu maritime. Pour comprendre ces évolutions, il est nécessaire de confronter aux travaux en sociologie du geste professionnel, et sociologie du corps, des ouvriers, les travaux récents sur les masculinités, notamment dans le cadre du travail. Il s'agit de déconstruire les mutations de perception et d'expression de l'idéal viril dans un milieu professionnel dont les femmes sont pratiquement totalement exclues. Il s'agit aussi de confronter une ethnographie intéressée par les gestes à une analyse sociale de ces corps laborieux. L'histoire des travailleurs de la mer a exclu depuis longtemps les femmes de ses pages car les navires leur étaient tout simplement interdits. Le combat de Sonia de Borodesky pour supprimer la clause de la loi Colbert interdisant les femmes à bord ne fait jurisprudence qu'en 1963. Son application, dans les pratiques comme dans les mentalités, reste problématique pour les professionnels jusqu'à aujourd'hui. Pourtant les auteurs à avoir le mieux rendu compte du milieu maritime et de ses activités sont souvent des autrices. On pense ainsi à Anita Conti, première femme océanographe, pionnière de l'ethnographie et de l'écologie, à Alette Geistdoerfer, figure tutélaire de l'anthropologie maritime en France, ou encore à Marie Tharp. Cette dernière est la première scientifique à cartographier le fond marin. Exclue des trente trois premières expéditions du navire de recherche qui l'emploie à cause de son sexe, elle n'est autorisée à embarquer qu'à partir de 1965. Les premières cartes qu'elle trace, qui sont également les premières cartes du sol océanique que le monde peut consulter, sont réalisées à partir de données relevées pour elle par ses collègues masculins. Mais les années 1960 n'ont pas résolu les inégalités traditionnelles du milieu. Et le milieu maritime continue d'être conservateur sur ce point, à l'image des débats sur la très récente féminisation du métier de sous-marinière (2014). Dans la pêche, les masculinités professionnelles tendent à évoluer à mesure que le monde professionnel s'ouvre à la société globale. Refus de performer certains attributs<sup>108</sup> d'une masculinité viriliste hégémonique (Connell, 1995) et refus des conditions de travail trop éprouvantes pour les corps vont de pair dans les discours des jeunes des lycées maritimes, qui restent quasiment exclusivement des garçons.

---

<sup>108</sup> Clifton EVERS note à propos de sa cohorte d'enquête sur le terrain du loisir ouvrier du surf australien : « *The particular cohort I explore has learned how to act, think, and feel primarily while aligned with normative idealized expectations of masculinity in Australia. For example, whiteness, heteronormativity, stoicism, strength, physicality, control, self-reliance, honor, respect, homophobia.* » (2017). Dans la pêche, je retrouve ces attributs normatifs questionnés par la nouvelle génération.



La médiatisation de quelques figures de pêcheuses, embarquées sur des ligneurs notamment, permet de faire évoluer lentement les mentalités. On trouve ainsi régulièrement dans la presse, à la télévision ou dans des campagnes de communication régionale des portraits de la guide de pêche Ondine Morin à Ouessant ou de la militante Anne-Marie Vergez à Saint-Jean-de-Luz. En pays bigouden, on retrouve régulièrement les exemples de l'armatrice Soizic Le Gall Palmer, directrice de l'armement bigouden, ou Scarlett Le Corre, patronne pêcheuse. Mais les stéréotypes restent solides. Fabienne Postic, qui embarque avec son mari depuis le port de Saint Guénolé, répond ainsi à une journaliste du *Télégramme*<sup>109</sup> : « *il y a certains jours où, il faut l'avouer, ce n'est pas facile. Serge, lui, ça ne lui fait rien. Moi, parfois, ça me remue un peu. Je reste une femme ! Mais je prends sur moi. Et Serge reste toujours très attentif* ». La virilité, le courage et la force physique restent des attributs masculins, en opposition à une certaine fragilité féminine. Scarlett Le Corre, une autre femme marin-pêcheuse du pays bigouden écrit dans le cadre d'un témoignage proposé par le journal *l'Obs* : « *La force physique est notre seule limite. Les femmes veulent l'égalité, et c'est tant mieux, mais il y a des domaines dans lesquels nous ne pourrions jamais être au même niveau. J'ai toujours su que je n'aurais jamais leur force physique alors je me suis spécialisée en mécanique. Ainsi, je n'ai pas de souci pour remonter mes filets de pêches car j'ai tout motorisé. Il y a peu, une jeune fille est venue me voir pour me dire qu'elle voulait elle aussi être marin. Elle est partie sur un chalutier pendant quelques temps mais n'a pas pu suivre la cadence. Il faut savoir accepter ses différences.* »<sup>110</sup>

Rien de spécifique au domaine maritime finalement ; les catégories du sexisme transcendent les corps professionnels, tout comme les mutations qui les altèrent. Le productivisme s'est arrangé du virilisme, lequel fournissait les paroles du chant de travail qui détruisait industriellement les corps. La transformation des structures et des institutions du travail, la disparition des corporatismes dans le contexte d'incertitudes généralisées (Monjaret, 2004), et le refus d'un héritage ouvrier de la part de la jeune génération modifient les manières d'être viril des marins. Si les images érotiques, et les catégorisations sexistes, continuent de souder une communauté ouvrière, les marqueurs de manque voire de misère sexuelle, l'homophobie et la brutalité sexuelle, apparaissent

<sup>109</sup> Edition du 01/07/2015

<sup>110</sup> « “Vous attendez votre mari ?” : je suis une femme marin-pêcheur, une bête curieuse », *L'Obs*, 31-10-2014

autrement et sont de moins en moins supportées.

### 1.3. Être jeune sur le littoral breton, questions et enjeux

Un troisième domaine à prendre en compte pour notre travail de thèse concerne la sociologie de la jeunesse, en particulier rurale. En Bretagne comme partout ailleurs en France, les jeunes entre 18 et 24 ans sont très mobiles. Le Finistère, malgré la présence de l'Université Bretagne Ouest, peine à garder ses étudiants. Ainsi, cette classe d'âge est la seule déficitaire du département (-1000). En parallèle, la classe d'âge opposée des 55-64 ans, actifs en fin de carrière et jeunes retraités, constitue la majorité des entrants, ce qui contribue au vieillissement de la population. La moitié des Finistériens a plus de 43 ans (42 ans en Bretagne et 40 ans en France)<sup>111</sup>. Le poids de l'agriculture et de la pêche impose une prédominance de l'agroalimentaire dans les emplois industriels disponibles. L'Insee compte plus de 800 établissements industriels liés à ce secteur en 2015 (en majorité concernant la transformation de viande et le traitement de poissons). La même étude observe un repli des actifs dans les secteurs de la pêche et de l'agriculture de 10% entre 2008 et 2013. Un pêcheur breton sur deux est finistérien. Les jeunes qui s'engagent pour de plus ou moins longues durées à la pêche sur les côtes bretonnes font partie de la « communauté de destin » réunissant, autour d'un même désarroi, adolescents des cités urbaines et enfants d'ouvriers des espaces ruraux dont parle Nicolas Renahy. Le territoire industriel breton, à la pêche en tout cas, regorge encore d'emplois. Mais tout comme José<sup>112</sup>, l'enquêté de Renahy à Foulange qui évoque la « promesse » qu'il s'est faite de ne jamais travailler dans l'usine au sein de laquelle son père s'est détruit les poumons, les jeunes Bretons manifestent leur envie de changer de rapport à l'emploi, de ne plus se soumettre à un patronat qui dicte des conditions de travail au-delà du supportable, leur haine d'une vie portée par des rythmes industriels et la haine consciente d'un modèle professionnel qui ne permet pas de « s'en sortir ». Heureusement, les tissus associatifs, amicaux, des squats, permettent une socialisation hors du travail qui donne espoir et capacité d'action à une partie de la jeunesse désabusée du « monde de crasse » (Pialoux, 1979) dans lequel la génération des parents est enfermée. Si Le Guilvinec est « *sinistré* »,

<sup>111</sup> CAZENAVE, Muriel, « Finistère : une activité économique étroitement liée à son environnement », *Insee Analyses Bretagne*, n°53, 02/03/2017

<sup>112</sup> RENAHY, Nicolas, « "C'est comme ça que t'attrapes la haine." Un fils d'ouvrier rural témoigne de ses années de petite délinquance », *Mouvements*, 2006/2 (n° 44), p. 108-114.

« avec sa musique de con dans la rue », il n'en reste pas moins « hyper beau »<sup>113</sup>, à l'image d'une profession qui peine à présenter des conditions d'emploi aussi attractives que les images d'épinal sur lesquelles une nostalgie tenace et intergénérationnelle prend assise. Verena Paravel évoque New Bedford (Massachusetts) comme une ville « qui porte encore les traces de la prospérité, de cette époque triomphante de la pêche à la baleine », aujourd'hui une « ville tristement connue pour être une ville totalement délabrée, ravagée par des conditions économiques désastreuses, port d'immigration illégale, de prostitution, de drogues, mais qui a encore des aires très proches du port (...) que décrit très bien Melville (...) la terre ressemble à celle décrite par Melville, mais la mer et ce qui s'y passe, y ressemble encore plus encore ». C'est là toute la force du symbole du crépuscule pour parler de la pêche, de ses « crises » infinies, de son précarité mouvante, de ses caractéristiques d'aventures laborieuses fascinantes et confinées au romantisme, de ses décors et de ses temporalités mouvantes. C'est comme si les territoires, New Bedford ou Le Guilvinec, incarnaient cette duplicité crépusculaire, entre l'ancrage immémorial qu'est l'activité de chasse pour subsister, et l'actualité toujours incertaine et technologique des exploitations industrielles de l'océan, lequel semble de plus en plus inconnu à mesure que les hommes se bardent d'écrans pour le saisir. « Je resterai » explique Barthélémy, matelot de 26 ans que je filme en entretien dans le squat rural dans lequel il habite depuis quatre ans, « je resterai quoi qu'il arrive, jusqu'au bout ». L'engagement montre que c'est le modèle qui affecte le territoire qui est considéré comme stigmatisé, et non le territoire lui-même.

Mon travail, depuis 2010, tire son origine d'une interrogation sur les marges de l'exercice du pouvoir, sur ce que Scott appelle les « arts de la résistance », ou « *hidden transcript* ». Ce questionnement, d'abord historiographique et politique, m'a ensuite suivi sur un terrain étasunien qui faisait émerger la question des rapports de force au travail, et des réflexions géographiques sur la gestion spatiale de frontières industrielles, entre patrimonialisation des friches et invisibilisation des zones d'activités (par le travail de nuit et la relégation aux marges urbaines). Alors que l'ancien marché au poisson du Sud Manhattan, *Old Fulton Fish Market*, faisait l'objet de mouvements sociaux en faveur du sauvetage des bâtiments, le nouveau marché, *New Fulton Fish Market*, poursuivait son

---

<sup>113</sup> Paroles de matelots en entretien.

activité loin du centre, dans un sud Bronx dont la violence historique des gangs avait été déplacée au préalable, effacée par une concentration d'activités « impures » - traitement de déchets, marchés de gros et prisons. C'est aussi une maritimité de la ville qui avait cédé la place à une autre : aux dockers pittoresques d'Elia Kazan, crochets sur l'épaule, avait succédé les clients de la marina *Pier 17*, un *mall* sur ponton faisant le pari d'une identité plaisancière du front de mer new-yorkais. Une transformation qui me rappelait les dynamiques à l'œuvre sur les côtes bretonnes, où la transition des ports d'une activité de pêche vers la plaisance est enclenchée depuis les années 1980<sup>114</sup>.

Les 1200 km de côtes du Finistère et ses deux parcs naturels en font un territoire propice à l'activité touristique. Sur les pontons bretons, la figure tutélaire du patron pêcheur du Guilvinec est petit à petit supplantée par celle du coureur au large de Port-la-Forêt, dont le milieu, tout en innovations techniques, correspond davantage aux représentations contemporaines du « progrès » (Brulé-Josso, 2012). La pêche subsiste, continue d'être rentable pour les industriels, mais attire moins, ou autrement. Le patron pêcheur charismatique et héroïque des rubans bleus de pêches miraculeuses laisse place dans les imaginaires touristiques et régionaux à une opposition manichéenne entre pêcheur destructeur et petit pêcheur artisan pittoresque, dont les mots clés sont « local », « responsable », « durable » (*sustainable*).

Ce curieux jeu de refabrication politico-culturelle d'une « bretonnicité fantasmée »<sup>115</sup> s'accompagne alors d'une schizophrénie identitaire, caractéristique des mutations économiques et sociales de territoires comme la Bretagne. Ce regard sur la pêche, qui se généralise à la société globale et ses « usages urbains du monde rural » (Chamboredon, 1990 ; Marié, Viard, 1977) et littoral, ne correspond plus à la réalité professionnelle plurielle du monde de la pêche, mais il agit comme un exhausteur des divergences au sein de la filière, entre modèles d'exploitation, et entre ontologies sociales subjectives. De plus en plus de crédit est attribué aux tenants des circuits courts, des arts dormants\*, des méthodes qui prennent en compte la souffrance animale et l'impact écologique de l'effort de pêche. Cependant l'industrie réarme et les armateurs inondent le

---

<sup>114</sup> La dynamique est en effet globale : en France, la moitié des emplois de l'économie marine sont dédiés au tourisme littoral (c'est-à-dire 228 000 personnes). En Bretagne l'économie marine représente 80 000 emplois (comprenant les emplois du tourisme littoral). La région totalise également environ 57 000 emplois liés au tourisme (*Insee*, 2015 (chiffres pour 2011)).

<sup>115</sup> Pour reprendre les termes popularisés par John URRY (1990) dans son analyse des lieux de villégiatures anglais. Nous pourrions plutôt parler de « bretonnitude », puisque c'est le terme utilisé par les acteurs du processus eux-mêmes.

flux médiatique de leurs peines à recruter, profitant des arguments identitaires pour manifester la nécessité de maintenir leurs activités dans un contexte de concurrence avec le développement foisonnant du tourisme et des loisirs associés. Aux institutions, les poissons observés par les touristes paraissent plus rémunérateurs, et donc plus intéressants que les poissons pêchés par les marins. La pêche n'attire plus, ou plus comme avant, dans le cadre ambiant de « pulsion littoraliste » (Virilio, 2013). Au discours alternatif des pêcheurs qui affirment le principe de vocation dans ce retour aux petites unités locales, s'oppose un récit unifiant la filière dans un pessimisme fasciné par les vocables de pénurie et de crise.

Nicolas Jounin parle dans sa thèse de doctorat de « discipline par la précarité » pour qualifier la marchandisation du travail à l'œuvre dans le cadre du bâtiment comme dans d'autres secteurs, et qui s'accompagne d'une perte de protection (celle du salariat) et conduit les travailleurs vers une flexibilité synonyme de vulnérabilité. C'est là le cadre général des évolutions du monde du travail dans le secteur primaire, largement représenté en Bretagne par le travail à l'usine, une réalité professionnelle à laquelle sont confrontés les jeunes Bretons non-qualifiés. Cette discipline se confirme en effet sur le terrain comme une réalité, à laquelle répondent des résistances, des contournements, et parfois des appropriations identitaires. Refuser de vivre une vie dont le tuteur principal est la carrière, mène à privilégier ces contrats d'intérim, souvent source de revenu plus élevé que celui d'un contrat de longue durée, et permettant surtout l'alternance de périodes laborieuses et de périodes non-laborieuses. Loin d'être un effet vertueux des processus de marchandisation du travail, ces pratiques sont plutôt les réactions - voire les résistances incarnées - d'un mode opportuniste de rapport à la production dans lequel cette jeunesse ne se reconnaît plus, et ne se voit pas travailler toute sa vie. Le désarroi qui s'incarne alors est celui imposé par la violence du choix à faire entre sacrifier sa liberté en s'installant dans une carrière pour accéder à un semblant de stabilité et de sécurité pour soi, et parfois sa famille, ou de poursuivre une existence fragile mais toujours guidée par un sentiment de capacité d'action. Les parcours empruntent aux deux, tant l'absence de fixité à long terme recoupe en réalité une installation en dents de scie dans des projets (Boltanski & Chiapello, 2011 ; Cottureau, 1983b) qui, mis bouts à bouts, « font carrière ».

### ***Rétribution à la part***

Le monde de la pêche, par son système de rétribution et d'emploi particulier, précédait le monde du travail dans son rapport à la flexibilité. La rétribution à la part, mode de rémunération ancien inscrit dans le droit maritime depuis les ordonnances de Colbert de 1681, implique pour le travailleur de devoir composer avec des salaires absolument irréguliers, très hauts quand le navire pêche, très bas quand il ne pêche pas<sup>116</sup>.

Fondement du travail de la pêche, pierre angulaire de l'attractivité du métier encore aujourd'hui, le salaire à la part est aussi indémêlable d'une dynamique propice à la surexploitation des corps et des ressources. Une controverse entamée au XIX<sup>e</sup> siècle oppose des juristes sur la nature de cette rémunération, lesquels sont troublés par ce contrat ressemblant à un accord de société mais sans intention de s'associer (ou *affectio societatis*) et avec un attachement certain aux rapports de subordination. Derrière ce système, la pêche aurait presque un air d'activité précapitaliste, au sein de laquelle capital et travail ne seraient pas séparés. Finalement, en 1926, le code du travail maritime (articles 31 et 33) qualifie de salaire la rémunération à la part, sans pour autant lever les difficultés intrinsèques à ce mode de répartition. Autrefois considérée comme une part de la pêche en nature, elle est aujourd'hui pourcentage calculé en fonction du prix de la vente. Le patron, qui apporte le capital, dispose d'une plus grosse part, généralement le double d'une part de matelot. Le problème de la subordination, et plus généralement la nature du contrat (notamment la nature vague de la participation aux frais communs<sup>117</sup>, mais aussi la prise en compte des valeurs commerciales - toujours aléatoires - et non du temps de travail (Chaumette, 1999 ; Del Sol et al., 1998)) impliquent des rapports de force qui mettent le marin dans une situation délicate lorsqu'il s'agit de défendre ses droits. Le Code du travail maritime a inscrit des mesures (parfois plusieurs fois ré-affirmées tant l'application était difficile) pour protéger les marins, notamment le devoir pour l'armateur d'inscrire par écrit le contrat et de tenir une comptabilité transparente.

Sur le terrain, j'ai été confronté plusieurs fois à des problèmes qui prouvent le

---

<sup>116</sup> Sur cette question, voir l'article du *Télégramme* : « Un marin-pêcheur du Guilvinec nous a confié avoir déclaré 14.000 euros pour l'ensemble de l'année 2006 »

<http://www.letelegramme.fr/ig/dossiers/peche/revenus-combien-gagne-un-pecheur-07-11-2007-184676.php>

<sup>117</sup> Dont une loi de 2013 (n° 2013-619 du 16 juillet 2013) tente de réglementer le cas de la nourriture. Sur les frais concernant le matériel individuel et la nourriture, voir différents exemples ethnographiques analysés dans la quatrième partie de la thèse.

brouillard juridique existant autour de ce mode de rémunération ancien mais toujours d'actualité. « *La résistance des patrons-pêcheurs dans certains ports l'emporte sur le CTM et lorsque les Affaires maritimes cherchent à appliquer ces directives, l'administration rencontre leur vive opposition sans pour autant être soutenue par les marins faiblement syndiqués* » (Ballion, Tirard, 1997). Les garanties de salaire minimum à la pêche ont longtemps été chimériques. Différentes lois se succèdent pour instituer les détails et les conditions de ces versements, sans qu'elles aient nécessairement un impact sur les pratiques. Car si le salaire minimum interprofessionnel garanti, puis de croissance, s'applique en théorie, dès son institution, à la pêche<sup>118</sup>, c'est seulement en 1992 (soit en pleine crise de hausse des prix du gasoil et quarante ans après la création du SMIC) que la chambre sociale de la Cour de Cassation a rappelé la loi au secteur dit « artisanal »<sup>119</sup>. En 1997, une loi adapte le salaire minimum horaire au principe de garantie annuelle. En 2002, une autre loi institue le calcul par jour de mer et non plus par heure pour calculer le salaire garanti. En 2011, un accord prend effet fixant la rémunération minimale à 88 euros brut par jour de mer, sur une base de 225 jours de mer par an (19800 euros brut minimum par an, répartis depuis 2012 en deux versements de lissage semestrialisés<sup>120</sup>).

En somme, les parts de salaire, lorsqu'elle étaient inférieures au minimum garanti, devaient être complétées à hauteur par l'armateur. Le salaire minimum du salaire plancher pêche a été fixé en 2008 à 1579,20 euros brut par mois, soit environ 1200 euros net par mois. Une réévaluation l'a fixé à 1975 euros brut par mois en 2011. Le salaire plancher ne correspond pas aux réalités du milieu, qui voient souvent des jeunes s'engager pendant quelques mois seulement quand il faut travailler toute l'année pour percevoir un quelconque lissage. Le versement de l'indemnité n'est garanti que si le calcul des mois de salaire travaillés ne dépasse pas un seuil. De plus, il faut être au courant de ses droits, et oser réclamer ces lissages alors qu'une grande pression existe traditionnellement sur les équipages, à qui il est régulièrement rappelé la responsabilité de chacun dans le capital du navire (voir les extraits d'entretiens avec médecin des gens de mer et inspecteurs du travail dans les troisième et quatrième parties de la thèse). En conséquences, des pêcheurs continuent de gagner des payes misérables en hiver, parfois jusqu'au négatif. « *Il n'est plus possible d'envisager un travail qui ne vaut rien* » écrit le juriste Patrick Chaumette en 2016

<sup>118</sup> Article L. 1311-1 et Article L5541-1 du code des Transports

<sup>119</sup> Cass. soc., 1er avril 1992, Droit social 1992-665 obs. Ch. EOCHE-DUVAL, Droit Maritime Français 1993-31, obs. P. CHAUMETTE- CA Rennes, 25 février 1999, DMF 2000, 44)

<sup>120</sup> Article L. 5544-41 du code des transports

lorsqu'il tente de « reconnecter » la question de la rémunération minimum à celle du temps de travail à bord des navires. La pêche étant traditionnellement un secteur flou du monde du travail en matière de régulations, de nombreux pêcheurs embarquent sans signer de contrat pendant des années, sans savoir la nature de leurs engagements avec l'armateur qui les emploie, ni leurs droits. Les difficultés n'apparaissent que lorsque le matelot envisage une reconversion, car les marins-pêcheurs ne cotisent pas au chômage et n'y ont donc pas droit.

S'adapter à ce système c'est en accepter la flexibilité culturelle, ou la rendre opératoire dans ses désirs d'intermittence laborieuse. Historiquement, le *turnover* chaotique contemporain trouve des analogies plus traditionnelles : la pêche a été une activité intermittente, profitant des bassins de recrutement paysans pendant les saisons poissonneuses, et stoppant l'activité durant les mois de tempêtes.

« *La discipline par la précarité a ses limites : elle finit par avoir un écho dans l'instabilité des comportements des salariés (...)* La flexibilité du travail devient un frein à sa fiabilité » écrit Nicolas Jounin dans l'introduction de sa thèse (Jounin, 2006, p.47). L'association de conditions de travail plus difficiles que dans d'autres corps de métier et de conditions de travail précaires n'attirent qu'un certain type de travailleurs, prêts à faire le sacrifice de ces conditions sur une courte période seulement, pour profiter des salaires plus élevés à la pêche qu'à l'usine ou dans le bâtiment par exemple. Leur désengagement sur la durée empêche la fixation d'un équipage, et enclenche un roulement freinant la production. Ce *turnover* implique à chaque embarquement de devoir former, roder un collectif et des matelots nouveaux qui eux-mêmes ne sont pas garantis de rester une fois la marée terminée, quand il n'impose pas tout bonnement au navire de rester à quai faute de matelots. L'abondance relative des ressources halieutiques, les prix bas du gasoil et la présence d'un bassin de recrutement fourni par le passé atténuent l'impact du *turnover* sur le capital des navires. Le rapport de force était davantage en faveur du patron, qui pouvait se permettre de demander au matelot de « prendre son sac » à n'importe quelle marée. Aujourd'hui le matelot qui « dépose son sac » est vu comme le cauchemar du patron, dont l'activité économique se retrouve aux dépens d'un salariat intermittent volatile et sans prises.



#### 1.4. Travailler et vivre avec des animaux ; les tuer.

Quatrième inspiration théorique de cette thèse, l'écologie politique permet de contextualiser des pratiques quotidiennes et des représentations de travailleurs au sein d'activités singulièrement ancrée dans une diplomatie du vivant. L'impact de la surpêche sur les environnements fait notamment partie des éléments qui ont permis à certains de conceptualiser la notion d'anthropocène. Dans la lignée d'André-George Haudricourt, notre travail de terrain se retrouve face à une évidence : étudier les rapports sociaux implique de s'intéresser aux relations de « co-existence » entre humains et non-humains. Il nous faut prêter attention aux « rapports de force de l'homme avec la nature (...) pour expliquer son comportement et l'histoire sociale qu'il traduit » (Haudricourt, 1962). Mais depuis Haudricourt, l'anthropologie s'est largement enrichie de travaux pour expliquer ces relations, et ces interactions inter-espèces, et ces travaux commencent à infuser les recherches sur le maritime. Emilie Mariat-Roy dont j'ai cité les travaux sur le terrain de la pêche islandaise plus haut, a aussi, à travers ses travaux post-doctoraux, entamé des recherches sur les rapports des pêcheurs aux non-humains, notamment sur le sujet des déprédations dans le parc marin d'Iroise (2012/2013<sup>121</sup>). Il apparaît fondamental de s'intéresser aux négociations (Callon, 1986), aux manières de composer, aux apprentissages pour « savoir parler » avec des partenaires tantôt alliés, tantôt ennemis (Delbos, 1983), une diplomatie du vivant (Morizot, 2016). Ces intuitions trouvent un écho dans notre quatrième partie, qui pose frontalement la question du travail entouré, affecté, parfois contaminé par le non-humain qui caractérise ce milieu « alien » (Helmreich, 2009). Être en mer sur un bateau de pêche implique de travailler avec des animaux, et de *les* travailler, de les tuer ; le marin-pêcheur met à mort des dizaines, centaines, milliers d'êtres vivants destinés à être consommés par la suite. Comme l'ouvrier d'abattoir, il est l'individu de la société le plus proche de la mise à mort du vivant, un geste mis à distance, invisibilisé (Elias), d'un travailleur au beau milieu de l'au-delà des limites symboliques de la pureté (Douglas, 1966 ; Laporte, 1978 ; Corbin, 1982). Mais comme le pisteur, il incarne aussi parfois l'individu le plus à même de lire la nature et l'environnement, une attention dont les humains se sont éloignés (Tsing, 2012).

Les rapports entre travailleurs et animaux ont surtout été étudiés sur le terrain

---

<sup>121</sup> Programme scientifique pluridisciplinaire INPECMAM (Interaction Pêcheurs Mammifères Marins)

terrien des abattoirs (Vialles, 1994 ; Wolch & Emel, 1998 ; Pachirat, 2011 ; Muller, 2008 ; Joyce, J., Nevins, J. and Schneiderman, J., 2015 ; Gillespie & Collard, 2015), lequel nous fournit une excellente bibliographie pour comprendre les enjeux des violences qui se déploient dans les cadres de travail de la mise à mort, et les corrélations entre la violence exprimée du spécisme et toute autre forme d'oppression sociale, comme le racisme, le sexisme, ou la violence de classe (Gaard, 2002). Les marins-pêcheurs sont soumis aux devenirs-animaux, qui ne sont pas « *imitation* » des animaux, mais bien plutôt soumission au même régime d'être au monde, aux devenirs « *très spéciaux qui traversent et emportent l'homme, et qui n'affectent pas moins l'animal que l'homme* » (Deleuze & Guattari, 1980). Le marin est semblable à l'animal défini par Deleuze comme « *sans cesse aux aguets* ». Verena Paravel parle ainsi de « parité ontologique » entre les « *être-au-monde* » et les « mourir-au-monde » des humains et des animaux du large<sup>122</sup>.

Ces constats, qui sont d'abord ceux de l'écoféminisme, puis de la sociologie des relations humains/animaux et de l'ethnographie « *multispecies* » (Kirksey, 2014), trouvent aussi écho dans tout un courant anthropologique et philosophique qui a fortement influencé mes travaux. Le perspectivisme influence également certaines analyses que je fournis de situations d'interactions inter-espèces à bord des navires. Il s'agit de comprendre comment se matérialisent des notions de communautés cannibales, de concurrences, d'agressions, de violences, en situation de pêche hauturière notamment, où les rapports de pouvoir industriels sont très marqués. À partir du levier empirique du nuisible – tantôt rejet, tantôt godaille, tantôt prise exceptionnelle, nos observations montrent comment le milieu maritime redistribue partiellement les cartes du rapport humain/non-humain par une expérience de l'environnement que l'on pourrait qualifier de « non-moderne », au sens qu'en donne Bruno Latour<sup>123</sup>, dans laquelle le nuisible ne serait plus une entité quantitative à gérer, mais un *alter ego*. Il peut sembler contradictoire de parler d'expérience non-moderne en contexte industriel, si l'attention reste portée sur les processus économiques et sociaux dominants à l'œuvre. En revanche, lorsque l'on s'intéresse aux expériences vécues non-articulées en discours officiel, on peut remarquer des courants profondément non-industriels<sup>124</sup> dans le rapport concret au non-humain. Un

<sup>122</sup> « "La mer" (2/5): A bord du chalutier », *Pas la peine de crier* par Marie RICHEUX avec Verena PARAVEL, France culture, 22/10/2013

<sup>123</sup> LATOUR, Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, « Poche / Sciences humaines et sociales », 2006 (éd. originale, 1991).

<sup>124</sup> Par analogie à la notion de « non-capitalisme » utilisée par Kevin ST MARTIN (St Martin, 2005).

certain nombre de travaux en écologie politique et en anthropologie des rapports aux environnements ont montré les limites d'une pensée qui donnerait à l'humain un position exceptionnellement surplombante dans le monde vivant.

Il apparaît au contraire, sur le pont, une posture radicalement non-naturaliste, au sens de Philippe Descola, et de multiples entremêlements<sup>125</sup> existentiels, la plupart du temps refoulés sous le grand récit économique « officiel »<sup>126</sup>. L'embarquement, particulièrement au large, implique depuis toujours des postures de défense par rapport à ces entremêlements. Pour ne pas succomber à « l'empoisonnement », il faut réaffirmer sa supériorité par rapport au terrain « naturel », prendre de la hauteur. Comme l'écrit Henri Michaux, frustré de ne rien voir de sa transatlantique sur un « *grand aveugle* » de cargo, l'humain cherche à « *toujours se mettre au dessus de la nature, jamais dedans (...)* Si cela ne devait pas coûter si cher, ils feraient leurs autos de dix mètres de hauteur, pour n'avoir plus rien à voir avec le sol, les herbes, les insectes »<sup>127</sup>. Des divergences de principe quant à ces relations - ou immersions - sont rapidement observables sur le terrain, et sont systématiquement ramenées au rapport capitalistique des activités. Des pêcheurs de coquille de Saint-Malo préfèrent aller cueillir à la main leurs noix de Saint Jacques en plongeant plutôt qu'en raclant le fond de la Manche avec un dragueur. Un caseyeur des îles des Glénan réfléchit aux alternatives aux chaluts pour pêcher les « demoiselles » de la région, les langoustines. De plus en plus de jeunes ligneurs apprennent la technique japonaise de l'ikéjimi\* pour « mieux » abattre les poissons, c'est-à-dire les faire moins souffrir et garder une chair plus savoureuse. Mais ces relations et réflexivités sur les agressions de la chasse existent aussi en dehors des conflits écologiques entre productivisme et environnementaliste, entre - pour reprendre une opposition courante - arts traînants\* et arts dormants\*. En effet, une attention aux débordements du récit dans les expressions et comportements de ses acteurs ouvre sur des possibilités d'envisager les relations à l'environnement non plus comme de l'ordre de l'exploitation, mais, paradoxalement dans un contexte industriel, plus proches des ontologies de chasseurs-cueilleurs. Ces derniers habitent des milieux diversement socialisés (par l'animisme et les pratiques alimentaires), mais non gérés : ce que nous définirions en Occident comme

<sup>125</sup> Edgar MORIN mentionnait dès les années 1970 la notion d'anthropocosmomorphisme, mais l'anthropologie n'a jamais véritablement suivi cette analyse non-anthropocentrée, sauf depuis le tournant ontologique amorcé par Bruno LATOUR, Philippe DESCOLA et Eduardo VIVEIROS DE CASTRO dans les années 1990 - 2000.

<sup>126</sup> SCOTT, James C., *Op. cit.*

<sup>127</sup> MICHAUX, Henri, *Ecuador*, Paris, Gallimard, 1929 (1968 pour l'édition nrf).

« hostile ».

Les travaux de Bruno Latour ont démontré que la nature n'était pas un domaine particulier de la réalité mais le résultat d'un partage politique. La quatrième partie de cette thèse prend donc appui sur de nombreux travaux invitant à repenser les catégories de nature et de culture<sup>128</sup>. La déconstruction des discours « officiels », c'est-à-dire des récits politiques dominants, recoupe la déconstruction de la conception occidentale d'un monde de ressources passives<sup>129</sup>. Il s'agit alors de penser une diversité de mondes et de relations, une écologie de sujets plutôt qu'un partage dogmatique entre une nature universelle et des cultures relatives.

Ce travail s'attache à inscrire les relations humanimales dans une dimension perspectiviste et non relativiste. Le relativisme ne fait que redistribuer les cartes en maintenant les règles du jeu ; ici les règles sont sans cesse remises en jeu, puisqu'il s'agit de renoncer à la notion même de « nature » en devenant soi-même l'altérité, autrement dit c'est l'humain qui devient englobé dans ce que l'on pourrait qualifier d'« animalité-en-général ». L'anthropologie et l'écologie politique nous aident à penser ce que nous appelons avec Jeremie Brugidou (2018a) et dans la lignée conceptuelle des *métaphysiques cannibales* de Viveiros de Castro, ou du « cannibalisme vertueux » d'Emanuele Coccia : « ennemisme ». L'ennemisme rend compte de l'aspect pragmatique<sup>130</sup> et opératoire d'une métaphysique qui s'incarne dans des intuitions écologiques profondes<sup>131</sup>, non pas pour dire que les êtres ne peuvent pas vivre ensemble sinon sur le mode de l'agression et du conflit, mais au contraire de prendre acte des réalités territoriales et des responsabilités qui incombent à ceux qui prélèvent<sup>132</sup>.

<sup>128</sup> On pourra notamment consulter parmi une abondante bibliographie : Donna HARAWAY, *Manifeste des espèces de compagnie : chiens, humains et autres partenaires*, Paris, Éd. de l'Éclat, 2010 ; Bruno LATOUR, *Enquête sur les modes d'existence : une anthropologie des modernes*, Paris, La Découverte, 2012 ; Eduardo VIVEIROS DE CASTRO, *Métaphysiques cannibales : lignes d'anthropologie post-structurale*, Paris, PUF, 2009 ; Dominique LESTEL, *L'animalité : essai sur le statut de l'humain*, Paris, L'Herne, 2007 ; Stefan HELMREICH, *Alien Ocean*, Berkeley, University of California Press, 2009 ; Eduardo KOHN, *How Forests Think : Toward an Anthropology beyond the Human*, Berkeley, University of California Press, 2013.

<sup>129</sup> Voir de « ressources tout court » (HACHE, 2011).

<sup>130</sup> Il ne s'agit pas du pragmatisme dont parle Catherine LARRÈRE (Larrère, 2010) pour sortir du dualisme anthropocentrisme/biocentrisme ; autant celui évoqué par Catherine LARRÈRE est une forme de relativisme consensuel (« pluralisme des valeurs ») appliqué aux prises de décisions en vue d'une gestion de la « nature », autant le pragmatisme de l'animisme est fondé sur les relations de prédation et la nécessité de désubjectiver / resubjectiver les autres qu'humains qui sont aussi des « personnes ».

<sup>131</sup> « Un monde composé entièrement de foyers vivants d'intentionnalité ne peut que contenir une bonne dose de mauvaises intentions » Eduardo VIVEIROS DE CASTRO, *Métaphysiques cannibales*, *Op. cit.*, p. 41.

<sup>132</sup> *Ibid*, p. 35 « la pensée indigène, elle, conclut au contraire, qu'ayant été jadis humains, les animaux et autres existants cosmiques continuent à l'être, même s'ils le sont d'une manière non évidente pour

Ces recherches, que nous avons pu présenter dans différents colloques et revues, nous ont amenés à nous positionner par rapports aux débats théoriques intenses autour de la notion d'anthropocène. La revue *Social Science Information* (SSI) nous a offert une tribune d'expression en nous confiant la direction du numéro spécial consacré à l'Océan<sup>133</sup>. Nous avons décidé de prendre au sérieux le terme d'anthropocène, et notamment le caractère géologique qu'il comportait de par le suffixe « -cène », pour le confronter à l'Océan. Dans le sillage de l'*oceanic turn* (Deloughrey, 2017), nos travaux visent à repenser les relations, en mettant l'accent sur les imaginaires, les politiques, les relations et les esthétiques que le milieu Océan produit. Non seulement l'océan est une surface modelant et modelée (« *shaped* ») par le capitalisme transnational et postcolonial (Rediker & Linebaugh, 2008 ; Deloughrey, 2007 ; Starosielski, 2015...), mais il incarne et héberge des forces autres-qu'humaines en jeu les unes pour les autres (Haraway, 2016) ouvrant de nouvelles ontologies non-anthropocentriques, déstabilisant les récits terriens et leurs visions linéaires de l'espace et du temps (Steinberg, 2013 ; Blum, 2013)<sup>134</sup> : des *sea-ontologies* (Deloughrey, 2017) qui permettent de ne pas garder l'humain au centre.

Parmi les travaux convoqués dans cette perspective, les recherches d'Elspeth Probyn se sont avérées très inspirantes, notamment dans la vision globale qu'elle met en pratique sur le terrain australien de la baie de Sydney, aussi bien intéressée par les questions d'inégalités et de racisme environnemental (Pulido, 2000), que par les questions de politiques alimentaires (*food politics*) ou d'incarnations post-humaines dans des corps multiples (Mol, 2002). Son texte pour le numéro spécial de la revue SSI (Probyn, 2018) entre en dialogue avec la quatrième partie de cette thèse, un texte dans lequel elle cartographie les processus de gouvernementalité à l'œuvre autour de la question du mercure, produit de l'anthropocène et « retours » de l'« anthropOcéan » via la pollution des eaux et des chairs des poissons que nous consommons sur terre. Dans un tel contexte d'étude, impossible de parler de « monde à part ». A la fois sur le plan de l'échelle locale (les inégalités d'accès aux conditions de vie saine) que globale (les prospectives et impacts économiques, les enjeux politiques de capitalisme et d'appropriations territoriales), les histoires racontées du côté du maritime sont celles des multiplicités de perspectives et des

---

*nous.* » La révélation de ce côté normalement occulte des êtres est intimement associé à la violence : l'animalité de l'humain pour nous et l'humanité de l'animal pour les Amérindiens ne s'actualisent que rarement sans donner lieu à des conséquences destructives.

<sup>133</sup> CLOUETTE & BRUGIDOU, 2018

<sup>134</sup> *Atlantic Studies*, vol. 10, n°2, 2013.

relations. Probyn reprend le principe de « corps multiple » (Mol, 2002), c'est à dire du principe de « coexistence d'entités sous le même nom », pour parler « d'Océan multiple ». Cet « Océan multiple », c'est le corps global dans lequel la pieuvre de Félix Guattari s'intègre, laquelle danse dans le bocal d'eau polluée prélevée dans le port de Marseille, mais meurt dans le bocal d'eau pure et « normale » d'Alain Bompard (Guattari, 1989, p. 33 et 34).

Le travail du chercheur en sciences sociales s'intéressant au milieu maritime ne peut faire l'économie d'une ethnographie engagée sur le terrain. Les liens entre transformations sociales et écologiques encouragent ainsi les membres d'Apolimer, UMR du CNRS, à revendiquer un travail de chercheur sur le mode de « l'explora(c)tion » (Mazé et al., 2017). Enquêter sur le monde de la pêche et son renouvellement générationnel en Bretagne consiste d'une certaine manière à observer les tensions existentielles entre « devenir »<sup>135</sup> humains et non humains, les écologies de relations au sein desquelles le marin-pêcheur est imbriqué<sup>136</sup> entre globalisation et traditions, ou encore entre anthropocentrisme industriel et multiplicité de l'expérience du vivant dans un milieu où l'ontologie naturaliste est moins évidente qu'à terre. Comme l'écrit Philippe Descola à partir de la philosophie de John Baird Callicott, il s'agit de : « *s'engager dans une coexistence moins conflictuelle entre humains et non-humains, et tenter ainsi d'enrayer les effets dévastateurs de notre insouciance et de notre voracité sur un environnement global dont nous sommes au premier chef responsables...* » (Descola, 2005, p. 276).

---

<sup>135</sup> « Cette tension existentielle s'opérera par le biais de temporalités humaines et non humaines. J'entends par ces dernières le déploiement ou, si l'on veut, le dépliage, de devenirs animaux, de devenirs végétaux, cosmiques, aussi bien que de devenirs machiniques, corrélatifs de l'accélération des révolutions technologiques et informatiques (...). Ajoutons à cela qu'il convient de ne pas oublier les dimensions institutionnelles et de classe sociale qui président à la formation et au « téléguidage » des individus et des groupes humains. » GUATTARI, 1989

<sup>136</sup> Nous revenons à l'écoféminisme par une citation de PROBYN : « *My interest in representing fish and representations of fish emerges from my research on sustainable more-than-human fish, which is to say the communities of fish and people that have clustered along coasts for millennia. My project differs from other studies of fish in that I am concerned about the sustainability of both fish populations and the humans who fish for a living, and who live with fish in complex ways..* » (2017)

## Chapitre II

### Enquêter : quand le corps se fait journal de terrain

---

*« My body became a fieldnote, for in order to  
comprehend the contours of the wildland firefighting  
habitus as deeply as possible,  
I had to feel it growing inside of me. »*  
Matthew DESMOND, *On the Fireline*, 2007, p. 284

J'ai évoqué l'intérêt que possède l'anthropologie maritime pour les terrains lointains et j'ai ensuite écrit sur l'intérêt patrimonial, identitaire et politique que possède un système d'institutions à écrire sur le terrain proche. J'ai délibérément choisi ce terrain proche de la pêche bretonne, embrassant différentes problématiques d'accès au terrain. La Bretagne du sud est marquée par une expérience d'enquête, en particulier à Plozévet. « *Mais cette fois le terrain était proche. Faute de percevoir d'emblée son opacité, il fallait la construire par une stratégie de séduction et de neutralisation* », écrit Bruguière à propos de l'équipe de Gessain à Plozévet. Cette expérience bigoudène a inscrit « l'ailleurs » dans « l'ici », en révélant de nombreuses fois les particularismes, les éléments pittoresques du local, les coutumes territoriales, les mémoires patrimoniales des « Chevaux d'Orgueil »<sup>137</sup>, parfois « Chevaux Couchés »<sup>138</sup> de chacun. L'Histoire des temps présents des Bretons de Plozévet inscrivait, pour ne pas dire figeait, des caractères qui ont muté plusieurs fois depuis ces instantanés du second XX<sup>e</sup> siècle.

Il se trouve que plusieurs marins-pêcheurs rencontrés sur mon terrain habitent Plozévet. Deux d'entre eux pêchent depuis Audierne, à la côtière, et tous deux pratiquent le surf. Pionniers de la discipline dans les années 1990, ils ont sillonné les vagues du monde, avant de s'installer, sans que cela soit définitif, « ici ». Le premier, Antoine, a d'ailleurs nommé son bateau du nom d'une vague de Biscaye. Le second, Ben', m'a confié avoir

---

<sup>137</sup> HÉLIAS, 1975.

<sup>138</sup> Xavier GRALL (1977) s'oppose à la vision qu'il juge « passéiste » et « fossilisante » du *Cheval d'orgueil* de Pierre-Jakez HÉLIAS, dont il condamne le « folklorisme ».

« donné un coup de pied chaque jour pendant des mois » dans le panneau « à vendre » de la maison qu'il habite, jusqu'à ce qu'il ait les moyens de se l'offrir. Il voulait à tout prix habiter là, exactement là, dans cet « ici », à deux pas d'un spot de *reef* qu'il affectionne depuis toujours. Cela ne l'empêche pas de passer chaque année six mois en voyage sous les tropiques, et de s'imaginer bientôt quitter la pêche pour d'autres horizons professionnels et maritimes. Enquêter à Plozévet aujourd'hui, et sur le littoral breton de manière générale, c'est enquêter à la fois spécifiquement local et relativement multisitué.

Par l'ethnographie, il s'agit d'accéder à cette expérience subjective du temps et des espaces, à un quotidien des corps, et aux « autours » du travail. L'ethnographe vole et doit se faire voler en retour (Schwartz, 1990). Il doit « observer et écouter », « être avec ». Florence Weber, pour qualifier le « travail à côté » (2007), se saisit de l'expression indigène et en développe le sens qu'elle comprend en le prenant au sérieux et en l'analysant. Faire l'expérience du quotidien permet de saisir ces lignes de parcours et de fuite des enquêtés, de comprendre ces tensions entre « ailleurs » et « ici », ces couches de temps qui se superposent indifféremment de leurs statuts d'expériences et de vocations. Olivier a peut-être surfé quelques fois *Mundaka*, mais en nommant son bateau ainsi il matérialise l'importance du voyage et de l'aventure maritime dans son parcours.

J'ai embarqué sous le statut de passager, en « marée-test\* », alors que le pont des navires est de plus en plus fermé aux observateurs. Les exigences de sécurité, la surveillance croissante à bord des navires rend le terrain du travail de plus en plus difficile d'accès, pas seulement dans la pêche. Je pense ici au « chantier interdit au public » de Nicolas Jounin, et aux autres ethnographies des mondes du travail, qui obligent à ethnographier *undercover*, c'est-à-dire en participant aux activités, en travaillant. Comme sur le terrain des *loyautés incertaines* de Nicolas Jounin et de la maîtrise des risques au travail de Pierre Trinquet, la pêche montre le fossé entre réglementations et applications, ou observation des normes en situation. C'est la surveillance qui augmente plus que la sécurité.

Aux Etats-Unis, nous avons réussi à rentrer au marché du Bronx « au culot » plusieurs fois, grâce à la bienveillance d'un gardien qui nous couvrait et nous offrait des tickets identiques à ceux des acheteurs des restaurants. Le déploiement du matériel de tournage avait tôt fait, malgré tout, de nous faire repérer par la sécurité, puis renvoyés aux portes dans l'attente d'un rendez-vous avec le service communication. Cette difficulté



d'accès au terrain était matière à discussion avec les travailleurs, pour qui l'éloignement géographique et la présence de grilles et de postes de sécurité aux entrées tranchait significativement avec la période heureuse du marché ouvert de *downtown*, où l'incursion des fêtards de Manhattan à n'importe quelle heure était le gage de surprises quotidiennes. Là-bas, comme ici, la normalisation hygiéniste et sécuritaire a limité la fréquentation des espaces de travail aux seuls travailleurs.

Longtemps épargné des normes, le métier de la pêche s'est dernièrement fait rattraper par ces dynamiques globales. Le traumatisme qu'à constitué le décès d'Edouard Michelin dans le raz de Sein en mai 2006 lors d'une journée de pêche sur un ligneur d'Audierne s'est révélé un évènement de non-retour pour certains quartiers maritimes\*. Dans le Morbihan, les restrictions pour embarquer un passager sont plus fortes qu'ailleurs, ou plus dissuasives que dans le Finistère. Courant 2015, j'appelle Yann, petit pêcheur sur une unité qui fait de la palangre, du casier et un peu de filets au départ de la Trinité sur Mer :

*« — Il y a quelques mois, je voulais faire venir un pote photographe, ça a été la croix et la bannière pour le faire venir et d'ailleurs finalement il n'a pas eu l'autorisation. Avant c'était possible comme tu dis, avec le papier déposé aux AffMar<sup>139</sup>. Mais maintenant il y a une paperasse de dingue, ça doit passer minimum par une autorisation du centre de sécurité des navires, une autorisation du chef de quartier, une autorisation des AffMar de Lorient et donc ça prend beaucoup plus de temps et de difficultés que le papier des Affaires Maritimes. Les copains de Paris quand ils viennent, leur truc c'est direct de vouloir venir embarquer ; et c'est plus possible. Et ça va être de pire en pire. (...) Il faudrait passer en norme "navire d'utilité collective" et faire payer les gens, comme du tourisme. J'ai pas envie ! Faudrait faire d'autres travaux, et pourtant le bateau est neuf. »*

Je n'ai jamais eu de problèmes pour embarquer en Finistère, et j'ai même parfois embarqué sans déposer de papier aux Affaires Maritimes pour officialiser l'embarquement. Ce statut de passager faisait écho à notre terrain new yorkais, où nous avons l'impression d'être toujours « dans le passage ». Car c'était toujours là que nos corps étrangers semblaient pouvoir se trouver dans ce lieu de travail. Même chose à bord

---

<sup>139</sup> Expression commune pour « Affaires Maritimes ».

des navires, où l'espace est encore plus limité, et où le travail est constant. Seulement il est de plus en plus difficile d'être « dans le passage » sur ces lieux que la normalisation ferme sur eux-mêmes, de plus en plus à distance de la société. Un terrain comme celui que j'ai eu la chance de mener ces quatre dernières années sera de plus en plus difficile à organiser, voire impossible à poursuivre à l'avenir dans ces conditions et avec cette liberté.

DECLARATION DE TRANSPORT DE PASSAGER [[pescatourisme – hors activité pescatourisme(1)]] OU DE PERSONNEL SPECIAL (1)			
Je soussigné : (Nom – Prénom) : .....			
Armateur - Patron (1) du navire.....immatriculé sous le n° .....			
Genre de navigation (et type de pêche, le cas échéant) : .....			
<b>Déclare embarquer :</b>			
DEPART	: Port .....	Date .....	Heure .....
RETOUR	: Port .....	Date.....	Heure .....
ZONE FREQUENTEE : .....			
<b>Sous ma responsabilité, les personnes suivantes :</b>			
NOM	PRENOM	AGE	SEXE
Je certifie :			
<ul style="list-style-type: none"> <li>• que le permis de navigation du navire est en cours de validité ;</li> <li>• que le nombre de passager(s) ou de personnel spécial embarqué(s), n'excède pas celui figurant sur le permis de navigation ;</li> <li>• que le nombre total de personnes embarquées (équipage + passagers ou personnel spécial) n'excède pas celui figurant sur le permis de navigation ;</li> <li>• être à jour des prescriptions émises lors des visites de sécurité ;</li> <li>• avoir contracté une police d'assurance couvrant les dommages susceptibles d'être occasionnés au(x) passager(s) (art. 32 de la LOP n°97-1051) ;</li> <li>• que l'équipage satisfait aux conditions pour exercer la profession de marin telles que prévues par le code des transports (art. L5521-1 et suivants) ainsi qu'à la décision d'effectif du navire ;</li> <li>• qu'une instruction sur le maniement des équipements de sauvetage et sur les actions à mener en cas de sinistre systématique sera effectuée avant le départ ;</li> <li>• imposer le port permanent d'un vêtement à flottabilité intégrée à chaque passager ;</li> <li>• Si <b>pescatourisme</b>, respecter les dispositions réglementaires en vigueur pour mon navire ;</li> <li>• que le(s) passagers ne participeront pas à l'exploitation du navire, sous peine de constituer en cas de travail dissimulé, délit passible de sanctions pénales accompagnées de sanctions administratives.</li> </ul>			
Fait à ....., le.....			
<b>Signature :</b>			
En 3 exemplaires dont :			
– 1 pour dépôt <b>48 heures avant départ</b> aux affaires maritimes qui faxera un exemplaire au CROSS pour information			
– 1 détenu par l'armateur ou son représentant à terre			
– 1 détenu à bord			
<b>Nota</b> : le personnel spécial : toute personne qui est employée à bord en raison des fonctions spéciales du navire ou des activités spéciales exercées à bord (exemple : personnel scientifique).			
<b>(1) Rayer la mention inutile</b>			

*Déclaration de transport de passager, indispensable pour embarquer en « marée-test »*

## 2.1. Paysages et objets

« Un bateau ne vaut pas l'autre »

Assistante sociale du Service Social Maritime (SSM) du Guilvinec lors d'un entretien

La pêche est un secteur professionnel souvent investi sur le terrain des images. Régulièrement présentés à la télévision, ou au cinéma, les navires de pêche professionnelle incarnent une capsule de réalité particulière, fourmillant de fantasmes terriens et de fiction. Les océans sont ceux de Melville, Monfreid, Verne, Coloane, Lowry... Les marins sont les Querelle de Genet, les Jean-Claude Pascal de Schoendoerffer, les Gilliatt de Victor Hugo, les Ismaël et les Achab de Melville... Relayée par la culture populaire, l'image du marin marginal, précaire mais aussi viril, inadapté à la vie à terre et en lutte contre les éléments en mer, alcoolique<sup>140</sup> et bourru, est un cliché bien imprimé dans les consciences collectives. D'autant qu'aujourd'hui, et particulièrement dans les ports du Finistère, l'image de grands consommateurs d'alcool s'accompagne d'une image de grands consommateurs de drogue – toujours mise en parallèle des conditions difficiles du travail en mer<sup>141</sup>. Le marin est dans ces portraits à la fois une belle figure de courage et un « affreux, sale et méchant » ; il est à la fois grand nourricier écologique et grand destructeur brutal<sup>142</sup>. Dernier chasseur-cueilleur occidental, il est surtout figure singulièrement héroïque,

<sup>140</sup> Sur le sujet de l'alcool comme outil de d'auto-définition sociale, voir CASTELAIN, 1989.

<sup>141</sup> Il n'y a qu'à lire les nombreux articles de presse et reportage sur la question pour s'en rendre compte : <http://leplus.nouvelobs.com/contribution/587074-pourquoi-les-marins-pecheurs-ont-ils-tendance-a-fumer-du-cannabis.html>, <http://videos.tf1.fr/jt-we/2009/ces-jeunes-marins-accros-a-la-cocaine-4443001.html>, ou encore « La drogue, plus sûr moyen d'échapper à un métier éprouvant ? » dans l'article suivant : <http://www.lesinrocks.com/2010/09/18/actualite/chez-les-marins-pecheurs-le-cannabis-a-remplace-le-ricard-1125810/>. Les chiffres de la consommation sont cependant plus hauts que dans d'autres corps de métier et que pour la population française dans son ensemble, comme le montrent deux études menées en 2007 et en 2013 par le ministère de la santé, l'ENIM, le Service de Santé des Gens de Mers et l'université de Lyon (Unité Mixte de Recherche Épidémiologique et de Surveillance Transport Travail Environnement). En 2013, 46 % des marins de moins de 35 ans ont été testés positifs pour le cannabis et 8% pour la cocaïne sur un échantillon de 1000 marins. Selon l'étude, 12,3 % des marins ont une consommation d'alcool à risque et 16 % des marins ont consommé du cannabis dans les 30 derniers jours. (source : [http://www.pasdca-abord.fr/#etat\\_des\\_lieux](http://www.pasdca-abord.fr/#etat_des_lieux))

<sup>142</sup> Cette réflexion s'inscrit dans la perspective que Jean-Marc MORICEAU a fait sienne lorsqu'il a décidé, après des travaux en Histoire rurale, de développer le champ de recherche historique du rapport de l'homme au sauvage, en se positionnant dans les débats autour de la réapparition du loup dans les campagnes françaises. Les pêcheurs sont les seules populations qui approvisionnent en produits sauvages, dans des fortes quantités, les garde-mangers mondiaux. Cette dimension est intéressante, mise en relation avec la montée des cultures. Ils sont au carrefour des envies de produits sauvages de la part des consommateurs, et de la méfiance de ces derniers envers les populations chasseuses, dont l'image est toujours négative. Là encore, il s'agit d'un paradoxe marginalisant important.

« *Malouin exalté, Moco hautain* », dont la vie est tout sauf « *minuscule* »<sup>143</sup>, ce qui pour le sens commun le classe au rang du romanesque et non du sociologique.

Le navire de pêche existe quant à lui dans les représentations en tant qu'abstraction, souvent sous les traits d'un chalutier coloré, dont on imagine vaguement qu'il pêche au filet (sans trop de certitudes quant aux outils de remontée). La mer a été un terrain privilégié des expérimentations des ethnocinéastes, dès les débuts des pratiques photographiques et filmiques des pionniers John Grierson<sup>144</sup>, Robert J. Flaherty, Jean Epstein, Hill & Adamson<sup>145</sup>, Pierre Perrault et Michel Brault, et plus récemment Verena Paravel et Lucien Castaing-Taylor, anthropologues du Sensory Ethnography Lab de l'université de Harvard. Toujours, c'est la force de l'élément maritime et son caractère « mythologique »<sup>146</sup> qui est mis en scène, tout autant que le caractère limite des présences humaines de ces travailleurs de la mer (Acheson, 1981). La mise en scène de cette fragilité a contribué à faire de l'océan un objet richement documenté en ethnographie sensorielle, tout en figeant les mythes maritimes dans les consciences collectives, à la fois dans les bibliographies scientifiques et dans le sens commun. Le but de cette thèse n'est pas de remettre en question le caractère hostile, voire monstrueusement cosmologique, de l'élément maritime. L'océan est sans doute le milieu le plus indéfinissable et incompréhensible pour l'homme, car ce dernier y habite peu, ou ne fait qu'y passer. Cependant mes recherches aspirent à affiner le spectre d'analyse en déconstruisant l'uniformité du paysage maritime et des activités des travailleurs de la mer. Pour ce faire, rien ne vaut une description minutieuse des outils et des décors, des navires et des paysages.

Il existe en Bretagne quantités de types et de formes d'embarcations. Les principaux types de navires sont les chalutiers, les fileyeurs, les caseyeurs, les bolincheurs

<sup>143</sup> Pierre MICHON débute son roman *Vies minuscules* (Paris, Gallimard, 1984) par la tirade « La province dont je parle est sans côtes, plages ni récifs ; ni Malouin exalté ni hautain Moco n'y entendit l'appel de la mer quand les vents d'ouest la déversent, purgée de sel et venue de loin, sur les châtaigniers ». La présentation de ses personnages commence alors par une opposition entre prétention de l'héritage et modestie de l'existence.

<sup>144</sup> Pionnier du documentaire, il a notamment réalisé deux documentaires à bord de chalutiers entre l'Ecosse et la Norvège (1934).

<sup>145</sup> David Octavius HILL et Robert ADAMSON ont réalisé entre 1843 et 1847 une très longue série de photographies des pêcheurs de Newhaven.

<sup>146</sup> Le film *Leviathan* (CASTAING-TAYLOR & PARAVEL, 2013) fait référence à ces mythologies et récits fondateurs, infernaux, bibliques, monstrueux, extrêmes et surtout « indescriptibles » (« "La mer" (2/5): A bord du chalutier », *Pas la peine de crier* par Marie RICHEUX avec Verena PARAVEL, France culture, 22/10/2013.)

et les ligneurs. On trouve également des palangriers<sup>147\*</sup> et des coquilliers (dragues\*). Des pêcheurs à pied et des goémoniers exercent également sur certains littoraux bretons. Les navires qui partent à la journée sont dits « côtiers » et les autres « hauturiers », ou du « large ». L'engin de pêche qualifie le navire. En Bretagne, on trouve encore des bateaux de bois dans tous ces métiers, mais ils ont tendance à disparaître au profit de coques en aciers et aluminium<sup>148</sup>. Deux catégories qualifient l'ensemble des métiers : les « arts dormants » et les « arts traînants ». Les arts dormants fonctionnent comme des pièges immobiles et sont donc des techniques passives, souvent plus écologiques car moins consommatrices de carburant. Les arts traînants sont mobiles, actifs, à l'image du chalut ou la drague qui va venir râcler le fond pour capturer le poisson ou la coquille, ou de la senne, qui va encercler le poisson.

J'ai mené mon ethnographie majoritairement en Finistère, dans les ports du sud du département, du Guilvinec, de Concarneau, d'Audierne et de Douarnenez. Le Guilvinec, premier port de pêche dite « artisanale » de France, fait partie de la triade la plus productive de France aux côtés de Boulogne et de Lorient. Les métiers les plus productifs et les plus représentés sont ceux du chalut (Chiffres France-Agrimer, Offimer), mais la pêche en sud-Finistère présente une extrême diversité. Dans le pays bigouden, la pêche commence vraiment à se développer à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque les pêcheurs douarnenistes entreprennent de pêcher le maquereau au large de Saint-Guénolé, Penmarc'h et Le Guilvinec durant les mois d'avril et de mai, entre l'hiver et la saison de la sardine. Puis les pêcheurs douarnenistes, grâce à l'amélioration des navires, vont pêcher le maquereau au filet au large d'Ar Men et de Ouessant, en mer d'Iroise, ainsi qu'à la ligne dans la chaussée de Sein (Denez, 1982). La concurrence espagnole et portugaise sur les cours de la sardine empêchent ensuite le développement des pêches bigoudènes, jusqu'au développement de chalutiers, les performants « malamocks » après-guerre. La flottille de petits navires régresse alors et Le Guilvinec voit finalement son essor comme port de pêche. Les chalutiers bigoudens peuvent étendre leurs espaces d'activité et vont pêcher en mer d'Irlande dès les années 1950. Le port se dote d'un magasin de marée et d'une criée en 1957, pour ne plus dépendre des infrastructures concarnaises lors des débarquements de grosses quantités de poissons, et des armements sont créés dans les années 1960 -

---

<sup>147</sup> Navires utilisant des lignes d'hameçons grées sur des lignes-mères dormantes.

<sup>148</sup> Cependant certaines petites unités de chalutiers continuent de préférer le bois. <https://www.ouest-france.fr/bretagne/lorient-56100/peche-lorient-un-nouveau-chalutier-en-bois-au-port-de-keroman-5198765>

l'armement guilviniste en 1961, l'armement bigouden et l'armement coopératif finistérien en 1966 (Le Bail & Nicot, 1995).

Le succès financier du Guilvinec est garanti par un débarquement régulier de produits de pêche fraîche, qui le rend concurrentiel des gros ports français comme Boulogne ou Lorient, tout en lui assurant une originalité dite « artisanale ». Les patrons-pêcheurs s'endettent considérablement pour constituer au cours de ces années une flottille de chalutiers côtiers et hauturiers, et un véritable « modèle halieutique bigouden » hyperspécialisé, qui fait écrire certains chercheurs sur la difficile restructuration touristique de ces territoires lorsque ceux-ci sont frappés par la dégradation des résultats d'exploitation (Le Bail & Nicot, 1995).

Au Guilvinec, le Système d'Information Halieutique (SIH) de l'Ifremer compte 660 marins (chiffre approximé de 2014) sur 222 navires, dont 132 navires (59%) armés au chalut, loin devant les 45 fileyeurs du quartier (20%), les 32 navires pratiquant la palangre (14%), les 26 ligneurs (12%) et les 22 caseyeurs (7%). En ce qui concerne le chalut, la pêche côtière y est massivement représentée par le chalut à langoustines (88 navires sur 222, soit environ 40% du nombre de navires). On y trouve également de nombreux navires de pêche au large (105 navires, soit 47%). Sur les petites unités côtières, une polyvalence de métiers est observée, comme partout en Bretagne. A Concarneau, l'Ifremer compte 99 navires pour 331 marins (chiffres approximés de 2016). A dominance côtière (66% du nombre de navires), le port compte surtout des fileyeurs (33%), des chalutiers pêchant le poisson (20%) et la langoustine (22%), des caseyeurs côtiers (19%), mais voit sa flotte large rétrécir d'année en année. En 2015, il ne reste plus qu'un chalutier exclusivement large à Concarneau (et une vingtaine de chalutiers côtiers et mixtes). La polyvalence de métier s'élève à 2,3 (21 navires côtiers pratiquent 3 métiers). Dans le jargon, « faire Concarneau » signifie embarquer pour une marée longue (8, 10, 15 jours) sur un chalutier à langoustine qui vient débarquer le produit tous les jours. Les marins doivent alors supporter un rythme de travail du large et une succession quotidienne de périodes d'aller-retours de « routes-terre »\* et « route-pêche »\*. Certains armateurs d'autres ports (Loctudy notamment) pratiquent ce rythme intensif de marées. La spécificité de la flottille concarnoise est de compter depuis 1954 des thoniers senneurs tropicaux (14 navires à la CFTO, vendue à un groupe hollandais, et 5 à l'armement Saupiquet, vendu à un groupe italien), exclus de l'enquête ethnographique car ils pêchent au large de la Mauritanie et des

Seychelles, mais régulièrement rappelés dans les entretiens et discussions de terrain, pour leur attractivité auprès des professionnels.

Si ces ports maintiennent une activité importante, d'autres bastions historiques de la pêche bretonne peinent à se maintenir<sup>149</sup>. C'est le cas de Douarnenez, où l'Ifremer comptait 9 navires en tout (donc 18 marins approximatés) en 2016, tous côtiers, bien loin des descriptions des *Annales de Géographie* de 1926 du « port en pleine prospérité » avec ses 250 petits sardiniers, 80 thoniers, et 30 langoustiers : « Il faut le voir un samedi, quand les bateaux sont rentrés : thoniers et langoustiers, blancs comme des yachts de plaisance, sardiniers d'un noir de goudron (...) c'est un fourmillement de marins au visage rasé, au costume rouge brun, au petit béret plat, portant les sardines luisantes dans les paniers ou les grands thons desséchés aux reflets bleus »<sup>150</sup>. Douarnenez comptait « 22 000 habitants en 1901, 26 conserveries et 5600 marins-pêcheurs, c'est-à-dire le quart de tout le littoral breton », écrit Gwendal Denez. Une réalité à l'opposé de la petite dizaine de navires actuels. En revanche, Audierne réussit à maintenir une flottille de 39 navires, dont 76% à la côtière. Le port de l'extrême ouest du Finistère a réussi à conserver sa particularité locale, c'est-à-dire une flottille d'environ 25 ligneurs, ainsi qu'un petit nombre de fileyeurs (18, soit 49%, dont la moitié de côtiers).

Les différents navires possèdent leurs particularités en fonction du métier exercé à bord. Cependant, le standard n'existe pas vraiment dans le milieu maritime, en nautisme comme à la pêche, et chaque bateau est agencé en fonction des besoins et envies du patron (et de l'équipage quand ce dernier le consulte).

Les chalutiers sont des bateaux généralement construits sur trois niveaux, et équipés d'enrouleurs mécaniques à l'arrière du pont, qui permettent de remonter et ranger les chaluts une fois le « trait » effectué. Le chalut est un filet en forme d'entonnoir, qui s'ouvre - « sac aveugle (...) qui s'établit » (Conti, 1971) dans l'eau grâce à l'action de panneaux écarteurs, de câbles et de bouées. Les câbles qui relient le navire et le filet sont d'une longueur environ trois fois supérieure à la profondeur. Le pont supérieur dispose d'une cabine appelée *passerelle* (ou timonerie dans d'autres corps de métiers) qui accueille le poste de commande. Sur les navires hauturiers, cette cabine mesure environ

---

<sup>149</sup> Partout sur le littoral, le nombre de navires baisse au fil des années. La DDTM compte 640 navires en Finistère au début de mon terrain en 2014, puis 568 en 2016 et enfin 551 en 2018. Les chiffres des navires armés en petite pêche passent de 440 en 2014 à 397 en 2016, puis à 362 en 2018. Le nombre de navires de pêche au large suit une évolution moins brusque : 79 en 2014, 81 en 2016 et 73 en 2018.

<sup>150</sup> DAZIN A. « Douarnenez, port de pêche », *Annales de Géographie*, t. 35, n°194, 1926. pp. 179-181.

12m<sup>2</sup>, dont une grande part est occupée par des instruments de commande (sondeurs, traceurs, pilotes, alarmes, etc.) et par une table à cartes. C'est de là que s'effectue la navigation. Il s'agit d'une cabine depuis laquelle le patron-pêcheur dirige et manœuvre le bateau, en utilisant la barre et des appareils de contrôle et de sondes. C'est l'endroit du navire qui possède la meilleure vision physique et dématérialisée sur l'horizon qui l'entoure, car il est vitré et équipé de cartes. C'est aussi depuis cette cabine que le patron ou le matelot de quart peut joindre les autres navires grâce à la V.H.S.\* , et le continent par le téléphone satellite ou par les appareils de contrôle des prises. Parfois, la cabine du patron est directement reliée à la passerelle, quand elle n'est pas placée sur le pont principal. Derrière cette passerelle, le patron peut voir les enrouleurs de chalut. Devant cette passerelle couverte, s'étend un pont supérieur sur lequel les matelots ne se déplacent que lors des manœuvres d'accostage et sur lequel des oiseaux marins viennent se poser tout au long de la marée. En dessous de cette passerelle, on trouve le pont, auquel on accède par une échelle. On y trouve la petite cuisine (souvent à l'avant du pont) et les couchettes (appelées « bannettes » ou plus familièrement « niches »). Ces dernières sont placées le long de la coque, sur tribord et babord. Ces couchettes peuvent être individuelles sur les navires récents, mais sont le plus souvent communes sur un des bords, avec une seule cabine individuelle pour le patron sur l'autre bord. On trouve aussi à cet étage les toilettes et la douche si le navire en est équipé. C'est surtout à cet étage du navire que l'on travaille le poisson. Les chaluts, enroulés lors de la remontée, sont vidés sur l'arrière du pont. C'est là que le tri a lieu, sitôt après avoir remis le filet à l'eau pour relancer au plus vite un cycle de pêche. Un « trait »\* dure entre 3 et 5 heures normalement, mais peut être interrompu s'il y a un problème. On met alors à l'eau un second chalut pour ne pas perdre de temps de pêche pendant les réparations. Les premières heures du trait sont occupées par le tri de la pochée précédente, l'étripage et la mise sous glace des prises. Une fois le poisson travaillé, le matelot peut ainsi être tiré de son repos soit à l'issue du trait, soit pour remonter et réparer le chalut endommagé. On place les poissons par espèces dans des caisses avant de les étriper. On classe les langoustines par taille. On nettoie le pont une fois le tri et l'étripage effectués. Les poissons du large sont ensuite envoyés à l'étage le plus bas du navire à travers une trappe, vers la chambre frigorifique, pour y être empilés et recouverts de glace. C'est aussi à cet étage qu'on trouve la salle des machines, qui accueille notamment le moteur du navire.



Les fileyeurs possèdent des passerelles couvertes également, à l'avant ou à l'arrière du navire. Le filet est rangé dans des cases à l'arrière du bateau. Arrivé sur zone de pêche, et sur ordre du patron gardant les yeux rivés sur sa carte, le matelot jette un lest et une première bouée, puis laisse dérouler le filet jusqu'au second lest et seconde bouée. Le filin qui sépare le filet de la bouée de surface est appelé « orin ». Sur un côté du navire, un treuil vire-filet, ou enrouleur *power-block*, est installé pour faciliter la remontée du filet. Une bobine emporte l'orin. Au fur et à mesure de la remontée, les pêcheurs décrochent les poissons et crustacés pris dans les maillages, et les classent dans des coffres ou dans des caisses de criées. Lorsque le navire fait route terre, on éviscère les poissons qu'il faut éviscérer, on les lave et on les range dans des caisses de criées. Sous le pont, on trouve le compartiment du moteur. Le fileyeur peut être couvert intégralement, pour protéger l'équipage des intempéries. C'est le cas des fileyeurs les plus gros, qui partent de Bretagne pour plusieurs jours de mer durant les mortes eaux, et qui sont équipés, à l'étage pont, de tables de tri et de coursives de travail. On rencontre une grande variété dans les techniques et manœuvres pour virer les filets, en fonction des cultures locales. Le treuil peut ainsi être placé sur bâbord comme sur tribord ou même à l'étrave sur les plus petites embarcations de Méditerranée. Tout comme les autres navires du large, les hauturiers possèdent des couchettes et une cuisine.

Les caseyeurs possèdent une architecture similaire, avec un treuil vire-casier sur l'un des bord du navire qui permet de remonter la filière. En route pêche, on boète\* les casiers avec des morceaux de poisson gâtés, tels que des grondins invendus, ou des chutes de raies. La particularité du navire réside à l'étage de la machine, c'est-à-dire sous le pont, où on trouve un vivier, dans lequel on place les prises au fur et à mesure de leur remontée. Les poissons qui sont remontés sont triés dans des caisses de criées lorsque le bateau fait route terre (notamment les congres). On trouve en Bretagne des caseyeurs de toutes tailles. Sur les plus petits, le pêcheur part seul. Sur les plus gros, le navire est organisé de manière à laisser sous la passerelle une coursive de travail permettant de réceptionner les prises au vire casier, de briser les tendons des crabes avant de les jeter au vivier, puis de transmettre le casier à un collègue, qui le reböette dans la foulée et range le matériel avant la remise à l'eau. Couchettes et cuisines se trouvent également agencées sur ce pont.

Les bolincheurs sont des navires qui traquent les bancs de poisson bleu, c'est-à-dire la sardine, le chinchard ou l'anchoi, à partir des détections du sonar. Ils alimentent les

conserveries de poisson. La pêche s'organise autour d'un filet - aussi appelé « senne » - qu'il faut déployer de manière à ce qu'il entoure le poisson. Un filin reliant des coulisses dans la partie inférieure de la nasse permet d'enfermer ensuite les prises. La senne est rapprochée du bateau par la remontée du filet, jusqu'à l'apparition des poissons. Les marins utilisent alors une salabarde, une épuisette montée sur grue, pour monter à bord le poisson progressivement, depuis la grande poche ramenée au bateau. Les sardines ensuite sont triées par taille à terre.

Les ligneurs, quant à eux, sont les navires qui ressemblent le plus aux bateaux de plaisance, puisque les pêcheurs pêchent généralement à la canne depuis le pont. En fonction du poisson traqué, les ligneurs arment au leurre ou aux montages d'hameçons. Chacun a ses propres secrets, ses techniques, ses bricolages, ses routines, ses recettes et ses préférences. En faire la liste exhaustive serait à la fois une entreprise impossible et une trahison gratuite de ces échanges parmi les plus précieux du terrain. Les ligneurs sont côtiers. La flottille des ligneurs est très variée, du simple canot en bois aux ligneurs les plus perfectionnés équipés de moteurs surpuissants, permettant à leurs marins de parcourir des kilomètres jusqu'à des zones de pêches très reculées.

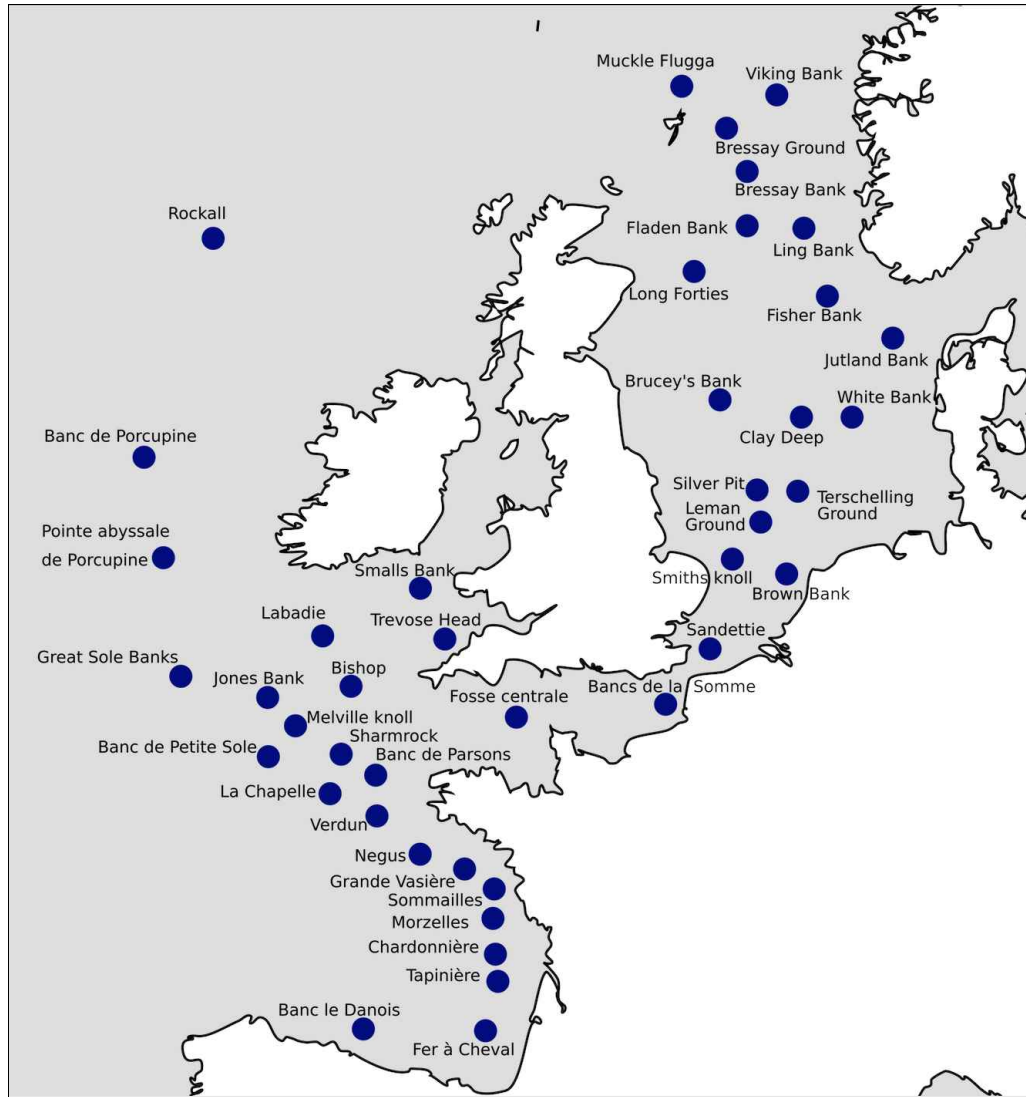
Ces zones de pêches, qui constituent le terrain de la thèse, je les ai arpentées surtout dans la partie sud finistérienne. J'ai suivi les navires du Guilvinec, et particulièrement la pêche côtière de la langoustine, emblématique du port bigouden. Ces chalutiers s'éloignent à quatre heures de route des côtes bretonnes et pêchent dans le nord du Golfe de Gascogne. Ils partent aux environs de trois, quatre, cinq heures du matin et reviennent autour de dix-sept, dix-huit, dix-neuf heures pour la vente à la criée du Guilvinec. J'ai aussi suivi la pêche côtière au large du pays fouesnantais, autour notamment de l'archipel des Glénan. Fileyeurs et caseyeurs mettent le cap sur les îles au petit matin, vers cinq, six, sept heures, puis mettent en place et relèvent leurs filières avant de revenir au port à dix-huit, dix-neuf heures, quand les bolincheurs quittent le port. Je suis aussi parti plusieurs jours en haute mer depuis ces ports, vers la zone Sud Irlande, au grand large de Kinsale Head. Les hauturiers contournent la pointe Finistère, le raz de Sein, le Conquet, traversent le rail d'Ouessant, « autoroute maritime » sur laquelle transitent chaque jour plus de 150 navires dans les deux sens, puis s'orientent vers le canal Saint Georges, vers les zones Sud et Ouest Irlande, vers le Nord Ecosse, vers le banc de

Porcupine<sup>151</sup>... Au large de Sein, on trouve aussi des navires de Loctudy partis quelques jours au sud de l'île, mais on trouve surtout des ligneurs, parfois collés les uns aux autres dans le raz, à pister le bar dans le « bouillon », parfois au large de Tévenec, ou jusqu'au large d'Ar Men, à la recherche de lieux. Certains ligneurs mieux équipés vont pêcher plus loin, comme ce ligneur surpuissant qui part au matin de Douarnenez pour se rendre à Ouessant, une exception dans une flottille douarneniste qui pêche au plus proche des côtes, surtout dans la baie, à l'image des fileyeurs qui exercent devant les pointes du cap Sizun ou du cap de la Chèvre. Il existe une variété de types de pêches et donc une variété de zones et de paysages, entre le large d'un jour du chalutier côtier, le large de plusieurs semaines d'une unité hauturière, les baies, les archipels et regroupements de roches. Chaque métier possède ses habitudes, ses préférences, ses nécessités - profondeurs, nature du sol, « coins ». Certains conflits apparaissent quand l'harmonie apparente de cette variété d'activités dans une diversité d'espaces est brisée par la compétition, comme en témoigne la rivalité historique entre petite pêche et bolinche dans les baies, ou entre chalutiers senneurs et ligneurs.

C'est cette diversité de pratiques et de sens donné aux pratiques que la thèse s'est attachée à percevoir puis retranscrire. Car ces divergences, hiérarchies, particularités, tensions parfois, se retrouvent fortement incarnées dans la transition générationnelle opérée ces dernières années.

---

<sup>151</sup> La zone du banc de Porcupine est un massif montagneux sous marin au milieu de la baie de Porcupine, présentant des profondeurs de 500 mètres environ, et contrastant avec les grands fonds des abysses qui l'entourent (environ 5000 mètres). Elle a constitué un réel vivier de ressources au milieu des années 1980, notamment pour la langoustine. Victime de surexploitation, et vidée de son potentiel en presque cinq ans, elle a ensuite été délaissée. Les marins s'y réfèrent sur le terrain comme s'ils parlaient d'une friche fantôme, ou d'un terrain en ruines aux splendeurs passées inégalables (voir à ce sujet les chapitres de la quatrième partie). Quelques armateurs ont récemment décidé d'y reprendre l'effort de pêche. Elisabeth TEMPIER retranscrit les paroles d'un ancien patron de pêche qui résumait très bien l'histoire de la zone et de l'effort de pêche qui s'y est joué sur le blog *L'Encre marine* : <http://www.l-encre-de-mer.fr/2007-10-13-porcupine-leldorado-et-ses-limites/>



Principales zones de pêche hauturière, Atlantique Nord-Est

## 2.2. Une sociologie « au ras de la mer »<sup>152</sup>

« *Semblables au ruisseau qui s'enfuit, nous changeons à chaque instant* »

Elisée RECLUS, *Histoire d'un ruisseau*, 1869

« *Yet even beyond the creek's "flows", there are no stable landscape elements* »

Anna TSING, *The Global Situation*, 2000

### **« *La non participation est une fiction* »<sup>153</sup>**

C'est donc à partir d'entretiens, de récits de vie, et surtout d'une ethnographie longue que la présente enquête doit ses développements. J'ai préféré rencontrer, parler, faire l'expérience des pratiques sur le terrain plutôt que de simplement convoquer les chiffres du secteur, la plupart du temps commentés dans les médias comme symptomatiques d'une « crise » ou d'une « pénurie » aussi désincarnée que monolithique. J'ai décidé d'utiliser une méthode qualitative en constatant lors du projet de thèse que les chiffres qui illustraient la désertion de la profession par la jeunesse ne permettaient pas de comprendre réellement les causes de cette désertion ni les sensibilités qui la définissent. Les nombreuses rencontres et situations dans lesquelles j'ai été baigné ces quatre années passées sur le terrain m'ont donné une partie des clés pour comprendre l'exhaustivité des pratiques de chaque pêcheur, patron, matelot, armateur en Bretagne. Cette manière de faire m'a permis de recouper des lignes de force, des axes de compréhension du sens investi par les individus qui constituent ce corps professionnel si varié qu'est la pêche.

Sans pour autant figer des typologies restrictives et étanches<sup>154</sup>, cette méthodologie m'a permis de voir dans les profils rencontrés des sensibilités de classe et de génération, dépassant la simple individualité des parcours autonomes de chacun. La pêche est un secteur professionnel dont la structure économique détermine certaines pratiques ou représentations, comme tout monde professionnel du capitalisme industriel contemporain.

<sup>152</sup> Selon l'expression de Bernard KOEHLIN, 1979.

<sup>153</sup> La phrase de Florence WEBER peut d'ailleurs être mise en écho à celle d'Anna TSING « *Sometimes our critical distance seems less useful than our participation* » (TSING, 2000), qui choisit d'ailleurs comme RECLUS l'image du ruisseau pour donner à penser les écologies mouvantes de ce qu'elle nomme « *The Global situation* ».

<sup>154</sup> « *Nous n'abdiquons pas toute ambition à la généralisation. Simplement, nous ne généralisons pas sur des "individus" ou des "populations", mais sur des "processus" ou des "relations" », afin d'aboutir à des généralisations partielles ; « sous telle et telle condition, dans tel ou tel contexte, si tel événement (action) a lieu, alors tel autre événement (réaction) devrait suivre » (BEAUD, WEBER, 1997)*

C'est aussi un monde sensoriel unique, où se déploient des relations humanimales. A l'échelle globale, la pêche bretonne est tout à fait intégrée aux chaînes d'approvisionnements de nourriture des sociétés humaines mondialisées, au sein desquelles s'exprime l'hégémonie d'entreprises de grande distribution occidentales<sup>155</sup>. A l'échelle la plus locale, celle du corps du pêcheur, la pêche est une relation sans cesse négociée avec des éléments non-humains, environnements polymorphes et animaux. Élisée Reclus utilise très souvent la notion de « monde à part » dans ses descriptions de paysages<sup>156</sup>. Mais loin de penser différents mondes clos sur eux-mêmes, le géographe utilise l'expression pour montrer comment se manifeste dans des espaces pris « à part » l'appartenance ou le reflet d'une globalité et non d'une altérité excluante. Il écrivait ainsi que « *L'histoire d'un ruisseau, même de celui qui naît et se perd dans la mousse, est l'histoire de l'infini* ». Chaque parcours, chaque représentation, chaque pratique au sein de la pêche est singulière et informe l'observateur sur le caractère mouvant des écologies sociales. Mais cette singularité s'imbrique dans le « partage » politique globalisé de la nature, et les flux capitalistes d'êtres vivants devenus marchandises.

C'est dans ces parcours diversifiés de pêcheurs, ces voix si particulières, aux sensibilités et aux cheminements singuliers, que s'exprime sans doute le plus clairement la voix d'une génération par rapport à celle qui la précède. Tout en gardant une certaine prudence vis-à-vis des montées en généralité dont la sociologie a toujours besoin pour ancrer des analyses, je n'hésite pas à affirmer que les pratiques et discours relevés lors de l'enquête représentent la diversité des profils, au-delà de la côte sud-finistérienne, accompagnant les mutations écologiques, sociologiques et professionnelles des mondes occidentaux. Éparpillés sur les gradients multiples qui mesurent permanences et changements, chaque individu rencontré, chaque situation de vie partagée à bord ou à terre m'a permis de construire une analyse qualitative des incertitudes d'une société en recomposition, fragmentation, et recentrement sur l'individu, entre autonomie et

---

<sup>155</sup> Pour ceux qui produisent du stock, et notamment les chalutiers langoustiniers, la présence de la grande distribution permet d'écouler les prises. Cependant, pour d'autres, son entrée dans le jeu des criées entraîne une casse des prix, mettant en difficulté les plus petits pêcheurs, notamment les ligneurs et ceux qui pratiquent des méthodes dormantes. De plus, ces « petits » supportent une double concurrence : non seulement sur le plan du prix, mais aussi sur le plan de l'image. La grande distribution, pour éviter d'être stigmatisée comme favorisant la destruction des écosystèmes comme des sociétés littorales, surinvestie le champ des images. En mettant en avant des images de petits navires, elle essaye de faire face à l'augmentation de la vente directe, tout en proposant sur ses étales une production surtout issue d'arts traïnants et d'armements tout sauf artisanaux.

<sup>156</sup> Kenneth WHITE se réclame de cette inspiration pour théoriser ce qu'il appelle la géopoétique.

contrainte, entre oppressions structurelles et compositions de collectifs aussi informels que multiformes, parfois totalement neufs (squats), parfois traditionnels (échange de godaïlles), et souvent en décalage des normes de la négociation politique, « *“inadaptés” aux dispositifs législatifs et réglementaires* » (Geistdoerfer, dans Ploux et al. 2004, p. 53).

S'affranchir des chiffres, c'est s'affranchir à la fois du déterminisme quantitatif et du pessimisme doxique des prospectives économiques de l'industrie. C'est aussi, sans nécessairement tomber dans un populisme qui refuserait de déceler les effets de dominations structurelles, sortir du « misérabilisme » légitimiste (Grignon & Passeron, 1989) qui n'envisage pas que les subjectivités populaires peuvent s'organiser idiosyncratiquement, en dehors des logiques de pouvoir. C'est enfin prendre le risque de recueillir une pluralité de perspectives au sein d'un groupe et même d'un individu, une « cacophonie » (Bizeul, 2007) d'actes et de paroles qui font pourtant la réalité des rapports de force du social.

La pêche est une activité de plus en plus remise en question par l'opinion publique. Les questions environnementales deviennent fondamentales et les institutions du secteur inondent les discours politiques de lamentations alarmistes et eschatologiques. Les flottilles artisanales ont de plus en plus de difficultés à subsister. Pourtant la France reste la quatrième puissance productrice (ou extractrice) du secteur pêche et aquaculture de l'Union Européenne avec environ 640 000 tonnes annuelles de production<sup>157</sup> d'une valeur d'environ 1,7 milliard d'euros (1,1 milliard d'euro de chiffre d'affaires en 2015). Le port de Keroman à Lorient, plus gros port de pêche de France affiche des bilans 2016 et 2017 stables et extrêmement rentables (82,828 millions d'euros de volume de ventes en 2017 et 86,691 millions d'euros en 2016<sup>158</sup>), avec de plus en plus d'acheteurs et de bateaux. On relance également la construction d'unités de pêche chalutières un peu partout sur le littoral. L'industrie réarme quand la filière annonce être à terre. Impossible de comprendre les enjeux sociaux de ce contexte sans rencontrer ses acteurs du front, sans embarquer à bord des navires en tant que matelot, sans échanger avec les travailleurs qui constituent le secteur pêche d'aujourd'hui.

Or naviguer, étriper, faire le quart, virer les filières, laver le pont, prendre son tour de cuisine, affûter son couteau, se cogner contre la coque en étant soulevé par une vague

---

<sup>157</sup> 458 000 tonnes pour la pêche en 2015

<sup>158</sup> Chiffres publiés par le port de Keroman sur son site internet le 10 janvier 2018. Voir aussi en annexe les graphiques fournis par la Chambre de Commerce et d'Industrie (CCI) pour l'année 2016.

dans sa bannette, c'est participer au terrain. Et j'ai beau chercher, je ne trouve pas de manière de ne pas participer au terrain sur un navire de pêche. Impossible de n'être là que pour « observer », quand bien même on voudrait ne pas prendre part aux activités du métier. Impossible parce que les éléments naturels vous dépassent et vous malmènent. Impossible aussi car il n'y a pas l'espace pour une personne oisive à bord, et parce qu'il apparaît rapidement au « passager » que travailler est la seule chose à faire. « *A Rome, on fait comme les Romains* » rappelait Clifford Geertz dans son travail sur Bali<sup>159</sup>, sans pour autant se conforter dans « *l'illusion de "faire illusion"* »<sup>160</sup>. Ne pas prendre part aux activités c'est ne rien saisir, au sens de comprendre mais aussi au sens de ressentir, d'être affecté (Favret-Saada, 1990). Et si l'on est affecté, on n'en reste pas moins une « *boîte d'enregistrement au cœur de l'action* » (Bizeul, 2007).

L'anthropologie maritime est marquée par différents parcours de chercheurs iconoclastes, autant navigateurs qu'universitaires. Bernard Koechlin incarne cette anthropologie maritime embarquée. Impliqué sur ses terrains de l'océan indien en tant que navigateur, rapidement intéressé par la question du geste et par une retranscription visuelle du terrain, il exprimera dès la publication de sa thèse en 1975 l'envie de construire une anthropologie loin de la « *froidueur de nombreux livres réalisés par des "scholars"* »<sup>161</sup>, froideur, selon lui, en décalage par rapport aux terrains maritimes. Christian Pelras indique dans le compte rendu de l'étude sur les Vezo que « *l'intérêt est d'autant plus vif, que l'auteur est lui-même un marin, qui pendant deux ans a vécu avec eux en étroite communion.* » Koechlin est convaincu de l'importance de naviguer pour parler des gens de mer. Comme certains anthropologues ont pu revendiquer une approche « *par le bas* », Koechlin revendique une approche « *au ras de la mer* », comme il le définit dans son article « *Naviguer sans rien dans les mains ni rien dans les poches* », compte rendu de l'ouvrage *We The Navigators*<sup>162</sup> de l'anthropologue américain David Lewis. Pour le

<sup>159</sup> GEERTZ, 1980,

<sup>160</sup> Les tentatives de neutralisation de l'enquêteur et de la situation d'enquête sont donc non seulement vouées à l'échec, mais elles véhiculent aussi, le plus souvent en toute méconnaissance, l'illusion qu'existe une « vérité », une « essence » des pratiques, des représentations, des opinions, des enquêtes qu'il faudrait pouvoir observer *in situ* (« entre eux » ou « dans leur for intérieur ») et à leur insu. (MAUGER, 1990)

<sup>161</sup> KOECHLIN, 1979

<sup>162</sup> « *David Lewis est un marin du ras-de-la-mer — par opposition aux marins qui naviguent du haut-d'une passerelle — de longue date, puisque après trois traversées de l'Atlantique Nord en solitaire, il entreprend de 1961 à 1967 un voyage en famille autour de la terre, et cela au moyen de multiples engins de navigation dont, principalement, un catamaran, le Rehu Moana. Par la suite, il consacre son temps à l'apprentissage de la navigation auprès des maîtres es navigation de la Mélanésie et de la Polynésie, et réalise encore de nombreuses expériences d'atterrissage à longue distance (dont certaines dépassent les*



chercheur français, l'expérience de la navigation en plus d'une implication sur le terrain est davantage une nécessité qu'un atout dans la poursuite d'une enquête maritime. Elle est aussi, tout comme le terrain de manière générale, un garde-fou paradoxal du chercheur, qui en s'immergeant, en acceptant sa propre subjectivité de navigant, accède vraiment au terrain qu'il traque depuis sa position d'universitaire<sup>163</sup>. Cependant l'anthropologie maritime n'est pas le seul champ où ces atouts de l'immersion ont été relevés, à l'image des exemples cités plus haut, Favret Saada en tête, ou encore Philippe Bourgois, dans les bananeraies du nord du Panama, comme dans les *shooting houses* new-yorkaises de Harlem.

### ***Facebook : des groupes privés***

En 2013, en parallèle de l'enquête immersive entreprise aux États-Unis sur le terrain du Fulton Fish Market dans le Bronx, j'ai commencé un travail de récolte documentaire sur les réseaux sociaux de marins-pêcheurs. Facebook apparaissait comme un outil privilégié pour prendre contact, ou garder contact avec des gens de mer. C'est à ce moment que j'ai découvert l'existence du groupe privé *Commercial Fishermen of America*, puis d'autres groupes similaires, plus régionaux, ou générationnels (*Young Fishermen of America* ou *Commercial Fishermen, Past and Present, come aboard!*). De retour en France, je retrouvais sur nos côtes le même type de groupes de discussion et partage sur le réseau social (*Marin-pêcheurs de l'Ouest*, *Marin-pêcheur pour la vie*, *Petits Pêcheurs d'Iroise*, ou encore *Plateforme Petite Pêche*). Ces groupes privés, auxquels j'ai pu accéder en demandant une inscription aux modérateurs, m'ont permis de poursuivre une veille précieuse et exhaustive auprès de communautés locales et internationales, d'observer les partages d'images, de vidéos, de tribunes et de commentaires. Bien que dématérialisée, cette présence sur les réseaux numériques m'a permis d'accéder à des matériaux fondamentaux pour comprendre bon nombre de situations microlocales. Facebook me permettait non seulement de rester en contact avec des marins, mais il me permettait aussi de ne pas vraiment « débarquer » du pont, quand je partais loin des côtes et des ponts.

---

*1 500 milles nautiques !) sans carte ni instruments d'observation* » (Koechlin, 1979).

<sup>163</sup> Je pense aux critiques que Bernard KOECHLIN porte à l'étude de Paul JORION sur l'île de Houat : « P. JORION sait pourtant qu'en milieu marin on aime la simplicité ! » (KOECHLIN, 1985), ou à l'introduction du *Grand Métier* de Jean RECHER (1979).

Quand on fait l'ethnographie embarquée de la pêche, on voit qu'il y a des débordements, d'infimes choses qui ne sont pas prises au sérieux dans nos catégories habituelles, mais qui révèlent des affections fortes dans l'expérience de la rencontre avec le « nuisible ». Ces débordements, ce sont les « faits accessoires », les rêves, les petites remarques, les plaisanteries, mais aussi les partages sur les réseaux sociaux — le « *hidden transcript* » repéré par James C. Scott en Malaisie rurale, ou que Donna Haraway désigne sous le terme de « savoirs situés » (Haraway, 1988), c'est-à-dire de perspectives depuis quelque part - « *views from somewhere* » (Haraway, 2002) qui permettent de décaler le regard d'un récit officiel, et de repolitiser les « nombreuses et méchantes tonalités du mot objectivité » - « *many nasty tones of the word objectivity* ». En faisant l'expérience de ces moments, on se rend compte qu'il y a une relation à l'environnement plus complexe qu'un simple colonialisme industriel. L'analyse de ce *hidden transcript* - qui ne se traduit pas seulement par du discours mais aussi par des pratiques, est parlante – au-delà de ces différences de relation à l'environnement - pour évoquer les inégalités économique (accès au marché), politiques (place vis-à-vis de l'Europe), et sociétales (crise de la transmission, misère sociale...) entre armateurs, patrons et matelots, et entre pêche industrielle et petite pêche.

Les groupes Facebook sont des espaces où ces débordements s'expriment. En tout, l'on dénombre environ une dizaine de groupes, francophones (autour de 3 000 membres) et anglophones (les plus populaires). Ce sont des groupes privés - c'est-à-dire qu'il faut faire une demande par message, de préférence en expliquant d'où l'on vient et sur quelle côte on travaille, pour accentuer ses chances d'intégrer le forum de partage. Ne s'y déploie pas un discours public, mais plutôt un discours qui a lieu dans un cercle de confiance, où règne l'entre-soi. C'est aussi un dialogue international, car les groupes Facebook accueillent des marins-pêcheurs de toutes côtes. Les discussions entre marins peuvent être extrêmement locales (un marin va demander aux autres pêcheurs de la communauté s'il connaît l'espèce de tel poisson étrange pêché à tel endroit, une annonce de vente de navire va être partagée, etc.), comme tout à fait internationales (ce même échange pour trouver l'espèce de poisson pêchée peut engager une discussion sur les différences entre espèces dans deux océans différents, photos à l'appui, des échanges vidéos peuvent déboucher sur un concours informel de vitesse dans le découpage de filet, etc.). Plusieurs fois j'ai fait l'expérience de cet entre-soi corporatiste étonnement couplé à un partage géographique

presque sans limite. À l'image d'une vidéo de marins-pêcheurs engagés sur un chalutier russe, postée sur le réseau social par un caseyeur néo-zélandais, et citée dans la conversation lors de l'un des entretiens par un jeune matelot d'un fileyeur douarneniste. Ce partage sans frontière renseigne sur la persistance d'un sentiment corporatiste, sinon d'une culture maritime solidaire.

Méthodologiquement parlant, l'apport de cette veille numérique et sociale m'a donc aussi permis de me défaire de jugements de sens commun sur les pratiques des pêcheurs, et à affiner mon regard de terrien sur les relations humanimales que le maritime faisait émerger. Le groupe privé, qui reste à l'abri du regard des « autres » puisqu'il faut montrer patte blanche pour s'inscrire, est l'un des espaces privilégiés de déploiement du *hidden transcript* (Scott, 2013), il est aussi un prolongement du « *no man's land* » où évoluent les « *no land's men* ». Y avoir accès depuis son bureau parisien, sur un écran d'ordinateur branché à internet, est une réalité qui questionne l'essence-même de ce qui fait un terrain. L'ethnographie contemporaine a tendance à évoluer vers des présences multisituées, poreuses dans les temporalités comme dans les espaces, en tant que flux (G.E. Marcus, 1995). Facebook est un terrain à explorer car il fait partie des « mondes vécus »<sup>164</sup> du marin-pêcheur. Cette réalité virtuelle terrienne peut d'ailleurs être mise en perspective avec les réalités quotidiennes aux espaces-temps compressés, distendus, rendus élastiques tantôt par l'industrialisation capitaliste mondialisée, tantôt simplement par les attributs du milieu écologique. On a aussi de plus en plus tendance à affirmer que les terrains continuent d'affecter les regards longtemps après et loin des premiers contacts et des premiers pas immergés. Facebook nous amène à remettre en perspective et à sédimer les fragments d'imaginaires vécus à bord des navires. L'importance du rêve maritime, et des partages d'expériences quant aux contaminations écologiques et humanimales y prennent tout leur sens. Au temps sacré du *remote sensing*, il faut bien explorer les mondes avec les outils du monde, et enquêter sur l'océan depuis les écrans des GAFAM<sup>165</sup>, comme s'ils étaient eux-mêmes des chemins à arpenter, des recoins du terrain.

---

<sup>164</sup> Les communautés de marins-pêcheurs en ligne sont à notre sens bien plus que des communautés « imaginées », comme Anderson a pu les conceptualiser à partir des « co-lecteurs ». Les interconnaissances y sont opératoires, on s'interpelle directement, on se demande des nouvelles, des avis, on partage des camaraderies horizontales dans le cadre de face-à-face virtuels, au-delà des langues (grâce à l'Anglais), et au-delà des nationalités. Le réseau social met à l'œuvre un nouveau rapport communautaire, loin de la passivité qu'imposait le capitalisme de l'imprimerie.

<sup>165</sup> Acronyme pour désigner les plus grosses entreprises d'internet : Google, Amazon, Facebook, Apple et Microsoft.

Ce *remote fieldwork* m'a accompagné et continuera nécessairement de m'accompagner dans mes analyses, en parallèle de l'immersion totale *in situ* dont la présente thèse défend l'intérêt précieux pour l'enquête.

D'autant que la présence au sein de réseaux privés pose la même question éthique du terrain : je ne suis pas marin-pêcheur. Je suis là pour rendre compte des situations, des vies des marins-pêcheurs. Cette immersion nécessite toujours ensuite une émergence, qui peut apparaître comme une certaine forme de trahison.

### 2.3. Est-ce que toute enquête sociologique est une trahison ?

« Their misunderstanding of me was not the same as my misunderstanding of them »

Roy WAGNER, *The Invention of Culture*

« My writing about peasants separates me from them and brings me close to them »

John BERGER, *Pig Earth*

« *Savoir en sortir* »<sup>166</sup>

Les phrases de Roy Wagner et de John Berger placées en exergue ici se rejoignent dans l'appréciation de l'asymétrie irréductible entre l'enquêteur et l'enquêté. Les deux auteurs pointent du doigt le problème du compte rendu, trahison coupable des situations de vie qui n'étaient pas seulement vécues pour elles-mêmes, mais aussi, dès le début du terrain, pour une retranscription. Elles pointent aussi toutes deux une solution, particulièrement celle de Roy Wagner, que l'on pourrait interpréter comme un manifeste perspectiviste. Être conscient de ma propre incompréhension doit me forcer, en tant qu'ethnographe, à envisager leur propre incompréhension, leurs propres projections, pour lesquelles il est nécessaire de « rêver d'autres rêves », à la manière de Tchouang-tseu<sup>167</sup>, sans se laisser aller à l'« illusion biographique » (Bourdieu).

<sup>166</sup> L'introduction de l'ouvrage de Daniel CEFAL définit l'ethnographie comme « une démarche d'enquête, qui s'appuie sur une observation prolongée, continue ou fractionnée, d'un milieu, de situations ou d'activités, adossée à des savoir-faire qui comprennent l'accès au(x) terrain(s) (se faire accepter, gagner la confiance, trouver sa place, savoir en sortir...) ». Nous mettons dans ce paragraphe l'accent sur ce dernier « savoir-faire ».

<sup>167</sup> Dans les *Discours sur l'identité des choses*, le philosophe chinois note qu'il se réveille après avoir rêvé d'être un papillon, et se demande s'il n'est pas plutôt un papillon en train de rêver qu'il est TCHOUANG-TSEU.

Difficile, après avoir mené trois ans et demi de terrain auprès des marins-pêcheurs, de passer à la phase de rédaction. Et même si j'ai décidé pour cette phase de m'installer à temps plein sur le terrain breton, et de continuer à embarquer à la côtière dès que je le pouvais, le sentiment de duplicité (Bizeul, 2007) se fait fortement sentir. C'est pour rendre un manuscrit de thèse que les liens avec tous ces matelots, patrons, institutionnels ont été créés. Boire un verre sans enregistreur allumé, et sans que la conversation ne porte sur le monde de la pêche, échanger des nouvelles de proches, recevoir une carte de vœux virtuelle - autant de marques de liens d'amitiés qui se lient malgré la thèse, en dépit de ces relations nécessairement factices qui caractérisent les échanges de départ d'enquêtes ? Que faire du résultat prévu ou ambitionné, celui qui est loin du Café des Sports de Fouesnant, celui qui cloisonne son objet en anonymisant l'amitié : le manuscrit de thèse à proprement parler ?

Le terrain de la pêche est à la fois difficile d'accès et facile d'approche. Je pensais que pour réussir mon travail sur le terrain de la pêche, il me fallait embarquer en tant que marin-pêcheur. Or, je ne pouvais jamais être simplement marin-pêcheur. L'accès à ce terrain, a, comme tous les terrains, nécessité une fréquentation quotidienne du milieu pour en saisir les entrées possibles. Car si mon statut allait être celui du passager théorique, il me fallait trouver un moyen d'embarquer en tant que matelot. Mon erreur a été au début de vouloir m'inscrire en formation au lycée du Guilvinec, car je pensais qu'il serait ensuite beaucoup plus facile d'embarquer avec le Certificat d'Initiation à la Navigation (CIN) ou à la Pêche (CIP)<sup>168</sup> en poche. D'une part, à bord des navires, le CIN est en fait marqueur d'une mauvaise formation, sans contenu et surtout sans rapport direct avec la réalité des embarquements. Beaucoup de patrons sont nostalgiques de la formation de mousses, sur le tas, et les « CIN » sont largement stigmatisés dans les équipages - incapables, inconstants, volatiles. Killian, patron à Saint-Malo qui ne réussit pas à conserver un équipage constant, blâme par exemple le CIN en ces termes, dans sa voiture entre deux livraisons vers la

---

<sup>168</sup> Le CIN (Certificat d'Initiation à la Navigation) est le brevet le plus basique pour devenir matelot. Il est censé remplacer le baccalauréat professionnel pour les candidats à la profession en « reprise d'étude » c'est-à-dire poussés par la Mission locale ou par le pôle emploi local à s'engager dans une formation. Lorsque le CIN est assorti d'un module de 300 heures de ramendage (réparation de filets) comme au lycée du Guilvinec, il est appelé CIP (Certificat d'initiation à la pêche). En théorie le Bac pro CGEM (Conduite et Gestion des Entreprises Marines) reste la voie classique pour accéder à la profession. Ces formations continues ont subi une refonte en 2016, et sont désormais appelées Certificat de Matelot Pont et Certificat de Matelot Pêche (niveau CAP/BEP). Dans les faits, les bacheliers s'orientent dans un pourcentage extrêmement faible à la pêche, et privilégient les carrières dans les autres secteurs maritimes, le commerce ou l'aquaculture notamment. Les quelques uns qui s'engagent quand même à la pêche veulent tous, sans exception, devenir patrons rapidement.

poissonnerie : « *On perd beaucoup de matelots pendant l'année. Entre nous, le CIN c'est vraiment nul. J'ai une annonce en permanence au Pôle Emploi qui dit "CIN demandé". Les gars croient que c'est la carte nationale d'identité, sauf que quand ils apprennent que c'est un diplôme, ils ne veulent pas retourner à l'école ! Et ceux qui y vont, ça change rien : au bout de six mois, ils ne savent rien faire et n'ont rien appris.* » Un matelot, issu du CIP du Guilvinec me fait part, autour d'un café, de son expérience depuis l'autre côté du miroir :

*« Alors, pour le capitaine, j'avais commencé trop tard l'métier. Euh, comment il m'a sorti ça ? Et pour lui si j'savais pas faire ces choses-là à mon âge, ben j'étais "incompétent" (il souligne le mot) à venir en mer. Et j'étais là : ben ouais mais faut qu'j'aïlle en mer pour apprendre ces choses là. Mais non, il voulait pas comprendre »*

Un autre jeune sorti de la formation CIP du Guilvinec souligne l'autocensure à embarquer sur de « bons bateaux » quand on n'a « que » le brevet de matelot en poche : *« Et juste avant ça, le meilleur bateau du coin, le [Nom de navire], j'étais allé filer un coup de main au patron, faire des chaluts dans son atelier. J'connaisais tout l'équipage c'est devenu des potes à moi. Et il m'a dit "ben si tu veux moi j'te prends quoi. J't'embarque..." J'ai pas dit oui parce que sur un bateau comme ça, t'arrives avec un CIP, tu te fais dézinguer. T'as pas le niveau ni l'expérience pour aller sur un bateau comme ça. »*

Parfois il vaut mieux ne pas avoir de diplôme, pour éviter les reproches du diplôme « *en carton* ». Sans diplôme, ma place théorique était claire : j'étais au seuil du monde de la pêche et je n'avais pas de prétentions à en faire partie intégrante, outre le fait d'embarquer « pour tester le métier ». Dans une certaine mesure, j'étais là en tant que chercheur comme en tant qu'individu pour faire une seule activité, sans fin : *apprendre*. Ma place concrète à bord était en plus garantie par mon expérience, qui s'enrichissait à mesure de mes embarquements. Mes collègues du jour savaient que je n'étais pas marin de métier, mais ils voyaient que je n'étais pas totalement en dehors du champ non plus, puisque je faisais la même chose qu'eux sur le pont. Ma légitimité à bord n'était garantie que par ma bonne volonté et mes (relatives) compétences, et non par un sésame, le CIN, explicitement ou implicitement revendicateur de statut et de part égale de salaire. En marée test, j'étais ce que les Affaires Maritimes combattent en empêchant les marins diplômés d'embarquer : du travail gratuit ou du travail au noir.

D'autre part, en termes pratiques, une fois le carnet obtenu, il est plus difficile d'obtenir des embarquements sur n'importe quel bateau. Faire une marée-test permet de choisir totalement le bateau sur lequel on souhaite embarquer, qui s'arrange ensuite avec les Affaires Maritimes pour déclarer, ou non, sous statut passager, ce matelot, ce qui rend absolument impossible de le considérer comme un travailleur au noir. Son statut de « passager » permet ces arrangements, notamment sur les petits bateaux, qui embarquent seuls mais qui ne rechignent pas à avoir de la main d'œuvre en plus certains jours. J'ai régulièrement embarqué à bord d'embarcations de petits pêcheurs (qui prennent la mer seul) sur lesquelles mes camarades détenteurs du CIN, et donc matelots professionnels, n'ont pas pu embarquer car le patron ne voulait pas prendre le risque de se faire contrôler avec un matelot non déclaré, et ne pouvait pas déclarer (et donc payer) un matelot supplémentaire.

De plus, j'ai eu de nombreuses difficultés à m'inscrire dans cette formation - difficultés qui m'ont permis cependant d'avoir un regard privilégié sur les mécanismes d'entrée dans le métier, en me mettant directement en situation auprès des structures et acteurs de cette crise des vocations<sup>169</sup>. J'avais dès le début de ma thèse, c'est-à-dire durant l'été 2014 qui précédait ma première rentrée à l'université Paris 8, décidé d'entamer des démarches auprès de la mission locale, qui - je le savais - orientait nombre de ses jeunes suivis vers cette formation qui n'exige ni qualification, ni diplôme préalable. Le directeur du pôle Cornouailles de la mission locale a même lancé une micro-formation parallèle unique et fructueuse, une sorte de stage de quelques jours destiné à susciter les vocations maritimes appelée *Marine Academy*. J'avais envie de mener cette recherche doctorale, mais j'avais aussi authentiquement envie de valider une formation diplômante de matelot. Pour tout dire, le métier m'intéressait autant que l'enquête. Je ne trichais pas en présentant mes vœux de rejoindre la session d'automne du lycée du Guilvinec, d'autant que je ne voyais à l'époque aucune autre manière d'accéder au pont des navires. J'ai donc rempli un dossier aidé et soutenu par le directeur et référent maritime de la mission locale, qui m'a permis d'être accepté pédagogiquement dans la formation. La direction du lycée était au

---

<sup>169</sup> Reprenons les mots de Claude TROTTIER dans l'article « La sociologie de l'éducation et l'insertion professionnelle des jeunes » (paru dans *Education et sociétés* vol. 1, 2001 (n°7), p. 5) : « Une des façons de se représenter sommairement le champ de recherche sur l'insertion professionnelle dans son état actuel est de repérer trois axes d'analyse : a) les cheminements de formation, les trajectoires et les stratégies d'insertion des individus, b) les facteurs structurels qui façonnent la transition au-delà des décisions et des stratégies des individus en voie d'insertion et c) les acteurs et les intermédiaires de l'emploi et de l'insertion. »

courant de mon enquête, et soutenait mon projet ethnographique sans trop saisir ses enjeux<sup>170</sup>, à condition que je valide la formation et que je conserve la double casquette de marin-pêcheur et d'anthropologue (mais surtout sans négliger la première). L'autre condition était que je passerai en dernier dans la phase d'inscription, après tout retardataire qui pourrait venir gonfler l'effectif et potentiellement fermer le *numerus closus*, du fait de mon profil de diplômé. Je voulais suivre la formation au lycée du Guilvinec en priorité, mais j'avais aussi entamé une candidature au Centre Européen de Formation Continue Maritime (CEFCM) de Concarneau, sans succès là aussi, car la session avait été annulée faute d'un nombre d'inscrits suffisant.

Après plusieurs retournements, mon inscription guilviniste a finalement été invalidée, à cause de l'absence d'un soutien financier pour payer la formation - d'une valeur de presque 7000 euros. L'effectif n'était pas plein, mais la formation avait alors commencé depuis plusieurs semaines et je n'avais plus de temps à perdre dans des démarches administratives qui m'enfermaient dans un terrain terrien, à l'opposé de ce que je voulais poursuivre pour la thèse. J'ai donc abandonné l'idée de m'inscrire en CIP ou en CIN dans un des lycées, et j'ai cherché à embarquer par d'autres moyens, plus informels, à bord des bateaux de la région. Ces péripéties administratives m'ont fait comprendre le fonctionnement du lycée et des institutions locales du service public de l'emploi. J'ai pu ensuite retourner facilement au lycée pour y mener des entretiens avec les jeunes inscrits en formation. Cet obstacle d'entrée au terrain marquait juste un premier constat pour mon ethnographie : la double casquette est un leurre.

Même si j'avais reçu le diplôme du CIP après la formation, je n'aurais pas été simplement marin-pêcheur, mais sociologue embarqué, marin-pêcheur sans cesse en train d'observer et d'analyser le monde dans lequel je prenais mon quart, ou j'étripais une lotte. J'ai de fait embarqué comme matelot, sous le statut de marée-test, tout le long de mon terrain de thèse, mais ce statut, s'il m'enfermait dans une posture de débutant, d'abord de grand débutant, puis de débutant dégourdi, me faisait surtout me rendre compte de la distance que j'entretenais avec mes enquêtés, collègues d'un jour ou de quelques marées, mais certainement pas d'une vie. Passer quelques temps à étripier des lottes et sectionner des tendons de homards plutôt qu'à taper sur les claviers de la salle des doctorants fait

---

<sup>170</sup> Si l'importance de déconstruire les modalités du *turnover* des matelots semblait fondamental aux professionnels de la formation maritime à qui je m'adressais, la question de l'objectivité du chercheur se heurtait toujours à l'idéal, pour la filière, d'une sortie de crise par la valorisation du « beau métier » qu'est l'activité de marin-pêcheur.



parfois perdre de vue la finalité du procès de travail que l'on expérimente « en passager ». Ce statut de marée-test m'a aussi mis dans une illégalité relative, puisque le statut de « passager » implique normalement des règles assez strictes à bord : ne pas travailler, ne pas posséder de livret d'inscrit maritime. Plusieurs fois à bord de navires, j'ai dû me cacher ou changer d'apparence en cas de contrôle de police. Pour prouver que l'on ne travaille, pas, il ne faut pas porter les attributs du travail, gants et bottes, quand il y a un contrôle. Il faut en revanche porter un gilet de sauvetage, que l'on soit marin ou pas. Les masques que le chercheur doit enfiler sur le terrain se recoupent et parfois se contredisent.

De plus, comme son nom l'indique, une *marée-test* est faite pour *tester* le métier, d'où l'hypocrisie relative du statut, dont j'ai largement profité officieusement. D'une part, si vous ne travaillez pas à bord d'un navire, vous risquez de ne pas beaucoup « tester » le métier. D'autre part, vous risquez de vous ennuyer comme jamais. Un navire de pêche est agencé pour le travail et uniquement pour le travail. Je me rappelle une expression concrète de la part d'un sous-marinier en entretien<sup>171</sup> : « en mer, on place les machines d'abord, ensuite on se demande où mettre les hommes ». Un navire de pêche est un espace très réduit, uniquement pensé pour l'activité de la pêche, que ce soit un ligneur de quelques mètres de long ou bien un gros chalutier. Ces enjeux de place et d'efficacité sont les mêmes. Si vous ne travaillez pas, vous vous isolez évidemment du reste de l'équipage, qui passe son temps à travailler, et vous prenez également le risque d'être malade, dans cet environnement où le sol est soumis à un mouvement constant de houle sans forcément d'horizon à fixer, et où les odeurs de gasoil et de poissons morts sont omniprésentes. C'est le travail qui permet la concentration et, par là-même, l'immersion. J'étais donc potentiellement hors la loi en travaillant ainsi, mais j'étais tout à fait dans les règles qui régissent le pont. Ne pas faire ce pas de côté avec la loi, c'est décider d'être en permanence à côté du terrain. Le risque de se blesser en coupant un poisson, de se faire assommer par une bouée de chalut qui glisserait sur l'enrouleur, de se faire écraser la main par un panneau écarteur, de tomber à l'eau de nuit en plein Océan Atlantique par une houle de cinq mètres, est un risque à prendre sans quoi l'enquête n'existe pas.

La pêche est un métier plus dangereux que les autres. « *En 2015, comme en 2014, sept décès consécutifs à des Accidents du Travail Maritime ont été recensés, dont six à la pêche. Cela représente un indice de mortalité (IM) de 0,52 (nombre/ETP). Selon la*

<sup>171</sup> Entretien mené en 2015 avec un officier de sous-marin nucléaire, dans le cadre de mes recherches communes en anthropologie maritime avec Jeremie BRUGIDOU.

CNAMTS (...) le BTP reste le secteur d'activité terrestre le plus dangereux avec un IM 2014 de 0,084. Il est toutefois près de six fois inférieur au maritime<sup>172</sup> ». Tout le long du terrain, les annonces d'accidents tragiques, de disparitions de marins et de naufrages s'accumulent malgré les progrès constants en sécurité et en protection des marins. En mai 2018, le navire d'Owen, marin qui est très présent dans le manuscrit de cette thèse, coule suite à un dysfonctionnement de pilote automatique en mer d'Iroise. J'ai pour ma part eu la chance de ne me blesser qu'une seule fois, au front, en glissant sur le pont après avoir mal géré la houle au large de *Kinsale Head*. Les mains prises par des sauts d'aiguilles à ramender\*, j'étais incapable de me retenir à quoi que ce soit. Une certitude néanmoins, il aurait été pour moi impossible d'écrire cette thèse sans embarquer, sans prendre ces risques finalement assez maigres en comparaison du quotidien de mes enquêtés. « Passager », le mot des Affaires Maritimes pour qualifier la marée-test, rend d'ailleurs très bien compte de mon statut à bord. Je ne suis là que de passage. Je suis « membre périphérique occasionnel » (Bizeul, 2007) de ce monde social, détaché des responsabilités qui lui incombent et en détachement de mon monde social principal, à dominance terrienne et académique.

Reste que la pêche est un monde difficile d'accès de manière générale, et qu'il peut devenir tout-à-fait hermétique quand on ne correspond pas au profil du candidat attendu à bord : un homme, jeune, qui supporte bien les conditions difficiles de vie en mer.

Je ne peux qu'imaginer les difficultés posées par le fait de vouloir enquêter dans ce monde quasi exclusivement masculin quand on est *une* jeune sociologue. Le service Économie et Emploi Maritime de la DDTM compte seulement 18 femmes sur les 2474 marins-pêcheurs du Finistère en 2018. Comment gérer, quand seulement on y aurait accès, le sexisme ambiant et hyper sexualisé à bord de certains bateaux ? Comment se confronter aux images de femmes - à la « nécessité de la présence féminine dans des espaces de confinement masculin, de surcroît de travail » (Monjaret, 2004) ? Comment, aussi, dépasser les solides *a priori* sexistes construits par des décennies d'organisation androcentrique du travail ? Comment composer, négocier une place en regard des

---

<sup>172</sup> Rapport de la DIRECCTE Bretagne accessible en ligne : « Dix ans de prévention des risques professionnels dans le secteur maritime à la pêche en Bretagne et Pays de la Loire » : « Depuis toujours, les armateurs et leurs équipages, quelle que soit la pêche pratiquée ont été conscients de la dangerosité de leur métier et ont essayé souvent individuellement de mettre en place une politique de prévention des accidents dans un milieu où la culture de prévention peut être tabou. » L'indice de mortalité (IM), correspond au nombre d'accidents mortels faisant suite à un accident du travail maritime pour 1 000 marins ou 1 000 équivalents temps plein.

masculinités performées par les mots et par les gestes à bord des bateaux (Butler, 1990 ; Evers, 2014) ? Comment se faire accepter dans les huis-clos des navires où la promiscuité rime souvent avec absence d'intimité ? Je pense aux retours de terrain de Verena Paravel suite aux embarquements à bord du chalutier américain de *Leviathan*. Je pense aussi aux notes de Clifton Evers sur le terrain des surfers de la classe ouvrière australienne<sup>173</sup>, ou à celles d'Haude Rivoal sur le terrain de la manutention ouvrière, « systématiquement ramenée à (son) corps de femme » (Rivoal, 2018), et qui décide « d'éviter les codes de la coquette », ou encore à Jennifer Hunt, qui décide de viriliser son apparence pour son ethnographie de la police new yorkaise. Le « vrai flic » (*real cop* - Hunt, 1984, p. 287) et ses attributs de masculinité virile ressemble au « vrai marin-pêcheur » car il s'agit d'un ethos rapprochant le travail « physique », incarné à l'extérieur des bureaux, à la masculinité de terrain<sup>174</sup>. En revanche, le statut de chercheur est associé à ces attributs féminins, tout comme le statut des décideurs et des personnels plus haut placés (Hunt dit « *high ranking* ») des administrations. La vision de « *pencil pushing bureaucrats* » s'oppose à celle d'un « *masculine* » *physical labor* caractéristique du « *real police work on the streets* » (Hunt, 1984).

Le fait d'insister sur le caractère ethnographique de l'enquête auprès des marins-pêcheurs, et d'échanger à propos des différents embarquements permettait de neutraliser cette chaîne de pensée associant chercheur / bureau / domaine de l'intérieur / féminité / inadaptation au terrain physique de la pêche. Être sur le terrain m'apportait non seulement un regard privilégié, mais aussi une légitimité « viriliste » valorisée à bord, une « *street credibility* ». Cette dernière n'assure pas une stabilité et une assurance d'acceptation de l'enquêteur de la part des enquêtés - rappelons-nous les critiques de Mitchell Duneier sur l'absence de réflexivité d'un Loïc Wacquant ragaillardé par quelques échanges de coups de poing sur le ring (Duneier, 2006) - mais elle permet d'ouvrir une porte d'entrée plus facile aux échanges, dans cette relation nécessairement asymétrique d'enquête ethnographique. Cette valorisation est également valable en dehors des navires, auprès des institutions du

<sup>173</sup> « *Some of the men bond through the images of the women by sharing comments about the women's "rig" (body). I tend to get angry at such behavior. Arguments ensue. Bodies get agitated. I have been called a "fag" during these arguments because my interjection threatens the homosocial arrangement. (...) A man who only surfs small waves is sometimes called "soft", a "girl", "fag" afraid of the "real deal", or to "toughen up princess."* » (Evers, 2014)

<sup>174</sup> Cette séparation n'est pas uniquement réservée aux lieux de travail ; voir à ce sujet LAÉ et MURARD sur la division genrée des espaces occupés par les classes populaires, l'homme ayant sa place dans les espaces du dehors et la femme ayant sa place au foyer (2011, p. 105).

monde de la pêche, administrations, comités, etc. Comme Séverin Muller, le fait d'avoir travaillé au « sale boulot »<sup>175</sup> me donne une certaine légitimité et neutralise, dans un certain sens, les suspicions quant à l'utilité de mon travail de recherche, même auprès des personnels des bureaux de la pêche. « C'est bien d'aller en mer, on peut rien comprendre sans aller en mer, c'est sûr » me dit-on régulièrement.

L'embarquement est souvent perçu comme une marque d'engagement, à l'image des paroles d'une assistante sociale sur le terrain qui, après m'avoir questionné sur mes embarquements, partage sa propre expérience : « *Moi j'me souviens c'était Monsieur X, notre ancien directeur qui m'avait dit "oh si vous voulez aller en mer, faire un embarquement y'a pas de problème", moi j'ai fait quand j'étais à Noirmoutier, sur un caseyeur. Bon moi j'ai pas le pied marin du tout, j'suis malade. Rien qu'aller à l'île de Sein, ouh là là, j'suis malade. Et donc du coup euh, ben j'avais dit à Monsieur X, "ok à ce moment là, quinze jours en mer, moi j'veux bien, mais par contre j'suis deux mois en arrêt de travail derrière, congés quoi je... le temps de récupérer"* (Rires). »

Tout comme Séverin Muller et Jennifer Hunt, j'ai dû composer avec les hiérarchies et les oppositions. Fréquenter les terriens, que sont les personnels d'administrations de la pêche n'était envisageable qu'en regard d'une grande implication dans le travail à chacun de mes embarquements. Discuter avec le patron pendant les traits de chalut n'était envisageable que lorsqu'il n'y avait plus de travail à effectuer sur le pont en compagnie des matelots. De la même manière, il me fallait incarner ces dualités parfois conjointement, intellectuellement comme physiquement. L'ethnographie transversale incite à tenir de concert des places ambivalentes, un jour dans une cordialité et tenue de circonstance en compagnie d'un inspecteur du travail, le lendemain dans la participation aux blagues potaches et au virilisme parfois violent d'un pont de navire du large, les bras couverts de tripes de poisson. Il fallait alors apprendre à réagir, plus qu'à jouer la comédie, à s'engager plus qu'à imiter, à se conformer plutôt qu'à affirmer quoi que ce soit<sup>176</sup>. Dans un certain sens, c'est le principe de toute sociabilité, avec néanmoins la permanence d'un caractère transfuge à gérer.

<sup>175</sup> « Ma participation au travail sur la chaîne d'abattage est une attitude valorisée par une partie des anciens cadres promus en interne, ceux qui sont également passés par le "sale boulot" et qui me considèrent à ce titre comme "un type capable". » (MULLER, 2007)

<sup>176</sup> « Ne pas réagir à des provocations physiques, c'est être ensuite jugé comme un individu peu crédible, auquel on ne peut se fier. Et pourtant, *a priori*, insulter ceux qu'on étudie ou être prêt à se battre avec eux n'est pas recommandable(...) nous sommes tenus de nous conformer à des usages et des normes au moment-même de notre présence participante qui vise justement à les saisir » (MULLER, 2007)

### *Ethnicités maritimes*

Le pedigree familial est aussi un atout dans l'accès au terrain, de même que l'origine géographique. Je suis Breton, et mon grand-père était marin-pêcheur dans les côtes d'Armor, patron d'un petit canot de quatre mètres jusqu'au tout début des années 1980<sup>177</sup>. Malgré moi j'ai un avantage certain dans la conquête de cette place à bord déjà si chère à conquérir quand on n'est pas marin de vocation, car je ne suis pas « racisé ». Comme le résume un travailleur social du pays bigouden lors de mon terrain, l'entrée dans le milieu passe par une mise à l'épreuve, qui ne peut s'affranchir des préjugés de race, classe et genre uniquement si l'épreuve est réussie.

*« C'est un milieu qui fonctionne beaucoup par l'identification de la capacité de l'autre. [...] alors le mec il peut être vert, jaune, avec des boucles d'oreilles de partout, coiffé comme-ci, habillé comme ça... on s'en fout du moment qu'il bosse. Noir, bleu, blanc, rouge, pareil ! Il faut qu'il bosse, par contre ! Alors si il est noir et qu'il bosse pas, alors, c'est double peine quand même. Mais autrement non, faut que le mec il bosse quoi, faut qu'il tienne sa place. »*

De plus, ces préjugés subsistent en sous texte. Il sont le reflet d'un deuxième « cadre », ou à une échelle plus opératoire de « définitions de situation » (Bateson, 1977 ; Goffman, 1974), car ils permettent ensuite de figer des identités d'équipages à bord, souvent définies par les origines géographiques. « Tenir sa place », démontrer, affirmer une place fonctionne en négatif d'une certaine forme d'appropriation des masques disponibles pour ces interactions. S'il existe un cadre raciste en dessous du cadre professionnel, on peut justifier la présence d'une personne racisée par sa performance à un poste, à sa place, en tant que marin. Ainsi on peut très bien jouer un rôle - de marin - sans jamais cependant avoir d'autorité ou d'impact sur le script identitaire qui fige des rapports de force généraux, à l'image de Jean, matelot guadeloupéen à qui ses collègues réclament

---

<sup>177</sup> « Pour éviter de surcharger indéfiniment l'analyse, je voudrais en venir rapidement à ce qui m'apparaît aujourd'hui, dans l'état de mon effort de réflexivité, comme l'essentiel, le fait que la coïncidence contradictoire de l'élection dans l'aristocratie scolaire et de l'origine populaire et provinciale (j'aurais envie de dire : particulièrement provinciale) a été au principe de la constitution d'un habitus clivé, générateur de toutes sortes de contradictions et de tensions... Cette ambivalence est au principe d'une double distance par rapport aux positions opposées, dominantes et dominées, dans le champ. » (BOURDIEU, Pierre, « Science de la science et réflexivité », *Cours du Collège de France 2000-2001*, Raisons d'agir, p. 214)

avec insistance des recettes épicées lors de son tour de cuisine, ou de Dimitri, matelot capiste<sup>178</sup> qui se sent obligé de surjouer la caricature d'une attitude bourrue et brutale à bord. Les deux font des concessions vis-à-vis du regard stigmatisant des collègues sur le plan des origines, mais n'en font aucune quant à leur identité de « bon pêcheur ».

La conséquence est une convivialité, une vie commune de circonstance, dans un cadre plus général dont le racisme n'est pas effacé. Je pense aux préjugés sur les « 'Tos », marins du Cap Vert d'origine portugaise, que les pêcheurs de Nantucket et de New Bedford embauchent pour pallier la pénurie de matelots du début du XIX<sup>e</sup> siècle. Melville<sup>179</sup> écrit alors « *d'entre tous, les marins sont ceux dotés des plus forts préjugés, notamment en matière de race* » avant de décrire différents enjeux de l'emploi des 'Tos : si les novices paraissent plus « dociles » que les Américains « prompts à causer du grabuge », et s'il ne réclament pas de salaires autre que « le biscuit », l'écrivain encourage les capitaines à choisir le 'Tos de leur équipage comme ils choisiraient un cheval, en observant ses qualités physiques et en se renseignant auprès d'un « dresseur de 'Tos ». Melville conclut son texte en proposant au lecteur de prendre plus d'informations sur le sujet auprès du capitaine Hosea Kean « dont l'adresse est la suivante : Océan Pacifique ». Encore des « *no land's men* », qu'il s'agisse du capitaine sans adresse comme des 'Tos, moitié portugais, moitié capverdiens, toujours sans terre.

L'internationalisation des équipages est traditionnelle et, cent ans après ces descriptions du milieu maritime par Melville, la question du racisme est toujours présente à bord des navires. Après cette illustration littéraire, prenons l'exemple de deux paroles. Stéphane, 46 ans, évoque pendant un quart\* au large les différences de traitement à bord des thoniers tropicaux pour ensuite parler du racisme à bord des chalutiers bretons :

« — *Mais tu peux pas avoir confiance. Ils te niquent. D'expérience, il t'enculera toujours. Et pourtant il [son frère, patron pour une compagnie thonière] se faisait même critiquer du fait qu'il était sympa avec les Africains et tout, mais un Africain chef c'est impossible, des équipages que d'Africains, c'est pas possible. Et tout n'est pas si horrible, il y a aussi des Français qui rapportent des trucs pour les Africains, des fringues, des choses. [...] De toute manière il faut que ce soit séparé. Sinon ils se tapent dessus. Il faut*

<sup>178</sup> Originaire du Cap Sizun.

<sup>179</sup> MELVILLE, Herman, « The Gees », *Harper's Monthly*, Harper & Brothers, New York City, Mars 1956. Traduction Française par Antoine VEGLIANTE, *Feuilleton*, Octobre 2013. En ligne : [https://en.wikisource.org/wiki/The\\_%27Gees](https://en.wikisource.org/wiki/The_%27Gees)

voir les gars quand je leur annonce qu'il y a un Noir qui embarque - "si c'est ça je viens pas !" - je te jure, c'est la folie ! Une fois j'avais pris un type, il s'appelait Jean-Daniel quelque chose, ça se voyait pas sur la liste du comité tu vois, Jean Daniel, j'avais pas pris Akim ou Hicham... Et là, paf c'est un noir, t'aurais vu la gueule des gars ! Une autre fois y'en avait un là, un Arabe qui traînait sur le port et demandait à embarquer, tu penses, personne le prenait, je lui avais dit "ouais je vais voir" et puis il avait disparu. »

Nathan, un jeune Normand, est cependant incrédule devant ces situations de racisme :

« — J'ai eu des expériences plutôt pas mal, hein. Pareil, j'appelle un bateau à Lorient, j'sais plus c'était qui. Le gars m'demande, "c'est qui ton père ?" au téléphone. J'lui dis "non mais moi c'est une reconversion, mon père il fait pas du tout partie de ce milieu là". Et le gars il me fait "non mais c'est qui ton père ?". "Non, mon père, il est pas issu du milieu d'la pêche". "Ah bon". Le gars raccroche au nez. Là j'ai fait "bon ça c'est fait" [...] Une fois j'étais tombé, ben pareil, avec un mec qu'avait fait d'la taule. Il s vantait tous les jours d'avoir écrasé un Arabe. J'étais là "mais j'm'en fous, quoi. Mec, ta vie, c'est d'la merde et puis voilà, quoi". Et non, c'est, des fois, t'en vois t'es... wouah. Y'en a qui m'ont appris que j'étais... J'me vante pas de pas être Breton, hein. Surtout quand j'pars en mer, voilà, quoi, j'suis d'Pleuven et puis point barre, quoi. Parce que le gars, il avait appris qu'j'étais de Normandie, il était là "ah toi, Normandie, t'as beaucoup de macaques, t'as beaucoup de reubeus..." j'fais "oh là là... et alors !? Oui mes potes de Normandie, c'est des Noirs et des Arabes, j'ai de tout." Il me fait "tu devrais pas, et tu devrais pas être avec nous, si t'as des potes comme ça" et tout. Dans ma tête j'étais là "ferme ta gueule, pars", bon, moi j'vais dans ma niche, vas-y c'est bon. On va passer le temps comme ça et puis voilà. »

« Mes potes, c'est des Noirs et des Arabes »- Nathan s'indigne du racisme des collègues de « plus de quarante ans », également associé aux valeurs que cette nouvelle génération refuse, à l'image de Samir dans l'enquête de Nicolas Rehany, qui disait d'un ancien « Mais l'René, (...) c'est mon pote (...) c'est le seul qu'est pas raciste. Des fois, on aurait dit qu'il était avec nous ». Autrement que sur le terrain bourguignon, ce n'est pas uniquement la stigmatisation ethnique des « vieux » envers les racisés qui est pointée du

doigt, mais quelque chose que Nathan appelle « l'esprit d'ouverture », et qui recoupe l'idée d'un corps de métier enfermé sur lui-même, soumise à une hiérarchie qui les exploite, et victime de sa propre nostalgie moribonde dans son incapacité à renouveler ses conditions au contact de la nouvelle génération. L'ironie d'ailleurs est que ce sont les matelots de nationalité étrangère qui sauvent la pêche française en apportant une main d'œuvre qualifiée et stable. De nombreux équipages tournent grâce à l'expertise d'un bosco portugais, d'un matelot sénégalais, d'un mécano polonais, ayant navigué à la pêche pour des armements de plusieurs pays et ayant développé au fil des marées un sens marin qui dispense aux armateurs de former une nouvelle génération pleine d'incertitudes et de méfiance envers les hiérarchies.

Le secteur de la pêche française fait en effet de plus en plus appel à des marins étrangers (2 162 marins recensés en 2016, +20 % depuis 2010). La situation peut parfois faire penser à celle que décrit Nicolas Jounin dans le BTP, puisqu'on y trouve des hiérarchies ou cloisonnements raciaux, avec des matelots sénégalais, polonais, ou portugais, et une mise à distance du travail, permettant, dans une certaine mesure, une exploitation plus forte des personnes racisés. Je n'ai jamais rencontré de patron qui soit de nationalité étrangère, quand tous les matelots français de jeune génération que j'ai rencontrés voulaient rapidement devenir patron et quitter le travail du pont. « *Je suis pas raciste, mais le boulot va à des extra-communautaires* » me disait un ancien patron cadre de comité départemental, exprimant un racisme ordinaire qui écarte toute « préférence immigrée » dans la profession, quand bien même il faut composer avec les viviers de recrutement.

« *Le capitalisme a besoin de cette expansion, il se doit d'incorporer en permanence de nouveaux prolétaires sans héritage et sans expérience de l'industrie.* » (Jounin, 2006). Cette phrase pourrait faire écho aux problématiques liées au *turnover* : les « *extra-communautaires* » « *sans héritage et sans expérience de l'industrie* » ne sont pas que les travailleurs racisés, non-Bretons, étrangers, qui viennent faire des marées, mais aussi ces jeunes non-racisés sans histoire familiale à la pêche, dont « *l'identification de la capacité* » passe par l'épreuve du pont<sup>180</sup>. Cependant il serait illusoire, comme le conclut le travailleur social cité plus haut, de penser qu'il n'y a pas deux poids deux mesures entre ces premiers « *extra-communautaires* » et les seconds, car quand l'identification se passe

---

<sup>180</sup> On pense à l'étude classique sur la « transmission des savoirs » de DELBOS et JORION (1984).



mal « *c'est double peine quand même.* »

J'ai moi-même vécu quelques moments de malaise à bord, confronté à des paroles racistes d'une rare violence, la plupart du temps tournées contre la télévision, le seul lien avec la société terrienne. Difficile de garder son calme à bord d'un chalutier du large, alors que le mot « *bougnoule* » est prononcé toutes les minutes. Difficile aussi de savoir quoi répondre aux quelques propos haineux envers « les Noirs et les Arabes de Saint-Denis » que certains pêcheurs me proposaient de faire venir en mer pour les noyer lorsque j'évoquais mon employeur, l'Université Paris 8 - Vincennes - Saint-Denis. Ou encore, quand en pleine affaire du burkini et entre deux coups de couteau pour étripper le poisson - on me demande « *et ta femme elle est blanche ?* ». Sans doute le ton de défi de la question est-il un peu contrebalancé par un fond d'humour censé me tester. Comme les enquêtés de Matthew Desmond sur le terrain du combat du feu de forêt, les matelots repèrent assez rapidement que je ne ris pas aux blagues sexistes et racistes (Desmond, 2007, p. 285) et certains ont parfois eu tendance à insister, soit pour « rigoler », soit pour insister sur un « message » - complotiste ou d'extrême droite - à faire passer, et qui pourrait par chance « se retrouver dans le bouquin »<sup>181</sup>. Je me souviens n'avoir rien su répondre à cette question sur la couleur de ma compagne, profitant du bruit des machines pour feindre de ne pas vraiment entendre, et du travail d'étripage pour écourter l'interaction.

Martina Avanza explique dans son enquête sur la Ligue du Nord que son arrivée sur le terrain a été accompagnée avec bienveillance pour plusieurs raisons, notamment parce que son statut d'ethnologue représentait un potentiel de revendication identitaire. Plus simplement, son origine géographique accentuait la proximité avec les enquêtés : « *Le fait que je sois originaire de Brescia, petite ville du nord de l'Italie, fait de moi, aux yeux des léguistes, une "Padane"*<sup>182</sup>. » La chercheuse se retrouve cependant dans une situation complexe lors de son ethnographie auprès de la Ligue du Nord italienne, forcée de cacher l'origine maghrébine de son compagnon dans une interaction qu'elle place en exergue de son article « Comment faire de l'ethnographie quand on n'aime pas "ses indigènes" ? une enquête au sein d'un mouvement xénophobe » (Avanza, 2008). Cette anecdote et cette remarque au poste d'étripage que je raconte plus haut ne sont malgré tout pas vraiment comparables. Là où Avanza arrive sur le terrain avec la certitude que son

<sup>181</sup> DESMOND insiste, lui, sur le contraire, à savoir la peur que des choses échappent aux enquêtés et « se retrouvent dans le livre ».

<sup>182</sup> La Padanie est une dénomination géographique politique récupérée par les régionalistes du parti d'extrême droite de la Ligue du Nord pour se référer au nord de l'Italie.

terrain représente « politiquement tout ce [qu'elle] déteste », j'y arrive avec une empathie certaine, nourrie par ma propre histoire familiale et par une profonde admiration pour le travail de marin et des difficultés que ce dernier comporte. Le racisme des marins-pêcheurs est une réalité que je ne connaissais alors que dans les stéréotypes et les plaisanteries sur ces professionnels de la mer, que les terriens aiment dépeindre sous les traits de brutes intolérantes. Y être confronté de plein fouet sur le terrain repositionne et défie les capacités d'analyse, voire de simple présence sur le terrain.

Je me souviens d'une autre anecdote, autrement plus parlante des difficultés que présente la suspension des jugements sur le terrain, racontée par Maurice Godelier au sein du séminaire de George Vigarello, Rafael Mandressi et Thierry Pillon à l'EHESS en 2010. Le chercheur spécialiste de la parenté expliquait qu'il était arrivé sur le terrain avec son épouse, mais que rapidement, cette dernière s'était rendue compte qu'elle ne pouvait pas supporter la violence quotidienne des Baruyas, notamment en ce qui concerne la justice, que le couple juge expéditive. Après l'expérience d'un procès traditionnel, la compagne de Maurice Godelier décide de revenir en France, et pose un *ultimatum* au chercheur. Godelier écrit à Lévi-Strauss, qui lui conseille de quitter la Nouvelle Guinée, à demi mot. Mais l'ethnologue décide de ne pas rentrer en France et reste pendant sept ans sur le terrain. Son oeil d'ethnologue, sans jugement moral, parfois proche de la confiance, lui permet finalement d'obtenir des personnes avec qui il partage ce terrain, des conversations sur le sujet du cannibalisme des anciens Baruyas. Avanza, Bizeul (2003) ou encore Harding (1991), décrivent les limites de la posture empathique, et contestent son efficacité à rendre compte du social et de l'individuel. Comprendre l'autre s'accompagne de l'acceptation de ces impossibilités empathiques. L'exemple de Godelier montre que l'ethnologue des terrains lointains, comme le sociologue des terrains proches, doit suspendre ses jugements, et que c'est même l'une des caractéristiques premières de l'empathie caractéristique du travail du chercheur : une empathie particulière, à l'échelle de l'individu et de la structure. Bourgois propose des éléments de réflexivité sur le sujet, à travers le récit de situations qui le révoltent (le viol collectif). Mais il écrit aussi « *Je refuse d'ignorer ou de minimiser la misère dont j'ai été témoin ; agir autrement serait se rendre complice de leur oppression* » (Bourgois, 2001). Le racisme, la xénophobie, le sexisme ne sont évidemment pas une norme du monde de la pêche. Seulement ils existent au-delà du cliché - « sans doute plus que dans pas mal de milieux » me dit un jeune

matelot en entretien. Il est possible d'emprunter des chemins qui mènent de rencontres en rencontres et permettent de potentiellement ne jamais croiser ce type de remarques ou d'obstacles sur le terrain de la pêche. L'interaction décrite par le matelot normand qui assume ses amitiés avec « des Noirs et des Arabes » au milieu de ses collègues exprimant des sentiments racistes, prouve d'ailleurs les évolutions des mentalités. Mais il ne faut pas ignorer non plus que le milieu de la pêche fait partie de ce secteur primaire dans lequel les idées du Front National sont relativement répandues<sup>183</sup>, du protectionnisme économique eurosceptique (qui revient très souvent en entretien) au racisme violent. Je n'ai jamais autant entendu le mot « *bougnoule* » dans ma vie que sur le pont de bateaux de pêche et je sais que les difficultés à embarquer sont autrement plus complexes pour un matelot racisé que pour un individu blanc et breton. Tout comme le racisme des enquêtés léguistes de Martina Avanza, le racisme des marins-pêcheurs (encore une fois considéré comme s'il s'agissait d'un groupe social homogène) est le plus souvent présenté comme une ignorance bouffonne dont il est plus naturel de railler la violence que de la prendre au sérieux. Régulièrement tourné en ridicule sur le terrain breton, il est associé, dans un mépris de classe ordinaire - ou ethnocentrisme de classe (Back, 2002) - aux pratiques et aux parcours des pêcheurs, souvent représentés comme des rustres ruraux sans éducation. Ce stigmat, qui désamorce la dangerosité du racisme, participe des stéréotypes qui vident de sens les pratiques et les discours des marins-pêcheurs dans leur ensemble. La dénonciation moqueuse et infantilisante du racisme est si ancrée dans le sens commun régional que ce dernier s'exprime au sein même de la communauté, à bord des bateaux. « *Tu vas sur quel bateau après ? Ah, ils sont pas très fins là-bas !* », « *tu dois en voir, ils ont pas beaucoup été à l'école* », « *c'est la cour des miracles, tu vas rencontrer des gratinés* », « *tu verrais les gabarits de zinzins !* », sont des refrains continus à bord-même des navires. Comme évoqué précédemment, certains marins vont même performer des comportements brutaux, amusés par le fait de laisser planer un doute sur ces réalités violentes et racistes, entre maintien de la face dans les interactions et performance d'une *street credibility* de pont<sup>184</sup>. On observe alors les mêmes conclusions que Florent Schepens

<sup>183</sup> Marine Le Pen n'hésite pas à communiquer sur sa popularité dans le milieu en rendant visite régulièrement aux pêcheurs (et aux agriculteurs) lors de ses campagnes. On se souvient de son embarquement fortement médiatisé en avril 2017 à bord d'un chalutier du Grau du Roi, navire appartenant par ailleurs à un cadre du FN du Gard. Ce court embarquement de quatre heures, qualifié de « promenade » par Emmanuel Macron, avait néanmoins été apprécié par les professionnels de la pêche.

<sup>184</sup> Se référer à l'exemple de Dimitri, qui surjoue l'image de la brute capiste, en quatrième partie de thèse, ou encore à celui de Loïc, qui répète à qui veut l'entendre, couteau de découpe en main, qu'il est

tire auprès des bûcherons de Franche-Comté, à savoir la présence d'un double stigmate de l'« idiot alcoolique qui ne peut faire que ce métier-là » et de l'homme sauvage, « homme des bois » pour Schepens, marin pour le terrain de cette thèse, qui se voit attribuer une identité sociale virtuelle (Goffman, 1975) négative de déviant, du fait qu'il travaille dans un milieu naturel et hostile (Schepens, 2003). « *Et si les "fascistes" étaient aussi des dominés ?* » se demande Avanza en écho à l'impératif beckerien de prendre partie pour les *underdogs* en sociologie. Lorsque l'on observe à la fois les conditions de vie et de travail de ces travailleurs, et le mépris de classe qui leur est destiné unanimement, on ne peut que conclure à un racisme d'*underdogs*. Ne pas le prendre au sérieux, c'est encourager un mépris intellectuel stérile et violent, tout en évitant de considérer en face la question des racismes en Bretagne, c'est-à-dire des liens structurels qui existent entre oppression de classe et racisme des classes populaires. La région s'oublie en effet trop souvent dans des démonstrations d'autosatisfaction politique<sup>185</sup> qui confinent à moquer ses pauvres et à déresponsabiliser le modèle industriel qui les a produits.

Loïc Wacquant, et avec lui Philippe Bourgois, ont également écrit sur les risques de ne faire que des « *portraits vertueux de la morale sacro-sainte des pauvres [et de] passer son temps à collecter des données qui ne porteront pas atteinte à l'image des pauvres* ». Pour Philippe Bourgois, cela participe à une dynamique, qu'il appelle oppression sociale structurelle, devenue biopolitique, traditionnellement ancrée dans le monde anglo-saxon, de « *différencier les pauvres "méritants" des pauvres "indignes" - les "mauvais pauvres"*<sup>186</sup>. *Une nouvelle catégorie de pauvre incurable est née au sein du lumpen : le "paria pathologique" violent.* » Ce qu'il est intéressant de souligner, c'est la mutation récente de ces formations de subjectivités, ce décentrement. Ce que nous apprend la crise de la transmission, et avec encore plus de poids les pratiques et les discours des

« psychopathe » et qu'il a déjà tué quelqu'un dans un accident de voiture.

<sup>185</sup> A l'image de la comparaison reprise dans plusieurs médias au moment des élections régionales de 2015 des « irréductibles Gaulois qui résistent » (sur ARTE, *Pourquoi la Bretagne résiste-t-elle à l'envahisseur frontiste ?*, Donatien HUET, 7 décembre 2015 ou encore *Le Télégramme, Montée du FN. Un village breton résiste encore et toujours*, 8 décembre 2015), quand en réalité le FN obtient des scores historiques dans la région. C'est sans parler du régionalisme qui s'exprime également dans ces moments, et qui condamne le nationalisme du parti d'extrême droite au nom d'un autre nationalisme, breton, que l'on espère imperméable au racisme. L'expression de cette « bretonnitude » traduit l'impensé de la xénophobie sur le territoire. Yves-François LE COADIC (professeur honoraire au CNAM) publie le 3 juin 2014 une tribune sur le blog du journal *Le Monde* intitulée « Le Front national en Bretagne, fin de l'exception bretonne ? » qui illustre parfaitement cet impensé, en se concentrant sur un principe : la montée du FN en Bretagne serait une menace pour la culture bretonne, et une avancée du jacobinisme français.

<sup>186</sup> Robert CASTEL rappelle « *l'impératif catégorique porté par l'idéologie néolibérale dominante : être autonome et responsable* », lequel réactive la vieille figure du « mauvais pauvre » (CASTEL, 2009).

jeunes qui s'engagent par intermittence à la pêche, c'est que l'oppression biopolitique, évoquée par Bourgois, n'a plus la même capacité de mobilisation : elle n'organise plus de la même manière les sociabilités, engage autrement les sentiments de soi de la nouvelle génération présente sur les bateaux de pêche. Les formes de gouvernementalités<sup>187</sup> du modèle néolibéral et de l'industrie productiviste s'incarnaient totalement dans les corps et les esprits des ouvriers de la pêche des années 1990 et 2000 - c'est-à-dire des matelots qui ont aujourd'hui, quinze, vingt ans de métier sur le pont des navires. Quand le bateau a seulement la chance d'en être équipé, le petit écran de télévision reste le seul contact avec la société globale depuis le large, ce qui, en huis-clos de travail, renforce la xénophobie. Si les écrans de contrôles radars et sonars de la passerelle fonctionnent comme des « oligoptiques » (en opposition au panoptique) du monde océanique, la télévision est celui de la société globale, que l'on voit ainsi « beaucoup et très peu » (Latour & Hermant, 1998). Rien de figé cependant, tant les formes de gouvernementalités mutent, emportées par les transformations des modes d'existences, souvent eux-mêmes dictés par l'évolution de la société globale et par le constat désabusé des effets des modèles des générations précédentes : évolution des masculinités, du rapport au travail et à la notion de carrière, des préoccupations écologiques, des ambitions professionnelles.

Ce moment dit de « crise », notion dont nous devons jamais oublier qu'elle est elle aussi une forme de gouvernementalité, fait alors cohabiter deux types de *lumpen*, deux désarrois générationnels : celui d'un ancrage dans une carrière traditionnelle, valorisée, mais destructrice, et celui d'une intermittence insécuritaire, parfois inconséquente, mais aussi opératoire. D'une part, les matelots de carrière performant l'idéal du marin ouvrier administrable, rêvé par le modèle agroalimentaire régional, tout en subissant des rythmes et des milieux hostiles qui fatiguent et cassent leur corps prématurément. En parallèle, les matelots du *turnover* passent à travers l'expérience de la pêche sans vraiment s'y fixer, inventent d'autres rapports au monde, s'installent dans une vie aussi exaltante que fragile. Le monde structuré dont ce « nouveau vagabond » décroche (Castel, 1995) n'existe en réalité plus : si le monde industriel de la première génération est encore établi, le monde post-industriel des plus jeunes est en expansion, faisant du vagabondage, ou de l'intérim pour être plus concret dans la qualification de cette « errance géographique et sociale »

---

<sup>187</sup> « La façon dont l'exploitation économique rencontre la domination symbolique pour former une dynamique conjuguée dont la somme excède la somme des parties » (BOURGOIS, 1993, p.63 ; 1989, conclusion).

suite à la déstabilisation de « l'intégrateur » qu'est le travail (Barel, 1990), la norme d'une société conglomératique. Les matelots de carrière comme les matelots du *turnover* « flottent », en dehors tantôt du territoire, tantôt des hiérarchies d'ordres et de statuts (Castel, 2001), mais pour différentes raisons. Ces deux *lumpens* se rejoignent dans l'indignité qu'ils représentent le plus souvent aux yeux de la société globale, des participants « modernes » du « récit libéral » (Harding, 1991<sup>188</sup>) à travers par exemple l'hypervisibilité des usages et trafics de drogues à bord des navires, le naturalisme d'une violence intrinsèque à la profession, la stigmatisation d'une jeunesse qui profite du système en « tournant » et qui n'a plus la force de travail des générations d'avant, etc.

Ces deux *lumpens* générationnels sont tantôt « indignes », tantôt « méritants », mais jamais pour les mêmes raisons. Et ce peu importe le caractère diffu et contradictoire de ces raisons, toujours en accord avec une grille d'analyse « officielle » de pratiques et usages généralisées comme des pathologies sociales. C'est pourquoi un tel travail de thèse doit s'engager à décrire les pratiques et les discours sans gommer les « indignités » des enquêtés, tout en conservant une certitude sociologique à l'esprit : ces indignités sont issues et participent de la production structurelle de la société. Elles ne sont « indignités » que parce qu'il y a, en miroir, ethnocentrisme de classe et domination. Leur jugement socio-pathologique ou moral ne fait qu'ancrer plus encore les doxas et les processus de gouvernementalité. A l'heure actuelle, la relance des constructions de chalutiers, ou l'augmentation des quotas de pêche sur certaines espèces montrent une chose : dans un contexte de volatilité des prix du gasoil<sup>189</sup>, ou d'instabilité des ressources, le secteur n'est pas prêt de se transformer autrement que par la réaffirmation d'une tradition productiviste engagée au début XX<sup>e</sup> siècle. Dès lors, cette réalité observable à bord des navires de pêches entre deux modes d'existence n'est pas prête, elle non plus, de trouver une issue au profit de l'un ou de l'autre.

Ecouter, vivre avec, lorsque l'on est enquêteur dans ce contexte impose une

<sup>188</sup> « *La croyance dans la Bible n'est pas une invention des récits modernistes, contrairement au fondamentalisme. Le fondamentalisme fait partie du récit du modernisme (...) le résultat polymorphe de débats en cours (...) la dérégulation des marges rend ces notions libérales inappropriées (...) Notre sensibilité au choix politique s'aiguise par la déconstruction de l'opposition totalisante entre "Nous" et "Eux", parce que ce que "Nous" sommes ne dépend plus de notions qui assume que nous savons qui est ce "Eux".* » (HARDING, 1991)

<sup>189</sup> Louis GUEDON, député de la Vendée en 2011 écrit dans son rapport au gouvernement : « *pour illustrer cette fragilité (...) une augmentation de 20 centimes du litre de gasoil représente pour l'ensemble de la flotte un surcoût de 60 millions €, soit 10 % de la valeur des produits débarqués sous halles à marée.* »

discipline vis-à-vis des jugements que l'on peut, en tant qu'individu, porter sur les paroles ou les actes de chacun des enquêtés. On serait tenté d'effacer de sa mémoire les gestes et paroles sexistes, homophobes, racistes, anti-écologiques, pour ne pas qu'ils existent. Car là où vivent les marins-pêcheurs, il n'existe aucun porte-voix pour que ces mots et ces gestes arrivent aux terriens, et donnent une mauvaise image des marins. Mais les effacer, c'est aussi effacer la domination qui produit les oppressions qui les engendrent. Toute la responsabilité du rapport est entre nos mots, lesquels, au travers du prisme sociologique, doivent à tout prix engager émotionnellement l'empathie du lecteur pour qu'il évite de juger ces paroles et actions brutales sans considération pour l'appareil coercitif qui se cache derrière. D'autant qu'une fois le terrain quitté, de retour dans les couloirs de l'université, il est facile de céder aux jugements du sens commun.

*« Ending an ethnographic project often feels like a betrayal of friendship, and both Jeff and I found it difficult to leave the « field. » We still feel guilty about it. This emotional quandary is inherent to our methodology and is exacerbated when one does fieldwork close-to-home across steep social power gradients. »* (Bourgois, 2011)

Mais cette « trahison » n'existe qu'en parallèle et en négatif du « pacte ethnographique » (Albert, 1995 ; 1997 ; Kopenawa & Albert, 2010) supposant une implication politique sur le terrain<sup>190</sup>. Travailler auprès des jeunes marins-pêcheurs, premiers conscients des failles du contexte d'emploi dans lequel ils évoluent, incite à écouter et retranscrire les imaginaires des enquêtés tout en assumant le rôle de médiateur des revendications qui s'y associent. L'investissement de l'enquêté dans la relation avec le chercheur sur le terrain se négocie inconsciemment et en partie autour de l'image de porte-voix de leur parole dans les jeux de pouvoirs, et des indications concrètes qu'il peut lui apporter.<sup>191</sup> Gérard Mauger écrivait que le savoir-faire de l'enquêteur réside dans sa capacité à manipuler, ajuster, gommer, modifier la situation d'enquête pour élever le ratio

<sup>190</sup> « D'abord, bien entendu, rendre justice d'une manière scrupuleuse à l'imagination conceptuelle de mes hôtes, ensuite prendre en compte avec rigueur le contexte sociopolitique, local et global, avec lequel leur société est aux prises et, enfin, conserver une visée critique sur le cadre de l'observation ethnographique elle-même. » (KOPENAWA & ALBERT, 2010, pp. 568-569)

<sup>191</sup> « S'engager dans un processus d'auto-objectification au travers du prisme de l'observation ethnographique, mais sous une forme qui leur permette d'acquiescer à la fois reconnaissance et droit de cité dans le monde opaque et virulent qui s'efforce de les assujettir. Il s'agit en retour, pour l'ethnographe, d'assumer avec loyauté un rôle politique et symbolique de truchement à rebours, à hauteur de la dette de connaissance qu'il a contractée, mais sans pour autant abdiquer la singularité de sa propre curiosité intellectuelle (de laquelle dépendent, en grande partie, la qualité et l'efficacité de sa médiation). (ibid. p. 571) ». Ainsi que « *Anthropological fieldwork ethics do not need to be in substantial contradiction with commonsensical, spontaneous human ethics.* » (BOURGOIS, 2011)

entre « offre de parole » et « disposition à parler » de l'enquêté (Mauger, 1990). Mitchell Duneier attirait quant à lui l'attention sur l'asymétrie des relations entre enquêteurs et enquêtés, et sur les dynamiques d'instrumentalisation irréductibles dans une enquête. Le chercheur américain montrait qu'il fallait « *garder la tête froide sur le ring* » (Duneier, 2006) pour ne pas se bercer d'illusions vis-à-vis des matériaux obtenus lors du partage d'expérience de terrain. Il montrait qu'une ethnographie naïve oubliait la capacité d'instrumentalisation des enquêtés sur l'enquêteur. Mais la vraie question est aussi en négatif : est-ce que ce n'est pas le chercheur qui passe le plus clair de son temps à instrumentaliser ses enquêtés ? La nécessité d'enfiler un bas de ciré ou de chausser des bottes *Cotten* à bord des navires, entre autre geste efficace du « *going native* » (Powdermaker, 1967 & 1966), ne doit pas faire oublier que le chercheur « bat le pavé de la rue avec des chaussures de ville » (Duneier, 2006), que ces chaussures sont visibles malgré les bottes, et qu'il est idiot de vouloir trop les cacher au nom d'une relation d'enquête plus pure. C'est d'ailleurs cette asymétrie, ce « rapport inégal » qui est « condition de possibilité d'un savoir anthropologique ou sociologique » (Bensa & Fassin, 2008).

Même s'ils n'étaient pas forcément « compris » du fait du manque de « connivence culturelle » (Trémoulinas, 2007), je n'ai jamais imaginé cacher mon niveau d'études sous des compétences de pêcheur, ni l'objectif de ma recherche sous le plaisir du partage de bons moments d'embarquement. Faire l'épreuve des incertitudes du terrain, c'est « approfondir la compréhension des sociétés étudiées » (ibid) tout en étant « ni l'autre, ni [soi] » (Zacot, 2014). Accepter la liminalité de sa propre place sur le terrain est le premier pas vers l'appréciation de l'hybridité des nombreux profils rencontrés sur le terrain, vers le refus des catégorisations à l'emporte-pièce dans des typologies sommaires des individus rencontrés. Comme il sait que j'ai rencontré beaucoup d'acteurs de la filière, un pêcheur débutant me demandera naturellement des pistes pour embarquer sur des « bons » navires, convoquant la connaissance que je me suis faite sur le terrain de la variété des navires et des types de pêche. Comme il sait qu'un travail universitaire débouche sur des publications, un patron, un institutionnel du monde de la pêche, un politique ou un armateur cherchera à s'assurer une caution intellectuelle en essayant de m'attribuer un rôle de médiateur des valeurs de la pêche qu'il aspire à défendre, quelle que soit leur nature (Bensa, 1995). Ces situations sont quasi systématiques, qu'elles soient explicitement



formulées ou non dans les rencontres. Elles trouvent nécessairement un répondant, non seulement dans le déroulé du terrain, mais aussi dans le rendu. Kim Hopper écrivait à propos de son travail auprès des sans-abris (Hopper, 2003), qu'il existe des limites à simplement « *être témoin* » des réalités de terrain sans s'engager pour que l'inacceptable cesse.

Il existe néanmoins une différence majeure entre le sociologue de terrain et le militant : la seule conviction que le chercheur peut exprimer sur le terrain est sa curiosité. Ses paroles questionnent au lieu d'affirmer, mais elles participent forcément, à un moment ou un autre, du monde dans lequel il vient enquêter. « Pour rassembler des données exactes, les ethnographes violent les principes de la recherche positiviste puisqu'ils entretiennent des relations intimes avec l'objet de leur étude » écrit Bourgois. Le chercheur *participe* même s'il trahit, dans un certain sens, l'intégrité de ses participations, et ce précisément parce qu'il ne fait pas *que* participer mais qu'il enregistre et cherche à rassembler ces données, ou parce qu'il arrête de *participer* à un moment pour rendre compte de cette participation. Concrètement, cela se traduit non plus seulement comme un travail d'analyse des gestes et paroles des enquêtés, mais aussi comme un travail d'écoute, et de retranscription de paroles des enquêtés, comme participant à la production de savoir qu'est la thèse.

La deuxième partie de la thèse, qui est consacrée à définir la nature des mutations et des « crises » du secteur, prend appui largement sur des descriptions de contextes de la part des pêcheurs les plus vulnérables dans ces processus. La lucidité et la vision globale dont est capable la jeune génération des pêcheurs rencontrés incitent non plus seulement à « *observer par dessus l'épaule* » (Geertz, 1983) des enquêtés pour rendre compte des visions du monde de ces derniers, mais davantage à les écouter en face, et ainsi prendre au sérieux leurs discours comme production de savoir sur le monde qui les voit évoluer, transiter, naviguer. Souvent, mon objectivité de chercheur en anthropologie a été confrontée sur le terrain industriel, capitaliste et extracteur de ressources de la pêche, à des réalités qui ne pouvaient qu'inspirer l'indignation, tant il devenait évident que « *la captation [capitaliste] traduit la violence et la pollution en profit* » (Tsing, 2017). Retrouver cette indignation dans les paroles et pratiques des enquêtés les plus jeunes de la profession me pousse à la retranscrire en partie dans le manuscrit, non pas comme un simple point de vue subjectif sur une situation sociale, politique, écologique, mais comme

une lecture à part entière des destructions industrielles des corps, des rêves et des environnements partagés, ainsi que des inventions qui émergent en regard et pourrait-on dire sans doute dans le sillage du capitalisme .

### **Images**

La présente partie introductive est augmentée d'un prologue visuel, décomposant quatre situations de pêche à bord de quatre navires différents : un trait de chalut du large, un relevé de filière de casiers, une sortie de ligneur et une remontée de filets. Je pratique l'anthropologie visuelle depuis mon premier terrain ethnographique. Réticent à « montrer » la pêche, un terrain déjà fortement connoté visuellement, voire surinvesti d'images, j'ai finalement commencé à filmer petit à petit à bord des navires. J'ai filmé pour la première fois à bord d'un chalutier du large. Un matelot avait apporté une caméra *gopro* et j'ai proposé de les filmer lors d'un trait de chalut. Au début de la marée, le matelot ne voulait pas l'utiliser, car le temps était toujours trop mauvais et qu'il avait envie de filmer une belle séquence, avec un butin de pêche conséquent. Dans les derniers jours de la marée, un rayon de soleil s'est montré et j'ai insisté une dernière fois, et j'ai pu filmer. Revenir avec ces images était positif pour mon travail, car il permettait de « noter » le terrain comme sur un carnet, et - au retour - de disposer d'un élément de rendu à partager avec les matelots. Ma présence à bord disposait d'une monnaie d'échange en l'espèce de ce petit montage, un petit miroir instantané montrant ce que les travailleurs ne voyaient jamais : eux-même au travail. Depuis, j'apporte ma propre *gopro*, toujours calée dans la poche ventrale de mon bas de ciré, sans pour autant la déclencher systématiquement. Je filme même finalement assez rarement, et le projet de film qui accompagne la thèse est volontairement raconté à partir du dispositif de l'entretien. Je préférais me confronter à cette narration, cette subjectivité à partir des voix et non des images, plutôt que de produire un film reprenant ma démarche d'immersion, comme j'avais pu le faire dans le Bronx avec Jeremie Brugidou. D'autres ont déjà exploré ce type de rendus, à l'instar de Jean Gaumy et son célèbre *Pleine Mer* (2001), ou de Lucien Castaing-Taylor et Verena Paravel du Sensory Ethnography Lab de Harvard et de leur superbe film *Leviathan* (2012), l'un des travaux les plus intéressants en anthropologie de la pêche, malgré l'absence totale de paroles des marins pendant les 87 minutes du film, renforçant l'impression de « monde à

part » monstrueux. La difficulté à filmer ces lieux de travail si puissants en termes de mythologi<sup>192</sup>e et d'images a été relevée également par Raphaël Girardot et Vincent Gaullier, réalisateurs du documentaire *Saigneurs*, tourné dans un abattoir breton : « Comment éviter que la violence de la mort ne vienne aveugler le spectateur ? Comment filmer ce lieu, pour que le spectateur regarde l'homme, et non pas la bête ? Comment filmer la dureté de la tâche, la fatigue sans avoir le regard happé par cette patte tranchée ou par cette carcasse découpée en deux ? »<sup>193</sup>. Un autre film, *Seuls, Ensemble*, de David Kremer, tourné en mer de Barant, montre à quel point le navire peut être une usine flottante, sur laquelle l'ennui et la solitude caractérisent l'expérience du travail au large. Mais à l'extrême de cette situation hauturière unique (le *Grande Hermine* était le seul chalutier surgélateur à cibler le poisson sous pavillon français, jusqu'à sa vente au premier semestre 2018), nous voulons opposer une expérience du quotidien tout aussi radicale : celle des jeunes pêcheurs embarqués au large ou à la côtière depuis le littoral breton, des jeunes qui, je le disais, « vivent et travaillent au pays ». Inscrit dans une tradition du documentaire caméra au poing, des films de René Vautier et Yann Le Masson, au *Joli Mai* de Chris Marker en passant par la curiosité de l'intime des *Portraits* d'Alain Cavalier, ou par le jeu sur la notion de « jeunesse » d'un *Hitler, Connais pas* de Blier, le film produit en parallèle de ce manuscrit sera un film engagé qui donne voix longuement aux matelots, chacun dans leurs singularités. Comme le disait Marker à propos du travail d'Yves Le Masson sur *Kashima Paradise*, il s'agit de retrouver « le temps de parler, d'écouter et surtout de se taire et d'attendre au-delà de l'étonnement, le temps de vivre ». Ces rencontres constituent en effet un moment du recevoir et de l'acceptation du temps long, celui des multiples vies antérieures de ces marins-pêcheurs pourtant si jeunes, qui se souviennent, devant une caméra qui se tait et surtout, qui écoute. Les quelques images décomposées ici en photogrammes se démarquent donc de cette démarche pour « illustrer », ou plutôt pour immerger visuellement malgré tout le lecteur dans quatre nuances de maritimités bretonnes.

<sup>192</sup> C'est la critique que fait Rancière des représentations du peuple par Michelet, entre autres : « Le récit soustrait les paroles aux voix de la mimesis pour leur donner une autre voix. Il met leur sens à l'écart, en réserve, à l'abri d'imitations nouvelles et de tours nouveaux de langage. En faisant parler la boue ou les moissons à la place des orateurs et des écrivains du peuple, il enracine communément le règne politique du peuple et son histoire savante dans leur lieu. Il donne corps à ce lieu pour que la voix de ce corps pacifie leur tumulte. » (*Les Mots de l'histoire. Essai de poétique du savoir* (p.107)).

<sup>193</sup> <http://www.saigneurs.fr/lefilm>



Deuxième partie :

*Monde « en crise » : logiques capitalistes, patrimoniales  
et identitaires d'un corps professionnel pluriel*

« — Les facteurs varient, une fois c'est le gasoil, une fois c'est le poisson qui est pas cher, une fois c'est qu'y a pas d'poissons. Y a plein d'facteurs qui... Faut surtout pas qu'ils s'cumulent, quoi. Un par un, ça va à peu près, mais ça peut vite... C'est la crise tout l'temps. »

Entretien avec Benoît, 41 ans, patron-pêcheur bigouden, hiver 2016

« **L**a pêche est en crise », c'est ce que l'on entend en premier lorsque l'on s'intéresse au secteur, ce que l'on recueille comme premier témoignage de la part des acteurs de la filière, ce qui saute aux yeux de la société globale. La hausse des prix du gasoil, associée à une baisse des prix de ventes, a produit plusieurs moments de difficultés pour la profession, jusqu'à remettre en question la pérennité de certaines activités, de certains métiers, et donc d'un certain paysage. A ces situations instables sur le plan économique s'ajoutent des mutations écologiques. C'est la crise de la ressource, surtout, qui s'impose dans les discours et représentations désormais, avec son lot de transformations des activités humaines, sur le plan de l'alimentation et de la consommation, mais aussi dans des rapports au travail et à l'activité laborieuse, à travers une certaine remise en question du productivisme. L'incroyable bond produit dans les années 1980 par l'industrie de la pêche à l'échelle mondiale a conduit à ce que Daniel Pauly appelle « *aquacalypse* » (Pauly, 2009). La spéculation de stocks en stocks de poissons à mesure que ceux-ci se tarissent, traqués de plus en plus profond, de plus en plus petits et étranges, de plus en plus nombreux, semblent conduire à un vidage pur et simple des océans. Un panel de scientifiques réunis autour de Boris Worm annonçait cette catastrophe pour 2048, dans un article du journal *Science* il y a plus de dix ans (Worm et al., 2006), prédiction de désastre réaffirmée régulièrement depuis (Worm et al., 2012 ; Costello et al., 2016).

L'abandon de la pratique du chalutage profond en janvier 2017 après une réforme européenne représente parfaitement ces dynamiques : l'Union Européenne finit par acter la fin de cette technique de pêche après un travail de lobbying de la part d'organismes non-gouvernementaux. Ces militants ont alerté l'opinion publique sur plusieurs points critiques des arts traînants, dont la destruction de fonds marins, la très difficile sélectivité des

espèces visées, le caractère énergivore<sup>194</sup>, et l'absence de durabilité du métier sans transfusion de subventions d'Etat<sup>195</sup> pour maintenir des rendements. C'est l'efficacité de ces arguments principaux qui ont fini de rendre impopulaire ce type de pêche, jusqu'à modifier les comportements des consommateurs, contraignant les principaux acteurs français de la filière à modifier ses flottilles, et à communiquer massivement sur la fin du chalutage profond<sup>196</sup>. La créativité du capitalisme industriel s'arrange de tout, et a réagi plus vite que la juridiction, pour conquérir des marchés porteurs économiquement et beaucoup plus populaires.

La crise climatique est en effet une réalité avec laquelle les marins-pêcheurs, dans leur diversité, doivent composer au quotidien. La survie des armements, des types de pêche, et *in fine* des marins<sup>197</sup>, dépend tous les jours des cours du poisson, des quotas décidés par les commissions et distribués par les Organisations de Producteurs (OP)\*, et bien évidemment des modifications des écosystèmes. Une année très poissonneuse peut suivre une année de disette et vice-versa, entraînant des phases de prospérité économique, synonymes d'investissements puis de faillite. Certaines espèces dont le tonnage est surveillé de près, comme le bar, n'en finissent pas de décliner. Sur le terrain s'opposent alors partisans de la jachère, « le repos biologique », la « trêve », et armements partisans de l'extraction. C'est dans ces situations, au cours desquelles le vocabulaire guerrier révèle des conflits internes, que s'exprime la diversité de la profession, car un « coup » sur une zone précise pour un « gros » peut presque signifier une saison ratée pour des « petits ».

---

<sup>194</sup> En 2011, les rapports de Daniel FASQUELLE, député du Pas de Calais et de Louis Guedon, députée de la Vendée indique une consommation annuelle de la profession française de plus de 300 000 tonnes d'hydrocarbures.

[http://www.dirm.nord-atlantique-manche-ouest.developpement-durable.gouv.fr/IMG/pdf/Rapport\\_de\\_M-Daniel\\_Fasquelle\\_De\\_pute\\_du\\_Pas-de-Calais\\_cle236511.pdf](http://www.dirm.nord-atlantique-manche-ouest.developpement-durable.gouv.fr/IMG/pdf/Rapport_de_M-Daniel_Fasquelle_De_pute_du_Pas-de-Calais_cle236511.pdf)  
[http://archives.gouvernement.fr/fillon\\_version2/sites/default/files/fichiers\\_joints/05.02\\_Rapport\\_de\\_Louis\\_GUEDON\\_depute\\_de\\_la\\_Vendee\\_sur\\_la\\_peche.pdf](http://archives.gouvernement.fr/fillon_version2/sites/default/files/fichiers_joints/05.02_Rapport_de_Louis_GUEDON_depute_de_la_Vendee_sur_la_peche.pdf)

<sup>195</sup> Pierre BERNIER écrivait le sursis de façade des pêcheurs canadiens dans les processus d'installation du capitalisme à la pêche : « *Puisque la totalité des pêcheurs de St Paul dépend de l'aide étatique pour réaliser les conditions de la production mais également pour survivre, on peut facilement avancer que le maintien de leur activité n'est qu'artificiel.* » (Bernier, 1981). Le chercheur québécois mettait également en avant le processus de discrimination et d'exclusion lié aux attributions d'aides, ainsi que la prolétarianisation des petits pêcheurs, contraints d'abandonner un mode traditionnel pour se tourner vers d'autres activités, ou d'augmenter leur productivité via la mécanisation, c'est-à-dire également leur dépendance aux marchés et aux subventions sans profiter de revenus à la hauteur des investissements.

<sup>196</sup> L'efficacité médiatique de Bloom dans la pêche est comparable à celle des actions menées par L214, association qui a rendu public des captations vidéo des intérieurs des abattoirs, habituellement invisibles.

<sup>197</sup> La gestion des quotas européens par l'Etat et par les OP a un impact direct, chaque année au mois de décembre, sur les revenus annuels des marins. Ce modèle de gestion n'a cependant pas d'impact sur le contrôle de la puissance et capacité de pêche du navire.

Dans un numéro spécial de la revue *Social Science Information*<sup>198</sup>, j'ai tenté en compagnie de Jeremie Brugidou (Université Paris 8, EDESTA), de décentrer la question de l'anthropocène à l'épreuve de l'Océan. La première réalité à laquelle l'humain est confronté en écosystème marin, et particulièrement donc lorsqu'il vit et travaille sur le littoral, est celle d'un *oceanic return*, ou réponse de l'océan. L'océan ne sédimente<sup>199</sup> pas comme la terre, et nos déchets se retrouvent à former des continents flottants de microplastiques, envahir la chaîne alimentaire - comme le mercure dans les chairs du poisson - pour nous frapper en retour. Le niveau de la mer augmente et le littoral doit s'adapter, réfléchir à des solutions, qui sont souvent indépendantes des décisions locales. Des îles du monde entier disparaissent sous l'action des extracteurs de sable et de granulats, et des projets sont régulièrement débattus concernant les côtes bretonnes<sup>200</sup>. Des fragments de continents menacent de devenir<sup>201</sup> ou de redevenir<sup>202</sup> des îles. Les algues « mutantes »<sup>203</sup> menacent les santés et les économies littorales.

Ces transformations écologiques touchent évidemment avec plus de force les populations démunies, quand les classes supérieures trouvent des moyens de « résilience »

---

<sup>198</sup> CLOUETTE & BRUGIDOU (dir.), « AntropOcean », *SSI*, Special Issue, 57, 3, Automne 2018

<sup>199</sup> Le suffixe « cène », qui se rapporte à une nouvelle ère géologique implique une histoire marquée par la sédimentation des éléments.

<sup>200</sup> Se référer aux documents réunis depuis 2006 par le collectif Le Peuple des Dunes pour s'opposer aux projets des groupes Lafarge, Roullier, Italcementi, etc. : <http://peupledesdunesentregor.com/spip.php?article23>

<sup>201</sup> « "It's not that we expect sea levels to rise at some point in the future – they are already rising. (...) Until now I haven't given much thought to the idea that Osaka too could be engulfed by rising sea levels." Kaori Akazawa, a nursing care consultant, said flooding was a consideration when she was deciding where in Osaka to live. "When I moved here I talked to my colleagues about the risks," she said. "That's why I've always rented apartments on the fourth storey or higher. "It's worrying, but I've never considered moving." » ; « The three-degree world: the cities that will be drowned by global warming - The UN is warning that we are now on course for 3C of global warming. This will ultimately redraw the map of the world », Josh HOLDER, Niko KOMMENDA and Jonathan WATTS, *The Guardian*, 3 novembre, 2017 : <https://www.theguardian.com/cities/ng-interactive/2017/nov/03/three-degree-world-cities-drowned-global-warming>

<sup>202</sup> De nombreux ports sont menacés par l'érosion littorale, du fait des terrains gagnés sur la grève pendant la phase d'industrialisation et d'urbanisation, comme Saint-Malo. En Finistère, l'île Tudy, restée île jusqu'au milieu des années 1850 puis poldérisée au moyen d'une digue, est de nouveau menacée par l'élévation du niveau de la mer.

<sup>203</sup> Les sargasses aux Antilles, les algues vertes en Bretagne sont des exemples manifestes de ce que Félix Guattari appelle les « algues mutantes » (GUATTARI, 1989), censées alerter les humains sur la nécessité de pratiquer une écosophie, c'est-à-dire un renversement des perspectives écologiques (sociales, environnementales et mentales) pour habiter le monde autrement que sous la contrainte des rendements du capitalisme industriel (GUATTARI parle de « Capitalisme Mondial Intégré »). Leurs vapeurs toxiques de ces algues rendent malades les êtres vivants, mais sont également capables de faire tomber en panne des appareils électriques. Les projets d'industrie touristique, qui constituent l'idéal des gestionnaires pour relancer la croissance économique et la productivité de territoires locaux, sont ainsi menacés par les ruines du productivisme agroalimentaire et de l'agriculture intensive qu'ils devraient remplacer.



et de « durabilité ». Deux mots qui, en miroir, font les beaux jours de l'industrie agroalimentaire. Les rapports politiques pointant du doigt la diversité de la filière et des responsabilités écologiques s'y exprimant n'ont en effet que peu d'échos dans les restructurations des flottilles. Le rapport du député Daniel Fasquelle pour « sauver la pêche française » présenté à l'Assemblée nationale en 2011 montre cette disparité : « *Selon une étude de l'Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer (Ifremer), les navires de moins de 12 mètres pêchant aux arts dormants consomment en moyenne 13 000 litres de gazole par an, les chalutiers de 12 à 24 mètres 231 307 litres de gazole par an et les chalutiers de 24 à 40 mètres, 552 000 litres de gazole par an, soit un rapport au sein du même secteur de 1 à 42* ». Comment encore parler d'un « monde à part » homogène, quand un tel rapport se joue ? Et comment considérer « à part » la pêche, au cœur de la « crise » environnementale et économique, elle-même indissociable du mouvement générateur du Capital décrit par Marx comme abolisseur de l'espace et du temps ?<sup>204</sup> C'est ce qu'évoque David Harvey quand il déconstruit la « géographie du capitalisme » : « *The oceans have been trawled incessantly for food and all manner of wastes (some toxic in relation to all forms of life) have been spread across the earth. The long-term environmental changes wrought by human actions throughout the whole of our history have been enormous. The changes wrought under capitalism have been even more so. What was given us by nature has long been superseded by what has been humanly constructed. Capitalism's geography is increasingly self-produced.* » (Harvey, 2010<sup>205</sup>). La recomposition du capitalisme, dont l'impact anthropocénique fait parler certains auteurs de « capitalocène » plus que « d'anthropocène » (Moore & al., 2016<sup>206</sup>), s'effectue au sein de l'industrie à travers un travail de *greenwashing*, mais elle se joue également à travers la diversification des activités des territoires. Le parti pris par la Région d'investir massivement dans des marchés du tertiaire, et l'ouverture de marchés industriels en dehors de la tradition agroalimentaire participe de cette paranoïa de la vulnérabilité propre au

<sup>204</sup> Dans les *Grundrisse*, mais aussi au premier chapitre du *Manifeste*, est décrit le caractère « cosmopolite », et expansionniste du capitalisme, ne pouvant fonctionner qu'en surpassant les barrières, et qu'en supprimant les frontières du local au profit d' « une seule frontière ».

<sup>205</sup> Traduction : « Les Océans ont été chalutés incessamment pour de la nourriture et toutes sortes de déchets (certains toxiques pour toutes formes de vie) ont été répandues sur la Terre. Les changements environnementaux durables forgés par les actions humaines tout au long de notre histoire ont été énormes. Les changements forgés sous le capitalisme l'ont été encore plus. Ce qui nous a été donné par la Nature a depuis longtemps été remplacé par ce qui a été construit par les humains. La géographie du Capitalisme est de plus en plus auto-produite. »

<sup>206</sup> Voir aussi MALM, 2017 ; MOORE, 2013 ; VERGÈS, 2017 ; HARAWAY, 2016...

capitalisme, tout en promettant aux Bretons une « résilience » de pointe. Les rentabilités économiques continuent d'être croissantes à la pêche, mais le discours reste alarmiste, à l'image du secteur agro-alimentaire breton dans lequel elle s'inscrit. Il faut dire que la tertiarisation de l'emploi français ne fait que s'intensifier depuis la crise économique du milieu des années 2000, et que les emplois industriels ne cessent de diminuer<sup>207</sup>. En Bretagne, ces dynamiques sont également présentes et concernent notamment l'emploi dans l'industrie agroalimentaire<sup>208</sup>. L'importance du tourisme<sup>209</sup>, accentuée chaque année, est une évolution conjointe de la montée des sensibilités environnementales. Les mutations du littoral voient les flottilles de petits pêcheurs peiner à se maintenir face à une industrie qui réarme sous des dynamiques de concentration de capitaux, tandis que les anciens ports de pêche accueillent fêtes maritimes patrimoniales et infrastructures de loisirs ou de plaisance. Ces « crises » sont davantage des crépuscules interminables, qui durent depuis presque deux siècles, entre chroniques de la mort annoncée et toujours repoussée de l'activité de pêche, développement d'une économie verte et marine (EMR) et aménagement touristique des côtes. La difficulté des investissements et le repli des ressources ont creusé un chemin vers le *crash* du modèle chalutier breton, ouvrant d'autres voix et d'autres marchés pour se réinventer. « *The historical geography of capitalism is littered with examples of such overaccumulation crises* » (Harvey, 2010).

La « crise » actuelle semble cependant être une situation dans laquelle les géographies sociales et écologiques se réinventent non plus seulement à travers le caractère opératoire d'une recomposition créative du capitalisme industriel face à ces barrières, mais aussi par la mutation des mentalités générationnelles. Les jeunes pêcheurs bretons, s'ils subissent différentes métamorphoses imposées par l'ère de l'entrepreneuriat, proposent des installations hybrides dans l'activité. L'appropriation de modèles alternatifs de pêche de plus petite taille va de pair avec des compositions opportunistes et

<sup>207</sup> « Soixante ans d'économie française : des mutations structurelles profondes », Gérard BOUVIER et Charles PILARSKI, division Synthèses des biens et services, Insee, 2008

<sup>208</sup> La stabilisation de l'emploi dans les pôles urbains moyens en Bretagne est due à la perte de vitesse de l'agroalimentaire/agriculture et à la montée conjointe des services et de l'hébergement/restauration. (Insee, « Une répartition plus homogène de l'emploi en Bretagne », Laurent AUZET, Insee - Tiphaine VAULÉON, Stagiaire Insee, 2016 / « En matière d'emploi, les métropoles ont davantage résisté à la crise », Marianne BORZIC, direction régionale de l'Insee des Pays de la Loire, Thomas LE JEANNIC, direction générale de l'Insee, 2014)

<sup>209</sup> Notons au passage qu'Alexis GOURVENNEC, à l'origine de l'installation du modèle productiviste agricole en Bretagne, notamment à travers la direction de la Société d'Initiatives et de Coopération Agricole (SICA) du Léon, est aussi à l'origine de la Brittany Ferries, qui est un des plus gros armements français de marine à passagers.

intérimaires sur les ruines actives du modèle principal des chalutiers créé dans les années 1980, modèle dont la nouvelle génération est aussi destinée à incarner le patrimoine vivant<sup>210</sup>, la « fresque vivante » (Tornatore, 2005) assurant sa « durabilité ». « *Les choses, en tant qu'elles sont posées comme des ressources à gérer patrimoniallement sont, ipso facto, "instituées" comme héritées, indivises et irremplaçables, (...) les hommes qui en usent (qu'ils en parlent ou qu'ils les utilisent) se trouvent être qualifiés en tant que descendants, solidaires et comptables* » (Micoud, 1990). Dans un sens, la gestion de la « crise » ou par la « crise » bretonne assimile deux modes de gestion territoriale des « stocks d'opportunités économiques d'un territoire » repérées par Yves Barel (Barel, 1981 ; 1984), un mode capitaliste d'une part et patrimonial de l'autre. Ou pour le dire autrement, la gestion capitaliste prend une tournure patrimoniale, tout en veillant à ne pas « perdre en *output* économique », ce qui impose de trouver une « cohérence » entre la « modernité » de l'industrie agroalimentaire et la « société locale » à travers ce que Barel appelle « paradoxe » de la « société duale », où le capitalisme omniprésent est beaucoup plus ramifié et diversifié que « le capitalisme de papa ». La géographie laissée par la crise de la pêche au XXI<sup>e</sup> siècle, entre « troisième révolution industrielle », développement du tourisme et relance des armements industriels de chalutiers sous prétexte de retour des stocks et d'un gasoil abordable, ne laisse cependant pas les jeunes pêcheurs avides d'alternatives sans capacité d'action face à cette omniprésence.

Le chapitre 3 porte sur les tensions entre les mutations du secteur agroalimentaire breton et la patrimonialisation de ses ports, témoins du déclin des flottilles et de la montée de l'industrie touristique. Tantôt voué à devenir acteurs d'un patrimoine vivant, tantôt destinés à servir les intérêts de gros armements sur des navires en décalage avec leurs aspirations, la nouvelle génération cherche à se faire une place dans un contexte de désindustrialisation et dans une communauté professionnelle sans tradition militante. Le chapitre 4 explore quant à lui la question de l'identité professionnelle et de ses mutations « à marche forcée » (Delbos & Prémel, 1995), notamment en ce qui concerne le caractère tantôt présenté comme « artisanal », tantôt comme « industriel » de la filière. Une analyse de ces dynamiques et discours permet de présenter les enjeux de pouvoir, parfois en terme de classe, parfois en terme de subalternité, d'un monde professionnel faisant partie d'une économie globalisée et au coeur des problématiques environnementales.

---

<sup>210</sup> André MICOUD insiste sur le caractère « vivant » des ressources patrimoniales.

### Chapitre III

#### « Crises » et cycles de la pêche

#### sur un territoire « sinistré mais euphorique »

---

La « crise » installée sur le littoral breton depuis les années 1970 n'est ni le seuil d'une nouvelle époque, ni le bout d'une impasse. Il s'agit de l'un des volets de la France en mutation (Kokoreff & Rodriguez, 2004), en métamorphose<sup>211</sup> (Castel, 1995), entre permanence et changements économiques et sociaux. Ces changements sont ceux d'un littoral de plus en plus touristique et d'un territoire qui encourage les investissements dans le secteur du tertiaire et des *start-ups* technologiques. Les industries agroalimentaires, caractéristiques du modèle breton (Canévet, 1992), se maintiennent relativement bien mais les plus petites unités de production ont du mal à résister aux propositions de rachats. A une concentration des capitaux, s'ajoute une transformation majeure : ces mutations industrielles impliquent nécessairement une mutation des modes de vie des populations.

Ces politiques économiques sont des « politiques de la culture », comme l'a montré Stuart Hall vis-à-vis de l'Angleterre de Thatcher, des fermetures de mines et de la fabrication d'une identité nationaliste qui lisse les rapports de classe. Il est facile d'oublier ou d'insister sur une histoire industrielle pour créer une tradition identitaire « toute faite » (Marx, 1852<sup>212</sup>), peu importe son impact environnemental et social. En fermant des sites, on ferme les portes tantôt d'une vitrine, tantôt d'une armoire opaque de l'histoire. En

---

<sup>211</sup> Robert CASTEL, *Les métamorphoses de la question sociale*, 1995, p. 21 : « dégager les transformations historiques de ce modèle, souligner ce que ses principales cristallisations comportent à la fois de nouveau et de permanent, fût-ce sous des formes qui ne les rendent pas immédiatement reconnaissables ».

<sup>212</sup> « Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas de plein gré, dans des circonstances librement choisies; celles-ci, ils les trouvent au contraire toutes faites, données, héritage du passé » (MARX, *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte*, 1994 (1852), p. 437)

Bretagne, la mémoire collective garde en tête le souvenir d'une tradition entre terre et mer, pêche et agriculture, ayant mené au développement d'une industrie agroalimentaire productiviste, de transformation et de distribution. Une vitrine qui éclipse d'autres histoires, comme celle des mines d'extraction de plomb et d'argent (Lozac'h, Brouard, Duterne, 2017 ; Schrijen, thèse en cours), alors qu'elles employaient des milliers de personnes en centre-bretagne et que la géologie du territoire et la chimie du sol en sont encore marquées<sup>213</sup>. Une histoire qui réapparaît timidement à l'heure où les projets de mines sont relancés et qui montre les enjeux de l'écriture de l'histoire industrielle régionale. Dans la pêche, c'est un crépuscule inverse qui se joue, puisque cette très forte identité maritime se remodèle à l'heure où le productivisme qui l'a produite doit composer avec des mentalités écologiques qui s'y opposent, des ressources déclinantes, des normes environnementales plus contraignantes et un contexte industriel qui voit le tourisme gagner du terrain sur l'agroalimentaire, en particulier maritime. En ce sens, il s'agit d'un monde « sinistré mais euphorique » (Morvan, 2002).

Douarnenez incarne sans doute le plus puissamment cette crise économique mais aussi identitaire de la pêche, avec son passé portuaire mythique, rassemblant des milliers de navires et de marins sur ses quais. Celle que l'on appelle la « ville rouge » a perdu sa flottille et s'est retrouvée en grande difficulté. De bastion communiste, la mairie est brutalement passée à droite, sans pour autant perdre un noyau associatif très puissant. Fin 2018, l'avocate d'affaires Stéphanie Stein vient de racheter plusieurs bâtiments de Douarnenez pour y héberger des projets culturels, profitant d'un contexte immobilier de prix très bas pour une commune littorale, ainsi que du bouillonnement associatif pour lequel la ville est connue. Sur le port du Rosmeur, l'Abri du marin, fondé par Jacques de Thézac dans le but d'offrir un espace d'hébergement aux marins-pêcheurs sans autre toit que les bars de la rade, est ainsi reconverti en lieu d'exposition et d'hôtellerie de luxe. Quelques rues plus loin, se trouve l'usine Chancerelle. En mars 2015, alors que je marchais sur le port en fin de soirée, j'avais été surpris de voir l'usine encore ouverte en pleine nuit. Des ouvrières qui fumaient à l'extérieur m'avait alors expliqué que l'ensemble des travailleurs étaient réunis pour fêter la dernière soirée sur le site portuaire. L'usine

---

<sup>213</sup> L'invisibilité de cette tradition industrielle tient également au fait que les relevés de chimie dans cette région sont commandés pour être mesurés dans l'eau et non dans les sédiments. Or ces métaux, absents de l'eau, sont encore très présents dans les sédiments (informations fournies par les biologistes du LEMAR dans le cadre du séminaire de printemps d'APOLIMER à Plouzané).

fermait, pour être relocalisée dans une zone à l'extérieur de la ville. A peine trois ans plus tard, l'usine est investie par la porteuse de projets comme « Maison des Lumières », une « friche artistique » qui ressemble ainsi à de nombreux autres lieux industriels touchés par la crise et réinvestis par la spéculation capitaliste propre à toute gentrification. À l'envie de capitaliser sur une image de marque identitaire, s'ajoute les enjeux de pouvoirs d'un capitalisme industriel très bien installé politiquement en Bretagne.

### 3.1. « Ça va être sinistré après, comme dans le Nord avec les mines »

#### *Eschatologies plurielles*

[Carnet de terrain - Pascal, 43 ans, patron-pêcheur au large de l'Atlantique, pendant un quart à bord du dernier chalutier du large du port de Concarneau]

« — *C'est la fin de la pêche en France et il n'y a plus assez de monde pour un mouvement, les gars sont résignés, ils attendent la retraite. Moi je fais max mes dix ans et après c'est mort, ce sera fini. Ça va être sinistré après, comme dans le Nord avec les mines »* Pascal change de chaîne sur la télévision. « *Y a eu des moment qui ont chauffé, avec Rungis. Dans la pêche quand tu ne peux pas pêcher tu ne gagnes rien et on arrive à des folies rapidement quand on est en groupe. Avec certains ministres, ça se passait bien. Pensec c'était bien. Même... Même trop bien en fait, on a construit trop et beaucoup ont fait faillite. T'avais commandé une fois un bateau paf, on t'appelait, "Bonjour vous voulez pas construire un bateau" et paf, tu signais. Il était du coin, Pensec<sup>214</sup>, il savait ce qu'il faisait. »*

A la télévision, une publicité du groupe Intermarché présente des agriculteurs laitiers bretons dans leur champ, puis des laiteries bretonnes, et enfin des rayons de supermarchés bretons.

« — *Qu'est-ce qu'on se marre quand on voit les madame Loik et caetera à*

<sup>214</sup> Louis LE PENSEC, homme politique finistérien, a notamment été ministre de la mer du premier et du deuxième gouvernement de Pierre MAUROU (mai 1981 - mars 1983) et de Michel ROCARD (mai 1988 - juin 1988) et ministre de l'Agriculture et de la Pêche du gouvernement de Lionel JOSPIN (juin 1997 octobre 1998).

*la télé ! C'est n'importe quoi ! » me dit Pascal. Une seconde publicité Intermarché est diffusée, montrant cette fois-ci des pêcheurs du large, puis au port du Guilvinec, et enfin jusqu'au rayon poissonnerie d'un supermarché. Pascal reconnaît le bateau.*

*« — Oui madame Loïk c'est vraiment cliché quoi, mais bon ça a du vrai et du bon, le cliché. L'Irlande, si tu t'éloignes un peu rapidement, tu vois c'est très vert, t'as les petits murets de brique entre les terrains, les chaumières, et caetera, ça ressemble pas mal au cliché aussi. »*

Pascal décide d'aller prendre une douche, je tiens la barre en passerelle pendant le trait, le temps qu'il revienne (c'est le seul de l'équipage à prendre une douche durant cette marée de quinze jours)

(...)

Déjeuner du midi : le journal télévisé évoque les « guerres du lait » de Bretagne. La conversation tourne autour de la dépendance aux prix fixés par les acheteurs, et non par les producteurs. On insiste ainsi plusieurs fois sur le parallèle avec d'autres secteurs industriels de production ou d'extraction, avec l'idée que la surproduction a rendu vulnérable les pêcheurs comme les agriculteurs, et que l'épuisement des ressources a rapproché le destin des matelots de celui des mineurs<sup>215</sup>.

Pascal, environ 43 ans, a d'abord été matelot quelques années avant de rapidement devenir patron à son compte sur un navire hauturier. Il a ensuite vendu son premier bateau à un Irlandais, pour construire le bateau sur lequel il « patronne » encore aujourd'hui. Pascal a évité de près la faillite qu'il évoque en acceptant la proposition de rachat du navire par un gros armement de la Région (lui-même issu de la fusion de plusieurs gros armements bretons). Pascal est donc salarié, et dispose ainsi d'une plus grande liberté face aux aléas de l'activité. Il est marié, père de deux enfants - un fils en école primaire et une fille collégienne -, et possède une maison dans la campagne concarnoise. Il ne passe pas

<sup>215</sup> Paul JORION, dans la préface qu'il rédige pour la réédition de ses *Pêcheurs d'Houat* aux Editions du Croquant en 2012, trente ans après son ethnographie, écrit : « La mer, en-dehors du mois d'août, c'est une sacrée peau de vache. Peu d'accidents à la pêche qui ne soient pas mortels, comme à la mine, comme à l'armée. Le prix des captures est devenu "objectif", traduisez : "Il n'y a plus que le point de vue de l'acheteur qui compte". Plus moyen de "défendre sa pêche", comme on le faisait avant. On n'arrête pas le progrès. On n'arrête pas le retour en force de la loi du plus fort, devrait-on dire. » (2012)

assez de temps à terre pour s'occuper de ses deux petites voitures de collection, une passion qu'il garde au large grâce à l'écran toujours allumé sur des émissions qui passent en boucle sur les chaînes de la TNT, *Pawn Stars*, *Occasions à saisir (Wheeler Dealers)*, ou *Vintage Garage*. Son petit garçon, comme sa fille adolescente n'ont jamais montré d'intérêt pour le métier de la pêche, et Pascal préfère que ses enfants s'orientent vers d'autres professions. Pour lui, le crépuscule de la pêche est tout à fait comparable au crépuscule industriel qui a touché le secteur minier du Nord de la France dans les années 1970, jusqu'à la fermeture du dernier site en 1983. Selon le pêcheur, la difficulté du travail et la surexploitation ont mené l'activité vers sa ruine. Pourtant, il continue d'avoir un regard positif sur les « années Pensec », durant lesquelles une certaine émulation se faisait sentir dans les flottilles neuves, aux nombreux équipages, avant la faillite. Pascal poursuit son activité car il est devenu salarié d'un grand groupe d'armement. Ce grand groupe a lui aussi fait faillite, deux fois dont une fois après mon embarquement à bord du navire que Pascal patronne. Les deux fois, l'armement a trouvé repreneur, mais les marins ont été au chômage technique durant de longues périodes. Le chalutier hauturier en question a changé de nom plusieurs fois, car il n'était pas touché par la réduction de flottille, malgré son état vieillissant.

A l'approche du Brexit, l'avenir de l'armement est très incertain, d'autant que les navires ne sont pas équipés pour répondre à l'obligation de débarquement des rejets en vigueur depuis 2019. Pascal confie plusieurs fois ses préoccupations quant à ce modèle industriel qui n'envisage l'activité de pêche qu'à court terme. Fatigué par la précarité du modèle hauturier qui lui paraissait si prometteur à ses débuts, et par une réduction des flottilles qui le rend de plus en plus seul au large, il espère qu'il pourra naviguer les dix ans qu'il lui reste avant la retraite. Loin d'espérer un retour au modèle « artisan », c'est-à-dire du patron embarqué propriétaire du navire, il sait que seuls les grands groupes peuvent donner l'illusion de la « durabilité » du métier. Ainsi, les navires mis en scène dans la publicité d'Intermarché qui passe au moment de l'échange retranscrit plus haut sont ceux de l'armement Scapêche, qui appartient à la *holding* ITM Entreprises (Les Mousquetaires) et réussissent ainsi à conserver une activité de pêche au large. Le seul espoir d'un maintien de l'activité de Pascal, la pêche au large, est incarné par la concentration des capitaux au profit de ces groupes. En parallèle, les produits de petite pêche offrent un atout marketing écologique et un discours social à ces grands groupes de



distribution entrés sous criée, lesquels contribuent pourtant à casser les prix et rendent dépendants les pêcheurs vis-à-vis de leurs réseaux de vente.

### Une publicité Intermarché

Fig. 1 : Publicité Intermarché (Scapêche) tournée au port du Guilvinec.  
<https://www.youtube.com/watch?v=HKWMqd9wZm0>



Fig. 1 : Publicité Intermarché - Filière Lait  
<https://www.youtube.com/watch?v=wWpw-kNvcUk>



Pascal n'est pas le seul à avoir ce regard désabusé sur l'activité de pêche qu'il pratique depuis ses débuts. Sur le pont des matelots, Gwendal, qui a commencé la pêche au même moment que Pascal, tient à peu près le même discours :

« — *Vivement la retraite. Encore dix ans, j'm'en fous si ça se pète la gueule après, métier d'merde ! C'est amené à disparaître rapidement. A Douarnenez c'était blindé de bateaux y a plus rien, au Guil*<sup>216</sup>, *y avait pas de place pour se garer, maintenant t'as que ça de la place, plein de place, à Loctudy y a plus rien non plus... C'est les Espagnols et les Irlandais. Et nous on se tape des boscos portugais tous alcolos. Si, faut partir au Surf sinon, près du Cameroun là, mais y a le risque de se faire payer comme un Africain, et puis c'est sur le déclin aussi. »*

[Carnet de terrain - Gwendal, matelot, 40 ans, au large de l'Atlantique, après un trait de chalut]

La crise de la pêche bretonne, qui voit certains métiers se transformer, ou évoluer n'a pas le même impact sur tous les hommes qui composent la filière. Si certains armements industriels font a priori mentir Pascal en réinvestissant dans la construction de chalutiers, la crise est un mot-valise pour exprimer une souffrance de plus en plus tangible à bord. Le modèle productiviste reproduit des schémas d'exploitation ayant fatigués les travailleurs de toute une génération, dans des cycles alternant surexploitation et période de faillite. Ces travailleurs dénoncent la transformation du métier de marin en « métier de merde », une expression entendue de nombreuses fois à bord des navires de mon terrain. Ils attendent la retraite avec désillusion, à l'image de ce matelot du large possédant plus de vingt ans de mer et fatigué de l'instabilité, comme de la pénibilité, de conditions de travail davantage en crise que la structure économique elle-même. Gwendal est divorcé, père d'un jeune homme en apprentissage dans le bâtiment. Plus catégorique que Pascal, qui constate le désintérêt de ses enfants pour la profession, il a « *interdit à (son) branleur de faire la pêche, alors il est allé bosser sur les moteurs à terre, mécano. Tout sauf la pêche.* » Gwendal espère obtenir un arrêt pour accident du travail s'il trouve un médecin qui accepte de l'aider dans ses démarches, ou bien continuer bon an, mal an jusqu'à l'âge de la retraite qui approche. Il aimerait aller s'installer en Afrique, rejoindre une femme

---

<sup>216</sup> Abréviation courante pour « Le Guilvinec ».

qu'il a rencontrée sur internet et avec qui il a eu un second enfant. Il hésite à proposer sa candidature « au surf », c'est-à-dire sur les plateformes pétrolières *offshore* au large des deltas du littoral africain, à la fois espérant des garanties de salaire moins aléatoire qu'à la pêche, et des conditions de travail plus souples, lui permettant d'aller en Afrique plus souvent. Mais c'est encore à la pêche qu'il trouve les contrats les plus faciles pour faire un salaire lui permettant de vivre entre le Finistère et l'Afrique, et de subvenir aux besoins de son premier fils vivant avec lui en Bretagne. On retrouve dans la bouche du matelot de carrière la même résignation que dans la bouche du patron embarqué, c'est-à-dire une résignation à voir un métier extrêmement difficile, aléatoire par nature, peiner à rester non seulement rentable, mais exaltant, et par là-même attractif. D'où l'envie pour bon nombre d'anciens, de se résigner à une posture du type « après nous, le chaos », comme les derniers Mohicans du « grand métier » des terre-neuvas de Jean Recher (Recher, 1977), dont il louait le courage et la résistance tout en les qualifiant de « bagnards de la mer ». Comme si l'industrie à la pêche ne savait proposer que des conditions de travail menant à l'essoufflement, des ressources comme des aspirations de générations de main d'œuvre.

### ***Monde flottant***

La pêche bretonne, comme le bassin minier est un « fait social total » (Schwartz, 1990 ; Deldrève, 1999). Schwartz observait dans le Nord la transformation des sociabilités, entre permanences des pratiques et changements des contextes. Les analogies ne s'arrêtent pas simplement à ces réductions à peau de chagrin des bassins d'emplois. Ce sont aussi les stratégies portées par les décideurs qu'on retrouve similairement sur les deux territoires, avec une priorité mise sur le développement d'industries de production d'énergie, ou des technologies de la communication. Les deux régions investissent depuis les années 2010 dans des projets de « *troisième révolution industrielle* ». L'homme d'affaires Jeremy Rifkin, auteur de l'expression, a piloté dans le Nord de la France un ensemble de prospectives commandé par des investisseurs publics et privés en 2012. En Bretagne, cette troisième révolution industrielle est incarnée par une dynamique économique générale de partenariats public/privé. On trouve, par exemple, l'entreprise Bolloré, à l'origine centrée sur la production familiale de papier, et aujourd'hui multinationale diversifiée, notamment dans les secteurs des énergies, du transport et de la

communication, fer de lance de cette « *roisième révolution industrielle* ». Mais l'industrie agroalimentaire, elle aussi, sait adapter ses investissements aux tendances et aux nouveaux marchés, à l'image du financement massif dans l'incubateur de *start up* brestois *West Web Valley* de la part du géant du lait Triskalia<sup>217</sup>, historique « État dans l'État » pour le monde agricole, puisque la structure est la dernière évolution institutionnelle de l'Office de Landerneau, ou coopération agricole.

A cette mutation industrielle, s'ajoute une mutation du rapport des Français à l'environnement. Les pêcheurs se retrouvent face à la « transition énergétique », dans des phases de constantes résistances et négociations. Les discours officiels, des comités des pêches ou des organisations de producteurs (O.P.), comme les discours informels des réseaux sociaux, développent un discours de dédramatisation de la profession, et doivent mener des campagnes de lobbying pour conserver leur activité. On parle même, au sujet des actions menées par les grandes O.N.G. dans les mers du sud, d'accaparement des mers (rapport du *World Forum of Fisher Peoples*, 2014<sup>218</sup>). La suppression ou réduction des flottilles accomode bien les transitions touristiques des territoires littoraux, qui cherchent de plus en plus à jouer la carte de l'écologie. En première ligne, ce sont les pêcheurs côtiers qui sont touchés par ces transformations, puisque les installations de différents projets industriels du capitalisme vert, tels que les Énergies Marines Renouvelables (EMR), ou encore les activités d'extraction de granulats et d'immersion de sédiments sont souvent pensées dans la bande des dix milles\*, cette « zone côtière » qui constitue la partie la plus exploitée de l'océan (Trouillet, 2004). C'est également là que s'étend le périmètre des aires marines protégées, en concurrence avec l'activité de pêche. De plus, celle-ci est jugée déloyale, du fait du caractère « fixe » des aménagements, opposé dans les discours au déplacement des pêcheurs (De Cacqueray, 2012). Des débats et négociations se poursuivent alors à différentes échelles de décisions pour définir si la pêche est une activité « compatible » avec ces nouveaux usages (De Cacqueray, 2012 ; Kermagoret, 2014 ; Oiry, 2017).

Pour les pêcheurs, ce n'est pas seulement les zones de travail en mer qui mutent, mais aussi les paysages portuaires, de plus en plus tournés vers la plaisance et vers les loisirs touristiques. D'une certaine manière, c'est la remise en question d'un « modèle »

---

<sup>217</sup> <https://www.ouest-france.fr/bretagne/west-web-valley-triskalia-va-investir-un-million-dans-des-startups-5288268> / <https://www.triskalia.fr/actualites/triskalia-investit-west-web-valley/>

<sup>218</sup> En ligne : [http://worldfishers.org/wp-content/uploads/2014/08/The\\_Global\\_Ocean\\_Grab-FR.pdf](http://worldfishers.org/wp-content/uploads/2014/08/The_Global_Ocean_Grab-FR.pdf)

(Canévet, 1992) agro-alimentaire breton, qui s'incarne dans les paysages et usages de cette troisième révolution industrielle bretonne, avec ses persistances et ses changements. Le modèle productiviste, fondateur pour l'économie de la région au second XX<sup>e</sup> siècle, a mis en place un paysage mental autour des activités agro-alimentaires. Si le territoire continue de mettre en avant sa particularité agro-alimentaire, comme le montre la campagne de pêche Intermarché qui passe à la télévision dans la note de terrain introductive de ce chapitre, l'agriculture et la filière de la pêche bretonne voient des bouleversements s'opérer depuis les années 1990 et l'introduction d'exploitations familiales dans les marchés mondiaux, dans les concurrences avec des produits importés notamment. Ces bouleversements sont accentués par les transferts de priorités industrielles définies par la région, qui se traduisent par des métamorphoses identitaires et la relégation au rang du patrimoine de certaines activités dites « traditionnelles ».

La pêche reste un « monde flottant », à la fois immobile (car ancré sur le territoire depuis toujours) et en mouvement constant (car soumis aux fluctuations économiques et culturelles), se définissant toujours par rapport au milieu naturel océanique, écologie mouvante paradigmatique. L'instabilité du milieu est en effet mise en avant dans les descriptions des « sociétés littorales », participant d'une affirmation paradoxale qui voudrait que ces contraintes naturelles modèlent des pratiques régies en priorité par une économie de marché (Geistdœrfer, 2007). Ce « monde flottant » n'est donc pas une exception du paysage du capitalisme industriel occidental. De nombreux chercheurs avant moi ont d'ailleurs montré que la « crise » du monde de la pêche est une réalité qui remonte à plusieurs siècles, aussi bien que l'âge d'or théorique qui l'accompagne en miroir. Geneviève Prémel évoque le cas de l'un des premiers préfets de Bretagne qui alerte en 1804 sur « la grave crise de la profession » et la remet en perspective avec une époque « florissante » précédant la Révolution (Delbos et Prémel, 1995). Jean-Christophe Fichou, historien de la pêche en Bretagne et des débuts de son industrialisation, écrit : « *Sur le littoral atlantique, le monde de la sardine est secoué par des crises cycliques depuis le début de sa pêche et, plus encore depuis la mise au point de la technique de mise en conserve de ce poisson à la fin des années 1820* » (Fichou, 2009). A chaque époque, son âge d'or poissonneux, la pêche à la sardine douarneniste pendant un temps, la pêche à la langoustine bigoudenne à une autre époque. Et fatalement, parce que les stocks ne sont pas maîtrisables entièrement, les âges d'or voient des crises apparaître en cycle. Aux crises

sardinières, ont succédé d'autres crises « irrémédiables » et pourtant « surmontées » (Delbos & Prémel, 1995), à l'image des crises du gazole<sup>219</sup> durant la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, et notamment les crises de 1993 et 2007, fondamentales pour comprendre le contexte actuel de la profession.

### ***1993 et 2007 : des luttes***

En 1993 et 1994, a lieu le moment le plus fort de l'histoire des luttes sociales dans le secteur de la pêche. Les pêcheurs se mobilisent surtout pour protester contre la hausse de l'importation, conjuguée à une dégradation des cours des espèces en criées. La « crise » de 1993 - 1994 est en réalité une amplification de symptômes déjà connus depuis les années 1970. On observe alors dans la filière une succession de crises commerciales et un tarissement de la ressource. Les patrons-pêcheurs, souvent endettés, se retrouvent dans l'incapacité de payer réparations, cotisations, et le système de rémunération de l'équipage à la part est directement touché. Favorable aux matelots en temps de prospérité il peut donner des gains nuls en temps de crise. De plus, l'impact des chutes de cours sur les armements contamine toute l'économie locale, directement déséquilibrée par les comportements des bateaux.

Les ports bretons, en particulier du Sud Finistère, se lancent dans un mouvement de revendications qui passe par la popularisation d'actions fortes (déversement de poisson, perturbations de trafics) et une sémantique du combat : le comité local, institutionnel, s'organise en « comité de survie », des « guérillas » sont revendiquées. La sociologie des manifestations agricoles a fait la différence entre deux types de « violences » : soit la violence est l'expression d'un désespoir de cause<sup>220</sup> et de « stratégies de survie ou de

<sup>219</sup> « En 2004, un “fonds gazole” avait été instauré, mais il avait été jugé incompatible avec la législation européenne sur les aides d'Etat, et supprimé en 2007. Le nouveau plan a été bâti avec un “gazole pêche” (totalement détaxé) à 50 centimes d'euros, alors que les pêcheurs évaluent à 30 centimes maximum ce que leurs entreprises peuvent supporter. Or il leur coûte désormais 70 centimes, et pourrait continuer de grimper. Pour un chalutier, le fioul représentait 15 % du chiffre d'affaires en 2004, autour de 30 % il y a six mois, et désormais plus de 50 %. » (Laetitia CLAVREUL, « La crise du gazole révèle les failles de la pêche française », *Le Monde*, 20 mai 2008). [http://www.lemonde.fr/economie/article/2008/05/20/la-crise-du-gazole-revele-les-failles-de-la-peche-francaise\\_1047264\\_3234.html](http://www.lemonde.fr/economie/article/2008/05/20/la-crise-du-gazole-revele-les-failles-de-la-peche-francaise_1047264_3234.html)

Les médias locaux continuent cependant de relayer les discours de l'industrie, relativisant, sous le qualificatif « honorable », la pollution de la filière : « À la hausse, le bilan carbone de la pêche mondiale reste honorable ; Une étude estime que les émissions mondiales de gaz à effet de serre (GES) de la pêche augmentent. Mais restent très inférieures à celles du secteur de la viande. »

<http://www.lemarin.fr/secteurs-activites/peche/31283-bilan-carbone-de-la-peche-bien-en-deca-de-la-viande>

<sup>220</sup> Ce « désespoir de cause » rejoint des réflexions de la philosophie politique sur les violentes manifestations des limites du pouvoir normatif, et sur le dysfonctionnement de ce cadre normatif, tels

violence » (Guillemin, 1984) que Guillemin emprunte à la sociologie américaine de la pauvreté (Rainwater, 1968). Soit il s'agit de logiques de négociations, allant de pair avec une existence médiatique, comme l'a souligné la sociologie des manifestations<sup>221</sup>. Guillemin cite le vigneron et homme politique du parti communiste, Emmanuel Maffre-Beaugé, pour expliciter cette première situation de violence, et pour distinguer d'une part une violence en négatif de celle de l'Etat valorisant la marchandisation de la paysannerie (« violence économique »<sup>222</sup>) et d'autre part une violence presque mise en scène, participant des logiques de négociation qui caractérisent aujourd'hui les actions de la FNSEA : « *Notre vie quotidienne est une lutte permanente contre toutes les violences naturelles, contre les fléaux brutaux de la nature. (...) Mais lorsqu'au fil des ans, la violence économique envahit notre existence au point de la compromettre, lorsqu'elle nous tenaille au point de nous enlever le goût du boire et du manger, alors, soudain, l'homme saisit sa faux pour la couper* » (Maffre-Baugé, 1976, pp. 314-315, cité par Guillemin, 1984).

Dans le cas des manifestations des pêcheurs de 1993 - 1994, associées dans les mémoires collectives à des moments d'expression de violence, les enjeux sont doubles. Sans véritables représentants, la profession n'a qu'un faible « répertoire protestataire », souvent marquée par des grèves de pêcheurs artisans vis-à-vis des usiniers bourgeois, luttes dont les armateurs du second XX<sup>e</sup> siècle les plus influents et médiatiques, à cheval entre l'activité commerciale et l'activité exploitante, ne peuvent pas vraiment revendiquer la tradition. La « violence » des marins, vulnérables et dépossédés de leurs moyens vitaux, est donc ensuite légitimée dans les discours des institutionnels et des quelques représentants de la profession, tout en étant fortement condamnée par ces mêmes acteurs, sur le modèle du « coup de folie » et de la « bêtise », tellement inexplicable qu'elle est forcément l'œuvre de « casseurs », et non de « pêcheurs »<sup>223</sup>. L'issue de la manifestation apparaît comme « tragique », mais la mobilisation médiatique est, de fait, un succès pour les marins, qui obtiennent des garanties de la part du gouvernement, soucieux qu'une convergence des luttes paysannes et maritimes ne fasse plus de dégâts.

---

que ARENDT, 2014 ; ZIMMERMANN, 1983 ; COSER, 1982.

<sup>221</sup> Voir travaux de Patrick CHAMPAGNE, Erik NEVEU, Pierre FAVRE, Olivier FILLIEULE, Edouard LYNCH...

<sup>222</sup> « La "violence économique" peut n'être pas moins douloureuse que la violence physique » (BRAUD, 1993).

<sup>223</sup> Voir le témoignage du maire de Rennes de l'époque Edmond HERVÉ dans le documentaire *L'incendie* (MORVAN, LE GUILLERMIC, 2014)

En 1993, ce sont les territoires bretons, et du pays bigouden en particulier, qui sont les premiers concernés par ces manifestations. Ce rôle de meneur est réactivé dans une action d'importance en deux temps : d'abord le saccage des pavillons de marée de Rungis dans la nuit du 2 au 3 février 1994, puis dans un second temps à Rennes, lors de violents affrontements avec la police sur la route du retour. L'action de destruction perpétrée au marché aux poissons avait contribué à forger la figure du pêcheur bigouden comme personnage principal du mouvement, mais c'est la manifestation de Rennes qui marque le plus les consciences collectives. Déçus des propositions du gouvernement, les pêcheurs s'arrêtent en effet dans la capitale bretonne, au moment où le maire Edmond Hervé reçoit Édouard Balladur, alors premier ministre, dans les locaux du parlement. Sur la place qui fait face au monument, on assiste à des scènes qui marqueront l'histoire des mouvements sociaux en Bretagne, et qui se solderont par l'incendie du Parlement et de ses fresques emblématiques. Dans le *Télégramme*, un journaliste rapporte les mots de François Andro, commissaire qui dirige les CRS lors de la manifestation : « À l'hôpital, les rapports décrivent “des lésions s'apparentant aux plaies de guerre les plus sévères” ».

Les affrontements de Rungis et de Rennes ont marqué à jamais les mémoires des pêcheurs et de leurs institutions, et reviennent très souvent dans les discussions et les entretiens avec les marins qui étaient en activité à l'époque. En 2008, le comité de survie est réactivé à l'occasion d'une nouvelle crise du gazole. Les pêcheurs bretons, en particulier guilvinistes, mènent plusieurs manifestations et obtiennent finalement l'institution d'un salaire plancher au versement semestriel. C'est une première dans l'histoire de la profession, jadis caractérisée par la variabilité qu'impliquait la rémunération à la part. Cependant ces crises sont devenues des épitomés de l'histoire récente de la pêche, des contrepoints traumatiques et des mauvais souvenirs, qui reconduisent l'absence d'une tradition de lutte. En 2014, *Le Télégramme* titrait par exemple : « [Pêche. Le retour de la crise de 1993 ?](#) »

### ***L'absence d'une tradition de lutte***

Lors de l'écriture de mon projet de thèse, il me semblait intéressant de mettre en perspective deux aires géographiques bretonnes afin de mieux saisir les particularités et les singularités de la population des jeunes marins-pêcheurs. Je souhaitais donc me concentrer



sur deux terrains complémentaires, concentrés autour de deux pôles : les villes du Guilvinec et de Saint-Malo.

Le choix de ce terrain semblaient s'imposer de par la présence de lycées professionnels maritimes importants. Les deux villes disposent aussi d'une grande population de pêcheurs en activité, tous types de pêche confondus. Le Guilvinec offrait un terrain intéressant du fait de son enracinement en pays bigouden, possédant une forte identité, et du fait de sa proximité avec la ville de Quimper, préfecture du Finistère. J'étais aussi intéressé par la coexistence d'une activité de pêche caractéristique de ce modèle « artisanal » développé dans les années 1970, 1980, et d'un projet urbain plus récent tourné vers la plaisance. Il existait en effet un projet de création d'une marina qui divisait la population locale. Le port du Guilvinec possédait à l'époque la plus grande population de pêcheurs au large en Bretagne, une population de pêcheurs en pêche côtière et en petite pêche parmi les plus importantes de la région, et le plus grand nombre de pêcheurs toutes pêches confondues. Pour les mêmes raisons – forte identité maritime du territoire et importance stratégique portuaire – Saint-Malo paraissait s'imposer comme le deuxième espace de terrain de mon étude. Je trouvais intéressant de présenter un exemple atlantique en regard d'un exemple implanté sur la Manche. L'actualité me poussait aussi à choisir ces deux villes : le lycée maritime de Saint-Malo était en complète rénovation. Il a depuis ouvert ses portes, en septembre 2015, dans de nouveaux locaux et sous le nouveau nom de lycée Florence Arthaud, en hommage à la navigatrice disparue quelques mois auparavant. Il était donc très intéressant d'enquêter dans ce nouveau pôle d'éducation maritime en parallèle des entretiens réalisés au lycée maritime du Guilvinec. Enfin, Saint-Malo est aussi un port de grande pêche, contrairement au port du Guilvinec, qui se définit par une flottille de chalutiers côtiers et par un modèle « artisanal » hauturier décrit par Geneviève Delbos. Comparée au Finistère, la région malouine présente sans doute une moins grande diversité des types de pêches, répartie surtout entre chalut, drague et pêche aux araignées. C'est pourquoi j'ai concentré mes embarquements en Finistère, accompagnant, petit à petit, des marins en dehors du pays bigouden, au départ de Concarneau, de Douarnenez, d'Audierne, et même du nord du Finistère à l'occasion des rencontres. Cependant, le développement de la pêche de la coquille en plongée m'attire de nouveau vers Saint-Malo à la fin de mon terrain, pour questionner les enjeux de rapports au geste industriel et à l'animal.

J'ai donc commencé mon travail de terrain dans le Finistère sud, autour de l'école de pêche du Guilvinec notamment. Le rôle joué par Le Guilvinec dans les luttes et les revendications sociales à l'échelle nationale, qui ont marqué le processus de création du salaire plancher pêche en 2008, m'a amené à poser rapidement la question du politique dans le secteur de la pêche lors des échanges avec les enquêtés. J'étais surpris de voir à quel point mes premiers interlocuteurs refusaient de qualifier leurs revendications de « luttes politiques ». Le fait de revendiquer des droits semblait associé à une faiblesse ou un *ethos* de paresse au travail, vision qui encourage la méconnaissance et le désintérêt pour les réseaux d'aides aux marins. Plusieurs fois sur le terrain j'ai été frappé de constater que les matelots étaient peu informés sur leurs droits, et qu'ils ne savaient par exemple pas à qui s'adresser pour obtenir de l'aide pour être indemnisés, pour recevoir de l'écoute au sujet de problèmes aussi variés qu'une blessure, un déclassement catégoriel, un arrêt maladie. Cette disparition des plus vulnérables n'est pas réservée au secteur maritime (Laé & Murard, 2011), mais semble renforcée chez les pêcheurs par la distance géographique entre les institutions, portuaires ou sociales, et de leur vie à bord des bateaux. L'hostilité du milieu naturel ne faisait pas oublier l'hostilité d'un milieu professionnel, mais la renforçait, en donnant au marin une impression de solitude. A cela s'ajoute un *ethos* traditionnel dont l'un des piliers est l'autonomie : en mer il faut savoir tout faire et se débrouiller seul dans n'importe quelle situation, se transformer en infirmier si un collègue est blessé, recoudre un front, réparer une canalisation, faire la cuisine, etc. D'où la tradition de ne jamais solliciter d'aide, associée aux valeurs virilistes de la « débrouille » (Jamouille, 2005 ; 2009).

De plus, le souvenir des manifestations de 1993-1994, ayant résulté en l'incendie du parlement de Bretagne à Rennes, a traumatisé bon nombre de marins toujours en activité, qui se sont réfugiés depuis dans une posture de résignation plus que de lutte. « On arrive à des folies rapidement quand on est en groupe », me dit le patron-pêcheur dans l'entretien cité plus haut. Les paroles publiques vont aussi dans ce sens. Dans le documentaire *L'Incendie*, réalisé en 2014 par David Morvan et Erwan Le Guillermic, on peut entendre André Le Berre, vice président du comité de survie à l'époque, déclarer : « un pêcheur ce n'est pas un manifestant dans l'âme (...) le jour qu'il peut plus gagner sa croûte, envers et contre tout, il devient manifestant. » L'épisode est traumatisant et fige

une méfiance parmi les cadres des luttes des pêcheurs. « *Ça avait été dur, très très dur (...) le parlement qui a pris feu je pense que c'était pas la volonté des pêcheurs, pas du tout, c'était même pas... on n'y pensait pas du tout en plus* », répète Robert Bouguéon, ancien cadre du comité, aux écrans de Tébéo. Le Berre explique s'être mis en retrait à la suite de cet épisode rennais, et avoir systématiquement déconseillé aux marins d'aller « dans la rue ».

Mais le traumatisme n'explique pas tout. Si la colère est légitimée, le fait de l'exprimer par des revendications ou des luttes est toujours entré en conflit avec les traditions corporatistes. Dans un numéro des *Actes* de 2004 définissant le « capital militant », Frédérique Matonti et Franck Poupeau reproduisent en introduction la description par George Orwell d'un milicien italien représentant un « engagement total » qui ressemble à la vocation révolutionnaire. « Inflexible », « farouche », faisant preuve de « bonne foi en même temps que [de] férocité ». D'une certaine manière, les luttes des marins-pêcheurs, en 1994, ressemblent à cet « engagement total », puisque le « don de soi » « naturel » décrit par Orwell est tout le contraire d'un « engagement moral » (Reynaud, 1980). Mais cette lutte de marins « qui n'ont plus rien à perdre »<sup>224</sup> s'est trouvée, parce qu'elle renvoyait au désordre, disqualifiée par un discours des organisations professionnelles recherchant l'unité. Ces moments de révolte « totale » ciblaient des symboles forts de la centralisation des pouvoirs : la destruction du pavillon de vente de Rungis et l'incendie du parlement rennais. Les réactions suscitées et la définition de ces moments en souvenirs traumatiques ont empêché l'acquisition d'un capital militant chez les marins-pêcheurs. L'absence d'une tradition de lutte a résulté en la fermeture du champ politique pour nombre d'entre eux, notamment les matelots et les patrons propriétaires de leur navire.

Les deux moments-clés des hivers 1993-1994 et 2007-2008 sont tous les deux marqués par la violence de l'expression d'un malaise social face aux transformations de la

---

<sup>224</sup> L'expression, très souvent prononcée par les manifestants à l'époque de l'incendie comme a posteriori, a été reprise dans les descriptions des affrontements avec la police. A titre d'exemples : « des matelots endettés estimant n'avoir plus rien à perdre » : <https://www.lesechos.fr/1994/02/les-marins-pecheurs-reclament-un-soutien-a-long-terme-de-letat-875928> ou : « N'ayant plus rien à perdre, sans service d'ordre contrairement aux syndicats agricoles, les pêcheurs laissent éclater leur rage pendant près de six heures. » : <https://www.vice.com/fr/article/mbzekp/il-y-a-25-ans-la-guerre-civile-dans-les-rues-de-rennes>

filière. Cette « crise » qui s'est installée implique la disparition des modèles traditionnels, et l'instauration de politiques d'aides au maintien ou à l'adaptation des flottilles. Pour que le nombre de navires reste constant dans ce contexte de fluctuations violentes des cours, les spécificités « artisanales », c'est-à-dire familiales, de ces flottilles ne peuvent pas perdurer. Les aléas ont rendu invivables les fragilités d'unités marquées par un surinvestissement permanent (Piriou, Couliou, 1995). L'impact économique sur les flottilles conduit à une redistribution des cartes au sein de la filière, puisque les propriétés des unités de production se concentrent. Cet impact s'avère également culturel et géographique. C'est un paysage mental et concret qui est redessiné, jusque dans la géographie du littoral breton, de ses communautés, de ses aménagements et de ses paysages.

### ***Impacts des mutations organisationnelles et territoriales sur les solidarités***

*« The old harbor front, its links to a common culture shattered by unemployment, is now reclaimed for a bourgeoisie reverie on the mercantilist past. (...) everyone wants a glimpse of the sea. »<sup>225</sup>*

Allan SEKULA, *A Fish Story*, 1995.

En Bretagne, la dynamique repérée par Allan Sekula au milieu des années 1990 sur différents littoraux occidentaux se perpétue. L'industrie du tourisme et la centralisation des organisations vers les pôles urbains menacent les paysages littoraux et leurs « culture commune brisée par le chômage ». Au Guilvinec, au-dessus de la criée de débarquement, on trouvait encore il y a quelques années une capitainerie, le bureau du Comité des pêches, l'Organisation de Producteur (O.P.), un groupe de gestion, et des bureaux du Service Social Maritime (S.S.M.), avec deux assistantes sociales et une secrétaire. Or, les activités économiques de la filière ont aussi tendance à être centralisées loin des quais. Comme l'explique Antoine, petit-pêcheur bigouden de 50 ans, les transformations organisationnelles et géographiques sont aussi des transformations sociales, qui affectent les solidarités et isolent les travailleurs :

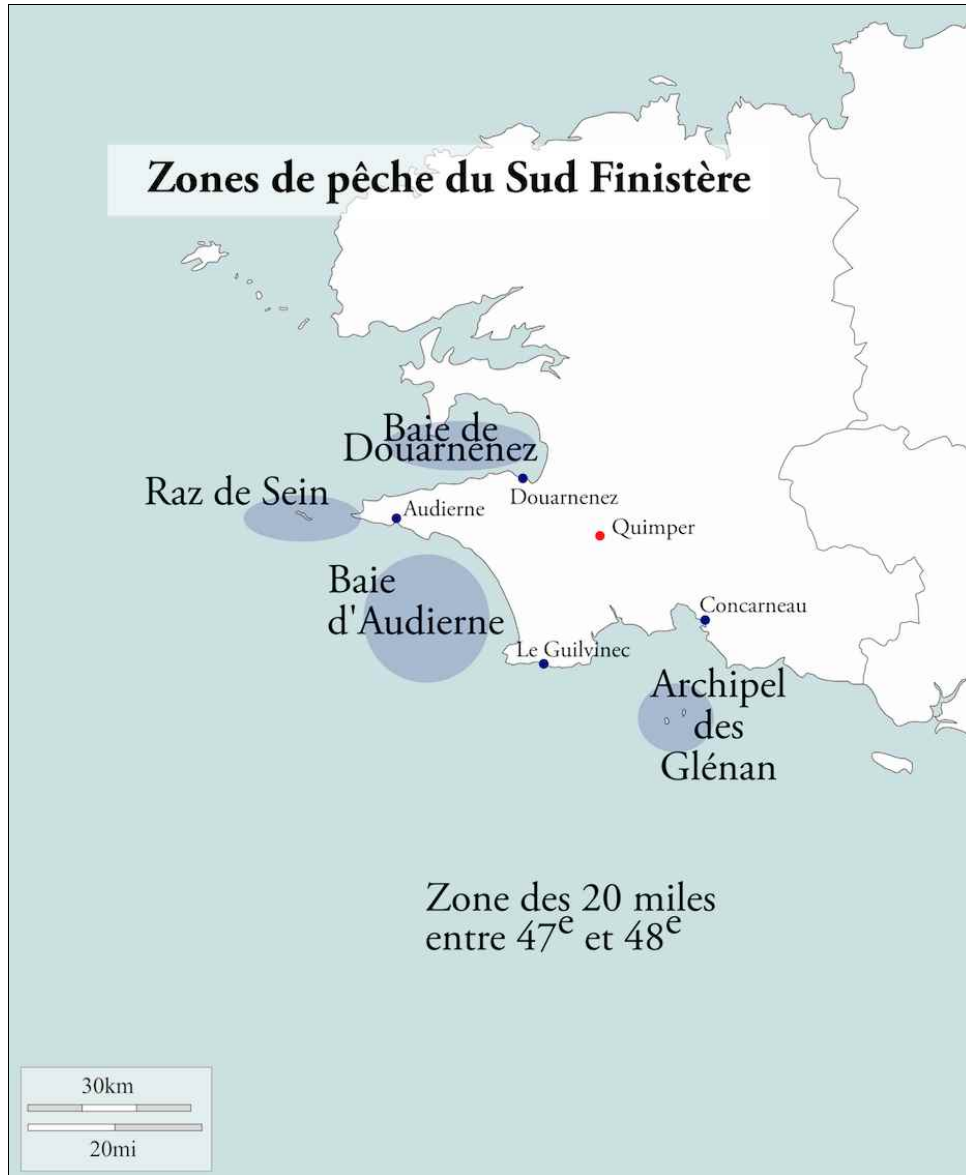
---

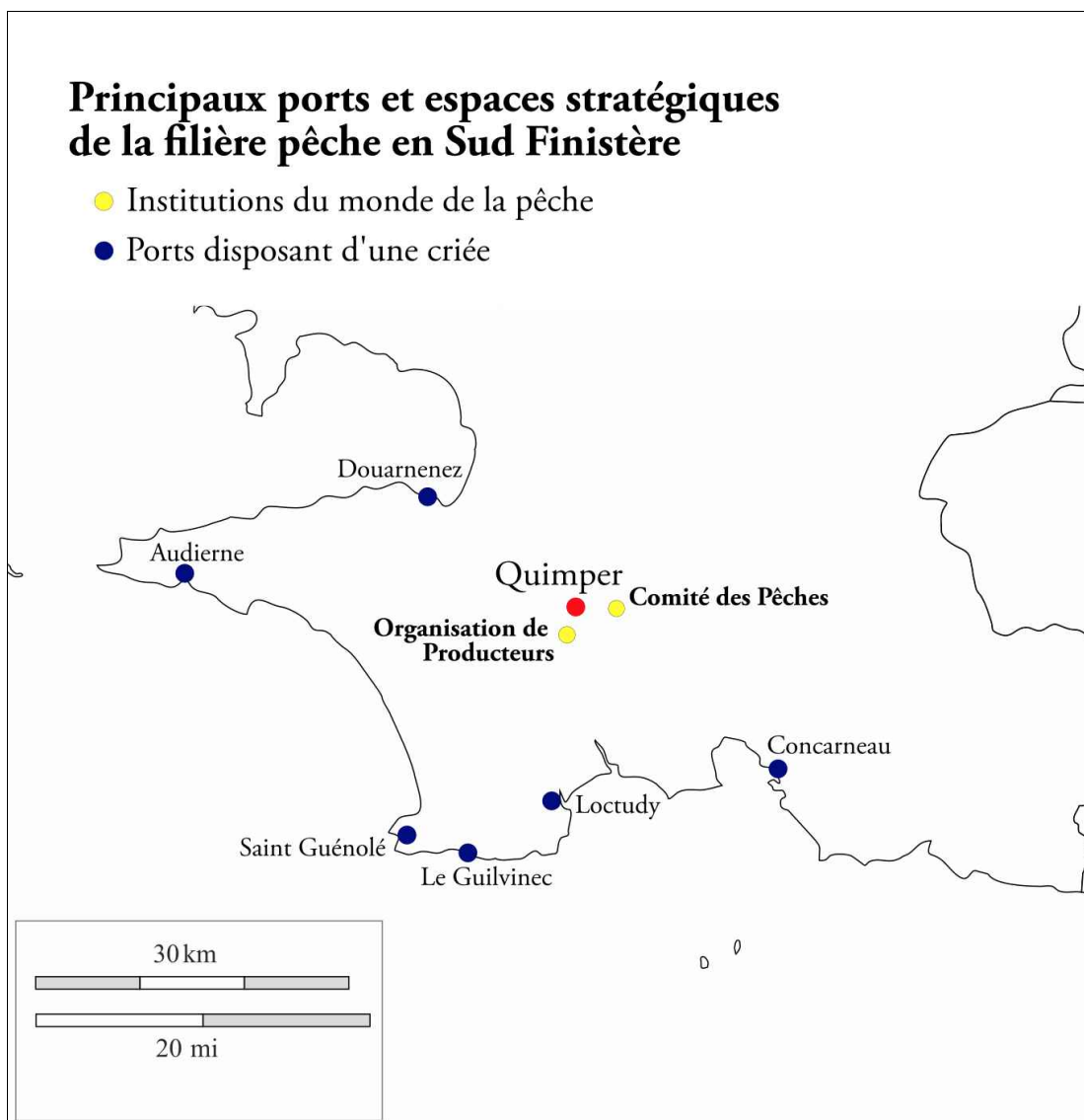
<sup>225</sup>« Le front de mer du vieux port, ses liens avec une culture commune brisée par le chômage, est désormais récupéré dans le cadre d'une rêverie bourgeoise nostalgique d'un passé mercantile. (...) Tout le monde veut son petit bout de vue-mer. »

« — Et puis y a un autre truc qu'a tout faussé, c'est que ce soit les O.P., ou les comités, ben tout est à Quimper, quoi. Y a plus aucun contact avec les marins... Alors ils ont bien isolé l'truc, quoi. Donc ça veut dire quoi ? Ben que c'est des administratifs qui décident, quoi. Et c'est valable pour tout, d'une manière générale, plus les structures s'éloignent du port, les marins ils ont plus la parole dans ce genre de trucs, ou les marins qui y sont, c'est qu'ils sont "élus" et qu'ils font la sauce qu'ils veulent, quoi. (...) Mon comptable s'en va, je sais qu'ils étaient là aussi, la COGEDIS, ils quittent la criée. Ça va ils restent au Guil', mais ils vont ailleurs quand même. L'OPOB<sup>226</sup> elle est partie, le comité... C'est n'importe quoi ! Un port comme le Guil' qu'est pas capable de garder ses structures ? C'est n'importe quoi ! Avant quand y avait le moindre problème en mer, tout le monde était à 18h au comité local au Guil' et les choses étaient souvent, comme ça, réglées dans la foulée, quoi. Là, les gars savent même pas où c'est à Quimper... »

---

<sup>226</sup>Acronyme désignant l'Organisation de Producteurs (O.P.) des pêcheries de l'Ouest, aujourd'hui Organisation de producteurs des Pêcheurs de Bretagne, installée à Quimper.

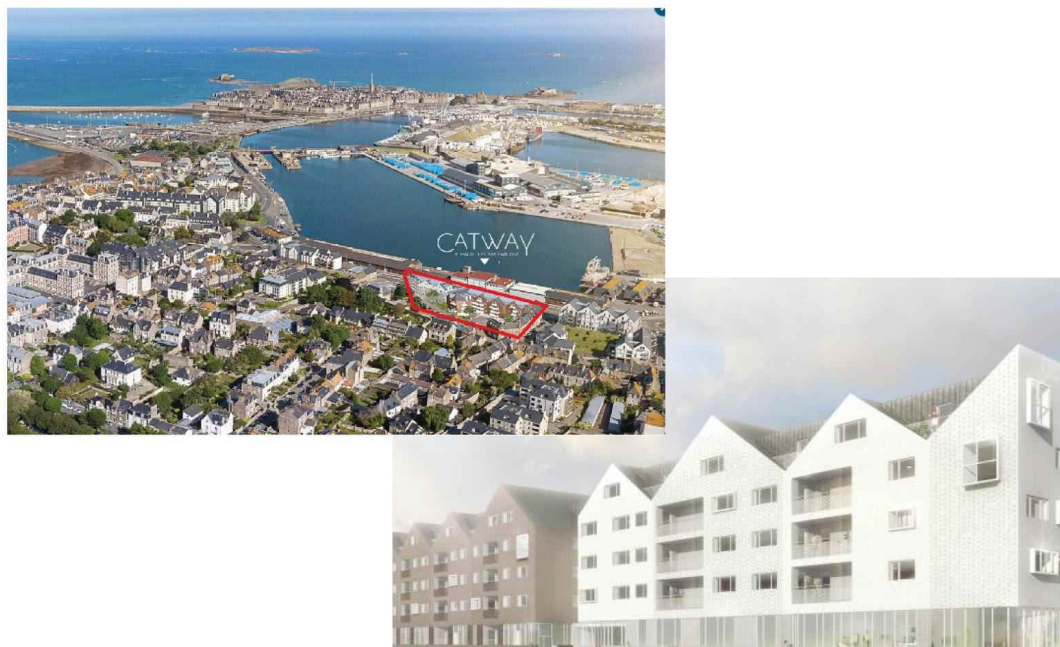




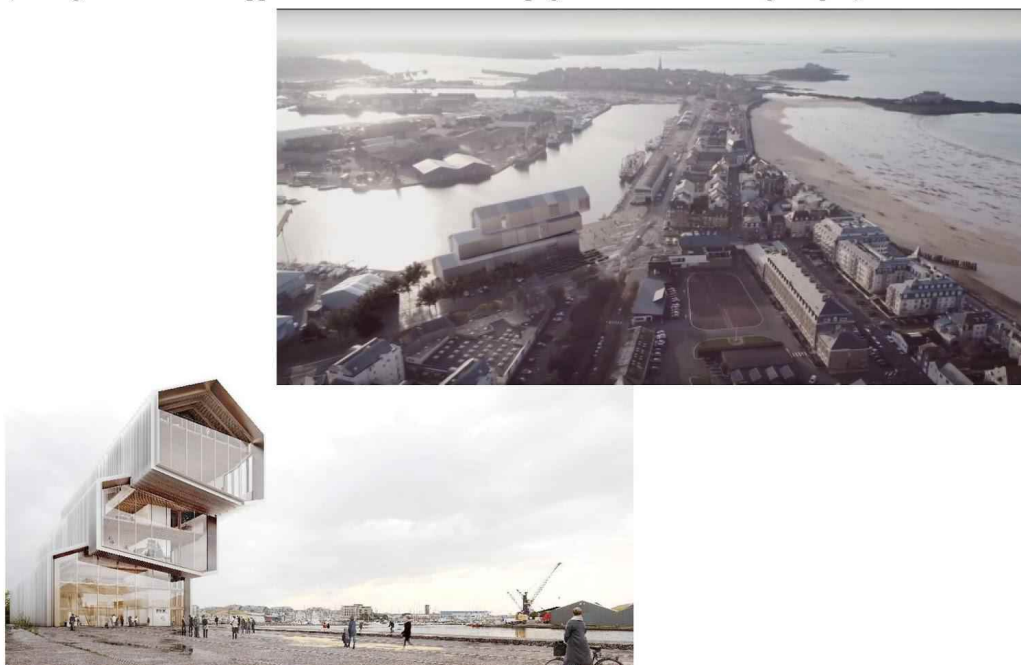
Le bureau du comité a déménagé à Ergué Gabéric, commune périurbaine de l'agglomération quimpéroise, à 40 kilomètres du littoral bigouden, en 2012, pour rejoindre les autres comités locaux finistériens regroupés ainsi en comité départemental. L'O.P. s'est aussi installée dans une zone d'activité en périphérie de Quimper. Dans le bâtiment original du port, restent la capitainerie et un nouveau bâtiment : « Haliotika », un musée de la pêche. Les touristes viennent ainsi assister au débarquement, aux premières loges du spectacle quotidien de la débarque\*. Le musée fonctionne surtout pendant les vacances scolaires, et propose un parcours muséographique avec des visites le long de panneaux explicatifs, puis à travers la criée, et enfin sur la plateforme qui surplombe les navires en activité. Ces transformations urbaines suivent une dynamique générale, qui touche d'autres grands ports bretons.

Transformation des territoires littoraux bretons  
Saint-Malo

Projets de logements le quai du Val (résidence CatWay - images du promoteur Bati Armor)



Projet de musée d'histoire maritime sur le bassin Bouvet par l'architecte Kengo Kuma  
(L'image du MHM fait apparaître le navire de la compagnie des Pêches le long du quai)



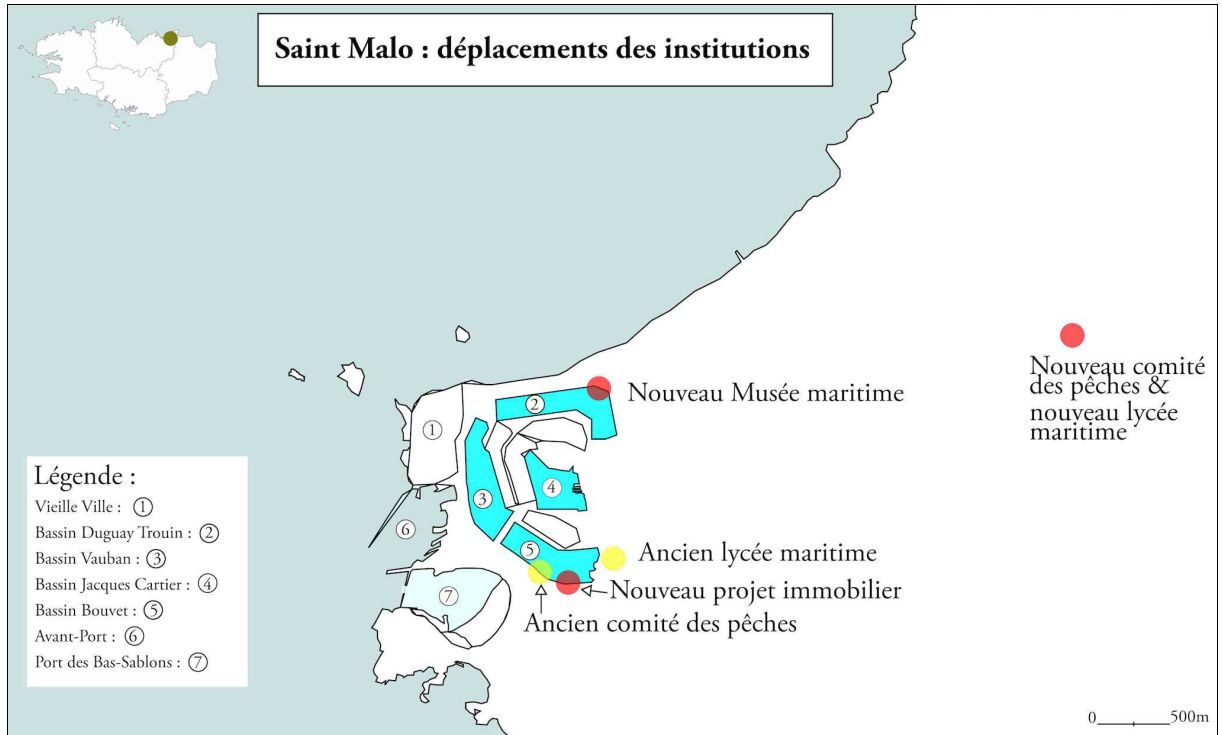


A Saint-Malo, le lycée maritime, originellement placé en bordure du bassin Bouvet, où se situe le port de pêche et la criée, a été déplacé dans un nouveau bâtiment, baptisé Lycée Florence Arthaud en 2016<sup>227</sup>. Le nouvel espace, magnifiquement conçu, est cependant situé sur une zone d'activité éloignée de la mer, en bordure de la ville, aux côtés du pôle universitaire malouin comprenant l'IUT, des grandes surfaces commerciales et des terrains agricoles petit à petit transformés en habitations, bureaux, centres de soin, multiplexes cinématographiques, pour combler l'expansion urbaine. Le comité des pêches, également situé dans un préfabriqué du quai du Val au début de mon terrain de thèse, a déménagé dans les nouveaux locaux du lycée, et participe à la constitution de ce nouveau pôle éloigné de la réalité des quais. Depuis la suppression des comités locaux du Golfe normando-breton (incluant Jersey), le comité malouin assure une activité départementale, à l'instar du comité quimpérois qui couvre l'ensemble du Finistère<sup>228</sup>. Avant ce déménagement, il conservait malgré tout une certaine proximité avec les marins du port. Il en est désormais privé, et incarne au même titre que le comité quimpérois la recentralisation des activités. A la place, un large projet de 82 logements sortira de terre directement sur le quai Bouvet, ainsi qu'un musée d'histoire maritime à la place des anciens silos du bassin Duguay Trouin.

---

<sup>227</sup> Ce choix de nommer le bâtiment après la navigatrice nous fait penser au texte de Stéphanie BRULÉ-JOSSO, évoquant le transfert de prestige du « vrai marin » de la figure du patron d'unité de pêche vers le coureur du large. (BRULÉ-JOSSO, 2012). S'il a été prouvé que la « maritimité » était une composante forte dans les représentations de l'identité bretonne contemporaine, largement utilisée dans des représentations à but lucratif (LE COADIC, 2012), les repères et personnages de la fresque changent.

<sup>228</sup> La centralisation départementale des comités est mal vécue par les pêcheurs, mais aussi par les comités. Robert Bouguéon, ancien président du comité de Penmarc'h et armateur bigouden déclare à Ouest France en 2018 : « La suppression des antennes locales a été une grosse erreur. On aurait pu faire un comité départemental tout en gardant une antenne sud et une autre dans le Nord-Finistère. Il fallait garder du monde sur les quais. » <https://www.ouest-france.fr/bretagne/penmarch-29760/peche-en-pays-bigouden-l-acces-la-ressource-pour-assurer-la-releve-5733535>



Les quais du port du Guilvinec n'accueillent pas simplement des touristes. Haliotika propose aussi aux entreprises d'organiser des séminaires dans ses locaux, et le musée dispose à ce sujet d'un partenariat avec la marque « Produit en Bretagne ». On peut y voir un homme en costume (Fig. 1), ou en marinrière (Fig. 2), devant le cadre pittoresque de l'entrée de port du Guilvinec ; une mise en scène reprise à l'identique par la campagne publicitaire de la Région Bretagne au moment de l'ouverture de la Ligne à Grande Vitesse, et qui vantait alors l'esprit entrepreneurial des Bretons à travers l'exemple d'Armor Lux (Fig. 3).

Transformation des territoires littoraux bretons  
Le Guilvinec



Fig 1. Publicité pour les séminaires d'entreprise à Haliotika, 2014



Fig 2. Publicité pour les séminaires d'entreprise à Haliotika, 2018

Fig 3. Brochure publicitaire pour les séminaires d'entreprise à Haliotika, 2014

Une idée originale pour réunir votre équipe, un peu atypique pour marquer les esprits de vos collaborateurs...

Haliotika - La Cité de la Pêche vous propose d'organiser vos journées d'étude et séminaires dans le premier port de pêche artisanale français : Le Guilvinec !!!

### À la journée

**Matinée de travail**

- > Café d'accueil
- > Réunion de travail\*
- > Déjeuner au restaurant « Le Poisson d'Avenir » avec vue sur mer

**Après-midi iodé**

- > Visite guidée du Centre de Découverte Haliotika
- > Mollusques dans le port ou marin pêcheur à bord d'un chalutier et découverte son métier d'un jour
- > Visite guidée de la Cité
- > Pour compléter le circuit du moulin de la mer à assiette au sein d'une des plus grandes criées de France
- > Dégustation de langoustines avec muscadet

**Tarif : 44 € / personne (coïncider inclus)**

Vous pouvez choisir au restaurant les vôtres proposés par un atelier de cuisine, une visite de port ou une croisière à la voile.

**Notre conseil :**

\*Même au Guilvinec l'aparté de 30 personnes est équipé d'un espace meeting, avec écran, paper board, écran, écran papier, ordinateur, possibilité de louer l'équipement à la demi-journée : 80 € ou à la journée : 150 €

**Idée Cadeau**

Offrez à vos collaborateurs :

- 1 kg de langoustines fraîches
- 1 filet de poisson
- Le livre Haliotika « La Pêche et ses Hommes »

### Mon séminaire à la mer - 2 jours

**Jour 1 - HALIOTIKA - La Cité de la Pêche**

**Matinée de travail**

- > Café d'accueil
- > Réunion de travail\*
- > Déjeuner au restaurant « Le Poisson d'Avenir » avec vue sur mer

**Après-midi iodé**

- > Visite guidée du Centre de Découverte Haliotika
- > Mollusques dans le port ou marin pêcheur à bord d'un chalutier et découverte son métier d'un jour
- > Visite guidée de la Cité
- > Pour compléter le circuit du moulin de la mer à assiette au sein d'une des plus grandes criées de France
- > Dégustation de langoustines avec muscadet

**Départ pour Douarnenez en fin d'après-midi (50 km)**

**Dîner et hébergement à l'Hôtel Best Western Thalassonic\*\* de Douarnenez**

**Tarif : 306 € / personne (hébergement, repas et soins inclus)**

**Jour 2 - THALASSO de DOUARNENEZ**

**Matinée Détente et soins**

- > Pause Découverte Marine à soins : 1 douche sous aillatier + 1 bain à la gelée d'algues + 1 enveloppement de guano
- > Accès libre à l'Espace Aquas Détente\*\*
- > Eau de mer chauffée à 30°C et oxygénée, jets massants sur le dos, massage au sel, bain aux algues et fleurs, sauna, hammam, solarium et salle de soins et relaxation
- > Déjeuner au restaurant l'Armor à Douarnenez

**Après-midi de travail**

- > Une salle de réunion est mise à votre disposition dans l'immeuble de l'Hôtel Best Western Thalassonic (capacité de 90 personnes)
- > Pause à l'air frais à la mer et migration

**\*\*100% d'énergie de source renouvelable (panneaux solaires, éolien, hydraulique, biomasse) et 100% d'énergie verte (chauffage à l'énergie solaire)**

Fig 4. Publicité pour la Bretagne à l'occasion de l'ouverture de la Ligne à Grande Vitesse de la SNCF

La brochure publicitaire d'Haliotika propose aux entrepreneurs : « *Mettez-vous dans la peau du marin pêcheur d'aujourd'hui et découvrez son quotidien iodé* » (Fig. 3). La mutation des littoraux en espaces touristiques et réserves naturelles semble mettre le pêcheur au musée, confiné aux panneaux d'information d'Haliotika devant lesquels s'inspirent touristes et entrepreneurs de la « troisième révolution industrielle ». Il s'agit d'une certaine forme de « fête au village » (Champagne, 2002) maritime qui signifierait en même temps la fin d'un monde et la glorification des caractères de cet âge d'or, « spectacle produit pour l'extérieur » qui « vient de l'extérieur », dans lequel « les individus sont, de leur vivant, transformés en objets de musée » (ibid.). La pêche, sans être totalement reléguée au rang du passé et de la nostalgie, est présente comme une « ambiance » dans laquelle l'avenir peut s'installer pour recevoir de l'inspiration (Chaumier, 2013). Dans les faits, particulièrement hors-saison touristique, les locaux du bâtiment portuaire sont beaucoup moins vivants. Le pittoresque du bâtiment est presque celui des ruines industrielles, tant l'impression d'abandon est renforcée par le vide des locaux. Les grandes salles de réunion peu entretenues côtoient les bureaux désaffectés.

Seul le Service Social Maritime (S.S.M.) est encore présent sur le quai, c'est-à-dire deux assistantes sociales et une secrétaire, qui interviennent à tous les niveaux des carrières maritimes des professionnels, depuis la formation scolaire (dossiers de bourse, problèmes de comportement au lycée...), jusqu'aux problématiques du marin au sein des entreprises (service des entreprises, liens entre marins, entreprises, lieux de vies, famille...<sup>229</sup>).

Au début de mon terrain, à l'automne 2014, j'étais passé dans leurs locaux en compagnie d'un cadre du comité des pêches, sur le chemin d'une réunion informelle au sujet de l'attribution des aides du F.E.A.M.P.<sup>230</sup>. Nous nous étions arrêtés dans les bureaux du S.S.M. et nous avons un peu discuté de manière informelle avec deux assistantes sociales présentes ce jour-là. Le S.S.M. est un service réparti par zones, à l'histoire particulière, marquée par des restructurations récentes. Il est issu de la fusion de deux organisations, l'Union Sociale Maritime (U.S.M.) et le Service Social des Pêches Maritimes (S.S.P.M.). Ce dernier était une émanation du Comité central de Paris (devenu ensuite Comité des pêches maritimes et des élevages marins), créé après-guerre à l'impulsion des marins, ayant décidé de se doter d'un service social auquel ils cotisaient. Il n'y avait alors pas de cotisations spécifiques au service social, confondues avec les cotisations versées au comité central. A l'origine, ces assistantes sociales du S.S.M. du Guilvinec étaient salariées de l'organisme parisien, lequel répartissait des postes le long du littoral. En 2007, la fusion de l'U.S.M. et du S.S.P.M. ont regroupé les populations de marins du commerce et de la pêche dans le même service. Si les marins-pêcheurs restent inscrits localement en grande majorité, les marins du commerce peuvent habiter n'importe où, tout en restant associé au S.S.M. de leur armement. Un marin du commerce qui part travailler en Afrique sur un navire d'armement breton peut habiter dans le Jura et être suivi par le S.S.M. du Guilvinec. Les postes, c'est-à-dire les enclaves locales du S.S.M., ont tendance, selon les mots d'une assistante sociale, à se « restructurer », c'est-à-dire à se

---

<sup>229</sup> Une assistante en entretien explique « Tous les service sociaux ont fait ça. Les collègues, y a 25 ans qu'elles ont travaillé là-dessus, et qu'elles ont recentré leurs missions. C'est-à-dire qu'avant, on faisait du tout venant. Maritime, on est bien d'accord. Elles, elles faisaient du tout venant par rapport à quelqu'un du régime général et aujourd'hui c'est réduit. (...) Aides sociales à l'enfance, tout ça on faisait - on ne fait plus. On avait des prises en charge qui étaient plus importantes qu'elles ne le sont aujourd'hui. Après les dispositifs sociaux ont changé. (...) S'ils ont un problème de couple, on va pas dire "excusez-nous, non", on va écouter et on va orienter. On va travailler avec des partenaires. Y a toujours eu des partenaires, un travailleur social travaille toujours avec d'autres. Là on n'a plus de Caf Maritime, bon on se trouve des partenaires de la CAF 29. (...) Comme la société, ils évoluent, ces partenariats et les formes de partenariats aussi. (...) Ce qui a changé c'est qu'on a formalisé beaucoup. On faisait en fonction des situations un peu, alors que maintenant on a des protocoles. »

<sup>230</sup> Fonds européen pour les affaires maritimes et la pêche\* doté de 6,4 milliards d'euros sur 7 ans (2014 - 2020).

réduire et à se centraliser. L'U.S.M local était menacé de fermeture du fait de la diminution des effectifs au commerce ; les enjeux du comité national étaient, encore une fois selon les mots des assistantes, « européens voire mondialistes », et le Service Social ne leur « rapportait pas de sous », d'où leur fusion en 2007 et l'adaptation des assistantes à une nouvelle population ainsi qu'à un nouveau fonctionnement.

Quant à la structure administrative du S.S.M., elle a aussi vu une transformation des pratiques et des discours sur son activité (en particulier auprès des financiers) et une transformation des origines des cotisations, avec la fusion de deux systèmes distincts, à la fois sur le plan des cotisations et des subventions de l'Établissement National des Invalides de la Marine (ENIM<sup>231</sup>), de la CAF maritime, puis à sa disparition récente, de la CAF nationale. Par ailleurs, c'est leur positionnement géographique - ce que les assistantes sociales appellent des « postes » - qu'elles sont amenées à défendre. Tout comme les comités devenus départementaux, chaque service social couvre une grande portion du littoral, en conservant néanmoins un bureau stable, comme une sorte de succursale du service parisien. Encouragées à limiter les déplacements, elles reçoivent leurs rendez-vous dans ces bureaux du « poste » local. Mais, tout comme pour les comités de pêches, il devient de plus en plus difficile aux assistantes sociales de justifier auprès de leur hiérarchie une présence dans les locaux du port du Guilvinec, plutôt que dans des locaux neufs, plus centralisés.

Alors que j'accompagne un membre du comité sur les quais du Guilvinec et dans les bureaux du port à la fin de l'année 2014, les assistantes sociales nous parlent d'un projet de déménagement à Quimper, dans un nouveau bâtiment regroupant différents acteurs du secteur primaire breton. A travers ces transformations structurelles et géographiques, c'est l'incarnation de problématiques sociétales dépassant largement le secteur de la pêche qui se manifeste, avec une diminution des interlocuteurs et des aides pour faire valoir les droits des professionnels. Dans le monde de la pêche, cela se traduit par une fragilité de l'application des mesures d'aides, surtout pour les professionnels indépendants (patrons artisans) et pour les matelots. Contrairement à un armateur industriel, un artisan embarqué n'aura ni le temps, ni la possibilité physique de s'occuper des questions administratives qui se règlent à terre. Un matelot, sans ces interlocuteurs sociaux disponibles, sera isolé des structures d'aides et de solidarité existantes. Déplacé loin des quais, il gagnera certes

---

<sup>231</sup> Établissement public administratif gérant le régime spécial de sécurité sociale des marins de même que les cotisations des employeurs et des salariés.

en modernisation, mais aussi en dématérialisation, ce qui accentue la mise à distance des structures d'aides sociales. Ainsi dans la description que fait la travailleuse sociale du S.S.M. dont un extrait d'entretien est reproduit en encadré, ce n'est pas seulement les locaux qui tombent en ruines, mais les structures de solidarités.

« Tant que la falaise tient... mais un jour la falaise va tomber » :

Après plusieurs visites et rencontres des personnels du S.S.M. au cours du terrain, je décide d'enregistrer un entretien sur le sujet de la restructuration des activités du Service. Dans cet entretien, réalisé le 13 février 2018, une travailleuse sociale du S.S.M. raconte les enjeux du maintien de leur présence et de celle des organisations professionnelles sur les quais.

*« — La criée, elle est pas entretenue elle prend la flotte. C'est quand même un des plus grands ports de France, et la criée est en délabrement. A l'étage du dessus y avait un groupement de gestion qui, depuis des mois, demande à louer là où y avait le comité local, qui prend la flotte, qui prenait déjà à l'époque. (rires) Qui continue de... je sais pas dans quel état c'est aujourd'hui. Pas de réponse, donc du coup ils partent en centre ville. Le groupement de gestion, des bateaux de pêche, donc, part en centre ville du Guilvinec... Bon, jusqu'au jour où ils vont repartir à Quimper, hein... Et donc ça, ça reste là, ils vident un bureau, je sais pas qui c'est qui va aller dedans. Personne. Donc effectivement à la CCI, ben ils ont pas licencié, mais ils ont fait un plan de départ y a quelques années et donc ils étaient une vingtaine à partir, tous des gens de la même génération, 55 ans, je sais pas trop quelles étaient les conditions, ce qu'ils avaient enfin bref, maintenant c'est des gens qui font Concarneau - Guilvinec, le directeur il fait Concarneau - Guilvinec (...) donc effectivement ça se vide. En plus, là je me dis, y a des tôles qui s'arrachent. L'autre fois, le capitaine du port il avait barré parce qu'il s'est dit "mais y a une tôle qui va tomber sur la tête de quelqu'un". Si ! Quand Monsieur j'sais-pas-qui, c'est pas Monsieur Macron ? Non. Sarkozy ? Je sais plus qui c'était qui était venu ici. Un jour j'arrive, "wouah ! c'est super ils refont les peintures !" (rires) Je me dis "c'est bien, ils ont décidé de refaire quelque chose". Ah bah non, c'est parce que y avait un ministre qui venait ou je sais pas quoi. Ils avaient sorti des beaux posters et tout. (...) Et donc ils avaient mis des beaux posters dans la salle à côté, là, parce qu'il venait. Et c'est tout. Et je me disais "mais les marins ils disent rien, quoi." Moi je comprends pas, les marins ils disent rien. Les grues, il paraît qu'elles partent toutes en piyou<sup>232</sup>, c'est tout rouillé. Ils ont plus de matos, ils bricolent des trucs. Un jour un marin m'a dit "la grue elle va tomber sur la tête de quelqu'un". Je me suis dit "wouah, ça craint !" (rires). Et quand on entend, Douarnenez, bon quand je suis arrivé, moi, Douarnenez ça faisait longtemps que c'était plus l'apogée, mais on me disait,*

<sup>232</sup> Argot breton pour « délabré », « en mauvais état », « en lambeaux ».

“Douarnenez, tu vas voir, 3000 marins...” Maintenant y en a combien, 100 ? Et 9 bateaux (rires) c’est terrible. (...) Et ça peut aller très vite. quand Douarnenez fermait, on disait “on a fait le bon choix”, c’est-à-dire de la diversification dans la pêche artisanale et pas de la pêche industrielle. Oui, mais plus maintenant. Ça veut dire qu’à l’époque, oui (...) mais le Guil’, on voit bien, tous les gars, les patrons, dès qu’ils peuvent vendre, ils vendent et le bateau s’en va ailleurs. Là, il y a un gars qui a vendu à un Irlandais en disant “le bateau reste ici”, oui sauf qu’il trouve pas d’équipage, donc je sais pas où ça en est. (...) Et le jour où ceux qui détiennent les armements décident de partir, il y a plus rien. Comme les mines dans le Nord, y a plus rien... (...) Le maire du Guilvinec, le côté maritime, je sais même si il sait que ça existe... Si ! pour faire un port de plaisance. Y a le projet du port de plaisance qui va se faire. C’était avant lui, bon ben le comité avait dit oui. (...) Ils vont faire des appartement d’exception... Tu me diras, l’école de pêche, à Audierne, c’est d’exception, tant que la falaise tient ! Parce que quand la falaise va tomber !

(...)

Mais notre employeur ne comprend pas le terme “proximité” comme nous on l’entend. A terme, nous on dit pas qu’il fait froid, que y a de l’eau dans la criée, on dit rien, pour pas qu’il dise “bon ben écoutez mesdames, je vous trouve un ptit truc à Quimper”. Il avait essayé avec le comité départemental qui s’inscrivait dans le conseil - comment ça s’appelait le machin - consulaire, voilà. Projet, à Quimper, près de truc de formation pour les apprentis, Cuzon à côté de Leclerc. Y avait machin consulaire, y avait la CCI, non la chambre d’agriculture, la chambre des métiers et il voulait mettre la CCI et donc le comité départemental qui se disait “ben oui de toute façon c’est l’occasion de pas être tout seul parce que de toute façon un jour on sera mêlé à tous ces gens-là, donc c’est une stratégie pour nous”, sauf que du coup il était prévu aussi des bureaux pour le S.S.M.. Et qu’est ce qu’on peut opposer comme argument ? La proximité... Ben oui mais les armateurs de Douarnenez, je les vois pas, donc il peut me dire vous pouvez travailler sans les voir... On souffle, ça s’est pas fait. Jusqu’à la prochaine fois. Mais c’est dommage, ici on a une facilité, on reçoit dans le bureau, les gars passent. Alors y a internet tout ça, mais cette facilité de contact, c’est dû à la proximité. (...) avant y avait la CAF, y avait deux agents là. Maintenant c’est CAF 29, c’est tout par internet. On a le médecin des gens de mer, très bien, mais c’est difficile de les garder... D’ailleurs, on est resté neuf mois sans médecin des gens de mer la dernière fois. L’administrateur, qui est très bien, il va partir aussi... (...) Après, les arrêts de travail : les entreprises elles sont en lien direct avec l’E.N.I.M.. Le mec, y a plus la D.M.L. au milieu. La convention Affaires Maritimes, E.N.I.M. n’a pas été renouvelée depuis novembre 2015, donc c’était une convention qui disait les Affaires Maritimes travaillent pour l’E.N.I.M., parce que l’E.N.I.M., ben, c’est partout en France, ils peuvent pas être partout, du coup il y avait une convention et les Affaires Maritimes avaient du personnel qui faisait que l’E.N.I.M., arrêts de travail, retraite, information, voilà, et aussi tout ce qui était les événements de mer, les machins, et puis quand il y avait un



*papier qui était pas rempli, ils disaient au patron “tiens t’as pas rempli, machin, tiens retouche là”, ou ils refaisaient, comme ça quand les papiers arrivaient à l’E.N.I.M. c’était tout nickel. Aujourd’hui c’est plus le cas, donc y a des dossiers qui partent de là et qui vont là, et c’est plus bon. Donc eux ils font quoi ? Ils font ça (elle fait le geste de lancer un papier). Et si l’armateur il est en mer, ben faut déjà attendre qu’il revienne. Si en plus il comprend ce qu’il faut faire, si en plus il a le temps de s’occuper de ça, voilà... Le temps passe et nous, des fois, on a des marins qui arrivent en déboulant.... Sympa le mec, mais il sait plus quoi faire. Il allait voir son armateur, il allait voir l’E.N.I.M., ça débloquent pas, il a toujours pas ses sous. Donc, nous, on est vraiment là-dedans. Et si le mec c’est Quimper, il déboulera pas à Quimper. (...) moi je vois un marin, je lui écris parce qu’il est en arrêt de travail. Je lui envoie un p’tit mot pour lui dire qu’il a droit à des aides, ce qui est vrai puisqu’il y a la caisse des péris en mer, enfin bref on a un truc spécifique au Guil’. Et le mec, bon il prend pas contact. Donc je re-vérifie avec les Affaires Maritimes. Je me dis : le gars, il est peut-être reparti en mer. Ben non, non, ça faisait quatre mois qu’il était en arrêt de travail. Quand même, quatre mois, c’est quand même embêtant. Il a droit à des sous. Bon je fais quoi ? Je fais un truc que je devrais pas trop faire : je l’appelle. J’ai sa femme, je lui dis, bon, je lui explique ; j’entends un bébé ; elle me dit “ah, bah non, on n’a pas recontacté, là, il est reparti en mer”. Ben je dis “oui, mais il a été quatre mois en arrêt”. “Ah oui, mais on vous a pas recontacté parce qu’on a réussi à tout payer”. Ben oui ! Du coup quand je lui ai appris ce à quoi ils avaient droit, “ah bah, wouah !” : elle était super contente. Et c’est pas nous, c’est le minima maritime. Nous on n’est que l’intermédiaire. C’est pas nous qui faisons, on est l’intermédiaire. Mais sauf que si on n’existe pas, y a pas l’info, et il se passe rien. Et par ailleurs on travaille grâce aux relais dans les ports, et heureusement qu’il y a des relais locaux dans les ports, mais ces relais-là, ils vont partir à la retraite et ils seront pas remplacés, c’est évident. On doit toujours trouver des relais, les mairies, les CCAS... (...) On est à l’interface du maritime et du non-maritime ; les Comcom<sup>233</sup>, les Régions, les départements. »*

Le cas concret mis en avant par la travailleuse sociale montre bien le caractère invisible de ces « intermédiaires » sociaux et des « relais locaux » qui tendent à disparaître. Il montre également l’habitude à la précarisation des vies des travailleurs, à l’instar de ce marin qui repart en mer après quatre mois d’arrêt maladie sans toucher les indemnités auxquelles il avait droit, faute d’avoir eu « l’info ». Mis en perspective avec l’impression, de la part des acteurs, de poursuivre une activité dans des ruines destinées à une reconversion touristique, cette « info » constitue la « culture commune » ouvrière et maritime dont Sekula documentait la disparition.

Une interaction marque bien les enjeux de maintien des activités sur les territoires. Après ma première visite aux assistantes sociales du Guilvinec, trois ans avant l’entretien

<sup>233</sup> « Communautés de communes »

enregistré dont l'encadré ci-dessus est issu, nous repartons, le cadre du comité et moi, vers notre voiture. Nous croisons l'un des pharmaciens du port, avec qui nous avons un court échange avant de repartir vers Quimper. Ce dernier évoque les reventes de navires à des armements espagnols. « *Il y a encore eu de la fonte, là. Tout part en ce moment... On va être pour le port de plaisance alors, hein ! Sinon, on va disparaître, nous aussi !* » nous lance-t-il en souriant, avant d'entrer dans sa propre voiture.

La centralisation et la patrimonialisation ne sont pas des dynamiques abstraites indépendantes des décisions politiques. Elles s'incarnent, au contraire, dans des choix politiques, ou plutôt des absences d'intérêts politiques. Ces choix sont marqués par une déconnexion entre « lieux de décision » et « lieux d'impact », par la création d'un vide où les « populations cherchent le pouvoir » et vice versa (Barel, 1984). En l'occurrence, la suppression des relais littoraux locaux au profit d'une dématérialisation numérique et d'un déménagement des bureaux vers des regroupements sur zone d'activité de la capitale administrative prive les marins des soutiens incarnés des gens de mer. Si l'analogie a ses limites, « *comme les mines dans le Nord* », le marin-pêcheur, doit composer avec un récit qui tend à apprécier les ruines des activités passées (Bessière ; Bruneau, 2001) pour ne pas uniquement subsister sous la forme d'une figure esthétisée (Chamboredon, 1980).

### 3.2. La pêche durable : des enjeux de patrimoine et de valorisation touristique

#### **« *Nous, on est les touristes de la pêche* »**

Les petits pêcheurs ont parfois de plus en plus de mal à se réclamer du label jugé fourre-tout de « pêcheurs artisans ». Devenus parfois « guides de pêche » faute de revenus, les petits-pêcheurs doivent endosser un rôle dans les sociétés littorales et touristiques, rôle de transmission d'une « passion » censée être loin des objectifs de rentabilité de l'industrie productiviste. Ces chasseurs-cueilleurs qualifiés de « sentinelles » sont alors considérés comme des médiateurs experts et incarnent les mutations d'un idéal écologique de la société. Les enjeux dépassent en effet la productivité industrielle, ou la gestion de bénéfices économiques à court terme, car il s'agit plutôt d'asseoir un paysage culturel à

conserver, c'est-à-dire un patrimoine vivant.

André Micoud a montré que la patrimonialisation était un processus qui était intimement lié au vivant, en tant que garant de la transmission entre générations, entre gardiens d'hier et gardiens d'aujourd'hui (Micoud, 1996). Par la fixation d'un patrimoine, les sociétés essaient de garantir un héritage dont elles espèrent qu'il inspirera aux générations futures, au moyen d'une politique mémorielle adaptée, un respect qui ne peut s'embarrasser d'historiographie. Conserver, en Bretagne comme dans toutes les régions littorales françaises, une présence « traditionnelle » de pêcheurs installés sur le territoire s'accompagne aujourd'hui d'une transformation de l'activité pour répondre aux nécessités environnementales. Parler de « pêche durable » permet d'ailleurs ce jeu de langage alliant conservation des écosystèmes et conservation des activités humaines d'exploitation de ces écosystèmes. Car le patrimoine est également à la croisée des dynamiques d'exploitation et de conservation<sup>234</sup>. Il permet d'instituer comme durables des « ressources » qui peuvent être plurielles, et qui peuvent être des activités d'exploitation. Dans un contexte où les structures territoriales évoluent, au détriment d'un tissu social local et au profit de grands groupes centralisés, il ne s'agit pas vraiment de conservation, mais de redéfinition des modèles. D'autant que les discours opposent clairement les pêcheurs et les « nouveaux acteurs (Aires Marines Protégées, Énergies Marines Renouvelables, plaisance, tourisme, extraction...) » et leurs dossiers « de plus en plus environnementaux »<sup>235</sup>. D'où l'urgence pour les exploitants de figer le paysage industriel au sein d'un patrimoine, de sécuriser l'activité rentable qui faisait le « modèle agroalimentaire breton » (Canévet, 2002) dans la sphère du culturel. La patrimonialisation doit permettre de mobiliser les communautés autour d'un irremplaçable symbole qu'il faudrait faire vivre à travers le temps. Cette politique de conservation est davantage tournée vers l'intérêt pittoresque, iconique, que représente la pêche artisanale pour la mise en valeur générale de la Région Bretagne, tout en laissant les industriels gérer les situations d'exploitation. Comme on ferait des safaris durables dans les réserves pour montrer les quelques lions blancs qu'il reste en Afrique du Sud, on organise des visites thématiques du port. Aussi, il est courant dans la rhétorique de ces acteurs de voir les pêcheurs qualifiés d'« espèce en danger » ou « à protéger ». Le maintien de la pêche dans la région permet de garantir des emplois à la fois en mer et à

<sup>234</sup> MICOUD, 1996, citant DUCLOS, 1991.

<sup>235</sup> Source : site web du Comité des Pêches du Finistère, rubrique « Qui sommes-nous ? » <http://www.comitedespeches-finistere.fr/qui-sommes-nous/le-cdpmem-29>

terre. Mais en dehors des collusions entre flottilles locales et capitaux industriels, qui permet de maintenir une activité dans des conditions fragiles pour les pêcheurs, quelle place reste-il pour le « petit pêcheur » « artisan », dans la *start-up nation* bretonne ? Pour résister aux dynamiques qui accélèrent leur disparition, les petits-pêcheurs composent avec l'impératif de « résilience », c'est-à-dire la nécessité d'orienter sa vie pour adapter leur activité aux mutations du capitalisme.

La « résilience » est un processus politique, qui se mesure en partie aux volontés d'entrepreneurs politiques de « placer [des territoires] sur la carte »<sup>236</sup>. Ces derniers peuvent parfois s'incarner dans la mise en place de parallèles entre l'histoire des écosystèmes et l'histoire sociale de territoires, c'est-à-dire dans le fait d'établir un lien opératoire entre nature et culture d'un espace (Olsson, 2004). Le fleurissement d'écomusées est d'ailleurs le meilleur outil de ces politiques identitaires, puisqu'il crée des repères (*landmarks*) concrets nécessaires au développement d'une géographie mentale. L'appropriation d'un héritage culturel accompagne celle d'un héritage considéré comme écologique, ou naturel. Sur le site du Comité Régional du Tourisme de Bretagne, association à mi-chemin entre les pouvoirs publics et le secteur privé, on peut lire : « *Au terme d'une large concertation menée en 2017, l'ensemble des acteurs publics et privés ont fait part de leur engagement à participer à la co-construction d'un modèle socio-économique du tourisme performant qui s'appuie sur quatre valeurs fondamentales que sont l'identité bretonne, le partenariat public-privé, la chaîne de valeur de tourisme et le développement durable.* » Les institutions développent en effet des politiques touristiques, agrémentées de campagnes de communication monumentales et de l'instauration de formations professionnelles adaptées<sup>237</sup> à ces nouveaux marchés. La Bretagne se retrouve ainsi en tête des destinations touristiques de France pour les Français ces dernières années<sup>238</sup>. Les « fonctions sociales » des littoraux et les rapports de classes qui s'y jouent « se recomposent autour des rapports de production et de la lutte politique, mais tout autant autour des loisirs et des fonctions récréatives des campagnes » (Laferté, 2014). Dans le rapport de force entre l'industrie bretonne traditionnelle de l'agroalimentaire et

<sup>236</sup> Per Olsson cite un enquêteur : « *we thought it was a good idea to use the environment and tourism to put Kristianstad on the map....we used a regional development fund to finance the project.* » (Olsson et al., 2004)

<sup>237</sup> L'UBO crée un Master Tourisme Littoral à la rentrée de septembre 2017.

<sup>238</sup> Selon les comptes rendus annuels du Comité régional du Tourisme, la Bretagne est la première destination choisie pour les vacances de printemps et d'été.

l'industrie touristique en plein essor, la pêche joue parfois un rôle singulier, en pariant sur un néologisme : le « pescatourisme ».

A l'automne 2014, alors que mon terrain venait tout juste de commencer, j'ai été amené à découvrir ce marché de niche lors de mes échanges avec le personnel d'Haliotika. Le musée propose des embarquements « d'immersion » à la journée au tarif de 89 euros par personne, à bord d'un chalutier côtier pêchant la langoustine au large du Guilvinec. Cette situation est unique en son genre car les pêcheurs qui proposent plus couramment des embarquements touristiques sont généralement des ligneurs, métier le plus proche de l'activité de pêche non-professionnelle de plaisance.

« Des îles et des hommes » - Ondine Morin, ligneuse de la pointe bretonne, est l'égérie d'une campagne de publicité de la « Marque Bretagne » pour la compagnie de navires à passagers Penn Ar Bed et pour la filiale de la SNCF BreizhGo (TER). Dans ce contexte, la pêcheuse y est présentée comme « guide touristique ».

Certains enquêtés, marins-pêcheurs sur des ligneurs, avaient d'ailleurs commencé comme « guide de pêche ». C'est le cas d'Ondine Morin, pêcheuse à Ouessant, très souvent sollicité dans les médias<sup>239</sup>, et dont la campagne de publicité de la Région ci-

<sup>239</sup> Invitée notamment dans l'émission de France 3 *Thalassa les gardiens de la côte* en janvier 2016 et

dessus préfère mentionner qu'elle est « guide » plutôt que marin-pêcheuse. Ben', ligneur à Audierne, représente un autre exemple de la porosité entre les deux activités. Ben' a commencé à pêcher depuis sa planche de surf, à la ligne, et explique dans cet extrait d'entretien, comment sa carrière de marin-pêcheur a évolué vers l'activité de ligneur :

« — T'as fait d'autres types de pêche avant ligneur, ou non ?

— *Euh non. Enfin j'pêchais sur ma planche de surf. J'ai commencé par faire du "surfishing", quoi.*

— Tu laissais traîner une..?

— *Non, avec une canne. Derrière les vagues, quoi. Ouais ben j'pêche depuis qu'j'suis tout p'tit. J'ai commencé à... Ben j'habitais à Pont-Croix donc j'ai commencé dans le Goyen à pêcher tous les étés, quoi. Et puis après j'me suis mis au surf. J'ai fait moniteur de surf. J'étais premier moniteur de surf à l'école de surf de la Torche. Ça fait une vingtaine d'année, quoi. Et puis j'me suis remis à pêcher en voyage quoi, tous les hivers quand je partais tripper, ben j'faisais du surf et puis après j'essayais de pêcher deux-trois poissons, quoi.*

— Tu partais où ?

— *Un peu partout, sur toutes les vagues, sur tous les continents. (...) Donc voilà je me suis remis à pêcher en surfant. Histoire de manger, quoi. Bouffer du bon poisson. Et puis je me suis rendu compte que ça marchait vachement bien avec mon surf, quoi. Parce que je faisais pas de bruit. J'allais me placer derrière les vagues, pile où les prédateurs chassaient. Et puis c'est ludique comme pêche. Y a pas de moteur, j'trouvais ça super comme... C'est une pêche ancestrale en fait.*

— T'as remarqué que tu te plaçais avec les prédateurs et que tu pêchais mieux ?

---

*Ouessant, l'île sauvage bretonne* en octobre 2017, ou dans l'émission d'Arte *Aux confins du Monde* diffusée courant 2017.

— Ben juste derrière les vagues, ouais. L'endroit où les bateaux peuvent pas aller. Et puis vu que ça fait pas de bruit le surf... Donc après ben en rentrant de trip, ben j'me suis remis à pêcher ici. Le bar, après le surf ou le matin. Et puis à un moment j'me suis dit "mais merde j'aimerais bien faire ça comme boulot. Est-ce que c'est possible ?" Donc j'ai passé mon capitaine 200. Histoire d'avoir mon permis bateau, tout ça, quoi. Et puis les AffMars ils m'ont dit, "mais qu'est-ce que tu fais toi, t'es un illuminé ! T'auras jamais droit d'immatriculer ta planche de surf pour gagner ta croûte." Donc après, j'me suis dit, bon j'vais faire guide de pêche, quoi ! Donc j'ai fait guide de pêche la première année. J'ai validé mon diplôme avec un ligneur d'Audierne. Et puis j'me suis lancé, c'était y a six ans, comme guide de pêche, à Audierne. Donc j'ai fait une saison.

— Ça consiste en quoi ?

— Ben, t'emmènes des gens pêcher. T'emmènes des gens pêcher le bar. Ben là je les emmenais à Ar Men, dans le raz de Sein.

— Donc t'avais un bateau ?

— Ouais ouais, là j'avais un bateau. (...) Maintenant, y a beaucoup qui font ça. Enfin y en a beaucoup... en Bretagne y en a beaucoup sur toute la côte Atlantique. Ça se fait beaucoup, c'est souvent des anciens pêcheurs, des anciens ligneurs en retraite ou alors c'est des passionnés du "no-kill". Parce que y a vachement... tous les jeunes pêcheurs maintenant ils font vachement de "catch and release". J'trouvais ça intéressant. Et puis j'ai essayé de bosser un été, ça a pas super marché parce que les conditions météo et au niveau de la sécurité pour emmener les gens en mer, c'est... c'est pas évident. Soit y avait trop de houle et j'pouvais pas les emmener soit la mer était "flat" et on pêchait pas de bar, parce que... Alors quand je les emmenais dans la houle, ils étaient malades... Enfin bon, c'était pas évident, quoi.

— Faut de la houle pour le bar ?

— Ben faut que ça bouge un p'tit peu, faut que ça remue. Faut pas forcément de la

*houle mais euh... La météo, ici, on peut pas. Tu vois, aujourd'hui c'est bien pour emmener des touristes, mais y a deux jours de beau temps par mois, tu peux pas faire ta saison comme ça. Alors en même temps j'étais des "trips surfs", donc j'emmenais des gens surfer à l'île de Sein, tu vois, je... Un peu sur les vagues au large d'Audierne. Et puis à la fin de saison, y a un armateur d'Audierne qui m'a appelé. Il avait un ligneur, il avait acheté un ligneur deux ou trois ans avant et puis le mec qui bossait dessus, ça marchait pas. Il arrivait pas trop à pêcher, donc il m'a proposé de reprendre le bateau. Il m'a dit : "j'te donne carte blanche, tu fais ce que tu veux avec, moi ce que je veux c'est que tu me payes les traites du bateau. Après tu fais ce que tu veux comme pêche, quoi". Donc là je lui ai dit "OK, on essaye" et puis j'ai un copain d'enfance, parce que moi je voulais pas faire ça tout seul, ça m'emmerdait un peu. Donc j'ai demandé à mon pote et puis on est parti ensemble sur le ligneur, depuis maintenant six ans. (...) Après, je ferai pas ça toute ma vie, hein. J'aimerais bien faire des expéditions, des trucs, un peu différents. Ouais, bosser sur le Tara, des bateaux comme ça. »*

Entré dans la pêche par passion pour l'activité, il est devenu guide de pêche pour essayer de rentabiliser professionnellement une activité qui lui procurait de l'exaltation. Ce parcours fait de Ben' un pêcheur aux pratiques différentes de celles de ses collègues plus anciens à Audierne. Ben' a gagné sa vie comme DJ quand il était plus jeune, une activité qui lui permettait de surfer le jour et de travailler la nuit. Il est marin-pêcheur depuis six ans sur un navire qu'il patronne, mais il se voit évoluer plus tard en dehors du monde de la pêche, avec l'objectif de lier sa pratique musicale et le milieu maritime, par exemple à travers les campagnes d'explorations ou de partenariats artistiques et scientifiques que proposent des navires tels que Tara<sup>240</sup>, qu'il évoque à plusieurs reprises lors de nos rencontres. C'est la recherche de l'exaltation et non de la pure rentabilité qui motive son parcours. Il est devenu guide de pêche faute de pouvoir exercer comme pêcheur selon les critères qui lui convenaient, c'est-à-dire en dehors de l'industrie. Mais l'adaptation à cette activité procurait elle aussi un certain nombre de contraintes. Il devient finalement patron-pêcheur, ce qu'il n'aurait pas accepté en dehors des conditions proposées par son armateur, lui garantissant une certaine liberté.

---

<sup>240</sup> Voilier résidence d'artistes sélective appartenant à la créatrice de mode Agnès b.



On pourrait penser que ce type de profils est très éloigné, voire étranger, des situations de pêche plus industrielles, ou des métiers du chalut. Pourtant, ces enjeux sont ceux de la profession dans son ensemble, et toute la filière essaye de s'y conformer. Tout début 2015, j'ai embarqué en marée-test à bord d'un chalutier partenaire d'Haliotika, sans savoir qu'il proposait aussi à des touristes d'embarquer via le musée durant l'été. Entre deux traits de chalut, alors que nous parlions du comité des pêches et des représentants, Alain, le patron, tire un constat singulier sur la pérennité du métier.

« — L'autre jour j'étais avec [Nom de Marin] sur les quais, tu vois qui c'est ?

— *Oui, je vois qui c'est, c'est un des seuls à venir sur le port, qu'on voit sur le port. Bon après, il est pas marin. Son père était marin, et il a l'impression de connaître parce qu'il est allé en mer avec lui quelques fois, mais son père faisait un autre métier que maintenant. C'est plus pareil du tout. Il a eu dû venir sur les bateaux quelques fois, comme touriste. Mais le comité sert pas à grand chose. Moi j'en ai jamais eu besoin, il sert à rien. Le problème il vient d'ailleurs. Avant on reprenait le métier de ses parents. Aujourd'hui, non. Mon fils me dit "la pêche, c'est de la merde" et veut aller dans une école de commerce. On a très peu de demandes de marées-test, ou alors des gens qui viennent chercher des choses... extrêmes, mais qui restent pas. La dernière fois il y avait un gars de ton âge, qui avait été reporter de guerre et qui cherchait une reconversion. Aujourd'hui y a toi à bord et c'est tout cette année. »*

(Carnet de Terrain, Février 2015, Discussion avec Alain, patron-pêcheur sur un chalutier côtier guilviniste de 16 mètres, ciblant la langoustine)

Alain fait la différence entre deux profils, qui correspondent selon lui à deux moments successifs de l'histoire de la profession : il y aurait d'abord le marin-pêcheur de père en fils, dont il regrette la disparition, puis il y aurait le pêcheur à la vocation extrémophile, proche du touriste dans sa quête d'expérience, plutôt que d'un métier. Ce dernier ne se fixe pas dans la profession. Alain emploie le terme « touriste » pour évoquer le cas d'un cadre du comité qui embarque de temps en temps, sans être là pour simplement pêcher, mais pour profiter du moment. Un constat qui trouve écho quelques semaines plus tard, alors que je croise le cadre en question, qui m'annonce avoir prévu d'embarquer pour

le solstice d'été, « *pour voir le soleil se lever, je fais ça tous les ans* ». Selon Alain, il y aurait alors de moins en moins de pêcheurs, mais de plus en plus de « touristes » de la pêche. Dans un premier temps, selon lui, le comité manque de légitimité et d'intérêt dans les luttes, dont il est de plus en plus déconnecté. Le patron-pêcheur critique l'évolution de la structure, à savoir son organisation en institution syndicale dont les employés sont des spécialistes des questions maritimes, mais ne sont pas des pêcheurs. Dans un second temps, les profils de la nouvelle génération incarnent, selon le marin, des ruptures avec des traditions laborieuses, ruptures qui peuvent s'apparenter au tourisme dans leur volonté d'exaltation plus que de production, conduisant parfois à renier le rendement de l'activité au profit du développement personnel. Car au productivisme rentable mais hautement répétitif des pêches du chalut, jugées ennuyeuses par beaucoup de jeunes aujourd'hui, sont préférées des modèles qui se situent dans les représentations sociétales et de la profession à la limite des pêches récréatives. En tête de proue, on trouve ainsi le métier de la ligne, que j'évoquais plus haut avec les profils classiques de pêcheurs exerçant également l'activité de guide de pêche.

Dans le quartier de la Trinité sur Mer, à l'entrée du Golfe du Morbihan, lors d'une discussion avec Yann, petit pêcheur, nous évoquons la diversité de métiers de la pêche, particulièrement dans les quartiers finistériens. Yann évoque la flottille de chalutiers du Guilvinec et conclut en miroir : « *Nous, on est les touristes de la pêche* ». Je lui demande de préciser ce qu'il veut dire. « *On ne travaille pas pour gagner de l'argent, on travaille plus par passion. Après, je critique pas les autres. Chacun voit midi à sa porte, c'est comme ça depuis 40 ans et si ça continue, c'est que ça marche.* » Yann est, comme Ben', un autre ancien surfeur devenu pêcheur. Il pratique plusieurs types de métiers à bord de son canot, pour cibler différentes espèces de poissons et de crustacés en fonction des saisons. Très actif sur Facebook, il met en scène ses prises régulièrement, autant que ses sessions de surf. Revendiquant son caractère transfuge, autant professionnel que « touriste », il met en avant une mutation sociale singulière qui accompagne sa posture : l'évolution médiatique qu'il incarne modifie les pratiques et les rapports de force, à la fois au sein de la profession et vis-à-vis des acteurs de la société globale. Les enjeux environnementaux, et la relation ambiguë que l'industrie touristique entretient avec eux transforment le métier en profondeur, notamment parce qu'elle finit d'ouvrir ce « monde à part ». Il ne serait pas surprenant de voir un jour Intermarché proposer des séjours de quinze jours en immersion

sur des chalutiers du large, surtout dans les navires modernisés et aménagés, bien que le confort y reste rudimentaire, qui sortent actuellement des chantiers navals. Haliotika demande 89 euros par personne pour une sortie sur un chalutier en bois, non-aménagé et sans pique-nique. Il n'est pas absurde de voir dans le « pescatourisme » un marché plus que lucratif pour les armements, voire une solution pour pallier la volatilité des prix du gasoil<sup>241</sup>.

### ***Applications concrètes de l' « idéologie du terroir »***

Dans ce paragraphe, deux portraits de petits pêcheurs, Jérôme, 29 ans, fileyeur au Guilvinec et Owen, 29 ans également, ligneur à Lanildut, seront convoqués pour montrer la lutte, sur le terrain halieutique, entre industriels et petits pêcheurs pour l'obtention d'une part de marché valorisant une pêche fraîche qui caractériserait le « terroir » breton. Cette lutte est une bataille d'images et de communication autant qu'un équilibre entre défense et investissements dans de nouveaux outils commerciaux, à l'instar de la vente directe ou de la création de labels.

En proie à une concurrence internationale jugée déloyale, et à force d'être assimilées au paysage pittoresque, les réalités du métier des pêcheurs changent. Les évolutions touristiques poussent les pêcheurs à modifier leurs pratiques, à ouvrir les portes de leurs espaces de travail pour accueillir les regards curieux de la société globale. La typologie des acteurs résilients face à cette transformation est double : d'une part une frange de la nouvelle génération, issue d'autres héritages que la pêche, soucieuse de modifier les pratiques et de communiquer à ce sujet, réussit à se faire une place de choix dans le paysage sans nécessairement capitaliser financièrement sur cette *agency* sociale. D'autre part, les dominants de la filière font des efforts pour transformer leurs offres et présenter un visage qui s'accommode des dynamiques de consommation touristique. La nécessité pour le pêcheur français est d' « appartenir à une niche sélectionnée » comme l'encourage le député Louis Guédon dans son rapport de 2011, c'est-à-dire à produire un « poisson français » labellisable.

<sup>241</sup> Un rapport de 2012 commandé par les régions Aquitaine, Bretagne, Pays de la Loire et Poitou-Charentes et piloté par des chercheurs de l'Université de Nantes indique : « *Les limites d'exploitation de la ressource liée à la Politique Commune des Pêches, l'augmentation des prix du gasoil et les phénomènes de mortalité ostréicoles sont autant de raisons qui poussent les pêcheurs et conchyliculteurs français à diversifier leurs sources de revenu.* » (Laurent BARANGER, Marie BENCENY, Jean-François BIGOT, Véronique LE BIHAN, *Évaluation d'un modèle économique de pescatourisme*, 2012)

Ce processus met aux prises deux groupes socialement différenciés qui luttent explicitement ou implicitement : d'un côté des petits pêcheurs, souvent jeunes ou nouvellement installés, pratiquant des techniques nouvelles, soucieuses de l'écologie et du respect de l'animal - comme l'ikéjimité\* par exemple -, créent des labels de qualité et investissent les réseaux sociaux pour communiquer et mettre en scène leur quotidien publiquement - à l'image de la Plateforme Petite Pêche, de La Margouille de St Quay, du Dishual de L'île Tudy ou du ligneur de Lanildut « Abalone », inscrit sur Facebook sous le nom de « Petit Pêcheur ». De l'autre, les grands groupes et armements investissent les médias traditionnels, et développent des stratégies marketing participant d'un « marché de l'authentique » (Warnier, 1994), ou « idéologie du terroir » (Rogers, 2013). Ces campagnes sont soutenues par de grosses institutions régionales et des partenariats publics-privés de valorisation industrielle régionale, à l'image de Pavillon France ou de Produit en Bretagne.

Le cas des petits pêcheurs permet de repenser l'opposition fondamentalement stérile dans les études rurales entre « tradition » et « modernité » ou entre le rural et l'urbain : ils ont une pratique de l'activité qui, en dehors de cette activité de communication et de recherche de marchés, se rapproche des petits pêcheurs « traditionnels » ou « pré-capitaliste » (Bernier, 1981), avec de faibles volumes d'extraction et une diversité de techniques en fonction des saisons, mais ils incarnent parfaitement la posture entrepreneuriale « moderne » de recherche de marchés, sans lesquels ils ne peuvent survivre du fait du contexte industriel qui les entoure. Ancrés dans des territoires ruraux, habitant à la campagne et travaillant en pleine mer, ils proposent par ailleurs des produits qui seront consommés par des classes sociales souvent urbaines<sup>242</sup>, sans pour autant négliger la plupart du temps les locaux qui apprécient le modèle proche du troc « *au cul du bateau* ».

Les bénéfices sont relatifs à l'échelle de ces acteurs, qui visent deux marchés différents, des produits frais à très forte valeur ajoutée pour les premiers<sup>243</sup>, des produits

---

<sup>242</sup> A l'image des pêcheurs bretons travaillant avec le réseau parisien de vente directe « Poiscaille ». Le circuit court rappelle également la nostalgie d'un mode de vie aux illusions pré-capitalistes, « nostalgie » comparable à celle que ressentent les consommateurs japonais à l'odeur des matsutakes pistés par Anna TSING, renvoyant à un cercle vertueux écologique : « *Les gens vivant en ville s'intéresseraient à la vie à la campagne et les villageois auraient un produit de valeur à leur vendre* » (2017)

<sup>243</sup> Comme les *smábátamenn* rencontrés par Emilie MARIAT ROY en Islande, les petits pêcheurs s'organisent autour de techniques de pêche valorisées, comme la ligne ou la palangre en opposition au chalut, et

majoritairement destinés à la grande distribution pour les seconds. Les services de vente directe sont parfois difficiles à stabiliser, car les demandes des restaurants ne sont pas toujours les mêmes. Il faut parfois vendre en criée, institution qui voit cette concurrence des petits d'un mauvais œil, et peut se « venger » en pratiquant des prix bas quand le petit pêcheur ne réussit pas à tout vendre en direct. Bien souvent, le système de vente directe reste précaire et la criée continue d'être un outil inévitable, à l'image des deux profils de pêcheur suivants.

Jérôme, 29 ans, est un Orléanais installé au Guilvinec depuis quatre ans, en parallèle de son frère, Eric, petit caseyeur. D'abord intéressé par les métiers de la terre, le jeune homme a obtenu un BTS en horticulture avant de passer les diplômes de navigation. Jérôme avait pour ambition de se lancer en maraîchage et de proposer, en circuit court, des paniers réunissant ses légumes et des produits de la mer pêchés par son frère. Mais découragé par les contraintes administratives et par les difficultés financières, il a suivi l'exemple de son frère et repris un petit navire, installé au ponton de Tréffiagat, au Guilvinec. Le jeune pêcheur capture une plus grande variété de poissons que ceux généralement ciblés par les fileyeurs, qu'il vend ensuite à des prix plus élevés que ses collègues concurrents, chalutiers ou senneurs. Les techniques qu'il privilégie sont plus respectueuses de l'environnement et permettent d'obtenir des produits de meilleure qualité, mieux traités et *in fine* plus goûteux que les poissons pêchés avec moins de soin. La vente directe permet *a priori* d'éviter des « taux d'échange asymétriques » (Bernier, 1981), c'est-à-dire la dépendance totale des marins vis-à-vis des organismes terriens fixant les prix de vente de leur production. Les restaurateurs y trouvent leur compte, ainsi qu'une clientèle particulière. D'une part, certains consommateurs locaux apprécient de retrouver ce contact direct avec le pêcheur lors de la débarque\*. De l'autre, une clientèle urbaine, capable de payer un prix plus élevé que la moyenne<sup>244</sup> pour manger une pêche fraîche de qualité, fait confiance à des réseaux de circuits courts qui lui garantissent des paniers sur le modèle des Associations pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne (A.M.A.P.). Par le biais de ces marchés alternatifs, Jérôme évite tout un circuit de distribution, à commencer par les criées, les mareyeurs et les poissonniers. Le choix de ne jamais destiner ses prises à

---

cherchent à viser des marchés de « luxe », d'un « produit bien sous tout rapport » (2015).

<sup>244</sup> La souscription au circuit parisien Poiscaille qui travaille avec Jérôme propose des formules d'abonnements parmi lesquelles la livraison d'un panier hebdomadaire, pour deux personnes (1kg de poisson ou 2kg de coquillages ou 0.5kg de poisson + 1kg de coquillages) pour une vingtaine d'euros.

la grande distribution produit une concurrence au circuit classique, dans lequel Jérôme aurait du mal à survivre, du fait des petits volumes qu'il pêche et des prix pratiqués sous criée. En effet, contrairement aux circuits courts, cette dernière ne fait pas la différence entre son poisson et celui d'un chalutier du large. Nous discutons de ces enjeux alors qu'il étriepe des vieilles - des poissons généralement considérés comme beaucoup moins nobles que le bar, le lieu, la sole ou le rouget :

« — Ton frère aussi, il bosse avec les circuits courts ?

— *Ouais. Ben on est obligés, hein. Les petits, sinon... C'est ce que je te disais l'autre jour : si y avait pas les circuits courts comme ça, le bateau il serait vendu. J'peux pas vivre. J'ai mis du poisson sous criée, j'ai eu 6 centimes du kilo.*

— Ah ouais ?

— *Six centimes du kilo ! Et alors que c'est valorisé à trois, quatre euros sur le quai, en vente directe ou avec Poiscaille\*.*

— Parce qu'ils différencient pas le beau poisson ?

— *Ben non, les tacauds, enfin tu vois le poisson, il est vivant, quoi. C'est pas la merdouille de chalut, tout écrasé... Ça, ils différencient pas. C'est le même prix pour tout l'monde. Donc pfff. Même les rougets, les rougets « toutes écailles » c'est la seule différence qu'ils font. C'est tout. Parce que par rapport au chalut, quoi, il te mettent un peu plus cher mais c'est pas...*

— Pas le prix que tu pourrais...

— *Ben là, en direct, ben les homards, bon ça vaut le coup on va dire, parce qu'il y a les, tous les touristes qui arrivent là, comme c'est les vacances... donc là, les touristes sont là, on voit les prix ça prend deux, trois euros. Mais non c'est pas... Tout le poisson qui monte à bord il est vivant quoi. J'travaille avec - comment elle s'appelle, Stéphanie*

*Wood\**, là - elle travaille à l'ikéjime, poisson vivant. Je lui fournis tous les rougets barbets, je lui fournis du lieu jaune, comme j'suis pas creux, moi, la vessie elle a pas le temps de gonfler et d'exploser donc, elle, ça l'intéresse. Elle prend la vieille... Enfin elle valorise tout quoi. Et puis elle met un prix fixe sur certains produits et puis sinon elle majore par rapport au prix criée. Donc ça c'est intéressant. Nous les petits, on est obligés. On est vraiment obligés de valoriser tout.

— Qu'est ce que c'est le truc qui ressort ?

— C'est l'estomac. Leur estomac, en fait, si tu dépasses quinze mètres, leur estomac, ça fait comme pour nous en fait : ça explose les organes à l'intérieur. C'est l'estomac qui ressort, ouais. Ou alors par le trou du cul, là j'en ai pas. Tiens, si ! Celle-là.

— Les vieilles, tu les vends ?

— Ben là, toutes celles-là je vais les étripper, et puis ça part avec Poiscaille. Sinon, j'en vends un peu sur le quai. J'en vends un peu aux restos, surtout l'été. L'été y a pas mal à faire avec. Ben tu peux faire des accras, tu peux faire des brochettes. Y a un resto qui fait ça, c'est super bon. Les gens qui connaissent pas, ils goûtent ça tu leur dis que c'est de la vieille : "Woah !". Ici... Ici les gens aiment ça quand même, la vieille. Les locaux. (...) Tu vois, tout ça, je les aligne comme ça parce que, tout ça, ça part en vente directe. Sinon, j'me prends pas la tête, c'est cinq centimes... Et puis elles sont vidées, aussi. Normalement, tu la vides pas, la vieille. La dernière fois, j'en ai mis des vidées, ils me les ont passées en blessées !

— Ah ouais ?

— Oui !

— C'est abusé.

— Tu fais leur boulot et en plus on te pénalise, c'est fou ça... j'étais vert. Je me

*suis dit “ils se foutent de ma gueule... cinq centimes, blessées... C’est quoi ça !” C’est vraiment... C’est du manque de respect quelque part, tu bosses, tu fais tes trucs là, tu valorises ton poisson comme tu peux et puis... C’est du foutage de gueule. Pour ça que tous les p’tits là, ben tout le monde cherche des marchés à droite à gauche... »*

Mais si Jérôme réussit très bien à vivre de la pêche aujourd’hui grâce à la vente directe, il a mis du temps à trouver ses clients, et insiste sur le fait que sans ces outils de vente nouveaux, il n’aurait jamais pu continuer son activité. Jérôme a aussi entièrement repensé l’agencement de son navire, d’abord pour l’adapter à ses méthodes de travail, et puis pour qu’il soit plus performant à moindre coût. Ainsi, il a dû beaucoup investir dans du matériel, mais me confie payer très peu de gasoil, contrairement à ses collègues possédant de plus gros navires (notamment les chalutiers, qui consomment une tonne de gasoil pour pêcher une tonne de poisson<sup>245</sup>), et être ainsi moins dépendant des prix :

*« — Au plus profond que j’veis c’est dans les trente-cinq mètres quoi. Parce qu’après le moteur peine, si t’as du goémon. Déjà par trente mètres, un filet si t’as du courant, ça fait du poids quoi. Des fois dans les trente mètres quand je vire les filets à rougets, enfin les filets à merluchons là, t’as six mètres de chute, tu vois le machin, tu l’entends, l’hydraulique, ça fait “cchhhhhhh”. Il peine. Tu mets un peu de... Après moi j’aime pas trop travailler avec beaucoup de gaz - tu mets un p’tit peu de gaz, c’est reparti, mais bon t’abimes tes cordes. Derrière, c’est toujours pareil.*

— T’as une grosse consommation ici ?

— Non, dix litres/jour.

— Ah ouais ?

— *Ouais t’as pas... non, non, le bateau il fait deux tonnes, j’ai que soixante centimètres de tirant d’eau donc j’passe partout, et puis le moteur c’est un quarante-deux chevaux et je suis jamais à fond, ça sert à rien.*

<sup>245</sup> Rapport IGF-IGA-CGGREF de 2005 cité par Louis GUÉDON dans son propre rapport au gouvernement en 2011



— Il est niquel, ce bateau.

— *Ouais, maintenant qu'il est stabilisé, ouais. Avant j'prenais des sacrées branlées quand même.*

— Ah ouais ?

— *Tu... j'ai des collègues, « la naïade », lui il fait autour d'cent kilos, il se mettait sur la lift tu voyais les quilles anti-roulis sur le bateau. Donc il se mettait vraiment (il siffle pour imiter un vide). Ouais. »*

Je lui montre une image de treuil de fileyeur pour ranger les filets qui permet d'écraser les crabes au passage, et qui circule sur les réseaux Facebook de marins-pêcheurs ces derniers jours.

— *C'est quoi ça ? Ah oui, je sais ça ! J'ai été embarqué... Tu vois le bateau, là-bas, le bateau rouge et bleu ? J'ai été embarqué parce que y a son collègue, ils étaient deux avant, et son collègue s'était mis un oursin dans le tendon donc j'avais été le dépanner. Le truc c'est qu'ils étaient au filet-pêche-tout, sauf qu'ils étaient sur les frayères à soles, donc sur le sable, donc les araignées. Et en fait ça montait par boudin. Toutes les araignées, et mailloche, et mailloche ! Trrrrring ! En fait, t'étais Popeye à la fin, tellement t'en maillochais. Et on en gardait quand même. Une fois on a gardé que les grosses, on avait sept cent kilos ! On en a maillochées au moins autant, voire plus, de petites. Y avait des maillets, tu l'changeais parce que tu pétas le manche tellement tu maillochais. Donc oui, non, non, j'connais la pratique, mais non j'fais pas ça. Moi, c'est con à dire, mais j'ai un coffre de petites, et ben ça me fait vingt-cinq kilos. A cinquante centimes, même sous la criée, ça me fait douze euros cinquante, eh bah c'est la moitié de ma consommation de gasoil à la semaine qui est payée. Ben c'est débile de foutre des coups de mailloche, surtout que tu cherches, quoi. Tu sais que dans les filets à sole, tu vas avoir des araignées : tu veux pas d'araignées, tu mets pas de filets à soles, terminé. Plutôt que de tout pulvériser. Après ils vont dire "ouin y a rien !" (rires) ben c'est normal qu'il y ait rien, tu bousilles tout. (...) Mais non, non, j'ai jamais mailloché un crabe. Déjà parce*

*que c'est le gagne-pain à mon frangin. Et puis par respect. »*

Pour Jérôme, la dénonciation du geste du « maillochage » dépasse la question du respect de l'animal. Pour le jeune fileyeur, il est possible d'éviter de pêcher des crabes que l'on n'a pas le temps de démêler à bord en adaptant sa pratique à l'environnement. L'Orléanais dénonce une pêche à l'aveugle qui « bousille tout ». Il remet en question le point de vue surplombant du pêcheur sur la mer dans laquelle il chasse. Pour Jérôme, le refus de ce geste va de pair avec une meilleure réflexion sur sa consommation de gasoil, ou sur les alternatives commerciales aux criées, alternatives permettent d'éviter au pêcheur le productivisme. La vidéo à l'origine de cette discussion a été postée par des pêcheurs hollandais sur Facebook, puis partagée par des marins de tous horizons. Owen, sur son profil « Petits Pêcheur d'Iroise »<sup>246</sup>, a partagé la vidéo augmentée d'un statut critiquant la pratique (image à suivre).

---

<sup>246</sup> <https://www.facebook.com/ligneur/>



Owen a 29 ans et est franco-irlandais. Il a grandi à la campagne en Irlande et commencé la pêche professionnelle à 15 ans, d'abord à la côtière sur un caseyeur qui pêchait le saumon et le crabe selon la saison<sup>247</sup>, puis sur des gros chalutiers du large, irlandais et bretons. Il s'installe dans la région brestoise « kidnappé », dit-il, par une femme, avec laquelle il a un enfant. Lassé par les rythmes du large, les conditions de vie et par les méthodes de ces types de pêche, il s'arrête quelques années pour travailler comme serveur dans un pub irlandais à Brest, puis il décide de se mettre à son compte en reprenant un petit bateau du pays malouin, qu'il installe comme ligneur dans le village côtier de Lanildut, sur la côte des Abers en Finistère nord. L'objectif était de développer une pêche la plus écologique possible, mais les difficultés du secteur l'ont parfois poussé à

<sup>247</sup> Il s'agit du métier présenté par Loïc JOURDAIN dans le film *Des Lois et des hommes*.

retourner pêcher au large comme matelot pour « *se refaire* » lors des mois les plus creux.

« — *Et j'ai encore été obligé de retourner là, pas cet hiver mais l'hiver dernier. J'étais à sec, il a fallu acheter le bateau en mai, et arrivé en novembre j'avais fait que quinze jours de mer, il faisait que tomber en panne, tomber en panne. C'était constant, les caisses étaient à sec, je savais où faire de l'argent, j'y suis allé, quoi. A un moment, on n'a pas le choix en fait.*

— T'en fais une ou deux et puis...

— *J'f'rai plus jamais maintenant. J'ai plus besoin, maintenant, l'entreprise elle roule. Mais c'était ça ou j'coulais la boîte, quoi. Donc j'ai renfloué mes comptes perso et renfloué ma boîte et j'suis revenu un peu à la bourre pour ma saison mais bon.* »

Nous évoquons la vidéo qu'il a partagée sur sa page.

« — *Pour le coup c'est en Hollande, hein. Je pense que c'est en Hollande. Ces machines-là, c'est en Hollande qu'ils les ont (...) après est-ce qu'on peut leur en vouloir ? C'est la rentabilité aussi. Faut qu'ils fassent un salaire aussi. C'est ce monde qui, ouais... Ben là où j'étais au Conquet, on gardait les crabes aussi. Les grandes mailles quoi. Les petites mailles, c'est plus chaud. T'es bon à découper ton filet. (...) tu peux pas aller sur les chalutiers quand t'as besoin d'argent, et puis un an plus tard critiquer... C'est tout un système qui.. Personne n'a tort et tout le monde a tort en même temps. Moi, j'ai participé quand ça m'arrangeait aussi. Pas par plaisir, mais par obligation. C'est tout un monde qu'on devrait revoir, c'est pas que la pêche.* »

La veille de notre entretien, Owen a dû faire un aller-retour vers la criée de Concarneau pour vendre du poisson qu'il n'avait pas pu vendre en vente directe. Les restaurateurs ne voulaient pas acheter les volumes pêchés, et le frigo du port était hors d'usage. Le jeune pêcheur allait perdre sa pêche s'il ne prenait pas la journée pour aller vendre son tonnage à la criée de Concarneau le jour-même, à 120 kilomètres de son quai. Si c'est la vente directe et la valorisation de poissons à des prix convenables qui fait vivre les petits pêcheurs, la criée reste « *un bon outil* » comme me le rappelle Gabriel, un autre petit pêcheur des Glénan, tout en insistant sur le fait qu'elle est « *en sale état, (...) tout est*

*cassé, on a des rails des années 50, pas entretenus* ». La criée, tout comme les armements industriels, sont les seuls à garantir un revenu, si l'on est prêt à sacrifier conditions de travail d'un côté, valorisation financière de l'autre. « *Des alternatives de circuit court comme Poiscaille, c'est top, mais faut qu'ils assurent une garantie, sinon ça devient juste un mareyeur comme un autre* », conclut Gabriel. En définitive, si l'industrie reste la moins touchée par la « crise », c'est aussi parce que les alternatives aux échelles plus locales s'avèrent encore incertaines et aléatoires.

Extrait de carnet de terrain, novembre 2014 :

*Le soir, je vais sur le quai du Guilvinec, puis sur la plateforme au-dessus de la criée. J'observe la débarque d'un chalutier du large. Les matelots parlent en anglais. Je leur demande d'où ils viennent. Ils me répondent qu'il viennent d'Irlande. Les anglophones viennent vendre en criée bretonne à des prix inférieurs aux locaux, créant une concurrence déstabilisante (...)*

*[trois jours plus tard] Je rentre dans le super U de Pont l'Abbé pour m'acheter un sandwich. Au rayon frais, au milieu du saumon fumé et des bocaux d'œufs de lump, des filets de poissons sous vide attirent mon attention, car ils portent une petite étiquette de traçabilité, avec une photo. Le groupe se vante de vendre des filets pêchés par... .. le chalutier irlandais que j'ai vu débarquer il y a trois jours. »*

La « crise » de la pêche est alors un crépuscule qui s'éternise, avec ses disparitions et ses renouveaux, ses résilients et ses vulnérables, ses nouveaux acteurs et ses redistributions de pouvoirs dans les conflits entre types de pêche, et entre classes sociales nécessairement, puisque c'est toujours grâce à un capital culturel pour les uns, économique pour les autres, que l'adaptation aux transformations du contexte se fait et que des concurrences s'exercent. Reste à noter la permanence d'une adaptation capitaliste des plus dominants de la filière, qui jouent avec les politiques environnementales (*greenwashing*) et avec les désirs des consommateurs. En témoigne le choix absurde d'un industriel de la grande distribution rencontré dans les rayons du supermarché bigouden, cité en note de terrain. La traçabilité indiquée de ce chalutier irlandais ayant débarqué, au Guilvinec, sa pêche du large peut sembler, aux yeux des consommateurs profanes, gage de transparence et donc de qualité. En réalité, il s'agit d'un exemple concret de la crise des

prix locaux qui détruit les flottilles de petits pêcheurs côtiers bretons. Qu'est-ce alors qu'un « poisson français » pêché par un chalutier hauturier immatriculé au Guilvinec, mais pêchant dans les eaux anglaises et appartenant à un consortium irlandais ?

« Ouais alors la petite pêche c'est dans l'air du vent, mais dans les faits... ça c'est sur l papier, hein. Dans les faits c'est plus compliqué qu'ça », m'explique Thomas, petit pêcheur du pays fouesnantais alors que nous débarquons en évoquant l'épisode de Thalassa suivant Ondine Morin à Ouessant, et la médiatisation des petits métiers. S'il n'existe pas de plus en plus de pêcheurs « touristes », se développe en revanche une posture, au sein de la profession, qui tend à assimiler les marqueurs de communication de l'industrie touristique, entre marketing vert et propositions de prestations étrangères à l'activité de pêche. Mais cette innovation ne laisse pas du tout l'ensemble des acteurs égaux face aux changements. « Innover sera accroître les disparités » concluait Maryvonne Bodiguel à l'issue de son enquête sur les transformations de la paysannerie bretonne et de l'assimilation du « progrès » dans les campagnes (Bodiguel, 1975). Il ne s'agit plus seulement d'un « progrès » synonyme d'assimilation des techniques mais de la maîtrise d'une grammaire professionnelle totalement étrangère. Pour les pêcheurs les plus fragiles, les plus exposés de la filière pêche, il s'agit aussi d'abandonner sa vocation première pour se « diversifier » afin d'être plus « compétitif » - c'est-à-dire exercer un nouveau métier, à mi-chemin entre la sentinelle écologique et le guide de pêche. Ces évolutions finissent de briser l'autarcie mythique de ce « monde à part ». Les pêcheurs, qui pouvaient apparaître comme « à part », sont aujourd'hui explicitement désignés comme référents maritimes d'une société globale. A cela s'ajoute une impression de « crise à deux vitesses ». Dès que la dynamique se grippe pour les plus petits, que les marchés ne sont plus au rendez-vous, la vulnérabilité est totale. L'industrie reste la sécurité, une garantie, voire une nécessité : on « sait » où faire de l'argent, on « n'a pas l'choix ».

### ***Patrimoine vivant***

Jérôme, que j'évoquais au paragraphe précédent, pratique donc la vente directe quasi exclusivement, grâce à des réseaux de clients stables - les paniers de Poiscaille à Paris, les viviers de *France Ikéjime* en pays bigouden, ainsi qu'une clientèle régulière de restaurateurs. Le pêcheur, installé depuis quatre ans, profite de ce contexte de

décloisonnement de l'activité de la pêche. Pour lui, la mutation touristique du littoral n'est pas qu'une mauvaise nouvelle, avec les « prix qui prennent 3, 4 euros ».

« — Qu'est-ce qui a fait que vous ayez eu envie de venir par ici ?

— *Mon frère était à Bréhoulou pour faire son BTS et puis ça s'est fait qu'il a été faire son contrat avec Scarlett<sup>248</sup>. Et puis on aimé le coin, c'est vivant. Parce que t'as pas des criées partout non plus. Mine de rien, ça y fait beaucoup, parce que quand t'as fini ta journée et que tu dois t'taper encore deux heures de transport pour emmener ton produit... Puis le port est vivant aussi.*

— Tu trouves ?

— *Si si, c'est encore vivant. Tu vas à Saint-Gué, c'est mort. Donc ouais. (...) bon, là, c'est vrai, c'est un peu mort, mais quand c'est l'été, c'est couvert de monde ici.*

— Des touristes ?

— *Ben ouais.*

— Tu sais où ça en est le port de plaisance ?

— *Non, et puis je suis pas vraiment pour. Déjà, là, avec les plaisanciers qu'il y a là, c'est déjà un peu n'importe quoi. Euh... c'est n'importe quoi, les mecs font n'importe quoi. Plus grand port, ça fait plus de monde. Après, oui, ça ferait peut-être de l'emploi dans la région. Ça je dis oui. Mais non, ça fout le bordel. Mais je te dis : parfois t'es en train de filer, ou de travailler et les mecs ils viennent à côté d'toi, quoi. Tu peux pas travailler. Là, dans pas longtemps tu peux couler dans la baie, t'as un ballon tous les cinq mètres. Tu peux pas travailler. Moi mon frère il a explosé deux fois son hélice comme ça. Chaque fois c'est 1500.*

---

<sup>248</sup> Patronne bigoudène

— Ça risque de se faire quand même, non ?

— *De toute façon, ils vont nous le mettre. Ils vont nous le mettre. Les gros, ils vont rentrer - et puis même nous... Moi je vais pas faire attention aux plaisanciers. Je vais pas m'empêcher de travailler parce que monsieur est en train de pêcher son maquereau. Je veux bien être gentil mais pas non plus me faire marcher sur les pieds. »*

Si Jérôme apprécie que les quais soient « couverts de monde », c'est parce qu'ils représentent pour le moment l'un des facteurs du maintien de son activité de petit pêcheur sur la côte. Seulement les difficultés, évoquées dans son cas comme dans celui de Owen, à survivre économiquement quand on est un « petit », laissent affleurer une transformation majeure de la filière : à mesure que la flottille de petits pêcheurs s'amenuise, la côte risque de ne conserver qu'une part infime de l'activité - tout juste assez pour colorer un paysage pittoresque et « résilient » - tandis que l'activité industrielle du large se poursuivra, loin des yeux des touristes et des vitrines écotouristiques<sup>249</sup>. Jérôme met l'accent sur la co-présence de deux réalités sur ce territoire guilviniste : à la fois le Guilvinec se transforme et attire davantage une clientèle touristique, mais elle conserve aussi des infrastructures portuaires, telles que les criées, qui permettent une sécurité aux petits pêcheurs quand ils ne réussissent pas à vendre tout en direct. Cependant, Jérôme reste méfiant, et il est hors de question de céder la priorité aux plaisanciers dans le port. Hors de question de se faire « chasser » de la commune par les touristes, c'est-à-dire sous le « discours-écran » du partage concret du bassin, hors de question de laisser le champ libre politiquement pour perdre ses intérêts dans les projets de développement du Guilvinec (Weber, 1982). Le plaisancier, s'il n'est pas dans les faits le plus gros concurrent du petit pêcheur, incarne le plus une opposition frontale, directement vécue par la présence conjointe et quotidienne des deux acteurs parfois au coude à coude dans les eaux côtières. Cette animosité prend toute sa force lors des négociations à l'échelle européenne des quotas de bars. Le lobby de la plaisance étant très installé dans les institutions bruxelloises, il réussit souvent à obtenir gain de cause, et incarne une menace identifiable par les petits pêcheurs, engagés depuis peu dans les activités de lobbying. Lors d'une réunion de l'association des ligneurs, un pêcheur s'indigne de l'obsession de ses collègues présents dans la salle autour des

---

<sup>249</sup> L'exemple des fermes éoliennes incarne cette disparité : les activités de pêches menacées par ces installations sont des activités de petites unités côtières.



plaisanciers, dont il relativise l'impact : « *Je viens de la plaisance, et de bons plaisanciers. Faut arrêter avec les plaisanciers. Ceux qui prennent déjà un bar... les mecs dans le coin qui font autant que nous, y en a pas beaucoup du tout. C'est une estimation, ces chiffres de 1400 tonnes, vous imaginez ! C'est mieux que les pros - c'est impossible. Le lobby de la plaisance est tellement fort qu'il faut pas se les mettre à dos avec des propositions inutiles.* » Le vrai risque n'est donc pas de se faire voler le poisson, les techniques ou les coins de pêche par des amateurs, mais bien plutôt d'être réduit politiquement à un outil du développement touristique de la région, c'est-à-dire la caution « authenticité » dont l'hôtellerie a besoin (Weber, 1982), la vitrine pittoresque du service communication de la Région, pendant que sur le large invisible - sans être si loin des côtes néanmoins - l'industrie se dote de tous les moyens pour stabiliser les flottilles.

Or les disparités d'accès aux politiques de communication instaurent un paradoxe montrant bien le caractère figé, inactif de ce qu'on pourrait nommer « patrimoine vivant » de la pêche, que les pouvoirs publics souhaitent « conserver ». C'est cette tension qu'explique Owen lors d'un entretien :

*« Quand on dépense de l'argent sur l'écologie, on le dépense sur des trucs très visibles, très visibles du grand public qui connaît pas la mer. (...) Y a une multitude de problèmes que nous on connaît, mais... comme c'est pas visible, comme c'est pas mignon... Scapêche quand ils font des pubs, c'est même pas des marins de la Scapêche qu'ils prennent, c'est des acteurs ! Ils font descendre des acteurs. T'imagines, le manque de respect pour les gars quoi. [...] Mais ils rachètent des p'tits bateaux comme le mien, ils les envoient à la casse et ils construisent des gros avec. Et quand ils ont pas assez de kilowatts, - la France elle avait 20 000 kilowatts avant, qu'elle donnait pas aux petits pêcheurs, elle donnait tout aux industriels ; j'crois que c'est l'année dernière ils ont donné 60 ou 100 kilowatts, 60 je crois, à la petite pêche et 600 à Porcher<sup>250</sup>. Mais faut arrêter quoi. Et la flotte elle est vieille, elle est vieille, elle est vieille. Moi mon bateau, il a trente ans, il est tout le temps en panne c'est une catastrophe quoi, là ça va mieux, mais j'te dis pas les investissements... et après on donne des aides pour faire des senneurs danois. A des industriels, qui sont associés avec des groupes qui sont au cac 40 quoi. Mais c'est n'importe quoi.. »*

---

<sup>250</sup> Jean Porcher, armateur briochin de chalutiers.

En regard, Jean Porcher, l'armateur de chalutier cité par Owen déclare dans un portrait publié par le journal de l'OP\* : « *On est trop minoritaires pour être vraiment écoutés. C'est pour cela que nos représentants ont un rôle important de lobbying et de défense du métier. En plus, ce sont eux qui participent à la bonne image de la pêche auprès du grand public, aime-t-il à rappeler. C'est primordial pour attirer des jeunes.* »

Dans le film *La voix des invisibles*, la réalisatrice Mathilde Jounot aborde parmi d'autres enjeux du secteur de la pêche, la croissance de l'industrie touristique sur le littoral mondial, dans sa globalité. Les transformations des littoraux de pays du Sud sont évoquées en parallèle d'exemples et de témoignages de professionnels de différents pays dont la France, qui s'inquiètent de ces mutations globales. Si l'exemple breton est loin de ressembler aux cas des pays du sud, son littoral accueille en effet de plus en plus de touristes, et la Région Bretagne fait de ce secteur d'activité une priorité. Les campagnes d'affichage publicitaire financé par la Région et par la « Marque Bretagne » sont de plus en plus présentes dans le paysage urbain à l'échelle nationale ou régionale<sup>251</sup>. L'Université de Bretagne Occidentale se dote en 2017 d'un Master Tourisme Littoral, basé à Quimper. Les choix de la Région en termes de développement économique reposent beaucoup sur la valorisation d'un territoire adapté à l'écotourisme. La pêche apparaît sous un jour pittoresque au sein de ces campagnes, qu'elle soit représentée à bord de petits navires indépendants en bois ou de chalutiers industriels de grands groupes, quand bien même ces deux modèles s'opposent franchement, comme le souligne Owen dans l'entretien cité. A ces paradoxes locaux, s'ajoutent une curieuse association médiatique entre mutations bretonnes et difficultés qui touchent les pays du Sud. Le pêcheur seychellois Keith André, président de la Fédération des pêcheurs artisanaux de l'Océan Indien, explique dans le film de Mathilde Jounot craindre que les côtes ne se transforment en musée maritimes grandeur nature, à l'usage de clients d'énormes *resorts* dont l'impact écologique est autrement plus important que les pêcheurs qu'il évoque et qui pêchent « *40, 50 kilos de poisson par jour* ». Dans ce cas seychellois, le petit pêcheur est exclu de la transition touristique de son pays. Dans le cas breton en revanche, le petit-pêcheur fait partie de la

---

<sup>251</sup> La Région encourage et finance un nombre conséquent de campagnes de publicités - la campagne « Passez à l'ouest » accompagnant la création de la LGV Paris - Bretagne s'est notamment faite remarquer en 2017, la campagne #ViensEnBretagne en 2016, ou encore la campagne DouarnVenez en 2017, sans compter les campagnes de compagnies privées partenaires de la Région via le label Tourisme Bretagne, comme les Thermes Marins de Saint-Malo, par exemple.

muséographie adoptée. Le tonnage évoqué par Keith André correspond aux débarques de petits-pêcheurs, mais pas vraiment à ceux débarqués par la moyenne bretonne. Cette réalité montre que l'industrie touristique fait bon ménage avec le modèle du petit pêcheur qui incarne, dans une certaine mesure, la pêche dite « traditionnelle », marketée dans les campagnes de publicité et correspondant aux définitions que l'on fait d'un patrimoine en Bretagne. Sauf qu'il s'agit là de deux réalités incomparables, puisqu'en Bretagne, l'inclusion du pêcheur dans le patrimoine permet en fait de défendre, derrière un profil particulier, un contexte pluriel. En somme, tous types de pêche en Bretagne fait potentiellement partie de la muséographie. En effet, au-dessus de la criée du Guilvinec, c'est bien un « musée vivant » de la pêche qui a remplacé les bureaux du comité des pêches. Et dans ce musée, la scénographie suit la pêche la plus importante de la filière, et la plus emblématique du quartier du Guilvinec, celle des chalutiers (côtiers à langoustines et chalutiers larges, qui partent quinze jours en mer). Pour le moment, sur le portail Tourisme Bretagne, de la Marque Bretagne, volet marketing et financier de la Région, on peut lire un descriptif qui laisse encore la part belle au modèle bigouden, et à ses arts traînants :

*« La Bretagne, c'est vraiment le pays de la pêche ! Flottilles de chalutiers multicolores, immenses grèves mises à nu par de puissantes marées, vifs ruisseaux longeant des berges ombragées, étangs paisibles entre mer et rivière, tout ici semble avoir été pensé pour appâter le pêcheur.<sup>252</sup> »*

Cette description, associée à une photo de la débarque de langoustines des chalutiers côtiers du Guilvinec, renvoie vers une proposition d'excursion :

*« Au Guilvinec, embarquez pour une journée de pêche côtière, aux côtés d'un équipage. Une expérience humaine, sincère et forte pour découvrir la Bretagne autrement. »*

Ces exemples montrent que le paradigme patrimonial adopté en Bretagne inclut des populations comme éléments de décors. L'idée défendue par Keith André, qui oppose la pêche artisanale, vecteur de vie sociale, à la « transformation des côtes en musée » est ici caduque, puisque les pêcheurs sont inclus dans la scénographie. Le modèle d'un paysage « musée » défini par l'absence de l'humain dans le paysage, n'est pas privilégié par les politiques touristiques de la Région Bretagne, mais cette dernière opte pour un profil

---

<sup>252</sup> <http://www.tourismebretagne.com/a-voir-a-faire/loisirs-detente/peche>

particulier de pêcheur pour peupler les brochures de la réserve naturelle, capable d'incarner « l'*ethnicité inc.* » (Comaroff, 2009) vendue par la Région : éco-responsable, en ciré jaune, debout à la barre d'un navire en bois coloré. Les pêcheurs seraient donc eux aussi patrimoniaux<sup>253</sup>. Le député Louis Guédon encourageait dans son rapport la diversification de l'activité des pêcheurs, indiquant au gouvernement que le pécaturisme était une activité qui participe au « renforcement des identités culturelles » (Guedon, 2011). De fait, sur le site de la mairie du Guilvinec on peut lire :

*« La notoriété du Guilvinec n'est plus à faire ! Les curieux viennent des quatre coins du monde pour vivre l'ambiance particulière qui se crée sur les quais au moment du débarquement de la pêche. Depuis la terrasse panoramique, située au-dessus de la criée, ils assistent au ballet quotidien des chalutiers côtiers rentrant au port après leur journée de pêche. Un spectacle inoubliable que les appareils photos ne manquent pas d'immortaliser ! »*<sup>254</sup>

Mais le service communication de la Région Bretagne a de plus en plus de difficultés à défendre un modèle productiviste dans ses campagnes publicitaires, ce qui implique deux choses : l'utilisation médiatique de profils de petits pêcheurs a certainement un impact sur les mentalités de la société civile « terrienne », qui sont aussi les clients de l'industrie touristique qu'il faut séduire. *A priori*, plus on utilise le profil du petit pêcheur pour préserver la pêche sur le territoire, plus les chances de survie des armements productivistes de chalutiers, représentant pourtant 80% de la production de pêche française (Guedon, 2011), seront faibles. Le slogan « L'espèce à protéger en mer, c'est le marin-pêcheur », a souvent été répété par des membres de comités des pêches bretons et par les armateurs de chalutiers pélagiques depuis l'annonce par la Commission européenne de leur interdire la pêche au bar. Ce slogan risque de poser quelques problèmes politiques de définition. Les

<sup>253</sup> « Au début des années 1990, Pierre NORA soulignait le caractère « mémoriel, social et identitaire » du patrimoine dont on sait la gestion transférée aux régions depuis 2004. Cette transition ouvrait la porte à la reconnaissance du patrimoine rural, industriel, etc. ainsi qu'aux possibles fabrications, inventions de traditions car « le patrimoine » n'existe pas naturellement. Ce qui fait patrimoine est un choix social, un choix qui consiste à attribuer une valeur à un lieu, un objet ou un document du passé. Lorsque la valeur est reconnue, alors tout un ensemble d'opérations spécifique et entretient ce qui a été désigné comme patrimoine et assure ainsi sa transmission. » (tribune de l'historien Nicolas OFFENSTADT parue sur le monde.fr le 4 octobre 2017 sous le titre « Évitions une politique patrimoniale *bling-bling* ». Marie-Anne SIRE, en 2010, évoquait une problématique importante de la gestion patrimoniale « Comment encourager les énergies renouvelables, notamment les éoliennes, sans défigurer le paysage ? » (*Historiographies. Concepts et débats*, entrée « Patrimoine », Gallimard, 2010). Lorsque l'on confronte la volonté de la part de la Région de protéger la flottille de navires, aux intérêts de ces derniers dans la lutte contre les parcs éoliens, les notions de choix sociaux multiplie les problématiques des enjeux en faisant intervenir une variable de taille : les conflits d'intérêts.

<sup>254</sup> [http://www.leguilvinec.com/port-de-peche-de-plaisance\\_fr.html](http://www.leguilvinec.com/port-de-peche-de-plaisance_fr.html)

décideurs paraissent en effet de plus en plus trier les marins-pêcheurs qu'ils souhaitent protéger, en fonction de l'adaptabilité de leur image aux politiques de développement économique. Même le journal *Le Marin*, garant d'une profession par-delà les corps du commerce, de la pêche et de l'armée, titrait le 13 novembre 2017, avec des guillemets cependant, « La petite pêche demande de “sauver le bar et les ligneurs” ». Pour une fois, le vocable fourre-tout « marin-pêcheur » est éliminé au profit de critères plus distinctifs. L'expansion de l'écotourisme et la survalorisation de l'entrepreneuriat ont, tout en garantissant aux modèles productivistes un paravent marketing, cet effet vertueux sur les modèles de plus petits pêcheurs qui continuent à défendre leurs intérêts dans un flou corporatiste. Les scandales médiatiques sur la surpêche, les campagnes des ONG pour interdire le chalutage profond, ont presque eu raison des profils industriels dans les images d'épinal du littoral breton. Mais la distinction mentale se fait souvent de manière manichéenne, avec d'un côté le tout petit ligneur, et de l'autre le très gros chalutier usine. La diversité de la filière reste déconnectée des représentations médiatiques. De plus, le fossé qui existe parfois entre les images publiques et les réalités des acteurs entretient l'idée d'incompréhension réciproque entre les réseaux politiques et les ponts des bateaux, comme en témoigne cette discussion avec François, un petit pêcheur du pays bigouden :

« François : — *L'ancien directeur du comité, c'est qui déjà ? Celui qu'est passé à BlueFish maintenant.*

Moi : — *Bluefish c'est quoi ?*

François : — *BlueFish ? (rires) Ils ont fait une association, alors pareil, “pêche durable” machin tout ça, sauf que c'est que des gros bateaux. Tous les gros armements sont là-dedans, mais que avec des photos de petits bateaux. C'est bien fait leur truc ! Ils ont des moyens énormes, ils ont trouvé des ronds. Et les mecs qui reçoivent les dépliants - Gus m'avait montré, il avait reçu à la maison, “pêche durable”, les p'tits bateaux et tout... “on est pour vous défendre”. C'est que les gros ! Tous les bolincheurs<sup>255</sup> sont là-dedans, les pélagiques sont là-dedans, tous les gros armements sont là-dedans. Mais avec des photos de petits, c'est très ambigu comme ça ! »*

<sup>255</sup> Type de pêche au poisson bleu utilisant des filets tournants.

De même, tant que les chalutiers arboreront des couleurs chatoyantes et les marins des cirés jaunes, ces derniers continueront à incarner la « résilience » à la crise que valorisent les institutions. Tels des monuments historiques, leur présence sur le littoral tiendra d'une activité pouvant prétendre à l'appellation de « patrimoine vivant ». La transition d'une industrie agro-alimentaire vers une industrie touristique en Bretagne s'arrange pour le moment de stratégies qui conjuguent ces deux activités, capitalisant sur une particularité régionale. Au printemps 2018, alors qu'Emmanuel Macron vient « rendre visite » aux pêcheurs bigoudens du port du Guilvinec pour le lancement d'un chalutier neuf en juin 2018<sup>256</sup>, les dernières mutations du secteur paraissent fatales pour certains types de pêche : difficile d'entreprendre seul dans le métier, difficile aussi de survivre sans participer à la mise en scène du littoral touristique<sup>257</sup>. La fin d'une époque est le début d'une autre, une ère de diversification, de concentration des productions et d'une privatisation croissante des océans. Comme l'analyse bien Mickaël Quiniou, pêcheur du Guilvinec s'indignant dans *le Télégramme*<sup>258</sup> à l'occasion de la venue du Président de la République, « *la réalité, ce sont les trois générations de bateaux de pêche artisanale qui n'ont pas été renouvelées, des bateaux côtiers, des langoustiniers qui ont 30, 40, 50 voire 60 ans... Le fond du port du Guil', c'est un port-musée !* ».

---

<sup>256</sup> Emmanuel Macron, arrivé en milieu de matinée le 20 juin 2018, s'est retrouvé dans un port du Guilvinec vidé de ses pêcheurs - tous déjà partis au travail en route pêche - et a ainsi pu discuter avec des acteurs de la filière triés sur le volet, armateurs de flottilles importantes et institutionnels (les deux fonctions se recoupant souvent, à l'image de Soizic Le Gall-Palmer, armatrice de l'armement bigouden et présidente de l'Organisation de Producteurs majoritaire). Il a ensuite donné un discours place de la mairie à Quimper, devant un parterre d'élus et de chefs d'entreprises, après avoir fermé toute activité du centre ville et bloqué son accès à toute personne ne disposant pas d'invitations.

<sup>257</sup> La nécessité de participer à la scénographie du littoral touristique n'est pas qu'un enjeu halieutique. L'industrie des énergies renouvelables s'y retrouve confrontée, et, aux Etats-Unis, propose ainsi frontalement des visites d'éoliennes - « *wind farm tour* ». Le projet piloté par Amelia MOORE « *Turbine Tourism* » s'intéresse à ces « réarticulations » « poétiques et politiques » du paysage industriel littoral en repères « iconiques ». (Smith et al., 2018)

<sup>258</sup> [https://www.letelegramme.fr/finistere/pont-labbe/le-guilvinec-il-n-y-a-pas-que-des-bateaux-neufs-a-voir-20-06-2018-12001707.php?share\\_auth=155da3942e2426d73119083ee3f4da14](https://www.letelegramme.fr/finistere/pont-labbe/le-guilvinec-il-n-y-a-pas-que-des-bateaux-neufs-a-voir-20-06-2018-12001707.php?share_auth=155da3942e2426d73119083ee3f4da14)

### 3.3. Crises durables et responsabilités

*« Le poisson pourrit par la tête »*  
proverbe<sup>259</sup> cité par Robert CASTEL (2001)

#### ***Pénuries contradictoires***

A ces évolutions structurelles implicites et impensées du métier de pêcheur, dont on a vu qu'elles participaient sinon à sa disparition progressive du paysage professionnel breton, au moins à sa restructuration, la profession oppose un discours alarmiste sur la pénurie de jeunes attirés par l'activité. La première « crise » qui se manifeste socialement est en effet celle des vocations, tant elle est annoncée dans les médias et sur les quais. L'obsession des élus et des institutions rurales pour la « ressource » que représente une jeunesse rédemptrice de la crise (Escaffre, Gambino, Rougé, 2007) n'est pas réservée aux territoires côtiers bretons. Les armateurs trouvent de moins en moins de jeunes séduits par le métier de patron-pêcheur et les reprises de navires baissent en flèche. Encore plus préoccupant, la pénurie de matelots empêcherait les navires de naviguer, et contraindrait les armements à employer une main d'œuvre étrangère ou peu qualifiée (notamment issue des formations professionnelles de type CIN\*). Mais ce constat des armateurs, largement partagé par les institutions politiques et médiatiques de la Région Bretagne, cache plusieurs réalités parallèles. « Toujours recrée, toujours compensée, la pénurie est une réalité fuyante, ni vraie ni fausse, qui nourrit cependant un imaginaire tenace »<sup>260</sup> rappelait Nicolas Jounin dans l'introduction et dans le premier chapitre de sa thèse de doctorat auprès des travailleurs intérimaires du bâtiment, déconstruisant un récit patronal contradictoire sur les questions d'emploi. Pour le sociologue, le discours pessimiste et alarmiste des lanceurs d'alerte de cette pénurie cache une réalité de précarisation massive et organisée des travailleurs du secteur. Ce n'est pas la quantité de candidats qui manque, mais les « qualités », c'est-à-dire un profil de travailleur idéal, recoupant un ensemble de compétences subjectives, rendues objectives par l'hégémonie du discours alarmiste. Dans le secteur de la pêche, les « contradictions » qu'évoque Jounin sont criantes. Pas un mois ne se passe sans qu'un portrait du métier ne soit dressé dans la presse locale ou spécialisée, qui se transforme alors en agence d'orientation et d'emploi. Il suffit de lire

---

<sup>259</sup> Robert CASTEL dit « proverbe chinois », mais il s'agit de l'un des adages d'Érasme.

<sup>260</sup> Jounin, 2006, p. 48

régulièrement ces portraits, de les mettre en série, et de les confronter aux profils de jeunes rencontrés chaque jour sur les ponts des navires ou à l'école de pêche pour se rendre compte du décalage entre les deux réalités.

Prenons un exemple parlant parmi ces portraits, diffusé dans l'émission *Thalassa* de la mi-mars 2016, consacrée à la côte de Granit Rose, intitulé « Le choix de l'Armor ». Le présentateur de l'émission ouvre l'émission en évoquant la Bretagne comme un territoire qui a « su s'inspirer de ses racines pour s'inventer de nouveaux horizons » avant de lancer un reportage suivant Antoine Porcher, un jeune lycéen au lycée maritime. « Antoine, 18 ans rêve de devenir marin-pêcheur » indique la voix off tandis que le jeune homme a les mains sur un filet, en plein cours de ramendage\* au lycée de Paimpol. « C'est sûr qu'on commence matelot » explique Antoine Porcher avant d'être présenté par la voix off du reportage : « *Antoine baigne dans le milieu de la pêche depuis tout petit. Nœuds, filets, poissons, c'est sa vie ; rien d'étonnant, il a grandi à Erquy, l'un des plus gros ports de pêche du département.* » Rien d'étonnant surtout dans le choix de la rédaction de France 3 de présenter ce jeune homme et pas un autre : on apprend lors d'une visite de la criée au cours de laquelle Antoine, « le passionné », présente à la caméra du Saint-Pierre (« *un poisson super bon et... assez cher* ») que le jeune homme dispose héritage conséquent. Il est le petit-fils de Jean Porcher, connu pour être le plus gros armateur des Côtes d'Armor<sup>261</sup>. Le journaliste souhaite ainsi représenter la réalité de ce qu'il appelle - alors qu'apparaît la silhouette de Jean Porcher sous la porte coulissante de la criée - un « atavisme familial ». Plusieurs points sont contestables dans cette description : non seulement le cliché de la reproduction héréditaire naturaliste est persistant, mais il prend ici exemple sur un cas tout-à-fait particulier, qui bien loin de donner une réalité du marché de l'emploi dans le secteur pêche actuellement, présente un profil qui s'apparente davantage à un modèle de « réussite » entrepreneuriale florissante. Il est évident que le jeune bachelier au lycée maritime n'est pas représentatif de la jeunesse de la profession, dans la mesure où il marche dans les pas de ce grand-père hors du commun, à la tête d'un armement de dix-sept bateaux. En un sens, « commencer matelot » est tout le contraire de « finir pêcheur »<sup>262</sup>, si l'on suit la rhétorique du reportage, qui montre comme modèle

<sup>261</sup> L'armateur est d'ailleurs évoqué par Owen dans un extrait d'entretien cité plus haut pour montrer les différences de répartition des aides de l'Etat entre petits artisans et industriels.

<sup>262</sup> On pense aux paroles du morceau « Finir pêcheur » de Gérard MANSET, insistant sur le caractère contraire au capitalisme de l'activité de pêche : « *Un jour, finir pêcheur ; Parce que ça grandit l'homme ; Heureux comme ça ; Pas gagner plus d'argent* ». (Album *Lumières*, 1984).



l'armateur star pilotant ses propriétés depuis son bureau briochin. Lors de la visite de créée, on peut d'ailleurs entendre le grand-père et le jeune homme commenter les poissons – les journalistes nous montrent ici à la fois la transmission des savoirs (observation des cours des espèces, types d'espèces dans les bacs) mais aussi, plus implicitement, des possessions (« *c'est à nous aussi ça ?* » demande l'armateur à son petit-fils en pointant du doigt les bacs « *oui, c'est à nous* » lui répond le jeune homme). Ce modèle explicitement présenté comme modèle de réussite (« *suivre le modèle de mon grand père, c'est vraiment top quoi ; bien réussir comme il a réussi... respect !* » déclare le jeune homme en formation) par l'émission grand public est en fait une déclinaison de la grille d'analyse du patronat, une célébration des qualités du travailleur idéal, travailleur qui n'existe pas, puisque celui-ci est en fait un héritier. Dans un « effet de sélection », il ne « refuse » pas « l'héritage » familial car il a « de l'avenir », à l'instar des rares familles paysannes décrites par Patrick Champagne. Ces dernières réussissent à transmettre leurs exploitations car, « supérieures à 15 hectares », elles sont « intégrées dans l'économie de marché » (Champagne, 2002). Antoine a plus de chance de devenir armateur des dix sept bateaux que possède son grand-père que d'enchaîner les marées à payes négatives en tant que matelot du large. L'émission expose donc cette grille d'analyse, entretenue par le récit néolibéral, en présentant un profil type : l'entrepreneur industriel « *parti de rien, aujourd'hui le plus gros armateur de pêche du département* », paradoxalement assorti du modèle implicite de l'héritier, disposant de tout, et demain probablement lui aussi un gros armateur de la Région.

Le choix de mettre en avant ce profil entrepreneurial participe du gommage des conflits de classe qui pourraient s'exprimer au sein du monde de la pêche, à travers l'expérience des conditions de travail notamment. Sur le terrain, les jeunes matelots qui s'essayaient à la pêche ne sont pas dupes de ce jeu rhétorique. Là encore, le parallèle avec le milieu du bâtiment exploré par Jounin est parlant dans la « contradiction entre le souhait de rendre le secteur plus attractif et le refus (ou du moins l'affirmation de l'impossibilité) d'améliorer les conditions de travail (sous couvert de : “on a déjà fait beaucoup”) » (Jounin, 2006, p. 50).

La multiplication de ces portraits de célébration du métier prouve la volonté d'attirer de la main d'œuvre à la pêche. Le reportage sur la formation d'Antoine Porcher n'est qu'un exemple parmi des dizaines d'autres, notamment d'articles dans le

*Télégramme* ou dans *Ouest France*, les quotidiens les plus lus de la région, ou encore dans *Le Marin*. On retrouve sans cesse dans ces pages des articles aux faux airs de fiche métier de centre d'orientation, agrémentées de témoignages d'institutionnels, de politiques et de patrons d'armement qui s'acharnent à démontrer à quel point la pêche s'est modernisée, les conditions se sont améliorées et surtout - et c'est là l'argument principal - à quel point les salaires y sont élevés et les emplois stables, garantis et évolutifs. En avril 2016, *Le Marin* titre ainsi « *La pêche peine à recruter, et pourtant elle paie bien* ». Et, systématiquement, on retrouve ce discours dans les colonnes du journal, par exemple en août 2017 dans la bouche de Gontran Mionnet, capitaine de pêche de l'armement industriel boulonnais Euronor « *La mer, c'est intéressant financièrement. On gagne, en tant que simple matelot, deux à trois plus qu'un ouvrier à terre.* »<sup>263</sup> Même discours de la part d'Olivier le Nezet, président du Comité Régional des Pêches dans les colonnes du *Télégramme* en 2017 :

« *De nos jours, le monde de la pêche n'attire plus. Pourtant, c'est un secteur qui permet de très bien gagner sa vie, même avec un CAP. Le salaire moyen peut dépasser rapidement les 2.000 € par mois. Nous devons absolument redorer une image qui nous colle à la peau. Celle de l'incendie du Parlement de Bretagne et des feuilles de paye négatives. Tout cela, c'est terminé.* »<sup>264</sup>

Hubert Carré, directeur général du Comité national des pêches (CNPMM), déclare dans les colonnes du même journal en 2015 :

« *“Beaucoup de jeunes se détournent du métier. On fait face à une pénurie de main d'œuvre. Les gens imaginent que c'est la misère mais c'est totalement faux. Les pêcheurs gagnent bien leur vie.” Un marin pêcheur gagne en moyenne entre 3 000 et 5 000 euros par mois. Une perspective qui ne déplaît pas à Fred, au chômage depuis plusieurs mois. Casquette « Ricard » sur la tête, l'homme aux dreadlocks espère bien retrouver du travail grâce à la mer.* »<sup>265</sup>

<sup>263</sup> Euronor veut susciter des vocations de marins via les réseaux sociaux, Août 2017 : <http://www.lemarin.fr/secteurs-activites/peche/29213-euronor-veut-susciter-des-vocations-de-marins-les-reseaux-sociaux>

<sup>264</sup> Véronique LA BAGOUSSE, « Pêche : il manquera 500 marins dans cinq ans » - Décembre 2017 : <http://www.letelegramme.fr/morbihan/peche-il-manquera-500-marins-dans-cinq-ans-04-12-2017-11765424.php>

<sup>265</sup> Florian DELAFOI, « Profession pêcheur », Juin 2015 : <http://www.letelegramme.fr/static/html/long-formats/profession-pecheur/>

## ñ

Les entretiens que j'ai menés auprès des jeunes des lycées maritimes du Guilvinec et de Saint Malo montrent que les quelques jeunes qui se destinent à la pêche pour faire carrière dans la profession souhaitent tous rapidement devenir patron. Les institutions de formation commencent à s'en rendre compte et insistent sur les possibilités d'évolutions de carrière. Pour recruter, la filière n'hésite donc pas à jouer sur ces mutations : « *L'époque où l'on passait quarante ans sur le même bateau est révolue. (...) Aujourd'hui, on peut commencer comme matelot, devenir bosco\* puis patron de pêche pour un armateur ou avec son propre bateau. Et le diplôme offre des passerelles vers d'autres métiers* »<sup>266</sup>. Ainsi, on ne vient plus trouver à la pêche une activité de matelot pour ce qu'elle représente elle-même, mais pour les opportunités qu'elle constitue : flexibilité, mobilité, évolution. C'est à demi-mot avouer l'impossibilité de séduire les candidats à l'emploi sur la simple description du travail en lui-même, dont les conditions d'exercice ne sont que trop peu souvent remises en question. En effet, le même article met en avant des payes de « 2500, 3000 euros » par mois tout en indiquant plus tard que le pêcheur « *travaille plus de 60 heures par semaine et les hivers sont frais* ». La confrontation des deux informations ne donne pas forcément envie de s'engager, puisqu'il fait apparaître un salaire horaire qui ne dépasse pas 12,5 euros.

Parmi ce discours médiatique, la parole d'Alain Pomès<sup>267</sup>, directeur du CEFCM de Concarneau, apporte un peu de nuances sur la question du recrutement, à l'image de l'entretien qu'il accorde au *Télégramme* du 30 janvier 2019. Loin d'y vanter les hauts salaires comme les institutionnels le font d'habitude, le directeur de la structure de formation explique : « *Le salaire n'est visiblement pas l'essentiel. Les jeunes veulent du wifi à bord des bateaux ? Ils veulent un nouvel aménagement du temps de travail, rentrer*

<sup>266</sup> « Matelots. À la pêche au recrutement », 21 mai 2018, *Le Télégramme* <http://www.letelegramme.fr/economie/matelots-a-la-peche-au-recrutement-21-05-2018-11963230.php>

<sup>267</sup> Les propos cités dans le corps du texte sont issus de l'article : [https://www.letelegramme.fr/finistere/concarneau/brexit-le-cefcm-veut-reformer-la-filiere-peche-30-01-2019-12197083.php?fbclid=IwAR14z7mI0CEE2npjC\\_do9KpbVIbr0E8wNU02wBE-SvZFGoJrubLw4SVaCE](https://www.letelegramme.fr/finistere/concarneau/brexit-le-cefcm-veut-reformer-la-filiere-peche-30-01-2019-12197083.php?fbclid=IwAR14z7mI0CEE2npjC_do9KpbVIbr0E8wNU02wBE-SvZFGoJrubLw4SVaCE)

Alain POMÈS s'exprimait également sur le sujet du tarissement du vivier de recrutement en juillet 2018 pour le site d'information *Mer et Marine*, entretien dans lequel il met en avant la difficulté à recruter des matelots, quand la perspective de commander - ou de « devenir patron » (voir partie 3) n'est pas acquise : « *Aujourd'hui, communiquer uniquement sur les salaires, ça ne fonctionne pas. Il faut parler de compétence, d'évolution de carrière. Et cela passe aussi par un accès direct au commandement.* » : <https://www.meretmarine.com/fr/content/entretien-avec-alain-pomes-directeur-du-cefcm>

chez eux en fin de journée ? Eh bien, qu'on leur propose tout cela ». Cependant, Alain Pomès conclut également sur le décalage des réalités entre objectifs industriels et aspirations des travailleurs du pont : « les jeunes se posent, aujourd'hui, beaucoup de questions sur le sens du travail, sur l'éthique et les rythmes sociaux : c'est beau, je trouve, mais les entreprises n'ont pas encore compris cela ». Derrière ce constat, se cache une dénonciation à demi-mot des responsabilités des armateurs. L'analyse du parcours d'un jeune matelot peut aider à comprendre et expliciter ce décalage générationnel, ainsi que la tension entre aspirations et frustrations. Elle peut aussi permettre de rendre explicite la « rage » de certains jeunes matelots face à un modèle considéré comme dépassé, sans remise en question du « sens du travail ».

### ***Portrait d'un « galérien »***

La réaction désabusée de la nouvelle génération vis-à-vis de ces stratégies de communication s'incarne bien dans la parole d'Alexis, Quimpérois de 25 ans. J'ai rencontré Alexis en 2015, au lycée du Guilvinec, alors que je menais une cohorte d'entretiens avec l'ensemble des élèves de la formation CIP. Déscolarisé du lycée professionnel à 16 ans suite à des problèmes familiaux, le jeune homme vit seul :

« — ...bagarre, oh tu sais comme c'est, on est cons quand on est jeunes. Et c'est là j'ai dû arrêter les cours. Ouais c'était compliqué d retourner en cours, j'suis allé bosser, quoi. C'était soit ça soit j'finissais en prison. Donc j'ai tout misé dans l'boulot, pour m'détacher. Tu fréquentes des mecs qui font des trucs bizarre, on te met dans l'même panier...

— T'as décidé d'arrêter les cours ?

— (Rires) Non c'est plus compliqué... problèmes familiaux quoi, j'me suis r'trouvé un peu tout seul et puis fallait bosser quoi. Ma mère habitait Quimper, et puis elle a dû partir pour son boulot. Et moi j'me suis r'trouvé tout seul. J'allais pas vendre de la drogue non plus. »

Alexis est d'abord livreur de pizzas, puis enchaîne de nombreux contrats courts

dans la vente, jusqu'à devenir cordeur de raquette pour une enseigne sportive de la grande distribution. S'il se plaît dans la vente, la pêche l'attire depuis tout petit, sans qu'il ait jamais osé franchir le pas. Sa vraie passion, la course de moto sur circuits le fait également rêver d'une carrière de vendeur chez un concessionnaire, mais il souhaite malgré tout tenter sa chance à la pêche, pour accomplir un désir professionnel qui ne cesse de l'attirer. En 2015, il bénéficie d'un Fonds de Gestion des Congés Individuels de Formation (fonGecif) de la Région Bretagne pour suivre sa formation de CIP au Guilvinec. Il a ensuite beaucoup de mal à trouver une place dans un équipage qui lui convient. Il enchaîne alors, plus par nécessité que par choix, des remplacements et embarquements sur des navires où les conditions sont difficiles et les climats de travail nourris de tensions, comme autant de situations d'apprentissages productrices d'un « *fort désenchantement* » (Kergoat, 2006). Il finit par retourner travailler comme vendeur dans une grande surface. J'ai mené en tout quatre entretiens enregistrés avec lui à la suite de cette rencontre, en 2016 et 2017, et j'ai continué à échanger avec lui sur sa situation jusqu'à la fin de la thèse. L'extrait reproduit en encadré est issu du deuxième entretien.

**Entretien avec Alexis, café La Trinquette, Quais du Guilvinec.**

« — *Ouais ouais, pendant un p'tit moment. J'ai été sur des bateaux à la con, avec des gros fils de putes qui m'ont tellement fait chier à un point... J'ai bossé, j'ai fait des trois jours sans dormir pour même pas être payé, enfin tu vois...*

— Mais attends, sur le bateau de ton stage, ça a pas fonctionné ?

— *Ben si, mais en stage. Mais lui, son équipage il est stable. Il m'a toujours dit... Si il avait pu m'embaucher, mais non quoi.*

— Alors du coup, t'es parti avec qui ?

— *Donc du coup après, il m'a présenté un gars de sa famille, qui est patron d'un chalutier côtier (noms du patron et du bateau anonymisés). Tu connais ?*

— Ouais, bateau vert, là.

— *Top. Mais il me dit écoute, y a un truc c'est que lui, il veut bien te prendre parce qu'on sait que les places sont assez chères quoi (...) Bon, ok. J'quitte mon taf*

*parce que j'étais en fonGecif à la formation, tu te souviens. Je me dis, c'est bon j'ai une place côtière, machin, le plan c'est que, lui, il me prenait, il avait pas besoin de moi hein, mais il me dit "nous on sait qu't'es bon, t'es motivé, le temps qu'une place se libère tu viens avec nous, ça te met le pied à l'étrier et dès qu'ya une place, tac, tu bondis dessus". J'ai fait deux jours, j'ai pété un câble au bout de deux jours. Le matelot, mais vas-y ! Un fils de pute. Il a failli me casser la gueule parce que les paniers bougeaient un peu sur le pont. Il était là "OUAIS, LES PANIERS !" toute la journée comme ça. Et j'me tenais la tête j'en pouvais plus, en colère comme ça. Donc voilà, après j'ai enchaîné. La descente aux enfers, ça a commencé comme ça. Du coup après, pour pas que je m'retrouve sans rien, le patron du côtier, c'était super sympa, il a appelé un armateur qu'il connaît bien qui est venu direct. Il lui dit « écoute, ça s'est pas bien passé avec mon matelot, ce que je comprends, quoi. T'aurais pas une place pour lui, il est jeune, il est motivé et tout. » Mais en fait, c'était sympa, mais pareil ça a duré trois jours quoi. Pareil j'allais me faire enculer quoi, donc... C'était faire le système Concarneau\*, j'sais pas si tu connais ? On partait de Loctudy, on faisait la semaine en fait. Toutes les nuits à deux trois heures du mat', on débarque à Concarneau et on repart aussitôt. C'est assez raide hein. C'est la langoustine aussi.*

— Ah ouais, 15 jours de mer, et on débarque tous les soirs.

— *Ouais, à Concarneau ils font comme ça, à Loctudy ils font ça la semaine. Et le samedi dimanche, ils sont au repos quoi. Mais à Concarneau, j'sais pas si tu connais ces bateaux ils partent dix jours, ouais. Et nous on faisait cinq jours. Et du coup, l'armateur, il m'a proposé une place avec lui. Seulement (...) j'étais payé au smic maritime. Il m'a dit "moi j'ai pas besoin d'toi, j'tembarque pour pas qu't'aies rien, pour qu'tu continues d'aller en mer, au SMIC maritime. Le SMIC maritime, j'sais plus exactement mais c'était dans les... au moins c'était 1200 euros, 1300 euros j'crois.*

— Alors qu'une marée c'était combien ?

*(Il sourit)*

— Ben ta demi part sur l'autre navire, c'était combien ?

— *Ah bah la d'mi part ça dépend de c'qu'on vend ! Mais ouais la pêche côtière depuis quelque années c'est... c'est d'ur mais c'est rémunérateur. C'est pas poli d'parler d'argent, donc j'vais pas filer des chiffres exacts, mais ça peut être des jolis salaires, hein.*

— C'est plus qu'un SMIC maritime...

— Ah bah oui, c'est 4, 5, 6 fois plus qu'un SMIC maritime. Encore une fois, l'humilité l'emporte, je sors d'école, on m'propose un poste j'vais pas dire non. Comme un connard, j'dis oui, quoi. J'm'investis, j'fais à bouffer, trois jours sans dormir tu vois. Pleine saison de langoustines, quoi. (...) Ok. Sauf que là c'était la pêche côtière mais c'était un peu bâtard. Parce que moi c'que j'voulais faire en venant dans c'milieu c'était la pêche côtière, la p'tite pêche, à la journée, on part le matin, on revient l'soir. C'qui me plaisait, c'était pas d'aller au lit, d'aller à la maison, d'aller voir les potes le soir etc, non. Mais c'est que les gens qui travaillent à la journée, en général on dit qu'ils travaillent dans l'dur, dans la roche, et en général c'est ça qui m'plait, c'est l'ramendage\*. Ils travaillent pas dans l'franc. Ils travaillent pas la quantité, mais plutôt la qualité. Pêcher des langoustines un peu plus grosses, donc c'est des plages horaires un peu moins élevées - ils font trois coups d'chalut dans la journée, trois traits, ils rentrent le soir. Voilà, moi, c'est ça que j'voulais faire, certes c'est un peu plus technique, mais au moins on rentre tous les soirs. Et là, la place qu'on m'a proposée, le SMIC maritime là, c'était pour faire la pêche côtière, mais à la s'maine. On revenait tous les soirs, débarquer toutes les nuits, on appelle ça "faire Concarneau". On débarquait la nuit sous criée, et on r'partait aussi sec. Donc on dormait pas beaucoup mais l'avantage c'est qu'on faisait pas d'avaries, on réparait pas beaucoup, comme on travaillait pas dans la roche mais dans l'franc y a pour ainsi dire presque pas d'avarie. Donc c'est quand même un peu moins technique. J'ai presque pas touché une aiguille quand j'ai fait ça... c'est pas aussi technique, c'est dur, voire plus dur mais c'est pas aussi technique que les bateaux qu'on peut voir ici et qui font la p'tite pêche. (...)

— Et quand tu fais Concarneau, c'est quoi tes rythmes pour dormir ?

— Alors en fait quand on fait Concarneau, on va prendre une journée type. Admettons qu'jsors le matin, donc j'suis d'quart le matin, on prend l'lundi matin. On largue le lundi matin pour la s'maine. Donc j'sors l'bateau, le patron sort le bateau du port, il m'fait un trait sur l'maxi, en gros c'est comme un GPS quoi. Je suis l'trait, après y a l'pilote, bon voilà. On arrive sur zone, donc je sonne, l'autre matelot - parce qu'on est trois à bord -, se lève ainsi qu'le patron. Le patron remonte en haut, on met à l'eau, on met l'chalut à l'eau. On fait les manœuvres, ensuite on a trois heures. Sans avarie, mais en général y a pas d'avarie, donc on a à peu près trois heures, quatre heures pour dormir. Donc pour le coup c'est quand même pas mal. Donc là on peut s'allonger pendant trois-quatre heures. Ensuite, il sonne. Là on vire. Donc allez, le temps d'faire les manœuvres, de... suivant la pochée, mais en saison, avec une... pas mal de came à trier, le temps d'faire la langoustine, ensuite faire l'poisson, mettre en vivier, nettoyer l'poisson, le mettre en caissette, allez y a quoi, une heure et demi, deux heures d'boulot... p't'être, j'sais pas, quelque chose comme ça. Bon alors il est temps d'faire à manger. Ensuite on a une demi-heure, ça dépend des bateaux, mais moi c'que j'ai fait, une demi heure pour s'allonger encore un peu et là on vire. On refait la même

opération. On re-trie, clac, on nettoie, on met en viver, là après, on a... Ben, après ça, on a p't'être une heure ou deux pour s'allonger, et là on vire, et ainsi de suite. Et ensuite le soir, arrivé minuit, une heure du matin, on a fait 4 traits. Parce que c'est 4 traits. Là ils font 3 traits à la côtière, le système Concarneau ils font 4 traits. Enfin de ce que j'ai fait, de mon expérience. Et là on rentre, donc ben j'étais d'quart le matin, donc j'suis d'quart le soir, donc les autres ils vont dormir, et j'conduis l'bateau donc j'ai pas trop dormi. Arrivé à Concarneau il est j'sais pas 2, 3h du mat'. Donc on débarque, on met ça sous criée, on prépare des caissettes, on nettoie tout, on passe un ptit coup d'manche dans les viviers à bulles, parce que souvent c'est des viviers à bulles qu'ils ont. Et après on repart, et là c'est la journée... c'est un peu plus tranquille, parce que j'suis pas d'quart, donc j'ai à peu près deux heures de route, deux heures et demi, pour dormir, ça sonne, on met à l'eau. Faut pas longtemps, 20 minutes, ensuite là j'vais dormir, non, j'fais un p'tit peu d'quart pendant qu'le patron aille se reposer. Faut bien qu'il aille dormir lui aussi parce que, lui, il dort vraiment pas beaucoup pour le coup. Donc une heure, sur les trois heures de dragues, trois heures et demi, quatre heures, j'ai à peu près trois heures de sommeil. Donc en gros pour ainsi dire, le système Concarneau, sur une journée sans incident, les aléas du métier... avaries, casse quelconque, on peut dire qu'ils peuvent dormir, à mon sens, cinq heures, ouais. Mais en différé, hein, pas - certains bateaux moins... (...) Ah bah si on casse on peut faire des 2 jours sans dormir, 3 jours... Enfin 3 jours, ouai si ça peut, sur certains bateaux, c'est costaud, ils dorment pas beaucoup. (...) ça dépend des bateaux... Mais tu as été sur [Nom du bateau], j'irais pas la dessus, c'est pas l'idéologie qu'j'ai d'ce taff... Et puis c'est pareil c'est la pêche fraîche, pourquoi j'suis venu faire c'boulot, ben on y revient, c'est la pêche fraîche, c'est la pêche côtière, c'est l'artisanat quoi. On part le matin, on revient l'soir, au début j'disais que l'pays bigouden, c'est un peu la culture du "bigoudène", maritime, c'est vrai, au Guilvinec y a quoi, y a l'port, c'est une super commune, mais sans l'port y aurait p't'être moins d'touristes... C'est magnifique, les gens ils viennent sur le toit d'la criée, voilà le soir, les anciens qui viennent aligner les langoustines ils viennent mettre ça sous criée, y a quelque chose, c'est super quoi, c'est ça qui m'intéressait en venant ici, c'était d'faire ça. Donc j'vais faire Concarneau, j'dors pas beaucoup, comme j'ai précisé. Euh... j'suis payé au SMIC maritime... ça correspond pas du tout à ce pour quoi j'suis v'nu. L'idée qu' j'm'étais faite, donc la p'tite pêche, rentrer tous les soirs, travailler dans la casse, etc. Et croyez moi en mer, t'as été, y a qu'de l'eau, quoi. J'veux dire, quand on trie des langoustines, on pense pas à grand chose d'autre que "qu'est-ce qu'on fout là ?", quoi. Moi j'ai pas grandi là-d'dans, ouais j'ai un oncle qui a fait ça, mais sinon, à part mon pote, j'viens pas du tout d'ce milieu quoi. Ça fait vraiment chelou, j'suis au milieu d'tout, j'suis en train d'trier des langoustines et j'me rappelle, c'était un mercredi, le mercredi d'la s'maine, et j'me dis "mais qu'est ce que j'fous là putain ?" Et ça me plait pas du tout, on n'a qu'une vie, j'suis pas là pour m'forcer, si j'me force, j'traînerai pas bien. Donc j'dis au patron, "moi clairement, partir la s'maine, merci d'm'avoir fait essayer, mais j'vais pas faire



*semblant ça m'plait pas. (...) autant qu'j'arrête quoi." (...) J'dis aux gars, "bon allez ça va quoi, 1200 euros, j'me taille quoi, ça va quoi !" Et puis après j'ai trouvé que des petits remplacements à droite, à gauche, mais des trucs à la con comme ça, faire Concarneau ça me plaisait pas du tout. Enfin c'est pas ça qu'j'voulais faire, quoi.*

— Des remplacements à la journée ?

*— Non, non, à la semaine, mais que des merdes. A chaque fois, ça me cassait les couilles j'me barrais. J'en avais trop marre. On nous a tellement vanté le truc, "le métier est en train de mourir, y a plus de jeunes, j'sais pas quoi"... t'arrives, mais même le patron de [Nom du bateau] hein, il est vert. Il m'envoie des messages avec des coupures de journal qui montrent le directeur de l'école maritime qui dit "Ouais venez à la pêche vous serez sûrs de trouver du boulot", ma bite ouais ! Sur les 16, le calcul il est simple à faire, sur les 16 qu'il y avait en formation, y en a un qui navigue ! Autrement, y en a pas un seul qui a trouvé un bateau ! (...) Ben ouais j'ai enchaîné que des bateaux à la con, et puis à bosser, bosser, bosser, bosser, t'sais tu veux être le meilleur quoi, tu te dis les places sont tellement chères que.... il faut que tu te démarques quoi. Donc faire les chaluts le dimanche matin, fabriquer des diabolos dans l'atelier là-bas, enfin tu sais, quoi, pas vraiment arrêter. Vu que y avait pas de bateaux entre temps j'allais à l'usine. (...)*

A la suite de cet embarquement, Alexis retourne donc travailler en intérim, dans une usine de conditionnement de poissons de la région quimpéroise, tout en continuant à aller rencontrer les patrons à la débarque, pour saisir des opportunités de remplacements. Quelques patrons gardent son numéro, et finalement l'un d'eux le rappelle pour remplacer au pied levé un matelot en arrêt.

*« — Et là y a pas d'place quoi, c'est tout, c'est soit j'vais au large, soit j'fais Concarneau, parce que le système Concarneau, y a des places. Mais bon faut vouloir le faire aussi, quoi, c'est un peu spé comme truc... Donc j'reste à l'usine, un mois, deux mois, et le patron d'un bateau (...) m'appelle. J'étais là-bas d'ailleurs (il montre le bout de la digue d'entrée de port du Guilvinec), un soir, j'étais au bout du rouleau d'ailleurs, j'étais sur la digue au bout, j'me disais j'ai plus d'taff, j'ai plus d'bateau, j'mets du saumon sur des rails, j'ai fait tout ça pour ça... merde, quoi. Et il m'appelle et il me dit "ben j'ai besoin d'toi pour une marée ou deux. Est-ce que tu s'rais intéressé ?" J'dis "bah vas-y carrément". C'était pour faire Concarneau, mais j'voulais tellement aller en mer que j'me suis dis "tant pis", là c'coup-ci j'ai une part, c'est pas le SMIC maritime et j'ai vraiment une part... parce qu'il a vraiment besoin d'moi. Donc il avait entendu du bien d'moi, bref... par d'autres, et il savait que moi j'préfèrais la p'tite pêche, il m'a dit "écoute j'ai parlé à un patron, il m'a dit que t'étais pas trop chaud à faire Concarneau, mais ça va l'faire quand même ?" J'lui dis "ouais ben écoute on verra*

*bien t'façon. J'ai pas trop l'choix, c'est soit ça ou j'reste à l'usine". J'embarque avec lui. J'fais la s'maine. (...) Donc pendant une semaine, ça passe, j'fais mon boulot, mais ça m'plait pas du tout. Parce que j'dors pas beaucoup. Bon, on fait pas c'métier pour dormir, mais bon, ça fait partie d'la vie quand même faut bien s'reposer. Et puis quelque part j'fais que d'trier des langoustines, quoi, y a pas d'avarie, y a pas de... Trier des langoustines, faire à bouffer, me l'ver, trier des langoustines, pfff... c'est un peu répétitif, quoi. Donc j'fais la s'maine, à l'issue il me d'mande : "bon ça va ?" C'est clairement lui qui m'dit, on était à table: "si c'est pas ton truc, faut pas se forcer, quoi". Et là, c'est clair et net j'lui dis "écoute j'ai honte de dire ça mais j'vais encore abandonner. Le système, là, que vous faites, j'aime pas ça". »*

De nouveau, Alexis se retrouve à terre, entre des contrats d'intérimaires en usine, et la recherche de remplacements sur des chalutiers côtiers.

*« — Ouais ouais, ben j'fais l'usine quoi, j'travaillais en intérim à Quimper. J'me suis inscrit dans une boîte d'intérim. J'étais dans une usine à la con. Pareil, un peu motivé, ils t'envoient au casse pipe, toujours les usines les pires, les trucs va comprendre... (...) Donc j'retourne à l'usine. Là j'continue à... ben chercher des bateaux. Tout mon entourage là, c'est dur, parce que le bateau qu'jvous dis où j'suis parti la s'maine, là y a pas d'douche, y a rien, on s'douche pas d'la s'maine. J'rentre chez moi y a même pas l'eau chaude, donc j'me lave à l'eau froide. (...) et j'ai merdé, quoi... j'ai chopé des tendinites, ça a commencé quand j'étais sur l'bateau à trier des langoustines. J'crochais pas mal dedans sur les bateaux, j'ai commencé à avoir mal aux avants bras. J'avais mal aux poignets, mais là on s'dit "ouais c'est bon". La douleur on la met dans la poche, on la sort après, on s'en fout. J'suis jeune, c'est rien, c'est musculaire. Donc j'ai continué, un mois, deux mois, trois mois, plus l'usine, en fait j'ai été envoyé dans une usine de cochons, j'faisais des boîtes de lardons et en fait j'faisais quatre mille boîtes de lardons par jour, j'les retournais. Mes poignets clairement, j'les sentais plus, quoi. Pas d'bol, enfin... Ouais. Un patron, C'était le frère à [Nom de patron] (un patron réputé pour être désagréable et ignorer ses matelots) qui m'appelle, il me dit "ben écoute j'ai besoin d'toi, mon matelot vient plus. Et nous on fait la journée, on rentre le soir. Est-ce que ça t'intéresse, ça serait p't'être que pour une semaine, mais est-ce que ça t'intéresse ?" Bah moi, j'fonçe. (...) donc j'ai fait la s'maine avec lui. Et là par contre, c'était l'enfer quoi, j'avais mal à la mâchoire tellement j'serrais les dents. (...) Alors j'ai continué, continué, continué, et à la fin j'avais des boules aux avants-bras. Putain... J'fais la semaine avec lui, et la fin de la semaine, c'est lui qui m'a dit : "mais reviens pas demain, quoi." J'arrivais même plus à tirer sur un bout\*. J'hurlais de douleur tellement j'avais mal quoi. Ça grinçait, mes avants-bras. On n'avait pas d'guide-câbles sur les treuils. T'sais quand tu vires le chalut, les funes, ben y avait pas d'charriot d'câbles. Donc c'était à moi d'le faire avec mes poignets à tirer... J'arrivais même plus à tenir le marteau pour casser la clavette, quoi. Mais j'avais mal, mais à un*

*point... (...) j'dormais pas, j'attendais entre les coups d'chaluts, quoi. Et j'avais mal, mais à un point, mais alors, j'disais rien, quoi. J'gardais ça pour moi. Et l'jeudi soir il m'a demandé, euh, il a vu que j'pouvais même plus faire un nœud. Il a vu mes poignets. Il a vu qu'c'était gonflé, il m'a dit "mec, reviens pas, va faire quelque chose parce que t'as les poignets pétés quoi". Et ouais j'ai eu les poignets pétés, j'ai été chez l'médecin, et en fait mes tendons, j'ai tellement forcé que j'ai failli m'larguer les tendons des deux mains, quoi. Donc j'pouvais plus conduire, j'pouvais même plus rien soulever... Donc résultat j'ai plus droit au chômage, j'peux même plus travailler. J'suis pas en arrêt d'travail, parce que c'était pas considéré comme accident du travail. Donc j'ai plus d'reven' u, j'ai plus rien, quoi. J'ai tout perdu, c'est fou ça (rires).*

— *Je savais pas que son frère était patron.*

— *Ouais il est encore moins sympa. Il m'adressait pas la parole en mer. On n'était que deux sur le bateau, hein... Il me parlait pas. Je sais pas pourquoi. Je lui demandais des trucs, il me répondait pas. Toute la journée, il était comme ça (il mime un air renfrogné). (...) Je voulais faire la journée, (...) j'étais pas venu faire la semaine, (...) j'étais pas venu faire le large. Moi je venais faire la journée. Manque de pot, on nous a vendu un truc, on nous a vendu un métier qui soi-disant recrute alors que y a pas de places, c'est archi bouché.*

— *Mais y a des retraités pourtant qui continuent sur les bateaux de la côte...*

— *Ah oui, oui ! Je sais pas pourquoi ils continuent hein... Moi y a des places qui me sont passées sous le nez parce que les mecs embauchaient des retraités, hein... Plus d'expérience ! Et puis après ils viennent pleurer parce que y a plus de bateaux machin. (...) D'ici quelques mois, je me dis, je pourrai retourner. Mais je me dis : d'un côté, j'ai envie et d'un autre côté, j'ai plus envie. J'ai tellement douillé avec les connards, je sais même plus si je retournerai. (...) La pêche côtière, c'est tellement des places en or. A la journée, comme ça, mais les mecs ils vont... Si tu veux, j'ai demandé à tous les patrons du port quoi. Je venais tous les jours sur le quai. J'passais mes après-midis. J'ai été voir aux Aff Mar\*, j'ai été voir à la [Nom d'un armement de grande distribution]. J'ai tout fait. (...) Non j'suis paumé. »*

Pour Alexis, si le discours des recruteurs peut en effet attirer des jeunes à s'engager dans les formations du lycée maritime, il existe un réel désenchantement une fois sur le terrain de l'emploi. Les conditions de travail, les mauvaises payes de l'hiver, ou le manque de places sur les « bons » bateaux peuvent décourager les plus motivés. Le

premier navire sur lequel Alexis a embarqué et sur lequel j'avais moi-même embarqué en janvier 2015 possède deux matelots, comme tous les navires du chalut à langoustine côtière, tous deux retraités. La « rage » (Dubet, 1987) ou la « colère » d'Alexis, ces « émotions sans récits » (Weber, 2016), sont ici une réaction face à la contradiction intense d'être à la fois « laissé pour compte », « inutile au monde », « surnuméraire » (Castel, 1995, p. 666) et dénigré par un système à l'emploi incapable de satisfaire des conditions de travail, mais surtout de vie, correctes. Les conditions de travail qui lui sont offertes provoquent « l'expérience de la démesure du travail » (Cottureau, 1983b), et forcent aux « épreuves de force quotidiennes » pour résister à l'usure du corps et de l'esprit. A la fois appelé et refusé par ce monde professionnel, Alexis se heurte non pas au « déficit de places », mais au « déficit de places occupables » (Castel, 1995), c'est-à-dire ici de places dont les critères d'occupation ne permettent pas des revendications.

Plutôt que de redéfinir ces conditions pour les rendre plus vivables pour les jeunes qui cherchent à s'engager à la pêche comme Alexis, le secteur se contente du *turnover* tant décrié. Il se repose également sur le vivier de matelots étrangers, plus adaptables, plus facilement soumis à la pression des rythmes et des conditions de vie, ou de matelots retraités, qui maîtrisent parfaitement les gestes, et sont habitués à ces conditions qui paraissent aux plus jeunes « *d'un autre temps* » (entretien avec un jeune en formation initiale de baccalauréat professionnel à Saint-Malo)<sup>268</sup>. Les places de matelots sont en effet nombreuses à être affichées sans cesse sur les panneaux de pôle emploi, mais rares sont les candidats prêts aux sacrifices qui leur sont associés.

Nicolas Renahy a retranscrit « la rage » d'un jeune rural de Bourgogne refusant les conditions de travail - et de vie - que son père ouvrier brisé par l'usine avait accepté tout le temps de sa carrière. Il y a, à la pêche, la même rage, autrement incarnée, mais symptomatique d'une impossibilité pour la nouvelle génération de rentrer durablement dans le moule profilé du travailleur qui accepte tout de son patron quand il n'a pas les moyens de devenir patron lui-même. Ce sont d'ailleurs ces parcours de jeunes et ces restructurations générationnelles que nous confronterons aux notions clés de « liberté » et

---

<sup>268</sup> Les matelots étrangers entrant dans la profession sont également plus expérimentés, car ils possèdent déjà une carrière dans d'autres pays avant d'arriver sur les ponts des navires français. En 2009, plus d'un tiers (36%) des entrants étrangers a plus de 45 ans, alors qu'ils sont seulement 3% dans la tranche des moins de 25 ans. « Marins Pêcheurs en 2009 : que sont-ils devenus en 2014 ? », Chiffres de l'Observatoire SPP Agéfos - <http://www.spppcm.fr/bases/pdf/fichier-action/54/COHORTE2009.pdf>

de « valeur travail » dans la troisième partie de la thèse. Mais d'abord, il convient de mettre en avant le fait que la violence qui s'exprime chez la nouvelle génération à l'égard d'un secteur autrement violent dans ses structures n'est pas nécessairement synonyme d'autodestruction identitaire, mais plutôt de volonté de « changer le système » (Van de Velde), à affirmer des modèles plus en accord avec leurs principes, à ne pas accepter la responsabilité d'une « crise » qui n'est pas de leur ressort, eux qui ont au contraire, au travers de ce refus, « les clés de sortie de crise » (ibid.). L'analyse du discours patronal, entre célébration de l'entrepreneuriat, valorisation d'une tradition laborieuse et réaffirmation d'un modèle productiviste fasciné par la notion de croissance économique montre d'entrée de jeu le contexte d'inadéquation entre paysage de l'emploi et aspirations des travailleurs. Il montre aussi sa difficulté à convaincre les principaux acteurs, conscients de l'Histoire ayant mené à l'installation durable de ces instabilités.

Le secteur primaire est le secteur qui se frotte le plus aux risques naturels, risques industriels, sociaux, alimentaires, sanitaires, etc. Qui les subit ? Qui en profite ? Qui les assume ou les répare ? La question « Qui ? » est primordiale, car elle permet l'analyse du « nouveau partage des responsabilités » (Kokoreff & Rodriguez, 2004, p. 17) à l'heure de ce que certains appellent l'« anthropocène ». Daniel Pauly incitait dans son article célèbre sur l'« aquacalypse » de 2009, à une pression « verticale » sur les gouvernements et législateurs, qui agissent directement sur les écologies par leurs décisions, et non simplement une pression « horizontale », c'est-à-dire sur le « serveur surchargé de travail et étudiant » qui sert le poisson dans le restaurant<sup>269</sup>. A la fin des années 1970, Gwendal Denez, bretonnant de l'Université Rennes 2, retranscrit des entretiens avec des pêcheurs de Douarnenez ayant vécu les « crises de la sardine » du XX<sup>e</sup> siècle. En dehors des engagements régionalistes<sup>270</sup> de l'universitaire, l'ouvrage qu'il dirige ici chez l'éditeur Tud Ha Bro donne à lire des sources déterminantes pour comprendre les évolutions du monde de la pêche bretonne. Plusieurs fois reviennent dans ces entretiens retranscrits les regrets d'une industrialisation encore à l'oeuvre aujourd'hui. L'introduction de la bolinche\*, filet permettant de pêcher énormément de poissons d'un seul coup, et donc de vider la mer de

---

<sup>269</sup> PAULY fait ici référence aux plaquettes éditées par des organismes pour inciter les consommateurs à demander l'origine des poissons qu'ils achètent et mangent au restaurant, plaquettes indiquant le risque de disparition de quelques espèces sur une échelle de classification. L'argument de PAULY rejoint celui du refus de la culpabilisation des consommateurs eux-mêmes.

<sup>270</sup> Voir les débats au sujet de son sujet de thèse, la figure de Fanch ELIÈS-ABEOZEN, écrivain et militant régionaliste ayant rejoint la collaboration nazie durant la seconde guerre mondiale, et les accusations de réhabilitations d'académiques et intellectuels envers Gwendal DENEZ.

ses ressources, est pointé du doigt par les anciens : « *la bolinche, ça, c'est la destruction* », comme il l'est aujourd'hui par la petite pêche, laquelle continue encore de réduire son activité sur le littoral. Alors que nous évoquons ces conflits qui durent et se répètent depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle et la concurrence entre petits pêcheurs sur canots et conserveurs bolincheurs, un ligneur du sud Finistère plaisante : « *c'est pas nouveau, évidemment, y avait déjà un arrière-grand-père à Pétillon<sup>271</sup> sûrement !* (rires) ». Ces six dernières années, le Finistère Nord a en effet perdu deux tiers de ses ligneurs. Par ailleurs, l'opposition entre les « marins » (les petits pêcheurs) et les « bourgeois » (les usiniers), s'incarnait dans des situations de domination financière, avec des achats de captures qui se négociaient toujours à l'avantage du marchand et non du pêcheur. Enfin, la pollution issue des sites industriels terrestres modifiait les zones autrefois poissonneuses, devenues impropres à l'activité locale<sup>272</sup>. En écho à ces témoignages de pêcheurs marqués par les évolutions des techniques de pêche d'après guerre, et la surpêche qui s'en est suivie, nous retrouvons Ben', le ligneur surfeur d'Audierne qui affirme n'avoir jamais été intéressé que par le métier de marin-pêcheur à la ligne :

« — T'a déjà été sur d'autres bateaux ? D'autres types de pêche ?

— *Non. Moi j'f'rai jamais de filets, de chalut, ça c'est un truc...*

— C'est l'activité qui t'intéresse pas ?

— *Ouais. Non c'est un truc... c'est pas logique qu'il y en ait encore. Y a plein de pays ou le chalut est interdit par exemple. Y a 90% des pays ou y a des ressources, le chalut est interdit. Et du coup la pêcherie artisanale est multipliée par dix. Ça fait vivre beaucoup plus de monde. Donc c'est quelque chose que je... Non. Je critique pas, hein, parce que y a quand même des poissons qu'on pêche au filet que nous à la ligne ou pourrait pas avoir, comme la lotte, tout ça, c'est des poissons qui se prennent qu'au filet. Donc y a des gens qui savent travailler au filet. Ils les posent, ils les virent le lendemain.*

<sup>271</sup> Patrice PÉTILLON est armateur de bolincheurs à Concarneau.

<sup>272</sup> Le lien peut facilement être fait entre ce pêcheur douarneniste qui regrette de ne plus pouvoir pêcher de palourdes à l'entrée de la rivière du Port Rhu depuis l'interdiction « à cause de l'Usine Chanard qui déverse ses saletés » et les plaintes des pêcheurs de langoustines contre le clapage des boues en pays bigouden entre 2011 et 2015.

*Et puis y en a d'autres qui les laissent une semaine, quinze jours pour que les poissons crèvent et que le homard monte dedans. Bon ben ça je... je cautionne pas du tout cette pêche quoi. C'est vraiment... Quand y a des poissons crevés au fond, tous les prédateurs, ils partent hein... Ils fuient les spots, quoi. C'est logique. Donc ça nous aide pas, c'est sûr. Ceux qui savent pas travailler au filet... Après ceux qui font bien leur boulot, qui virent leur filet au bon moment, pour pêcher du poisson, y a pas de souci quoi. (...) Partout on allait surfer, ben on squattait avec les pêcheurs locaux quoi dans les p'tits villages. C'était ça qui était intéressant quoi. C'était pas que le surf, c'était d'apprendre comment ils pêchent, comment ils vivent. Et donc, du coup, de pêcher avec eux, c'est ça qui est bien, c'est pas seulement aller dans un surfcamp et surfer des vagues, quoi. C'est vivre un peu avec les communautés et c'est ça qui m'a motivé à faire ligneur parce que dans tous les pays pauvres, les gens, ils sont tous ligneurs en fait. Soit ils pêchent du bord de la plage sans bateau... Après, au Maroc, ceux qui ont pas de sous pour avoir un bateau, ils ont des espèces de bouées de camions qu'ils gonflent et puis ils vont avec leurs palmes au large mettre leurs trucs. Ils vont à trois miles au large pour pêcher, enfin c'est hallucinant... Dans tous les pays y a beaucoup de ligneurs. Nous, on est les ligneurs les plus riches parce qu'on a des super bateaux, des super cannes à pêche (...) Et à la fois mentalement c'est super fatiguant quoi. Parce que tous les jours c'est une nouvelle aventure quoi. On part, on sait pas si on va pêcher quelque chose. Quand tu mets cinq kilomètres de filets, t'es sûr que tu vas ramasser quelque chose. Un peu comme les paysans qui sèment, plus tu sèmes, plus tu récoltes. Après c'est dur de récolter parce que c'est un boulot super dur, mais là tous les jours on sait pas ce qui va se passer, donc on cherche pendant des heures le poisson. C'est l'aventure tous les jours. Remise en question tous les jours. Donc c'est sympa mais à la fois c'est usant aussi quoi. Parce que des fois t'as pas envie de te remettre en question tous les jours aussi, t'aimerais bien juste faire ta journée et puis rentrer et non, non. »*

A l'image de Ben' et de ses convictions, qui orientent ses choix de carrière, c'est encore la petite pêche qui attire le plus les jeunes comme type d'activité. Pour l'année 2011, les chiffres des CIN\* naviguant à la pêche montre que 70% des diplômés choisissent de naviguer à la petite pêche, quand 12 % naviguent à la pêche au large, 12 % à

la pêche côtière, et uniquement 6 % à la grande pêche<sup>273</sup>. En entretien, le rêve d' « avoir son petit canot un jour » est systématiquement mis en avant comme un idéal à court ou long terme, en parallèle d'une frustration vis-à-vis des modèles de pêche au large soutenus par la filière, à l'image de Ben', qui oppose chalut et ligne, ou de Owen, le ligneur de Lanildut :

« — (...) *Des gens qui ont une conscience écologiste mais connaissent pas trop le milieu aimeraient qu'il y ait que des bateaux comme le mien. Le problème, c'est que si il y avait que des bateaux comme le mien, si on cassait tous les gros pour faire des petits, ben la bande côtière serait explosée, quoi. Donc moi j'pense qu'on a besoin des bateaux au large. On va pas multiplier par dix le nombre de bateaux qui bossent dans la bande des 20 miles. Peut-être qu'il faudrait aider les bateaux du large à pêcher autrement quoi. Parce qu'on peut pêcher à la ligne et la palangre au large aussi. Les Espagnols le font, les Norvégiens aussi. Ben les Américains, les Canadiens, dans la plupart des pays du monde, y a des bateaux qui travaillent au large à l'hameçon.*

— Oui mais, en Bretagne, il y a une tradition du chalut.

— *Ouais... après certains disent que ça fait du bien aussi le chalut de remuer un peu les fonds, je sais pas. Ils disent que sur des zones de langoustines où y a pas eu de chalutiers pendant un moment et quand ils sont revenus les fonds étaient devenus trop durs et y avait plus de langoustines. Je sais pas si c'est vrai ou pas. Le problème avec le chalut, c'est les gens qui ne connaissent pas le milieu et qui ont une conscience écologique et qui critiquent le chalut parce qu'il charrue les fonds. C'est pas ça le problème avec le chalut, c'est les prises accessoires. C'est les juvéniles, c'est que ça trie pas. Ils sont en train d'avancer dessus mais pour moi c'est pas du tout le fait que ça remue le fond qui pose problème, c'est le fait qu'on ait des prises accessoires dont on n'a pas besoin, qui sont rejetées à la mer, ou quand on a pas de quota pour du cabillaud mais que t'en as sur de l'églefin et que les poissons sont sur la même zone, on peut pas demander aux gars d'arrêter de pêcher, quoi. Il faut qu'ils gagnent leur vie aussi. Et du*

---

<sup>273</sup> « Les marins pêcheurs titulaires d'un CIN, que font-ils en 2011? », Agefos SPP Pêche et culture marine, Observatoire des métiers et des qualifications. (Chiffres obtenus sur l'échantillon des 2351 marins titulaires d'un CIN.) [http://www.spppcm.fr/bases/pdf/fichier-action/41/SPP\\_PCM\\_CIN\\_vd.pdf](http://www.spppcm.fr/bases/pdf/fichier-action/41/SPP_PCM_CIN_vd.pdf)



*coup, ils sont obligés de rejeter du poisson parfaitement consommable par dessus bord. Est-ce que c'est de leur faute aussi, ça ?*

— C'est-à-dire que les campagnes de communication insistent sur les fonds.

— *Oui parce qu'ils peuvent s'imaginer que ça, les gens. »*

« *Est-ce que c'est de leur faute ?* », demande Owen, ligneur du nord du Finistère, prenant l'exemple de l'obligation de débarquement des rejets par les navires du large. Le petit pêcheur souligne le décalage entre la culpabilisation des professionnels, c'est-à-dire des matelots qui subiront dans les faits des surcharges de travail à l'introduction de cette mesure, et ce qu'il pense être la responsabilité des pouvoirs publics, des institutions de la filière, et dans une certaine mesure des O.N.G. communiquant sur les modèles de pêche disponibles. Selon lui, c'est un regard « terrien » qui biaise la compréhension des enjeux de l'activité, et empêche de saisir à la fois la complexité des intérêts et des responsabilités de chacun. C'est aussi ce regard « terrien » qui s'avère incapable de dissocier les statuts des travailleurs, et de forcer les industriels à adapter les techniques de pêche à des conditions de travail plus écologiques, mais aussi plus justes et moins difficiles pour les ouvriers. Comme Alain Pomès, le directeur du C.E.F.C.M., Owen insiste sur la responsabilité des armateurs à transformer le modèle, et à ne plus voir les parcours des « galériens » comme une raison de la crise, mais comme un symptôme.

Le jeune pêcheur critique le fait que l'on décide de subventionner un modèle plutôt qu'un autre, ou que l'on décide d'innover sur des technologies plutôt que d'autres, au détriment d'une prise de conscience des réelles préoccupations écologiques de la persistance de ces modèles. A la fois sur le plan social, c'est-à-dire des conditions de travail, et sur le plan environnemental, c'est-à-dire des rapports à l'exploitation des océans, le décalage entre responsables et responsabilités débouche sur un sentiment d'impuissance, d'incompatibilités entre aspirations et contexte, et sur une certaine forme de colère pour la nouvelle génération.

« — *Et puis, eux, ils ont que des calcolettes, quoi. Ils vont dire 300 tonnes, c'est tant de tonnes pour ceux-là, les fileyeurs, ils ont tant de tonnes. Ah ! on dépasse, donc faut*

qu'tout l'monde baisse !" Ça va être que comme ça », m'explique un ligneur dans l'attente des décisions de la commission européenne sur la gestion du stock de bars. Là encore, c'est l'absence de compréhension fine des différents arts et métiers au sein de la filière qui empêche les prises de décisions pragmatiques des décideurs terriens, selon ces petits pêcheurs.

### ***Incertitude sociale et précarité des « projets »***

L'incertitude, du fait des aléas climatiques notamment, fait des activités agro-alimentaires, de récoltes comme de cueillette, des « tirs dans le noir » - « *agriculture is a shot in the dark* » (De L'Estoile, 2014). Associé au milieu marin, se rajoute non plus seulement la question saisonnière, mais ontologique - « la navigation livre l'homme à l'incertitude du sort (...) tout embarquement est, en puissance, le dernier. » (Foucault, 1972). Cette incertitude paraît cependant sans cesse contournée par un capitalisme industriel adaptable. Ce dernier, contrairement aux petits pêcheurs qui possèdent des marges d'adaptation aux échelles démesurément restreintes en comparaison, réagit toujours face aux évolutions de la ressource. La « crise » écologique paraît être une gestion de marchés à court terme, sur lesquels il faut capitaliser jusqu'aux seuils critiques, jusqu'aux lignes rouges d'alertes aux extinctions. Mais la « crise » écologique trouve également écho dans une mutation des représentations, puisque la généralisation des indignations sociétales au sujet des exploitations industrielles humaines de l'environnement associent discours eschatologique écologique et social. Comme si le social devenait aussi fragile et aussi incertain que l'écologique, imprévisible, terrifiant. Et force est de constater que la « nature » que le productivisme avait pensé avoir dompté, avec toute la posture naturaliste qu'il incarne, réagit lourdement aujourd'hui sur la filière, en re-déployant les cartes lors d'un partage du monde raciste (Pulido, 2000) et inégal des expositions aux pollutions, aux contaminations, aux risques et au confort - une lutte des places (Lussault, 2007) dont l'Océan est imaginé, voire fantasmé, plus que considéré et vécu. Comme un écran de fumée, l'*anthropOcean* résonne alors comme un écho de l'incertitude originelle du milieu, à travers la saisonnalité, l'inconnu tempétueux, le mouvant, contre laquelle l'humain paraît désarmé, incapable, tantôt submergé tantôt rédempté par des pouvoirs qui le surpassent toujours (Helmreich, 2018). Seule l'industrie

posséderait la capacité d'action face à l'hostilité de cette frontière, mais le climat d'incertitude sociale menace l'industrie... L'urgence est déplacée des intérêts des « sociétés locales », et des écosystèmes vers les intérêts des exploitants du milieu. Si le capital régit la patrimonialisation, il oriente également les angoisses de la société. Ainsi la pénurie de marins est plus souvent considérée comme problématique que symptomatique, et avec elle, les visions du monde et genres de vie de la nouvelle génération, qui pourraient remettre en question ces dynamiques d'exploitation.

De même, la « déstabilisation des stables » (Castel, 1995) serait conjointe d'un effritement des mondes populaires, parfois devenus « post-sociaux » (Touraine, 2013), c'est-à-dire rendus inconscients de leur capacité d'action sur le social par une société post-industrielle ayant effacé le sujet et dans laquelle seuls les « projets » - un vocable paradoxalement aussi macroniste que tourainien - sont destinés à incarner une alternative à l'incertitude. Paul, un jeune en formation matelot pêche dans un lycée breton, me confiait son heureuse surprise de rencontrer dans sa promotion autant d'individus que de « projets ». « *Ils ont tous un projet* ». Aucun cependant des projets décrits ne recoupe exactement le cadre prévu par l'institution, c'est-à-dire le moule professionnel destiné à combler la pénurie de matelots à la pêche. Ainsi, Ben' poursuit son « projet » de pêche « la plus écologique possible », en refusant une autre technique que la ligne, sans pour autant vouloir en faire une carrière. Seulement, les incertitudes liées aux ressources déclinantes et au maintien des flottilles de gros navires plus performants empêchent implicitement la pluralité des projets possible dans ces sociétés littorales, au profit du seul projet permis : conserver et reproduire le modèle de la pêche bretonne. Le ligneur a toujours eu à gérer cette incertitude du déclin, cette « aventure » comme dit Ben', mais il a désormais plus de chance de survivre comme guide de pêche que comme marin-pêcheur, dans la concurrence de métiers au sein de la profession. Les ressources peuvent décliner à une vitesse alarmante d'une année sur l'autre, et le modèle qu'il défend le rend plus vulnérable aux aléas. Ben' réussit très bien à vivre grâce au quota de dorades qu'il réussit à remplir entièrement en une saison, les 80 kilos par jours qu'il évoque comme une garantie. Tant que la dorade est présente dans la chaussée de Sein durant les mois d'été, il est à l'abri et refuse catégoriquement le productivisme qui le ferait travailler plus de six mois sur douze. C'est à cela aussi que tient la survie de son métier. Jean-Marie, ancien ligneur désormais caseyeur des Glénans, m'expliquait s'être converti au métier du casier après avoir constaté

l'épuisement de la ressource du bar qu'il prélevait à la ligne : « *une année j'ai fait ma plus petite marée de l'été à 100 kilos de bar, l'année suivante j'ai fait la meilleure de l'été à 100 kilos de bar. J'ai décidé d'arrêter.* » Les ligneurs de la pointe bretonne ont un peu amorti la forte baisse du stock de bars en continuant de bien pêcher le lieu. Mais la baisse des stocks de lieux ces dernières années ont forcé des navires à arrêter leur activité, notamment dans le nord Finistère. Les derniers chiffres de l'Observatoire des métiers et techniques, c'est-à-dire le bilan de l'activité 2016, montrent également que les effectifs se stabilisent pour l'ensemble des navires bretons (une baisse globale de 2% sur la période 2011 - 2016, contre une baisse de 11% entre 2005 et 2010) dans tous les types de pêche sauf la petite pêche, qui subit une érosion plus forte que les autres (9%<sup>274</sup>).

A travers ces disparités dans l'exposition aux aléas, c'est la diversité des flottilles qui est menacée, entraînant un lissage des visions du monde, des visions de ce monde qu'on dit « à part » et qu'on veut à tout prix singulariser, quand l'expérience du terrain m'a prouvé qu'il était plus fourmillant, innovant, inventif, à mesure qu'il s'incarnait à l'échelle de l'exploitant et non plus de la filière. Il ne faut donc pas sous-estimer les capacités d'action des « petits », notamment parce qu'ils incarnent le plus l'attachement à certaines pratiques, certains gestes, certaines écologies, et - cela dépasse le sujet de la pêche - à certains modes de vie, plus « alternatifs » que « traditionnels ».

La crise du monde de la pêche est un « bouleversement » (Renahy, 2005), c'est-à-dire une accumulation d'incertitudes de la part des individus structurellement installés, comme des nouveaux venus. Bessière souligne les lieux communs sur l'existence stable d'une communauté paysanne traditionnelle aujourd'hui perdue (Mayaud 1999 et Rosental 1999), sur la disparition des visions du monde des « paysans ridés par l'âge et courbés par leur vie de besogne, qui n'ont pu transmettre ni leur vision du monde, ni leur exploitation ». Henri Mendras a mis à jour ces mutations dans *La fin des paysans* en 1967, montrant que les paysans sont forcés de devenir des entrepreneurs qui gèrent leur exploitation comme des entreprises industrielles. S'incarne alors l'opposition fondamentale entre un passé antique et stable, hors-sol, et un présent agricole industriel, dépendant des marchés et du monde social l'environnant, « *le dernier combat de la société industrielle, contre le dernier carré de la civilisation traditionnelle* ». La caricature

---

<sup>274</sup> Chiffres fournis par l'observatoire du secteur section Professionnelle Paritaire Pêche et Cultures Marines (SPP PCM) de la Délégation Grands Comptes et Branches du siège national de l'Organisme Paritaire Collecteur Agréé AGEFOS PME.

fonctionne lorsque l'on pense aux enquêtés douarnenistes de Gwendal Denez, mais souffre beaucoup à l'épreuve de la complexité contemporaine. « *Il fallait y être né pour connaître sa terre et bien la traiter ; demain il faudra être passé par l'école et disposer de capitaux pour embrasser le métier d'agriculteur* », si seulement « *le métier* » de la terre comme de la mer ne pouvait plus s'incarner qu'à travers un seul « *code* » (Barel, 1981) de lecture du monde. La « crise de la modernité » est cependant le terrain qui voit les acteurs les plus inventifs, les plus locaux, les plus exposés et immergés devenir les plus vulnérables, les plus dépendants d'une industrie capitaliste qui mute sans cesse et conserve l'autorité de son « *code* » sur le « territoire » (ibid.). Elle travaille à couper inlassablement les têtes d'une hydre qui font cependant mentir les théories de la « fausse conscience » (Scott, 2008), poussant tant qu'elles peuvent autour de « projets », « des croyances, de la colère et des rêves politiques » (ibid.).

## Conclusion

Les « crises » qui se succèdent depuis les années 1990 dans le monde de la pêche finissent d'enterrer le mythe d'un monde isolé. L'état d'instabilité, de mutations en mutations est alimenté par des dépendances installées depuis longtemps et qui façonnent le monde bien au-delà de l'activité de la pêche : les cours du gasoil, les jeux de gouvernances supranationales, les effets dudit « anthropocène ». Autant de constats qui poussent à conclure que la crise du monde de la pêche est celle du capitalisme. La pêche possède ses dominants et ses subalternes, ses marges et ses codes, qui correspondent à peu de choses près aux caractères de tout monde professionnel « post-industriel ». Les mutations du secteur de la pêche sont déterminées, en termes de dynamiques économiques, par les mutations globales du monde capitaliste moderne, et subissent d'ailleurs son aptitude à l'adaptation ainsi qu'à la récupération des luttes et des discours. Depuis les années 2000, exactement comme dans le secteur agricole, la concentration des productions se poursuit. Les difficultés quasi indépassables à entreprendre seul dans le monde de la pêche s'incarnent parfaitement dans la pirouette rhétorique des nouveaux armements coopératifs dits « semi-artisanaux ». Les grands groupes s'associent à des patrons locaux pour investir dans la création de nouveaux bateaux, conquérant les marchés, les flottilles, un certain capital de confiance ou de bonté (Sigaud, 1996) représenté par la figure du patron embarqué, les labels et le patrimoine. La gestion par les crises permet des gains de productivité subventionnés largement par l'état. Le renforcement des politiques de normes, couplé aux difficultés financières des petits pêcheurs, ou simplement des armements familiaux, se traduit par une mutation du littoral : tant que la filière rapporte, les grands groupes - ici des armements - domineront le secteur. D'une certaine manière, ils garantissent la survivance d'une pêche dans un paysage qui semblait moribond et fin prêt à se lancer dans une troisième révolution industrielle technologique et touristique. Le modèle agro-alimentaire breton (Canevet, 1992) se maintient, et alors que de plus en plus de navires sont vendus ou détruits aux départs en retraite de leur patron, de gros armements inaugurent de nouveaux navires. Comme si, n'en finissant pas de mourir, les industries d'extraction ré-ouvraient des mines à l'exploitation. Une pensée impossible, pourtant elle aussi tout à fait d'actualité (Brier & Desquesnes, 2018). Quel est alors le terreau identitaire sur lequel ces mutations industrielles peuvent se développer ?

## Chapitre IV

### Des identités professionnelles contre les logiques de classe

---

*« Et tous, les grands pollueurs, les grands empoisonneurs des cours d'eau, des côtes et des gens, et leurs victimes, tous, nous sommes « nous »,— poussés par le même idéal, et la même évidence, faussement vide de sens : nous sommes Bretons »*

André MARKOWICZ, chronique Facebook du 12 mars 2018.

**L**es fermetures de lieux de travail, ou les fins d'activité professionnelles ont toujours des conséquences identitaires, comme l'ont prouvé nombre de travaux sur la question (Jean-Louis Tornatore, Octave Debary, Olivier Kourchid, Anne Monjaret...). En Bretagne, il est difficile de saisir de quelle fin il s'agit, tant les mutations apparaissent fluctuantes, « chroniques » (Monjaret, 2005) voire saisies des sursauts propres au capitalisme industriel et de ses dépendances aux cours des prix de ventes, aux cours du gasoil, en plus des incertitudes liées aux ressources. Malgré tout, c'est à la fois l'identité bretonne et l'identité maritime qui s'en trouvent affectées, car ces métamorphoses des mondes professionnels sont aussi des métamorphoses du paysage et de leurs habitants. Elles impliquent pour les pêcheurs actuels, les anciens pêcheurs, et les Bretons de manière générale, de vivre sur les ruines d'une mémoire ouvrière que les institutions régionales patrimonialisent en triant ce dont on doit se souvenir et ce qui doit être oublié, laissant de côté des « identités brisées au nom de l'économie » (Monjaret, 2005), sacrifiées au « nouvel esprit du capitalisme » (Boltanski & Chiapello, 1999) dans un cadre où la rentabilité et la discipline du marché sont devenues les maîtres-mots des employeurs et des territoires. La tradition qu'il s'agit donc de « (ré-)inventer » (Hobsbawm & Ranger, 2006) pour les institutions publiques et de l'emploi est celle de ce que l'on pourrait qualifier d'« empowerment nationaliste », caractéristique des collusions entre secteur public et secteur privé au sein des institutions politiques de la région. L'absence de tradition syndicaliste et de politisation des marins-pêcheurs facilite la récupération glorifiante des archétypes patrimoniaux. Comme souvent en Bretagne, les initiatives patronales sont communes aux initiatives politiques. Les premières sont soucieuses de la pérennité de leur activité et les secondes ont le souci de maintenir une

identité municipale et régionale forte. On pourrait penser que le seul point de friction, actuellement, serait précisément la volonté politique d'installer une ère industrielle orientée vers le tourisme, les services et les nouvelles technologies, mais la cohabitation a été construite autour d'une interdépendance des deux mondes : d'un côté, le patrimoine vivant de l'agroalimentaire, qui s'est associé tout au long du XX<sup>e</sup> siècle aux paysages entre terre et mer de la Bretagne, est censé donner matière au développement des nouveaux pôles économiques. De l'autre, ces nouveaux pôles permettent à la fois aux groupes industriels de se diversifier eux-mêmes, sur un territoire qui gagne en attractivité pour les consommateurs et les investisseurs. Pour éviter les incertitudes sociales, les institutions régionales valorisent les mémoires dites « résilientes », et ferment les yeux sur les ruines pour chanter les louanges d'une identité entrepreneuriale par nature, et pétrie de clichés<sup>275</sup>. Le Breton ne serait-il pas présent partout dans le monde ? C'est normal, il est toujours à la recherche de marchés internationaux. Les régions françaises seraient contraintes de regarder vers l'est et sa capitale Paris ? La Bretagne regarde à l'ouest et croit conquérir les Etats-Unis, à l'image des concours de *start-up* florissant chaque année. Elle regarde même plus loin, et croit conquérir la Chine, à l'image du tapis rouge déployé à la *holding* internationale Synutra dans le secteur laitier des campagnes désindustrialisées du centre Finistère, « *un rêve comme une fuite en avant d'un modèle à bout de souffle* » (Hermelin, 2015).

Il y a en Bretagne une déstructuration progressive des activités traditionnelles et de la sécurité professionnelle et sociale qu'elles garantissaient tant que le modèle productiviste assurait lui-même des rendements stables. Cette réorganisation violente du travail correspond aux politiques néolibérales rimant avec absence de sécurité, intensification des rythmes de travail, concentration des capitaux et internationalisation des marchés. Malgré tout, le modèle breton s'attache au concept de « résilience ». On le retrouve au centre des portraits dressés dans les revues professionnelles ou dans les

---

<sup>275</sup> Voir par exemple le volume *La Bretagne, une aventure mondiale*, dirigé par Joël CORNETTE (2018), que j'évoquais en première partie, caractéristique de l'effort historiographique produit par des équipes de chercheurs - surtout modernistes - bretons pour remplacer l'imaginaire folkloriste par un imaginaire de la réussite économique (notamment à travers une obsession pour les réseaux prosopographiques de notables commerçants, perçus comme des « entrepreneurs » avant l'heure...). En plus de nier les liens entre développement capitaliste des territoires et montée des incertitudes, cette vision du social encourage l'idée d'une société des individus. Prêtant plus de pouvoir aux « initiatives » qu'aux héritages, elle oublie également que les incertitudes ne peuvent pas être résumées à la précarité économique, car le modèle professionnel « naturalise » certains maux, et traite de façon séparée les souffrances des travailleurs (éloignement, maladie, blessures, suicide...) et les questions financières.



parcours d'entrepreneurs modèles de réussite mis en avant dans la presse locale. Un mythe essentialisant s'organise alors autour du cliché d'un territoire qui devrait sa richesse à des individus exceptionnels et attachés à une forme abstraite de liberté ou d'autonomie. L'un des éléments de ces profils essentialisés est le caractère tenace, voire têtu, reflété par exemple dans les noms des navires de pêche rencontrés sur le terrain « *Penn kalet* » ou « *Penn koad* » (« la tête dure », « têtu »). « *En temps de crise financière, l'or monte. En temps d'incertitudes sociales et culturelles, la Bretagne semble être devenue une valeur refuge* » explique un document de communication du groupe du *Télégramme* (Simon & Le Gall, 2012, p. 773). Au gré des mutations, il s'agit pour les institutions politiques et économiques, de mobiliser un collectif, à l'image des *red flags and lace coiffes* (Menziès, 2011) que Charles Menziès a cru rencontrer sur le terrain de la pêche bretonne, et dont les revendications identitaires lui paraissaient constituer une *agency* capable de résister au capitalisme globalisé, comme des irréductibles villages de Gaulois résistent à l'envahisseur<sup>276</sup>. Un cliché bien rebattu sur le territoire, et repris dans le mouvement emblématique des « Bonnets rouges » en 2013, mouvement qui a réussi à faire se battre des employés pour les revendications de leurs employeurs dans le cadre d'un « rassemblement pour l'emploi » orchestré par le Medef et la FNSEA autour du sentiment identitaire (Loyer & Guyader, 2014 ; Aubert, 2014 ; Ogor, 2017). « *La contestation de ce projet gouvernemental sert de leurre pour détourner l'attention des causes de la faillite des abattoirs et des licenciements massifs de salariés de l'agro-alimentaire. Les industriels ont réussi à passer pour des victimes et à obtenir de nouvelles aides pour remplacer les restitutions, et ce grâce à la mobilisation des véritables victimes, les salariés qu'ils ont licenciés !* » (Ogor, 2017). Un constat qui rejoint celui de nombreux chercheurs ayant travaillé sur le terrain de la « désouvriérisation » de l'usine (Beaud & Pialoux, 2012), et sur celui des reconversions territoriales (Kourchid & Melin 2002 ; Chaumier, 2013 ; Melin, 2013a, 2013b ; Bazin, 2014) : il devient de plus en plus difficile pour les ouvriers de penser et composer leur représentation par eux-mêmes. En conséquence, le patron est devenu l'allié d'un parcours du combattant pour l'emploi et non plus pour des conditions d'emploi, ce qui déstructure toute possibilité de faire naître des conditions ouvrières en opposition à l'ordre dominant, jusqu'à la « cristallisation raciste ».

---

<sup>276</sup> Jean OLLIVRO, commence par exemple son *Livre blanc de la Bretagne*, un essai de prospective dans la tradition du Celib, par une défense de l'idée que la Bretagne serait « parfois menacée de disparition » (Bretagne Prospective, 2008, p. 7 ; Voir aussi Bretagne Prospectives, 2018)

Le sentiment identitaire n'est pas l'outil qui permet la lutte, il est l'écran de fumée qui permet au capitalisme institutionnalisé, à travers les lobbys économiques issus des rejets du Celib et à travers les organes public/privés de la Région Bretagne, d'infuser ses idées et de gommer les conflits de classe. Dans un certain sens, voilà le contexte industriel dont parle Françoise Morvan, aussi sinistré qu'euphorique, précaire mais agitant bien haut un *gwen ha du* - le drapeau breton - qui recentralise l'attention face aux incertitudes et aux violences du contexte économique. Pour qui, pour quoi, alors, travaillent les Bretons qui se retrouvent assimilés dans ce « nous » qu'évoque André Markowicz ?

#### 4.1. Identités de marins-pêcheurs bretons

##### **« Ça date pas de mathusalem, la pêche ici »**

Dans l'article du *Télégramme* déjà cité, relatant l'incendie du parlement de Bretagne en février 1994, le journaliste rapportait les propos du CRS François Andro au sujet des « plaies de guerres » observées lors des manifestations du parlement de Bretagne : « *“Ce sont les marins du Sud-Finistère et plus particulièrement ceux des ports bigoudens qui ont été les meneurs les plus violents. La Basse-Bretagne est la région où s'était maintenu l'usage du breton. Elle possède une forte identité”*, analyse François Andro, lui-même Bigouden ». Le monde de la pêche a connu plusieurs crises majeures depuis les années 1970, avec une intensification durant la décennie 1990, parmi lesquelles certaines démonstrations de force ont achevé d'instituer le personnage du Bigouden, dont la colère - toujours présentée comme légitime par les médias - a régulièrement incarné le malaise des salariés d'une filière qui peine à se restructurer en profondeur.

« *C'est une catastrophe, c'est une catastrophe, c'est tout le symbole de la Bretagne qui part en flammes, là ce soir* », déclare « à chaud » aux caméras de télévision le maire de Rennes Edmond Hervé lorsque le parlement brûle à Rennes, et d'ajouter : « *Mitterrand m'avait dit qu'il ne faut jamais humilier quelqu'un - et là, les pêcheurs ont été humiliés* ». La crise de 1993-94 est donc autant une crise sociale qu'une crise identitaire, et la pêche prouve sa place de choix au sein du patrimoine breton dans l'imaginaire collectif. Cette place est d'ailleurs ré-affirmée en 2008, après une nouvelle envolée des prix du gasoil et la réactivation des luttes réclamant des mesures pour pallier ces fluctuations désormais

installées. Le mouvement est porté par les pêcheurs du pays bigouden, de nouveau au centre du phénomène médiatique grâce à l'importance des actions de blocage et à cause de l'échange violent entre un jeune pêcheur et Nicolas Sarkozy à la télévision (« *Enculé !* » « *Qui est-ce qu'a dit ça ? C'est toi qu'a dit ça ? Ben descends un peu l'dire, descends* » « *Ben si j'descends, j'te mets un coup d'boule, donc vaut mieux pas* »). L'enjeu pour les institutions est d'associer identité bretonne et profession de la pêche chalutière bretonne. Être breton, à ces moments-là, c'est aussi être marin-pêcheur, et pas n'importe lequel - un marin correspondant à l'archétype du marin-pêcheur du pays bigouden, territoire construit autour de l'industrie chalutière dans les années 1970. Il s'agit d'instituer une « communauté » entre générations, d'inscrire le moment dans le temps long de l'identité (Ozouf, 1989), et d'affirmer que ce qui a été la pêche bretonne d'après guerre est un héritage irremplaçable du temps long. « Il s'agit de faire mémoire » (Micoud, 1990), et d'associer géographie et histoire pour le combat politique consistant à « sauver contre la mort » une identité.

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Le Guilvinec est très isolé. Le hameau comporte à peine soixante-dix habitants, et la pêche des vingt-cinq pêcheurs, mousses compris, est consommée localement. Disposant d'un havre\* profond et abrité, il permet aux marins de faire étape entre Audierne et Concarneau. Le Guilvinec devient un port d'importance à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, profitant notamment de l'arrivée du chemin de fer à Quimper en 1963. Les Douarnenistes font du havre une base avancée pour la pêche au maquereau, et organisent l'acheminement du poisson jusqu'à la gare de Quimper. Les pêcheurs économisent ainsi du temps de route-pêche, et évitent de passer le dangereux Raz de Sein deux fois par jour. L'essor économique halieutique du Guilvinec est donc plus tardif que ceux de Douarnenez ou de Concarneau pour le sud du Finistère<sup>277</sup>, et il dépend de l'évolution des pratiques de pêcheurs et d'industriels issus d'autres ports.

Au cours des années 1860, Louis Pichot, un industriel nantais, y installe des infrastructures de transformations de poisson, attirant des unités des ports de Douarnenez, Audierne et Concarneau. D'autres industriels, dont Wenceslas Chancerelle, déjà propriétaire d'usine à Douarnenez, l'imitent. La commune est créée en 1880, alors qu'elle dispose d'environ 2000 habitants permanents, auxquels s'additionne une population

---

<sup>277</sup> L'activité saisonnière et mobile fait que l'on retrouve des marins-pêcheurs de Douarnenez dans de nombreux havres de la façade atlantique. C'est cette présence douarneniste qui provoque le développement de certains ports, dont Le Guilvinec. L'évolution du port de Douarnenez est inverse, puisque sa productivité stagne entre les deux guerres, avant d'entamer son déclin.

saisonnaire plus mobile de 2000 habitants également<sup>278</sup>. La démographie agricole bigoudène affichait un surpeuplement des actifs jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup>. Elle se dégrade ensuite, tandis que celle des communes littorales augmente, accompagnant l'essor de la pêche et des conserveries, demandeuses des légumes des paluds et de produits de la mer. Dans ce contexte, la population du Guilvinec augmente de 125% entre 1881 et 1911 (Vauclare, 1985). La pêche à la langoustine y est pratiquée depuis les années 1920, sur un principe saisonnier, en alternance d'une pêche au maquereau et à la sardine. La Seconde Guerre mondiale marque une pause dans les activités du quartier maritime, affecté par ailleurs par une émigration des pêcheurs vers les littoraux de Quiberon et du Croisic.

L'histoire de la pêche guilviniste est associée à un navire, un chalutier en bois appelé « malamok ». Il s'agit d'un navire que des chantiers lorientais et concarnois ont conçu après la première guerre mondiale, et que les chantiers guilvinistes ont produit en grand nombre à partir du milieu des années 1930. A partir des années 1950, le chalutage devient le métier le plus pratiqué à bord des navires, lesquels commencent à aller pêcher vers les eaux anglaises malgré les 24 heures de route qui les séparent de ces zones de pêche. Le port se dote d'une criée, et modernise ses installations avant les autres ports du pays bigouden. En 1950, le Guilvinec accueille 4 025 pêcheurs qui débarquent autour de 6 000 tonnes de poissons (ibid.). Entre 1960 et 1969, le nombre de pêcheurs passe de plus de 4 000 à 2 648. Dans le même temps, le tonnage débarqué ne fait qu'augmenter, atteignant près de 11 000 tonnes en 1969. Les navires de petit tonnage (moins de 10 tonneaux) disparaissent (698 en 1950, 447 en 1960, 346 en 1970), tandis que les navires entre 26 et 50 tonneaux prennent place le long des quais (66 en 1950, 157 en 1960, 224 en 1970).

C'est au cours des années 1960 que le Guilvinec se détache singulièrement des autres ports en termes de tonnages débarqués, évolution reconduite de manière exponentielle au cours des décennies 1970 et 1980. A l'initiative de mareyeurs\*, un modèle halieutique chalutier et semi-hauturier est constitué à partir des années 1960 pour pallier l'irrégularité et la faiblesse des apports des flottilles locales. Ce sont des navires plus puissants qui sont créés, ce qui leur permet d'aller pêcher toute l'année sur des zones plus éloignées. En 1979, le premier « bara » est construit par l'armement bigouden. Il s'agit du premier navire des flottilles construites par des armements « semi industriels », un « modèle » suivi dans les années 1980 par de nombreux patrons-pêcheurs séduits par la

---

<sup>278</sup> Sources : archives de la mairie du Guilvinec.

politique d'acquisition et d'investissement. L'instauration de ce modèle fait du Guilvinec un port non seulement important du littoral français à partir de ces années, mais il fige également la vocation identitaire du territoire à travers une industrie singulière, et ce malgré la crise qui frappe la filière à partir du début des années 1990, incarnée entre autres par le plan Mellick amorcé en 1991<sup>279</sup>.

Dans un portrait d'électeur de la campagne présidentielle 2017, le journal *Ouest France* a demandé à Soizic Le Gall-Palmer, patronne de l'armement bigouden, ce qu'elle demanderait au Président. Sa première réponse est « *je lui demanderais d'abord en tant que citoyenne, de cesser d'être jacobin* » insistant sur une volonté toute bretonne de voir « *d'un côté la région, de l'autre l'Europe* ». Le modèle halieutique bigouden que l'armement incarne résiste en demi-teinte sur le territoire, puisqu'il est le seul des trois armements fondés dans les années 1960 à s'être maintenu, grâce à une politique de renouvellement de flottille et de recrutement par apprentissage. Une interlocutrice du Service Social Maritime illustre en entretien l'histoire du développement du service social sur le littoral en confrontant l'installation de postes et l'évolution des activités des quartiers - « *ça date pas de Mathusalem la pêche ici, c'est quand même relativement récent* », expliquait-elle, tout en insistant sur le fait que depuis l'implantation de cette activité, le territoire bigouden était marqué identitairement et structurellement<sup>280</sup>. En temps de crise, donc, il faut à tout prix stabiliser cette réalité, dans un combat pour le temps long que seule la patrimonialisation peut garantir. L'alternative touristique n'est possible que dans le cadre d'une assimilation de ce nouveau patrimoine ouvrier, et de la culture halieutique du pays, avec ses infrastructures comme parties des paysages et même des loisirs envisageables. Devenu patrimonial, l'agroalimentaire breton ne peut plus uniquement être un cadre de travail qui peine désormais à assurer l'emploi des populations, il doit aussi devenir un cadre touristique, et par là-même, devenir pittoresque. Mais comment concilier la diversité de la pêche bretonne à l'identité éco-touristique, et notamment l'image de plus en plus forte, dans les esprits des touristes, d'un métier

---

<sup>279</sup> Le Plan Mellick, du nom du ministre chargé de la mer au Ministère des Transports et de la Mer de l'époque, reste controversé. Censé réduire la puissance motrice des navires, dans le cadre des Plans d'Orientation Pluriannuels de l'UE (attendant une réduction de 40% des capacités de captures en 5 ans), le plan a contribué éliminer les navires de moins de douze mètres (pêche côtière) ainsi que les navires les plus anciens de la flottille, mais n'a pas réussi à limiter la capacité d'exploitation.

<sup>280</sup> Le travail classique de l'historien Michel MOLLAT exprime bien cette idée d'absence de « vocation » identitaire de territoires sur lesquels le travail de la mer est relativement récent, notamment en Bretagne, région « éveillée aux activités de la mer » à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle (MOLLAT, 1979, p.192).

polluant et productiviste incarné par le chalutage ?<sup>281</sup>

### ***L'illusion de la résilience - Bretonnitude Inc.***

Gilles Laferté a montré les liens entre développement des marchés de terroir et du tourisme en s'attachant à décrire la conjugaison des mondes de la « culture » bourguignonne et des entrepreneurs d'une agriculture régionale - celle du folklore vineux (Laferté, 2003 ; 2006). Laferté tempère l'argument hobsbawmien de l'invention « totale » des traditions - « tout ne peut pas être inventé partout ni rapidement » -, mais il décrit finement des processus qui sont à l'œuvre dans de nombreuses régions françaises, dont la Bretagne au premier plan, à savoir les relations intimes entre pratiques économiques et politiques culturelles ou identitaires. La « muséification des campagnes » (Dupuis, 2013) est politique et économique. Jean Ollivro, géographe et prospectiviste totalement engagé dans les politiques régionales, écrit ainsi en 2014 le projet politique, économique et culturel qu'il pense nécessaire pour le territoire :

*« Dans ce cadre, l'unité culturelle et le sentiment partagé d'appartenance sont essentiels. [...] l'unité bretonne n'est pas une fin en soi mais un projet de société. [...] Avec des populations très éduquées qui dans l'ensemble croient à la valeur travail, un milieu péninsulaire original et disposant de multiples richesses (la mer, la terre, des technologies avancées...), la présence marquée par de multiples réseaux et d'une volonté de vivre et travailler en Bretagne, nous avons sous les pieds le terreau des réussites. La Bretagne de demain, c'est la possibilité d'afficher une stratégie en correspondance avec l'identité de la péninsule et de ses hommes. [...] La connaissance et la compréhension partagée des atouts de la péninsule créeraient ensuite un formidable effet levier pour mettre les populations en marche sur un réel projet d'animation et de valorisation d'un territoire singulier. Enfin et sans doute surtout, la Bretagne dispose d'une culture pour gagner. [...] à l'instar de l'Europe et en paraphrasant Robert Schuman, l'unité bretonne se réalisera aussi en réalisant des opérations très concrètes entraînant une unité de fait. »<sup>282</sup>*

<sup>281</sup> L'expression « sauver contre la mort » qu'utilise André MICOUD résonne avec la description du tourisme de masse de David FOSTER WALLACE : « C'est imposer sa présence dans des endroits qui de toutes les façons non économiques possibles seraient mieux et plus vrais sans nous. (...) en tant que touriste, on acquiert une valeur économique, mais existentiellement on devient répugnant, un insecte sur une chose morte. » (2018)

<sup>282</sup> OLLIVRO, Jean, *L'unité bretonne, construisons-là ensemble*, Pornic, Le Temps éditeur & Breizh Impacte, 2014.

Les opérations très concrètes qu'invoque Jean Ollivro sont légion sur le territoire, à l'instar de la création de la Marque Bretagne, transformant la Bretagne en une unité commerciale labellisée. Les Comaroff ont montré les enjeux de ce qu'ils appellent l'« *ethnicity Inc.* » en s'intéressant aux San d'Afrique du Sud. Le marketing nationaliste permettait à la tribu de récupérer une *agency*, dont les chercheurs américains peinaient à critiquer les fondements, tant il paraissait légitime, pour ces groupes subalternes et colonisés, de valoriser une certaine capacité d'action. Cependant, même si le discours régionaliste des auteurs prospectivistes tels que Jean Ollivro est obsédé par l'oppression théorique du « jacobinisme » sur la « culture bretonne », il est impossible de considérer les habitants de la Bretagne comme un groupe subalterne ou colonisé. C'est là d'ailleurs l'ambiguïté du nationalisme breton, qui s'est affranchi de son image de mouvement d'extrême-droite grâce à une posture décoloniale étonnante, faisant des « Bretons » une minorité, idée légitimée par l'académie locale. André Markowicz et Françoise Morvan citent d'ailleurs, pour les dénoncer, les paroles de Ronan Le Coadic, sociologue de l'université de Rennes II dans un entretien du journal *Bretons Magazine* : « — “*Les Bretons sont donc une minorité sur leur propre sol ?*” — “*C'est mon analyse, en tant que sociologue. Ce qu'on appelle une « minorité » en sciences sociales, c'est un groupe dominé. Ce n'est pas une question de nombre. On ne peut pas dire que notre culture soit la culture dominante, ni que la situation de la langue bretonne soit facile... C'est en ce sens, notamment, qu'on peut parler de minorités*” »<sup>283</sup>.

Depuis l'enquête sud-africaine des anthropologues américains, nombre de chercheurs ont analysé et commenté ces stratégies de *nation branding*, à l'image de Luc Boltanski, constatant que les mots de terroir, d'identité et de peuple, entre autres, étaient de plus en plus usités dans le langage politique (Boltanski & Esquerre, 2014) et que les capitaux identitaires, de « francité », « d'anglicité », étaient devenus des capitaux économiques qui rebattent les cartes de l'échiquier politique<sup>284</sup>. Tout comme les Comaroff

<sup>283</sup> Le sujet, que l'on peut juger préoccupant, mériterait des développements pour montrer les audaces indécentes du secteur culturel et académique breton, qui associe régulièrement la communauté bretonne à tous groupes subalternes et colonisés du monde, comme si leur revendication d'une identité « celte » ne pouvait que passer par la conviction profonde d'une oppression fondamentale. En 1973, l'Union Démocratique Bretonne (UDB) publiait ainsi une brochure titrant « Bretagne = colonie », laquelle s'inspirait de la relation entre l'Algérie et la France. Autre exemple, une tribune improbable de Didier JEGOU sur un blog de Médiapart suite à la convergence hasardeuse à Nantes d'une manifestation pour la réunification de la Bretagne et d'une manifestation de Gabonais contestant le système électoral de leur pays : « *En tant que Bretons, en butte au jacobinisme parisien, nous sommes solidaires de tous les peuples opprimés en lutte pour la reconnaissance de leurs droits.* »

<sup>284</sup> Le Ministère du redressement productif institué en 2012 par le gouvernement Ayrault possède

au contact des San, le chercheur breton se retrouve confronté *a priori* à un dilemme sur ce terrain, car cette *ethnicity inc.* semble constituer une alternative aux sinistres post-industriels sur des terrains où le secteur primaire tend à laisser la place au tertiaire et au tourisme. Pourquoi, en définitive, critiquer cette dynamique qui produirait une marchandisation, et une valorisation, c'est-à-dire un quelconque dynamisme à ces territoires en désindustrialisation ? Pourquoi critiquer le processus qui donne à cette petite maison de pêcheur, décrite par Luc Boltanski, qui n'avait aucune valeur mais qui voit tout d'un coup son cadre classé plus beau village de France (Boltanski, 2017) et accède ainsi à une valorisation ? Cependant l'instrumentalisation par le capitalisme de pratiques qui revendiquent une quelconque alternative aux incertitudes économiques dépasse largement les questions de patriotisme, à l'image des récupérations des labels de commerce équitable, du bio, etc. L'argument identitaire lisse toute possible revendication et la neutralise, jouant sur l'existence de multiples patriotismes<sup>285</sup> au sein de la société pour les unir sous un patriotisme à la fois offensif, défensif et marketing (en associant des produits et des stratégies commerciales à des symboles protégés par des lois d'outrage par exemple). « Faites vos éclairs vous-mêmes, nous on voudrait aller à la plage ! » disent les révolutionnaires du quotidien de *l'An 01*, pour marquer leur résistance au modèle de vie rythmé par le travail et par le capitalisme. Mais ils sont vite rattrapés et récupérés par les publicitaires qui déclarent : « Il faut faire de 01 un produit, un slip ». En Bretagne, « il faut faire de 01 » un bonnet rouge siglé Armor Lux, Produit en Bretagne, ou de la Marque Bretagne<sup>286</sup>.

### ***Les « choix de l'Armor » : le cas d'un héritier***

J'évoquais au chapitre précédent le portrait d'Antoine Porcher, fils de l'armateur Jean Porcher, dans l'émission *Thalassa*. Cette même émission, intitulée « Le Choix de l'Armor » déclinait d'autres portraits en parallèle de celui de l'armateur héritier, dont celui de Kito, sculpteur local occupé à sculpter dans le granit Saint-Goustan, patron des marins-

---

notamment cet objectif d'allier la dimension économique aux symboles nationalistes, alors que ces dynamiques étaient davantage exploitées jusqu'alors par des mouvements politiques revendiquant une inscription à droite de l'échiquier politique.

<sup>285</sup> Voir les travaux du Comité de Vigilance face aux usages publics de l'histoire, collectif auquel participent notamment Laurence DE COCK ou Nicolas OFFENSTADT.

<sup>286</sup> On pense à la phrase de Peter SLOTERDIJK : « Partout les noms ne sont plus que bruit et fumée - ou des marques de produit » (1997).



pêcheurs. La statue est destinée à rejoindre un chantier d'envergure à quelques kilomètres du port où l'armateur a fait fortune : la Vallée des Saints. Cet espace de vingt hectares situé au nord de Carhaix, à la frontière des Côtes d'Armor et du Finistère, est destiné à accueillir d'ici vingt-cinq ans mille mégalithes comme ceux que Kito sculpte devant les caméras de France Télévision. Chacune de ces statues hautes de plus de trois mètres et dispersées dans la lande sont financées par des plateformes participatives et par des sponsors, parmi lesquels le Crédit Agricole de Bretagne, Super U, Armor Lux, ou encore le Groupe Le Duff, géant de la restauration et de l'agroalimentaire. La statue de Saint-Goustan, le patron des marins-pêcheurs est financé par Olmix Group, une entreprise de biotechnologies marines<sup>287</sup> présente dans une centaine de pays.

André Markowicz et Françoise Morvan montrent, en parallèle de leur critique des conclusions construisant les Bretons en « une minorité », que le patriotisme revendiqué par la région et par les industriels qui détiennent à la fois les médias et des relations de clientélisme avec le monde politique, est foncièrement conservateur. Markowicz met notamment en avant plusieurs points de tension concernant cette vallée des Saints.

D'abord, l'élan nationaliste qui s'exprime dans ce projet est aussi celui d'une volonté de redynamiser une ferveur chrétienne sur le territoire, comme une solution aux incertitudes rebattues sous le vocable de la « crise ». Philippe Abjean cite d'ailleurs une phrase de Bernanos qui montre les enjeux du projet catholique de cet espace : « Ma foi, c'est une seconde de certitude dans une journée d'incertitude »<sup>288</sup>. La vallée des Saints correspond aux aspirations des classes plus élevées de la société bretonne et le projet de la Vallée croise le religieux et le communautaire sous l'objectif avoué de réussite économique. « Les gens ont besoin de sacré », affirme le directeur du site, en couverture du numéro de *Bretons Magazine* dans lequel Ronan Le Coadic diagnostiquait le caractère minoritaire<sup>289</sup> des Bretons. ensuite, André Markowicz rappelle, dans sa critique du projet, que cette vallée est financée par des industriels partenaires en lien avec l'Institut de Locarn, lobby patronal néolibéral installé dans la commune voisine. L'association d'entreprise du lobby, « Produit en Bretagne », possède d'ailleurs un bloc de granit à son effigie à l'entrée du site, comme l'un des saints de ce territoire en restructuration. Chaque

<sup>287</sup> Notamment dans le cadre des solutions alternatives aux antibiotiques pour la production de bétail.

<sup>288</sup> Emission de RCF « Vous êtes formidable souvent » - url : <https://rcf.fr/culture/portraits/philippe-abjean-je-mapercois-au-fur-et-mesure-de-lunite-de-la-fresque>

<sup>289</sup> Philippe ABJEAN, qui souhaite avec ce projet « réveiller l'inconscient collectif breton » est par ailleurs l'instigateur de plusieurs autres espaces mémoriels de ce type, notamment au Cameroun et au Maroc, ainsi qu'au Bénin.

statue coûtant « entre 6 000 et 15 000 euros », il faut imaginer, en vingt-cinq ans, l'investissement massif dans la transformation et le marquage idéologique du paysage du Poher « pour l'éternité », comme l'indique le label du site. La place de la pêche dans ce paysage sacré est celle d'un saint financé par une multinationale spécialisée dans les biotechnologies marines.

Cependant, aussi vrai qu'il existe des patriotismes au pluriel, il existe des « choix de l'Armor » au pluriel, et pas un seul et simple mouvement nationaliste en Bretagne. Ainsi, même si l'empreinte idéologique est paysagée avec force, l'assimilation de ces idées est sans doute plus nuancée ou plus flottante. Les touristes locaux et internationaux, ou les entrepreneurs soucieux de galvaniser ce patriotisme économique, peuvent s'y rendre lors de séminaires, ou lors de visites organisées par des associations. Le sursaut de catholicisme qu'il est censé incarner est assez flou pour pouvoir séduire en dehors d'une orthodoxie catholique associée par les marins à une bourgeoisie de notables.

Plusieurs fois à bord, notamment de chalutiers du large, la question des superstitions et de l'anticléricalisme est abordée dans les discussions, à travers un mépris pour le fait de se rendre à la messe, ou pour le simple fait de croire en Dieu. Les croyances de chacun et les superstitions ne sont pas absentes du navire pour autant, le monde maritime possédant traditionnellement un certain nombre de rites originellement superstitieux, plus païens que chrétiens. Deux marins m'expliquent les superstitions qui font que les symboles chrétiens sont absents à bord des navires bretons, quand ils sont parfois omniprésents à bord des navires du Nord et de Méditerranée. « *Fanch (un mécano) était à bord d'un chalutier de Boulogne, là-bas. Et il y avait des problèmes et des problèmes sur le moteur. Il en pouvait plus. Et partout t'avais des machins qui pendaient ; à un moment, il est allé dans la cabine, "oh bordel" et il a envoyé l'acrobate par-dessus bord. "Ça porte malheur ces trucs-là"* ». Le crucifix est surnommé « l'acrobate », un « machin » qui « pendouille ».

L'histoire du mouvement nationaliste breton est intimement liée, dès le XIX<sup>e</sup> siècle, à l'hagiographie de saints locaux, rattachés au folklore local et à l'imaginaire culturel plus qu'à la foi catholique. Si le caractère prosélyte de la Vallée des Saints est indéniable, c'est son caractère culturel qui est ainsi le plus efficace, car il fige des histoires qui sont celles des territoires - c'est-à-dire celles des noms de pays qui sont baptisés à partir des saints locaux, en champ muséal, au sein duquel l'industrie agro-alimentaire

s'approprié une place de choix<sup>290</sup>. En témoigne un autre moment, un peu plus tard à bord du même chalutier. Yvon détaille ses tatouages, plus d'une dizaine comportant « un petit diable » - le premier qu'il a fait, à douze ans -, et des symboles classiques que l'on retrouve sur les peaux des marins - une femme nue, une ancre, une boussole, un dauphin -, mais aussi un *triskel*, une hermine, ou encore un drapeau breton entourant la femme nue. Le Bretagne est un peu partout sur sa peau. « *Le triskel, dans ce sens-là, c'est anti-révolutionnaire ou révolutionnaire, tu crois ?* » lance Yvon à ses collègues. Et chacun de donner son avis, et de détailler ses propres dessins inscrits sur les bras, les jambes, les nuques, et prouvant dans le détail l'omniprésence des symboles celtiques jusque sur les corps des travailleurs.

L'installation d'infrastructures touristiques des espaces littoraux, les transformations des espaces de travail des pêcheurs (criées, etc.) en espaces portuaires incluant loisirs et plaisance, s'inscrivent dans un projet en totale rupture avec celui du secteur primaire de ces trente dernières années. Cependant, la représentation identitaire du « marin-pêcheur » breton facilite sa pérennité, identité ainsi « figée » dans une catégorie par le discours marketing qui accompagne la transformation de ces espaces. Elle standardise un monde traditionnellement pluriel, fluide et frontière à plus d'un titre. Parce que la troisième révolution industrielle bretonne est touristique, mais qu'elle doit encore composer largement avec le modèle agroalimentaire qui a enrichi la Bretagne au second XX<sup>e</sup> siècle, l'identité du pêcheur qui est privilégiée embrasse les contradictions intrinsèques de ce modèle bâtard : une image d'artisanat local qui recouvre un productivisme à la conquête de marchés internationaux. Difficile pour la Région de ne pas composer selon la partition de ces armements à succès de chalutiers du large, nés dans les

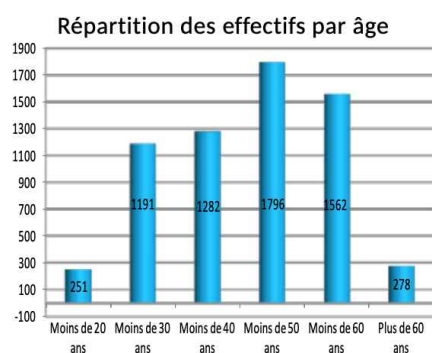
<sup>290</sup> On trouve ici une dynamique qui rappelle en négatif celle repérée par Maurice HALBWACHS en Terre Sainte. Cependant, pour satisfaire la dévotion de pèlerins, il s'agissait en Terre Sainte de localiser les « vestiges authentiques du passage du Christ » dans des espaces symboliques créés de toute pièce - une grotte ou une source (1941, p. 136), dans un jeu de double adaptation des croyances du présent aux réalités matérielles et « aux vestiges matériels des croyances anciennes ». Or ces personnages et récits bretons sont appropriés puis redéployés tous ensemble dans un espace « vierge », lui aussi « créé de toute pièce », mais qui sert directement à la fabrique du dogme fondateur de « mémoire collective ». La Vallée des saints ne consacre aucun souvenir ancré dans une « topographie », mais propose un lieu en forme d'inventaire, avec l'espoir que ce dernier solidifie des « croyances contemporaines » qui dépassent le fait religieux. Si la topographie légendaire des lieux saints fait « remonter le cours du temps » (ibid. p. 205) et implique que le passé devienne « en partie le présent » (ibid. p. 2), un lieu comme la Vallée des saints projette d'arrêter le cours du temps et s'arrange pour que le présent devienne en partie le futur. L'objectif assumé de Philippe Abjean de créer une « île de Pâques pour la Bretagne », c'est-à-dire le choix d'une référence à un lieu saint païen dont la mémoire collective n'existe plus, puisque les caractères des cultes de moaï sont encore à ce jour un mystère et que la société qui pratiquait ce culte a disparu, corrobore d'ailleurs cette idée.

années 1970, qui ont vu leur avènement en parallèle d'une autre standardisation, celle des systèmes de production (concentration portuaire, amélioration des matériels et des techniques de pêches). La transition est celle de modèles industriels qui revendiquent une imagerie artisanale, elle aussi mise en avant par les dynamiques touristiques et patrimonialisantes. Cette ancienne génération tente, encore marquée par la transformation dont elle a été témoin, de transmettre le modèle à la nouvelle génération alors qu'éclate un « papy-boom » selon les termes du directeur de la Scapêche Jean-Pierre Le Visage dans *Ouest France*<sup>291</sup>. En 2017, plus de 45 % des marins en activité ont en effet plus de 45 ans, quand l'âge de départ à la retraite est prévu à 55 ans<sup>292</sup>.

Tranches d'âge	2015	2016	2017
< 25 ans	12%	13%	12%
25-34 ans	20%	20%	20%
35-44 ans	24%	24%	23%
45- 54 ans	30%	30%	31%
55 ans et +	14%	12%	15%
<b>TOTAL GÉNÉRAL</b>	<b>100%</b>	<b>100%</b>	<b>100%</b>

Source : Agefos, 2018.

Les Affaires maritimes, dans leur *Synthèse socio-économique de la façade maritime Nord Atlantique Manche Ouest* de 2017, prévoient que de nombreux marins-pêcheurs atteindront l'âge de la retraite dans les cinq années suivantes. Elles avancent le chiffre de 57% de travailleurs de plus de 40 ans dans l'interrégion en 2017, contre 53% en 2010 et donnent ce tableau de répartition des effectifs par tranches d'âge :



Source : Affaires maritimes, 2017

<sup>291</sup> *Ouest France*, Jean-Pierre LE VISAGE, 24 mars 2016

<sup>292</sup> L'âge moyen de départ en retraite observé par le Ministère du travail en 2000 est de 55,6 ans. Source : « L'évolution des sorties d'emploi vers la retraite et la préretraite, une approche par métiers », Agnès TOPIOL, vol. 1 n° 48, Juillet 2001, <https://travail-emploi.gouv.fr/IMG/pdf/48.pdf>

Ce que ces statistiques ne montrent pas, c'est que la jeunesse qui s'engage sur les ponts des navires n'est plus convaincue par ce modèle, et s'en accommode tout en revendiquant d'autres manières de vivre cette activité globalisée. Et si l'imagerie défendue, c'est-à-dire celle d'une petite pêche, « responsable », « locale », « diversifiée », qui recoupe cette image « d'artisanat » correspond à ces manières de vivre, les enjeux de pouvoirs économiques et politiques continuent de favoriser l'ancien modèle et le productivisme. La socio-histoire de la profession permet de comprendre comment de tels paradoxes peuvent continuer d'alimenter une réalité désormais systématiquement associée au vocable de « crise », lequel masque une profonde transformation dans la durée.

#### 4. 2. Mondialisations maritimes en crise ? Des marins bretons qui sont avant tout des marins

##### *Une condition maritime*

En septembre 2018, l'Association des Ligneurs de la Pointe Bretagne (ALPB) accuse la Direction départementale des territoires et de la mer (DDTM) et le Comité départemental de menaces concernant l'accompagnement dans les demandes de financements s'ils n'arrêtent pas leur communication dans les médias. L'ALPB oppose alors leur petit métier à ceux des plus gros armements, ou des arts traînants, et les écologies divergentes dont découlent parfois des conflits existentiels, puisque la survie des uns dépend de l'effort des autres. Le comité répond dans un communiqué qu'aucune menace n'a été énoncée, mais qu'ils encouragent néanmoins l'association à stopper tout discours « négatif » sur la filière.

Extrait du communiqué de presse du Comité des pêches du Finistère, 15 Octobre 2018 :  
« Le président de l'ALPB<sup>293</sup> qualifie les BOLINCHEURS de "prédateurs des mer", ces propos véhiculent une image négative pour toute une flotte et les hommes qui pratiquent ce métier. A ce titre, rappelons que la pêche professionnelle exploite des ressources vivantes aquatiques pour nourrir les populations et qu'ils sont donc tous des prédateurs supérieurs »

<sup>293</sup> Association des Ligneurs de la Pointe Bretonne.

Pour le comité, l'ensemble de la filière « ne doit penser que comme un seul homme », puisque - peu importe les questions d'échelle - les pêcheurs sont « *tous des prédateurs supérieurs* ». Les rapports de force disparaissent et « *les messages de promotion infusés doivent s'attacher à une promotion positive* »<sup>294</sup>. La « communauté », telle que présentée la plupart du temps par les acteurs de la filière, regroupe matelots, patrons, armateurs, autour de signes évidents et neutres d'une condition maritime, une internationale maritime qui paraît débarrassée de la lutte des classes. De fait, cette condition ne peut pas être pensée comme condition sociale, comme s'il existait une « classe maritime ». La prise de position de la part du comité dans le communiqué cité incarne l'idée que la communauté serait davantage articulée autour du rapport de l'homme à l'animal et à la nature ainsi qu'à travers le partage d'un savoir professionnel et technique. Comme le minier lorrain, le marin-pêcheur « apparaissait davantage comme le produit d'une lutte acharnée avec les forces de la nature que comme celui de la lutte des classes » (Tornatore, 2005).

Sur les groupes Facebook privés regroupants des marins-pêcheurs, on retrouve en particulier deux motifs d'images très partagées. D'une part il y a des images de prises monumentales et de filets remplis déversés sur le pont parmi lesquels les pêcheurs posent, j'y reviendrai en quatrième partie de cette thèse. D'autre part, on trouve aussi des vidéos de concours de vitesse dans l'exécution de gestes professionnels, tels que la découpe de filets, ou l'ouverture et le tri de noix de Saint Jacques. Ces vidéos et photos de virtuoses du geste répétitif disent autre chose que le simple rapport défensif face aux éléments naturels. Elles expriment, par exemple, le critère majeur de reconnaissance dans le monde de la pêche : une technicité hors pair, performée sur le pont, une qualification ouvrière directement en prise avec les éléments naturels. En somme, ce métier du pont, qui est loin d'être le plus gradé, atteint ainsi dans la conscience collective une certaine noblesse, et apparaît comme un moyen d'obtenir une reconnaissance sociale de ses pairs. C'est ce dont témoigne par exemple Anthony, 21 ans et tout juste diplômé, qui se retrouve mis sur le côté à chaque fois qu'une épissure\* doit être reprise, afin de laisser les plus aguerris manifester leurs compétences dans un concours viriliste, « de bonhommes ».

« — *Le casier c'est pas le métier le plus facile du monde, et encore, maintenant y a*

---

<sup>294</sup> Avis de la DDTM 29 rapporté par le compte rendu de la commission Mer et Littoral du 2 juillet 2018.

*les filières. Mais au cas où, si t'entends qu'un bateau cherche, moi je prends tout. Il me faut de l'expérience. Mais par contre j' préfère carrément partir au poisson si c'est sur chalutier. Le fait de trier la langoustine, ça me prend la tête. (...) C'est même pas que ça m'énerve. C'est... j'arrive à avoir la technique et la rapidité, mais, à la fin, ça m'use quoi. Y en a qu'aiment bien, mais c'est ennuyeux. Bon au moins, ton poisson, tu fais des traits plus longs, et puis derrière, quand t'as fini de vider ton poisson, derrière, ben sur le [Nom de navire], la première fois que je l'ai fait, ils me tendaient un bout d'chalut et ils faisaient des trous "ben tiens, allez, vas-y apprends", parce que soit on pêchait pas beaucoup, soit on avait travaillé vite et on avait déjà tout rangé. On avait trois heures et demi derrière encore pour être tranquille, alors moi j'étais là : "j'sais pas faire ça, t'as pas un truc à montrer ?" Les gars ils prenaient une alaise, il la déchirait et puis voilà, "démerde toi et je repasse tout à l'heure", quoi. Mais au moins, c'était bien, j'ai aussi fait des bateaux où je leur demandais : "Ouais j'ai pas l'temps"... Alors que si, t'as tout à fait le temps ! T'as juste à prendre une alaise, à déchirer et ensuite à m'expliquer, quoi. C'est pareil, faire des épissures\*, depuis la formation j'en ai pas refait ! Direct, dès qu'y en a une à faire, c'est "Ah non, j'vais faire" et puis pour montrer qui c'est l'bonhomme. Alors ça, ça me fait marrer. Qu'est-ce qu'on s'en fout de savoir si t'es costaud ou pas ? Moi j'dis pas, entre eux, ils s'amuse à essayer de faire le concours d'vitesse, mais moi derrière j'suis là "est-ce que je peux en faire une, au moins ?" »*

A ces concours de rapidité d'exécution du geste, qui entraînent ensuite des échanges et des commentaires encourageant au défi parfois entre marins de continents différents, s'ajoutent des échanges sur les espèces pêchées. De nombreuses photos d'animaux sont postées pour retrouver une espèce, ou pour en apprendre plus sur les poissons et techniques des autres flottilles. Ces deux modalités d'échange sur le réseau social numérique peuvent se combiner, comme par exemple dans le fil de commentaires de cette vidéo postée par des Néozélandais, participant à un concours de vitesse de découpe et étripage de requins, et au cours duquel des questions sur les espèces rencontrées par l'équipage lors des marées sont posées par des Australiens et des Américains, souhaitant comparer avec leur propre terrain de travail.

Ces éléments alimentent également une construction identitaire qui s'inscrit dans le cadre de stratégies politiques et économiques globales, se nourrissant des clichés pour les

fondre dans un discours marketing. Ainsi, en dehors de ces publications de partage d'expérience, des publications de recherche d'emploi, et des publications de proposition de matériels professionnels (notamment des fauteuils de quart ergonomiques), ces groupes privés rassemblant plusieurs milliers de marins, retraités ou en activité, de tous les continents, sont constamment alimentés de publicités proposant des produits, notamment des vêtements revendiquant une identité de marin, ou de femme de marin, etc. Les caractères mis en avant - valorisation d'une résistance viriliste face aux éléments, ou face à la difficulté du travail - renvoient à une condition maritime plus qu'à une distinction de classe sociale. Cette condition est masculine, et résolument internationale, usant des stéréotypes du paternalisme ou du patriarcat (« *touche pas à ma fille* » ; « *certaines femmes cherchent leur héros toute leur vie, les mères de marins-pêcheurs leur donnent naissance* ») et du virilisme guerrier dans toutes les langues.

### ***Des sociabilités de port à la mondialisation de l'activité***

Sur le port du Guilvinec, j'ai rendez-vous avec Jérôme, petit pêcheur sur un fileyeur de 6,20 mètres. Originaire d'Orléans, il s'est installé sur le ponton de petite pêche de Tréffiagat il y a quatre ans. Son frère, Gaëtan, possède un bateau d'un mètre de plus, et est armé aux casiers. Nous parlons de son arrivée sur le territoire :

« — Tu voulais changer le nom ?

— *Euh, il s'appelait "Brazilia" avant.*

— "Brazilia" ?

— *Ouais Brazilia, j'ai pas cherché à comprendre je voulais changer le nom.*

— Ils ont de jolis noms quand même les bateaux par ici.

— *Oui ! Parfois on comprend pas, mais c'est joli. (...) Ouais, ben quand c'est écrit en breton par exemple, comme moi j'suis pas Breton... Enfin maintenant j'arrive à avoir*



*quelques notions mais bon. C'est vraiment la base quoi. J'irais pas parler avec quelqu'un quoi.*

— Je sais pas si y a vraiment des gens qui réussissent encore à se parler breton quand même.

— *Je sais pas, franchement je sais pas. Là c'est vrai que...*

— Ou alors des anciens ?

— *Ah mais, y en a là, quand t'es sur l'quai, ils ont plaisir à venir te parler breton, tu leur dis "j'parle pas", ils continuent quand même, hein. De l'air de dire "j't'emmerde". Plusieurs fois on nous a fait des réflexions à mon frère, "dégagez les étrangers" ou...*

— T'es sérieux ?

— *Ah ouais j'te jure, c'est pas des conneries. Encore c't'hiver. (...) "Ouais les étrangers, vous avez rien à foutre là !" ... Ben ouais mais heureusement qu'ils sont là parce que sinon y aurai plus beaucoup d'bateaux, hein... Parce que là, (il montre le ponton) t'aurais deux bateaux de moins. En gros, là, t'as (il montre toujours le ponton) un, deux, trois, quatre, t'as quatre... ben là y en avait un qui a été racheté. En gros, t'as cinq retraités, sur la flottille là.*

— ... qui continuent...

— *... qui continuent quand même ouais... (...) Ben t'as qu'à lui demander, c'est mon frère qui a eu ça dans les dents encore. Il lui a dit... (Rires ; il aperçoit son frère de l'autre côté du ponton) Il se fend la gueule ! (A son frère) Alors ? Qu'est ce que t'as aujourd'hui ? »*

Cette discussion fait écho à la discussion téléphonique entre Nathan, jeune matelot

normand, et un armateur voulant à tout prix obtenir une réponse à sa question « *c'est qui ton père ?* » « *Je ne suis pas raciste mais... le boulot va aux extra-communautaires* », disait un directeur de comité des pêches. En Bretagne, dans la bouche des acteurs du secteur il y a une volonté que le métier conserve un caractère « traditionnel », c'est-à-dire, le plus souvent, qu'il se reproduise comme il était au début de carrière des plus anciens pêcheurs actifs. En témoigne la crainte que l'activité soit dénaturée par la transmission à des « extra-communautaires » (vente aux armements espagnols et irlandais, présence à bord croissante de matelots étrangers, ces « extra-communautaires » qui remplacent les Bretons à bord, faute de candidats) ou par la transformation des méthodes (pêche à la voile, pêche aux techniques dormantes innovantes tels que les casiers à langoustines, innovations de la pêche industrielle telle que la pêche au chalut électrique). En parallèle, l'industrialisation impose cette remise en question fréquente des méthodes de pêche, qui doivent s'adapter aux évolutions des ressources à exploiter. Elle impose également un recrutement large, produisant une communauté des marins-pêcheurs qui dépasse nécessairement les différences de nationalité ou d'ethnicité.

Fred, un jeune matelot, évoque un collègue de formation qui ne trouve pas de bateau et qui selon lui devrait redoubler d'effort pour montrer sa capacité de « résilience » à l'hostilité combinée du milieu et du métier : « *Ouais, c'est fatigant. Après c'est pareil, c'est la langoustine, quoi. Pour moi, pour qu'il commence, faut pas qu'il soit trop délicat. C'est comme ça qu'on se fait un nom. C'est en faisant des bateaux qu'on patron a entendu parler d'moi. (...) Dans c'métier là faut montrer qu'ten veilles. Que si tu restes dans ton coin à rien faire ou juste faire ton taff' et t'en fais pas plus, tu parles pas aux autres, tu t'intéresses pas au truc, c'est là qu'ça devient lassant ou alors même les mecs vont t'faire, ils vont dire lui il était chiant sur l'bateau. ça parle, ça parle assez vite j'trouve. Comme je disais c'est un milieu assez petit. Surtout tous les ports là, qui sont assez proches. Tout le monde se connaît. Et puis voilà, faire un faux truc... ça va parler à la VHF entre capitaines "tiens là y en a un qu'a fait ça" et puis tout le monde le sait. Des fois les gens savent même c'que toi t'as fait avant même que toi tu l'saches. Ça c'est assez marrant.* »

Comme le « milieu assez petit » de la pêche fonctionne « *par l'identification de la capacité de l'autre* » (entretien avec personnel du SSM), c'est-à-dire non seulement par la performance de gestes et d'une résistance aux métiers, mais aussi par le fait de « *montrer*

*sa gueule sur l'quai* » (entretien avec Daniel, jeune en formation au Guilvinec, avril 2015), un temps d'adaptation peut se faire sentir si le marin qui s'installe ne vient pas d'une famille de pêcheurs, de marins, de Bretons. C'est ce qu'exprime Mathieu en expliquant que « *ça parle assez vite* », au point que « *les gens savent même c'que t'as fait avant même que toi tu l'saches* », c'est-à-dire que « *l'identification* » se fait d'abord par l'*a priori*. Mathieu évoque ici les sociabilités de pont et de quais, ainsi que les rumeurs sur les uns et sur les autres que les matelots ou patrons de quart partagent à la VHF, la canal de communication utilisé entre les navires. Un jeune matelot me raconte par exemple sa frustration lorsque, après sa première marée, plusieurs patrons et matelots l'avaient « catalogué malade en mer », parce qu'il avait été malade durant les trois heures de route-pêche\*.

« *C'est qui ton père ?* » - la question est aussi, en sous-entendu, un moyen de savoir si le matelot sans expérience qui se présente possède une idée des conditions de travail qui l'attendent à bord. Dans ce cadre, l'héritage rassure car il renvoie à la tradition locale et familiale, en opposition aux incertitudes du *turnover* des équipages et des reprises d'unités par des étrangers. Owen, ligneur de 29 ans dont j'évoquais le parcours plus haut est Irlandais - une identité appréciée des Bretons car elle s'intègre dans les « solidarités » celtes - et pêcheur depuis ses quinze ans. Il n'a pas ressenti de problèmes à s'imposer comme patron propriétaire d'un ligneur du petit port de Lanildut :

« — Ça a pas été compliqué de s'imposer ?

— *Non. Avec deux ou trois personnes, oui, mais quelques petites remarques... mais si on a envie de faire quelques chose, faut pas se laisser intimider. Non, j'ai d'la chance, ça se passe super bien avec la plupart, moi j'ai été super bien accueilli. Ça aurait pu être bien pire. J pense que c'est un milieu un peu fermé et puis oui y a des gens qui n'acceptent pas, mais 99% des gens ça se passe super bien, ouais. (Silence de quelques secondes) Mais après faut pas... arriver, J pense quand tu prends un bateau dans un port, faut pas arriver avec une grande gueule. Faut rester humble et discret quoi. C'est la base de tout dans tous les cas, pas qu'à la pêche. (...) Et rien n'était acquis au début. »*

Au-delà du « *milieu un peu fermé* » de l'échelle locale et portuaire, ici plus

caractéristique du monde rural que d'un « milieu maritime », le large déploiement d'autres enjeux communautaires. Malgré la diversité de cultures et de traditions, le pont du bateau semble créer un nouvel espace culturel, antinational et dont la solidarité tient au partage de conditions de vies difficiles et au huis clos (Duval, 1998) de la vie en commun. Marcus Rediker et Peter Linebaugh écrivent « *Le navire, dont l'environnement était à la fois universel et sui generis, fournissait un lieu où un grand nombre de travailleurs coopéraient moyennant un salaire à des tâches complexes et synchronisées, sous une discipline hiérarchique et servile, où la volonté humaine était soumise à un équipement mécanique. Le travail, la coopération et la discipline du navire en faisaient un prototype de fabrique ou factorerie* » (Rediker & Linebaugh, 2008, p. 224). L'historien américain y voit le terreau d'un internationalisme rouge, qui se manifestera ensuite surtout dans les usines à terre pour s'organiser en lutte prolétaire<sup>295</sup>. Les deux historiens citent alors Ruskin : « *Les clous qui tiennent les planches de la proue du navire sont les rivets de la camaraderie mondiale.* ». De même, à partir du *Pequod* de Melville, Anna Tsing insiste sur la « conversion en valeur capitaliste » de « savoirs indigènes » (et « de baleines vivantes en produits d'investissements ») asiatiques, africains, ou des îles pacifiques, c'est-à-dire d'un cosmopolitisme extérieur à l'industrie étasunienne, mais nécessaire à son fonctionnement (Tsing, 2017, p.109).

Ces considérations concernent les prémices d'une mondialisation coloniale très différente de la globalisation actuelle, mais les conclusions de Rediker sur les organisations d'équipages de corsaires et de pirates de l'âge moderne nous offrent aussi des inspirations pour envisager les équipages actuels. Serge Laborde, auteur d'une thèse sur la crise espagnole évoque d'ailleurs lui aussi le fait qu'en mer les « frontières disparaissent » (Laborde, 2007). Les « *extra-communautaires* » ne devraient pas l'être en théorie, puisqu'ils constituent, une fois à bord, la communauté d'équipage. Pour Guy Baron, l'homogénéité culturelle du marin, qui traditionnellement s'identifie à un territoire d'origine, est confrontée « à la présence "d'étrangers" ce qui sans doute confortait le groupe originel et l'ouvrait à de nouvelles identités » (Baron, 2011). L'« internationalisme contraint » est une nécessité depuis le début de l'exploitation maritime des océans. Rediker remarque que, dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle anglais et ses *acts* instituant l'exclusivité nationale à bord, l'idéal de préférence nationale se heurte à la pratique et à l'obligation

---

<sup>295</sup> Sur la filiation entre piraterie et anarchisme, voir également RAMSEIER, 2006.

pour les armateurs anglais d'embaucher internationalement : « *le capitaine prenait les marins où il le pouvait.* ». William Petty, cité par l'historien, déclare : « *Si l'emploi des autres hommes est confiné à leur propre pays, celui des marins est ouvert au monde entier* »<sup>296</sup>

Gabriel, un jeune matelot sur un chalutier du large, évoque le vivier de recrutement étranger, censé combler la pénurie de main d'oeuvre, et les tensions à bord que cette évolution peut produire à bord des navires : « *Ils vont te dire "moi j'suis marin, j'ai fait ça toute ma vie, tu m'changeras pas." J'sais pas, moi, j'étais pas marin, et du coup j'le suis devenu mais pourtant... on peut changer, mais non, eux ils ont pas envie. (..) j'avais lu un truc sur 1000 marins recrutés, y avait 400 qui venaient de l'étranger... c'est que derrière y a de l'offre mais y a pas assez de Français qui veulent le faire donc ils sont bien contents quand ils ont un Portugais compétent qui vient sur le bateau.* »

L'origine géographique joue un rôle déterminant dans l'identification identitaire à bord. Or, sur 1 000 marins recrutés en 2017, 300 viennent de l'étranger. On se définit ou on se fait attribuer des préjugés raciaux et identitaires qui fonctionnent comme un cadre d'interaction. Les équipages « bigarrés » ( « *motley crew* » ) se forment en effet sous le signe d'un « internationalisme contraint » (Rediker & Linebaugh, 2008, p.227), pour lequel les compétences techniques fonctionnent comme contrepoids d'un capital d'autochtonie. La « pénurie » de matelots entraîne une croissance constante et importante des recrutements de travailleurs étrangers<sup>297</sup>, dynamique repérée dès les années 2000

<sup>296</sup> Citons également MELVILLE au sujet de l'internationalisme : « *Thus all generations are blended: and heaven and earth of one kin: ... one and all, brothers in essence — oh, be we then brothers indeed! ... Away with our stares and grimaces. The New Zealander's tattooing is not a prodigy; nor the Chinaman's ways an enigma. No custom is strange; no creed is absurd; no foe, but who will in the end prove a friend. ... Long companionship with seamen of all tribes: Manilla-men, Anglo-Saxons, Cholos, Lascars, and Danes, wear away in good time all mother-tongue stammerings. You sink your clan; down goes your nation; you speak a world's language, jovially jabbering in the Lingua-Franca of the forecastle.* » (Melville, *Mardi*, 1849).

<sup>297</sup> Dans leur *Synthèse socio-économique de la Façade maritime Nord Atlantique Manche Ouest* de 2017, Les Affaires maritimes de l'interrégion insistent sur l'importance de ce vivier de recrutement étranger pour combler la pénurie de matelots. Elles indiquent une augmentation du nombre de pêcheurs étrangers recrutés chaque année à partir du milieu des années 2010 (progression estimée à 17 % entre 2016 et 2017, soit 89 marins étrangers en plus ; et 186% par rapport à 2010, soit 337 marins étrangers de plus). En 2017, ces marins étrangers sont engagés à 81% sur des navires hauturiers et sont en majorité espagnols, portugais ou polonais. Pour la décennie précédente, c'est moins le nombre de marins étrangers engagés à la pêche qui augmente que la proportion d'étrangers dans un effectif global en baisse. En 2007, l'Observatoire des métiers Agefos dénombre 1327 marins étrangers issus de l'U.E. L'évolution est ensuite progressive, puisqu'ils sont 1487 en 2015 puis 1629 en 2016 et 1715 en 2017. Les marins-pêcheurs étrangers représentent en effet une part importante des nouveaux entrants dans la profession ces quinze dernières années, proportion stabilisée entre 30% et un tiers chaque année. La croissance du nombre d'étrangers dénote par rapport à la baisse des effectifs généraux. En Bretagne, l'observatoire dénombrait 181 marins-pêcheurs étrangers engagés en 2007, contre 438 marins-pêcheurs étrangers

(Checcaglini & Podevin, 2002). Ces derniers sont surtout présent sur les ponts de la pêche au large (aux deux tiers selon la synthèse de l'Observatoire des métiers pour l'ensemble du territoire national, et à 81% pour l'interrégion Nord Atlantique Manche Ouest<sup>298</sup>), c'est-à-dire en grande majorité sur les chalutiers qui partent pour quinze jours de mer, les navires les plus touchés par la crise des vocations.

Le large fonctionne de fait comme un espace antinational, sur lequel des repères - des *landmarks*<sup>299</sup> - existent peu importe les nationalités des équipages, comme le montre cet échange que j'ai eu avec Owen, un jeune pêcheur irlandais anciennement matelot sur des chalutiers irlandais et bretons :

« Moi : — *Et en Irlande c'était dans quel coin [que tu pêchais] ?*

Owen : — *C'était.... pas loin des bateaux du port de Dingle, et un peu de Dún Mòr East. Au sud, sud est. Après, les bateaux c'était des gros bateaux, donc on partait aussi bien dans le nord est de l'Irlande, que des fois on débarquait en Angleterre, des fois on était entre les Français et l'Irlande. Partout, quoi.*

Moi : — *J'étais allé près de l'Irlande, autour des plateformes, tu vois ?*

Owen : — *Les Rigs ! Ben c'est là où je pêchais souvent. Le merlu, ouais. »*

Cet extrait fait écho à un échange à bord d'un autre navire, entre le patron et un matelot de quart au passage des dites plateformes, retranscrit d'un carnet de terrain de l'été 2016 :

« 22h ; troisième jour de mer, au large des plateformes à gaz de Kinsale - Le patron demande "Tu les as déjà vues celles-là ?" (le matelot fait un signe de la tête qui indique

---

identifiés par les Affaires maritimes en 2017 dans les quatre départements de la région.

[http://www.affaires-maritimes.pays-de-la-loire.developpement-durable.gouv.fr/IMG/pdf/mono\\_definitive\\_taille\\_minimale\\_cle69edd6.pdf](http://www.affaires-maritimes.pays-de-la-loire.developpement-durable.gouv.fr/IMG/pdf/mono_definitive_taille_minimale_cle69edd6.pdf)

<sup>298</sup> Toutes les études statistiques insistent sur la concentration des marins étrangers dans le type de pêche hauturier. L'observatoire Agefos indique un taux de 18% à la côtière, mais précise que ce taux représente pour beaucoup une pêche côtière en Guyane. Ce qui signifie que pour la pêche au départ des ports bretons, le chiffre de deux tiers est en-dessous de la réalité. Chiffres issus de l'Observatoire des métiers et des qualifications, Bilan 2016.

<sup>299</sup> « *It's a landmark* » répétaient, en parlant du vieux marché de Manhattan, les ouvriers du marché aux poissons du Fulton Fish Market déterritorialisés dans mon terrain du Bronx en 2013.

*que, bien sûr, il les a déjà vues, puis le patron raconte une anecdote sur un chalutier qui a voulu forcer le passage entre les deux plateformes une fois et s'est fait casser ses antennes par le canon à eau du patrouilleur. Le matelot approuve, indiquant qu'il connaît l'histoire lui aussi, puis les deux hommes recommencent à regarder la télévision). »*

Le concept d'autochtonie, à la pêche, doit être relativisé : la mer du pêcheur est le territoire de celui qui n'est pas terrien ; il s'agit également d'un monde industriel où les hommes sont avant tout dans un espace de travail séparé des repères territoriaux, des *no land's men* plutôt que des Bretons dans un *no man's land*. Cependant, l'histoire maritime crée des identités mélangées d'un très fort sentiment d'appartenance identitaire et d'une singulière déterritorialisation. Les sociabilités de port et les mythes populaires sont nourris de cet internationalisme au pluriel. L'inter-connaissance, les solidarités « entre Bretons », ou « entre Bretons et Irlandais » par rapport aux « Anglais », participent d'une culture maritime qui jongle constamment entre une échelle locale et une échelle mondiale.

Durant un contrôle de la police irlandaise lors de l'un de mes embarquements, les matelots s'amuse à filmer les policiers qui font le tour du navire, lesquels prennent soin de ne pas trop toucher les outils de pêche, « *de peur de se salir* » m'indique un matelot. Une fois les agents repartis sur leur semi-rigide, un matelot m'indique que les « *Irlandais sont plus cools que les Anglais ; les Anglais c'est des vraies raclures, à tout mesurer, à vouloir que tu aies tort tout le temps... Non les Irlandais, il y a quelque chose de commun avec nous. On voit bien, des fois j'ai eu débarqué dans les ports irlandais, et partir en bordée dans leurs pubs, ils sont plus sympas que les Anglais, ça ne fait aucun doute, on partage des choses.* »

Comme une diaspora professionnelle, les marins-pêcheurs bretons ont une identité qui se forge à travers des racines et des routes de navigation - *from roots to routes* (Clifford, 1997). Le caractère économique de l'activité ancre les navigations dans des réseaux très locaux et très terriens, puisqu'il est dit et rappelé régulièrement qu'un emploi en mer fait vivre plusieurs emplois à terre (en amont comme en aval du secteur), tout en développant des relations de concurrence à mesure que les marchés se développent à l'export et à l'import de produits. En témoigne la colère des pêcheurs bretons vis-à-vis des importations de poissons étrangers, notamment des poissons d'eau douce transformés (tilapia, panga...), qui cassent les prix des poissons débarqués par les Français, mais qui

sont les seuls à soutenir la demande croissante des consommateurs français en produits aquatiques. Les chiffres d'exports et d'imports sont également impressionnants dans de nombreux autres pays qui possèdent une industrie de pêche, à l'image de l'Australie<sup>300</sup>, ce qui fait de la dynamique un caractère de la globalisation. La norme est la dépendance des circuits de distribution aux poissons importés - car bon marchés - mais aussi aux marchés d'exports de ressources à forte valeur ajoutée - car rapportant de la richesse aux pays.

80 % du poisson consommé en France est importé, contre 20 % de poissons débarqués (contre 50% il y a quinze ans). Le poisson possède lui-même une pluralité de nationalités : un thon pêché par un équipage d'Africains et Indonésiens, armés par un consortium européen dans des eaux françaises de l'océan indien, pourra être découpé par un *filet-man* mexicain sur l'étal d'un marché new-yorkais, puis vendu à un restaurateur chinois qui le servira à une clientèle japonaise<sup>301</sup>. Le député Louis Guédon oppose dans son rapport au gouvernement, le « poisson français » aux « protéines d'origine aquatiques, d'importation massive »<sup>302</sup>. Les produits sont amenés à changer de nationalité, tout en reflétant des rapports de force sociaux et géographiques. Le poisson français « de grande qualité » peut être valorisé à l'export vers des clientèles étrangères recherchant le « haut de gamme », tandis que les classes sociales françaises défavorisées achètent, pour schématiser, des filets congelés de tilapia. Au Guilvinec, la financiarisation s'accompagne d'une mutation de la criée, qui, grâce à l'électronique silencieuse, porte de moins en moins bien son nom. La vente ne se fait plus autour des caisses mais de manière dématérialisée et les commandes sont internationalisées. C'est le groupe Océalliance, leader du mareyage français, qui s'est installé dans le bâtiment, groupe détenu par un fonds d'investissement qui assure son monopole en rachetant des plus petits mareyeurs locaux<sup>303</sup>.

Le pêcheur tient une place au sein des gens de mer, donc d'une certaine société littorale, dans l'économie régionale comme dans les réseaux et flux de marchandises commerciales nationales et mondiales, jusqu'aux ségrégations ethniques et sociales au

---

<sup>300</sup> A ce sujet, voir les enquêtes menées par le *Sustainable Fish Lab* (et notamment Elspeth PROBYN et Kate JOHNSTON) à l'université de Sydney, ayant montré que la consommation de poissons était par nature « locale ».

<sup>301</sup> Une loi générale qui vaut pour toutes les marchandises - y compris les drogues.

<sup>302</sup> « Il est temps pour valoriser le métier, d'organiser un marché de nos produits frais et exceptionnels dans une démarche haut de gamme, du poisson français, de maîtriser les apports, de répondre à la demande, de présenter nos produits de grande qualité, de manière exemplaire, de rechercher l'attribution de labels assurant à un produit recherché, sa spécificité et sa garantie de qualité. » (GUÉDON, 2011)

<sup>303</sup> L'exemple de développement d'Intermarché, c'est-à-dire le rachat de petites unités et le contrôle de la filière de la traque à la surface de vente, est revendiqué par ses dirigeants.



sein du pays. Comme le signifiait un matelot à mes côté alors que nous étripions des églefins : « Ça, c'est le poisson des bougnoules ! » « Comment ça ? » « Ils adorent ça, les bougnoules, parce que ça vaut rien, c'est le poisson des bougnoules, des bougnoules du 9/3 ». L'églefin est un poisson considéré comme de moins bonne qualité que d'autres espèces, qui n'était d'ailleurs pas débarqué avant l'introduction du chalutage au second vingtième siècle<sup>304</sup>.

***D'un « internationalisme contraint » à une « globalisation contrainte »***

« — Moi ce qui me fait marrer au casier quand on monte tous nos casiers, quand on fait... on doit faire du quart , mais bon le quart c'est quand même assez tranquille au casier, on reste dans une petite zone, un petit carré où on tourne dedans, on est à 1 nœud... faut juste vérifier parce que les chalutiers aiment bien nous frôler. Parce qu'on a beaucoup de ligneurs espagnols ou portugais qui viennent, c'est vu qu'on a beaucoup de boîte\* dans l'eau ça fait venir beaucoup d poisson aussi, donc tout l monde s'amuse à venir autour de nous. Là faut savoir parler anglais, espagnol, (il rigole) à la VHF\* ouais. Ils viennent tous autour, c'est assez chiant des fois d'ailleurs.

— Tu leur dis de dégager ?

— Ouais, ouais, ouais, on leur dit notre zone, on leur donne la position des casiers, et puis, “venez pas, quoi”. Certains ils aiment bien frôler, quoi. Tu les vois, tu fais “oh putain...” obligés de le rappeler, tu fais “allez”... (il imite un accent hispanique) “no problem no problem” “Ben si, là, tu t'approches un peu plus...” Bon on a eu, hein... on les voit. Quand on retrouve plus les ballons, ils ont croché dedans, quoi. »

Nathan, jeune matelot du large, avril 2018

« En 90, il y avait la crise du thon. Les Espagnols étaient en guerre. Ils nous suivaient, ils étaient tous sortis sur le pont, et faisaient comme s'ils allaient nous couper

<sup>304</sup> La mise en place de lignes de chemin de fer capables de distribuer ces poissons vers les grandes villes modifia à la fois les pratiques de l'activité, mais créa aussi des cultures alimentaires dont l'origine est globalisée, tel que le *fish & chips* de l'ouvrier anglais (LOVE, 2010). Les échelles de cette industrie mondiale sont celles des enjeux de pouvoir de la globalisation, comme ceux des identités de chaque individu sur le pont.

*la gorge. Sur leurs navires de 35 mètres quand t'es sur un 17. Il sortaient les cannes en avant comme des lances de corrida ! Les fayots\* avaient eu le droit de tirer même. C'était sous Mitterrand. »*

Martin, matelot à bord d'un chalutier du large, été 2016

Ces deux extraits d'entretiens, un retour d'expérience de jeune matelot de quart à bord d'un caseyeur du large et une anecdote sur la « crise du thon » racontée à bord d'un chalutier du large par un matelot d'une quarantaine d'années, montrent bien les enjeux mondialisés de l'activité de pêche. Le premier extrait exprime ces conflits d'usage entre différentes flottilles aux pavillons différents, mais aussi et surtout entre métiers. C'est d'ailleurs ce que corrobore le second extrait, centré sur la crise du thon du début des années 1990. Les navires espagnols demandaient alors l'interdiction des filets maillants utilisés par les navires français, qui provoquaient selon eux une concurrence déloyale à leur pratique traditionnelle de pêche du thon à la ligne. Certains navires espagnols revendiquaient également le droit de pêcher au filet en plus de la ligne. Ils se confrontaient aux navires français dans des abordages qui laissent un souvenir de scène de bataille navale à Martin. Le sentiment d'injustice est provoqué par l'existence de juridictions différentes selon les pays membres, parfois applicables aux mêmes zones de navigation et de pêches. Le conflit ne semble pouvoir se résoudre que grâce à des législations, qui instaurent des frontières de droit national ou communautaire sur un océan depuis toujours international.

Dans le premier extrait, les zones sont davantage inscrites par les navires que par des lois. Les caseyeurs français surveillent leur matériel mis à l'eau en faisant des rondes autour de leurs zones. Comme un berger, le matelot de quart se charge de prévenir les autres navires de la présence du matériel immergé, c'est-à-dire également de la zone appropriée par le caseyeur le temps de la pêche. Certains chalutiers « frôlent » les caseyeurs, mais la situation n'a rien à voir avec la crise du thon relatée dans le second extrait. Les navires espagnols venaient au contact des navires français pour protester contre les navires qui pêchent au filet maillant dérivant, un outil qu'ils considèrent destructeur pour les zones du golfe de Gascogne au large de leurs côtes. Il ne s'agissait pas de pêcher les poissons attirés par les navires français, au risque d'abîmer leur matériel, comme dans le premier extrait, mais de manifester contre la concurrence des filets français

pour leur activité de pêche du thon à la ligne.

L'anecdote de la « guerre du thon » est racontée à bord d'un navire français pêchant dans les eaux irlandaises, écossaises et anglaises, après que l'on a croisé un ancien navire guilviniste, désormais sous pavillon irlandais. Le matelot m'explique que les navires que nous croisons dans ces eaux sont souvent d'anciens navires français (guilvinistes même) vendus à des Irlandais, lesquels possèdent une juridiction beaucoup moins contraignante vis-à-vis des contrats d'équipage. Le patron, ce jour-là, se rappelle son premier navire, qu'il a vendu à un armateur irlandais : « *Ils ont des facilités qu'on n'a pas. Beaucoup moins de frais pour l'assurance du bateau, et puis ils peuvent employer qui ils veulent, n'importe comment.* »

Il évoque ensuite le patron qui a racheté son navire, quand ce dernier était destiné à la faillite et la casse en Bretagne : « *Tu le vois avec ses mercedes, ses 4X4 mercedes etc., et sa maison, pas une maison incroyable, mais tu verrais les prix là-bas, ça vaut plus de cinq fois plus que chez nous, donc c'est incroyable. C'est une figure locale, il se faisait plein de thune en employant des Litvaniens pour que dalle, 300 euros la semaine. Maintenant c'est des Égyptiens qu'ils emploient tous. (...) Après il faut accepter d'exploiter les gens.* »

Impossible de dire que l'Océan est de plus en plus mondialisé, puisqu'il est le médium de la mondialisation-même, et le premier terrain de cette expansion des échanges et des hybridités. Cependant cette mondialisation se complexifie avec la globalisation économique et politique. Les partages sont normés et les navigations sont contrôlées par des juridictions nationales qui s'invitent de plus en plus sur les navires, jadis beaucoup plus libres de régler les problèmes à l'échelle du navire et non, par exemple, à l'échelle de « Bruxelles », un épouvantail régulièrement brandi sur les quais pour incarner une bureaucratie lointaine et obscure. D'un « internationalisme contraint » on passe à une « globalisation contrainte ». Le géographe Guy Baron rappelle que les juristes alertent sur la destruction d'un double lien important dans la construction des identités maritimes, entre armateur et Etat, avec notamment la prolifération des pavillons de complaisance, et entre patron et équipage, avec le *turnover* important mais aussi avec la précarisation des marins, devenus des « migrants des mer », agents du profit des entreprises qui les font naviguer et qui déshumanise les cultures maritimes aux identités traditionnellement territoriales (Baron, 2011).

En 2018, la « guerre de la coquille » montre l'incapacité des décideurs à prendre des décisions internationales, faute d'avoir des représentants pour les plus petits pêcheurs de la profession. Le monde de la pêche française qui s'indigne par ailleurs devant les navires anglais « destructeurs » de la ressource car ils viennent pêcher près des côtes françaises des coquilles qui ne sont pas encore ouvertes à la pêche pour les Français, ne voit aucun problème à la continuation du modèle hauturier qui brûle des volumes énormes de gasoil pour aller pêcher du poisson près des côtes du Royaume Uni. Avec cent quarante navires bretons réalisant plus de la moitié de leur chiffre d'affaire dans les eaux anglaises, le Brexit inquiète même fortement les Français. Si les Britanniques ferment leurs eaux aux Français, une bonne partie du modèle halieutique part à la casse d'un seul coup, reproduisant la crise de la morue canadienne de Terre-Neuve et russe du large de Mourmansk en mer de Barent, avec le passage de la limitation des eaux exclusives de 12 à 200 milles nautiques au début des années 1980<sup>305</sup>, l'un des facteurs irrémédiables de la fermeture de l'industrie du « grand métier ». Le seul espoir est un chantage, piloté par l'U.E., sur la hausse des taxes d'exportation, qui empêcherait le Royaume Uni de chasser les chalutiers français sous peine d'avoir du poisson invendable. Sauf que l'industrie française de transformation de poissons, qui représente un grand nombre d'emplois depuis Boulogne jusque sur le territoire breton, dépend de ces importations de poissons (70% de poissons bruts, dont les entreprises françaises se chargent de reprendre la chaîne de valeur). Les Britanniques peuvent choisir d'exporter leur poisson vers des entreprises de transformation de poisson d'autres pays, et éviter ces chantages fiscaux. Non seulement les travailleurs de la mer embarqués sur les navires sont les victimes directes de ces coups de théâtre politiques qui ne sont pas sans rappeler les fermetures d'usines sidérurgiques, mais à ces désastres sociaux s'ajoutent différentes dynamiques intrinsèques au capitalisme industriel. La concentration des capitaux dans les mains d'armements possédant plusieurs navires ne fait pas que menacer la transmission de navires. Elle accélère la privatisation des océans, en favorisant l'octroi de droits de pêches dans les mains de *holdings*, de gros armements français et d'armements étrangers qui se partagent l'océan, car ils sont les seuls capables d'investir dans de nouvelles unités ou de racheter les navires qui arrêtent leur activité lors des départs à la retraite. Si l'on retrouve d'anciennes coques bigoudènes au large de l'Irlande, avec à bord des matelots exploités et sous-payés, on voit aussi un

---

<sup>305</sup> Convention des Nations unies sur le droit de la mer de 1982.

grossissement de la flotte des navires « franco-espagnols », c'est-à-dire fonctionnant sous capitaux espagnols et à la force des bras de matelots espagnols, mais immatriculés à Lorient, et pêchant dans les eaux françaises.

Plusieurs chercheurs ont souligné l'impact de la financiarisation de l'activité et de la privatisation des océans sur les ressources et les communautés dépendantes de ces ressources. Dans les années 1980, la gestion de certaines pêcheries passe par la mise en place de Quotas Individuels Transférables (QIT). Ce processus privatise ce qui était à la base un « commun », la mer et ses ressources. L'idée est que la privatisation, et donc la propriété privée, impliquerait la responsabilité<sup>306</sup>. L'instauration des Quotas Individuels Transférables a en réalité pour visée d'augmenter les seuils de rentabilité de cette activité aléatoire par nature. Les conséquences sont dramatiques pour les communautés de petits pêcheurs, qui voient leurs activités diversifiées se restreindre et leur endettement individuel grimper. « Pour payer les investissements, il faut abaisser le coût du travail, d'où le recours généralisé aux immigrés sous-payés (au Canada, en Islande, en Nouvelle-Zélande, etc). » (Le Sann, 2011). Des gouvernements cèdent donc à des industriels des ressources publiques, situations qui trouvent écho dans les processus de déforestations, ou d'extraction de ressources comme le pétrole. De fait, le nombre de plus petits bateaux chute, mais le nombre de captures augmente. Les machines et les technologies sont en effet plus performantes et les capitaux se concentrent dans les mains de gros armements (Macinko, 1993)<sup>307</sup>. Dès lors se pose la question de la « résilience »<sup>308</sup> théorique des petits,

<sup>306</sup> C'est ce que l'on appelle, d'après un article de Garrett HARDING, « tragédie des communs » (1968). La théorie est ensuite remise en question par les travaux d'Elinor OSTROM en particulier, qui énonce dans *Governing the Commons* (1990) des principes de gestion des biens communs par un groupe (*common-pool resources*) à partir d'études de cas. HARDING reviendra, à la fin des années 1990, sur les conséquences d'une utilisation politique de l'expression qu'elle a forgée en expliquant qu'il aurait fallu insister sur l'implicite d'une tragédie des communs « non gérés » (GIBSON-GRAHAM, 2018). La conséquence est en effet une orientation capitaliste des communs (ST MARTIN, 2005), à travers la formulation de « nouvelles *enclosures* » par accumulation primitive (selon le vocable marxien) dont le sens n'est produit que par un discours « capitalo-centrique » (GIBSON-GRAHAM, 1996). Pour nombre de penseurs des « communs » en regard de l'anthropocène, c'est davantage la question du processus que celui de la ressource qui est désormais mobilisée, c'est-à-dire celui de création de relations entre humains et non-humains (une « communauté », donc) plutôt que celui du constat d'un patrimoine/capital (LINEBAUGH, 2008).

<sup>307</sup> MACINKO, 1993 : « The specter of high market values is directly or indirectly associated with four idealized concerns: 1) the basic equity involved in the apparent give-away of a public resource to a few individuals who stand to collect a sizable windfall; 2) intergenerational equity-will high entry costs present a prohibitive barrier to future generations?; 3) the potential transfer and consolidation of the industry into the hands of large capital owners at the expense of small-scale participants; and 4) the combined impact of the above concerns on fisheries-dependent coastal communities. »

<sup>308</sup> De nombreux chercheurs insistent sur la dimension culturelle de la durabilité de l'activité de pêche, sur les capacités des petits pêcheurs à s'organiser pour survivre dans ce contexte, et des dimensions sociales ou tout au moins communautaires de ces politiques de privatisation. (SCHUMANN & MACINKO, 2007 ; VAN

partie prenante d'une repaysanisation européenne des secteurs agro-alimentaires (Van der Ploeg, 2014). Le chercheur néerlandais Jan Douwe Van der Ploeg met en avant différents arguments qui plaident en la faveur d'une reprise en main de l'agriculture par la paysannerie, convaincu que seuls les « petits » ont la capacité de renverser ces dynamiques.

Dans la pêche, Charles Menzies souligne lui aussi la « résilience » des petites (*small-scale*) communautés bretonnes par rapport au modèle industriel. Mais les deux chercheurs se laissent emporter par leurs espoirs, sans doute du fait de leurs engagements politiques et biais ethnographiques : Van der Ploeg n'a jamais caché son engagement auprès de mouvements paysans ni la teneur opératoire, dans les luttes, de son travail, tandis que Charles Menzies a retranscrit, dans son ouvrage, la sensibilité de ses informateurs privilégiés en Bretagne, à savoir le comité des pêches. D'abord l'affrontement entre industriels et petits paysans ou petits pêcheurs résulte d'une vision manichéenne des situations de terrain, particulièrement hybrides en Bretagne et facilement instrumentalisée, comme nous l'avons souligné.

D'autre part, et si nous considérons les pêcheurs qui sont les plus à même de recouper la définition la plus radicale de l'artisanat local, ces hypothèses de résilience paysanne surestiment sans doute à la fois l'autonomie et les moyens d'action des acteurs de cette résilience locale. Qui réussit à être résilient, à maintenir une existence et une activité, à part précisément les multinationales industrielles qui réarment actuellement ? Dans tous les cas, le simple fait de parler de *small scale* pour évoquer le modèle de pêche bretonne et bigoudène, après les travaux de Geneviève Delbos sur l'invention du modèle chalutier bigouden, paraît démesuré. La résilience de la pêche bretonne tenait sans doute plutôt à son caractère familial, c'est-à-dire indépendant des grands groupes, ainsi qu'à la taille de ses unités de pêche, à mi-chemin des petites unités qui peuplaient les ports bretons par centaines avant-guerre, et des unités démesurées de pêche hauturière apparues dans les années 1950. L'implication croissante d'armements dans les entreprises familiales suite aux difficultés d'investissements<sup>309</sup>, et la diminution croissante de la flotte des

---

GINKEL, 2009 ; MENZIES, 2011 ; VAN DER PLOEG, 2014 ; OLSSON et al., 2014)

<sup>309</sup> Le problème apparaît à la fin des années 1980, lorsque le second Plan d'Orientation Pluriannuel ou « POP » (1987 - 1991), organisant la réduction des flottes européennes, impacte les renouvellements de navires. Les processus d'obtention de permis sont décidés à l'échelle nationale, avec pour objectif de ne pas ouvrir de nouveaux kilowatts à disposition, pour convenir aux conditions de la commission européenne. Le prix du kilowatt qui augmente jusqu'à devenir prohibitif, et certaines conditions de transferts des kilowatts, rendent les investissements d'individus seuls très compliqués, *a fortiori* pour les

navires de moins de douze mètres va à l'encontre des rêves d'une résilience « *small scale* ». Pire, l'état actuel du paysage halieutique dans les eaux françaises et européennes montre une influence croissante des grands groupes, et des gros armements étrangers, tandis que l'influence des « artisans », c'est-à-dire des pêcheurs qui embarquent sur les navires qu'ils possèdent, se réduit drastiquement.

Si les discours nationalistes (les préjugés racistes, les classements des groupes privés sur Facebook organisés par aires géographiques, les discours anti-Européens, ou anti-jacobins en Bretagne...) côtoient sur les navires des discours internationalistes traditionnellement ancrés dans la « condition » maritime, c'est précisément la marque d'une incompatibilité entre globalisation et internationalisme, ou pour le dire dans la tradition de Marcus Rediker, entre capitalisme et hydrarchie<sup>310</sup>, entre projet néolibéral concurrentiel et culture maritime solidaire. Ce paradoxe s'installe alors, favorisée par une culture maritime solidaire édulcorée, vampirisée et vidée de son efficacité politique, pour être mise au service du « programme dominant »<sup>311</sup> selon le vocable gramscien, c'est-à-dire concrètement à la pêche celui d'une industrie concurrentielle. Comme le résume Clément, un matelot ayant embarqué sur des navires du large de différentes nationalités : « *C'est la même merde partout, les ambiances sont pourries partout.* »

### ***Un modèle d'engagement discontinu***

L'appréciation de la qualité d'un patron par un « équipage bigarré » de l'époque moderne est racontée ainsi par Marcus Rediker :

*« Les pirates avaient conscience de leur intérêt de classe, cherchaient la justice et voulaient prendre leur revanche sur les capitaines marchands et les officiers royaux qui tyrannisaient les matelots. Aussi la "justice distributive" leur était-elle une pratique spécifique. Après avoir pris un vaisseau de prix, les pirates "distribuaient la justice" en enquêtant pour savoir comment le commandant traitait son équipage. Puis ils "fouettaient*

---

jeunes. Seules les sociétés d'armateurs déjà solidement installées se partagent alors les kilowatts dans ce qu'on appelle des « investissements administratifs », puisque les navires physiques ne sont pas utilisés, et que seule la force symbolique motorisable est effectivement récupérée.

<sup>310</sup> « Tous les hommes sont par nature sur un seul niveau » (REDIKER & LINEBAUGH, 2008, p.326 et 360)

<sup>311</sup> L'héritage du *Spatial turn* pour toute une géographie marxienne et pour les *cultural studies* anglo-saxonnes a influencé de nombreuses études sur l'Océan depuis les années 1970, parmi lesquelles REDIKER possède une place de choix. Ces études ont mis l'accent sur les dominations trans-nationales à l'œuvre en mer, replaçant notamment au centre des préoccupations les questions de race, de genre et de capitaux financiers.

*et battaient” ceux “contre qui étaient levées des plaintes [...] Ils récompensaient souvent le “gars honnête qui n’a jamais maltraité un matelot” ».*

Ce pouvoir venant « d'en bas » n'a évidemment rien à voir avec la réalité maritime actuelle, qui voit l'armateur, le patron, les organes de la coopération maritime juger et jauger sans cesse au moyen des outils fournis par le discours néolibéral - efficacité, adaptation, flexibilité, rentabilité - son équipage bigarré, ce « bas » structurellement empêché de conscientiser des intérêts de classe. Le « pouvoir pastoral » (Foucault), qui vise précisément les styles de vie, les manières d'être des personnes, c'est-à-dire ici des allocataires d'aides « profitant » des formations maritimes, des jeunes décidant de ne pas travailler toute l'année, des travailleurs ne croyant pas à la valeur travail, etc. s'y exerce pleinement, introduisant une dette morale<sup>312</sup> qui enchaînent ces travailleurs en culpabilisant la nouvelle génération de cette évaporation du salariat à la pêche.

Les services publics de l'emploi, les institutions de formation, réclament des engagements des nouveaux entrants, des preuves d'une motivation qu'il faudrait performer et incarner dans une « carrière », une identité professionnelle avec ses « valeurs ». Cette « bonne volonté » doit s'incarner sur la nouvelle « scène morale de gestion des pauvres » (Laé & Murard, 2011, p. 236), par des mises en scène lors de journées de présentation, d'entretiens individuels, de portes ouvertes, de salons de l'emploi en lycée maritime, etc. Faute de candidats, les engagements sont des vœux pieux : les formations sont nécessairement ouvertes à tous ceux violemment qualifiés d'« erreurs de casting », et ce au grand dam des acteurs de la filière, notamment des patrons. Le diplôme du Certificat d'Initiation Nautique (CIN) incarne parfaitement ces enjeux de pénurie puisqu'il permet d'accéder après trois mois d'école au travail à bord de n'importe quel bateau de pêche comme matelot. N'offrant pas une formation satisfaisante, selon les marins, il fonctionne comme une formalité efficace pour combler la brèche de la pénurie. Sans le CIN, le milieu de la pêche perdrait encore plus de son vivier de recrutement car un

---

<sup>312</sup> « Comme dit Nietzsche, la tâche principale de la dette consiste dans la construction d'un sujet et de sa conscience, d'un soi qui croit à sa propre individualité et qui se porte garant de ses actions, de sa manière de vivre (et pas seulement de son emploi) et qui en est responsable. Les techniques utilisées dans le suivi individuel, touchant à l'intimité, à ce qu'il y a de plus subjectif, poussent l'allocataire à interroger sa vie, ses projets et leur validité. L'État et ses institutions agissent sur les subjectivités, mobilisent les “tréfonds du cœur”, pour en orienter les comportements » (LAZZARATO, 2011, p.102).



grand nombre des matelots actifs ensuite à bord des navires sont issus de ces formations<sup>313</sup>. Cependant, ces formations « en carton » inspirent ensuite la méfiance des collègues marins plus expérimentés et des patrons, et maintient un système aux conditions de travail déplorables à bord. Les nouveaux pêcheurs qui sortent de formation CIN avec l'idée de faire carrière dans ce métier de matelot sont donc généralement mal accueillis à bord car ils « ne savent rien » et doivent « tout apprendre ». Le caractère précaire et aléatoire de la rentabilité des marées installe des tensions à bord, là où le temps doit toujours être productif, où chaque mouvement doit être efficace. Chaque minute de perdue est en effet synonyme d'un manque à gagner directement ressenti sur les salaires, calculés à la part, de l'équipage, ou d'un temps de repos sacrifié. Dans ces situations précaires, se développent des tensions, et chez les jeunes matelots inexpérimentés, le dégoût l'emporte parfois sur l'envie de s'investir à la fois sur le long terme, et sur un modèle de carrière.

Pour beaucoup de matelots qui s'engagent à la pêche, la situation est celle d'un compromis sur la « manière de vivre » : d'un côté, les conditions de travail comme matelot sont largement considérées comme faisant partie des activités les plus difficiles et dangereuses du monde du travail actuel, en France et dans le monde. Elles constituent donc un sacrifice exceptionnel pour le travailleur qui s'y engage, même temporairement. De l'autre, le métier de matelot à la pêche propose une flexibilité qui s'accorde avec les désirs de mobilité d'une jeunesse qui s'oppose aux « valeurs » d'une « carrière », puisqu'il est possible d'entrer et de sortir de la profession très facilement. La plupart des jeunes sortants quittent la profession rapidement<sup>314</sup>, ce qui n'exclue pas de revenir, puis d'en ressortir. La plupart des profils rencontrés sur le terrain durant ces quatre ans s'arrangeaient de ce modèle d'engagement discontinu, le temps de quelques marées auxquelles succèdent des périodes sans embarquement. L'absence d'attractivité du secteur pêche oblige les armateurs à composer avec un vivier de salariés labile et diversifié.

<sup>313</sup> En 2011, ils représentent 1 marin sur 5 en Bretagne d'après l'Observatoire prospectif des métiers et des qualifications de la Pêche (SPP Pêche et Culture Marines)

[www.spppcm.fr/bases/pdf/fichier-action/41/SPP\\_PCM\\_CIN\\_vd.pdf](http://www.spppcm.fr/bases/pdf/fichier-action/41/SPP_PCM_CIN_vd.pdf)

« 28% [des marins français] entrent dans la pêche après 35 ans. Ceci plaide clairement pour le maintien de formations continues qui sont les seules à même d'alimenter ce flux d'entrée dont le secteur a besoin. »

[www.spppcm.fr/bases/pdf/fichier-action/54/COHORTE2009.pdf](http://www.spppcm.fr/bases/pdf/fichier-action/54/COHORTE2009.pdf)

<sup>314</sup> « plus de 40% des sortants sont des marins plus jeunes qui sont donc sortis bien avant la fin de carrière. Parmi eux : un sur cinq (20%) appartient à la tranche des 35-44 ans ; un peu plus de un sur cinq a moins de 35 ans (16% entre 25 et 34 ans et 6% avant 25 ans). (...) Les plus jeunes (moins de 25 et moins de 35 ans) ont tendance à sortir les 2 premières années ». Il existe également une importante mobilité interne, qui est cependant traditionnelle dans les flottilles de pêche.

<http://www.spppcm.fr/bases/pdf/fichier-action/54/COHORTE2009.pdf>

Cela pourrait s'apparenter à une résistance dans la mécanique, mais l'évaporation permanente, qui ne permet pas de fixer un salariat, évite aussi de créer chez les matelots un quelconque sentiment de classe, de créer des « formations » pour continuer à emprunter au vocabulaire gramscien, c'est-à-dire des solidarités qui permettent de remettre en question l'hégémonie de ce discours industriel. Comme Nicolas Jounin l'explique au sujet du bâtiment, le système néolibéral s'auto-régule autour de la crise du renouvellement. De cette condition maritime, les logiques de classe sont donc effacées, pour donner une culture maritime « officielle » (Scott, 2013). Cette dernière ne rencontre une résistance organisée en lutte politique que chez une population précise à l'échelle de la profession, à savoir les patrons de petite-pêche, mais jamais vraiment chez les matelots, toutes pêches confondues. Chez les jeunes matelots embarqués à la pêche quelques mois de l'année, inscrits en formation CIP via le service public de l'emploi, faisant l'aller-retour entre intérim, voyages *low-cost*, marées au large pour des armements appartenant à des grands groupes, et remplacements à la côtière, l'objectif n'est pas de « s'en sortir comme marin » mais de « s'en sortir » tout court. Si ce salariat se fixait durablement dans la filière, il aurait sans doute le temps de digérer et surtout d'organiser la rencontre entre ses intérêts propres et les valeurs traditionnellement libertariennes pour contester l'inégalité fondamentale de l'organisation salariale, ou le productivisme anti-écologique de la pêche. Ce sont deux points sur lesquels les matelots qui aujourd'hui possèdent une carrière de pont ont un regard désabusé qui s'incarne dans l'expression répétitive du « *métier de merde* ». Mais cette évaporation utilise précisément le temps court<sup>315</sup> de l'industrie, et ses caractères rentables, c'est-à-dire la promesse de salaires hauts et rapides, plutôt que le mouvement social au sein du cadre traditionnel de la lutte des classes.

La gouvernementalité qui s'exprime à travers le discours du service public de l'emploi, des médias, des politiques de la Région ou des industriels, n'est efficace que grâce à la récupération d'éléments d'une culture maritime par là même figée, une objectivation homogénéisante du monde de la pêche, débarrassée du principe de classe et d'intérêts de classe et investie de notions vagues et galvaudées, comme la « liberté », ou le

---

<sup>315</sup> Nous avons souligné en introduction le rapport entre court-termisme de l'industrie capitaliste et court-termisme imposé par l'activité de pêche elle-même, activité « au jour le jour » repérée dès les années 1940 par John FIRTH sur les rivages indonésiens (1946). Marcus REDIKER souligne d'ailleurs également que l'hydrarchie maritime s'organise sous le slogan de Bartholomew Roberts « *a merry life and a short one shall be my motto* ».

contact (combat parfois) avec « la Nature ». Cependant, cette efficacité politique, reflétée dans les discours, se heurte tout de même à une conjoncture résistante : d'une certaine manière, l'opportunisme qui s'exprime dans le *turnover* de matelots est caractéristique d'une capacité d'action (*agency*), qui garde comme principe majeur la poursuite d'idéaux de liberté et d'indépendance par rapport aux structures de l'emploi, et qui utilise les possibilités d'emploi dans la pêche dans une perspective plus large de projets personnels qui voudraient s'affranchir des contraintes du travail.

Les matelots du *turnover* n'investissent pas « le contenu moral d'une communauté » (Chatterjee, 2009, p. 91), mais n'abandonnent pas pour autant leurs convictions ou leurs idéaux, et saisissent les « opportunités » que leur offrent un contexte professionnel par ailleurs hostile. Le fait que les institutions ne réussissent pas vraiment à gérer cette crise du renouvellement prouve un paradoxe fondateur de la condition maritime elle-même : elle est à la fois convoitée par des intérêts industriels néolibéraux et animée par des intérêts libertariens. Ces derniers sont complètement réduits au subalterne à l'époque du néolibéralisme concurrentiel. L'opportunisme d'une population de travailleurs « qui tournent » constitue néanmoins un investissement infra-politique (Scott, 2012), même s'il n'a jamais l'espace de se penser comme classe ou collectif et qu'il se trouve instrumentalisé par la classe économique dirigeante pour lisser les divergences d'intérêts d'un corps professionnel hétérogène. Autrement dit, ces marins « qui tournent » ne seraient pas vraiment des marins, car ils n'embrassent pas uniquement « l'offre de monde » formatée (Lazzarato, 2004) dont fait partie le « monde à part » de la pêche. Mais les enjeux identitaires ne sont pas les seuls à expliquer les difficultés à penser, à travers les rapports de classe, le « monde à part » de la pêche et sa filière mondialisée. Si cette dernière contredit le principe d'une activité « à part », la pluralité des profils des gens de mer et de leurs exploitations empêche tout simplement de considérer la pêche comme « monde » au singulier. « Vide de toute singularité », ce « monde à part » est alors « monde pour personne » (ibid.).

### 4.3. Artisanat et industrie : une dichotomie subjective

« “Pêche durable” - “pêche durable artisanale” on entend ça partout, tout l’temps, partout, partout ça veut rien dire, ça veut plus rien dire. Ça voulait dire quelque chose avant, aujourd’hui ça veut plus rien dire. C’est très difficile de définir, hein, ce qu’est la pêche artisanale. Mais maintenant, comme ça arrange tout l’monde de dire que c’est de la pêche artisanale... Est-ce qu’un armement de 12 bateaux c’est de la pêche artisanale ? Est-ce qu’un armement de 18 bateaux c’est de la pêche artisanale ? »

(Entretien avec Philippe, petit pêcheur - côte sud Finistère, printemps 2015)

#### ***Marins inclassables***

Le parallèle entre la pêche bretonne et l’industrie minière du Nord Pas de Calais est très courante sur le terrain, comme en témoigne les paroles du patron-pêcheur mises en exergue de cette partie « *Ça va être sinistré après, comme dans le Nord avec les mines* ». Différents parallèles convaincants s’incarnent dans les dynamiques de patrimonialisation, à la fois pour aborder la question de l’identité sur le plan des politiques mémorielles, mais aussi dans le cadre d’une réflexion sur les responsabilités humaines vis-à-vis d’une industrie exploitant des ressources naturelles. Enfin, il s’agit d’adresser la question de l’homogénéité de la profession face aux conditions d’exercice. Henri Rochefort, polémiste de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, rapprochait lui aussi les luttes et les conditions des mineurs et des pêcheurs<sup>316</sup>. Evoquant ces deux activités ouvrières d’extraction, Rochefort décrit une situation boulonnaise exemplaire des dominations patronales sur les métiers les plus soumis à l’hostilité d’un milieu « sous la terre et sur l’eau » : les pêcheurs, pour contourner les aléas des mauvais coups de filets, se sont laissés avoir par un collectif d’armateurs terriens qui leur proposaient un salaire fixe, tout en achetant leurs outils de production, c’est-à-dire leurs barques et filets. « *Vous n’aurez plus à vous occuper que de toucher vos appointements* », retranscrit le polémiste. Après deux mois sans heurts, les armateurs, alors enrichis par leurs investissements, réduisent drastiquement les salaires des marins.

<sup>316</sup> « La grève de Carmaux, sous la terre et sur l’eau », par Henri ROCHEFORT, *L’Intransigeant*, 20 octobre 1892. <https://www.retronews.fr/journal/l-intransigeant/20-octobre-1892/44/933011/1>

Ces derniers se retrouvent dépourvus de leur capacité d'action principale : ils sont dépossédés de leurs outils et engager une grève les affamerait. De plus, là où les patrons-pêcheurs décidaient des horaires et des conditions météorologiques des sorties de l'équipage avec la parcimonie d'un marin lui aussi embarqué, les armateurs financiers, « *n'ayant personnellement rien à craindre, puisqu'ils restent à terre* », et étant, de plus, légitimés par le code du travail, obligent à leurs équipages d'être rentables par tous les temps. Rochefort ne décrit pas seulement ici une dynamique qui assimile les gens de mer au prolétariat analysé par Marx. Le polémiste met en avant différents mécanismes qui sont encore actuels : concentration des capitaux, financiarisation avec objectifs de rendements déconnectés des conditions d'exercice du travail, reculs des droits des travailleurs. L'arrangement asservit les pêcheurs aux dynamiques capitalistes, en plus de les mettre à distance des savoirs-faire qui constituaient les cultures professionnelles, mouvement caractérisé par le transfert de décision et de patronage de la passerelle de pilotage vers les bureaux de l'armateur. Et cette dynamique conflictuelle ne cesse de réapparaître par vagues tout au long du XX<sup>e</sup> siècle.

Entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et la Première guerre mondiale, des expériences éphémères de syndicalisme échouent à s'implanter durablement. La CGT tente, elle aussi, d'organiser les luttes des pêcheurs face aux conserveurs et industriels, en organisant des rendez-vous et des rassemblements, voire en prônant la convergence de luttes ouvrières et maritimes, mais la mobilisation ne prend jamais sur la durée (Geslin, 1995 ; Fichou, 2011). A partir de 1906, des délégations de la CGT viennent régulièrement aider les pêcheurs à lutter contre l'introduction des bolinches\*, et s'investissent dans des revendications anti-industrielles très populaires localement, sans jamais réussir à s'implanter. Les conflits se pérennisent, avec toujours les mêmes rapports de force entre pêcheurs et industriels. Justement, c'est lors de l'une des « guerres de la bolinche » à Douarnenez au milieu des années 1950 que le point de non-retour est accompli. Les petits pêcheurs bloquent le port et mettent leurs canots en travers du passage des bolincheurs, qui décident de briser les barricades, peu importe les pertes matérielles des pêcheurs résistants. La violence des échanges, régulièrement qualifiés de « guerres », et l'impunité des « gros », qui exercent alors la plupart du temps au mépris des juridictions et des arrêtés ministériels, fige une dynamique qui ne fera que s'intensifier au second XX<sup>e</sup> : les innovations industrielles effacent petit à petit les flottilles traditionnelles.

Jos Pencalet, président du comité des pêches, figure locale influente connue sous le nom de « Tonton Jos », et membre du Parti communiste, déclare en 1959 au quotidien communiste *Ouest Matin* : « La bataille du filet droit et du filet tournant apparaît comme un épisode, parfois dramatique, de la lutte des classes, elle s'apparente à la lutte des canuts lyonnais, à celle des soudeurs au début du siècle »<sup>317</sup> (Le Boulanger, 2000). Un tel constat, déjà fourni à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par Rochefort, marque en effet l'établissement d'une lutte des classes, d'un rapport de force entre dirigeants et ouvriers navigants. Seulement l'organisation de la pêche et ses évolutions tout le long du XX<sup>e</sup> siècle ont troublé ces oppositions franches entre dominants et dominés, ainsi qu'entre les bureaux à terre et le pont en mer, si proches et pourtant si lointains. Les structures capitalistes qui s'organisent à la pêche, en particulier côtière, ont rendu difficile l'auto-définition des marins en termes de classes sociales, et surtout la défense d'intérêts (Breton, 1981).

D'abord structurée autour d'une opposition entre grande pêche gérée par des armements industriels et pêche familiale, « fondée sur le ménage » (Jorion, 1989, p. 69), la définition de la pêche artisanale évolue dans les années 1970 lorsque le modèle dit « familial » se diversifie en termes de tailles et de métiers. La Bretagne Sud et notamment le pays bigouden - autour du port du Guilvinec - voit une flottille de navires plus gros et qui travaillent plus loin des côtes, des chalutiers du large, ou « hauturiers artisanaux » intégrer « l'imaginaire administratif »<sup>318</sup> de la pêche artisanale suite à l'action de la coopération maritime. Ce dernier joue un rôle similaire aux coopérations agricoles telles que l'Office de Landerneau (devenue Triskalia), analysé par Corentin Canévet et par Suzanne Berger<sup>319</sup> dans les années 1970, c'est-à-dire qu'il regroupe armements coopératifs, O.P., caisses de crédit, mutuelles... L'Office gère toutes les affaires de la « grande famille » des campagnes tandis que la coopération maritime gère une grande partie des affaires de la « grande famille » de la mer et du littoral. Geneviève Delbos explique que ces nouveaux navires hauturiers, recoupant des caractéristiques industrielles, telles que le productivisme et le goût pour « l'innovation », sont favorisées dans le jeu politique et économique des aides et subventions, « chouchous », et interlocuteurs au

<sup>317</sup> *Ouest Matin*, 9 janvier 1954 - cité dans LE BOULANGER, 2000.

<sup>318</sup> L'expression est celle de Geneviève DELBOS dans son article de 2006 « Pêche artisanale : la fin du "ménage" », faisant écho aux « institutions imaginaires de la société » de Cornélius CASTORIADIS, citées également comme inspiration de la chercheuse dans d'autres travaux (Delbos, 1995).

<sup>319</sup> Au sujet de l'harmonie d'un autre « monde à part », Suzanne BERGER a bien montré les effets de l'omniprésence de l'Office Central des Œuvres Mutuelles Agricoles de Landerneau dans les affaires des Bretons vivant de la terre, permettant de lisser toute dissidence éventuelle (1977).

même titre que les armements industriels, des pouvoirs publics. Des plans de réduction de navires modifient largement le paysage portuaire et reconfigure les modèles d'exploitation : « En cinq ans, entre 1988 et 1993, la flottille bretonne des moins de 12 mètres perdra 44 % de ses unités, 24 % de sa puissance et 38 % de son tonnage tandis que celle des 16-25 mètres ne connaîtra que des augmentations (+ 3 % en nombre, + 10 % en puissance, + 14 % en tonnage). » (Delbos, 2006).

Ces nouveaux acteurs imposent une nouvelle distribution des acteurs de la profession, et des enjeux qui continuent d'accentuer l'aspect conglomératique de la profession. Le curseur entre l'industrie et l'artisanat se retrouve placé d'un côté ou de l'autre de ces entreprises (qui sont aussi des navires à proprement parler, des chalutiers) : accusées par les uns d'accélérer la casse de la petite pêche au profit de méthodes industrielles, soutenues par les autres pour leur impact sur la résilience d'une flottille « artisanale ». En fait, ce qui se joue est la légitimation d'une grille d'analyse sociale qui vient de l'économie : le marché. La présence de ces navires fait le tampon entre l'industrie et l'artisanat et permet de garder une unité de la profession dans les discours.

A l'heure où le Brexit menace d'exclure des eaux anglaises ces navires de pêche, et l'obligation de débarquement des rejets, la filière est inquiète : en 2018, le modèle hauturier représente 80 % des apports et 80 % des emplois de la pêche en Finistère. Une énorme part de leurs prises sont effectuées dans ces eaux britanniques<sup>320</sup>. Leur disparition, qui peut survenir d'un seul coup à la suite de ces mesures environnementales ou politiques, menace l'intégralité de la filière, de par la dépendance qui s'est installée entre ces armements productivistes et les métiers à terre de criée, de mareyage, ou encore de distribution. L'un des slogans coup de poing concernant l'industrie halieutique bretonne dit qu'un métier en mer, c'est quatre métiers à terre, auxquels s'ajoutent les différents services, les pharmacies, les écoles et autres boulangeries qui organisent la vie quotidienne locale. Cette assertion, de moins en moins vraie du fait de la montée de l'activité touristique et de la mutation des zones côtières qui l'accompagne, n'en est pas moins révélatrice d'une vulnérabilité de certains territoires devant la perspective d'un « plan de casse ». L'intérêt de ce modèle industriel s'est imposé comme celui de tous les pêcheurs bretons, voire de

---

<sup>320</sup> Pour lire les craintes des industriels représentant le modèle halieutique hauturier : [https://www.letelegramme.fr/finistere/quimper/brexit-un-ocean-d-incertitudes-28-01-2019-12194988.php?share\\_auth=6d2503edaf72de32e694c59eccdb03e7&fbclid=IwAR3CCQqPIhajLYbMngqcprfnSpOOaNQ7MR6MvUVxdymbyciW2SNg86peVN4#yOHV5AhVQIJveVly.01](https://www.letelegramme.fr/finistere/quimper/brexit-un-ocean-d-incertitudes-28-01-2019-12194988.php?share_auth=6d2503edaf72de32e694c59eccdb03e7&fbclid=IwAR3CCQqPIhajLYbMngqcprfnSpOOaNQ7MR6MvUVxdymbyciW2SNg86peVN4#yOHV5AhVQIJveVly.01)

tous les Bretons. De plus, ces navires hauturiers jouent le rôle de chaînon manquant entre deux échelles irréconciliables, deux regards sur l'activité économique, tenant de « l'objectif » d'un côté (depuis le point de vue de la firme) et du « subjectif » (depuis le point de vue du ménage) de l'autre (Jorion). La pêche, alors définie institutionnellement « *comme activité productive et comme population* » (Hobeika, 2013)<sup>321</sup>, s'incarne sur le territoire selon un modèle particulier.

Avec son « paysan inclassable », Claude Grignon a quant à lui montré que l'appellation « paysan moyen » était une pirouette de discours plus qu'une réalité sociale, permettant de faire pencher un argumentaire économique « soit du côté des “petits”, soit du côté des “gros” ». Le sociologue a montré que le paysan lui-même avait des difficultés à saisir la réalité de ses alliés et de ses opposants dans les luttes sociales tant les questions de propriété, d'endettement, de statuts, d'activités, de savoirs-faires étaient complexes et recoupaient des réalités d'ordinaire contradictoires pour les mondes industriels (Grignon, 1975). Les mêmes constats pourraient être faits au sujet des marins-pêcheurs, dont la diversité de métiers, de tailles d'exploitations, de techniques et d'écologies est comparable. Autant qu'on ne peut véritablement parler d' « agriculteurs », il est difficile de tenir un raisonnement sur « les marins-pêcheurs ».

L'absence de conscience de classe est aussi à mettre en perspective avec la temporalité rapide de la restructuration, à savoir une industrialisation rapide, d'un monde rural que Fortin a qualifié au Québec « d'ordre social ruraliste précapitaliste », c'est-à-dire réticent idéologiquement aux notions de conflits et de classe (Fortin, 1965). Si les marins-pêcheurs sont inclassables, ils sont aussi « mobilisables » au sens de Callon (Callon, 1986). Dès les années 1980, le sociologue avait noté que les processus de domestication s'appliquent aux ressources naturelles comme au social et décrivait alors les processus « d'intéressement » et « d'enrôlement » qui mobilisaient les larves de coquilles comme les marins-pêcheurs autour de la domestication de ce qui s'apparente aujourd'hui à des « gisements » de coquilles Saint Jacques en baie de St Briec. Mettre en relation des marins-pêcheurs avec des animaux et des chercheurs demande de les unifier, de « définir un marin-pêcheur moyen, unité de base d'une communauté constituée d'éléments tous semblables ». Pendant cette phase, que Callon appelle « d'intéressement », c'est-à-dire le

---

<sup>321</sup> « Cette unité institutionnelle et sa séparation des autres secteurs contribuent à faire exister l'agriculture en la définissant à la fois comme activité productive et comme population. Elles n'existent cependant que grâce à un travail d'entretien constant par les acteurs intéressés au maintien de cet arrangement », rappelait Alexandre HOBEIKA (2013).



fait d'imposer et de stabiliser l'identité des autres acteurs qu'elle a définis par sa problématisation, en l'occurrence le fait, pour les marins-pêcheurs de préserver un intérêt économique à long terme, le chercheur remarque le caractère central de la notion de « porte parole » : « Parler pour d'autres, c'est d'abord faire taire ceux au nom desquels on parle » (Callon, 1986, p. 196). Il faut, pour reprendre le concept alors imaginé par Callon, « traduire » et donc « trahir » les « marins-pêcheurs ». L'un des éléments qui expliquent comment se forme le « consensus » et fait des « frustrés pêcheurs » « insaisissables » évoqués par Callon, des éléments mobilisables autour d'une « direction » commune concerne la porosité des catégories et des définitions au sein de la profession.

***Une normalisation « from top to bottom » qui infuse les définitions du terrain.***

Malgré une apparente homogénéité, le secteur de la pêche cristallise des débats et des conflits d'intérêts importants, qui mettent au jour l'extrême diversité des acteurs qui font ce corps professionnel ou qui l'encadrent. Parmi ces débats, le jeu de discours entourant les termes « artisanat » et « industrie » s'est présenté dès le début de mon terrain comme fondamental. En sud Finistère, c'est-à-dire sur le territoire où s'impose avec le plus de succès le « modèle » de la pêche artisanale au chalut du large dans les années 1970, le terme « artisanat » est constamment utilisé par les institutionnels pour qualifier la pêche du quartier. Le port le plus important de la région, Le Guilvinec, est toujours le « premier port de pêche artisanale en France ». Cette réalité de « pêche artisanale » recoupe plusieurs sens pour les acteurs de la profession. Kevin St Martin a montré que la rhétorique des pêcheries s'organise autour d'une vision binaire venue des coopérations halieutiques du Nord de l'Atlantique, petit à petit généralisée par l'industrialisation et l'importance croissante d'une économie capitaliste mondialisée, et que le chercheur rapportait dans un article de 2005 à une opposition discursive entre l'Occident et le Tiers Monde (*First World* et *Third World*). Cette vision binaire oppose l'espace de l'objectivation des ressources que sont les pêcheries occidentales et les territoires de communautés qu'elles seraient dans le « Tiers Monde ». St Martin indique dans un tableau les oppositions systématiques et excluantes entre « industrie » et « artisanat », mais aussi « capitalisme » et « pré-capitalisme », « commerce » et « culture », « hiérarchie (salaire) » et « égalité (parts) » ou encore « marin-pêcheur » et « membre de la communauté ». La

contribution du chercheur américain a été de montrer que si les termes « dominants », c'est-à-dire se rapportant à l'Occident, « industriel », ou « capitaliste », tendaient à devenir de plus en plus présents dans le « tiers monde », l'artisanat est lui vu comme une impossible réalité en Occident. « *It represents a desire and imaginary that is necessarily displaced, relegated to beyond the domain of the hegemonic capitalist economy* » (St Martin, 2005). Pourtant, selon le chercheur, des pratiques telles que le partage territorialisé de savoirs communautaires et de sociabilités dénotent une survivance de pratiques non-capitalistes au sein même d'une industrie dominée par une grille d'analyse capitaliste. C'est aussi le constat de cette thèse, mais il est intéressant de montrer, en regard de l'exposition de cette rhétorique, le jeu qui s'exprime entre acteurs de la filière, à la fois pour se placer dans la grille dialectique repérée par St Martin, et pour jouir des signifiés que comportent ces termes abstraits, capables de fonctionner comme des certifications de vertus.

De manière générale, les enquêtés affirment une définition plus ou moins commune, exprimée spontanément : un pêcheur artisan est un patron pêcheur qui possède et exerce sur son propre bateau en qualité d'armateur embarqué. C'est par ailleurs le dénominateur commun choisi par les autorités françaises, en plus d'une limite de taille de navire fixée à 25 mètres<sup>322</sup>. Ceci permet d'inclure sous ce label un grand nombre d'embarcations exclues par les normes mondiales et européennes, caractéristiques du « modèle » chalutier décrit plus haut, la plupart entre 17 et 24 mètres. En effet, l'Union Européenne désigne, quant à elle, comme « artisan » tout navire de moins de 12 mètres, sans art traînant. Cette exception française fait la part belle au métier du chalut, tout en conservant pour certaines législations différents critères de taille. Si ces dernières gardent un effet louable de limitation normative et de repères mentaux, son obsession a aussi un effet pervers : les armateurs ont tendance à raccourcir les coques pour rentrer dans les cases, au détriment des innovations écologiques. Encore une fois, c'est la régularisation du milieu océanique par une administration terrienne qui est pointée du doigt sur le terrain, à l'image de cet extrait d'entretien avec Owen, le ligneur de 29 ans de Lanildut :

« — Après y a le diesel électrique, ça peut faire des économies de 10, 20%, y a plein de trucs qui peuvent faire des petites économies, une carène plus moderne ça peut faire des économies en gasoil, y a pas un truc qui va révolutionner, faut... y a aussi le

---

<sup>322</sup> Article L931-2 du code rural de la pêche maritime

*problème des règles européennes. Ils appliquent des règles non pas par rapport à la jauge du bateau, mais par rapport à la longueur. Et du coup ça oblige les... quand on fait une construction, on essaye de faire le plus gros bateau possible, mais le plus court possible. Alors que ça va à l'encontre de tous les principes d'architecture navale, quoi. Plus un bateau est long et fin, plus il est économe. Mais si on a envie de faire un bateau qui fait moins de quinze mètres, pour diverses raisons, ou moins de douze mètres, ou moins de onze mètres, ça dépend de la zone, de sur quoi on travaille, on est obligé de respecter une longueur maximale, et du coup les bateaux ils se raccourcissent et ils s'élargissent<sup>323</sup>. C'est en Angleterre, c'est flagrant. Ils font des bateaux qui sont presque aussi larges qu'ils sont longs maintenant, quoi. Et on a l'impression que c'est des bateaux de l'époque auxquels on a enlevé les deux tiers du milieu, quoi. Encore une fois c'est des règles faites par des fonctionnaires, des technocrates même, qui connaissent pas le monde dans lequel on évolue. Quand on voit des bateaux de quinze mètres qui font sept mètres de large, c'est illogique... Après, faut pas que ce soit trop étroit non plus parce que c'est sûr que si tu fais un bateau de quinze mètres sur un mètre de large, il va être économe, mais il ne va pas être stable, il va pas tenir la mer, faut un minimum de largeur mais là on est parti dans des délires complets. »*

A ces problématiques de normalisation « *from top to bottom* » s'ajoutent des freins à l'innovation imposés par le modèle lui-même. Pêcher au large implique d'avoir des navires « marins », qui ne peuvent pas se contenter de coques trop fines et profilées. Le gasoil y est encore roi, car il est considéré comme « fiable » et « simple ». La propulsion au diesel électrique évoquée par Owen permet de faire des économies de carburant, et donc d'émettre un peu moins de particules fines tout en étant plus rentable. Il garantit également une souplesse dans les manœuvres qui peuvent séduire les capitaines de hauturiers comme elle a pu séduire par le passé les armateurs de chalutiers-congélateurs dans les années 1970. Il reste un carburant polluant, mais difficile d'imaginer la propulsion propre d'un navire tirant pendant 20 kilomètres derrière lui un filet ouvert sur 80 mètres.

---

<sup>323</sup> Louis GUEDON écrit à ce sujet dans son rapport remis à François FILLON en 2011 : « Afin de mettre le maximum d'engins dans un minimum de place, les navires de pêche arrivent à prendre des formes inacceptables semi-sphériques (...) La taille restreinte des navires interdit l'emploi des moteurs deux temps moins bruyants et de meilleur rendement mais trop volumineux qui leur font préférer uniquement pour l'espace des quatre temps semi-rapides. »

**« Artisan, ça veut tout et rien dire »**

Les acteurs mondiaux de la filière jouent au chat de Schrödinger, entre pêche artisanale et pêche industrielle, en fonction des sensibilités de chacun aux nombreux critères engagés tels que les techniques de pêche, la taille du navire, l'économie du navire, l'impact sur l'environnement... Le système de répartition d'aides privilégie certaines unités et certains modèles, ce qui instaure sur le terrain une omniprésence du terme « industriel » en opposition au vocable « artisanal » employé par les institutions. Exemple parmi d'autres, Loïc, un jeune petit pêcheur de la rade de Brest déplore la tradition chalutière - les « chouchous » de la Région selon l'expression de Geneviève Delbos - « *les gros industriels qui ont toutes les aides quoi... (...) ben... un 24 mètres, c'est artisanal en France...* » (Entretien, avril 2018). De même, à bord d'un navire de petite pêche, au sortir du port de Concarneau, nous croisons un bolincheur en route pêche. Jean-Marie, le patron avec qui je suis parti en mer ce jour-là me dit :

« — *Tout-à-l'heure, je t'ai dit qu'un artisan c'est quand le patron pêcheur possède son propre bateau - je parlais pas des abrutis de bolincheurs, qui sont soi-disant des artisans, mais avec des méthodes industrielles.* » (Embarquement, Juin 2016)

Le sens mis dans le terme « artisan » dénote ici un ressenti face à la concurrence de plus gros engins de pêche, ainsi qu'une divergence idéologique de traitement des ressources halieutiques. La bolinche\* consiste à encercler un banc de poisson d'un filet coulissant. Il permet de viser le poisson pélagique mais permet aussi de faire des « coups » en pêchant des poissons mieux cotés en quantités faramineuses par rapport aux petites unités côtières qui partagent les lieux de pêche. Tout au long de la marée, le pêcheur avait déjà mis en avant sa colère vis-à-vis de navires de pêche aux arts traïnants, utilisant systématiquement l'expression « *abrupti de bolincheur* » plutôt que « *bolincheur* » tout court. Ce patron pêcheur est caseyeur, mais il exprime ici une solidarité envers les petits navires de pêche du quartier, les ligneurs notamment. En 2013, ce conflit s'exprime vivement dans le port de Concarneau, quand une dizaine de ligneurs encercle le bolincheur War Roag IV (armement Dhellemmes) le long du quai de la criée, pour l'empêcher de partir en mer. L'événement ressemble en négatif à un épisode de la « guerre de la bolinche » douarneniste entre 1954 et 1958, tournant du siècle qui voit les intérêts conjoints d'une

bourgeoisie et d'une industrie achever l'époque des flottilles nombreuses de canots à filets droits. En août 1954 en effet, des bolincheurs bigoudens et audiernais transgressent l'arrêté ministériel en vigueur depuis 1951 pour pêcher dans la baie de Douarnenez<sup>324</sup>. A plusieurs reprises ils se présentent à la criée du port pour vendre leur poisson et, malgré l'hostilité des flottilles de canots locaux, réussissent à débarquer. Mais la tension monte au fil de l'été, et le 18 août les canots s'amarrent les uns aux autres à l'entrée du port du Rosmeur et du bassin de débarquement pour empêcher les bolincheurs de vendre leur pêche. Les bolincheurs, à l'époque officiellement qualifiés de navires industriels, forcent violemment le passage, et la police doit alors gérer sur les quais des bagarres générales à coups de sardines. Des heurts éclatent également en octobre autour des camions de transports de poisson. En 2013, la population concarnoise est moins impliquée, et les échanges beaucoup moins violents. Les pêcheurs lèvent le blocus en fin d'après-midi après la médiatisation locale de la manifestation. Gwen Pennarun, ligneur de Sainte-Marine et figure médiatique<sup>325</sup> de la « Plateforme Petite Pêche », est interrogé par *Ouest France*<sup>326</sup> :

*« — Ils peuvent pêcher en une nuit ce que l'on pêche en une année. Ce que nous craignons, c'est qu'ils soient plusieurs à suivre ce chemin-là, vu les chiffres d'affaires conséquents. S'ils étaient une dizaine, en deux ou trois ans, il n'y aurait plus aucun bar sur l'ensemble de la côte, d'autant qu'ils ne sont soumis à aucune réglementation en termes de maillage, ni en termes de distance à la côte. (...) C'est une pêche industrielle ! »*

Les ligneurs attirent l'attention sur les pratiquent des plus gros navires, qui débarquent en quantité des poissons dont ils dépendent. Ces débarquements, de plus en plus réguliers, ont pour effet de casser les prix en criée. Les bolincheurs, qui pêchent normalement le poisson bleu comme la sardine, étaient notamment accusés par les ligneurs de cibler le bar, et de trahir des accords de non-concurrence signés en 2005, qui ne toléraient les captures qu'en cas de « pêches accidentelles ». Non seulement le bolincheur peut être plus efficace en quantité lorsqu'il s'attaque aux stocks de poissons, mais il débarque en plus du poisson considéré par les mareyeurs comme de moins bonne

<sup>324</sup> A la suite de ces tensions, l'arrêté est reconduit seulement jusqu'à l'hiver suivant.

<sup>325</sup> Invité dans l'émission *Littoral* de France 3, ou bien en portrait dans le Nouvel Obs - <https://www.nouvelobs.com/planete/20150217.OBS2694/gwen-pennarun-le-jose-bove-de-la-mer.html>

<sup>326</sup> « Concarneau : blocus des ligneurs de bar », édition du 3 octobre 2013.

qualité que le poisson labellisé des ligneurs. Le navire apparaît aux yeux de mon enquêteur comme exploitant la mer en concurrent déloyal, et en concurrent idéologique, car privilégiant la quantité à la qualité, la concurrence plutôt que le partage du terrain de chasse. Lors de cet épisode, le War Roag IV fait partie d'un armement. Il n'est donc pas considéré comme un navire artisanal, quand bien même la personnalité de son patron est à mi chemin de la navigation et de la finance halieutique<sup>327</sup>.

Ce qu'exprime Jean-Marie, c'est que peu importe le statut administratif, « *ces abrutis de bolincheurs* », du fait des techniques de pêche engagées, ne peuvent prétendre au statut informel d'artisan - même chose pour les chalutiers. Ce même patron artisan caseyeur breton me confiait lors d'une autre sortie, alors qu'un casier à homard remontait avec quelques langoustines\*, travailler sur un modèle de casier spécifique à ces « demoiselles ». Avec cette méthode dormante, la question des rejets, qui faisait alors les gros titres, se posait en quantité nulle :

« — *On aurait de bons résultats, rien à voir avec des quantités industrielles, mais assez quoi ! Impossible d'en parler avec les chalutiers bigoudens, bien sûr ! Et s'ils le savent, il vont venir taper mes casiers. C'est pour moi que je le fais, pour la passion, pour le plaisir de la pêche. Mais bousiller tout, au nom du profit, c'est pas l'activité d'un artisan* »

Or les navires qui exploitent les quotas de langoustines sont les chalutiers bigoudens qui ont fait du Guilvinec le « premier port de pêche artisanale » de France... Les concurrences ne sont pas seulement réservées au pays bigouden et fousnantais. A Audierne, un conflit semblable à celui décrit sur le port de Concarneau avait eu lieu en 1997, lorsque les ligneurs du quartier d'Audierne avaient obtenu l'exclusivité de la zone du raz de Sein, au détriment des fileyeurs, ou encore plus récemment en 2008<sup>328</sup>, 2009<sup>329</sup>,

<sup>327</sup> Patrice PÉTILLON, fils de bolincheur et figure de la bolinche locale déjà évoquée au chapitre précédent, vient alors de vendre ses parts à l'armement Dhellemmes pour devenir patron salarié. Quelques semaines plus tard, l'armement est proposé au rachat. Pétillon se positionne et entre en concurrence avec la Scapêche dans les négociations. Finalement la Scapêche rachète 4 des 9 navires de l'armement (les chalutiers). Les autres navires restent propriété de la société néerlandaise Cornelis Vrolijk, qui possède Dhellemmes.

<sup>328</sup> « Pêche. Coup de sang des ligneurs », *Le Télégramme*, 6 Février 2008. <http://www.letelegramme.fr/ar/viewarticle1024.php?aaaammjj=20080206&article=2471066&type=ar>

<sup>329</sup> « Pêche. Les comités locaux harponnent des bolincheurs », *Le Télégramme*, 6 mars 2009. <http://www.letelegramme.fr/ig/generales/regions/finistere/peche-les-comites-locaux-harponnent-des-bolincheurs-06-03-2009-277431.php>

puis en 2016<sup>330</sup> entre les ligneurs d'Audierne, de Douarnenez et de Concarneau et les bolincheurs de l'armement Dhellemmes<sup>331</sup>, et de la Scapêche. Des conflits s'expriment aussi au sein même du groupe des ligneurs de chaque port, du fait de la raréfaction de la ressource (voir encadré à suivre), mais aussi au sujet du repos biologique hivernal. Il existe, selon les normes européennes, deux zones de pêche, délimitées par une ligne qui sépare la Bretagne entre nord et sud au niveau du 48<sup>e</sup> parallèle<sup>332</sup>. Au nord, les mesures concernant la pêche au bar sont très strictes, avec une taille minimale placée à 42 centimètres contre 36 au sud, et surtout un repos biologique imposé durant les période du frai, les mois de février et de mars. Cette limite géographique est souvent perçue comme absurde par la profession, tant il y a, au nord comme au sud de la ligne imaginaire, les mêmes résultats de captures par les pêcheurs (« *il n'y a qu'un stock* »). Autour du mois de février, sur la côte sud, une règle tacite au sein de la communauté des petits pêcheurs incite les professionnels à observer une trêve hivernale correspondant à la législation imposée par la loi au nord. Au-delà des désaccords vis-à-vis des dates légitimes pour arrêter et reprendre l'activité, certains pêcheurs continuent de pêcher durant la trêve, ce qui attise les conflits<sup>333</sup>. L'hiver est censé correspondre aux périodes de reproduction du bar, une espèce à forte valeur ajoutée, dont dépendent grandement les ligneurs de la pointe bretonne. Un marin me confie sur le quai : « *artisan, tu peux tout mettre, c'est comme de dire "artisan boulanger" tu sais, ça veut tout et rien dire* ».

<sup>330</sup> « Pêche au bar : les ligneurs s'en prennent de nouveau aux bolincheurs », *Le Marin*, 29/09/2016 <http://www.lemarin.fr/secteurs-activites/peche/26481-peche-au-bar-les-ligneurs-sen-prennent-de-nouveau-aux-bolincheurs>

<sup>331</sup> Dhellemmes est de nouveau au cœur des conflits intraprofessionnels en 2018, au sujet de l'introduction de la pêche électrique dans les eaux européennes. La Plateforme Petite Pêche rappelle les dangers des collusions d'intérêts et de doubles casquettes industrielles et institutionnelles dans une lettre ouverte (18 juin 2018) : « Nous rappelons également notre inquiétude de voir le lobby industriel néerlandais étendre son pouvoir de façon massive en Europe, en rachetant de nombreux armements industriels, et notamment en France. Ainsi, M. Antoine DHELLEMMES, dirigeant de France Pélagique, un armement de chalutiers géants d'une centaine de mètres, propriété de la multinationale Néerlandaise Cornelis Vrolijk, est-il vice-président du Conseil du Comité national des pêches maritimes et des élevages marins. Ou encore M. Hervé JEANTET, dirigeant de l'armement Dhellemmes, également propriété de Cornelis Vrolijk, est-il président du conseil spécialisé "pêche et aquaculture" de FranceAgrimer, vice-président de la principale Organisation de Producteurs française, les Pêcheurs de Bretagne ». <https://www.facebook.com/PlateformePetitePeche/posts/1747904128632442>

<sup>332</sup> Le 48<sup>e</sup> parallèle est à peu près situé au niveau de l'île de Sein.

<sup>333</sup> <https://www.ouest-france.fr/bretagne/pont-labbe-29120/peche-au-bar-il-faut-preserver-les-frayeres-5616184>

Encadré - Tensions entre professionnels de la chasse.

Les conflits ne sont pas uniquement générés par des tensions idéologiques et écologiques vis-à-vis des manières qu'utilisent les collègues pour exploiter l'océan que tous les pêcheurs partagent, mais tout simplement de la montée d'un « stress » produit par la raréfaction de la ressource, et la plus grande difficulté à traquer, pister le poisson. La co-présence sur des zones de pêche de plus en plus réduites en taille encourage les concurrences entre petits pêcheurs, et encourage parfois ces derniers à oublier que le manque de ressources est la responsabilité de plus grosses unités et non des voisins de pontons. Certains réussissent bien, d'autres moins bien, et le spectre d'une mauvaise année, qui peut rapidement signifier l'arrêt d'une activité est toujours présent, chaque année, comme une épée de Damoclès qui recentre les professionnels sur les individualités de chacun, parfois au dépens des solidarités communautaires, comme l'expliquent deux pêcheurs en discussion :

« Pêcheur 1 : *Quand les temps sont compliqués, y a beaucoup plus de tensions entre les bateaux, et une fois que y a des conflits, ça devient des conflits de personnes (...) on en est rendu là parce que c'est devenu de plus en plus compliqué. avant y avait des bateaux, au bar, mais qu'on voyait jamais de la saison. Ils étaient de l'autre côté des Glénan, nous on était de ce côté des Glénan, y en avait d'autres qu'étaient plus à terre... on pouvait faire une saison complète sans voir certains, jamais, jamais quoi. Et aujourd'hui en fait, y a du poisson à un endroit, tout le monde vient là, y a du poisson à un autre endroit, tout le monde va là. Et du coup y a des coups d'gueule assez souvent, quoi. (...) C'est plus compliqué quoi. Pour les casiers, par exemple, une fois que le mec a ses places, y a pas ce stress là. Comme [Nom de pêcheur], qu'est dans l'sud des glénan, y en a un autre qu'est un peu plus loin, ils ont chacun leur coin, qu'ils partent à huit heures ou dix heures, personne va aller lever ses casiers, y a personne qui viendra prendre sa place...*

Pêcheur 2 : *Ils ont un tout petit peu de conflits... quand même, ça râle un peu quand même.*

Pêcheur 1 : *Rien à voir avec nous. Parce que, eux, ils ont des pavillons, donc tout le monde sait où ils pêchent, quoi. Y a pas de trucs à cacher, tandis que, nous, on a des*



*coins que d'autres bateaux connaissent pas. Et dès que les mecs arrivent on est obligés d partir. Donc y a toujours ce truc de tension. Tandis que eux tout l monde sait qu'ils ont leurs casiers là. Nous on est un peu une pêche, plus... c'est plus de la chasse tout le temps en permanence. Y a pas de lieux précis connus de tout l monde forcément. Y en a, mais pas tous heureusement, donc y a des jalousies. Et partout pareil, pas qu'à Audierne, à Loctudy c'est pareil, Saint-Gué c'est pareil, y a des endroits y a deux pontons heureusement, parce que sinon, j'suis pas sûr qu' y en aurait qu'arriveraient pas au bout du ponton. (Rires)*

*Pêcheur 2 : A Sainte-Marine ils ont coupé les pontons, ils les ont mis au mouillage. Sinon ils arrivaient pas à aller au boulot parce qu'ils étaient obligés de s'croiser sur les pontons. Ils les ont foutus au mouillage.*

*(rires des deux pêcheurs)*

*Pêcheur 1 : Mais des fois ça gratte sur l'crâne quand même. (Rires des deux pêcheurs)  
Ouais, c'est compliqué pour tous les ports en ce moment, la faute au manque de ressources. Y en a qui réussissent bien, d'autres pas. »*

### ***Jeux de concurrences***

On saisit donc ici les différences de sensibilités qui peuvent s'exprimer dans la notion « d'artisanat », rien que sur le territoire du sud Finistère. En dehors de certains patrons-pêcheurs qui exercent sur de petites embarcations, dans un flou qui révèle l'impensé de la question, les pêcheurs parlent généralement de pêche artisanale comme synonyme de « tradition de pêche », en faisant référence à l'histoire de l'activité, traditionnellement implantée sur les côtes bretonnes. Comme la pêche est traditionnellement, c'est-à-dire depuis des générations, ancrée sur le territoire, son activité serait par essence artisanale, toutes choses égales par ailleurs. C'est oublier la nature de la pêche d'avant guerre et ses mutations depuis, et notamment sa financiarisation et la destructuration des petites entreprises familiales. Si l'on suit l'adage de Marx, « le capital anéantit le travail artisanal, la petite propriété foncière laborieuse ».<sup>334</sup>

Et si la flotte bretonne et française est diversifiée, la flotte internationale l'est

<sup>334</sup> MARX, *Grundrisse*, Chapitre du Capital, Vol. 7.

encore davantage. Un chalutier de vingt-quatre mètres sera considéré comme plus industriel qu'un fileyeur de sept mètres de long, mais sera plus aussi facilement présenté comme « artisanal » en comparaison d'un chalutier américain de cent mètres de long<sup>335</sup>. Ce flou et cette flexibilité dans la définition conduit, dans le discours officiel, à associer une diversité de profils et de sensibilités à ce qui pourrait s'apparenter à une internationale artisanale. Comme l'indique Patrick Love dans un rapport de l'OCDE (Love, 2010)<sup>336</sup>, il serait dérisoire d'envisager sérieusement la notion d'artisanat à l'échelle internationale, comme c'est régulièrement le cas dans les discours bretons. On retrouve donc des patrons d'armements de chalutiers bigoudens prêts à défendre les intérêts d'une pêche dite « artisanale » qui les associeraient aux ligneurs seychellois « qui pêchent 40, 50 kilos de poissons par jour » ou aux senneurs des plages sénégalaises. Certains armateurs français, dont les navires valent plusieurs centaines de milliers d'euros, dont les engins sont armés aux arts traînants ultra performants, dont les consommations d'énergie en font de véritables micro-usines flottantes, partageraient la catégorisation de subalterne avec des marins de villages côtiers de pays du Sud, propriétaires de barcasses en bois.

Le tour de force rhétorique est puissant. Se revendiquer « artisan » permet de porter « *La voix des invisibles* ». C'est le titre que la réalisatrice Mathilde Jounot donne à un film documentaire, au cours duquel est exposée la dynamique globale de privatisation progressive des océans par les institutions non-gouvernementales, sous couvert de défenses des intérêts environnementaux. Le film s'intéresse au changement de paradigme, d'un partage d'un commun vers un système d'aires marines protégées appartenant à des organisations non étatiques. Il montre que la critique de la surpêche implique en réalité des menaces d'accaparement des territoires océaniques et littoraux par des mastodontes privées. Il montre aussi l'écran de fumée environnementaliste derrière lequel ces organismes cachent les intérêts financiers. Mathilde Jounot donne la parole à des économistes, à des biologistes, à des militants, et à des pêcheurs, notamment des pêcheurs des pays du Sud regroupés dans des collectifs de lutte locaux dont on peut dire avec

---

<sup>335</sup> Malgré le contexte de « crise », des exemples de démesure dans le secteur halieutique continuent de sortir d'usine. En 2018, le constructeur automobile Rolls Royce signe avec Arctic Storm, une firme américaine de Seattle, un contrat de 17 millions d'euros pour aménager un nouveau chalutier de cent mètres de long. <http://www.lemarin.fr/secteurs-activites/chantiers-navals/31627-rolls-royce-signe-un-premier-chalutier-de-100-metres-aux>

<sup>336</sup> « Les moyens techniques dont les pêcheurs à petite échelle disposent dans un pays comme la France – navires motorisés et équipés de sonars, par exemple – n'ont rien à voir avec ceux auxquels peut avoir accès un pêcheur philippin. » (LOVE, 2010, p. 42)

certitude qu'ils sont des groupes « dominés » et « subalternes », des « invisibles ». Le problème, dans cette démonstration, réside dans le prisme adopté par le film : d'un premier manichéisme, qui mettait dos à dos des pêcheurs destructeurs et une planète en danger, on irait vers un second, mettant dos à dos grandes institutions environnementales privées et une planète en danger. De destructeur, le pêcheur deviendrait sentinelle, unilatéralement. C'est ignorer les dynamiques de concentration des capitaux et des moyens de productions dans les mains de gros armements, à l'œuvre aujourd'hui dans le secteur de la pêche. La « crise » de la pêche n'est pas à deux vitesses, elle est à double sens. S'il est de plus en plus difficile de se lancer seul dans l'achat ou dans le rachat d'un bateau pour continuer le modèle tantôt qualifié d'artisanal, tantôt qualifié de familial, les gros armements continuent de construire des navires. « *Les banques prêtent plus facilement l'argent pour quatre bateaux que pour un bateau* », me disait un membre du comité départemental du Finistère au tout début de mon terrain à l'automne 2014. Une discussion avec deux ligneurs au café du port d'une commune bigoudène durant l'été 2017 m'apprenait qu'une autorisation d'installation n'avait pas été accordée à un ligneur qui souhaitait reprendre un navire du quartier :

*« — (...) mais là les jeunes, en ce moment, rien n'est fait pour qu'ils y aillent. Là, l'autre jour, à la commission Bretagne, ils ont refusé qu'un jeune se lance. Ils lui ont pas donné la licence. Trop d'incertitudes. C'était en Bretagne, et à la commission ils ont dit non, c'est pas le moment. Ils ont dit non, non. (...) On sait pas ce qui va nous tomber dessus d'ici là avec les décisions. Ils voulaient pas que le bateau dans deux ans soit à vendre. »*

Gwen Pennarun pilote la « Plateforme Petite Pêche ». Cette structure artisanale française a été lancée en 2012 et regroupe des petits pêcheurs habituellement peu présents au sein des institutions de décision. En Bretagne elle est surtout représentée par l'association des ligneurs de la pointe Bretagne. Leur définition, directement énoncée dans le coupon d'adhésion, indique une définition de ce qu'elle entend par pêche artisanale et s'inscrit dans une posture de revendications. Elle est l'une des rares organisations à opposer directement un modèle de pêche à un autre au sein de la profession, tout en conservant un discours « unitaire » pour la corporation. Son argument principal est de

mettre en avant la responsabilité des pêcheurs industriels dans la faillite de la petite pêche. Mais en sous-texte figure toujours la peur de nuire à « la profession » dans son ensemble<sup>337</sup>. Il est clair, néanmoins, que les intérêts défendus par les administrations sont des intérêts qui favorisent un certain type de pêche, et que l'unité de la profession en elle-même est un leurre, dont l'industrie se sert pour évoluer, au gré des marchés. Elle garde ainsi le pouvoir sur les évolutions, transformations, renaissances ou disparitions de la flottille.

---

<sup>337</sup> Ce constat est de moins en moins vrai, tant les conflits entre métiers, et entre petite pêche et institutions (comité des pêches notamment) se sont exacerbés en 2018 et 2019.




## Bulletin d'adhésion à la Plateforme de la Petite Pêche artisanale Française

Cher collègue,

Nous pensons que toi et ton équipage pourriez rejoindre la **Plateforme de la Petite Pêche Artisanale Française** qui a pour objet d'assurer la défense des intérêts des patrons et marins de la petite pêche artisanale. Celle-ci s'entend comme celle pratiquée par des navires de moins de 12m dont le propriétaire est embarqué, opérant pour des sorties à la journée avec un effectif maximum de 3 personnes, utilisant essentiellement les arts dormants comme la ligne, le casier, le filet ou le piège, et ne pratiquant les arts trainants, comme le chalut ou les dragues à coquillages, que de façon saisonnière dans le cadre de leur polyvalence.

**Nous sommes les plus nombreux et pourtant notre voix n'est que très rarement entendue. Il est temps que cela change !**

Pour nous rejoindre, remplis le bulletin ci-dessous et renvoie le à l'adresse suivante. La Plateforme vous fera parvenir par mail ou courrier une attestation d'adhésion dès l'encaissement de votre chèque.

**Plateforme de la Petite Pêche Artisanale Française**  
**27 chemin Saint-Joseph**  
**64500 Saint-Jean de Luz**

En espérant te compter bientôt parmi nous, les co-présidents de la Plateforme Petite Pêche Artisanale française :

Anne-Marie VERGEZ, patron pêcheur du pays Basque  
 Gwenaél PENNARUN, patron pêcheur de Bretagne Sud

---

NOM ..... Prénom .....

Adresse postale .....

Téléphone (fixe et/ou portable) .....

Adresse email (consultée régulièrement) ..... @ .....

J'accepte de recevoir les informations relatives à la Plateforme Petite Pêche Artisanale français à cette adresse email

Nom du bateau : ..... Taille : ..... mètres

Pêche(s) pratiquée(s) : .....

Port(s) fréquenté(s) : .....

Compétence particulière à apporter à la plateforme (graphisme, disponibilité,...) :

J'adhère à la Plateforme Petite Pêche Artisanale française pour l'année 2018 en joignant un chèque de 30€ à l'ordre de « Plateforme Petite Pêche Artisanale française »

Date : ..... Lieu : .....

Signature :

Un exemple de définition de « l'artisanat » : le bulletin d'adhésion à la Plateforme Petite Pêche



Deux exemples de communication remettant en cause le système de représentation professionnelle à la pêche, ainsi que les catégories d'artisanat et d'industrie (captures d'écran du Facebook de l'association).

La pêche au large continue en effet de satisfaire économiquement les gros armements. L'exemple le plus florissant est la croissance de la Scapêche, premier armateur français de pêche fraîche<sup>338</sup> basé à Lorient, détenu par le groupement de grande distribution Les Mousquetaires (Intermarché et Netto) et travaillant principalement<sup>339</sup> pour les magasins de la filiale. Sa flotte regroupe vingt-deux navires armés par 250 officiers et marins, et ne cesse de s'agrandir depuis 1993<sup>340</sup>. La Scapêche a réagi immédiatement à la vague d'impopularité des poissons issus des chalutages profonds, puis à l'interdiction de ces techniques par la Commission européenne en adaptant sa stratégie. Puisque l'artisanat devenait le maître-mot du marketing halieutique, la Scapêche a multiplié les accords et associations avec des armements dits « artisanaux », inventant le « semi-artisanal » sous les noms de Scopale (Scapêche et Opal) en 2014 ou de Scapak (Scapêche et Apak). Inversant la tendance qui voyait les chalutiers disparaître des côtes suite aux reventes d'unités à des armements étrangers ou à la casse de navires, la Scapêche relance, via ces accords, la création de navires de pêche au large. Ainsi trois chalutiers ont vu le jour, détenus en copropriété à 30% par des patrons-pêcheurs et à 70% par la Scapêche. A

<sup>338</sup> 17.000 tonnes débarquées en 2016

<sup>339</sup> 60 % des besoins des magasins en produits de la mer

<sup>340</sup> L'armement a cependant été prouvé déficitaire dans une enquête de l'ONG environnementaliste Bloom : « Des Flottes de Pêche Déficitaires » - <https://www.bloomassociation.org/des-flottes-de-peche-deficitaires/>

Lorient, ce sont ces accords qui permettent à Eric Guygniec de poursuivre ses activités d'armateur sur le port de Lorient. Ce dernier, chef de file de la défense du chalut pélagique, déclarait au *Télégramme* en 2015 au lendemain de la décision de la commission d'interdire les prises de bar aux chalutiers : « l'espèce menacée, c'est le pêcheur », mais il s'engage, auprès de la Scapêche, dans une entreprise de *greenwashing* des engins de pêche aux arts traînants. Le gros armement local de l'Apak et le mastodonte Scapêche investissent en effet de concert dans la création de chalutiers hybrides labellisés « *Fish2EcoEnergy* ». Sur le terrain, cela se traduit par une dépendance, puisqu'il devient impossible de ne pas s'associer au gros armement pour survivre et devenir, selon le vocable en vigueur, « durable ». Dans le cas des nouveaux-nés de la Scapêche, Scopak, Scopale, etc., la durabilité des installations et des activités est celle du groupement Les Mousquetaires, elle-même détenant le *holding* financier et juridique éponyme. Et cette dépendance aux capitaux de la *holding* ne s'arrête pas aux simples unités de navigation : en 2014, lorsque la Scapêche décide d'implanter une base à Douarnenez, ce sont plusieurs acteurs du port qui se réjouissent de cette expansion industrielle. Le chantier naval local Glehen espère ainsi bénéficier de la présence de l'armement dans cette base douarneniste pour assurer des contrats importants de rénovation, ou renouvellement de navires. La société d'avitaillement du Rosmeur « Sobad », devenue pour des raisons d'euphonie marketing international « YsBlue » en 2017, récupère également des contrats de ces clients importants et réguliers, qui permettent d'amortir la transition de l'entreprise, amorcée depuis quelques années vers le secteur de la plaisance<sup>341</sup>. La question de la financiarisation est aussi celle de la propriété, des zones, des quotas, des unités de pêche et *in fine*, des territoires. Cette gouvernance opératoire pose donc la question des échelles et des accès simultanés aux marchés et aux systèmes de représentation, en plus des accès à la propriété. Ceux qui gèrent le patrimoine disposent de droits d'exploitation, qu'il s'agisse d'un territoire touristique, d'une réserve naturelle, ou bien de licences, de zones et de quotas de pêches.

---

<sup>341</sup> La société, qui délivre aujourd'hui « 180 000 m<sup>3</sup> (de gasoil bleu détaxé à la pêche), contre 700 000 m<sup>3</sup> il y a douze ans », continue sa croissance malgré cet essoufflement. YsBlue incarne « l'économie bleue », à savoir une conquête de marchés maritimes porteurs, tels que le *Yacht Service*, associés à des stratégies marketing : « pendant que le navire refait le plein dans des stations modernes et accueillantes, conçues avec soin et toutes reliées par caméra au siège social du Rosmeur, l'équipage peut se ravitailler dans des boutiques décorées comme des intérieurs de yachts, « où l'on vend la Bretagne », assure Jean-Loup THIVET. »

<https://www.ouest-france.fr/bretagne/douarnenez-29100/douarnenez-la-sobad-poursuit-sa-mue-et-devient-ysblue-5303058>

Côté français, ce sont des représentants des comités des pêches qui constituent entre autres les voix des « invisibles » de Mathilde Jounin, notamment Robert Bouguéon, l'un des personnages principaux du film. Ancien patron sur un chalutier, père d'un patron de bolincheur du Guilvinec, il s'est engagé, à la retraite, dans la défense du port de Saint-Guérolé. S'il incarne depuis quelques années ce combat pour pérenniser une flottille bigoudenne, le représentant ne correspond pas exactement, dans les esprits des marins rencontrés, au profil du subalterne écrasé par ce renversement des dynamiques de gouvernances mondiales. « *Les mecs s'retrouvent toujours le cul entre deux chaises, quoi. Et puis ils sont sympas, c'est des gentils, hein. Les mecs, gentils, hein. On rigolait bien. Mais ils défendent pas le casse-croûte. Faut dire les choses aussi, c'est qu'ils planent. Dans les instances, y a peu de navigants. Y a pas assez d'actifs dans ces comités-là* », me dit Eric, un pêcheur à bord d'un canot alors que nous parlons des luttes du comité que présidait Robert Bouguéon. Le patron-pêcheur de chalutier côtier à la retraite a travaillé à l'évolution du matériel de pêche, notamment dans le cadre de l'introduction du chalut à mailles carrées, censé « trier sur le fond, plutôt que sur le pont », une innovation technique qui a rendu moins destructeur le modèle chalutier. C'est pour cela, et pour son statut de personnalité publique au Guilvinec, qu'il est choisi par la réalisatrice pour représenter les intérêts des « marins-pêcheurs » bretons dans leur ensemble, perçus une nouvelle fois comme relevant d'une pêche « *small scale* » qu'avait observée Charles Menzies en pays bigouden. Néanmoins, il incarne aussi la faillite d'un modèle productiviste qui n'a pas su faire face aux concentrations de capitaux dans les mains d'armements, notamment parce que la défense unilatérale de la filière comme un tout homogène a précipité cette dernière vers la cristallisation de dominations, d'abord des arts traïnants contre les arts dormants, puis des *holdings* contre les artisans. Pour certains, le cadre du comité des pêches est une « voix invisible », au même titre que le pêcheur du Tiers Monde, parce qu'il souhaite conserver une industrie de la pêche et une activité de débarquement dans tous les petits ports bretons. Pour d'autres, il est au contraire la voix officielle d'une politique en place depuis les années 1970. Une partie des marins considère même, qu'en tant que cadre du comité, il tient une part de responsabilité dans les destructions des flottilles. En effet, les critères de définition sont mouvants, car son profil correspond dans l'esprit de certains petits pêcheurs aux incarnations d'une surpêche ayant conduit à la réduction des flottilles



de petits bateaux. Cette même surpêche ayant ensuite donné un prétexte démagogique aux nouvelles dynamiques de gouvernance mondiales contre lesquelles des collectifs se battent à l'échelle mondiale comme européenne<sup>342</sup>.

Comme l'expriment plusieurs ligneurs dans la déclaration reproduite, l'absence d'analyse fine des profils et des intérêts particuliers présents au sein de la filière par les décideurs renforce les inégalités de traitement sur les territoires d'exploitation de la ressource. Les acteurs les plus puissants de la filière entretiennent le flou autour des notions d'industrie et d'artisanat, mais des luttes des plus vulnérables s'expriment également auprès des dirigeants économiques et politiques, exigeant la clarification de ces notions dans des textes de loi. Un petit pêcheur doit parfois cumuler son activité et celle d'un lobbyiste politique, l'organisation et la participation à la vie d'une association, l'écriture de lettres ouvertes aux dirigeants de grande distribution, la recherche d'échos dans la presse ou dans les mouvements altermondialistes. Il doit en effet répondre à des actes de domination des plus gros bateaux par des actes de résistance institutionnelle. Mais ces luttes sont aussi et surtout opératoires sur le terrain de la mer, comme en témoigne les concurrences *in situ* entre pêcheurs d'échelles différentes.

« — Bon. C'qui me faisait marrer aussi, c'était entre le large et la côtière. Nous, quand on partait au large, quand on changeait les funes des chaluts, d'les balancer sur les zones des mecs de côtière quoi. Comme ça, quand eux ils font du chalut, ils crochent dedans... ça c'était assez marrant quand ils t'expliquent ça. (...) Ouais... ça d'vient une guéguerre... », m'explique Paul, un jeune matelot du large aujourd'hui sur caseyeur, affirmant que la mentalité du chalut du large l'avait dégoûté de ce métier en particulier. « Le chalut c'est là où y a le plus de mecs qui s'la pête. De cow-boys, "on est les rois du pétrole"... c'est comme ça... Les autres métiers, les petits, même, j'dis pas, tous les chaluts, hein.. les chaluts côtiers, les mecs sont assez cools et tout, sont assez respectueux.

<sup>342</sup> Voir à ce sujet un autre film, *Des lois et des hommes*, de Loïc JOURDAIN, racontant le parcours d'un petit pêcheur irlandais (arts mixtes casiers et palangres) se rebellant contre les restrictions et interdictions européennes, et dénonçant en parallèle l'impunité des grands armements industriels face à ces restrictions globales. Le film montre bien que, si la surpêche des navires industriels constitue une menace pour le petit pêcheur, les solutions institutionnelles qui lui sont opposées peuvent l'être tout autant, sans inquiéter ces vrais coupables de la surexploitation des océans. L'une des séquences du film montre qu'après s'être conformé aux directives en abandonnant son cycle annuel de pêche pour ne plus pêcher que le crabe (il pêchait auparavant du saumon pendant une saison, puis du crabe pendant l'autre partie de l'année), les stocks de crabes s'amenuisent terriblement, menaçant la durabilité de son activité. Enfin, comme un ultime pied de nez, un plus gros bateau industriel passe au large un matin, et rafle ses casiers.

*Mais le chalut large, les gars, pour eux, ils ont tout vu, tout vécu, du coup t'as plus rien l'droit d leur dire* ». Difficile de ne pas faire le lien entre cette mentalité dénoncée par le jeune matelot et la position de « chouchou » des institutions du métier du chalutage au large. Un ligneur répond d'ailleurs à la question de la concurrence avec ses collègues de même taille : « — *C'est parfois la guéguerre entre nous* (il parle de deux navires comparables en taille et en métiers), *pour arriver premiers sur les lieux de pêche etc. Mais c'est rien ça, on reste solidaires. Le vrai problème c'est les plus gros, là on se fait bouffer. (...) Faut répondre.* »

Répondre à la mainmise des plus gros sur les organes de représentation et les outils d'exploitation des ressources peut donc aussi passer par des actes. Véronique Daubas-Letourneux et Amélie Nicolas ont repéré ces « jeux de concurrences » entre « petits et gros », à l'instar d'un petit caseyeur qui raconte son empressement de relever ses filets avant le passage destructeur des dragues de coquilliers. Les sociologues ont mis en avant ces tensions comme l'un des facteurs de la « pression intériorisée » qu'elles repèrent lors de leur enquête en 2011, pression qui accentue le danger et la pénibilité du travail des pêcheurs les plus vulnérables. Ces « jeux de concurrences » sont en effet omniprésents.

Alors que je suis en mer avec Victor à bord d'un petit caseyeur, nous allons chercher une filière à re-boëter\*, qui n'a pas servi depuis un certain temps. De part et d'autre des filières, s'élèvent des bouées avec des fanions de couleur, indiquant le nord et le sud. Le patron peine à retrouver le fanion qu'il cherche à la surface. Après quelques minutes de navigation le regard posé sur un point qui lui semble douteux, il remarque que son flotteur a beaucoup dérivé, et qu'il est couché, coulé sous la surface par la filière d'un gros fileyeur qui a mouillé sur sa propre filière de casiers. « *Les Bigoudens passent et cassent tout. Ils arrivent en meute et ils ravagent tout sans en avoir rien à foutre.* » Nous remontons à bord le matériel ; les casiers sont plus lourds car des vers ont minéralisé les pourtours et de nombreuses algues s'y sont accrochées. L'effort semble important également car il est presque 16 heures et que nous sommes en mer depuis six heures du matin. Arrivé au point critique, il sectionne d'un coup de couteau rapide la filière du concurrent. « *J'espère que t'as coupé* », dit un collègue petit-pêcheur sur le ponton lors de la débarque ; « *j'allais pas re-foutre à l'eau ma ligne quand même, je m'emmerde pas, non non* », lui répond le premier.

Ce jour-là, Victor, lui aussi, a eu de la casse. Le fanion est endommagé, et il a déjà utilisé son fanion de secours sur une autre filière abîmée plus tôt dans la journée. « Les Bigoudens » ne correspond pas à un groupe géographique, puisque Victor est lui-même originaire de cette région. Cette expression fait référence aux chalutiers du Guilvinec, aux gros fileyeurs et aux bolincheurs, c'est-à-dire les navires « chouchous » des institutions, plus imposants et plus puissants que lui. L'utilisation de l'expression « en meute » montre l'état d'esprit et l'anxiété du petit-pêcheur dans ce contexte de concurrence. Cette dernière est exacerbée par l'impression d'injustice que les plus petits pêcheurs ressentent vis-à-vis des contrôles de la police maritime. Alors que nous rentrons vers le port, lors d'un autre embarquement, Victor se précipite pour fouiller sous son poste de commande et attraper le gilet de sauvetage (VFI<sup>343</sup>), obligatoire pour tout « passager ». « *Enfile ça, y a les fayots ! Et tire tes gants !* », me rappelle-t-il alors que j'enfile le gilet. Je n'avais pas remarqué qu'une frégate était apparue sur l'horizon, provoquant la tension et la légère panique du pêcheur, indifférent à ce matériel durant les dix heures précédentes passées à bord du bateau. Tous les marqueurs de mon travail à bord doivent disparaître en cas de contrôle, car je ne suis pas déclaré. Il faut donc retirer les gants salis par plusieurs heures de manipulation de matériel et d'animaux. Alors que la frégate s'éloigne finalement sans nous remarquer, Victor s'énerve : « *c'est la guerre ! Penses-tu qu'ils iraient contrôler les gros !* ». Nous enlevons rapidement nos gilets et j'enfile de nouveau mes gants.

### ***Être représenté***

L'histoire du syndicalisme dans la pêche est quasi-inexistante. « *Ils restent peu organisés parce que les intérêts de chacun, d'un équipage à l'autre, d'un port à l'autre, sont différents, si bien que les pêcheurs sardiniens entrent en syndicalisme parmi les derniers en France et pas avant 1896-1897* »<sup>344</sup>, explique Jean-Christophe Fichou, « (...) à Concarneau est créé le 10 juin 1897 un premier syndicat de pêcheurs. Cette association est bizarre à plus d'un titre ; d'abord elle est constituée des seuls patrons pêcheurs et non de l'ensemble de la profession. De plus, elle est créée et organisée par Henri Le Marié, usinier et conseiller municipal, connu pour ses positions très conservatrices. Ce syndicat

<sup>343</sup> Vêtement à flottabilité intégrée, obligatoire à bord des navires, mais souvent considérée par les marins comme inconfortable et symptomatique du « flicage » croissant de l'activité.

<sup>344</sup> Viaud, Ronan, « Les pêcheurs bretons et l'organisation syndicale (1900-1945) », dans GESLIN, Claude, *La vie industrielle en Bretagne*, Rennes, PUR, 2001, p. 215 -226

est composé à sa naissance de onze membres seulement, “mais au bout de six mois les membres ne payaient plus leur cotisation puis l'on entendit plus parler des syndicats” » (Fichou, 2011<sup>345</sup>).

Dans le monde de la pêche, les structures de lutte sociale sont incarnées par les comités, autrefois locaux, aujourd'hui départementaux, régionaux et nationaux. Ce sont eux qui deviennent comités de survie en temps de crise. Leur objectif public est de représenter l'ensemble de la filière de la pêche et aquaculture, et de jouer le rôle de médiateur entre l'état et les professionnels, notamment sur les questions environnementales. « *Comité national, comités, ça sert à rien. Pour leur servir leurs intérêts, c'est sûr que ça a servi. Ils ont beau dire que c'est le comité de tout l'monde, j'y crois pas une seconde, pas une seconde (...) et tous les présidents d'O.P.\*, c'est des gros armements, faut pas rêver. Y faudrait déjà avoir l'temps d'être là pour s'en occuper... Financièrement, un p'tit qu'est à quai, il gagne rien* », me confie Jean, un patron de petite pêche en mer. La centralisation et le transfert de la gestion des ressources vers les organisations de producteurs (O.P.) a confirmé la perte d'influence et d'importance des comités comme lieux de démocratie et de gouvernance halieutique.

« — *Nous, on n'a pas trop d'problèmes avec notre O.P.\* C'qu'est pas le cas, et loin de là, pour certains coins. Y a des endroits où les O.P. sont complètement noyautées par les gros bateaux. Et y a pas de quartiers, quoi. Y a des quotas de maquereaux, on a des collègues du côté de Saint-Jean-de-Luz, là, y a une paire d'pélagiques ils ont 95 % des quotas à deux bateaux. Et c'est complètement opaque, quoi. Ils ont un conseil d'administration verrouillé, y a pas de fuite, y a rien. Ils ont beau demander, on leur dit rien. A un moment y avait un ligneur dans l'O.P., au début de la réunion, il devait signer un papier comme quoi tout ce qui était dit dans la réunion devait pas sortir du bureau. La moindre fuite, le mec se retrouve au tribunal. (...) Normalement, ils sont là pour gérer les ressources, quotas, rachats de quotas, faire des échanges, des choses comme ça. Le vrai pouvoir, il est là, il est plus dans les comités, il est là, c'est sûr. Y a certains armateurs qui sont bien placés là-dedans. (...) Avant, le président c'était Joe La Houle<sup>346</sup>, et aujourd'hui*

<sup>345</sup> Les paroles rapportées sont issues d'archives départementales du finistère. Voir aussi COULIOU, 1998, p.412 et 414 ; GESLIN, 1995, p.157, et VIAUD, 2001

<sup>346</sup> Jacques PICHON, ancien directeur de l'O.P. Les Pêcheurs de Bretagne est devenu directeur de l'armement La Houle à St Guénolé, après que Jo Loussouarn, l'ancien armateur, ait vendu les onze navires à l'Irlandais Celtic Consortium.

*c'est Le Gall-Palmer<sup>347</sup>, deux armements, deux gros. Donc voilà. Y a des réunions dans les O.P., mais le problème... Pour les petits, y a deux gars, mais les gars vont une fois à Noël chercher leur saumon et leur bouteille de vin rouge, donc ils vont jamais aux réunions. Donc, on n'est pas au courant. Tu reçois du courrier, bien sûr, pour savoir que le quota de j'sais pas quoi, d'églefin est fermé en zone machin... Mais sinon sur nos trucs, si t'as pas machin pour te prévenir qu'il faut se bouger pour se défendre, tu saurais pas. Ah si, ça on reçoit, "la raie brunette est fermée" (rires). »*

Les entretiens réalisés avec les matelots et les petits pêcheurs nous ont confirmé que le comité joue un rôle important pour certains patrons-pêcheurs, et pas réellement pour les matelots, qui ignorent souvent tout de son fonctionnement, ni pour les patrons de petite pêche, qui n'y sont pas vraiment représentés, surtout depuis la fin des comités locaux. La pêche y est pensée comme un seul et même « monde » à défendre, à l'échelle nationale, et dans un contexte majoritairement industriel. Dans les présentations officielles, on insiste ainsi moins sur les statuts professionnels, que sur les différences de types de pêche, toutes présentées comme complémentaires quand il suffit de se rendre sur le terrain pour noter les multiples concurrences et luttes. Matelots, armateurs de tous types et tailles de navires et de flottilles, patrons, sont tous regroupés sous l'expression « marins-pêcheurs », acteurs d'un homogène monde maritime dont font également parties les cultures marines.

En pleine campagne présidentielle, dans *Ouest France*, Soizic Le Gall-Palmer, patronne des onze navires de l'armement Bigouden se définit ainsi comme étant : « à la jonction entre le monde de la terre et celui de la mer. Il faut jongler entre la façon de penser maritime et une façon de penser dominante ». <sup>348</sup> Créateur du sentiment corporatiste et d'un « monde à part » maritime homogène et entièrement subalterne, ce discours en écran de fumée gomme les conflits de classe internes qui s'y expriment. En mettant l'accent sur les problèmes des patrons (endettement, gestion des quotas, problèmes de recrutement), voire de certains patrons d'un certain type d'armement, on oublie de s'intéresser à la question de l'exploitation salariale, du racisme, de l'exploitation de la main d'œuvre étrangère, ou du sexisme. Des questions pourtant fondamentales, qui

<sup>347</sup> Soizic Le Gall-Palmer dirige l'Armement Bigouden.

<sup>348</sup> <https://www.ouest-france.fr/elections/presidentielle/moi-electrice-patronne-soizic-dit-halte-aux-exces-de-reglementation-4878597>

permettent de mieux penser l'hétérogénéité de ce monde et les clivages qui le traverse. Les critères utilisés par les comités reproduisent cependant une différenciation dans leurs luttes : celle d'une pêche dite industrielle contre une pêche artisanale. Il s'agit toujours de préserver l'image d'une filière unie et solidaire sous de mêmes intérêts, qui sont en fait des intérêts industriels.

Ainsi, à la fin de l'été 2018, l'association des Ligneurs de Bretagne accuse la Direction départementale des territoires et de la mer (DDTM) et le Comité des Pêches de les inciter à « *maîtriser leur communication* »<sup>349</sup> lorsque ceux-ci deviennent plus incisifs vis-à-vis des injustices de traitement entre petits et gros. Selon l'association, les institutions auraient menacé les petits métiers de ne pas les soutenir dans les recherches de financements du Fonds européen pour les affaires maritimes et la pêche (F.E.A.M.P.\*), s'ils poursuivaient leur travail médiatique, notamment de déconstruction de cette fausse communauté soudée autour des intérêts des plus puissants.

Comme nous l'avons souligné à la suite des travaux de Geneviève Delbos, l'absence de définition précise de ces deux réalités industrielles et artisanales implique que ce sont des catégories dont à peu près tous les armements en dehors des bateaux-usines peuvent s'arranger. Or, les transformations des quartiers de pêche finistériens ces dernières années nous prouvent que si les intérêts des pêches industrielles paraissent relativement soutenus politiquement, les intérêts d'une petite pêche locale ne le sont que tardivement. Il faut attendre les années 2010 pour voir des initiatives associatives médiatiques et des déplacements jusqu'à Bruxelles devenir systématiques pour faire valoir de tels intérêts. Se développe alors une vraie activité de lobbying, regroupant cette fois des pêcheurs qui dépassent le cadre national.

Julien Noël parle d' « altermondialisation halieutique » (2010) pour qualifier le phénomène de convergence des luttes artisanales au travers de différents mouvements transnationaux exigeant un droit d'accès préférentiel aux zones de pêche pour les populations locales. Différentes conférences internationales marquent le début de ce mouvement à partir du milieu des années 1980 (Le Sann, 2001), appuyées sur l'action

---

<sup>349</sup> L'ALPB dénonçait, en ces termes, dans une lettre ouverte datée du 17 septembre 2018, les menaces du comité et de la DDTM à son encontre. Dans un communiqué daté du 15 octobre 2018, le Comité répondait « *Le CDPMEM 29 (...) n'a pas enjoint ou demandé (sic) à l'ALPB de "maîtriser sa communication". Le CDPMEM 29 a recommandé à l'ALPB d'aller vers une communication positive et de ne pas "incriminer" les autres métiers* ».

d'ONG et de structures syndicales qui peuvent aider les pêcheurs à organiser des rassemblements d'ampleur ainsi que des actions d'éducation et de militantisme<sup>350</sup>. Le géographe pointe plusieurs failles à ce mouvement, et notamment l'appropriation des thématiques par certains groupes industriels en vue du « verdissement » autoréférentiel de leurs activités. Parfois mis en lumière dans les discours politiques, les petits pêcheurs peinent pourtant à obtenir des institutions une politique qui recoupe leurs intérêts<sup>351</sup>.

Exprimant la volonté de faire évoluer les discours et pratiques politiques des plus petits pêcheurs, Anne-Marie Vergez, patronne d'un ligneur basque et cheffe de file du mouvement LIFE (Low Impact Fishers of Europe), déclarait en 2012 à *Sud-Ouest* :

*« — Même si nous constituons la majorité des entreprises flottantes, nous ne nous sentons pas représentés par les instances officielles, les comités régionaux et le comité national. Nous sommes des armateurs navigants, et nous n'avons pas le temps de négocier des quotas suffisants, raison pour laquelle nous avons décidé de nous organiser »<sup>352</sup>.*

L'importance de ces associations découle d'une tradition ancienne de non-représentativité des intérêts des petits pêcheurs dans les instances de décisions politiques, pour une raison contextuelle évidente : ils passent la plupart de leur temps en mer, et chaque jour passé à terre est un manque à gagner. Un ligneur qui participait aux commissions de décision des comités de temps en temps dans les années 1990 - 2000 m'explique d'ailleurs que rien n'était fait pour faciliter leur intervention dans les dynamiques de gouvernance :

*« — Nous, on a vu des réunions, moi j'suis allé à Carhaix j'sais pas combien de fois, c'était ... Ils avaient l'ordre du jour qu'était marqué, et puis à un moment y avait un truc "bolincheur - ligneur" qu'était marqué, quoi. Fallait qu'on trouve un accord. Et celui-là était toujours marqué en dernier, quoi. Donc la réunion passait, passait, passait,*

<sup>350</sup> « Nous avons besoin d'une action politique pour établir la souveraineté des communautés de pêche sur la mer et ses richesses. Nous devons penser globalement et agir globalement [...] Etant donné le caractère mondial de l'exploitation des travailleurs et de la menace qui pèse sur la pérennité des ressources, une organisation politique d'envergure internationale doit intervenir et proposer des solutions de rechange visant à protéger le gagne-pain et le style de vie des petits pêcheurs » (WFF (*World forum of fish harvesters and fishworkers*), 2000, cité par Noel, 2010)

<sup>351</sup> Le taux de participation aux élections professionnelles est très bas (12% en Bretagne), avec souvent une seule liste qui se présente.

<sup>352</sup> « Pêche : La voie des sans-voix », *Sud-Ouest*, 09/07/2012 <http://www.sudouest.fr/2012/07/09/la-voie-des-sans-voix-764841-4383.php>

*“bon ben, le dernier point, on n’aura pas l’temps, hein ! J’suis désolé !” Ben du coup, t’es v’nu pour rien, quoi. Toute la journée pour rien, parce que ça faisait quand même 9 heures - midi, et puis on reprenait 14, jusqu’à 16. Pis arrivé à 15:30 “bon ben on n’aura pas l’temps”. On t’fait l’coup une fois, deux fois, trois fois, tu vas pas, quoi. Et puis, comme par hasard, la fois où tu vas pas, ils ont eu l’temps, et puis ça a été voté, quoi. »*

La question de la représentation politique touche donc particulièrement les petits pêcheurs. Lors d’une discussion en mer avec un petit pêcheur du quartier de Concarneau, j’évoque la présence au comité départemental, d’un chargé aux questions sociales concarnois, pour savoir si les deux hommes se connaissent. Quand il entend son nom, il s’emporte :

*« — Il n’a eu qu’une cesse, c’est de casser la pêche dans le quartier ! Maintenant il est dans son bureau à Quimper. Vaste blague, les comités. Déjà, à la base c’était en théorie associatif, maintenant c’est un organe de la Région, ou juste l’instrument de la région au niveau départemental. Tous nommés par la Région ! Il faut se battre pour organiser un vote »*

Il me confie ensuite sa tentative d’unifier les plus petits pêcheurs du quartier sous une autre association qui jouerait aussi le rôle d’une association, et qui reprendrait les bases des comités locaux abandonnés au début des années 2010, tout en donnant une place de choix aux propriétaires de petits engins de pêche.

*« — Mais les gars sont résignés, pour la plupart ils attendent la retraite [...] On a fait une réunion pour recréer le comité ; y en n’a pas beaucoup qui sont venus, six. Le quartier de Concarneau, c’est grand, hein ! Y a bien une centaine de bateaux de pêche, sur une zone qui s’étend bien »*

A Sainte-Marine, je bois un café avec Gwen Pennarun, qui pilote la Plateforme Petite Pêche et se rend aux réunions et commissions bruxelloises pour défendre les intérêts de la flottille des ligneurs bretons entre autres. En 2013, il déclarait au quotidien *Ouest France* : « La problématique est la même dans les autres pays européens. La pêche



*industrielle et semi-industrielle envahit les instances représentatives et la bande côtière* ». <sup>353</sup> Depuis quelques années, le stock de bars se porte de plus en plus mal en Atlantique et Manche, d'où sans doute la décision de la commission de ne plus soutenir les installations en petite pêche. Après la débarque, en compagnie d'un autre ligneur, L., Gwen Pennarun nous apprend qu'il a rencontré le président de la Commission pêche au Parlement européen, Alain Cadec. Ce dernier lui a confirmé les préconisations du « *zéro catch* », soit une interdiction totale de capturer le bar pour la plaisance comme pour la profession :

« — *Va falloir aller se battre pour trouver une solution, au moins pour les ligneurs, dont le taux de dépendance est énorme, fileyeurs un peu moins et puis chalutiers, ça c'est faible taux, mais faut aller re-batailler. On a déjà fait ça l'année dernière. Mais le problème, c'est qu'à la commission, les mecs ils changent tous les ans de poste. Donc tous ceux qu'on avait vus l'année dernière, ben ils sont partis. Il faut en revoir d'autres encore cette année, c'est plus du tout les mêmes, (il se tourne vers L.) les trois qu'étaient venus là, y en n'a plus aucun. »*

L'année précédente, en 2016, les mêmes principes avaient été énoncés mais la commission avait fini par « *lâcher du mou* », suite au lobbying des ministres à Bruxelles qui sont montés directement en expliquant que ces décisions coulaient des flottilles locales. Finalement, les réglementations en 2018 donnent une limite de cinq tonnes par an pour les ligneurs et d'1,2 tonnes pour les chalutiers au nord du 48<sup>e</sup> parallèle, et gardent l'absence de limite au sud de la ligne imaginaire qui coupe la Bretagne au niveau de Sein. Le principe des cinq tonnes par an n'affecte pas tant que ça les ligneurs, puisque rares sont ceux qui arrivent finalement à remplir ce quota. Cependant, les revendications de la petite pêche vont dans le sens d'une plus juste observation des prises des autres métiers, notamment des chalutiers.

« Gwen : — *C'est théorique, 10 tonnes par ligneur, on voit bien que la moyenne est peut-être à... 3. (il se tourne vers L.) Steph, tu sais combien il a pêché cette année ? Une tonne. Les Hollandais, à deux à bord, 5 tonnes. Tu vois que c'est en train de s'effondrer à une vitesse, là...*

<sup>353</sup> « La riposte des artisans de la pêche », *Ouest France*, 30/12/2013 <https://www.ouest-france.fr/bretagne/la-riposte-des-artisans-de-la-peche-1830507>

L : — *Les Hollandais qu'on avait vus, là ?*

G : — *Oui, oui je les ai vus hier, 5 tonnes. Les mecs avaient fait jusqu'à 14 tonnes. Ils étaient à la ligne, eux ils pêchent à la canne toute l'année. Ils étaient autour de 9, 10 tonnes par an. Là je l'ai vu il m'a dit "5 sûr, mais 6 on n'y est pas". Et Steph, 5 tonnes l'année dernière, une tonne cette année. Donc il a vendu son bateau, terminé. Côtes d'Armor. Mais partout, hein. C'est devenu un désert. Y a plus rien. »*

On voit bien la difficulté pour le petit pêcheur armateur de son propre bateau, de revendiquer et de lutter, tant le travail de lobbying est un métier à part entière, qui implique des voyages, un savoir-faire et une connaissance des rouages politiques des commissions aux différentes échelles des décisions. Être en mer ne permet pas de constituer des arguments puissants pour obtenir gain de cause. Dans le secteur de la pêche, les colères individuelles ont également du mal à se structurer en revendications conjointes parce que les deux sociologies les plus exposées sont totalement différentes : d'une part les patrons de petite pêche et d'autre part les matelots du large. Ce sont les deux populations qui sont pourtant les plus vulnérables dans les mutations des quartiers maritimes. Ce sont également les catégories les moins représentées de la profession. Les lignes de vie, sur le plan de la représentation politique ou syndicale et sur le plan des cadrages de plus en plus contraignants de l'activité se croisent, sans nécessairement se recouvrir, mais s'impliquent mutuellement. Les petits pêcheurs armateurs de leurs navires et les matelots des plus gros armements sont les plus engagées dans le travail de la pêche proprement dite, puisque concrètement ce sont ces métiers qui attrapent, manipulent et tuent les poissons. S'il n'accèdent pas à une représentativité politique, ces profils, davantage que les armateurs terriens, sont le plus fortement touchés par les regards de la société globale sur l'activité. Ces regards penchent tantôt dans une représentation du « marin-pêcheur » en « destructeur », tantôt en « sentinelle ».

#### 4.4 Le destructeur et la sentinelle

Coincés entre la représentation traditionnelle d'une économie de cueillette « pré-capitaliste » locale et celle d'une financiarisation globalisée d'une filière productiviste, les pêcheurs professionnels doivent se constituer un capital symbolique<sup>354</sup> schizophrène. De plus en plus exposés médiatiquement, ils doivent formuler et communiquer leur écologie à mesure que se transforme leur activité.

En route terre vers un petit port du pays bigouden, un ligneur évoque le combat de Claire Nouvian, environmentaliste médiatique, dont la détermination et l'absence de compromis dans les modes d'actions a mené à de nombreuses prises de conscience et de décision à l'échelle européenne. « *Ben elle, elle était maquée avec le directeur d'Intermarché Scapêche avant, avec Tristan Douard... ça a mal fini* », me lance le pêcheur. Au-delà du caractère anecdotique de l'échange, de la brève de comptoir, cette petite phrase racontée sur le ton de la plaisanterie renvoie à un constat général de la part des acteurs de la filière, et notamment les patrons de la petite pêche : d'un côté les causes environnementales infusent de plus en plus le sens commun, et, conjointement, l'industrie réarme. Un climat d'incertitude se développe alors à partir de cette contradiction, confinant parfois au complotisme. La conscience d'un double-jeu des institutions engage les acteurs à s'imposer dans un monde social en expansion, écologiquement comme médiatiquement. Concrètement, cela veut dire que non seulement le pêcheur doit négocier sa place quotidiennement avec le non-humain, mais qu'il doit également user d'une diplomatie sociale, celle du marché en négatif, pour maintenir ou faire fructifier un capital financier et symbolique. Comme différents chercheurs ont pu le montrer à propos des pêcheurs norvégiens, inspirés par les théories de l'acteur-réseau développées par Latour et Callon, le métier de pêcheur n'est plus depuis un certain temps celui d'une relation entre un homme et un poisson, à travers une ligne et un hameçon dont dépendent une économie familiale et communautaire (Johnsen, Holm, Sinclair et Bavington, 2011). Le pêcheur doit développer des compétences d'homme d'affaires, de juriste, de comptable. Sa relation à l'animal traqué et tué est parfois mécanisée jusqu'à faire parler certains chercheurs de « robot-pêcheur » (Johnsen, 2009, Murray, 2005). Ces transformations de l'activité ont

<sup>354</sup> En reprenant la définition de Pierre BOURDIEU, le capital symbolique correspond à « n'importe quelle espèce de capital (économique, culturel, scolaire ou social) lorsqu'elle est perçue selon des catégories de perception (...) qui sont, au moins pour une part, le produit de l'incorporation des structures objectives du champ considéré » (1994, p. 161)

parfois transféré les pouvoirs, propriétés, droits et responsabilités des acteurs principaux - les pêcheurs - et de l'Etat vers le secteur privé, contribuant à intéresser aux marchés une activité traditionnellement beaucoup plus communautaire - ou « familiale » - que capitalistique. Aux investissements économiques s'ajoutent des investissements symboliques, voire moraux<sup>355</sup>.

La vulnérabilité du capital symbolique du pêcheur vis-à-vis de l'opinion globale apporte un autre élément avec lequel composer : tantôt destructeur, tantôt sentinelle experte, tantôt acteur nuisible, tantôt « espèce à protéger » ou qui doit disparaître, le pêcheur doit de plus en plus façonner une image médiatique pour poursuivre son activité. Communiquer, voire développer des actions de lobbying, peut s'avérer complexe et usant, tant les enjeux sociaux du secteur maritime sont brouillés, obscurcis et travestis sous un résumé injuste vis-à-vis de la complexité du paysage maritime. Il est difficile pour les marins, d'éduquer en effet les terriens à la compréhension de la diversité des intérêts et des dominations, quand la simple formule englobante des « marins-pêcheurs » impose la mise à plat des conflits. L'absence d'un capital militant joue en leur défaveur. De même, l'opposition aux catégories flexibles de « l'industriel » contre « l'artisanal », ou comme l'indique la Plateforme Petite Pêche « pseudo-artisanal », empêche la mise au point du regard des observateurs extérieurs à la filière :

*« Finalement, avec ses 2000 mètres de filet et ses quatre casiers, Loïc a pu rentrer avec suffisamment de poisson pour faire vivre sa famille. On ne peut qu'admirer la symbiose entre ce couple de pêcheurs-poissonniers et l'île et ses habitants, véritablement à contretemps du modèle « pseudo-artisanal » imposé depuis des décennies, contraignant les pêcheurs à pêcher toujours plus... À leur propre détriment, si on regarde l'évolution de la flotte de pêche qui a perdu plus de la moitié de ses bateaux en moins de 30 ans... »*  
(Juin 2018)

### ***Les pêcheurs dans une société « de plus en plus écolo »***

Dans un contexte de ressources déclinantes et de recompositions des marchés internationaux entre flottilles artisanales et armements français, le Golfe de Gascogne est

---

<sup>355</sup> Au sens du « militantisme moral » défini par REYNAUD (1980).

le terrain, durant la décennie 1990, de ce que l'on appelle la « guerre de l'anchois ». Les navires français sont accusés, à travers les innovations techniques beaucoup plus performantes<sup>356</sup> adoptées par les armateurs, de détruire la ressource et la flottille traditionnelle locale de pêcheurs à l'hameçon, tout en inondant le marché espagnol de leurs captures. Dans sa thèse de doctorat, le géographe Serge Laborde consacre une partie à cette guerre de l'anchois et conclut : « la réduction des flottilles n'est pas le seul changement intervenu [...] il s'est accompagné de la rupture de la solidarité professionnelle à cause de conceptions différentes du métier de pêcheur et des engins de pêche utilisés » (Laborde, 2007, p.278). Mais ces questions ne se règlent pas uniquement au sein de la profession. L'ensemble des métiers de port à terre est dépendant de cette diversification, laquelle infuse des intérêts variables en fonction des activités et des mentalités. Le 25 janvier dernier, des fileyeurs de la côte d'Opale manifestent contre la pêche électrique en imposant un blocage d'abord filtrant, puis total du port de Calais. Les marins exigent de la commission et du conseil qu'ils acceptent la demande du Parlement européen d'interdire cette activité, pratiquée par 84 navires néerlandais en mer du nord durant l'hiver. Les mareyeurs locaux réagissent en rédigeant une lettre ouverte qualifiant ces fileyeurs de « zadistes de la mer »<sup>357</sup>. Depuis quelques années, le débat public s'est, lui aussi, emparé des ces questions, à l'image de la campagne pour la suppression du chalutage profond, ou, pour citer un autre contexte agroalimentaire, les scandales de plus en plus récurrents dans les abattoirs. Des organisations comme Bloom luttent pour transformer les méthodes de pêche, en parallèle des actions de plus en plus médiatiques d'associations comme L214 au sujet de l'élevage et de l'abattage agricole. Des chercheurs, éthologues, biologistes, anthropologues<sup>358</sup>, publient de plus en plus d'études sur les comportements, souffrances et émotions des poissons. Ces actions portent de plus en plus ouvertement la question du capital symbolique du pêcheur ou de l'éleveur, du rôle social de celui qui tue pour nourrir, des modes de travail et échelles d'exploitation du vivant.

*« L'espèce à protéger en mer, c'est le marin-pêcheur », peut-on donc entendre dire*

---

<sup>356</sup> La France autorise en 1994 pour la pêche au thon, l'utilisation des Filets maillants dérivants, pourtant interdits par l'Union européenne et pouvant mesurer jusqu'à 5 kilomètres de long.

<sup>357</sup> « Lettre ouverte du Mareyage Boulonnais - Non à l'action irresponsable de zadistes de la mer » [http://www.lemarin.fr/sites/default/files/2018/01/31/lettre\\_ouverte\\_non\\_a\\_laction\\_irresponsable\\_de\\_zadistes\\_de\\_la\\_mer\\_.pdf](http://www.lemarin.fr/sites/default/files/2018/01/31/lettre_ouverte_non_a_laction_irresponsable_de_zadistes_de_la_mer_.pdf)

<sup>358</sup> Notamment Dinesh WADIWEL, Jonathan BALCOMBE, Alex JORDAN, Diana REISS, Masanori KOHDA, Donald M. BROOM, Neville GREGORY, John D. NEILSON, Stephen J. LOCKWOOD, Culum BROWN, Chloé LAUBU, Lynne U. SNEDDON.

dans la bouche d'un gros armateur de chalutiers, lors de l'annonce d'un moratoire sur le bar. Il est facile, on l'a vu, de conclure à une mise en garde contre la patrimonialisation du littoral, et contre l'accaparement des mers en réserves privées. Mais le moratoire en question est, à l'origine, le combat défendu par la petite pêche, et particulièrement par les ligneurs, précisément pour éviter de disparaître. De la même façon, l'O.P. majoritaire, Les Pêcheurs de Bretagne, poursuit un travail de communication schizophrénique consistant à mettre en avant l'image d'une petite pêche durable, tout en continuant à défendre tous type de pêches et toutes tailles de navire, ou d'armements, à l'image de ses adhérents. C'est d'ailleurs tout le travail des O.P., dont l'objectif officiel est de maintenir des situations rentables pour les exploitants adhérents. Ainsi, il n'est pas étonnant de lire dans la revue de l'O.P. le portrait d'un armateur de vingt chalutiers qui pilote sa flottille depuis un bureau, puis dans le numéro suivant le portrait d'un ligneur converti à la pêche après une carrière de moniteur de plongée, sensible aux questions environnementales et désormais pratiquant l'*ikéjime* en petite pêche. Réagissant au portrait d'un gros armateur dans le journal de l'O.P., un ligneur de la pointe Finistère s'indigne : « *la propagande ! (rires) (...) mais y a pas que là, il suffit de voir Thalassa... Eh oui, même Thalassa.*<sup>359</sup> ». Autre contexte, autre ressenti, à bord d'un chalutier du large, Gérard, le patron, déplore le « *changement de cap* » de *Thalassa*, devenant « *de plus en plus écolo* ». Dans les deux cas, pourtant en désaccord l'un avec l'autre, on observe une mise à distance des « *environnementalistes* » gestionnaires, incarnations maritimes des protecteurs de « *l'habitat de la chouette* » (Desmond, 2007, p.122). Ces derniers matérialisent un point de fuite des responsabilités, sous un rassembleur slogan - « *that goddamn bird* » (« ce satané oiseau »). Dans l'étude de Matthew Desmond auprès du Fire Department, celui-ci représente ce conflit nécessairement spéciste, puisque les travailleurs de la forêt s'indignent qu'on puisse « *mettre un oiseau au-dessus de la vie d'une personne* ». Chez les plus petits pêcheurs, il s'agit en fait d'une certaine frustration devant un conflit caricaturalement irrésolvable, entre deux manières humaines de « *gérer* » des environnements.

Sur des terrains plus exotiques, les anthropologues ont montré cet « *enchevêtrement intime* », ce « *va-et-vient constant* entre ces deux extrêmes de

---

<sup>359</sup> Le pêcheur fait référence à la diffusion du reportage faisant le portrait du petit-fils de l'armateur Jean PORCHER, évoqué plus haut.

l'Occident moderne : exploiter et protéger » (Martin, 2016, p. 57). A partir de cette contradiction, nous avons constaté la coprésence de discours et de réalités incohérentes, la plupart du temps du fait d'un dualisme nature-culture omniprésent dans les politiques environnementales provenant en majorité d'institutionnels au mode de vie urbain. Nastassja Martin, dans son analyse de la séparation d'un espace « dit naturel » qu'il faudrait « conserver » et le monde de l'exploitation, incarné en Alaska par le spectre de l'exploitation pétrolière, montre que tous deux « arrachent un monde éco-humain » aux lieux, qui deviennent « a-humains » dans le cas de réserves, ou « ravagés » dans le cas des mines à ciel ouvert. Elle reprend l'idée d'Aldo Leopold de la « matière brute » tantôt « adversaire à conquérir », tantôt « à chérir, puisqu'elle donne définition et sens à [la] vie » des travailleurs exploitant des ressources naturelles (Leopold, 1949). Il semblerait que l'incarnation de ces dichotomies soient de plus en plus séparées, zonées, identifiées et par là même opératoires, entre la vitrine de la sanctuarisation patrimoniale et la face sombre de l'exploitation industrielle. L'industrialisation, d'extraction ou touristique, tente de « nettoyer » la mer de son « bruit » (Clouette & Brugidou, 2019) pour la rendre surface d'exploitation et non de relation. « Voilà donc le rêve des gestionnaires : arrêter l'histoire », écrit Anna Tsing lorsqu'elle évoque les « paysages actifs », à l'opposé des plantations comme des forêts « nettoyées » (Tsing, 2017, p.249).

### ***Des pêcheurs visibles et invisibles pour la société***

Le marché aux poissons du terrain effectué en 2013 dans le Bronx à New York était plus contrôlé, plus monitoré, plus observé que l'ancien Fulton Fish Market de *downtown Manhattan*. Les navires de pêches, petits ou gros, sont de plus en plus suivis, observés, contrôlés. La tradition marxienne, reprise par exemple par James C. Scott dans son ouvrage *Zomia*, a montré que la domination va de pair avec la démolition des distances. La médiatisation, normative ou simplement informative, à destination des régulateurs de l'activité sur l'Océan comme des consommateurs, modifie les manières d'agir des acteurs.

De quel « monde à part » parle-t-on à l'heure du *remote (control, mais aussi sensing)* ? Le sociologue américain Timothy Pachirat reprenait en 2015 une ethnographie dans un abattoir du Nebraska et s'inspirait des travaux de Norbert Elias pour expliquer la

dynamique consistant à « cacher » non pas le sacré<sup>360</sup>, mais l'indésirable. Mise à distance et dissimulation fonctionnent alors comme moteurs du processus de civilisation. Le bateau de pêche est comme l'abattoir de Timothy Pachirat : « *a place that is no-place* », un espace de « confinement » encore plus inaccessible et invisible au reste de la société que le simple complexe industriel « caché, mais à la vue de tous ». Pachirat commence son livre par une citation de Georges Bataille regrettant la prise de distance des sociétés occidentales vis-à-vis des espaces industriels de mise à mort des animaux : « De nos jours l'abattoir est maudit et mis en quarantaine comme un bateau portant le choléra. » Quel espace saurait mieux incarner le sens de cette maxime que le bateau-abattoir qu'est le navire de pêche, *no-place* absolu, jusque pour ses travailleurs, *no land's men*, des hommes sans territoires, entre « habitat et d'aventure »<sup>361</sup>, ou dont les difficultés de territorialisation s'expriment plus que partout sur terre ? Paradoxalement, c'est la démolition des distances à l'ère du *remote* qui instaure une réalité conjointe d'un « monde de la pêche » totalement intégré sous une forme publicisée, mais aussi singulièrement « à part ».

Au Guilvinec, la partie visible d'un navire de pêche est celle d'une débarque de poisson, depuis une promenade pensée par la mairie pour accueillir des touristes, depuis des pages de réseaux sociaux. A Manhattan, alors que les abattoirs de Chelsea sur la rive de l'Hudson ont été transformés en *high line* - une « promenade plantée » en hauteur très prisée des touristes et des promoteurs immobiliers -, les ruines de l'ancien marché aux poissons de *downtown* sont conservées et transformées en lieux de mémoires, comme si le marché n'avait pas simplement été déménagé, mais avait été supprimé. De même, l'iconique marché tokyoïte de Tsukiji, après sa fermeture en octobre 2018 et son déménagement dans de nouveaux locaux à Toyosu, comporte désormais une scénographie de plateformes en hauteur pour que les touristes puissent assister à certains points clés des transactions, telles que les ventes aux enchères des thons. La vue plongeante est alors préférée à l'immersion. Ainsi placés à distance, l'ouvrier et le poisson n'en restent pas moins spectaculaires. Le marché de Tsukiji va devenir, quant à lui, un quartier touristique, avec des boutiques et des visites guidées. Les lieux vivants sont repoussés plus loin, deviennent difficiles d'accès, dans des quartiers où personne ne vit, au large des vestiges

<sup>360</sup> Selon la formule durckeimienne : « Les choses sacrées sont celles que les interdits protègent et isolent ».

<sup>361</sup> « *Parce que le navire incarne à la fois la réalisation de l'exigence d'être-chez-soi et celle de l'évasion, il est, surtout sous la forme qu'il prit au début des Temps modernes et qui lui permit d'affronter la haute mer, l'archétype de la contradiction résolue. Il met en équilibre les efforts diamétralement opposés d'habitat et d'aventure* » (SLOTERDIJK, 2008, p. 178).



d'un patrimoine aseptisé plus facilement vecteur d'enchantement (Winkin, 1998).  
L'illusion des idéaux du sanctuaire « a-humain » et d'un artisanat « résilient » au point de soutenir des rythmes et des rendements industriels semble reposer avant tout sur une seconde illusion : celle, de plus en plus difficile à soutenir, de la solidarité corporatiste d'un « monde à part » et soudé.

## Conclusion de la deuxième partie

### *Le pêcheur, du cœur du monde au monde entier.*

Dans un extrait d'entretien cité au chapitre 3, Alexis, un jeune matelot, décrivait la transition touristique du Guilvinec, et l'importance qu'avait la présence de flottilles côtières pour garantir au territoire une image de marque. Le jeune homme montrait un attachement à cette communauté de paysage, qu'il opposait à certains navires hauturiers - « *j'irais jamais sur ça* ». De même, son parcours du combattant pour trouver une « bonne place » à bord d'un « bon navire » côtier montrait l'incompatibilité du modèle en vigueur et de ses idéaux. Le parcours d'Alexis, mis en perspective avec la lutte de Gwen Pennarun pour conserver une diversité au sein des flottilles, montre que les territoires littoraux subissent des mutations industrielles dont les grands perdants sont en premier lieu les travailleurs les plus exposés, les marins en première ligne sur le pont. Paradoxalement, ce sont également ces marins qui sont exposés « partout en photo » et qui illustrent les campagnes de recrutement qui ont généré la frustration d'Alexis. C'est cet absurde ratio qu'exprime Gwen dans un extrait d'entretien :

*« — C'est de l'image, y a pas de volonté politique à vraiment aider la petite pêche. Nous, on est partout en photo, hein. Dans les discussions politiques, déjà on est moins en photo, et au fin fond des couloirs, où les décisions sont prises, on n'y est plus du tout. Si on avait le même pouvoir qu'on a en terme d'image, on serait balaise. »*

La désindustrialisation n'est qu'une façade, puisque les navires les plus touchés ne sont pas les plus puissants de l'industrie. Si les ports se métamorphosent pour accueillir de plus en plus de touristes observant des flottilles chatoyantes de petits pêcheurs de moins en moins nombreuses, les plus gros armements « *raflent les kilowatts* » pour réarmer des navires de pêche industrielle. Et ce réarmement cache lui-même une fragilité de la filière, qui reste soumise aux temporalités de court terme de l'industrie, toujours à la merci des cours des prix et du gasoil. En parallèle, la coopération maritime avoue pallier la baisse de l'activité de pêche professionnelle par un regain d'activité des « comptoirs de la mer », magasins portuaires professionnels emblématiques, qui voient un développement croissant

de leurs rayons touristiques (épicerie fine, prêt-à-porter, etc.). Cette transformation n'est pas que symbolique, elle est l'un des symptômes de ces « crises » du secteur. La place du pêcheur s'intègre à des réseaux qui dépassent de loin les ponts des bateaux. Dans la société littorale, il incarne un agent économique puissant, qui trouve une place dans l'économie régionale à travers ce modèle agroalimentaire breton si particulier : ils sont le premier chaînon d'une fresque de l'emploi, auquel succède employés de criées, dockers, mareyeurs et poissonniers, ou conserveurs et ouvriers d'usines de transformations.

La difficulté, pour les profils les plus exposés de pêcheurs, à savoir les patrons de petite pêche et les matelots du large, à revendiquer de meilleures conditions d'exercice tient à plusieurs facteurs. D'abord, leur situation professionnelle les éloigne de la terre, de la société, et par là même des instances de luttes. Ensuite, l'histoire de la pêche montre une impossibilité, pour les luttes, de se fixer en réelles institutions syndicales. Alors que différentes initiatives à l'échelle de l'Europe se mettent en place autour de figures de la petite pêche, le paysage de la filière continue de voir sa flottille artisanale diminuer et l'industrie signer de nouveaux contrats. La confusion de l'opinion terrienne vis-à-vis des enjeux maritimes est encouragée par une communication schizophrène. Les débats sur l'écologie maritime et littorale, investie massivement par le vocable de la « durabilité », restent des débats de surface desquels l'industrie capitaliste se défait rapidement pour pérenniser - c'est-à-dire pour rendre « durable » - un modèle industriel.

*« Moi si je vendais mon bateau demain, la [Nom d'un armement de grande distribution] veut l'acheter, ils en achètent quinze pareil et ils font un gros. Mais bon faut pas que les gens oublient, il faut qu'il y ait des gros bateaux, il faut juste que les gros bateaux peut-être travaillent autrement. Les choses vont pas changer du jour au lendemain, mais là, c'est pas en train de changer du tout ! »*, déclare un jeune ligueur, désabusé devant le spectacle d'une opinion qui croit écouter les intérêts d'une filière concernée par l'écologie, quand elle écoute en réalité les intérêts de grandes entreprises. La « crise » révèle ainsi un caractère opératoire pour les industriels, c'est-à-dire un terrain privilégié d'incertitudes, sur lequel asseoir une légitimité et une gouvernance. De fait, le député Louis Guédon, dans son rapport sur la compétitivité de la filière pêche de 2011, annonçait la mort nécessaire du modèle artisanal associant traditionnellement « un homme, une voix et un navire » au profit d'une financiarisation globale : « il devient indispensable de libéraliser l'ouverture du capital des armements au monde extérieur à la

pêche » (Guédon, 2011).

Pourtant ce que prouvent les luttes des petites pêches, c'est l'attachement au modèle local de société, incarné par les circuits courts, incarné aussi par le maintien d'une petite pêche quotidienne alimentant les marchés des littoraux ruraux ou iliens. A la volonté de faire du profit - présentée comme une nécessité au vu des investissements par les institutions régionales et professionnelles - s'oppose une volonté d'enracinement dans des communautés locales, très présente dans les aspirations de la jeune génération. Un retour au local et à la petite embarcation qui est aussi une « dernière chance » (Mariat Roy, 2015) de récupérer une capacité d'action, via une activité perçue comme écologique, économiquement valorisée et source de « prestige » identitaire. Mais si ces modèles sont très souvent mis en avant dans les campagnes de communication de la Région ou de la profession, ils ne sont pas nécessairement soutenus par les institutions et par les commissions d'aide, faute de garantie de rentabilités. Il faut alors se battre, et parfois modifier en profondeur sa pratique du métier pour survivre - devenir entrepreneur des luttes à travers l'activité de lobbying, ou de la valorisation touristique à travers l'activité de guide de pêche. Il y a, au centre de ces confrontations, de plus en plus fréquentes entre le terrien et le marin, la peur que la liberté du travailleur de la mer soit soumise à l'opinion publique, le risque de devoir rendre des comptes et donc de modifier ses pratiques en conséquence. Au marin « à part », on refuse de « confier » une nature sans s'assurer de son « humanité », c'est-à-dire de sa solubilité dans le modèle entrepreneurial et gestionnaire, de sa « modernité » : *« La forêt déshumanise ; leur comportement supposé d'ivrognes bagarreurs semble le prouver. Ils doivent alors devenir honorables s'ils veulent pouvoir répondre aux inquiétudes formulées par l'opinion publique quant à son environnement. Si les forêts sont les ultimes poches de nature, il est hors de question de les confier à des "Sauvages". Et quoi de plus moderne qu'un entrepreneur ? »* (Schepens, 2005).

Le modèle entrepreneurial devenu « rêve du riche comme du pauvre » (Tsing, 2013, Pun, 2015) implique une évolution du concept de « monde à part » de la pêche vers celui d'un conglomérat de nouvelles formes d'individualités professionnelles. Nous sommes donc face à une contradiction : en parallèle du maintien très fort de cultures professionnelles homogénéisantes, figées dans des discours patrimoniaux, le secteur de la pêche a besoin de voir cette diversification. Le développement du capitalisme industriel s'arrange ou

trouve intérêt dans des profils non plus aliénés, mais convaincus qu'ils travaillent « pour eux-mêmes », qui offrent au patron, à l'acheteur, « une part d'eux-mêmes ». Dans ce contexte, les cultures professionnelles, et les caractéristiques identitaires - masculinité hégémonique, technicité manuelle, écologies productivistes -, se recomposent vers des profils qui pourraient paraître plus diversifiés, dans la mesure où les marchés fonctionnent aussi par la concurrence et donc par la diversification. « Notre société est fondée sur une culture de l'artisanat, l'accomplissement de soi par les arts et les lettres et le don de soi » (Van de Velde, 2017). Le cas de nombreux jeunes matelots qui viennent à la pêche pour s'accomplir dans cette « culture de l'artisanat » mais qui peinent à combler leurs attentes sous les traits des rythmes industriels, montre que la marchandisation du secteur primaire vers un modèle néo-capitaliste amène des mutations parfois contradictoires. Au centre de ces transformations, réside une autre notion que celle de « crise » ou d'« artisanat » évoquées dans cette partie : celle de « liberté ». Qui est libre, et comment être libre à la pêche ? Quel est le sens, selon les acteurs de la filière, de cette « liberté » qu'est censé procurer le métier de pêcheur ? C'est ce que nous étudierons en troisième partie de la thèse pour poursuivre notre analyse de la diversité d'un monde pleinement parcouru par les enjeux de la société globale et globalisée.



### Troisième Partie :

*« Y a pas vraiment de limite en fait »*

*Libertés et enfermements à la pêche*

« *Homme libre, toujours tu chériras la mer* »  
(Charles Baudelaire, *L'homme et la mer*, 1857)

Un certain nombre de groupes privés Facebook réunissent des marins-pêcheurs qui partagent différentes images ou vidéos d'embarquements, des annonces d'offre d'emploi, qui lancent des conversations sur les réglementations ou bien simplement qui publient des messages pour souhaiter une bonne pêche à leurs collègues. Sur l'un de ces groupes, j'ai remarqué un montage photographique partagé plusieurs fois par différents membres de différents groupes. La phrase « *Homme libre, toujours tu chériras la mer* » y est inscrite en écriture cursive, sur une photographie retouchée représentant un horizon au crépuscule. Cette citation de Charles Baudelaire issue des *Fleurs du mal*, ici partagée sans mention de l'auteur, retranscrit le sentiment de liberté que procure l'absence de limites, particulièrement bien représentée par la navigation. Régulièrement sur le terrain, les marins-pêcheurs se disent fortement attachés aux défis de l'indépendance et de la concurrence, quand bien même ces deux notions renforcent aussi à une certaine précarité.

C'est un constat similaire que fait Anna Tsing au contact des populations de cueilleurs de champignons : « *La liberté des champignonneurs avait quelque chose de précaire et échappait à toute rationalisation. Elle était performative, variait selon les communautés, et se montrait en perpétuelle effervescence.* » Pour Anna Tsing, les cueilleurs de champignons se sentent plus libres, d'une certaine manière plus « vivants ». Les raisons que trouve l'anthropologue à ce sentiment sont diverses, notamment le fait d'être dans la « nature » et le fait d'avoir l'impression de ne pas être totalement soumis à un patron dans leur pratique de la forêt. Dans les ruines du capitalisme, dont l'incarnation écologique prend parfois le nom « d'anthropocène », la cueillette et la chasse renvoient à une certaine expérience du monde. Ces travailleurs sont à la fois en décalage avec les écosystèmes classiques du travail, à travers l'expérience d'une certaine forme de « liberté », et fortement imbriquée dans des réseaux d'échanges, de dépendances et d'enfermements propres au capitalisme globalisé. Entre champignonneurs et pêcheurs, ces expériences du monde se rejoignent parfois, arpenteurs d'un *open space* entrepreneurial qui recoupe et renferme l'idée de « Nature ». C'est cette dualité irréconciliable qu'évoque



un ligneur de 30 ans du nord du Finistère en entretien :

« — Ben, moi je retrouve le plaisir de la pêche quand je vais aux champignons, quand je vais à la pêche à pieds avec ma fille. Et si on vivait dans un milieu assez sauvage pour pouvoir chasser sans un gilet orange et lâcher des feux d'ampoule, je le ferais aussi, quoi. Malheureusement... c'est plus le cas. Mais après je pense que je préfère quand même la pêche parce qu'on a peut-être une plus grosse dose d'adrénaline quand même en mer, que en maraîchage quoi. On a des vraies sensations, de... d'adrénaline quoi, que le chasseur y a trois mille ans devait avoir exactement la même montée d'adrénaline, quoi, quand on est dessus. On est possédés, quoi, c'est vraiment une sensation incroyable, quoi. »

Comme pour les cueilleurs cosmopolites d'Anna Tsing, le paysage professionnel maritime est assailli de fantômes. Fantômes des collègues, amis, proches péris en mer, fantômes des animaux et des éléments auxquels il faut toujours prêter attention et « résister », avec lesquels il faut « négocier » pour ne pas chavirer, mais aussi fantômes des « formes de pouvoir qui s'infiltrèrent dans le travail quotidien ». Nous enregistrons l'entretien avec le ligneur du Finistère nord cité ci-dessus à peine deux mois avant que son bateau ne coule dans le dédale de roches qu'est la mer d'Iroise. « Libre/hanté, deux faces d'une même expérience » écrit l'anthropologue américaine évoquant son terrain de « traque, de survie et de virilité ». L'absolue vulnérabilité des marins en mer a forgé des cultures professionnelles qui valorisent l'autonomie parce qu'elles n'en ont pas le choix. Si un homme se blesse à bord, le seul recours est « d'appeler Toulouse » c'est-à-dire la centrale d'appel médical à Terre, qui guidera ensuite le capitaine dans les soins à apporter à l'homme d'équipage, dans une solitude maritime de plus en plus importante, puisque les flottilles s'évaporent à mesure que les capitaux se concentrent.

Après une analyse du contexte de « crise » en deuxième partie, la troisième partie de cette étude s'intéresse au rapport à la liberté, aux enfermements et aux larges, pour mieux recentrer la focale en quatrième et dernière partie de la thèse à l'échelle des corps eux-mêmes. Avant d'interroger les relations entre fantômes de marins et corps de marins, il convient ici de dégager les modalités d'apparitions des spectres, les mutations sociales et politiques des vocations marines, les choix et les rêves des derniers chasseurs-cueilleurs encore nourriciers d'un occident paradoxal, d'un côté emporté dans la fuite en avant d'une industrie productiviste, et entretenant, de l'autre, l'imaginaire traditionnel d'un métier

communautaire qui ne pourrait s'accorder au capitalisme.

Malgré l'institution d'un modèle industriel et productiviste à travers le modèle halieutique chalutier, « l'indifférence à l'égard du contenu de son travail » et « l'abandon de tous les préjugés de vocation professionnelle » sont des dynamiques qui semblent irréalisables à bord des navires des flottilles bretonnes. Si Pierre Bourdieu rappelle à la fois que ces conditions, qui permettent d'occulter « la vérité objective du travail comme exploitation » (Bourdieu, 1996), sont finalement très rarement réunies et que l'auto-exploitation se développe favorablement dans un système qui autorise en fait l'aménagement de marges de liberté, voire que la « liberté de jeu » est parfois la condition même de l'exploitation<sup>362</sup>, la pêche garde en elle une tradition singulièrement en décalage avec les logiques capitalistes. L'instauration d'un cadre productiviste et la conceptualisation des prises en termes de stocks « gérables », « exploitables », modifient certes grandement le rapport des pêcheurs à leur travail et clive l'habitus dans le contexte d'une « usinisation ». Mais il serait injuste de voir dans la valorisation constante chez les pêcheurs de la « liberté » et de « l'aventure », l'effet unilatéral d'un management d'armement qui vampiriserait ces « résistances » aux raisons d'être capitalistes pour en faire des contributions à leur auto-exploitation. De la même manière qu'il y a une « infrapolitique » à ne pas négliger en négatif de toute domination, il y a un enjeu central à déconstruire ce que recourent chez les pêcheurs les différentes manières dont s'agence le ferme attachement à faire de ces « marges de liberté » l'essentiel du paysage travaillé. La pêche paraît être un monde professionnel dans lequel la censure « inhérente à la fonction occupée », ou « incorporée », est soumise autrement que dans les autres mondes sociaux au miroir coercitif, ou « discipline ». D'où l'impression d'une perte de sens, commune aux anciennes générations comme à la nouvelle, dans la transformation d'un modèle de capture aléatoire vers un modèle de production normalisé, systématisé, surveillé, et soumis à l'importance toujours plus grandissante du marché.

« *C'est un métier ou t'es libre, peut-être. Plus libre qu'ailleurs, peut-être* », me disait un matelot en entretien avant de conclure : « *y a pas vraiment de limite en fait* », faisant écho au texte de droit classique de Grotius *De la liberté des Mers*<sup>363</sup>, qui énonçait

<sup>362</sup> BOURDIEU écrit également : « Parfois les gens peuvent transformer la position de manière à ce qu'elle soit conforme à leurs dispositions - et c'est un facteur important de changement dans le monde social. »

<sup>363</sup> Les citations du texte de GROTIUS dans la présente thèse sont faites en référence à « Dissertation de Grotius sur la liberté des mers » traduite du latin, avec une préface et des notes, par A. GUICHON DE GRANDPONT, Paris, 1845. En ligne sur Gallica :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k55486122/f48.item.r=GROTIUS.langFR.zoom>

en 1609 que la nature même de l’océan « immense, infini (...) sans autre borne que le ciel », rend ridicule l’idée de se l’approprier en termes de propriété<sup>364</sup>. « *L’océan possède plus véritablement qu’il n’est possédé lui-même* », d’autant que pour le juriste moderne, le dépeuplement des espèces traquées, tout à fait envisageable dans les forêts et rivières par l’habileté et l’acharnement des populations locales de pêcheurs et chasseurs, « *n’est point à craindre pour la mer* », du fait de son impensable immensité : « *La pêche en mer est libre car il est impossible d’en épuiser les richesses* ». La reconnaissance de « communs » et le mythe des ressources inépuisables seront repris et remis en débats dans le second XX<sup>e</sup> siècle au regard de la surexploitation industrielle des ressources naturelles. Au rang de cette surexploitation les diagnostics font se côtoyer les poissons, le bois des forêts, ou encore les combustibles fossiles, accentuant encore plus l’analogie entre l’ouvrier de l’extraction minière et le pêcheur. Ce dernier, du fait des politiques de gestion des stocks et des progrès scientifiques dans la modélisation des dynamiques de population, est passé du statut de « chasseur » à celui de « moissonneur », tandis que le poisson passait du statut de « proie » à celui de « récolte » dont la productivité pouvait être optimisée (Bavington, 2010<sup>365</sup>). En Bretagne, le stock de coquilles est ainsi totalement géré par ce qui s’apparente à des semis, votés chaque année, et déposés sur des « gisements ». L’illusion d’une gestion « *from land to sea* », très liée au dualisme nature/culture impliqué par le rapport industriel au vivant, a énormément modifié l’activité. L’habitus du marin-pêcheur s’est constitué dans des pratiques où les normes (juridiques, écologiques, professionnelles) étaient entretenues dans le flou d’une infinie ressource incarnant le « sauvage », notion encore aujourd’hui au cœur des nouveaux outils du marketing néolibéral que représentent les écolabels. La victoire sur ce « sauvage » ne passe cependant plus par un débarquement du rare ou du monumental, mais plutôt par l’intuition prométhéenne d’une régulation de

<sup>364</sup> On retrouve cette idée classique régulièrement invoquée dans tous les milieux maritimes, à l’image de la polémique très récente au départ de la Route du Rhum, et la dénonciation par le navigateur Thibault VAUCHEL-CAMUS de la privatisation de certaines zones maritimes par l’organisateur OC Sports : « La mer est, par définition, un domaine public, gratuit et inaliénable » exprimait-il après la décision de l’entrepreneur de faire payer l’accès au nord de la course le jour du départ.

<sup>365</sup> « The identities of both cod and fishing people ‘as well as the relationship between the two’ had been radically transformed (HOLM, 2001, p. 10). The birth and development of cod fisheries management (...) up to the modern bio-economic models had occurred in tandem with industrial modernization. (...) The cod had changed, too. Before the advent of fisheries management, cod were understood as a free species embedded in an uncommodified common ocean—nobody owned codfish until they were hunted down and pulled onboard a fishing vessel. After the spread of population thinking, the development of bio-economic models, and the establishment of the 200-mile EEZ, cod became members of large swimming inventories whose current and future number could be assessed onshore and allocated as biomass to fishing operators long before they were actually killed by a fisherman or they had spawned in the actual ocean. » (BAVINGTON, 2010)

bancs d'animaux, comme s'il s'agissait de champs de céréales. Jusqu'à très récemment, une politique du trophée était en effet valorisée de manière officielle et officieuse, sur le pont comme sur le quai du retour de pêche. La récente disparition de la tradition des rubans bleus, récompenses locales des débarques les plus grosses de l'année, reflète bien cette évolution de la question de la liberté. « *C'était plus physique avant mais aujourd'hui, c'est difficile du fait des contraintes administratives. On ne pêche plus ce que l'on veut mais ce que l'on nous impose* » déclare Daniel Lejuez à un journaliste de Ouest France qui rappelle son palmarès de ruban bleu 1987, 1120 tonnes<sup>366</sup> - « *Ça n'a jamais été égalé !* ». On pourrait penser que l'évolution du champ vers plus de prévention des risques, vers l'installation d'instruments de mesures des captures pour gérer les ressources, vers l'installation de capteurs (caméras sur les pont, balises...), ou de processus (visites régulières d'halieutes, d'inspecteurs, de policiers de tous pays) incarnant une coercition constante, installerait un décalage entre habitus et position, puisque le sel de la « liberté » est supprimé en même temps que « l'aventure » régulièrement invoquée vis-à-vis de l'expérience de l'océan, lui-même de moins en moins « grand inconnu ». Cependant, ce n'est pas l'activité de pêche elle-même qui se trouve en décalage, et ce malgré les menaces que représente l'évolution, dans l'opinion, des images associant industrie de pêche et destruction environnementale. Ce sont les conditions et le cadre d'exercice qui est en décalage. En d'autres termes, le marin-pêcheur se pense toujours aussi libre d'exercer son habitus car il « aime » sa position (qui recouvre davantage l'activité que la norme) ruban bleu, en l'occurrence ici son métier et son rapport au temps : le fait de sortir en mer toute l'année, de ne pas compter ses heures, de faire des quarts et virer du matériel pour attraper du poisson sans relâche, en l'immersion dans le milieu marin.

Mais les évolutions impliquent des conflits de générations : les aspirations des plus jeunes s'opposent à l'ethos économique du modèle agro-alimentaire breton, tandis que la « crise » généralisée crée chez les anciens un « effet Don Quichotte » (Bourdieu, 1997), au sein duquel se mêle nostalgie d'une euphorie des résultats productivistes à court terme et dégoût devant ses résultats à long terme - la ruine de structures industrielles et le contrôle de plus en plus fort d'institutions terriennes sur les activités. Cette perte de sens des activités que ressentent les plus anciens au contact des diagnostics et dispositifs des gestionnaires trouve une incarnation dans un habitus clivé, dans des contradictions

---

<sup>366</sup> <https://www.ouest-france.fr/normandie/cherbourg-en-cotentin-50100/dans-la-famille-lejuez-la-peche-pour-passion-5487845>

déchirantes en termes non seulement d'identité, mais de mode de vie. « *Il faut bien pêcher* » fonctionne alors tantôt comme le slogan de cette « obéissance libre » aux injonctions incorporées à travers notamment les rythmes de vie de la génération ayant grandi avec l'installation du productivisme, tantôt comme une échappatoire, lorsqu'il recoupe le style de vie « traditionnel » du marin, la mobilité, l'aventure, le contact quotidien avec le milieu naturel. La pêche attire une nouvelle génération de marins, mais les rythmes qui caractérisent le monde professionnel qu'est devenue la pêche productiviste n'ont plus pour eux de raisons d'être. La nouvelle génération n'obéit pas à ces rythmes, tout simplement parce qu'une partie croissante de la population n'y croit pas ou plus<sup>367</sup>. D'où un décalage, parfaitement observable dans le *turnover* de cette nouvelle génération. Cette dernière est sensible à l'apprentissage de techniques de pêche, ou de connaissances ichthyologiques sur les comportements des poissons, à l'exaltation de la traque, aux belles prises, aux ponts remplis à ras-bord de caisses de poissons - *a fortiori* parce que « *bien pêcher* » est aussi synonyme de bon salaire ensuite et que toute respiration financière est bonne à prendre dans l'étouffement généralisé du précaire contemporain. Rappelons d'ailleurs avec Anna Tsing que « la liberté n'a pu mobiliser les pauvres qu'en libérant les conditions de vie américaines de tout espoir d'emploi » (Tsing, 2017). Mais les discours qui vantent ces hauts revenus pour recruter ne font pas illusion auprès des jeunes pêcheurs, pour qui les rythmes endurés par les générations passées paraissent absurdes peu importe le salaire. Le travail nourrit d'autres fins que ceux des seuils de rentabilité des navires. Les marins d'aujourd'hui rappellent d'ailleurs beaucoup plus volontiers que les « anciens » que les navires sont aussi des entreprises, et les armateurs, capitaines, marins, des chefs d'entreprises, des patrons, et des travailleurs. C'est sans doute également parce que ces navires incarnent effectivement beaucoup plus qu'avant un rôle économique, et de moins en moins un rôle communautaire. La gestion de la pêche comme une « production », ou comme l'extraction capitaliste de ressources, ainsi que la surveillance accrue des gestes des marins, grignotent une certaine « aventure », en même temps qu'elles désincarnent les relations du marin à ses environnants. La liberté, dès lors, passe par d'autres voies, d'autres styles de vie, que celle de la carrière (et de la vie) passée en mer, tout en restant fortement associée dans les aspirations des nouveaux marins, aux activités fondamentales

<sup>367</sup> « Ce n'est pas "je crois que j'ai à obéir" ; c'est "j'obéis avant de m'être demandé si j'avais à obéir parce que l'obéissance allait de soi et que, d'une certaine façon, le corps socialisé a répondu à l'injonction qui lui était adressée. » (Bourdieu, Cours du 22 mai 1986, in *Sociologie Générale* tome 2, p 953.)

de la pêche : la traque et la navigation.

Ce déficit de sens au travail n'est pas caractéristique de la pêche, et s'observe dans bien d'autres mondes professionnels à l'heure du néolibéralisme - postiers en grève frustrés qu' « on ne donne plus de sens à [leur] boulot ! »<sup>368</sup>, anciens salariés de Goodyear indignés devant leurs entreprises « à qui [ils ont] donné [leurs] vies »<sup>369</sup>, etc. Plusieurs travailleurs de la terre ont écrit sur l'impossibilité de lutter contre les dynamiques anéantissant le modèle d'indépendance et d'autonomie paysanne, en revenant sur l'histoire d'une assimilation par « modèles ». Yannick Ogor parle ainsi du paysan « éternel » des années 1930, puis « moderniste » dans les années 1960 et enfin « écologiste » aujourd'hui, profils qui répondent systématiquement aux besoins de l'industrie agro-alimentaire et ses propres mutations. La normalisation favorise la concentration des capitaux et la diminution du nombre de producteurs, en supprimant les marges d'une profession hétérogène. Pour se libérer de ces « vies administrées » et de cette condition violemment prisonnière de « la société bureaucratique »<sup>370</sup>, Xavier Noulhianne propose de vivre à côté des normes et des certifications, retrouver la solidarité qui caractérise les communautés villageoises sans concéder de terrain à ces médiums industrialisant les rapports de confiance entre consommateurs et producteurs, lesquels anéantissent la relation entre ces deux groupes (Noulhianne, 2016). Les normalisations hygiénistes généralisées à toutes les exploitations peu importe leurs différences, les certifications et les éco-labels qui paraissaient garantir une certaine autonomie dans la production à leurs débuts, masquaient en réalité une certaine dépendance aux systèmes commerciaux, notamment de grande distribution, aux banques, au Bureau Veritas, aux assurances<sup>371</sup>... Yannick Ogor quant à lui appelle à « *construire des communautés de confiance qui assumeront collectivement l'illégalité* » (Ogor, 2017). Patrick Bresnihan a très bien étudié ces processus dans le milieu de la pêche britannique, notamment en repérant comment une gouvernance néolibérale était orchestrée autour de différentes politiques d'écroulement produisant des

<sup>368</sup> Entretien avec Gaël QUIRANTE, militant syndical et postier dans *l'Humanité*, Mercredi 10 octobre 2018.

<sup>369</sup> France Culture - Les Pieds sur Terre, Les anciens de Goodyear, que sont-ils devenus ? - <https://www.franceculture.fr/emissions/les-pieds-sur-terre/les-anciens-de-goodyear-que-sont-ils-devenus>

<sup>370</sup> En mai 2017, le paysan Jérôme Laronze est abattu par des gendarmes de trois balles dans le dos suite à un harcèlement judiciaire et administratif de plusieurs mois. Il refusait de se plier aux contrôles de traçabilité.

<sup>371</sup> Se référer à l'histoire faite par ces auteurs de l'intégration du bio aux systèmes industriels de production et de distribution, ainsi qu'aux mesures de sélectivité. L'ironie étant que l'industrie se retourne ensuite le moment venu vers les récalcitrants aux processus de sélection et autres modèles de gestion hygiénistes, pour récupérer un minimum de diversité, préservée par des actes, donc, non seulement illégaux, mais marginaux par rapport aux matrices du productivisme.

gagnants et des perdants au sein des flottilles : le système des quotas, la responsabilisation au travers du projet « Zéro rejet », ou encore la compétition pour les certifications demandent aux pêcheurs une posture entrepreneuriale pour ne pas disparaître (Bresnihan, 2018). Il existe des règles « coutumières », qui ne sont pas suivies comme la loi « édictée » est obéie. Pour les pêcheurs, c'est dans les failles du cadre légal que se trouvent les résidus d'une culture maritime libertaire. Ces éléments (godaille\*, embarquements non déclarés, tout élément d'un « travail à côté » (Weber, 2009) ou d'un « non-travail » (Barel, 1984), c'est-à-dire une « autre manière de travailler et de produire »...) résistent à s'effacer, malgré le contact d'une administration de moins en moins communautaire.

Ce caractère communautaire était également synonyme, dans le secteur de la pêche, de tradition familiale. On trouve d'ailleurs encore aujourd'hui de nombreux navires baptisés du nom des enfants du patron-pêcheur. Certains noms étranges, aux sonorités exotiques pour les touristes observant la débarque depuis le quai, sont en fait les assemblages euphoniques de syllabes prélevées dans les noms des enfants des patrons. Cette tradition montre bien l'attachement à l'activité d'une pêche « artisanale », que d'autres appellent plus pertinemment « familiale ». L'engin de pêche porte le nom de ceux que l'on aime le plus au monde sans pour autant les voir grandir car le métier impose des temporalités et des éloignements difficilement conciliables avec une vie de famille. Le marin-pêcheur trouverait dans la nécessité de cet éloignement, une certaine forme de liberté, même si cet éloignement est parfois reconstruit par un regard terrien, urbain, bourgeois, ou pour le caractère poétique de certains stigmates sociaux<sup>372</sup> - ce serait ceux qui « *partent pour partir* »<sup>373</sup>-. La nouvelle génération paraît alors en décalage avec ces pratiques, sans doute aussi parce que l'exercice de la pêche ne recoupe pas ses dispositions, acquises après la transformation des conditions de vie bretonnes au second XX<sup>e</sup> siècle, entre décloisonnement des campagnes et des littoraux, innovations techniques au sein des exploitations et des navires, mais aussi fragmentation d'un monde

<sup>372</sup> Voir en Annexe « Conditions de travail », l'article de Ouest France (Fig.2) revenant sur un fait divers bigouden, de violences familiales, puis de violences contre les forces de l'ordre de la part d'un jeune mécanicien embarqué à la pêche. « *Il n'y a plus qu'en mer que je me sens bien* » surligne l'article en citant le jeune homme, avant de conclure sur son envoi en prison. Le confinement au tragique de ce type d'histoire se concentre sur une inadaptation essentialisée (et donc une culpabilité existentielle du marin-pêcheur qui n'appartient plus au règne terrestre et à ses codes) en occultant - ou dans cet article en passant très rapidement, et presque pour renforcer les stigmates du personnage brossé, sur les conditions sociales qui conduisent à l'expression de la frustration, de la misère et de la violence. Voir en quatrième partie les paragraphes que la thèse consacre à la place des drogues dans le monde de la pêche.

<sup>373</sup> BAUDELAIRE, *Les Fleurs du Mal*, 1857.

professionnel de plus en plus incertain et intérimaire, et montée des écologies attentives aux environnements<sup>374</sup>. Les difficultés financières et administratives rencontrées pour s'installer à son compte et la pénibilité du travail de matelot paraissent de plus en plus insurmontables pour les marins de « vocation » comme pour ceux de l'indécision, « mal dans leur position », écumes des services publics de l'emploi en mal d'horizons à offrir. Si les héritiers des gros armements reprennent parfois les entreprises rentables de leurs pères, la plupart des fils de patrons s'orientent vers des études supérieures et terriennes. Les impératifs de surproduction ne trouvent plus autant de suffrages que par le passé. Les enfants de marins, dégoûtés par les conditions de vie de leurs parents, s'orientent vers d'autres carrières, qu'ils soient encouragés par l'embourgeoisement économique ou désabusés devant les blessures de leurs pères. « Mal dans sa position », mais aussi parfois, pour renverser ce paradigme bourdieusien qui insiste sur la souffrance, bien (ou en tout cas, mieux) dans sa situation, la nouvelle génération ne peut donc s'empêcher de tourner (*turnover*) et par là même d'inventer de nouvelles manières de « travailler ». En renversant le problème, on peut aussi saisir une autre réalité de la normalisation et des enjeux pour lesquels une opposition s'exprime - voire s'organise dans la lutte contre cette dernière : la dépossession du métier de pêche au profit d'une activité d'intendance administrative va à l'encontre du mode de vie traditionnel, partout revendiqué au sein de la communauté par ces signes communautaires, familiaux, mais surtout maritimes. En dehors des noms des enfants de marins, les noms des navires sont aussi marqués par le goût pour l'errance exploratoire, des noms d'atolls pacifiques, des noms d'animaux mythologiques des abysses, des noms de vagues à l'autre bout du monde que l'on rêve de (re)surfer, des noms de vents exotiques, des espaces imaginaires et concrets d'éloignement paradisiaques et transocéaniques, résumés par le nom du navire commandé par le doyen de la flottille des ligneurs d'Audierne : « L'Aventure ». Tout comme les paysans revendiquent l'irréductible évidence de rester des travailleurs de la terre, les pêcheurs revendiquent leur qualité de travailleurs de la mer, de marins naviguant et de chasseurs d'animaux. Le paradoxe soulevé par Jean-René Couliou concernant la difficulté croissante pour les jeunes pêcheurs à accepter l'éloignement alors que les techniques de communication ne feraient que s'améliorer (Couliou, 2010) réside probablement dans le contexte de « décloisonnement » lui-même, c'est-à-dire dans le fait que la pêche perd son caractère d'aventure par la

---

<sup>374</sup> Voir à titre d'exemple la médiatisation récente des travaux de Donna HARAWAY ou de Anna TSING.



surveillance terrienne et la gestion croissante d'une activité maritime. Aller en mer, pour la jeune génération, n'est plus séduisant s'il s'agit simplement d'embarquer sur une usine flottante de l'agroalimentaire breton, loin de tout sauf des objectifs de rendements, d'incarner la « foule immense d'instruments bipèdes, sans liberté » (Sieyès, 1985, cité par Castel, 2001). « L'aventure », en effet, prime sur la « carrière », la navigation et les surprises sur la routine ouvrière de l'usine. En cela les jeunes marins issus de chemins de vie totalement étrangers à la mer mais fourmillants déjà d'expériences, qui se retrouvent engagés à la pêche à l'un des carrefours de leur vie sans pour autant avoir comme « projet » de « finir pêcheur », perpétuent cette identité, incarnent cette réunion, à la pêche, de « ceux pour qui partir est une vocation... .. ou une libération » comme l'écrivait le capitaine Jean Recher, « ceux que seule la terre, et surtout pas le petit bonheur dénué d'aventure qu'elle enfante - ne peut satisfaire (...) Tous les imaginatifs, les atypiques, les mal-aimés, ceux qui cherchent sans cesse "ailleurs" ce qu'ils pressentent : un monde à leur mesure » (Recher, 1977)<sup>375</sup>.

---

<sup>375</sup> Ici, le romanesque de la typologie sociale fait écho aux clichés de la sociologie empirique des médecins du XIX<sup>e</sup> siècle. Charles-Polydore FORGET écrivait en 1832 à propos de la vocation du marin : « Il lui faut (...) un goût décidé pour le métier de la mer, il faut qu'il soit étranger à toutes ces nuances de sentiment qui nous attachent au foyer paternel, à la famille, aux douceurs d'une vie abondante et paisible ; son âme, dominée par des motifs de curiosité, de gloire, de fortune, ou même par un besoin instinctif d'impressions fortes, doit courir au devant de ces péripéties violentes et continuelles dont est semée la carrière du navigateur. » En revanche, le médecin estime ensuite que seuls 10% des marins retiennent ces caractéristiques, et que le reste ne sont que de « victimes vouées aux tristes exigences du besoin ou à l'empire aveugle de la politique des nations » (1832, p.116).

## Chapitre V

### Contraintes et autonomie

---

**L'**Océan, territoire « de rigueur et de liberté »<sup>376</sup>, est de plus en plus quadrillé, surveillé, inspecté. Le secteur halieutique est particulièrement affecté par ces transformations, du fait de l'urgence de répondre aux dégâts de la surpêche par des mesures de protection. Les quotas, zones, calendriers, sondeurs, balises, transmetteurs, viennent enrichir le quotidien de pêcheurs habitués parfois à naviguer « sans rien dans les mains ni dans les poches »<sup>377</sup>. Le chapitre 5 aborde la problématique de l'attachement à une liberté qui recouperait la notion d' « autonomie » dans le secteur professionnel de la pêche. Cette autonomie paraît menacée par la surveillance accrue des activités marines, à travers des réglementations et avancées technologiques qui gagnent du terrain sur la « liberté » des activités du marin au large. Il s'agira aussi d'analyser le rêve omniprésent en école de pêche de « devenir patron », et de nuancer les idéaux capitalistes en les confrontant aux aspirations que recoupe « le goût du large » de la nouvelle génération.

Ce chapitre montre que, devant ces mutations spatiales et juridiques, tous les types de pêche et tous les marins ne sont pas égaux en fonction de leur taille. Si les pratiques des marins-pêcheurs des anciennes générations sont perturbées, l'aventure que représente la pêche survit néanmoins à la normalisation et à la solitude de plus en plus grande qui frappe les travailleurs des flottilles. Les nouveaux outils encourage une augmentation de la capacité de contrôle mais peuvent aussi permettre une immersion différente dans le milieu,

<sup>376</sup> L'Océan, et l'ouverture des horizons, renvoie à un territoire de liberté - « espace de rigueur et de liberté » écrivait Victor HUGO. Le flou dans la mise en application des normes établies sur ce « commun » antinational, s'incarne dans des expressions, telles que « prendre le large », mais aussi dans des situations directement concrètes d'enfermement et de privation de liberté : c'est par la mer que l'on s'échappe des îles-prisons, du château d'If à Rikers. Mais les questions d'exploitation de ressources, ou d'exploration scientifique engagent des enjeux de propriété, de hiérarchie dans les savoirs et dans les droits : les zones, les quotas, les juridictions imposent aux marins la tenue de comportements spécifiques sur l'eau. Cependant, une lettre de course n'a jamais aboli la piraterie. Les anecdotes portuaires, impossibles à retranscrire ici pour des raisons évidentes qui touchent tout ethnographe, fourmillent de cas de débarquements illégaux, de dépassements de quotas, et ce malgré l'obtention de licences de pêche par des acteurs ayant parfois commencé leur carrière uniquement par le braconnage.

<sup>377</sup> L'expression de Bernard KOEHLIN sert de titre à sa recension du *We, the navigators* de David LEWIS, qui s'intéresse aux modes de la navigation « classique » dans le Pacifique c'est-à-dire en fonction des cycles journaliers et des étoiles (1972).

constitutive de l'appel du large. Nos observations montrent que ce goût pour l'aventure du large s'incarne encore fortement dans les aspirations des plus jeunes pêcheurs, qui revendiquent l'héritage d'artisans embarqués et qui valorisent encore fortement un statut de « patron » recoupant davantage la représentation du capitaine que du chef d'entreprise. L'importance du pêcheur comme participant de communautés plutôt que de relations marchandes est revendiquée. La recherche d'autonomie prime également sur les autres avantages que le métier de la mer offre, et notamment la possibilité de gagner de l'argent, pourtant systématiquement mise en avant par les institutions pour séduire les bassins de recrutement. La nouvelle génération n'aspire pas à faire du chiffre, mais rêve de naviguer là où d'autres ne vont pas, dévorés par l'inconnu<sup>378</sup>. La poursuite de cet idéal d'aventure, mais aussi communautaire, se heurte à un secteur de plus en plus réglé, observé, contraint par des exigences de rentabilités.

### 5.1. L'aventure de la pêche : entre les normes et les écrans, une solitude s'installe ?

*« Il s'agit de l'Océan, que l'antiquité appelle immense, infini, père de toutes choses, et sans autres bornes que le ciel (...) l'Océan qui, de ses flots tumultueux entourant de partout la terre, cette étroite demeure du genre humain, ne peut être contenu ni renfermé, et possède plus véritablement qu'il n'est possédé lui-même »*

Hugo GROTIUS<sup>379</sup>

**F**rustré par les conditions de sa traversée de l'Atlantique en cargo, Henri Michaux imagine en 1929 que les navires auraient, un demi siècle plus tard, des propriétés relationnelles avec le milieu marin. Dans *Ecuador*, il s'adresse avec colère au cargo qui le fait voyager : « *Boskoop ! Grand aveugle qui traverses l'Atlantique. On serait dans un sac, ce serait pareil. On comprend que beaucoup de bateaux finissent au fond de l'eau. C'est ce qu'ils méritent. (...) Toujours se mettre au dessus de la Nature, jamais dedans* »<sup>380</sup>.

<sup>378</sup> L'expression de Xavier GRALL sert de titre à un film de Séverine VERMERSCH retraçant les souvenirs de marins.

<sup>379</sup> *The Freedom of the Seas, or the Right Which Belongs to the Ducth to Take Part in the East India Trade* (1608), ed. James Brown Scott, traduction Ralph van Deman Magoffin, New York, Oxford University Press, 1916, p37 - cité par Allan SEKULA, *Fish Story*.

<sup>380</sup> Henri MICHAUX ajoute : « *Dans moins de cinquante ans tous les bateaux seront munis d'appareils vous*

Malheureusement pour les aspirations du poète à partager les rêves des algues, les avancées technologiques ont continué de réduire la riche immensité de l'océan non pas en ouvrant le champ des relations vers le sous-marin, mais en permettant celui des communications à distance. L'humain qui se confronte au maritime reste seul dans l'immensité, mais il semble de plus en plus « seul ensemble » (Turkle, 2011)<sup>381</sup>. L'inertie terrienne du monde continue à favoriser la vue de l'aigle sur l'immersion et la mer, de tout temps considéré comme l'espace de la liberté. L'Océan, s'il reste un obstacle de profondeur, n'est plus autant surface inconnue que par le passé, espace d'avant « le repérage des latitudes », « surface lisse » sur laquelle se menait une « navigation nomade empirique et complexe, [faisant] intervenir les vents, les bruits, les couleurs et les sons de la mer » avant d'être « striée », « quadrillée », par des États soutenant une « politique de la science » offrant la grille inquiétante (Virilio, 1993) d'une surveillance jour et nuit par des techniciens militaires, les « yeux, oreilles d'apocalypses » (Deleuze & Guattari, 1980). Car cartographier, monitorer, veut nécessairement dire surveiller<sup>382</sup>, normer, régler.

Et dans le cadre du travail, notamment à la pêche, le renforcement de la sécurité répond souvent plus à une augmentation du contrôle des activités, plus qu'à un réel effort d'assouplir des conditions de travail difficiles. Ainsi, malgré le renforcement considérable des moyens de surveillance, le métier de marin reste extrêmement dangereux. La clé de voûte de la sécurité n'est sans doute pas le maillage minutieux des parcours de navigation, mais bien plutôt la garantie d'un repos des travailleurs (Tirilly, 2005).

Or, la mer, à mesure qu'elle devient de plus en plus observée sinon connue, devient

---

*mettant en relation avec le milieu marin, qui est sous-marin. Mais ces ingénieurs, ces gens d'affaires ! Quelle inertie, le monde ! Jolis, jolis les bateaux, qu'ils disent ! Ah ! non stupides, stupides ! »*

<sup>381</sup> Dans son livre *Alone Together*, Sherry TURKLE évoque la dégradation des interactions sociales liées à l'essor des réseaux sociaux numériques et de technologies mobiles de communication dépendantes de réponses d'intelligences artificielles. Ce constat était déjà présent dans *La société du spectacle* de Guy DEBORD, à propos des « *foules solitaires* » (thèse 28), regardant chacun le même écran qui paradoxalement les rassemble et les isole, ou conduisant chacun une automobile sur le même autoroute (« *le spectacle réunit les séparés, mais il les réunit en tant que séparés* » (DEBORD, 1969 - thèse 29)). Or DEBORD arrive à cette analyse via une attention aux mutations capitalistes et industrielles de l'organisation du travail, qu'il analyse comme « *division du travail en parcellarisation des gestes, alors dominés par le mouvement indépendant des machines ; et travaillant pour un marché toujours plus étendu* ». Dans le cadre de la pêche, c'est un constat qui frappe l'observateur d'entrée de jeu. « *Seuls ensemble* » est d'ailleurs le titre que le cinéaste David KREMER donne au documentaire qu'il a filmé à bord d'un bateau de la Compagnie des Pêches de Saint Malo.

<sup>382</sup> On pense aux textes de Xavier NOULHIANNE, qui mettent en avant les situations concrètes de surveillance des parcelles au moyen de hautes technologies (satellites qui mesurent les parcelles et les confrontent aux déclarations à la PAC, implantations de puces dans les corps des bêtes), engageant ensuite des contraintes bureaucratiques qui défavorisent les exploitations de petite échelle, et officialise la relation intime entre l'industrie et l'Etat. (NOULHIANNE, 2016).

de moins en moins « libre », quand bien même les marins sont de plus en plus connectés à la société terrienne, voire ultra-connectés lorsqu'il s'agit de surveillance. La surveillance des navires, les règles de sécurité de plus en plus contraignantes modifient les manières de travailler des marins, mais accompagnent tout en y participant les mutations sociales de la corporation. Les technologies conduisent à des manières de penser le monde et le social qui ne sont bien évidemment jamais neutres (Boal, 1995), notamment dans le secteur du travail industriel<sup>383</sup>, ou elles impliquent d'abandonner des traditions qui peuvent être constitutives de l'esprit corporatif des métiers.

### *Seuls, ensemble ? Entre l'aventure et l'ennui*

En mer celtique, un patron de chalutier hauturier avec qui je reste discuter lors du quart s'arrête en pleine phrase pour s'approcher du sonar. Il a repéré un autre bateau, sur tribord, un ancien chalutier du Guilvinec, racheté par un armement Irlandais. Le patron commence alors à parler des réductions de flottilles bretonnes, rachetées par des armements irlandais.

« — Sans complotisme, ils ont dû dire “la France a Airbus et vous les Irlandais, vous avez la pêche”, car ils ont rien sinon les Irlandais (...) c'est un arrangement à l'échelle de l'Europe. (silence) Bon pareil à la VHF<sup>384</sup>, ça reste cordial quoi « bonne pêche » etc. *Quoi que... c'est pas comme avant. Avant t'étais sûr de voir du monde, on retrouvait les copains. Y avait toujours quelqu'un pour discuter à la VHF. Là, regarde autour de toi. Y a rien. Et si tu vois des Irlandais sur l' AIS<sup>385</sup>, ils sont nulle part autour et tout d'un coup ils surgissent alors que t'es en trait, pour te dire qu'ils ont des filets ! C'est des spécialistes pour les filets qui sortent de nulle part. Et ils viennent se plaindre, ah j'te jure. “t'es dans mes filets, dégage” c'est spécial quand même (...) On est de plus en plus seul. »* Puis il s'empare de la télécommande de la télévision et change de chaîne.

<sup>383</sup> Dans son livre *Battle of Seattle: The New Challenge to capitalist Globalization*, Iain BOAL inclut un *Glossary of terms relevant to Globalization*. Il y écrit « *Both the left and the right told the same lie about the historical luddites, that they were primitivist and backward looking, as if those skilled weavers at the dawn of industrial modernity were against the future rather than its foreclosure by immiseration, factory discipline and the gallows.* » Traduction : « *La Gauche comme la Droite ont proféré le même mensonge à propos des luddites historiques, sur le fait qu'ils étaient archaïques et arriérés, comme si ces tisserands chevronnés à l'aube de la modernité industrielle étaient contre le futur et non contre sa forclusion par la paupérisation, la discipline d'usine et la potence.* »

<sup>384</sup> *Very High Frequency*, radio utilisée pour les communications en mer.

<sup>385</sup> Système d'identification automatique, système de transmission de données de navigation.

Sur ce chalutier du large, la télévision a été installée seulement autour de 2011, un écran plat de taille moyenne en passerelle et un petit tube cathodique dans la cuisine du pont. Je l'apprends alors que le seul matelot de l'équipage encore présent à bord en 2016 raconte aux autres l'arrivée à bord de l'appareil. Les autres matelots de son âge ne sont pas surpris et évoquent aussi les marées sans télévision. Un jeune de dix-huit ans reste quant à lui incrédule. Sur les quelques navires qui sortent de chantier aujourd'hui, un marin m'indique qu'il y a parfois Internet à bord désormais. Sur le Bara Breizh, dernier né de l'armement Bigouden, on compte quinze écrans de contrôle en passerelle. Il faut ajouter à l'inventaire un seizième, indéboulonnable, la télévision. Ces quinze écrans sont pour le moment une exception, dans des flottilles de chalutiers qui comptent généralement entre cinq et dix écrans de contrôle.

« *La pêche, ce n'est plus l'aventure* »<sup>386</sup> se plaignent les enquêtés islandais d'Emilie Mariat-Roy<sup>387</sup>, parole que l'anthropologue associe au déclin de la présence en mer. Les pêcheurs sont de moins en moins nombreux sur zones en mer ; l'espace maritime est de moins en moins espace de sociabilité ; cela produit des inquiétudes et des doutes, ainsi qu'un processus d'ensauvagement lié à la baisse de fréquentation. La pêche commerciale devient une activité solitaire, et donc accentue un repli sur soi et une insécurité grandissante. Paradoxalement, la pêche devient également de plus en plus surveillée. L'espace de « liberté » que semblait garantir le travail au large, dans son rapport distancié aux normes<sup>388</sup> disparaît au profit d'un quadrillage sur lequel les marins se sentent de plus en plus seuls.

Cependant subsiste un plaisir un peu fatigué - ou blasé - de naviguer sur des zones

<sup>386</sup> Cette parole d'enquêté paraît être une réponse à Anita CONTI qui, dans *L'Océan, les bêtes et l'homme* donnait au chapitre introductif le titre : « Capturer des bêtes océaniques est-ce toujours l'aventure ? » L'océanographe adressait la question de la surpêche et le « tourment des marins » devant la diminution des stocks et la concurrence internationale.

<sup>387</sup> MARIAT-ROY, Emilie, « Quand la pêche n'est ni tout à fait la même ni tout à fait une autre : La pêche islandaise à la palangre, un engin de pêche rénové et un métier réinventé », Communication au colloque « La Mer convoitée », IDMer, UBO, 9 juin 2017.

<sup>388</sup> Kris, combattant des feux de forêts cité par Matthew DESMOND dans *On The Fireline*, résume bien cet état d'esprit : « *I like being out in the woods. I like being out here. I like the aspect that we're off on our own. I like how we don't have to worry about having to be, quote- unquote, 'perfect' (...) There's less of society's rules out here, I would say, because there's less actual laws out here. So, you really get to do what you want to do. It's not like you're constricted... You feel freer. I do feel freer.* » (DESMOND, 2007, p. 82). Traduction : « *J'aime être dans les bois. J'aime être par ici. J'aime le fait qu'on est à l'écart de notre côté. J'aime le fait qu'on n'a pas à se soucier d'être, comme on dit, "parfait" (...) Il y a moins de règles de la société par ici, je dirais, parce qu'il y a moins de lois qui s'appliquent par ici. Donc, tu peux vraiment faire ce que tu veux. c'est pas comme si t'étais confiné... On se sent plus libre. Je me sens plus libre.* »

aux noms qui résonnent comme autant de repères mythologiques d'une communauté qui se délite. Il en va ainsi de zones abandonnées, autrefois poissonneuses, telles que « *Porcupine* »<sup>389</sup>, objet de discussion entre jeunes et anciens, du Nord-Écosse ou bien les plateformes au large de Kinsale Head.

En mer celtique, au large, un jeune apprenti de moins de vingt ans et un matelot de carrière, quarantenaire discutent des déchirures de chalut à répétition à bord du chalutier qui les emploie tous les deux. Le plus ancien explique que le patron voit très bien les roches apparaître sur le sonar et qu'il vise ces roches, lesquelles devraient être plus poissonneuses que les autres fonds en même temps qu'elles engagent beaucoup de travail, trop de travail même, selon lui. D'autant que les butins de ces derniers jours ne lui paraissent pas à la hauteur de l'effort fourni sur le pont. Le matelot raconte au jeune qu'au début de sa carrière, la flottille bretonne allait pêcher sur le banc de Porcupine. « *On y rencontrait des immeubles sous l'eau. Tu devais mettre la gomme pour les passer. Il y avait des langoustes le long. Sur le sonar, tu voyais clairement les immeubles.* » « *Et t'avais pas les boules ?* » demande le plus jeune. « *Au début, je me disais "mais ça va jamais passer". Et puis après tu t'habitues, ça passe. Des immeubles de 40 mètres, 50 mètres de haut.* » Les deux marins sourient, puis le plus ancien hausse les épaules : « *y'a plus rien à Porcupine, les Espagnols étaient dessus depuis trop longtemps* ». Je demande : « *Tu y es retourné depuis ?* ». « *Plus personne ne doit y aller* » me répond le matelot. Le regret du matelot de chalutier industriel concernant « Porcupine » reflète la nostalgie d'un élément « non capitaliste » et essentiel de la vie du matelot, un certain « partage de savoir, d'une coopération et d'un désir et d'un sens de la communauté » (St. Martin, 2001 ; St Martin, 2005). Comme si les flottilles hauturières, dont le discours dominant voudrait qu'elles soient organisées autour de la question de la « compétition » (*ibid.*), avaient perdu ce qui faisait « communauté » et qu'il était important de faire vivre ces lieux de sociabilité singuliers, ces « restes du passé » et « modes de vie » (*ibid.*) dans les histoires transmises. Ces conclusions résignées, « plus personne », « plus rien », contrastent avec le plaisir du partage de ces anecdotes au plus jeune et du souvenir d'une certaine idée de l'aventure, au contact du risque que prenaient les marins d'avant face aux immenses tombants peuplés de langoustes, lesquels pouvaient soit faire sombrer le navire qui

---

<sup>389</sup> *Porcupine Bank*, voir carte zones de pêche. Le banc comporte d'ailleurs lui-même une dimension mythologique depuis sa découverte dans les années 1860/1870, qui relance les théories de l'île fantôme d'Hy-Brasil.

crocherait trop à la paroi, soit offrir un butin de marée monumental.

Au large, il n'y a plus beaucoup de collègues avec qui discuter, contrairement à la côtière, ou on se passe plus volontiers « un coup de VHF ». La télévision, sans cesse allumée en passerelle, permet de tromper l'ennui du rythme répétitif. Certains ont même accès à des catalogues de *replays* depuis la cabine, comme ce chalutier côtier sur lequel j'embarque début 2015, l'une des mes premières marées. En passerelle, le patron lance dès la route pêche un programme de replay de Canal +. Tout au long de la marée, il restera en passerelle et ne descendra jamais sur le pont, scotché aux rediffusions de programmes divers. À l'étage du bas, les deux matelots regardent, fatigués, les programmes en direct de chaînes de la TNT. Le bruit que fait le bateau et la fatigue découragent les conversations, qui se limitent entre les marins à quelques mots. Ce premier souvenir est celui d'une importance démesurée des écrans de télévision dans le déroulé de la marée, une omniprésence que je n'avais pas imaginée dans les représentations que j'avais de la navigation avant mon terrain.

À cette impression, répond en négatif un second souvenir, vers la fin de mon terrain de thèse cette fois-ci. Alors que je suis au large, sur un chalutier, nous nous retrouvons au milieu de la nuit, vers 3 heures 45, dans la cuisine autour d'un café, entre la remontée du chalut et l'étripage des prises. Dans la petite cuisine, la télévision est allumée depuis dix jours sans interruption. Les matelots sont fatigués ; il y a de nombreux poissons à trier. À cet instant de communion silencieuse des matelots au milieu d'un espace-temps ayant perdu toute connexion avec le monde terrestre, se joue sur l'écran de télévision une scène du film *Waterworld*. Kevin Costner, le héros du film, vient de sauver Jeanne Tripplehorn des mains de pirates sanguinaires. Le couple s'enfonce alors dans les abysses, en apnée, afin de visiter les ruines d'une cité perdue aux excès d'un monde ayant provoqué une catastrophe climatique irrécupérable. Leur épopée à la recherche de *Dryland*, la seule terre supposément émergée du globe après la phénoménale montée des eaux, passe par cette promenade, respiration retenue, au fond d'un Océan totalement hostile aux humains tout en étant l'incarnation la plus parfaite de l'anthropocène. Le mécano, le seul qui regarde véritablement le film, cherche à augmenter le son de la télévision. Le bruitage aquatique du film rejoint le vacarme ambiant des machines. « *On n'entend rien* » remarque le mécano. « *Y a rien à entendre* » lui rétorque un autre matelot. Je sors de la cuisine et vais m'allonger quelques minutes avant la levée du chalut. Dans l'obscurité des



couchettes, un autre matelot de l'équipage regarde l'écran de son téléphone. Quand il remarque que je viens m'allonger, il m'annonce qu'il a réussi à « *choper du réseau* » au passage d'un ferry, « *mais y a plus rien, il est trop loin* ». Il n'a pas réussi à envoyer vers la terre le brouillon de message qu'il avait rédigé, un simple « *Salut* » censé démarrer un échange avec son fils, une conversation coupée avant d'avoir existé. Le portable dans la main, il me montre sa galerie d'images. Les photos qui défilent sont surtout des photos de ses enfants. Puis la pause s'achève et le travail redémarre.

« *Y a plus rien* » disait l'ancien en parlant de Porcupine, désignant ainsi avec pessimisme la fin d'une époque pleine d'aventure et d'exaltation. Plus rien que le travail et des écrans sur lesquels rêver d'autres rêves tout faits de terriens non-immergés ? Comme si ces écrans anéantissaient non plus seulement l'expérience des choses, mais aussi la possibilité d'en rendre compte, réunissant le marin, archétype du conteur du lointain, et le paysan, archétype du conteur du passé local (Benjamin, 2000b<sup>390</sup>), dans une passivité spectatrice vis-à-vis des événements. Comme si, mis à distance des événements par un récit officiel (Scott, 2013) et incapable de se laisser aller à la « détente de plus en plus rare »<sup>391</sup>, le marin n'était plus maître de son existence, ni maître de la raconter.

Mais plutôt que de participer à cette appropriation des rêves du marin, intéressons-nous aux chemins que ces derniers tracent quotidiennement, entre les écrans, les rencontres et les fantômes qui les hantent quotidiennement. « Adhère à la narration la trace du narrateur comme au vase en terre cuite la trace de la main du potier. » (*ibid.*)

### ***Seuls, ensemble ? Tracer la mer sur son écran***

À l'omniprésence des écrans de télévision dans le quotidien des marins s'ajoute celle des écrans de contrôle, notamment des cartes virtuelles. Il y a parfois jusqu'à cinq ordinateurs branchés sur les cartes de trafic et d'historique maritime. Cette importance donnée aux réalités virtuelles en plein océan, associée à la fatigue extrême du travail à bord, provoque chez l'observateur extérieur un malaise vis-à-vis de ce qui s'apparente à de l'abrutissement. Comme si ces présences maritimes étaient reléguées à des limbes

<sup>390</sup> Walter BENJAMIN insiste sur les origines nécessairement populaires et artisanales des « conteurs ».

<sup>391</sup> « *Ainsi est fait le filet où repose le don de narrer. Ainsi, de nos jours, ce filet se dénoue de toute part, après avoir été noué, il y a des milliers d'années, autour des plus vieilles formes de l'artisanat. La narration telle qu'elle prospère longtemps dans la sphère de l'artisanat - artisanat paysan, maritime, puis citoyen- est elle-même une forme en quelque sorte artisanale.* » (BENJAMIN, 2000b)

répétitives et passives, qui détruiraient l'environnement pour faire passer (ou nier) le temps insoutenable de l'effort et de l'ennui conjoints, comme Aby Warburg le suggère au sujet des télécommunications<sup>392</sup>. La télévision, en particulier, peut vite sembler une terrible fenêtre sur le monde, devant laquelle le marin resterait en permanence assis quand il ne travaille pas, et qui infuse souvent dans des esprits fatigués un racisme ordinaire aux expressions violentes.

Les marins, comme la société globale, consomment une variété de médias. La radio, la télévision, Internet, toutes « ouvertures sur le monde »<sup>393</sup> enrichissent le quotidien des marins. Il en va de même pour les nombreux outils de mesure et de cartographie. L'affirmation de la supériorité de la navigation sans instruments est comparable, dans la déconnexion bourgeoise et urbaine, au regard bucolique que l'on peut porter sur les campagnes. Plutôt que d'opposer une connaissance empirique du territoire - « *sans rien dans les mains ni dans les poches* » (Koechlin, 1979) - à une expérience médiatique de l'océan par les cartes virtuelles, il nous semble que se joue un entre deux où s'établissent d'autres distances (Benjamin, 2000b), d'autres cheminements. Ainsi, l'attachement et le soin donné à l'agencement « stylisé » de ces « traces », pour parler encore comme Benjamin, produit une carte intime des zones de pêche pour chaque marin. Impossible d'imaginer filmer, sur le terrain, ne serait-ce qu'une fine partie d'un écran d'AIS à bord, tant les données colorées qui s'y affichent disent le rapport efficace du pêcheur à son environnement. La couleur des lignes sur le maillage cartographique des espaces de pêche de chacun, raconte l'histoire du navire et des relations à l'environnement, des bons « traits »\* contre les mauvais traits.

Après un trait de chalut vide ayant entraîné beaucoup de casse pour rien, un patron de chalutier côtier me dit : « *celle d'aujourd'hui, par exemple, je vais la colorer en rouge, parce qu'elle a tout cassé.* » Il parle de la ligne droite tout juste dessinée sur son ordinateur de bord qui, pour le profane, serait un gribouillis de plus sur un maillage dense, où la carte a quasiment disparu sous les couches de couleurs. C'est en zoomant au maximum que l'on voit apparaître à la fois concrètement les parcours, mis en perspective avec les significations des couleurs et des marques laissées sur la carte, et les relations

---

<sup>392</sup> WARBURG explique que selon lui l'instantanéité des communications « détruirait le cosmos » en abolissant notamment la notion de distance et celle de liens spirituels par la contemplation directe. (WARBURG, 2003, p.119)

<sup>393</sup> Didier FASSIN évoque l'ouverture au monde qu'est la télévision (payante) dans les prisons (FASSIN, 2015).

totale­ment incarnées du pêcheur à ses zones d'activité et de vie.

*« Donc pour trouver un banc de bars, ben faut... Quand il est en chasse y a des détections, ça fait des espèces de... C'est un peu déchiquetés, les détections qu'on voit. On sait qu'ils chassent. Parce que tu vois des espèces de bancs de sardines qui sont entre deux eaux et puis tu vois les prédateurs en dessous en train d'essayer d'aller les choper, donc là on arrive à voir que... Mais après, à marée basse, ils sont posés, quoi. Comme ça pourrait être des algues, ça pourrait être plein d'autres poissons différents, quoi. Donc là faut essayer, y a que comme ça, quoi. Puis à force d'essayer tu te rends compte que ouais, c'est du bar. (...) On peut pas expliquer pourquoi ça marche tel jour à tel moment, par telle marée, par tel coefficient, mais petit à petit tu notes les points, tu notes les trucs et puis t'affines à la fin quoi. »* (Entretien avec un ligueur, Bretagne sud, 2017)

*« Y a de la détection, tu les vois », « ça se voit », « on voit bien, ça change de couleur »* sont des expressions entendues très régulièrement à bord. Outre les cartes subjectives de chacun sur le traceur de Marine Traffic, il est également intéressant de voir tout l'intérêt que portent les jeunes pêcheurs à l'établissement de ces paysages mentaux. L'usage d'autres médias n'enlève rien à « l'indicible », ni à « l'informulable » repéré par Delbos, ni à la contextualisation systématique de tout savoir empirique (Delbos, 1983), énoncée comme point clé du savoir incarné dans des expériences personnelles et intimes des travailleurs de la mer. Après avoir décrit les « détections » qui participent de la « voyance » (*ibid.*) des bancs, Ben', ligueur, explique que *« le bar c'est... des fois tu peux rester, au printemps, on reste douze heures, on fait une caisse et puis en rentrant, allez on met un dernier coup de ligne, on est dégoûtés et paf ! On fait six caisses en un quart d'heure, quoi. C'est ça qui est... c'est stupide un peu quoi. J'aimerais bien comprendre, mais des fois non, des fois on comprend pas tout franchement. »*. C'est aussi cette nécessaire contextualisation et cette recherche de sens jamais aboutie (*« le “ça se voit” renseigne sur le “ça dépend” et inversement »* (Delbos, 1983)) qui donne le sel du travail de la mer, et les instruments de détection numériques participent à ce goût du pistage. Owen, pêcheur de Lanildut, serait capable de me parler pendant des heures de sa pratique de la bathymétrie, la mesure des profondeurs. Même chose pour Jérôme vis-à-vis de sa pratique de la chasse sous-marine, qui lui permet de se représenter - en s'immergeant cette fois-ci physiquement - les têtes de roches qu'il repère également depuis son navire et reporte systématiquement sur son traceur, journal intime qu'il ne partagerait avec

personne :

« — Tu vadrouilles, tu cherches des nouveaux coins. Mais t'es occupé quand même du coup, moi c'est pareil quand j'ai acheté le bateau, ici j'avais pas une position, il a fallu que je cherche tout. Donc ouais, tu regardes Google Earth, là, et puis tu pointes les trous de sable, relativement, tu te dis "tiens j'vais aller voir pendant que j'ai un quart d'heure" et puis... hop, tu pointes les trous de sable. Ou alors t'y vas quand c'est les grandes grandes marées là, l'été, qu'il fait bien bien soleil, que l'eau elle est claire, et puis tu pointes tous les p'tits trous de sable partout.

— Du coup tu t'es fait ta carte toi-même ?

— Ouais.

— Directement sur le traceur ?

— Ouais ouais. »

Les écrans sont également autant d'yeux supplémentaires orientés vers le terrain permettant de soutenir la « disponibilité permanente » obligée par « l'impossibilité de la prédiction » (*ibid.*). Mais faire la carte soi-même, cartographe, ou « contrecartographe » (Peluso, 1995 ; St Martin, 2005), c'est aussi marquer son appartenance à une communauté de milieu, c'est inscrire sa présence dans un espace par le tracé d'un imaginaire de relations et non par le recensement d'appropriations, à l'image des inventaires d'Etats et d'entreprises qui rationalisent les territoires et objectifient le vivant comme « ressource »<sup>394</sup>. Plonger, pister les traces répond à la logique du « flâneur-détective », si l'on suit encore Walter Benjamin (Benjamin, 2002), et on voit bien à quel point le pêcheur peut s'immerger dans son paysage littéralement, ou numériquement, avec un même objectif d'expérience sensible du territoire partagé de l'océan poissonneux.

La pêche relève également d'une activité renvoyant traditionnellement à un esprit solitaire. Non seulement ces cartes sont intimes, mais il faut également, comme un cueilleur de champignon de l'enquête d'Anna Tsing, être discret dans ses déplacements ou

<sup>394</sup> « *Counter mappings work by not only countering the invasive processes associated with state and capitalism (that is, creating boundaries across which capital cannot or should not be allowed to move with impunity), it counters the notions of subject and space upon which they rely. That is, it produces an imaginary not of individuals (or individual corporations) freed from spatial constraint and able to move from one resource location to the next but of communities embedded in territories of production, locations that they know and claim as a community.* » (St Martin, 2005).

dans ses pratiques. Quand je lui demande s'il utilise la VHF pour discuter avec son frère ou avec des collègues, Jérôme me confie : « *En fait on s'appelle et on se dit là où on va. Comme ça, ça évite de se filer en parallèle et de diviser les pêches et puis... Mais la VHF... Oh non, on a les téléphones. Après non, la VHF, c'est pas... Tout le monde sait ce que tu fais. Moi j'aime pas, j'aime pas parler. J'écoute, ça oui, mais j'aime pas...* »

### ***Moins de pêcheurs est-il synonyme de plus ou moins de liberté ?***

La discussion avec le patron évoquée précédemment met en lumière une autre réalité : celle du sentiment, pour les marins-pêcheurs, d'une désertification des océans. De moins en moins nombreux à pêcher loin des côtes, le sentiment de solitude accroît l'impression d'hostilité du milieu (Mariat-Roy). La « rigueur » que Victor Hugo associait à l'Océan semble prendre le pas sur la « liberté ». Les préoccupations environnementales et les politiques communes des pêches vont aussi dans le sens d'une régulation géographiques des pêcheries. Comment continuer à légitimer des journées de route-pêche et des milliers de tonnes de gasoil dépensées pour se rendre sur des lieux de pêche lointains quand les prix des espèces du large ne sont pas garanties ? Comment accepter ces déplacements alors que les flottilles irlandaises peuvent s'y rendre avec un rythme de marée beaucoup moins élevé, sur une journée, quand les Bretons doivent rester quinze jours sur place ?

Imitant l'industrie thonière tropicale, Intermarché a installé des bases avancées au Royaume-Uni, au sein desquelles les navires étaient ancrés. Le déchargement est rapatrié par camions vers la France et les marins se déplacent entre les ports et leur domicile en France grâce à l'avion privé de la compagnie. L'historien Jean-René Couliou, s'intéressant à la sévérité des discours nostalgiques de la profession sur les temps présents, remarque qu' « *à puissance motrice égale, le système des bases avancées met l'accent sur l'exploitation et accroît l'effort de pêche. En une certaine façon, l'encadrement de capacité des navires est ainsi contourné puisqu'à puissance égale, le temps de travail est augmenté. Dans un contexte de stocks déjà malmenés, c'est la durabilité même de ce type de pratique qui se trouve posée. C'est une des marques d'une forme d'irrationalité dans la pêche actuelle.* » (Couliou, 2010).

Les conditions de travail sont plus difficiles et l'activité, plus intense, est aussi

moins écologique. La direction de l'alimentation, de l'agriculture et des pêcheries de l'OCDE se montre également préoccupée par la montée des expressions « kilomètres-aliment » ou « empreinte carbone » (Love, 2010). Un texte de Carl-Christian Schmidt, ancien directeur des politiques des pêcheries de l'OCDE, déclarait en 2000 pour le journal de l'organisme que les pays membres avaient raison de financer largement l'amélioration des moyens de contrôle policier de l'activité, militant cependant pour des solutions plus radicales encore, et notamment un plan de « *reconversion [des petits pêcheurs] dans des activités proches, comme la surveillance des côtes ou le tourisme* »<sup>395</sup>.

Selon le directeur du service de l'Alimentation, de l'Agriculture et des Pêcheries de l'OCDE, le problème de la pêche illégale et la difficulté de contrôler des pêcheries aux flottilles fourmillantes d'embarcations plus ou moins respectueuses des normes de sécurité et des quotas constituaient un obstacle à la gestion de la pêche, synonyme de modernisation. Des pêcheries organisées sur le modèle de sociétés commerciales d'armements paraissent, pour l'organisme, une solution pour contourner ces problèmes. L'OCDE voit deux issues : imposer une politique de normes via des soutiens au sein des communautés locales (notamment des pays du sud, considérés comme les plus difficiles à gérer du fait du nombre de navires) (Love, 2010, p.44), ou sécuriser la gestion des stocks de poissons en dialogue avec des unités moins nombreuses, plus modernes et fatalement plus importantes, en encourageant les cessations d'activités. L'obsession des institutions pour les prises pirates de petites unités non répertoriées, et pour les petites embarcations sans immatriculation ou sans équipements aux normes, se traduit par une surveillance accrue des faits et gestes des marins, de moins en moins tranquilles dans l'immense angle mort du pouvoir qu'était l'Océan.

*« Chemin faisant, l'ordre naturel a été oublié et remplacé par un ordre économique. Du coup, le marais devient l'allégorie d'un monde perdu. Faute de pouvoir remplir un rôle économique, le sel guérandais est investi d'une fonction symbolique qu'il*

---

<sup>395</sup> « En 1999, les pays de l'OCDE ont consacré US\$5,5 milliards aux transferts publics en faveur du secteur de la pêche, dont la plus grande partie (74%) a été affectée aux services généraux, notamment à la surveillance, à la recherche et à la police des pêches, qui sont des conditions sine qua non de la pérennité des pêches. Toutefois, une grande partie de ces concours financiers pourrait être utilisée plus efficacement pour inciter les pêcheurs à quitter le secteur, en finançant, par exemple, des programmes de reconversion dans des activités proches, comme la surveillance des côtes ou le tourisme. Et, de toute évidence, la retraite anticipée peut aussi être envisagée pour certains pêcheurs. Comme on le voit, les solutions existent, seule manque la volonté politique. »  
[http://www.observateurocde.org/news/archivestory.php/aid/530/La\\_p\\_EAche\\_en\\_crise.html#sthash.6LSeW9jD.dpuf](http://www.observateurocde.org/news/archivestory.php/aid/530/La_p_EAche_en_crise.html#sthash.6LSeW9jD.dpuf)

*s'agit de sauvegarder maintenant par un label d'origine... »*, conclut Geneviève Delbos à l'issue d'un article sur le savoir naturaliste des paludiers (Delbos, 1983). La chercheuse évoque alors la difficile transition du marais vers un renouvellement des normes obsédé par la productivité, quand les travailleurs tiennent pour élément fondamental du métier l'imprévisible, le mouvant. Le même constat pourrait être fait vis-à-vis de la pêche, tant le « *y a plus rien* » des anciens résonne en refrain nostalgique d'une pêche dont les échelles sont transformées et capturées par la normativité gestionnaire, laquelle répond aux incertitudes intrinsèques du terrain par deux solutions contradictoires : rendre l'activité soit rentable, soit iconique.

La désertification des mers peut avoir de curieuses et paradoxales incarnations. Sur un hauturier au large de l'Irlande, je commence à étripper quand j'aperçois un navire. C'est rare ! le dernier navire que j'ai vu remonte à quelques jours, un patrouilleur de plateformes gazières. Un matelot crie : « Les fayots arrivent ! ». C'est une grande frégate de la police irlandaise en patrouille. L'agitation et l'excitation sont à son comble. Deux matelots prennent des photographies avec leurs téléphones portables. Tout le monde a le sourire jusqu'aux oreilles. Quelques-uns surjouent des mimes virilistes et violents, comme s'ils s'apprêtaient à en découdre. Les policiers débarquent d'un semi-rigide et entrent en passerelle avec leurs uniformes très propres, ce qui provoque un choc entre deux types d'incarnations masculines : d'un côté le virilisme en uniforme et armes de service, ajusté aux corps et de l'autre celui, sauvage, des bas de ciré recouverts de sang, d'écaillés et de tripes de poissons, de clopes allumées et de couteaux de découpe. Le zodiac se place en parallèle de notre cap et attend que les policiers terminent leur court contrôle. Ils passent la plupart du temps à bord en passerelle à vérifier les documents, puis descendent, une minute à peine, sur le pont, demandant à ouvrir la chambre froide sans pour autant y descendre<sup>396</sup>. Ils repartent aussi vite qu'ils sont apparus. Nous en discutons ensuite avec le reste de l'équipage et le patron s'emporte :

« — *Dès que y a un contrôle, les fayots veulent te niquer, surtout les Anglais. L'autre fois y en avait un il était là avec sa balance, même pas une balance normale, un*

<sup>396</sup> Comme le rappelle Elizabeth POVINELLI, les conditions de vie ou de travail (pollution, odeur...) des subalternes peuvent apparaître comme d'ironiques protections vis-à-vis des contrôles policiers ou des poursuites de l'Etat, car elles constituent des espaces où les agents du contrôle ne vont pas. La chercheuse prend l'exemple d'un marécage du nord de l'Australie, pollué par l'activité d'extraction minière, où des jeunes indigènes se sont réfugiés pour échapper à la police qui les poursuivait suite au vol de deux packs de bière. : « Les jeunes hommes remarquent qu'ils sont en sécurité, car les officiels de l'Etat n'y entreront pas sans des combinaisons hazmat. » (2017).

*peson à main. Moi j'ai une balance super à bord... Il trouve 500 g de différence, je lui ai fait tout re-peser. Je lui dit non non, mais on va re-peser avec ma balance ! Tu verrais la gueule du type, un mauvais, il s'énervait ! Et il faisait chier pour une maille, il a un appareil qui mesure 20 mailles et ensuite il multiplie et ça lui donne la longueur du chalut. Sauf qu'il mesurait avec les bords de chaque côté, ben oui mais quelques millimètres sur une maille, sur un chalut entier ça fait plusieurs centimètres alors je lui ai dit, non, non, non, on va refaire comme ça ! Ils veulent te niquer. Ils sont spéciaux les Anglais. Et, parfois, tu te fais contrôler deux fois dans la marée, au début avec les Irlandais, et ensuite avec les Anglais par exemple. Alors bon, les Irlandais c'est plus cool. On peut discuter un peu. Ils sont plus cools. »*

Si le patron se plaint des contrôles incessants et de l'augmentation de la surveillance des navires, l'émulation ressentie durant la visite des policiers irlandais marque aussi le caractère réduit des interactions humaines pour les hommes. La dramatisation qui s'accompagne du branle-bas à l'annonce de l'abordage du semi rigide, les gestes d'encouragements et les blagues vis-à-vis des policiers « qui ne veulent pas se salir », ou simplement les images que les matelots s'empressent de prendre avec leurs téléphones portables qu'ils ont dû aller chercher au fond de leurs bannettes pour immortaliser l'expérience d'un quotidien et que l'on va re-visionner plus tard avec un sourire durant les insomnies que le rythme industriel ordonne, tout cela prouve l'irrésistible attrait pour l'aventure et la posture de liberté comportant « traque, survie et virilité » (Tsing, 2017). Le ras-le-bol du contrôle rencontre le plaisir d'un événement de rencontre et parfois de conflit. Voilà le paradoxe du désert de la pêche : les policiers, personnages récurrents du quotidien des marins-pêcheurs, se retrouvent à incarner autant la limitation d'un risque et d'une aventure qui garantit la « liberté », que l'une de ces rencontres en miroir, de plus en plus rares, d'hommes des confins du monde.

### ***À qui appartient la mer ?***

L'héritage de Grotius qualifiant l'Océan de bien « commun »<sup>397</sup> a rejailli lors du second XX<sup>e</sup> siècle. Le terrain s'est cependant considérablement complexifié, toujours très

---

<sup>397</sup> Les récentes négociations sur les usages de la Haute Mer en dehors des juridictions nationales (BMAJN) ont fait émerger des débats de reconnaissance de l'espace comme « patrimoine de l'humanité ». L'ONU tranche pour le moment toujours en faveur du concept de « bien commun ».



flou (Blasiak et al., 2018) quant aux questions de propriété et de droit d'usage, mais désormais doté de lois nationales et européennes instaurant des réserves naturelles ou des quotas de pêche et mettant au centre du débat la question de la propriété des océans. Même au sein des ZEE, le monde institutionnel de la pêche, notamment les comités, gardent le principe d'un bien commun, expression que l'on entend volontiers sur les navires comme dans les communiqués officiels, à la condition d'une gestion partagée par les multiples usagers, à l'opposée de Harding qui alertait sur la « Tragédie des communs », que seule la privatisation semblait pouvoir enrayer en responsabilisant des humains devenus propriétaires. Pêcher n'est plus une liberté inconditionnelle, pour le professionnel comme pour le particulier qui, s'il ne suit plus le calendrier réglementé, la carte officielle, la liste des prises autorisées, devient hors-la-loi. Pour E.P. Thompson, c'est lorsque le *Black Act* a condamné à mort tout individu coupable de *blacking*, - contrebande ou destructions des biens que les propriétaires anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle s'étaient légalement accaparés - que le pouvoir de la propriété a été instauré. « Un vivier à poissons avait la même valeur que la vie d'un homme » écrit l'historien britannique, ce qui provoque « l'impasse » d'un « individualisme possessif » (Castel & Haroche, 2001)<sup>398</sup>.

Pour les organisations officielles de pêcheurs, la sanctuarisation d'espaces maritimes en zones de réserves naturelles et les nombreuses normes entravant l'activité et le déplacement sur la mer mettent en opposition le patrimoine naturel d'un côté et les pêcheurs de l'autre. Mais dans les faits c'est aussi et surtout une lutte pour le partage de ces océans qui s'exprime, un partage de la haute mer, territoire de liberté dans l'esprit de certains acteurs des conventions internationales en train de se décider<sup>399</sup>.

<sup>398</sup> Sur le sujet du lien entre lutte des classes et accès aux ressources, voir également Daniel BENSÂÏD, *Les Dépossédés. Marx, les voleurs de bois, et le droit des pauvres*, Paris, La Fabrique, 2007

<sup>399</sup> Le RTPi Apolimer signe un texte dans *Le Monde* au sujet de l'ouverture, le 4 septembre 2018 aux Nations Unies à New York, du premier round des négociations sur la Haute Mer : « *Si sa tenue est unanimement acceptée, les négociations risquent cependant d'être après. En effet certains États, à l'instar de la Russie, de la Chine, du Canada ou encore du Japon, ne voient pas d'un œil favorable l'instauration de règles dans cet espace de liberté presque total. Ils redoutent l'arrivée d'une autorité sur la haute mer tandis que d'autres, à l'image de l'Union européenne et de certains pays en développement, plaident pour la mise en œuvre de cet accord. En outre, ces négociations qui avaient débuté entre diplomates et environnementalistes autour de deux enjeux encore flous en 2004 – les ressources génétiques et les aires marines protégées – attirent désormais l'attention, entre autres, des secteurs de la pêche industrielle, de la propriété intellectuelle et des câbles sous-marins. La protection de la biodiversité en haute-mer est devenue l'affaire de tous, même si les raisons de se préoccuper de cet objet sont parfois contradictoires, voire opposés.* » (Par Natália FROZEL-BARROS (CESSP UMR 8209 avec le soutien du Labex TEPSIS), Camille MAZÉ (LEMAR UMR 6539) et Léa PERTEL (Univ. Rennes 1) – RTPi APOLIMER (CNRS INEE))  
<http://oceanclimat.blog.lemonde.fr/2018/08/30/gouverner-la-mer-au-dela-des-juridictions-nationales-la-protection-de-la-biodiversite-marine-en-proie-aux-negociations-inter-etatiques-et-sectorielles/>

L'instauration des A.M.P. (Aires Marines Protégées) est au cœur des processus de gouvernance internationale, étatique et privée, entre une sanctuarisation qui limiterait voire interdirait l'accès<sup>400</sup> et une appropriation privée qui laisserait toute latitude à l'exploitation des ressources<sup>401</sup>. En haute mer comme au sein des espaces nationaux (zones économiques exclusives ou ZEE), les négociations sur les usages sont perpétuelles. En Bretagne, les parcs marins incluent ainsi la pratique de la pêche dans le programme de préservation. Dans les faits, c'est encore la lutte entre petits et gros pêcheurs qui se cache derrière cet écran de fumée qui feraient de tous les navires des héritiers du clan des *Blacks* du roi Jean, menacés par l'appropriation bourgeoise des océans par de gigantesques lobbies environnementalistes. Les stocks de poissons et les capacités à les exploiter ne cessent d'être partagés au rythme des décisions d'institutions politiques ou professionnelles au sein desquelles les conflits d'intérêts s'expriment en actes. La gestion des normes ancre dans le paysage des flottilles la réalité d'un partage de l'Océan entre petits pêcheurs coulés par les tâches administratives et propriétaires d'armements industriels qui disposent de personnels terriens dédiés à ces tâches, entre le dominant assis à la table des négociations et le subalterne que l'on ne sait pas forcément écouter (Jourdain, 2014). La création de réserves naturelles met également au jour un état de fait institué depuis des décennies, c'est-à-dire depuis que les navires de pêche sont armés de manière industrielle sur les océans : la revendication exclusive (par les moyens de productions déployés) d'une jouissance des ressources en vue d'un profit qui organise les conditions d'une propriété de fait.

Les navires, même les côtiers, restent à l'écart des territoires du visible. En dehors des quelques espaces portuaires, le commun des mortels, terriens, ne voit pas les bateaux. Nous avons vu qu'en outre, les quelques espaces où les navires sont offerts à la vue des terriens tendent à devenir des espaces de spectacle, où la scénographie est bien réglée. D'entrée de jeu se présente l'idée d'une certaine liberté, à travers l'absence de surveillance exhaustive des activités, du fait de l'immensité des zones. De fait, cette invisibilité du large a souvent été pointée du doigt par le droit international comme favorisant également les ravages écologiques (Galaz et al., 2018), les situations d'exploitation, voire

---

<sup>400</sup> Les débats ne se font pas uniquement entre Etats, mais avec les industriels du transport maritime, les pêcheurs, et dans une certaine mesure les représentants des « communautés locales ».

<sup>401</sup> Sur le sujet de la gouvernance de l'océan et des acteurs non étatiques à l'heure du partage des ressources et des sanctuaires, voir les travaux du groupe de recherche Apolimer, et notamment ceux de Camille MAZÉ.

d'esclavage<sup>402</sup> (Sparks, 2018). Mais les dynamiques d'automatisation industrielle et le progrès technique apportent avec eux une augmentation des possibilités de contrôle des actions de ces invisibles. Le territoire du large devient quadrillé, zoné<sup>403</sup>, sondé, connu et observé. On pourrait conclure rapidement à l'avancée anthropocénique d'une mainmise de l'homme sur le monde à travers son emprise croissante sur l'océan, d'une transition qui ferait de l'océan jadis « espace » (*Space*) un ou des « lieux » (*Place*) (Casey, 1996). D'un « nothing », les dynamiques de collecte de data des satellites, des sonars, des navires de surveillance, des *remotely operated underwater vehicles* (ROV) feraient un « something », offrirait le spectacle du monde des non-humains de l'océan et des marins aux humains terriens, dans une sorte de reprise triomphante, mais qui s'ignore, de l'opposition nature / culture (Clouette & Brugidou, 2018). Débattre de cette opposition n'est pas l'objet de ce travail de thèse, mais le constat de ces évolutions techniques et des évolutions culturelles qui s'y associent nous placent face une évidence : la mer n'était humaine que par et pour les marins, ou travailleurs de la mer dans notre cas, qui l'arpentaient. Aujourd'hui, avec l'augmentation des liens dématérialisés entre navires et continent, la mer devient humaine autrement, spectaculairement, par le partage de vidéos en direct par les instituts de recherche scientifiques envoyant des ROVs au fond des abysses, mais aussi juridiquement, par l'instauration du devoir de comptes-rendus d'activités des marins sur leurs faits et gestes au large.

Depuis les années 2000, se renforce une logique de gestion par le contrôle et par la spectacularisation du sécuritaire, voire d'une « hybridation des pôles du “social” et du “sécuritaire” qui touche particulièrement les zones où vivent, habitent, travaillent des

<sup>402</sup> Différents rapports de l'International Labour Office (ILO), de l'ONG Environmental Justice Foundation (EJF) ou Greenpeace, pointent du doigt le secteur de la pêche comme une industrie favorisant l'exploitation et l'esclavage. « Workers can encounter a whole spectrum of issues ranging from extremely low wages, inadequate sanitation, lack of safety equipment, lack of personal space and long working hours to documented cases of forced labour, human trafficking and even murder at sea. While the issue of labour abuse in the fisheries sector has been known for years it is only recently that it is getting attention from media and consequently from some buyers of seafood associated with documented slavery at sea. » (*Slavery and Labour Abuse in the Fishing Sector - Greenpeace guidance for the seafood industry and government*, 2014). En 2014, c'est notamment le cas des esclaves birmans et cambodgiens exploités, brutalisés, et même tués à bord de navires thaïlandais qui pose la question de la responsabilité des grands groupes dans les flous juridiques permettant ces trafics, puisque les crevettes ainsi pêchées se retrouvent entre autre ensuite sur les étagères de Walmart ou de Carrefour en Europe et aux Etats-Unis.  
(<https://www.greenpeace.org/archive-international/Global/international/briefings/oceans/2014/Slavery-and-Labour-Abuse-in-the-Fishing-Sector.pdf>)

<sup>403</sup> Nicole STAROSIELSKI a montré, à travers son étude du réseau de câblage sous-marin, que les accès aux « ressources » sont distribués inégalement le long de zones et de lignes dessinées par des politiques reproduisant des dominations sociales et coloniales (2015, p. 25).

populations considérées de façon homogène comme « dangereuses » (Kokoreff, 2010). Si le phénomène est urbain, on peut repérer cette hybridation du sécuritaire et du social dans des espaces plus ruraux et isolés. C'est le cas des zones de pêche, où travaillent et vivent des hommes souvent stigmatisés par un sens commun, encouragé par la presse locale, comme vecteurs de comportements violents, alcoolisés, drogués, et de pratiques braconnières et illégales. La pratique du contrôle n'est pas restreinte aux visites des différentes patrouilles navales européennes, mais devient quotidienne grâce à la technologie. Ainsi, le patron-pêcheur d'un navire de plus de douze mètres doit pointer chaque jour sur le *logbook* - aussi surnommé sur le terrain « le flic » - cet ordinateur de bord qui a remplacé le carnet papier et sur lequel il faut rentrer toutes les deux heures son cap et sa vitesse, et chaque jour le tonnage de captures sous peine d'être en infraction. Si « le flic » tombe en panne, l'équipage doit abandonner la marée en cours et faire route-terre\*. Les manœuvres et prises sont accessibles en permanence par le Centre de Surveillance des Pêches d'Etel<sup>404</sup>, qui reçoit les données renseignées dans les *logbooks* et les ondes des balises de chaque navire 24h/24. Edward Casey le rappelait « *we are not only in places, but of them* » (Casey, 1996). Posséder l'outil de communication et de production de discours sur l'Océan, c'est avoir le pouvoir sur ce qu'est ce « lieu » (*place*), ce « *something* », et donc du même coup l'identité de ceux qui en sont faits<sup>405</sup>.

L'océanisation de nos sociétés est aussi une dépossession pour les marins du lien privilégié avec leur lieu de vie, puisqu'elle modifie sensiblement l'expérience qui est faite des marées et qu'elle offre un partage universel - et non plus seulement réservé aux marins - des pratiques et des horizons du large. Dans son travail ethnographique auprès des surfeurs d'origine ouvrière de la *gulf coast* australienne, Clifton Evers a prouvé que la médiatisation digitale croissante des littoraux modifiait le rapport aux activités et ce qu'il appelle, inspiré par Gilles Deleuze, les « agencements » (en anglais « *assemblages* ») spatio-temporels<sup>406</sup>. L'anthropologue confronte les conceptions classiques de l'exploration

<sup>404</sup> Situé sur la côte sud de Bretagne, au sein du Centre régional opérationnel de surveillance et de sauvetage.

<sup>405</sup> Sur la crise de représentation de l'Océan, et les enjeux politiques et écologiques qui existent autour des manières de « nommer » les choses, nous avons écrit avec Jeremie BRUGIDOU « Les Mers Négatives ; Analyse des crises des représentations d'un rapport au maritime et ouverture vers deux possibilités de dépassement : l'infra-expression et le remote-sensing. » (BRUGIDOU & CLOUETTE, 2019)

<sup>406</sup> On lit le terme dans sa dimension deleuzienne chez Anna TSING également, qui y trouve un caractère opératoire pour penser le social en expansion que sont les « modes de vie » du vivant, évidemment non réservés aux humains, façonnant et sans cesse re-façonnés, rejoints, opposés, contaminant et contaminés, et ainsi « polyphoniques » (TSING, 2017)

surfarienne, fortement marquées par les notions d'aventure et de découverte de « *secret spots* », à cette hyperconnectivité. Il montre que la culture surfeuse est désormais inséparable d'une représentation du trait de côte, via *Google Earth* entre autres, et des conditions météorologiques en direct. Cela reconfigure certains de ses aspects, comme le caractère aventureux, solitaire (ou plutôt localiste) et « remote » de l'activité, et en renforce d'autres, comme la concurrence viriliste entre locaux et visiteurs. Les *webcams* qui filment certains spots sont ainsi vandalisées par les locaux pour conserver leur caractère secret ; l'utilisation de téléphones portables sur certaines plages peut provoquer de violentes réactions de la part des locaux, qui souhaitent préserver les vagues d'une affluence qui les déposséderait de leur territoire, de ces jardins secrets. Ainsi modifié par la présence de capteurs toujours plus nombreux, l'océan modifie aussi les hommes qui l'habitent, les marins. Toute proportion gardée, comme les enquêtés contrôlés à répétition dans les banlieues analysées par Michel Kokoreff (Kokoreff, 2010), le sentiment d'injustice<sup>407</sup> se fait particulièrement sentir lorsque sont considérés les traitements différents qui sont apportés aux « gros » et aux « petits » dans ces différentes sociétés de contrôle.

### ***Liberté à deux vitesses : une réunion de petits pêcheurs.***

Parmi les quelques écrans obligatoires se trouve l' AIS, Système d'identification automatique des navires qui permet les échanges, les communications entre navires et institutions de surveillance du trafic. La carte est consultable en temps réel sur internet et donne l'identité (nom de navire, port d'attache, taille, jauge, etc.), le statut (si le navire est en pêche par exemple) et surtout la position de tous les navires commerciaux. La pêche, tout comme l'agriculture et le secteur primaire de manière générale, est aujourd'hui caractérisée par une prolifération de normes et de juridictions. Dès lors, la question principale de ces filières dans lesquelles cohabitent petits producteurs et industriels est une

---

<sup>407</sup> « On ne pense pas flux mais stocks, réseaux mais territoires, circulation mais cristallisation, structures mais cultures. La rhétorique sécuritaire maintenant bien connue contribue largement à rendre visible la participation de ces zones qualifiées de « non droit » aux activités criminelles imputées aux familles vulnérables et démissionnaires et à leurs enfants supposés « sans repères » ; cela, tout en recouvrant d'un voile pudique tout à la fois la diversité des espaces sociaux de trafics et de consommations, les enjeux sociaux, sanitaires et éducatifs de la prévention des risques, mais aussi les porosités entre les économies légales et illégales et autres collusions entre les mondes du crime, de l'entreprise et de la politique. » (KOKOREFF, 2011). En sociologie de la délinquance et de l'action publique, voir également les travaux de Laurent MUCCHIELLI, Mathieu RIGOUSTE.

question d'autonomie, de responsabilité et de dépendance. Qui contrôle, gère, structure et détient les intérêts ? Qui perd et qui gagne à l'issue du travail, des réglementations, de la normalisation des activités ? Adresser ces questions permet de déconstruire les intérêts et les responsabilités de chacun des acteurs.

A l'invitation d'un pêcheur, je me rends durant l'automne 2017 à une réunion de l'association de ligneurs bretons, pour discuter des futures mesures concernant les quotas de captures de bars, à l'échelle européenne et nationale. La réunion a lieu à 18h, un mardi soir d'automne, dans les locaux au-dessus de la criée du port. J'arrive sur le quai vers 17h, en pleine débarque des chalutiers langoustiniers, et je monte sur la plateforme depuis laquelle les touristes observent chaque jour la valse des navires colorés. Le musée Haliotika est fermé, mais les promeneurs sont quand même présents en grand nombre et prennent des photos des navires : « Manga Reva », « Cap Mauritanie II », « L'Oasis », « Danube Bleu II », « Myajuja », « Eter Vag », « Mab an Tarz », « Cap Coz II », « Bellatrix », « Samana », « Bougainville » manœuvrent alors dans le port et quelques « Bara », les chalutiers de l'Armement Bigouden, sont à quai. Je rentre dans les locaux du port et constate, comme à chaque fois que je viens au Guilvinec, que le bâtiment est bien vide. Il faut dire qu'avec le musée fermé et les assistantes sociales aujourd'hui en déplacement à Noirmoutier, il n'y a que des salles vides en dehors de la capitainerie. Les ligneurs de l'association arrivent petit à petit et s'installent dans une salle de réunion de la Chambre de Commerce et d'Industrie. La discussion porte sur les propositions que l'association peut faire aux organes de décision européennes vis-à-vis des quotas de captures de bars. En 2018, la Commission européenne s'apprête à statuer sur un plan de gestion de l'espèce. C'est l'occasion, pour des professionnels qui n'ont que rarement l'occasion de se réunir autour d'une table, d'exprimer les tensions entre leurs intérêts de ligneurs, ceux des autres marins et ceux des plaisanciers. Les réglementations autorisent des captures annuelles fixées à dix tonnes pour les ligneurs et permettent des prises accessoires aux autres navires. Lucides, certains rappellent que ces prises « accessoires » sont en réalité « ciblées » et ce durant la période de fraye des poissons, période pendant laquelle les ligneurs - au moins ceux présents au sein de l'association - pratiquent le repos biologique.

Les tensions les plus fortes ont lieu entre les ligneurs et les bolincheurs. Ce soir, le secrétaire de l'association annonce une mesure qui risque d'être validée : réduire les neuf

tonnes théoriques de captures autorisées de l'ensemble d'une flottille de bolincheurs à un tonnage par bateau. La mesure aurait pour effet d'empêcher les gros armements de "*faire leur propre cuisine*" au sein du groupe pour se répartir les tonnes de poisson pêchées entre navires affiliés. Mais la question du contrôle n'est pas uniquement l'affaire des contrôlés. S'il existe un instrument de surveillance, il s'agit aussi de comprendre qui l'exerce, et quels intérêts motivent ces derniers. « *Ben oui, c'est de l'argent pour les criées aussi alors ça les arrange* » rappelle un pêcheur présent. Un pêcheur briochin lui répond par une anecdote que tout le monde autour de la table semble connaître à propos de la débarque, bien au dessus des tonnages admis, d'un navire appartenant à un très gros armement de sa région, Porcher : « *Quand le bateau a débarqué, c'est la criée qui a réparti ensuite entre les différents bateaux de son armement.* » Un autre pêcheur relance la discussion en évoquant la débarque d'un bolincheur d'un armement appartenant à un grand groupe de distribution, à Concarneau : « *L'autre fois, il débarquait et j'ai voulu rentrer dans la criée : impossible. Tout était fermé et fait pour pas qu'on rentre. Ils font leur cuisine* ». Son voisin ajoute : « *Il faudrait faire venir un huissier* » mais l'idée est trop coûteuse. Il y a la juridiction, mais les moyens de l'appliquer ou de la contourner sont toujours une question de conflits d'intérêts. « *Ils ont tous les droits, ce sont eux qui décident* » conclut un pêcheur qui n'a pas pris la parole encore, avant de laisser le secrétaire de l'association poursuivre la discussion : « *Vous les voyez parfois aller dans les zones interdites ? Je m'adresse surtout aux gars d'Audierne* ». Rires dans la salle. « *Normalement, ils n'ont pas le droit d'y aller* » continue le secrétaire. « *Ils y vont tout le temps !* », réagissent à l'unisson une dizaine de pêcheurs. « *Même avec l'AIS ils y vont, ils disent qu'ils nettoyaient la bolinche au pire, si on leur demande* ». « *Qu'est ce qu'on propose alors ?* », demande le secrétaire aux collègues rassemblés. « *Le repos biologique pour tout le monde* » s'énerve un pêcheur de St Marine. « *Ce n'est pas normal de pêcher quand ils font des petits, c'est du bon sens, nous on l'observe déjà depuis des années, c'est logique !* » « *ça passera jamais, c'est clair et net* » ; « *On peut demander au moins un mois* » ; « *ça passera pas, je me mets à la place des gars, c'est là qu'ils font du blé, ils vont pas accepter c'est clair ! Je les comprends* », lui répond, désabusé, un collègue du même quartier maritime.

Pour les ligneurs présents lors de cette réunion, le territoire de « rigueur et de liberté » de la mer paraît être un espace de négociation tendue. Non seulement les

ressources sont déclinantes, mais en plus leur partage politique et économique paraît inégal. Ces petits pêcheurs sont parfois désabusés, conscients de la réduction de leur force dans les concurrences entre flottilles. Ils sont aussi parfois pragmatiques vis-à-vis d'un système global qui favorise les plus puissants des quartiers maritimes, comprenant que leurs collègues « plus gros » ne fassent pas de concessions sur leurs avantages pour garantir leur propre survie. Mais ce pragmatisme ne doit pas cacher l'existence de convictions profondes, écologiques notamment, lesquelles se traduisent par l'association des forces, à l'image de ce groupement, ou par du militantisme. L'association est, pour les plus petits pêcheurs, l'espoir de conserver la liberté que semble recouper l'activité de la pêche. L'engagement croissant des petits pêcheurs, qui se veulent force de proposition « à Bruxelles » ici, marque ce refus de l'isolement, le refus de subir les mutations d'un secteur qui pousse de plus en plus les pêcheurs à naviguer « seuls », et de moins en moins « ensemble ». Il s'agit de faire partie d'un environnement écologique et social, d'être son propre patron, c'est-à-dire de décider de son cap, parmi une communauté au sein de laquelle la « liberté » est la même pour tout le monde.

## 5.2. Être libre, capitaine, son propre patron ?

### ***Être son propre patron***

L'un des attraits de la pêche dans les discours des jeunes en formation réside dans la « liberté », laquelle correspond à l'image mentale du pêcheur solitaire, possédant sa propre embarcation, et indépendant de toutes règles, tous ordres, en dehors de ceux dictés par les éléments naturels. Lors des entretiens menés au lycée maritime auprès des cohortes d'étudiants, il était frappant de constater à quel point les jeunes voulaient « être patron » rapidement. Au-delà de la volonté de gagner plus d'argent depuis la passerelle, se dégageait dans les entretiens une certaine idée de l'indépendance, sous l'expression bien connue des sociologues de l'agricole « *d'être son propre patron* ». L'inscription en formation relevait de la curiosité qu'on pourrait qualifier de profane, « *l'envie de découvrir* », et la volonté de ne plus faire de compromis au sujet de la « *liberté* ».

Plusieurs expressions résumant cette idée sont ainsi répétées par la plupart des jeunes en entretien : « — *En mer tu fais ce que tu veux, et si t'es patron, t'as personne pour te dire quoi faire* », ou encore « *après le rêve, ben c'est sûr que c'est avoir son*



*propre canot, décider des horaires aussi, parce que, en tant que matelot, t'es moins libre, voire t'es pas libre, mais si t'es tout seul, personne te fait chier* ». Les étudiants qui se voyaient « finir pêcheur » avaient comme idéal celui de « petit pêcheur » dont la difficulté est relativisée, comme dans l'extrait suivant, issu d'un entretien avec Arnaud, 35 ans, en formation au lycée maritime :

*« — On dit “la petite pêche c'est dur”. Pourquoi ? Parce qu'il faut avoir quelqu'un à côté pour faire la vente ? Le matelot, il est souvent tout seul ou à deux et puis y a tout à faire, y a pas d'armement, y a pas de... c'est un peu comme l'artisan, y a tout à faire. Par contre, c'est des métiers où, j'pense, tu gères ton temps, tu gères ce que t'as à faire. Et souvent, ben, ils s'en tirent parce qu'ils vendent en direct. Tu vois, les marchés bios, etc. Tous les gens vendent en direct. Ça coûte un peu moins cher qu'au supermarché, les gens sont sûrs, et toi tu vends un peu plus cher qu'à la criée. Et c'est un objectif écologique aussi, c'est comme les fruits. On va pas demander des trucs qu'existent pas. Que les gens se réhabituent, voilà la pêche locale, c'est ça. En plus, c'est des poissons nobles. Rougets, soles. Les ligneurs ils ont super bien gazés. Moi je suis pour qu'on indique quand le poisson est pêché au filet. Eux, c'est marqué “bar de ligne”, tac, voilà. Là, tu fais de la sole et du rouget, c'est pas le même poisson que quand tu les fais au chalut. Ça veut pas dire que l'autre, il va être mauvais, mais que chacun a sa part de marché. Chacun a sa place, quoi. Les gens qu'ont pas les moyens d'acheter de la sole et du rouget, quoi. Et y a de la place pour tout le monde. Et puis tout le matériel qu'on a à l'eau il faut l'entretenir, donc ça sert à rien d'avoir des tonnes tout seul, le nombre suffisant pour bien gagner sa vie, parce que c'est un métier qui est difficile, autant bien gagner sa vie. »*

Arnaud était employé avant d'entrer en formation CIP au lycée maritime. Après quelques années de difficultés à gérer les relations hiérarchiques sans trouver de sens au travail, il espère réussir une installation à son compte. Limiter les intermédiaires, sécuriser les revenus par des labels et par des réseaux sont des aspirations communes des petits pêcheurs et producteurs qui s'installent, à l'image des agriculteurs biologiques (Nicolas, 2017), oubliant au passage l'importance que peut prendre dans le quotidien d'un indépendant l'application de savoirs gestionnaires au détriment de la pratique. L'image d'Epinal du pêcheur seul en mer, sur une embarcation modeste, récoltant des poissons nobles aisément dans une mer poissonneuse se heurte également à la réalité de la

marchandisation du secteur. L'endettement et la servilité vis-à-vis des organismes de crédit, l'énorme coût du matériel de pêche et la responsabilité face aux mesures de sécurité modifient fondamentalement cette activité et la représentation de ce que veut dire être un marin « libre ». Au-delà du caractère aléatoire du métier en lui-même, il faut être capable, en amont de l'installation, de convaincre la coopération maritime de la rentabilité de l'entreprise proposée. Loïc, ligueur du pays bigouden, exprime ainsi ses doutes vis-à-vis des possibilités, pour la nouvelle génération, de réussir une installation sans l'aide financière et institutionnelle de la coopération :

*« — Aujourd'hui un jeune, s'installer à la pêche c'est quasiment impossible. (...) si tu reprends la suite d'un gars, si tu t'installes avec un gars, que tu fais une année avec lui, il faut déjà que tu connaisses le métier avant d'acheter le bateau. Si t'achètes le bateau et que t'as besoin de deux trois ans... pour être bon - si t'es bon un jour ! - j'pense que ta banque elle t'a rattrapé avant. »*

Ben' est patron à bord d'un ligueur, mais salarié d'un armement qui possède aussi un gros fileyeur du quartier maritime où il exerce. C'est grâce à ce soutien financier et administratif que son activité a pu se mettre en place. Il revient sur les avantages d'une telle association, tout en rappelant que le fait d'être salarié ne protège pas le pêcheur de la faillite. Le cas du patron salarié engagé avant Ben' le conforte dans sa conviction qu'il faut à chaque nouvelle saison, remettre en jeu sa pérennité dans l'activité. Ben' est également conscient que la relation qu'il a tissée avec l'armateur est exceptionnelle. C'est grâce à cette bonne entente, et à son choix de produire une petite pêche plutôt qu'une pêche plus énergivore comme le chalut, qu'il peut continuer à exercer :

*« — A la fin de saison y'a un armateur d'Audierne qui m'a appelé. Il avait un ligueur. Il avait acheté un ligueur deux ou trois ans avant, et puis le mec qui bossait dessus, ça marchait pas. Il arrivait pas trop à pêcher, donc il m'a proposé de reprendre le bateau. Il m'a dit "j'te donne carte blanche, tu fais ce que tu veux avec, moi ce que je veux c'est que tu me payes les traites du bateau. Après, tu fais ce que tu veux comme pêche quoi." Donc là je lui ai dit "OK, on essaye". Et puis j'ai un copain d'enfance - parce que moi je voulais pas faire ça tout seul, ça m'emmerdait un peu - donc j'ai demandé à mon pote et puis on est partis ensemble sur le ligueur, depuis maintenant six ans.*

— Tu penses quoi des évolutions du métier ?

— *Le taf c'est, un boulot super dur. J pense que j'suis plus libre que si j'faisais du chalut ou autre chose parce que c'est moi qui me démerde un peu tout le temps, quoi. C'est moi qui décide quand on part, donc ça c'est bien. J'ai pas de patron, quoi. J'ai un armateur qui me suit, mais jamais il va décider ou j'dois pêcher, ce que je dois faire, donc ça c'est cool.*

— Il a beaucoup de bateaux ?

— *Il a un fileyeur, un gros fileyeur, [Nom du navire]. C'est un vieux bateau. Il a une poissonnerie à [ville de la région]. Mais, ouais, c'est un boulot passionnant. Après je ferai pas ça toute ma vie, hein... (...) C'est plus difficile qu'avant. Une tonne dans la journée... Maintenant quand tu fais ça en un mois c'est déjà exceptionnel...*

— C'est quoi, là, les journées types en tonnage ?

— *Pour nous ? Alors la dorade c'est 80 kilos parce qu'on a pas le droit à plus. Donc on pêche 80 kilos. On arrive à faire notre quota tous les jours. Pour le bar... euh, quand t'arrives déjà à pêcher 80 kilos c'est une super journée, c'est vraiment une super journée. Ça oscille entre 2 ki... entre 20 kilos et 100 kilos quoi, y'a pas de moyenne pour le bar. Pour le lieu c'est entre.. une bonne journée c'est entre 100 et 200 kilos. En sachant que nous on a un armateur, donc déjà il prend la moitié. Après, nous on est deux donc on a un quart, 1/5e du chiffre d'affaire de la journée, donc ouais faut qu'on pêche pas mal quoi.*

— L'armateur prend 50 % ?

— *Ouais. Et c'est honnête parce que y a des armateurs qui prennent 60 %. J'sais qu'au Guilvinec, c'est monnaie courante. (...) Après, nous, ça nous arrange aussi, parce qu'on a rien à gérer au niveau papier, au niveau machin. C'est assez compliqué des fois,*

*toutes les paperasses, tous les machins. (...) Ouais. Ouais ouais ouais ouais... Tout est une obligation. Faut un comptable, faut... Nous on est salariés, on est en CDI quoi. On a notre chèque qui tombe tous les mois. C'est lui qui gère toutes les paperasses, toutes les licences de pêche. On a été au groupe de gestion le premier mois une fois pour comprendre comment ça se passait. Et pas depuis. Ben, on s'entend bien donc c'est quand même rare qu'il y ait une super entente entre un armateur et... Ouais. »*

Entretien avec Ben', Plozévet, la veille d'une marée à la dorade autour de Tévennec

Ben' est donc satisfait de son contrat avec l'armateur de la région d'Audierne. Ce dernier aussi est satisfait, car Ben' pêche bien, et ce depuis son installation. Son effort de pêche garantit pour le moment du poisson de très bonne qualité débarqué durant les six mois d'été, contrairement à ses prédécesseurs qui ne réussissaient pas à être rentables. Seul, Ben' pourrait s'en sortir aussi bien, mais il aurait la menace d'une faillite à chaque mauvaise marée. Dans le modèle contracté en accord avec l'armateur, Ben' et Joris, le matelot de Ben', qui est également son ami d'enfance, reçoivent leur « chèque » à la fin du mois, c'est-à-dire un salaire calculé en fonction du chiffre d'affaire de leur pêche débarquée, auquel sont déduits les frais du bateau. Si un jour la saison de dorade n'est pas au rendez-vous, le manque à gagner sera amorti par le chiffre d'affaire des autres bateaux de l'armement. Le risque est donc moins élevé pour l'armateur que pour Ben' s'il était indépendant. Cependant, l'armateur ne payera pas Ben' et Joris grâce aux bénéfices des autres navires : les deux marins embarqués sur le ligneur ne peuvent compter que sur leur pêche pour garantir leur salaire mensuel. Si l'association à un armateur les met à l'abri des risques liés à l'investissement, le travail de la mer les laisse au pied du mur à chaque début de saison.

### **« Pas l'choix »**

La tendance à l'auto-exploitation des pêcheurs vient du fait que chaque poisson pêché conditionne la valeur de la paye. Ben' a fixé des limites avec son armateur : lui et Joris ne travaillent que six mois à bord du ligneur. Cependant ces six mois sont dévolus à l'activité et sont vecteurs de stress, notamment pendant les premiers mois de pêche, lors de la saison du bar.

Le lendemain de l'entretien enregistré, nous sortons en mer dans le raz de Sein, à la recherche de dorades. Quand nous rentrons au port pour décharger le contenu de la pêche, Ben' apprend qu'il ne reste plus qu'un jour de quota. Ben' et Joris comptaient se reposer le lendemain, mais cette nouvelle change leurs plans : « — *Bien sûr qu'on sort demain, pas l'choix. On dormira cet hiver !* » « *On est en vacances demain, ça veut dire !* » souligne Joris, explicitant le principe selon lequel le zèle au travail, s'il n'est pas le visage d'une exploitation salariale comme à bord d'autres navires, reste celui d'un compromis<sup>408</sup>. Les deux amis décident de sortir malgré le coup de vent annoncé le lendemain parce que c'est la dernière journée de la saison autorisée pour la pêche de la dorade et que l'annonce de cette fermeture précoce du quota rime aussi avec l'arrivée anticipée des vacances.

Pour les marins définis par la juridiction française comme « artisans », c'est-à-dire armateurs du bateau sur lequel ils embarquent, les investissements monumentaux dans les outils de travail, l'achat du navire, mais aussi dans les réparations au fil de l'eau, obligent à tenir un rythme d'auto-exploitation, sous peine de faire faillite. Une casse moteur, une avarie peuvent engager des frais imprévisibles de plusieurs dizaines de milliers d'euros, du jour au lendemain. Or, l'Océan est le terrain de travail le plus accidentogène, en plus d'être très fluctuant sur le plan de la rentabilité. Les banques ne prennent ainsi plus le risque de suivre de petits armateurs, à l'instar des ligneurs du fait de la baisse importante des stocks de bars. Elles accordent plus facilement des prêts à de gros armements qu'à des petits pêcheurs artisans. L'arrêt de l'activité peut survenir brutalement sans l'appui d'une trésorerie de gros armement. D'où la grande angoisse des patrons artisans devant les avaries, souvent au centre des discussions. Là un chalut resté au fond, là un problème de chambre froide, là encore, une casse moteur. Après avoir appris qu'une partie de son équipage posait son sac à la fin de la saison, un jeune patron qui possède deux navires, se rend à l'évidence : « *ben je vais vendre le bateau sur lequel ils étaient, pas l'choix* ». Il vient alors d'engager des frais de réparation de moteur sur le navire qu'il patronne. Alors qu'il comptait sur les bénéfices des deux navires pour rembourser ces frais, le chômage technique du deuxième navire vient contrecarrer ses plans. Devant l'impossibilité de réunir ou de former un nouvel équipage performant et autonome, il décide alors de vendre le second bateau pour éviter un endettement supplémentaire.

---

<sup>408</sup> Voir également la description que fait Paul JORION de l'intéressement qui se dégage du système à la part, et au lissage du « pire », les conflits, les grands vents, etc, par l'impression qu'on « n'a pas le choix » (2010, p. 133) que de s'habituer aux imprévus par l'accommodement. Le chercheur pointe du doigt la vulnérabilité du matelot quand c'est néanmoins « le pire » qui s'exprime, c'est-à-dire le contingentement.

Marx décrivait dans ses *Grundrisse* « l'aliénation pure et simple des sens » provoquée par l'activité capitaliste : « chacun de ses rapports humains avec le monde, voir, entendre, sentir, goûter, toucher, penser, contempler, vouloir, agir, aimer, bref tous les actes de son individualité », écrit-il pour décrire le transfert d'un rapport au monde par les sens à un rapport au monde par le profit<sup>409</sup>. Le néolibéralisme, décrit ensuite par nombre de sociologues du management entrepreneurial, encouragerait finalement les rêves d'épanouissement personnel tout en les empêchant systématiquement d'advenir. L'aliénation intrinsèque à l'activité marchande s'ajoute aux différents masques que l'entrepreneur doit porter pour être socialement et professionnellement irréprochable. La limite entre la vie et le travail du matelot est floue du fait des rythmes et des conditions physiques d'exercice du travail. Cette donnée permet le développement d'un ethos d'investissement total et d'activité irréprochable qui contamine totalement la représentation du travail de l'entrepreneur indépendant. L'autonomie « sur-humanisée » est un piège (Linhart, 2015 ; Boltanski & Chiapello, 1999), organisé autour de pratiques qui empêchent de disposer de soi.

L'endettement est financier mais il est aussi moral et symbolique. Pour le pêcheur, l'injonction à être « durable », c'est-à-dire souvent « rentable », et à mettre en scène une écologie spectaculaire correspondant aux codes du marketing environnemental efface les frontières entre le métier et l'individu. En Islande, Emilie Mariat Roy décrit l'invention de la tradition de la palangre et montre qu'une flottille de petits pêcheurs a réussi à tirer son épingle du jeu des quotas<sup>410</sup> face aux plus gros navires - les « rentiers des mers ». Les oppositions se font dans les discours, avec d'un côté une technique considérée comme écologique, la palangre de fond, et de l'autre une pratique « destructrice » - le chalut *smábátamenn* (Mariat-Roy, 2015). Pour survivre, il a fallu s'organiser et créer un discours non seulement de tradition commune, mais aussi opposé aux techniques industrielles. Il a fallu constituer un capital, voire un patrimoine, symbolique.

Tout comme les palangriers islandais, l'engagement dans un combat politique et

---

<sup>409</sup> MARX, Karl, *Manuscrits de 1857-1858* (« *Grundrisse* »), Les Éditions sociales, Paris, 2011, pp. 82-83

<sup>410</sup> Le risque des QIT en vigueur en Islande est la concentration des droits de pêche, et non plus seulement de la propriété des navires, dans les mains d'investisseurs parfois extérieurs au monde de la pêche. C'est l'exemple le plus abouti de la financiarisation de la filière, exemple dont la France est préservé pour le moment. Les armements plaident pour des Taux Admissibles de Capture (ou TAC) pluriannuels, qui ont le mérite de donner plus de visibilité aux entreprises sur leurs rentabilité à venir, mais qui perdent l'avantage de la gestion précise des variations de l'abondance des stocks. Sans parler de privatisation des mers, des Quotas pluri-annuels seraient également un pas de recul de l'Etat, en faveur des entreprises, dans la gestion des ressources.

dans la reconnaissance de labels est aussi la solution choisie par les petits ligneurs de Bretagne et plus généralement de la Plateforme Petite Pêche qui les regroupe. Gwen Pennarun, le pêcheur qui la pilote, doit se rendre régulièrement à Bruxelles pour défendre les intérêts de ces organisations et transforme son quotidien de pêcheur en carrière politique. Là encore, il n'a « pas le choix » s'il veut espérer exister dans les échanges. C'est donc ainsi qu'il conserve son indépendance de petit pêcheur, qu'il reste son propre patron et lutte contre les armateurs de plus grosses flottilles. Mais le pêcheur explique qu'il est de plus en plus difficile de tenir ainsi, *a fortiori* lorsqu'on vient de s'installer. La recherche des lieux de pêche, des techniques, la familiarisation avec le terrain sont déjà tellement difficiles à acquérir, que le travail de lobbying, la dépendance financière aux organismes de crédit et les contraintes administratives ont tôt fait de ruiner les projets. Sur le terrain, on évoque régulièrement les exemples d'installation ratées de petits-pêcheurs, et les reconversions précoces faute de devenir rentable ou de rembourser l'emprunt à la banque. Comme les viticulteurs décrits par Céline Bessière, les patrons pêcheurs dits « artisans » sont des « travailleurs indépendants sous la dépendance économique de leurs acheteurs » (Bessière, 2011, p.109). En mer pendant les épisodes de la « guerre du lait », le sujet revient régulièrement dans les conversations tant les parallèles sont nombreux entre les deux activités du secteur primaire breton. Les laitiers se battent alors pour un prix du lait correct, dicté par les laiteries. Pascal, ancien patron indépendant (ou « artisan ») sur un chalutier hauturier, a dû vendre son navire à un armement coopératif pour ne pas faire faillite. Il patronne encore aujourd'hui à bord de ce même bateau du large, mais en tant que salarié :

« — *Pour nous c'est pareil, c'est l'acheteur, le mareyeur, qui propose un prix... (...) C'est incroyable, quand je vais faire des courses, c'est le vendeur qui fixe le prix ! Ben là, non, c'est l'acheteur ! Quand j'arrive avec mon poisson il me dit "ce sera tant". Dans la pêche quand tu ne peux pas pêcher tu ne gagnes rien* ». Les matelots de l'équipage, dont le salaire est également soumis aux prix fixés à la vente résumant avec humour : « *les mareyeurs font ce qu'ils veulent, y'a qu'avec 10 kilos de shit que c'est l'acheteur qui peut marchander sinon c'est au vendeur de fixer le prix !* ». Paul Jorion, dans son ouvrage sur la détermination du prix dans les échanges marchands, insiste sur l'impression de spoliation que ressentent les pêcheurs exclus du processus de la vente du poisson « d'hommes à hommes », et ajoute que ce sentiment n'est pas tout à fait illégitime (2010, p. 311). Selon

le chercheur, la fidélisation de pêcheurs « abonnés » dont disposait certains mareyeurs<sup>411</sup> ne tenait pas à la justesse du prix fixé, mais plutôt à une relation de confiance entre les deux hommes. Les mareyeurs appréciés évitaient les comportements qui pouvaient apparaître comme de la mesquinerie et notaient le tonnage indiqué par le pêcheur sur leur bon sans vérifier le contenu des coffres. Ils laissaient les pêcheurs se servir en godaille avec une bienveillance explicite. Ce climat de confiance est contrebalancé, dit Jorion, par le fait que les mareyeurs n'évoquaient jamais le prix et établissaient leurs comptes seuls. A ce climat dépassant le rapport « commerce-commerce » entre les deux corps de métier s'ajoute la possibilité d'obtenir des services, des prêts notamment, renforçant l'esprit de communauté locale<sup>412</sup>.

A la fin des années 1970 et au début des années 1980, plusieurs chercheurs (Bernier, 1981 ; Giasson, 1981 ; Breton, 1981; Bidet, 1988 [1974]) avaient déjà souligné cette vulnérabilité des pêcheurs vis-à-vis des marchés conditionnant les prix à des échelles plus larges que celle du navire et du système de rémunération aléatoire, à la part. C'est pourtant sur ce modèle d'accumulation primitive que le capitaliste garantit encore son fonctionnement.

De plus, le *greenwashing* effectué par les gros armateurs possédant des flottilles industrielles rend de plus en plus difficile, pour le consommateur, de se repérer entre les différents labels. Ce flou engage alors une vraie guerre des certifications<sup>413</sup>. L'installation de circuits courts et de vente directe permet aux plus petits pêcheurs de respirer. Les plus gros navires, notamment les hauturiers du système halieutique bigouden, ont plus de mal à imaginer une porte de sortie similaire, tant leur modèle - le productivisme - est lié à la grande distribution. Les gros volumes qu'ils débarquent ne peuvent en effet reposer sur un modèle affranchi de la chaîne d'approvisionnement classique. Dès lors, c'est encore une fois dans les discours que se joue la concurrence, à force de labellisations sélectives, entre écologie et gouvernance néolibérale (Foley & Hébert, 2013 ; Bresnihan, 2018).

---

<sup>411</sup> Les deux exemples d'illustration datent des années 1970 à Auray et 1950 à Saint Nazaire.

<sup>412</sup> JORION évoque les prêts de la part d'autres commerces locaux, boulangers, chantiers, pharmacies, etc.

<sup>413</sup> Voir notamment la liste des nombreuses compagnies industrielles ayant obtenu la certification MSC, alors qu'elles exploitent des stocks menacés, avec des engins très énergivores.



### ***Devenir patron***

1<sup>ère</sup> assistante sociale : « — *Dans ce milieu là, on peut pas commencer par avoir un poste top. C'est pas possible. Parce que c'est un métier où il faut exercer une expérience, ça ne peut pas se faire autrement.* (sa collègue acquiesce) *Sauf que les jeunes du lycée, ils veulent tous être patrons... Ils pensent tous qu'ils vont avoir... ils pensent tous qu'ils vont pouvoir partir au thon aussi. Dès qu'ils vont avoir l'bac. J'entends ça tous les ans.* »

2<sup>ème</sup> assistante sociale : « — *Alors que c'est pas possible !* »

1<sup>ère</sup> assistante sociale : « — *“Je s'rai patron et t'façon, là en juillet j'suis à la CFTO” ben mon gars, c'est pas gagné !* »

(Entretien avec deux assistantes sociales, Le Guilvinec)

Dès le début de mon terrain, j'ai remarqué que les jeunes inscrits en formation au lycée maritime n'aspiraient pas à des carrières de matelots. Comme l'expliquent les assistantes sociales citées ci-dessus, les rares élèves qui se projetaient à la pêche s'imaginaient rapidement devenir patron ou à partir « au thon ». Cette aspiration, qui dénote en premier lieu un refus d'endurer des conditions de travail difficiles, est en désaccord avec une formation professionnelle plus traditionnellement ancrée sur le pont que dans les salles de classes. De même, comme l'exprime la première assistante sociale qui s'exprime, l'apprentissage par l'expérience voudrait que le marin-pêcheur ne commence pas par un « *poste top* ». Il paraît difficile, dès lors, de renverser le contexte de crise des vocations.

Au début de mon terrain, j'échange avec une professeure de lycée maritime, à qui je propose mon projet de suivre différentes cohortes de jeunes par des entretiens retraçant leurs parcours. Séduite par l'idée au départ, elle tente pourtant de me dissuader de m'entretenir avec les étudiants de la formation CIP/CIN et de mener des entretiens uniquement avec quelques-uns des lycéens de baccalauréat professionnel dont le projet est tourné vers la pêche. Elle les appelle « *les vrais* » et m'explique que les jeunes de la formation CIN/CIP ont la réputation de ne pas s'installer à la pêche et d'alimenter le *turnover* des matelots. Après une discussion enrichissante sur l'importance de saisir les aspirations et frustrations des jeunes qui ne sont pas les « *vrais* », la professeure insiste sur la crise de renouvellement. Elle essaye une dernière fois de me dissuader de rencontrer des

étudiants de CIN, notamment parce qu'elle redoute une mauvaise publicité, la mise en avant de ces profils ne valorisant pas vraiment les formations. S'entretenir avec ces jeunes est de fait délicat car il met le modèle professionnel face à ses contradictions. Cette contradiction est d'ailleurs corrélée par le nombre très faible de jeunes en formation qui s'engagent effectivement à la pêche à la sortie du lycée. Le rôle de valorisation du métier est cependant un créneau largement investi par les journalistes de la presse locale. Dans le contexte de « pénurie » de main d'œuvre, pointer du doigt les dysfonctionnements semble aux formateurs contreproductif. Mais il s'agit moins de mauvaises augures que d'invitation à décentrer le regard : le problème est beaucoup plus celui des conditions de travail sur le pont, que celui des conditions de transmission des vocations dans les salles de cours.

Après cette conversation avec la formatrice du lycée maritime, j'essaie de comprendre ce qu'elle désigne par l'expression « *les vrais* ». A peu près au même moment, je rencontre, pour un entretien dans un café de la gare, un jeune élève du lycée tout juste diplômé du bac pro, Thibault, qui travaille comme matelot sur un caseyeur de Saint Malo. Il fait donc partie des « *vrais* ». Thibault m'explique qu'au lycée, sa promotion comportait onze ou douze élèves qui s'orientaient vers la marine de commerce et neuf qui s'orientaient vers la filière pêche. Sur les neuf élèves apprentis pêcheurs, trois travaillent effectivement à la pêche après le bac - « *c'est une bonne année* » me dit Thibault en rigolant. Tous les trois ont le projet de devenir patrons. Je lui demande ce que font les autres. « *Je sais pas, y en a un qui travaille au Leclerc, il est caissier au Leclerc depuis quelques temps déjà, mais les autres, je sais pas, de l'intérim en grande partie, ou des formations plus poussée, BTS, etc. pour quelques-uns (...)* Non non ils iront pas à la pêche ».

Comme tous ceux que je rencontre qui veulent poursuivre dans la pêche, l'objectif de Thibault est donc de devenir patron. Il reste matelot sur le bateau qui l'a accueilli en stage, parce qu'il est obligé d'exercer un temps correspondant à la validation de son bac. Il connaît le patron par son oncle (son patron était matelot sur son bateau), et c'est donc pratique pour le jeune homme de valider ainsi sa formation. Il a dix-huit ans et m'explique qu'il ne peut pas devenir patron avant vingt-et-un ans. D'ici quelques semaines, à la fin de la saison, il va donc partir « *au Surf* » c'est-à-dire sur une plateforme pétrolière jusqu'à ses vingt-et-un ans, pour éviter d'être matelot entre temps. Il espère ensuite devenir patron

directement à son retour. Ses deux camarades de promotion qui s'orientent effectivement vers la pêche sont dans le même cas de figure. Leur vocation de pêcheur est celle de patron, mais pas nécessairement de matelot. « *Les vrais* » ont en effet l'objectif de faire carrière, mais faire carrière en passerelle. Certains seront matelots six mois, un an, deux ans, avant de monter. Peu de différence finalement avec ceux que l'on pourrait décrire comme les « faux » en négatif, qui restent matelots autant de temps que les « vrais », mais qui n'ont pas les mêmes aspirations. Sans parler de la difficulté à obtenir ces postes et à devenir un bon patron de pêche après si peu d'expérience sur le pont, il est probable que les autres mondes professionnels accessibles depuis le bac pro, et notamment le « surf », les acceptent plus facilement que celui de la pêche. Une fois d'autres horizons découverts, et la difficulté à devenir effectivement patron sans passer par la pénibilité du métier de matelot éprouvée, des carrières peuvent donc aussi être reconsidérées. Ainsi, un jeune homme rencontré dans le nord de la Bretagne, qui aspirait à patronner un chalutier, attiré par les manœuvres du navire, la cabine de commande, mais dégoûté par le travail du poisson, s'est finalement orienté vers le transport de passagers en remplissant dans une formation de Capitaine 200\*.

Les aspirations des jeunes à « monter » rapidement en passerelle, à patronner des bateaux, n'est en effet pas du goût des marins déjà en exercice, reproduisant un conflit de génération classique, entre qualification et capital d'expérience : « *C'est comme tous ceux là, tous les jeunes, qui... Pour commencer, ben faut commencer au début. Pas comme ceux qui sortent de l'école avec tous leurs diplômes et tout l'bordel, et ils veulent pas foutre un pied sur l'pont, ils veulent rester dans la passerelle, quoi. Ils savent même pas ramender, ils savent rien faire, quoi. J'suis désolé, pour connaître un métier, tu commences par l'début, tu commences pas par là haut, quoi.* »

Si le patron, selon le modèle des générations précédentes, effectue surtout des tâches de commandement et de navigation, il a généralement embarqué assez longtemps comme matelot avant d'accéder à son statut et ainsi gagné une crédibilité par l'expérience, qu'il partage volontiers avec les autres matelots. Un jour, il a été comme eux, en quelque sorte ; c'est même parfois un ancien collègue, qui a embarqué sur les mêmes navires qu'eux, et une connivence est possible. Connivence qui s'exprime par le savoir technique également. Il arrive d'ailleurs qu'il descende de son poste pour performer ses compétences

(sur une épissure, sur une réparation, sur un ramendage) dans des moments de tension et ainsi réaffirmer une certaine appartenance au groupe et une forme de domination.

L'envie de « devenir patron » de plus en plus rapidement une fois le diplôme obtenu, systématiquement mise en avant par les jeunes en formation, corrobore la mise en avant des individualités et de la nécessité d'un épanouissement *personnel* par le capitalisme. On repère également la contradiction qui s'y attache dans sa dimension industrielle, c'est-à-dire, pour les postes qui ne sont pas des postes relevant de l'autonomie et de la direction, une « individualité tronquée » (Corcuff, 2006) par l'industrialisation, la mécanisation des gestes répétés, et la division du travail. Les « satisfactions attendues » des matelots qui embarquent pour l'exaltation sont « refusées » par un contexte d'usine productiviste et destructeur des corps. Dans le même temps, les marins de la génération d'avant se retrouvent dans une frustration vis-à-vis du décalage entre leurs parcours - et ce que le cadre socio-historique de leur époque, c'est-à-dire l'industrialisation du secteur dans un cadre communautaire très fort, leur permettait de mesurer comme besoins et aspirations, et les nouveaux profils présents sur le pont, dont l'insatisfaction paraît relever tantôt du caprice de « bougeotte »<sup>414</sup> (entretien avec une assistante sociale), tantôt de l'incarnation logique d'un monde qui s'éteint avec eux, au vu de la faillite du système qui les a accompagné à la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

Dans la cuisine à l'avant d'un bateau, au cinquième jour d'une marée au large, Joseph, matelot de 40 ans, vient boire le café avec les autres matelots. Nous venons de terminer un long et éprouvant trait de chalut, et Joseph brise le silence de la pause : « *Qui c'est qui veut faire encore ce métier de merde ?* » Personne ne répond ; c'est une question rhétorique. Au sein de l'équipage regroupé dans la petite cuisine, Erwan, un matelot en apprentissage de 19 ans, se tient silencieux. Je lui demande de réagir à la question de Joseph. Le jeune homme commence : « *Moi j'aime bien, c'est sûr que c'est dur mais...* » avant de se faire couper par Joseph : « *Oh oui, mais lui c'est pas pareil, il veut être patron après.* » Erwan reprend alors : « *Ben oui c'est sûr, j'aimerais bien être patron après, bien*

---

<sup>414</sup> Et de fait ces nouveaux matelots incarnent les « désirs d'ailleurs et de tout autre », conséquences vertueuses des insatisfactions et des frustrations produites par le cadre néolibéral : « On fera alors l'hypothèse que les imaginaires de nos contemporains, stimulés par les normes néocapitalistes d'individualisation, travaillent notamment des désirs d'ailleurs et de tout autrement, qui nourrissent de façon critique des insatisfactions par rapport à la conception marchande de l'individualité. » (CORCUFF, 2006)

sûr. »

Cette envie de « devenir patron » corrobore également l'idée de James Scott, lequel explique dans son livre *La domination et les arts de la résistance*, après avoir mis à mal la théorie de la fausse conscience et de l'hégémonie consentante ou résignée de la part des subalternes, que l'hégémonie idéologique n'a de chances de se produire que dans les cas où les subordonnés ont comme objectif d'accéder à des fonctions de domination endurée sur le moment. Il leur est donc plus facile d'en légitimer les structures. À bord, les quelques jeunes matelots qui exercent le métier avec assiduité après leur formation au lycée maritime, au lieu de vite s'orienter vers d'autres professions, veulent devenir patrons et rapidement afin d'endurer le moins possible les conditions de vie et de travail du pont. Dans la bouche d'Erwan et de Thibault, toutes les difficultés du métier de matelot, si elles sont belles et bien envisagées comme hors du commun, sont toujours légitimées - « *c'est normal* », « *c'est le métier qui veut cela* », « *c'est normal de crocher dedans, sinon on pêche pas* », « *il faut pas compter ses heures* ». Pas un seul « métier de merde » dans sa bouche, comme j'en entends à longueur de temps de la part des matelots de quarante ans qui n'ont aucun espoir de devenir patrons, ou même, d'une quelconque reconversion. Détournons la phrase de Victor Hugo dans les *Tas de pierres*, « *un lion qui copie un lion devient un singe* » : un matelot qui s'engage pleinement dans son activité de matelot, qui imite le matelot idéal, espère souvent devenir un « singe », c'est-à-dire en argot de pont, un patron perché en passerelle.

À ces jeunes en formation espérant devenir patron rapidement sans nécessairement passer par la case matelot, s'ajoute une autre population, qui souhaite également pratiquer la pêche hors des cadres industriels, et que différentes études ont surnommée « les nouveaux pêcheurs » (Desfontaines et al., 2016 ; Charvet, Laurieux et Lazuech, 2016), marins reconvertis depuis d'autres carrières maritimes, parfois sportives, et disposant d'autres expériences de la mer (écoles de voile, surf, régates). Soucieux des questions environnementales, ils garantissent une certaine pérennité de la vocation de la petite pêche et engagent leurs pratiques professionnelles dans des réseaux locaux de distribution, tels que le circuit court. Si leur survie en tant qu'exploitants de navire est fortement soumise aux questions de rendements (maintien des stocks et remboursement des investissements), ils représentent tout de même un espoir de renouvellement des flottilles locales. En

revanche, aucun parmi ces profils n'envisage le métier de matelot pour le compte de plus gros armateurs ou pour les navires « industriels », du large, du chalut ou de la bolinche. C'est là le paradoxe de la crise de renouvellement : le contexte est celui d'un réarmement d'unités chalutières hauturières et d'une difficulté croissante à maintenir ou lancer une activité de petite pêche. Les vocations prennent le chemin inverse.

### ***Patron ou Capitaine ?***

Que ce soit Patrice, qui commande un hauturier, ou Ben', qui commande un ligneur du Raz de Sein, ces « patrons » ne veulent pas être uniquement « leur propre patron » ; ils veulent être capitaines. Le mode de travail et de vie traditionnel dans le secteur de la pêche est un mode de vie de chasseur-cueilleur. Les démarches administratives, la soumission aux normes, la communication et le lobbying s'opposent à la simplicité d'un mode de vie au jour le jour qui ne considère comme activités nécessaires que la navigation et la traque. Les contraintes liées au fait d'être son propre patron dans les pêcheries actuelles créent un décalage avec ce que signifiait être un bon pêcheur, au temps des flottilles fourmillantes de barcasses dans tous les petits ports bretons. Le « *skipper effect* » (Palsson and Durrenberg, 1990) est très fort sur le littoral breton. C'est cette variable, l'efficacité, la capacité d'adaptation, la qualité d'appréhension du maritime et des comportements des bancs, qui reste la principale inquiétude du pêcheur, à son compte ou engagé au service d'un énorme armement. On se souvient des colères de Yann, le personnage de *Pêcheurs d'Islande* de Pierre Loti incarné par Jean-Claude Pascal dans l'adaptation de Pierre Schœndœrffer en 1959, vis-à-vis de son armateur Mével (Charles Vanel) lorsque ce dernier retire le grade de patron au pêcheur qui s'est aventuré dans des zones interdites pour mieux pêcher. Son application à prouver ses talents extraordinaires de pêcheur du large outrepassa les normes et les hiérarchies. Et *in fine*, c'est parce que Yann est « le meilleur pêcheur » du port de Concarneau et que l'armateur ne peut se passer de lui qu'il le réengage sur son navire maudit. Comme si traditionnellement, c'était la qualité du pêcheur qui faisait autorité sur toute autre hiérarchie ou domination capitaliste. Mais Yann, sans l'armement Mével, ne peut plus prendre la mer, comme Ben', qui dépend des propriétés et capitaux de son armateur pour exercer ses dons hors norme de ligneur. Et il devient de plus en plus complexe, aux temps du contrôle des pêcheries, de s'aventurer seul dans une entreprise

indépendante - artisanale, familiale. Parfois, il est donc plus facile et agréable d'être un « bon pêcheur » pour un gros armement que seul. Pour d'autres cependant, l'attachement au navire, à ses propres horaires, à l'activité solitaire, ne peut s'envisager qu'en dehors d'un contrat avec un armateur. C'est pour ces derniers que la normalisation des océans est la plus difficile à vivre.

L'effet retors de cette dynamique se mesure dans la propension à prendre pour soi les échecs qui, en milieu maritime, sont souvent conjoncturels. Comme si un « bon pêcheur » ne pouvait pas échouer dans ces situations de travail où le contexte dicte ses conditions. La responsabilisation qu'entraînent les relations avec les banques et les institutions de la filière, notamment à travers la « confiance » qu'elle cède au pêcheur est fortement intériorisée. Une difficulté ou un échec devient un échec personnel (Beck, 2001). Nos observations confirment les travaux de Céline Bessière, qui observe une dépersonnalisation du lien à l'acheteur suite à l'internationalisation de la filière et à l'introduction de techniques de management pour les viticulteurs. De relations humaines ancrées sur des relations de hiérarchie et sur un certain paternalisme local, mais surtout un entre-soi professionnel, on se dirige vers des activités et des échanges commerciaux sans autres symboles que ceux de faire de l'argent, caractéristique des mutations professionnelles tirant vers le productivisme entrepreneurial. La relation entre pêcheur et armateur, qui s'équilibre parfois à l'avantage du pêcheur du fait du « *skipper effect* », aurait tendance à disparaître à la fois par l'introduction d'armements industriels désincarnés et par l'apparition de flottilles d'entrepreneurs « endettés » (Lazzarato, 2011), prêts à « *se dépenser sans compter* » pour « *la libre disposition de [leur] propre force de travail* » (Weber, 1995 (1971), p. 216).

Dans le premier cas, les rachats par de grands groupes de navires, notamment de chalutiers « artisanaux », en armements dits « coopératifs » créent des relations dont disparaît la confiance qui faisait le ciment des générations précédentes. Ainsi, Patrice me confie voir en son armement « *un regroupement de gratte papiers incompetents, tous parachutés du Crédit Maritime* ». Pour le pêcheur, qui a vendu son navire au groupe juste à temps pour ne pas faire faillite :

« *Ah pour les chiffres ils sont bons, mais c'est tout ! (...) Si t'as un problème entre vendredi quinze heures et lundi neuf heures trente c'est fichu évidemment... On peut pas*

*compter sur eux (...) si, il y en a un de bon, un ancien de la marine, donc il a toujours la discipline militaire. Il a beau avoir onze bateaux à gérer quand d'autres en ont seulement trois, il le fait. Mais il va pas tenir comme ça longtemps cela dit... Et on va se payer un autre après, du Crédit Maritime, qui répondra pas quand on aura un pépin ».*

Dans le second cas, le conflit entre armateur et pêcheur est incarné dans la seule personne du pêcheur, qui se retrouve dans une schizophrénie professionnelle pour gérer son « capital humain ». Cette situation est génératrice d'angoisses, notamment celle d'être à la hauteur des exigences personnelles et de celles des banques, et favorise un mal-être empreint de culpabilité lorsque les difficultés apparaissent.

Pour le matelot également, cette ambivalence entre capitaine et patron s'exprime dans des moments de crise, notamment quand le travail est démultiplié sur le pont et que la fatigue des matelots est nourrie par la pénibilité et par les frustrations. Celui qui mène le navire, le patron-pêcheur, capitaine respecté pour son savoir des lieux de pêches à qui il a été confié la responsabilité de mener son équipage à travers les flots vers de bons coups de filets, peut facilement perdre sa casquette et redevenir le « singe », si souvent moqué et insulté derrière son dos, celui qui reste en haut de sa passerelle, « *comme le singe* », plutôt que de venir « *donner la main* » à l'étage d'en dessous. Dans les moments de tempête, qui allient coup de jus sur le pont et conditions de travail difficiles, ces tensions sont réactivées. La fatigue s'accumule ; la casse du matériel empêche de bien pêcher et rajoute du travail « *pour rien* »... Le coupable n'est alors plus seulement un capitaine qui ferait l'erreur humaine de mal choisir ses zones de pêche, mais un patron qui semble mépriser ses hommes. La violence étant exacerbée par ces conditions, un torrent d'insultes s'abat en direction de la passerelle, masqué par le bruit des machines et des éléments.

Plus le cadre d'exercice est industriel, plus la tension est violente. Ces situations sont ainsi régulières au large : l'augmentation du temps passé en mer et les rythmes mécaniques assomment les corps et les esprits plus facilement qu'à la côtière lorsque le navire est inconfortable, tout en concentrant une tension plus intense sur le résultat de la relève de matériel, aussi incessante qu'aléatoire, et qui décide du salaire ou de la banqueroute des équipages.



## ***Faire de l'argent ?***

« — Après, moi j'aime bien l'argent aussi. (rires) Tous les marins qu'j'ai vu... comment dire, ils m'ont dit... "tu veux d'argent, viens en mer" Bon c'est sûr que c'est pas tous les mois comme ça. Mais y a des salaires mirobolants. »

Entretien avec un jeune pêcheur de 21 ans, lycée  
maritime

Tout comme les *firefighters* du terrain américain de Matthew Desmond<sup>415</sup>, les marins-pêcheurs rapportent des sommes parfois très importantes, car si le salaire horaire est tout sauf avantageux, le volume horaire travaillé peut être « incroyablement long » (Desmond, 2007, p.56). Ainsi, l'argent du butin de la pêche est l'une des premières motivations évoquées par les jeunes en formation ou à bord<sup>416</sup>, comme l'exprime l'enquêté ci-dessus, mais aussi, en miroir, par le discours institutionnel. « *Si vous voulez des matelots, payez les 3 fois le SMIC* », me lance systématiquement, comme si c'était un remède à la pénurie de matelots, un membre du comité des pêches dès que je le croise, car il sait que je cherche à comprendre les enjeux du renouvellement générationnel.

À bord d'un navire de pêche, le patron peut être propriétaire de son propre bateau, ou il peut être salarié au sein d'un armement. Il y a dans ce cas deux chefs pour les matelots : celui qui commande à bord, le patron, et celui qui commande à terre, l'armateur. Ce dernier est souvent invisible, mais c'est celui qui a le plus de pouvoir sur l'équipage et

<sup>415</sup> « *Hazard and overtime pay translates into bigger paychecks at the end of the month. For many, especially those in dead-end and lowskill jobs, the money they earn at Elk River in three to four months is almost equivalent to (and sometimes more than) what they make the rest of the year. (...) "Money is good," he tells me. "That's probably what everybody says first of all: the money. But not everybody wants to put their life on the line just for a paycheck."* » (DESMOND, 2007, p. 69)

<sup>416</sup> « *Les jeunes des groupes (...) veulent travailler car ils veulent de l'argent pour s'en sortir, échapper à l'humiliation et à la dépendance* » (DUBET, 2008). « *Jobs all achieve the same, they make you money. Nobody does a job for the love of a job (...) You wouldn't do it for nothing* » déclare Joey, jeune homme rencontré par Paul WILLIS sur le terrain du travail des jeunes Anglais de milieu populaire. Si « l'argent » est si souvent invoquée dans ces discussions et entretiens, s'opposant, comme le remarque Xavier ZUNIGO en s'inspirant des travaux de Paul WILLIS, à toute idée de « projet » sur le long terme, c'est aussi parce que le jeune travailleur de milieu populaire peu qualifié considère qu'il ne peut prétendre, sous la « pression financière » qu'à une faible variété de postes « interchangeables », des « *working-class jobs* » (WILLIS, 1977), d'où un certain « réalisme attentif aux rétributions monétaires et extra-monétaires à attendre des postes accessibles » (ZUNIGO, 2010). La pêche sort du lot car elle apporte également, dans la relation à l'environnement maritime, au danger notamment qu'elle institue, un rapport aventureux au travail.

c'est celui qui possède le bateau, « *le grand chef* », parfois incarné par une marque. Le patron à bord gagne deux parts quand le matelot gagne une part de salaire d'équipage. La part d'équipage est calculée sur le chiffre d'affaire de chaque marée. L'armateur prend une part du chiffre d'affaire, qui peut varier d'un armement à l'autre. La part de l'armement a tendance à augmenter avec l'installation progressive de « la crise » du secteur, ce qui a un impact sur la réduction des effectifs à bord. Sur certains bateaux sur lesquels j'ai navigué comme matelot, la part revenant à l'armement était de 60%, mais on m'a indiqué des armements dont la part dépassait les 70%. La grande pêche a abandonné le paiement à la part et l'objectif est, plus la tendance capitalistique de la pêche s'accélère (Chaumette, 2016), qu'une trésorerie puisse être mobilisée à la fois pour palier les investissements et pour faire face aux aléas des rendements. La comptabilité des armements est alors perçue par les pêcheurs comme trouble : « *Les armements, ils te fileront pas leur compta, ils la filent pas à l'État déjà donc bon... ils préfèrent payer l'amende. La grande chef, elle refusera de te donner, c'est sûr* » résume un patron alors que l'on épluchait tous les deux les comptes du navire dans la passerelle.

La responsabilité la plus importante du patron est de délimiter les zones de pêche. C'est lui qui décide des caps et des traits ; c'est de ses choix que dépend la rentabilité du navire. Le matelot est intéressé, via le système de paiement à la part, au chiffre d'affaire du bateau à chaque marée. « *Un bateau qui ne pêche pas* » est régulièrement pointé du doigt comme le pire cauchemar du matelot, quand je demande la définition d'un « bon patron ». Or, pour bien pêcher, il faut parfois prendre des décisions qui rendent le travail plus désagréable. À bord d'un chalutier, par exemple, il faut souvent aller traîner le chalut sur les fonds de roches<sup>417</sup> pour essayer de mieux pêcher, ce qui provoque de la casse de matériel et de la fatigue, laquelle peut vite être transformée en colère si le poisson n'est pas au rendez-vous. Un chalut qui traîne sur des fonds de roche s'abîme et devra donc être ramendé entre deux traits, ce qui supprime du temps du repos des matelots. La pire des situations arrive quand le patron décide d'aller pêcher sur des fonds de roche pour remonter plus de poisson, croche, casse du matériel et que le chalut doit être remonté avant la fin du trait, vide ou presque vide, pour être réparé. Des situations qui arrivent couramment, mais qui figent le rapport de domination sur le bateau, car c'est, *in fine*, le

---

<sup>417</sup> C'est vrai pour la pêche hauturière, mais également pour la pêche côtière à la langoustine, qui se distingue du système « Concarneau » par le fait d'aller chercher des langoustines de meilleure qualité sur la roche.

patron qui décide des coins de pêche, mais ce n'est jamais lui qui répare les filets. « On est tous dans le même bateau »<sup>418</sup> - mais pas tous sur le même pont.

Plusieurs aménagements du salaire à la part ont eu lieu avec l'industrialisation et la réglementation du secteur professionnel<sup>419</sup>. Des accords collectifs d'armements existent en parallèle de conventions collectives qui garantissent des droits et des modes de calculs. Il se passe presque un demi siècle entre l'instauration du salaire minimum interprofessionnel garanti en 1950, devenu SMIC en 1970, et son application théorique au milieu de la pêche artisanale en 1992<sup>420</sup>. Il existe ainsi un SMIC dit maritime depuis 1950, qui est un moyen parfois déguisé d'embarquer des marins payés au salaire fixe du SMIC, et non à la part de pêche. Il existe aussi des différences entre armements sur les modes de calcul des salaires, qui peuvent être « à la part » ou se faire « au volume ». En plongée, deux systèmes existent : un armateur peut payer à la prise son plongeur, uniquement pendant la période de pêche, par exemple un euro la coquille ; ou bien il peut payer sur le mode forfaitaire son plongeur durant toute l'année, à raison de 1500 euros par mois, même durant les mois de pêche. Dans les deux cas, ce n'est pas un salaire à la part, puisque le prix de la coquille n'influe jamais sur le salaire, lequel peut varier entre la somme forfaitaire (1500 euros) et le maximum atteint par le quota de plongée, l'équivalent de 200 kilos de coquilles par jour et sept tonnes annuelles (soit environ 3000 euros par mois).

La généalogie de cette flexibilité, et aussi des abus qui peuvent s'en déduire, trouve une légitimité directement dans l'idée traditionnelle que la chasse collective du poisson est une « aventure » (Chaumette, 2003) et que le partage en part de salaire de ces prises reste le « ciment de la cohésion de l'équipage ». De fait, sur le terrain, ces constats sont confirmés par les paroles des marins, pour qui le salaire à la part représente un maillon essentiel des motivations à pêcher. Nombreux sont les cadres du service social et de la médecine des gens de mer qui me confient leurs doutes vis-à-vis du système de rémunération, tout en insistant sur le fait que les marins eux-mêmes « y tiennent ». Un

---

<sup>418</sup> L'expression proverbiale fait aussi penser à l'image du navire utilisée par Michel SERRES pour décrire son « contrat naturel », image reprise ensuite par un grand nombre d'activistes environnementaux pour décrire les enjeux globaux d'une écologie politique : « hors du cordon, la noyade » (Serres, 1990, p.70).

<sup>419</sup> Voir les travaux de Patrick CHAUMETTE, et la fiche de l'observatoire des droits des marins : [http://www.obs-droits-marins.fr/fiches\\_pratiques/droit\\_du\\_travail\\_maritime.html?idFiche=7](http://www.obs-droits-marins.fr/fiches_pratiques/droit_du_travail_maritime.html?idFiche=7)

<sup>420</sup> En 1997, la loi d'orientation pêche prévoit un lissage sur l'année du salaire minimum, « indépendamment de la durée de travail effectif », qui devient alors un salaire forfaitaire semestrialisé en 2002 (art. 34 du Code du Travail Maritime, modifié par la Loi n°2002-73, 17 janv. 2002, article 205). De même, la pêche ne dispose pas de système d'assurance chômage, malgré des projets de généralisation de ce droit depuis 1997 (CHAUMETTE, 2016).

matelot du large m'explique que « *c'est aussi ça qui fait tenir, c'est pas limité. Y'a pas vraiment de limite en fait. Si tu fais une marée à 15 000, ben tu fais une marée à 15 000* ». « *L'argent n'est qu'une goutte d'eau comparée à la liberté* » écrit Anna Tsing, au sujet de la recherche quotidienne d'aventure et d'autonomie des cueilleurs de matsutakes. Dans le sens de la parole de ce matelot, la chercheuse rappelle que la liberté du cueilleur est « liberté de réussir un beau coup ou de tout perdre » (Tsing, 2017).

Alain Cottureau a souligné quant à lui le sentiment d'absurdité qui s'exprimait chez les ouvriers dont le travail « n'avait plus de prix » et dont les salaires dépendaient d'une fuite en avant de la productivité concurrentielle. Il a repéré ce sentiment de « démesure » parmi des populations ouvrières qui expérimentaient les balbutiements de la révolution industrielle : « Déjà au XVIII<sup>e</sup> siècle, du point de vue ouvrier, se posait le scandale que le travail n'avait plus de prix, que les tarifs étaient de plus en plus déstabilisés, sans référence "naturelle" » (Cottureau, 1983b). Le sociologue a mis en avant les mécanismes de dénégation de cet « appétit insatiable du capital » auquel s'opposent différentes résistances ouvrières invisibilisées dans le récit officiel. À la pêche, l'association entre exaltation de la traque et « course illimitée à l'accélération des rythmes de travail » (*ibid.*) paraît naturalisée jusque dans les discours des marins. Pour beaucoup de matelots, la perspective de recevoir un salaire forfaitaire, connu d'avance, même pendant les mois creux, est synonyme d'une évolution vers le statut d'ouvrier et de la perte de celui de marin. C'est la délicate association d'une assurance de paiement d'un salaire garanti (et d'un chômage après la fin d'un contrat) et d'un intéressement aux chiffres de la débarque dans le cadre traditionnel du salaire à la part que les juristes essaient de résoudre. Dans tous les cas, les règles du bras de fer sont celles des armements, endettements divers et les investissements bancaires et aux assurances, caractéristiques d'un capitalisme industriel.

Mais, s'il a raison de pointer du doigt l'importance des salaires dans les choix de carrière des matelots, le membre du comité a tort de penser qu'un haut salaire réglerait toute pénurie. La volatilité du salariat à la pêche est liée à divers facteurs, et notamment au nouveau rapport au travail et à sa pénibilité qu'entretiennent beaucoup des jeunes qui font le choix de vivre et travailler au pays aujourd'hui. Dans ce contexte, le caractère aléatoire de la chasse - qui peut aussi signifier que l'on peut rentrer bredouille - refroidit d'autant plus les vocations. L'injonction « *payez-les trois fois le SMIC* » repose alors sur l'idée que

la ressource serait stable et qu'en cas d'accident, les armements prendraient la relève en complétant les salaires à hauteur. La réalité du terrain à laquelle les jeunes matelots sont confrontés est l'exact inverse : une double peine entre absence de garantie et absence d'assurance chômage une fois la marée terminée, et substitution d'un plaisir de l'aventure par un stress de la marée « pour rien ».

Arthur F. McEvoy, Susan Hanna et David Feeny ont montré que la motivation de l'argent était fondamentale pour les pêcheurs qui arment et embarquent à bord de chalutiers en Oregon (1996). Mais les chercheurs ont aussi montré que « gagner de l'argent » ne recoupe pas une envie de « faire du profit » au sens des standards économiques<sup>421</sup>. Il ne s'agit pas, dans cette recherche du « *pot of gold* », d'une attitude qui viserait la maximisation à court-terme mais d'une gestion plus proche du ménage que de la firme (Jorion, 1989) que manifestent les pêcheurs américains de l'étude. Ces derniers valorisent en particulier l'indépendance de leur exploitation sur tout autre avantage, même financier. Dans un cadre artisanal, le goût de la liberté et du large (Karpoff, 1985) priment sur la recherche de profit. On comprend dès lors que le paradigme change avec la concentration des capitaux et la fin de l'indépendance des pêcheurs artisans, devenus salariés de regroupements incapables de partager leur « goût du large ».

### 5.3. Le goût du large

#### **« Ça fait rêver » - Écouter les anciens**

Alain Touraine indiquait un déplacement du centre du conflit social (Touraine, 1969), lequel passerait de « l'entreprise » au « genre de vie », et préférerait parler d'exclusion plutôt que d'exploitation (Touraine, 1991, pp. 166, 171, 173). Sur mon terrain de la pêche, les plus « exploités » du secteur étaient aussi de manière évidente les plus précaires ou marginalisés de la société globale, de la même manière que « l'entreprise »

---

<sup>421</sup> « *The attitudes of Oregon trawl fishermen both support and augment the TOC/G-S (Tragedy of the Commons/Gordon Scott) assumptions of profit maximization. It is clear that trawl fishermen are not "life-style" fishermen-they make large investments in vessels and gear and fish to earn money. Financial return was listed by a majority of vessel captains as a major reward of fishing. But "profit" carries a far broader meaning to these fishermen than the standard economic definition. Financial reward includes not only the size of the income but also the opportunity to run a family business, the opportunity to pursue an honest living, and the chance for scoring the occasional "pot of gold." These elements are included to varying degrees as arguments in each vessel captain's objective function.* »

est aussi l'espace où se définit et se pratique le « genre de vie ». Non seulement il est difficile de parler d'« exclusion » sur notre terrain, mais il paraît compliqué de penser une société possédant des marges bien délimitée d'un cœur majoritaire. Ces marges semblent parfois recouper aux yeux de la société globale ce « monde à part » inconcevable quand on observe la sociologie éclatée et polymorphe des pêcheurs : comment considérer le patron pêcheur quinquagénaire au corps détruit par des décennies de mer, mais propriétaire de plusieurs maisons et voitures, et dont les enfants sont tous deux en écoles de commerce ? Comment typologiser les anciens pêcheurs, qui viennent donner la main à la débarque et vivent d'une modeste retraite aux côtés des jeunes matelots issus des formations du lycée, qui embarquent entre deux temps d'intérim et de chômage, et qui construisent leurs vies autour de projets alternatifs ? Y a-t-il vraiment de la bourgeoisie dans le parcours de ce patron qui a vécu toute sa vie en mer, du marginal chez ces jeunes ? L'un de mes jeunes enquêtés revendique ce « système marginaux », tout à fait inclus dans des sociabilités portuaires, des solidarités locales, mais en dehors du système de l'emploi, de la propriété et d'autres marqueurs d'insertion dans la société libérale. C'est même la solidarité « naturelle » - « protections rapprochées » dit Castel en s'inspirant de Durkheim - qui est au cœur de ce « système », ce qui en fait un producteur de lien social plus puissant que l'entreprise, laquelle isole de plus en plus en mécanisant, normant, rationalisant, individualisant. Comme si l'échec d'une cohésion sociale efficace brisée par des intérêts économiques et industriels contraires avait replié les aspirations sur une échelle de solidarités précédant la division du travail et relevant de la *gemeinschaft*.

Il est clair que ni le patron de pêche propriétaire, ni l'ancien matelot qui traîne sur le quai, ni le jeune matelot ne sont - et ce malgré leurs différences - des « inclus » d'une société libérale : les plus anciens parce qu'ils sont les derniers représentants de communautés ayant vécu soit les flottilles fourmillantes de canots, soit « le grand métier » (Recher, 1977) en dehors de la société, « marins » et donc exclus à la fois des « vivants » et des « morts » (Duval, 1998) ; l'entre-deux générationnel, précisément parce qu'il représente l'ouverture des marchés, et l'inscription du métier dans un système d'exploitation, tout en conservant certains aspects, notamment spatiaux, du « huis clos » vécu par la génération qui le précède ; la nouvelle génération, de par sa revendication à inventer en dehors des critères d'intégration néolibéraux, tout en conservant le goût pour les espaces liminaires. Il est d'ailleurs intéressant de voir que dans ces trois générations, ce

sont peut-être les anciens et les plus jeunes qui se rejoignent le plus, précisément parce que la conflictualité qu'ils ont vécue est moins celle de l'exploitation que celle de l'exclusion, contrairement à l'entre-deux générationnel, qu'une exploitation industrielle sans limite a berné d'illusions d'intégration par l'accès à la propriété et l'ascension/émancipation sociale des enfants. Questionner les « processus de désaffiliation », c'est voir qu'il y a aujourd'hui dans le monde de la pêche des écologies sociales multiples et poreuses qui empruntent aux cultures professionnelles comme aux aspirations générationnelles. Loin d'être ainsi en ferme opposition avec une certaine tradition maritime, les modalités selon lesquelles les plus jeunes pêcheurs envisagent le métier sont la marque d'une diversité de permanences et de changements, parfois en harmonie et parfois en conflit, à l'image du « monde à part » qu'ils remettent en question.

En parallèle de l'indignité qui stigmatise des lieux industriels, fantômes d'une opulence révolue, tels que les ports du pays bigouden, désertés, réduits, condamnés dans les paroles de nombreux professionnels, se déploie une valorisation des expériences des anciens. L'entrée dans le réseau professionnel de la pêche est aussi l'occasion de se confronter à un monde qui semble, pour certains, moribond, avec ses « *rues désertes et la musique de con dans la rue qui sort des hauts parleurs là ; pour faire croire qu'il y a encore des gens qui vivent là* » (discussion avec un jeune en formation dans le centre du Guilvinec), et à un savoir empirique concret :

« — *Moi ce que j'aime dans la formation c'est le ramendage\* comme t'as vu c'matin. Y a les anciens qui sont là. En général, ils t'apprennent pas mal de petites choses utiles, même si évidemment c'est pas pareil que de ramender en pleine tempête bien sûr, mais quand même. Et puis ça dure un certain temps, c'est des longs moments mine de rien, donc t'en as qui racontent leurs histoires, ça c'est le plus précieux.* »

Si la formation est quasiment unanimement perçue comme inutile par la communauté des apprenants du lycée, et surtout par celle des professionnels accueillant ensuite des jeunes à bord dans leurs équipages, le contact avec les anciens, avec les récits d'expériences, et parfois les mythologies vivantes qu'ils incarnent, fige une image très positive de l'activité dans l'esprit des jeunes. C'est dans ces moments de transmission que se développe un goût pour le métier et aussi un respect pour les « anciens ». Ainsi, la transmission n'est pas seulement un apprentissage du « travail », mais également une confrontation à des récits de vie, des modes de vie, des histoires qui forment en fait une

culture professionnelle. Dans le contexte de porosité des mondes sociaux, ces moments sont fondamentaux, car ils permettent l'expression des histoires, manières de faire ou de dire qu'autrefois les jeunes pouvaient entendre à la maison ou dans les lieux de sociabilités locaux. Les clichés sur le monde de la pêche, très puissants même chez les jeunes qui « ont de la famille dans le milieu », sont ainsi déconstruits par des interactions avec des marins et par l'écoute d'expériences qui forcent le respect, souvent parce qu'elles renvoient à l'aventure et à un idéal d'ouverture d'esprit. Après un cours de ramendage\* au lycée, Baptiste, 20 ans, explique :

« — *Y a une espèce de respect avec les anciens, ça c'est énorme. J'sais pas si t'as vu le gars à qui j'ai serré la main, là en descendant, ben ce gars l'autre jour il était assis sur un banc et à côté d'lui y avait un jeune, il avait un truc sur le sweat shirt : "Cannabis", le mec avait des piercings de partout, l'autre à côté il s'en branle complet. Bon y a certains anciens, tu t'fais cataloguer direct "ouais r'garde c'ui là avec son bonnet, etc." mais y a aussi des gars qui s'en foutent, quoi. Tu peux fumer un gros joint à côté d'un ancien, si t'es marin et que tu es motivé, tu peux être là, grosses dreads, avec un spliff, il dira rien. Le mec a vu tellement d'choses dans sa vie, tu l'vois bien quand ils se mettent à raconter, tu te dis "ok". C'est beau ça ! ça fait rêver. Mais ouais, ils sont pas tous à te juger et à vouloir faire de la thune pour la thune. Ceux qui veulent transmettre, c'est beau. P't'être que je m'fais des idées, mais j'crois pas, non, d'ailleurs on en a parlé avec des collègues de la formation l'autre jour, non. »*

Cet « espèce de respect » passe également par une certaine « réaffirmation de l'autochtonie » (Mazaud, 2010), à l'image de la suite de la discussion avec Baptiste, lequel me confie son admiration pour les anciens à la fois parce qu'ils ont « *tout vu du monde* » et parce qu'ils « *continuent à venir aider à la débarque, porter les coffres sous criée tous les soirs à 5h* ». Il conclut plus tard sa description par : « *ça c'est l'artisanat, t'as pas ça dans les grosses boîtes* »<sup>422</sup>, tout comme les enquêtés de Caroline Mazaud expriment la résistance de la part des « hommes du métier » à l'entrée dans leur monde de plus grandes

<sup>422</sup>On retrouve très souvent cette expression de « grosses boîtes » pour évoquer la situation actuelle de la pêche. En 2013, *Article 11* avait publié un entretien avec Gé, un marin pêcheur de 38 ans originaire de Houat, lequel terminait son témoignage par cette expression également : « *Et surtout, il n'y a plus ce côté humain. Il n'y a plus que des grosses boîtes. Il n'y a plus cette ambiance, ce côté marin qu'on ne pourra jamais définir, parce que ça, il n'y a que sur les bateaux que ça s'éprouve.* » *Article 11*, Joseph Ponthus, « Garder la pêche », Janvier 2013

<http://www.article11.info/?Garder-la-peche-Entretien-avec-Ge>



entreprises soucieuses de capitaliser sur le terroir (Mazaud, 2010). D'une certaine manière et si la concentration des capitaux dans les mains de gros armements n'était pas une réalité c'est aussi là que se joue le renouvellement de la pêche bretonne.

**« *Y a qu'en mer qu'on vit des trucs comme ça* »**

L'impression que le métier de pêcheur permet d'accéder à des réalités dont le reste du monde du travail est privée est très importante chez la jeune génération. Aller chercher ces expériences limites, paraissant hors du monde et de son sol stable, entouré d'horizons uniquement maritimes pendant de longues périodes, est en soi une motivation et l'un des éléments qui fait parfois qu'on « s'accroche » : « *Je m'accroche parce que j'ai envie d'aller au thon\*, et ils demandent d'avoir vu différentes choses avant, notamment au chalut. J'ai vraiment envie de voir ça, le thon, ça a l'air de ressembler à rien d'autre* » m'explique Nathan, le jeune normand en reconversion vers la pêche. S'ajoute à cette expérience de détachement de la réalité terrienne, l'espoir toujours présent des « surprises », un terme qui revient souvent dans la bouche des marins et que nous évoquerons dans la dernière partie de la thèse. Nathan possède cet « appel du large » ou « goût du large », ce que Denis Biget qualifiait « d'accoutumance » (Biget, 2005) quand il évoquait les élèves des formations diplômantes du lycée maritime, recoupant à la fois l'impression d'un privilège vis-à-vis d'expériences réservées uniquement à la communauté des marins et l'attrait pour les surprises du voyage, les rencontres inhabituelles au sortir du chalut, les tempêtes, les événements confinant à l'aventure. Après deux ans et plusieurs entretiens enregistrés depuis son entrée en CIP, je lui propose de filmer un entretien, pour l'inclure dans la série de portraits qui accompagne cette thèse. Nathan vient de rentrer de mer, à bord d'un caseyeur hauturier. Il nous raconte alors un événement survenu durant la marée, et qui l'a impressionné. Alors qu'ils étaient au large, il a filmé une opération d'hélicoptère d'un collègue matelot malade :

« — *L'collègue était plié en deux.*

— Vous avez appelé Toulouse\* ?

— *On a appelé une première fois. Ils ont filé des médocs, mais au bout d'la journée c'est toujours pas passé, donc ben on a rappelé et là ils ont envoyé l'hélico.*

— *C'est l'patron qui avait les médocs ?*

— *Ouais, dans la boîte à pharmacie.*

— *Ils sont arrivés comment ?*

— *Ils ont mis 45 minutes à venir. Ils venaient du nord j'crois.*

— *Vous avez dû rentrer ?*

— *Non, non pas du tout on est resté travailler. Ben du coup on a eu plus de travail, avec un mec en moins, quoi, mais bon ça l'a fait. C'était fatiguant. (...) On était au large de Ouessant. On avait un peu plus d'quinze heures de route pour rentrer à Roscoff... J'sais plus combien d'milles. (...) là on a eu les médecins et tout qui sont descendus. Pour contrôler si il était transportable ou pas avec l'hélico. Si il pouvait se tenir debout. Donc après ils ont ramenés leurs trucs de sécurité et puis les médicaments si il devait en reprendre. C'était assez impressionnant parce que, là, ben y a un peu de houle et puis en plus faut qu'on soit bout dedans pour l'hélico, j'ai pas trop compris, pour qu'il gère lui avec le vent. (...) Du coup, là quand on l'voyait, j'crois qu'on le voit sur la vidéo, on a l'impression qu'il est à deux mètres au dessus de nous, on a l'impression que si il nous tombe sur la gueule, on est mal barrés.*

— *Et ouais il descendent un sac...*

— *En plus on a toutes les antennes autour. Donc si ça s'croche dedans, faut pas que il nous pète les antennes parce que ça... faut pas que le câble se croche dans les barrières ou quoi. Mais les gars c'était vraiment impressionnant : on voit que c'est des pilotes. C'est un métier qui doit être aussi... Ouais... Donc là, c'est l'infirmière avec un gars de l'hélico. Donc ils ont mis 45 minutes pour nous rejoindre et presque autant*

*pour... Ils allaient presque à 200 km heures. Il me semble. Voilà du coup l'médecin qui se fait hélitreuiller. Après, du coup, le collègue. C'est, ouais, c'est quand même plus impressionnant à voir en vrai que en vidéo... c'est là que, là c'était impressionnant, il était vraiment juste au dessus de nous... Là nous on voyait comment il bougeait avec le temps et en plus quand tu te dis qu'ils vont en force 10, force 12, j'me demande comment ils font... donc là normalement ils envoient le... là le collègue va y aller. C'est pareil à chaque fois il devait enlever le câble des antennes, parce qu'il s'enroulait autour, se dépêcher, (rires) donc ça glissait aussi, du coup... et puis là, voilà c'est parti. Et du coup, ouais, ça a été quand même une sacrée expérience à voir, c'était assez impressionnant.*

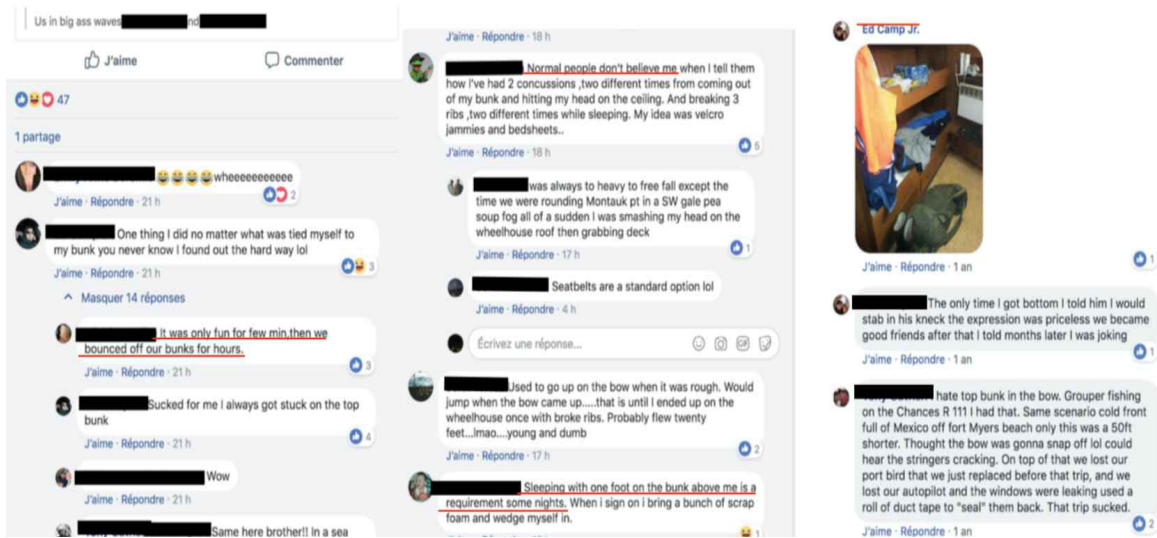
— Tu suis, toi, les Facebook marins ?

— *Ouais. ouais, ouais, ouais, j'regarde assez souvent. Ben là, l'hélico, ils m'avaient montré une autre vidéo... Ben là, sur ce bateau là, ils ont eu un autre hélitreuillage... Pareil c'était assez impressionnant. Là, avec le vent, on l'voyait l'hélico se déporter on était "oh là là là là là" entre impressionnés et pas sereins. On guettait à savoir si il fallait courir ou pas. On sait jamais. Ouais. Ben du coup, ça nous a fait vraiment pas mal de travail en plus. On va dire qu'après la pause, ça décrassait un peu. »*

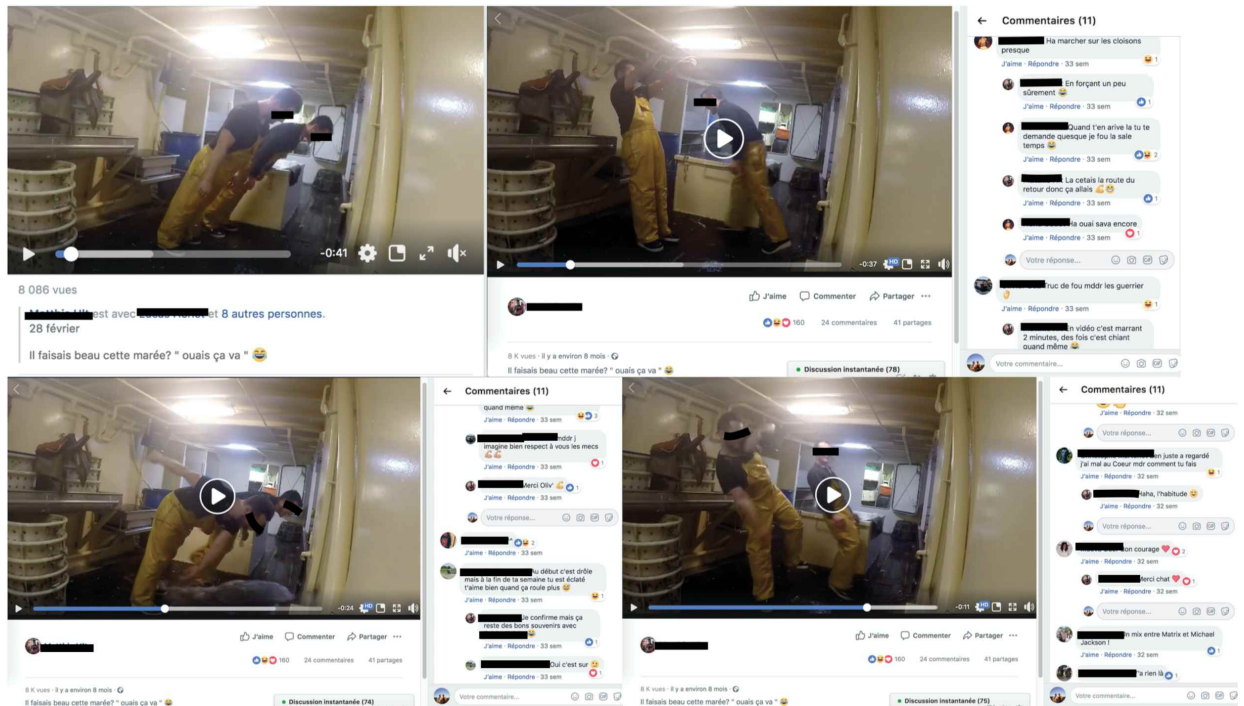
L'un des jeunes collègues de Nathan a partagé cette vidéo sur Facebook, médiatisant ce moment avec ses proches et avec l'équipage qui peut de nouveau revivre cette scène « impressionnante ». Nathan poste aussi des vidéos, qu'il réserve généralement aux usagers inscrits sur sa liste d'amis - des vidéos montrant simplement le travail de la filière dans un temps calme, une vidéo de sauvetage d'une tortue luth coincée dans le matériel, des instants suspendus entre quotidienneté et moments rares. L'importance des réseaux communautaires sur Facebook est conséquente, notamment parmi la jeune génération. Je posais souvent la question du suivi de l'actualité de ces pages de partages, question qui débouchait ensuite inévitablement sur des discussions à propos des contenus partagés, vidéos, photographies, compte-rendus d'expérience et autres éléments que chacun avait évidemment vus et confrontés à sa propre expérience intime. On reconnaît les navires, les personnes ; on se pose des questions sur les nationalités et les mers parcourues ; on s'indigne collectivement ou seul de pratiques et on admire les éléments

surprenants que les autres marins partagent quotidiennement. Certains contenus sont devenus des mèmes pour la communauté des abonnés de ces pages, telle une image de congru monstrueux porté à la verticale par une grue de débarquement irlandaise, une vidéo d'un lion de mer qui surgit d'un chalut russe, la vidéo d'un casse-crabe à bord d'un fileyeur hollandais, les photographies et vidéos de marins américains nageant dans des mers de hareng éparpillés sur le pont, la vidéo d'un matelot dansant sur le cadavre flottant d'une baleine, les vidéos de marins qui sont projetés en hauteur et de marins français qui jouent avec la pesanteur, dans la houle du pont couvert...

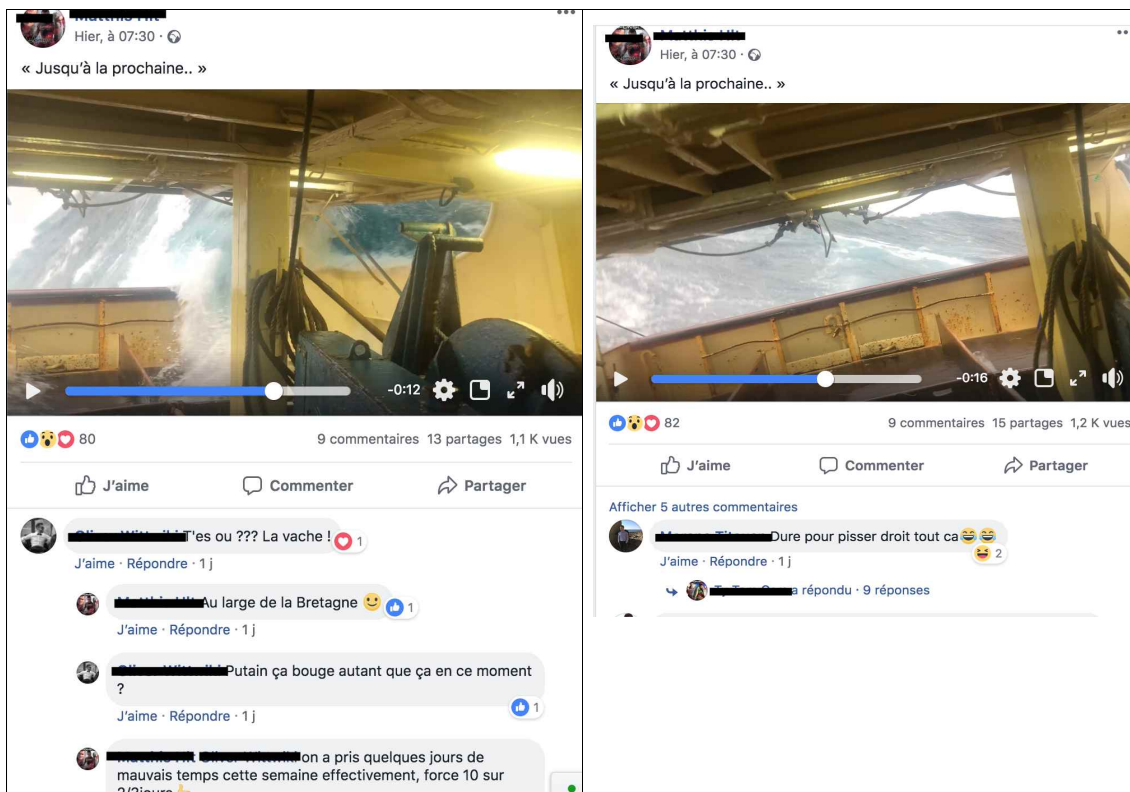




« getting airborne » Partage de vidéo Facebook sur un groupe privé de marins-pêcheurs,  
 « C'était drôle pendant quelques minutes, ensuite on a rebondi hors de nos bannettes pendant des heures »



Vidéo partagée sur Facebook - jeux d'équilibre dans la houle, sous le pont couvert



Partage d'une vidéo de roulis au large de la Bretagne

Sur ces plateformes d'échanges numériques, c'est l'occasion de partager, de plaisanter et d'affirmer un goût du large, un goût de la traque du poisson, du combat contre les éléments aussi, tant la rhétorique guerrière est encouragée par les masculinités convoquées sur les réseaux, ou encore le plaisir de la navigation et du « voyage »<sup>423</sup>. C'est aussi l'occasion de réduire la solitude des embarquements, en ouvrant le champ du partage, non seulement à la communauté, mais aux proches, et à tous les internautes que la viralité des interactions rassemble, de ces expériences dont les terriens sont privés.

### ***Dans l'aquarium ou au milieu du désert***

En dehors des questions de surveillance et de partage de l'océan sous forme de propriété et de responsabilités relatives, la présence des écrans nous confronte également à l'un des enjeux fondamentaux du renouvellement générationnel de l'activité : l'ennui. La pêche cultive les fantasmes d'exploration et d'exaltation extrême, de « liberté libre » dirait Rimbaud, de voyages, des rencontres inénarrables et de tempêtes. Mais l'histoire de la navigation fourmille également de retours de navigateurs déçus et traumatisés par l'ennui du large<sup>424</sup>. Ainsi, Malcolm Lowry<sup>425</sup> raconte la confrontation entre son imaginaire de terrien fasciné par ce que représente la carrière d'un marin et l'expérience pathétique de jours passés à ne rien faire une fois à bord, devant un horizon uniformément bleu. Reste que Lowry, dont le fantasme est douché par une réalité trop morne par rapport aux rêves d'un terrien qui n'avait jamais pris la mer, a continué, comme ses personnages autobiographiques, à embarquer inlassablement, porté par cette attirance irrésistible pour le large. Aujourd'hui néanmoins, le goût du large n'est pas inconditionnel, du fait des conditions d'exercice si différentes entre pêche hauturière et pêche côtière. C'est finalement une expérience côtière, sur un petit navire, qui sera vue comme la plus « marine » et « exaltante », en comparaison des embarquements du large qui passeront plus facilement pour des « jobs d'usine ».

---

<sup>423</sup> J'ai relevé plusieurs fois sur ces réseaux le partage d'une reproduction du poème de BAUDELAIRE *L'invitation au voyage* ou *L'homme et la mer*, en commentaire d'image ne citant pas forcément le poète, ou directement citée sur des montages photographiques viraux.

<sup>424</sup> Nous évoquons la citation du « Voyage » de BAUDELAIRE, qui fait dire aux « étonnants voyageurs » de retour parmi les terriens : « Nous avons vu des astres et des flots ; nous avons vu des sables aussi. Et, malgré bien des chocs et d'imprévus désastres, / nous nous sommes souvent ennuyés, comme ici. »

<sup>425</sup> Malcolm LOWRY s'inspire de sa propre expérience de bourgeois décidé à vivre l'exaltation du large ouvrier dans *Ultramarine*, mais aussi dans *Sous le Volcan*, sous les traits de Hugh.

« — Et le métier ?

— *Ah tu te fais chier..! T’attends, en gros, ben déjà dans la passerelle, enfin dans... pas dans la passerelle, dans l’carré, en bas, euh, t’as une console, pour t’occuper. Oui. Quand tu dors c’est mal vu. Donc euh... Ben tu joues.*

— Parce qu’il faut être disponible ?

— *Oh non, mais moi, j’dormais, parce que des fois j’étais des plombs. Ça m’est arrivé à la maison, j’savais plus qui était qui. Ça m’est arrivé, hein ! J’étais complètement déphasé ! Surtout l’été, là, quand t’es toute la semaine en mer. Tu pars, il est... le soir, là. Et puis y a même pas d’heure c’est au bon vouloir, ça c’est... Et puis tu rentres, c’est pareil. Le lendemain, il est midi à la maison, Tu te rendors, on te dit “ben 18h ce soir”. Ah ! Ben déjà le temps que tes oreilles s’habituent au silence et tout, ben tu dors trois heures donc l’cerveau, (il siffle puis rit) pète un plomb, quoi. (...) Oui, moi ça m’est arrivé deux trois fois d’faire, l’tour d’la table là. (il siffle) et puis on me dit “mais qu’est-ce tu fais ?” Rien. Et puis des fois c’est pareil, pour t’éveiller, parce que tu dors tellement profond, euh, ma copine me disait des mots que t’entends à la bolinche et c’est ça qui t’fait sursauter parce que tu sais faut qu’t’ailles, quoi.(...)*

— Du style c’est quoi les mots ?

— *Bah, “vire”, euh... Après, un peu comme au chalut quoi. “Vire”, “file”, “balance”... Des trucs quand tu mets la bouée. Souvent, t’es au bruit du moteur aussi, t’entendais débrayer. Donc, là t’as intérêt parce que le banc...*

— Ouais. Du coup les gars ils font de la console ?

— *Ah ouais ! Ben on achetait GTA, on jouait à Call Of’, les jeux de société, de temps en temps, ça dépend des bateaux, ça. Ben, t’as la télé, ça, bien sûr, hein. Quand c’est la coupe du monde, là... Alors quand t’es pas footeux... (rires) Ils sont à 5, là,*



*qu'est-ce que tu veux aller dire "ah bah non, on met autre chose" Au chalut, y a la TV en permanence, ben la bolinche c'est ça aussi, tu regardes tout l'temps. Moi, je sais que j'aimais aussi pas trop ça... Et puis enfin moi j'suis pas fumeur, donc quand t'es à six en bas et que t'as un machin qui fait trois mètres carrés et qu't'en as cinq qui fument là dedans, paye ton aquarium. »*

En un sens, en ce qui concerne la vie relationnelle, l'exaltation représentée par l'idée d'aventure inhérente à la pêche correspond à une polarité périphérique au centre de Halbwachs, très loin du « noyau central, chaud et vivant » où se trouve « la vie sociale la plus intense qu'on puisse se représenter ». Le pêcheur est obligé, quand ce n'est pas son objectif pur et simple, de « sortir périodiquement de la société » et son activité est également placée - du fait de son décalage horaire et spatial - en dehors du cercle désormais central du travail. Il reste que lorsque le travail à la pêche devient industriel, les conditions d'exercice peuvent contredire l'exaltation que peut susciter la pratique d'un terrain « irrationnel »<sup>426</sup>. Le caractère répétitif des gestes empêche de voir la mer qui entoure pourtant l'usine flottante. La mécanisation désincarne les relations aux non-humains. Les liens croissants entre terre et mer font oublier plusieurs éléments fondamentaux dans les vocations maritimes. Se sentir surveillé par une administration terrienne, être affecté par les rythmes terriens de l'économie et du politique, dramatiser l'échec du marin qui ne parvient pas à « se régler sur la nature » (Delbos, 1983). Le marin n'est plus libre de s'immerger dans une relation de négociation avec le milieu changeant de l'océan, mais se retrouve en porte-à-faux de deux rythmes irréconciliables, celui du banc de poisson et celui du commerce du poisson et des exigences de rentabilité. De marin, il a tendance à se sentir dépossédé de sa « maritimité » au profit d'un statut de terrien en mer, comme un poste avancé de l'économie agro-alimentaire globale.

Si le rapport au temps a toujours été fondamental dans le rapport du marin à son travail et son mode de vie (Couliou, 2010), il l'est en partie dans la relation que le temps

<sup>426</sup> « On peut voir survenir, chez certains marins, un équivalent au syndrome que Rivolier avait décrit chez les scientifiques travaillant dans les bases du pôle Sud sous le nom de syndrome mental d'hivernage. Le terme de syndrome mental d'isolement serait d'une utilisation plus adéquate ici. Selon Rivolier, « la monotonie de la vie, les interactions conflictuelles, les difficultés dans le travail... entraînent une intrusion répétitive de pensées pénibles ou revendicatrices, un sentiment de frustration d'autant plus mal supporté qu'associé à l'idée d'irréversibilité, de ne pouvoir échapper à une situation de stress qui pèse et qui pourtant est le résultat d'un choix volontaire. » Les manifestations cliniques de ce syndrome sont rarement graves, mais peuvent perturber par des répercussions émotionnelles et comportementales (repli sur soi, agressivité, dépression). » (JEGADEN, 2010)

entretient avec l'espace et notamment l'éloignement avec la terre<sup>427</sup>. Cet éloignement est empreint de caractères négatifs, parce que l'industrie a systématiquement considéré le temps et l'éloignement comme la source potentielle d'une perte d'argent. Se régler sur le temps du terrain, « savoir parler » (Delbos, 1983) au terrain, impliquent de n'avoir « pas de jour férié », peu importe le métier et les arts utilisés pour pêcher. J'évoquais plus haut l'exemple de Ben', qui travaille seulement pendant six mois de l'année, et qui apprend, à la débarque d'une journée durant laquelle je l'accompagne, la fin précoce de la saison de pêche. Il décide d'aller en mer, malgré le coup de vent annoncé. J'expliquais que pour Ben', le fait de devoir sortir en mer malgré le coup de vent lors de ce dernier jour n'a de sens que s'il existe en regard une récompense des efforts fournis, à savoir ici l'annonce de la fin de la saison, et donc du début du repos. Le stress est plus intense en début de saison, quand le repos n'est pas encore garanti.

*« — Et à la fois mentalement c'est super fatigant, quoi. Parce que tous les jours c'est une nouvelle aventure, quoi. On part, on sait pas si on va pêcher quelque chose. Quand tu mets cinq kilomètres de filets, t'es sûr que tu vas ramasser quelque chose. Un peu comme les paysans qui sèment, plus tu sèmes, plus tu récoltes. Après c'est dur de récolter parce que c'est un boulot super dur, mais là, tous les jours on sait pas ce qui va se passer, donc on cherche pendant des heures le poisson, c'est l'aventure tous les jours. Remise en question tous les jours. Donc c'est sympa mais à la fois c'est usant aussi, quoi. Parce que des fois t'as pas envie de te remettre en question tous les jours aussi, t'aimerais bien juste faire ta journée et puis rentrer. Et non, non. »*

Pour Ben', c'est l'injonction à rendre son activité rentable qui ternit inévitablement l'exaltation de « l'aventure » incomparable qu'est le pistage. Du reste, si pour lui l'intensité d'une saison estivale est synonyme de période hivernale passée à terre, les marées du large qui s'éternisent faute de poisson dans les chaluts sont simplement synonymes de travail supplémentaire, pour des salaires minimes à la débarque. Ainsi, plusieurs jeunes me confient avoir vécu des marées qui s'éternisent au dessus des quinze jours, le patron repoussant la date de la route-terre dans l'espoir de ne pas rentrer déficitaire, pour finalement débarquer avec tout juste de quoi « payer les traites ».

Au-delà de cette conjugaison tendue des rythmes écologiques et économiques, les

---

<sup>427</sup> Comme l'écrit Gérard MANSET « Le calendrier / Qui tombe en poussière / Qu'elle est loin, la terre »

expériences d'ennui reviennent également régulièrement dans les entretiens. En regard de l'expérience désagréable d'être coincé dans les cales d'un bolincheur avec des collègues qui « jouent à *Call of*<sup>428</sup> » dans « *l'aquarium* » pour éviter de se montrer vulnérables en dormant, Barthélémy, 26 ans, évoque un autre sentiment étrange que seul l'ennui maritime pouvait lui provoquer, un sentiment lié lui aussi aux métamorphoses du temps et de l'espace créé par l'embarquement.

« — *J'étais super triste de ma séparation et tout. Et p'tain, L'éducation sentimentale, j'l'avais lue en mer et c'était vachement bien. Et là en c'moment j'lis Aïcha, la fille du Prophète, euh... la bien aimée du prophète... Tu connais ?*

— Non ?

« — *Ah ouais, c'est super bien. C'est mon collègue Abdoulaye qui m'a prêté ça. Et c'est super bien. C'est vachement bien de lire ça en mer, tu... la traversée du désert enfin une traversée du désert comme ça, où ils arrivent dans une oasis. C'est exactement l'inverse d'être en mer et d'arriver sur une île, presque, et c'est super trippant d'se faire des images, comme ça de désert et tout. »*

L'expérience de Barthélémy rejoint en réalité celle de Jérôme et les deux jeunes marins aspirent aux mêmes perspectives lorsqu'ils embarquent, portés par le même goût pour l'aventure si souvent associé au métier de marin dans la culture professionnelle comme dans la culture populaire<sup>429</sup>.

La conception moderne du *Skipper effect*, associée à une compétition pour le prestige basée sur le volume des prises, est fortement liée à l'introduction d'un modèle concurrentiel, productiviste et une économie de marché (Palsson & Durrenberger, 1990). De nombreux chercheurs anglo-saxons ont présenté des résultats d'enquêtes ethnographiques pointant du doigt la persistance, au sein des communautés, de « *non-monetary benefit* », « *psychic income* » et de « *worker satisfaction bonus* »<sup>430</sup> (Smith,

<sup>428</sup> Abréviation de *Call Of Duty*, jeu vidéo de tir à la première personne.

<sup>429</sup> Le blog du journal *Le Monde* « Terresinconnues » propose un portrait de marin pêcheur en parallèle de portraits « d'aventurier », de « guide de haute montagne » et de « navigateur » dans une série intitulée « Passions ». <http://terresinconnues.lemonde.fr/metier/pecheur>

<sup>430</sup> Lee ANDERSON caractérise ce « bonus » en citant un professionnel de la pêche qui s'exprime « *from the floor* » à une conférence : « *Fishermen do not only work for the money. There is something else involved. If you have been a fisherman, there is no need to explain it. If you have not, it would be impossible to explain it.* » (Anderson, 1980)

1994 ; Anderson, 1980 ; Smith, 1974 ; Pollnac & Poggie, 1979). Le sentiment de jouir d'une grande liberté individuelle, ou d'échapper à un mode de vie urbain est ainsi avancée dans ces enquêtes comme autant sinon plus satisfaisante que la valeur des prises elles-mêmes. Quant au principe émancipatoire de la navigation à la pêche, il a pu prendre plusieurs visages qui parfois se cumulent, tels que le fait de « devenir un homme »<sup>431</sup> rapidement pour se prouver à soi-même qu'on est capable de se dépasser, tout en accédant à une communauté fortement chargée d'identité et de solidarités. Plus prosaïquement, l'entrée dans un monde maritime a régulièrement été considéré comme un « portail vers la liberté », offrant salaire et réputation, permettant d'échapper à une condition de prolétaire ou de sans-terre et allant parfois jusqu'à signifier littéralement l'affranchissement, comme dans le cas des esclaves du contexte américain du 18<sup>e</sup> siècle (Foy, 2006)<sup>432</sup>.

C'est toujours la contextualisation qui est importante, car elle permet de mener à bien toutes comparaisons, et toutes analyses des représentations qui s'avèrent dénuées de sens lorsqu'elles sont déconnectées des modèles d'exploitation. Chaque modèle d'exploitation du vivant implique sa propre conception du sauvage et du domestique, mais aussi son propre système de valeurs concernant les manières d'exploiter et sur les compromis qui garantissent la « liberté », c'est-à-dire les sacrifices et les gains obtenus au passage du « portail ». On note la persistance dans les discours de marins d'un « *worker satisfaction bonus* » dans des termes qui paraissent se rejoindre jusqu'à aujourd'hui, quelles que soient les communautés et les époques, mais on relève également des discours déclinistes et pessimistes de l'activité, d'un caractère « je t'aime, moi non plus » (Boeri & Gibson, 1976)<sup>433</sup>). Dans le cas de la crise du secteur de la pêche actuelle, la difficulté à maintenir une activité qui s'apparente à l'usine incite surtout les marins de carrière à se concentrer sur de bons souvenirs d'une époque moins marquée par l'industrialisation. Ce

<sup>431</sup> Au début de sa première campagne de pêche, Jean RECHER écrit ses impressions auprès des hommes d'équipage qui lui apparaissent comme des icônes virilistes. alors qu'on lui offre l'apéritif pour la première fois, il écrit : « Je me garde de dire que c'est la première fois que je goûte à un anis. On avoue difficilement que l'on est encore puceau. ». Dès le retour de la marée, il retrouve son ami André et s'étonne de son nouvel ethos : « J'offre l'apéritif. André accepte. C'est drôle comme on se donne des allures d'hommes ! L'apéritif ! Il y a encore quelques mois, j'aurais proposé des bonbons. » (RECHER, 1977)

<sup>432</sup> FOY montre que tout navire du port de New York constituait au XVIII<sup>e</sup> siècle une opportunité vers la liberté pour les esclaves. Pour embarquer, les fugitifs bénéficiaient de la souplesse du sentiment légaliste des capitaines, de la flexibilité dans l'application d'un quelconque cadre légal de l'internationale maritime, et de l'intérêt économique des capitaines eux-mêmes, fermant les yeux sur les statuts afin de réunir rapidement un équipage. L'origine ethnique ou sociale est alors secondaire par rapport au souci d'une navigation destinée à être rentable, peu importe la couleur des bras qui s'activent sur le pont.

<sup>433</sup> « *love-hate relationship* ».

même contexte produit chez la nouvelle génération des rêves maritimes qui seraient déconnectés des objectifs de rendement et qui se concentrent sur la nature même de l'activité de navigation et de traque. Si une baisse du *skipper effect* a été observée par Palsson dans les pêcheries islandaises après l'introduction du système des quotas et la baisse drastique des flottilles, Emilie Mariat-Roy pense que « la quête de prestige » se fait ailleurs, et notamment dans la recherche de mise en valeur d'un « beau poisson », qui ne peut pas être celui de l'industrie.

Parmi les jeunes en formation rencontrés lors de mon terrain, Simon, matelot de 24 ans, résume bien comment le « goût du large » peut facilement être lassé par des modalités d'existences inadaptées. Le plaisir de la pêche et de la navigation qu'il décrit est menacé par des conditions de vie précaires, caractérisées par un modèle industriel de production. Ce dernier ne produit pas simplement des conditions de travail difficile, mais facilite le développement de tensions au sein des équipages :

« — Moi j'aime bien être en mer, déjà. Ça c'est un truc, c'est vraiment un métier que je veux faire, avec tous les métiers que j'ai fait, partir quinze jours, je sais que ça va être les deux trois premiers jours qui vont être durs mais après je me sens bien en mer, quoi. Au large. La côtière, j'trouve que... Mais bon, avoir mon canot, ça serait différent. Faire ma pêche, moi... C'est toi qui fait ton truc, t'as ta technique de pêche. On n'est pas là derrière : “non c'est pas ça, non tu fais mal”. Mais j'ai toujours préféré partir au large. J'sais pas comment expliquer. J'me sens moins fatigué à partir au large qu'à la côtière. (...) Ben le large, quand t'as un bon équipage, où les mecs sont vraiment solidaires entre eux, où les mecs on peut parler et on rigole bien, non, j'voyais même pas les quinze jours passer. Voilà on s'amusait bien, ils avaient toujours un truc à m'apprendre. Et ça se passait toujours super bien. Bon par contre, comme je t'ai dit, j'ai fait des embarquements où je me suis fait menacer et tout, bon ben, là, tu comptes tes minutes, tu comptes tes heures. Là, c'est vrai que tu te sens vraiment enfermé. Après ça dépend, mais tu peux tomber sur beaucoup de mauvaises expériences. Moi j'ai accroché, après je sais que je me laisserai plus faire. Maintenant j'ouvre ma gueule, bon sauf quand c'est le capitaine ou un truc comme ça. Là, bah, par exemple, le nazi dont je t'ai parlé, le mec me donnait des ordres, je les faisais pas. Je lui disais “t'as pas à me dire de faire ça alors que c'est ta merde à toi”. Le gars il me disait des trucs... alors qu'est ce qu'il

*m'avait raconté ? Il me met la manche<sup>434</sup> derrière le pont, pour refroidir le pont. Pourquoi refroidir le pont ? J'ai jamais pu comprendre. Il me dit "si, il faut refroidir le pont". "Non". Euh... aussi, pas coller les raies ensemble pour pas qu'elles se touchent parce qu'elles brûlent ensemble. Première nouvelle pour moi ! J'savais pas que les raies se brûlaient (rires). Que des conneries ! J'pense que c'était pour essayer de voir si j'étais vraiment teubé ou pas, quoi. Après je dis pas, hein, des petites blagues, des p'tits bizutages, un mécano qui me dit "ramène moi la clé à vent", bon ben je me suis pas fait avoir, quoi. "Ah non mec, tu m'auras pas". Après, lui c'était des trucs marrants, alors que l'autre c'était pour me lyncher la tronche ensuite. Mais bon je suis tellement calme de nature qu'on peut vraiment se foutre de ma gueule, m'insulter, que j'en ai mais vraiment rien à foutre. Et c'est ça aussi qui me fait supporter le large. Et puis pareil, j'aime bien me poser, quand on a fini, à l'arrière du pont à fumer ma tige, et regarder la mer, c'est un truc que j'aime bien. T'es à l'extérieur, t'es au milieu de la mer. J'préfère voir le coucher de soleil et le lever, plutôt que là justement en hiver, à l'usine, tu veux aller travailler il fait nuit, tu sors de l'usine il fait nuit, du coup t'as pas vu la lumière du jour. Pour moi après, ça dépend des personnes. »*

Entretien avec Simon, 24 ans, jeune matelot du large, dans un café

Ce « *ça dépend des personnes* » équivaut à la revendication d'un modèle d'exploitation sur un autre, à la volonté d'appliquer un modèle de vie non plus productiviste, mais pensé à partir d'une activité unique en son genre qui fédère une communauté autour de la pratique de la mer et non autour d'objectifs de rendements. Le plaisir d'être en mer exprimé ici n'est pas sans condition. Simon nourrit le rêve, comme beaucoup de jeunes, d'être affranchi des modèles industriels de production. S'il a compris comment profiter de son intérêt pour le large, pour les levers de soleils et la navigation loin de la côte, en se « *mettant dans [sa] bulle* », il n'oublie jamais qu'« *avoir [son] canot, ça serait différent* ». Le contexte est en réalité non seulement celui de la crise de l'agroalimentaire bretonne, mais aussi celui de la modification des conceptions de l'avenir par la jeunesse globale, soucieuse, au-delà de ses conditions de travail, au-delà de ses conditions de vie, de ses conditions d'existence (Van de Velde, 2015).

<sup>434</sup> Tube raccordé à la pompe à eau pour nettoyer le pont des rejets entre les traits de chalut.

## Chapitre VI

### Revendiquer sa liberté et « poser son sac » pratiques du *turnover*

---

**D**ans la pêche, on peut « se faire donner » ou soi-même « poser son sac », c'est-à-dire débarquer et changer de bateau, soit parce que le patron nous demande de quitter l'équipage, soit parce que l'on décide de changer de navire. Depuis que le secteur est touché par une « pénurie » de vocations, qui affecte le pont plus que la passerelle, cette pratique courante est décrite sous le terme de *turnover*. Longtemps perçue comme une manifestation de plus dans le quotidien des pêcheurs de la précarité du système salarial, puisque le marin pouvait perdre son emploi à chaque retour au port, cette labilité des rapports au contrat inverse parfois les rôles. Il peut s'agir en effet de l'expression la plus simple de la capacité d'action des matelots, ouvriers des ponts d'une industrie qui regrette le temps d'une main d'oeuvre abondante sur les quais.

Le chapitre 6 analyse ainsi le *turnover* des jeunes pêcheurs, à travers une description des aspirations et des récits d'entrées dans la profession. L'analyse des parcours de jeunes inscrits en formation et engagés à bord de navires remet en question le modèle de la transmission familiale du métier. Elle permet aussi de déconstruire la naturalisation qui s'opère autour du concept de vocation, par l'attention aux stratégies déployées pour embarquer sur un « bon » bateau. Nos observations montrent que la « perle rare » des matelots peine à exister dans le contexte industriel qui les voit évoluer. L'ouvriérisation du métier de marin-pêcheur a pour conséquence, chez la nouvelle génération, le refus du modèle de la carrière à vie. Ceux qui forment le vivier volatile de l'emploi halieutique produisent cependant des solidarités qui dépassent le monde de

l'entreprise halieutique, plus en accord avec leurs aspirations écologiques et communautaires.

### 6.1. La pêche, un secteur au sein de la « vaste usine » du monde du travail

#### ***Les nouveaux profils de matelots : une filière face à la volatilité du salariat ?***

*« L'équivalent de matelot, à terre dans une usine, mais il gagne dix fois plus en mer ! C'est pas les mêmes conditions de travail, on est d'accord. Même à l'époque, moi j'voyais un mec il bossait six mois, il avait des sous, il partait six mois avec son bateau à voile et puis il revenait six mois. La pêche c'était super, ça permettait ça, on allait où on venait, c'était génial ! »*

Entretien avec une assistante sociale du milieu maritime, Le Guilvinec

La mobilité décrite par l'assistante sociale dans l'extrait d'entretien ci-dessus ne semble pas si éloignée du *turnover* qui concentre depuis quelques années l'énergie des institutions inquiètes devant la « crise » de la filière. Depuis que des navires comportent des équipages, les parcours de matelots de pêche sont caractérisés par une très forte mobilité. Il suffit de lire les livrets des matelots pour se rendre compte qu'ils ont « *posé leur sac* » un bon nombre de fois au cours de leur carrière. Les raisons de cette mobilité, au-delà de la simple flexibilité du salariat, qui permet d'embarquer et de débarquer d'un navire pour aller sur un autre, sont également économiques.

Pendant le repas à bord d'un chalutier du large, deux matelots ayant chacun une vingtaine d'années de carrière derrière eux se rendent compte qu'ils ont navigué sur un certain nombre de navires en commun. Je leur demande ce qui les pousse à changer de bateau. « *Mettons que y a du grabuge, tu t'entends pas* » explique l'un d'eux. « *Moi j'aime bien changer, voir de nouvelles têtes, tout le monde fait ça, mais la plupart du temps tu pars parce que tu t'entends plus* ». Le second matelot ajoute : « *ou alors ça marche plus un bateau, tu vas sur un autre et ainsi de suite* ». Le premier reprend « *Oh moi j'attends pas que ça se passe mal, je me lasse, alors je change. Un an, max deux ans sur un bateau, après j'me barre.* » Les deux matelots discutent des contrats les plus longs passés sur des navires, puis le second explique : « *Y a pas mal de bateaux d'merde, qu'il faut éviter. Parfois tu les évites en trouvant un bon bateau, et puis y'a des changements dans l'équipage, tu t'entends plus avec un nouveau qui arrive, ou un connard commence à*



*te péter les couilles, ben tu poses ton sac... ».* Je demande « *c'est quoi un bon bateau ?* » « *C'est quand ça pêche surtout, et puis l'ambiance aussi* ». Le premier matelot conclut en racontant l'une de ses dernières marées, à bord d'un bateau que le second matelot connaît lui aussi : « *J'ai été avec [Nom de patron] en mer, tu vois comment c'est (l'autre acquiesce silencieusement), il était pas sympa, il causait pas à table, il fallait lui poser des questions pour qu'il cause et encore. Et le pire c'est que c'est pour tout qu'il est pas généreux. Tous les turbots de la pêche étaient allés pour son mariage, on en avait pêchés plein en plus !* » Il s'arrête car le patron arrive en cuisine, enjambe la porte pour se saisir de son assiette de steak-frites, puis remonte finir son quart.

Après un court silence, le second matelot relance la discussion : il a entendu parler de l'histoire des turbots en appelant un ami avant d'embarquer. « *J'avais appelé un pote avant d'embarquer avec eux la dernière fois, et puis il m'avait dit de pas l'faire, d'aller ailleurs plutôt. C'est pour ça là, j'ai pris celui là. Je fais toujours ça, on s'appelle tous avant pour savoir si ça vaut le coup. On met des croix sur les calendriers, pour savoir et on se refile les plans.* » Le premier matelot dit qu'il fait cela lui aussi, avant que le second ne conclut : « *D'ailleurs pour celui-là [il parle du bateau sur lequel nous sommes embarqués], j'avais essayé d'avoir des infos, parce que j'avais embarqué du temps que c'était [Ancien nom de l'armement du navire] et j'avais eu une mauvaise expérience. Mais bon j'ai pas réussi à avoir d'infos, alors j'suis allé à l'aveuglette. En rentrant j'fout'rai une croix noire sur le calendrier pour ce bateau de merde, comme ça je saurai.* »

On oppose aujourd'hui régulièrement les « carrières » à une certaine inconstance des plus jeunes matelots, devenus des intérimaires de la mer. Cette discussion au milieu de l'Atlantique avec deux matelots de « l'entre-deux générationnel » montre que le *turnover* actuel n'est pas seulement le fait de la contamination des ponts de bateaux par les pratiques professionnelles de la société globale. La difficulté à recruter tient en effet aussi du tarissement du vivier et de l'évaporation plus rapide d'une jeunesse qui ne s'acharne pas à chercher indéfiniment un autre bateau jusqu'à trouver le « bon ». La différence réside donc dans la capacité, pour le patron, à trouver un remplaçant. « *Avant c'était simple, tu faisais pas ce que le patron voulait, t'avais ton sac qui t'attendait sur l'quai, au revoir. Les patrons douarnenistes, j'en ai vu qui foutaient dehors des gars comme ça, "j'veux plus t'voir", personne disait rien. Maintenant c'est pas pareil, tu fais plus gaffe*

*parce que derrière soit tu peux te retrouver bloqué à terre, soit tu peux tomber sur pire », m'explique un patron pendant un quart. « Moi ici je compose tout le temps, parfois j'ai envie de répondre, de m'énerver, mais faut pas, je me tempère [...] Pourtant parfois j'te dis pas... tu peux pas envoyer chier parce que sinon il te dit "salut". Avant c'était pas comme ça, les matelots ils fermaient leurs gueules. Parfois j'ai envie pourtant, mais bon... ». Ces « plaintes de patrons » montrent la capacité d'action des matelots dans le cadre du travail, comme le soulignait Alain Cottereau, dont la recherche sur les résistances à l'usure des corps et des esprits des ouvriers prenait notamment appui sur ces expressions de mécontentement des dominants, et sur les dénégations de la souffrance qu'ils contribuent à produire. Le sociologue écrit à ce sujet : « *Le départ des emplois les plus usants, les plus malsains ou les plus dangereux a en effet toujours constitué la résistance la plus élémentaire et la plus généralisée à l'usure au travail, à tous les âges de la vie. Ces décisions de départ forment une trame ordinaire dans la plupart des récits biographiques ouvriers du XIX<sup>e</sup> siècle français* » (Cottereau, 1983b).*

Face à la violence de conditions de travail extrêmes et d'une hiérarchie explicite, la capacité d'action des matelots s'organise en « tactiques » (Scott, 2008) pour transgresser les normes du salariat que sont la constance, le respect des hiérarchies, des délais et des rythmes, en sabotant ponctuellement le travail par le débarquement. « *Tu dis rien, tu gardes pour toi et puis quand t'arrives sur le quai, hop, salut, j'pose mon sac les gars, débrouillez-vous.* » La pratique opportuniste de cette flexibilité n'est pas seulement une suite de micro-actes de résistance individuelle et s'incarne également dans une solidarité de classe, à l'image du second matelot qui explique l'habitude qu'il a avec des collègues de s'appeler avant d'embarquer sur un navire, pour obtenir des informations sur les patrons (armateurs comme capitaines).

Dans le cadre flexible du monde professionnel de la pêche, le temps long a toujours été au second plan d'un temps court qui pouvait être la marée, voire un temps atomisé, détruit par le rythme et la géographie d'une activité déboussolante. C'est d'ailleurs l'un des caractères qui en font son attractivité, celui de vivre au présent, et d'être enivré par un détachement de l'espace et du temps. Mais si la pêche recrutait hier des marins qui restaient marins toute leur vie, et faisaient donc carrière sur le pont, elle attire aujourd'hui une jeunesse de toute manière habituée à l'indétermination et à attachée à des « valeurs » concrètement ancrées dans une « présentification » (Leccardi, 2012). En

spectre, le mythique paradis perdu de la transmission familiale s'attache aux fantasmes naturalistes d'une profession nostalgique. Comme si devenir marin, « *une des professions les plus dures qui soit* » (Thalassa, 2018), n'était pas donné à tout le monde dans ce contexte où même ceux qui pourraient l'avoir « *dans le sang* » le rejette. Le *turnover* n'est pas alors le problème des jeunes, qui, sans cesse ramenés par les institutions à une nécessité d'incarner des « projets », ne trouvent sur le chemin professionnel que des horizons de doute (Bajoit & Franssen, 1995).

La labilité est en fait le problème des institutions elles-mêmes. Ces dernières sont incapables de transformer la grille d'analyse de l'emploi vers une grille des activités de la vie, et qui intimement aux jeunes de « se placer rapidement » (Van de Velde, 2008) dans un contexte qui impose la mobilité pour « *survivre* » (entretien avec un jeune matelot). Les institutions du secteur de la pêche rêvent ainsi d'un recrutement durable de matelots de carrière, mais ne remettent pas assez en question les conditions de travail, pourtant pointées du doigt par la nouvelle génération comme l'élément essentiel de la crise de renouvellement. Le rejet d'un métier de pêcheur qui ressemble à un métier d'usine correspond au rejet qu'Ugo Palheta a décrit chez les publics des lycées professionnels d'un « *travail routinier et automatisé* » (Palheta, 2012, p.178) et qui n'est pas l'apanage d'une nouvelle génération. Alain Cottereau l'avait déjà repéré dans les réponses des jeunes filles d'ouvriers à la question de leur avenir professionnel au moment du passage du certificat d'études de 1876/77. Ces dernières faisaient à la fois preuve d'une conscience des déterminismes sociaux les affectant, mais aussi d'un rejet des métiers répétitifs, usants et mal payés, et d'aspirations à perturber ces déterminismes par l'institution d'un décalage avec la grille capitaliste, en orientant leurs vocations vers une production familiale ou destinée au cercle de connaissances<sup>435</sup>.

Des partenariats avec le service public de l'emploi cherchent à séduire des jeunes de plus en plus précaires et vulnérables, plutôt que de garantir les conditions d'établissement des vocations pour la mer. Le contraste entre l'« entre-deux générationnel » incarné par les matelots de carrière approchant de la retraite et les plus jeunes marins issus de parcours de vie fourmillant de mobilité et d'expériences en dépit de leur jeune âge met en avant cette réalité : les uns déplorent le « métier de merde » ravagé

---

<sup>435</sup> « Les gamines refusent tous les secteurs où l'organisation du travail est la plus rationalisée, la plus répétitive, la plus mauvaise pour la santé, sous pression continue des cadences, en usine ou à domicile. [...] Il y a simultanément "intériorisation" des contraintes et "refus" » (COTTREAU, 1983b)

par le productivisme, quand les autres s'attachent à un idéal de « bonne pêche », plus proche d'une activité ancrée dans des solidarités locales et une écologie politique que d'une adéquation au cadre du capitalisme industriel.

Pourtant, ce cadre continue d'être légitimé, même dans une certaine littérature académique. Denis Biget décrit ainsi la particularité qu'il prête à l'apprenti pêcheur : *« Consciemment ou non, il devra participer à la rentabilité de l'entreprise [...] Le problème de l'apprentissage c'est que l'apprenti est plus souvent utilisé à de basses besognes plutôt qu'accueilli comme bénéficiaire d'une formation. Mais en ce qui concerne la pêche, ce n'est un problème qu'à partir du moment où leur exercice a été conditionné par l'obtention d'un diplôme. La maîtrise de la pratique, pour des raisons déjà évoquées, passe par une hiérarchisation des tâches et des rôles, subséquente à un ordre plus grand, imposé par la réalité. Dans l'engueulade, comme l'expliquent Delbos et Jorion, ce n'est pas l'autorité du père qui s'affirme, c'est celle de la réalité, le travail, le milieu, la météorologie, l'accident, la production. Bien sûr, pour certains patrons, le pas est facile à franchir vers l'exploitation des jeunes. Mais la satisfaction de ces derniers traduit plus ce qu'il en est en réalité »* (Biget, 2009). Il suffit d'observer le turnover permanent et l'impossibilité du secteur de la pêche à recruter pour comprendre ce que recoupe la « satisfaction de ces derniers ». Delbos et Jorion ne voulaient sûrement pas dire que le travail s'affirmait par l'« engueulade » et expliquaient que c'est dans « tout ce qui passe de lui dans la vie quotidienne, au hasard d'une conversation qui parle de lui ou de tout autre chose » (Delbos & Jorion, 1984, p. 140) que l'apprentissage passe, et donc aussi dans les éventuelles « engueulades » et « interdictions ». Par ailleurs, le principe naturaliste de transmission de savoirs observé par Delbos et Jorion dans les années 1970 et au début des années 1980 sur le littoral breton et qui vaut encore dans une certaine mesure aujourd'hui pour le modèle de la petite pêche montrait que la reproduction professionnelle passait par l'identification empirique et la pratique du travail elle-même. Rien qui justifierait de légitimer une quelconque forme d'exploitation qui passe par le culte de la performance et du dépassement de soi, empiriquement incarnés à la pêche productiviste par la hernie et la tendinite. D'autant que dans un secteur primaire industrialisé, ce n'est plus « la nature qui commande »<sup>436</sup>, mais bel et bien un impératif économique en désaccord avec toute écologie sociale, point fondamental du désaccord générationnel.

---

<sup>436</sup> « Tout se passe comme si c'était la mer qui dictait » (DELBOS & JORION, 1984)

Denis Biget naturalise l'apprentissage sur le tas, dans les conditions difficiles du milieu, en expliquant que « *c'est cet ordre qui fait qu'on doit obéir aux ordres du patron et que lorsqu'il "gueule", ce n'est pas lui qui le fait, c'est la mer* » (Biget, 2005).

Cette description peut être confrontée à une étude menée par un groupe de chercheurs américains auprès des ouvriers mexicains travaillant dans les abattoirs produisant du foie gras dans la Hudson Valley, au nord de New York. Les auteurs décrivaient alors dans un article le parallèle qui existe entre souffrance animale et souffrance au travail, prenant le cas de Mrs Gonzales, une ouvrière gaveuse d'oies qui s'endormait sur la ligne du fait d'une inhumaine fatigue accumulée dans les conditions hostiles de l'usine, réveillée périodiquement par un animal qui manifestait sa faim. Les industriels répondaient aux accusations concernant les mauvaises conditions de travail par l'idée qu'il ne fallait pas changer d'ouvrier (« *engordador* ») sur la ligne pour ne pas stresser l'animal habitué à une personne en particulier, l'effrayer et *in fine* abaisser sa qualité, et que dans ces conditions, l'ouvrier n'avait d'autre choix que de supporter la fatigue et la difficulté du travail. La naturalisation du processus industriel est alors la construction d'une idéologie du besoin naturel : « *the socially constructed ducks – ducks constructed as commodities and commodity producers – effectively 'discipline' the workers in that the 'needs' of the ducks determine how and when the engordadores labor [...]* In theory, farmworkers are 'free' to leave – unlike the ducks – if they do not like the conditions at HVFG » (Joyce et al., 2015)<sup>437</sup>. C'est également ce que dénonçait l'anthropologue Alette Geistdœrfer au sujet de la gestion des conditions de travail des pêcheurs des pays à l'économie libérale : un glissement opéré par la rhétorique capitaliste fait alors passer des conditions d'exploitation au service du marché pour des « contraintes naturelles » (Geistdœrfer, 2007)<sup>438</sup>.

Pour nombre de jeunes, l'écran de fumée cachant l'hostilité d'un monde professionnel derrière l'hostilité d'un milieu naturel n'a plus d'efficacité et ce qui « gueule » n'est pas la mer, mais une certaine idée du productivisme. Les « jeunes »

<sup>437</sup> « Les canards socialement construits - canards construits comme des marchandises et producteurs de marchandises - "disciplinent" concrètement les ouvriers par le fait que les "besoins" des canards déterminent comment et quand les gaveurs travaillent [...] en théorie, les travailleurs de la ferme sont "libres" de partir - contrairement aux canards - s'ils n'aiment pas les conditions à HVFG. »

<sup>438</sup> « Contraintes ici, conditions d'exploitation là ! Les contraintes sont des créations sociales et culturelles comme le sont nos manières d'agir. [...] Plusieurs pays [...] doivent faire subir aux pêcheurs ce qu'on veut appeler des aléas "naturels", ceux des marchés : organisation du travail en mer, modes de rémunération, relations concurrentielles, individualisme "naturel", etc. »

observent les corps cassés et les environnements détruits de leurs aînés et refusent le travail qui est « transmis » au même titre que l'assimilation des modalités d'exercice de ce travail à un « savoir » (ou « savoir-être » et « savoir-faire »)<sup>439</sup>. S'ils n'acceptent plus le « travail » comme valeur, ils attendent de la génération qui les précède une transmission de « valeurs » pour mieux envisager le travail. Un jeune plongeur m'explique sa frustration quand son patron lui impose de plonger sous le mauvais temps, dans des conditions qui ne peuvent que déboucher sur des petits butins de pêche : *« Tu t'lèves à 3h, tu fais la route avec le camion, s'taper deux heures de route avec tout l'matériel, tu vas plonger, tu fais 30 coquilles... [...] nan mais, euh, parce que comme dans n'importe quel petit fond, particulièrement dans les estuaires, les rades, etc, dès qu'il pleut, ça peut être très trouble quoi, et donc ouais, ouais, des fois tu t'retrouves à bosser dans l'noir. T'es à 8 mètres, hein, t'es pas profond du tout, mais c'est la nuit. Donc t'es au phare. Et là c'est la misère. Et là, tu fais 40 kilos, tu rentres chez toi, t'as rien pêché. T'es vénèr ! Nous en fait, l'armateur il t'oblige à sortir. L'armateur il t'oblige à aller essayer, quoi. C'est pas toi en tant qu'plongeur qui dit "non je sais qu'ça va être pourri, et qu'j'vais faire trente coquilles, j'ai pas envie d'me l'ver pour ça, d'aller m'faire chier, j'ai pas envie d'aller plonger pour ça, pour faire trente coquilles", ça tu peux pas dire ça à ton patron. Donc t'y vas, tu t'prends une branlée, tu r'viens, tu fais "ben voilà on n'a rien pêché". Ben voilà c'est la vie. Après l'armateur... si t'es un peu malin tu te dis ben voilà c'est p't'être le moment de sortir le bateau, vérifier l'embase, faire la vidange. Les trucs que t'as jamais l'temps d'faire tu vois c'que j'veux dire. Quand c'est pas pêchable, il faut faire d'autres choses, mais ça c'est pas toujours très normal pour tout l'monde, quoi. »*

Dans son analyse des dynamiques individualistes qui affectent les sociabilités, Claude Dubar évoque un certain « opportunisme », qui se manifeste soit sous la forme d'un individualisme étranger aux solidarités de l'entreprise au travail, et une identité exposée au « vide social » (Barel, 1984) et à des « formes menaçantes d'enfermement de soi » (Dubar, 1991, p. 253). Ces dernières sont opposées à la réalité d'autres individus ayant perdu ou arrêté leur emploi, et trouvant un sens tout positif à cet événement, repérant là l'occasion de se réaliser, de créer, d'avoir du temps pour soi, ce que le travail ne permettait pas. S'appuyant sur les travaux de Guillemard (Guillemard, 1972) et Cherain & Demazière (Cherain & Demazière, 1989), Dubar rapproche ensuite ces fabriques

<sup>439</sup> « Ce qui est transmis, ce n'est pas du savoir, mais du travail. » (DELBOS & JORION, 1984)

d'identités pour lesquelles l'idée de détermination est « insupportable », au modèle de l'étudiant bourgeois de l'après-guerre, et plus récemment aux individus qu'il dit « dédoublés » suite à l'allongement du temps d'insertion professionnelle, entre refus d'un héritage et l'objectif incertain de la reconnaissance d'une « vraie vie » dans un « *no man's land* » en dehors du travail. Ce modèle bourgeois est plus proche de ce que Bourdieu qualifie de « professions ambiguës à souhait » dans *La distinction*, brouillant loisir et travail, dilettantisme et militantisme et servant à « rentabiliser l'héritage culturel » (Bourdieu, 1979).

Les jeunes « opportunistes » que j'ai rencontrés sur mon terrain étaient moins atteints de « névrose de classe » (De Gaulejac, 1987) que revendicatifs de moyens concrets d'existence hors du travail, désormais reconnu comme espace privilégié de l'exploitation néolibérale. Les multiples projets ne semblent pas être ceux d'individus au « soi divisé », mais au contraire relever d'une ferme envie de ne plus faire de compromis pour le profit d'écologies sociales qui sont les vraies responsables de la désaffiliation. L'opportunisme est alors capacité d'action dans un conflit de classe aux règles établies par un récit dominant qui placerait la « valeur travail » au cœur des choses, là où la nouvelle génération tend à considérer le travail non comme valeur en tant que telle, mais comme moyen. Si l'exaltation attendue n'est pas au rendez-vous, le sacrifice doit permettre, grâce au salaire accumulé, d'arrêter le travail pour ensuite profiter du non-travail.

Les actes légitiment parfois malgré eux les modèles néolibéraux de « société duale », qui phagocytent toutes les poches de résistances pour les conceptualiser à leurs propres bénéfices, en imaginant que s'il y a une « société à deux vitesses », c'est bien qu'il y a une « première vitesse ». Mais ils n'empêchent pas d'affirmer avec ces dynamiques une certaine forme d'optimisme social, et d'espoir de modification d'un capitalisme jusqu'alors ravageur. S'engager à la pêche, parfois dans des conditions d'emploi très difficiles, fait partie pour certains jeunes d'une stratégie non pas tournée vers « l'autonomie », mais davantage vers un affranchissement de la « vaste usine » (Barel, 1984) à laquelle la société ressemble tout de même beaucoup.

Cette notion d'opportunisme trouve par ailleurs écho dans l'analyse historique de la pluriactivité des sociétés littorales que fournit François Ploux : « *Pourquoi d'ailleurs, ne pas parler, plutôt que de contraintes, d'opportunités offertes (par exemple l'essor de la pêche sardinière sur le littoral breton), qui peuvent être - ou non - saisies par les agents*

*sociaux.* » (Ploux, 2004, p.36<sup>440</sup>). L'accumulation d'expériences, de rencontres et l'apprentissage de savoirs-faire constitue une certaine forme d'épanouissement et d'objectif en lui-même. « Apprendre » n'est jamais « attendre », et ce que l'on pourrait qualifier d'optimisme opportuniste est d'ailleurs tout le contraire d'une société dont « la recherche d'autonomie » cache « une conduite d'attente », entre autre parce qu'elle n'est pas une « fermeture sur soi » (Barel, 1984) .

Lors de séries d'entretiens tenus au lycée maritime du Guilvinec, plusieurs jeunes interprètent ma présence dans le paysage du Guilvinec comme à la fois dans et en dehors du champ. Ainsi, le partage d'expériences balbutiantes sur les ponts de navires de tous types (pour eux comme pour moi) permettait les confidences comme les demandes spécifiques. Plusieurs jeunes m'ont demandé des contacts de patrons ou des informations sur des navires, notamment dans le cadre des recherches de stages, étape obligatoire de la formation. Ces hommes en formation, jeunes et moins jeunes, arrivaient « d'ailleurs » professionnels variés, tels que l'usine, les métiers du bâtiment, ou de parcours de saisonniers. Ils étaient parfois originaires d'autres régions et peinaient à établir contact avec les équipages à la débarque locale. Lorsque je réécoute les entretiens pour les retranscrire, je me rends compte qu'une question revient régulièrement à la fin des discussions. Certains jeunes me demandent si je peux leur recommander un bateau, ou si je peux leur donner un numéro de patron que j'estime. Au-delà d'une analyse réflexive sur la place du chercheur sur le terrain et sur les quiproquos et mésententes qui peuvent découler de ma présence à bord des navires, ou dans les locaux du lycée maritime, il est intéressant de souligner à quel point il paraît fondamental de « connaître d'avance » à la pêche, pour mieux « apprendre sur le tas ».

Cette situation se répètera en dehors du lycée, et notamment auprès des marins avec qui je me suis lié d'amitié, qui me demanderont régulièrement ce que j'ai vu, expérimenté, entendu, à propos de navires divers sur lesquels ils envisagent d'embarquer.

---

<sup>440</sup> Dans le même volume, la conclusion de la contribution de Aliette GEISTDOERFER met l'accent sur le caractère ambigu des avantages de la pluriactivité, qui d'un côté semble valorisée, « preuve d'un esprit "innovant" », de « mobilité », etc. et paraît être une solution pour « que des gens sans emploi [...] puissent en retrouver un », mais qui risque également d'ancrer de plus en plus les disparités sociales : « Les formations multidisciplinaires ne sont-elles pas des miroirs aux alouettes pour des gens jeunes et moins jeunes qui croient multiplier leurs chances d'embauche au détriment de l'acquisition de compétences disciplinaires, spécialisées ? Enseignement et formation à deux vitesses, emplois aussi de deux catégories : les postes de spécialistes pour les "futurs chefs" et ceux "bons pour tout faire" réservés à la masse. » (PLOUX ET AL., 2004, p.55).



Après avoir passé une longue après-midi à écouter le parcours d'un jeune matelot que nous filmions avec Jeremie Brugidou et qui nous fait part de ses envies et frustrations à la pêche, celui-ci nous dit au revoir : « *Maintenant vous savez vraiment comment j'envisage un peu le métier, si tu vois des gens du même genre, hésite pas à me mettre en relation* ».

Sur le terrain, on me faisait souvent part des places à prendre dans les équipages, car mes demandes récurrentes pour embarquer laissaient penser aux acteurs que je disposais du livret pour être engagé. Lorsque certains patrons que je contactais pour aller en mer m'indiquaient ces places, ou me confiaient eux-mêmes chercher un matelot, je contactais les jeunes avec qui j'avais des affinités pour les prévenir. Inversement, lorsque des jeunes me faisaient part de leur difficulté pour trouver des places, je prenais le temps de poser la question aux patrons que je croisais. Le bouche à oreille est une affaire de présence sur le terrain et le réseau professionnel est surtout celui des quais. L'échange entre matelots dans la cuisine, évoquant les « croix » dessinées sur les calendriers, et la solidarité qui mutualise les expériences grâce au partage par téléphone, une fois à terre, des conditions de travail de chaque navire, montrent bien les enjeux des sociabilités. Ce rôle est aussi rempli par les réseaux sociaux, avec une importance toute particulière des groupes Facebook, notamment pour la jeune génération. Au-delà des partages d'expériences et de contenus énoncés au chapitre précédent, ces pages Facebook sont l'occasion de discuter des bons ou mauvais armateurs et bateaux, et de publier sa recherche d'embarquements auprès de la communauté. Dans une certaine mesure, ces groupes Facebook matérialisent numériquement l'importance attachée, au port, au fait d'appartenir à une communauté. Ce « réseau », parce qu'il dépasse largement le simple cercle professionnel ou les sociabilités locales, empêche encore une fois de penser l'activité de pêcheur comme le fait d'un « monde à part ». Il cultive cependant le mythe d'une communauté difficile d'accès.

### *Être du réseau*

Pour d'autres jeunes en formation, le problème ne se pose pas, car ils connaissent un marin-pêcheur qui pourrait les aider à trouver un embarquement pour le stage, ou les embarquer directement. C'est le cas de Sylvain, un peu plus de trente ans, rencontré en février 2016 :

« — Des années de métier derrière. Dans l'agroalimentaire, responsable de projet informatique pour le dernier poste, pendant 8 ans. Et puis j'suis arrivé par là par vocation. Des années de bureau, et de déplacement dans toute la France. J'ai travaillé pour le Groupement [Nom de groupe industriel], dans tout ce qui est... J'ai travaillé pour une usine de saumon fumé, j'm'occupais de tout ce qui est process, optimisation de process chez [Nom de groupe industriel]. J'ai changé parce que ça me plaisait plus. J'voulais faire autre chose. Et j'ai rejoint une boîte informatique qui s'occupait de négociants agricoles pendant huit ans. Donc je faisais de la formation, des déplacements, du paramétrage, de la mise en œuvre de projets, partout en France. Je me suis posé la question si ça me plaisait toujours à un moment donné. J'ai des diplômes, entre autres je suis ingénieur. Donc j'ai bac +5, +2 derrière. Et ça me plaisait plus. Mon actuel ne me plaît plus, la rémunération me plaît plus non plus. C'était une vocation depuis longtemps, je me disais la pêche, tu iras un jour. Donc j'ai pris mon virage à 360. Donc je me suis inscrit ici, en fonGECIF.

— T'es du coin ?

— Oui je suis de à côté de Quimperlé, Clohars.

— T'as de la famille dans la pêche ?

— Oui mon grand père était marin pêcheur. Mon père m'a beaucoup fait aller à la pêche quand j'étais jeune. On est des plaisanciers mais des bons plaisanciers, parce que y en a "plaisanciers" c'est juste un petit tour aux Glénan. Non, je pêche quand même régulièrement. Et toute la famille était sur l'eau, quoi. L'oncle était douanier, l'autre était chef mécanicien donc c'était pas un monde qui m'était inconnu. J'ai pas atterri là, tiens j'vais changer de voie, tiens ça a l'air, y a d'la lumière... voilà. [...]

— Pour le stage, tu vas avec qui ?

— *J'ai un collègue fileyeur là, que je connais bien déjà. C'est un ami, j'veins faire ça, c'est plus simple. Enfin... J'ai prévu un fileyeur, un bolinche et un chalut. Une semaine. Parce que le fileyeur je connais. Mais ça permet de reprendre ses marques, avant de partir au chalut, comme ça, ça peut faire drôle... »*

Pour Sylvain, le fait de connaître un patron de Lorient avec lequel il a déjà embarqué plusieurs fois le rassure, mais ne le dispense pas de faire ses preuves. Durant l'entretien, je sens qu'il insiste beaucoup sur son activité de pêcheur non professionnel, laquelle l'a formé au milieu « hostile » et aux techniques. Il insiste aussi sur son héritage familial, comme si le fait que certains membres de sa famille soient « sur l'eau » lui conférerait un profil d'initié. « *Ma famille respecte le choix que j'ai fait* » me dit-il plus tard dans l'entretien. « *Il faut du soutien quand on fait un virage à 360 comme ça. Plein de gens disent "moi, mon boulot, il me plaît pas". "Ben claquer la porte", que t'as envie de leur répondre. Mais faut être soutenu. Sinon tu l'fais pas. Pas à 35 ans. À 20 ans on peut le faire.* » Ce sentiment est renforcé par l'origine professionnelle de Sylvain au sein de la formation. Environ dix ans au dessus de la moyenne d'âge de ses camarades, il est aussi le seul ayant fait des études longues et parmi un nombre très restreint d'étudiants à avoir fait des études tout court. Ingénieur, il insiste sur la vocation que représente la pêche aujourd'hui, en opposition à ses nombreux camarades qui m'avouent ne pas avoir d'objectif de carrière, ni d'idée précise des métiers de matelots. Et s'il insiste c'est aussi pour se convaincre lui-même, et pour tenir le cap de ce changement de vie, malgré les incertitudes que promet la situation de la pêche française.

« — *Y a une bonne entente ! Après, voilà, y a beaucoup de spécimens. On s'demande c'qu'ils sont venu faire mais bon après...*

— C'est-à-dire ?

— *Y a des gens qui viennent là, ça se sent à un moment donné, hein... c'est une formation qui est rémunérée. Par l'ANPE ou autre. Y a de l'argent. Si certaines personnes pouvaient que signer et rentrer à la maison, c'est ça qu'ils feraient.*

*Après, non y a des gens volontaires. Des gens qui claquent un boulot pour venir à la pêche, qui sont volontaires. Y en a quelques uns, qui avaient quelque chose avant et puis... Mais y en a c'est sûr qu'ils finiront pas pêcheurs. Ça se sent. Les questions, l'attitude. Quand on passe plus de temps au café ou à la clope. Ce qu'on travaille, après, c'est pour soi. Là y en a qui sont là parce que c'est le système-formation. Pour eux, c'est comme une formation... peindre quoi. Et après on a de nouveau des droits, comme toute formation. Je faisais des formations avant, les gens venaient, signaient et puis voilà. Mais la pêche faut avoir envie, c'est un métier chiant, fatigant, c'est un milieu hostile. »*

Le jeune homme, dans le discours qu'il construit autour de son expérience, adapte parfaitement cet objectif de changement de vie à l'éthos le plus valorisé par les formateurs : celui d'une vocation portée par un héritage et par un entourage maritime. Il y trouve le sens du projet qui le transforme socialement et intimement, modifiant la perception qu'il a de lui-même. Sylvain construit son projet comme le contraire d'un déclassement, le contraire d'une perte de repère ou d'un tâtonnement professionnel. Il insiste sur le fait que son inscription au CIP est l'accomplissement d'un processus mûri, appuyé par un « dossier béton ». Comme il évoque souvent la petite pêche comme idéal social et écologique, je lui demande s'il envisage à terme de prendre un canot à son compte. Prudent, mais confiant dans ses capacités, il me confie : « *J pense commencer à bosser, et puis après j'envisage de passer mon C200\*. Plus j'avance, et plus je vois : la formation ça se passe bien. Y a toujours une crainte. Est-ce que ça va me plaire ? Est-ce que la formation, ça va pas être trop compliqué ? Mais non, tout va bien. Donc oui, à long terme, oui évidemment* ». Contre l'incertitude, c'est l'évidence - prudente mais motivée - qui règne dans le projet de Sylvain. Il n'a pas envie d'être là par hasard, il insiste sur ses connaissances, au sens de compétences comme de réseaux d'entraide. Et ce projet est appuyé par le fait qu'il connaît déjà un patron fileyeur de Lorient, qu'il appelle déjà « collègue » dans notre entretien. En plus d'ancrer son parcours dans une réalité de terrain et de solidarités, familiales notamment (Pialoux, 1979), cette connaissance est un atout vis-à-vis de ses camarades, car elle lui permet d'avoir accès au type de métier qu'il recherche, en petite pêche côtière.

L'inscription dans des interconnaissances permet l'accès et le maintien dans

l'activité beaucoup plus facilement qu'en l'absence de réseau amical ou familial de base dans la pêche. Ainsi, d'un autre jeune en formation, Nicolas, désabusé de n'avoir pas trouvé d'embarquement à la côtière comme il le souhaitait après sa formation :

« — *Y en a un qui navigue, y'en a pas un seul qui a trouvé un bateau.*

— *C'est qui ?*

— *Mick Le Goff, qui est sur le Letty*

— *Mick Le Goff c'était lui qui venait de Scaër ?*

— *Exactement. Lui si tu veux il est bien tombé. Parce que lui, son stage, celui sur lequel il a embarqué, ben c'est comme si moi le [Nom de navire sur lequel il a fait son stage] m'avait embauché. Ils avaient une place. Mais sinon personne a trouvé. Bon y avaient des cas soc' dans la formation qui auraient pas fait marins, mais sur seize y en aurait bien cinq, six qui étaient motivés quoi... Après Mick, c'était son cousin qui possédait le bateau. Limite, il avait une place avant de devenir marin. »*

Quelques semaines plus tard, je croise Mick. Il me confirme sa chance d'avoir trouvé un embarquement sur lequel le patron n'exige pas des marées trop épuisantes pour ses marins : « *[Le patron] est jeune, on fait pas n'importe quoi. Il me dit : "En été on peut faire que des semaines de quatre jours". On peut pas faire des semaines de cinq jours. Déjà, pendant quatre jours on dort presque pas. Bon ben, à un moment... On n'est pas des machines, hein ! On peut pas faire autrement, faut rentrer et dormir aussi. »*

### ***En finir avec la question de la transmission familiale***

L'attachement pour le territoire et pour différents aspects culturels ou identitaires de l'activité de la pêche, ainsi que la très forte naturalisation du savoir (savoir-être comme savoir-faire) qui marque tout processus de transmission (Jacques-Jouvenot & Vieille Marchiset, 2012) ne doivent pas faire conclure à une certaine « *prédestination maritime* »

comme certains parlent, en évoquant des grandes familles d'exploitants, de « *prédestination agricole* » (Moriceau, 2014). Les navires qui restent dans la famille sont avant tout des entreprises prospères, ce qui s'accorde avec la dynamique d'entreprenariat des mondes professionnels et la transition des pratiques « de l'ordre domestique à l'ordre marchand » (Thuderoz, 1991).

Cet aspect s'exprime d'ailleurs particulièrement bien dans les petites jalousies qui peuvent exister entre jeunes marins dans le contexte de recherche d'une « bonne place ». Un jeune homme qui a enchaîné des remplacements mal payés à la sortie de sa formation - des bateaux qui présentaient en plus des conditions de vie lamentables à bord - évoque le seul camarade issu de sa cohorte qui navigue encore à la pêche. Il s'agit de son ami Flavien, jeune électricien qui s'était inscrit en formation pour quitter le milieu du bâtiment. « *Flavien, si tu veux, il est bien tombé : il a toute la famille du côté de sa mère qui est là-dedans, ils ont des bateaux, il est déjà second sur un des bateaux, il patronnera bientôt, c'est sûr. Il se met bien, il a pas... J'dis pas, il a peut-être un peu trimé, enfin c'est un métier difficile quoi qu'il arrive, mais bon il a pas...* » Cette jalousie envers les quelques « héritiers » de la pêche ne s'exprime qu'à travers de petites remarques et n'est jamais très loin d'une naturalisation politiquement correcte, qui permet de ne pas manquer de respect aux collègues marins, comme si la considération du pedigree empêchait d'abaisser leur mérite. Cependant, les jeunes marins sont bien conscients du décalage entre ceux qui héritent d'une bonne place et ceux qui n'en trouvent jamais. D'autant que là où la difficulté à se faire une place quand on arrive de réseaux sans liens avec la pêche peut apparaître comme un chemin de croix, le traitement médiatique des jeunes repreneurs familiaux est souvent celui du retour du fils prodigue. Tristan, un autre matelot ayant lui aussi vécu une succession de mauvais embarquements, critique souvent avec humour les portraits que la presse locale consacre aux jeunes pêcheurs modèles, des textes à la gloire de « l'avenir de la profession » où sont décrites des vocations de chefs d'entreprises sans doute plus que de marins : « *Tiens, t'as lu la petite propagande ?* ». Un jour, alors que nous débarquons la pêche, un navire vient s'amarrer pour la débarque sur le ponton en face, avec à la passerelle l'un de ces jeunes armateurs très nouvellement installé : « *Même avant d'avoir l'idée de faire la formation, il avait déjà les bateaux* » me glisse Tristan en me tendant un coffre, « *Il faut pas chercher plus loin pour comprendre* ».

Céline Bessière a montré que les logiques entrepreneuriales et familiales ne s'excluent pas dans le monde agricole<sup>441</sup>. La chercheuse insiste sur deux lignes de forces : de l'extérieur on constate la disparition des petites exploitations tandis que de l'intérieur on observe que « *l'absence de reprise de l'exploitation est une épreuve douloureuse et humiliante. Se considérant comme un "maillon" dans la lignée, ils vivent au contraire la transmission de l'exploitation comme la consécration de leur engagement professionnel* ». D'où le décalage, pour certains exploitants, entre la perception de leur statut et la taille de leurs exploitations. Le sentiment de « valorisation par les générations successives de l'unité de production que constitue l'exploitation familiale » participe à la valorisation d'une identité paysanne qui se retrouve en décalage avec la réalité des exploitations, puisque les fermes n'ont cessé de grossir avec le temps. Si « la propriété incarne la lignée », l'assimilation culturelle de la valeur travail se fait au service de rentabilités et non simplement d'un patrimoine, autant identitaire que financier. Les différentes crises issues des failles du modèle productiviste ont transformé les navires en « entreprises », au sens où elles ont forcé les marins et les armateurs à les gérer « comme des entreprises », entre « rentabilité » et « position de force sur les marchés » (Weber, 1971<sup>442</sup>)

Le modèle idéal de l'entrepreneur local qui participe au rayonnement de la Bretagne n'est pas totalement étranger au modèle vermoûlu du renouvellement familial des flottilles. Il reste que, comme me l'explique une assistante sociale du service social maritime, ce modèle de « l'affaire de famille » n'est plus une réalité depuis un certain temps. Elle me raconte sa surprise, lors de la crise de la pêche en 1992, de voir que seule une minorité des marins du quartier reproduisait le parcours d'un père pêcheur :

*« — Le département décide de donner des sous au marin, parce que y avait pas d'argent. Donc nous on était à la distribution, non pas des sous, mais des montants. [...] Les marins devaient faire des demandes, donc nous on faisait tous les bilans financiers. On voyait les gens [...] et je leur demandais leur histoire en deux mots "c'est quoi votre histoire, le parcours, la formation". J'étais surprise ! Y avait plein de gens qui venaient pas du milieu maritime, de tradition. Qui avaient fait d'autres CAP qui étaient pas du tout maritime. Déjà ! Les mecs avaient fait plombier, mécano, j'sais pas quoi... Et pas forcément, comme on le croit, issus du milieu maritime genre "papa était marin donc*

<sup>441</sup> Dans son bilan sur la transmission des entreprises agricoles, elle met à jour que 8 nouveaux exploitants sur 10 sont apparentés à l'exploitant qu'ils remplacent.

<sup>442</sup> Cité par Christian THUDEROZ pour montrer la transformation de la gestion des offices de notaires, de plus en plus traitées « comme des entreprises ».

*j’fais marin”. Grosse découverte ! [...] et j’me souviens, on avait regardé, on faisait le pourcentage pour les jeunes à l’entrée au lycée maritime à un moment, et j’me souviens qu’il y en avait pas énormément qui étaient issus du milieu maritime. Enfin c’était p’t’être 30% allez. C’était pas du tout 70%, hein. »*

Ces chiffres empiriquement avancés par l’enquêtée recourent les statistiques officielles relevées au début des années 1990 (Biget, 1995)<sup>443</sup>. La transmission du navire et du métier de père en fils était une réalité de la profession jusqu’à la fin du siècle dernier, comme dans le monde agricole. Très prégnant encore dans les clichés sur le monde de la pêche, l’image d’un fils de marin pêcheur destiné à devenir lui-même marin-pêcheur dans le cadre d’un atavisme archaïque n’est pas totalement désuète. Mais la reproduction n’a généralement lieu que lorsqu’elle incarne un modèle de réussite économique et que la transmission se fait moins de père marin à fils marin que de père chef d’entreprise à fils chef d’entreprise. Lorsque l’incertitude est trop présente, d’autres voies de réussite sont envisagées

**« Les mecs sont pas nés marins, faut arrêter ! »**

Alexis, jeune matelot issu de la formation CIP du Guilvinec, a grandi dans une région rurale de l’est de Quimper. Il explique que le modèle de la transmission familiale ne résiste pas aux mutations sociétales qui poussent les fils et filles de marins à s’engager dans d’autres carrières, mieux valorisées socialement. Selon lui, le métier de marin-pêcheur souffre d’une stigmatisation, qui n’empêche cependant pas aux navires de recruter au-delà des quartiers maritimes et des familles de marins : *« J’ai grandi à St Yvi, on te dit pas “deviens marin-pêcheur”, on te dit “deviens vétérinaire ou avocat, vas pas faire marin c’est sûr faut avoir des bras énormes, faut être tatoué” [...] On en revient du truc père-fils, ça se fait de moins en moins ça. Y a beaucoup de marins qui sont pas du Guil’, ils viennent d’un peu partout. »*

Les transmissions de père en fils se font de plus en plus rares, mais il subsiste tout de même des affinités familiales. Le cas d’Alexis souligne bien comment la vocation, si elle n’est pas familiale, peut être culturelle et reconstruite rapidement comme un héritage

<sup>443</sup> « En 1991, les effectifs des sections pêche de ces écoles ne comportent que 30 % de fils d’inscrits maritimes, 30 à 40 % sont fils d’ouvriers et d’employés, 15 % fils de cadres des professions libérales et patrons du commerce et de l’industrie. » (BIGET, 2005)



facilement mobilisable :

« — Non mais après j'ai un peu d'famille là dedans quand même, j'ai un oncle qui bosse à Concarneau sur le quai, j'ai un autre oncle il était patron d'un... à St Gué' – ça vient p't'être de là d'ailleurs, parce que quand j'étais gamin, tous les dimanches, j'allais voir les bateaux à St Gué', les bateaux, débarquer, j'allais dessus, machin... ça me plaisait déjà, quoi. Donc j pense que c'est venu de là aussi. Ça m'a jamais trop lâché, j'ai arrivé à un certain âge où tu te dis “bon j'fais quoi maintenant ?” Tu rencontres un mec qui fait ça, deux, tu en parles, “ah ouais ça t'intéresse marin”, “putain, ouais”, et tout, et puis voilà, c'est boule de neige, quoi. Maintenant j'suis pas des gars qui disent “ma famille fait ça, donc j'fais ça” j'trouve ça con, quoi. Les mecs sont pas nés marins. C'est pas parce que ton père est patron qu'forcément tu dois faire ça, tu seras une star. Y en a c'est ça, c'est “toute ma famille fait ça”... ça veut rien dire, hein, entre nous... ça veut rien dire du tout. [...] J'ai rencontré un pote, parce que j'fais d'la moto, qui f'sait d'la moto aussi, qui, lui, commandait un bateau d'pêche au large. Et il m'a proposé d'venir avec lui. Parce que du coup lui, il était pas tatoué, il était pas balèze, il était pas comme tous les stéréotypes. Il m'a dit “non c'est un métier comme un autre, après tout... si tu veux l'faire essaie-le”, quoi. [...] J'me suis dit “bon ben, pourquoi pas essayer”. »

Le jeu managérial qui fait du désir enfantin d'explorer le plaisir de la traque un processus au service du productivisme ne peut pas duper les jeunes travailleurs. Comme Alexis et son obsession de gamin à « aller voir les bateaux à St Gué » chaque week-end avec son oncle, Hugo, 24 ans, a lui aussi été pêcheur pendant quelques mois, car c'était « un rêve de gosse », à l'image des pilotes de chasse rencontrés par Christophe Dejours, dont l'organisation du travail prenait appui sur le désir enfantin de piloter (Dejours, 2016). « Moi c'était tout ce qui était bateau, tout ça, j'étais toujours à embêter mes parents pour aller voir sur le quai s'il y avait tel navire [...] Quand je suis arrivé sur [Nom de bateau], j'ai fait “ah OK, c'est ça en fait ?” [rires] Personne m'avait dit ça, moi ! On m'a dit “oui, oui, c'est ton rêve, vas-y” [rires] Mon rêve, c'était pas ça clairement. [...] Faut pas croire, j'suis pas naïf. Je te dis ça, mais je savais bien que c'était dur, hein. Mais juste, on te vend le métier comme dur mais aussi, comment dire ? On te dit que c'est beau, quoi. On te dit pas “c'est juste dur et tu vas en chier sur ton fileyeur au point d'oublier où t'es, comment

*tu t'appelles et quelle heure il est*”, on te dit “*la pêche c’est dur, mais c’est un beau métier*”. Et c’est vrai, hein, sinon j’en aurais pas rêvé. Mais juste, pas dans les conditions actuelles ». S’il n’y a plus ou peu de plaisir, il ne peut y avoir de « plaisir utilisé » (Cottureau, 2017). Le jeune homme, vite choqué par la différence entre son rêve et la réalité des rythmes de travail, s’est réorienté vers le secteur de la plaisance et de la voile, incapable de maquiller par une « sublimation » défensive (Dejours, 2016) un travail qui s’est révélé trop ingrat.

Alexis a par ailleurs raison d’insister sur le changement de paradigme dans la transmission du métier : dans une région comme le sud du Finistère, *a fortiori* dans le pays bigouden, rares sont ceux qui n’ont pas un lien - parfois un peu éloigné comme dans le cas du jeune homme - familial ou amical avec le secteur de la pêche. Sur les 3000 habitants du Guilvinec, 1500 sont pêcheurs ou pratiquent des métiers en lien avec la pêche. Généralement, les patrons-pêcheur de l’ancienne génération sont à l’aise financièrement et leurs enfants, s’ils réussissent à l’école, s’engagent dans des études supérieures qui les éloignent du secteur de la pêche. Les pères, fatigués par l’évolution de leur métier, encouragent cette émancipation tout en regrettant de ne pouvoir transmettre le navire. Ce modèle est d’autant plus opérant dans les villes plus importantes (Saint-Malo, Saint-Brieuc, Granville) où la tradition de port de pêche est moins mise en avant dans les activités culturelles que dans les villes comme Le Guilvinec ou Douarnenez. Les transmissions familiales se font néanmoins toujours dans le cadre des gros armements familiaux. Porcher, Pochic<sup>444</sup>, ou dans le cadre des armements familiaux qui « *ont fait du fric* » (parole d’un ligueur du Pays Bigouden), comme le chalut à langoustine au Guilvinec.

En août 2015, je fais une marée sur un fileyeur en baie de Douarnenez. Entre deux remontées de filet, nous discutons de l’approche de la retraite. Il me dit que son fils est également patron-pêcheur sur un fileyeur. Il est content, mais il m’assure qu’il ne l’encourageait pas à choisir cette voie. S’il considère que son fils est bien « au filet », il redoute l’avenir de la profession. Il me dit que son père, marin pêcheur, lui avait interdit de faire la « grande » pêche. Nombreuses sont les histoires qui reprennent ce motif du père marin-pêcheur qui interdit à son fils de suivre la même voie que lui. Au temps des campagnes de Terre-Neuvas, c’est-à-dire au début et jusqu’au milieu du siècle dernier, il

<sup>444</sup> <https://www.ouest-france.fr/bretagne/pont-labbe-29120/peche-un-nouveau-bateau-pour-larmement-pochic-4263532>

fallait posséder un tuteur pour embarquer avant 15 ans et une autorisation du père pour embarquer comme mousse sur les bateaux<sup>445</sup>. Nombreux sont ceux qui refusaient de donner leur accord au regard de leur propre expérience. Dans *Le grand métier*, Jean Recher raconte la réticence de sa mère, fille de matelot, à laisser partir son jeune fils - « *Elle aurait préféré que je poursuive mes études* ». Il s'attache à décrire la vocation qui l'anime, mais aussi la nécessité du départ après la mort de son père, lui aussi marin-pêcheur depuis ses 12 ans. Kevin, 22 ans, est également issu d'une famille de marins-pêcheurs et se destine à prendre cette voie après la mort de son père :

« — *J'suis du coin, Toute ma famille est du coin, dans la pêche, mais j'bosse dans l'bâtiment d'puis qu'j'ai 17 ans.*

— T'as quel âge ?

— *22 ans. J'suis allé dans l'bâtiment parce que mon père voulait pas qu'j'aille en mer. Mon père était marin, matelot sur les chalutiers qui partent quinze jours et il voulait pas qu'j'aille faire ça.*

— Pourquoi il voulait pas ?

— *Ben il disait qu'c'était trop dur. C'était risqué... Y avait plein d'risques et tout, quoi. Si j'aurais pu faire aut'chose il aurait préféré, quoi. Après, c'est pas qu'ça m'déplait pas l'boulot dans l'bâtiment, j'aime bien. Mais le problème c'est la paye. L'bâtiment... pourtant j'suis dans une grosse boîte, mais t'es payé l'smic, quoi.*

— Tu fais quoi exactement ?

— *Coffreur brancheur. Deux jours avant d'arriver au lycée mar', là, non p't'être trois jours avant, j'étais sur Nantes. On construisait un gros appart de huit étages.*

---

<sup>445</sup> Le père de mon grand père a par exemple refusé de donner son accord pour Terre Neuve, en considération de sa propre expérience. Sa carrière s'oriente alors vers les apprentis mécaniciens de Lorient, puis la Marine Nationale comme sous-mariner, la Marchande vers l'Océan indien, et finalement la petite pêche côtière au large de St Jacut de la mer. Lorsqu'il arrête son activité au milieu des années 1980, la flottille jaguine disparaît avec lui.

*Appart, parkings, hôpitaux, stations d'épuration, des chantiers, minimum, y avait une grue...*

— T'as fais ton CAP dans la région ?

— *Euh, non parce que j'ai eu des problèmes quand j'étais jeune, donc j'suis parti en foyer à Angers à 16 ans. On m'a dit soit c'est Angers, soit ça peut être Marseille, ou Paris. J'ai eu des problèmes, des gros problèmes quand j'étais jeune avec la justice, c'est la juge qui a dit que ce s'rait là bas, quoi. Et c'est à Angers que j'ai trouvé une formation à l'AFPA - j'ai eu une dérogation parce que j'avais que 17 ans et demi. Mais ouais, la pêche c'est pas la même paye, quoi. Mon grand père était patron à la côtière. Bon ma grand-mère elle est pas trop pour que j'parte en mer. Bon. Comme j'lui ai dit, moi j'suis resté cinq ans à Angers, et j'étais sans cesse en déplacements, sur Paris, sur d'autres régions. J'ai pas d'attaches à Angers, j'connais personne à Angers donc, euh, ça m'intéresse pas... J'rentrais ici tous les week-end, j'vais pas continuer comme ça, quoi. Comme j'lui ai dit bon ben, à c't'heure-ci, avec 1200 euros par mois, tu fais rien. Tu peux pas t'acheter une maison avec 1200 euros par mois. Et bon, ici... c'est la pêche. Mon grand-père était marin, ma mère était marin, mon père était marin, mon frère est marin sur un hauturier, j'ai un oncle qui a été capitaine de port ici au Guil', j'ai deux autres oncles qui étaient marins eux aussi et j'ai un beau père qui était capitaine lui, aux Kerguelen...*

— Tu t'es pas fait de connaissances à Angers ?

— *Non et puis j'ai pas cherché à vrai dire. Des collègues comme ça, du taf quoi. Et puis, j'ai eu un accident y a deux ans de ça, et ça m'a pas mal fait réfléchir. Ma vie c'est ici, c'est pas à Angers ou j'sais pas quoi. [...] le stage c'est pas un problème, je connais le gars. Et puis le deuxième stage, j'veux partir sur un des [Nom de navire d'un armement local]. J'ai un oncle qui a fait toute sa carrière sur les [Nom de navire d'un armement local], donc ça devrait pas être un problème. Mes oncles, ils étaient sept dans la famille, et quatre en mer. »*

Sur un chalutier bigouden, j'ai fait une marée avec un patron, François, et ses deux matelots, en retraite tous les deux. Le patron de 53 ans m'expliquait que son fils ne voulait « *pas entendre parler de la pêche* » et se disait triste de ne pas pouvoir lui transmettre le bateau. La perspective de vendre le navire à un armement étranger lui « *brisait le cœur* ». Selon lui cependant, « *si on a fait des études, il faut aller partout sauf la pêche. C'est le dernier métier du monde que tu dois faire* ». Il est ainsi partagé entre deux sentiments contradictoires : il me confie sa tristesse de ne pas pouvoir transmettre son navire et son métier - lieux de pêche, techniques, historique - à son fils, mais il ne comprendrait pas que ce dernier décide de se lancer à sa suite, si les résultats scolaires lui permettent ce qui ressemble à un meilleur avenir, « *partout sauf la pêche* ». C'est aussi le principe qui anime un autre patron, de hauturier cette fois, Jocelyn, qui me confie ne pas nourrir l'intérêt pour la mer de ses enfants, « *pour pas qu'ils se fassent de fausses idées* ». Le plus grand vient d'entrer au lycée. Le père est fier de ses bonnes notes, et imagine bien son fils dans le commerce. « *Il parle de faire une école de commerce, pourquoi pas aller à l'étranger aussi, c'est bien ! Pas faire comme son père, surtout [rires]* ». Son plus jeune fils n'est pas très bon en classe, mais « *il s'intéresse à la cuisine. Sans doute à cause de Top Chef ! [rires] En d'autres temps, on aurait dit, il est pas bon à l'école, il va en mer comme son père... Je lui souhaite pas. La cuisine, je pense que c'est dur, mais ça me paraît une meilleure vie* ».

Un autre pêcheur de cette génération, embarqué à la petite pêche, s'étonne que la flottille de petits bateaux se taise autour des îles où il laisse ses filières. Il évoque un collègue qui a arrêté sans pouvoir transmettre à son fils, alors que le navire tournait très bien au homard. « *C'est regrettable, tous ces coins, il vendait aux restos, tout était réglé comme du papier à musique... Mais bon, moi mes enfants, ils ne veulent pas reprendre non plus et je les comprends, le métier est dur et la situation est incertaine. Ils sont bons en classe, ils vont pas se faire chier avec ça* ». Je lui demande ce qu'ils font. « *Le premier est en année à l'étranger au Japon, pour finir une licence de littérature comparée, et les plus petits sont pas encore en études. Ils ont des idées, rien de fixe, plutôt vétérinaire, et aussi avocat.* »

Une semaine après ma sortie avec François pour aller pêcher la langoustine à la côtière, ce dernier m'a indiqué qu'il avait perdu son chalut au fond, accroché par une

roche. Il m'a dit qu'il sortirait dans l'après-midi pour essayer de récupérer le matériel et limiter les frais de l'avarie. Jean, le matelot avec qui j'épluche les pommes de terre prévues pour les frites de midi à bord d'un autre chalutier côtier, me confie sa crainte de voir disparaître les chalutiers côtiers artisans, vulnérables du fait des investissements, aux moindres menaces. François a perdu son chalut et risque de devoir s'endetter de nouveau, me dit le matelot retraité. *« Il a plus de cinquante balais, il a mal au dos et il doit encore s'endetter pour du matos qui coûte de plus en plus cher, normal que son fils veuille pas reprendre ! Ça fait dix ou quinze ans que le gamin voit ça tous les ans. Et les mauvais hivers, aussi. Et encore, on est parmi ceux qui s'en sortent le mieux à la langoustine. »*. Plus que de la tristesse de voir une « affaire de famille » disparaître, c'est une frustration qui s'exprime chez ces marins, la crainte d'être les témoins d'une mutation professionnelle qui rend impossible la survie d'un modèle communautaire.

***« Plus beau métier du monde » ou « boulot de con » : une question de générations***

A rebours des concepts ethnologiques datés des communautés rurales et d'un social marqué par l'interconnaissance ultra-locale et la notabilité, Henri Mendras publie en 1970 *La Fin des Paysans*. L'ouvrage fait figure de pionnier dans l'évolution conceptuelle des études rurales vers les études environnementales à travers la suppression de la figure du « paysan ». Patrick Champagne (Champagne, 2002), Pierre Bourdieu (Bourdieu, 2002) ou encore Céline Bessière ont par la suite analysé la crise de la reproduction sociale rurale. Le monde de la pêche ressemble, nous l'avons vu, au monde paysan dans ces évolutions à l'aune de la modernisation des professions agroalimentaires et de la diffusion générale des modes de vie urbains d'une société salariale. Cependant, certaines études rurales continuent de conserver la figure du paysan et proposent de la « re-sociologiser »<sup>446</sup> (Laferté, 2014).

<sup>446</sup> « Il importe alors de renverser l'approche classique de la ruralité hier comprise comme autonome ou à l'écart – on n'est plus à la recherche de communautés rurales, de sociétés paysannes, d'isolats ou de collectivités rurales, une sociologie qui s'intéressait aux appartenances d'abord comme production endogène –, en la re-sociologisant dans une perspective constructiviste et institutionnelle. Dans cette perspective, on propose la notion d'espaces sociaux localisés compris comme le produit de la localisation d'activités économiques spécialisées (industrielles, touristiques, agricoles, sylvicoles...) et donc de franges singulières de la population (marquée par la sous-représentation des cadres supérieurs et de la bourgeoisie culturelle, la sur-représentation des classes populaires et notamment des ouvriers, minorité agricole, et la multiplication des doubles résidences...). » (LAFERTÉ, 2013)

Deux générations se côtoient sur les quais et les ponts des navires de pêche : d'un côté, la jeune génération volatile et de l'autre, ces marins que Vincent Bruckel qualifierait « d'entre-deux générationnel », toujours en activité, mais ayant fait carrière de quinze, vingt, voire trente ans de mer en crise. Ces derniers, continuant d'incarner une image de « marin » calquée sur le modèle des anciens aujourd'hui disparus ou à la retraite, se retrouvent en décalage avec une jeunesse qui ne peut que se penser au carrefour de plusieurs ethos et aspirations, entre attirance pour « l'aventure de la pêche » et rejet de l'identité de « *pêchou* » et des rythmes destructeurs pour les esprits et les corps, entre un attachement local et un déracinement voyageur (ou entre identité et traçabilité, pour parler comme Paul Virilio<sup>447</sup>), entre des projets de vies refusant les carrières industrielles et la nécessité d'embarquer pour se faire une place. Le refus qu'une entreprise dispose de leur temps - refus du capitalisme en l'essence<sup>448</sup> - est la recherche dans les actes de la résonance du monde (Rosa, 2018) garantissant une meilleure qualité de la vie.

Martin Thibault montre que les différences entre générations, dans la conduite des luttes - l'engagement dans des luttes syndicales pour les plus anciens, et la frilosité vis-à-vis de ces structures pour les plus jeunes - recoupe une volonté de la part de ces derniers de ne pas incarner un ethos qui « ferait ouvrier » ; « *le militant n'est finalement "qu'un ouvrier" et [...] il le restera* » (Thibault, 2017). Le sociologue prend l'exemple d'Amine, jeune ouvrier qui conteste les rythmes de travail en freinant la production, s'opposant concrètement, mais pas syndicalement, à des conditions de travail auxquelles les plus anciens, selon le jeune homme, sont totalement soumis. Aline explique qu'il répond négativement aux collègues plus anciens qui lui demandent d'accélérer le mouvement. Thibault met ainsi en avant les luttes souterraines et infrapolitiques, indisciplines qui s'opposent aux conditions, aux rythmes, mais aussi aux caractères identitaires qui figent des dominations dans une « condition ouvrière ». Ces luttes *below the radar*, que nous avons régulièrement remarqué sur notre terrain, s'incarnent également beaucoup plus chez

<sup>447</sup> Voir le catalogue de l'exposition à la Fondation Cartier « *Terre Natale ; Ailleurs commence ici.* » de Raymond DEPARDON et Paul VIRILIO (2010).

<sup>448</sup> La théorie critique marxienne a depuis le début considéré que l'exploitation résultait d'abord d'un accaparement du temps de l'autre pour son propre profit. « ... *les hommes s'effacent devant le travail ; que le balancier de la pendule est devenu la mesure exacte de l'activité relative de deux ouvriers, comme il l'est de la célérité de deux locomotives. Alors, il ne faut pas dire qu'une heure d'un homme vaut une heure d'un autre homme, mais plutôt qu'un homme d'une heure vaut un autre homme d'une heure. Le temps est tout, l'homme n'est plus rien; il est tout au plus la carcasse du temps. Il n'y est plus question de la qualité. La quantité seule décide de tout : heure pour heure, journée pour journée; mais cette égalisation du travail [...] est tout bonnement le fait de l'industrie moderne.* » Karl MARX, *Misère de la philosophie*, 1847.

les jeunes dans la pêche. C'est même ces refus concrets mais détachés des institutions de lutte classique qui sont en partie à l'origine du *turnover* ou de « l'évaporation » que les cadres du secteur cherchent en vain à maîtriser :

« *“On est en déficit de matelots, confirme Jean-Pierre Le Visage, directeur de la Scapêche à Lorient. Comme à terre, on doit faire face au papy-boom. Environ sept départs à la retraite par an. Mais il y a aussi une évaporation.” Certains ne tiennent pas plus d'une marée. D'autres cherchent un rythme mer-maison plus équilibré. Ils migrent sur les thoniers tropicaux de Concarneau, à l'offshore ou sur les navires à passagers de Groix.* » (Ouest France 24/03/16<sup>449</sup>).

« **Maintenant c'est nos bateaux !** »

En Finistère, les dynamiques qui lient « offre de proximité » et garantie d'un « avenir de proximité » (Arrighi, 2004), observées par nombre de sociologues et de statisticiens du rural, se confirment. Au début de mon terrain en 2014, je rencontre ainsi un certain nombre de jeunes originaires du département qui considèrent la pêche comme une activité professionnelle leur permettant de rester - ou plutôt dans le cas le plus général de « revenir » puisque les jeunes rencontrés cumulent des expériences hors du milieu local et ne seraient pas contre l'idée de « revenir au pays » ou de « s'ancrer ». La pêche, sans être la vocation familiale, ou la décision professionnelle prise à quinze ans de ces jeunes qui ont tous entre vingt et trente ans quand je les rencontre, constitue alors une opportunité de résider en Finistère. Jordan, Maxime et Aymeric, sont tous trois inscrits à la formation CIP du lycée du Guilvinec. Alors que nous sortons du lycée à midi pour la pause déjeuner, Jordan me dit de prendre ma voiture pour aller « nous poser sur l'quai, histoire d'avoir la vue pour manger les sandwiches ». Cinq minutes plus tard, le pont de Treffiagat traversé, nous marchons le long des chalutiers hauturiers amarrés. Tous trois connaissent les noms des bateaux et s'étonnent des nouveaux arrivants. « *Celui là, je l'ai jamais vu* » dit Maxime en parlant d'un Bara<sup>450</sup>, l'un des navires de l'armement bigouden. « Il est classe, celui-là » répond Aymeric en pointant du doigt un chalutier étranger. Ce que j'observe ce

<sup>449</sup> <https://www.ouest-france.fr/economie/economie-de-la-mer/peche-lorient-recherche-matelots-et-mecanos-4472406>

<sup>450</sup> Les navires de l'armement bigouden portent des noms qui commencent tous par « bara », mot breton qui signifie « pain. »



midi de fin d'hiver ressemble beaucoup à la naissance d'une passion, de la part de trois jeunes qui, s'ils ont grandi ici, et « *vu des bateaux tout gamin* », ne semblent jamais les avoir vraiment « regardés » comme ils les regardent ce jour-là, c'est-à-dire en les considérant comme le paysage d'un avenir professionnel. Maxime et Aymeric sont originaires de la région de Concarneau, Jordan a grandi près de Quimper. Le premier a quitté la région pour devenir électricien sur des chantiers parisiens, le second a voyagé un peu en Australie après avoir enchaîné des contrats d'intérim autour de Rennes, le troisième, qui me dit d'abord qu'il n'a « *rien fait* », explicite ce « *rien* » par dix minutes d'un récit mêlant expériences en usine, saisons de vendange et mois passés à la Réunion pour surfer - un « *rien* » comme souvent dans les parcours des jeunes croisés en formation CIP, extrêmement riche. Jordan me dit aussi qu'ils viennent là tous les midis, et qu'ils « *les connaissent à peu près tous* ». Sans avoir jamais navigué sur un chalutier, les trois camarades de formation s'approprient un peu du paysage qu'ils connaissaient jusqu'alors hors du détail. « *Il y a quelques mois je savais pas c'qu'était un chalutier, tu me disais c'est quoi un chalutier, aussi bien je te montrais un ligneur* » me dit-il. « *Ou la navette de la SNSM* » renchérit Maxime sans même blaguer. « *Maintenant c'est nos bateaux, limite ! À force, ouais, à force.* » Ces bateaux semblent devenir « leurs bateaux », avec un sens tout différent, dans la pratique, que celui avec lequel, lors d'une promenade portuaire similaire, le matelot en formation et petit fils de l'armateur Jean Porcher suivi par Thalassa désignait également comme étant « leurs » possessions à son grand père.

Nous restons debout pour manger nos sandwiches car il n'y a pas vraiment d'endroit pour s'asseoir entre la criée et les navires. Maxime et Jordan observent la débarque d'un hauturier anglais, pendant qu'Aymeric me confie ses doutes vis-à-vis d'une installation dans la pêche : « *Tu vois j'me voyais même pas réparer un filet et là j'suis en train d'le faire, donc on sait jamais, mais c'est sûr que si tu m'demandes "qu'est-ce que tu t'vois faire ?" j'me vois faire autre chose. Je sais même pas quoi, mais autre chose. C'est surtout... J'ai envie de bouger encore hein, mais j'ai aussi envie de garder un lien avec - ben tu vois, même toi t'es breton, ben ton taf il a un lien avec la Bretagne - ben c'est pareil, beaucoup ici, enfin je trouve que quand on part, on a beau partir et repartir, on revient. Au Guil', tu sais, y en a plein, enfin après c'est surtout peut-être les générations d'avant, mais ils allaient à la pêche c'était une manière de rester par ici aussi. Et quand je dis ici, je veux dire qu'ils voulaient pas quitter le Guil, limite Loctudy c'était trop loin.*

*Ben ici, t'as pas mille options, soit tu vas à la pêche soit tu t'barres un peu. Après, ils sont pas tous du Guil' dans la formation, loin de là, on nous disait qu'avant c'était quoi ? 60% des jeunes, maintenant c'est même plus... J'suis pas sûr que y en ait qui viennent vraiment du Guil' encore qui soient inscrits avec nous... Mais oui en tout cas, j'imagine que la pêche permet ça, tu fais deux trois marées avec des payes intéressantes, et puis ensuite t'es tranquille à la fois pour profiter du coin et pour découvrir d'autres endroits ».*

Aymeric embarquera deux fois lors de la première année qui suivra la formation puis abandonnera tout intérêt vis-à-vis de la pêche, dégoûté par les conditions de travail à bord. Il déménage ensuite à Nantes et continue d'enchaîner les contrats d'intérim. Maxime embarquera au large pour son stage puis quittera le monde de la pêche pour les mêmes raisons. Lorsque je le revois un an et demi plus tard, il est toujours électricien, mais vient de passer son premier niveau de cordiste. Après avoir fait les heures nécessaires pour s'inscrire au second niveau, il aimerait s'engager dans des missions en tant que sauveteur. Jordan a fait plusieurs marées à bord d'un caseyeur du large, avant l'apparition d'un mal de dos chronique qui le force à arrêter l'activité. En colère contre les conditions d'exercice du métier, le jeune homme est convaincu que la pêche a été destructrice pour son corps et réaffirme l'analogie avec le travail d'usine souvent pointée du doigt en entretien : « *quitte à se faire casser, autant pas se faire brasser* ».

Ces trois jeunes subissent une sorte de double peine, dont la responsabilité est institutionnelle et professionnelle, tout en étant toujours celle de leurs aînés. Leurs aînés professionnels incarnent l'argument du rural devenu piège, où il n'y a plus « rien », tandis que leurs aînés institutionnels redoublent d'efforts de communication, sans pour autant garantir à la profession de s'affranchir des conditions « d'un autre temps » qui produisent ce « rien ». Si ces jeunes sont tantôt définis comme une certaine forme de ressource censée sauver l'activité et par là même le territoire de sa désertification, ils sont aussi pointés du doigt comme une source de problème, « *petites natures* », ou jeunes qui ont « *la bougeotte* » (entretiens avec cadres du service public de l'emploi<sup>451</sup>). L'ironie, ou la source d'incompréhension pour les institutions locales, réside dans le fait qu'ils n'appartiennent pas nécessairement à des groupes sociaux favorisés, en termes de situation d'emploi et de liens familiaux, et qu'ils s'offrent donc un « luxe » qu'ils ne peuvent pas assumer en

---

<sup>451</sup> « *s'il voit qu'il a fait des remplacements, qu'il a arrêté, puis repris, puis arrêté, puis repris, il va se dire "ouh là là, celui là il a la bougeotte, je vais pas l'prendre ! Il va pas se dire "tiens c'est peut-être qu'il est tombé sur des embarquements qui n'étaient pas top" »*

refusant d'embarquer. « *En un sens, quand tu poses ton sac comme ça, avec la crise etc., c'est un luxe que tu prends, nous on aurait pas osé, on acceptait les conditions. Ben oui, t'acceptes parce que t'es en galère* » (extrait d'entretien avec un membre du comité des pêches). Pourtant, ces groupes ne sont pas sans affirmer le lien singulier qui les unit au littoral breton. Ils représentent une « figure du possible » (Escaffre, Gambino, Rougé, 2007), attachée au local mais mobile. La qualité de vie garantie par une installation dans un « ici » qui ne s'oppose pas aux possibilités d'« ailleurs » force le territoire à fonctionner comme un point d'ancrage, ou un port d'attache, tant que le sentiment de « captivité » prime sur celui de liberté, tant que les conditions ne sont pas assez bonnes pour devenir de véritables « acteurs locaux d'avenir » (ibid.). Christopher, bigouden de 22 ans, raconte comment il est venu à travailler à la pêche après une formation de mécanicien. Son parcours illustre la frustration de ne pas trouver de travail qui lui convienne sur son territoire :

« — *J'travaillais comme mécano en usine, j'sais pas si tu connais, l'usine Haliotis à Pont l'A*<sup>452</sup> ?

— C'est quoi ça ?

— *C'est du poisson en fait. J'ai fait trois ans là-bas. Sur les lignes, quoi. Donc ouais on touchait un peu à tout, quoi. De l'électronique, de l'hydraulique... tout ça, quoi, soudure aussi. Après la boîte allait plus si bien qu'ça. Moi s'tu veux, j'étais que en intérim là-bas. Pendant trois ans, donc ça commençait à durer aussi...*

— T'as une formation de mécano ?

— *En fait à la base j'suis mécano agricole. Ça n'a rien à voir mais j'ai pris ou y avait, quoi [rires]. Et puis j'habite à Loctudy, donc c'était bien. J'avais cinq minutes de route. J'étais apprenti, mais j'avais pas d'taf après. J'avais postulé un peu partout mais pas d'taf, rien. En fait on était comme dans une concession, quoi, donc ceux qui ont été embauchés sont restés là ou ils étaient, quoi. Mais bon, côté boulot, je sais pas, c'était un*

---

<sup>452</sup> Anonymisée.

*peu galère.*

— Ça t'intéressait l'agricole ?

— *Ben... Moi j'ai fait plein d'choses [rires] parce que moi j'étais en TP, j'ai commencé en BEP, le tout début c'était un BEP en travaux publics, donc là c'était à Plonéour. Après j'suis parti en mécanique agricole à Ergué. Donc là j'ai fait CAP, Bac, j'ai raté l'bac - parce que c'était en alternance, les cours j'avais un peu lâché. C'était à Guengat. C'était 15 jours l'entreprise, 15 jours l'école... donc euh... c'est comme ça [rires] donc après j'suis allé à l'usine, à la chaîne. Donc j'ai commencé au plus bas, et puis ils m'ont pris comme mécano, mais j'étais en intérim encore et puis ils faisaient que d'me réduire mes heures, c'qui fait que tu finis par plus faire qu'six heures par jours, tu t'lèves à 3h, tu finis à 10h du matin, donc bon ça vaut pas trop l'coup. Du coup j'me suis barré, du coup vu qu'mon cousin était mécanicien sur l'port, ben j'ai fait ça un peu. [...]* c'est pas que pour l'argent mais bon, quoi. Après c'est sûr que tu t'lèves pour aller bosser dur, tu gagnes raisonnable, c'est mieux que d'se l'ver, travailler dur pour rien gagner, quoi. J'me l'vais à 3h, c'est moi qui f'sais l'ouverture d'l'usine à 4h, après les conditions, c'était par moins 27 dans la chambre... La pêche est difficile aussi paraît-il, mais j'veux bien essayer si c'est pour au moins faire de l'argent. Un bon billet au passage, je dis pas non. »

Si le parcours de Christopher vers la pêche s'inscrit dans une succession de « galères », au fil d'opportunités que lui offre l'environnement industriel local, c'est-à-dire entre conditions d'emploi dégradées et recherche de « bons billets », la formation du CIN/CIP regroupe aussi des jeunes travailleurs au-delà des bassins traditionnels, familiaux, de saisonniers agricoles et d'interconnaissances locales. Dans le contexte de pénurie, la profession et les pouvoirs publics ont réfléchi à des stratégies de recrutement ouvrant les champs des viviers aux « galériens » de l'emploi, tous secteurs et géographies confondus. En plus de l'ouverture de nombreux programmes de formation (Gouzien, 2009<sup>453</sup>), l'objectif des années 1990 et 2000 a été de cibler certaines populations totalement

<sup>453</sup> La sociologue Annie GOUZIEN porte en 2009 un regard positif sur ces initiatives. Elle qualifie notamment de « modèle intégrateur républicain » l'initiative de Camille Gouzien, ancien patron pêcheur, directeur du Comité local et administrateur du lycée du Guilvinec. Dans son article pour *Travail & Emploi*, elle reprend les propos du directeur du lycée maritime après la visite d'une classe de Mantes la Jolie et de

étrangères à la pêche, et notamment des populations de jeunes précaires urbains, des « *quartiers en difficulté* », au moyen de Pôle Emploi, de la Mission locale, ou bien des programmes de portes ouvertes directement à l'initiative des acteurs de la filière, telles que la structure Cap Avenir, créée par les comités locaux en 2002. Le principe est de faciliter la mise en contact de chômeurs et d'armateurs, par l'intermédiaire de médiateurs entre le secteur professionnel de la pêche fonctionnant sur le bouche à oreille et administration du service public de l'emploi. Ces deux mondes étrangers, du fait du système spécifique de rémunération ne permettant pas de toucher d'indemnités en cas de perte d'emploi, sont réunis comme n'importe quel bassin industriel nécessitant une main d'œuvre peu qualifiée pour combler une pénurie. En résumé, il s'agit de résoudre deux problèmes d'un coup : la pénurie de matelots et le chômage des jeunes. Dans les faits, la pratique est moins reluisante que la théorie et dépasse largement la pêche pour s'adapter au secteur primaire dans son ensemble. « *Comprendre ce que l'imposition d'une certaine politique économique a fait au monde agricole [...] c'est peut-être se donner les moyens de mieux voir, et par là de mieux contrecarrer ce que cette même économie menace de nous faire* ».

Avec le productivisme, les agriculteurs ne sont ainsi pas parvenus à « reproduire l'envie de se reproduire » (Bourdieu, 1977). Patrick Champagne analyse ce qu'il appelle *l'héritage refusé* – c'est-à-dire une double crise de reproduction des petites exploitations agricoles, devenues non rentables dans un contexte de production intensive, et de reproduction culturelle et sociale, avec des familles au sein desquelles aucun enfant ne reprenait la ferme de leurs parents agriculteurs.

---

leurs parents (« *Le car arrive, multicolore, sensationnel ! Des boubous, des Africains, des Arabes, des femmes voilées, des mecs au chapeau, des mecs habillés tout en blanc [...]* »). Pour le cadre du lycée, il s'agit ensuite « *d'instituer ça de façon régulière, routinière, pour des quartiers de proximité comme Quimper, Brest, Lorient, enfin des villes bretonnes dans lesquelles il y a aussi des quartiers en difficulté...* » (2007). Dans un article du *Télégramme* relatant l'événement (Annexes - Recrutement, « *Filière pêche. Des mamans africaines intéressées* »), le journaliste décrit les porteurs du projet comme « *des Bigoudens sensibles aux problèmes que peut connaître cette grande ville de la banlieue ouest de Paris, notamment celui du travail ou de la formation des jeunes en échec scolaire* ». Les institutionnels cachent en réalité derrière l'altruisme social vis-à-vis des « *quartiers difficiles* », le problème structurel d'un emploi devenu trop peu attractif et incapable de soutenir une reproduction locale, en espérant donc recruter un précaire urbain défavorisé pour maintenir l'industrie à fleur d'eau.

<https://www.letelegramme.fr/ar/viewarticle1024.php?aaaammjj=20080223&article=2578869&type=ar>  
(article reproduit en annexe)

Dans un contexte de recherche différent, le géographe Rodolphe CHRISTIN fait le constat que « la mondialisation économique nécessite une main-d'œuvre mobile qu'elle pourra employer en fonction de ses besoins. Des individus prêts à rompre avec leur territoire, leur famille, prêts pour l'exil. » (*CQFD*, Septembre 2018). La définition s'applique non seulement au secteur de la pêche et à ses exigences de mise à distance des travailleurs vis-à-vis de la société, mais plus encore aux collégiens de Mantes-La-Jolie ici démarchés.

### ***Marine academy***

Les efforts du service public de l'emploi local ont mis en place de nombreux programmes censés répondre au double défi d'endiguer la pénurie de vocations maritimes, fondamentales en termes d'identité territoriale, et de créer des « projets professionnels » pour des jeunes en difficulté, ayant une vision à court terme de leurs situation (Zunigo, 2013). La Région et les missions locales se sont ainsi dotées d'un pôle maritime très actif, avec notamment un programme nommé « *marine academy* », une pré-formation de découverte de tous les secteurs professionnels maritimes. Le programme a pour finalité de pousser les jeunes à s'inscrire en formation CIP et CIN au lycée maritime, en ayant une idée plus précise des possibilités professionnelles vers lesquelles créer un « projet ». Si ces initiatives sont très bien perçues par les jeunes - d'autant qu'elles sont rémunérées en partenariat avec pôle emploi -, le monde de la pêche a du mal à trouver sa place vis-à-vis de ces démarches. D'un côté, les navires ont besoin de matelots, c'est-à-dire de demandeurs d'emploi qui pourraient s'engager à la pêche, et de l'autre, le caractère opératoire de ces formations ne trouve pas sa place sur le long terme, c'est-à-dire dans le cadre de « projets » ou d'embrassement d'un « mode de vie ». Le « choix particulier de projet professionnel » est un « construit de classe moyenne » (Willis, 1977). « L'idéal » de stabilité incarné par un « projet », partagé par les exigences de rentabilité des armements et par le rapport du monde, aussi refoulé qu'il puisse être, des professionnels de l'insertion (Zunigo, 2010), est en décalage avec les réalités des jeunes suivis. Aussi, les initiatives de formation sont dénigrées par le monde professionnel, rappelant sans cesse un supposé âge d'or de la pêche, durant lequel les matelots pouvaient s'engager sans diplôme et apprendre « sur le tas » ce qui était plus qu'un métier ». Une illustration de ces débats est bien mise en valeur dans un article de *Ouest France* sur la crise de la transmission, opposant Soizic Le Gall-Palmer, armatrice de l'armement Bigouden, et Georgette Bréard, alors chargée de la formation à la Région.

**« “Marin-pêcheur, c’est plus qu’un métier” »**

Reproduction d'un article de *Ouest-France*, 19 octobre 2015

**« Le débat sur l’apprentissage a donné l’occasion à Soizic Palmer-Le Gall, de l’Armement bigouden, d’expliquer les particularités de la profession et la nécessité de bien cibler les jeunes.**

Soizic Palmer-Le Gall, présidente du directoire de l’Armement bigouden, ne vit pas dans un monde angélique où on apprendrait aisément le métier de marin. Elle ne pratique pas la langue de bois, ça s’est vérifié dernièrement au lycée professionnel maritime lors de la table ronde sur l’apprentissage avec les élus du conseil régional et le personnel de l’école.

**Une façon de vivre**

« La pêche est une façon de vivre plus qu’un art de vivre », lance d’emblée la patronne de l’Armement bigouden créé en 1971 et propriétaire de onze chalutiers de fond de 24 mètres, basés au Guilvinec. Le nom de ces bateaux bleus commence symboliquement par « bara », pain en breton. Quelques chiffres donnent la mesure de cet armement : 80 marins, 16 sédentaires, un chiffre d’affaires entre 12 et 13 millions d’euros, 4 000 tonnes de poisson d’une soixantaine d’espèces différentes. La lotte (baudroie) constitue un tiers des apports.

Le renouvellement de la flottille comme celui des hommes fait partie de ses préoccupations. Les Bara Heiz et Bara ar Vro embarquent chacun un apprenti bac pro CGEM deuxième année. Nous avons publié dernièrement le portrait de l’un d’entre eux, Titouan Cahic, qui a trouvé sa voie de futur patron de pêche.

**Psychologiquement costaud**

Soizic Palmer-Le Gall attire l’attention sur des réalités : « Marin-pêcheur, c’est plus qu’un métier. C’est beaucoup plus compliqué qu’il y a vingt ans. Il y a des règlements, des règles. Il faut être psychologiquement costaud, savoir vivre collectivement 24h sur 24. » L’armateur insiste sur les exigences de ce métier qui ne peut pas convenir à tout le monde. Avoir la tête solide, avoir conscience des consignes de sécurité, accepter les remarques en font partie. « Quand on recrute, il vaut mieux bien viser. »

Soizic Palmer-Le Gall, favorable à la formation par alternance, appelle toutefois à la vigilance. Elle évoque des recrutements rock and roll dont l’armement se serait certainement bien passé. « Il y a eu des reconversions qui n’ont pas marché. Des gens sympathiques, d’un certain âge, qui ont du mal à recevoir des remarques. » Elle insiste : « Il faut des gens solides psychologiquement, surtout qu’à bord, les pêcheurs ne sont pas

psychologues. » À son avis, ce serait un concept parisien d'imaginer qu'on peut attirer relativement facilement du monde à la pêche. Elle enfonce le clou : « On n'a pas le droit d'accepter tout et n'importe quoi pour remplir le lycée ! »

Georgette Bréard, vice-présidente de la Région, entend ces remarques mais ne les partage pas, car « ce serait dramatique, ça signifierait qu'on a des profils en fonction des territoires. On n'a plus ces parcours imposés par la société. Comment toucher des jeunes ailleurs ? »

L'Armement bigouden reste convaincu que l'apprentissage est une bonne voie, sous réserve que le recrutement soit bien ciblé. Depuis septembre 2009, il a accueilli cinq apprentis. Les premiers naviguent toujours sur des Bara. « Nous espérons avoir la possibilité d'intégrer des apprentis en formation machine, 750 CV, de la même manière », déclare l'armateur pour qui l'avenir de la pêche en Cornouaille passe par des hommes et des outils performants.

<https://www.ouest-france.fr/bretagne/guilvinec-29730/marin-pecheur-cest-plus-quun-metier-3781501>

L'armatrice, en faisant références aux « exigences » du métier, impose, là encore, une certaine forme de naturalisation de la difficulté du travail de marin, cette fois-ci sous des caractères proches d'une certaine prédestination mâtinée d'endurance aux mauvaises conditions de travail. L'élue bretonne répond alors à l'armatrice qu'il « *n'y a plus de parcours imposés par la société* », et qu'il n'existe pas de « *profils en fonction des territoires* ». La plupart des « parcours »<sup>454</sup> des jeunes en formation rencontrés sur le terrain illustre cette idée de bassins de recrutement allant à l'encontre d'un « monde à part » qui serait encore aujourd'hui « plus qu'un métier ».<sup>455</sup> C'est ce qu'exprime Maël, jeune crêpier en formation CIP au Guilvinec. Le jeune homme explique qu'il se verrait bien faire « tous les métiers du monde », alors que notre conversation l'invite à un moment de réflexivité :

« — *La restauration, c'est sur le déclin. A un moment on donnait beaucoup de*

<sup>454</sup> La question du « parcours » professionnel est d'ailleurs centrale. Dans la signification d'un « parcours », on trouve un trajet d'un point A à un point B balisé, sans alternative, mais donnant pourtant l'illusion d'une certaine liberté de mouvement. L'expression récupérée par une novlangue managériale (parcours professionnels) et marketing (parcours-client des grands magasins), trouve également un écho lexical à travers la définition d'un « parcours » en agriculture reprise par le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL) est la plus parlante : « Terrain clôturé où l'on fait paître les troupeaux en vertu de ce droit, même s'ils ne trouvent pas de quoi s'alimenter. » (Guyot, *Agric. Lorr.*, 1889, p.37).

<sup>455</sup> Aliette GEISTDGERFER rappelle à juste titre que le métier de marin représente administrativement « un mode de vie », du fait du statut d'inscrit maritime (2012, p. 45), ce qui encourage le discours de l'armatrice.



*not' temps, mais on savait qu'y avait un retour derrière. Mais aujourd'hui, on en donne encore plus, mais y'a plus d'retour. Là, j'tourne beaucoup en crêperie, pizzeria. J'ai un fonGecif du coup, pour la formation. Alors pourquoi le CIP ? On va pas parler d'argent, mais un peu quand même : pour pouvoir plus tard de m'autofinancer dans d'autres formations. Comment dire ? d'un côté ça permet de..., c'est à la fois pour poursuivre des projets, maison, voyages, etc. Et puis pour le plaisir de faire... Moi, si je pouvais, j'frais tous les métiers du monde, hein. Boucher, boulanger... l'important c'est pas ça, c'est ce que t'en fais autour, et puis après. Enfin, et puis sur le coup aussi, ce que ça t'apporte, d'avoir appris à être marin. Si c'est pour te faire chier ou te tuer à la tâche, c'est même pas la peine d'y penser. »*

En marge de ce débat institutionnel, les jeunes apprécient les formations en tant que telles, ainsi que la découverte financée de différents milieux durant le programme « Marine Academy », mais aussi durant le CIN ou le CIP. Xavier Zunigo, dans son étude des relations entre jeunes des milieux populaires et professionnels de l'insertion, notamment des missions locales, a montré à quel point l'inscription dans ces expériences pouvaient être vécue d'abord positivement par les jeunes, qui y voient une ouverture vers des activités possibles, avant une confrontation violente aux limites de ces possibles à mesure que la formation avance dans le temps et que les exigences de « placement » se font sentir. La pêche, notamment du fait des « réalités » invoquées par Le Gall-Palmer, peine à séduire face aux autres secteurs maritimes, mais représente une opportunité d'emploi facile. Une expérience à la pêche sera également toujours « valorisée » par la suite, dans le cas où le jeune en formation aspirerait à travailler dans le secteur maritime. Surtout, la pêche permet de gagner plus d'argent que dans les autres métiers accessibles, tels que manutentionnaire, ouvrier du bâtiment ou ouvrier d'usine, ce qui n'est pas négligeable dans le cadre d'un « *besoin urgent et immédiat d'argent* » invariablement lié à l'impression que « *tous les métiers sont désagréables* » (Willis, 1977).

### ***Vocation, mission, parcours, précarité***

Denis Biget voyait dans le déterminisme social et spatial qui s'exprime dans le secteur professionnel de la pêche, ou pour le dire autrement « *l'affiliation culturelle* »

(Willis, 1977), autant la « contrainte » structurelle que la « *relative liberté dans le choix du métier et de l'avenir* » (Biget, 2005). La balance semble pencher, presque quinze ans après, du côté de la « *contrainte* » et pas ou plus seulement de la « *vocation* », sans pour autant remettre en question une certaine reproduction de classe, ayant dépassé les limites culturelles du « maritime » mais restant « populaire ». « *Y en a beaucoup qui sont là, parce qu'ils ont pas d'boulot depuis j'sais pas combien d'temps, ils touchent plus d'argent...* » (entretien avec Paul, jeune en formation). La pêche est censée rapporter plus que d'autres activités ouvrières et propose des contrats courts, une caractéristique que les services publics de l'emploi ne manquent pas de présenter comme une aubaine à « l'armée industrielle de réserve »<sup>456</sup>. C'est pour cela que le secteur peut attirer ceux que la presse militante appelle « les salariés *low-cost* »<sup>457</sup>, dénonçant le modèle qui favorise l'émergence et la structuration de cette précarité. Ce sont des travailleurs résignés à essayer ce métier perçu comme dangereux et difficile, surtout parce qu'il rapporte, ceux que Sylvain, jeune en formation cité plus haut, décrit comme des « *spécimens* », qui « *ne finiront pas pêcheurs* ». Ces employés sont les jeunes précaires habitués du Pôle Emploi, souvent non-qualifiés, régulièrement aliments de la machine de l'emploi intérim ou des Contrats à Durée Déterminée de la restauration rapide, de la grande distribution, du bâtiment, et surtout en Bretagne de l'usine agro-alimentaire.

Ce sont aussi des jeunes qui ont quitté l'école à seize ans<sup>458</sup>, le plus souvent par nécessité, qui ont eu des problèmes de délinquance, qui ont vécu dans une grande précarité depuis un très jeune âge. Ainsi sur les quinze jeunes en formation-reconversion au lycée du Guilvinec lors des entretiens menés, plus de la moitié ont un parcours incluant contrats précaires de travail, délinquance et vie à la rue<sup>459</sup>. De la même manière qu'on ne s'engage pas dans un contrat d'« équipier » chez McDonald's par vocation, on ne s'engage plus

<sup>456</sup> L'expression est utilisée par MARX dans le chapitre 25 du premier volume du *Capital*.

<sup>457</sup> Des profils en écho aux « zombies » du terrain sud africain des COMARROFFS, évoquant les parias prolétaires que sont les migrants économiques, dont le désespoir est le ciment de la flexibilité : « *What is more, because industrial capital chases cheap, tractable labor all over the earth, searching out optimally (de)regulated environments, it often erodes the social infrastructure of working communities, adding yet further to the stream of immigrants in pursuit of employment—and to the likelihood that they will be despised, demonized, even done to death.* » (2002)

<sup>458</sup> De nombreux jeunes en formation CIP évoquent dans leur parcours les mêmes « étapes », ou « stations » vers une désaffiliation : un décrochage scolaire dû à des parents absents, des difficultés à se loger très jeune, la nécessité de travailler plus tôt que les autres, des passages plus ou moins inscrits dans des pratiques de petites délinquances - « bagarres », vols, consommation et trafic de drogues - résultant pour quelques uns dans des sanctions juridiques, placements en foyers, etc.

<sup>459</sup> C'est-à-dire neuf étudiants, qui sont également les plus jeunes (de moins de 25 ans). Trois autres étudiants sont plus âgés et espèrent trouver dans cette formation une réorientation professionnelle après quelques années de galère ou de chômage

nécessairement à la pêche par vocation ou par transmission familiale. Les jeunes interrogés mettent tous en avant l'aspect financier de l'attractivité du métier de la pêche, quand bien même certains insistent par ailleurs sur les caractéristiques propres au métier de pêcheur, que sont l'exaltation de la traque ou le fait de travailler dans un milieu naturel.

C'est aussi l'argument principal des campagnes de recrutement dans les médias. Dans un article cité plus haut, Jean-Pierre Le Visage, le directeur de la Scapêche, armement d'Intermarché, déclare ainsi: « *Pourtant la paie est là : “Un matelot peut atteindre 4 000 € nets par mois”* »<sup>460</sup>. Parfois les sommes imaginées sont complètement fantasmées : un jeune me dit avoir entendu des histoires qui faisaient état d'une paye mensuelle de 15 000 euros sur les thoniers tropicaux. C'est là que se trouve une partie de la motivation et de l'envie de « *se faire une mission à la pêche de temps en temps* », selon les mots d'un jeune matelot du large. Cette expression résume bien les ambiguïtés du contexte d'emploi ; elle emprunte autant au vocabulaire de l'aventure vers l'eldorado qu'à celui de la précarité intérimaire. Barthélémy exprime ainsi avec réflexivité, et non sans autodérision, son arrivée en Bretagne après sa découverte de la pêche en Australie, et sa rencontre avec un ancien détenu sur le quai de la gare, lui conseillant « d'aller à la bolinche » pour se faire de l'argent :

*« — Moi, mon idée je sais même pas c'était quoi... si c'était... ouais, si, j'voulais quand même faire la pêche. Ouais. Mais j'me souviens plus ce qu'était mon idée. Mais petit à petit, j'ai découvert quand même et j'continue d'ailleurs à découvrir... J'sais pas. Ben ouai, j'me souviens, quand j'suis arrivé à Concarneau, j'descends du train à Rospenden parce qu'il arrête pas à Concarneau, donc j'vais pour prendre le car vers Concarneau et là j'parle avec un jeune, qui sort de tôle et qui est là “ouais faut qu'tu fasses la bolinche et tout”. A l'époque moi j'étais là : “la bolinche qu'est ce que ça peut bien vouloir dire ce truc et tout ?” Il me dit “Ouais c'est ça qui gagne, et tout”. Parce qu'on avait un peu parlé, j'lui avais dit que j'arrivais de Paris et que je venais pour la pêche. “Ouais c'est ça qui gagne, c'est la bolinche.” J'étais là “ah bon”. Après j'croyais que la bolinche c'était là où effectivement tu gagnais plein d'sous mais que les places sont chères, et y a les gens qui disent “ouais les places sont chères”. “Non, mais la bolinche, les places sont chères” [...] et du coup, bon la bolinche c'était entre les deux, c'est-à-dire*

<sup>460</sup> <https://www.ouest-france.fr/economie/economie-de-la-mer/peche-lorient-recherche-matelots-et-mecanos-4472406>

*qu'en fait c'est pas si difficile à trouver des places, voire même y a pas du tout d problème à trouver un bateau, mais par contre c'est pas vrai que on gagne... Enfin, moi j'me suis trouvé sur les bateaux que tu gagnes pas des masses. Enfin, après c'est quand même mieux de pas gagner beaucoup d'argent sur un bolincheur que de pas gagner beaucoup d'argent sur un autre type de bateau, quoi. »*

De fait, Barthélémy a enchaîné plusieurs expériences de ce type depuis qu'il a embarqué à la pêche. En Australie, les payes étaient censées être très hautes, mais le patron était « mauvais payeur » et le jeune homme a reçu moins d'une demi-part, après avoir menacé l'armateur de poursuites judiciaires. Quand il est arrivé à la bolinche, il a connu l'ennui de la saison creuse, durant laquelle le travail est plus souple, mais la paye très basse. Enfin, embarqué aujourd'hui sur des caseyeurs du large, il considère son métier comme difficile physiquement, car il ne lui garantit pas de moins travailler quand la paye n'est pas au rendez-vous. Une bonne paye peut dépasser 1 500 euros pour quinze jours, mais généralement stationne autour de 600, 800 euros, ce qui donne des mois à peine plus élevés que le SMIC. Si l'on prend le volume horaire travaillé, c'est l'un des métiers les plus mal payés<sup>461</sup>, sans parler des conditions d'exercice, des dangers, et de l'isolement social. Reste la perspective de faire un « bon coup », mais dans le contexte d'instabilité structurelle liée à la hausse du prix du gasoil et à la baisse de celui des ventes sous criée, des cales pleines peuvent ne pas forcément garantir de hauts salaires.

### ***Liberté et désaffiliation : sacrifices ?***

Depuis une situation de travailleur précaire, la pêche paraît être un espace où le sacrifice est extrême, mais court et rétributeur. Les comparaisons avec la difficulté que les jeunes en formation CIP ont pu connaître dans d'autres corps de métiers, tel que le bâtiment, sont fréquentes<sup>462</sup>, de même que le sacrifice du temps de travail dans la vente<sup>463</sup>

<sup>461</sup> Barthélémy décrit des semaines avec en moyenne quinze heures de travail dans la journée. Le travail du casier implique beaucoup de manutention, le fait de devoir lever des charges lourdes à répétition, en cadence et avec vigilance pour ne pas se blesser, ou se faire emporter au fond avec la filière.

<sup>462</sup> Différents extraits d'entretiens illustrent cela : *maçon, c'est dur aussi, poncer des baraques et tout (...) et puis faut voir c'qu'ils gagnent aussi* - « t'es allé voir les maçons comment ils bossent, t'es allé voir les couvreurs, les enduiseurs ? »

<sup>463</sup> « On dirait pas mais en supermarché mon record c'est 117 heures dans la semaine, j'ai chopé des problèmes de dos » ; « j'ai livré des pizzas sous la pluie, sous la neige, et pour gagner mille balles par mois, quoi ».

ou l'hôtellerie. La difficulté et la dangerosité sont aussi systématiquement mis en avant, et personne, au sein des groupes d'étudiants interrogés au lycée maritime, ne se voit faire une carrière de matelot toute une vie. Soit l'on s'engage ensuite comme patron ou comme armateur, soit, dans une très grande majorité des cas, l'on quitte le métier. Tous envisagent l'activité de matelot de pêche comme un passage, jamais comme un projet de carrière, même si nombreux sont ceux qui rêvent un jour de disposer de leur propre canot<sup>464</sup> et d'une liberté dans l'organisation du temps de travail. Le « canot » correspond alors à une abstraction, dont nous verrons plus loin dans ce chapitre qu'elle reflète une certaine politisation des vies de ces jeunes (Van de Velde, 2017). Dans ce cas, la résistance aux conditions de travail de matelot permet d'acquérir des compétences qui ouvrent vers ce rêve d'indépendance et d'autonomie, mais aussi de renversement du modèle de production en place. Dans l'autre cas, la pêche ne représente qu'un moment dans les trajectoires de jeunes allant d'une activité professionnelle à l'autre, d'une situation d'exploitation à l'autre.

Ne pas s'installer dans un métier aliénant, mettre de l'argent de côté pour ensuite voyager, sont des stratégies opérantes non seulement parce que le contexte du travail permanent n'offre pas les conditions auxquelles la nouvelle génération aspire, mais également parce que la saisonnalité ouvre d'autres champs d'action sociale en dehors du monde du travail. Cette caractéristique de mobilité salariale est également une caractéristique repérée par différents travaux en sociologie de la jeunesse et sociologie du travail. Devant le constat des difficultés à obtenir et sécuriser une « *bonne place* » à la pêche, se dresse en effet une pragmatique saisonnière de l'emploi. Nicolas Roux a montré que la discontinuité permettait de mettre à distance le travail et de s'investir dans d'autres champs, familiaux comme locaux, tout en évitant ce que le sociologue appelle « l'engrenage » d'une insoutenabilité du travail industriel permanent, dans un contexte d'intensification des rythmes et des difficultés au travail (Volkoff & Gollac, 1996). Dans le contexte dit de « pénurie », où il y a toujours « une place », autant enchaîner les courts contrats et alterner marée et longue période de voyage comme on fait des saisons (« au ski », « faire les vendanges »...<sup>465</sup>). Le travail saisonnier, adapté à la pêche, garantit *a priori* de très bons salaires, qui permettent ensuite de voyager, ou de mener des projets

<sup>464</sup> On parle de « canots » pour désigner les plus petites embarcations des flottilles du paysage portuaire.

<sup>465</sup> Il peut s'agir d'ailleurs d'une limite à l'enquête située sur les ponts des navires bretons et qui ne permet pas de saisir totalement les trajectoires des jeunes matelots rencontrés.

personnels pendant plusieurs mois sans travailler.

La pêche est censée rapporter beaucoup ; exercer intensément pendant un moment, le temps de mettre de l'argent de côté, avant une pause plus ou moins longue dans « ces autres activités à travers lesquelles la vie a enfin un sens » (Crawford, 2010), donne l'impression que ces jeunes s'arrangent du modèle néolibéral représenté par l'adage *work hard, play hard*, promettant une rétribution à la hauteur du sacrifice engagé. Il s'agit d'un côté « d'accumuler de l'argent » et de l'autre « d'engranger des nourritures psychiques » (ibid.<sup>466</sup>). Pendant les marées, le travail dure 24 heures sur 24, et implique donc de ne rien dépenser. Les dépenses liées aux repas sont directement prélevées sur les parts de salaire. L'isolement loin de la terre matérialise géographiquement ce sacrifice. On comprend alors que cet éloignement puisse être mal vécu par ces jeunes qui font le choix de la pêche dans une optique d'accumulation d'argent. Difficile, dans ce contexte, de sécuriser des équipages quand le patron voit ses jeunes recrues, à peine formées, « poser leur sac » après chaque route-terre\*.

Pour le moment le flux du *turnover* est contenu par le recrutement international, et par le maintien en activité de marins retraités. L'« entre-deux générationnel » qui fait vivre l'industrie parce qu'il incarne la seule stabilité salariale du secteur repose également sur un vivier de quarantenaires et cinquantenaires formés et déjà soumis aux rythmes de l'industrie dans leur précédente carrière, débarqués de carrières lointaines comme le « Surf », c'est-à-dire le travail sur plateforme offshore, ou la pêche au thon tropical. Cette dynamique entraîne un vieillissement de l'âge moyen des équipages, et par la baisse des effectifs. Alain Le Sann estime, au regard de l'évolution de la pyramide des âges, que le nombre de pêcheurs bretons pourraient être divisé par deux durant la prochaine décennie<sup>467</sup>.

Claude Dubar insistait sur le caractère créatif et évolutif des mutations générationnelles - « l'identité sociale n'est pas “transmise” par une génération à la suivante, elle est construite par chaque génération sur la base des catégories et des

---

<sup>466</sup> Il est sans doute utile de mettre en parallèle cette réalité générale sur le monde de la pêche énoncée par le chercheur-mécanicien et le contexte de très grande diversité en matière d'emplois qui s'y exprime, ne serait-ce qu'entre petite pêche et pêche plus industrielle. Dans le premier cas, le processus est plus proche de ce que CRAWFORD valorise - c'est-à-dire un retour à une production de sens par un travail productif (qui passe par un rapport concret et manuel à la production, à l'image de sa propre décision de devenir mécanicien moto en plus de son activité académique) et dans le second cas il s'agit plutôt d'un visage de l'asservissement dénoncé par l'Américain.

<sup>467</sup> <https://peche-dev.org/spip.php?article221>

positions héritées de la génération précédente, mais aussi à travers les stratégies identitaires déployées dans les institutions que traversent les individus et qu'ils contribuent à transformer réellement » (Dubar, 1991). Toute la « maritimité » et ses attributs « d'antimonde »<sup>468</sup> (Brunet, 1994), solidaire peu importe les différences nationales ou culturelles, est un résidu, un terrain « évident » de rapprochement, une nouvelle « forme d'appartenance » qui se substitue à la classe sociale. Dépouillée de son discours idéologique alternatif, pirate, internationaliste, la communauté maritime n'existe aujourd'hui que si elle sert les intérêts d'une formation politique dominante, incarnée par un capitalisme de conquête : « l'économie bleue », dont fait désormais partie l'industrie de la pêche. Cette dernière place le travail (*hard work*), l'investissement, l'esprit d'entrepreneuriat comme des valeurs, auxquelles adhèrent passivement les pêcheurs et, parmi eux, les matelots, dont les idéaux sont pourtant à l'origine opposés à cette grille (désir de mobilité, de flexibilité professionnelle, de temps libre, de voyages...). L'adhésion passive ou active à ces valeurs de « l'économie bleue » n'est pas nécessairement synonyme de l'abandon d'idéaux libertaires. D'où un paysage professionnel fortement contrasté qui en résulte, marqué par des paradoxes idéologiques que l'on peut qualifier d'« opportunistes »<sup>469</sup>. Certains aménagements, parfois pensés sur le mode du sacrifice, s'ancrent dans des modes de vie qui peuvent être mis en pause pendant des semaines, des mois, voire parfois des années, en fonction des occasions, espaces de négociation contradictoire avec les dominations structurelles. Il s'agit d'envisager l'engagement à la pêche, sans savoir la durée de cet engagement, comme partie d'un projet plus vaste que le champ du travail, « tactique » (De Certeau, 1980, p. 86)<sup>470</sup> qui met au centre la notion d'existence et d'émancipation des cadres délabrés du salariat.

« *J' préfère largement partir trois mois avec eux plutôt que d' me galérer toute une vie dans un CDI qui me tuera.* » Ces jeunes matelots incarnent alors une manière de saisir

<sup>468</sup> « Cette partie du monde mal connue et qui tient à le rester, qui se présente à la fois comme le négatif du monde et comme son double indispensable ».

<sup>469</sup> Il s'agit de considérer ce terme non pas au regard d'une grille morale, mais plutôt comme une invitation à prendre au sérieux la quête de sens des individus, à l'invitation des écologies politiques théorisant un partage du sensible autour de négociations et de stratégies entre espèces (et donc « espèces opportunistes » dans un milieu naturel comme professionnel « hostile »).

<sup>470</sup> « La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre. Aussi doit-elle jouer avec le terrain qui lui est imposé tel que l'organise la loi d'une force étrangère. Elle n'a pas le moyen de se tenir en elle-même, à distance, dans une position de retrait, de prévision et de rassemblement de soi [...]. Elle n'a donc pas la possibilité de se donner un projet global ni de totaliser l'adversaire dans un espace distinct, visible et objectivable. Elle fait du coup par coup. Elle profite des "occasions" et en dépend, sans base où stocker les bénéfices, augmenter un propre et prévoir des sorties. » (DE CERTEAU, 1980, p. 86)

les opportunités que peut proposer le monde de la pêche, et qui permet de contourner la précarité d'un salariat synonyme d'enfermement. La flexibilité qui caractérise le secteur correspond souvent à celle rencontrée dans les autres mondes professionnels traversés par les jeunes inscrits en CIP ou CIN - intérim en usine, saisons, bâtiment... C'est la promesse de salaires plutôt élevés sur de courtes périodes qui motive à s'y engager, autant que l'absence de contraintes dans les contrats d'engagements. « *Tu sais où y a de l'argent, alors t'y vas et pis tu r'pars après, c'est pas compliqué* », résume un jeune matelot sur le bord du quai. Certains quittent la pêche (« *s'évaporent* » selon le terme utilisé par les professionnels) au bout d'une seule marée, quand d'autres font des allers-retours. Beaucoup rêvent d'une autre pêche, tout en continuant à profiter des opportunités d'emploi de l'industrie. Ces stratégies réflexives apparaissent en fonction d'idéaux et d'envies, confrontant l'inadéquation d'un projet personnel avec celui du monde du travail néolibéral. Ceux que je croise en formation n'ont parfois ni l'espoir ni l'envie d'atteindre la stabilité du CDI, qui leur paraît synonyme d'aliénation, surtout lorsqu'ils considèrent les carrières de leurs aînés. Il s'agit de détacher du sens dans chacune des expériences qui jalonnent le chemin vers une liberté dont on rêve qu'elle sera peut-être un jour sans concession. Si l'industrie s'arrange de ces « projets » pour imposer un travail encore plus usant (Cottureau, 1983b<sup>471</sup>), il ne faut pas sous estimer la capacité d'action des matelots dans ces itinéraires de vie. La « précarisation des existences » (Ehrenberg, 2010) est effective, mais la quête de sens débouche, pour cette génération, vers un modèle différent de la carrière. En cela, les existences sont orientées vers d'autres objectifs que la rentabilité d'une entreprise, comme le développement de réseaux d'entraide ou le partage d'expériences.

L'autre donnée à prendre en compte est l'évaporation qui succède directement à l'obtention du diplôme. Dans une écrasante majorité des cas, le matelot en formation au lycée - qu'il soit en CIP/CIN ou en filière bachelière, n'embarquera jamais sur un navire de pêche après sa formation. Seulement cette formation est l'occasion non seulement de prouver une motivation au service public de l'emploi, et s'inscrit donc comme une réponse à la comédie de la coercition autour du mythe du plein emploi et de la valeur travail, mais

---

<sup>471</sup> « Ces projets deviennent une mine pour les employeurs [...]. Ils permettent d'intensifier le travail en abaissant le seuil de l'intolérable dans la vitesse d'usure : ce qui serait insupportable pour un horizon de trente années de travail continu devient supportable dans un projet provisoire de quelques années. Et si le provisoire dure, c'est tout bénéfique pour les employeurs, et ce sont des records d'usure prématurée, de tuberculose ou de mortalité pour les jeunes. » (COTTREAU, 1983b)



elle est aussi une forme de mobilité professionnelle en elle-même, le fait de saisir une opportunité à laquelle les lycéens ou étudiants donnent toujours du sens dans leur parcours. « *T'en profites pour te former à quelque chose, c'est toujours bon à prendre. Tu découvres plein de choses, tu rencontres des gens. [...] Je vais d'abord retourner en saison, là, et puis ensuite je vais repartir en formation pôle-emploi, cette fois-ci au lycée maritime donc, histoire de continuer à apprendre d'autres choses* », me disait David, un futur élève de CIP rencontré au début de mon terrain, alors que j'étais moi-même en processus d'inscription, et qui m'expliquait ne pas avoir le projet de partir à la pêche sans y trouver de contradiction. « *Tu t'inscris, tu vas au bout* », légitimait Baptiste en évoquant l'un de ses camarades bacheliers qui n'a jamais embarqué après son bac pro, et qui est ensuite retourné à son travail de mise en rayons d'articles d'un Intermarché « *et puis tu vas avec le courant* », faisant écho à une expression de navigation « *en mer, t'utilises ou tu subis* »<sup>472</sup>.

Cet opportunisme est aussi l'incarnation d'une conscience politique, et d'une indignation vis-à-vis des responsabilités des institutionnels de la filière, à l'instar de Robin, petit pêcheur de 27 ans, anciennement matelot sur des chalutiers du large :

« *Sans trop remuer non plus trop quoi, parce que tu peux pas aller sur les chalutiers quand t'as besoin d'argent, et puis un an plus tard critiquer... c'est tout un système qui.. personne n'a tort et tout le monde a tort en même temps. Moi j'ai participé quand ça m'arrangeait aussi. Pas par plaisir, mais par obligation. C'est tout un monde qu'on devrait revoir, c'est pas que la pêche.[...] Quand je suis allé en mer sur les chalutiers, ben je me disais aussi que l'argent que je faisais, ça me permettait de faire quelque chose de bien derrière, quoi. Mais y a plein de gars qui le font et qui savent que y a des problèmes, mais on va pas changer du jour au lendemain, quoi. Faudrait déjà qu'il y ait une volonté étatique aussi... »*

Ce qu'exprime Robin, engagé aujourd'hui sur son propre navire armé à la petite pêche, c'est que le matelot industriel reste l'outil d'un système bénéficiant du regard bienveillant des institutions. Le jeune homme n'a vu, dans le paysage de l'emploi à la

<sup>472</sup> Cette expression fait référence au milieu toujours mouvant qu'est la surface de la mer. Un navire n'est jamais immobile, et court toujours « sur son erre ». Il s'agit alors d'utiliser les mouvements du milieu, tels que le vent, le courant ou la houle, pour ne pas les subir dans le mouvement de l'embarcation.

sortie de sa formation, une seule solution. A la fois cet engagement à bord des « chalutiers » apparaît comme une nécessité puisque ces places du large étaient les seules places disponibles. Mais Robin y trouve également un moyen de changer l'ordre des choses : l'argent et l'expérience accumulés sur ces navires lui ont permis de s'installer ensuite à son compte et de pratiquer une pêche plus écologique, au sens d'écologie sociale comme d'écologie environnementale. Le jeune homme m'explique en quoi la petite pêche participe dans son esprit à la vie des communautés rurales littorales. De la même manière, le temps passé sur des navires du large permet à d'autres de s'investir dans d'autres projets personnels, associatifs, ou de partir pour de longs voyages une fois débarqués. Se joue dans ce cadre l'incarnation de ce que la société néolibérale a produit comme « enchantement de "la mobilité" voire du "nomadisme" », et qui trouve une application concrète à la fois dans les frustrations des jeunes qui ne trouvent ni autonomie individuelle ni épanouissement personnel et dans les aspirations concrètes à rechercher ces deux nouveaux besoins sociaux (Corcuff, 2006).

### ***Audierne, l'exception qui confirme la règle.***

Une certaine petite pêche ne semble pas subir cette crise des vocations qui affecte les autres types de pêche du secteur. A Audierne, nombreux sont les pères qui embarquent leurs fils à bord de leur ligneur pour transmettre le métier puis le navire. Dans le cas du métier de la ligne, c'est d'ailleurs presque une nécessité, tant la difficulté du métier tient à l'imprévisibilité du butin quotidien. Se lancer sans avoir « appris » auprès d'un ancien est téméraire, voire perdu d'avance. A la connaissance des coins et des cartes, s'ajoutent les techniques, les secrets, qui font de ce métier le plus minutieux des pistages de poissons. « *Les ligneurs, moi, je trouve c'est beau parce que les gars, ils cherchent vraiment leur poisson. Et puis, dans le Raz, c'est pas facile tous les jours. Dans les vagues, là, à longer les rochers avec leur traîne, tu fais "putain !" C'est un métier de bourrin, moi j'trouve. C'est... il faut trouver où il est. Moi c'est clair que j'aimerais bien aller dedans. Mais bon, par ici, c'est dur. Faut apprendre avec un gars.* »

Apprendre avec quelqu'un pendant plusieurs années apparaît comme une nécessité. C'est pour cela que l'on trouve à Audierne une flottille de ligneurs qui embarquent avec leur fils, avec l'espoir de transmettre le métier et l'expérience du territoire qui s'y rattache.

Et, quand un ligneur arrête son activité sans pouvoir transmettre son savoir à son fils, un repreneur se présente rapidement. Les places sont chères, même si le défi de rentabilité est aussi le plus risqué, ce qui n'encourage pas les banques à suivre des projets d'installation ou de reprises de la part de la nouvelle génération, *a fortiori* quand elle est étrangère au milieu local et familial capiste, voire à la pêche tout court. La meilleure des garanties semble ainsi celle d'une transmission intime d'un père à son fils de l'historique des captures sur le temps long d'une carrière et de la géographie des roches, symbolisant plus qu'une reprise, une continuation de l'activité à l'identique, une reproduction. La chance de la flottille, en contrepartie de la fluctuation des stocks de poissons nobles, est d'être beaucoup plus séduisante pour les jeunes dans les rythmes de vie, dans les rétributions sociales et familiales, dans les caractéristiques-mêmes de la pêche.

Devenir pêcheur comme son père reste, contrairement aux quartiers maritimes reposant sur une forte flottille chalutière, une option pour les enfants de patrons pêcheurs. C'est sans doute aussi parce que les ligneurs, à la différence des patrons du chalut, sont des pères plus présents au quotidien, plus souvent enclins à initier « *le fiston* » au métier, et moins négatifs sur l'avenir de la profession. Le très récurrent « *boulot de merde* » prononcé à bord des chalutiers ne trouve aucun écho à bord des ligneurs de la pointe bretonne. L'ancrage dans un territoire local entre le raz de Sein et le large du phare d'Ar Men, la valeur écologique associée à la pratique de la ligne et de la palangre, et les conditions de travail - des rythmes soutenus mais plus en phase avec les rythmes journaliers, saisonniers - offrent une exception dans le paysage de la pêche, et constituent des « bonnes places » exceptionnelles.

La construction très précoce de stratégies de défenses, telles que la création d'un label de qualité<sup>473</sup>, et l'organisation de la flottille autour d'une communication réussie sur la valorisation des produits a encouragé le métier à perdurer. Malgré tout, même à Audierne, il faut nuancer les projets d'installation au regard des réalités conjoncturelles : la normalisation croissante affectant les petits navires, la baisse de la ressource, et

---

<sup>473</sup> L'association des Ligneurs de la Pointe Bretagne est créée en 1993, après les crises du début des années 1990, pour défendre les intérêts d'une petite pêche, et plus particulièrement ceux de la ligne. Un label de traçabilité est créé, au moyen d'étiquettes de marquage de poissons imprimées par la structure, toujours dans la même optique de défense du poisson sauvage pêché à la ligne, en opposition à l'aquaculture et aux arts traînants non sélectifs. D'abord pensé pour le bar, l'étiquette s'est rapidement étendue aux lieux et à la dorade, se dotant de plus en plus d'éléments de détails sur le navire à l'origine de la prise. En 2012, une seconde structure plus inclusive est créée par des membres de l'association, la Plateforme Petite Pêche, destinée à rassembler les petits pêcheurs dans leurs combats politiques, au-delà de la pointe Bretagne, et au-delà du métier de la ligne.

l'intensité des mois travaillés n'empêchent pas de penser les projets de vie hors des modèles de la carrière.

Le maintien de sociabilités quotidiennes, familiales ou amicales, est tout de même un facteur de longévité dans le métier. Si Jérôme, l'Orléanais déjà évoqué à propos de la valorisation des produits de petite pêche par la vente directe, a trouvé son équilibre et se considère installé sur le long terme à la barre de son petit canot de six mètres, c'est aussi parce que son frère Gaëtan l'accompagne chaque jour en mer sur son propre navire, un caseyeur amarré de l'autre côté du ponton. A Audierne, Ben' n'aurait pas voulu s'installer sans la compagnie de son ami de toujours, Jojo, à bord du ligneur qu'il patronne. D'ailleurs, malgré cette présence, les rythmes soutenus et la raréfaction de la ressource l'amène à penser sa « carrière » ouverte sur d'autres horizons que la pêche. Quant aux jeunes en formation, ce sont les rythmes et la difficulté à envisager une vie dont le noyau central est le travail pour le travail qui provoque leurs réticences à s'engager longuement sur les bateaux, provoquant la crise de renouvellement de la filière.

Au large, l'engagement est ainsi le plus compliqué, puisqu'il s'agit d'un métier exercé plusieurs jours d'affilée sans vraie pause et coupé du reste de la société. A la sortie du lycée maritime, en février 2015, Maxime, jeune élève de la formation CIP me fait part de son expérience de marée-test :

*« — Partir quinze jours, mais attention, hein... t'as pas d'téléphone, t'as pas internet, t'as pas d'télé, t'as d'nouvelles de personnes, t'es bloqué du monde, t'es avec cinq mecs pendant quinze jours, c'est la moitié d'un mois. (...) c'est niet, hein, t'as rien, t'es coupé du monde. Certains bateaux ont la télé maintenant, mais faut pas rêver, hein, la plupart ils ont pas. Ah non et puis faut voir que l'confort qu't'as là dessus, j'suis pas trop confort, mais c'est quand même la moitié d'un mois. Et c'est jour et nuit. C'est tous les 4 heures tu vires, tous les 4 heures, tous les 4 heures, tous les 4 heures. [...] Après le manque d'internet, tout ça, ça m'a pas dérangé. En revanche j'avais un pote qui, lui, avait été faire une marée, et le mec à la fin des quinze jours, niquel, mais le problème qui lui a fait péter un cable c'est ça : pas avoir Facebook et tout. Il disait t'es coupé socialement du monde. Et ouais, tu vois que d'leau... C'est spécial, et un bateau faut pas oublier qu'ça bouge. Tout l'temps. Tout l'temps, tout l'temps. Quand t'as pas l'habitude, t'as l'impression qu'ta tête, elle reste en l'air des fois. L'truc il monte et Brlam. D'un*

*coup. Et tu sais que l’bateau il f’ra pas d’mi-tour. Psychologiquement, sans rigoler, c’est pas une vie, enfin ! »*

Le contre-exemple d’Audierne et les témoignages des jeunes matelots montrent que la nouvelle génération tient à ne pas être « *coupé socialement du monde* ». Cette expression de Maxime vient souligner son refus d’être engagé à travailler dans un « monde à part » créé par l’industrialisation, sur le modèle de l’usine, c’est-à-dire d’un espace dédié à la production. La reconfiguration de la profession investie par une population jeune à l’évaporation rapide remet en question le principe de « culture professionnelle ». Cette dernière évolue paradoxalement : d’une part elle est transformée par les références de la jeunesse aujourd’hui - « à la recherche du sens perdu » (Van de Velde, 2017) - , et d’autre part elle a tendance à se figer dans un cadre muséal dont les références sont celles du passé de la profession. Dès lors, la question de la persistance d’une « culture professionnelle » provoque une tension : les politiques mémorielles figent des identités patrimoniales de professionnels, tandis que les jeunes pêcheurs essaient de retrouver dans l’activité de la pêche un idéal social qui tend à disparaître à cause du productivisme. Comme si, à la politisation accrue des vies, par l’importance croissante accordée aux choix par les individus tout au long de leur vie, répondait une politisation croissante de l’institution professionnelle ; une lutte politique entre ce qui relève d’une trajectoire de choix et ce qui s’impose comme un parcours d’opportunités. Le décalage entre ces figures relevant de la fresque pittoresque locale et les réalités industrielles du secteur accentuent encore davantage le *turnover*, en creusant le décalage entre les attentes des jeunes pêcheurs et le contexte d’exercice de la pêche, où le travail, « *c’est pas une vie, enfin !* ».

## 6.2. « On n’est pas libre, on est enfermé ! »

La génération « qui tourne » se retrouve principalement dégoûtée par le décalage entre le mythe d’une liberté aventureuse, ouverte aux « *surprises* », et inhérente à l’activité de pêche en mer, et la réalité capitaliste et industrielle de ce secteur professionnel. La ressemblance avec le travail d’usine mène aux prises de consciences rapides d’une double hostilité : celle du milieu environnemental comme celle du milieu professionnel. Si

l'hostilité écologique de l'Océan est vue comme une source d'exaltation quand elle est considérée à part, l'hostilité professionnelle est uniquement vue comme la négation d'une liberté individuelle, comme un vecteur d'enfermement insupportable qui appartiendrait à un passé ouvrier anachronique, et dont il ne s'agit pas de négocier la nécessaire émancipation. Des expressions telles que « *T'as pas d'vie* », « *c'est pas une vie* », résonnent alors dans les bouches des jeunes rencontrés sur le terrain, venus chercher un moyen de se sentir plus vivant mais ayant trouvé à la place un abrutissement, ayant cherché à mettre plus de sens dans l'agencement travail/vie, et se trouvant privés de leur quotidien au profit d'un espace-temps entièrement laborieux.

Le regard de Maxime cité au paragraphe précédent est représentatif du regard que les jeunes pêcheurs qui sortent de formation portent sur le paysage de l'emploi halieutique. J'ai rencontré Morgan alors qu'il était inscrit en formation CIP au lycée maritime. Un an après son diplôme, le jeune homme a enchaîné quelques embarquements hauturiers et côtiers au départ du pays bigouden. Confronté à un modèle qui l'épuise, Morgan explique le décalage entre la « passion » de la mer qui l'a poussé à s'inscrire dans la formation, et des conditions de travail qu'il ne réussit pas à supporter :

*« — Non j'suis paumé. D'un côté y a la passion, j'me vois pas faire autre chose. Mais de l'autre, j'me dis, c'est quand même un sacré métier, tu l'as vu, t'as pas trop de vie, quoi. On va pas se mentir. Même à la côte, tu fais la journée, tu reviens le soir à 21 heures, tu repars ensuite à 2, 3 ou 4 heures du mat'. Tu dors pas beaucoup, tu rentres... T'es quand même dans un milieu assez... La journée, t'arrives chez toi, t'es dans ton lit, quelques heures après tu repars. Le travail au large est plus facile, par contre la qualité de vie, psychologiquement, enfin moi je trouve c'est intenable. Quinze jours, là-dessus mais attends ! Tu dérailles ! Putain, quand t'es parti la première fois, tu t'es pas dit "dans quoi j'me suis embarqué ?" Quand le bateau est parti, tu te dis "mais je suis parti pour quinze jours, quoi..." C'est pas rien. T'es coupé du monde, hein... Et encore toi t'avais la télé non ?*

— Ouais.

— Nous, on n'avait pas la télé, on n'avait rien, que dalle. C'était un bateau un

*peu à l'ancienne, y avait pas de télé, y avait pas internet y avait pas de téléphone. »*

Morgan évoque ensuite le parcours de ses anciens camarades de formation. Je parle des jeunes que j'ai croisé sur les navires et qui ont une expérience similaire, car Morgan voudrait savoir s'il est le seul à ressentir ce décalage. Nous évoquons le cas d'un jeune homme qui était en baccalauréat professionnel au lycée quand Morgan était en CIP. Celui-ci a trouvé un embarquement qui semble lui convenir, en alternance sur un bateau du large, mais Morgan est sceptique :

*« — Ah ouais, je vois qui c'est. Je lui avais parlé. Il se plaisait dessus ? (j'acquiesce d'un geste de la tête). Faut pas qu'il se fasse casser quoi, c'est juste le truc. Non, et puis les mecs de CIP... Les mecs qui viennent là par hasard ou pour chercher un chèque, tu fais pas deux marées. T'as bien dû le voir, quand t'es dans le mauvais temps, dans la tempête et loin, l'argent, c'est loin l'argent, tu t'en fous de l'argent. Tu vois, quand je partais à la semaine, je me disais, "mais y'a pas que la tune, quoi, qu'est ce que je fous là, on n'a qu'une vie quoi". T'es jeune, tu vois rien, personne, t'es comme un con, tu fais que trier des poissons toute la journée. Même pour 5000 balles, ça vaut pas le coup, hein ! En fin de compte, tu reviens tu repars, quelle vie quoi ! Ils en ont pas. Ils ont que ça. Et puis quand tu travailles sur un bateau comme celui de [Nom de patron], putain quand tu vas dans la roche, accroche-toi, quoi. Salut ! Tu vires ton chalut, tu commences à aspirer la langoustine, tu sens le bateau qui monte crr" crr crr crr crr"... Allez hop, il remonte, tout est déchiré. C'est des trucs, des fois tu t'arrêtes pas quoi, pas le temps de manger. Des fois, mettons, tu fais à bouffer le jeudi midi mais tu manges que le vendredi midi, parce que t'as pas le temps tu fais que ramender, ramender, ramender. C'est un truc de ouf, quoi. »*

Cette parole de Morgan insiste sur l'écart entre l'idéal que peut représenter un engagement à la pêche - la « *passion* » - et la confrontation aux rythmes et aux conditions de travail difficiles du métier - « *c'est intenable* ». Cette frustration résonne avec plusieurs parcours rencontrés sur le terrain. Dans un premier temps, le parcours de Romain illustre comment le secteur de la pêche attire certains jeunes rendus vulnérables par un isolement familial ou relationnel, mais aussi comment le métier ne réussit pas à répondre à leur quête

de stabilité, de sécurité ou de sens. Dans un second temps, la trajectoire de Barthélémy montre le décalage entre les aspirations de certains jeunes marins, nourries par une tradition « non capitaliste » de l'activité de la pêche, et les conditions d'exercice qu'offrent les armements. Nous verrons comment ce décalage se manifeste par une recherche, pour les jeunes pêcheurs, d'équipages, de navires et d'armements « *perles rares* ». Les tactiques mises en place pour y parvenir se concentrent sur la recherche d'autonomie ou d'affranchissement des règles marchandes au profit d'idéaux communautaires, en rupture avec la poursuite des hauts salaires vantés par les institutions. Les différents parcours convoqués montrent que la situation qualifiée de « crise de la transmission » du métier de marin-pêcheur reflète en réalité une remise en question du sens du travail, laquelle dépasse de loin le seul secteur professionnel de la pêche pour s'appliquer au monde du travail dans son ensemble.

**« Pourquoi pas la pêche ? Je sais plus trop quoi tenter. »**

La « pêche artisanale », sur laquelle les armements industriels parient eux aussi, est par définition (de la profession) vectrice de lien social (Mariat Roy, 2015), et participe donc d'une culture populaire basée sur un attachement au local « protecteur » (mais aussi, bien sûr, isolant) décrit, critiqué, nuancé par nombre de sociologues après Richard Hoggart. Ainsi, même dans les discours de la Scapêche, filiale d'Intermarché, on retrouve ce désir de coller à une image « sociale » du travail de pêcheur :

*« Dans un souci d'économie des consommations de carburants, les chalutiers de 42 mètres et 46 mètres restent sur zone toute l'année et débarquent le poisson dans le port de Lochinver au Nord de l'Ecosse. Le poisson capturé est immédiatement éviscéré, lavé, conditionné et glacé en "caisse bord" de 25 kilos sur les bateaux, puis rapatrié par camions en 36 heures vers Lorient. Les équipages rejoignent leur port d'attache et leur famille en avion spécialement affrété par la Scapêche. »*

Au-delà des considérations écologiques sur la mise en place de ponts aériens entre les ports anglo-saxons et la Bretagne, on remarque que la question du temps de route est cruciale pour appréhender les enjeux d'un modèle industriel obligeant les marins à



s'éloigner de leurs foyers familiaux et sociaux bretons<sup>474</sup>. La réalité familiale des équipages des armements du large est d'ailleurs un peu différente des discours de communication. Je prendrai deux exemples, ceux de Barthélémy et Romain, pour évoquer la labilité des profils de matelots, tantôt penchant vers la liberté, tantôt vers la désaffiliation.

En formation CIP au Guilvinec, Romain est séparé de son ancienne compagne, et a une fille de trois ans qui vit à Quimper. Il espère trouver une place sur un chalutier du large. Les séjours longs loin de la terre, comme ceux loin de la Bretagne, ne le gênent pas. Romain habite à Quimper. Originaire de Douarnenez, il avait le projet de rejoindre, après un bac pro et un BTS qu'il n'a pas validé, une licence Instrumentation pour l'exploration et l'exploitation pétrolière à Lannion. Son dossier n'est pas retenu, mais l'école des Côtes d'Armor lui fait comprendre qu'il pourrait compenser son manque de formation par un niveau en anglais au-dessus de la moyenne. Le jeune homme décide de partir en Australie pendant un an, et se plait à l'étranger. Il abandonne son projet de BTS, mais finit par rentrer en Bretagne. Comme l'Australie lui a plus, il envisage de repartir avec le projet d'y devenir crêpier. La rencontre avec son ancienne compagne le fait reconsidérer ce projet, et le jeune homme enchaîne des contrats courts dans la restauration, avant d'en être lassé. Devenu père, il doit trouver une source de revenus locale et se tourne vers la pêche :

« — *Et après j'suis revenu et j'ai changé d'idée. J'ai voulu me lancer, faire des crêpes, et pour retourner là-bas, quoi.*

— T'as fait quoi en Australie ?

— *J'ai fait du picking, euh, j'ai fait - on mettait des pelouses chez des particuliers avec un gars là. Après quand j'maitrisais mieux l'anglais, j'bossais dans des restaurants, j'ai fait deux-trois restos. J'ai fait un peu de restauration. C'était dans la ville aussi, quoi. J'aimais bien le milieu urbain aussi, quoi. J'apprécie les deux, quoi.*

— C'était où ?

---

<sup>474</sup> C'est d'ailleurs l'un des points épineux des négociations sur la vente de l'armement Jégo-Quéré à Lorient en 1993. Le récent système de bases avancées en Ecosse, augmentant la productivité de l'armement, augmente aussi la fatigue des marins. Le délégué syndical CFDT, Christian JIQUEL, en plus de réclamer un plan de licenciement sans « licenciements secs » (c'est-à-dire privilégiant des pré-retraites) demande la fermeture de ces bases, et le rapatriement des navires vers le port de Keroman.

— *J'ai fait tout le tour. On pourrait parler de ça pendant des heures... Moi j voulais retourner là-bas ! Comme j'avais une copine là-bas, j'm étais dit que je retournerais la voir et puis elle m'aiderait quoi à avoir un truc, quoi. C'est plus simple d'avoir quelqu'un là-bas quoi. Et du coup, j'suis rentré ici, j'ai commencé à faire ma vie. Et euh, là-bas, j'prenais des cours pour me socialiser, j'prenais des cours de salsa pour pas rester tout seul dans mon coin, avec tout le temps les mêmes personnes, dans le backpacking enfin, justement, on louait une grande baraque à plusieurs, on était une grande colocation à onze, et pour pas rester... parce que c'était que genre des Anglais, ou des Italiens ou des y avait des Brésiliens, mais c'était vraiment festif. Moi aussi j'suis festif, mais c'était en mode n'importe quoi. Du coup, j'voulais m'faire un peu des connaissances, un peu des Australiens quoi, qui sont là pour vivre, pas qui sont là pour faire la fête et qui s'en foutent de tout. Et du coup, j'ai commencé à faire des cours de salsa et là, j'ai rencontré du monde, quoi. Et du coup, j'ai rencontré une copine. Et quand je suis rentré à Quimper, j'ai continué du coup, la salsa. Et du coup j'ai rencontré une autre copine, quoi. Et là, ça a été trop... Dépassé par les émotions et euh... j'suis tombé amoureux d'une autre nana à Quimper, quoi. Et du coup j'me suis mis avec elle et voilà j'ai eu une petite fille et en fait j'suis resté ici, quoi. Et entre deux, j'ai trouvé du boulot comme crêpier. A la Baule au départ, on était là-bas quand on a... on voulait un peu bouger. A la Baule et puis après j'ai bossé à Quimper en ville [...] C'est fermé maintenant. [...] J'étais le seul crêpier dans la crêperie, du coup c'était bien, je pouvais me débrouiller, quoi.*

— Et la crêperie, t'as voulu arrêter ?

— *Ben honnêtement, c'est un peu ingrat comme boulot, quoi. Déjà, les horaires et tout et puis les gars... y a tellement de formations pour les jeunes avec Pôle Emploi. Ils orientent rapidement les jeunes vers des formations rapides de restauration machin, du coup y a plein de crêpiers. Du coup, les mecs ils tournent, en saison ils changent, ils prennent des jeunes et ils les payent mal... Du coup, tu peux pas vraiment évoluer, quoi. Là, le mec il est tombé malade, du coup il a voulu fermer. Puis voilà quoi. Moi j'ai pas voulu chercher autre chose. Je me suis dit, j'vais faire autre chose ouais, ça me soulait.*

— Qu'est-ce qui t'a donné l'idée de la pêche ?

— *Ben j'me suis dit "pourquoi pas ?" Moi, déjà, quand j'étais petit, j'habitais là, j'habitais à Treffiagat là, en face. Du coup, j'aime bien le milieu, j'connais un peu. Enfin j'connais pas la vie de marin, mais j'connais un peu le milieu quoi. J'vois un peu les gens, comment ils vivent, etc. »*

En formation au lycée du Guilvinec, Romain envisage de partir au thon s'il a la chance d'obtenir une place. Au sein de la formation, la plupart des jeunes espèrent ce type de place, mais le milieu de la pêche au thon tropical, très fermé, ne recrute que rarement, et quand il le fait, il engage seulement des marins qualifiés et connus des recruteurs. Difficile donc d'imaginer que Romain obtienne une place au thon rapidement, sans avoir de contact familial au sein des armements concarnois, et surtout sans avoir d'expérience de pêche au large. En deuxième lieu, il se voit bien partir au large, sur les navires de l'armement bigouden par exemple, dont différentes campagnes médiatiques vantent la modernité des équipements.

« — *J'fais du hauturier pour le stage parce que je veux faire du hauturier. J'veux pas d' côtière. Parce que les mecs qui sont à la côtière ils sont toujours à... Ils s'lèvent tôt, ils vont pêcher, ils reviennent, ils dorment, ils repartent. Ils ont pas... Ben peut-être qu'y en a qui arrivent à avoir une vie, hein, certainement, mais en général les échos que j'ai eus, parce que j'connais des gens qui font la côtière, des proches même, et les mecs ils dorment tout le temps. Ils sont à la maison, ils dorment et ils vont bosser. Tandis que quand tu pars quinze jours, tu pars quinze jours... Sur les quinze, tu dors p't'être trois jours mais t'as une bonne dizaine de jours en revenant où tu peux t'éclater ou avancer des projets parallèles. J'sais pas par exemple, si moi j'ai une maison, j'aime bien rénover des trucs. J'aime bien bricoler. J'suis propriétaire d'un p'tit truc. Se faire plaisir, si t'as un peu de pognon t'achètes... une voiture sympa, ben tu peux en profiter. Tu pars en voyage, tu peux aller faire un tour en Espagne. Après, c'est bien payé, oui et non. Y a des bateaux qui tournent là, qui ont un bon rapport pêche, en plus le gasoil est pas trop cher en ce moment, y en a qui gagnent beaucoup, beaucoup d'argent. Mieux qu'au thon. Après, ils le*

*crient pas sur tous les toits.*

— Et l'éloignement ?

— *Après, moi j'ai plus trop d'famille. Enfin, ma famille est un peu éclatée. Donc, ça m'dérange pas. J'ai pas trop envie de retourner à Douarnenez aussi parce que j'ai pas eu une enfance facile. C'est trop marqué. Et puis l'école... j'étais pas bien là-bas. (silence) Ma fille, quoi, mais après, elle est petite, elle est avec sa mère. Moi, j'la vois le week-end. Mais bon après, si je la vois moins, j'la verrais plus longtemps. On fait à l'amiable. ça permettra aussi de gagner de l'argent, quoi. Donc, une fois sur terre, j'peux me reposer, j'suis pas obligé d'courir à droite à gauche, faire des économies à la con. Parce que faut que j'aïlle laver mon linge, parce que j'ai pas d'machine à laver, etc. J'pense que si t'as un bon rythme, t'es pêcheur, quand tu rentres, t'as du temps pour toi, quoi. Quand t'es au large... J'pense que t'as du temps pour voir ta famille ou tes enfants. Parce que là, vu que c'est la formation, c'est un peu "serrer la ceinture", au niveau financier, quoi c'est pas évident. J'ai 800 euros du chômage (il accepte un appel au téléphone puis reprend la conversation). Oui après, là, c'est galère, j'dois payer mon appartement, et j'devais acheter des trucs après la séparation, j'ai pas encore de frigo. »*

La situation de Romain est symptomatique : le besoin d'argent et l'isolement relationnel amène à considérer la pêche comme une opportunité professionnelle locale. Les jeunes étudiants inscrits grâce au service public de l'emploi espèrent ainsi pouvoir stabiliser une situation financière précaire ou régler des dettes, tout en étant convaincu que l'éloignement ne les atteindra pas car ils se sentent, dans une certaine mesure, déjà éloignés de leurs proches ou d'un cercle amical. Le jeune homme pense que, grâce au système hauturier, il pourra mieux s'occuper de sa fille et acheter le minimum d'équipements qui lui manque. Dans la promotion de Romain, et plus globalement sur le terrain, nombreux sont les garçons entre 20 et 30 ans désabusés du précarat intérimaire, ou du salariat précaire, prêts à faire des concessions sur l'éloignement du fait de leur désaffiliation familiale et sociale<sup>475</sup>, et cherchant à sécuriser un peu plus leur situation

<sup>475</sup> Selon l'analyse de Robert CASTEL, ces profils se retrouvent dans une zone de « vulnérabilité » plus que de désaffiliation à proprement parler, puisqu'ils composent avec un précarat et non avec l'absence totale de travail, ainsi qu'avec une fragilité relationnelle plus qu'un isolement total. (CASTEL, 1991)

financière grâce à la pêche. L'entrée dans le métier se fait dans la suite d'un parcours, entre périodes de travail et périodes de non-travail, entre mois à l'étranger et mois passés en Bretagne, entre isolement et liens relationnels forts. Toute étape n'est pas subie ou contrainte, en particulier les voyages, même si leur aspect émancipatoire doit être nuancé (Castel, 1996<sup>476</sup>). Chacun de ces parcours comporte sa part de précarité et de liberté, et la pêche n'y fait pas exception. Baptiste, un camarade de Romain, conclut également un entretien que nous avons au lycée maritime par : « *En fait, pourquoi pas la pêche ? Je sais plus trop quoi tenter, si tu veux. C'est pas que je suis dos au mur ou quoi que ce soit, non non, mais je me dis que la pêche, tu peux soit te plaire et rester un temps là-dedans, soit faire quelques coups et te refaire financièrement* ». Une autre facette s'ajoute à cette réalité : dans un monde du travail où le travail n'est plus garant des ressources et des protections, la pêche a le mérite de représenter une activité où chaque geste semble récompensé - le salaire à la part étant directement indexé sur les prises. Comme si dans cette société où l'on semble ne pouvoir s'en tenir qu'à soi-même pour s'en sortir, la pêche rendait justice de manière effective aux actes de chacun en garantissant une reconnaissance financière des efforts entrepris.

### ***Portrait d'un outsider***

Barthélémy est en couple et a un enfant. Il est matelot sur un caseyeur appartenant à un grand groupe de supermarchés mais se considère comme un *outsider* dans le milieu. A son arrivée en Bretagne, Barthélémy rencontre quelqu'un qui lui conseille « *d'aller à la bolinche* », un mode de pêche réputé rétributeur, mais où, lui dit-on, « *les places sont chères* » :

« — *Alors t'façon, moi, j'm'étais dit : "non mais j'aurai jamais ça". T'façon moi j'me dis toujours : "non mais moi j'aurai jamais ça, c'est pas pour moi". Ouais, j'suis vachement, du fait que... c'est con mais... du fait que j'suis Parisien, que... que j'navigue que un an sur deux... ou trois, que ben j'me dis "ah non, moi, j'aurai jamais ça".* »

Le jeune homme se rend vite compte que les places ne sont pas si difficiles à

<sup>476</sup> Au sujet des vagabonds des sociétés pré-industrielles, Robert CASTEL évoque le départ à l'étranger comme l'une des premières étapes vers la désaffiliation, et oppose le fantasme d'un « vagabond amateur d'aventures » à la réalité d'un départ « rarement choisi » avec lequel le « malheureux » doit composer tout en se désocialisant.

obtenir, et que les payes ne sont pas si élevées non plus. Mais il m'explique préférer ce mode de pêche, et ne pas gagner d'argent à la bolinche, plutôt que ne pas en gagner au chalut.

« — Parce que à la bolinche quand tu gagnes pas de sous, c'est que tu travailles pas. C'est que t'es sur ton bateau, à bouquiner... ou alors parce que tout l'hiver, on fait des ronds dans l'eau, mais tu bouquines, alors c'est long, hein, c'est chiant, mais on sort que trois jours par semaine, bon à la bolinche, t'as tes week-ends. »

Barthélémy a embarqué sur de nombreux navires et maîtrise plusieurs types de pêche. Il a cependant du mal à se définir comme marin-pêcheur, en grande partie parce qu'il n'envisage pas le travail sur le modèle de la carrière<sup>477</sup>. Lorsqu'il évoque les différentes opportunités que lui offre le secteur professionnel de la pêche, Barthélémy n'évoque aucune vocation pour le métier de matelot de l'industrie qu'il pratique. Comme Romain, il s'agit d'envisager ces embarquements sur le mode du compromis, dans le cadre d'un monde du travail qui ne lui correspond pas, notamment concernant les périodes de temps libre. Lui aussi a passé du temps en Australie avant de se lancer dans le métier. Après quelques mois de *backpacking* en Asie, il rencontre d'autres jeunes occidentaux qui lui conseillent de se refaire financièrement en Australie. Là-bas, il « galère » et ne trouve aucune manière de faire de l'argent pour continuer à voyager. Pendant que son amie fait la plonge au noir dans des restaurants de Perth, il est engagé pour de menus travaux sur une cabane, pour peindre une grue sur le port, pour le nettoyage d'un voilier, et pour d'autres petits ouvrages non déclarés. « Mais ouais, en Australie, on n'a vraiment pas beaucoup gagné d'sous donc on a été parfois en camping, parfois on avait notre tente à l'arrache... On volait dans les supermarchés [rires], enfin voilà, c'était le système un peu "marginiaux", quoi ». Ouvert à tout type d'expérience et tout type de contrat, il accepte même pendant une brève période de jouer les peintres français pour un groupe d'arnaqueurs, et part revendre en porte à porte des toiles manufacturées. « C'était

<sup>477</sup> Les aspects flottants de l'auto-désignation en tant que marin-pêcheur prouvent que l'acte de nomination (BOURDIEU, 2016) n'est pas accepté comme déterminant et n'implique pas une imperméabilité des conditions d'impétrant. Il s'agit moins de sécuriser un capital symbolique affranchi des expériences grâce à la constance que garantissent les déterminations sociales, au moyen de diplômes par exemple, que d'ouvrir des chemins d'opportunités qui pourraient rendre possibles d'autres expériences. De là se dessinent des lignes de constructions identitaires, ou des trajectoires parfois bien différentes de celles attendues par les professionnels de l'emploi maritime.

*horrible. Des espèces de croûtes faites en Chine et j'devais dire que c'était moi qui les avait faits, qu'j'étais un artiste français. Les trucs, ils les achetaient 5 euros on devait les vendre 250 dollars, enfin bon... [...] moi j'peux pas faire ça. »*

Sur le port, il voit tous les jours les navires de pêche qui débarquent. Habitué à demander du travail un peu partout, il tente sa chance auprès du patron de l'un d'eux. Ce dernier accepte, dans une sorte de « poignée de main invisible » et du jour au lendemain, sans expérience, Barthélémy devient pêcheur de coquille au « *Shack* », embarqué à bord d'un dragueur de Geraldton. Exploité et sous-payé en Australie, il rentre finalement en Europe, goûte à une autre manière de naviguer en embarquant pour un convoi en Méditerranée avec son cousin, puis retourne vivre à Paris, où il exerce comme cordonnier. Lassé de l'activité de cordonnerie et de la capitale, il décide de partir vers la Bretagne passer un CIP au CEFCM de Concarneau. Il vit depuis dans un squat rural de la côte nord du Cap Sizun avec sa compagne et sa fille. Quand je filme un entretien avec lui en septembre 2017, il embarque sur les caseyeurs appartenant au groupe de grande distribution. L'année d'avant à la même époque, nous nous étions rencontrés alors qu'il embarquait à la bolinche :

« — Ça fait combien de temps sur ce bateau ?

— *Deux mois et demi.*

— Et avant ?

— *Avant j'étais sur [...] un bolincheur, mais j'avais arrêté en... novembre, donc euh... ça faisait... Avant j'avais passé six mois à peu près, p't'être même plus. [...]*

— Et tu penses arrêter quand avec [Nom de l'armement de grande distribution] ?

— *Ben j'pense aller jusqu'à novembre. De toute façon, le bateau, il arrête fin novembre ou fin décembre.*

— Tu t'vois continuer ?

— Ça, je sais pas encore pour l'avenir lointain, mais c'est sûr que l'année prochaine j'le f'rai pas. J'veux pas... faire de carrière, quoi. C'est pas du tout mon but de faire une carrière, quoi. [...] C'est pas très, c'est pas très sain non plus quoi. C'est pour s'flinguer l'dos. Après, j'pense y a beaucoup une question de... quelle place je prends dans la société, qu'est... trouver un moyen d'éviter l'ennui et tout ça... Et moi, c'est des questions que j'prends complètement, enfin... à l'envers des gens qui sont... qui embarquent tout le temps, quoi. Moi, j'prends plutôt ces questions dans l'sens... j'sais pas comment dire, mais, à l'envers parce que... parce que j'pense que l'ennui et la mauvaise place dans la société, c'est pas des choses qu'il faut combattre, c'est des choses qu'il faut dédiaboliser [rires]. Enfin comment dire... qu'il faut. Ouais. Qu'il faut faire remonter au... sommet de la gloire. C'est la vraie noblesse ! [rires] J'sais pas... »

Dans son enquête auprès des combattants des feux de forêts, Matthew Desmond exprimait cette idée de « vraie noblesse » de l'ennui, expliquant que ce n'était pas nécessairement une recherche d'adrénaline qui amène les « chercheurs de risque » à accepter des conditions rudes de travail, quand bien même l'aventure et l'argent récoltés aient été aussi des critères qui attiraient ces travailleurs américains. « *Far from being "killed time" or "wasted time," downtime is primetime.* » écrit-il (Desmond, 2007, p. 56). Le temps perdu n'est pas perdu, mais primordial, car il n'est perdu que pour le travail, que pour la productivité. Ce que le jeune homme appelle « l'ennui » est un élément « non-capitaliste » fondamental dans la constitution des communautés de pêcheurs (St-Martin, 2000). De plus, la position de Barthélémy va contre l'injonction néolibérale à « se dépasser » de manière unilatérale, c'est-à-dire en toile de fond dans le but d'une accumulation du capital. Le jeune pêcheur revendique une revalorisation de l'oisiveté, tout en dénonçant fermement les conditions d'un salariat qui possède la vraie responsabilité dans la pénurie de matelots, en pérennisant des systèmes destructeurs pour les employés :

« — Avant d'arriver à la bolinche j'ai fait du filet, genre avec des anciens, bien à la dure et tout. Et ça marchait plus, le bateau il marchait plus on était en... on était en sous-effectif, mais vraiment on était vraiment... maintenant j'me rends compte, maintenant j'vois comment ça marche, ce truc... ce genre de métier, parce que c'est un peu le même



*genre que le casier, parce que c'était un peu le même genre de bateau que celui avec lequel j'suis aujourd'hui, mais j'voyais y avait des postes et tout qu'il faut... que ça marche très bien quand chacun fait un poste et tout. Mais quand chacun doit faire deux postes, ou trois postes, c'est horrible, quoi. Et quand t'as un vieux loup d'mer, vraiment le mec il a plus une dent et tout, c'est un gros..., il est [il imite un vieux loup de mer], là il a tatoué "Pédé" ici sur le bras [rires]. T'sais, genre, et un débutant qui arrive déjà le premier jour avec le p'tit béret, le pull rayé [rires] genre c'est dût quoi [rires]. Mais donc voilà, on pêchait pas. Sauf que tu pêches pas, mais on remontait quand même tous tes filets et dedans, t'as pas les soles et tout, mais t'as plein de poissons morts, des cailloux, des... enfin bon plein... donc tu travailles plus, mais pour gagner moins. Ouais [rires] la pêche, t'as souvent ce truc de travailler plus pour gagner moins quand même. J'trouve ouais, de mon expérience, c'est, ben... souvent quand tu t'fais chier, c'est que tu es en train d'pas pêcher, quoi. »*

Barthélémy montre bien le décalage entre ses aspirations et la réalité qu'il trouve à bord de navires industriels. D'une part, le salaire à la part encourage le surtravail et les sous-effectifs. De l'autre, Barthélémy fait bien le lien entre l'évolution capitaliste de l'activité, accompagnée de valeurs virilistes, d'une augmentation de la concurrence et du développement des ambiances délétères à bord (St-Martin, 2000 ; Pálsson, 1991). La pénibilité du travail, et les mauvaises conditions d'exercice, déficit de matelots sur le pont en particulier, encourage les jalousies et les comportements violents, parce qu'il entretient la fatigue sur laquelle ces sentiments se développent. L'ergonome Ghislaine Tirilly écrivait en 2005 que le meilleur moyen de lutter contre la fatigue à bord était d'instaurer un « sommeil d'ancrage », allant de pair avec une augmentation des effectifs à bord, mesure qu'elle qualifiait ensuite d'« illusoire » au large du fait de « la tendance actuelle marquée par la pénurie de marins » (Tirilly, 2005). Ainsi, les aspirations des jeunes matelots peuvent être en décalage avec le productivisme et les mauvaises conditions d'exercice rencontrées à bord. Ces dernières se répercutent en ambiance délétère, et en travail supplémentaire. Nous nous intéresserons plus dans le détail à ces conditions dans la quatrième partie. Nous verrons également que l'export\*, c'est-à-dire la possibilité de recevoir de l'alcool et des cigarettes détaxés grâce au système d'avitaillement particulier de la pêche, n'aide pas les souffrances liées à l'isolement, la pénibilité, la surcharge de

travail ou encore les blessures, à s'exprimer autrement que par la violence. Ce que montre Ghislaine Tirilly, c'est le paradoxe de l'œuf et de la poule d'un secteur qui ne remet pas en question ces conditions de travail encourageant la pénurie, laquelle est ensuite pointée du doigt par les armateurs comme l'une des causes du surtravail.

### *Éloignement*

La difficulté à conserver des liens avec les terriens, famille et amis, est aussi l'une des causes principales de la crise du renouvellement. Si la pêche attire ceux qui ont par choix, ou non, « une mauvaise place dans la société » comme le dit Barthélémy, elle peine à leur fournir autre chose que des limbes. Ceux qui viennent chercher l'exaltation de l'aventure sont rebutés par le caractère industriel et usinesque du métier, tandis que ceux qui, isolés à terre, recherchent la sécurité d'un « grand intégrateur », sont envoyés entre hommes au milieu de l'Océan. « *Boulot de merde déjà* », me disait un matelot de 43 ans lorsqu'il apprit le sujet de mon enquête à bord d'un chalutier du large : « *ben ouais, déjà, tous divorcés, regarde autour de toi, et même le jeune, il réussit pas à avoir de copine, hein ! Premier truc à remarquer, tous divorcés, point barre* ».

Les difficultés des marins à mener une vie de couple ont fait l'objet d'analyses mettant en avant des décalages, et des phases d'adaptation d'un espace domestique bouleversé par les enchaînements de longues périodes d'absences, et de moments de présence constante pendant le congé à terre (Charvet ; Laurieux ; Lazuech, 2016<sup>478</sup>). La jeune génération, à l'instar de Romain, préfère *a priori* cependant partir au large car les rythmes d'embarquements permettent de plus grandes plages pour des projets à terre. Nathan, jeune matelot diplômé du CIP, revient sur son expérience d'un an en tant que matelot, d'abord à la côtière, puis depuis peu sur des navires hauturiers :

« — *J' préfère partir au large, et au moins, même avec ma copine, on voyait quand*

<sup>478</sup> Dans l'article des chercheurs de l'université de Nantes, un jeune pêcheur, Lucas, explique qu'il arrêtera la pêche au large qui ne peut être pensée que « sur le mode d'une expérience passagère » (CHARVET et al., 2016), pour fonder une vie de famille. Un autre jeune pêcheur, Nathan, explique le départ de son épouse et de ses deux enfants, du fait de l'impossibilité à gérer l'absence longue du mari et du père, mais aussi les périodes de présence, marquées par un épuisement « brisant tout espoir d'une vie de couple normale » (ibid.).

*j'ai fait la côtière, le [Nom de bateau], à la dorade, ben j'partais entre une journée voire deux jours mais quand j'rentrais ben j'rentrais à 18 heures et à 3 heures du mat', ben on r'partait, quoi. Et quand elle elle travaillait, des fois elle terminait à 21 heures putain, ben moi j'étais déjà couché, j'avais déjà bouffé et on se voyait même plus, quoi. Au moins au large, j'ai deux jours quand j'rentre à terre, j'la vois deux jours et puis après, t'as quinze jours où tu peux être tranquille aussi. C'est... j'trouve que c'est plus stable le large que... après, ça dépend des bateaux. Parfois, quand t'es à terre les deux jours, tu les passes sur le port à bricoler. C'est aussi pour ça que j'aimerais partir sur [Nom de bateau], [Nom de bateau], quand t'es à terre, t'es à terre. Ils ont une équipe à terre pour décharger le bateau, réparer le chalut si y a des travaux. Ils sont cinq en mer pour deux à terre sur les bateaux. [...] j'aime bien ce métier-là, c'est parce que je suis en mer. J'aime bien la mer, j'ai tout fait dans le métier de la mer, des huîtres, poissons, à la vente et à la pêche maintenant. Pour moi, la pêche, c'est quand même le mieux. Moi, ce que je voudrais plus tard, c'est avoir mon bateau et limite avoir ma petite vente du soir, je sais que t'auras toujours... les clients adorent ça. Ma copine pourrait vendre... et puis, derrière, ça empêche pas la personne qui t'attend d'avoir un métier, en plus. J'vois à Beig Meil, quand les bateaux ils rentrent, t'as une file d'attente de personnes pour aller acheter son poisson. Et puis, c'est toi qui impose tes prix. C'est... top. »*

Nathan cherche, comme ses camarades de promotion, une situation de matelot qui lui permette le plus de séparer le travail de la vie, avec des temps « à terre ». Cependant, il n'envisage pas, lui non plus, le métier de matelot de carrière, et rêve d'avoir son propre bateau, plus proche de l'idéal d'une vie en harmonie avec la communauté locale, à travers l'exemple de la commune de Beig Meil, et la famille, à travers le projet de s'associer avec sa compagne. Je discute également de ces difficultés à mener vie de famille et vie professionnelle de marin avec Ben', le ligueur d'Audierne. Pour lui, impossible de « bosser toute l'année ».

« — Tu sors toute l'année ?

— Non. Six mois. On fait six mois de pêche et après on arrête. Et après on part en voyage. Et puis on fait de la musique. Non, non, non, c'est trop dur. Bosser toute l'année,

*c'est... pour la santé c'est pas... [...] Ouais, ouais, ben c'est c' qu' est pas évident, c'est quand t'as des gamins et qu'c'est la foire jusqu'à 23 heures. Parfois tu t'lèves à 1 heure 30, pffff. C'est ça qu'est pas évident. Heureusement que ma copine elle a des horaires... Elle fait son propre... Elle fait du Pilates, elle donne des cours de Pilates à Plozévet, là. Donc c'est elle qui gère ses horaires, donc c'est cool quoi. Elle s'en occupe vachement plus l'été et puis après l'hiver elle bosse plus quand moi j'arrête, donc on arrive à gérer. Sinon, on pourrait pas. C'est pas possible. S'occuper de tes gamins, quand t'es cuît, que t'en peux plus, c'est super raide hein. Deux gamins en bas âge en plus. T'as envie de faire plein de trucs avec eux mais tu peux pas, t'es cuît quoi. Et puis quand t'as eu des bruits d'moteurs toute la journée, t'as tendance à être plus aigri, quoi. Donc, du coup, elle prend le relais l'été et c'est bien comme ça. »*

Pour ces raisons, ni Barthélémy, ni Nathan, ni Ben' n'imaginent « faire carrière » dans la pêche. Tant qu'il réussit à naviguer par intermittence, et à profiter « à côté » du travail, de la vie et de sa famille - sa compagne et sa fille, Barthélémy continuera d'embarquer, profitant de la flexibilité saisonnière de la pêche pour gagner sa vie. Mais il reste attentif aux conditions de travail, sur lesquelles il devient, avec l'expérience, de plus en plus regardant. Tant qu'il ne se lasse pas de la pêche, Ben' continue à alterner des saisons de six mois de travail et de repos - « *repos biologique, c'est aussi pour le bonhomme* », avant de prendre d'autres voies professionnelles qui l'attirent tout autant que la pêche<sup>479</sup>. Là où, pour les hommes de l'entre-deux générationnel, le mode de vie de Ben' aurait été considéré au rang des « dissidences individuelles », elle apparaît pour la jeune génération comme la marque d'une liberté digne de la tradition émancipatrice de la pêche. Romain, qui n'a pas réussi à trouver de « bonne place », n'a finalement pas pris la mer après les stages de validation de la formation. C'est l'impossibilité de se fixer dans ces

<sup>479</sup> Il est intéressant de noter l'importance du surf dans les parcours de ces pêcheurs revendiquant un « *repos biologique pour le bonhomme* », rappelant l'analogie entre la figure mythique du surfeur de Malibu et la défense du revenu de base, instituée entre autres par les travaux de Philippe VAN PARIJS. Cette revendication, chez les pêcheurs rencontrés, dépasse le simple « droit à la paresse », comme le montre la réflexion de Ben' en matière d'écologie politique. Comme l'explique Yannick Vanderborght, la revendication est celle d'une multiactivité plus que de l'absence d'activité : « *L'activité ainsi favorisée prendra sans doute, parfois, la forme d'une sortie régulière au large des plages de Malibu ou de Biarritz. Il est cependant très probable qu'elle prendra bien plus souvent la forme d'une activité socialement utile, par exemple de formation, de recyclage, de volontariat, ou de soin aux proches dépendants, enfants comme personnes âgées.* » (VANDERBORGHT, Yannick, « Surfer plutôt que travailler ? Une défense libérale-égalitaire du revenu de base inconditionnel », Dans BOURDU, LALLEMENT, VELTZ, WEIL, 2019)

conditions singulièrement désaffiliantes qui l'ont repoussé hors du secteur de la pêche, de nouveau vers le précarat de l'intérim. Dans les deux cas de Barthélémy et de Romain, c'est bien évidemment la présence d'un enfant à terre qui les retient de « faire carrière » dans la pêche, mais c'est aussi et surtout la volonté de conjuguer avantageusement travail et vie - « le lieu du travail salarié et celui des modes de vies, ce qu'en termes marxistes on nommerait le lieu de la production et celui de la reproduction » (Weber, 1989) - puisque le monde de la pêche a de toutes manières tendance à les associer. On ne peut pas vraiment « passer le portail » et « laisser (l'usine) dans le dos » comme l'exprime la phrase de l'ouvrier Daniel Moreau mise en exergue par Florence Weber dans son ouvrage *Le travail à côté* (Weber, 1989).

### **Godaille**

Si ces jeunes matelots mettent en avant l'importance pour eux de ne pas « perdre sa vie à la gagner », ou leur refus de « vivre pour travailler », un autre critère de considération du bonheur au travail entre dans la valeur sociale censément intrinsèque à l'activité de pêche. En un sens, se détache, dans les discours et pratiques de la nouvelle génération, le désir que la pêche garde sa fonction communautaire dans les sociétés littorales. Cela passe par une implication dans une « “éthique du peu” : une éthique de la débrouille, parfois alliée à une critique écologiste, antilibérale, antisystème, etc. » (Van de Velde, 2017), qui rejoint finalement la manière dont était envisagée le travail au sein d'une société pré-salariale, c'est-à-dire en Bretagne avant les années 1950 et le développement du modèle agro-alimentaire. Le travail représente ainsi non pas un « donné » dé-politisé par la logique capitaliste, voire une « obligation éthique » (Weeks, 2011), mais une participation à une écologie sociale locale et incarnée. Barthélémy, par exemple, déplore le fait non seulement de pêcher une seule espèce à la fois, mais également de « *pêcher pour les Parisiens* ».

« — *C'que j'aimerais, c'qui me comblerait à la pêche quoi, moi c'qui me comblerait, ce s'rait... Non mais disons, y a plein d'choses... Là en c'moment, j'pensais, y a pêcher différentes choses, quoi. Un bateau ou y aurait... En fait moi ce que j'aimerais, mais en fait ce serait changer toute notre société... parce que moi ce que j'aimerais, c'est qu'on arrête de pêcher pour les gens de Paris... Si y a des riches qui veulent du crabe*

vivant, machin à Paris, bon ben OK, y a des moyens, on peut faire ça, qu'on puisse en manger dans les restaurants et tout... Ouais, c'est bien qu'y ait des filières, des machins, mais sinon, à Paris, tu manges des conserves de sardines, tu manges des harengs fumés, tu manges des trucs saumurés, fumés, des machins comme ça. Le poisson frais doit pas être accessible à tout l'monde. Et les gens d'la côte se retrouvent à avoir du poisson d'merde, à manger des trucs pourris. Moi, pour moi, c'est pour les gens d'la côte qu'on doit pêcher. C'est ça la logique, donc moi j'aimerais déjà en tant qu'pêcheur, pouvoir apporter ce que les gens ils ont envie. C'est-à-dire que là, j'me retrouve avec une godaille de crabes, j'ai quinze crabes, et j'ai trop du mal à trouver aujourd'hui des gens qui ont envie d'manger du crabe. Au moins, en plus les crabes ils sont gros, donc faut presque que... j'rentre de marrée, j'ai trois jours à terre et faut qu'j'trouve vingt personnes qui veulent manger du crabe, quoi... C'est... super impossible en fait [rires] Donc moi j'aimerais bien avoir, euh... que pêcher un peu d'tout j'crois que avec les techniques qu'on a ça doit être possible ou t'as un peu d'matériel pour faire d'l'anchois quand c'est d'l'anchois qu'est sous ton bateau, du matériel pour faire du bar quand c'est du bar qu'y a sous ton bateau, du matériel pour faire des crabes quand c'est la saison des crabes, du matériel pour faire des araignées, du matériel pour faire de tout et comme ça, tu... comme ça, enfin moi j'prends plaisir aussi à vider mes anchois et les saler, et tout. J'prends pas plaisir que à aller en mer, j'prends plaisir à faire des bocaux d'anchois, j'prends plaisir à aller au bar avec mon panier plein d'araignées, j'prends plaisir à c'genre de choses, j'aimerais bien pêcher d'tout, en fait. Moi j'aimerais bien pêcher d'tout et, comme ça, pêcher les choses au bon moment. Mais ça doit être la même chose avec l'agriculture. Là, à côté, y a un champ, le mec il fait de tout, son champ est magnifique et c'est un plaisir à tous les niveaux, quoi. Ça doit être un plaisir pour lui, ça doit être un plaisir pour les gens qui sont ses... enfin ses clients, et un plaisir pour le paysage, quoi. A côté, c'est un champ d'maïs quoi, ça a rien à voir. »

Les « quinze crabes » de Barthélémy sont des crabes qu'il obtient comme godaille à la fin de sa marée effectuée au large avec un armement industriel. Le jeune matelot compare ce mode de pêche à la monoculture et montre sa frustration à n'avoir, lorsqu'il rentre de pêche, que des crabes à distribuer, et non une diversité de poissons comme en ramènent les plus petits pêcheurs. Sa godaille n'apporte pas autant de « plaisir » qu'il le voudrait au paysage et à la communauté. Dans la pêche, traditionnellement, une part des

prises est répartie entre les matelots comme un complément de salaires « en nature ». La revente de cette part est officieuse, et condamnée officiellement, notamment lorsque cette part incontrôlable de salaire en nature est constituée de poissons nobles et non de « faux poissons »<sup>480</sup> ou rebuts. Les marins évitent en effet ainsi les circuits de mareyeurs, et la part prélevée par l'armement qui les emploie. C'est ce qu'on appelle la « godaille », de l'anglais « *good ale* », expression faisant référence au mélange obtenu par l'ouvrier mélangeant un peu de vin à sa soupe, et en améliorant ainsi le goût. « Faire godaille », est ainsi à l'origine une version maritime de « mettre un peu de beurre dans les épinards » ou du rural « faire chabrot ». Les matelots tiennent à cette tradition. Il permet de maintenir l'esprit d'une liberté qui passe par l'autosubsistance. D'une certaine manière, lorsque la pêche est trop faible pour rapporter assez d'argent, la godaille est dans toutes les communautés de pêcheurs du monde l'assurance de pouvoir subvenir à ses propres besoins, ceux de la famille et ceux de la communauté (Jorion, 2010, p. 120).

Officiellement, la godaille est censée être consommée dans le cercle familial, et ainsi soutenir les foyers des marins. En période de crise, le maintien de cette tradition permettait de calmer les revendications des marins. Le code maritime écrit que « *la godaille, part de la pêche pouvant être donnée aux marins en complément de revenus, est interdite à la revente. Elle est uniquement destinée à la consommation familiale.*<sup>481</sup> » Elle est officieusement et depuis longtemps censée apporter un complément de salaires, car nombreux sont les matelots qui la revendent ensuite à leurs réseaux. Condamnée régulièrement en textes et en actes au fil de l'industrialisation de la pêche, notamment parce que les gros armements<sup>482</sup> et les vendeurs (poissonniers, mareyeurs, groupes de

---

<sup>480</sup> On dit en mer « faux poisson » comme on dit à terre « fausse monnaie ».

<sup>481</sup> Note de Service du Ministère de l'Agriculture, l'Agroalimentaire et de la Forêt, DGAL/SDSSA/N2012-8135 du 28 juin 2012.

<sup>482</sup> Les plus gros armements inscrivent dans leur règlement l'interdiction de la godaille et n'hésitent pas régulièrement à sanctionner certains marins. En témoigne l'affaire opposant l'armement Porcher et un capitaine de chalutier en 2015, ayant mené au licenciement du capitaine, puis à une décision du Tribunal de commerce donnant raison à l'armement. En 2016 encore, La Compagnie des Pêches de Saint-Malo obtient de la part du tribunal des condamnations allant de deux mois à un an de prison avec sursis et des amendes allant de 1 500 à 20 000 euros à donner à leur employeur. Voir également cet article de *Libération* de 2003, qui commente l'attaque en justice de deux armements importants de concarneau, dont Dhellemmes : « Pour les gendarmes maritimes, c'est un vaste trafic de poisson. Pour certains mareyeurs, c'est de la marchandise achetée cash, sans déclaration. Pour les marins-pêcheurs, c'est un complément de revenu, au noir. Les armateurs se disent, eux, victimes d'un vol à grande échelle. La « godaille » cette pratique ancestrale, institutionnalisée, qui accorde au matelot une part de la pêche en nature, en plus du salaire agite les ports bretons.»

[https://www.liberation.fr/societe/2003/02/19/la-godaille-traffic-de-poisson-ou-13e-mois-pour-matelots\\_431397](https://www.liberation.fr/societe/2003/02/19/la-godaille-traffic-de-poisson-ou-13e-mois-pour-matelots_431397)

grande distribution...) voyaient d'un très mauvais œil ces pratiques qui leur faisaient perdre en profit, elle est néanmoins installée et légitimée par l'histoire du métier. Les tentatives de supprimer la godaille peuvent paraître anecdotiques pour l'observateur terrien, mais elles incarnent en réalité la normalisation de l'activité, quand la résistance des marins à ces décisions incarne, elle, un rejet du capitalisme dans la pêche. Les épisodes de revendication publique pour conserver la godaille, et la continuation de la pratique malgré les interdits, sont toujours à replacer dans un contexte de refus des disciplines industrielles capitalistes et normatives. L'un de ces épisodes les plus médiatiques est sans doute la lutte lorientaise de 1997. Presque trois cent marins du port entament une grève de quarante jours pour forcer leur armateur, Jégo-Quéré, à abandonner plusieurs mesures. Ce dernier souhaite d'abord supprimer et sanctionner la godaille, mais il vient également de licencier un patron de pêche, Gilles Toumelin, qui n'avait pas voulu révéler à l'armateur ses plans de pêche, c'est-à-dire ses secrets de navigation, ses cartes, ses coins. Même entre patrons d'un même armement, c'est-à-dire entre marins, toutes les informations ne sont pas partagées. Le devoir de transmettre ces informations aux « grands » patrons, qui ne sont même pas marins, marquait une violence symbolique infranchissable. Parce qu'elles « convertissent les expériences vécues et localisées en un inventaire de ressources abstraites et objectifiées rendues disponibles à l'appropriation » (St Martin, 2005, p. 970<sup>483</sup>), les cartes incarnent l'espace du conflit entre l'officiel et les pratiques « sous le radar » (Scott, 2012). A Lorient en 1997, les marins refusent de prendre la mer tant que ces zones invisibles et nécessaires au bon fonctionnement de l'activité seront sous la menace d'être officialisées et contrôlées par le groupe financier qui les emploie. Dans le cas lorientais, le contexte est d'autant plus vif que vient d'avoir lieu un rachat récent de l'armement breton, alors premier armement de pêche en France, par le groupe espagnol Pescanova<sup>484</sup>. Le projet est soutenu par Jean-Yves Le Drian, alors maire de la ville, et les institutionnels du secteur. L'écart entre une norme professionnelle bureaucratique et désincarnée venant de grands groupes et les traditions populaires venant « d'en bas » ne

---

<sup>483</sup> Kevin ST MARTIN s'inspire, dans son article, de plusieurs références bibliographiques analysant le pouvoir de résistance de la « contrecartographie » (*countermapping*), concept imaginé par Nancy PELUSO sur le terrain des conflits d'accaparement de terre dans la forêt de Bornéo (1995).

<sup>484</sup> Le groupe est un géant de la pêche, présent aujourd'hui encore dans 24 pays (1 081 millions d'euros de chiffre d'affaire en 2018). En 1995, une banderole est déployée alors sur la flottille lorientaise restée à quai comportant le message « *No Pasaran* ». La référence aux républicains espagnols est retenue du fait de l'amitié entre Franco et les cadres de Pescanova, notamment César Real et Manuel Fernandez de Sousa. Sur le sujet, lire l'article de presse paru dans *l'Humanité* - <https://www.humanite.fr/node/159565>



sera jamais vraiment résorbé. Les négociations tournent sur le coup à l'avantage des marins, mais quelques années plus tard l'armement, est démantelé dans le cadre de restructurations financières. Pescanova jette l'éponge en 2003 et décide d'investir plutôt dans les marchés du poisson surgelé et de l'aquaculture, alors que les chalutiers proposaient de la « pêche fraîche de haute mer ». C'est alors la Scapêche qui reprend le flambeau à Lorient avec des navires neufs. En somme, le capitalisme gagne du terrain en transformant les structures officielles de la pêche, mais les traditions infrapolitiques persistent.

Dans le cadre d'une marée au large, j'apprends que l'un des matelots gagne à chaque marée de deux semaines 300 euros supplémentaires, grâce à la revente pour 8 euros le kilo de sa godaille de poisson. Un autre matelot m'explique ne pas vouloir vendre « si cher » sa godaille. Pour lui, la part du pêcheur s'inscrit dans une tradition qui n'admet pas le profit. Il revend ainsi 30 euros la caisse de poissons, et 5 euros le kilo de langoustines à quelques habitants de sa commune rurale : « *ça fait plaisir aux p'tits vieux, je vais pas aller m'amuser à les voler en plus* ». Entre deux sourires, il me confie que c'est « *le grand patron* » qu'il faut plutôt voler. Dans un cas comme dans l'autre, les prix sont dérisoires, même par rapport à ceux des rayons de la grande distribution.

Nombreux aussi sont ceux qui donnent ou échangent leurs godailles, contre des services ou d'autres produits, comme l'explique Nathan, matelot de 25 ans au large :

« — *Moi, j'vends tout à dix euros. Comme ça, que ce soit du merlan ou de la lotte, tout partait et puis les gens peuvent choisir et ils achetaient pas que ça, quoi. "Ah ouais, t'as de la lotte, mais je me prendrais bien un merlan". Tout à dix euros. [...] Mais les gens sont toujours contents, ils savent que c'est toi qui l'a pêché. Sinon, j'fais beaucoup de troc. Du côté de ma copine, ils sont tous agriculteurs, du coup j'échange beaucoup de légumes contre des poissons, et de la viande aussi. C'est plutôt pas mal. Avec des chasseurs aussi, j'échange du gibier contre du poisson. Le troc, j'pense que c'est ce qui va revenir dans l'avenir. [...] Ma godaille, c'était surtout au chalut parce que au casier, les gens préfèrent quand même le poisson aux crustacés quoi [rires] non j'réussis quand même à échanger pas mal mes tourteaux contre des légumes, ou de la viande. Donc c'est toujours intéressant j'trouve... [...] J'pense qu'y a beaucoup d'marins qui font ça, moi tous ceux que j'connais la plupart ils vendent même plus leur godaille, c'est... échanger contre tout, même des fois des services, le gars part à la quinzaine, et des fois il est tout*

*seul, ben il ramène de la godaille pour qu'un gars tonde la pelouse dans son jardin ou ramasser son courrier, ça j'ai souvent entendu parler quoi... c'est... ça devient une monnaie d'échange, en fait, c'est ça.*

— Ça “devient” ?

— *Ouais, ça continue. Parce que ça la godaille, beaucoup ont voulu arrêter ça. Surtout sur les grands armements comme [Nom de l'armement de grande distribution] et tout, ils avaient voulu interdire que les mecs aient de la godaille quoi, que tout parte en vente quoi. Mais nan, ça a toujours été comme ça, et ils veulent pas qu'ça change, c'est pas possible [rires] ».*

Florence Weber étudie « les règles d'échange de cadeaux et de services ; les bricoles, et l'expression du goût de l'activité [...] la valorisation des bricoles alimentaires ; l'affirmation d'une séparation entre le travail salarié et ce qu'il y a “en dehors” ou “à côté” ; l'existence de trajectoires où se combinent le travail en usine et d'autres métiers, spécialement des professions indépendantes ». La godaille s'inscrit dans ces trajectoires « à côté », c'est à dire également « à côté du capitalisme », dont Anna Tsing explique, au travers de l'exemple des matsutakes, qu'elles participent à « réinsérer [...] dans la communauté du paysage » (Tsing, 2017, p. 358). L'anthropologue prend alors l'exemple des dons de champignons entre cueilleurs actifs, et individus malades, anciens, jeunes ou esseulés des communautés américano-japonaises pour montrer ce qu'elle appelle avec une grande poésie « le pouvoir de la danse de la mémoire ». Pour la chercheuse, ces dons, et ces échanges ont tout à voir avec la pratique encore active d'une carte mémorielle des zones de cueillette. Tsing évoque les dons de matsutakes, qui pérennise cette « communauté du paysage » au-delà des conditions physiques de l'épreuve du pistage en forêt, en parallèle d'une promenade avec Hiro, un membre de la communauté américano-japonaise. Ce dernier ne cesse de lui pointer du doigt des lieux marquants de sa « carrière » de cueilleur, une histoire qui, nous dit Tsing, « se superpose au paysage » (ibid.).

La réglementation croissante des activités des marins met à mal ces solidarités et ces paysages sociaux au profit d'une vision du monde capitaliste qui pense l'activité, ou l'entraide, dans une grille manichéenne de l'emploi et de l'inactivité. C'est ce qu'explique

bien Aliette Geistdørfer au sujet de la normalisation de la pluriactivité littorale vécue par les habitants de Saint Pierre et Miquelon :

*« Les agents métropolitains d'un développement économique insulaire dénigrent le fait que les habitants savent bricoler (charpenterie, menuiserie, plomberie etc.) et ont cherché le moyen de contourner ces pratiques afin de pouvoir créer des emplois de charpentiers, de menuisiers. Ils intitulent travail au noir l'entraide, les coups de main, considérés comme un élément de déséquilibre de l'économie. Pendant longtemps [...] la pluriactivité était une forme résiduelle du mode de vie des "sauvages", qui mangeaient tout, devaient savoir tout faire, et avec des outils non spécialisés » (Geistdørfer, dans Ploux et al., 2004).*

On retrouve alors ici la question de l'éthos de la « débrouille » évoqué au chapitre précédent, du marin qui sait coudre, soigner, cuisiner, autant que chasser, naviguer, réparer un moteur. On voit ici que ce mode de vie ne peut pas être réduit à un ethos viriliste, mais bien plutôt à un mode de vie non-capitaliste.

La tradition de la godaille incite à penser largement les prises de liberté saisies aux normes d'un travail officiel, et à questionner la nature d'un travail « à côté » dans un cadre maritime fourmillant de pratiques « non capitalistes » (St Martin, 2005, p. 971). Invisible au cadre juridique, la godaille fait partie traditionnellement du travail, tout comme la « grapille » pour les dockers<sup>485</sup>. C'est une part que tout marin s'attend à recevoir. Dans cette structuration imperméable des deux espaces et temps, c'est le travail dit « principal » qui est mis « à côté », dans le sens où c'est une concession nécessaire, parfois un sacrifice, mais parfois non, pour pouvoir ensuite se consacrer aux choses « principales » de la vie,

<sup>485</sup> Voir à ce sujet le traitement médiatique qui est fait des dockers après l'affaire de l'opération Dragon sur les docks du Havre. Ces classes laborieuses, dont la forte culture professionnelle inclut des modèles de solidarités qui refusent le profit unique de l'entreprise qui les emploie, sont rapidement stigmatisées comme classes dangereuses et comme « monde à part » (France Television titre alors "*Les dockers sur Le Havre, c'est vraiment un monde à part*"). Ironie du sort, le statut des dockers est en parallèle de plus en plus mis à mal par les sociétés qui les emploie et par le délitement des politiques de sécurité sociale. Le spectre d'une sous-traitance généralisée est ainsi déjà présent en Europe, notamment en Grèce suite aux rachats des terminaux du Pirée par Cosco (CLOUETTE & HERMELIN, 2016). Or une composante importante de la construction de l'identité professionnelle du docker tient dans l'attrait pour la liberté, en opposition au profit d'entreprise : « *Victor Engler, important dirigeant de la Fédération des ports et docks, estime que le docker "veut avoir sa liberté absolue et c'est comme cela [qu'il] manifeste sa haine de classe". En aparté il confie : "c'était pour moi une véritable jouissance de pouvoir laisser un bateau en panne [...], il me plaît de travailler seulement deux jours par semaine (propos rapportés dans La Révolution prolétarienne du 10 décembre 1935) Elevé au rang de composante majeure de l'identité du groupe, ce rapport à la liberté intrigue les sociologues qui voient en lui le signe fort d'une fidélité à la culture socialiste et communautaire de la profession posée en alternative à la rationalité capitaliste de l'entreprise.* » (PIGENET, 2001)

dont la bricole et les loisirs font partie sans hiérarchie de valeur.

**« C'est pas l'usine, la mer »**

« — Avant j'avais passé six mois à peu près, p't'être même plus. J'allais en mer, mais sur un p'tit... une annexe de sardiniers, donc un vieux gréement, quoi. Mais c'est une barque, quoi. On a mis une voile, un mât de misaine et p'is j'veis poser des filets, quoi.

— Tu l'as gréée donc ?

— Ouais, enfin pas moi, mais ça a été fait ici. Ouais, c'est superbe et puis c'est super agréable. Y a de temps en temps des gens qui sortent. Là, demain, on va devoir le mettre sur le quai. Mais après y a que moi qui l'ai utilisé comme ça. J'allais tous les jours poser un filet, quoi.

— Il est dans quel port ?

— Ben ouais, Douarnenez, Rosmeur. J'ai d'autres petites barques ici. Après la saison de crabes là, l'année prochaine, j'veis essayer des trucs. J'ai des annexes que je dois retaper, j'ai envie de poser des casiers, des filets... En respectant le... la loi pour la plaisance, quoi. cinquante mètres de filets et deux casiers, mais j'pense que y a moy' de faire quelque chose genre, ça peut s'lever deux fois par jour, ça peut être de les mettre juste en bas d'chez moi, ça peut être soixante hameçons pour une palangre... Si on fait tout ça, ouais, ça peut faire un truc, pas pour gagner d'argent, mais pour se nourrir et puis pour faire du troc, quoi. »

Barthélémy revendique un « système-marginaux »<sup>486</sup>, c'est-à-dire une existence dont le travail n'est pas envisagé « pour gagner d'argent ». Il s'agit de s'inscrire dans une écologie sociale et politique comprenant d'autres activités professionnelles. On repense à « l'idéologie zonarde », affaire de choix et porteuse d'autres sociabilités, inscrite

<sup>486</sup> « L'excentrique, le différent, l'entre-deux, le marginal, le périphérique, le souterrain, le minoritaire, le non-officiel, le mêlé, le métis renseignent mieux sur les intrications entre vie et mort des formes sociales, c'est-à-dire sur les transformations, que le stable, l'identifiable, le 'clairement posé' et tout aussi clairement lisible. » (TARIUS, 2000)

parfois dans les « principes politiques alternatifs actuels » (Pimor, 2014). Plutôt que de « faire carrière », Barthélémy préfère développer son projet de pêche alignée sur les saisons, de multi-activités, et d'échanges avec d'autres secteurs d'activités - paysans, artisans, artistes - chacun construit officiellement comme des mondes à part. Sans doute parce que dans la pêche, travail et vie se recoupent souvent, empêchant de penser l'« à côté » du travail. Au-delà d'une certaine diversification, un patron côtier m'explique un autre aspect, concernant le temps passé en mer, qui n'est pas uniquement un temps passé « au travail » : « *il y a l'idée que... qu'il faudrait rentrer en dernier. Y a beaucoup ça, pour montrer qu'on bosse. Et c'est vrai, je dis pas, il y a cette idéologie à la pêche, de faire le coq et de faire sentir aux autres qu'on est le premier parti au ponton et le dernier rentré. Mais y a aussi... tu rentres le dernier parce que t'aimes ça, être en mer. C'est même pas que t'aimes ça, c'est que c'est normal en fait. Moi, je suis marin, j'aime la route, j'aime chercher le poisson, j'aime être en mer. Y aura un problème quand je me lèverai et que je me dirai "tiens je vais au boulot" [rires], "Marre d'aller au boulot" [rires]* ». Sans revendication aussi réflexive que Barthélémy d'un « système marginaux », de nombreux petits pêcheurs prennent un peu de temps en plus en mer pour mettre à l'eau du matériel qui n'est pas déclaré officiellement, pour sortir des prises destinées à la consommation personnelle ou aux réseaux d'échanges solidaires. Ainsi, un fileyeur peut mettre à l'eau une filière de casiers avec l'espoir de pêcher du homard. Ainsi, un de ses collègues prendra le temps d'un détour pour faire un peu de ligne au lançon pour pêcher un ou deux bars lorsque la saison est lancée. Ainsi, nous resterons en mer un peu plus longtemps avec des ligneurs pour mouiller une ligne à turlutte<sup>487</sup> afin de débarquer un peu de margate - « *c'est pour nous, moi j'adore ça les encornets, mais on va pas vendre ça* ».

Florence Weber a montré à travers l'ethnographie du mode de vie ouvrier et rural que la production s'incarnait aussi en dehors du cadre officiel du travail. L'anthropologue a également montré que l'identité « au travail » et l'identité « hors travail » ne s'opposent pas. (Weber, 1991). En un sens, le monde de la pêche est témoin d'un phénomène social qui s'exprime sans doute en négatif dans d'autres poches de ce qui constituait les « classes populaires », et qui irait à rebours de « l'effritement » du sentiment communautaire de la décennie des années 1980 décrit par Olivier Schwartz, Michel Pialoux ou encore Jean-Pierre Terrail et surtout d'une individuation « bourgeoise » et « marchande ». Au contraire

<sup>487</sup> Équipement de pêche équipé d'une couronne d'hameçon et destiné à la traque des céphalopodes.

des phénomènes sociaux observés par Terrail, il y a chez nombre de jeunes matelots un réinvestissement d'une « culture du savoir-vivre-ensemble », simplement elle ne trouve effet qu'au-delà de la culture professionnelle. En un sens, la culture de classe, si elle ne recoupe plus la culture professionnelle, s'incarne ailleurs, dans des réseaux d'échanges et de solidarités qui paraissent « hors du travail », car ils s'expriment hors des ponts des navires, mais qui sont en réalité fondamentaux pour appréhender les socialisations des « marins ». Et parce qu'elle ne s'aligne pas sur le cadre officiel du travail, ou encore parce qu'elle s'incarne dans la nouvelle génération, mais peine à s'incarner dans la génération d'avant, elle est classe invisible. En résumé, une cohésion corporatiste, dont on a vu que l'histoire syndicale présentait un visage désorganisé officiellement et une tradition d'autonomie institutionnelle (qui trouve source dans la nécessité de la débrouille autonome au milieu de l'Océan), a sans doute été déconstruite au fil de l'instauration d'un modèle industriel productiviste. Les hommes de mer de quarante, cinquante ans, ayant commencé dans les années 1980, 1990, et grandi avec ce modèle, ont subi de plein fouet des évolutions dans les conditions-mêmes du travail qui ont fait voler en éclat le collectif maritime aussi fusionnel qu'insaisissable, aussi soudé qu'éclaté entre métiers, types de pêche, géographies... Le simple déclin du nombre de marins en mer a instauré cette impression de solitude et de nostalgie d'un collectif déstructuré officiellement, mais solidaire culturellement. La normalisation du métier, la concentration des capitaux, le *turnover* des matelots, et d'autres facteurs ont déconstruit définitivement l'ineffable sentiment d'appartenance, une définition communautaire solide de ce qu'était un marin.

Mais dans les failles de ce modèle corporatiste, aujourd'hui encore officiellement revendiqué par les institutions du secteur, malgré les politiques de gestion néolibérales qui ne cessent de l'affecter, se sont installées d'autres manières de faire le collectif. Ce dernier prend corps à partir du principe d'une « culture » de marins, davantage à l'essence même de ce qu'est l'activité, comme l'indique un jeune matelot lui-même - mais je pourrais citer tous les jeunes pêcheurs que j'ai rencontrés - : « *matelot c'est pas un métier, c'est plus que ça, c'est un mode de vie* ». Rien à voir cependant avec le discours de l'armatrice cité plus haut qui indiquait que « *la pêche, c'est plus qu'un métier* », pour asseoir le principe d'un surtravail ou de la disparition de la vie au profit du travail. Les institutions se servent de cette idée pour légitimer un certain productivisme. Comme si le fait de ne pas compter ses heures ne pouvait qu'être une stratégie orientée vers l'exploitation, la productivité et le

profit et non vers la relation, l'exaltation ou la contemplation. Mais ce « mode de vie » qui attire les jeunes pêcheurs porte en fait un visage qui n'est ni industriel, ni capitaliste. Il s'agit pour beaucoup de marins d'un mode de vie débarrassé de l'opposition entre « travail » et « hors-travail », et qui associe très souvent d'ailleurs le « travail » à « l'usine ». Pour beaucoup, la déception la plus difficile à gérer lors des premiers embarquements est celle de retrouver l'usine en mer. Comme l'explique Manu, matelot de 23 ans, « *C'est pas l'usine, la mer. Ceux qui sont à bord, ici, ils iraient pas dans les usines.* » Aux antipodes des « *rythmes cadencés* » dénoncés, les jeunes pêcheurs revendiquent un rapport au monde englobant la pratique de la pêche dans une communauté dépassant le cadre professionnel, pour l'inscrire dans un spectre plus large d'un vivre-ensemble au sein duquel chaque activité possède une fonction écologique. Pourquoi la pêche ? Parce qu'elle possède originellement ce caractère, et renvoie traditionnellement à une représentation d'une vie affranchie du labeur, mais aussi de l'isolement instauré par la division capitaliste du travail (Debord, 1967). Comme l'explique Jean-Paul Demoule, la pêche, même dans sa version actuellement hyperindustrielle, reste l'activité la plus proche du quotidien du chasseur-cueilleur paléolithique, qui selon le préhistorien, ne « travaillait » pas plus de trois heures par jour (Demoule, 2018) et vivait plus en harmonie avec un social en expansion, incluant le non-humain. Parce que la pêche aussi comporte traditionnellement des structures d'entraides qui ne sont pas marchandes, telles que la godaille, la pêche attire une jeunesse concernée par le besoin de reconstruire du social. Pour le dire en termes debordiens<sup>488</sup> de nouveau, le jeune marin rêve en dehors du sommeil garanti par le spectacle, c'est-à-dire du rêve déjà fait d'un rapport social industriel, et s'intéresse au *possible* plutôt qu'au *permis*. Nathan rejette l'idée de travailler pour un armement appartenant à un groupe de grande distribution et répète, lors des deux derniers entretiens que j'ai mené avec lui, que c'est parce que « *c'est plus de la pêche, ça devient une entreprise* ». Il prononce avec mépris le mot « *profit* » de nombreuses fois pour dire ce qui l'ennuie dans la vision de la pêche offerte par l'armement de grande distribution le plus connu du secteur, et insiste « *c'est pognon, pognon* » - une expression qui fait penser au « *business* » décrié par les Chenu, agriculteurs de l'enquête de Caroline Mazaud (Mazaud, 2010).

---

<sup>488</sup> Thèse 21 : « À mesure que la nécessité se trouve socialement rêvée, le rêve devient nécessaire. Le spectacle est le mauvais rêve de la société moderne enchaînée, qui n'exprime finalement que son désir de dormir. Le spectacle est le gardien de ce sommeil » (DEBORD, 1967).

Ces jeunes pêcheurs mettent en avant le fait qu'il ne semble pas naturel pour eux que l'effort de travail s'incarne pour le profit d'une entreprise (dans le cadre d'un travail salarié) ou d'institutions dont l'enquêté dépend (dans le cadre d'un patron-pêcheur de son propre canot, la banque qui lui prête de l'argent, l'état et l'Union Européenne qui régleme ses pratiques). Dans une certaine mesure, c'est la « culture industrielle, celle du travail et de l'entreprise » qui est également pointée du doigt, et la « condition ouvrière qu'ils identifient au "métro-boulot-dodo" » (Dubet, 2008). Dans l'enquête de Florence Weber, cette opposition entre effort de travail pour soi et effort de travail pour l'entreprise s'affirme notamment dans le regard porté sur l'arrivée d'une légitimité du « loisir » avec l'arrivée de l'âge de la retraite des ouvriers. Les réseaux et les sociabilités que l'anthropologue observe en Côte-d'Or dans les années 1980 montrent une opposition entre ce qui relèverait du « travail » et ce qui relèverait de l'inactivité, soit du fait d'une fainéantise, soit d'une incapacité pratique des enquêtés. En un sens, la notion d'avenir se confondait avec celle d'avenir professionnel et familial : pour ces derniers, il y a une « raison » à travailler, soit la nécessité de gagner de l'argent bien sûr, soit la nécessité, dans le cas de ce que Florence Weber appelle « travail à côté », d'un projet de vie associé au développement de l'espace domestique, lié à la famille (la « chaleur domestique » comme « centre d'un projet de vie »). En ce sens l'anthropologue nous montre que ces activités de bricole sont davantage un travail en négatif du travail salarié, que des moments de loisir - une activité entre goût et nécessité, au sein de laquelle l'ouvrier « se soustrait à l'usine ». Sur le terrain industriel breton, les valeurs du « travail à côté » semblent engagées dans les modes de vies principaux des nouveaux profils de pêcheurs.

**« C'est pas toujours très pro »**

Sur le terrain, j'ai rencontré beaucoup de jeunes gens ayant un profil qui pourrait correspondre aux dits « exclus du travail à côté » : célibataires pour beaucoup, précaires, à la fois très enracinés localement par l'attachement au territoire, mais aussi très mobiles. Si l'idée de « courage » est toujours associée à l'ardeur que les travailleurs de la mer mettent à la tâche, des nuances se glissent dans la nouvelle génération. Ce qui définit aujourd'hui un « bon pêcheur » n'est plus - ou plus de la même manière qu'avant - associé au fait de ne pas compter ses heures dans l'activité. En somme, si la pêche attire les jeunes, les



conditions de travail de la pêche actuelle les empêchent de se fixer dans la profession. C'est sans doute à la fois l'évolution des sensibilités vis-à-vis de ce que doit être le travail, conjugué à la transformations des définitions du foyer familial et des obligations à son sujet, qui poussent les enquêtés de la nouvelle génération du monde de la pêche à davantage opposer, dans le cadre d'une éthique personnelle, un travail raisonné qui émancipe à un travail obligatoire qui asservit. Aux raisons qui obligent à travailler, il est de plus en plus banal d'opposer un raisonnement qui pèse l'utilité pour soi et pour le monde, de ses propres activités. Il s'agit d'une vraie quête de sens.

Ce qui prouve cette évolution, c'est la très forte volonté partagée par quasiment l'unanimité des jeunes gens qui s'engagent à la pêche d'un jour « *avoir son propre canot* », que l'on pourrait comparer, toute choses égales par ailleurs, au « rêve de la microbrasserie » des jeunes Montréalais rencontrés par Cécile Van de Velde, et qui trouve une réalité dans un engagement - une politisation des vies - à travers « la solidarité, le troc, les colocations, [...] autant de moyens de créer un sentiment communautaire – et donc du sens – hors du travail. » (Van de Velde, 2017). L'effort qu'ils sont prêts à offrir au secteur de la pêche n'est pas récompensé par le cadre proposé actuellement par les institutions, qui les rêve davantage en entrepreneurs ou en main d'œuvre désincarnée. Le refus de l'endettement, et de la situation administrative qui va avec la position du patron-pêcheur armateur de son propre bateau est en décalage avec ce rêve d'indépendance et de liberté. « *Avoir son propre canot* » n'est d'ailleurs pas un projet d'entreprise au sens où il recouperait presque plutôt une réalité de plaisance, d'affranchissement du « travail officiel ». « *Tu sors en mer quand tu veux* » est opposé au « *Faut bien sortir en mer* ». Un jeune en formation insiste sur le fait qu'il « *vient d'un milieu de plaisanciers* » mais de « *bons plaisanciers* », insiste-t-il, conscient de l'opposition traditionnelle et de l'animosité réciproque qui existe entre ces deux mondes maritimes, « *quasiment des professionnels* », conclut-il. Comme si la pêche incarnait la possibilité de ne plus faire que « *travailler à côté* », d'officialiser une pratique « *à côté* » en activité professionnelle, c'est-à-dire en activité principale et unique.

Il est d'ailleurs intéressant de remarquer à quel point l'injonction à « être professionnel » s'incarne beaucoup plus dans les discours des institutionnels, ou des gros armements, qu'à des échelles plus petites, artisanales - peu importe la signification qu'on lui donne. Les institutions, par ces injonctions, pensent pallier ou prévenir la menace qui

pourtant caractérise l'irréductible irrationalité du milieu-même d'exercice de la pêche. Ainsi, je note régulièrement dans mon carnet de terrain des phrases qui sont prononcées dans le cadre de réunions ou entretiens institutionnels et qui pourraient provenir de tous les autres mondes ouvriers, du bâtiment ou de l'usine notamment, telles « *ce sont vraiment des professionnels* » ou « *ils savent ce qu'ils font* ». Je remarque au contraire, sur les ponts des bateaux, *a fortiori* quand l'échelle du navire se réduit, le fourmillement de petites phrases revendiquant le caractère aléatoire des gestes, aussi maîtrisés soient-ils, paroles ou actes, soit dépassant le cadre professionnel, soit s'y soustrayant. Reprenons ainsi la phrase citée au troisième chapitre de cette étude, « *on est les touristes de la pêche* », mais aussi les phrases de petits pêcheurs comme des hauturiers essayant des nouvelles zones et matériels « *faut faire des tests parce que y a rien de systématique* » et « *c'est beaucoup de bidouille, la pêche* », ou bien encore les multiples « *on fait avec les moyens du bord* », « *personne regarde ?* (accompagné d'un sourire) » et « *on va essayer comme ça pour voir* » accompagnant les essais tous plus inventifs les uns que les autres de traquer, attirer et attraper le poisson. Plusieurs fois, comme une revendication, résonne à bord le « *c'est pas toujours très pro, comme tu vois* », comme si à l'épreuve de la pratique du pont, se défaisait tout le cadre des règles et des objectifs de rendements qu'a cherché à instituer le modèle productiviste<sup>489</sup>. Les marins expérimentent, conscients en retour que leur savoir est à l'image du milieu qu'ils parcourent, aléatoire, intraçable, et souvent brutalement déroutant. L'un des derniers termes usités de la littérature journalistique et institutionnelle - toujours politique, donc - consiste à promouvoir les marins d'un statut de « sentinelles » de la mer, sortes d'avant-postes d'une humanité qui regarde l'Océan comme un gigantesque et homogène lait sur le feu, ne sachant raisonner qu'en termes guerriers les relations écologiques, et les explorations, les affectations réciproques d'écologies mouvantes où il n'y a pas d'efficacité empiriques aux statuts, puisque tout change tout le temps.

Le « but commun » (Dubet, 2008) a sans doute laissé la place à des projets individuels, dont il serait néanmoins injuste de penser qu'ils ne s'incarnent pas dans d'autres solidarités que la conscience de classe ouvrière. Plutôt qu'un second travail, motivé par des raisons qui s'apparentent à des nécessités, j'ai observé une volonté de

<sup>489</sup> Notons également les expressions complices censées maquiller l'illégalité de plusieurs pratiques à bord : « *on ne fait pas, car on n'a pas le droit* », répondant à mes questions curieuses sur les ponts des bateaux : « - *Vous prenez les homards quand vous en attrapez ? - Non on n'a pas le droit de les prendre* (il me fait un clin d'œil) ».

s'affranchir des contraintes de rendement, et de dépendances aux hiérarchies. Dans ce contexte, que l'on « travaille » ou pas « à côté » du travail principal, les activités de bricole sont tout sauf entachées d'une impression de déchéance, d'exclusion ou de misère. Ces dernières sont d'ailleurs réservées au regard que l'on porte, chez les jeunes, à la génération du dessus, l'« entre-deux générationnel », les « plus de quarante ans » (Renahy, 2005), ces quarantennaires et cinquantennaires souvent perçus comme prisonniers d'un travail usant, productiviste sans paraître productif (Thibault, 2013<sup>490</sup> ; Burckel, 2017<sup>491</sup> ; Dubet, 2008<sup>492</sup> ; Renahy, 2006<sup>493</sup>), destructeur pour nombre d'entre eux. Ainsi, nous verrons dans la troisième partie que la plupart des jeunes rencontrés sur le terrain déplorent le caractère profondément anti-écologique du modèle officiel, et aspirent à inventer des modèles alternatifs de travail et de vie.

### ***Trouver l'adrénaline hors des « rythmes cons »***

« *La pêche t'es pas libre, t'es enfermé* », me répète Alexis sur le quai du Guilvinec, devant les hauturiers sur lesquels il a embarqué. Plus haut, je citais Sylvain, en reconversion au lycée maritime qui déclarait « *Mais la pêche, faut avoir envie, c'est un métier chiant, fatigant, c'est un milieu hostile* ». « *Hostile* » est un terme qui revient régulièrement pour évoquer les situations à bord de navires. Un autre jeune me confie en entretien : « *c'est un milieu hostile, le froid, le bruit, l'humidité. Beaucoup plus que l'usine. T'es confiné, tu peux pas sortir. On rentre pas à la maison.* » Mais ces éléments intrinsèques à la vie de pêcheurs ne sont pointés du doigt qu'en parallèle de la critique de l'industrie capitaliste. C'est cette dernière qui « enferme » le pêcheur dans un milieu « hostile », dans une usine « pire que l'usine ». Débarrassé des contraintes du productivisme, la pêche paraît beaucoup plus attractive aux jeunes matelots. Romaric, vingt quatre ans, originaire de Quimper, me confie par exemple, lors d'un entretien que nous enregistrons après quelques mois de pêche :

<sup>490</sup> « Deux générations aux trajectoires et aux aspirations différentes : des anciens porteurs d'une certaine culture ouvrière [...] et de jeunes ouvriers désouvriérisés qui refusent d'en hériter » (THIBAUT, 2013).

<sup>491</sup> « Pour les jeunes, les formes de sacrifice physique dans le travail sont devenues largement obsolètes [...] Ainsi, Hassan s'exposait au mépris des vieux en affirmant le souci de sa santé, signe de son rejet des travaux "durs". » (BURCKEL, 2017)

<sup>492</sup> « Les ouvriers ne sont plus capables de leur donner une image positive (de la condition ouvrière) par le travail et par la lutte c'est-à-dire par la conscience de classe ouvrière » (DUBET, 2008).

<sup>493</sup> « La violence symbolique de l'appartenance à l'usine ressentie via la soumission aveugle d'un père à la hiérarchie » (RENAHY, 2006) ; « Les vieux, ils se font manipuler » (RENAHY, 2005)

« — Après la pêche... y a cinquante ans, t'étais mauvais à l'école, t'allais à la ferme ou t'allais à... être marin-pêcheur. Les ravages qu'il y a eu. Plutôt que de réfléchir à leurs enfants... Ils étaient là pour ramasser du blé. Parce que ça rapportait. Ils auraient travaillé trois mois dans l'année, ils vivaient tout le reste de l'année très bien, t'inquiète. Mais même ici, à la langoustine, ils gagneraient bien en faisant moins. L'appât du gain ! Pour pas en profiter... L'argent est un moyen, c'est pas le but de la vie. Mon but dans la vie c'est pas d'avoir du pognon, c'est d'en faire, pour faire d'autres choses à côté. Je vis pas pour courir après l'argent et rien faire à côté quoi. Et franchement tu gagnes ta croûte en tant que patron, si tu gères bien. Si j'suis patron, si j'peux profiter de mes week-ends, je le fais sans hésiter. Les enfants grandissent trop vite. Si c'est pour être à soixante ans, là, à pas pouvoir bouger parce qu'on est cassé de partout... ou toutes les maladies qui traînent, là, passer à la casserole. Mais y a de la place pour tous les types de pêche, hein. »

Romarc renvoie cette opinion générale à une simple opinion personnelle, un choix individuel. Si, lui, devient un jour patron, il décidera de ne pas se tuer à la tâche. Mais il conclut sans jugement sur le monde de la pêche de manière générale. « Y a de la place pour tous les types de pêche ». Pour Romarc, comme pour beaucoup de jeunes pêcheurs, le principe du passé « tant qu'il y a à pêcher, il faut pêcher » est désuet. Pour des raisons écologiques, mais aussi et surtout pour des raisons physiques, parce qu'il demande à travailler sans retenue, sur des rythmes industriels qui ne sont plus en phase avec les manières d'envisager les existences aujourd'hui. Il demande aussi à accepter une fatigue inacceptable. « Des rythmes industriels, ouais. Des rythmes juste cons en fait. » tranche Marco<sup>494</sup>, un jeune de la formation, en écho au « boulot de con » ressassé par les matelots de la génération d'avant, brisés par dix ans, vingt ans de ce rythme. Ce n'est donc pas tant la mer ou le monde de la pêche « hostile » par essence qui pose problème, mais bien la manière d'envisager le métier - une seconde hostilité, celle d'un modèle professionnel en décalage avec les aspirations de la nouvelle génération de travailleurs. « Travailler » ne peut se faire pour certains « qu'à côté », ce qui n'enlève rien à la « nécessité » personnelle d'exercer. Ainsi Owen, ayant commencé la pêche dès ses quinze ans en Irlande, et ayant

<sup>494</sup> Il s'agit aussi du refus du « destin défini par le travail contraint, “super con”, des employés et des ouvriers » (DUBET, 2008, p. 400).

enchaîné les embarquements industriels avant de se lancer à la ligne en petite pêche, m'explique en quoi la pêche dépasse la simple activité professionnelle :

« — Parce que quand on est dessus c'est une sensation incroyable, quoi. Ouais. [...] c'est trop kiffant. [rires] À Ouessant, avec le jour qui se lève, un phare à 40 mètres, du poisson qui remonte, pff... Ouais. Moi, si... Si demain - je joue pas à la loterie hein, mais si par inadvertance je gagnais quand même, j'irais quand même en mer demain. Je serais l'homme le plus riche du monde, j'aurais un ligneur. J'échangerais pour rien au monde. Ah c'est sûr, y a des gars ils ont besoin de ça, c'est une échappatoire.

— Même toi, deux mois sans naviguer, tu disais...

— Au bout d'un moment, faut que j'retourne. Et euh... quand j'ai travaillé pendant trois ans à terre, j'avais un bateau de plaisance, et dès qu'il faisait beau, j'allais en mer. Parce que la mer, et surtout quand on a connu la mer jeune en plus, on ne... quand tu pars en mer, tu laisses tous tes problèmes à terre, quoi. Beaucoup de gens disent ça, je... beaucoup de marins en parlent, quoi. Tes problèmes restent à terre, quoi. Une fois que tu as quitté le port tu penses que à ce que tu vas faire en mer, quoi. Tu penses plus à tous les problèmes qu'on a tous, quoi... Tous les aléas de la vie disparaissent quand on va en mer. D'où cette liberté dont certains parlent, même si on n'est pas libres en mer, faut pas croire [...] on est contraint par une législation compliquée, on fait pas ce qu'on veut mais y a quand même une vraie sensation... de laisser tous ses problèmes, c'est presque thérapeutique je pense [rires]. Et je suis pas l'seul à le penser, ouais.

— Et les trois ans à Brest, tu bossais au pub ?

— J'ai vécu cinq ans à Brest, dont deux ans à la pêche. Je vivais avec ma copine à Brest mais je logeais au Conquet pendant les mortes eaux, ouais. Et après, je revenais à Brest quand on n'était pas en mer. Et après, trois ans dans les pubs irlandais, ouais. Dès que je pouvais j'étais à la pêche, ouais. Des quais de Brest, même, pêcher du tacaud, aller voir l'eau... »

On voit bien, à travers cet extrait d'entretien, en quoi l'expression d'Owen sur le manque de « liberté » rejoint celle d'Alexis. Il s'agit d'une aspiration à « laisser tous ses problèmes » à terre. Or la pêche industrielle perd tout caractère « thérapeutique ». Naviguer, pêcher doit rester, pour la nouvelle génération, une « échappatoire » au-delà d'un « travail », un moyen de chercher cette liberté, cette absence de contrainte et cette exaltation. C'est d'ailleurs peut-être cette idée qui fait autant écrire sur le caractère « à part » de ce « monde », activité pour vivre et travailler à plein temps « à côté ».

### ***A la recherche de la « perle rare »***

*« Y a des marins ils vont viser tel bateau, ils iront jamais sur tel autre »*

(Entretien avec personnel du SSM du Guilvinec)

Sur le terrain, régulièrement, des matelots me parlent d'un armement singulier, au sein duquel les places sont chères car les conditions de travail paraissent exceptionnelles. Ses chalutiers côtiers pêchent bien, les matelots auraient trois mois de vacances par an. Les matelots en parlent comme pour se convaincre que l'exception peut devenir la règle, à l'instar de Martial, matelot de 25 ans, très enthousiaste après avoir visité un navire « modèle » sur lequel un de ses amis embarque :

*« — J pense que ça va évoluer dans ce sens-là, ou alors, ou alors y aura plus rien ! [...] Ce bateau, c'est une tuerie, mais c'est une tuerie, quoi. Et en plus, les mecs sont super cools dessus. Le patron, c'est un ouf, quoi. C'est que des jeunes, le patron il a 32 j'crois. Et le bateau mais c'est un truc de ouf, quoi. Y a quatre enrôleurs, y a un écran plasma d'116 centimètres dans la cuisine, regarde j'veis t'faire voir une photo, j'ai pris une photo d'l'intérieur. Tu vas comparer au bateau large sur lequel tu viens de partir, tu te dis, les mecs font la journée avec ça, quoi. Il a fait faire la sellerie des cuisines, des banquettes, par un sellier, en cuir rouge. Non mais c'est... c'est hallucinant, quoi. Les mecs font la journée là-dessus, regarde la cuisine ! Y a rien qui traîne, hein ! T'as pas une miette par terre, t'as rien, c'est vraiment... Il a fait insonoriser le truc et tout, comme ça, les mecs, quand ils vont dans leur niche, il y a pas le bruit du moteur, t'as rien, t'entends pas le bruit du moteur. Y a douche avec l'eau chaude à volonté, il a fait faire des boules quies sur mesure pour les matelots, comme ça les mecs quand ils vont démailler machin, il s'éclatent pas les oreilles... Moi, j'ai jamais vu des boules quies... jamais ben non. »*

Martial insiste sur les conditions matérielle de vie à bord et sur la propreté des espaces communs, car il a jusqu'alors été confronté à des embarquements très difficiles. Le navire lui apparaît alors comme extrêmement luxueux. Il n'est pas le seul à comparer ses expériences aux rumeurs qui circulent, et qui évoquent des bateaux exceptionnels. Ainsi, plusieurs fois à bord de navires, des marins me racontent une anecdote sur un armateur de chalutier qui aurait fait installer un sauna à bord, ou sur cet autre patron qui s'arrêtait au large pendant la canicule de juin 2017, pour que ses matelots puissent se baigner entre les traits. Moins extravagant, on me fait part de l'histoire d'un patron, modèle, qui fait construire un nouveau chalutier en pays bigouden, et qui reporte toute exigence de confort de la part de l'équipage en effort de construction. Des exceptions réelles, parfois, qui sont, pour la très grande majorité des matelots, un rêve qui inonde le *hidden transcript* (Scott, 2013) de mon ethnographie. Nathan, un autre jeune du lycée maritime, estime avoir trouvé « *la perle rare* », c'est-à-dire avant tout un navire avec un équipage de jeunes, qu'il oppose à ses expériences d'embarquements avec de plus gros armements. Cette opposition aux « grosses boîtes » est directement associée également à l'ancienne génération, celle des bizutages et des conditions « à la dure » :

« — Ben l'ambiance, déjà. Ah ouais, quand tu vois qu'tu t'marres avec les mecs, tu sais qu'ça va bien s'passer. La pêche c'est comme ça. Quand c'est cool, c'est cool, quand c'est pas cool, ben c'est comme ça. Personne se fout sur la gueule parce que... alors qu'la [Nom d'Armement], ça a été un peu... un peu délicat. [...] Pis l'humeur du gars, si il est là pour t'pourrir... Si il a envie, et j'sais pas, voilà, ça s'est mal passé chez lui pendant qu'il était à terre... J'ai vu, certains, ils se défoulent en mer, quoi. Après, s'ils voyent que tu leur réponds pas, là c'est terminé, eux ils s'en prennent un malin plaisir à te... C'est ce qu'ils disent à peu près tous. T'façon après, ce qu'il faut c'est répondre. Tant pis. Normalement c'est ton patron, t'obéis, mais faut pas qu'il abuse non plus [rires].

— Ouais, tu m'avais dit...

— Ouais, ouais, ouais, ouais, pis t'façon c'est pour ça que j'avais refusé de ré-embarquer avec [Nom d'Armement] aussi, quoi. J'avais dit à la nana du recrutement que, moi, j'avais voulu que ce soit « une part », direct marqué sur l'contrat. Que ce soit pas

marqué... Et elle disait que : “non, on pouvait pas faire ça”. J’lui ai dit : “Ben moi j’reviendrai pas”. Mais ça se voit [Nom d’Armement], ils font que recruter tout l’temps, ils cherchent toujours du monde, surtout à Lorient, pareil. Donc j’pense c’est un peu tous les mêmes niveau ambiance et... [...] Quinze jours, c’est long avec des gens qui sont... lourds dessus. C’est... après, qu’est-ce qu’il y a d’autre... pareil, niveau ambiance, beaucoup raciste aussi, quoi. Ça, j’ai eu... des mecs cracher sur la télé, parce qu’il y a un Noir qui passait, quoi. Faut pas accepter de partir avec n’importe qui. Moi, j’ai eu tous les matins on s’éveillait, c’était salut nazi : “on dit bonjour à tonton”. Tonton, c’était Adolf Hilter... Ça va assez loin quoi. J’pensais que c’était passé cette génération, cette époque, où on était beauf comme ça. Mais non, non non, ça reste toujours. Mais le mieux avec ces gens-là, c’est de les ignorer. On peut pas les changer, c’est pas possible, ils ont un grain dans leur tête. »

Lydia Sigaud a montré que les relations hiérarchiques de « grosse boîte » favorisent l’émergence de revendications chez les ouvriers, lesquels se retrouvent face à des employés avec qui il est parfois impossible de s’arranger directement - ici « *la nana du recrutement* » - et s’engagent plus volontier dans la défense de leur intérêt vis-à-vis d’une entreprise qui existe comme « abstraction ». S’exerce alors une « dépersonnalisation des rapports de domination » (Sigaud, 1996). « *Je dois faire des fiches de postes pour évaluer la pénibilité de mes salariés alors que cette pénibilité est déjà reconnue par leur droit à la retraite à 55 ans* », déclare un armateur dans la presse locale, interrogé sur ses doléances lors de la campagne présidentielle 2017<sup>495</sup>. Derrière la critique d’un « *excès de réglementation* », il y a la défense d’un modèle entrepreneurial paternaliste, permettant justement ce contrôle sur les droits des travailleurs, exercé par un « échange » de dettes morales (ibid.). Comme si les armements industriels essayaient de conserver des cadres simples et personnalisés dans les relations de pouvoir parce qu’ils permettent également d’asseoir une exigence de travail que l’on retrouve dans le secteur « artisanal ». Certains jeunes marins mettent en avant cette réelle difficulté du modèle « artisanal », c’est-à-dire la plupart du temps d’un patron embarqué. L’embarquement sur un navire dont le patron est salarié offre selon ces marins de meilleures conditions, et un autre rapport au rendement. Le « grand patron » est loin et le jugement ou l’exigence illimitée de rendement s’exerce à distance. Malgré tout, les matelots se plaignent souvent de la

<sup>495</sup> <https://www.ouest-france.fr/elections/presidentielle/moi-electrice-patronne-soizic-dit-halte-aux-exces-de-reglementation-4878597>



déconnection du patron, qui reste dans la passerelle quand il y a de la casse sur le pont, qui ne ressent pas de la même manière la fatigue accumulée dans les corps au fil des marées, et qui «  *passe son temps à regarder la télé* », me dit Franck, un matelot qui se plaint sur le quai de ne dormir que deux heures en moyenne par jour sur un navire dont le patron passe la journée dans sa bannette à regarder la télévision. «  *C'est un vieux d'la vieille* » conclut-il. «  *Il a quel âge ?* » Je lui demande pour relancer la discussion. «  *Non, il est pas vieux en plus, enfin ça va, il est pas si vieux. Mais il est vieux dans les manières de faire à bord. Lui c'est la télé, et les matelots c'est crève toi à la tâche. Heureusement, l'ambiance entre matelots est bonne à bord* ».

Sur sa page Facebook, Nathan et ses collègues partagent des photos de leurs embarquements, et particulièrement des moments de pause dans le travail, des plaisanteries et des défis entre amis plus qu'entre collègues. Ces moments me font penser aux moments décrits par Matthew Desmond au sein du groupe de *firefighters* qu'il accompagne. Après avoir raconté différents concours de lanciers de rocher le long de falaises ou de *tomahawk* artisanaux dans des troncs, Desmond transcrit le défi lancé et relevé par un certain Donald, invité par ses collègues de travail à nager d'une rive à l'autre de l'Elk river, dans ce qui symbolise selon le sociologue « la liberté de la forêt » (Desmond, 2007, p. 74). De la même manière que ces moments constituent une manière de vivre en dehors de la grille urbaine incarnée par les « *city boys* »<sup>496</sup>, les moments de pause et de baignade au large sur des hauturiers sont autant de pieds-de-nez envoyés au modèle productiviste et laborieux, au milieu de l'immensité protectrice d'un environnement symbolisant la liberté. «  *Pour moi, ça devient plus de la pêche, c'est une entreprise, quoi. C'est... on r'tourne à l'usine un peu. On s'en fout des bonhommes, c'qu'il faut c'est l'rendement. T'façon...* », explique Nathan à propos du gros armement pour lequel il refuse d'embarquer de nouveau. Mais il n'y a pas qu'une différence de personnalisation des rapports de domination qui s'institue entre gros armements et armements traditionnels, dits « artisanaux ou familiaux ». Certes, au sein de ces derniers, « les patrons ne sont pas une abstraction » (ibid.), mais tous les navires artisans n'ont pas la même manière d'envisager le travail. La « *perle rare* » de Nathan est un navire « *de jeunes* » répète-t-il plusieurs fois. Un de ses collègues partage une photographie prise à

<sup>496</sup> «  *Whereas the city boy conforms to the etiquette of civilization—delicate, soft, mannered, clean, educated; in a word, feminine civilization—the firefighters at Elk River actively resist it.* » (DESMOND, 2007, p. 75).

bord du navire en plein été. Les matelots ont installé un bout à l'arrière du bateau pour s'amuser à se faire tracter.



A ces images de jeux et de baignades au large, dont il convient de ne pas oublier qu'elles n'effacent pas, bien sûr, une réalité de rythmes de travail très intenses, s'opposent un ethos plus traditionnel, que l'on rencontre dans la génération des marins plus anciens. Sur les bateaux où les équipages sont plus anciens, l'idée de prendre un moment au large pour se baigner apparaît comme totalement fantaisiste. J'en parle avec Kévin, un très jeune marin qui embarque sur des chalutiers côtiers et hauturiers : *« Oui et c'est pareil, ils préféreraient toujours manger de la viande à prendre une part de poisson pour se faire une bouffe. Alors, ok c'est pas comme à la côtière ou t'as du poisson plus fin, mais t'as de la lotte, c'est bon la lotte ! Et le cabillaud frais ! Tu peux te faire plaisir aussi quoi... Surtout que la bidoche qu'ils bouffent c'est dégueu, direct d'intermarché. »*. Le marin de l'ancienne génération ne se baigne pas, et mange *« de la bidoche »*. Allan, un autre jeune matelot encore, s'indigne : *« Après ce qui me choquait le plus, c'est que fallait même pas préparer un poisson, aucun des mecs qu'aimaient le poisson sur l bateau. C'est comme si t'étais boucher et que t'aimais pas la viande. Non, tu fais un boulot, t'aimes bien au moins c'que tu pêches, quoi. Y en a c'est "interdiction d'faire du poisson" ... »* Comme si la mise à distance de l'Océan qu'implique le travail industriel productiviste avait de l'effet sur les pratiques des matelots. Nous verrons dans la dernière partie de cette thèse l'évolution des

manières dont s'incarnent les corps des marins conjointement aux machines et au milieu qui les accueille jour et nuit dans des rythmes variés mais toujours soutenus de co-présence et de travail. Reste que s'incarne dans ce décalage, deux écologies laborieuses.

Nathan conclut :

*« C'est là que ça devient dur, quand y a mauvaise ambiance. Comme je t'avais dit, quand j'étais tombé sur les huit mètres de houle, ben, déjà, j'étais étonné de voir ça ; tu vois tout voler dans le bateau. On pêchait plus de nuit parce que c'était impossible, trop la merde. On pêchait quand même de jour, pour essayer de faire un peu de poisson. Mais pff. Là les mecs, ils voient que c'est dur, tout le monde se fout la paix parce que personne n'arrive à dormir déjà. Si en plus l'entente est pas bien, la petite étincelle et ça déclenche tout. Les mecs vont se prendre la tête. Ils savent qu'en plus, comme tu pêches pas, tu sais que t'as un petit salaire. D'où l'intérêt d'un bon capitaine, c'est lui qui doit après gérer l'ambiance. Et du coup, le coup des parts pas égales, je trouve ça inadmissible de la part d'un armement aussi gros que [Nom d'armement], mettre un truc comme ça, moi, j'trouve pas ça normal, ça encourage la mauvaise ambiance ».*

**« Et alors, y a pas qu'l'argent ! »**

Le productivisme implique une relation au travail qui fait dire à Max Weber que *« la spécialisation technique et la prédominance d'activités répétées et monotones (taylorisme) ne laissent guère d'autres stimulants que l'appât du gain »* (Weber, 1971). Pour le penseur, ce que recoupe « l'appât du gain » n'est pas une course effrénée vers un capital économique, mais correspond plutôt au *« risque de rester sans gagne-pain »*. Il s'agit de l'autre visage de la contrainte nécessaire à l'exécution d'un travail, la première étant la violence physique. C'est la société du « plein-chômage » étudiée par Margaret Maruani, dont le visage néolibéral est celui d'un *« moyen de pression sur les conditions de travail et d'emploi de tous ceux qui travaillent »* (Maruani, 2001). Cette autre violence censée garantir le *« zèle au travail »* (Weber, 1971) s'incarne à la pêche par la promesse de gains considérables pour des emplois ouvriers, très souvent convoqués pour évoquer ce qui semble aux institutionnels le paradoxe de la pénurie. Nous avons évoqué plus tôt le constat de Willis sur la pression financière et le manque de possibles professionnels

encourageant les jeunes des milieux populaires à envisager les emplois comme interchangeables en fonction du montant de la paye. Ces métiers sont tous « les mêmes », c'est-à-dire tous « désagréables » (Willis, 1977).

Au-delà des jeunes marins-pêcheurs et étudiants des formations du lycée maritime, les acteurs du milieu de la pêche et de l'emploi maritime parlent en effet très vite d'argent dans les entretiens et conversations. Cet argent est tout sauf de « l'argent facile »<sup>497</sup>, et incarne alors une source de prestige. L'attractivité du métier tiendrait pour une part non négligeable aux hauts salaires, un folklore légendaire des sociétés littorales, au point d'être rebattu régulièrement dans des représentations caricaturales des figures de marins « qui] *claquent tout leur salaire dans une Lotus* », « [qui] *payaient des bouteilles de champagne en boîte* » (extraits d'entretiens avec des professionnels de l'emploi en Finistère, Mission Locale, Pôle Emploi, assistants sociaux)... Par extension, le marin-pêcheur, parce qu'il est un ouvrier qui perçoit de temps en temps de hauts salaires, est vu par la société comme un pauvre inconséquent, qui ne saurait quoi faire de tout son argent, et qui dilapiderait rapidement ses salaires dans des voitures et de l'alcool - une certaine « économie de la pauvreté, de "la flambe" » (Jamouille & Roche, 2012, p. 27). « *La crise serait moins grave si le marin était plus sobre* », juge le rapport de Pelletier sur la crise des années 1930 (Vauclare, 1985<sup>498</sup>). Comme si les « *habitudes d'intempérance* » (ibid.) prises lors des années « *de prospérité* » que sont les débuts de la motorisation, avaient accentué les difficultés des pêcheurs en leur donnant le goût des excès. Les mythes des « bordées » dissolues, pleines de violence et d'ivresse, stigmatisent par ailleurs les profils de travailleurs. Le « *pêchou* » est alors le « *dernier des métiers* » (Jorion, 2012), l'incarnation d'une classe laborieuse et dangereuse, pour reprendre l'association de Chevalier, classe naturellement qu'il ne fait pas bon fréquenter, « *faex maris* » stigmatisée dès les textes antiques, médiévaux et modernes (Mollat, 1983, p. 221). « *Les difficultés de cohabitation qui existaient avec les Zonards n'étaient pas le fruit unique de leurs comportements hors-*

<sup>497</sup> Un peu à l'image de ce que Terry WILLIAMS repérait au sujet des jeunes dealers de New York : « Ils ne se font certainement pas d'illusions sur l'argent 'facile', ils savent que le travail est dur et dangereux ; 'l'argent facile' n'existe pas. (...) Même si ce travail est dur et dangereux, il est un marchepied pour survivre dans un monde plus vaste » (1989).

<sup>498</sup> Claude VAUCLARE situe la parole du rapporteur d'enquête du Sud Finistère dans le cadre de la modernisation des navires et l'industrialisation qui, pour nombre d'observateurs à l'époque (publications du révérend père Joseph LEBRET (1937), Charles TILLON...) se traduit par une paupérisation des petits pêcheurs. La concurrence accrue laisse de côté les plus petits pêcheurs, sans pour autant garantir des rendements plus importants aux navires motorisés : « *très souvent, on revient sans avoir gagné de quoi payer l'essence consommée* » (VAUCLARE, 1985, p. 98).

*normes, d'une posture marginale, mais provenaient aussi de l'image sociale qui leur était assignée, de modèles d'interactions spécifiques qui favorisaient la peur et le rejet »* (Pimor, 2014), rappelle Tristana Pimor en évoquant la labellisation des jeunes marginaux de son terrain sous le nom : « *punk à chien* ». Une assistante sociale ayant choisi la spécialité service social maritime se rappelle ses débuts et les inquiétudes de ses proches ou de ses camarades d'étude : « *Quand j'suis arrivé là, on me disait "ils sont marins de père en fils, ils sont jamais allés à Quimper, ils ont que des Mercedes"... [rires] et puis bon tout le monde me disait : [elle imite un air affolé] "ah bon, les marins vous avez pas peur ?" et les marins en ont joué aussi... »*.

Comme l'expliquait un médecin addictologue de Lorient, il existe un « double lien », qui tiraille les jeunes pêcheurs entre recherche d'aventure, et frustration de porter les stigmates d'une profession socialement peu valorisée : « *Il y a cette identité de chercheur de risque : un métier d'aventure et à la fois on a un métier qui est fixé, une identité qui est fixée : "c'est le marin-pêcheur du bas d'la rue". C'est-à-dire quelque chose qui est pas très sexy... Ça veut dire : "je vais rentrer là-dedans pour toute la vie ; à la fois je cherche un métier qui va peut-être correspondre à c'que je recherche en termes de sensation et à la fois ben, je s'rai là, ben voilà, pour toute ma vie". Et donc, là aussi, ça fait ce qu'on appelle un double lien, en psychologie, c'est-à-dire ça dit l'inverse, quoi. Ça fait l'inverse, et comment l'résoudre ? Ben là aussi, ça s'dissout bien dans les produits, toute cette dialectique qui rend fou, en fait. Ça rend fou, c'est comme "je te fais confiance mais tu n'as pas le droit de sortir". C'est ça le double lien en psychologie. Ils sont pris là-dedans. Ils peuvent le dire... [...] De même que la difficulté du métier, et la fierté. Le lien fierté - difficulté, c'est un couple infernal. »*

Dans les discours de certains jeunes pêcheurs, l'effort de valorisation de ce métier qui s'industrialise passe par le renvoi aux évolutions techniques de la traque du poisson. Dans un contexte de crise des ressources, la difficulté à pister le poisson nécessite non seulement une fine connaissance des environnements mais également une maîtrise des outils modernes. De même, les différentes évolutions dans la construction des navires et de leur propulsion implique, dans l'esprit des jeunes marins, de posséder davantage de connaissances que les anciens. Ces derniers, qui considèrent avec mépris les formations diplômantes, ont tendance à mettre en avant l'école du pont comme la seule école qui vaille. Si cet avantage de l'apprentissage sur le tas, par rapport à celui des salles de classe,

paraît opératoire dans les mentalités des jeunes générations, on retrouve régulièrement dans les paroles de ceux-ci une volonté de distinguer le métier de pêcheur d'une réputation qui les stigmatise. Ainsi, plusieurs jeunes en formation du lycée maritime insistent en entretien, après avoir rappelé que ce n'était pas le diplôme qui allait les « faire pêcheur », sur les « *jolis calculs* » qu'il y a à faire en classe parfois. Une manière de se distinguer des « *mauvais à l'école* » qui constituaient, selon Romaric, dont la parole est retranscrite plus haut, les bassins de recrutement de la ferme et la pêche auparavant. Ainsi, si les formes culturelles dans l'appréhension des structures sociales des générations du passé sont conservées - comme « *les formes de virilisme, la valorisation de l'apprentissage empirique contre la "théorie", le "goût du présent" ou le scepticisme à l'égard des diplômes (notamment les diplômes de l'enseignement général)* » (Palheta, 2012, p. 321 ; Schwartz, 2002, p. 5), il y a une certaine évolution dans les manières de s'inscrire dans le paysage de l'emploi et de la formation professionnelle, qu'Ugo Palheta perçoit comme deux « pôles d'attraction » et confronte à deux constats sociologiques : d'une part la persistance de « modes d'êtres », décrits comme « anti-école » par Paul Willis, et de l'autre le refus de la position de subalterne et de l'héritage ouvrier, dont les enjeux ont été décrits par de nombreux chercheurs de la désindustrialisation (Beaud, 1996 ; Mauger, 2006 ; Beaud & Mauger (dir.), 2017). Évidemment, ces évolutions ne sont pas sans être influencées par les politiques néolibérales faisant de l'ouvrier un « technicien » dans la fable d'un *storytelling management* (Salmon, 2008), mais elles expriment néanmoins la volonté d'échapper à la fois à la stigmatisation<sup>499</sup> et à un certain héritage populaire. Gildas, matelot du large de 20 ans, manifeste son irritation à l'évocation du mot « pêchou », dans un entretien :

« — *Je déteste quand les gens disent "Ouais, t'es pêchou". "Pêchou de quoi ?" Ils pensent que c'est un métier d'con, mais pas du tout, faut réfléchir... Faut réfléchir énormément. Faut faire très attention à c'qu'on fait. Faut être malin, qu'on soit matelot ou patron, c'est pas vrai, les mecs, c'est pas des teubés, loin d'là. C'est très dur, comme métier, oui, mais c'est aussi très technique. Et pour revenir au salaire, OK, les mecs gagnent leur vie, mais ils vont l'chercher, quoi. Donc ceux qui veulent y aller, ils ont qu'à*

<sup>499</sup> La valorisation des compétences techniques et professionnelles du pêcheur ne sont pas les seules stratégies pour éviter la stigmatisation. Inverser le stigmate peut aussi constituer une stratégie de résistance, qui marque l'importance des masculinités liées à « l'école de la rue » (LAPEYRONNIE, 2008 ; cité par JAMOULLE, 2015). Pascale JAMOULLE parle d'ailleurs de « répliques à l'épreuve de la ségrégation » pour définir certaines motivations des conduites à risque (2015).

*y aller, au large par contre y a des places, hein. Celui qui veut y aller y va, mais... c'est pas tout beau tout rose. Combien en formation n'ont pas fait ça parce que l'chalut les intéressait, mais en général ils ont fait une marée ou deux et puis c'est tout, quoi. [...] ben après, faut trouver une copine qui accepte ça, quoi. Qui accepte que tu partes. Bon après, à la pêche côtière, à la petite pêche, c'est aussi pour ça que j'avais fait ça. Tu rentres tous les soirs, t'es là tous les week-ends... Bon. Mais même à la pêche côtière, quand tu fais quatre jours, que tu fais ta semaine, t'as pas trop l'temps d'la voir. C'est vrai... Et puis c'est mal vu, comme métier. C'est un métier qu'est très mal vu. C'est les pêchous, c'est les beaux... Ou alors ils sont cons, ou alors c'est la drogue, ou alors c'est l'alcool et la violence... [...] Les Quimpérois qui habitent à vingt minutes d'ici, ils savent même pas comment ça marche, quoi. Ils disent "un pêchou, un pêchou", mais ils savent même pas comment ça s'passe. [...] Faut s'y intéresser pour pas s'dire que c'est un milieu ou y a qu'des gogoles et des... pas du tout... au contraire.*

— C'est quoi un pêchou ?

— *Ben voilà c'est quand tu vas au bar, en boîte, "tu fais quoi, ah t'es marin, ah t'es un pêchou". Un "pêchou" c'est un peu comme un "payz"<sup>500</sup>, quoi. T'as l'paysan et t'as l'pêchou, c'est l'terme péjoratif pour dire un marin, quoi. [...] C'que j'en retiens, c'est un peu une caricature, mais le pêchou il fait des dérapages l'week-end avec sa voiture, en C63 AMG et p'is en costard, quoi. Y a une réalité, mais parce qu'il a bossé toute la s'maine comme un fou et que lui, ben il a un métier qui lui rapporte un certain mode de vie. »*

Parmi la nouvelle génération, ces clichés sont parfois mal vécus, mais parfois aussi l'occasion de plaisanter entre jeunes pêcheurs, comme le montre bien un extrait d'entretien avec Kevin, matelot du large de 26 ans qui évoque un collègue à la sortie du navire :

« — *Il s'est acheté sa petite mercedes AMG, le parcours du pêcheur, quoi. Quand je l'ai vu avec sa voiture, j'me foutais de sa gueule. Il frottait ses pieds avant d'entrer dans sa voiture. Moi j'ai acheté une vieille 206 pourrie. J'me disais, "putain, quand tu dois remonter ta godaille... avec le jus d'aile de raie renversé..." Moi, je peux te dire, ça*

<sup>500</sup> On pense aux traumatismes du « sale paysan » raconté par Alexis GOURVENNEC, qui ne sont pas innocents dans la construction de la vision du monde déployée par le militant productiviste (GOURVENNEC & ELEGOET, 2004).

*m'est arrivé, pendant l'été. Ça chauffait, tu rentrais... ouh. »*

Une association permanente entre attractivité pécuniaire et rêves professionnels est alimentée par les médias locaux qui insistent sur les hauts salaires à longueur de pages. Or, comme un jeune matelot l'explique, le salaire est attractif, mais tenable uniquement sur des « *one shots* » : « *faut pas s'mentir, on vient pour l'argent, forcément. Après faut tenir, donc tu fais des one shots* ». Comme beaucoup de jeunes, il va faire des marées de temps en temps, mais n'accepterait pas une place pérenne sur un bateau, au prix de la garantie des hauts salaires en saison. Le « *one shot* » est ici l'incarnation d'une tactique « au coup par coup » (De Certeau, 1990, p. 60-61), caractéristique des classes populaires ne pouvant disposer de stratégies sur le long terme. Le haut salaire est alors un élément d'interdépendance entre industrie et main d'œuvre populaire : elle permet d'attirer une main d'œuvre qu'elle digère en *turnover* régulier, lequel lui assure une certaine constance dans les rythmes cadencés du productivisme. Pour rester dans un équipage, l'argent ne suffit pas. D'ailleurs Barthélémy, matelot d'un armement industriel détenu par un groupe de grande distribution, évoque l'injuste rapport entre temps de travail et rétribution, quand bien même les salaires paraissent élevés :

*« Ça s'passait assez bien et tout, mais j'en revenais pas que ce soit possible un métier comme ça. Bien sûr, hyper pressé d'rentre chez moi. La première nuit, j'dors pas, souvent ça me fait ça quand j'embarque, j'pense ça fait ça à beaucoup de gens, la première nuit sur un bateau, après un travail comme ça super intensif, eh ben tu dors pas mais c'est trop con parce qu'après tu t'retapes une journée de malade... Donc euh... J'étais là "mais merde, t'as six heures pour dormir", mais tu te dis "j'vais pas arriver à dormir". Après le mec qu'était sympa, là, il me disait "si c'est dur, pense à l'argent : en 15 jours, on va se faire 10 000 dollars, faut qu'on se fasse 10 000 dollars". Il était là : "pense à l'argent". Eh ben c'est exactement c'que j'ai fait et 18 heures par jour, j'comptais, dans un sens, dans l'autre, c'que ça faisait au salaire horaire j'me disais que c'était bien en-dessous du salaire horaire, mais en même temps, j'me disais, j'pensais à ce que j'allais m'acheter... [rires] c'est le genre de trucs que tu peux faire quoi, 18 heures par jour, faire des calculs... qui ne servent à rien, dans un sens, dans l'autre. Et le genre de choses qu'on peut faire [rires] ou alors s'imaginer qu'on est un samouraï, et qu'on va*



*arriver au geste parfait comme ça, 1, 2, 3, comme ça, voilà le genre de choses qu'on peut faire. »*

Voilà une expression de la frustration lasse et dénuée d'exaltation des « eaux glacées du calcul égoïste » (Marx, 1848) de l'anéantissement des « nombreuses libertés » par le règne de « la liberté du commerce ». Compter dans sa tête, comme pour chasser la rêverie ou l'affect, ou « *s'imaginer qu'on est un samourai* », résulte d'une certaine auto-accélération défensive (Dejours, 2004 ; De Gasparo & Dessors, 2009). Il s'agit de « neutraliser toute pensée qui ne serait pas strictement vectorisée par la production » (ibid.). Mais Barthélémy dénonce ce mode de travail, autant sur le plan social qu'environnemental : « *Ouais, y a plein d'trucs qui m'font chier quoi. Y a plein d'trucs qui m'plaisent pas à la bolinche, quoi. On jette des tonnes de poissons. On pêche des tonnes et on casse les prix... mais sans réfléchir, parce que "faut pêcher" c'est à celui qui... La palme elle revient à celui qui pêche le plus. Enfin y a une palme, y'a une... concurrence y a un machin. »*

Alexis, un autre jeune matelot avec qui j'évoque les conditions salariales particulières de la pêche exprime cette frustration, et cette opposition à une tradition de « rubans bleus » :

*« Parce que dans c'boulot y a aussi tu sais, j'pense que ça fait partie du jeu, c'est la réputation. C'est, ben, tu vois, les mecs, ils sont prêts à tout, ils sont prêts à avoir des allumettes pour tenir leurs yeux juste pour dire j'ai pêché plus quoi. Plus, plus, plus, plus, plus, plus, plus ! C'est une réalité, c'est comme ça. [...] Qu'est ce tu veux ? T'en as c'est toujours plus, toujours plus, toujours plus. Ils se tuent à la tâche, pour quoi ? Pour gagner plus ? Et alors y a pas qu'l'argent hein... [...] Marin, c'est un style de vie. Mais faut pas en faire trop non plus. Pour rien. Faire du zèle pour dire que... Oh ça va ! Y a un moment, faut savoir profiter d'la vie aussi, quoi. »*

### ***Équipages - des groupes d'hommes « à des endroits où d'autres ne vont pas ».***

L'entraide et la camaraderie restent bien présentes à bord, même si l'esprit d'équipage est fatigué par un système professionnel et salarial cherchant à produire des

« tâcherons »<sup>501</sup>. Quand je quitte le groupe d'étudiants en formation, juste avant la période de stage, les blagues fusent sur l'état dans lequel je vais les retrouver après les premiers embarquements. L'humour et l'anecdote se répondent dans un brouhaha qui montre l'état d'anxiété des étudiants avant d'embarquer au sein d'un équipage. « — *Tu passeras voir si on est encore vivants* » me lance par exemple en riant un jeune. « — *Tommy, lui c'est sûr il va se faire descendre !* » répond un autre. « — *Moi, on m'a dit "ça va, ils sont cools"* », dit un jeune, comme pour se rassurer, mais il est vite charrié par un autre : « — *Ils sont cools tant que t'aimes bien te faire enculer, je crois.* ». « — *Arrête tes conneries !* » « — *T'as un bon couteau ?* ».

Il est difficile de saisir la complexité de ces rapports à une certaine violence de pont depuis l'extérieur, car l'histoire des relations d'équipage est trouble : d'un côté, l'image traditionnelle de l'apprentissage du métier, notamment pour la société globale, est celle d'une transmission par la brutalité, par le bizutage et l'humiliation viriliste, cliché véhiculé par les récits de campagnes de pêche « à la dure » des Terre-neuvas ou du « Grand métier ». De l'autre, ces clichés sont surtout associés dans les paroles des marins eux-même, et ce de manière quasi-systématique, à la montée de l'industrialisation capitaliste, et à la disparition de valeurs « non-capitalistes » d'équipages, même à bord de navires occidentaux mécanisés depuis longtemps et ayant participé à l'âge d'or de la surpêche. Ainsi, si les naturalisations culturalistes ont institué un personnage de l'« ancien » loup de mer, violent et souvent ivre, les discours des pêcheurs eux-mêmes associent ce profil à une évolution de la pêche vers un capitalisme de plus en plus présent à bord des navires, comme une victime de l'institution, à la plus haute place de l'échelle de valeur, du profit rationalisé et productiviste des ressources de la mer<sup>502</sup>.

« — *Au chalut du large aujourd'hui, tu te fais tuer direct quand t'es débutant* », insiste Nathan, dont le parcours est semé de mauvaises expériences, « *où les gars veulent*

<sup>501</sup> Le mot est repris plusieurs fois, pour marquer l'indignation, par un médecin des gens de mer en entretien. Il n'est pas sans faire écho au « *grafting* » des jeunes de milieu populaires de l'ethnographie de Paul WILLIS (1977)

<sup>502</sup> Sur le terrain de la souffrance au travail dans les abattoirs bretons, Sandro DE GASPARO et Dominique DESSORS constatent en premier lieu les stratégies d'évitement vis-à-vis d'éléments qui rendent impossible l'habitation. Cette difficulté résulte généralement dans un « accueil » froid, voire excluant, des nouveaux travailleurs. Pour les chercheurs en psychodynamique du travail, cela renforce nécessairement le *turnover* qui affecte le secteur primaire. « *Timidement, s'est donc manifesté "qu'on ne s'y fait jamais". Le sachant, tous reconnaissent qu'ils guettent sur les nouveaux arrivants l'impact de ce à quoi ils viennent se confronter, pariant plus ou moins ouvertement sur la probabilité qu'ils repartent aussitôt ou dans les prochains jours. La "qualité" de cet accueil ne serait pas sans incidence sur le pronostic d'une adaptation réussie. S'y ajouterait une formation si réduite qu'elle aurait souvent sa part dans le découragement des néophytes.* » (2009)

*pas t'apprendre le métier parce qu'ils sont déjà fatigués » :*

*« — Y en a j'ai vu... pas savoir vider un poisson, pareil hein, des jeunes, enfin des gars qui ont fait... [...] j'étais tombé avec un gars comme moi qui était nouveau, il avait fait par contre un CIN, pas un CIP. Mais, le CIN, ils apprennent rien, c'est le permis bateau. Ça me faisait bizarre de, moi, débutant, lui apprendre des choses, quoi. Parce que je voyais les autres qui s'énervaient contre lui. J'étais là : "putain ça sert à rien, un mec qui sait pas faire, tu lui montres". Tous les poissons se vident pas pareil, c'est... Enfin, voilà. [...] les ambiances, les gars sont pas là à te gueuler dessus. Bon y a quand même quelques teigneux, on m'a dit, mais dans l'ensemble... Comme le nouveau bateau, là, c'est moyenne d'âge 31 ans, y a des vraiment jeunes et quelques plus anciens. »*

Nathan, dont j'évoquais le parcours plus haut, explique qu'il s'est obstiné à enchaîner les places offertes en remplacement jusqu'à trouver le bon bateau.

*« — En r'gardant quand même le nom des bateaux, parce que je savais que y avait des bateaux où j'avais pas envie d'aller et d'autres qui m'intéressaient. T'façon, ça s'voyait ceux qu'on voulait, c'est là où les places sont chères, quoi. C'était assez dur d'trouver une place là-dessus...*

— Du coup y a une réalité dans ce manque de place ?

*— Ah ouais, moi, j'pense vraiment. Après, sinon, c'est sûr que quand j'regarde les annonces, y a beaucoup d'bateaux qui recherchent. Après, c'est pareil : selon la pêche, ça dépend d'la saison aussi. J'sais par exemple c'que j'aurais aimé faire, c'est la bolinche. Après j'sais qu'la bolinche, les mecs, ils lâchent pas leur place comme ça non plus. Surtout quand c'est en début d'saison, c'est là que les mecs vont pêcher pas mal y a que en fin d'année qu'tu peux trouver et en fin d'année, c'est là où limite, toi, tu dois payer l'bateau. [...] Au chalut pareil, moi j'ai fait des marées d'quinze jours avec 500 euros, tu fais bon... ben... Sachant qu'derrière t'as à payer ton ciré, les gants... Sur les 500, il te reste plus grand chose.*

— Parce qu'on entend régulièrement dire que y a plus de payes négatives...

*— Ouais, après la pêche ça reste toujours la pêche. Si t'as du poisson, c'est sûr que ça gagne, mais si t'en n'as pas, t'en n'as pas. Après t'as des armements qui font des*

*salaires fixes de base, bon ben ça, c'est bien. Pour moi, ça devrait être un peu partout, surtout dans les grandes boîtes. Mais nan, sinon, les p'tits bateaux, c'est si ça pêche, quoi. C'est sûr que c'est pas comme à l'usine ou dans les autres corps de métiers où t'es sûr d'avoir un salaire fixe pour la plupart. Là, tu peux avoir du mauvais salaire et des fois tu vas avoir quatre fois le salaire de certains. [...]*

— Et pourquoi le large ?

— *Après, moi, j'avais pas spécialement envie du large ou de la côte. Mais partir au large, ça m'dérange vraiment pas, quoi. Si, on m'avait prévenu de m'arranger : fallait voir si la copine acceptait aussi, parce que c'est de l'absence et, bon, pour le moment, ça passe. Donc tout va bien. Et puis là, au casier, ce qu'il y a de bien, c'est que on fait des marées de, allez, ben douze jours grand max mais derrière on va quand même avoir quatre, cinq jours à terre, donc on a quand même une p'tite vie à terre par rapport au chalut ou dans les grosses boîtes où c'est vraiment rendement, rendement, rendement. Là, le patron, il pense quand même un peu à ses hommes aussi, donc j'trouve, ça, c'est plutôt cool. »*

Nathan insiste sur l'importance d'avoir un patron qui fait attention à ses matelots, et qui ménage son équipage. Ce n'est bien évidemment pas la navigation et la pêche au large qui est un problème, mais plutôt les conditions de ce large, qui deviennent vite invivable quand elles sont associées au « rendement » des « grosses boîtes », à l'image des deux « larges » évoqués par Nathan, au casier, ou au chalut, dans un armement familial, et dans une « grosse boîte ». L'évidence qui frappe tous les jeunes matelots, c'est l'hostilité intrinsèque du métier de la mer. Être marin, *a fortiori* du large, implique un effort contre-nature, un dépassement, mais ce dépassement ne peut être effectué que s'il est accompagné d'un confort et d'un esprit d'équipage.

Avec un jeune collègue de Nathan, Allan, nous évoquons en voiture les « nouveaux Bara », c'est-à-dire les nouveaux chalutiers hauturiers d'un gros armement, qui renouvelle sa flottille en faisant des efforts considérables pour améliorer le confort de ses marins. Le confort correspond aux « perles rares » évoquées plus haut, mais Allan se rend compte que, si l'installation d'un écran plasma en cabine et la présence d'eau chaude à bord peut rendre supportable la vie à bord, ces équipements ne transforment pas le

modèle halieutique en cause dans les frustrations des jeunes marins. Nous parlons ainsi des cabines individuelles et des aménagements, mais le jeune homme au volant me confie l'insoluble équation professionnelle qui le travaille : peu importe le niveau de confort qu'on instaure à bord, le large, tel qu'il existe aujourd'hui, sera toujours inconfortable, et invivable sur le long terme pour la nouvelle génération :

« — Ouais, mais, tu vois, malgré tout, c'est... là, j'ai ressassé l'truc, j'te dis j'suis vraiment cinglé avec ce truc, j'ai fait tout l'schéma dans ma tête... T'auras beau avoir le plus de confort possible, ça reste dur. Parce qu'on n'est pas fait pour vivre sur l'eau. Y a toujours du bruit, le bateau qui bouge... T'as vu, t'as été en mer, donc t'es bien placé pour l'dire, [...] tu vois un peu comment ça bouge. Et j'pense qu'ils s'imaginent pas à quel point ça bouge... Ils pensent qu'un bateau... bon, c'est des gros bateaux, donc... ah mais, ça bouge tout l'temps, même quand il fait beau, le bateau il roule. Et ça, ça reste dur, c'est fatigant hein, les coups d'roulis, machin. [...] tu vois dans c'bateau, tu vois qu'c'est carrément ils ont un écran plat énorme, enfin c'est... c'est une tuerie. Mais ça reste dur et ça rest'ra toujours dur, on navigue plus dans les années 1970, on a un tour d'congé maintenant, on a une vie, quoi. Parce que moi, c'que j'dis là, les anciens, ils m'entendraient parler, ils rigolent, hein. "Mickey", hein. Les mecs, avant, c'était des (il siffle). Ils s'arrêtaient jamais, ils avaient jamais d'repos, jamais d'vacances. C'étaient des p'tits bateaux, en classique, tu sais. Pas d'pont couvert. les mecs, ils partaient, ça, mon patron, il me l'a dit : les mecs ils partaient pour quatorze jours avec du pain rassis, c'étaient des durs hein. Et heureusement qu'ça a changé. Mais ça rest'ra toujours dur. »

Les paroles d'Allan rappellent un extrait du film *Leviathan*, produit par le SEL de Harvard et réalisé par Lucien Castaing-Taylor et Verena Paravel. Entre deux séquences très intenses de travail sur le pont, un marin de chalutier hauturier identique à ceux des flottilles bretonnes est filmé, assis dans la cuisine, endormi devant un programme de télévision retransmis dans le vide. Pour Allan, même si des adaptations ont été faites par rapport à une ancienne époque qu'il synthétise sous le terme « années 1970 », c'est le modèle de pêche lui-même qui pose problème. Pourtant, le large exerce aussi chez lui une certaine fascination.

« Non mais, après, tu trouves ton compte au large, si tu veux partir au large. C'est quand même un truc de fou » explique dans un autre entretien François, matelot de 27 ans.

« *Si tu t'entends bien avec les gars, c'est une expérience unique.* » L'historien Michel Mollat évoque dans ses travaux les ambiguïtés qui assaillent le marin, pris entre le plaisir de la navigation et un état de veille permanent, qui n'est sans « parenté avec l'idée de pénitence » (Mollat, 1979, p. 194). Alexis, qui explique avoir été dégoûté par l'hostilité du milieu intrinsèque au large, explique lui aussi sa définition du marin : « *T'es enfermé. Allez faire quinze jours, t'as vu sur le [Nom de navire], quelle liberté ? On est enfermés c'est tout. Mais marin, c'est pas la même vie qu'un autre, c'est pas pareil. Tu vas à des endroits où d'autres ne vont pas. Quand t'es dans l'mauvais temps en mer, ben tu vois des trucs que personne ne voit, quoi.* »

C'est cela qui unit les « *mecs, avant* » évoqués par Allan, et qui au-delà du « *pain rassis* » et des conditions sans doute parmi les pires de toute l'histoire du prolétariat, disposaient d'autre chose que le confort des écrans plats et des fauteuils en cuir : ils disposaient d'un métier qui dépassait le simple objectif de rentabilité agroalimentaire, qui faisait communauté d'expérience. Allan, Alexis ou Nathan n'envisagent pas d'embarquer pour s'endormir face à une télévision qui fonctionne dans le vide, dans le vacarme, le roulis, l'épuisement et l'incapacité de regarder, du fait des rythmes, de la nuit, du bruit et du travail. Les « *mecs avant* » étaient des marins, et pas des salariés de « *grosses boîtes* ». Cette solidarité apparaît encore sur le pont aujourd'hui, dans les plaisanteries et les plaintes vis-à-vis des rythmes et du patron - le « *singe* » qui ne descend jamais de sa passerelle pour travailler le poisson et le matériel - mais aussi dans les gestes de chacun. Celui qui étripe plus vite que les autres prendra une partie de la caisse du plus lent pour que tout le monde finisse plus vite. Celui qui sait particulièrement bien manœuvrer sera davantage mis à contribution dans le gros temps pour effectuer les bons gestes lors du largage du matériel. Sur le pont, chaque geste précis mal géré peut être fatal pour soi ou pour la chaîne de matelots au travail. Lors de la remontée du chalut, un plateau peut écraser une main, une bouée peut assommer un matelot ; lors du largage des casiers, une filière peut arracher un membre, ou emporter un homme par le fond. Un hameçon ou une épissure peut se loger dans une main, un visage, un œil. Lors du quart, un bruit suspect peut signifier une croche qui peut faire couler le navire, un œil distrait peut entraîner des collisions entre unités. Le pont est glissant et bouge tout le temps dans plusieurs directions à la fois, parfois brutalement penché, soulevé, abaissé, propulsé par les creux de plusieurs

mètres. Le matériel est rapidement envoyé à plusieurs dizaines de mètres de fond, entraîné par des forces et des mécaniques puissantes. Tout le monde tombe tout le temps, et chacun dépend de l'autre.

« *C'est des sortes de tâcherons a bord ! [...] Il faut qu'ca pêche, C'est un peu du "marche ou crève"* », me disait un médecin des gens de mer évoquant l'intensité du travail physique demandé aux matelots. Un cliché prégnant du monde de la pêche est un supposé égoïsme, qui ressemble à celui relevé par Patrick Champagne sur le terrain des exploitations productivistes de Mayenne et des nouveaux paysans qui « n'ont plus le temps de s'entraider » (Champagne, 2002). Le sociologue met en avant une inquiétude nostalgique des paysans face aux transformations d'une culture paysanne d'entraide vers un isolement individualiste, conséquence d'une politique de la rentabilité ayant « forcé » les concurrences entre les exploitants - désertification, intensification des difficultés du travail, industrialisation. Sur le terrain de la pêche, on me rappelle régulièrement cette omniprésence d'une « jalousie »<sup>503</sup> coriace et gênante, en particulier entre patrons de navires, indifféremment de la taille de l'armement, et dont les marins regrettent la croissance exponentielle avec « la crise ».

Cette « jalousie » est aussi l'un des lieux communs de l'anthropologie maritime idéalisant les « mondes à parts » que seraient les sociétés littorales. Ces dernières seraient dotées d'un « individualisme légendaire » (Breton, 1981) et d'une « réticence à se regrouper dans des coopératives ou des syndicats », caractéristiques pointées du doigt, par Yvan Breton à ses débuts, comme des écrans de fumée devant les luttes de pouvoir, capitalistes et nationalistes, qui complexifient et perturbent la prise de conscience de classe des marins. Or, à défaut d'avoir été analysée autrement qu'en des termes culturalistes, la prophétie auto-réalisatrice s'étend - Yvan Breton disait que participer à cette anthropologie maritime aveugle s'apparente à jouer le jeu du capitalisme, de la même manière que les positivistes du XIX<sup>e</sup> siècle jouaient malgré eux le jeu de l'impérialisme colonial. Des chercheurs étudiant les mutations des industries agro-alimentaires dans d'autres pays du monde ont partout noté les liens entre une dégradation des conditions de travail et un accroissement de l'importance de la concurrence économique, devenant concurrence de « tous contre tous » (Ferreira, 2004<sup>504</sup>). Ces facteurs n'ont pas uniquement un effet sur les

<sup>503</sup> Le mot, cité par les paysans de l'enquête de Patrick CHAMPAGNE, est également celui qui revient le plus dans la bouche des marins le long du terrain.

<sup>504</sup> « Une société pauvre et dépendante d'un travail de type artisanal et informel se voit soumise aux pratiques et aux valeurs d'une économie de « libre marché ». Cette combinaison *sui generis* est en train

exploitants entre eux, mais également sur les ouvriers au sein des exploitations, les matelots. D'autant que la persistance d'un modèle productiviste et de structures salariales extraordinaires dans le paysage ouvrier (le salaire à la part, le salaire forfaitaire à catégories, ou encore le salaire plancher) rend le milieu hostile « professionnellement » en plus de l'être « naturellement », qu'il s'agisse de la raréfaction de la ressource perçue comme une menace au rendement de la marée en cours, ou du mauvais temps. Les conséquences malsaines du salaire à la part apparaissent alors particulièrement lorsque ce système est combiné au cadre de « grosses boîtes », où l'équipage peut décider que le « nouveau » peut être payé seulement trois quarts de part, comme me l'expliquaient plusieurs jeunes, ce qui laisse un quart de part réparti entre les autres membres des équipages dé-personnifiés de ces armements. A l'entraide se substitue la concurrence. Tout est différent sur un navire détaché des principes d'entreprise, et dont le cœur vital est plutôt l'équipage. Les rythmes sont malgré tout intenses, et les tendinites ne sont pas soignées par la bonne ambiance d'un équipage mais, pour les marins, cette dernière rend sa vraie nature au métier. Le matelot n'est dès lors plus seulement un « tâcheron » de l'industrie agroalimentaire bretonne dans son ensemble, simplement envoyé cette fois-ci sur un abattoir flottant d'un large du monde, mais un marin. L'industrialisation capitaliste de la pêche, à force de créer des ouvriers d'usine flottante, déconstruit le maritime et les marins, malgré la persistance de ces derniers à prendre le temps de l'expérience de la mer « *jamais pareille* », et de ces « *trucs que personne ne voit.* »

### ***Salaires à la part et mauvais payeurs.***

La réalité des débuts des jeunes matelots rencontrés sur le terrain m'a poussé à relativiser les supposés très hauts salaires des marins-pêcheurs. Pour Nathan comme pour beaucoup d'autres jeunes, en passer par des embarquements plus difficiles que d'autres, ne pas compter les heures, s'investir dans le travail, paraît une nécessité, après laquelle on peut soit se décourager, soit tomber finalement sur un « *bon bateau* ». Dans le portrait dressé dans la partie précédente, c'est ce qui pousse Alexis à accepter des conditions de travail aberrantes pendant presque un an, de remplacements en remplacements, dans

---

de faire disparaître les petits pêcheurs. L'idéologie maintenant dominante chez eux est celle de la concurrence – tous contre tous – et la valeur majeure est devenue l'argent. La solidarité ne se pratique pas au grand jour, l'individualisme s'est exacerbé et l'organisation collective est devenue difficile » (FERREIRA, 2004).



l'attente de trouver « *une bonne place* ». Le jeune homme avait notamment dû accepter une place payée au SMIC maritime, dans des conditions de travail extrêmes, tandis que ses collègues étaient payés à la part (soit quatre, cinq fois plus) pour le même travail, sur le même bateau, au même moment. Cette souffrance est plurielle : à la fois l'impossibilité de faire correspondre des attentes aux réalités des conditions de travail à la pêche, la précarité financière liée aux patrons mauvais payeurs, ainsi que la casse des corps, entre l'intérim en usine agro-alimentaire, et industrie d'une pêche profitant de la flexibilité des législations salariales du secteur pour imposer des rythmes impossibles. « *Je m'suis dit, "putain j'fais quoi ? J'fais que bosser, j'ai les avants-bras défoncés, et j'me r'trouve comment ?" J'ai pas droit au chômage, rien droit. Et tu vois depuis que j'ai 18 ans, j'ai jamais arrêté... ben merde, quoi. Tu réfléchis, hein. Tu t'dis "merde"* ». Sans droits sociaux, isolé et cumulant des horaires destructeurs, le jeune matelot est souvent le plus grand perdant de la crise de renouvellement dans la pêche, qui lui fait miroiter des hauts salaires rapides, mais peine à proposer mieux que la misère caractéristique des ouvriers de l'agroalimentaire breton, offrant des contrats tacites d'exploitation sans garantie de revenus. Le salaire minimum est censé prémunir les marins des revenus instables liés aux butins aléatoires. L'aberration de l'usage du SMIC maritime dans un équipage payé en parallèle à la part, dans le cas de ce jeune matelot, est l'exemple parfait de ce manque de sécurité. Il l'est d'autant plus comparé à l'exemple de Martial, 25 ans, issu des formations CIP et matelot sur des navires du large comme de la côtière en remplacements. Le jeune homme a navigué plusieurs fois sur des navires qui ne réussissaient pas à remplir les cales, la faute au mauvais temps. Aucune garantie n'y était assurée lors de ces marées « pour rien » :

« — *C'était la [Nom d'armement]. Chalutier, j'ai pas fait caseyeur, le dernier que j'ai fait pareil, la [Nom d'armement] à Lorient, euh, j'sais plus le nom du bateau. On faisait surtout le merlan et l'églefin. Et là, pareil on est tombé en tempête, pas d'pêche, rien. On a réussi à faire nos sept tonnes d'églefins en une journée, le dernier jour. Sinon on a fait plus de quinze jours de mer, tant pis, parce qu'on n'avait rien dans les cales, quoi. On n'allait pas rentrer avec rien. Et j'ai touché quoi, 680 euros pour presque vingt jours de mer ? Là, t'es "oh putain, ça pique". Tu te pètes le cul pour rien, en plus on n'arrêtait pas de déchirer les chaluts... pfffff. Tu dors pas. Ça pêche pas...*

— Vous restiez sur la même zone, c’est chelou, non ?

— *Ah non, non, on bougeait. On a fait toute la côte, Angleterre, on est allé nord de l’Irlande, on cherchait, on trouvait pas. Pour chercher de l’églefin, merlan, et un peu de lotte, quoi. Après on essayait aussi en bord de côte de trouver des encornets. Mais cette année y en n’a pas. Donc bon. Un peu merdique quoi. [...] Pareil, y a des bateaux j’ai refusé, c’est les... [Nom d’armement]. J’en ai fait un, et j’suis rentré quinze jours avec 350 euros. Et là, j’ai fait : “bon ben moi c’est la dernière fois que j’fais votre bateau, quoi”. Et ambiance merdique, tout le monde bouffe à part parce que les Blancs parlent pas avec les Noirs... Là, on m’a dit que ça avait changé quand même, mais... celui que j’ai fait.. j’ai limite payé le bateau, quoi. J’étais sur le cul, j’ai payé mes clopes, j’étais là “bon... [Rires] ben j’vais plus aller chez vous quoi !” Ils m’avaient rappelé, j’avais dit non : “j’ai d’autres bateaux derrière, non”. C’était faux, mais bon. Après, je sais que s’ils me rappellent là, vu que j’suis en dèche, j’prendrai quand même, juste parce qu’on m’a dit que ça avait changé, mais bon. Mais tous les bateaux que j’ai faits me disaient : “oh non, ne fais pas [Nom d’armement], si tu peux, ne fais pas, ça sert à rien. Ils font que de te payer des clopinettes” [...] Mais moi, ce qui me choque le plus, c’est la [Nom d’armement], c’est tout pour l’argent. La vie des marins, c’est du bétail, c’est de la marchandise. “Tu veux pas faire ça, ben tu dégages, nous on en a d’autres derrière”, ils s’en foutent, mais royalement. »*

La pression sur les rythmes de travail est légitimée en discours et en pratiques par les marins, ce qui génère une prise de risque, comme l’indiquait déjà en 2012 l’étude fournie par Véronique Daubas-Letourneux et Amélie Nicolas pour la Direction Régionale des Entreprises ou encore Patrick Chaumette dans ses travaux sur la prévention des risques. Un médecin des gens de mer partageait en entretien son soutien aux réformes du modèle salarial de la pêche : « *C’est la problématique du paiement à la part, qui on s’rend compte, est quelque chose qui... moi personnellement j’suis persuadé que beaucoup de maux de la pêche en France sont liés tout simplement au paiement à la part [...] même si la profession n’a pas du tout envie de l’entendre ; si on réduisait le paiement à la part, les gens, parfois, se mettraient pas dans des situations à avoir des accidents ou à s’user le dos ou à faire des choses comme ça. Y a pas de prise de conscience collective à présent sur la*

*prise en compte du risque : “faut qu’ça tourne, on faisait comme ça y a des années et des années, on voit pas pourquoi on ferait différemment, même si mieux c’est possible, non”. [...] Le salaire plancher-pêche, personne n’en profite, car très peu de monde le connaît. De plus, si on ne le touche pas le salaire plancher-pêche, il va falloir se retourner contre son employeur, et alors localement, ça va se savoir sur le quai très vite – ce marin-là, il réclame un salaire plancher, et donc faut pas l’embarquer. »*

En écho aux paroles d’Allan sur le caractère traditionnel de la valorisation du sacrifice dans la culture ouvrière halieutique, les médecins des gens de mer dénoncent, en entretien, un modèle global d’engagement à la pêche qui place le matelot dans une situation non seulement de concurrence entre eux, mais aussi de survie individuelle. Pour le médecin cité ci-dessus, un modèle plus encadré permettrait à la fois de réduire les risques pris à bord par les marins, et de déconstruire la domination des patrons sur les matelots. Martial évoquait les payes dérisoires obtenues après des marées épuisantes à traquer le poisson. Le salaire à la part est aussi le sujet de controverses juridiques non seulement pour des raisons de justice sociale, mais également pour des raisons environnementales : *« Le partage des bénéfices et des risques, l’économie partagée de la cueillette, n’incitent ni à la prévention des risques professionnels, ni à la préservation de la ressource halieutique. Dans une logique de productivisme, la rémunération est partagée au rendement, ce qui peut pousser à l’épuisement des ressources, humaines et halieutiques. Il est aisé de plagier des slogans modernes: “pêcher plus, pour gagner plus” »* (Chaumette 2016).

Le « slogan moderne » utilisé par Patrick Chaumette trouve tout son sens lorsqu’il est mis en parallèle de l’utilisation qu’en faisait Barthélémy plus haut : *« pêcher plus pour gagner moins. »* Quoi qu’il arrive, le modèle salarial halieutique, et notamment la rétribution à la part semble inciter à « pêcher plus ». Régulièrement, les médecins des gens de mer, des ergonomes et des chercheurs en sécurité du travail, et des organismes institutionnels fournissant des enquêtes sur la profession ont pointé du doigt le paradoxe du caractère à la fois attractif du salaire à la part, qui incarne une certaine idée de la « chasse », et de sa nocivité : *« La rémunération à la part contribue à la course à la performance, potentiellement au détriment de la santé notamment : travailler le plus longtemps possible, avec une tendance à forcer sur les limites physiologiques de la résistance à la fatigue, à l’effort... La motivation du gain maximal peut être plus forte que*

*la préservation de la santé (attitude comparable à celle du sportif vis-à-vis du dopage). Autre effet délétère : dans une équipe, lorsque des liens de solidarité sont faibles, une baisse de performance d'un membre d'équipage est une source importante de discorde, "il faut mériter sa part" », (Observatoire Régional de Santé Bretagne (ORSB), 2016). On assiste ici à la réunion du nouvel esprit du capitalisme à l'imaginaire a-historique du chasseur-cueilleur. La vulnérabilité du pêcheur serait indissociable de sa liberté, comme l'absence de sécurité de son emploi serait le principal gage d'autonomie de son activité (Boltanski & Chiapello, 2011). En renforçant le caractère individuel de la quête d'un salaire pour les marins, la rémunération à la part participe à « fétichiser leur autonomie, à mesure que croît leur dépendance face aux entrepreneurs capitalistes » (Giasson, 1981). La participation aux frais communs protège l'armateur mais pas le marin, dont la motivation est assurée par la nécessité de fournir une force de travail intense pour être payé, qui n'est rien d'autre qu'une exploitation masquée (Bidet, 1974) voire entretenue par une « idéologie de participation » (Giasson, 1981).*

La persistance de ce modèle délétère s'accompagne d'une illusion d'un régime spécial à travers le principe de l'export, un avantage d'avitaillement qui permet aux marins d'obtenir de manière défiscalisée des produits. Nous verrons dans la quatrième et dernière partie que ce système ancre encore plus dans les corps les logiques d'un travail au cœur de la vie, agençant des rythmes existentiels calés sur ceux d'une éthique capitaliste, et capturant les désirs vers des lignes de fuite toxiques, puisque la retenue de salaire qu'est « l'export\* » concerne presque exclusivement des produits qui ancrent une dépendance dans les corps : de l'alcool et des cigarettes. Des armements de pêche, notamment de bolincheurs, refusent l'évolution du salaire forfaitaire semestriel vers un salaire mensuel, du fait du caractère aléatoire de la pêche, particulièrement à cause des rythmes saisonniers. Les bolincheurs expliquent ainsi que le début de saison est particulièrement mauvais payeur, puisqu'à cette époque de l'année c'est surtout la traque des bancs et non la pêche qui remplit l'emploi du temps des marins. Impossible, selon les armements, de payer des salaires forfaitaires durant ces mois. Patrick Chaumette s'interroge alors sur un autre paradoxe de ce système, au-delà de l'écologie : « *la rémunération à la part a-t-elle permis le maintien d'activités de pêche maritime devenues non rentables, avant même la montée en prix du gazole et depuis ?* » (2016). La pêche est, si l'on calcule le rapport entre heures travaillées et salaire horaire, un monde professionnel où le respect

de la force de travail est finalement très bas. La difficulté à manier et à analyser ce que recoupe le « goût de la mer », comme le « goût du large », de la nouvelle génération tient aussi au fait qu'il peut permettre de déresponsabiliser une filière qui paye mal ses travailleurs, sous prétexte de « métier passion ».

Conclusion de la troisième partie : des jeunes entre le rêve et le drame.

***Le rêve de la voile, ou la pluriactivité comme solution de liberté.***

Barthélémy, jeune matelot sur un caseyeur d'un gros armement appartenant à la grande distribution, envisage de ne plus vivre les rythmes que l'industrie lui impose en mer. Son mode de vie est découpé entre période d'intense travail à bord de l'usine flottante, et de périodes de repos et de création sur le littoral douarneniste. Ne plus vivre que dans cette seconde configuration, tel est ce à quoi aspire désormais le jeune homme. C'est pour cela qu'il lance différentes pistes de projets, entouré à chaque fois par des solidarités qui dépassent l'emploi. Devenu un marin expérimenté, malgré ses doutes de « parisien », il aimerait patronner le prototype de bateau de pêche à la voile imaginé par un architecte naval, une océanologue et un scientifique, tous trois diplômés du capitaine 200. Barthélémy connaît l'un d'entre eux, lequel lui a proposé de se joindre au projet. Nous avons déjà retranscrit plus haut certains des projets menés au quotidien avec une barque grée dans la baie de Douarnenez, pour pêcher en dehors des cadres « professionnels ». Voici, vers la fin de l'entretien, ce qu'il nous explique du « rêve » de pêcher à la voile :

*« Y a ce rêve qu'il m'a mis dans la tête, parce que bon, c'est sérieux quand même, c'est plus qu'un rêve, mais c'est quand même un rêve. Il a passé son capitaine 200 et il a trouvé, au capitaine 200, il a rencontré deux personnes, un architecte naval et une océanographe. Et donc, tous les trois, ils ont lancé un projet, ça s'appelle "voile au travail", et donc c'est un catamaran, d'abord, c'est le plan d'un bateau, c'est un catamaran avec un gréement assez simple pour pouvoir travailler en même temps que... Voilà, parce que c'est vrai que y a que à la plaisance qu'on pense... Y a soit à la plaisance, soit ceux qui essayent de faire ça au commerce, ils sont sur des vieux gréements, ils reprennent des trucs anciens, quoi<sup>505</sup>. Donc euh... voilà, avec un gréement simplifié, et le bateau il a une grue, il peut embarquer un container, et l'idée c'est d'faire comme une espèce d'organisme. Ils savent pas trop quelle forme ça peut prendre encore, mais il veulent prêter ce bateau à des gens qui veulent l'utiliser pour travailler, pour pêcher, ouais. Mais y a plusieurs utilités possibles. En même temps, ils essayent de trouver les utilités possibles. Pour la pêche, par exemple, ils ont rencontré un cuistot*

<sup>505</sup> Différents organismes existent déjà, faisant naviguer, comme TOWT, de vieux gréements comme le Tres Hombres ou le Biche.

*japonais qui leur a dit : “ouais, le germon, y en n’a pas du germon de qualité”. Enfin, pour lui, la qualité, c’est primordial [...] y a “Bretagne Vivante”, ils s’occupent des éoliennes dans le nord de la Bretagne. Eux, par exemple, ça pourrait être de... de faire... c’est bien les éoliennes en mer, mais la maintenance c’est deux fois moins cher avec le bateau à voile. Donc voilà, y a des utilisations scientifiques, aussi. Voilà, ils s’disent que... Ça peut embarquer un container, donc ça peut être du cabotage, du fret, du charter... Enfin, selon le bateau il peut être, voilà, travaillé... fabriqué... avec différentes choses, quoi. Donc voilà. Ça, c’est l’idée de... du [Nom du navire] – de voile aux travail, le [Nom du navire], c’est le prototype et il veut que j’le patronne. Donc l’année prochaine, j’vais passer mon capitaine 200 et j’espère que ce projet va s’faire parce que c’est pas du tout sûr qu’il va se faire. Ouais, ce serait top. Ouais, la diversité de poissons qu’on pêche, ce serait bien, mais aussi, si ça pouvait être une diversité d’activités... J’crois qu’ils ont pas forcément réfléchi à ça, enfin c’est pas forcément le sens de leurs réflexions... Mais moi... On m’a parlé d’un truc, c’est un mec qui m’a pris en stop à Douarn’ qui m’a dit que son père, il avait un bateau, ils pêchaient, ils allaient jusqu’en Asie, en vendant leur poisson aux escales, et ils revenaient avec des marchandises d’Asie... Putain dans un sens tu fais de la pêche, dans un sens tu fais du fret, putain ce serait quand même génial, quoi... Donc ouais, si ça pouvait être un truc où j’faisais du fret pendant trois mois d’l’année, du transport de passagers pendant trois mois de l’année, du tourisme trois mois d’l’année et d’la pêche trois mois d’l’année, ce serait impeccable. Enfin, si, y a des chances que ce soit ça, quand même, parce que à part le thon, j’réfléchis, embarquer des casiers ça parait difficile... Enfin ouais, ce sera peut-être pas un bateau de pêche toute l’année. »*

L’idée qu’un « projet de la modernité » (Rosa, 2010) encouragerait de plus en plus les individus à s’engager à court terme dans des activités, au détriment du travail (et de la famille) dans le but de ne pas contrevenir à un désir d’autonomie a été plusieurs fois repéré comme une évolution nocive des sociétés occidentales contemporaines. Mais en prêtant attention aux modes de vie et aux visions du monde de ces entrants, on observe que c’est au contraire un refus de structures certes classiques, à l’image du travail, et non la marque d’un repli sur soi, qui s’exprime. Au contraire, l’abandon progressif des engagements à long terme dans des structures professionnelles accompagne d’abord un

constat qu'on ne peut s'y épanouir une vie durant : les aînés l'ont prouvé. D'autre part, l'abandon des cadres du travail pour l'industrie se fait au profit de solidarités nouvelles, et de projets inventifs, mais aussi de dépendances à des modèles précaires d'entrepreneuriat. L'espoir fourni aux petits pêcheurs de modèles de vente directe et de « paniers de la mer » est aussi celui de « *pêcher moins pour vivre mieux* » (Ondine Morin, marin-pêcheuse de Ouessant, discours de remise du prix France des Solutions à Poiscaille, 2018). Barthélémy, avec le projet de pêche à la voile, adapte ses idéaux à un projet d'entrepreneuriat alternatif qui ne correspond pas tout à fait encore à son idée du travail. Même si le projet s'inscrit dans un cadre capitaliste qui n'est pas productiviste, la recherche de marchés, notamment dans le cadre des réductions de coûts d'entreprises industrielles telles que les usines éoliennes, fait partie du projet. Barthélémy est enthousiasmé par l'idée de patronner ce navire original, mais il garde en tête le décalage qui peut se trouver entre ses aspirations, de voyage et de pluriactivité notamment, et celles des entrepreneurs qui dirigent le projet. Il s'agit là encore de saisir une opportunité de travailler en mer, sur des rythmes qui pourraient mieux lui convenir, tout en étant conscient que « *ça reste un rêve* » sur lequel s'adapter. L'envie de naviguer, et l'attractivité qu'exerce sur les jeunes le métier de la mer ont beau être touchées par des conditions de travail particulièrement destructrices, elles continuent de nourrir les vocations de nombre d'entre eux, lesquels s'affranchissent parfois du modèle d'auto-définition par l'activité professionnelle et qui s'arrangent de la présentification de leur situation professionnelle et sociale (Van de Velde, 2015 ; Leccardi, 2012). Ceux qui sont depuis les années 1990 les perdants du « *youth divide* » (Jones, 2002) trouvent parfois dans un « *learnfare* » précaire, et dans des contrats saisonniers, une mobilité d'« expérimentation » (Galland, 1993) plus acceptable que la sécurité d'un emploi ouvrier destructeur en CDI, qui correspondrait encore au modèle d'un pacte injuste, impliquant toute une vie durant de « perdre sa vie à essayer de la gagner » (Castel, 2001)<sup>506</sup>. Cela n'empêche pas, dans le cadre de ces vies labiles, de « payer de sa personne »

---

<sup>506</sup> On pense également à l'expression de Jacques RANCIÈRE dans l'avant-propos de *La Nuit des prolétaires*, évoquant le « travail où la vie se perd » (1981). Un patronat qui « fait vivre » la population d'une région peut aussi s'avérer la « laisser mourir » sur l'autel de la rentabilité. Elizabeth POVINELLI, reprenant les travaux d'Ali FESER auprès des anciens employés de Kodak (« "It was a family": Picturing Corporate Kinship in Eastman Kodak.» présentation au Visual and Cultural Studies Graduate Conference, Rochester, 17 avril 2015) et de FOUCAULT, explique ainsi comment l'histoire sensorielle des produits chimiques (les odeurs notamment) pénètre les affects pour réveiller parfois chez les ouvriers la nostalgie d'un temps du plein emploi, d'une classe ouvrière soudée, de liens ténus entre capital, production et consommation, d'un travail qui n'est pas seulement synonyme de dette et de précarité. Elle écrit alors « *Sure, it has become clear by now that profit always mattered more than the vitality of bodies; that Michel Foucault's understanding of biopolitics should have emphasized more the fact that making live*



le temps de quelques marées au large, de quelques marées dans le « système Concarneau », de « tourner », et ainsi, parce que l'on est en première ligne dès que l'on se retrouve à s'investir dans les cadres qu'offrent le monde de l'emploi, de « payer sa livre de chair », mais toujours en échange d'une liberté différée, c'est-à-dire dans le cadre d'une « stratégie ».

### ***Un drame qui ne doit rien au hasard***

« *Le lien fierté / difficulté, c'est un couple infernal* », disait le médecin addictologue cité plus haut en entretien, pour condamner le double lien qui s'organise autour des notions d'aventure et d'intensité des rythmes et des risques au travail. Certaines limites dans la quête de sens et de liberté des jeunes marins-pêcheurs peuvent être perçues en observant les structures qui voient naître, et se répéter, des drames en marge de ces stratégies.

Lors d'une marée au large, j'ai rencontré un matelot de carrière, Fanch, qui paraissait plus affecté par ces cadences industrielles que les autres matelots de son âge. Fanch avait commencé le métier à quatorze ans comme mousse, mais à vingt-quatre ans, il avait été contraint de débarquer pendant dix ans. Comme chaque fois qu'il rentrait de quinze jours de mer, Fanch et ses amis avaient fêté le retour à terre en discothèque, deux soirées de suite. Vers trois heures du matin, accablé par la fatigue, Fanch a quitté la discothèque en voiture avec un ami à la place passager. Après dix minutes de conduite rapide sur une route de campagne, la voiture qu'il conduit fait un écart et percute un autre véhicule venant en face, tuant sur le coup le conducteur. L'ami de Fanch, qui dormait sur la place passager lors de l'accident, meurt lui aussi lors du choc. Quand Fanch raconte l'accident dont il est responsable, le matelot a du mal à utiliser des mots qui ne renvoient pas à la fatalité : « *c'est le destin* », explique-t-il, « *ça devait arriver* ». La stigmatisation des comportements des pêcheurs contamine également la vision qu'il a de cet événement tragique, le matelot du large ayant des mots difficiles envers lui-même : « *C'est pour ça qu'il faut retourner en mer aussi sec après la prison, d'abord parce que t'as pas le choix, t'sais rien faire d'autre, et puis un psychopathe comme ça..!* ». Dans la deuxième partie j'évoquais le parcours d'Alexis, qui exprime lui aussi ce sentiment de fatalité : « *J'suis*

---

*was an ideological cover for letting die* » (2017).

*allé bosser, quoi. C'était soit ça, soit j'finissais en prison* ». Ce déterminisme est d'ailleurs parfois entretenu par des paroles virilistes, au sujet de la prison, par exemple. A plusieurs moments de la marée, Fanch évoquera l'enfermement, confrontant son expérience à celles des collègues, qui connaissent tous des histoires comparables à la sienne. Les matelots évoquent par exemple différentes prisons de Bretagne, des histoires d'évasion ou de bagarres, qui remettent l'aventure virile au centre de situations sociales dramatiques - « *Faut s'affirmer direct ! Sinon t'es mort, c'est comme en mer !* ». Ils évoquent également les conditions de vie dans ces prisons, et les confrontent aux conditions du travail en mer. Dans une plaisanterie provocante, Fanch conclut une fois une discussion à table par une comparaison du confort entre prison et navire de pêche, expliquant à ses collègues par le récit de son expérience que le rythme de travail et de vie était beaucoup plus enviable en prison que sur les chalutiers hauturiers qu'il connaît depuis l'adolescence. La plaisanterie est lourde de sens, puisque le corps de Fanch est en partie détruit par ce « destin » qu'il évoque, et qui cache en fait « l'ensemble de sa situation sociale » (Renahy, 2010, p. 26).

Nicolas Renahy commence son livre *Les gars du coin* par le récit de l'accident de la route qui tue, à la sortie d'une discothèque, Hervé, ouvrier d'une vingtaine d'années et son jeune frère Renaud. Le sociologue explique alors que « *les "nouvelles classes dangereuses" le sont peut-être, d'abord, pour elles-mêmes* » (ibid., p. 25). Cette « *capacité à se détruire* » (ibid.), ces « *mécanismes d'autodestruction* » (Grossetête, 2010<sup>507</sup>), accompagnent le rejet social exprimé par les mots employés par les hommes pour qualifier leur propre parcours. En assimilant les stigmates essentialisant leur différence sociale, les jeunes marins « annulent » leur qualité de sujet social. Ils s'approprient les mécanismes d'exclusion sociale comme autant de marqueurs d'une différence à laquelle il faudrait se résigner pour y survivre. Je citais, dans l'introduction de cette troisième partie, le cas d'un jeune marin condamné pour des faits de violence envers un gendarme, sous l'emprise de l'alcool. Ce jeune homme déclarait que le comportement, dont il ne se souvenait que de manière floue, était « *inqualifiable* », concluant : « *il n'y a plus qu'en mer que je me sens bien* » (Voir annexe - conditions de travail). L'embarquement au large, dangereux et difficile, incarne alors une terrible échappatoire, qui semble de plus en plus couper le jeune marin de « *l'anxiété du présent, l'angoisse de l'avenir ou la nostalgie du*

<sup>507</sup> « Les classes populaires, les moins intégrées socialement, ne sont pas dangereuses mais en danger lors de leurs déplacements car elles cumulent tous les facteurs sociaux associés à la mortalité routière. Dès lors, mourir sur la route apparaît, à l'issue de cet examen, comme une souffrance de classe d'autant plus évitable que l'on connaît désormais mieux les accidentés. » (Grossetête, 2010).

*passé* » (Grossetête, 2010). C'est comme si le « monde à part » de la pêche devenait la boîte noire d'une misère que la société refuse de « qualifier », tantôt ban rédempteur, tantôt espace d'auto-destruction assermenté.

Fanch est traumatisé par la responsabilité d'avoir tué son ami et un inconnu, hanté par cet accident dont il est responsable, et dont il est, lui, sorti vivant. Mais le matelot souffre aussi de douleurs chroniques au dos, aux poignets, aux genoux, toutes dûes au travail et au manque de temps à terre pour soigner le corps laborieux. Comme presque tous les matelots de son âge, il fume les quatre cartouches de son export\* avant même la moitié de la marée, et ne prend jamais le temps à terre d'aller « chez le toubib » lorsqu'il est à terre. Au-delà des blessures directement liées directement à l'activité de la pêche, Fanch souffre des dents et du ventre, abîmés par l'alcool et par la cigarette.

Matthieu Grossetête a déconstruit le principe de la « faute personnelle » du conducteur fautif d'un accident de la route, en remettant au cœur des analyses les critères sociaux (Grossetête, 2010 ; 2012 ; Comby & Grossetête, 2012)<sup>508</sup>. Le sociologue a d'abord montré que les ouvriers étaient sur-représentés parmi les victimes d'accidents de la route, quand les cadres supérieurs, et chefs d'entreprises étaient au contraire sous-représentés (Grossetête, 2010<sup>509</sup>). Pour le sociologue, « *les inégalités sociales de mortalité routière sont le produit d'autres inégalités sociales* », invisibilisées par des processus de comptage excluant les critères sociaux, ou une médiatisation qui fait que « *le fait divers masque le fait social* » (ibid.)<sup>510</sup>. En janvier 2019, un accident de la route dramatique fait la une de la presse locale finistérienne. Ce dernier implique, aux abords de la commune de Plonéour-Lanvern en Pays bigouden, un jeune marin-pêcheur de vingt-deux ans et trois amis. Vers cinq heures du matin, le jeune homme fait une sortie de route après une nuit en discothèque, provoquant la mort de deux passagers, tous deux eux aussi marins-pêcheurs,

<sup>508</sup> « Affirmer sa virilité par la vitesse ou une consommation excessive d'alcool renvoie, comme bien d'autres dispositions trop exclusivement dites « psychologiques », à des conditions sociales de possibilité. L'adoption de certaines conduites promues par l'État semble, en effet, parfois peu compatible avec « l'habitus corporel » des conducteurs les moins intégrés socialement dont le quotidien est souvent fait (pour ceux qui ont la chance d'occuper un emploi) d'abnégations relativement ordinaires : la répétitivité des séquences d'actions, une pénibilité morale et physique récurrente, une durée de travail souvent au-delà des dispositions légales, les emplois non déclarés, les accidents professionnels, l'incertitude du lendemain, les relations avec la hiérarchie souvent autoritaires et un danger quasi permanent sur les chantiers ou à l'usine » (Grossetête, 2010).

<sup>509</sup> Voir également le travail de Maryse Esterlé-Hédibel qui montre que l'expérience de la mortalité est plus banale parmi les jeunes des quartiers populaires, notamment car les situations de prises de risque au volant sont plus élevée que dans d'autres milieux sociaux (1997).

<sup>510</sup> Voir également ce que dit Benoît Coquard sur la place centrale de la voiture dans les revendications des classes populaires rurales, avec le carburant « billet de trop » ou « l'accumulation des excès de vitesse "qui fait péter les plombs" » dans un style de vie où « tout est loin » (Coquard, 2019).

et le coma du troisième jeune homme. L'article du *Télégramme* parle alors d'un « *drame qui ne doit rien au hasard* », évoquant les circonstances nocturnes de l'accident, la consommation d'alcool ou la conduite rapide et sans permis du jeune marin-pêcheur. La presse se concentre sur la faiblesse et l'indignité du jeune homme, et ne replace pas cet accident tragique dans une liste de drames qui pourrait mettre en valeur les facteurs sociaux de ces « *accidents* » et de leur caractère « *nettement plus probable, c'est-à-dire moins accidentelle ou aléatoire* » (ibid.) que chez les classes dominantes. Elle insiste alors sur la responsabilité individuelle du conducteur, d'autant que le jeune homme accumule les circonstances aggravantes, coupable d'un délit de fuite avant l'arrivée des policiers. Il risque, comme Fanch il y a quinze ans, dix ans de prison. Devant le juge, le jeune homme qualifie son comportement « *d'impardonnable* »<sup>511</sup> et « *d'inqualifiable* »<sup>512</sup>, le même terme que celui utilisé par le jeune marin violent et alcoolisé évoqué en introduction. D'autres articles de presse insistent sur le tragique d'une situation appréhendée encore une fois sur le modèle de la faute personnelle, un pathos déconnecté du social et incapable de déconstruire la surexposition de ces jeunes marins vis-à-vis de la mortalité routière, de l'ivresse ou de la violence. Le résultat est une personnalisation des rapports sociaux, et une appropriation des stigmates de la part des populations surexposées. Le drame de Plonéour-Lanvern est en effet « *un drame qui ne doit rien au hasard* », parce qu'il n'est pas seulement l'histoire d'un jeune homme qui a « *fait une terrible bêtise* », comme ce dernier l'exprime face au juge de Quimper. Il s'agit également du fruit de structures sociales, dont les conséquences continueront de marquer les classes populaires tant que les pouvoirs publics feront preuve de « *cécité sociale* » (ibid.). Quinze ans séparent l'accident de Fanch et l'accident de Plonéour-Lanvern, quinze ans marqués par une répétition tout sauf hasardeuse de drames et de « *terribles bêtises* », quinze ans durant lesquels s'accumulent les exemples d'individus mis au défi par le « *destin* » de survivre à leur auto-destruction, quinze ans d'incapacité à « *qualifier* » cet « *inqualifiable* » à répétition. Un marin de l'équipage de Fanch m'avait confié lors d'un quart : « *Crois pas qu'il est dangereux quand il fait le gros dur qui a été en prison. Il dit ça pour fermer les yeux, pour pas se foutre en l'air. [...] C'est un gentil, Fanch, il a juste pas eu de chance dans ses conneries. Je le connais depuis gamin. Ça aurait pu arriver à n'importe qui. C'est un miracle que ce*

<sup>511</sup> <https://www.letelegramme.fr/finistere/ploneour-lanvern/accident-mortel-de-ploneour-lanvern-le-jeune-conducteur-en-detention-provisoire-17-01-2019-12185058.php>

<sup>512</sup> <https://www.ouest-france.fr/bretagne/pont-labbe-29120/ploneour-lanvern-deux-morts-dans-l-accident-le-conducteur-reste-en-prison-6178969>

*soit pas arrivé à plus de gars d'ailleurs. Moi aussi... Y en a pas mal qui ont pas beaucoup de chance, avec ce métier de merde . »*

On voit donc que la quête de sens et de liberté se heurte à des structures sociales marquées par l'effondrement des possibilités qui se traduit par le décalage creusé entre aspirations et frustrations de la nouvelle génération de pêcheurs. La quatrième et dernière partie s'attachera à déconstruire les rapports de domination sociale qui s'incarnent dans les corps, et notamment à partir de ce « double lien » destructeur que les médecins spécialistes de l'addiction associent aux comportements des « chercheurs de risque ». Comment s'organisent ces rapports de pouvoir et de domination dans des corps de marins de plus en plus corps d'ouvriers ? Quel est le sens de la violence qui s'exprime dans le milieu « hostile » de la pêche ?

Annexe : Recrutement

Fig. 1 : Article du Télégramme, 23 février 2008 « Filière pêche. Des mamans africaines intéressées »

## Filière pêche. Des mamans africaines intéressées

Le week-end dernier, les représentantes d'un collectif de mamans africaines de Mantes-la-Jolie (78) étaient reçues au Guilvinec, pour découvrir les métiers de la mer pour leurs enfants.



Publié le 23 février 2008

Le Pays bigouden a accueilli une délégation d'un collectif de mamans africaines, de Mantes-la-Jolie, dans les Yvelines, venues recenser les opportunités de formation et d'embauche dans la filière pêche.

Le week-end dernier, les représentantes d'un collectif de mamans africaines de Mantes-la-Jolie (78) étaient reçues au Guilvinec, pour découvrir les métiers de la mer pour leurs enfants. Une visite qui a pu être organisée grâce à un réseau d'amitié. Tête de proue, l'association Cap et Vie, qui travaille à Mantes-la-Jolie, représentée par Bernard Michelet, et des Bigoudens sensibles aux problèmes que peut connaître cette grande ville de la banlieue ouest de Paris, notamment celui du travail ou de la formation des jeunes en échec scolaire. Une démarche qui les amène à faire des propositions. C'est ainsi que Dominique Riquier, un Penmarc'hais et Camille Gouzien, ancien patron pêcheur et administrateur du lycée maritime du Guilvinec, ont accueilli, pendant deux jours, les représentantes d'un collectif de 100 mamans africaines, à découvrir la région, les métiers de la mer.

Après la terre, la mer

Pour ces mamans, il est hors de question de laisser leurs enfants sans instruction et encore moins sans qualifications professionnelles. L'association Cap et vie avait déjà fait découvrir les métiers de la terre à ce collectif féminin. Cette fois c'est la filière mer qui était ciblée. Une visite préparée par des interventions préalables de Camille Gouzien dans les lycées et collèges de la ville de Mantes. Les mamans avaient souhaité mieux connaître le Pays bigouden où sont susceptibles de venir en apprentissage leurs enfants. À partir du 17 mars, une demi-douzaine de jeunes viendra passer une évaluation au lycée maritime du Guilvinec, ceux qui en auront les capacités seront placés sur la voie d'un bac pro.

« Nous serons contentes »

« La formation on sait faire et du boulot on en a », a exprimé Camille Gouzien. « C'est la première année que nous ouvrirons cette formation maritime à des jeunes de chez vous », annonce Bernard Michelet. Des propos qui inspireront un commentaire d'une maman, « nos enfants ont envie de travailler, maintenant si c'est ici qu'ils peuvent avoir un métier, nous serons contentes ».

## Annexe : Conditions de travail

Fig. 1 : « il n'y a plus qu'en mer que je me sens bien » Article de Ouest France, Vendredi 6 janvier 2017







Quatrième partie :

*Devenir un « bon pêcheur » :  
des définitions à l'échelle des corps ?*

**D**ans cette quatrième et dernière partie de thèse, je vais montrer que la question du corps permet de saisir *par le bas* l'évolution des écologies sociales qui s'exprime au sein de la nouvelle génération de marins-pêcheurs bretons. Il s'agit pour ces derniers de négocier avec un cadre de vie et de travail industriel, avec des présences non-humaines dans des environnements qualifiés « d'hostiles », mais aussi avec un espace de vie éloigné de la terre au sein d'équipages sans femmes. Si le cadre industriel, viriliste et capitaliste inspire une certaine écologie sociale de l'exploitation, il est important de s'attacher également aux débordements hors de ce cadre, aux relations tissées entre des corps et des environnements. La quatrième partie comporte deux chapitres : d'abord le chapitre sept s'intéresse aux corps des marins en confrontant la représentation et les gestes de ces derniers aux valeurs de virilité ouvrières. Au-delà des continuités entre collectif ouvrier et collectif de marins, il s'agit d'analyser les singularités auxquelles sont soumises les corps, notamment à travers les rythmes de travail, l'éloignement et la relation au danger. Enfin, le chapitre 8 s'attache à la construction d'un rapport à l'animal au sein des équipages. Il s'agit de déconstruire la corrélation entre l'omniprésence du danger qui caractérise l'activité du pêcheur, l'abattage systématique d'animaux à des cadences très rapides et l'expression d'une violence à bord.

L'expérience du milieu maritime nécessite une manière d'être singulière. L'Océan est écologie mouvante, contaminant tout inventaire scientifique de mutations polymorphiques et de digestions, réapparitions des gestes de l'homme vis-à-vis de l'environnement. Il fait buter le système d'archivage de Darwin<sup>513</sup>, mais il est aussi l'espace où s'exerce le plus emblématiquement la *tuché* grecque, qui réunit à la fois le « règne sans fin de la mouvance pure » (Detienne & Vernant, 1974) du *pontos*, ballottement « sans trêve de l'individu humain », à « l'art de prévoir » n'importe quelle action humaine, de se saisir du gouvernail pour mettre à exécution des choix traçant un chemin qu'efface directement des flots inconsistants derrière chaque pas du navigateur, affirmant par là même la « nécessaire complicité du pilote et de l'élément marin ». De sa polymorphie, ne pouvait que naître *mètis*, la ruse issue de l'union d'Océan et de Téthys.

Un médecin addictologue qui travaille avec des patients marins-pêcheurs

<sup>513</sup> « *No organism wholly soft can be preserved. Shells and bones will decay and disappear when left on the bottom of the sea, where sediment is not accumulating.* » (Darwin, 2003 [1872]: 288)

m'expliquait travailler presque exclusivement sur une « faille identitaire » lors des consultations. Au cours de notre entretien, ce médecin décrit régulièrement les marins comme des « *chercheurs de risque* » qui souffrent d'une certaine fixité de l'identité, d'un enfermement dans une case fermée du paysage social des communautés bretonnes. En plus de faciliter une certaine stigmatisation, cette fixité ne reflète pas la réalité de ces jeunes qui s'engagent à la pêche par goût de l'aventure, par envie d'exaltation<sup>514</sup>. Pourtant, l'identité professionnelle du marin-pêcheur, fortement qualifiante pour l'individu qui l'endosse et ancrée dans le sens commun par des clichés tenaces, ou par un récit conventionnel fourni, semble aujourd'hui s'effriter ; ou plutôt se recomposer autour de plusieurs dynamiques. Ainsi le jeune marin-pêcheur n'est plus seulement un personnage de la fresque littorale, mais peut aussi revendiquer la passion de la moto, la pratique intensive du surf, l'investissement dans la politique locale, ou dans les réseaux alternatifs et marginaux de consommation, d'habitation, de production comme principaux éléments d'autodéfinition. Reste un conflit sociétal qui se surajoute aux tensions identitaires, à travers la question écologique et la remise en question d'une tradition productiviste chez les consommateurs.

A bord des navires, j'ai rencontré des hommes, permanents de l'équipage et nouveaux matelots qui, au premier jour de la marée, font connaissance à travers le partage d'expériences. Ils parlent alors des navires sur lesquels ils ont travaillé, mais font aussi l'histoire de leurs tatouages<sup>515</sup>, un petit diable rouge sur le mollet qui accompagne un marin depuis ses onze ans, des corps de femmes, des mots précieux que sont les noms des proches, des amours, des amis disparus. Des symboles qui racontent les voyages effectués,

<sup>514</sup> Comme l'écrit Matthew DESMOND : « *Behind the jovial rancor of the firehouse meal or the polished uniform of the Marine lurk the freeze-frame memories of charred bodies, gut shots, and fallen friends. Why, then, do these individuals place themselves in harm's way, and how do their host organizations make sure they stay there ? (...) motivations for risk taking are not adequately satisfied by one-word clichés such as "heroism," "adrenaline," "masculinity," "adventure," or "character." Rather, they are buried deep beneath the surface. We must keep digging* » - « Derrière la rancune joviale du repas de la caserne des pompiers ou derrière l'uniforme raffiné du Marine se cachent des souvenirs figés de cadavres carbonisés, de boyaux à l'air et d'amis tombés au combat. Pourquoi, alors, ces personnes s'exposent-elles au danger et comment les institutions qui les accueillent veillent-elles à ce qu'elles y restent ? (...) les expressions clichées telles que "héroïsme", "adrénaline", "masculinité", "aventure" ou "réputation" ne sont pas à la hauteur pour décrire les motivations de la prise de risques. Ils sont plutôt enfouis sous la surface. Nous devons continuer à creuser. » (2007)

<sup>515</sup> « Corps-carnets », « Ecriture de soi » de celui qui « ne maîtrise pas l'écriture » (Artières, 2004, p.8), les tatouages sont popularisés en Europe à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à travers les récits de marins. Ceux qui reviennent du Pacifique font parfois même carrière de leurs aventures inscrites à même la peau au sein de cirques ou spectacles, et c'est le capitaine Cook qui invente le mot « *tattoo* » à partir d'un terme tahitien (voir les travaux de Jérôme Pierrat, Eric Guillon, Sébastien Galliot, ou encore de Matt Lodder).

des ancres et des motifs marins. Des mots dans des langues qu'on ne connaît pas mais qu'on a entendue « là-bas ». Des animaux puissants, et des « délires personnels ». Ce sont des hommes qui valorisent la force physique, mais surtout l'indépendance et le « savoir-tout-faire », l'aventure et le fait d'avoir vécu, parfois ironiquement depuis l'enfermement d'une marée qui ressemble à l'usine. Le « bon pêcheur » est un mythe qui fascine au-delà du secteur de la pêche. Il y aurait des pêcheurs dont non seulement les compétences seraient plus intenses que les autres, mais dont cette « *tuché* », cet « autre chose » (Geistdoerfer, 1977) serait si ineffable qu'il dépasserait l'entendement des terriens. Ainsi au milieu des années 1980, certains soumettent l'idée que ce ne sont pas les bateaux qui doivent être mis hors d'usage pour préserver la ressource, mais « les pêcheurs les plus efficaces »<sup>516</sup> (Hilborn, 1985). C'est ce qui fait dire à Gísli Pálsson et Paul Durrenberger que cette emphase peut s'avérer idéologique et que les ethnographes ont parfois tendance à être impressionnés par les « talents » de leurs informateurs masculins, incarnations d'un « *homo ludens* » viriliste et noble, miroirs flatteurs et narcissiques de leur propre soif d'aventure supposée être étanchée par la pratique du terrain<sup>517</sup>. De fait, le corps des marins-pêcheurs reflète les valeurs d'un modèle productiviste et genré, dont les mutations peuvent intégrer des rapports aux risques différemment valorisés, tenant tantôt d'une sociabilité « bras de fer », c'est-à-dire de manifestations de force physique, tantôt de l'explicitation d'une maîtrise de la sécurité, d'une résilience aux éléments, d'un soin apporté aux « produits », ou d'une maîtrise de la modernité technique par exemple (Schepens, 2007, p. 87-89 ; Desmond, 2007, p. 264), dont les appropriations populaires ne sont pas les mêmes que pour le reste de la société (Evers, 2014).

« Prétendre au titre de bon pêcheur » (Biget, 2009, p. 224), serait aussi la capacité à affirmer une certaine résilience aux conditions du métier, endurance en négatif de la ruse de la *mètis*, comme la passivité désarmée du navigateur face aux humeurs de Poséidon complémente l'habileté à improviser le bon geste dans les vagues sous l'inspiration d'Athéna marine. Nous avons déjà, dans la partie précédente, montré que cette idée menait à des situations d'exploitation, durant lesquelles « l'engueulade » du patron était

<sup>516</sup> « *The most successful fishermen* »

<sup>517</sup> « *Modern ethnographers, it seems, tend to be impressed by the skills of their male informants. Such a bias is not a recent phenomenon (Pálsson, 1989b). During earlier centuries, the leisure classes of Europe were often fascinated with the pursuit of mobile prey as a particularly manly activity. Fishing and hunting were popular games for noblemen, tests of "sportsmanship." Therefore, the Western explorer, who usually placed himself at the top of the evolutionary ladder, could easily identify with the most "savage" fisherman as a fellow homo ludens.* » (PÁLSSON & DURRENBERGER, 1990)

naturalisée.

Si notre enquête auprès de la nouvelle génération montre que ces naturalisations ont toujours du poids sur les ponts des navires du fait d'un cadre idéologique fortement ancré dans les principes d'une culture professionnelle, la conscience des excès d'un patronat, ou d'un système capitaliste plus intéressé par les rendements que par les expériences de traques et d'équipages, sont non seulement repérées par les jeunes marins, mais condamnées, et refusées par ces derniers. Le détour par la notion de *métis* trouve écho dans l'aspect d'abord sensoriel du métier de la pêche, activité d'attention et d'adaptation. Sa mécanisation, les transformations progressives du décor du pont vers l'usine, transforment cette posture d'attention en exploitation. Les gestes constituant l'identité de métier (Zarca, 1988) sont différents, les compétences professionnelles sont nouvelles, les sociabilités masculines sont touchées par la nécessité de se placer vis-à-vis des enjeux associés à ces transformations.

La pollution, la souffrance animale, le rapport au travail sont au cœur des réflexions des marins, habitants d'un anthropOcéan<sup>518</sup> au sein duquel l'exploitation des environnements est nécessairement conjointe d'une exploitation des individus, et vice versa. Les liens entre destruction des milieux sociaux locaux et les dégradations environnementales ont été prouvés de manière concrète, notamment par l'analyse des liens entre évasion fiscale et industrie de la pêche ou de la déforestation (Galaz et al., 2018). Différents travaux, inspirés par l'écoféminisme et par les *cultural studies*, ont prouvé que des inégalités environnementales, calquées sur les rapports de classe, s'exerçaient dans les mondes du travail. Le secteur agroalimentaire en Bretagne en est un laboratoire particulièrement parlant, que l'on s'intéresse aux inégalités sociales dans l'exposition aux risques ou à la pollution, ou aux inégalités d'accès aux richesses produites par l'exploitation des ressources.

A cette violence des relations entre procès de travail et environnement, répondent différentes écologies politiques, qui ont toutes un rapport labile avec la notion de conscience de classe. L'importance de lutter pour sa liberté, dont la troisième partie de cette étude vient de présenter quelques enjeux, s'inscrit dans le paysage d'une nouvelle génération soucieuse des relations qu'elle engage avec les environnements, indignée par la pollution, engagée pour la qualité à la fois des conditions de travail, mais aussi de la

---

<sup>518</sup> Voir « AnthropOcean », numéro spécial de la revue *Social Science Information*, vol. 57, Automne 2018.

relation au poisson pêché, quand bien même l'intérêt pour l'utilisation de techniques de pêche et d'abattage particulières trouverait écho dans les dernières mutations du « capitalisme bleu vert » (Helmreich, 2007, p.107). Devenir pêcheur, pour la nouvelle génération, c'est d'abord apprendre à habiter un environnement, et non apprendre à l'exploiter, que ce soit en des termes de durabilité ou de productivisme. Devenir un « bon pêcheur » relève alors plus d'une représentation intime que communautaire au sens large, quand bien même ces qualités se retrouvent valorisables sur le plan commercial, et sont donc parfois reprises et galvaudées en éléments de communication dans le cadre des échanges avec la société globale terrienne. Cette dernière, en imposant ses catégories de pensée, sécuritaires, consommatrices, etc. distribue le capital symbolique et lisse des réalités complexes de relations humanimales, et de formes de présences dans ces marges mouvantes.

## Chapitre VII

### Des corps de marins et des corps d'ouvriers

---

**L**es corps des marins, parfois corps d'ouvriers de l'industrie de la pêche, sont poussés à leurs limites. Le travail de la mer a toujours été associé au danger et aux prises de risque mais l'industrialisation ajoute une difficulté de plus au quotidien du marin : l'objectif cadencé de rendement productif. L'exploitation des pêcheries est ainsi marquée par un surtravail aux rythmes fatigants permis par des structures salariales flexibles. Le productivisme n'a pas simplement mené à la surpêche, il a institué un état de tension parmi les équipages, qui doivent redoubler d'effort pour gagner leur vie, indexée sur les volumes des captures.

La structuration de la sécurité à la pêche a beaucoup évolué dans les années 1990. L'érosion des effectifs a accompagné une mutation des mentalités, accompagnée également par la mise en place de structures à terre d'aide et de prévention des risques. L'Institut Maritime de Prévention (I.M.P.), créé en 1992 autour de Marcel Andro et Patrick Dorval, fait beaucoup évoluer le secteur vers davantage de sensibilisation. En 1995, l'IMP impose de retranscrire dans le détail les accidents survenus à bord, afin de mieux les prévenir en constituant une base de données<sup>519</sup>, évolution qui sera également suivie par la mise en place en 2002 du DUP, Document Unique de Prévention, texte qui précise les obligations de l'armateur à fournir une évaluation des risques professionnels<sup>520</sup>. Enfin en 2007, les marins sont contraints de porter un VFI (vêtement à flottabilité intégrée) pendant les manœuvres. L'IMP édite également un grand nombre de documents d'information à destination des marins pour renforcer leur protection à bord<sup>521</sup>.

---

<sup>519</sup> QCATM (Questionnaire sur les Circonstances des Accidents du Travail Maritime)

<sup>520</sup> Lien vers les fiches relatives aux différents types de navires bretons : <http://cdpmem22.fr/page.php?page=122-dup-document-unique-de-prevention>

<sup>521</sup> Exemple de document concernant la protection de la tête : <https://institutmaritimedeprevention.fr/risque/mecanique/la-protection-de-la-tete-pour-les-marins-professionnels/>

Article du Marin : « La prévention se porte sur le risque de chute à la mer des marins », Loïc Fabrègues; publié le 13/12/2017 17:23 :

*« Bien que la situation s'améliore en France, les marins restent très exposés aux accidents professionnels. La première journée nationale de l'Institut maritime de prévention (IMP) en a dressé le constat. Elle a aussi été l'occasion de mettre l'accent sur la chute à la mer.*

*L'année 2016 n'a pas inversé la tendance. Quel que soit le secteur d'activité maritime, les accidents professionnels sont en baisse par rapport à 2015. Ils diminuent de 13,5 % à la pêche, de 12,7 % au commerce et de 1,1 % aux cultures marines. Des statistiques qu'il convient de pondérer. "À la pêche, on reste 10 points au-dessus du secteur du BTP", a insisté Cédrik Renault, de l'IMP, lors de la journée nationale de l'institut, le 8 décembre, à Pessac (Gironde).*

*Plus préoccupante encore est la situation vis-à-vis des décès. Alors que le BTP affiche un indice de mortalité calculé sur la base de 1 000 travailleurs à 0,09, la pêche est à 0,42, les cultures marines à 0,21 et le commerce à 0,19. Onze marins ont disparu dans l'exercice de leur profession en 2016.*

*La première cause en est la chute à la mer. Alors que l'on fête les dix ans de l'obligation de porter le VFI, l'IMP en a donc fait son thème pour sa campagne de prévention. Baptisée [Préflore](#), pour prévenir, flotter, localiser, récupérer, elle se différencie des précédentes par son approche globale du danger. Au travers notamment de l'aménagement de deux caseyeurs, elle montre que la chute à la mer n'a rien d'une fatalité. »*

Mais la V.F.I. et le casque sont souvent perçus à bord comme inutiles au vu des dangers que les matelots côtoient tous les jours. Les plus anciens notamment rechignent à porter l'attirail de sécurité, qui leur semble une norme de plus à suivre dans un milieu déjà assez hostile. « *La plupart des corps qu'on retrouve, ils ont la VFI, on voit que ça marche bien, hein* », me dit un jour Dimitri, matelot du large, sur le pont d'un navire. La patron vient de descendre de la passerelle en colère, exigeant que les matelots enfilent les gilets de protection après qu'un mouvement de houle a failli faire passer l'un des hommes chargé de la manœuvre à la mer. « *Il gueule, ça quand il s'agit de descendre pour gueuler, il vient gueuler. Mais sinon on le voit pas beaucoup...* » conclut Dimitri, enfilant négligemment le gilet sans prendre le soin de le fermer avant de se baisser pour commencer à trier. A côté de nous, un matelot de 18 ans portait déjà le vêtement quand l'incident est arrivé.

Concernant la présence d'alcool à bord, la consommation a baissé avec la nouvelle génération, dont l'identité s'est construite parfois en opposition avec l'image du vieux loup de mer ivre. La drogue apparaît également sur les bateaux au début des années 1990, notamment cocaïne et héroïne. Autrement dit, les pratiques ont suivi la même évolution



que les pratiques de la société globale. La question des rythmes et du *management* a aussi surgi, même si elle reste tout à fait secondaire dans les considérations sur les conditions de travail, du fait notamment du contexte difficile que pose la pénurie, encourageant, ou légitimant, les sous-effectifs et donc de fait la fatigue des marins (Tirilly, 2005). Un médecin explique pourtant en entretien : « — *En fonction des armements, y avait parfois des problématiques qui étaient notées, problématiques addictives notamment, et on voyait que les hommes changeaient, et que les difficultés de ces armements persistaient. Donc y avait quand même la question du management, et de la pression qui se posait en filigranes. [...] parce que c'était dans des pêches ou y avait pas mal de pression, donc...* » Ces considérations, corroborées par l'étude fournie par l'Observatoire Régional Santé Bretagne en 2016 (ORSB, 2016), montrent la responsabilité des armements dans la mutation du marin-pêcheur en technicien soumis aux rythmes du productivisme. Dans ce chapitre, il s'agira de décrire, à partir de situations ethnographiques, les rapports entre l'exercice d'un métier fatigant dans un milieu dangereux et l'expression d'une virilité défensive face aux blessures des corps et des esprits. Nous nous attacherons à exposer les incarnations de ces enjeux dans les corps, pour décrire les liens qui se nouent entre vulnérabilité, traumatisme et recherche du risque.

### 7.1. « faut pas être une princesse pour aller là-dessus » - Corps, interactions, masculinités : standards et définitions.

#### **« Vrais marins » et identités flottantes**

Quand devient-on pêcheur ? A partir de combien de temps se sent-on pêcheur ? Peut-on être marin-pêcheur sans pêcher ? Il existe des nuances dans l'appropriation des mythes professionnels et des ethos qui empêchent de penser le principe d'un « vrai marin » typologisable. Cependant certains modèles, toujours professionnels, participent à la construction de cette figure imaginaire : le patron-pêcheur breton d'abord, petit à petit remplacé par le navigateur de course au large (Brulé Josso, 2012), incarnent un savoir empirique, en rupture avec l'élite de *yachtsmen* du début du siècle. Ces derniers apparaissent comme plus attachés au paraître qu'à la navigation, et leur recherche du dépassement sur un plan technique confine parfois au superflu, voire à la sophistication. Or

ces caractères sont contradictoires avec les valeurs recherchées d'indépendance et de polyvalence. Dans tous les cas, on observe une certaine forme de naturalisation de la masculinité du profil (*ibid.*), excluant les femmes des carrières comme des pratiques amateurs.

Le plaisancier est unanimement perçu comme un indésirable. Cette animosité se matérialise par le fait d'arborer constamment les bouées triangulaires de priorité, même lorsque le navire est en route et non en pêche. Ces signaux, jamais décrochés, jamais manipulés, restent toujours dans cette agencement, même lorsque le navire est à quai.



: Signaux de priorité indiquant un navire en pêche.

Plusieurs fois à bord, j'ai vu différents pêcheurs refuser une priorité à un navire de plaisance, considérant que leur route, une navigation de travailleur de la mer, était nécessairement prioritaire. Au retour de quinze jours de mer par exemple, à la fin de l'été, notre chalutier longe enfin la côte bretonne. Pour le matelot de quart, il faut redoubler de vigilance, car à la fatigue des deux semaines de travail, s'ajoute la présence plus nombreuse d'embarcations à gérer autour de nous. Alors que notre navire se retrouve en face d'un voilier, le matelot refuse de modifier son cap. Les insultes pleuvent, et ce sera finalement au voilier de manœuvrer pour éviter la collision, situation dont le matelot me confie rêver, sur le ton de la plaisanterie. Une autre fois, c'est un pêche-promenade qui sera forcé de se déporter pour éviter de se faire percuter par notre étrave. La pratique des pêcheurs de plaisance est perçue comme « anarchique » par les professionnels<sup>522</sup> car ces premiers n'ont pas une pratique aussi quotidienne, aussi immergée de la mer, mais aussi parce que les réglementations sont perçues comme plus souples envers leur pratique. « *Ils font n'importe quoi, mais on les laisse faire* », me dit le matelot de quart après avoir plaisanté sur le voilier qui présentait un risque de collision.

<sup>522</sup> « Ronan Le Né rappelle que la pêche professionnelle est très structurée et réglementée, et que les professionnels s'imposent une autodiscipline stricte. A l'inverse la pêche de plaisance est libre, et insuffisamment structurée. On ne sait pas combien de pêcheurs plaisanciers adhèrent à une association parmi tous ceux qui viennent pêcher en période estivale sur la côte. Ces pêcheurs ne sont pas forcément informés des réglementations que les associations diffusent à leurs adhérents. Il y a encore trop de captures en sous-taille selon lui. Cette situation anarchique ne peut pas perdurer. » Compte-rendu du Café de la Mer « Avenir de la pêche professionnelle en Rance - Côte d'Emeraude » 21 novembre 2013, La Marinière Saint - Cast - Le - Guildo. Ronan le Né est secrétaire du comité des pêches de St Malo, et responsable d'exploitation des ports de Saint-Malo et Cancale.



*Les marins-pêcheurs du dragueur « La Margouille » partagent sur Facebook une vidéo dans laquelle ils détachent et déplacent, en le remorquant, le navire d'un plaisancier qui s'était installé au ponton réservé aux pêcheurs. Un pêcheur filme son collègue à bord du voilier lors de l'opération.*

Si de nombreux pêcheurs, notamment en petite pêche, évoquent une filiation de « bon plaisancier » comme pour pallier un héritage familial professionnel, il faut noter que la plaisance est un concurrent direct dans le développement économique des littoraux, un secteur qui menace directement l'activité des marins-pêcheurs. Le conflit lié à cette co-présence est très marqué à Saint Malo, ou au Guilvinec, qui possède un projet de réaménagement orienté vers la plaisance. Nous discutons de ce projet avec Florian, fileyeur originaire du centre de la France, propriétaire du plus petit navire de la flottille du port du pays bigouden, et dont la pratique de la pêche vient d'un goût de plaisancier : « — Nous, en fait, depuis qu'on est tout gamin on va, toutes les vacances, en Côtes d'Armor. Y a un mobile home. Dès qu'on avait quinze jours, fffffuit, on filait avec notre

bateau de plaisance. Et Taïau, quoi ! » Mais malgré cette histoire personnelle, le projet de la mairie l'inquiète :

« — Déjà là, avec les plaisanciers qu'il y a là, c'est déjà un peu n'importe quoi. Euh c'est n'importe quoi, les mecs font n'importe quoi. Plus grand port, ça fait plus de monde. Après, oui, ça ferait peut-être de l'emploi dans la région, ça, je dis oui. Mais non, ça fout le bordel. Mais je te dis parfois, t'es en train de filer, ou de travailler, et les mecs ils viennent à côté d'toi quoi. Tu peux pas travailler. Là, dans pas longtemps, tu peux couler dans la baie, t'as un ballon tous les cinq mètres. Tu peux pas travailler. Moi, mon frère, il a explosé deux fois son hélice comme ça. Chaque fois, c'est 1500. [...] De toute façon, ils vont nous le mettre, ils vont nous le mettre. Les gros, ils vont rentrer d'dans, et puis même nous, moi je vais pas faire attention aux plaisanciers. Je vais pas m'empêcher de travailler parce que monsieur est en train de pêcher son maquereau. Je veux bien être gentil mais pas non plus me faire marcher sur les pieds. »

Il faut dire que l'activité de Florian, qui valorise tous les poissons qu'il pêche, et donc aussi des espèces moins nobles que pêchent également les amateurs, est la pratique professionnelle qui s'approche le plus de celle des plaisanciers, excepté le rythme quotidien des sorties en mer. La présence de ces acteurs de plus en plus envahissants est une menace à la liberté qui caractérise sa vocation (Renard, 1984<sup>523</sup>). Par ailleurs, certains profils hybrides induisent des relations flottantes aux identités marines. On perd le livret si on ne fait pas au moins une marée par an. Barthélemy, matelot sur les caseyeurs d'un gros armement, mais aussi naviguant sur différentes barques communautaires dans la baie de Douarnenez entre chaque contrat, a du mal à se considérer comme un « vrai » marin-pêcheur, au regard des profils de matelots ayant fait carrière à la pêche. Venant de Paris et faisant des marées selon lui « *comme ça, en dilettante* », le matelot de 26 ans m'explique dans un entretien prendre les problèmes « *à l'envers des gens qui sont... qui embarquent tout le temps, quoi.* » Cependant, il dispose désormais d'une solide expérience de la mer et de multiples types de bateaux. C'est sa présence sur les rôles d'équipage qui permet à une

<sup>523</sup> « *Ainsi la cohabitation des plaisanciers et des marins-pêcheurs est quelquefois difficile, non pas tant par la concurrence déloyale qu'exerceraient les plaisanciers que par le fait que le marin professionnel se voit supplanté dans sa connaissance de la mer, alors que lui-même devient un simple ouvrier spécialisé et qu'il perd la liberté qui faisait l'intérêt de sa « vocation ». Il serait simpliste d'attribuer les difficultés de la pêche et de la diminution des marins embarqués au fait touristique, même si certains ports artisanaux ont été progressivement asphyxiés par la plaisance, laquelle a su drainer les capitaux et les initiatives.* » (RENARD, 1984)

grosse partie de l'industrie de perdurer.

Autre situation flottante, Ronan est inscrit à la formation au Guilvinec. Avant la formation, il n'a jamais embarqué sur un navire. Il m'explique que depuis son inscription, il est considéré par de nombreuses personnes de son cercle d'amis comme le « pote marin-pêcheur ». Seulement il a seulement fait une marée ou deux et se rend compte que l'activité ne lui plaît pas tellement, aussi bien les rythmes, que le traitement des poissons, qui le dégoûte presque d'en manger. Surtout, comme de nombreux jeunes certifiés, il ne trouve pas d'embarquement à la côtière. Il envisage alors une reconversion dans l'aquaculture, après un contrat chez un ostréiculteur à l'autre bout de la Bretagne. La production d'algues l'intéresse, mais aucune entreprise n'est prêt à le recruter. Au bout d'un an de galère, il finit par déposer un CV aux Affaires Maritimes et est rappelé par un patron de pêche côtière. Il se blesse et n'embarque qu'une semaine. Après sa blessure il n'a toujours pas trouvé d'offre d'emploi dans l'aquaculture, et revient à la pêche faute d'alternative. Il embarque sur un hauturier qui part une dizaine de jours - un remplacement le temps d'une saison. L'équipage du bateau est jeune et l'ambiance est bonne. Finalement il reste un an et demi à bord, avant de partir faire un tour du monde avec l'argent accumulé. Dans l'imaginaire collectif du groupe d'amis, il n'a jamais cessé depuis l'inscription au CIN d'être le « pote marin-pêcheur ». Pour le jeune homme, cette identité très marquée était valorisante, de la même manière que les pompiers « combattants » des feux de forêt étudiés par Matthew Desmond revendiquent une identité avant tout de « *firefighter* », quand bien même ils auraient une expérience professionnelle autant, voire plus importante, dans d'autres secteurs (Desmond, 2007, p.57<sup>524</sup>). Chez Ronan cependant, cette identité a toujours été compliquée à assimiler entièrement, du fait d'une impression de ne pas être « vraiment » pêcheur, c'est-à-dire correspondant au modèle de la génération d'avant, du matelot de carrière ayant vécu toute sa vie sur le pont d'un chalutier. L'identité de marin est

<sup>524</sup> « “When you're in the off-season, like say last year when you worked at La Hacienda, and someone would say 'What do you do,' what would you say?” I ask Diego. “I'm a firefighter,” he answers. “I never said I'm a cook at La Hacienda. First I'd say, 'I'm a firefighter,' and then I'd say, 'But I'm not working there. For six months out of the year, I'm a cook.’” “So firefighting becomes your main identity?” “Yeah. Who wants to be known as a cook, unless you're fuckin' Emeril Lagasse or something?” » « “Quand on est hors saison, par exemple l'année dernière quand tu travaillais à La Hacienda, et que quelqu'un disait “qu'est-ce que tu fais dans la vie ?”, qu'est-ce que tu répondais ?” Je demandais à Diego. “Je suis un combattant du feu”, il répondait. “Je n'ai jamais dit que j'étais un cuisinier de La Hacienda. En premier, je dirais “Je suis un combattant du feu” et ensuite je dirais “Mais je travaille ici. Pendant six mois de l'année, je suis cuisinier”. “Donc combattant du feu devient ton identité principale ?” “Ouais. Qui veut être considéré comme un cuisinier, sauf si t'es putain d'Emeril Lagasse ou quelque chose du genre”. »

non seulement « flottante », et donc difficile à s'approprier pour l'individu, mais elle est aussi très marquante, voire stigmatisante, au regard de la société. Comme si on pouvait à la fois ne pas vraiment se sentir marin, tout en l'étant « pour toujours ». Sur les groupes Facebook des marins-pêcheurs français on trouve souvent des annonces pour des sweat-shirts portant des imprimés corporatistes. L'un d'entre eux est significatif :

*« On ne peut en hériter, encore moins l'acheter, je l'ai gagné avec mon sang, ma sueur et mes larmes, je possède pour toujours le titre de marin-pêcheur ».*

Je n'ai jamais vu ces vêtements revendicatifs portés par des marins-pêcheurs. J'observe que ce sont généralement des compagnes de marins qui interagissent dans la partie réservée aux commentaires, sans doute pour les offrir. Mais jamais je n'ai vu ces revendications portées par les marins eux-mêmes sur le pont, comme des étudiants portent parfois des sweat-shirts qui revendiquent, à l'américaine, une appartenance universitaire.

Loin de ces questions d'affichage identitaire, il reste important de noter que la transmission du métier passe sans doute également par la transmission d'un goût pour la mer, transmission qui trouve une grande part de sa source au cours des premiers embarquements, bien sûr, mais aussi au lycée maritime. La formation compte un certain nombre de cours d'atelier, dispensés par des marins retraités. Ainsi le matelotage ou le ramendage\* fait se réunir pendant plusieurs heures, parfois des journées entières, les jeunes hommes autour de tâches concrètes, mais surtout autour d'un modèle en la personne de l'enseignant. Ce dernier - rejoint par le patron ou le matelot qui accompagne le jeune en apprentissage ou en stage directement sur le pont - nourrit son enseignement d'anecdotes de sa propre expérience, anecdotes qui ne sont pas sans conforter une certaine masculinité virile. Les anecdotes fournissent d'ailleurs le cœur de la conversation à bord, produisant une camaraderie qu'il est impossible de retranscrire ici sans trahir le partage de ces moments, récits d'aventure enrichissant un imaginaire maritime fait de combats avec les éléments, de naufrages et d'avaries, de bagarres mortelles entre marins au large, d'animaux remarquables remontant dans des casiers de la côte, de bordées dissolues dans les bars et les maisons closes en Irlande entre deux marées hauturières, ou encore de rencontres naïves avec des prostituées d'Abidjan après une campagne au thon tropical. Autant d'éléments intégrateurs et classifiants que l'on peut comprendre non pas en « étant d'ici »,

à l'instar d'un capital d'autochtonie, mais en « faisant partie » d'une communauté, transnationale, de marins, une sorte de capital d'autochtonie maritime, ou de « capital de maritimité ». Tout comme le capital d'autochtonie, ce capital de maritimité est assimilé au gré des incertitudes que procurent le milieu professionnel qui permet son déploiement, non pas du fait des transformations du spatial, mais plutôt du fait des transformations de la relation à l'océan entretenue par la société globale dans son ensemble. « Durable », « rentable », le travailleur de la mer est aussi le « marin » dont la société a besoin et modèle les contours au fil des mutations du capitalisme. Cette représentation est toujours largement inspirée des masculinités populaires.

### *Faire avec « l'eau jaune »*

Au processus classique d'identification au métier, c'est-à-dire des incarnations à travers une fusion des gestes expressifs et des gestes techniques (Zarca, 1988), s'ajoute une certaine manière d'être au monde qui incorpore le milieu, ses rythmes, ses caractères sensoriels et ses mouvements. Sur les quais du Guilvinec, Alexis, matelot de 25 ans, exprime cette acculturation :

*« — Ouais, pis quelque part quel intérêt d'se laver, tu vas prendre ta douche mais deux heures plus tard tu vires et tu r'mets tes... pfff... c'est un autre monde. En mer, c'est plus pareil, faut réapprendre à vivre, tu vis plus pareil qu'à terre. Tu t'déplaces pas d'la même manière, tu parles pas d'la même manière, déjà, on dit plus "droite", on dit plus "gauche". Tu dis "tribord", tu dis "babord". On dit pas "tire", enfin "lève", on dit "vire". On dit pas "défais un nœud" on dit "largue le bout". Tu vois, t'es marin. C'est ça le fond du truc, tu vois tous ces bateaux, ben les mecs qui sont d'ssus, ils sont pas comme les autres, ils sont marins. Tu vois ? C'est énorme. »*

Les postures sont naturalisées, et non simplement les produits d'une fabrique culturelle de transmission, jusqu'à faire passer sous le vernis du « métier » des réalités qui sont parfois le fruit d'une expression économique d'une « condition » ouvrière maritime, plus qu'une « culture ». Ainsi pour Alexis, il faudrait « réapprendre à vivre » en mer, et notamment concernant l'absence de douche de toute façon perçue comme un luxe féminin.

Cette idée est largement partagée, à l'instar de Rémi, 25 ans, qui m'explique, au retour d'une marée au large, que la « passion » doit faire oublier le confort rudimentaire et l'absence d'hygiène de base à bord des navires. Ces conditions de vie deviennent caractéristiques d'un endurcissement viril auquel il faut s'adapter :

« — *Moi j'ai fait des bateaux où on avait droit à une douche en quinze jours. On avait même plus d'eau pour se laver les mains à la fin d'la marée, et c'était... Costaud. Ah, c'est sûr, faut pas être une princesse pour aller là-dessus. Le gel et tout, t'oublies [...] Mais ça, ça m'dérange pas. Tant pis, et pis quand t'es dedans t'façon, là c'était la langoustine au large. C'est... T'y penses pas, même si t'es crade, t'as tellement envie d'dormir, que tu vas t'allonger. C'est comme ça, tu fais ton taf et puis t'es content d'rentre chez toi, et là d'aller dans ta douche. [...] c'est ça j'ai vu, me coucher, et avoir des écailles sur l'oreiller... boah... c'est pas grave... ben faut être passionné quoi. On voit, on aime ou on n'aime pas ».*

Le goût du large rimerait nécessairement avec un certain inconfort, celui de la houle, de l'humidité et du danger. Et ce n'est pas cette hostilité-là qui pose problème aux jeunes matelots qui s'engagent aujourd'hui, mais plutôt celle des rythmes industriels aux exigences de rendement. La « vocation » de la mer peut être celle d'un métier immergé, en proie à l'hostilité naturelle, mais pas celle d'un rythme destructeur. Il ne s'agit pas d'être la victime d'un armement hostile, quitte à oublier « le droit » d'être propre selon les standards terriens, comme l'explique Steven, 23 ans, matelot du large :

« — *C'est vrai hein, parce que quand j'ai fait le [Nom de Bateau], là on avait droit à une douche en quinze jours, parce qu'on n'avait pas de cuve quoi. Un moment, on pouvait même plus se laver les mains parce qu'on n'avait plus d'eau... Enfin... Les mecs, la plupart là prenaient pas leur douche. En plus moi je savais pas, mais ils m'avaient pas dit. Moi je l'ai prise au bout de quatre jours. Les mecs me font "t'as le droit qu'à une douche". "Ah putain !" Ben après, tant pis, tu fais avec. Bon tu te cognes, t'es sale direct. Mais parfois ça fait quand même du bien. Comme celui-là, on s'était tapé trois jours et demi de huit mètres de houle, tu dors pas. J'en pouvais plus. Les mecs me disaient "oh, la gueule que t'as, t'es rincé !" En plus on faisait les langoustines, donc tu fais des traits de*



*chalut de trois heures et demi. Pfff t'as à peine fini de trier, que "hop !" un autre coup de chalut. Après j'devais faire la bouffe. Pis on faisait deux jours de suite la bouffe sur ce bateau-là. Donc pendant deux jours, ben, tu dors pas. »*

L'humidité et les rythmes répétés des traits impose de se re-salir rapidement. Les mouvements du navire rendent dangereux l'effort de prendre une douche, à cause des glissades et des chocs contre les parois. *« Je te conseille pas de prendre de douche, c'est dangereux, tu vas te cogner, et puis ça sert à rien, tu vas être sale juste après »*, m'indique un patron alors que j'installe mon sac sur la bannette d'un chalutier. Mais parfois, comme sur le navire dont parle Steven, le conseil est un ordre dicté par des conditions de vie naturalisées.

La « production » de l'eau à bord est un élément intéressant de cette double hostilité médiatique et professionnelle. D'une part il faut savoir s'adapter à l'absence de source d'eau potable sans transformation. De l'autre, il faut s'adapter aux standards d'une vie ouvrière dont les patrons, « tous pareils », n'ont pas pour priorité d'augmenter la qualité de vie :

A bord d'un navire hauturier, deux matelots discutent avec le patron. L'un des deux matelots est nouveau, et l'autre fait partie de l'équipage depuis un an environ :

Premier matelot : *« — L'eau est jaune ici aussi ? »*

Second matelot : *« — Ouais, l'eau froide. L'eau chaude, non, pas trop »*

Patron : *« — C'est les tuyaux ouais, ouais. Il a dit que les cuves sont propres mais les tuyaux bleus, là, sont pas apparemment. »*

La discussion continue sans le patron, et le premier matelot évoque le navire de sa dernière marée avant cet embarquement.

Premier matelot : *« — Nous, on avait des tuyaux gros comme un poing et ce qu'il y avait comme espace pour laisser l'eau passer à l'intérieur, c'est à peine le doigt. »*

Le second matelot grimace.

*« — Ah bah c'est sûr, quand c'est pour l'équipage, on fait pas de frais.*

*— Ben non, tous pareils ! »*

Les matelots ont conscience de ce rapport de force, à l'image de cette discussion

sur « l'eau jaune », dont la saleté paraît être la norme sur plusieurs navires, malgré le fait qu'elle soit l'eau avec laquelle les matelots sont censés pouvoir se laver. Mais la résignation prend le dessus la plupart du temps, à l'image des paroles de Rémi : « *Tant pis, et pis quand t'es dedans t'façon [...] t'y penses pas* » ou Steven : « *Ben après, tant pis, tu fais avec* ».

Il s'agit alors de « faire avec » « l'eau jaune » des armateurs négligents, comme il s'agirait de « faire avec » le caractère envahissant de l'eau de mer jusque sur les oreillers humides des marins. Cependant, là où « l'eau jaune », si on la prend comme une métaphore de l'industrie inhumaine, paraît finalement naturalisée, l'eau de mer, prise comme une métaphore de l'environnement autre-qu'humain du pêcheur, paraît être le vrai ennemi de l'industrie. Les armements productivistes qui réarment semblent avoir l'obsession terrienne de faire disparaître la mer, à la fois dans l'architecture des navires et le mode de vie des travailleurs eux-mêmes, mais également dans la mise à distance des procédés d'extraction de ces ressources vivantes destinées à être mangées. Le productivisme, et sa rhétorique guerrière, porte la marque d'un virilisme fortement inscrit dans des logiques d'oppositions entre le sauvage d'un côté, et l'homme de l'autre.

### ***Virilité défensive***

Thierry Pillon sur le terrain des masculinités ouvrières, mais aussi Maxime Prével sur le terrain de l'agriculture productiviste, ont insisté dans leurs travaux sur le principe d'une construction défensive de la virilité, socialement comme écologiquement. Le corps professionnel est préparé, rasé, différemment en fonction du bateau et du type de pêche et différents ethos virilistes sont engagés, des éléments de posture que Maxime Prével a notés auprès des agriculteurs en opposant les agriculteurs bio barbus et les productivistes rasés de près, en harmonie avec une certaine vision du paysage « sans tâches », aux « bordures bien nettes » qui reflète le principe du « propre en ordre » (Droz & Mieville-Ott, 2007, p. 78). La frontière que le matelot fixe avec la nature est parfois davantage soutenue par un rasage régulier de ses propres poils que par le rejet - vain - des matières vivantes qui contaminent les peaux - sang, tripes, écailles de poissons collées sur les bras. Le virilisme permet de désacraliser la nature et de sacraliser la machine. Dans le rapport à

cette nature, qui serait figure féminine et qu'il faut dominer grâce à la technique, se matérialise aussi la peur du hasard qu'elle implique. Dominer la nature c'est aussi ne pas avoir de poil. « *Un visage bien propre, tu vas couper tout ça* », me rappelle-t-on à bord plusieurs fois en parlant de mes cheveux et surtout de la barbe qui a poussé sur mon visage au fil des deux semaines de mer<sup>525</sup>. Pendant les quinze jours que constituent la marée d'un chalutier large, seul le patron prendra une douche, une seule. En revanche, les matelots se rasent plusieurs fois.

L'importance du collectif à bord des bateaux a été montrée par les paroles compilées au chapitre précédent, d'abord parce qu'elle permet l'incarnation d'une certaine forme de liberté qui n'est pas individuelle, étant plutôt celle de l'aventure collective, mais aussi parce que l'embarquement est rapidement perçu comme un enfermement lorsque le marin ne se lie pas avec ses collègues d'équipage, qu'il ne partage pas le goût ou les opinions. Ainsi Florian se rappelait le dégoût que lui inspirait l'ennui autour d'une console dans les niches des bolincheurs enfumées, quand son plaisir se trouvait du côté des horizons, des traques et des surprises ; De nombreux jeunes matelots expliquaient la force mentale qu'il faut développer à force d'enchaîner les embarquements où s'expriment à la fois une violence raciste et très viriliste, mais aussi la solitude paradoxale d'être confiné à la promiscuité masculine, qui débouche sur certaines situations d'agressivité entre matelots. Rémi me raconte : « — *Moi ça me fait plutôt marrer de les voir s'énerver contre moi. J' préfère parler dans ma tête me dire, "Bon, ben, voilà. J'te laisse parler". J'suis sûr que parfois le silence, ça les énerve encore plus que le répondant. De toute façon, c'est ceux qui font couler le métier* ».

La mutation du secteur est alors en tension entre, d'un côté, une industrie seule capable de réarmer des navires dans la tradition du modèle halieutique hauturier, et une jeunesse qui tourne. Nathan, après l'illusion d'avoir trouvé un embarquement qui lui convenait, m'affirme après une saison « *ne plus en pouvoir* » - « *pour moi le casier c'est un taf de malade, faut être bourrin* », m'envoie-t-il par texto alors qu'il est, un jour de novembre, en route terre. Il y a peut-être, dans les corps de certains marins-pêcheurs, cette

---

<sup>525</sup> Des réflexes que l'on retrouve dans d'autres secteurs, puisque l'organisation par exemple de l'esprit d'entreprise est un processus transversal aux mondes du travail. On peut y repérer d'autres enjeux, mais les mêmes processus de standardisation et d'individuation normalisante (couper ses cheveux pour travailler comme serveur par exemple).

idée d'une fatigue nietzschéenne<sup>526</sup> incarnant le dépassement de soi, notamment dans les embarquements au casier, où certains marins sont là « pour le sport », pour l'effort physique monumental qu'il faut en manutention, la vitesse d'exécution qu'il faut pour trancher les tendons des crustacés qui sortent en masse des profondeurs, le rythme tendu de la chaîne, qu'on ne retrouve nulle part ailleurs dans une usine à terre. Au chapitre précédent je citais un extrait d'entretien de Nathan qui parlait du refus des conditions propices à l'apparition des hernies, contrairement à ses aînés. Voici, dans le cadre de cette partie consacrée au corps, une plus importante section de l'entretien, afin de mieux saisir les contagions entre masculinités viriles et construction d'une condition de marin :

« — *Donc là j'me suis inscrit à la formation en CIP au Guilvinec, pour devenir marin et jusque là ben j'y reste, toujours marin. Bon la formation... après ce qui m'a fait bien aimer savoir si j'voulais rester c'est le stage, après le stage ça a pas été le top du top, que j'ai eu... on m'a menacé et tout...*

— Tu l'as fait sur quoi, ton stage ?

— *Chalutier du large. Enfin on faisait la semaine, mais au large. Et en gros, j'devais faire un mois d'suite, quatre semaines, de suite, et j'en ai fait que trois parce que à la fin c'était plus possible. On m'a chopé par l'col et puis... coup d'poing, c'est parti assez loin, donc là j'suis parti mais j'me suis pas arrêté à ça. Ça servait à rien comme on m'avait expliqué, y en a qui aiment bien s'amuser à ça, à dégoûter les nouveaux. Après j'suis parti sur un autre chalutier, à Saint Gué, là on a fait la dorade royale, et là par contre c'était... c'était vraiment cool. Euh... et ensuite ben j'ai fait un peu, j'ai enchaîné un peu tous les bateaux,*

— En remplacement ?

<sup>526</sup> NIETZSCHE voyait dans la fatigue une manière d'égaliser les hommes, comparant un saint et un criminel qui gravissent une montagne. Mener à l'épuisement les hommes confine à un refus des individualités, dans le cadre de fatigues qui rendraient meilleurs - des hommes capables de se fatiguer, pour produire, puisque « créer » est toujours lié à la question de « vouloir » chez NIETZSCHE : « “Vouloir” affranchit : c'est là la vraie doctrine de la volonté et de la liberté [...] Ne plus vouloir, et ne plus évaluer, et ne plus créer ! Ô que cette grande lassitude reste toujours loin de moi. » (« Sur les îles bienheureuses », dans Friedrich NIETZSCHE, *Ainsi Parlait Zarathoustra*, Traduction Albert, 1903)

— [Nom d'un gros armement 1], la langoustine sinon.. et puis voilà.

— C'était quoi le stage ?

— C'était une sous traitance de [Nom d'un gros armement 2]. T'avais l'armateur qui avait une partie du bateau. Je sais que l'armateur, il était aveugle et il lui manquait un bras. Il a explosé en nettoyant son bateau. Il a fait un mélange dans un bidon, ça lui a explosé à la gueule. Pour nettoyer son bidon à l'acide, il restait de la javel dedans et c'est partie sous pression. A bord y avait un bosco portugais, après un p'tit jeune, tout keus', grand. Lui, par contre, c'était la liche et la drogue. Après y'avait un ancien capitaine de [Nom d'un gros armement 3], passé en commission, il était passé en commission parce qu'il s'était endormi pendant son quart. Il avait plus de couilles, un cancer des testicules. J'avais fait une vieille vanne là-dessus sans savoir, j'pensais pas qu'il avait plus de couilles. [rires] Lui aussi c'était la drogue, mais il était assez sympa. Ben, de toute façon c'était tous les drogues là-dedans. Le capitaine, lui, c'était : "je dis rien je vois rien je n'entends rien", quoi. Comme ça, tout se passe bien et personne m'engueule. Ça avait l'air d'être une vraie lopette, aucun conflit. Alors qu'un capitaine c'est justement là aussi pour se faire respecter de son équipage. Si déjà, ça va pas avec le capitaine, rien ne va. Il me disait : "si j'commence à gueuler sur les mecs ils vont partir et derrière on n'a plus personne." Mais les gars, tatoués de partout, y en a un qu'était sous méthadone ou j'sais pas quoi. Quand j'suis rentré sur ce bateau-là et que j'ai vu tout ça mais j'me suis dit "mais j'vais mourir" [rires], j'étais stagiaire ! "On va jamais rentrer à terre quoi". Les mecs ils sont tous déglingués, déjà quand on est arrivé. Oh la la, les gaziers... J'dis pas, y en a qu'ont fait des conneries et qui étaient sympas. J'devais faire un mois avec eux. J'ai réussi à tenir jusqu'à trois semaines. Et puis le Portugais faisait un mois entier. "Putain le bosco il reste", que le mec sympa me dit, "casse-toi, il va te mettre cher dans la gueule, là, il est chaud, il va te faire faire toutes les merdes". Déjà, le mec m'avait fait nettoyer le pont extérieur à la brosse et à l'éponge en tempête dehors.

— Pourquoi ?

— "Pourquoi ?" C'est ça ! Pour me faire chier. Du coup, moi, j'ai pris mon

*temps, j'ai pris mon ciré et j'ai fait. "Tu veux faire ça ? j'vais faire que ça. Ça va me prendre toute la journée mais tu vas être emmerdé parce que tu vas devoir faire tout le reste". Du coup il était venu à la fin : "ouais tu vas pas assez vite". "J'vais pas assez vite mais mon gars ? T'as vu le temps qu'il fait dehors ? Ben j'veux pas finir à la baille quoi". J'avais pas eu de casque, y avait pas de VFI sur le bateau c'était grand n'importe quoi, à l'ancienne. Moi maintenant j'demande à chaque fois un casque. Parce que j'ai eu une fois une boule qui m'était tombée sur la tête. Heureusement j'avais mis le casque, c'était avec [Nom d'un gros armement 1], putain j'me suis senti, même avec le casque, j'me suis senti sonné. Alors que la boule, elle est pas lourde. Mais à la vitesse ou c'est tombé, Pam ! P'tain j'étais "who !". Heureusement qu'j'ai eu le casque quoi. Y a des bateaux que j'ai faits, les mecs sont "tant pis, j'ai des hernies mais j'suis obligé d'y aller quoi, sinon j'ai pas de salaire. J'suis là "putain..." et les mecs ils y vont, ils s'en foutent. Et du coup, c'est là que j'me dis, j'aimerais bien savoir ce qu'ils pensent dans leur tête parce que, une hernie, euh, c'est quand même costaud, à un moment ça peut te mettre bien en deux. Le mec me dit : "Ouais, moi j'en ai deux, j'mets une ceinture et puis voilà". Putain... [rires] »*

Tout comme Amine, ouvrier de l'enquête de Nicolas Thibault qui refuse de se conformer aux rythmes de l'usine que les plus anciens n'ont jamais remis en question (Thibault, 2013), tout comme Hassan, le « vieux jeune » de l'enquête de Vincent Burckel qui fait attention à ne pas se briser le corps sur l'autel de l'identité viriliste ouvrière, tout comme José, le fils d'ouvrier portugais qui a « attrapé la haine », Nathan, matelot du large de 25 ans, « refuse » certains embarquements jugés trop exigeants sur le plan physique et mental, et ralentit le rythme pour éviter à son corps les destructions qu'il voit sur les corps de ses aînés.

Mettre « *une ceinture et puis voilà* », ne pas être « *une princesse* », « *une lopette* » ; lier à une tradition ouvrière maritime le virilisme toxique de ces interactions professionnelles qui jalonnent le devenir marin du jeune homme, ou les échanges « musclés » entre marins-pêcheurs et plaisanciers, ne ferait que renforcer le stigmate sans le déconstruire. L'impression de violence qui se dégage de l'expérience de Nathan est intimement liée à la nécessité pour le marin-pêcheur, de composer avec une double

hostilité, et d'exister dans le milieu naturel - professionnel, sur un mode défensif qui lui permet de se préserver des blessures, des pollutions, des traumatismes, des pertes d'identités et des métamorphoses.

Cette virilité n'est pas que défensive, même si elle constitue un bouclier efficace contre les mouvements de houle, les remous, les allures intenses du navire et du secteur professionnel. Le marin-pêcheur est souvent en première ligne de l'anthropocène, ses mains d'argile au service de l'industrie néolibérale.

### ***Classes polluées ?***

Nous retrouvons la question de la revendication de la liberté à travers une certaine masculinité populaire, viriliste et dont la rhétorique est celle d'une guerre<sup>527</sup> contre les éléments, résultat de la combinaison des effets de deux discours : le récit industriel d'appropriation de ressources qui les emploie, et la difficile appropriation des récits écologiques dominants ou « écologisme des riches » (Comby, 2015). L'incarnation extrême de ces masculinités populaires stigmatisées en « classes polluées » par la morale écologique de bonne conscience est celle décrite par Anand Pandian (Pandian, 2018), à propos du *coal rolling* pratiqué par des « amoureux du diesel » américains, déchargeant des nuages de fumée noire sur les « propriétaires de *prius* », pratiques à mi-chemin entre un conservatisme politique marqué et la revendication d'une illégalité, d'une ingouvernabilité, d'une « *outlaw culture* »<sup>528</sup> frustrée par l'équation inversement proportionnelle qui se joue entre les effets et les discours en matière de pollution dans le cadre des logiques de classe.

À ces pratiques et discours s'ajoute également la frustration d'être associés à des « destructeurs » et des « pollués », alors que leur expérience concrète, ou leur éducation,

<sup>527</sup> Dans la sociologie de l'homme de mer de Charles-Polydore FORGET : « il respire les combats » (1832).

<sup>528</sup> « *Many of the show trucks on display at the Iowa Truckers Jamboree celebrate the American flag and the Armed Forces on the one hand, but a kind of outlaw or renegade culture on the other. The rise of this outlaw culture in American trucking coincided with the emergence of new regulations on maximum speed and fuel efficiency in the 1970s. In the face of such developments, love of diesel and its signature black fumes emerged as an assertion of individual sovereignty and freedom.* » « Beaucoup des camions en exposition au Iowa Truckers Jamboree célèbrent le drapeau américain et le drapeau des Forces Armées dans une main, et une sorte de culture renégate ou hors-la-loi dans l'autre main. La montée de cette culture hors-la-loi dans le milieu américain des camionneurs coïncide avec l'émergence de nouvelles réglementations sur la vitesse maximale et sur le rendement des carburants dans les années 1970. Devant de tels mutations, l'amour pour le diesel et pour sa signature de fumée noire a émergé comme une assertion de l'autonomie individuelle et de la liberté. » (PANDIAN, 2018)

montre un souci de « faire attention » (Comby, 2015), une « écologie populaire » (Martinez Alier, 2014). Non seulement les plus exploités par les rythmes industriels sont les plus exposés à la pollution, mais les pratiques populaires d'une écologie pragmatique ne sont jamais reconnues - c'est-à-dire labellisables par l'écologie officielle - ni considérées, saluées, récompensées.

« — À un moment, ils ont mis en place des aides pour garder les déchets à bord, les bouteilles d'eau, les plastiques, etc.. On l'a fait une marée, deux marées, de garder tout dans des sacs et de les donner à la débarque. On devait recevoir une aide, mais elle est toujours donnée à l'armateur, qui, comme tous les armateurs, l'a jamais redistribuée. Tout ce qui est aide ou prime, de toute façon, on n'en voit jamais la couleur ! Alors que c'est nous qui faisons le taff de trier et de mettre de côté en plus là. Alors bon, qu'ils aillent se faire foutre, on a arrêté, on jette par-dessus bord, comme avant. C'est dégueulasse, mais bon... on n'a pas la place, t'as vu comme c'est petit [...] on ne peut pas faire ça en plus, on a déjà plein de choses à faire », me confie t-on à bord d'un chalutier du large.

Le problème des rejets est un problème avant tout économique, c'est-à-dire lié aux structures de production et de vente du poisson plus qu'aux limites des innovations technologiques. Comme l'explique Arthur McEvoy sur le terrain de l'industrie sardinière californienne du début du XX<sup>e</sup> siècle, le productivisme gaspilleur trouve source dans les relations entre producteurs, mareyeurs, conserveurs, acheteurs et institutions politiques acteurs du modèle capitaliste et dans les processus bureaucratiques inadaptés, plutôt que dans une ignorance ou mauvaise volonté des travailleurs<sup>529</sup>. Le constat de McEvoy critique la théorie d'une « tragédie des communs »<sup>530</sup> qui se traduit par l'impossibilité pour les producteurs individuels de limiter leur impact sur les ressources communes au regard des

<sup>529</sup> « Les pêcheurs ne "gâchent" pas le poisson par ignorance ou perversité, mais parce qu'ils travaillent sous les contraintes du réalisme économique telles que les taux d'intérêt, les tarifs fixes et la mobilité imparfaite des compétences et du capital. Des situations économiques irrationnelles telles que la préférence du client pour seulement quelques types de poissons, et le fait que les gens achètent plus leur poisson le vendredi travaille aussi contre une efficacité de l'industrie. Comme le note un inspecteur du CFGC en 1925, "Un fait qui n'est généralement pas reconnu réside dans le fait que les pêcheries marines sont extrêmement gaspilleuses et ne peuvent pas être poursuivies dans les conditions présentes du marché sans l'être". » (MCAVOY, 1986, p. 168 -171)

<sup>530</sup> L'expression est de Garrett HARDIN (1968) bien que le modèle théorique ait déjà été utilisé par Scott GORDON auparavant (1954). Les solutions proposées sont la privatisation (HARDIN, 1978) ou la nationalisation (BAJEMA, 1991) des ressources.



profits possibles à court-terme. Il montre son caractère incomplet et inexact, préférant mettre l'accent sur le caractère fondamental du contexte politico-économique, des processus juridique et de marché, imposant aux travailleurs de la mer des modalités d'exploitation en désaccord avec l'aspect mouvant des écologies. La faute ne reviendrait pas seulement aux pêcheries et aux exploitants, mais également aux gestionnaires politiques qui devraient jouer un rôle normatif sur les questions environnementales<sup>531</sup>. La subvention publique de techniques de pêche productivistes met en valeur ces dysfonctionnements puisqu'elle finance des modèles industriels qui ne sont pas forcément rentables à long terme.

Un autre matelot plus jeune, Pierre, exprime ses réserves au sujet de l'absence de possibilité, pour les chalutiers, de cibler avec précision les espèces à pêcher, ce qui menace la « durabilité » écologique du modèle :

*« — C'est - ils ont pas à se plaindre. Les salaires sont bons. Les seuls trucs dont ils se plaignent c'est les changements de lois quoi, ils pêchaient tous au nord dans les mille mètres de profondeur à l'époque. Bon ben maintenant, je crois que c'est interdit. Pareil, je sais pas si elle va passer cette loi sur "faut tout garder les rejets". Ça, ça va être impossible. J'ai vu sur le bateau sur lequel j'ai fait 590 euros de salaire<sup>532</sup> là, à un moment donné on a fait une pochée mais on devait avoir six tonnes de sarzotins. C'est... Comment tu veux vendre ça après ? On était obligé de tout déchirer le chalut, parce qu'on avait péché. Ils avaient un câble comme une ligne de vie, et normalement ils remontaient petit à petit tout, mais là on pouvait pas. C'était impossible, on a dû tout déchirer pour tout vider. [...] je me demande la taille des bancs quand tu tapes là-dedans... »*

La question du « zéro rejet »<sup>533</sup> est par ailleurs une question qui, à chaque fois

<sup>531</sup> FEENY, HANNA et McEVOY insistent également sur l'erreur d'appréciation du contexte écologique californien par les acteurs politiques des années 1940, qui ont préféré considérer les rentabilités à court terme que les lobbyistes présentaient, et ainsi conserver leur « capital politique » acquis auprès des industriels, plutôt que les modélisations des scientifiques qui prévoient l'effondrement de l'industrie (FEENY et al., 1996, p. 198).

<sup>532</sup> Un très bas salaire pour une marée hauturière de quinze jours.

<sup>533</sup> La politique du « zéro rejet » (notamment le programme REDRESSE (REDuction des REJetS et amélioration de la SElectivité) dans le golfe de Gascogne) de la Politique Commune des Pêches de 2013 est l'une des mesures actuellement en cours de mise en place. La mesure d'obligation de débarquement devrait être effective en 2019. En Islande, les pêcheurs pratiquent ce type de pêche depuis les années 1970. Le problème français réside surtout dans le modèle chalutier, qui n'est pas adapté à garder toutes les prises. « [...] *The quantity of discarded fish has increased dramatically over the past 30 years as fishing fleets have expanded their fishing capacity and target only the most profitable species. As early as 1975, the FAO estimated that one-third of all marine resources harvested were wasted in the post-harvest process. While some fish were lost during the wider distribution process, the bulk of the waste occurred at the point of capture, through the deliberate discarding of fish at sea. In the European*

qu'elle a été envisagée, s'est avérée être une écharde d'industriels. Dans le secteur de la pêche, elle a pour objectif l'évolution des outils de capture triant sur le fond de l'eau plutôt que sur le pont. *A priori*, donc, ce sont des mesures qui visent aussi une réduction du travail des matelots à bord. Mais ces mesures « zéro-rejet », qu'elles s'appliquent aux prises accessoires de la pêche, aux rejets polluants ou aux déchets communs, provoquent systématiquement des réactions des patrons des mondes industriels - pas seulement dans la pêche d'ailleurs - que l'on retrouve ensuite dans la presse sans voix dissonantes, s'exprimant au nom des professions. Or c'est bien l'application de ces mesures, et non leur intention qui pose problème aux plus intéressés, c'est-à-dire les matelots sur le pont : plusieurs fois lors de l'ethnographie, nous évoquions à bord d'un chalutier le fait que, durant les quinze jours de mer, tous les déchets quotidiens (bouteilles d'eau, emballages plastiques, etc.) étaient jetés par-dessus bord après chaque repas. Comme l'exprime le matelot cité plus haut, des mesures avaient été prises pour « responsabiliser » les pêcheurs, et les encourager à rapporter ces déchets à terre, moyennant une prime. Mais systématiquement les matelots - ceux qui travaillaient pour la réduction des déchets - n'obtenaient pas leur part de la prime.

Au-delà de la dénonciation d'un patronat mauvais-payeur, il est intéressant de noter que le discours officiel est si bien assimilé qu'il est exprimé naturellement sous l'argument du manque de place disponible à bord. Pour ces matelots, c'est autant la faute du patron, qui ne joue pas le jeu, que de la mesure en elle-même. La question des responsabilités se pose alors, car qui a les mains sales à force de travailler l'essence et les corps morts de poissons ? Qui a les mains sales du fait d'une irresponsabilité écologique ?<sup>534</sup> En 1992, une équipe de l'Ifremer lance une recherche sur les rejets auprès des professionnels de Manche occidentale. D'entrée de jeu, il est mis en avant que le rejet est une problématique propre à certains métiers : le fileyage et surtout le chalutage, l'art traînant privilégié de l'industrie. Cette même année 1992, dans un article des *Échos* (4/11/1992) le journaliste Michel Quéruef, présentant la levée de boucliers d'industriels au sujet d'une nouvelle réglementation concernant les boues toxiques, parlait ainsi de ce qu'il

---

*fisheries, the problem of discards has become acute. While the figures are not accurate, it is supposed that in many fisheries discards are occurring at high levels, with mixed fisheries estimated to have a discard rate of anywhere between 20% and 60% » (BRESNIHAN, 2018)*

<sup>534</sup> Pour faire écho au débat actuel visant la nouvelle mesure de la PCP, rappelons par exemple les débats des vingt-cinq dernières années concernant les entreprises de production ou de traitement de métaux, autour des rejets de pollution entraînant des boues toxiques, ou les dispositions prises dans les années 1990 autour des rejets marins professionnels ou de plaisance.

appelle « mythe du zéro rejet » : « *Il ne faudrait pas que trop de normes tuent la norme* ». Cette *norme* au singulier, est bien évidemment la norme du « discours officiel », son tempo qu'il inspire au monde professionnel, empêchant l'observateur de voir des rythmes alternatifs au rythme industriel, et aux acteurs - du patron contractuel au matelot ou ouvrier agricole - de danser sur ces rythmes.

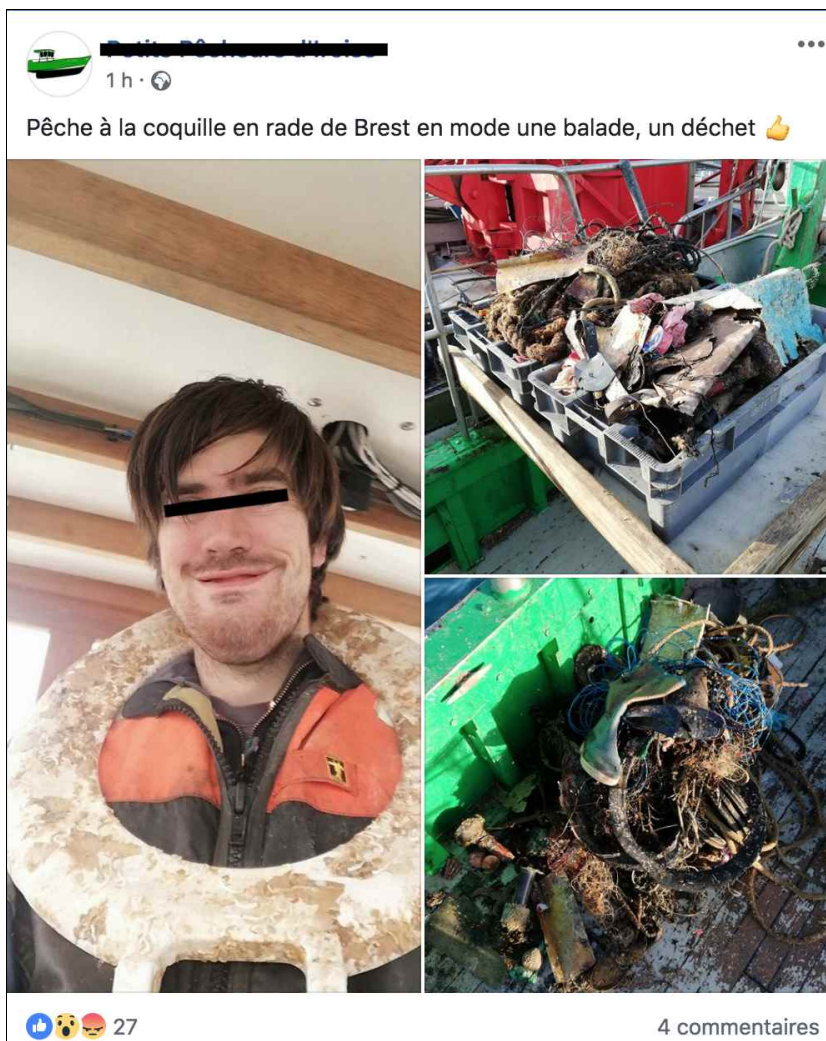
Or, si notre terrain ethnographique auprès de petits pêcheurs utilisant le casier à homard et la palangre en Bretagne nous apprend que les intérêts « officiels » de la filière ne sont pas les leurs, il apparaît aussi, quand on met à jour le « discours caché » à l'abri d'un forum de réseau social privé, que cette écharde de patron industriel est un problème inscrit dans les corps et les esprits des matelots de ces bateaux au moyen d'un chantage implicite. Ci-joint, une capture d'écran, illustrant une différence de conception qui s'exprime : sur Facebook, un matelot critique la politique de rejet pratiquée par son patron productiviste. Un second marin lui rappelle que cette politique a un intérêt directement pour son salaire. On voit bien que la dichotomie entre discours écologiste et discours du travailleur est complexe et que le système économique industriel, ici matérialisé par un chantage à l'emploi, met le matelot dans une position précaire par essence, entre hostilité d'un milieu et hostilité d'un monde professionnel — à l'image de ce dernier commentaire : « *Tu verrais l'état du poisson !!! et de nos dos !! la honte !* ».



Fig.1

La question de la pollution s'incarne cependant autrement dans la nouvelle génération, comme l'expriment les derniers commentaires, désabusés. D'autres, à l'image de Nathan, matelot du large, ne veulent plus faire de concessions : « — *Mais c'est pour ça, la nouvelle génération, j pense ça va changer. Avec les jeunes de maintenant, quand j vois avec qui j parle, c'est... et puis c'est pareil c'est niveau pollution, ça, ça m'avait... j'avais été choqué sur certains bateaux. J'dirai rien... j'donnerai pas d'noms, mais y en a c'était, "non, y avait pas d'poubelle à bord", parce que ça faisait chier de devoir débarquer les poubelles du coup pas d'poubelle à bord. Eh ouais, si c'est pas à bord, c'est dans l'eau quoi, j'ai vu jeter des bidons d'acide, des bidons d'huile... "c'pas grave ! on s'en fout !" c'est, ouais, c'est c'qui m'avait dégoûté l'plus. Limite plus que une ambiance pourrie, c'était de j'ter leurs merdes... à l'eau... »*

Barthélémy est sensible à cette question de la pollution, et raconte sa gêne devant une vidéo partagée sur Facebook qui met en scène une situation de travail lui paraissant post-apocalyptique : « — *Moi, j'avais vu une vidéo sur leur table, là un chalutier, sur leur table ou ils doivent trier et vider les poissons, bon là ils ont que des détritrus quoi. Et ils sont là, et ils cherchent et ils trouvent un poisson... »*



*Un petit pêcheur met en scène sur Facebook les déchets qu'il ramasse, provenant entre autres de bateaux plus gros*

Owen, jeune pêcheur du nord du Finistère, évoque son dégoût de rencontrer des déchets monumentaux au fond de l'eau :

*« — C'est arrivé à pas mal de gens, de remonter des morceaux d'avion, des hélices, des moteurs. Ouais la mer c'est une décharge. Des jouets, des machins... [...] Ah bah tous les 200 mètres y a quelque chose. Au moins tous les 500 mètres. Tous les kilomètres y a un tas de fer. La mer c'est... Ben la marine nationale ça a été leur poubelle préférée pendant des années aussi. Y a des hélicoptères, des fourgons, des machins, des fenwicks, des conteneurs... »*

Le ligneur ne croit pas si bien dire quand il parle de « *poubelle préférée* », puisque ce ne sont pas seulement les fantômes de naufrages ou de chutes accidentelles qui apparaissent dans les filets des pêcheurs et dans les blessures des animaux, mais également la mémoire guerrière de l'Europe. Astrida Neimasis a montré la difficulté à appréhender la résurgence en mer Baltique de stocks de munition coulés dans les années 1950 par la marine suédoise, dans l'espoir que la mer « *lavera nos vices* » (Neimasis & Åsberg, 2017). Les munitions laissent alors s'échapper dans les courants le gaz moutarde, lequel resurgit sur les filets des marins-pêcheurs, sur les plages, mais aussi dans les plaies de cadavres de phoques. Mais alors que sa présence est de plus en plus souvent relevée par les scientifiques, sa traque est complexe<sup>535</sup>, dans une mer Baltique de toute manière touchée par de nombreuses pollutions, rejets eutrophiques d'une agriculture intensive ou surpêche, toutes reliées à l'industrie pétrochimique, toutes conjointes dans des assemblages de toxicité<sup>536</sup>. Ces apparitions renforcent l'impression de dilatations et de boucles temporelles que l'océan engage à l'heure de l'anthropocène, car tandis que l'industrie est caractérisée par des cycles à court terme d'alternance entre « *crise* » et « *investissement* », le passé s'occupe à nous « *écrire toutes sortes de futur* » (ibid.). Nathan évoque lui aussi les apparitions anthropocéniques au sortir du chalut, traumatisme de rencontrer brutalement la trace habituellement invisible de l'impact de l'humain terrien sur les environnements :

« — *On avait fait un pèlerin mort. Du coup faut l'sortir l'bestiau, tout décomposé, du chalut, l'odeur horrible. Surtout quand t'as l'estomac qui s'est éclaté sur l'pont... pfff... là c'était infect. Sinon, qu'est-ce qu'on avait fait ? On a fait une quarantaine de raquettes de tennis. Ça, c'était assez impressionnant. Après j'pense qu'on était passé à côté d'une épave de conteneur. Ouvert, quoi, et puis on a ramassé ça. On a fait quoi ? Des p'tites boîtes de bijoux, avec des bagues dedans. Y en avait pas beaucoup, une*

<sup>535</sup> « *Efforts were complicated by the fact that unaffected species to be used for comparison were hard to identify* » (NEIMASIS et al., 2017)

<sup>536</sup> La mer Baltique n'est pas la seule mer touchée par ces submersions volontaires de déchets toxiques. Après la Convention de Londres en 1993 interdisant le rejet de déchets toxiques, des cas isolés de pollution sur les côtes africaines, en Asie du sud-est, en Méditerranée, au milieu de l'Océan indien ou encore sur les côtes haïtiennes ont commencé à être investigués. Ces affaires mettent au jour des trafics qui prennent appui sur la précarité politique de certains pays du Sud, et sur la dépendance des modes de productions industriels aux réseaux de gestion de déchets. Rappelons à titre d'exemples les cas de Ndrangheta, concernant des épaves au large de la Calabre et de la Somalie. Voir le rapport général de Greenpeace, publié en 2010 :

<https://www.greenpeace.org/archive-italy/Global/italy/report/2010/inquinamento/Report-The-toxic-ship.pdf>

*dizaine... mais pareil toutes emballées, et puis c'que les autres chalutiers t'racontent entre les mines, les obus, c'est.. y'a plein, plein, d'choses. On avait fait quoi ? Une carcasse de camions. Juste la cabine quoi, remontée avec le chalut. Ouais, bon ben là tu coupes tout, pareil. T'es obligé d'couper ton chalut pour enlever ça, quoi. C'est... c'est assez marrant, quoi... c'est d'voir comment la mer est polluée au fond aussi, quoi. Bon après, la ferraille, j'pense que ça peut encore aller. Mais c'qui faut s'dire, avant t'avais les batteries, et tout d'dans. Mais faut voir c'qui y a au fond aussi, quoi. Parce que même sur la carte MAXI - j'crois qu'c'est ça - quand tu zoomes, tu vois toutes les épaves et tout mais t'en as partout, partout, partout. T'as des choses. Et puis y a pas que les marins qui polluent, eux j'pense c'est une p'tite quantité. T'as aussi les gros paquebots et tout, quand tu vois parfois... moi j'avais vu un frigo flotter. M'étonnerait que ce soit un chalutier qu'ait jeté son frigo ! Bah, pareil, les canettes chinoises, ça t'en r'choppes un paquet dans l'eau. »*

De nouveau, se présente la question des déchets des marins, et des circulations mondialisées, à travers ces canettes de coca-cola chinoises, éléments du quotidien du jeune matelot breton. Nathan conclut, mettant en avant le changement qui s'opère sur le caseyeur du large sur lequel il embarque, et qui est composé de jeunes pêcheurs comme lui : « — *Y a des bateaux qui font tout pour garder leurs déchets et y a des aides qui devaient être mises en place, et les gars en ont jamais rien vu la couleur. Après, pour moi ça devrait même pas exister des aides pour ramasser les poubelles, ça devrait être normal de ramasser ta merde. J'sais pas. Ouais, ça prend un peu de place un sac poubelle, mais bon... [...] Ben moi j'vois même au casier, rien qu'au casier les sacs poubelles qui s'prennent dans la filière, là par contre nous on garde tout. Tous les déchets qu'on peut... c'est... ça change. »*

En écho à la conversation Facebook reproduite plus haut, les paroles des jeunes marins-pêcheurs rencontrés vont dans le sens d'une remise en question du modèle industriel, responsable de la destruction des environnements comme des corps. Le matelot qui publie le statut dénonçant les rejets (Fig. 1) pratiqués par l'armement qui l'emploie travaille au large de l'Ecosse, depuis une base avancée. Il publie un peu plus tard sur le même groupe un autre pseudo qui fait l'unanimité dans les commentaires : « *J'emmerde tous ceux qui disent que c'est juste une relation de travail, la mer* ». Les rythmes de la

pêche au large, qu'il pratique à bord de navires appartenant à de gros armements, imposent un rapport à la mer contre lequel il s'oppose. Selon lui, non seulement ce rapport industriel détache le marin de son environnement en lui imposant une relation d'exploitation qui pollue et détruit la ressource, mais il force l'ouvrier qu'il est devenu à ne plus écouter les signes de fatigue de son corps et de son esprit.

***Rapports à la fatigue : un sommeil impossible et l'impératif de ne pas trop s'écouter***

De nombreuses études en ergonomie et en sécurité des marins mettent en avant l'importance des rythmes dans l'accumulation de la fatigue chez les marins-pêcheurs, ainsi que le déséquilibre existant entre phases de travail et temps de repos<sup>537</sup>, résultant en un « cumul de fatigue [...] que les périodes de récupération ponctuelles ne parviennent à pallier », associé à des troubles du sommeil très importants et une multiplicité d'activités encourageant le stress et les risques d'accident (Sennegon et al., 2011). Owen, ligneur de 30 ans et ancien matelot du large, se souvient : « *Des fois, tu sais on arrivait à un stade de fatigue ou on arrive plus trop à s'endormir, c'est ça le pire j'crois. Moi c'est ça que j'aime pas. Après, si, quand j'dors, je dors. Mais tu dors à côté du moteur, quoi.* » Le jeune homme exprime bien le paradoxe entre un cumul de fatigue qui l'amène à un « *stade* » de veille forcée et l'épuisement qui lui donne l'impression d'être assommé quand il s'endort finalement dans le vacarme des machines. La privation de sommeil à bord des navires est la source de nombreux accidents qui ont pour cause première l'organisation du travail (Tirilly, 2005). Cette corrélation entre charge de travail, rythme industriel et fatigue intense est également source d'enquête dans d'autres pays que la France, tels que la Grande Bretagne<sup>538</sup>, ou encore le Danemark<sup>539</sup>. Jean-René Couliou met

<sup>537</sup> Bastien SENNEGON, Benoit GRISON, Philippe RAVIER et Olivier BUTTELLI mettent en avant ces difficultés par une moyenne accablante de ce déséquilibre, 18 heures de travail quotidien, contre 6 heures de repos divisées en deux temps de 3h. Les chercheurs insistent sur des cas d'illustrations, tels que celui de Benjamin, patron pêcheur dont « la séquence de travail la plus ardue s'est déroulée [...] du 15/11 à 6 h 30 au 16/11 à 4 h 30, soit 22 heures de travail ininterrompues à la passerelle - comprenant 15 heures 30 de chalutage, 4 heures de recherche du poisson, et 2 heures 30 de route (triage du poisson par les matelots). » Ghislaine Tirilly a par ailleurs montré que la moyenne quotidienne de repos ne dépassait pas six heures. (Tirilly, 2005)

<sup>538</sup> Les travaux menés par Paul ALLEN et Andrew SMITH à l'université de Cardiff partent d'un questionnaire qui donnait, entre autres résultats alarmants, que 41% des pêcheurs interrogés s'étaient déjà endormis à la barre. (Allen et al., 2010)

<sup>539</sup> Voir les travaux menés par différents chercheurs du département de médecine de l'Université du Sud Danemark. (NØRGAARD REMMEN, 2017)



en avant la question du temps pour les pêcheurs, et son importance vis-à-vis du maintien de la qualité des captures notamment, garantes du salaire depuis toujours. L'historien explique que la dégradation de la ressource a incité les patrons de chalutiers à effectuer des traits plus courts, pour moins abîmer le poisson, engageant également davantage de travail des matelots en manœuvre (virer le chalut), tri et éviscération. Pour Couliou, l'impact de ces changements, et le stress sur-motorisé de rentrer avec une cargaison impeccable contribue aux « lamentations » nostalgiques qui affectent le milieu, comme si l'on ne gardait que les bons côtés d'un passé pourtant lui-aussi extrêmement difficile. De même, le « décalage entre le mode de vie des pêcheurs et ceux des terriens » est accentué par un refus croissant des jeunes générations à prendre la mer pour de longues périodes (Couliou, 2010).

Anson Rabinbach appelle « productivisme » l'idée bourgeoise née de la révolution industrielle concernant la discipline capitaliste des corps en tant que moteurs, ou machines de travail (Rabinbach, 2004) et faisant de tout élément de la société et de la nature une source d'énergie. Cette vision du monde s'incarne à travers un exemple singulier de cette utopie dix-neuviémiste d'une société débarrassée de l'ultime limite de la fatigue : l'invention supposée en 1904 d'un vaccin contre la fatigue par Wilhelm Weichardt, un médecin allemand. Au questionnement moral se substituerait une politique hygiéniste. Dans ce cadre, le but du travailleur industriel serait l'extraction des contraintes « naturelles » dont les rythmes biologiques font partie. Landes (1987) a bien montré l'importance de l'horloge dans l'instauration d'une discipline du travail déconnectée des « événements humains » (Mumford, 2016), mais orientée vers la productivité et la performance<sup>540</sup>.

La question de la fatigue et du sommeil du travailleur, dans la cadre d'une vie de marin-pêcheur entièrement dévolue à un travail embarqué par cycles répétitifs de quatre heures, peu importe l'heure du jour ou de la nuit, a transformé l'absence d'activité d'une fonction de « repos » vers une fonction de « veille » - c'est-à-dire que le marin ne recharge pas vraiment ses batteries, pour poursuivre la métaphore machiniste, mais poursuit son travail par la nécessité d'une attention continuelle aux dangers qui entoure l'entreprise,

---

<sup>540</sup> Landes explique également que l'horloge est un outil industriel mais aussi urbain, car il désengage l'humain des relations au rythme circadien comme aux animaux qui réveillent. L'historien invite à se demander qui souhaitait l'instauration de ces outils artificiels, pointant du doigt les propriétaires et patrons. Il prend l'exemple archaïque des tambours pour appeler les ruraux au travail, « eux-mêmes irréguliers », et qui « se conformaient non pas à un horaire mais à l'opportunité et aux circonstances ».

emporté par le rythme et par l'activité physique<sup>541</sup>. Dire que la nuit a disparu à bord des navires hauturiers serait simpliste. Les marins-pêcheurs continuent, malgré les rythmes, de chercher à maintenir des rythmes journaliers, même au large, à l'image de l'organisation des repas que Barthélémy décompose dans l'encadré à suivre. Mais ceux-ci disparaissent sous la houle du travail, qui « décale » le rythme de la vie. Les matelots essaient de maintenir un rythme « quotidien », qui se traduit par exemple par le comptage des jours « qu'il reste » avant la route-terre, mais bien souvent ce rythme est décalé par le travail. La nuit, comme l'horizon de la mer, disparaît derrière les cadences de l'usine que l'industrialisation impose temporellement comme spatialement. La petite cuisine et l'espace des couchettes sont des lieux de pause du travail, mais pas de coupure totale. Avant d'y entrer, on enlève ses bottes, sur lesquelles on replie le bas de ciré, pour être plus efficace à les enfiler une fois la toujours très courte pause terminée. Si l'on parle de « moments de pause », on ne parle pas souvent de « sommeil », de « repos », et encore moins de « nuit » à bord, en tout cas pas comme on en parle à terre. Cela provoque des troubles du sommeil à bord, du fait de l'épuisement, mais aussi à terre, quand le marin débarque. Ces troubles sont encore plus marqués à bord des chalutiers hauturiers, dont la vie est calée sur les « traits », imposant un sommeil fractionné qui ressemble à une longue veille.

Les marins-pêcheurs ressemblent aux bruants à gorge blanche, ces oiseaux capables de parcourir en volant des centaines de kilomètres sur plusieurs jours sans dormir dont Jonathan Crary rapporte qu'ils sont les modèles du ministère de l'armée américain dans la recherche sur la suppression de la fatigue (Crary, 2007). La fatigue apparaît alors comme une *nemesis* (Rabinbach, 2004), qu'il ne faut pas trop écouter pour continuer à vivre. Reste alors les aubes et les crépuscules, qui fournissent autant de moments d'exaltation et de recul sur une activité qui, malgré tout, pour de nombreux marins, doit se défendre des rythmes du capitalisme. Mais encore une fois, la contemplation incite à un lâcher-prise synonyme de vulnérabilité, un temps de non-travail qui met le corps en état de détente, en état d'être sinon « soigné », au moins « écouté ».

---

<sup>541</sup> « les manœuvres du chalut correspondant à un pic d'activité intense, qui se renouvellent toutes les 4 heures, permettraient le maintien en éveil des marins. D'une part, cette activité constitue une stimulation suffisamment forte pour limiter la dégradation de la vigilance en condition de privation partielle de sommeil et, d'autre part, elle peut également participer au maintien du rythme de la vigilance sur 24 heures, d'où la grande stabilité de ce rythme chez les pêcheurs. » (TIRILLY, 2005)

A bord, les marins parlent souvent de la limite entre « trop s'écouter » et « ne pas s'écouter ». Les enjeux sont ceux du maintien d'une résilience physique caractéristique d'une masculinité hégémonique en parallèle d'une exigence de rendement. Serrer les dents est une marque de motivation virile mais signifie aussi la crainte constante de devenir inemployable. L'autodestruction est une conséquence des conditions sociales et salariales de la réalisation de l'activité. Comme l'explique Florent Schepens sur le terrain des bûcherons, « *l'identité professionnelle est ici conservée au prix de l'oubli du corps* » (Schepens, 2007). La source de ce processus est en fait une dénégation de responsabilité suivant la grille d'analyse du capitalisme industriel, voire une temporisation managériale du manque par la rationalisation de la souffrance. « *Lorsque des analyses de situations rencontrent un pathos, la tendance interprétative naturelle sera de décrire le devoir-être visé en répondant aux appels à la complétude, inscrits dans des marques d'incomplétude. Ainsi, par exemple, une "scène" contre une injustice, dans une situation de travail, appelle à une interprétation de la "justice" visée et manquée. Une peur au travail pourra s'interpréter comme une sécurité manquante. Un rythme affolé comme un rythme naturel manquant* » (Cottureau, 2002).

Il n'existe pas d'étude quantitative ayant détaillé le nombre d'heures travaillées par jour sur le pont ou en passerelle des différents navires de pêche qui constituent la flottille bretonne. Le chiffre le plus avancé par les travailleurs est d'environ 15 heures par jour, même si le chiffre de 17 ou 18h de travail est régulièrement cité, surtout pour les navires hauturiers. Lors d'un entretien avec Barthélémy dans le jardin du squat où il habite, le matelot de 26 ans explique qu'il a régulièrement du mal à trouver le sommeil en mer. Pour expliciter cette difficulté, le jeune pêcheur détaille le rythme de son travail à bord d'un caseyeur hauturier. Il décrit des journées de quatorze heures de travail environ, sans compter le quart. Les matelots dorment entre cinq et sept heures par jour, un repos duquel est décompté le quart, entre une heure et une heure et demi de pleine attention aux commandes du navire. Lors de la dernière marée, Barthélémy n'a pas réussi à dormir les deux premières « nuits », enchaînant des dizaines d'heures de travail sans sommeil dès le début de la marée.

« — Comment ça marche le caseyeur sur lequel t'es ? »

— Alors, bon on part le soir, en général, vers 19 heures et quelques. On a une dizaine d'heures de route, pour aller au large. On va sur le bord du plateau continental. Et donc, une fois qu'on est arrivé sur le lieu de pêche, on s'éveille du coup. Là, on est parti à 19 heures, on s'éveille à 3 heures du matin. On met tout, là, on a tous les casiers à bord, 1000 casiers. On a des raies. Ben les mareyeurs, ils prennent les ailes de raies et on leur achète les corps qui sont congelés. Ah oui, ça, c'est à la débarque précédente, on a embarqué la boîte congelée, donc les corps de raie. Donc le premier jour où on est sur les lieux de pêche, on découpe les corps de raie en morceaux. Tout l'équipage est autour d'une table à couper d'la raie, on en a pour une heure on va dire. Ensuite, ben c'est un peu, voilà, c'est un peu l'boxon le premier jour, parce que y a des casiers un peu partout et on les prend et on les place. On les décale, quoi, mais à chaque fois on met d'la boîte\* dedans. On les boîte comme ça. Donc on décale tout, tous les casiers, ils passent de l'avant à, petit à petit, l'arrière du bateau. On les coince un peu où on peut quoi. Et puis on file, on a huit filières donc, y en aura un, avec voilà, sur chaque filière y a 130 casiers donc y en aura un avec cent trente branches, sur lesquelles on clique - c'est-à-dire on... enfin... on amarre, mais avec un espèce de machin, les casiers. Et le bateau il avance, y a un tapis roulant, et hop boum, boum, boum...

— Tu les vires, quoi ?

— Voilà, on file tout ça. Les mille casiers. Ensuite, on - un moment on a pris un p'tit casse-dalle. Bon le soir, on... enfin c'est pas l'soir, quelle heure il peut être ? J'sais pas, moi. On va dire, à 15 heures, quoi, on prend un, on fait un gros r'pas, c'est l'repas du soir quoi.

— Tu t'es réveillé à 3 heures, t'as balancé les huit filières à la flotte et il est 15 heures ?

— Ouais, il est 15 heures. Donc euh, on... Donc euh.... On... Voilà on fait l'repas. Ensuite on va dormir, quoi. J'sais pas, le temps de... On fait la potasse, non d'abord on fait la potasse. On nettoie toutes les parois, tout l'bateau, là où y a eu des casiers, là où y a eu d'la boîte quoi. On nettoie tout ça, là, on mange. Bon ça doit nous amener à... on prend du temps au r'pas, on est tranquille, on est posé, ça doit nous amener à.. 18 heures, p't'être, j'sais pas. Là, on va s'coucher, et on fait des quarts. Le bateau, il reste autour des casiers. En fait on surveille que y ait pas d'chalutiers qui passent dans nos filières. Parce que sinon ils vont prendre tous nos casiers, enfin ils vont...

— Ça arrive ?

— Ouais ça arrive, moi j'ai jamais vu, mais ouais. Apparemment, ça arrive, donc il faut être attentif, quoi. Après, ça arrive de voir les chalutiers et de les appeler et dire "ben non, nos filièrès sont là. Est-ce que vous pouvez dérouter un peu." Donc on... Une fois ça, ouais, voilà, on va dire y a une heure de quart, une heure, une heure trente. Euh, pis ça arrive à 3 heures, 3 heures on s'éveille. Et donc on commence. Ben, café, machin, pis, on coupe la boîte, c'qui nous faut pour la journée. Et puis on vire les filièrès. On va en virer, ça dépend des jours, mais on va en virer quatre et en filer quatre. Après on rembarque pas tous les casiers en même temps et tout refiler, quoi. Des fois, on va en refiler trois, puis virer trois puis filer trois, puis deux, et la journée est finie. [...] Ou alors on va en virer quatre, en filer quatre, puis virer quatre, filer quatre, et la journée est finie. Enfin, voilà comme à chaque fois y a un p'tit casse-dalle, enfin on mange, mais des p'tits trucs au four, réchauffés comme ça, le midi, après les quatre premières filièrès, quoi, enfin à peu près au milieu du travail quoi. Et puis on finit, 16 heures, 17 heures, on a fini d'tout filer. On nettoie l'bateau, on fait un bon r'pas. On mange, et on va dormir.

— Donc t'as des journées assez rythmées.

— Ouais et puis souvent ça décale un peu. Tous les jours on va s'lever un peu plus tard, parce que, pour qu'on ait à peu près, on ait... entre cinq et sept heures à dormir, quoi. Ben parce que des fois, tout s'p... Des fois, ça va bien, en fait selon comment le patron, enfin bon, selon comment il prend les filièrès, parce que des fois on doit faire d'la route pour aller poser des filièrès à tel endroit et tout. Des fois entre chaque filièrè on a un peu d'attente, un peu d'route. Et des fois on enchaîne tout et on pose tout, donc on peut finir plus ou moins tôt. Des fois y a des couilles et puis on finit plus tard. Donc voilà dans ces cas-là, c'est pas... un problème de décaler d'une heure le branle-bas du matin. Donc on fait ça, voilà, entre... on va faire en moyenne six ou sept levées, et après on va rentrer. La dernière levée, on boîte pas, on embarque tous les casiers. Et on va débarquer. Des fois on débarque et on ré-embarque tout de suite, pour de nouveau six levées. Des fois, on reste à la maison. En fait, on est à la maison pendant... Dès qu'y a des forts coeffs quoi. [...] Ah ouais ouais ouais ! C'est vrai que des fois c'est dur. Moi la dernière marée, j'ai, ben y avait pas mal de houle et tout, j'ai passé deux nuits sans dormir. Sur la route y a quand même du bruit, parce que le moteur à pleine balle. Ouais j'ai pas dormi la première nuit et la deuxième nuit, pareil, impossible de trouver l'sommeil. »

### *Des marins accidentés de la vie*

« Premier matelot : — *C'est simple, tu fais les papiers avec l'assistante sociale, tu coches la case "accident du travail", tu retournes en mer et tu dis que t'as mal. Trois fois comme ça et t'es en retraite après, salaire forfaitaire intégral.*

Second matelot : — *Pourquoi tu l'fais pas alors avec tes hernies et tes dents pourries ?*

Premier matelot : — *J'vais le faire, j'vais le faire ! Cette marée, c'est ma dernière*

Second Matelot [aux autres] : — *Il dit toujours ça, et puis marée d'après il est sur le pont en train de se plaindre pareil ! »*

(Discussion entre deux matelots dans la cuisine d'un chalutier)

Très loin d'une revendication d'un droit à la paresse Lafarguien<sup>542</sup>, les matelots sont souvent dans une position paradoxale, partagés entre une extrême fatigue qui les pousse à vouloir profiter d'un repos qui leur semble bien mérité, et un besoin de croire en cette valeur travail toute puissante qui a rendu supportable l'association de leur vie et leur travail jusqu'à présent. Le travail physique est même ultra valorisé, comme un impératif<sup>543</sup>. Un jeune en formation déclare en entretien : « — *Ce qui me plaît dans l'image que j'ai du boulot de pêcheur, c'est que c'est un travail, pas une activité. Tu vois, je suis super bon dans le commerce, je pourrais faire carrière dans le commerce. Mais c'est pas un travail, c'est une activité.* » Les difficiles conditions de travail, et notamment les risques de blessures, sont naturalisées à bord, comme l'ont déjà remarqué Véronique Daubas-Letourneux et Amélie Nicolas dans leur série d'entretiens<sup>544</sup>.

Les matelots développent par ailleurs un discours anti-aides sociales, très virulent vis-à-vis des bénéficiaires « *payés à rien foutre* » ; « *C'est pas un salaire, ça, le RSA* ». Pourtant, lors des pauses, les matelots évoquent souvent un arrêt pour accident du travail

<sup>542</sup> « la morale capitaliste [...] frappe d'anathème la chair du travailleur [...] prend pour idéal de supprimer ses joies et ses passions et de le condamner au rôle de machine délivrant du travail sans trêve ni merci. » Paul LAFARGUE, *Le droit à la paresse*, 1880.

<sup>543</sup> On pense au livre de RABINBACH, *Le moteur humain*, 2004 (1990)

<sup>544</sup> « Ces facteurs de risque de blessure ne sont pas forcément exprimés par les marins rencontrés comme des "conditions de travail", c'est-à-dire comme des éléments susceptibles de remise en cause et d'amélioration. Chez les marins rencontrés, la description des conditions de survenue des accidents est au contraire souvent accompagnée d'une forme de fatalité – "on n'y peut rien", "c'est l'accident bête", "tout est dangereux sur un bateau" [...] Cette naturalisation des risques peut conduire à une interprétation des récits en termes de "risques du métier" inhérents à la profession de marin-pêcheur » (DAUBAS-LETOURNEUX & NICOLAS, 2012, p. 10)

qui miraculeusement leur imposerait de rester à terre tout en conservant leur salaire. J'entends régulièrement à bord : « *C'est ma dernière marée !* » Mais, un peu à l'image des ouvriers qui hésitent à franchir le pas de la pratique du macadam ouvrier<sup>545</sup> dans les usines, la procédure est plus difficile qu'elle ne le paraît. Aucun matelot n'a besoin de feindre ou de provoquer une blessure au vu des marques déjà laissées sur les corps par le travail à la pêche, qui détruit les corps plus et plus vite que n'importe quel métier, mais les matelots expriment simplement une grande peur de se faire arrêter, d'être déclaré inapte, et de perdre tout avenir par la même occasion. En effet, la probabilité est faible pour que la blessure en cause soit effectivement reconnue par l'institution comme accident du travail et non comme accident de la vie. Il est alors ensuite impossible, pour ceux qui n'ont connu que le travail de matelot depuis leur adolescence, de trouver une reconversion à terre, même provisoire. Simplement c'est le rêve de se réapproprier le temps « volé par le patron », que l'on performe lors de ces discussions, en rêvant d'une justice sociale tenant enfin compte des blessures et des fatigues.

Lors d'un embarquement au large, Bertrand, 41 ans, est nouveau sur le rôle d'équipage. Il n'a pas été en mer pendant huit mois, arrêté pour accident de la vie<sup>546</sup>. Il a des problèmes de migraines, dues à un nerf dans le crâne qui touche une artère dans des épisodes de « stress ». Il a très mal vécu cette période d'arrêt, d'autant qu'être arrêté pour accident de la vie signifie une indemnité à hauteur de 50% du salaire forfaitaire. La reconnaissance d'un accident du travail lui aurait permis de toucher l'intégralité de la somme. Lors d'un embarquement, il m'explique que ce sont pourtant les conditions d'exercice du métier et notamment les coups dans la tête reçus à bord de chalutiers qui auraient entraîné la détérioration de son état de santé.

« — *Comme pour les problèmes d'audition : “vous faites de la plongée” qu'il me dit le toubib ! “Non !” “Si si, vous faites de la plongée !” J'ai jamais fait de plongée putain, juste, parfois sur des bateaux, on n'entend tellement rien, que la porte de la machine reste ouverte et tu deviens sourd, c'est tout !* ».

Mais le cas de Bertrand est symptomatique de cette précarité intrinsèque au métier de matelot. Déclaré inapte, Bertrand est incapable de trouver un travail à terre. Après des

<sup>545</sup> Xavier CHARPIN *L'adieu différé*, Le Henaff, 1981, p. 35

<sup>546</sup> Au sujet de la difficulté à faire reconnaître le principe de « maladie professionnelle maritime » (reconnaissance tardive en 1999), voir DAUBAS-LETOURNEUX, 2012, p. 93.

négociations avec les médecins, il revient finalement à la pêche. À bord du bateau sur lequel je le rencontre il incarne parfaitement ces matelots qui continuent d'exercer alors que leur corps n'en est plus capable, et qui espèrent être arrêté pour accident du travail, mais dont les accidents sont dits « de la vie ». En plus des problèmes pour lesquels il a été déclaré inapte, Bertrand a deux hernies dans le dos. Mais la précarité de sa situation n'est pas simplement corporelle, elle est aussi sociale. En évoquant l'un de ses enquêtés bûcherons souffrant d'une tendinite, Schepens écrit : « *Si Alain se fait peur, ce n'est pas tellement par rapport à sa santé mais bien vis-à-vis de son bénéfice.* » Après ses huit mois d'arrêt, Bertrand a embarqué dans l'urgence sur le premier bateau qui l'a appelé, pour avoir de l'argent à la fin du mois – qui coïncide avec la rentrée scolaire de son fils – et il n'a donc pas signé de contrat, pressé de naviguer de nouveau pour conjurer la déclaration d'inaptitude du médecin. Ce n'est pas la première fois qu'il ne signe pas de contrat, s'exposant à différents arrangements de l'armateur avec son statut, sans pouvoir de contestation<sup>547</sup>. Durant la marée, il se rend compte que sur la feuille d'équipage, on l'a baissé de deux catégories, pratique très courante, me dit-il. « *Pour l'armateur c'est trente euros à verser pour cette marée. Pour moi c'est cent cinquante euros par mois de retraite en moins* ». D'après les matelots à bord, ce déclassement intervient pour homogénéiser l'équipage : comme les autres matelots occupent déjà des postes qui correspondent à des catégories hautes<sup>548</sup>, le nouveau matelot est engagé avec une catégorie plus basse. En théorie, Bertrand aurait des responsabilités moindres, mais en pratique tout le monde sur le pont, sauf le mécanicien, fait le même travail de tri, d'étripage, de ramendage et de nettoyage.

Cette plasticité des contrats est cependant révoltante - littéralement, puisqu'elle produit chez le marin un sentiment d'injustice, son ancienneté dans le métier devant lui garantir d'être toujours engagé dans la catégorie qu'il a acquise. Le cas de Bertrand est symptomatique. En mer pendant quinze jours, il apprend sa situation au milieu de la marée. Mais comme les institutions de gestion sont loin, et que la fatigue s'accumule, il se trompe rapidement de coupable. « Dans un univers ravagé par la compétition

---

<sup>547</sup> « *De retour sur le terrain, la vision contractualiste sera vraisemblablement battue en brèche par la réalité de rapports de force inégaux – rien n'interdit de penser par exemple que la "poignée de main invisible" (l'autre nom des contrats implicites) puisse être un "pistolet sur la tempe invisible"* » (JOUNIN, 2006, p. 38)

<sup>548</sup> En théorie, le système fonctionne comme suit : matelot : catégorie 5 ; chef ramendeur : catégorie 7 ; mécanicien : catégorie 8 ; second : catégorie 9 ; puis patron : catégorie 10. L'avancement se fait ensuite par ancienneté, un échelon tous les 5 ans.



interindividuelle et le déficit structurel de reconnaissance, celle-ci n'est souvent obtenue que par le dénigrement d'autrui [...] «Je» existe parce qu'un autre est mauvais » (Kaufmann, 2004, p. 292)<sup>549</sup>. C'est contre son collègue placé en huitième catégorie qu'il accumule de la colère et de la frustration, car c'est lui qui occupe la place qu'il convoite légitimement.

La logique qui s'installe est celle d'une production de misère - au sens d'un manque de reconnaissance à la fois du travail engagé mais aussi d'une carrière passée qu'il incarne sur ce pont - par les logiques capitalistes qui régissent les hiérarchies d'équipage. Ce manque de reconnaissance développe une frustration, qui dans le huis clos du navire se retrouve incapable de nourrir un idéal autre que l'échappatoire, la fin de la marée, le débarquement, et glisse rapidement vers la colère de la dépréciation. Non seulement les conditions de vies sont extrêmement difficiles, et font jurer à longueur de journée que matelot serait un « métier de merde », mais en plus il faudrait avaler la couleuvre d'avoir été rabaissé dans la position qui, après des années de mer, était censée être acquise au sein de la profession. Le cas de Bertrand réunit le principe d'une misère de condition, à celui d'une misère de position, c'est-à-dire que non seulement la place dans la société est celle d'un exil et d'un éreintement, mais que la place que l'on pourrait croire acquise grâce à l'expérience au sein de la communauté des marins est remise en question par les logiques néolibérales qui se font « source de misère chez les travailleurs et d'inégalités » (Boltanski et Chiapello, 1999, pp. 82-83).

Penser que la faute vient du collègue matelot est une réaction marquée par l'immédiateté, encouragée par la promiscuité, l'urgence et la vulnérabilité vécue au quotidien, par le branle-bas et par la houle dangereuse. Il s'agit d'un paramètre par défaut entretenu et réglé par un cadre professionnel, et performé inconsciemment tous les jours. Le simple fait de physiquement éprouver la hiérarchie dans le bâtiment lui-même, qui invisibilise le patron lors des moments les plus tendus du travail que sont le tri et le travail du poisson, le *turnover* incessant qui empêche de fixer des équipages organisés et solidaires, s'ajoute à l'extrême difficulté du travail qui littéralement oblige les marins à

---

<sup>549</sup> On trouve également cette idée chez Gilles DELEUZE : « L'homme du ressentiment est par lui-même un être douloureux : la sclérose ou le durcissement de sa conscience, la rapidité avec laquelle toute excitation se fige et se glace en lui, le poids des traces qui l'envahissent sont autant de souffrances cruelles. [...] Le plus frappant dans l'homme du ressentiment n'est pas sa méchanceté, mais [...] sa capacité dépréciative. [...] Nous devinons ce que veut la créature du ressentiment : elle veut que les autres soient méchants, elle a besoin que les autres soient méchants pour pouvoir se sentir bonne. Tu es méchant, donc je suis bon... » (DELEUZE, 1962, pp. 133-136)

vivre une grande partie de leur vie à genoux dans les bacs de tri, au milieu des poissons morts. Tous ces éléments encouragent l'impossibilité de voir différemment le rapport de force - de penser différemment les relations salariales. Le patron devient parfois une abstraction, une sonnerie de retour au travail, un surnom – le « singe » -, une métonymie de la distance qui les séparent des prises de décision – les « bureaux à terre » -, mais ce sont les collègues immédiatement présents sur le pont vers qui la souffrance, devenue colère s'exprime le plus. *« La souffrance fait retour dans les rapports de force avec les collègues cette fois, et non plus dans le « travailler ». Ce lien perdu d'avec l'objet du travail tend à attribuer aux hommes et aux femmes que l'on côtoie la responsabilité de la souffrance, jusqu'à réduire presque la pénibilité des postes, dans les premiers récits, à ce simple côtoiement »* (De Gasparo & Dessors, 2009).

Une mauvaise ambiance s'installe à l'arrière dans les bacs de tri, pendant tout le reste de la marée, avec des moments de confrontation entre Bertrand et l'autre matelot classé en huitième catégorie. L'armateur, qui est le vrai fautif de l'affaire, est à des centaines de kilomètres des conséquences de l'injustice dont il est le vrai responsable. A partir de cette nouvelle, Bertrand passe son temps à dire sur le pont qu'il débarquera à la prochaine marée. Mais j'apprends, lorsque je lui téléphone quatre mois plus tard, qu'il embarque toujours sur ce bateau. Fatigué de sa marée, il n'a jamais pris le temps, dans les quelques journées qu'il passait à terre entre les marées, pour aller se plaindre à l'armement, lequel aurait de toute façon répercuté la correction de cette « erreur » sur la catégorie d'un autre matelot à la première occasion qui se serait présentée.

C'est aussi dans l'absence de frontière entre vie et travail que l'on retrouve une certaine conjugaison du nouvel esprit du capitalisme et de l'imaginaire du pêcheur en chasseur-cueilleur a-historique. Non seulement l'absence de sécurité de l'emploi, via le système de salaire à la part entre autres, installe dans l'esprit des travailleurs la vulnérabilité comme un sacrifice nécessaire pour garantir leur autonomie, mais l'injonction à « l'authenticité » se manifeste également dans cette rhétorique qui distingue le simple travailleur du « marin », par la valorisation d'un engagement sans limite au travail. La séparation entre vie à bord et vie à terre implique un cloisonnement, une séparation des soucis du quotidien. Avoir mal quelque part en mer, avoir un problème administratif en mer ne signifie pas que l'on va s'en occuper aussitôt rentré à terre. Un

médecin des gens de mer me confiait que les visites annuelles obligatoires existaient aussi pour instituer cette discipline du soin régulier dans des corps que la fatigue encourage à négliger (les soins dentaires notamment). Le manque de temps et la géographie du Finistère Sud font que les problèmes s'accumulent sans vraiment jamais se résoudre. Bertrand vit en Centre Bretagne et embarque à Concarneau ou Lorient. Aller régulariser sa situation aux Affaires maritimes, c'est perdre une journée de repos chez lui. Il y a là comme un fatalisme vis-à-vis des rapports de force à l'œuvre. « — *Quand tu vas chercher ton salaire là-bas [groupe de gestion], ils attendent la fin de la journée, il te font attendre. Comme ça, quand tu as l'enveloppe, tu regardes pas, t'as juste envie de rentrer chez toi, et tu es fatigué donc tu acceptes de te faire niquer* », me dit Bertrand.

Les marins connaissent mal leurs droits et les administrations régulant leur travail. D'une part, la pêche est un métier dans lequel l'idée d'une « valeur travail » est fortement valorisée, particulièrement parmi le personnel à terre au sein duquel s'exprime une admiration pour les pêcheurs et leur rythme ou conditions de travail - « *On ne peut pas être marin-pêcheur sans avoir une valeur travail très élevée* » (Entretien avec personnel du SSM). C'est-à-dire que si les hommes peuvent se plaindre de leurs blessures parfois entre eux, l'injonction culturelle à serrer les dents sera plus forte que la volonté de faire valoir des droits, droits qui sont d'ailleurs aussi flous, dans les applications, que l'idée que s'en fait le marin. D'autre part, l'histoire du syndicalisme des pêcheurs est marquée par l'impossibilité à fédérer des luttes autour des revendications de matelots<sup>550</sup>. Cela s'explique en grande partie du fait des obstacles de milieu et de rythmes de vie : être en mer ne permet pas de suivre véritablement les mutations administratives des institutions. Une assistante sociale me confiait elle-même ne pas vraiment comprendre le système de catégories, géré soit par l'ENIM\* automatiquement, comme le personnel de plusieurs groupes de gestion me l'affirment, soit par les Affaires Maritimes. Dans tous les cas, la catégorie d'embarquement et la catégorie acquise peuvent être différentes. Ne pas signer de contrat, c'est accepter quoi qu'il arrive de voir le rapport de force tourner à l'avantage de l'armateur.

Régulièrement à bord il est question des rapports tendus entre les patrons et les matelots, mais aussi entre les groupes de gestion et les matelots. Les groupes de gestion gèrent notamment le salaire des matelots. Le salaire et les conditions de travail, de vie et

---

<sup>550</sup> Sauf dans quelques cas exceptionnels, comme les combats politiques menées par Ernest LAMORT dans la première partie du XX<sup>e</sup> siècle

de pêche sont liées du fait du système du salaire à la part. Dès que les conditions à bord empirent du fait d'une casse de matériel, de traits infructueux ou de la fatigue qui s'accumule, le discours envers le patron et les institutions prend donc beaucoup de place. Ce sont des insultes en l'air sur le pont, des réguliers « *j'débarque en arrivant* ». Lancés à la cantonade, mais expression d'un monologue intérieur, ces accès de colère semblent vouloir signer un contrat avec soi-même pour ne pas rembarquer dans ces conditions, lesquelles s'avèrent souvent aussi dénoncées comme étant « les mêmes partout ». Ce sont enfin des récits lors des pauses. Bertrand, dont j'ai raconté le déclassement plus haut, m'explique :

« — *Il faut toujours aller gueuler pour avoir gain de cause, et même en y allant, tu l'as pas. L'an dernier, j'ai pas été payé pendant deux marées avec mon ancien patron, avant qu'il foute la clé sous la porte. On n'a pas été licencié, parce qu'il a fait signer aux gars une lettre de démission. J'ai rien signé ! Moi je réclame même pas tout ce qu'il me doit, seulement 1 500 euros. Les autres se sont fait niquer, et ils ne réclament rien, ils sont juste allés voir ailleurs. Ils perdent leurs indemnités de licenciement, deux des gars ont perdu beaucoup, parce que l'indemnité c'est 380 ou 480 euros je sais plus, par année avec le patron, et l'un d'eux cumulait 15 ans et l'autre 10.*

— Mais vous n'avez pas moyen de vous faire aider par quelqu'un pour obtenir l'argent ?

— *Mais non, laisse tomber, de toute façon les gars sont trop fatigués. En plus le patron avait l'habitude de dire "quand t'es dans ce métier et qu'à la retraite t'as pas 100 000 euros de côté, c'est que t'es un con", salopard ! Toi quand tu payes pas EDF parce que t'as oublié une fois, direct t'as l'huissier, lui ça fait huit mois qu'il paye pas ce qu'il doit me payer et il est parti en retraite faire le tour du monde. Une fois, on avait perdu la pêche suite à un problème moteur. Il nous avait dit "l'assurance m'a donné que 10 000 euros" pour le partager, ouais... mais sans source, sans papier, sans rien, alors qu'on sait que l'assurance se base sur le prix en criée et le tonnage. Il nous disait ce qu'il voulait. [...] les armements font de moins en moins d'efforts pour les équipages. Par exemple il faut acheter son matériel, les gants, qui sont de plus en plus chers, les vêtements, etc. Un bas de ciré c'est plus de cent euros. »*

La phrase de Bertrand « *De toute façon, les gars sont trop fatigués* » exprime le surmenage opéré sur les corps et les esprits des marins par le modèle productiviste. Les histoires et anecdotes de marées non payées par des patrons sont tellement répétées qu'elles apparaissent aux marins rencontrés comme un risque du métier comme un autre. Pour Bertrand, l'industrialisation n'est pas qu'un phénomène technique augmentant la productivité. L'effet principal repéré par le matelot de carrière est celui d'un désengagement social des armements vis-à-vis de travailleurs. Comme la pierre angulaire de la culture professionnelle est un savoir-faire viril et débrouillard, même lorsqu'il s'agit d'encaisser les coups, la virilité défensive, devenu impératif à ne dépendre de personne, encourage l'auto-exploitation des travailleurs.

### ***Marin-pêcheur : un métier masculin ?***

Clifton Evers, dans son enquête auprès des surfeurs, étudie les phénomènes identitaires d'appartenances et de revendication de masculinités et les recoupements entre celles-ci et les agencements médiatiques et écologiques qui forment le contexte d'une activité maritime. Le chercheur insiste, en prenant appui sur le travail de Raewyn Connell, sur les enjeux de politique sociale à la base des incarnations de masculinités et sur le caractère mouvant, car relationnel, de ces incarnations corporelles. Evers s'est intéressé aux interactions entre surfeurs issus de la classe ouvrière australienne, notamment les échanges entre surfeurs directement sur le littoral comme à travers les téléphones portables. Il signale les valeurs qui ont infusé la masculinité hégémonique développée chez les surfeurs de son enquête australienne : « *la blancheur de peau, l'hétéronormativité, le stoïcisme, la force, la prestance physique, le contrôle, l'indépendance, l'honneur, l'homophobie* », et leurs manifestations sur le terrain.

Chez les surfeurs ouvriers d'Australie comme chez les marins-pêcheurs, l'esthétisme des choses est refusé au profit d'un fonctionnalisme - un « usage réaliste ou fonctionnaliste » (Bourdieu, 1979, p.223). Michel Pigenet rappelle l'infusion dans la société globale des qualités de « virilité, robustesse et simplicité [...] », c'est-à-dire d'un certain « imaginaire associé aux travailleurs des ports » dans une campagne de publicité pour des jeans reprenant le mot « dockers ». L'importance de la robustesse du matériel, particulièrement des appareils technologiques, censés résister aux éléments tout comme

eux, est ainsi mise en avant comme une qualité primordiale, de même que l'indépendance, à travers l'agacement exprimé au sujet des téléphones portables, qui obligent à être en permanence joignables quand l'expérience du surf, individuelle et aventureuse, se construit sur le principe de la découverte de territoires secrets, reculés, par un refus de la connexion au monde, et donc de l'auto-suffisance. Evers montre bien que cette question d'indépendance, et de ne « dépendre de personne », qui est l'une des valeurs constitutives de l'identité de ces hommes et dont le parangon est le *shaper*, un surfeur qui fabrique sa propre planche, est également l'une des marques de masculinité issue de classes populaires. Le fait de « contrôler », plus que « d'être contrôlé », est une caractéristique que Clifton Evers lie à d'autres terrains, tels que l'importance mise en avant par Glen Fuller sur le terrain des garages personnels du « *know how* », c'est-à-dire d'identification débrouillardes des problèmes à régler sur la machine et d'expérimentation, mais dans le cambouis, de solutions (Fuller, 2015).

Le modèle du marin qui détient le plus de connotations positives est celui du bosco<sup>551</sup>, il doit savoir tout faire, *a fortiori* s'il est aux commandes et donc responsable du navire et de son équipage. Le bosco est un peu l'opposé du stéréotype, dénoncé par les marins de carrière, du jeune matelot ou patron sortant d'école et « *qui ne sait rien faire* ». Alors que nous préparons la boîte\* à bord d'un caseyeur du sud du Finistère en route-pêche, Jean-Paul, petit pêcheur de 50 ans, raconte qu'il a accueilli plusieurs stagiaires qui ne veulent pas manipuler le poisson, rebutés par les odeurs notamment. Il me fait également part de sa frustration devant ceux qui lui semblent trop sensibles à la fatigue ou aux blessures, ou, pire, qui délibérément ne veulent pas apprendre à « *tout faire* » : « *J'en ai eu un en stage il voulait pas toucher l poisson. Et un autre qui s'est foutu une arête dans la main, il est parti en arrêt au bout de deux jours de mer. "non mais moi je veux être patron" qu'il m'avait dit... Il voulait pas être marin, il voulait foutre son cul sur le fauteuil et gagner deux parts. C'est pas comme ça que ça se passe, en mer tu dois pouvoir tout faire.* »

Ce « savoir (tout) faire » de marin inclut des tâches qui peuvent être à terre inscrites dans l'espace domestique, considéré comme l'espace des femmes. C'est d'ailleurs là un des nœuds clés de la masculinité maritime, qui certes valorise les démonstrations de force comme n'importe quelle culture professionnelle ouvrière

<sup>551</sup> Maître d'équipage traditionnel de la navigation à la voile, intermédiaire entre les officiers et l'équipage, il est l'homme qui détient le plus de compétences, notamment en manœuvre, à bord.

masculine, ce qui en fait un « métier masculin » participant d'ailleurs à la création d'un « allant de soi de l'hégémonie masculine » (Le Feuvre, 2007), mais implique aussi de savoir coudre, soigner, laver son linge et son espace de vie, cuisiner... « *Moi j'aime bien cuisiner ; même à terre c'est moi qui cuisine, pas ma femme ! C'est bizarre hein ?* », me dit Patrick, 41 ans et patron d'un chalutier hauturier, « *beaucoup, chez eux c'est comme ça ! Sauf ceux qui vivent chez leur mère !* (Rires) ».

Le fait de savoir cuisiner est particulièrement valorisé, car le moment du repas est l'un des moments privilégiés de la journée. Il représente un moment hors du travail, un moment de relâchement et de plaisir. Un bon cuisinier est un élément fondamental dans l'équipage et son tour de cuistot est attendu avec impatience par le reste du groupe. C'est aussi un caractère de singularité. Certains matelots ont tendance à mettre en avant leur « spécialité » ou celle des autres. Ici, on attend avec impatience le jour d'untel, dont l'osso-buco possède une réputation qui le précède. De navire en navire et d'oreille de marin à oreille de marin, l'histoire se donne et le recrutement du matelot cordon bleu est synonyme d'exaltation, ou de concurrence. On se bat alors pour rivaliser de virtuosité dans les menus, untel se lance dans un bourguignon de lotte, un autre propose des langoustines au Ricard. Finalement le patron tempère la compétition en réclamant « de la bidoche » et la compétition retombe, chacun se léchant les doigts couverts d'osso-buco. Ailleurs, un matelot insiste toute la deuxième semaine de la marée, à force d'effets d'annonce, pour avoir le dernier tour de cuistot, celui de la route-terre. Il souhaite faire profiter les camarades de ses dons de pâtisseries et confectionne un cake aux pommes rudimentaire, seul dessert que l'équipage aura d'ailleurs mangé durant la marée. Mais ces savoirs-faire traditionnellement réservés aux femmes dans l'espace domestique restent colorés de valeurs viriles. Les plats doivent sembler riches en apport et servis dans de larges assiettes remplies à ras-bord. Dans les recettes, la viande l'emporte de loin sur tous les autres aliments, à force de rappels : « *il faut pas nous en promettre* ». « *On mange bien* » est une assertion à double sens, à la fois concernant la qualité et la quantité.

Ces activités *a priori* féminines constitutives de ce « savoir (tout) faire » peuvent d'ailleurs être virilisées dans les discours. Il en est ainsi de la couture, compétence nécessaire en mer : il faut parfois raccommoder un bas de ciré, un vêtement, un tissu. A bord d'un chalutier, un matelot passait le temps en reprenant ses chaussettes dans une bannette. Conscient de la menace pour sa virilité que pouvait constituer le fait d'être

surpris dans cette situation par mon regard extérieur au monde maritime, le marin avait cédé à une justification alarmiste, et avait eu recours à un exemple extrême de robustesse virile : il faut savoir coudre, m'expliquait-il, car il faut pouvoir *se* recoudre en l'absence de médecin au large. Enfin, d'autres fois à bord, les marins rapprocheront cette activité, très connotée à terre comme féminine, à celle du ramendage, l'art noble du raccommodage de filet, technique très valorisée dans les recrutements du monde de la pêche.

Madeleine Guilbert avait montré comment la division des tâches du travail industriel reprenait les représentations à l'origine du partage des tâches domestiques (Guilbert, 1966). En mer, l'espace du travail et l'espace de la vie se recourent. L'espace domestique, quand il existe à terre pour les marins possédant une femme et des enfants, n'existe que comme abstraction. Leur espace domestique concret se réduit aux bannettes, à la cuisine et aux espaces de toilette du navire. À la fois le marin, du fait de l'absence des femmes à bord, doit s'occuper des besoins relevant plus du soin que de la force physique, mais en plus le lien entre sa vie professionnelle et sa vie privée est totalement poreux. Ces décalages ou écarts par rapport à l'étalonnage des « comportements, attitudes et conduite par rapport à une grille virilité/féminité » (Dejours, 1996) ne mettent cependant pas la masculinité maritime classique totalement à part des masculinités hégémoniques. Il ne s'agit pas seulement de performer une masculinité laborieuse axée autour des notions de force physique - « plus attentifs à la force qu'à la forme du corps » (Mauger & Fossé-Poliak, 1983 ; Bourdieu, 1979, p. 448) - et de courage face au danger, voire de témérité. Le métier multi-tâches du marin s'inscrit dans une masculinité qui met au centre le contrôle de soi et une position de maîtrise totale. C'est la polyvalence mimétique qui est valorisée par les marins en dépit de toute convention, comme elle l'était déjà du temps de la Grèce antique : « *Confronté avec la mer avec un espace ou un seul instant voit souffler des brises contraires des points opposés du ciel* », le pilote ne peut le dominer qu'en faisant preuve lui-même d'une semblable polymorphie et d'une polyvalence égale » (Detienne & Vernant, 1974).

D'autre part, la hiérarchie qui s'exprime à bord, et qui s'exprime par des performances viriles également, que ce soit par une « *gueulante* » du patron sur le pont, ou par la dynamique même du « *branle-bas* », dont la sonnerie stridente retentit dès qu'il faut se remettre au travail, inscrit dans le rythme du corps, la rencontre de l'individu et du groupe (Guillerm, 2001). L'obéissance ritualisée, la hiérarchie dans les attitudes,



apparaissent aux marins eux-mêmes comme des manières de dépasser le stress de l'embarquement, que le docteur Guillerm qualifie de deux manières pour les marins de la Marine Nationale - le stress « chronique », c'est-à-dire la souffrance liée à l'éloignement et à la séparation ; et le stress « aigu » - Jegaden dit « syndrome de l'attente de l'alarme » (Jegaden, 2010) -, c'est-à-dire l'attention constante aux risques, et l'habitude jamais vraiment acquise vis-à-vis des événements déstabilisants qui surviennent en permanence (ibid.). D'où la nécessité de se rassurer en se sachant capable de *se recoudre*. Être capable de *se recoudre*, c'est se convaincre que l'on est maître de soi et c'est également savoir que notre « savoir (tout) faire » est une garantie pour le groupe, l'équipage qu'un seul grip dans la mécanique peut mener au drame. La configuration de la virilité maritime pourrait se résumer ainsi : le marin ne peut dépendre de rien, ni d'un dispositif d'aide sociale ni d'une femme, car le navire dépend lui-même de son « savoir (tout) faire ». A bord d'un navire de pêche, le respect des hiérarchies et des rituels fait partie d'une construction défensive de la virilité, mais l'importance des petites résistances incarnées sur le pont, et un certain goût du risque, ou de l'aventure, peut aussi perturber cette dernière caractéristique.

**« *Qu'est-ce qu'on s'en fout de savoir si t'es costaud ou pas ?* »**

La virilité s'incarne traditionnellement par une manifestation, dans l'excès, d'un corps répondant aux attributs que le sens commun lui confère<sup>552</sup>. La virilité ouvrière dépend d'une culture virile, mais déborde parfois pour devenir nature virile, totalement liée aux hiérarchies de classe, jusqu'à devenir outil de domination du « regard de l'autre » (Pigenet, 2002). Tout comme chez les dockers, le lien entre valeurs de corps et valeurs d'esprit s'associent dans les manifestations d'indépendance ou de liberté chez les marins-pêcheurs, notamment vis-à-vis des incarnations du pouvoir. La force physique que l'on attend du marin est également repérée dans ses paroles ou ses prises de positions publiques, avec le stéréotype d'un certain tempérament bagarreur. Il suffit de se reporter à l'ensemble des articles de presse et communications politiques recensant les rencontres entre dirigeants politiques et pêcheurs bretons, *a fortiori* depuis la destruction du pavillon à marée de Rungis en 1993 jusqu'à la « guerre de la coquille » de 2018, en passant par les

<sup>552</sup> Pour une somme sur l'épistémologie des concepts de virilité et de masculinité dans le contexte du travail, on se reportera aux travaux d'Haude RIVOAL, et notamment à la première partie de sa thèse auparavant citée.

différentes crises des années 2000<sup>553</sup>, pour se rendre compte de l'image sociale dont jouissent les « *gabarits* » des ponts.

Dans la promiscuité, l'intimité, que provoque le fait de vivre entre hommes, s'impose certaines performativités de masculinités pour garder la face d'une identité hétérosexuelle, qui a tout à voir avec l'« aptitude au combat et à l'exercice de la violence » que recoupe la virilité (Bourdieu, 1998, p. 75). Plus encore qu'une « virilité » ressource qui comblerait un déficit de capital culturel, social ou économique, il faudrait sans doute considérer aussi ces performances comme les expressions d'une « masculinité de protestation » (Connell, 1995), au-delà de la simple expression de valeurs qui participent par ailleurs de leur stigmatisation en tant que classe populaire, traduite par une « dévaluation » dont le sexisme de « gros bras » serait l'apanage (Pigenet, 2002).

« *Comment se fait-il que la communauté la plus durement touchée par les accidents du travail s'oppose à des mesures destinées précisément à la protéger ?* » se demande Christophe Dejours, faisant référence au paradoxe du danger omniprésent dans le travail des ouvriers, et leur réticence vis-à-vis des mesures de prévention des risques (Dejours, 2010a, p. 25). Plusieurs travaux de recherche ont déconstruit la dénégation du risque en contexte ouvrier, du paradoxe entre grande connaissance et infirmation du danger chez les ouvriers de la chimie (Duclos, 1987), aux stratégies de rationalisations « professionnelles » des bûcherons (Schepens, 2007a, p. 89 ; Schepens, 2007b) ou du « confort moral » des ouvriers du nucléaire (Zonabend, 1989, p. 12 ; Zonabend, 1993 ; Fournier, 2001).

Ce rapport viriliste au risque, avec comme contrepoint l'image d'une faiblesse associée à la féminité ou à l'homosexualité, institue le courage comme valeur primordiale. Louis Oury décrit cette réalité dans *Les prolos*, lorsqu'un ouvrier du nom de Joseph installe un mouchoir sur son épaule pour apaiser la douleur d'une tige de métal, et s'attire railleries et autres insultes sexistes de la part de son contremaître, qui le compare à une « gonzesse » (Oury, 2016, cité par Pillon, 2012, p.45). Michel Pigenet a, lui aussi, noté de nombreux témoignages associant l'idée d'une déchéance à celle de la protection, qui gêne plus qu'autre chose le travailleur des quais dans son activité (Pigenet, 2002). La

<sup>553</sup> En 2007, on se souvient de l'échange entre un jeune pêcheur et le président de la république de l'époque. Le pêcheur commence par interpeller Nicolas Sarkozy par l'insulte « *enculé !* », puis le président de la république réplique : « *C'est toi qui a dit ça ? Eh ben descends un peu le dire, descends un peu !* », ce à quoi le jeune répond « *Si je descends, je te mets un coup de boule* », avant d'enjamber la barrière pour en découdre, vite intercepté par des policiers.

particularité du monde des dockers étudié par l'historien était d'être également fortement syndiqué, et donc de porter en regard d'une certaine revendication défensive et virile, une résistance contradictoire aux rendements qui cassent les corps. Dans la pêche, le lien syndical est très peu organisé. C'est la nouvelle génération, davantage en contact avec une société globale, qui installe à bord un nouvel ethos plus soucieux de la sécurité, entre le port d'un casque et d'une VFI\*, ou l'utilisation de poulies pour descendre des caisses en chambre froide.

Cependant, si le danger est partout et constamment à l'esprit des marins sur les ponts des bateaux, il incarne également l'esprit d'aventure au cœur de la vocation maritime. « *Ce sont des chercheurs de risque* », résume notre médecin addictologue<sup>554</sup> à propos des marins-pêcheurs. La prévention du danger est compliquée à bord, parce que le danger incarne à la fois une sorte de routine à laquelle on s'habitue, mais aussi une sorte d'objet attractif auquel on développe une sorte d'addiction. Pour perturber la cadence fatigante et bien huilée des traits de pêche, des tris et des étripages, la performance, la vitesse d'exécution, le record, sont autant de spéculations sur le risque omniprésent. Ainsi, des concours d'efficacité sont performés à bord de tous les bateaux. Parfois il s'agit de faire la course avec soi-même, à l'image de quelques marins que j'ai rencontrés qui m'expliquaient compter dans leur tête le nombre de poissons étripés, le nombre de casiers déplacés par rapport au temps du *shift*, sur un mode sportif. Parfois il s'agissait de compétitions plus sociale, à l'image des partages sur Facebook de vidéos dans lesquelles sont mises en scène des performances techniques diverses. Anthony, matelot de 21 ans, se plaint de ne pas pouvoir faire une épissure à bord des navires sur lesquels il a embarqué, parce que les marins se précipitent directement dessus dès que se présente l'occasion de pratiquer sa technicité, mais aussi de « *montrer qui c'est l'bonhomme* » :

« — *C'est pareil, faire des épissures, depuis la formation, j'en ai pas refait. Direct, dès qu'y en a une à faire, c'est "ah non, j'vais faire" et puis pour montrer qui c'est l'bonhomme. Alors ça, ça me fait marrer. Qu'est-ce qu'on s'en fout de savoir si t'es costaud ou pas ? Moi j'dis pas, entre eux ils s'amuse à essayer de faire le concours d'vitesse, mais moi derrière j'suis là est-ce que je peux en faire une au moins ?* »

<sup>554</sup> « *Le problème des gens qui sont sur mer et qui consomment, c'est que la majorité des gars qui consomment sont pas addicts ! Ils consomment, et d'ailleurs c'est un peu ça l problème. Ils ont déjà goûté et il leur est rien arrivé. C'est-à-dire que l'addiction est une maladie mortelle, bien sûr, mais "les drogues c'est dangereux", c'est un slogan accrocheur, mais le danger, chez ce type de personnalité au contraire chez les chercheurs de risque, au contraire ça pourrait les attirer. "C'est dangereux ? chic !"* » (Extrait d'entretien avec un médecin addictologue)

Le jeune homme m'explique que les matelots peuvent passer leur temps à se plaindre de « leur dos, de leurs genoux , etc. », mais que « tous leurs problèmes de santé s'effacent quand ils voient une épissure ». Comme si la performance permettait de racheter la « livre de chair » payée au travail (Castel, 2001), sous d'autres formes que celle du soin. Ainsi les concours d'efficacité permettent de contourner la souffrance en la mettant au service d'une quête de prestige.

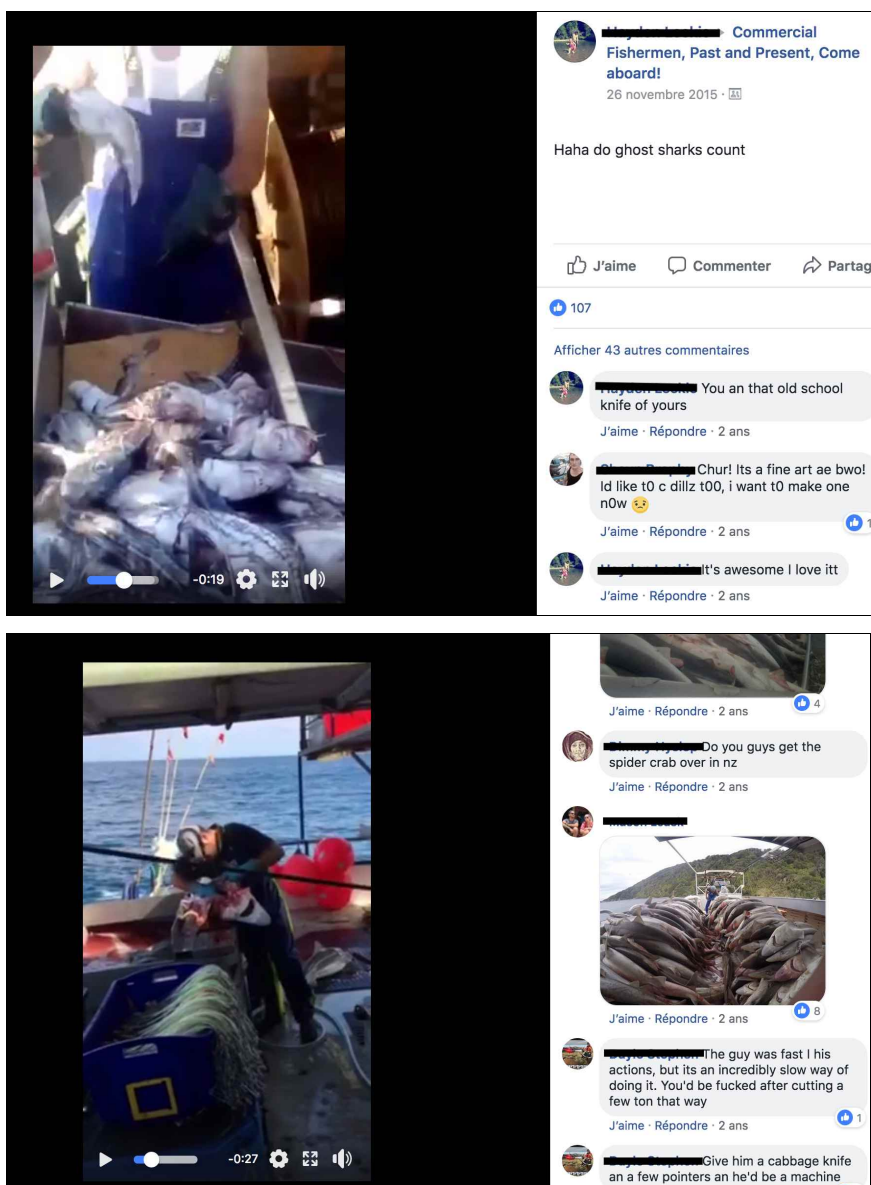


Figure 1 : Partage de vidéos présentant la vitesse d'exécution de matelots



Figure 2 : Partage d'une vidéo montrant l'efficacité d'un matelot. Des dizaines de commentaires et de réactions s'enchaînent, et d'autres matelots partagent des vidéos de leur propre « performance ».

Il y a une certaine gratification n'ayant pas de prix à être considéré comme « un bon », à inspirer le respect de sa communauté par le dépassement de soi. De là s'ouvrent des débats entre ceux qui voient certains gestes comme « un art » (« *a fine art* » (Figure 1)), et ceux qui perçoivent la qualité du geste au regard de son efficacité (« *ce gars était rapide dans ses actions, mais c'est une manière incroyablement lente de le faire. Tu serais niqué après avoir coupé quelques tonnes de cette manière* » (Figure 2)).

Dans les images suivantes encore, certains marins louent la rapidité et la technique du jeune matelot qui partage sa performance dans le cadre du « *shark challenge* » (Figure 3), en français « défi requin », un échange de vidéos et d'images de découpe rapides de requins sur les groupes privés de Facebook. « *Tu laisses au moins un kilo de viande sur la*

*tête* » s'indigne un matelot en commentaire, quand un autre exprime cette différence sur le plan générationnel : « *que les temps changent ; quand je pêchais le requin on était payé au kilo, pas en fonction de la rapidité avec laquelle on les étripait* ». D'autres défendent le jeune matelot en lui adressant des messages impressionnés, ou en expliquant que « *quand on a un pont rempli de requin, quelle perte de temps de devoir tous les faire, et tout ce que tu y perds c'est un peu de ventre abdominal* ». Un autre encore se retrouve dans la technique du jeune homme, qui correspond à la manière dont lui-même a appris le métier. L'intéressé répond ensuite « *exactement camarade* » (« *mate* ») et signale à ceux qui le critiquent qu'il étripe « *comme nous demande le patron depuis là-haut* » (« *we just do as we told from the boss up stairs* »). Partage d'une camaraderie d'équipage, à la fois dans les manières de faire, les gestes et les rapports de domination, ces échanges sont formateurs d'une identité singulière qui dépasse les frontières encore une fois, puisqu'ici s'expriment des matelots de plusieurs pays en même temps.

Une autre publication sur le groupe Facebook montre une vidéo d'étripage de lieux noirs agrémentée du statut : « *J'adore travailler sur l'océan! Et bosser dur! Etriper 40 kilos de lieux en 2 minutes, il m'a dit, et ma moyenne était de 10 secondes par poisson !* » (Figure 4). Dans les commentaires, les collègues saluent le travail du matelot, donnent des conseils, ou parodent quant à leur capacité à faire mieux que lui. Mais surtout ils insistent sur l'inconscience du patron, qui n'a pas fourni de table de travail à ce « bon marin ». La vidéo montre en effet le matelot de profil, constamment obligé de se pencher vers la caisse pour attraper le poisson, puis de se redresser pour effectuer le geste. Des dizaines de commentaires pointent alors du doigt l'absence de matériel adéquat, rendue évidente par la répétition du geste. « *Donnez à cet homme une table* », lance un membre du groupe. « *J'ai mal au dos rien qu'à regarder la vidéo !* » plaisante un autre. Figés par la publication et observés depuis la terre, les dysfonctionnements apparaissent plus clairement au collectif des matelots qui les vit pourtant au quotidien. Une vidéo exprimant le goût de « bosseur dur » devient alors une vidéo de revendication concernant les conditions de travail.



Figure 3 : « Shark challenge » - exemple de partage de défis de rapidité sur Facebook

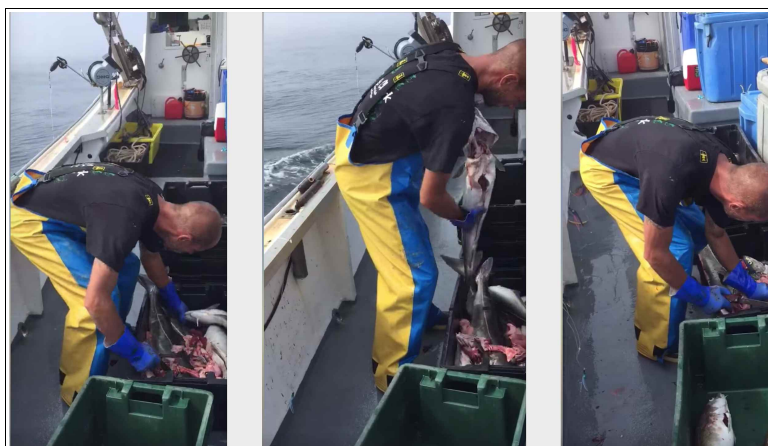


Figure 4 : photogramme d'une vidéo montrant un matelot efficace, mais travaillant sans table.

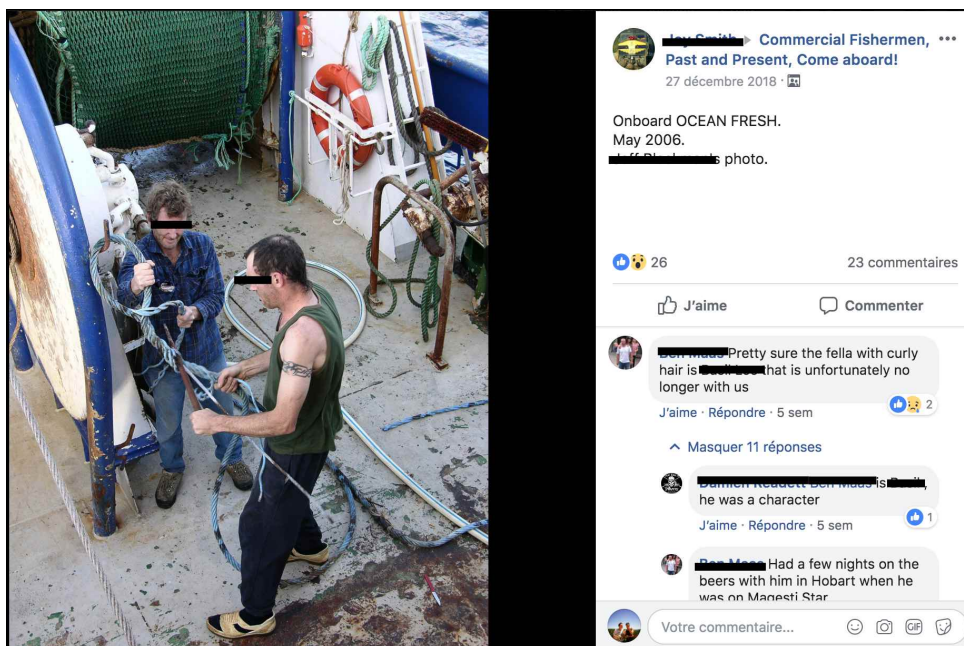
Lors d'un embarquement sur un chalutier hauturier, Loïc, âgé d'une quarantaine d'années et matelot hauturier depuis ses quinze ans, tire de sa fatigue une longue plainte qui dure deux semaines et qui s'exprime surtout pendant les traits par des insultes au patron, au matériel, aux éléments naturels. Mais Loïc est aussi le premier à se précipiter pour réparer une épissure, en pleine nuit et en pleine tempête. Se précipiter sur l'épissure n'est pas seulement le moyen de prouver une rapidité et des compétences hors normes, qui sont des caractères attendus de l'hexis corporelle du marin-pêcheur et qui vont de pair avec l'étalage de cicatrices. C'est aussi le moyen de se divertir en trompant l'épuisement, et de relever des défis qui construisent la cohésion du groupe (Desmond, 2007, p.72), mais qui infusent également dans l'esprit du marin une satisfaction de l'effort accompli. Une manière d'oublier les blessures et les parties du corps meurtries par le travail et par les hiérarchies, en se concentrant sur un exploit individuel, un combat intime, un « quant à soi » (Lüdke, 1984) à la recherche de la « *griserie que peut procurer le travail ouvrier lorsque le corps "domine" la machine* » (Renahy, 2015).

Après une grosse journée de casse de matériel, qui nous a fait sauter un repas et a empêché le repos pendant presque 24 heures, les matelots ne cessent d'insulter le patron, dans un vacarme ironiquement protecteur, qui couvre leur voix et laisse place à l'exutoire de la rage. Le chalut remonte finalement de nouveau, déchiré une nouvelle fois. Les marins remarquent tout de suite qu'il y a des épissures d'acier à refaire sur les funes\* et c'est l'occasion de mettre en pratique ce savoir-faire impressionnant. Pour réparer une épissure, c'est-à-dire un tressage de câble, il faut introduire une énorme aiguille dans la tresse, un épissoir, pour faire apparaître une ouverture dans laquelle glisser le câble d'acier, avant de donner un coup dans l'aiguille pour donner le mouvement au câble.





Une épissure - source : vidéo promotionnelle de la SDMI 29



Le partage de cette image de travail sur Facebook est le prétexte à évoquer le souvenir d'une communauté. Ici l'image de l'épissure pratiquée par deux hommes sur le pont d'un navire au large rappelle aux matelots du réseau social différents souvenirs de soirées à terre entre les marées en compagnie des matelots à l'image, disparus depuis. Une vingtaine de commentaires, tous agrémentés de dizaines de réponses, racontent alors des exploits du travail (« i was on [Nom de navire] with [Nom du marin], BRILLIANT bloke & we did 550 ton in 2 1/2 months back in the day....miss that legend » « j'étais sur [Nom de navire] avec lui, un type BRILLIANT et nous avons fait 550 tonnes en deux mois et demi à l'époque... il me manque, ce gars légendaire »), en parallèle de souvenirs de fête et de camaraderie (« I remember coming back to the [Nom de navire] in [Nom de ville] drunk one night from the pub » « je me souviens

*retourner au bateau complètement ivre après une soirée au pub » ; « we had a \$900 dollar tab at [Nom de bar] » « nous avons une ardoise de 900\$ dans ce bar ! »).*

L'exercice, déjà difficile dans le cadre d'une salle de classe du lycée maritime, peut relever de l'exploit quand le matelot associe rapidité d'exécution et négociation avec la houle de plusieurs mètres qui soulève le navire dans tous les sens, la pluie qui fait glisser les bottes sur le pont et les mains sur l'aiguille, le vent qui balaye les visages mouillés, la fatigue. C'est dans ce cadre de lutte contre les éléments que s'exprime le plaisir de la prouesse technique, d'une vitesse associée à une précision dépassant le talent professionnel. Rien d'original par rapport au monde ouvrier dans sa globalité, sinon en effet ce sol meuble qui se dérobe sous les pieds des records de vitesse, et la fatigue énorme qui s'est accumulée. Les *filet-men*, ou les *tuna-men* du marché au poisson du Bronx de mon terrain de 2012-2013 s'affrontaient également dans des joutes qui mêlaient précision, rapidité, et force dans les découpes de quarts de thon, ou dans les préparations de différents poissons. L'incarnation du rendement dans les mouvements du corps matérialisait, depuis un regard extérieur, un mouvement d'usine ou de machine, quand dans l'esprit du travailleur, il était presque plus proche d'une sorte de méditation - « *ça me vide la tête comme de la méditation* », me dit un jeune pêcheur en réaction à une vidéo qu'un ami a pris de lui en train d'extraire une quantité impressionnante de Saint-Jacques de leur coquille en une minute. Les gestes précis du crochet qui tape dans le coffre de poisson, de la pelle qui brise la glace, du couteau qui tranche et de l'épissoir qui contraint le câble puissant sont des démonstrations de force nécessaires, et le plaisir qui se dégage à les maîtriser, plaisir social ou intime, encourage parfois à frôler la blessure, à enjoliver le risque pour modifier l'expérience qui devrait naturellement découler des rencontres répétées avec le danger (Molinier, 2008, p. 16<sup>555</sup>).

### ***Le porno dans la passerelle***

L'arrivée d'une nouvelle génération, de nouvelles manières d'envisager le métier ou plus globalement d'envisager le travail bouscule la culture professionnelle, qui doit

---

<sup>555</sup> « Les stratégies collectives de défense qui ont été analysées dans des collectifs d'hommes constituent un système de conduites et de représentations sociales centrées sur les valeurs de la virilité (force, courage, mépris du danger). Ces stratégies collectives visent à modifier, transformer et euphémiser, pour ne pas dire anesthésier, la perception que les hommes ont de la réalité qui les fait souffrir. »

déjà s'adapter à la normalisation de l'activité. Ces mutations impliquent nécessairement une recomposition des identités et des communautés à bord des navires. Que reste-t-il des processus qui transforment le « métier » en « art » professionnel via les rituels internes, les critères qui « font communauté » (Becker) quand ces rituels internes ont tendance à s'effacer au profit de liens de plus en plus forts avec la société globale. Qu'est ce qu'un saisonnier apporte de nouveau au groupe professionnel ? Ce n'est pas seulement l'amointrissement des flottilles qui accroît la peur du marin sur les mers (Mariat Roy, 2015), mais aussi l'élargissement des critères qui font la communauté. Celle-ci rassure et unit les hommes face aux risques, dangers et hostilités « *I get scared. Sometimes when surfing with peers the fear can be dispersed across bodies, and can feel less intense. Hesitation can be overcome through shared encouragement* »<sup>556</sup>, écrit Clifton Evers à propos d'un autre milieu maritime fortement marqué par une masculinité viriliste (Evers, 2014).

Route-terre, le patron est parti se doucher. Nous montons, trois matelots et moi, dans la passerelle, pour passer le temps en compagnie de celui qui est de quart. On voit enfin la côte, absente du champ de vision depuis deux semaines. Il fait beau, la potasse\* est terminée et les matelots, de bonne humeur, investissent quasiment pour la première fois l'étage supérieur. Les téléphones portables recommencent à capter les ondes du réseau, ce qui nous permet de joindre des proches. Tout le temps de la marée, la passerelle n'était l'endroit que d'un seul homme, le patron, ne cédant son fauteuil ergonomique à l'homme de quart que pendant son repos. À cette solitude du capitaine, concentré sur la route et sur l'écran de télévision, répond un espace désormais populeux, plein d'écrans mobiles, de musique et de conversations. Un des matelots lance une vidéo de Youtube, pour écouter de la musique et profiter du retour de la connexion internet. Le plus jeune s'est installé sur le fauteuil de la table à cartes et envoie des selfies à quelqu'un. Le troisième, François, en charge du cap, se moque affectueusement de lui. Puis il sort son téléphone lui aussi, lance un site pornographique et fait jouer une vidéo au hasard. La présence de cet écran pornographique installé sur le tableau de bord constitue le comble du renversement. François installe ensuite l'écran devant le jeune homme, l'imposant à son regard. Dans les faits, personne ne s'intéresse à la vidéo que le matelot de quart a mise, et surtout pas le

---

<sup>556</sup> « Il m'arrive d'avoir peur. Parfois, en surfant avec des pairs, la peur peut être dispersée à travers les corps, et être moins intensément éprouvée. Le doute peut être surpassé par un encouragement collectif. ».

jeune homme, qui continue d'envoyer ses selfies. François arrête sa vidéo au bout d'une trentaine de secondes, le long desquelles il a surtout parlé, exprimant un besoin de faire valoir le décalage qu'il ressent concernant les relations amoureuses qu'il soupçonne chez le jeune matelot : « *Regarde, n'hésite pas à regarder, c'est la nature, c'est comme ça, faut pas avoir honte* ». Il s'agit là de réaffirmer par l'humour des valeurs masculines matérialistes - « l'être contre le paraître » du selfie - nécessitant de « conjurer l'émotion par des violences ou des grossièretés » (Bourdieu, 1979), grossièretés auxquelles répond dans cette passerelle l'indifférence du jeune homme. C'est à la fois comme si la sociologie des pratiques culturelles déviantes articulée autour de la notion de légitimité, mais aussi de l'esthétisation contre le fonctionnel, ne suffisait plus à analyser les différences qui séparent, dans les modes d'appropriation de la pornographie, deux générations d'ouvriers, deux virilités idéelles (Rasera & Renahy, 2013) dont l'expression de noblesse (Guillet, 2012) n'est pas envisagée pareillement selon les générations du fait d'un accès inégal aux sociabilités de séduction et de sexualité. De même, c'est comme si le visionnage de cette vidéo, dans le contexte de la route terre, figurait l'écart de désaffiliation entre les deux hommes, le plus jeune profitant du réseau pour discuter avec des amis et des filles sur les réseaux sociaux, gardant probablement le visionnage de pornographie pour son intimité, du fait de la facilité d'accès, l'opulence de l'offre à portée de clic par rapport à celle dont son aîné pouvait disposer à son âge ; tandis que le second essaye de « faire communauté », en faisant rire l'équipage grâce à la première vidéo qui se présente sur un portail de vidéo pornographique.

Un autre matelot a fait une plaisanterie similaire en milieu de marée, en bloquant en pleine nuit, et alors que tout le monde s'affairait sur le pont, le petit poste de télévision des communs sur un film érotique. Celui qui quittait son poste pour boire un peu d'eau avait alors la surprise d'être confronté au programme, puis, sur le pont, aux railleries du collègue farceur, à demi sérieux quand il déclare, comme François l'avait fait à propos de la vidéo pornographique, que « *c'est la nature !* ». Lorsque c'est au tour du plus jeune d'y être confronté, un matelot en alternance qui n'avait pas terminé son lycée, l'auteur de la plaisanterie avait arrêté d'étriper le poisson pour bien profiter du moment - « *on va voir sa tronche !* », puis dans un éclat de rires, avait lancé plusieurs insultes homophobes<sup>557</sup> « *t'es pas pédé quand même !* ». Le jeune homme s'était contenté d'attendre que le moment

<sup>557</sup> L'importance des insultes homophobes et sexistes dans les sociabilités virilistes a déjà été montrée dans de nombreux travaux ; voir DESMOND, 2007, p. 96 et EVERS, 2014.

passé, puis avait haussé les yeux en hochant la tête de gauche à droite à mon passage, criant sans que les autres puissent l'entendre dans le vacarme ambiant : « *les vieux dégénérés !* ».

Ces images fonctionnent comme des stèles « répulsives » pour le territoire ouvrier et viril - puisque « leur vulgarité n'est présente qu'au regard étranger » (Monjaret, 2004), et que leur fonction tient dans la force de cohésion qu'elles apportent à la communauté. Mais l'homophobie, et la violence extrême qui est déployée dans les interactions avec les images des femmes à bord provoque autre chose, chez le jeune matelot, que le plaisir d'une appartenance à un groupe soudé par la résistance aux convenances. La connivence qu'il recherche chez moi - c'est-à-dire auprès d'un regard étranger, et jeune comme lui - est symptomatique d'une désolidarisation du collectif. Il est dérangé par la vulgarité non pas du film pornographique en lui-même, mais des réactions qui entourent la blague, c'est-à-dire une certaine brutalité homophobe, sexiste et systématique.

Ce ne sont pas seulement des images « entre la sainte et la putain » (ibid.), complètement anonymes et aux fonctions érotiques préétablies, qui sont l'objet de ces interactions, mais l'ensemble des images de femmes, l'ensemble des présences féminines qui surgissent sur le bateau par la lorgnette minuscule qu'est le poste de télévision. Ainsi la réflexion « *les vieux dégénérés !* » s'inscrit dans un ras-le-bol du jeune homme vis-à-vis de ses collègues plus anciens qui passent leur temps à adresser des remarques sexuelles et sexistes aux présentatrices, participantes ou anonymes des programmes que la télévision retransmet dans les communs. Elle s'inscrit comme la revendication à aspirer à d'autres vies que celle du huis clos privé de l'autre sexe qu'est le navire hauturier traditionnel (Duval, 1998).

L'apparition d'images pornographiques, au-delà du caractère communautaire, devient autre chose qu'un élément rassembleur - elle devient clivante. Elle inscrit la césure entre jeunes et anciens et devient le marqueur d'une certaine misère sexuelle contre laquelle les jeunes hommes souhaitent se construire, un refus du sacrifice de la vie sociale et sexuelle sur l'autel des rythmes industriels. L'humour, et le partage d'un « langage » au sein de « frontières imagées » (ibid.) a toujours pour effet une socialisation entre hommes. Mais au sein de cette socialisation se noue une complexité de rapport à un héritage qu'il s'agit de ne pas accepter, reflet d'une violence des modes de vie qui passe parfois par une naturalisation de la brutalité et par la violence du manque. Il ne s'agit donc pas de

s'adapter aux convenances ou à un quelconque ordre moral supérieur vis-à-vis duquel la nouvelle génération se montrerait plus fréquentable que l'ancienne génération - vis-à-vis de la société globale, du patronat, des autres classes - mais plutôt l'affirmation d'une différence générationnelle en tant que telle.

Différents travaux ont montré l'importance de l'humour dans la transmission de « métiers masculins ». Emmanuelle Zolesio a montré que les femmes qui s'engagent dans les carrières chirurgicales avaient à composer avec différents éléments de mise en évidence de la masculinité du métier, notamment articulés autour d'un humour sexiste de provocation, voire de « test » (Zolesio, 2009). C'est ici pour provoquer, tout autant que pour assimiler le jeune homme, que le matelot plus ancien le confronte à la pornographie. De nombreux exemples de bizutage recueillis au cours du terrain montrent que l'histoire de telles pratiques, concentrées classiquement autour d'enjeux de domination, d'humour comme de rite de passage (Vigna, 2013), restent dans le cadre traditionnel d'une intégration brutale auprès d'un collectif hiérarchisé. Mais l'effet de cette domination générationnelle, et donc la hiérarchie supposée qui en découle, est fortement remise en question par l'indifférence des plus jeunes, ou par leur violent refus de se plier à ces règles qui paraissent d'un autre temps. De nombreuses fois ces bizutages ou ces pratiques d'une masculinité d'excès, de brutalité hypersexualisée, ont été pointés du doigt par les jeunes pêcheurs que j'ai rencontrés comme étant inacceptables, révoltantes, et bien évidemment traumatisantes. « — *Qu'ils continuent leurs délires mais moi c'était plié, je prenais mon sac à l'arrivée au port. Et j'avais dit au patron, mais il était dépassé par le truc, donc "ciao", hors de question que je remette les pieds là-dessus* », exprime Thomas, jeune matelot, après avoir passé dix jours sur un chalutier de « *cauchemar* », ou des anciens avaient voulu le « baptiser » en lui baissant le pantalon pour mettre des morceaux de poisson en contact avec ses parties intimes.

« — *Faut pas avoir peur de dire non, tu dégages, et si tu m'touches, de toute façon tu t'f'ras virer direct parce que t'as pas le droit de toucher un autre matelot, donc vas-y frappe-moi et perds ton taff si tu veux. Maintenant j'me laisse plus faire, c'est fini* », me dit Jordan après m'avoir raconté plusieurs expériences de situations tendues au sein d'équipages de chalutiers. D'une certaine manière, son attitude, refusant de « *se laisser faire* » incarne, elle aussi, la masculinité virile de résistance et de courage - « *faut pas avoir peur* », voire de dépassement. Dans un autre entretien, un jeune homme me fait part

de son expérience de tension avec un bosco incarnant à la fois l'abus de pouvoir, symbolique d'un modèle de transmission que la jeune génération refuse, mais aussi une certaine affectation, un soin de lui-même dont le jeune homme ne manque pas de se moquer :

« — Le [Nom de Bateau], que j'ai fait, c'était pas mal, le bosco, lui, quand on déchirait le chalut, il fallait qu'on le tire jusqu'au fond, parce que monsieur voulait pas prendre les gouttes de pluie ou le vent. Alors que ça nous a fait encore plus de taff de tout tirer, alors que y avait juste à le descendre et réparer sur place. Non, monsieur voulait qu'on se décale. Et... Tu te dis "bon, mec, si t'es trempé...", enfin voilà, ça m'avait fait rire. Il m'avait menacé, ce mec-là, il m'avait chopé par le col. J'étais stagiaire à l'époque, j'lui avais dit "tape moi, et tu dégages de ton bateau". Il m'avait fait flipper ce con, il faisait quatre fois ma carrure, j'étais "moi, il m'en fout une droite, j'ai la tête qui part et le corps qui reste, quoi" ».

La différence réside dans le refus des rituels ou des traditions de transmission « à la dure », « à coup de tarte dans la gueule », comme disait Nathan, jeune matelot du large. Le rapprochement, frontal, des violences et du droit dans la posture du jeune homme (« si tu m'touche [...] tu t'f'ras virer », « tape moi et tu dégages de ton bateau ») montre également que les jeunes matelots ont tendance à refuser l'association entre masculinité ouvrière et violence, parfois sexualisée, dans le cadre d'un rite nécessitant leur passivité. En somme, il ne s'agit pas de passer l'épreuve en s'y soumettant pour prouver « qu'on en a » (Vigna, 2013), mais au contraire de faire valoir ses droits et son courage, qui sont d'ailleurs également de très puissants marqueurs d'une virilité extravertie. Le refus, traumatisé ou simplement dégoûté par ces pratiques, de remonter à bord d'un bateau après un épisode du genre, n'est pas vécu, dans les cas que j'ai rencontrés, comme une faiblesse personnelle marquant un échec à se conformer au modèle idéal du marin, mais plutôt comme une reprise en main libre de son propre chemin, qu'il s'agit de débarrasser de toute toxicité, incarnée tantôt par les excès sexistes, racistes, violents, tantôt par les rythmes de travail eux-mêmes, ou par les deux à la fois.

Par ailleurs, l'indifférence du jeune homme dans les deux cas d'exposition à la pornographie vient aussi du décalage entre l'isolement des corps féminins et masculins

vécu sur le temps long de la carrière pour le matelot plus ancien, quand lui commence tout juste sa carrière, et maîtrise, par les réseaux sociaux, une certaine manière de construire des relations de séduction et de sexualité à distance, prenant le smartphone comme un outil par lequel se tissent des relations, et non simplement comme un outil de consommation solitaire. L'industrie ne s'y trompe pas. L'installation de la connexion wifi dans les banettes individuelles est souvent considérée comme une priorité des armements les plus importants.

### ***Des corps d'hommes hétéronormés et isolés de toutes interactions avec des corps féminins***

A bord d'un chalutier du large, c'est la tempête. Il est 4 heures du matin et nous sommes tous sur le pont pour ramender. C'est la troisième fois que l'on croche en 24 heures. Comme le disait Morgan, jeune matelot du large, dans un entretien déjà cité : « *Des fois, mettons, tu fais à manger le jeudi midi mais tu manges que le vendredi midi* ». Loïc, matelot de quarante cinq ans, blessé au dos, aux dents, aux doigts, proteste toutes les dix minutes contre les douleurs qui épuisent son corps. Les autres matelots à bord le surnomment « le vieux ». Pourtant il n'a que cinq ans de plus qu'eux, et il est même plus jeune que le patron. Loïc lui-même constate la vieillesse prématurée de son corps : « *à ce stade c'est plus des problèmes, il faut tout changer* » ; ou en parlant de son dos : « *y a plus de disques, y a plus rien* ». Il m'indique que pendant la semaine à terre précédant l'embarquement il est tombé plusieurs fois, ne tenant plus très bien sur ses genoux bloqués. Il répète aussi que c'est sans doute sa dernière marée, mais le patron me dit que cela fait des mois qu'il dit cela. Sur ce type de navire, m'explique-t-il, tous les hommes qui continuent à être matelots passé un certain âge, se plaignent de douleurs. De fait, « *Métier de merde* » est la phrase que j'ai le plus entendu sur le pont ; la seconde étant sans doute « *bateau de merde* ». Loïc travaille sur ce bateau depuis dix ans, sans compter les quelques années qu'il a passées en prison. Loïc se plaint de son corps, mais il se plaint très souvent aussi du patron, le « singe », malgré la relation qu'il entretient avec lui depuis toutes ces années, et le soutien de ce dernier à sa sortie de prison. Il faut dire que le patron est le seul à faire son âge à bord dans cet équipage de quarantenaires. On donne aisément vingt ans de plus à chacun des trois matelots de quarante ans. Le patron est aussi le seul à avoir une



femme. Les trois autres sont divorcés ; les femmes qu'ils fréquentent à terre sont des escorts rencontrées sur le site *vivastreet* et les femmes qu'ils rencontrent en mer sont les images de la télévision. Le seul jeune à bord, âgé de dix-neuf ans, ne réussit pas à rencontrer de fille. Il m'explique plusieurs fois lors des moments de pause sa frustration de ne pas pouvoir continuer des discussions avec des jeunes filles sur les réseaux sociaux lorsqu'il est en mer. Il a l'impression d'être exclu du « marché matrimonial », notamment quand il se rend compte que les célibataires avec qui il avait commencé de nouer une discussion à terre sont en couple lorsqu'il revient du large. Une parole d'un membre de comité, non-navigant, au début de mon terrain, parole choquante tant elle s'inscrit dans la naturalisation d'une condition viriliste, résume le stigmate du matelot exclu des relations amoureuses : « Avec le temps que tu as à terre, autant aller aux putes une fois par mois. »

Dans les bacs de tris, certains matelots imitent des actes sexuels pour blaguer, notamment avec les morues les plus imposantes sorties du chalut. Le geste machinal dans un contexte industriel crée des rêves de femmes et de festin, comme nous l'apprennent les journaux d'ouvrier du XX<sup>e</sup>, les « *contrepoints imaginaires du travail mécanique* » (Pillon, 2012, p. 176-177). La frustration sexuelle des matelots se cristallise autour du seul lien véritable avec le monde à bord : la télévision et les femmes à l'écran, qu'on commente largement et à longueur de temps, de façon misogyne et sexualisée (qui feraient passer *Le Quart* de Kavvadias pour la carte du tendre).

Se rappelle alors à nous l'idée qu'il ne faut jamais réduire la misère à une simple misère économique. Un salaire de marin-pêcheur est plutôt élevé, même si presque tous les matelots de l'exemple développé ci-après ont des retenues sur salaire, mais un certain nombre d'études, notamment auprès des marins addicts aux opiacés, ont montré une profonde misère sociale, amicale, et sexuelle, du fait des rythmes inconciliables avec des relations naissantes ou la formation d'une vie de famille (Le Floch et al., 2012). Dépression et consommation à risque chez les marins représentent une part non négligeable des traumatismes liés aux relations de couples (ibid.). Ainsi, à bord d'un navire, je rencontre Dimitri, avec qui je bois mon café dès que nous sommes en pause<sup>558</sup>.

---

<sup>558</sup> Le café joue un rôle réconfortant entre les traits. Parfois, même quand la casse de matériel fait sauter le repas au profit du travail, les matelots en colère contre le rythme du travail se pressent vers la cuisine pour attraper leur tasse au crochet. L'incompressible café est bu avant d'entamer le tri du poisson. A l'abri du regard du patron, ce temps court du « café-clop » est une autre marge prise sur le travail, une minute de détente. La boisson est également bien vue car elle permettrait de maintenir un état de veille, comme un soutien face à la fatigue. Plusieurs fois, je refuse le café qu'on me propose, peu habitué aux volumes que les matelots boivent en continu. Les réactions sont souvent les mêmes : « T'es sûr ? Ça fait plaisir !

Nous parlons beaucoup de sa région d'origine, le Cap Sizun, un secteur considéré comme très enclavé<sup>559</sup>, avec un taux d'actifs plus faible que la moyenne. Les autres matelots se moquent de ses origines, dans un esprit potache. Cela énerve Dimitri, qui se prête au jeu tout de même, en caricaturant des attitudes balourdes ou brutales, ou en imitant un retard mental dès que les autres le lancent sur le sujet. Dès qu'un tourteau sort du chalut, il l'empoigne sans se soucier du risque de se faire pincer, et le cogne contre son crâne pour briser son corps en deux parties symétriques, avant de le jeter à l'eau en grognant. Une fois le numéro fini, il confie : « *Je fais ça aux touristes de la pointe du Raz, il me regardent avec des yeux, tu verrais...* »

Ces jeux encouragent les autres matelots à blaguer sur le sujet. « *Heureusement que vous avez pas eu la centrale<sup>560</sup>, vu comme vous êtes attaqués déjà à la base ! Dégénérés ouais !* », « *Là-bas y en a pas mal des qu'on un pète au casque* », « *Cléden, ils ont même pas la TNT là-bas !* », « *Consanguins !* ». Au sein de l'équipage, Dimitri joue le rôle d'une virilité brute « naturelle », de marin, comme celle analysée par Michel Pigenet sur le terrain portuaire, et qui alimente la stigmatisation du docker depuis le « regard de l'autre » des classes supérieures et urbaines (Pigenet, 2002), virilité violente associée à celle d'un retard du rural, « cire molle » traversée de soubresauts de sauvagerie en attendant d'être éduquée, modernisée, réformée (Corbin, 1991 ; Ploux, 2002 ; Le Douget, 2014). « *Cléden* », le nom de la commune dans laquelle Dimitri habite, quand il n'est pas en mer, devient son surnom. Parce que les ports le plus proches, Audierne et Douarnenez, proposent très peu de places à la pêche au large et que les places à la côtière sont beaucoup

---

Et puis faut tenir les cadences ! ».

<sup>559</sup> A l'écart du reste du Finistère sud, notamment du Pays de Cornouaille, le plus dynamique économiquement, le Cap Sizun est souvent présenté par les études de la Région comme un territoire enclavé. Il possède une part d'actifs moins importante qu'ailleurs en Finistère et en Bretagne (59% contre 64% en 2016) ainsi qu'une population en majorité âgée (18% de retraités contre 11% en Bretagne). Au sein de la population des actifs, les ouvriers sont surreprésentés et les cadres et les professions intermédiaires sont moins présents sur le territoire que sur l'ensemble de la région (pour les premiers, ils représentent 7 % pour le Cap Sizun contre 13 % en Bretagne et pour le second, 19 % contre 25 %). Le nombre d'actifs en Cap Sizun baisse, contrairement au reste de la Bretagne. L'emploi total y est en baisse également, contrairement à l'ensemble de la Région, notamment dans le secteur agricole, qui est le secteur le plus important pour le Cap. On y observe également un très forte saisonnalité, du fait de l'attractivité de la Pointe du Van et de la Pointe du Raz. Le nombre conséquent de demandeurs d'emploi (en hausse généralisée en Finistère, mais plus conséquent dans le Cap Sizun concernant les demandeurs d'emploi de longue durée) est fortement touché par cette saisonnalité en Cap Sizun, à l'image de l'épouse divorcée de Dimitri, qui travaille chaque saison comme agent d'accueil au parking de la Pointe du Raz. (Sources des chiffres cités : Observatoire économique de Quimper Cornouaille Développement, Notice publiée en Juin 2017, enquête menée en 2016).

<sup>560</sup> Entre 1978 et 1981, soit à peu près l'année de naissance de Dimitri, les habitants de Plogoff ont lutté contre le projet d'installation d'une centrale nucléaire en baie d'Audierne. Voir *Plogoff, Des Pierres Contre des Fusils*, Nicole LE GARREC, 1980.

plus difficiles à obtenir, Dimitri embarque au large depuis Concarneau, ou depuis le Pays Bigouden, Le Guilvinec notamment (une heure et demi de route environ pour aller jusqu'à Concarneau, une heure pour rejoindre Le Guilvinec). Cela lui permet d'accumuler un salaire conséquent sur une, deux, ou trois marées, sans rien dépenser pendant les deux semaines que durent chaque marée, et ensuite de décider s'il fait plusieurs « tours » sur le même bateau, ou s'il « pose son sac », avant de plus tard chercher un autre embarquement quand les difficultés financières reprennent. Il me fait part de sa frustration vis-à-vis du manque de place à la côtière dans la région d'Audierne, et du manque de connaissance du monde de la pêche et de la Bretagne du médecin des gens de mer, qui lui a conseillé de trouver une place sur un ligneur de la Pointe du Raz, ou une place à la côtière en Pays Bigouden : « *Les ligneurs partent seuls, ils n'ont pas besoin de matelots ! Et puis la route pour aller tous les jours au Guil', il se fout de moi ou quoi ! Déjà t'es claqué de ta journée parce que la côtière c'est dur, c'est très dur, mais en plus tu dois faire la route ! Tas d'merde, sors de ton bureau, va sur un bateau tu vas voir !* » « *Moi je veux bien être ligneur dans le raz de Sein, donne-moi un bateau !* » Dimitri apprécie parler avec moi du Cap Sizun, et se confie rapidement à propos des soucis du quotidien auxquels il fait face, aux tristesses qu'il éprouve à voir certaines fêtes de village supprimées notamment.

### ***Le mythe du mutisme des marins***

L'un des clichés les plus persistants sur les marins-pêcheurs concerne leur mutisme légendaire. *A fortiori* parce qu'il est entretenu en retour par les marins eux-mêmes. « *On n'est pas très causants, nous autres* », « *tu vas voir - me dit un patron - pour faire parler les gars, faut y aller* ». Ce mutisme est également reflété dans l'utilisation répétée du syntagme « *, quoi* » en fin de phrase. Le marqueur de structuration linguistique paraît réaffirmer la présence d'un implicite qu'il ne serait pas nécessaire d'explicitier tant il est évident ou partagé par l'interlocuteur, une « particule de connivence » (Beeching, 2007). Il peut aussi signaler la clôture d'un discours qui craindrait d'en dire trop ou encore marquer, comme un effet de prétérition, une distance par rapport à l'expérience de choses indicibles. Répété parfois systématiquement en fin de phrase lors d'une conversation ou d'un entretien, comme s'il s'agissait du point de chacune de ces phrases, il ne peut signaler une simple clôture de discours. Le morphème « *quoi* » précédé d'une virgule possède plutôt

l'effet inverse d'insister sur un élément, tout en conservant l'implicite derrière l'inexprimable itération. La linguiste Kate Beeching parle alors de « renforceur emphatique ou émotionnel » (Beeching, 2002, p. 196). Même si les mots manquent<sup>561</sup> ou n'existent pas, l'usage de ce syntagme permet de co-construire et de partager son expérience. Cette marque du « désir de voir sa propre parole entrer en résonance avec [...] l'autre » (ibid.) est alors tout le contraire d'un mutisme introverti. Lors d'entretiens durant lesquels « , *quoi* » agit comme la ponctuation du récit d'un parcours professionnel, d'un embarquement marquant, d'un retour réflexif sur une trajectoire, certains marins paraissent ainsi souligner par un élément de langue une expérience qu'il serait impossible, inutile ou désagréable de décrire avec des détails qui tombent sous le sens, qui émeuvent aussi, inspirent de la joie, rappellent une souffrance ou un traumatisme sur lequel il serait difficile de mettre des mots. Dans l'interaction, l'envie de transmettre cette expérience ou cette émotion trouve une protection dans le « , *quoi* », qui permet au locuteur de garder la face, d'obtenir confirmation qu'il est compris et suivi dans son discours (Chanet, 2001, p. 79) malgré l'hésitation de sa formulation et la subjectivité de ce qu'il partage.

Le médecin Luc-Christophe Guillerm évoque une certaine tradition du refus de la plainte chez les marins, qu'il rapproche de mécanismes de défense individuelle et collective (Guillerm, 2001). Le médecin évoque par ailleurs le miroir de ce mutisme légendaire, en évoquant le désir du marin de ne recevoir que des nouvelles positives de la vie à terre, torturé par un mélange de culpabilité et d'impuissance sur le déroulé de la vie terrienne. La souffrance de la séparation des proches, de la famille ou des amis représente selon certaines enquêtes le premier facteur de « stress » des marins (36% selon Oldenburg, 2009) et s'incarne sous la forme d'un mal du pays, une « nostalgie » pleine de frustration (Jegaden, 2010). Ainsi, le marin mal en mer serait un marin qui a laissé des angoisses non résolues à terre - « mésentente conjugale, maladie, décès... », un voyageur qui ne peut s'empêcher de se percevoir comme un déserteur, sauf à s'engager pleinement dans le collectif de l'équipage et à demander l'amuïssement de la terre (ibid.). Projection stigmatisante mais réappropriée d'une « désertion coupable du lien social » (Le Breton, 1999), le portrait du marin en homme silencieux est aussi un placage incorporé du milieu assourdissant dans lequel le travailleur évolue au quotidien. S'il doit crier pour se faire

---

<sup>561</sup> Kate BEECHING insiste sur le caractère « parlé » de la particule énonciative « , *quoi* », qu'elle repère surtout chez les non-bacheliers, dans les paroles des jeunes, et plus chez les hommes que chez les femmes. La particule énonciative est également stigmatisante, « son usage étant considéré “mal parler” » (Chanet, 2001).

entendre, il n'en est pas non plus rendu muet pour autant. Revenant sur la crise violente de 1993-1994 et la destruction de matériel à Rungis par les marins-pêcheurs, un cadre du comité essayait d'expliquer le mouvement de colère au moyen d'un détour par cette nature mutique du pêcheur, qui accumulerait des souffrances sans broncher jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus et qu'il « explose ». Il y aurait alors dans ce mutisme une part d'endurance extrême, mais aussi d'imprévisible révolte. Du même coup, le silence du marin-pêcheur, à terre, empêcherait de sécuriser le lien social, car il serait prêt à renverser du tout au tout son attitude, et à manifester violemment l'accumulation des années de blessures acceptées sans rien dire.

Après mes quatre années de terrain, j'associe cette idée stigmatisante du mutisme maritime à la fois à l'éloignement géographique, au bruit omniprésent, et au caractère profondément visuel d'un embarquement. D'abord le terrien dit que le marin ne s'exprime pas car il ne l'entend pas parler<sup>562</sup>, et entoure ses paroles inatteignables d'un mystère qu'il essaye ensuite de combler à force d'appareils de contrôle de plus en plus perfectionnés. Ensuite, la toile de fond qu'est le vacarme ambiant transforme toute communication lors du travail en un langage bien précis, crié, que le terrien ne sait pas traduire autrement que par le principe d'une économie de parole. Enfin, et c'est sans doute le point le plus important, la fascination terrienne pour les visions impressionnantes de déferlantes, d'embruns aveuglants, de lames déséquilibrantes encourage le terrien qui embarque à regarder le spectacle silencieusement, et jamais à écouter les marins puisqu'ils habitent et donc incarnent ce « monde du silence »<sup>563</sup>. Il n'y a qu'à observer la production

<sup>562</sup> A la question « Le marin peut-il parler ? », calquée sur la formule de Gayatri SPIVAK « Le subalterne peut-il parler ? » (1988), il s'agit d'opposer une question plus opératoire : « Peut-on écouter le marin ? ».

<sup>563</sup> On pense au titre du documentaire classique de COUSTEAU, mais aussi aux premiers travaux d'histoire maritime, qui insistent sur ce « silence » d'un milieu et des hommes qui vivent dans des espaces d'immensité (désert, montagne, mer) (MOLLAT, 1978). « Il semble alors que c'est par leur « immensité » que les deux espaces : l'espace de l'intimité et l'espace du monde deviennent consonants. Quand s'approfondit la grande solitude de l'homme, les deux immensités se touchent, se confondent » (BACHELARD, 1957, p. 184). Mais David LE BRETON nous rappelle que « les étendues désertiques ou les hautes montagnes ne sont jamais tout à fait muettes », et qu'il existe pour l'auditeur attentionné, un accès aux sons d'habitude inaudibles - l'herbe qui pousse ou les fourmis qui se déplacent (LE BRETON, 1999), autant de points de fuite vers un recueillement capable de faire accéder l'homme à une immersion dans l'environnement naturel qu'il arpente. Sauf que dans l'environnement maritime, particulièrement à la pêche, le « silence » des hommes est la réponse à un vacarme, et cette attention est bien plutôt la capacité à détacher un bruit inhabituel au milieu des décibels de la mécanique et des éléments, un mot que l'équipier lance par-dessus le bruit. La singularité du marin est de savoir écouter les sons et les mots du vivant, hommes, animaux, éléments, machines, quand de prime abord on n'y entend rien. Car, comme le signale Jacques BROUSSE, « il n'existe pas de bruit dans la nature, mais seulement des sons » (BROSSE, 1965, p. 295 ; cité par LE BRETON, 1999). Le monde « du silence » est en fait un monde tout à fait sonore, que le terrien occidental, à l'époque du titre de COUSTEAU et des premières anthropologies, était incapable d'entendre.

cinématographique pour se rendre compte du ratio démesuré entre le peu de paroles de marins et le nombre conséquent d'images de tempête dans les films sur la pêche. Pourtant les marins sont loin d'incarner le cliché des grands silencieux qu'on imagine depuis la terre. La promiscuité impliquée par le petit espace de travail et de vie, et l'isolement du travail en mer délie fortement les langues.

On évoque longuement et souvent les mêmes histoires de blessures, de rencontres et de femmes. On peut y voir le besoin de représenter une virilité maltraitée par le travail, qui brise les corps plus rapidement que dans les autres mondes professionnels, et qui isole, dans une réalité brutalement géographique, les corps masculins des corps féminins. Mais il y a, dans la discussion autour du café réparateur entre les traits de chalut, ou dans les discussions de quart, comme une fatigue qui ne peut que s'exprimer, un besoin de se confier, de parler. Car parler, sur un bateau de pêche, c'est beaucoup *raconter* ; on répète beaucoup et on répète les exploits, les aventures, mais aussi les tristesses et les blessures. Les marins-pêcheurs que j'ai rencontrés sur mon terrain se confiaient très rapidement sur les sujets intimes, les difficultés familiales ou de couple, leur histoire personnelle, souvent abordées sous l'angle des traumatismes des divorces, des accidents, des ennuis avec la justice, ce qui résonne avec les conclusions du docteur Guillerm évoquées plus haut.

Ainsi, dès nos premières discussions en mer, Dimitri me parle de sa vie de famille, et notamment de son divorce, dans la douleur. Sur le terrain, les récits, anecdotes ou blagues concernant les marins trompés informent sur l'inquiétude largement partagée de ne pouvoir mener une vie de couple séparé du foyer par la mer. Les matelots de carrière se retrouvent dans un fatalisme du célibat et des déceptions amoureuses. Un certain nombre de matelots du large ont en effet du mal à conserver une vie de couple ou de famille à terre. Les histoires de divorces traumatisants, et l'impossibilité de rencontrer des femmes au large encourage un sexisme déjà bien ancré dans les traditions<sup>564</sup>, voire à la misogynie. L'histoire de Dimitri prend la forme d'un réquisitoire qui permet de déresponsabiliser le système d'emploi qui provoque ces situations familiales impossibles. Dans cette vie, le mot d'ordre : « il faut travailler », est tout-à-fait un mot d'ordre au sens deleuzien du terme, c'est-à-dire une « petite sentence de mort »<sup>565</sup> : il faut que la vie à bord ne soit plus

---

<sup>564</sup> Le combat de Sonia DE BORODESKY pour supprimer la clause de la loi Colbert interdisant les femmes à bord ne fait jurisprudence qu'en 1963. Le milieu maritime continue d'être conservateur sur ce point, à l'image des débats sur la très récente féminisation du métier de sous-marinières (2014).

<sup>565</sup> Deleuze & Guattari, 1980, p. 217

vraiment la vie, mais le travail<sup>566</sup>, dans un inconfort spatial et temporel uniquement pensé pour l'exercice de ce dernier. Dans cette capsule hors du temps et du territoire, il devient difficile de maintenir les liens.

### *Mutations des masques de masculinité*

On se confie donc beaucoup, comme pour conjurer la difficulté à maintenir une virilité mise à mal par un contexte hostile, mais paradoxalement uniquement masculin. Dans le cadre de ces interactions, se plaindre publiquement, c'est affirmer collectivement l'adversité qui menace les individualités - les masques - de chacun. Le déni de la peur est « assumé collectivement et non individuellement » (Pezé, 2002)<sup>567</sup>. La vie à bord implique un rapport singulier non seulement au monde mais à soi et aux autres, de par l'intimité impliquée par le travail en mer, toujours dans de petits espaces de travail et de vie au milieu d'une immensité autre-qu'humaine. On désamorce le risque de perdre la face en affirmant l'hostilité du milieu. On affirme aussi, en parallèle de cette négociation avec les règles du jeu actées, l'impossible association de notre personne aux contre-modèles de la femme<sup>568</sup>, de l'homosexuel, de l'enfant ou de l'intellectuel. Les attributs de masculinité virile produisent un modèle du « vrai marin-pêcheur » (si l'on adapte l'expression « *real cop* » - Hunt, 1984), rapprochant le travail « physique », incarné à l'extérieur des bureaux,

<sup>566</sup> « Or tout se passe comme si nous recevions certaines vies comme des vies qui ne seraient au fond pas tout à fait vivantes ; tout se passe comme si l'on considérait certains genres de vie, ainsi que le dit Judith BUTLER, "déjà comme des non-vies, ou comme partiellement en vie, ou comme déjà mortes et perdues d'avance, avant même toute forme de destruction ou d'abandon [...] Pour parler des vies qui se tentent (et souvent se saccagent) sur nos bords, inutile par conséquent de convoquer l'idée, terrassante, de "vie nue" ; c'est toujours de "vies" qu'il faut prendre la mesure. Car il n'y a pas de vies nues, il n'y a pas de vies sans qualité ; il n'y a, en l'occurrence, que des vies dénudées et disqualifiées (dénudées par quelque fait de violence, disqualifiées par quelque absence de considération, c'est-à-dire avant tout de droits [...] "Ce n'est pas une vie" ; oui ; mais non, c'en est toujours une ; et même pour entendre qu'elle n'est pas vivable il faut entendre qu'elle est absolument vivante. » (MACÉ, 2017)

<sup>567</sup> Marie PEZÉ a noté un processus similaire chez les ouvriers du bâtiment : « C'est parce que tous partagent la discipline impliquée par la stratégie collective de défense que les ouvriers se reconnaissent entre eux comme membres d'un même collectif et qu'ils "tiennent" au travail. Ces stratégies défensives ont les inconvénients qu'on imagine. Elles gênent les campagnes de prévention [...] mais elles ont une valeur fonctionnelle fondamentale. Quand on écoute [les ouvriers], on voit qu'elles servent à dénier les cadavres des camarades. » (2002, p. 59)

<sup>568</sup> Cette idée des contre-modèles a été reprise pour définir ce qu'est la masculinité virile ou virilité : « la force, le courage, la capacité à se battre, le droit à la violence et aux privilèges associés à la domination de celles, et ceux, qui ne sont pas, et ne peuvent être virils : femmes, enfants... » (MOLINIER, 2000) ; Christophe DEJOURS évoque lui aussi cette « grille virilité / féminité » et l'insulte au courage incarnée par les injures homophobes tels que « pédale », ou sexistes (DEJOURS, 2010). « Se plaindre, être angoissé, hésitant, inquiet sont des attitudes efféminées. » (PEZÉ, 2002, p. 59) ; « La force et la résistance physiques se construisent sur un contre-modèle : non seulement l'enfant ou la femme, mais l'intellectuel. » (PILLON, 2012, p. 83) ainsi que DI CIAULA, 2014, p. 25

à la masculinité de terrain<sup>569</sup>. Thierry Pillon analysait, lui aussi, ce « modèle de la force incarnée dans le muscle » et de résistance qui « compose une éthique du corps au travail » (Pillon, 2012, p. 82).

Si, à bord des chalutiers, les anciens n'utilisent presque jamais le système de poulie et de cordes pour répartir le poids des caisses de 50 kilos de poissons qui sont envoyées du pont vers la chambre froide après chaque tri - « *ça va plus vite, on n'est pas des chochottes* » -, j'observe que les jeunes matelots prennent le temps de faire les bons gestes. Cette réalité s'incarne différemment au fil des mutations de la société globale et du corps professionnel, même si la composante du genre reste fondamentale dans l'appréciation des capacités professionnelles, tout simplement aussi parce que les femmes sont très peu présentes au sein des équipages. La masculinité viriliste du marin-pêcheur est néanmoins sujette à une modification de codes de représentation générationnels, entraînant des moments de rupture entre les hommes de la nouvelle génération et les marins plus âgés. Il y a dans la nouvelle génération une autre mise en scène de la masculinité, un souci de soi différent. Martin, 22 ans, est en formation CIP au lycée du Guilvinec en 2015 exprime la mutation des masculinités qu'il décèle dans les attitudes des autres lycéens :

« — [...] *cet espèce d'état d'esprit un peu... rustre, tu vois ? Y en a toujours qui ont envie de s'donner cette état d'esprit, ouais on est des gros durs machin, ça j'trouve pas ça intéressant. Mais y en a de moins en moins dans la nouvelle génération. Les gars sont pas encore marins parfois qu'ils veulent se donner un genre "gros dur". C'est à cause des gars comme ça que le métier a une image de merde. T'es marin, t'es pas obligé d'avoir des gros doigts, de parler comme ça, de fumer, et [rires] tu vois, d'être un gros loubard.*

— Mais tu trouves que les jeunes ont tendance à entretenir cette image ?

— *Ben non, dans l'ensemble, ça change, quand même. Quand tu vois les anciens, bon tu t'doutes bien que, regarde les jeunes ici à l'école, les mecs avec leur coupe comme*

<sup>569</sup> Matthew DESMOND dans son étude des masculinités rurales qui se déploient au sein des pompiers de la forêt cite les travaux de sociologues ayant expliqué les sur-investissements sexistes qui peuvent s'exercer au sein de professions « masculines ». Selon lui, ces comportements sont la marque d'une volonté de restabiliser la dynamique déstabilisée par le fait que lorsqu'une femme s'inscrit dans une activité « risquée », lorsqu'un corps féminin est en prise avec les actions de « sauver, se battre, mourir », elle menace alors la séparation « orthodoxe » du masculin et du féminin.



*ça et leur jogging et leur trucs, tu t'doutes bien qu'eux ils seront pas... Mais y a toujours certains qui veulent s'donner un air "on est des oufs", "on est des malades", c'est dommage mais y en a peu au final. »*

Martin ne rejette pas totalement une certaine masculinité virile du marin-pêcheur, attiré par l'image que renvoient notamment « *les gars du chalut* » qui incarnent à ses yeux un modèle d'indépendance, de liberté et de résistance physique (« *ça a de la gueule* »). Mais le jeune homme rejette entièrement une violence qui s'est petit à petit associée à l'ethos du marin-pêcheur dans les clichés locaux, notamment après plusieurs événements traumatisants de violents bizutages, ou sévices pratiqués en mer par des plus anciens. « *Gros durs [...] gros loubard* » dit Martin, en écho aux « *loubards* » qui « *jouent les durs ou les gros bras* » (Mauger & Fossé-Poliak, 1983), des qualificatifs qui recoupent dans une certaine mesure les attributs d'une masculinité de classe ouvrière victime d'un mépris social qui associait encore une fois le laborieux et le dangereux. Les masculinités évoluent au sein de toute la société, et donc infusent naturellement sous diverses formes dans le milieu maritime, accompagnant encore une fois, chez les jeunes travailleurs de la mer, un certain rejet de la condition ouvrière déjà décrit plusieurs fois au cours de cette thèse et dans de nombreux travaux sur les évolutions récentes du secteur industriel (Pialoux & Beaud, 1999).

### ***Mains, blessures et masques de la virilité***

A bord d'un bateau, un jeune encore en formation au lycée maritime bénéficie d'un système d'alternance particulier et vient travailler comme matelot pendant les vacances. Il incarne cette nouvelle génération dont parle Martin, et régulièrement se fait moquer pour le soin qu'il apporte à son image, surtout à terre ou sur les réseaux sociaux. Première différence de taille, contrairement aux autres, il ne fume pas. Il s'habille différemment aussi. « *Killian, p'tit pédé !* » le surnomme un collègue sur le ton de la plaisanterie, pour contrer un embarras installé par cette rupture de codes. Mais la construction défensive de la virilité se base toujours, à bord, sur l'importance de performer des compétences à l'ouvrage, pour affirmer à la fois l'un des invariants de ces masculinités maritimes, mais aussi, et c'est toujours lié, une appartenance à la communauté, puisqu'on imite de manière

réflexive et performative, pour s'incarner dans le collectif, comme l'ont montré Mead et Goffman. C'est toujours le courage viril du jeune en question qui est souligné dans les conversations entre les matelots pour le valoriser. Les plaisanteries homophobes qui le visent sont toujours empruntent d'affection, mais elles sont permanentes, et signalent un rapport singulier à ce partenaire différent, encore en construction identitaire. Killian, poussé dans ses retranchements, se sent parfois obligé de rétorquer qu'il n'est pas homosexuel, mais ne se sent pas obligé de surjouer ou d'insister sur une quelconque virilité dans son rôle au sein de l'équipage.

Haude Rivoal dans sa thèse basée sur une ethnographie des masculinités au sein d'une entreprise logistique repère ce phénomène de « déstabilisation d'une identité masculine » traditionnelle, en parallèle de la « continuation structurelle d'une domination masculine. » Elle compare processus à la malléabilité du capitalisme, lequel tire sa force de sa capacité à intégrer les résistances qui lui sont faites pour mieux assurer sa survivance (Rivoal, 2018 ; Boltanski, Chiapello, 1999)<sup>570</sup>.

Le masque de masculinité proposé par la nouvelle génération est beaucoup moins une menace que la peur d'être brisé par l'hostilité du milieu professionnel comme du milieu naturel qui entoure le travail. Mais le récit des souffrances, nous l'avons dit, n'affirme non pas seulement une fragilité comme on pourrait le croire de prime abord, mais va de pair avec un quasi-fétichisme de la blessure. En contrepoint de la fatigue (ou, devrait-on dire, d'un épuisement continu), les accidents extraordinaires sont en effet paradoxalement emprunts d'une aura positive, celle d'un héroïsme viril. Ainsi, on évoque souvent les accidents des autres, ou les siens, reflets de corps poussés aux limites. Lors d'un embarquement à bord d'un chalutier en 2016, les marins répètent plusieurs fois par jour, avec un ton de respect dans la plaisanterie, la blessure d'un mécanicien quelques mois plus tôt. Un panneau écarteur a écrasé et coupé une partie de chair de son index. Devant ses camarades impressionnés par la blessure, et par l'os de la phalange ouverte, le marin s'est baissé, a ramassé son morceau de doigt, et l'a replacé « *comme une chaussette* » sur la phalange. Le patron a ensuite dû insister pour débarquer le marin en Angleterre, où il a été soigné. Les matelots soulignent la résistance de leur collègue, qui ne

---

<sup>570</sup> « Malgré cette plasticité de la masculinité hégémonique [...], on note une mobilisation autour d'un idéal viril à même de produire une solidarité entre hommes, au-delà des clivages de classe, de race et des différents métiers de la chaîne logistique. Aussi, la hiérarchie entre les différentes masculinités n'empêche pas et ne remet que partiellement en cause, quelles que soient la race et la classe sociale d'appartenance, une domination des hommes sur les femmes. » (RIVOAL, 2018, p. 31)

voulait pas que le navire sacrifie du temps de mer pour lui. Dans ces histoires, les mains sont souvent mises en jeux, des « mains d'argile »<sup>571</sup> (Pezé, 2003), outils primordiaux dans le travail. Ces mises en scènes, parce qu'elles « servent à dénier les cadavres des camarades », ne doivent jamais tomber dans le piège de la plainte. Elles participent du « culte de la virilité » qui « tient le travail » (ibid.). De là s'organisent des stratégies de dénévation de la souffrance, collectives, ou individuelles. Recouper un membre dont la blessure n'est pas nette, repositionner une partie de chair qui s'est désolidarisée du corps, relativiser la gravité de la blessure, c'est aussi euphémiser la dangerosité du travail. Ne reste que l'héroïsme du travailleur qui expose sa cicatrice et refuse le morcellement de son corps. Il est alors rendu plus fort, presque, qu'avant la blessure. Ces histoires sont répétées sur le pont de différents bateaux au gré du turnover des matelots. Les réseaux sociaux permettent également le partage de ces récits et anecdotes, parfois très visuelles, à l'image de cette vidéo d'un matelot dont les ongles qui détache puis replace chacun de ses ongles sur ses phalanges :

---

<sup>571</sup> « Le colosse crie haut et fort son désir de retourner sur les chantiers dès qu'il sera guéri. Mais depuis un an, son identité virile a basculé du côté du corps malade, de la douleur, de la prise en charge de sa souffrance. C'est au prix du maintien du statut d'accidenté du travail que se conserve son équilibre. La souffrance mentale est irrecevable au travail. » (PEZÉ, 2003)



*Des marins-pêcheurs partagent des vidéos de blessures engendrées par le travail. Ici, un marin montre que chacun de ses ongles se décolle et se recolle sur ses doigts, désolidarisés des phalanges après avoir « coupé (ses) doigts sur des coquilles en rasoir toute la journée ». Un autre matelot lui répond que ses blessures lui viennent peut-être plutôt du « comptage de cash » après les marées. Un autre encore lui dit que son travail embarqué à la coquille « n'est pas si dur » et que son travail, dans une autre région, est davantage un « travail d'homme » (« man's work ») que le sien.*

Les histoires de blessures appellent les confidences sur ses propres blessures. Comme pour répondre à l'histoire du doigt coupé du mécanicien, le patron de l'équipage me raconte sa propre blessure, un déchirement de malléole en plein milieu d'une marée

hauturière. Le marin savait qu'un collègue avait obtenu une indemnité importante pour une blessure similaire. Il se rend donc chez le médecin à terre, mais présente à ce dernier des signes contradictoires : « — *Je ne voulais pas jouer au comédien, j'ai fait comme si ça allait, quoi, serré les dents, sourire, tout ça. Alors que je boitais et tout, juste avant [rires]. Mais je disais "non, non, je boite pas tant que ça !" Alors le toubib a dit "ça a pas l'air si mal que ça", et il m'a renvoyé sans rien. [pause] Aussi, y a quand même la crainte de se faire arrêter totalement. Donc on a tendance à... pousser le bouchon, quoi. »*

## 7.2 Un corps poussé aux limites

### ***Le dernier à rentrer***

A Audierne, lors des échanges sur le quai pour trouver un embarquement, j'entends souvent parler du doyen du ponton, qui patronne un navire appelé « l'Aventure ». « *C'est toujours le dernier à rentrer* » me dit-on, comme une marque de respect. Geneviève Delbos, dans son étude des paludiers bretons, évoque ce qu'elle appelle « l'autorité morale » qui s'apparente à cette forme de respect, mais aussi « estime, considération ou envie » envers les paludiers « primes », c'est-à-dire ceux qui savent « démarrer » la saison au bon moment, autrement dit « avant les autres ». Ceux-là sont opposés aux « frimeurs » (Delbos, 1983). Une médecin dont la patientèle est composée de marins-pêcheurs de Lorient insiste sur le poids du regard des autres et des « *légendes urbaines* ».

« — *Et puis, c'est vrai que aussi le regard au port, enfin c'est impressionnant. Moi j'ai l'habitude, il disent "ah ça c'est un bateau, c'est tout bon, ou tout mauvais !", c'est sûr qu'c'est faux, enfin ! C'est n'importe quoi, mais n'empêche qu'ils ont une réputation. Ah ils avaient rien aujourd'hui... donc c'est... Y a pas beaucoup d'métiers comme ça, moi je suis choquée. On va être dans les légendes urbaines, classés, au port de pêche tout le monde va nous connaître. »*

L'importance des réputations incite au zèle, à l'image des agriculteurs de l'enquête sur le bien-être au travail d'Elodie Jimenez dans les Côtes d'Armor<sup>572</sup>, qui se lèvent à 5

<sup>572</sup> « Systèmes d'exploitation agricoles : quels impacts sur les facteurs de bien-être au travail des exploitants agricoles costarmoricains ? », thèse de doctorat d'Elodie JIMENEZ sous la direction de Ronan LE COADIC.

heures du matin, allument les lampes des fermes pour montrer aux voisins qu'il y a de l'activité, puis repartent se coucher une heure ou deux avant de vraiment commencer à travailler.

Dans un port de la côte sud du Finistère, deux jeunes pêcheurs imitent avec bienveillance l'accent capiste de « Raymond », un ancien qui pêche à la ligne sur les mêmes zones qu'eux. Raymond a plus de 70 ans et « *si il s'arrête, il meurt* », me disent les deux pêcheurs. Selon eux, il essaierait de vendre son bateau, sans jamais trouver acquéreur. « *C'est parce qu'il ne veut pas vendre en réalité, il a fait des coups "40 000 euros, oui oui 40 000" et puis au dernier moment, il dit au jeune que ce sera 80 000 (rires) [...] Il embarquait des jeunes à Ar-men par 5 mètres de houle pour pêcher des lieux tout petits, tu m'étonnes que les jeunes voulaient pas y aller ! (rires)* », dit l'un des deux pêcheurs. « *Après il raconte à sa femme qu'il réussit pas à vendre* », renchérit le second « *Les vieux, ici, ils peuvent pas arrêter, ils connaissent que ça, c'est leurs habitudes, ils ont besoin d'aller en mer, sinon ils crèvent, c'est sûr* ». Raymond a les deux jambes blessées par l'âge et le travail, et a beaucoup de mal à se lever, mais il sort toujours seul et débarque de moins en moins de poisson.

Autre situation, un matin ensoleillé de septembre, j'accompagne un jeune ligneur d'Audierne, Thomas. Nous partons pêcher au large de Tévenec, vers 4 heures. Nous jetons l'ancre à plusieurs endroits. Le soleil se lève au-dessus de Douarnenez. A la débarque, vers 11h30, un cortège d'anciens nous attendent, comme dans beaucoup de criées.

« — *Vous êtes fonctionnaires ou quoi ?* », lance un ancien à Thomas en regardant sa montre.

« — *Non, simplement bons pêcheurs* », lui répond Thomas, qui vient de débarquer ses 80 kilos de dorade rose, le quota maximum journalier qui lui est autorisé.

« — *Vous vouliez pas pêcher plus ?*

— *On pouvait pas.*

— *On peut toujours pêcher plus !*

— *Ben oui, mais on voulait pas !*

— *Pourquoi ? Qu'est ce que vous avez d'autre à faire ?*

— *Parce qu'on voulait rentrer voir nos gamins, caresser nos femmes !*

— *Ah oui... Moi j'ai fait 20 ans de large, j'ai été obligé d'arrêter tellement ça me cassait...*

— *T'as bien eu raison d'arrêter. Tu profites de la vie !*

— *Oui, oui »*

« *On peut toujours pêcher plus* » : nous retrouvons également ici la dynamique incarnée par différentes traditions, notamment celle des rubans bleus, évoquée par Valérie Deldrève dans son travail auprès des pêcheurs du Nord Pas de Calais. En aparté, Thomas me confie : « *Y en a encore quelques uns qui restent en mer juste pour rester en mer. Parce que ça fait mieux de travailler plus longtemps. Ils ont rien compris.* »

Cette volonté de davantage cloisonner le temps du travail et le temps de la vie en dehors du travail se retrouve également sur le pont des plus gros navires. Un jeune matelot, malgré la fatigue et le dégoût que lui inspirent la pêche industrielle, m'expose son idée : plus la pêche se développe sur ce modèle industriel, plus il y a une certaine logique à rentabiliser chaque instant du temps passé en mer comme du temps de travail, et non comme autre chose :

« — *Ah ouais, t'sais qu'tu vas rentrer mettons, le mercredi, tu sais que tu vas rentrer dans deux jours, t'es là "putain, plus que deux fois seize heures et c'est fini". T'es là, c'est long seize heures de taff dans une journée. Enfin, surtout quand t'es pas habitué. Et donc, t'es là... Et en fait, avec les décalages, que tu vas travailler au milieu d'la nuit tu t'rends compte que y avait une journée qu't'avais pas compté, t'es là "oh non y'en a encore une". Et puis quand t'arrives au port tu crois que c'est fini, mais non, ils ont laissé l'chalut pour en faire le maximum pour le faire jusqu'à la dernière minute et tout. Mais j'les comprends, maintenant j'les comprends... Dans un sens, quoi, surtout quand ils ont comme ça autant à pêcher et que voilà ça leur fait autant d'argent. Y a un sens à... au fait que tout l'temps qu'tu passes en mer c'est pour bosser, quoi. Mais bon, là comme j'y étais comme c'était là j'en pouvais plus, j'rêvais de... »*

Les enjeux de réputations et de rendements recourent donc également ce « goût du large » si difficile à analyser, déjà évoqué. Comme si un bon marin était d'abord un

homme qui aime la mer, avec en sous-texte, l'idée que cette relation ne peut exister sans un certain nombre de sacrifices. Un jeune matelot, après avoir critiqué vivement la fusion entre cette tradition d'associer réputation et rythmes infernaux de pêche, relativise son propos en évoquant un patron qu'il apprécie : « *c'est pas le dernier à rentrer parce qu'il voudrait pêcher plus que les autres, c'est le dernier à rentrer car il aime ça, il aime être en mer, c'est tout.* » « *C'est la mer qui prend l'homme, y a quelqu'un qui disait ça, et c'est vrai, mais c'est pas trier du poisson jusqu'à oublier qu'on est en mer qui prend l'homme* [rires] *Sauf si tu veux faire de la thune, ça oui, tu vas t'en mettre plein les poches. Quoique, même pas sûr !* », me dit un ancien patron de chalutier hauturier reconverti en petite pêche.

**« Appeler Toulouse »<sup>573</sup> - le spectre de la mort en mer**

*Le Tigre : — J'ai le sentiment que, parce beaucoup de gens vont en mer, la notion de la mort est beaucoup plus présente ici qu'ailleurs.*

*Médecin : — Tu as trouvé ça comme ça ? [rires] J'en parlais justement ce matin. Ici, il y a une relation avec la mort qui est assez surprenante. Une sérénité qui est extraordinaire.*

*(Entretien avec Ambroise Menou, médecin de l'île de Sein, Le Tigre, 2012)*

A bord d'un hauturier, alors que nous terminons un trait de chalut<sup>574</sup>, je perds l'équilibre dans la houle. Je glisse jusqu'à me cogner contre l'un des coins d'une porte en ferraille. Mon front saigne, mais la cicatrice n'est pas plus longue que trois centimètres. Le bateau roule sur les vagues, et j'ai été déséquilibré par les deux seaux d'aiguilles que je portais aux matelots qui réparent le chalut à l'arrière. J'ai glissé alors que mon corps

<sup>573</sup> CCMM de Toulouse, centrale d'appel de l'hôpital Purpan regroupant des médecins et des écrans qui sauvent les vies des marins 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7.

<sup>574</sup> Le métier du chalut est de loin le plus accidentogène (DAUBAS-LETOURNEUX, 2011, p. 88 - conclusion à partir de statistiques fournies par l'Institut Maritime de Prévention et les rapports d'incidents du Cross). « *Le genre de navigation le plus exposé en termes d'accidents du travail maritime en Bretagne est la pêche au large, qui regroupe 44% des ATM pour 31% des marins actifs dans la région. Le chalut est le métier pratiqué à la pêche le plus dangereux en termes de survenue d'accidents du travail (plus d'un accident sur deux survient sur un chalutier). C'est pour les accidents survenus à la pêche au large que le chalut est, de loin, le plus souvent mis en cause (dans 93% des cas). Les accidents du travail liés à d'autres genres de navigation (44% à la petite pêche, 13% à la pêche côtière et 11% à la grande pêche) mettent en cause des métiers à la pêche plus variés, surtout à la petite pêche. Globalement, les "arts trainants", ou "engins actifs" que sont le chalut, la drague et la senne bolinche sont en cause dans deux accidents du travail sur trois en Bretagne.* » (DAUBAS-LETOURNEUX, 2011, p. 93)



essayait de garder l'équilibre de la houle. Le mouvement conjoint du bateau et de ma glissade ont fait se rencontrer à pleine vitesse la porte métallique des niches et mon front. Encore et toujours le bruit et l'humidité enveloppent la vie, alors que les matelots, occupés à ramender, se rendent compte de ma blessure. D'abord ils se mettent à rire devant cette chute ridicule et mon air ahuri, puis leur regard devient sérieux et se fige devant le sang qui coule. Un crâne saigne toujours beaucoup, et, peu importe si la blessure est bénigne, cela renvoie à quelque chose de grave, évoquant par là même la possibilité du rapatriement. Cette apparition du sang sur mon front fait écho aux nombreuses discussions, pendant cette marée, autour d'un autre épanchement douteux : l'un des matelots, jeune homme qui débute la pêche, s'est mis à cracher des glaires rouges il y a une semaine. C'est un collègue qui a remarqué, pendant l'étripage, que les petits ronds de salive projetés par le jeune n'étaient pas normaux. L'homme a déjà vu cela, dit-il, sur un navire où l'hélicoptère était intervenu pour secourir un matelot souffrant d'une tuberculose. Une fois le diagnostic rendu, il avait fallu rapatrier le navire et subir une batterie de tests interminables, se souvient-il. Ce traumatisme réapparaissait maintenant dans les crachats du jeune, et l'ensemble de l'équipage prenait au sérieux cette petite éruption sanguine.

Si nous avions dû faire route terre, la chambre froide n'aurait pas payé des salaires décents. D'autant que nous avons perdu du temps en début de marée, en rallongeant la route et en perdant des traits de chalut. Le patron voulait, en ce début de saison, expérimenter différents coins de pêche à la raie, dans le canal Saint-Georges, mais il était trop tôt et, après quelques tentatives infructueuses, nous avons fait cap vers le milieu de la mer celtique pour cibler d'autres poissons avec une garantie plus forte, la morue notamment. Alerté par la couleur des crachats du jeune, le patron avait « *appelé Toulouse* » plusieurs fois pour la signaler.

« *Appeler Toulouse* », c'est joindre par téléphone satellite le centre de consultation médicale maritime (CCMM), une centrale d'appel de l'hôpital Purpan regroupant des médecins et des écrans qui sauvent les vies des marins 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7. Le patron devient alors les mains du docteur à distance, lequel donne les ordres au marin pour lui indiquer comment recoudre, palper, soigner une blessure. Les patrons qui doivent soigner n'ont plus seulement à assurer la compétence technique pour laquelle ils ont été formés et accumulé de l'expérience, à savoir le pilotage d'un navire, mais disposent d'un

« corps entre leurs mains », un corps en souffrance qu'ils doivent soigner, rassurer, éviter de blesser plus qu'ils ne le sont déjà, voire parfois qu'ils doivent, d'un geste précis, sauver (Monjaret, 2011). C'est le patron qui porte cette responsabilité, lui qui est par ailleurs le moins en contact avec les chairs des animaux écorchés et éviscérés à longueur de temps par l'équipage. Mais fatalement le huis-clos du navire, que vient rassurer ou aiguiller la minuscule fenêtre qu'est la liaison satellite avec « Toulouse », assimile les blessures des corps humains au travail de découpe effectué sur les animaux. Les plaisanteries pour détendre l'angoisse pesante liée à l'indécision sur la gravité des blessures, mais aussi les techniques invoquées dans les discussions autour de la blessure, sont contaminées par les gestes exercés sur les bêtes à longueur de journée, et par l'omniprésence de couteaux à bord. Ainsi un patron me raconte avoir bataillé sans succès pour empêcher un matelot de se « couper propre » le morceau de pouce qu'un frottement d'épissure avait arraché. « *Il disait qu'il fallait que ce soit propre comme on fait un filet, pas en charpie* », explique-t-il en riant, explicitant un mécanisme défensif qu'Anne Monjaret a repéré également chez les ouvriers devenant ponctuellement chirurgiens à l'hôpital (ibid.). En mer, les médecins ne peuvent que faire confiance au patron et à ses techniques pour à la fois leur fournir une description des « corps en miettes » qu'ils doivent soulager, et en prendre soin une fois le diagnostic établi. Mais cette fois l'état stable du jeune homme n'avait pas inquiété les médecins à terre. Ce n'était peut-être, finalement, qu'une simple irritation maquillée des vapeurs condensées du produit de sa vapoteuse, au parfum fraise.

Cette menace qui plane de l'arrêt de la marée, de la blessure qui survient, du danger, est une incarnation de la facilité avec laquelle un quotidien mécanisé, usinesque, peut basculer sans prévenir dans une aventure cauchemardesque. Le navire est isolé. Ma blessure, totalement bénigne, ne me laissera qu'une imperceptible cicatrice. C'est le patron, responsable des soins à bord, qui me place un pansement sur le front. C'est lui qui, s'il avait fallu suturer des points, aurait dû me recoudre. La responsabilité de chacun repose sur le collectif.

De même, la blessure de chacun impacte également le collectif. Se blesser c'est blesser l'équipage, d'une certaine manière, soit en renvoyant tout le monde au port, soit en retirant deux bras à la force de travail du navire. Dans la partie précédente, j'ai évoqué le sauvetage « impressionnant » d'un collègue qu'avait filmé Nathan à bord d'un caseyeur. Ce récit d'hélicoptère trouve écho dans un autre récit de matelot du large, à bord d'un

chalutier hauturier. Ce dernier s'indignait du comportement de l'un de ses collègues, lequel « s'écoutait trop » et aurait voulu que ses tendinites arrêtent la marée :

*« — Là, c'est pareil, la dernière marée que j'ai faite, on en a eu un qu'a fait une p'tite crise sur l'bateau. C'est la reprise, on s'est fait des p'tites tendinites. Moi aussi j'ai eu des tendinites aux poignets. Le gars avait vraiment mal. Lui, il voulait qu'on rentre mais personne voulait rentrer. Il était pas mort non plus, donc on allait pas appeler l'hélico pour lui, sachant qu'on était déjà un en moins. Donc deux, non c'était pas possible. Lui, le gars, en pleine nuit pendant son quart, il s'est amusé à picoler les bouteilles de ricard qu'il y avait aussi en export, quoi. Du coup on l'a retrouvé bourré pendant la marée. C'était assez fatigant là. Tout l'monde s'est un peu énervé. Après le gars, tu le réveilles, il se réveille pas. ça devenait assez chiant. Mais bon... c'est l'export, aussi... Après sur les cigarettes, j'suis pas mécontent, vu que j'fume, c'est quand même des économies. »*

*« Il était pas mort non plus, donc on allait pas appeler l'hélico pour lui »*. Le marin blessé, frustré par ses douleurs et par la pression du collectif, s'était finalement enivré avec l'alcool de l'export\* pendant un quart. Le jeune matelot, qui opposait aux douleurs de son collègue les douleurs de tout le monde, invoquant la « saison des tendinites » qu'est la fin de l'été, savait bien cependant que la faute était partagée. A ce comportement jugé excessif et inconséquent, et surtout très dangereux, s'ajoutait la culpabilité du jeune homme, dont le geste avait produit une pression supplémentaire pour des collègues réduits à travailler en sous-effectif. Or un quart fatigué, enivré, ou simplement dilettante peut être fatal. Là encore, nombreuses sont les histoires et expériences, même chez les plus jeunes pêcheurs, qui sont racontées lors des moments de pause, comme pour les conjurer. Une médecin insiste sur ces moments précieux pendant lesquels le marin se met dans la posture de la confiance, donnant à l'individu cette « capacité à s'admettre et s'afficher comme un homme sensible » (Monjaret, 2011), que recherche le thérapeute :

*« — La peur, ils en parlent peu en dehors. Par exemple là, un patient qu'on suivait, il y a eu deux histoires de corps repêchés. C'est-à-dire que l'addiction est arrivée chez des marins-pêcheurs qui ont eu cette expérience. Donc on voit comme un traumatisme de guerre, enfin en psychologie on appelle ça traumatisme de guerre, c'est*

*quelque chose qui est inexplicable tellement c'est douloureux, et dans deux histoires des années passées, y avait des gens qui avaient repêché des corps. Donc ça aussi, ça peut être quand même une peur, ça peut être le début, ça peut déclencher le moment de quand ils deviennent addicts, quoi. Parfois, ça peut déclencher des consommations dangereuses ou des usages nocifs, mais parfois y a cette peur du réel, hein, de ces corps, j'me rappelle que j'avais du mal à entendre, même physiquement, ce qu'il voulait me dire qu'il avait vu et c'était très compliqué. [...] c'est l'inconscient qui émerge, un moment d'fatigue, il est moins sous contrôle. Il est avec un ami, un frère, enfin voilà, il a plus d'contrôle, donc là l'inconscient va émerger, donc ça le médecin va aller le chercher, parce que c'est ce qui l'intéresse pour guérir le gars, mais c'est pour ça que le rêve a ce pouvoir... [...] il va y avoir un événement déterminant, elle peut être diffuse, on peut avoir un grand père noyé et puis avoir occulté ça, et puis au cours du travail ça peut émerger, on peut avoir un événement traumatisant, ou bien elle peut être diffuse. Au cours de la carrière, plusieurs éléments vont se rajouter, qui peuvent même avoir lieu à terre et puis là souvent, soit le produit va servir, soit ça va être un médicament de substitution, mais ça va pas enlever la peur, le produit de substitution. C'est-à-dire que quelqu'un qui a vraiment peur, moi par exemple je suis des marins pêcheurs qui sont en invalidité. On peut ne plus pouvoir repartir. Donc ça ça peut être une des solutions, de ne plus être marin-pêcheur. Je pense que parfois ils ne peuvent plus y aller. Et parfois, ben c'est leur courage... »*

Parfois, c'est le « courage » qui pousse le marin traumatisé à remonter à bord. Ce « courage » d'une « émotion mesurée » qui « repousse les sentiments, la souffrance des autres et la leur » (Monjaret, 2011, p. 67) fait écho à l'idée d'une « sincérité à l'heure où on ne peut plus tricher », trait de caractère autour duquel Michel Mollat-Dujardin rapproche les communautés de marins des « autres hommes de l'immensité et du silence, montagnards et gens du désert » (Mollat-Dujardin, 1978). Le navire de notre époque industrielle n'a pas besoin d'une tempête pour devenir dangereux, comme l'explique Alain Cabantous, véritable « *machine piégée* » pour celui qui manque d'attention au mauvais moment (Cabantous, 1990). De tous les navires de pêche, le chalutier reflète bien ce caractère précaire et explosif dans la relation à la mort, puisqu'une « croche » peut l'entraîner par le fond en quelques minutes. D'où l'importance lors du quart, de l'écoute des bruits du moteur, et d'un collectif solidaire face à la mort qui rôde.

Vers la fin d'une marée au large, j'échange avec un matelot pendant une pause

dans la cuisine, après un trait. Il est autour de une heure du matin et nous ne devrions pas tarder à faire *route terre*<sup>575</sup>. Nous avons mangé un ragoût de calamar et langoustine ; c'était la première et unique fois que le repas est composé d'aliments marins pendant ces quinze jours de mer. Pendant le repas, le patron a évoqué un bateau qui a touché une roche dans le raz de Sein plus tôt dans la journée. Chacun est parti se reposer ou faire son quart et je suis resté avec l'autre matelot. Nous parlons de l'alcool à bord car deux matelots sont partis boire des verres dans les niches. Il me raconte une expérience de route-terre à Noël, traumatisante. Comme la terre se rapprochait, il était monté avec un ami matelot voir les deux autres collègues qui étaient de quart cette nuit-là. Alors qu'ils entrent dans la passerelle, il voit que les deux matelots de quart sont complètement ivres, et allongés par terre. Son ami saute sur la barre pour rétablir le cap, évitant ainsi une collision au dernier moment avec un autre bateau. Il me raconte la frayeur de voir les lumières de l'autre navire juste à quelques mètres d'eux, et la violence de la secousse alors que son ami donnait des coups dans la barre. Son souvenir est celui d'un choc, et d'un visage aussi, dont il est persuadé avoir pu voir sa silhouette. « — *Il était chauve* », me répète-il plusieurs fois comme s'il revivait la scène, « *il était chauve* ». Une fois le cap rétabli, ils avaient réveillé le patron, qui avait repris le quart des deux matelots ivres. Ces derniers avaient été portés de la passerelle vers le pont, et corrigés à coups de poings, aspergés de moutarde, de chocolat, de ketchup et d'autres produits qui n'avaient pas été consommés par l'équipage pendant la marée. Le souvenir de cet accès de colère faisait à peine sourire le marin aujourd'hui. Pour réveiller les fautifs, les deux matelots sobres qui avaient vu leur vie défiler avaient lavé à la lance les deux collègues ivres directement sur le pont. Le matelot s'arrête de raconter l'histoire, allume une autre cigarette et remarque que le bateau qui nous ramène à terre prend l'eau tant il est chargé. « — *Ça brasse* », dit-il, « *sur ce bateau d'merde* ». Je me contente de hocher la tête dans le vacarme. Je lui demande alors : « — *Tu y penses souvent, à cette histoire ?* ». Il me répond : « — *Quand t'as eu des moments comme ça, tu dors pas tranquille dès que y'a un bruit suspect, que ça croche*<sup>576</sup> *ou quoi, t'es pas serein.* »

« — *T'es pas serein* », me dit ce matelot quarantenaire qui entame sa seizième année de mer. « Une sérénité extraordinaire » dans la relation avec la mort, décrivait, de

<sup>575</sup> Un bateau de pêche n'est jamais courant sur son erre, car il travaille sans cesse. Soit il est en « route-pêche », naviguant vers le large, soit il est en trait, soit il est en « route-terre », vers le repos de la côte

<sup>576</sup> Quand le chalut reste accroché au fond, risquant d'entraîner le navire qui le traîne vers les profondeurs.

son côté, le médecin de l'île de Sein après avoir évoqué les naufrages et les disparitions de marins qui touchent les vies des habitants si souvent. Tous les deux évoquent pourtant la même chose, c'est-à-dire la cohabitation avec la mort. François Hartog mettait en avant le caractère « antihéroïque » de la mort en mer, du fait de l'isolement de ces travailleurs vivant loin des yeux des terriens, et dont la mort n'est jamais « véritablement » reconnue<sup>577</sup>.

L'analyse par Hartog de cette disparition par l'errance, rappelle la citation attribuée à Anacharsis<sup>578</sup>, « *il y a trois sortes d'hommes : les vivants, les morts et ceux qui vont sur la mer* », reprise par Maurice Duval dans le titre de son ouvrage sur les marins de la Marchande. L'habitude à la possibilité de la mort, par l'omniprésence du danger, impose d'être sur ses gardes. Il n'y a pas d'intérêt à saisir une quelconque « mentalité » du marin devant la mort - car c'est bien plutôt la mort qui est devant le marin, ce dernier étant assailli au même moment de sentiments contradictoires. C'est une posture critique qu'il convient alors d'adopter pour comprendre la source, souvent issue des structures du travail lui-même, c'est-à-dire d'un capitalisme productiviste, de ces sentiments, des refoulements de la peur, des manières et des contraintes idéologiques qui permettent « d'apprivoiser »<sup>579</sup> la mort. Alain Cottureau alertait les historiens des mentalités des populations placées « face à la mort » en ces termes : « *les périodisations sont arbitraires, parce qu'il existe un hiatus entre les "stéréotypes de la mort" et les significations données à la mort. [...] En milieu ouvrier comme dans tous les autres milieux, le "sentiment de la mort" ou la peur de la mort ne peuvent être pliés aux périodisations historiques, mais bien plutôt poser des questions à celles-ci* » (Cottureau, 1983b). Le sociologue insiste sur la nécessité de ne pas placer « l'homme devant la mort », mais de laisser plutôt la mort devant l'homme, et d'envisager les mécanismes de déni de la souffrance, des traumatismes, des résistances, ainsi que les modèles, à la fois dictés par les exigences du capitalisme industriel, mais aussi par un corps médical à la « *myopie [...] grotesque* », d'usure des corps ouvriers (ibid.).

<sup>577</sup> « La mort en mer est complète épouvante, car l'homme y perd tout, sans la moindre contrepartie [...]. Elle est un espace antihéroïque. Plus encore, il a beau avoir perdu la vie, il n'est pas véritablement mort [...] Il est un disparu dont l'ombre erre 'vainement devant les demeures d'Hadès aux larges portes', sans pouvoir en franchir le seuil. » (HARTOG, 2011, p. 90)

<sup>578</sup> Si la formule est couramment associée à PLATON ou ARISTOTE, l'hypothèse de Jean-Marie KOWALSKI est de l'attribuer au sage de l'antiquité, grâce à une mention de la référence chez Diogène LAËRCE (KOWALSKI, 2011).

<sup>579</sup> Selon la formule de Philippe ARIÈS.

La répétition des événements tragiques dans la vie de ces hommes confine à la naturalisation de l'hostilité et de l'habitude de l'aléatoire. Il n'y a pas de contradiction à la co-présence d'une sérénité et d'une épouvante quand on embarque sans cesse avec la mort, et dans des rythmes cadencés. Il convient d'ajouter à ce constat que « l'état de veille » (Mollat, 1979, p.192) dans lequel marin doit se mettre en permanence est aussi parfois construit comme la source d'une exaltation. « *L'appréhension de la mort en mer s'accompagnait d'un irrésistible attachement au métier* » (ibid.), lié au sentiment d'aventure qui se développait au sein de l'équipage « *lorsque les voiles se gonflent* ». De nos jours, l'ascenseur émotionnel est comparable, particulièrement dans le monde de la pêche, un secteur où, nous le verrons au chapitre suivant, la traque du poisson encourage le dépassement de soi et accoutume les hommes à des gains monumentaux qui s'accompagnent parfois de pertes fatales<sup>580</sup>.

**« Tous avec le flacon de voltaren »**

« Je n'ai que 34 ans. En réalité j'ai presque le double de cet âge ».

(Malva, 2002)

« La fatigue accumulée l'a rongé, décharné, ridé, il ressemble à une momie ».

(Boyardjian, 1978)<sup>581</sup>

« *Tous avec le flacon de voltaren !* » me lance un matelot dans les couchettes d'un chalutier hauturier, alors qu'un des matelots se fait masser ses hernies par un collègue. « *Ils ont dû changer la composition parce qu'il était meilleur avant. Là ça me fait rien, sauf pour les tendinites* », ajoute-t-il, avant de fermer le rideau de sa niche pour se reposer. En rentrant pour la première fois dans les couchettes du bateau, deux choses m'avaient sauté aux yeux : les boîtes vides de *Voltaren*, cet anti-inflammatoire sans prescription, empilées dans un coin, et l'autocollant « Ricard » collé entre deux lits. Arrêts maladie, cicatrices, traumatismes, records d'efficacité, le sujet de la santé, de l'exploit comme de la blessure et de la souffrance tient une part très importante dans les discussions de ces matelots quarantenaires. Nous sommes aux premiers jours de la marée, les matelots font connaissance, au sein d'un équipage qui se renouvelle (qui « tourne ») beaucoup ces

<sup>580</sup> Les risques ne portent pas uniquement sur les corps ; le matériel engagé est également très cher et une seule mauvaise manœuvre peut engager des frais énormes de réparation ou de rachat. Plusieurs fois le stress des marins rencontrés sur le terrain portait sur un chalut disparu au fond de l'eau par exemple.

<sup>581</sup> On retrouve ces deux citations dans *Le corps à l'ouvrage* de Thierry PILLON (2012).

derniers temps. Plus tôt dans la journée, avant le repas, alors que l'un des matelots cuisine un bœuf bourguignon dans un faitout accroché aux plaques pour contrer la houle, les matelots parlent de leurs blessures.

Dany, tout juste 40 ans, raconte à bord d'un chalutier qu'il s'est blessé à terre. Un pêcheur à la ligne qui traquait le maquereau depuis le quai du port lui aurait planté un hameçon dans le bras en visant le large. Dany nous mime la scène, sa colère face à ce pêcheur du dimanche. Ce dernier voulait récupérer son hameçon, mais Dany a refusé et il a gardé l'hameçon dans le bras jusqu'au soir. « *Le gazier voulait pas couper son fil, ce tas d'merde ! Je lui ai dit : "tu vas pas me l'enlever, je le garde, coupe ton file ou je te pète la gueule, tas d'merde !" J'allais chez l'toubib, j'allais pas m'amuser à me charcuter, je le garde et c'est tout* ». Les autres matelots s'amuse de l'histoire de Dany.

Le matelot continue avec le récit d'une autre histoire, cette fois-ci celle d'un hélitreuilage en pleine mer. Nous ne sommes qu'au deuxième jour de mer et c'est déjà la deuxième fois de la marée que j'entends cette histoire. Un câble d'épissure serait rentré par le coin droit de l'oeil de Dany, puis ressorti par le coin gauche. Dany aurait, selon ses mots, continué de faire son épissure, quand son collègue matelot qui triait avec lui dans les parcs à l'arrière l'aurait regardé, serait devenu blanc et lui aurait simplement dit : « *stop, on appelle Toulouse* »<sup>582</sup>. Dany poursuit : « *l'hélico est venu, le toubib est descendu, il a vu le gabarit et a fait le signe de remonter aussi sec, hop envoyé !* ». Finalement Dany a été hélitreuillé en urgence vers l'hôpital, où un médecin réussit à sauver son oeil. Sitôt l'histoire de Dany terminée, un second matelot prend la parole pour renchérir : à la dernière marée, « *c'est pas passé loin non plus, à côté de mon œil !* » Il n'a pas le temps de poursuivre son histoire, car le branle-bas coupe court à la conversation.

Les épissures<sup>583</sup> qui viennent taper dans la figure mais aussi les plateaux de chalut qui retombent mal et arrachent des mains ou des doigts... Systématiquement, c'est la volonté de rester pêcher et de ne pas demander un arrêt ou consulter un médecin après un terrible accident qui est mise en avant dans ce groupe de matelots de carrière. Il serait facile de conclure, dans ces cas-là, à un simple besoin social de parader, de « faire les gros bras », à un déploiement de « gloriole d'Hercules de cabaret » comme dirait Jacques Rancière (Rancière, 1981). En réalité, il ne faut pas oublier que cet Hercule est toujours un « *colosse aux mains d'argile* » (Pezé, 2002), un individu coincé dans un système de

<sup>582</sup> Centre de consultation médicale maritime

<sup>583</sup> Jointure tressée, de câble ou de corde.



chantage du fait du système salarial particulier du monde de la pêche, artisanal comme industriel, même si une certaine naturalisation de ces conditions de vie destructrices et dangereuses, et, en négatif, une certaine fatigue irrépressible qui s'en dégage. « *Quand t'es jeune, matelot, ça va encore, faire ça dix ans, pourquoi pas. Mais plus... c'est vraiment dur* » me dit un patron-pêcheur, salarié d'un gros armement, qui approche la cinquantaine. On pense ici à Baudrillard, qui qualifiait la fatigue de « contestation » incarnée qui se retourne contre soi (Baudrillard, 1970<sup>584</sup>) – comme une révolte latente et inconsciente d'elle-même. On pense également aux travaux d'Alain Cottureau sur l'usure des corps au travail, qui mettait en avant, chez les peintres dont les corps étaient détruits par le blanc de céruse et par les chutes d'échafaudages, l'envie de rester non pas simplement au travail, mais dans la vie sociale du travail<sup>585</sup>. Non seulement ces peintres, comme les marins, n'avaient pas vraiment d'opportunités de mobilité interprofessionnelle qui leur permettrait une reconversion, mais ils tenaient à la camaraderie et aux solidarités que nous avons évoquées plus tôt. Là où le problème s'intensifie, c'est lorsque ces souffrances incarnées rejoignent la disparition des cultures ouvrières, et de cette camaraderie, lorsque les rythmes soutenus empêchent les temps de pause, lorsque le travail prend tout le temps de la vie du travailleur, et le transforme en ouvrier technicien, quand ce dernier revendique une vie sociale de marin.

Encore une fois, la difficulté à apprécier les limites des corps repose sur un brouillage de ce qu'est le repos et la veille, la blessure et l'effort soutenable, et d'une injonction à « ne pas trop s'écouter » pour ne pas se confronter à cette révolte inconsciente que serait la fatigue. Une désappropriation des corps et des vies que d'autres ont également décrite dans le contexte ouvrier, de l'*excès-usine* de Leslie Kaplan à l'éccœurement de la

<sup>584</sup> « [...] la fatigue est une contestation larvée, qui se retourne contre soi et s' "incarne" dans son propre corps parce que, dans certaines conditions, c'est la seule chose à laquelle l'individu dépossédé puisse s'en prendre. De la même façon que les Noirs qui se révoltent dans les villes d'Amérique commencent par brûler leurs propres quartiers. La vraie passivité est dans la conformité joyeuse au système, chez le cadre "dynamique", l'œil vif et l'épaule large, parfaitement adapté à son activité continue. La fatigue, elle, est une activité, une révolte latente, endémique, inconsciente d'elle-même ».

<sup>585</sup> « Leur attachement n'est pas un "amour du travail", mais un attachement à une certaine vie sociale au travail, et à certaines complicités face à l'adversité. VINSARD écrivait : "Le croirait-on cependant ? Malgré les dangers qu'ils courent, malgré la cruelle maladie dont nous venons de parler, malgré la vieillesse anticipée à laquelle aucun d'eux ne peut se soustraire, les peintres aiment leur état, et il en est peu qui s'en plaignent et voudraient complètement l'abandonner [...]. L'un d'eux [...] nous disait : J'ai cinquante ans j'ai été huit ou dix fois attaqué par les coliques [du plomb] - je suis tombé du haut d'une échelle de trente pieds [...]. Eh bien ! Je ne saurais dire pourquoi je tiens à ce gueux d'état. Demandez au premier peintre venu, et il vous répondra la même chose. Ah ! c'est aussi, ajouta-t-il en souriant, ils sont si gais tous ces farceurs-là que, lorsqu'on est avec eux, on oublie les échelles, les coliques et tout le tremblement ». (COTTUREAU, 1983b, p. 95)

répétition des gestes de Georges Navel, en passant par les nombreuses études sur les rythmes temporels des mondes industriels (Linhart & Moutet, 2005). Volkoff et Gollac insistaient déjà en 1996 sur certaines permanences que la métamorphose des mondes industriels n'avaient pas épargnées, pointant du doigt la persistance de pénibilités que l'automatisation, ou le progrès technique, n'a pas gommées. Encore aujourd'hui, on peut prendre la mer sur des navires disposant de plus de dix écrans de contrôle et de pistage, mais sans aucune connexion possible entre les matelots et la terre, sans cabines individuelles, sans le minimum d'hygiène accessible, et sans table de tri qui permettrait de moins se baisser, et de moins se blesser le dos. Et si les mentalités évoluent vers plus de confort, c'est également parce que les armements, s'étant équipés de table de tri, ont remarqué que leurs navires étaient plus efficaces et donc plus rentables. Ces transformations sont d'ailleurs prises un peu plus au sérieux depuis que la difficulté à recruter menace la « durabilité » du métier, tout comme les engagements écologiques accompagnent les pénuries de ressource.

La question des limites et des abus est aussi primordiale quand on s'intéresse aux usages de drogues et à la consommation d'alcool, notamment parce que les populations de marins-pêcheurs sont systématiquement stigmatisées sur le sujet. Comme le disait Sébastien Mary dans l'article co-signé avec Nicolas Renahy : « *La soif du travail, ça dit tout : les abus d'alcool et de boulot, pour moi c'était le même délire* » (Mary & Renahy, 2013).

***Drogue et pêche - « re-régler les neurones aux rythmes des terriens, ce n'est pas une mince affaire ».***

« Médecin : — *La fonction du produit, elle est multiple et elle singulière, je pense pas qu'il y en ait une qui exclut l'autre. Surtout selon les produits, et en fonction des sujets. Parce que, par exemple, vous pouvez avoir des gens qui consomment de l'héroïne pour avoir de l'énergie.*

— Ah oui ?

*Médecin : — Ah oui ! C'est très important. Moi j'ai un gars, il consomme pour*

passer l'aspirateur. Mais parce qu'en fait c'est des récepteurs, les récepteurs c'est des protéines, les protéines c'est codé génétiquement, exactement comme à une fête de famille vous allez avoir Tonton Auguste, quand il a trop bu il s'met tout nu, l'autre qui tape sur l'autre, donc c'est vraiment une singularité du sujet qui va définir. Y a une pluralité de causes, et qui sont complexes, mais liées au choix du métier, et à l'effet que ça fait. Quand vous vous dites, toutes les quatre heures on fait un trait, eh bien quand vous consommez de l'héroïne, voilà il va vous falloir la dose toutes les deux, trois heures, vous allez avoir le temps découpé comme ça. Vous allez faire un shoot, deux shoots dans la journée, plusieurs. Et c'est cette montée, donc y a aussi une découpe du temps qui est superposable du temps du bateau sur le temps chez l'addict. Ça prédispose d'avoir un temps sectionné comme ça qui va tout le temps être intense. Et puis toute la question des neurones, des neuro-exciteurs qui vont être les mêmes ! qui vont être à l'œuvre. C'est-à-dire que votre cerveau va être excité d'une certaine manière qu'il va retrouver dans la consommation du produit. D'où à terre, de vouloir à nouveau cette dopamine, de vouloir à nouveau cette endorphine, de nouveau ces excitateurs. [...] Quand on fait comme ça "Whoua !" c'est la noradrénaline. Et puis vous êtes restés assis, c'est la sérotonine. Donc voilà, noradrénaline, j'ai le stress, sérotonine, je m'adapte. Et ça, c'est fait naturellement. Vous vous êtes pas dit... C'est un équilibre. Et à la pêche c'est tout le temps sollicité "stress - je m'adapte, stress - je m'adapte", donc tout ça, dans l'addiction y a aussi ce mouvement là, c'est-à-dire, ce mouvement-là d'excitation, d'action, d'excitation, d'action. Donc ça va redonner cette sécrétion de dopamine qui va faire tomber la tension. Plus l'excitateur du cerveau c'est le glutamate, donc ça va faire une inondation, quand vous allez consommer de la cocaïne, pareil, une inondation de glutamate. Donc, il va y avoir dans les périodes de pêche, on va avoir les neurones qui sont à l'œuvre quand on consomme de l'héroïne qui être à l'œuvre en miroir pratiquement. D'où l'envie de reproduire ça. C'est inconscient bien sûr. Plus tout le système "up and down", comme y a les systèmes opposants dans les neurones, si c'est monté très haut, ça descend très bas, on est un individu fermé, donc quand j'redescends après ma pêche, eux ils ont pas vu leur famille depuis longtemps, donc il faut aller voir grand-mère, tac, refaire démarrer, ben, boire un p'tit peu d'ricard, ou par exemple les patients qui fument beaucoup de cannabis, qui viennent me voir après leur journée, qui me disent "j'ai dû fumer pour pouvoir tenir sur ma chaise". Pour pouvoir se poser après avoir gigoté, rester sans rien faire, écouter un

*médecin... C'est vraiment de re-régler les neurones aux rythmes des terriens, ce n'est pas une mince affaire. »*

#### Entretien avec une médecin addictologue

Outre la prédisposition temporelle du marin, notamment hauteurier, pour la consommation par phase, ainsi que les cycles « *up and down* » avec de grandes variations entre exaltation et ennui, entre peur et enthousiasme, l'addictologue repère chez le marin-pêcheur un profil type de « chercheur de risques »<sup>586</sup>. Selon les médecins, la recherche de l'exaltation liée au danger, ainsi que le besoin d'aventure, trouve parfois une issue dans des pratiques d'addiction ou de consommation, qui viennent combler des moments de manque, contrer la peur (Dejours & Rolo, 2015 ; Dejours & Burlot, 1985), renforcer la résistance dans l'effort, ou provoquer un lâcher-prise. A ces multiples modes, s'ajoute une difficulté à lier deux terrains de vie sur lesquels les modalités d'habitation n'ont rien à voir. Le milieu de la mer est un sol meuble sur lequel on avance penché, comme dans le « scénario de l'ivresse », souligné par Véronique Nahoum-Grappe dans son travail, « *le haut et le bas, le lourd et le léger, le même et l'autre ne sont plus tout à fait à leur place* » (Nahoum-Grappe, 1991, p. 47). Et ce n'est pas seulement l'espace et le mouvement du corps qui est modifié, mais la possibilité même de se projeter dans le temps, tout comme l'ivresse procure la sensation que « la pensée du lendemain n'est possible qu'à jeun » (ibid., p. 51). A la violence des éléments et parfois des interactions virilistes, et au risque omniprésent de chavirer ou de se blesser, répond le moment de pause que peut représenter le verre partagé dans la bannette, moment interdit par l'armateur ou le patron, « *échange symbolique [qu']est le risque de l'ivresse pris ensemble. Un risque qui noue le lien social en le menaçant* » (ibid., p. 157). Concernant cette délicate acclimatation au milieu, certains marins évoquent l'ivresse comme un moyen d'échapper au mal de mer, comme au mal de terre, c'est-à-dire arranger la combinaison de deux milieux qui s'incarnent en opposition dans les corps et les esprits :

« — *Chez nous, par exemple hier (rires) ; J'ai deux potes, là, qui sont à la côte.*

<sup>586</sup> L'expression de l'addictologue résonne avec le titre du dernier chapitre du livre *L'océan, les bêtes et les hommes* d'Anita CONTI, qui est aussi son sous-titre : « l'ivresse du risque ». Par ailleurs, l'analogie entre activités liées à la drogue et profession dangereuse au rendement variable est également une caractéristique relevée dans les territoires miniers ; voir les travaux de Pascale JAMOULLE, qui étudie les conduites à risque dans le territoire post industriel du Hainaut belge.

*Hier soir, on était en soirée, ils repartaient à 4 heures du matin, quoi. Chez nous, c'est comme ça. Même tu bosses le lendemain, tu pars en mer à quatre heures du mat', on va faire la chouille le soir, quoi. Et puis l'après-midi, bon ben j'irai pas dormir, mais j'dormirai le temps d'la route, quoi, et puis voilà. Juste le temps du trajet, quoi, tu vas dormir deux ou trois heures.*

— Le patron est OK avec ça ?

— *Ouais... Y a beaucoup d'patrons qui sont... (rires) Bon, pas tous, hein, j'dis pas tous. Y en a beaucoup qui... J'ai un patron qui (rires) m'a dit "bon bah, tu veux pas être malade en mer, bon bah, tu fais comme moi quand j'tais jeune, tu t'prends une grosse cuite le dimanche soir, quand t'arrives le lundi matin t'es encore déboussolé, donc tu vois pas la différence entre l'mal de mer et la cuite, quoi. Après faut être en forme pour l'boulot ça y a pas à chier. »*

Entretien avec Kevin, 20 ans, jeune matelot du Guilvinec, chalut côtier

Si la question des limites, entre ivresse et sobriété, entre consommation et addiction, et de la liminarité de milieux avec lesquels négocier, se pose en négatif depuis toujours au sujet des consommations d'alcool ou de drogues pour les marins, les pratiques et usages ont suivi des évolutions qui sont liées à plusieurs facteurs. Le caractère accidentogène du métier alerte depuis plusieurs années les institutions vis-à-vis des consommations de drogues, à l'image du slogan « *la mer est dangereuse, n'en rajoutons pas* » (Mission interministérielle de lutte contre les drogues et conduites addictives, 2013-2017). La pêche dénombre en effet un nombre d'accidents mortels cinq fois supérieur aux autres métiers selon le Bureau Enquête Accident du ministère (BEAmer)<sup>587</sup>, et les études fournies sur le sujet prouvent que la consommation participe au nombre d'accidents. Un travail de recensement des causes à l'origine de cette consommation est effectué par un

<sup>587</sup> C'est l'un des éléments qui pousse les institutions à fournir des études et des campagnes de prévention pour pallier le problème : « *Un marin sur dix est victime chaque année d'un accident du travail maritime et les accidents mortels au cours du travail ont été en 2015 cinq fois plus importants que dans le secteur de la construction. Les 39 événements de mer dénombrés par le bureau d'enquête sur les événements de mer (BEAmer) en 2012 ont fait 13 victimes. Le bureau enquête accident du ministère (BEA) a également constaté cette même année une augmentation (+28 %) des naufrages ou chavirages de navires. Les accidents du travail et les événements de mer sont souvent liés à un défaut de vigilance. Il est donc important d'être à 100 % de ses possibilités et d'avoir toute sa vigilance pour exercer le métier de marin. »*

certain nombre d'organismes, même s'il n'est pas nécessairement suivi de mesures concrètes, notamment en ce qui concerne les rythmes du travail, ou comme le dit un marin dont je cite l'entretien plus bas, vis-à-vis des « vies intérieures » des pêcheurs de cette industrie. Les nombreux articles de presse sur le sujet sont attirés par l'association entre milieu maritime et pratiques de la drogue du fait du tragique spectaculaire qui caractérise un naufrage ou un accident de navire. Ils ne sont pas sans liens avec une tradition de stigmatisation à l'égard des populations de marins sur laquelle les campagnes de prévention restent pour le moment impuissantes. La drogue « renvoie à un imaginaire des classes dangereuses », accompagne un « regard dominé par la localisation », entre globalité « postindustrielle » et « territoires de marginalité urbaine » (Kokoreff, 2011), quand il faudrait penser ces relations en termes de flux et de réseaux. Là encore, c'est une caractéristique partagée par le milieu maritime, l'un des « espaces de non-droit » favori des fantasmes du sens commun.

Sur le terrain urbain, l'usage de drogue est en partie associé à une stigmatisation de la délinquance des cités (Kokoreff, 2011). C'est, sur le terrain maritime, une stigmatisation de la violence de port qui s'exprime, à travers l'association du mythe de la brutalité maritime à une certaine forme de sauvagerie. Le regard porté sur les pêcheurs et les drogues est loin d'une quelconque tentative de responsabilisation des modèles structurels menant aux usages, ou des politiques sécuritaires menant aux structurations salariales du précaire des industries<sup>588</sup>. De fait, un certain nombre de jeunes marins ont tendance à reprendre ces clichés au regard de leur chemin de vie, et d'associer une certaine identité « figée » de marin, qui ressemble en fait à une condition naturaliste. Cette dernière s'organise autour de différents événements de leur vie réinterprétés à l'issue de leur arrivée sur les ponts des navires, tels que des contacts réguliers avec la justice, voire des séjours d'emprisonnements précoces, dans le cadre d'une formule souvent citée sur le terrain comme un cliché réapproprié : « *c'était la mer ou la taule* ». Un jeune marin exprime cette association : « *Quand je me suis ramené à la mission locale, vu mon parcours, vu les conneries que j'avais sur mon CV, ils pouvaient me proposer que marin-pêcheur* ». Comme pour les ouvriers des abattoirs, « *la question n'est pas tant celle de la*

---

<sup>588</sup> Pascale JAMOULLE décrit bien les liens entre la précarisation socio-économique des classes populaires de régions postindustrielles et les conduites à risque dont les activités liées aux drogues font partie, « trajectoires [...] faisant largement apparaître, simultanément ou en déplacements successifs, un ensemble de comportements « décalés », destructeurs ou auto-destructeurs, répétitifs, qui fragilisent les individus, traversent les univers domestiques et procèdent des mêmes substrats et styles de vie. » (2009)

*force de l'humiliation que de sa provenance. [...] la stigmatisation vient de ceux du dehors* » (Guignon & Jacques-Jouvenot, 2007). Le fait social de boire est ainsi parfois le « radical conformisme » qu'évoque Véronique Nahoum-Grappe (Nahoum-Grappe, 1991, p. 152) par la notion de « prédiction contenue », une identité de buveur dont le comportement extrême s'inscrit dans un code social bien défini - « *sans doute vaut-il mieux être un mort reconnaissable, au masque répulsif, que de survivre dans le brouillard informel du malheur sans visage* ».

La consommation à bord ou à terre est également très marquée par un critère générationnel. Au début des années 1990, on passe de la consommation d'alcool à celle de la drogue : du cannabis, mais aussi des drogues dures, ces dernières étant surtout consommées à terre. Les marins évoquent les abus des anciens à bord de navires où l'on consomme beaucoup d'alcool, mais ils mettent aussi en avant la rudesse du métier, et la difficulté croissante à retrouver une certaine forme de camaraderie d'équipage à bord, en miroir d'une vie à terre très marquée par l'isolement<sup>589</sup>. En parallèle, la crise de la transmission se traduit également sur le terrain par des constructions identitaires à travers d'autres produits, et par une jeunesse des communautés littorales qui n'est pas uniquement littorale, mais au contraire beaucoup plus mobile ou labile. Les liens avec la société globale augmentent à mesure que l'importance du capital social, ou d'une culture traditionnelle du marin, est dévaluée, au profit, sur le terrain de la pêche, du capital économique. « — *C'est le reflet de la société civile, dans les années 1990, le glissement de l'alcool vers le cannabis. Consommation d'alcool qui baisse et puis la courbe cannabis qui monte, ça c'est comme partout. [...] Sur l'Héroïne, le fait que les jeunes aient des voitures, ils vont en Hollande, c'est tout simple. Les années 1990, ça passe par la Hollande. [...] Bizarrement, en Bretagne, la sociologie de l'addiction est beaucoup moins marquée qu'ailleurs, c'est-à-dire que quelles que soient les CSP, on a une atteinte transversale. C'est un petit peu l'héritage de l'addiction en Bretagne, des causes de l'addiction en Bretagne. [...] Ça traverse la société* », expliquait en entretien la médecin

<sup>589</sup> « Le seul moment privilégié était le repas qui apparaissait comme un moment libérateur, le seul moment de plaisir durant la marée. Il n'existait plus, comme le décrivaient les anciens, de parties de cartes, de discussions autour de la vie à terre, des familles, etc. Il n'y avait alors plus de partage ni d'échange. Le socle du métier qui associait le partage, la solidarité, l'entraide semble avoir évolué, tout du moins sur certains bateaux dont les équipages sont devenus des assemblages d'hommes sans la cohésion essentielle dans ce métier. En ce sens, la pauvreté des relations en mer était le miroir de celle vécue à terre » (LE FLOCH et al., 2012).

addictologue en entretien.

Concrètement, cela veut dire que pour faire la fête, l'alcool à terre reste très important, notamment dans les « bordées »<sup>590</sup> de week-end, mais que s'ajoute à l'ivresse une consommation croissante de cannabis, de cocaïne et d'héroïne. Les jeunes marins ne consomment pas le même produit que son père ou son grand-père, dans le cadre du refus, de la part des plus jeunes générations, de reproduire ce que les enquêtes médicales appellent des « abus ». Le cannabis, mais aussi parfois l'héroïne sont ces nouveaux produits qui permettent cette construction identitaire, constat corroboré par différentes études effectuées par des médecins en Bretagne (Le Floch et al., 2012) comme ailleurs sur les côtes françaises (Lassiège et al., 2013). C'est dans l'usage et dans l'effet que l'on trouve cette idée de césure : plusieurs jeunes marins m'expliquent préférer les navires où le cannabis s'est substitué à l'alcool, car l'herbe représente une consommation moins génératrice de violence à leurs yeux, plus apaisante pour les tensions au sein de l'équipage, quand l'alcool paraît encourager l'agressivité entre matelots. Les marins évoquent par ailleurs différentes motivations à la première consommation d'héroïne, à la fois pour contrer la difficulté du travail, pour « rattraper le temps perdu » après quinze jours de mer en faisant la fête le plus intensément possible, mais aussi « pour oublier » un mode de vie marqué par la désaffiliation, ou les « répercussions du métier sur leur vie affective », et notamment les difficultés à pérenniser des relations de couple (Le Floch et al., 2012). L'UMRESTTE<sup>591</sup> fournit deux enquêtes<sup>592</sup> au service de santé des gens de mer, en 2007 et en 2013, et conclut sur les causes de la consommation : « *travail pénible à très pénible, souvent dangereux, isolement physique et affectif, gains importants...* ».

Selon l'une des études fournie par le service de santé des gens de mer d'Aquitaine et Charente Maritime, 60% des marins-pêcheurs déclarent avoir déjà fumé du cannabis et 17% avoir consommé de la cocaïne, mais les marins dont le temps d'embarquement est supérieur à 24 heures sont beaucoup plus touchés que les autres pêcheurs, notamment les jeunes marins embarquant sur des fileyeurs de la région étudiée, qui partent au large plusieurs jours. Au sein de cette population, les médecins et chercheurs relèvent ce qu'il appellent un « usage préoccupant » chez les moins de 35 ans (Lassiège et al., 2013 ;

---

<sup>590</sup> Argot maritime pour qualifier une escale d'avitaillement accompagnée de fêtes à terre, beuveries, bagarres. L'expression « tirer une bordée » est rentrée dans le langage courant pour signifier, familièrement, passer une soirée de débauche excessive.

<sup>591</sup> Unité Mixte de Recherche Épidémiologique et de Surveillance Transport Travail Environnement

<sup>592</sup> La méthode repose sur le questionnaire déclaratif et la recherche biologique de prise de drogues.



Lassiège, Fort, Bergeret, 2016). La même observation est constatée au sujet de la cocaïne, dans des « *proportions nettement moindres, mais le risque d'addiction est bien supérieur* ». La première étude de l'UMRESTE en 2007 montrait par ailleurs déjà qu'il y avait une consommation plus importante dans le milieu marin que dans la société globale, avec un taux élevé de marins faisant état d'une consommation d'alcool à risque. Selon l'étude, ce taux s'élevait à 12,3 %, quand « *46 % des marins de moins de 35 ans [sont] testés positifs pour le cannabis. 8 % des marins de moins de 35 ans [sont] testés positifs pour la cocaïne. 16 % des marins ont consommé du cannabis dans les 30 derniers jours. 16,2 % des marins ont déjà associé plusieurs produits (alcool, tabac et cannabis)* »<sup>593</sup>. L'étude ne fournit pas de données concernant les usages d'héroïne<sup>594</sup>.

Alors que je bois un café sur le port avec Johan, un ligneur qui a été patron au large sur un chalutier pendant quinze ans avant d'acheter un canot, nous tombons sur un article de la presse locale évoquant le dernier né d'un armement de chalutier hauturier. L'article signale le confort du bateau neuf, notamment du fait de la présence de cabines individuelles. L'article fait sourire le ligneur : « *Ah bon ? Y a pas de salle de shoot ?* (rires) *Non ? ça va v'nir* ». Selon lui, ce ne sont pas nécessairement les améliorations en termes de confort qui peuvent régler les problèmes des rythmes de travail destructeurs, et surtout des écologies absurdes incarnées par ces navires. Son avis fait écho à celui de Barthélémy, dont j'ai déjà cité quelques paroles dans la partie précédente :

« — *Ben, les gens qui disent par exemple que "plutôt mourir que d'arrêter de travailler". La retraite.... Ouais. Ils sont pas si vieux hein... Vers quarante ans. Après c'est p't'être de la frime quoi.*

— Ils disent ça, mais sont dans quel état physique à quarante ans ?

<sup>593</sup> Source : <http://pasdca-abord.fr/>

<sup>594</sup> Pour l'héroïne, les médecins de l'Université de Brest et du service de santé des gens de mer du quartier maritime brestois ont produit une enquête qui évoque une consommation plus importante que dans la population générale (2,3% contre 0,9). Voir LE FLOCH et al. 2012. Dans le cadre des enquêtes de l'UMRESTTE, Thierry LASSIÈGE relève de son côté un « usage en baisse sous forme injectée, en hausse sous forme sniffée ou fumée, mais les tests urinaires connaissent de trop nombreux faux-positifs, et donc son étude n'est pas objective avec les tests urinaires. » LASSIÈGE, Thierry, *Étude des consommations de cannabis et de cocaïne chez 1000 marins-pêcheurs de l'Aquitaine et de la Charente-Maritime (France)*, 2014.

— Ben, l'état physique c'est.... disons que... Moi c'que j'vois sur les bateaux c'est que la condition, elle est là. Mais parce qu'ils savent aussi c'qu'il y a à faire, aussi. Mais bon en partie, dans la tête, y en a... Enfin bon, c'est... Y a la drogue quand même... 'fin bon. Y a la drogue, ça c'est...

— Pour tenir ?

— Ouais. Enfin pour tenir, non, j'pense c'est pire quand on s'droque. Après, pour tenir... C'est la drogue, quoi... C'est comme une addiction qui est un peu une déchéance comme ça parce que... Enfin là, en fait du coup j'vais parler d'une personne, mais ça peut être généralisé je pense... Là y avait un gars sur le bateau qui s'est barré parce que ça se passait vachement mal avec moi. Enfin, il me faisait chier, quoi. Il m'avait dans son collimateur. Là, il s'est barré parce qu'il s'est battu avec un autre matelot et en fait, j'pense... Bon, c'est un mec qui avait des rêves un peu cons... Qui... J'sais pas comment dire, mais il a à la fois un côté de se marginaliser de la société en faisant ça, il a envie de... J'sais pas comment dire ça, mais... y a plein de belles choses et tout dans sa vie, de ce que je vois du mec... Mais il a ce truc de vouloir être un dur, de "la pêche c'est pour les bad boys" et tout... Donc voilà, dans sa tête, c'est... Au bout d'un moment ça devient que des insultes et tout. Donc tu vois, il fumait dix gros joints par jours donc euh... physiquement tu t'rends pas compte qu'il va pas bien, mais quand tu le côtoies un peu, tu vois sa tête c'est un capharnaüm complet, quoi. Ouais... [pause] Non, disons, j'pense, y a... à part des p'tites blessures, des p'tites saignées, quoi, qui me semblent pas être des mauvaises choses, y a le dos qui prend, y a le dos qui prend bien cher, quoi. Là y a un vieux, un gars qui est à la retraite qui est v'nu, et qui veut finir la saison avec nous. Mais bon, en fait, il a 55 ans, il est quand même fatigué, ouais. Il est quand même... en fin d'année, il est quand même... Après je sais pas, là c'était sa première marée avec nous, donc on va voir comment ça se passe après. Mais ouais, on s'fatigue un peu de c'métier. En fait, voilà, en fait ce que j'veux dire, bon, c'est sûr qu'ya des... C'est un travail physique, y a pas à chier, c'est difficile physiquement. On peut faire mieux, on peut trouver des façons de faire que les équipages, les matelots ils préservent mieux leur condition physique, c'est une chose possible, mais on est quand même assez... On a quand même bien développé ça. En fait on a des machines, tout ça est bien huilé... Donc c'qui

*fait que c'est physique, mais... Par contre, y a quelque chose : c'est l'ennui. Voilà, moi j'pense que c'est plus au niveau de nos vies intérieures qu'on n'a aucun... Y a aucune réflexion là-dessus quoi. Pour se préserver de l'ennui de... Et ouais. Parce que quand on est - enfin... Moi j'me dis... Enfin, c'est pas l'usine quoi. On a plein de choses qui sont... Enfin je sais pas comment c'est l'usine mais, y a beaucoup de gens qui sont en mer, et des profils très différents qui sont en mer, qu'iraient pas à l'usine. Ils sont en mer parce qu'ils ont besoin d'être dans une vie d'aventure, quoi. Mais... Mais en même temps, on fait vraiment un travail... cadencé au rythme d'une machine exactement. C'est un truc d'usine, quoi. Donc faut. C'est clac clac, c'est les temps modernes quoi. Clac clac, clac clac, clac clac, ça pendant quinze heures, toujours le même geste, le même machin... Et puis ça, y a les crabes, quoi. Y a quand même un truc qui... Quand tu fabrique des réveils, tu... c'est pas pareil que quand tu saignes un crabe. Que tu lui coupes les pinces comme ça, que tu l'attrapes, tu l'sors de la mer comme ça avec un vire qui fait "BRRRRRRR". Tu l'sors, BLAM tu lui mets les pinces là, BLAM BLAM, tu lui coupes les pinces, et t'en fais j'sais pas combien par jour, quoi. Des.. combien d'centaines... [rires]. »*

Pour Barthélémy, le travail du marin-pêcheur possède une singularité, notamment dans le travail des animaux et l'absence de routine. L'industrialisation incite le jeune homme à parler des usages de drogue à bord, et du fait que l'industrialisation comme l'usage de drogues « marginalisent de la société ». Selon Barthélémy, l'envie de coller à une représentation virile mais aussi « à part » est lié à la transformation des ponts des navires en usines flottantes. Pour le jeune homme, c'est la métamorphose des marins en techniciens ou en machines qui petit à petit détacherait la pêche comme un « monde à part » quand, sans cela, l'activité réunit en réalité des « profils très différents » avec « plein de belles choses » dans leur vie. Dans cet entretien, Barthelemy développe en effet une analogie entre les cadences aliénantes de l'industrie, le « clac, clac » des temps modernes, et le « capharnaüm » produit par la drogue dans la tête des travailleurs. Pour lui ces deux questions vont de pair, puisqu'il s'agit de résoudre un même problème de « *vie intérieure* », autour d'un équilibre entre l'exaltation de la traque des poissons et modération de la violence véhiculée par les cadences et encouragée par le « culte de la virilité ». Cette analogie fait penser aux paroles des enquêtés de Pascale Jamouille dans les

anciens quartiers miniers du Hainaut belge, qui évoquent les conduites à risques comme participant de « *problèmes qui touchent au sens de la vie* » (Jamouille, 2009). « *Ils expriment tous cette question du sens à trouver, de “Faut trouver du sens à ce qu’on fait”* » expliquait en entretien la médecin addictologue en parlant du rapport au travail des marins accueillis en consultation. Une mer devenue usine, et non plus espace de l’aventure, empêche le marin qui travaille « au rythme d’une machine » de répondre à cette quête de sens.

« **Non stop** »

« *Le matelot n’est plus que technicien de la pêche, avec un rythme non-stop.* »

DAUBAS-LETOURNEUX et NICOLAS, 2011.

Les sociologues Véronique Daubas-Letourneaux et Amélie Nicolas avaient souligné cette « *absence de réflexion sur les vies intérieures* » que les mots de Barthélémy pointe du doigt. Elles dénoncent, en 2011, l’industrialisation de la pêche et la transformation du pêcheur en « *technicien* » travaillant mécaniquement, « *non stop* ». Ce « *non stop* » renvoie bien sûr au « *clac, clac* » des cadences d’usine. Il renvoie également, si on le replace dans le contexte plus large des vies des marins, à des corps blessés sans arrêts de travail, à des vies piégées par un système salarial qui empêche toute pause, tout soin.



Discussion Facebook sur un groupe privé de marins-pêcheurs

Par la question des drogues, nous retrouvons le sujet de la limite, de la fatigue et de l'écoute de ce corps qui travaille « *non stop* ». C'est un article de loi de 1936 qui institue dans le milieu maritime l'obligation de visites médicales régulières, avec tests urinaires de détection de produits systématiques, suivi par la création, au cours des années 1940 et 1950, du service santé des gens de mer. Les marins-pêcheurs savent combien de jours avant la visite ils doivent arrêter de fumer pour que les traces disparaissent, et redoutent ce moment d'inspection de manière générale, car il peut signifier l'inemployabilité temporaire ou définitive, la plupart du temps sans indemnités. Le système encourage à cacher la souffrance d'une hernie comme celle d'une addiction à l'héroïne. « *Ils ne veulent pas se faire arrêter !* »<sup>595</sup> s'indigne un médecin des gens de mer, avant de pointer

<sup>595</sup> Le médecin est un personnage très présent dans la vie des marins-pêcheurs, du fait de la visite annuelle imposée entre autres, mais aussi des contacts avec la centrale d'appels toulousaine lorsqu'il y a des problèmes de santé au sein de l'équipage à bord. Le médecin des gens de mer est celui qui donne l'aptitude ou qui ne donne pas le permis de travailler. Le médecin généraliste est celui qui remplit le formulaire mauve pour accident du travail, validé ou non ensuite par le médecin de l'ENIM. On ajoute un autre médecin à la fresque, l'addictologue, qui peut intervenir de manière très fréquente dans la vie du marin selon les profils.

du doigt le problème des structures salariales qui encouragent à s'investir à corps perdu dans le travail :

« — Parce qu'ils n'ont plus de salaire, s'ils sont arrêtés ?

— *Mais oui ! Ça c'est un vrai problème ! Moi, plusieurs fois, j'ai dit : "bon ben, là, on arrête". Alors là, ils disent : "Oui, bon, allez". J'pense à quelqu'un, là, il fallait l'arrêter, c'était n'importe quoi. Il me dit "non, mais moi, pas longtemps" Alors, j'arrive à trouver, mais c'était un peu bricolé, une cure 5 jours, mais c'était un peu bricolé. Bon là, il a tout fait exploser là-bas (rires). C'était... parce que c'était pas préparé. Un sevrage, c'est difficile, Et puis ils ont pas l'habitude, ça c'est des marins, ils ont pas l'habitude qu'on décide pour eux. Mais c'est un vrai problème, cette porosité entre les deux. Entre la vie et le travail. C'est le même problème quand ils boivent un coup de Ricard à terre. C'est une question de limites, l'addiction. Quand on consomme, à quel moment on est addict, à quel moment on est en usage nocif ? Et donc souvent, ils disent : "ben oui, mais vous, le week end, vous buvez jamais ?" Ben si. Et puis, y a pratiquement pas de possibilité de prouver quand c'est un accident du travail. Et ça fait des ennuis au patron, c'est très compliqué d'faire un arrêt. Parfois on veut les arrêter parce qu'il faut les mettre sous méthadone et c'est "ah je sais qu'il va falloir le réparer l'bateau, donc c'est cette semaine-là. Donc on s'débrouille. Ça fait que quand l'bateau est en panne, on soigne ! On est obligé de caler, alors que l'centre marche pas comme ça et c'est le lundi... Bon, c'est pas grave on va s'arranger avec une pharmacie, mais du coup ils sont moins bien soignés. Comme ce marin-pêcheur là, c'était certain qu'ça allait rater. Enfin, on va dire, ça a raté, et là il a bien voulu, j'ai reçu l'courrier tout à l'heure, il est allé en vraie cure, j'lui avais dit ! Il était déçu, mais... il a rechuté aussitôt. »*

L'impossibilité de s'arrêter dignement pour un marin blessé ou en usages de drogues est un problème politique qui encourage la casse des corps et des esprits des travailleurs, lesquels continuent souvent leur activité pour ne pas se retrouver dans une situation de double peine : la sanction d'inemployabilité et l'absence de revenus. La question des drogues dans le milieu de la pêche, et peut-être plus largement dans le milieu rural, est également un problème politique, à la fois d'aménagement du territoire et

d'accès aux soins. Les problèmes rencontrés dans différentes communes littorales, telles qu' Etel<sup>596</sup> à la fin des années 2000, ont montré les manques des moyens accordés aux services appropriés du type CSAPA (centre de soin d'accompagnement et de prévention en addictologie), pour s'attaquer aux problèmes de fond, et non soigner efficacement. Les médecins manifestent régulièrement leur volonté d'ouvrir ainsi plus de consultations décentralisées, avec plus de personnel aux service des patients, ou encore des distributeurs de seringue. Le besoin de ce type d'entreprise est prouvé par le succès des quelques consultations qui sont ouvertes au compte goutte. Mais l'absence de financement ne permet pas de mettre en place ces structures pourtant absolument nécessaires à la vie des territoires touchés par différents problèmes sociaux dont la crise de transmission à la pêche. En plus de subir la crise de renouvellement des métiers, les classes populaires de la côte subissent également l'éloignement des structures d'aide sociale. La situation du centre d'addictologie en métropole urbaine, et l'absence de consultations locales, participe de la transformation de ces territoires littoraux en zones de loisirs dédiées au tourisme des urbains et non aux existences des populations traditionnelles de travailleurs de la mer.

Au-delà de ces dynamiques générales, l'éloignement trouve des incarnations très concrètes sur le terrain, puisque c'est ce type de centre qui prescrit les produits de substitutions, comme la méthadone par exemple. Mais le rythme des marées, particulièrement au large, rend plus difficile les soins et le suivi des cures pour les patients. D'abord, comme l'exemple invoqué par le médecin cité plus haut, parce que tantôt la mer, tantôt les décisions d'armements, dictent leurs lois sans se soucier de la vie hors du travail de la pêche, mais aussi parce que les conditions d'accès aux produits, les juridictions concernant la prescription notamment, s'accordent mal des rythmes hauturiers. Les médecins se retrouvent ainsi à composer à la fois avec leur agenda pour se plier à ces structures professionnelles particulières, et avec la légalité, puisqu'il devient nécessaire de s'arranger avec des pharmaciens locaux pour prescrire des doses aux marins qui partent plusieurs jours, voire plusieurs semaines au milieu de l'océan, donc loin de tout centre de soin. Les médecins des gens de mer, qui accompagnent sur le long cours les marins, devraient être davantage consultés par les institutions responsables des évolutions du milieu, à la fois sur les questions d'ergonomie et de conditions de travail à bord des

---

<sup>596</sup> Etel, commune littorale du pays lorientais, a connu une phase de plusieurs années durant lesquelles les consommations d'héroïne étaient repérées parmi la jeunesse locale qui circulait autour de l'école de pêche, sans pour autant que s'ouvre une consultation locale, jusqu'à ce que des overdoses se produisent et que les pouvoirs publics s'intéressent aux propositions des CSAPA pour intervenir sur la côte.

navires, mais également sur des questions plus générales d'aménagement des territoires, de politique de santé publique locale, et de suivi des communautés littorales.

Les médecins à l'origine des travaux sur le usages de drogues dans le milieu halieutique alertent sur leur augmentation, au sein d'un groupe professionnel dont les chiffres de consommation sont plus élevés que la moyenne. Cependant, les conclusions des travaux de l'UMRESTTE portent également sur les consommation d'alcool et de tabac, moins relayées par les média car moins sensationnalistes. Selon l'enquête de 2016 du laboratoire, environ deux tiers des marins-pêcheurs interrogés sont fumeurs. La moitié d'entre eux fument entre 11 et 20 cigarettes par jour et un quart fume plus de 20 cigarettes par jour. Le cortège de médecins qui porte l'enquête considère également qu'un tiers des marins interrogés présentent un profil de consommation à risque d'alcool (Lassiège et al., 2016). S'il y a pu y avoir une certaine « culture » de l'alcool à une époque dans la pêche, ce sont bien les structures du métier qui pérennisent des tropismes d'addiction à travers le développement d'une industrie de plus en plus désincarnée. L'une de ces particularités souvent pointée du doigt mais jamais résolue, également en lien avec la question de l'addiction, est celle de la tradition d'avitaillement d'alcool détaxé que l'on appelle « l'export\* ».

### ***Export***

*« C'est ce qui aide à oublier que t'as un métier qu'est dur,  
que tu te fais avoir par la vie, par les patrons.  
C'est la vérité ! C'est la drogue du pauvre... »*  
Sébastien MARY (MARY & RENAHY, 2013)

Engagé comme jeune matelot sur un hauturier, Anthony a 21 ans et vient tout juste de terminer sa formation au lycée maritime quand il se rend compte que l'armateur avec lequel il s'est engagé prévoit de moins le payer que le reste de l'équipage. Sur le navire, les failles du système salarial ne sont pas les seuls problèmes auquel se confronte le jeune homme, mis à l'épreuve de la violence, de la négligence des règles de sécurité, de l'isolement temporel et spatial de la société, qu'il associe à la consommation de drogues et d'alcool à bord. Le jeune homme exprime tous ces problèmes dans un entretien :

*« — Putain le mec, il pleure devant un armateur alors que devant moi, il fait son*



bonhomme. J'étais dérouté. Là, c'est les autres qui m'ont dit "putain, apparemment t'auras rien et tout, c'est dégueulasse. T'aurais jamais dû venir avec nous, c'est vraiment un bateau de merde" Même les mecs se battaient entre eux sur l'bateau. Le bosco, j'avais vu le matelot prendre l'épissaire pour aller frapper le bosco. J'étais là : "mais c'est quoi c'délire ?", quoi les mecs ils s'insultaient et tout. Bon après, c'était beaucoup, beaucoup de drogues sur ce bateau. Beaucoup de trucs, j'étais même pas serein pendant les quarts, les gars ils se calaient trois quatre douilles avant d'aller faire leur quart j'étais : "wouaaaaah" du coup toi tu dors que d'un œil. Tu te dis, si j'entends un bruit bizarre, je monte [rires]. Après j'dis pas, j'ai fait un bateau, le patron, c'est lui qui avait toutes les bouteilles dans sa cabine et tous les midis et tous les soirs, on avait droit à notre petit apéro, ça c'est assez cool par contre. T'es quinze jours en mer, et c'est un peu la sensation, voilà, d'être à terre et de boire ton apéro... C'était pas pour se bourrer la gueule. Parce que bon, j'ai vu l'autre aller dans ses couches et limite boire du Ricard pur, quoi. Juste pssst, pour avoir sa dose.

— L'export c'était quoi à bord ?

— Ben, ça dépend des bateaux. Quand tu pars dix jours, t'as droit à trois cartouches et une bouteille. Après, quand tu pars quinze jours c'est trois ou quatre cartouches un truc comme ça<sup>597</sup>. Et... c'est décompté sur ton salaire, par contre elles sont détaxées. Donc tu vas payer 45 euros ta cartouche, au lieu de 80, ben bientôt 100 euros. L'alcool j'ai jamais pris, j'ai jamais pris mon export d'alcool, j'trouve que ça sert à rien. C'est pas un truc qu'on peut revendre. Et puis, c'est... ben si, pour les mecs qui partent en mer, quand j'ai fait les [Nom d'armement], là par contre les mecs c'était assez dur, les mecs avaient droit à neuf jours à terre pour un mois de mer. Sans avoir d'interruption sur un mois. Le mec me disait : "ben voilà, tu fais construire ta baraque tu vois pas comment ça évolue. Tu vois pas si les mecs de chantier ils font de la merde". J'étais... J'rentre chez moi, j'ai de l'herbe haute comme ça. Là, c'était dur. Avant sur ce bateau là, ils faisaient deux marées, une marée à terre. Donc c'était cool. Là ils font trois marées, et même pas une marée à terre. Mais ils ont le droit, hein, c'est légal. Mais par contre la [Nom

<sup>597</sup> Quotas officiels pour 14 jours de mer et par personne embarquée : 3 cartouches de cigarettes ou 30 paquets de cigarettes ou 10 paquets de tabac vrac ; 50 cl d'alcool à plus de 22° ou 100 cl d'alcool à moins de 22°.

*d'armement], moi j'trouve qu'ils sont bien dégueulasses, eux c'est plus la thune que l'être humain. La [Nom d'armement] c'est "faut que ça rapporte et derrière on s'en fout si t'as des merdes" et tout. Moi j'me souviens on commençait à avoir des soucis sur un des bateaux le [Nom de navire], le capitaine il gueulait pour réparer ce truc-là. La [Nom d'armement] ils s'en foutent, le bateau il peut encore partir en mer, "allez-y on va pas faire réparer". C'est que pour l'pognon. »*

Les drogues viennent d'en-dehors du milieu de la pêche, du fait de la porosité entre le milieu de la pêche et la société globale. Les dealers repèrent notamment les jeunes marins qui consomment à terre, et les attendent à leur rentrée de mer pour leur proposer des produits en sachant qu'ils auront l'argent pour payer. A l'inverse, l'alcool et le tabac sont directement obtenus par le système d'avitaillement du navire lui-même, c'est-à-dire d'une tradition que l'on appelle « l'export » et qui consiste à obtenir des produits détaxés à chaque embarquement. Dans les faits, l'export correspond à une détaxe d'avitaillement d'alcool et de cigarettes. Cela veut dire que chaque marin a le droit d'acheter des cigarettes et de l'alcool à des prix détaxés, directement décomptés du salaire. Sur certains bateaux, l'export est plus ou moins automatique. Le salaire étant calculé à la part, et, associé aux rythmes particuliers de la pêche, notamment hauturière, pouvant varier grandement, l'impression de recevoir de l'alcool gratuit peut vite arriver lorsqu'à chaque marée une grande bouteille de Ricard est distribuée par marin, agrémentée de plusieurs cartouches de cigarettes. Reste que parmi la nouvelle génération, les marins refusent plus facilement leur export d'alcool, mais prennent leur export de cigarettes, à l'image d'Anthony. Pour le jeune homme, l'export joue même presque le rôle de godaille. S'il n'accepte pas l'alcool, c'est parce qu'il n'a pas trouvé de réseau de revente.

Le travail de prévention, et l'accumulation de mauvaises expériences, parfois tragiques, a fait se développer sur les quais le principe du « bateau sec », c'est-à-dire d'un navire où l'alcool n'est pas permis, ou alors servi par le patron et seulement pendant les repas. Certains bateaux ne réussissent pas à instaurer des règles strictes concernant la consommation, du fait du *turnover* important, et la consommation d'alcool reste un problème repéré par les enquêtes du service de santé des gens de mer et des chercheurs de

l'UMRESTTE<sup>598</sup>. D'autres bateaux « regroupent » autour de l'usage de drogue des marins, lesquels se connaissent parfois déjà et partagent les contacts de dealers. On retrouve dans les discours et dans les faits une certaine association entre les pires bateaux en termes de conditions de travail et la présence à bord soit de drogues, soit d'alcool. L'alcool, dans le monde ouvrier joue un certain rôle de « médicament sauvegardant la virilité » (Dejours, 2010), entre l'anxiolytique et ciment d'une cohésion « entre hommes ». Il est aussi une « petite récompense de l'effort », dans le monde ouvrier (Mary & Renahy, 2013). L'usage de drogues ne jouit pas de la même image traditionnellement, mais les « abus », selon le terme employé dans la profession, ont parfois modifié fortement les pratiques et les représentations. Si les marins essaient d'éviter ces « navires qui regroupent », l'obsession du bateau sec n'est pas non plus totale dans les esprits des professionnels. Les plus jeunes fuient les navires sur lesquels l'alcool n'est pas régulé, la plupart du temps après quelques mauvaises expériences. Mais c'est surtout l'absence de bons butins de pêche à bord de ces bateaux qui les fait hésiter à embarquer, en plus du manque de sécurité qu'entraînent certains de ces usages. Ainsi, des embarquements nécessitant une quantité de travail importante et comportant des usagers de drogue sont parfois mieux vécus que d'autres, du fait soit des rendements du navire (les drogues consommées agissent parfois comme des dopants - « *les gars prenaient de la coke pour tenir, mais on pêchait bien* »), soit, comme dit précédemment, d'une ambiance moins délétère que sur les bateaux alcoolisés (« *les mecs qui boivent, tu sais jamais ce qu'ils peuvent faire, alors qu'avec la fumette, en général, c'est souvent plus cool* »).

Lors d'un entretien avec la médecin addictologue, nous évoquons les risques décuplés par l'export, et notamment par l'impression d'obtenir gratuitement de l'alcool en complément de salaire.

« — *C'est sûr et certain que certains patients nous disent ça. Le fait d'avoir des produits détaxés, c'est un facteur de risque automatiquement. Ça, c'est une vraie problématique, que les marins qui sont atteints par l'alcool nous disent : "oui mais bon c'est pratiquement gratuit." Ça, c'est problématique, c'est de l'incitation.*

— Et donc y a aucune critique de ça ?

---

<sup>598</sup> LASSIÈGE et al. 2016

— Nous, on avait fait une action, je crois que c'était en 2005, enfin c'était y a longtemps. Et c'était avec le port de pêche de Lorient et les patrons de pêche. Ils étaient d'accord de mettre ça au cœur de... Ils étaient pas résistants, c'est pas les patrons qui étaient résistants. Ça, c'est un déni de la société, c'est-à-dire que les lobbys de l'alcool ils sont bien plus forts que les médecins des gens de mer. Quand vous voyez que quand Gabart gagne la Route du Rhum, la première image qu'on voit de BFM TV c'est Gabart avec quelqu'un qui porte une bouteille de rhum derrière, on comprend bien que...

— Et puis le nom de la course...

— Oui ! Ce serait mieux diabololo grenadine (rires) mais c'est difficile de passer cette idée. D'apparaître pour un triste sire. La prévention de l'alcool en France, c'est un vrai problème de toute façon. [...] Ben moi j'ai participé une fois à une réflexion là-dessus, mais ça a été une réflexion. Ce serait intéressant d'aller plus loin. Évidemment, le cannabis a remplacé l'alcool, mais il y a quand même des problèmes à terre. D'ailleurs, on dit bien "tirer une bordée". Donc non, à terre, l'alcoolisation de week-end persiste. »

Le rapport de l'ORS Bretagne pointe lui aussi timidement du doigt le système de l'export : « L'accessibilité accrue à ces produits a potentiellement des effets délétères auprès de personnes présentant des fragilités en matière d'usages de SPA<sup>599</sup>. Les effets sont particulièrement délétères en matière de cohérence des messages adressés : encadrement et restrictions des usages sur le lieu de travail d'une part et accès facilité en relation avec la nature-même du travail. » Cependant aucune mesure n'est prise pour supprimer l'export.

Au delà de la construction identitaire, toujours présente malgré tout et associant le marin à la boisson - « ceux dans les veines desquels circule de l'eau de mer, peut-être additionnée d'un peu d'alcool... » (Recher, 1977) -, il ne faut pas oublier que l'« ivresse de l'alcool est pour les ouvriers la plus noble protestation contre la vie sordide qui leur est faite » (Gilbert-Lecomte, 1930). Alors qu'une ordonnance ratifiée en mars 2017 vise à interdire la navigation au-delà d'un seuil de 0,5 d'alcool en grammes par litre de sang,

---

<sup>599</sup> Substances Psycho-Actives.

comme pour les automobilistes, Bruno Claquin, fileyeur de Douarnenez et ancien directeur de comité local, exprimait dans *Le Télégramme*<sup>600</sup> à la fois l'évolution des mœurs, mais aussi l'évolution des rythmes et des effectifs à bord, rendant impossible cette « protestation » :

*« Quand j'ai commencé le métier en 1978, le quota, c'était une bouteille de vin par jour et par marin. Certains anciens, qui avaient des astuces, étaient parfois dans le dur mais nous étions encore six à bord, d'autres pouvaient prendre le relais. Aujourd'hui, ils sont cinq voire quatre pour un bateau de même taille : si un gars est de travers, c'est intenable. Tout le monde doit être au taquet ».*

Il est rejoint sur ce point par Yves L'Helgouac'h, délégué de la CGT des marins à Concarneau :

*« Dans la profession, ce projet de loi est vécu comme un procès. On stigmatise les marins en les associant à des pochtrons. J'invite les initiateurs de ce texte à venir sur les quais et partager la vie des navigants. Ils verront que l'on embarque plus de packs d'eau que de vin. Les habitudes ont bien changé depuis mon premier embarquement en 1956. Avec la hausse de la productivité et les réductions d'effectifs, les exigences sont grandes : de fait, il y a beaucoup moins de dérives ».*

C'est cependant le même argument qui fait dire à la plupart des armateurs que les conditions de travail et les objectifs de productivité empêcheraient aux usages de drogue et à la consommation d'alcool de s'installer à bord. Or la plupart des jeunes marins rencontrés sur le terrain mettent en avant, nous l'avons vu, un lien direct entre l'industrialisation et la consommation de produits, qu'ils soient dopants, récréatifs ou pour vaincre différentes souffrances. Dans le même article, l'armateur loctudiste de chalutiers Stéphane Pochic s'interroge d'ailleurs sur les responsabilités des décideurs concernant le problème de la consommation : *« l'État fait tout et son contraire en augmentant d'un côté les rations d'exportations et en voulant réduire la consommation. On tient un double langage ».*

<sup>600</sup> <https://www.letelegramme.fr/finistere/quimper/alcool-a-bord-un-projet-de-loi-stigmatisant-21-03-2017-11442858.php#8ZPJV7deR7JO098H.99>

## ¶

Le monde de la pêche bretonne est assailli de contradictions qui sont directement liées aux nécessités structurelles de faire coïncider capitalisme et activités ancestrales de traque d'animaux, fortement attachées au principe de la liberté. La quête de sens des jeunes travailleurs amène à modifier les principes qui définissaient le « bon pêcheur ». D'un côté, le capitalisme a vampirisé des valeurs traditionnelles de courage, de force physique, de ruse et de résilience qui apparaissent dès l'antiquité au sein des équipages, en les mettant au service de la rentabilité, ou d'une naturalisation des situations hiérarchiques dont les anti-inflammatoires, l'alcool et le tabac détaxés seraient le soma hypnopédique. De l'autre, différentes situations concrètes nous montrent que la pêche ne peut jamais vraiment être dépolitisée en tant que « travail » industriel comme un autre, parce qu'elle est aux frontières du gérable, ou du conjecturable. D'autres rêves viennent heurter par houles sensibles les sommeils artificiels des travailleurs. Règne de l'aléatoire, le travail de la mer attire des hommes dont les corps ne sont pas seulement des corps d'ouvriers soumis aux répétitions destructrices et aux cadences fatigantes, mais des corps forcés de rêver dans d'autres langues que la langue officielle de l'économie capitaliste. Les traumatismes des morceaux de chair laissés à la mer ou aux machines, des camarades disparus sous les yeux de l'équipage, des bruits des pales d'hélicoptères au-dessus de navires, les surprises des animaux monstrueux qui se répètent sous les coups de couteaux ne sont pas simplement des grains de sable dans la mécanique. C'est davantage la mécanique-même du travail en mer, son déroulé aléatoire, qui représente un château de sable. Aux cultures maritimes construites autour de communautés ouvrières dont les vulnérabilités sont protégées par une virilité défensive, s'opposent une multitude de manières de penser les communautés hybrides d'humains et « d'autres-qu'humains » qui construisent ensemble les environnements dans l'activité laborieuse. Dans le dernier chapitre de cette thèse, nous nous intéresserons à la violence, à son caractère « défensif » (Dejours, 2000 ; Dejours & Burlot, 1985), et à l'hostilité souvent invoquée vis-à-vis du milieu dans lequel s'organise la traque des animaux marins, pour mieux cerner quels rêves entrent en conflit les uns avec les autres dans les esprits des marins-pêcheurs.

## Chapitre VIII

### Rapport à l'animal - Généalogie d'une violence à bord

---

**L**a précarisation des marins instituée par le modèle productiviste s'incarne en premier lieu, pour l'oeil de l'ethnographe, à travers la violence déployée à bord. La violence contre les animaux traqués comme la violence entre marins ne sont en fait que l'expression d'une violence structurelle réduisant les multiples possibilités de raconter les histoires du pistage d'animaux au récit dominant de l'exploitation de stocks.

Dans ce dernier chapitre de la thèse, nous montrons que c'est cette violence des cadres d'exercice du travail et d'existence qui provoquent l'irruption de la violence à bord. Par le recours à des situations ethnographiques, nous montrons le décalage entre les aspirations écologiques des marins, à bord des petits comme des plus gros navires de pêche, et le récit capitaliste et naturaliste avec lequel ils doivent composer. Coincés entre le pistage attentif, à l'affût des surprises et de l'environnement, et la nécessité d'abattre quotidiennement des tonnes de poissons, les marins-pêcheurs développent des modalités d'être au monde riches et diverses. Une attention aux politiques narratives qui se déploient entre les travailleurs et le non-humain permet de mieux cerner les contradictions qui peuvent s'opérer au sein des visions du monde et de les analyser grâce à l'ethnographie.

Le marin-pêcheur, peu importe le type de navire sur lequel il embarque, est à la fois chasseur-cueilleur et ouvrier d'abattoir. Il est le travailleur d'une industrie immergée dans un milieu. Relever les débordements du récit capitaliste et productiviste, récit cadre au sein duquel il exerce son activité, permet de faire apparaître des concurrences et des compagnonnages et de mieux cerner les relations qu'il tisse avec l'environnement.

***No land's men***

« Sales terriens »

Nikos KAVVADIAS, *Le Quart*, 1954

Lors de mon premier terrain ethnographique, auprès des travailleurs de nuit du marché au poisson du Bronx à New York, j'avais remarqué avec Jeremie Brugidou que le terrain industriel et peuplé de travailleurs était qualifié de « *no man's land* »<sup>601</sup>. Dans nos travaux, nous avons montré que cet espace industriel existait surtout à travers ses travailleurs, et que cette dénomination « *no man's land* » était impropre pour un terrain industriel aussi peuplé. Il fallait plutôt parler de « *no-land's men* », déterritorialisés et orientés par rapport à l'ancien emplacement du marché au poisson « *down there* », dont la ruine est toujours en plein cœur de la *city* de Manhattan. L'autre conclusion que nous avons tirée d'entrée de jeu, à l'arrivée sur le terrain du Bronx, était que non seulement le *land* était un référent absent, mais que la mer aussi avait disparu des étales de poissonniers. La suppression de la débarque directe notamment, et les règles de sécurité obligeant le grand hangar à être cloisonné de grilles, avaient tôt fait de supprimer tout horizon maritime à ces hommes qui conservaient pourtant une enveloppe et des postures de gens de mer (le *hook* sur l'épaule notamment, mais aussi le rappel incessant des anecdotes du *Old Fulton Fish Market*, entre inondation extraordinaire, débarque directe de trophées de pêche au gros, etc.).

On retrouve, quand on s'intéresse au corps laborieux des marins-pêcheurs, que des similitudes se font sentir à mesure que l'espace de travail s'industrialise. Bien qu'embarqué concrètement, immergé dans l'environnement maritime, le travailleur perd son horizon maritime à mesure que le bateau se transforme en usine, en abattoir, en autre chose qu'un navire dans la pratique des matelots.

Au large de l'Irlande, à l'avant d'un chalutier de 23 mètres, dans la toute petite cuisine ballotée par la houle, je tue le temps entre deux traits de chalut, comme un moment de pause lors duquel le sommeil est difficile à saisir, lors duquel il est difficile de chasser les images répétitives des gestes - trier, trancher, éviscérer, trier de nouveau, trancher de nouveau, éviscérer de nouveau. Je suis venu chercher une bouteille d'eau. Je n'ai jamais

<sup>601</sup> Notons que l'expression « *no man's land* » pourrait désigner un espace qui incarne, par ses caractéristiques extrêmes, un défi à l'expression traditionnelle de la masculinité virile – que je décrivais plus haut grâce à la notion de débrouille. Il s'agit d'un espace où l'humain, et surtout l'homme - « *man* », doit composer autrement que par l'habituelle domination surplombante. Elle renvoie en effet à l'idée d'aventure et donc du surpassement, mais aussi au risque de l'isolement et de la misère.



autant bu que sur un bateau de pêche. Le corps se vide de son eau, « sans pisser, tellement on sue », disait Keller en parlant de la mine (1997, p. 17). Je discute avec un matelot, Robert. Sauf à crier, il est difficile de s'entendre dans le bruit ambiant. Robert m'explique qu'en rentrant à terre, il faut se réhabituer à tout, au silence surtout. Il faut tenter d'entendre de nouveau la clé qui tourne pour lancer la voiture par exemple. « *A tous les ronds-points, je retourne la clé, j'ai l'impression d'avoir calé* », me dit-il. Et à mon retour à terre, je constate la même chose, c'est-à-dire un grand silence terrien qui m'enveloppe lorsque je conduis les quelques kilomètres entre le port et Quimper, silence qui est en réalité surdité, abrutissement après une immersion dans un bruit qui nécessitait d'augmenter son seuil personnel du décibel supportable.

L'étude très complète menée par Marcel Andro et Patrick Dorval en 1987 (Andro et al., 1987, p. 227-254) concernant les conditions de travail à bord de navires de pêche indique un niveau continu équivalent de décibels à 84 - 87 dBA pour l'équipage<sup>602</sup>. « Contrairement à ce qui se passe à terre, à bord, le pêcheur ne bénéficie d'aucune période de "paix sonore" » (Dorval et al., 1993, p. 24). Là encore, je me souviens d'un moment embarqué sur un gros chalutier : la visite du compartiment moteur avec le mécanicien, ravi de me montrer le fonctionnement de la machine qu'il bichonne à longueur de marée, et qui lui permet aussi de s'isoler de l'équipage quand il a besoin d'être seul, voire de s'isoler du travail du poisson, quand son corps ne réussit plus à suivre la cadence. C'est une grande salle, en regard de la taille du navire. Je descends avec casque sur la tête car c'est assourdissant - littéralement, si on y va sans casque, on devient rapidement sourd. « *C'est un V12* », me dit-il, valorisant la puissance de propulsion, mais aussi évidemment de destruction de ses tympanes, à la sortie du compartiment. Les crochets, les mécaniques, les compagnons et totems machiniques des « *no land's men* » fonctionnent parfois également

<sup>602</sup> « Ceci nous donne pour cette marée de 290 h : • 45 % du temps à 78 dBA • 45 % du temps à 80-83 dBA • 10 % du temps à 93 dBA. Les risques auditifs existent réellement ici car on approche de la côte d'alerte durant la moitié de la marée, cependant que la cote danger est dépassée pendant le virage et le filage des funes. De l'étude de l'exposition au bruit de tous les hommes embarqués, patrons et membres de l'équipage, il ressort que l'ambiance sonore au travail est caractérisée par un certain nombre de dangers vis-à-vis de l'appareil auditif : • une intensité souvent supérieure à 80 dBA • des intensités élevées dans les fréquences aiguës pour certains locaux (machine) ou à certaines phases de travail (pont de pêche ou virage par exemple). • l'existence simultanée de plusieurs sources sonores pour la production du bruit: machines, hélice, treuil. • une durée d'exposition ininterrompue, nuit et jour pendant une marée de 250 à 300 heures. • des locaux de vie et de travail petits, plus ou moins fermés, avec des parois métalliques qui réfléchissent les ondes sonores. Pour les risques extra-auditifs, tous les membres de l'équipage des navires étudiés sont soumis à plus de 76 dBA, jour et nuit, pendant toute la durée de la marée. Les réactions végétatives commençant pour des intensités de 65 à 70 dBA, il est certain que les conséquences neuropsychopathiques du bruit existent, augmentant la fatigue, gênant le sommeil et peut être compromettant la santé à long terme. »

comme agents d'une mise à distance animale vis-à-vis des corps d'ouvriers qui s'affairent sur le pont. Mais cette violence sensorielle du monde industriel embarqué est également nourrie de relations<sup>603</sup> qui caractérisent ce que nous pourrions appeler un social en expansion, c'est-à-dire une fresque géopolitique et sociale de relations avec un vivant non-humain traqué, pisté, concurrent, compagnon et imprévisible. Ces relations, parce que le contact au non-humain est nécessaire et quotidien pour le travailleur de la mer, passe soit par un rapport de force soit par un rapport de diplomatie<sup>604</sup>. Les marins-pêcheurs, quel que soit le type d'embarcations, vivent les oreilles dans le vacarme du moteur mais aussi des éléments. Ils suivent les cadences dictées par les objectifs de rentabilité d'une chaîne d'approvisionnement en partie terrienne, mais aussi les mouvements des bancs des poissons. Ils doivent composer avec un monde ouvrier qui n'est pas l'usine, et qui, selon l'expression d'Hélène Artaud au sujet des pêcheurs Īmrāgen, nécessite une posture « ichtyo-esthétique », c'est-à-dire une harmonisation des rythmes du corps social humain sur les migrations des poissons traqués - des mullets jaunes sur la mer du banc d'Arguin (Artaud, 2018b, p. 180), mais cela peut être le poisson bleu pour les bolincheurs bretons. Il s'agit dans tous les cas d'une posture ontologique qui contraint le corps ou qui l'encourage à une plasticité sensorielle parfois plus proche de l'animisme que du naturalisme<sup>605</sup> pour co-habiter diplomatiquement l'environnement halieutique. Sur les navires mécanisés des flottilles occidentales, ces processus ont lieu autrement, et s'incorporent différemment, beaucoup plus inconsciemment du fait des sonars qui repèrent les bancs par exemple. Leur jaillissement surprend parfois les marins au milieu de rêves, sur les bannettes humides où s'allongent les peaux recouvertes de sang et d'écailles des travailleurs. L'omniprésence du danger de la mort trouve un écho dans la tuerie interminable des poissons, mais aussi dans

---

<sup>603</sup> Sur la question de la perception de la violence des chasseurs-cueilleurs et le décalage entre confiance et domination dans les rapports inter-espèces, voir INGOLD, 2000, p. 69. « *It should by now be clear that the characterisation of hunting as the human pursuit of animals that are 'wild', though it speaks volumes about our Western view of hunters, is quite inappropriate when it comes to the hunters' view of animals. For the animals are not regarded as strange, alien beings from another world, but as participants in the same world to which the people also belong.* » Traduction : « Il devrait maintenant être clair que la description de la chasse comme la poursuite d'animaux qui sont "sauvages", bien que cela en dise beaucoup sur notre vision occidentale des chasseurs, est assez inappropriée lorsqu'on s'intéresse à la vision qu'ont les chasseurs des animaux. Car les animaux ne sont pas considérés comme des êtres étranges, alien d'un autre monde, mais comme participants d'un même monde auquel les humains participent aussi. »

<sup>604</sup> Sur l'usage du terme « diplomatie » en écologie politique, voir MORIZOT, Baptiste, « Diplomatie avec les loups, de la compétition au mutualisme », Conférence au colloque *Penser l'écologie politique 2* <http://events.it-sudparis.eu/ecologiepolitique/Textes%202015/Morizot%20Diplomatie%20des%20loups.pdf>

<sup>605</sup> Notion systématisée par Philippe DESCOLA dans *Par-delà nature et culture*, paru chez Gallimard en 2005.

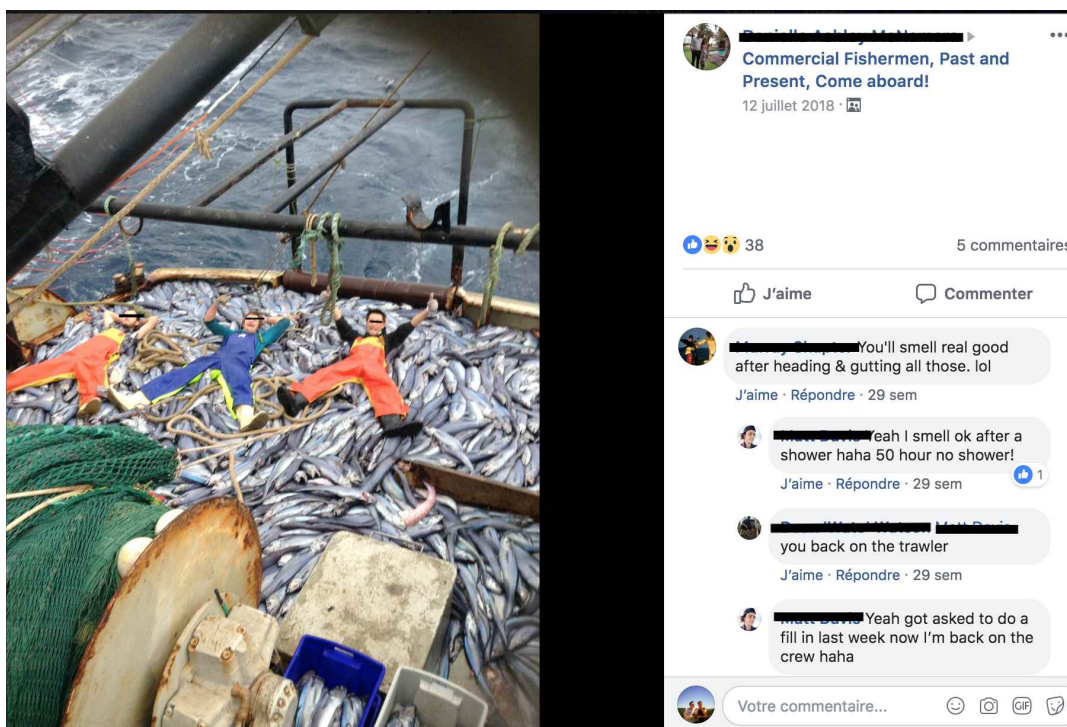
des interactions virilistes, parfois brutales, entre les travailleurs, mais aussi vis-à-vis des animaux rencontrés<sup>606</sup>. Il s'agit alors de louvoyer entre les affordances des poissons, et les paramètres vitaux des humains pour - dans des cadres parfois hostiles - ne pas se faire happer par la métamorphose.

### 8.1 Ouvrier d'abattoirs ou pisteurs ? Écologies sociales.

#### **Hybridation**

« *If a man may become a monkey, or has been a whale,  
why should not a Caithness damsel become a herring ?* »  
Charles Richard WELD, 1860

« *What have we here? A man or a fish? Dead or alive?  
A fish: he smells like a fish; a very ancient and fish-like smell;  
a kind of not of the newest Poor-John. A strange fish!* »  
William SHAKESPEARE, *The Tempest*, Trinculo



Sur Facebook, de jeunes matelots américains partagent une photo de butin de pêche. Un autre marin plaisante : « Tu vas sentir vraiment bon après avoir décapité et éviscéré tous ceux-la, lol ». Un des jeunes matelots répond : « Ouais mon odeur est OK après une douche, haha, 50 heures sans se doucher ! ».

<sup>606</sup> « La mise en scène de l'agressivité dans des altercations verbales ou des jeux dangereux participe à l'occultation de leur souffrance. Ce qui ne fait que réitérer les conditions matérielles qui sollicitent leur endurance et les reléguer dans la solitude. » (DE GASPARO & DESSORS, 2009).

Contrairement aux ouvriers qui se « décapent » chaque matin, les matelots abandonnent l'idée de prendre une douche, pendant deux semaines. Les matelots disent que c'est un geste inutile (on se resalit très rapidement), et aussi un geste dangereux, car on risque de glisser et de se cogner plus facilement dans la douche. Les gants et les vêtements trempés, couverts de sang comme de tripes sont coincés entre chaque trait derrière un radiateur ou un tube d'air chaud. On les récupère rigide et rétrécis, mais chauds pour le trait suivant. Le sec remplacerait presque le propre comme sensation de confort. En 2012-2013, lors du tournage de *Bx46* en compagnie de Jérémie Brugidou au marché aux poissons du Bronx, les travailleurs nous expliquaient que l'odeur des poissons finissait par ne plus être sentie, au fil d'une vie passée dans l'énorme hangar. Mais elle imprégnait les corps et les habits durablement et cette ligne sensorielle incarnait la frontière entre le monde du marché et la ville. Après avoir terminé notre nuit de terrain, nous nous asseyions à l'arrière du bus pour rejoindre Manhattan. Petit à petit le bus se remplissait et les gens qui venaient s'asseoir à nos côtés se relevaient rapidement pour s'asseoir un peu plus loin à cause de notre odeur<sup>607</sup>. Quand nous demandions aux ouvriers ce qu'ils faisaient pour supprimer l'odeur des vêtements et des peaux, certains nous confiaient ne plus la sentir.

« Par son odeur, le corps de l'autre devient esprit et exprime sa nature quintessenciée » (Jaquet, 2015). Le retour à terre est un retour à une sensibilité auditive, olfactive plus fine, mais aussi tout simplement un retour au standard de la répugnance sociale (Corbin, 2008) propres à la société humaine désodorisée (ou « ré-odorisée » pour participer au même milieu (Jaquet, 2015)). Cette dernière prend une douche par jour, n'est pas recouverte de sang en permanence, soigne et lave sa peau avec l'obsession du sec et du doux. Les marins sont des incarnations extrêmes d'un prolétariat qui, dans un contexte terrien, *a fortiori* urbain, salirait la société « par sa seule présence » - mettant en valeur « moins les représentations de la saleté que les images de la précarité (...) [qui] alimentent l'angoisse collective » (Kokoreff, 1991). Se débarrasser de la sueur, éviter le contact des matières du gasoil et des poissons, sont peines perdues pour le matelot, comme l'expliquent les deux matelots cités au début du chapitre précédent. A terre, il n'est « pas à sa place » (Douglas, 1981) à tous points de vue.

Alain Corbin, dans un chapitre du *Miasme et la jonquille*, intitulé « La puanteur du pauvre », s'attarde sur le dégoût social qu'inspire le matelot. Le navire, « marmite de

---

<sup>607</sup> Une interaction déjà remarquée par Louis OURY dans son livre *Les prolos* (1973 ; réédité chez Agone, 2016) entre les corps des employés de bureau et les corps des ouvriers d'usine.

toutes les puanteurs » (Corbin, 2008, p. 216), regroupe des individus stigmatisés du fait, entre autres, de leur odeur. L'historien des sensibilités cite le manuel d'hygiène et de médecine navale que publie Charles-Polydore Forget en 1832 : « *Ses habitudes sont crapuleuses ; il place son suprême bonheur dans l'ivresse ; l'odeur du tabac marié aux vapeurs de vin, de l'alcool, de l'ail et autres aliments grossiers dont il aime se repaître, le parfum de ses vêtements souvent imprégnés de sueur, de crasse et de goudron, rendent son voisinage repoussant* » (Forget, 1983). Corbin montre ensuite, en citant toujours Forget, que l'image associée au marin est celle d'un prolétaire anosmique et au répertoire émotif réduit. Infirmes sensibles, incapables par sa condition laborieuse « d'éprouver des sentiments délicats », ils seraient un ouvrier à la « pulpe nerveuse endurcie » par le travail manuel.

La description du navire comme une « marmite » résonne avec de nombreuses descriptions des navires par les marins rencontrés, lesquels racontent leur enfermement dans un coin couchettes qualifié de « *boîte de conserve* », de « *coffre qui pue* » ou encore de « *bocal* ». Ainsi Owen, 30 ans, ligneur et ancien matelot sur des chalutiers hauturiers, explique les conditions auxquelles il faut s'habituer : « *Le bruit me dérange pas trop. Des fois, c'est un peu étouffant, quoi. C'est pas très bien ventilé dans les vieux chalutiers, là. Quand on est à neuf à dormir, enfin peut-être pas neuf, non, quand t'es à six ou sept à dormir dans un petit espace, c'est vite... monoxydé de carbone* (rires). » L'endurcissement est un caractère revendiqué face aux conditions parfois désastreuses de vie ou de travail, une qualité du marin face aux éléments naturels - le mouvement constant<sup>608</sup>, l'humidité - mais aussi professionnels - dont le bruit, l'étouffement, le cloisonnement et le cumul de fatigue.

Lors d'un moment de pause en compagnie de Robert dans la cuisine d'un chalutier hauturier, j'enlève des écailles séchées, collées sur mes bras après avoir étripé des poissons. Le matelot du large, dans le bruit constant de moteur et de vent, me parle de l'humidité, des cadres des bannettes moites et des matelas imbibés comme des éponges sur lesquelles on essaye de dormir. Il me parle ensuite de ses rêves systématiques de chute

<sup>608</sup> Pour éviter les accidents, tout est amarré, retenu, coincé par des attaches bricolées sur mesure. Ainsi dans la cuisine, les plaques de cuisson sont aménagées de manière à ce que les casseroles, friteuses et autres objets nécessaires à la cuisine ne glissent pas. Les tables ont des rebords. Les tasses sont accrochées à la paroi, etc. L'ameublement du navire est adapté au maximum à la houle. Malgré cela, régulièrement des objets tombent, des pieds glissent et se cognent contre les cloisons de ces petits espaces et des amarrages cèdent.

d'un chalutier. Le navire s'éloigne rapidement, reflétant son angoisse d'être ainsi abandonné par ses coéquipiers qui ne le voient pas disparaître dans l'océan. Il rêve également, souvent dans un demi-sommeil, de gorges d'églefins tranchées à la chaîne, lesquelles empêchent de penser ou de dormir. « *Et les écailles, on en met partout, on en a partout* ». Puis il me dit : « *le pire, c'est l'odeur des bourricots*<sup>609</sup> [...] *après, quand tu pètes, ça pue le bourricot étripé* »<sup>610</sup>. Je ris et je continue à retirer les écailles collées à mes bras, une à une. Il poursuit : « *Tu te transformes en poisson, on se transforme tous. Fais gaffe je vais t'étripé, et puis ce sera mon tour après.* ». Il imite le signe d'un couteau qui passe sur sa gorge, la langue pendante, les yeux révoltés. Nous rions tous les deux. Robert imagine avec humour la contamination de son corps par l'églefin, qu'il envisage comme une transformation ou une métamorphose, un risque d'« empoisonnement »<sup>611</sup> qui n'est finalement que la marque d'un inexorable « *becoming with* » dont les cultures naturalistes se protègent en recourant à l'idée d'un « exceptionnalisme humain » (Haraway, 2008, p. 244).

Les intrusions de la nature dans le monde-usine du matelot sont toutes désagréables et extrêmes. La plaisanterie qui vient dédramatiser une situation d'« ennemisme » (De Castro, 2009 ; Clouette & Brugidou, 2018), est aussi celle qui fait jaillir la troublante angoisse des hybridations humanimales, et des concurrences. Catherine Remy relate des scènes similaires de plaisanteries sur son terrain de l'abattoir, avec des ouvriers qui miment des gestes mortels sur le corps de leurs collègues. Ces gestes d'humour semblent aussi dire que l'hybridation est telle que « ce que je fais à l'animal, je pourrais le faire à l'homme » (Remy, 2009). Un médecin addictologue d'un CSAPA breton travaillant avec les marins-pêcheurs m'indiquait l'apparition dans les entretiens des peurs traumatiques - un naufrage, le fait de repêcher un collègue à l'eau, une blessure... - sur le ton de la plaisanterie ou du récit de rêve : « *Ils en parlent au début par l'humour. On voit une cicatrice, parce qu'on parle de ça. "Ah, j'ai été repêché comme un thon entre mon radius et mon cubitus". C'est très défensif. Et puis ensuite avec le psychologue ils vont travailler sur les rêves...* ». A l'avant du chalutier, dans la petite cuisine, nous n'avons pas le temps d'approfondir cette évocation humoristique de Robert en matelot

<sup>609</sup> Surnom de l'églefin.

<sup>610</sup> On pense ici à la phrase de Sylviane ROSIÈRE : « Demain je ferai des cacas très puants, avec une horrible odeur métallique » (2010, p. 45).

<sup>611</sup> Alex BLANCHETTE posait la question dans un autre contexte industriel d'abattage d'animaux : « What about these humans who must, in some way, embody porcine physiologies? » (BLANCHETTE & SIZEK, 2015).

métamorphe, car c'est de nouveau le branle-bas et nous retournons sur le pont, les jambes écartées pour ne pas tomber. Le matelot vit en équilibre, les jambes écartées. « *Le sol te fera trébucher* », dit Jean Genet au *Funambule* ; il pourrait parler du marin. « *Sales terriens* », dit Kavvadias, « *c'est à terre que la nausée me prend* ». Rentré de mer, il n'y a pas que la surdité qui affecte le marin, il y a aussi l'immobilité du sol - on trébuche. Marc, 23 ans, en formation au lycée maritime du Guilvinec m'explique son ressenti après une marée-test\* : « *L'humain, on est tellement habitué à vivre sur un sol plat, comme ça, que dans ton imagination tu t'imagines bosser en mer, tu sais qu'le bateau bouge mais tu peux pas t'l'imaginer ! Quand l'bateau est comme ça, qu'toi tu t'retrouvés comme ça, à tenir un... Oh là là, hé ! C'est spécial hein, c'est très spécial ! Mais j'pense qu'il faut au moins l'avoir fait une fois avant d's'engager dans c'boulot quoi.* »

Les relations entre humains et autres-qu'humains s'incarnent ici dans des circonstances beaucoup plus complexes que celles d'une ontologie naturaliste opposant nature et culture, laquelle extrait *anthropos* pour lui donner un regard surplombant. Le marin fait partie d'un *océan multiple* (Mol, 2002 ; Probyn, 2017), que l'industrie tente d'effacer au profit d'une opposition entre exploitant (humain) et mine d'exploitation (ressources)<sup>612</sup>. On observe que la violence qui s'exerce est alors la construction de circonstances hostiles, tant professionnelles qu'environnementales. L'histoire que Robert raconte sous l'effet des odeurs et des écailles qui contaminent les corps fait penser à une autre histoire d'hybridation : dans son livre *Eating the Ocean* (Probyn, 2016), Elspeth Probyn raconte les impressions que font à l'historien voyageur Charles Richard Weld<sup>613</sup> les ouvrières écossaises du poisson - les *Lassies*, dont les bras sont recouverts d'écailles et de tripes de hareng. Cette métamorphose visuelle, sensorielle, accompagne, nous dit Probyn, un mode de vie mobile et fortement attaché à une forme de liberté que leur procure leur emploi saisonnier. Probyn lie ensuite cette image du passé du littoral écossais à la transformation des pêcheries dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Cette évolution est

<sup>612</sup> Sur le sujet, voir nos travaux communs avec Jeremie BRUGIDOU, reprenant les thèses perspectivistes (VIVEIROS DE CASTRO) du cannibalisme vertueux (COCCIA) ou des communautés hybrides (LESTEL), pour les adapter à un contexte de travail maritime et de négociations entre espèces compagnes : CLOUETTE & BRUGIDOU, « Les travailleurs de la mer - Le nuisible en milieu hostile : des logiques économiques aux intuitions cosmogoniques », dans LUGLIA, Remi, *Sales bêtes ! Mauvaises herbes ! « Nuisible », une notion en débat*, Presses Universitaires de Rennes, 2018 & CLOUETTE & BRUGIDOU, *Les Tentacules rêvent en couleur*, dans « L'Animal Imaginaire », *Billebaude*, Musée de la Chasse et de la Nature, Paris, 2017.

<sup>613</sup> Voir également Jane NADEL-KLEIN, 2003.

celle de la disparition des liens entre les super-chalutiers qui « aspirent le poisson », et les sociétés de la côte, ou plus préoccupant encore, ce que Daniel Pauly appelle « Aquacalypse », la concentration de la pêche au niveau mondial dans les mains d'un « complexe industriel », qui, « en se cachant derrière l'image romantique de la petite pêche, du pêcheur indépendant, (...) a sécurisé une influence politique, des subventions d'états » (Pauly, 2009). Autrement dit, il s'agit de l'instauration d'un monopole non seulement écologique, mais ontologique dans la manière de penser une relation à l'Océan.

Trébucher, ressentir la houle, les odeurs, les écailles qui sèchent sur la peau, reflètent les jaillissements du milieu naturel dans l'usine flottante. Sur les thoniers tropicaux, « *ça bouge pas* » me disent plusieurs marins-pêcheurs travaillant sur des hauturiers, pour souligner la différence entre ces grands navires, devenus des cités usines, et les plus petits bateaux, hauturiers et côtiers, qui constituent les flottilles bretonnes. Les marins disposent là-bas de douches et de cabines individuelles, avec leur propre télévision notamment. En comparaison, certains navires hauturiers partant quinze jours ne sont toujours pas équipés de télévision, et la douche y apparaît comme un confort relatif, voire absurde du fait de l'hostilité de la mer. Dans ces deux types de navigation, un paradoxe s'exprime : celui de ne pas savoir habiter la mer autrement que dans l'inconfort ou dans l'isolement (Jegaden, 2001<sup>614</sup>).

La frontière à bord d'un navire de pêche de petit tonnage est décalée ; on se retrouve ainsi à uriner souvent directement sur le pont, presque à l'endroit où l'on trie le poisson. Plusieurs fois en mer, la cabine de WC/douche est pointée du doigt comme dangereuse, sauf à s'asseoir et à se protéger des chaos de la houle. Certains bateaux n'ont d'ailleurs pas de WC, car l'aménagement ne le permet pas. Les concepteurs des navires installent d'abord les machines avant de concevoir les espaces de repos des hommes, placés là où il y a de la place, c'est-à-dire souvent le long des parois de la coque. En mer, « le superflus devient nuisible », écrivait Charles-Polydore Forget. Thierry Pillon a également relevé quelques exemples de cette inadaptation du monde de l'usine,

---

<sup>614</sup> « *La réduction extrême des équipages à bord des navires marchands provoque l'effet inverse de la promiscuité, c'est-à-dire le trop grand isolement des personnes. Les hommes ne se croisent plus qu'à la relève des quarts et cet isolement forcé devient alors aussi source de certaines pathologies psychiatriques. L'isolement des individus est également sensible au niveau du travail lui-même qui, de plus en plus, en mer, se limite à une surveillance des installations entièrement automatisées, que ce soit à la passerelle ou à la machine. Mais lorsque l'avarie survient, la monotonie de la vie fait place à un surcroît de travail et à l'obligation de réparer en ne comptant que sur ses propres ressources en matériel et en savoir-faire.* » (Jegaden, 2001)



notamment en ce qui concerne la chaleur, l'absence de ventilateurs dans les ateliers, obligeant les ouvriers à se dévêtir pour travailler par exemple (Pillon, 2012, p. 31). En mer, la plupart de ces caractéristiques sont naturalisées. Beaucoup convoquent le « métier passion » qui fait oublier « les écailles sur l'oreiller ». Il y a dans la mise en avant de cette « passion » l'invisibilité d'une hostilité industrielle, avec laquelle les matelots entretiennent un rapport nuancé, car une bonne partie d'entre eux constatent les liens entre mauvaises conditions de travail et expression de la violence. Mais les écailles sur l'oreiller sont aussi porteuses, dans ces conditions extrêmes de double hostilité, d'une sensibilité, voire d'une fragilité, vis-à-vis des contaminations, visites, surprises, et rêves entachés par l'environnement non-humain qui les embrasse<sup>615</sup>.

## ¶

Pierre Clastres a fourni une analyse critique des idées naturalistes qui liaient l'origine des conflits entre humains à l'instinct de chasseur. La naturalisation des rapports sociaux, que Clastres trouve incarnée dans l'œuvre de Leroi-Gourhan, ne tient pas selon l'ethnologue, car elle confond instinct pour se nourrir et institution de conquêtes. Pour Clastres, il y a une certaine violence « primitive », dont l'explication tient au politique et non au naturel, et s'exerce dans le but de défendre un idéal d'autonomie et de liberté autarcique, contre les institutions de l'Etat notamment. Par homologie, la pêche industrielle, dérivée d'une activité instinctive de chasse pour se nourrir qui s'est ensuite institutionnalisée en suivant un modèle de conquête (de marchés, de territoires, de savoirs, et de domination sur les autres espèces) relève de rapports sociaux, de la culture, et non plus simplement de principes « naturels » de zoologie avec comme clé de voûte l'appétit des humains (Clastres, 2005).

Il s'agit alors, inspiré par les théories de Clastres comme de James Scott, de poser la question de la violence à bord des navires en se demandant d'où elle vient et à qui elle s'adresse. Au-delà de la simple mise en scène naturaliste d'une victoire humaine sur l'altérité non-humaine dominée, il s'agit de penser les politiques narratives qui s'exercent

<sup>615</sup> En exergue, je cite Trinculo dans *La Tempête* de William SHAKESPEARE, un personnage qui se demande si Caliban n'est pas un poisson car il « sent comme le poisson ». En miroir, prenons Caliban qui représente l'immersion de l'humain dans le milieu naturel, c'est-à-dire également non-civilisé et non-colonisé. Ce dernier est endormi par la biophonie enchanteresse de l'île, et d'une certaine manière « rêve d'autres rêves », pour citer KOPENAWA (Albert & Kopenawa, 2014), « A mon réveil, J'ai bien souvent pleuré, voulant rêver encore. » (Acte II).

dans ces poches (*patches*, dirait Anna Tsing) sociales et industrielles. La rhétorique guerrière qui s'exprime dans une photo de prise monumentale, les discours fournis de virilité belliqueuse exprimée par les marins, sont au cœur d'un nœud de relations tendues entre société occidentale naturaliste, institution industrielle d'une filière agro-alimentaire, revendication libertaire, et animisme maritime. Le pêcheur, même industriel, reste l'incarnation la plus proche des ontologies de chasseurs-cueilleurs paléolithiques (Demoule, 2017, p. 24). Loin d'être clairement établie, la violence qui s'exprime à bord des navires est polymorphe car elle est l'expression d'une liminarité et de ce que nous appelons un social en expansion.

### ***Raconter une histoire : distribution de capitaux symboliques.***

« Raconter une histoire » aujourd'hui est également une affaire commerciale et sociétale, dans la mesure où elle se joue également sur le terrain du marketing, et dans les termes d'une lutte pour ce que Pierre Bourdieu appelle capital symbolique, c'est-à-dire « l'importance sociale et les raisons de vivre » (Bourdieu, 2003, p. 345). On voit chez les marins une répartition totalement inégale de ce capital, à travers l'évolution dans l'opinion publique, du regard sur l'industrie et sur la petite pêche. Cette lutte politique pour la « bonne image de la pêche » est une lutte entre une multitude de manières de penser le travail (la répétitivité, le sens des actes), mais aussi les rapports au non-humain. Cette lutte est affaire de déplacement du curseur des non-humains rencontrés sur l'échelle d'une nature ressource, alors que se joue également, pour le travailleur immergé qu'est toujours le pêcheur, un ancrage dans un écosystème plus ou moins teinté d'industrie.

Raconter une histoire, c'est faire la médiation de cet écosystème à la société globale et représenter la fonction nourricière de son activité de prélèvement quotidien dans l'Océan des animaux qu'il traque. C'est raconter la métamorphose de l'animal en nourriture - un processus de distinction à la fois mésologique, mais aussi tenant aux modes de production, d'extraction, de prélèvement et de médiation commerciale (Vialles, 1998). La baisse des stocks de certaines espèces implique de changer de cibles. Car ces évolutions marketing sont aussi le visage d'une baisse dramatique des ressources, du fait de l'effort croissant d'une industrie qui pêche des poissons « *de plus en plus petits et de*

*plus en plus laids* » (Pauly, 2009<sup>616</sup>). Au large, comme à la côtière, cette dynamique implique donc un travail de communication accompagnant ces mutations. L'églefin, par exemple, n'était pas conservé à bord avant l'ère du chalutage. Sa conservation et sa vente ont été accompagnées d'un processus taxonomique de mise à distance de l'animal et de ses caractères sociaux. Il existe deux noms officiels pour l'églefin : il est vendu sous la dénomination de « haddock » lorsque sa chair est présentée fumé. De la même manière, la morue, traditionnellement considérée comme la « protéine du pauvre pêchée par les pauvres » (Adam, 1977) est appelée « cabillaud » depuis le développement des chalutiers usines congélateurs boulonnais, afin de séduire une clientèle plus aisée. La roussette, qui se rencontre par milliers sur les ponts des chalutiers sans pour autant être gardée faute de valeur marchande, est appelée « saumonette » aux clients des rayons poissonnerie. L'invention d'une parenté taxonomique avec le saumon, poisson le plus vendu en France, brise la réputation négative de ce petit requin, par ailleurs surnommée « chat » par les marins. On parle aussi de « rougets - grondins » pour mieux vendre des grondins, en prenant appui sur le nom d'un poisson noble du métier du filet. Du temps des Terre-Neuvas, on a également tenté de rebaptiser la sébaste la « rascasse du nord » pour les mêmes raisons, quand les équipages l'appelaient « chèvre »...

En regard, la petite pêche pratiquant la vente directe « revalorise » des poissons délaissés par les consommateurs, comme un maraîcher avec ses légumes anciens. Le tacaud, la vieille, réapparaissent sur les étals, accompagnés d'un discours écologique mettant l'accent sur la nécessité de tout débarquer plutôt que de relâcher à une mort certaine les prises moins nobles. Les poissons « bien travaillés », débarqués vivants ou tout frais à la petite pêche rivalisent alors avec des poissons plus nobles, mais pour lesquels l'effort de pêche intense a détruit la ressource, tels que le bar. Le mouvement est accompagné par les restaurateurs, soucieux de défendre un modèle qui privilégie la qualité du produit<sup>617</sup>.

<sup>616</sup> PAULY écrit également : « *The suspicious slimehead became the delicious orange roughy, while the worrisome Patagonian toothfish became the wholesome Chilean seabass. Others, like the homely hoki, were cut up so they could be sold sight-unseen as fish sticks and filets in fast-food restaurants and the frozen-food aisle.* » « Le soupçonneux "Tête gluante" (Trachichthyidae) est devenu le délicieux hoplostète orange et l'inquiétant poisson-dent patagonien est devenu le sain bar chilien (légine australe). D'autres, comme le simple hoki (grenadier bleu), étaient découpés de manière à être vendus à l'aveugle en tant que bâtonnets de poisson ou filets dans des fast-foods et dans le rayon surgelés des supermarchés. »

<sup>617</sup> Voir extrait d'entretien avec Jérôme, au Guilvinec, Partie 2, chapitre 3 - « *c'est pas la merdouille du chalut* ».

« *Le poisson n'est pas un animal* », conclut Noëlie Vialles sur le terrain de la méditerranée de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Il semble que les dernières évolutions, à la fois dans les discours des pêcheurs, les considérations sociétales<sup>618</sup>, mais aussi dans les désirs des consommateurs, le poisson devienne de plus en plus un « animal », ou en tout cas que certains poissons soient de plus en plus considérés dans l'échelle de la « physiologie comparée » anthropocentrée. Le petit pêcheur cherche ce qu'il appelle le « poisson noble », en opposition au poisson du large, déclaré insipide. Il explique également redonner ses lettres de noblesses à un poisson de la côte, en valorisant sa fraîcheur en regard des produits du chalut, congelés, écrasés, etc. La lutte des discours autour de la qualité du bar pêché à la ligne, de meilleure qualité que celui du chalut, utilise plusieurs arguments qui incluent le temps entre la sortie de l'eau et le moment de la débarque, mais aussi le soin apporté à chaque poisson, ou encore la technique de mise à mort. Le rapport au poisson est celui de la sortie de la mer, donc, de la remontée. Un ligneur de la pointe Bretagne m'explique que le fait de reposer son effort de pêche sur le pistage de dorades roses le conforte dans ses convictions écologiques - non seulement la pêche de la dorade lui permet de gagner assez d'argent pendant l'été pour ne pas avoir à pêcher durant le repos biologique de l'hiver, mais elle est aussi la garantie d'une pêche qui « n'explose pas les poissons », car les sparidés, famille dont font partie les dorades, n'ont pas de problèmes de décompression brutale à la remontée.

L'importance croissante de pratiques comme l'*ikéjilé* reflète bien cette évolution des mœurs<sup>619</sup>. Au label « poisson de ligne » obtenu par les petits pêcheurs, s'ajoute

<sup>618</sup> A titre d'exemple, les nombreux travaux, conférences, documentaires sur « l'intelligence » des poulpes, des mérous, et autres animaux marins, ont tendance à décaler le regard sur ces êtres vivants qui ressemblent de plus en plus aux humains, et ainsi doivent être mangés en conséquence.

<sup>619</sup> Hugo, jeune patron ligneur de 27 ans et partisan de la pratique de l'*ikéjilé*, m'explique qu'il considère cette pratique d'abattage comme une grande avancée dans la connaissance de la souffrance animale. Le jeune homme me raconte son dégoût de voir, lors des embarquements au large comme à la côtière, les poissons agoniser sur le pont, à la recherche d'oxygène. Si les embarquements au large le confrontent aux situations de violences interspèces les plus difficiles à supporter, Hugo m'explique avoir pris conscience du décalage entre « l'ancienne génération » et lui à bord d'un petit fileyeur côtier. Le patron, qui lui a appris beaucoup du métier, gardait quelques roussettes dès le début de la sortie en mer, dans une caisse de criée, qu'il ne relâchait qu'après avoir sécurisé sa marée de rougets et de soles. Ces poissons, d'une valeur commerciale plus grande, lui permettait de remettre à l'eau les poissons de moins grande valeur. Pour le pêcheur, cet état d'esprit était écologique. Il lui paraissait fondamental de transmettre à Hugo le principe de remettre à l'eau ce dont on n'a pas besoin. « *Il voulait bien faire, mais j'suis beaucoup plus radical* » me dit alors le jeune homme. « *C'est inhumain de garder hors de l'eau des poissons vivants le temps de faire sa marée. Les roussettes, tu les remets direct ou tu les buttes, mais faut le faire direct, sinon c'est comme s'étouffer pendant une heure, c'est horrible* ». Grâce à l'*ikejilé*, Hugo pense éviter ainsi la longue agonie de ses prises et par là même être plus respectueux de l'animal qu'il traque. Sur le sujet, voir WADIWEL, 2016.

d'autres niveaux de différenciation, concernant la technique d'abattage. L'*ikéjilé*, technique japonaise de mise à mort et de saignée, est progressivement introduite à bord des bateaux bretons. Il s'agit de détruire le système nerveux du poisson à l'aide d'une tige en fer et de le saigner entièrement. Quelques navires pratiquent l'*ikéjilé* directement à bord, quand d'autres placent leurs prises dans des viviers, et les livrent à terre vivants, de manière à les calmer du stress de la remontée. Les animaux restent en bacs jusqu'à être tués par des professionnels qui travaillent à terre et sont spécialistes de l'*ikéjilé*. Steven, un ligneur nous explique l'intérêt qu'il trouve à cette technique de mise à mort, qu'il pratique directement à bord :

« — C'est une technique de conservation japonaise. Donc à l'époque, au Japon, y avait pas de glace, ben comme ici d'ailleurs y avait pas de glace y avait pas vraiment moyen de conservation et ils se sont rendu compte qu'en détruisant le système nerveux du poisson, le poisson se conservait beaucoup mieux. En le saignant et en détruisant le système nerveux. Et du coup, maintenant, quand on associe ça avec la glace, ça donne vraiment un produit d'exception, un peu comme la viande, c'te qualité.

— Donc ça veut dire que tu le vides entièrement de son sang ?

— Oui. On commence par faire une perforation dans la tête et de détruire le cerveau. Avec un objet pointu, on détruit antérieurement toute la moelle du cerveau. Ensuite on passe une tige à travers le trou qu'on a fait dans le cerveau, qui rentre dans la moelle épinière, et on détruit entièrement la moelle épinière pour que y ait pas d'acide lactique qui se crée en fait. Chaque être vivant, quand il meurt, y a des signaux qui sont envoyés en fait en disant "c'est bon on est morts, on peut aller en décomposition". Donc, nous, on va essayer de réduire ça au maximum quoi, pour avoir une conservation plus longue et puis un meilleur goût aussi. Un goût amélioré. Quand j'avais un matelot l'an dernier, on faisait 100% *ikéjilé*. Tout seul maintenant, je fais que sur commande. Le volume de travail, c'est pas possible sinon.

— Tu le fais direct à bord ?

— Ouais. Nous, on pêche principalement le lieu jaune, et le lieu jaune quand tu le

*remontes du fond, il décompresse et comme il décompresse, on ne peut pas le mettre en vivier ou en bassin. Donc dès qu'il remonte à bord, il est abattu, saigné dans plusieurs artères. La tige est passée et plongée dans une bassine d'eau glacée, de semoule d'eau glacée. Et ensuite en fonction de la taille du poisson, en tout cas entre quinze et vingt minutes de saignante et puis il est conditionné, filmé. Pour avoir vraiment un beau produit. »*

On comprend en écoutant ce petit pêcheur que l'intérêt, au-delà de la curiosité du jeune homme pour des techniques alternatives aux pêches industrielles, qu'il déplore par ailleurs au cours de l'entretien, montre un vrai intérêt commercial. Comme pour les saumons d'Alaska de l'enquête de Karen Hébert, le poisson passe d'une représentation d'un produit pensé sur le mode du « tonnage » uniforme et rapportant un flux financier constant à celle d'un produit de « qualité », délicat, plus variable et individualisé (Hébert, 2010). La crise des ressources a encouragé cette mutation des représentations car il fallait inventer d'autres marchés, de niche, et compatibles avec une morale environnementale et sociale. D'une certaine manière, la construction en opposition avec la production de masse agro-alimentaire reproduit certains des aspects de la relation aux non-humains qui la caractérisait, c'est-à-dire une fabrique du sauvage au service d'une grille de compréhension du monde capitaliste. L'histoire racontée avec l'*ikéjime* est celle de l'obtention d'un produit d'exception, obtenu avec le minimum de souffrance animale, et grâce à une technique artisanale japonaise suscitant la curiosité du consommateur, comme une sorte de pendant maritime au luxueux bœuf de Kobé. L'*ikéjime*, *a fortiori* associé au label « de ligne », renforce le marqueur d'un produit d'opposition aux arts traînants, de plus en plus montrés du doigt dans les débats de société, à l'image des négociations européennes sur l'interdiction du chalutage profond en 2016, et sur la pêche électrique, actuellement en cours. Anthony, matelot du large, aborde le sujet alors que nous nous retrouvons dans un café, au lendemain de la décision d'autoriser la technique :

*« — J'pensais qu'ils allaient vraiment l'interdire. Mais là, non, ils augmentent les effectifs ! C'est n'importe quoi, hein ? (rires) Les Hollandais surtout qui font ça, ouais. J'ai été choqué d'apprendre ça. La plupart des marins, ils s'battent quand même pour enlever cette pêche-là parce que t'as plus rien qui survit avec ce truc-là. Je m'disais : "ça*

*passera jamais". C'est deux gros chaluts, avec de longues sennes derrières, enfin de longs filets, et sur le chalut, en gros, t'as des câbles électriques, et qu'envoient des décharges d'un bout à l'autre, et du coup tout ce qui passe dedans, ben ça se prend une châtaigne. Moi j'ai déjà vu des soles, des trucs comme ça en poissonnerie, t'as un p'tit poc comme ça à l'entrée (il fait un signe avec sa main), et t'as un trou comme ça d'l'autre côté. On a eu une fois ça quand j'travaillais en poissonnerie, du poisson chalut électrique, plus jamais on en a repris, même les gens ils en voulaient pas, ils disaient "mais votre poisson, il est moche quoi !" Tout est moche, il est explosé. C'est pas d'la pêche quoi ! C'est pour la... j'pense, bouffe animale... Mais bon. »*

On retrouve dans cette parole indignée de jeune matelot du large, l'idée que cette méthode industrielle n'est « *pas d'la pêche* », quand bien même elle se destinait à fournir les marchés de nourriture animale. Si la pêche électrique n'est pas de la pêche, il semble qu'à mesure que le poisson est pêché au moyen de méthodes industrielles, plus il perd sa qualité de poisson, c'est-à-dire son individualité d'être vivant, pour finalement n'être que de la farine en puissance<sup>620</sup>. On retrouve les conclusions du travail de Noëlie Vialles au détour de ces paroles, car si le soin apporté à la mise à mort des poissons augmente la considération vis-à-vis des « animaux » que deviennent ces poissons, avec les techniques industrielles en revanche, c'est « l'aptitude de leur chair à reconstituer la nôtre » (Vialles, 1998) qui se perd. Cependant, « l'effet de vie » n'est pas ici obtenu *ex nihilo*, ou « coupé de l'être vivant qui produit la substance ». D'abord, l'histoire des mangeurs de poissons n'est pas l'histoire des mangeurs de chair carnée, et donc que les enjeux de répugnance à dimension anthropomorphique et anthropophagiques ne sont pas convoqués pareillement (Vialles, 1988). Ensuite, l'évolution des pratiques des mangeurs suit une volonté croissante de traçabilité, qui s'exprime avec la montée des questionnements environnementaux. Les consommateurs aspirent de plus en plus à ce que manger soit l'action immédiatement suivante du prélèvement, c'est-à-dire aussi que cette pratique quotidienne devienne de plus en plus une pratique zoophagique<sup>621</sup>. A noter que le poisson tué en *ikéjilé* remet en jeu le caractère intermédiaire de l'animal « ni mort

<sup>620</sup> Les plus gros navires hauturiers qui sortent d'usine sont d'ailleurs équipés de machines qui réduisent directement en farine stockable les prises accessoires, afin de correspondre à la législation du « zéro rejet ».

<sup>621</sup> VIALLES conceptualise le fait de vouloir identifier ou reconnaître l'animal dans le met par le terme de zoophagie, et le fait de refuser cette association par celui de sarcophagie.

naturellement », « ni vraiment tué » (Vialles, 1998), puisqu'il est abattu et saigné. Cette pratique comble d'ailleurs le plus les amateurs de poisson cru, encore un marqueur de la volonté de supprimer de plus en plus de médiation entre le moment où l'animal est encore sauvage, et le moment de sa consommation, en supprimant ici l'étape de la cuisson.

Aliette Geistdoerfer et Jacqueline Matras-Guin relèvent la transition d'un « aliment-punition » à un met idéalisé pour son image de proximité avec la nature sauvage : « *La mer, dernier bastion pour imaginer un univers sauvage, naturel, authentique... Les Français veulent s'incorporer ces symboles, seul moyen de se conserver en symbiose avec la nature* » (Geistdoerfer et Matras-Guin, 2003). Il s'agirait d' « être au plus près des bêtes » (Vialles, 1988), un luxe de « proximité mentale ou physique » réservé au pauvre rural comme au gastronome « qui se plaît à reconnaître ou à imaginer la provenance des mets ». La valorisation des espèces dites moins « nobles » par les petits pêcheurs, c'est-à-dire le transfert d'une noblesse d'espèce à une noblesse tenant à la qualité de la mise à mort, irait dans ce sens également. A ces questions s'ajoute une réflexion sur la qualité du poisson comme miroir des qualités morales du pêcheur, à l'image des vaches élevées par les Nuers que rencontre Evans-Pritchard dans le sud du Soudan (Evans-Pritchard, 1968, p. 36<sup>622</sup>). Sandro De Gasparo et Dominique Dessors ont ainsi pu montrer que les travailleurs des abattoirs industriels bretons faisaient le lien entre leurs conditions de travail et la qualité du produit qu'ils travaillent. La cadence productiviste n'était pas seulement vécue comme source de souffrance au travail anormale, mais était également ressentie comme un obstacle à la bonne qualité de la viande (De Gasparo & Dessors, 2009). Par ailleurs, les hiérarchies sur le terrain ont tendance à distinguer de « bons » pêcheurs, et d'autres moins bons. S'il revêt, sous le costume du *skipper effect*, une aura de « capitaine » qui se retrouve sur toutes échelles d'embarcations, et notamment dans la personne du capitaine de navire du large, tous les types de pêche ne sont pas tous nobles dans l'esprit des jeunes pêcheurs. J'ai évoqué le « système Concarneau »<sup>623</sup>, notamment à travers le parcours d'un jeune matelot qui n'y trouvait pas son compte et préférait la pêche côtière. Un autre jeune matelot, Gab', corrobore cette hiérarchie, en confrontant le système « Concarneau » aux chalutiers hauturiers :

« — *C'que j'aime bien en faisant Concarneau c'est que c'est du frais, tous les*

<sup>622</sup> « Socialement, ils parlent le bétail ».

<sup>623</sup> Les matelots embarquent plusieurs jours sur un navire qui débarque quotidiennement les prises. Pour la filière, les produits ont la fraîcheur du système côtier, mais les matelots ont les conditions de vie du système hauturier.



*soirs on va l'vendre à la criée. Tandis que sur les hauturiers, tout est glacé, y a rien qu'est frais. Là, tu fais quatre, cinq traits dans la journée, et la nuit tu vas vendre, quoi. »*

Mais entre tous ces types de pêche, qui sont toutes des chasses de poissons singulières, avec leurs qualités et leurs défauts, une certaine noblesse se dégage régulièrement dans les discours de la communauté comme étant l'apanage de la ligne, pistage le plus aléatoire et demandant sans doute l'engagement le plus poussé à se mettre dans « la tête du poisson ». Non seulement elle permet d'être au plus près du « frais » qu'évoque Gab', et correspond ainsi à l'ultime manière de correspondre au nouvel ethos du capitalisme halieutique (Hébert, 2010), mais elle incarne également le plus concrètement la *mêtis*, et inspire donc à la communauté le plus de respect possible, même de la part des marins plus industriels, ennemis politiques des ligneurs<sup>624</sup>.

### ***Pister - « On tente des trucs ! »***

*« Le chasseur aurait été le premier à “raconter une histoire” parce que lui seul était en mesure de lire une série d'événements cohérente dans les traces muettes (sinon imperceptibles) laissées par les proies. »*

Carlo GINZBURG, « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », *Le Débat*, vol. 6, n°6, 1980, p. 14

Tous les pêcheurs pistent les poissons. Le petit pêcheur, comme le plus industriel, est à l'affût des comportements des bancs et des individus. Il connaît leurs déplacements, pour positionner ses filets dans le courant de façon stratégique. Il sait ce que mange le poisson, pour lui proposer des leurres différents qui excitent son appétit. Il s'adapte en permanence aux métamorphoses du milieu mouvant. J'ai évoqué le parcours de Ben', ligneur d'Audierne, qui s'est installé à la ligne après une pratique de l'Océan qui s'articulait surtout autour de voyages et du sport, le surf notamment. Ben' confiait son admiration pour un fabricant de leurres, Eric Guyader, qui lui fabrique de quoi garnir ses

<sup>624</sup> Les conflits seront toujours exprimés en dehors des compétences de chasseurs et porteront davantage sur des aspects humains des individus les plus exposés médiatiquement dans leurs luttes, à l'image de ces mots de la part d'un patron hauturier vis-à-vis du conflit entre ligneurs et bolincheurs « *C'ui-là, c'est un... Je dis pas, parce que les ligneurs, je sais pas comment ils font, c'est des cracks, chapeau, rien à dire. Mais il y en a qui feraient mieux de plus être en mer qu'à discuter avec les télévisions. Y en a c'est des agitateurs, c'est tout. De très bons pêcheurs, ça j'remets pas en question, sûrement puisqu'ils se maintiennent depuis tant d'années. Mais des excités aussi, quoi, qui cherchent à s'mettre en avant. Et si tu veux mon avis c'est même pas forcément les meilleurs du tout. »*

lignes. Le pêcheur racontait avec passion comment son collègue avait été invité dans des compétitions de pêcheurs, aux quatre coins du monde, pour fabriquer des leurres de toutes sortes. Ben' était admiratif de la capacité d'Eric Guyader à rivaliser avec la créativité héritée de pratiques centenaires de communautés locales, pour, en l'espace de quelques observations, créer l'appât qui tromperait avec précision le poisson qu'il voulait sortir de l'eau. Ben' était aussi très inspiré par les rencontres de pêcheurs du monde qu'il a pu rencontrer au Maroc ou ailleurs, et qui lui semblaient être en décalage avec les réalités occidentales d'exploitation des ressources halieutiques, notamment parce qu'il ressentait une certaine absurdité à poursuivre des modèles chalutiers, quand partout dans le monde la ligne était privilégiée par les communautés. Il embarque avec un matelot, qui est aussi son ami d'enfance, Jojo. Tous deux ont imaginé des techniques de pêche inspirées de pays qu'ils ont visités, et que personne ne pratique ici. « *On a bien été obligé de trouver comment faire, donc on s'est basé sur ce qu'on avait vu ailleurs, quoi, et ça marche très bien, y a même rien qui marche mieux que ça. On tente des trucs, quoi !* » Pour des raisons évidentes de concurrences et de survie des petits pêcheurs, je ne décrirai pas les techniques et matériels utilisés pour remonter les poissons, mais force est de constater que l'inventivité des deux jeunes pêcheurs prouve une adaptabilité au milieu, une écoute qui les rapproche du chasseur-cueilleur plus que de l'ouvrier de la mine ou de l'usine, tels que les profils décrits par nombre de jeunes matelots du large. Il s'agit ici d'observer l'animal pour développer un « savoir » (Martin, 2016). Les astuces et les secrets sont considérés comme les choses ayant la plus grande valeur à bord, un trésor qui, d'une certaine manière, est voué à rester en mer<sup>625</sup>, une histoire que l'on préserve plus qu'on ne la raconte<sup>626</sup>.

<sup>625</sup> Dans la partie précédente, j'évoquais la transformation magistrale que produit le suivi des navires par satellite, et l'affaire qui avait provoqué une grève comme jamais les ports bretons n'en avaient connue lors du rachat par Pescanova de l'armement Jégo-Quéré, le géant espagnol exigeant alors le partage des cartes personnelles de chacun des capitaines, c'est-à-dire leurs secrets, leurs histoires, leurs identités.

<sup>626</sup> Dans le témoignage de Gé, marin-pêcheur originaire de Houat interrogé par la revue militante *Article 11* en 2013, on retrouve cette discrétion traditionnelle : « *mon père était "pêcheur de cailloux", c'était ce qu'il disait. En fait, c'était de la coquille Saint-Jacques. Il avait ses coins. À chaque fois qu'il revenait à la maison, il galérait tellement il transportait de coquilles, les gens lui demandaient ce qu'il charriait, il répondait : "Non, rien, c'est juste des cailloux..." Y a rien de plus discret qu'un pêcheur. Tout le monde connaît les coins, mais personne ne veut les dire, ou alors à la famille ou aux potes.* » ([www.article11.info/?Garder-la-peche-Entretien-avec-Ge](http://www.article11.info/?Garder-la-peche-Entretien-avec-Ge))

Cette discrétion s'incarne au bas de l'eau dans les paroles et les gestes, entre les pêcheurs eux-mêmes, qui marquent avec complicité cette réserve vis-à-vis des prises dont chacun sait, puisqu'ils s'observent, qu'elle est feinte, mais surtout aujourd'hui dans les interactions avec les touristes, interactions consistant à toujours dévaluer son propre butin, ou à le recouvrir d'algues pour le dissimuler ; des interactions que toutes sociétés littorales connaissent, et qui ne sont pas sans rappeler encore une fois les habitudes

« — On fait 90% de notre année avec la dorade, quoi. Donc on sait comment la pêcher, on a beaucoup moins de problèmes, c'est un poisson qu'on arrive à choper toujours au même moment. C'est un poisson qui mord au lever du jour. Donc c'est plus réglé, on est plus comme des fonctionnaires quand on pêche la dorade, quoi. Quand on pêche le bar, le bar il mange à n'importe quel moment. Y a un jour il va manger une cuillère rose, le lendemain une bleue. Au même endroit, les mêmes poissons, il faut se remettre en question tout le temps. Tu peux pas prendre des habitudes, quoi. Si, ça peut marcher trois, quatre jours, mais ça change tout le temps. C'est un poisson qui a une alimentation super variée donc qui commence, au début de saison, ils arrivent en banc, ils ont la dalle, ils bouffent que des lançons, si tu veux. Et là, ils chassent le lançon en banc. Donc ils chassent vachement sur le sable. En début de saison, tu les trouves sur les bancs de sable. Et plus ça arrive vers juillet, août, plus ils se mettent à... il se divisent et ils se mettent à manger des crabes, des crevettes, des sardines, ils changent d'alimentation. Donc là, tu les trouves plus... Ils changent d'endroits vachement rapidement. Donc ça devient super compliqué de les choper. Vu l'état de la ressource en plus, les mecs qui arrivent avec du bar, c'est des stars. Franchement.

— Sur une zone grande comment ?

— C'est tout petit, un banc de poisson, ça peut faire 5 mètres carré, 6 mètres carrés. Et nous on passe dedans, on fait des dérives. Mais au début de saison, on pêche beaucoup à la cuillère. Enfin des cuillères ou des leurres souples. Des leurres. Et puis arrivé à un moment... Où ils en veulent plus quoi. Et tu feras plus un poisson avec un leurre. Donc là, du jour au lendemain, tout le monde se met à pêcher au lançon vivant, quoi. On passe un lançon dans les bancs en dérive. Mais avant, tu pouvais pêcher avec des lignes de vingt, trente leurres, t'arrivais à faire dix bars, maintenant c'est fini. Maintenant, tout le monde a abandonné les lignes, quoi. A part dans certaines chasses où c'est l'euphorie, ça peut arriver encore. Mais là, c'est un par un que tu les as, les poissons. Avec un lançon, donc ça devient super... Faut savoir se positionner, suivant la marée, il mord différemment. C'est vraiment un casse tête, quoi. Les mecs qui sont ici, qui

---

secrètes des cueilleurs de champignons.

*sont pro, ils peuvent pêcher n'importe quel poisson, n'importe où dans le monde. Quand t'as capté ça, franchement, c'est ce qu'il y a de plus compliqué, quoi. Après, y a plein d'autres poissons, ils ont des habitudes. Le lieu, il mord au lever du jour, pareil, tu sais que si tu loupes le lever du jour, tu loupes les trois-quarts de ta pêche. Après, t'arrives à faire une ou deux, trois caisses dans la journée, mais c'est vraiment des poissons qui ont des habitudes, quoi. Le bar c'est... des fois tu peux rester, au printemps on reste douze heure, on fait une caisse et puis en rentrant, allez, on met un dernier coup de ligne, on est dégoûté et paf, on fait six caisses en un quart d'heure quoi. C'est ça qui est... c'est stupide un peu, quoi. J'aimerais bien comprendre, mais des fois non, des fois on comprend pas tout franchement.*

— Les bancs tu peux les repérer ?

*— Ben en plus, il sont souvent sur le plat, les bancs de bar. Donc ici, le plat y en a... y a que du plat, y a quelques têtes de roche au large, y en a vachement dans la chaussée de Sein mais partout ailleurs, tout est plat. Donc pour trouver un banc de bars, ben faut... Quand il est en chasse y a des détections, ça fait des espèces de... C'est un peu déchiqueté, les détections qu'on voit, on sait qu'ils chassent. Parce que tu vois des espèces de bancs de sardines qui sont entre deux eaux et puis tu vois les prédateurs en-dessous en train d'essayer d'aller les choper, donc là, on arrive à voir que... Mais après, à marée basse, ils sont posés quoi. Comme ça pourrait être des algues, ça pourrait être plein d'autres poissons différents, quoi. Donc là, faut essayer, y a que comme ça, quoi. Puis à force d'essayer, tu te rends compte que ouais, c'est du bar. »*

Ben' insiste sur le caractère aléatoire de la pêche à la ligne, pour laquelle il est impossible de « prendre des habitudes ». Selon lui, la relation du ligueur n'est pas celle d'un pêcheur à un stock, mais d'un pêcheur à un individu, qu'il faut traquer « un par un ». Ben' doit lire le paysage avec ses yeux et avec son sonar pour repérer les animaux et pour « essayer », c'est-à-dire se résoudre à tirer dans l'obscurité. Chaque ligne mouillée raconte une histoire à laquelle un poisson singulier va se raccrocher.

La ligne incarne le mieux cette idée car elle permet d'attraper un seul poisson, ciblé, et qui se bat parfois longtemps avant d'être sorti de l'eau. Il peut même s'arracher de

la prise et laisser le pêcheur bredouille<sup>627</sup>. Mais à chaque pêcheur sa médiation singulière, son outil de prédilection de « convertibilité de l'humain en naturel et du naturel en humain » (Simondon, 2012), comme l'exprime Jérôme, propriétaire d'un petit fileyeur du Guilvinec, qui n'aime pas la pratique de la ligne, mais trouve du plaisir à pister au filet :

« — *Y a la couleur des leurres aussi... La ligne c'est tellement technique que moi j'fais pas. Ça m'agace. T'as le collègue à côté de toi, il arrive au fond TADADA ! Toi t'es là ppprrrrrt (rires), t'as rien. Juste que t'as pas fait la même dérive que lui, t'as pas secoué comme lui, t'as pas animé comme lui. (...)*

— Mais au filet aussi, c'est complexe, non ?

— *Ben, faut tenir compte de plein de trucs au filet : les courants, les marées, faut que tu saches quand ton... quand sont les heures de la marée, parce que ton filet, il va travailler dans un sens, de l'autre. Si tu le files, y a des endroits, le courant il est pas pareil qu'ailleurs, quand t'es dans la baie là, souvent, le courant il est est-ouest, mais y a des moments, suivant les vents, ben il va être nord-sud, alors si tu mets ton filet est-ouest, alors que le vent est comme ça, ben ton filet il va être (il imite le son de quelque chose qui se fait écraser), il va être couché. Et tu vas arriver le lendemain, "ben c'est bizarre y'a rien" (...) Ben et puis moi ce que j'aime bien, c'est que je faisais beaucoup de plongée. Ben après, comme ça hein, plongée, sous marine. C'est aussi ce qui fait que je vois, au sondeur, la nature des fonds, j'me dis, "tiens, ici ça ressemble un peu à quand, euh, j'plonge". Et je mets, et t'as les espèces que tu vois quand tu plonges, des bars, des machins, tu te dis, "tiens, tu vois, ça marche". La dernière fois, je voyais une petite boule, j'me disais, "ah ! ça, à c't'hauteur-là, ça peut être que du sar !" Ben je file, ben ouai ! (rires) Je file, j'attends une heure, ben ouais, y avait dedans. »*

Il y a plusieurs histoires à raconter à la pêche, que l'on piste, consomme ou vende les animaux, histoires qui s'incarnent dans des politiques narratives. Anna Tsing, reprenant un concept de Tim Ingold (Ingold, 2007), parle d'une « enquête le long de lignes

<sup>627</sup> Dinesh Joseph WADIWEL analyse très bien comment le discours autour de la résistance du poisson dans le duel provoqué par la pêche à la ligne s'organise autour d'une fable mettant en scène une certaine insubordination du règne animal vis-à-vis de l'humain. C'est, selon l'auteur, à partir de cette résistance que s'organise le principe de la pêche sportive, dont « le plaisir et l'art » sont fonction de l'intensité de la lutte pour sortir le poisson hameçonné. (2016)

de vie » pour qualifier le pistage des champignons matsutakes (Tsing, 2017, p. 352). L'anthropologue qualifie alors cette manière d'être aux environnements comme de la danse. Pour Tsing, les circulations, orientations et déplacements qui se font le long des lignes de vie des êtres vivants cueillis ou traqués sont des manières de danser les « gestes d'histoires communautaires ». Et « cueillir, c'est encore danser » (ibid.). Sur le pont des navires, la piste halieutique peut être une danse au sens que lui donne Anna Tsing. Plus marquant encore, si l'on suit cette analogie, les gestes de navigation peuvent apparaître comme des danses. Il en est ainsi des gestes précis et rapides de mise à l'eau d'une filière de casier, chaque geste de matelot conditionnant celui de l'autre. Il en est ainsi également des négociations avec la houle, ou avec l'erre du navire, toujours « tranquille mais fiévreux, passionné mais calme (...) sous la forme d'un abandon à la retenue » (ibid., p. 355). Un pêcheur seul à bord, qui manœuvre pour amarrer son ligneur au ponton d'Audierne, se tient sur un pied, mains sur le tableau de commande, et jambe droite solidaire du gouvernail dans un geste d'ondulation plein de maîtrise décontractée. Un matelot d'un coquillier penche la tête de gauche à droite comme emporté par le rythme de son tri, couteau à la main, chaque coquille méthodiquement envoyée contre la pièce de métal qui lui fait face pour produire une pulsation clinquante. C'est le même plaisir d'un langage du corps, occupé à participer aux histoires en présence, qui se jouent lorsqu'un ligneur agite un leurre le long de la profondeur, chacun de ses mouvements d'épaules ou de coude, chacune de ses poses immobiles en surface étant reproduite des dizaines de mètres plus bas pour séduire et inviter un partenaire dont il sait qu'il danse par là, lui aussi.

Chaque pêcheur danse le long de la ligne de partenaires, houle, vent, êtres vivants, qu'il se choisit. Or c'est précisément la crainte de voir disparaître le faisceau pluriel d'histoires à raconter ou à suivre, et de danses à inventer ou à accompagner, qui constitue la plus grande incertitude produite par l'industrialisation et la concentration des capitaux. Même sur les ponts des navires industriels, s'organise une certaine vitalité à travers les gestes et les histoires qui y sont associées, à travers les concours de rapidité par exemple. Mais, si l'on suit Anna Tsing encore, cette danse est le fruit d'une chorégraphie commune avec des espèces sélectionnées (ibid. p. 363) dont les performances encouragent celle du cueilleur ou du pêcheur. Comment danser, pour les ligneurs de la pointe bretonne, quand les bars, partenaires de prédilection, ont disparu de la piste ? C'est la crainte de ne plus

avoir de sens dans la chorégraphie qui se retrouve dans les discours des ligneurs aujourd'hui, des petits pêcheurs douarnenistes du premier XX<sup>e</sup> siècle, ou d'autres observateurs, parfois antiques. Horace écrivait ainsi déjà avec humour dans ses *Odes*<sup>628</sup> « *Les poissons sentent la mer rétrécie par les môles qu'on y jette, et où l'entrepreneur et ses esclaves précipitent des monceaux de ciment, devant un maître ennuyé de la terre* ». De même, Paul Shepard, imaginant une lettre adressée aux humains, mais écrite par les « autres », c'est-à-dire les non-humains de nos environnements, fait dire à son personnage ours : « *Quand nous serons partis, ils ne sauront plus qui ils sont* »<sup>629</sup>.

La relation aux non-humains fonctionne aussi comme une relation en miroir. En refusant l'exploitation productiviste des ressources, en manifestant un intérêt pour des techniques qui privilégient un meilleur traitement des animaux que l'on tue pour les manger, la nouvelle génération de marins-pêcheurs essaye sans doute de redresser la direction dans laquelle le monde occidental capitaliste s'est jeté avec l'industrialisation. La menace d'une extinction, l'intérêt croissant pour les sensibilités non-humaines, manifestées par un regain du droit animal, sont autant d'évolutions sociétales qui touchent la nouvelle génération dans son ensemble. Parce que l'animal possède un rôle crucial dans l'imaginaire humain, le traitement de ce dernier est intimement lié, comme cause ou comme conséquence, aux mutations des rapports au monde.

### ***Pister et être surpris***

De nombreux pêcheurs m'expliquent que ce qui les attire dans le métier réside dans la « surprise » quotidienne, à l'instar de Martin, un jeune en formation au lycée maritime, qui revient sur cette idée en entretien, alors qu'il n'a pas encore embarqué sur un navire professionnel :

« — T'es déjà allé en mer ?

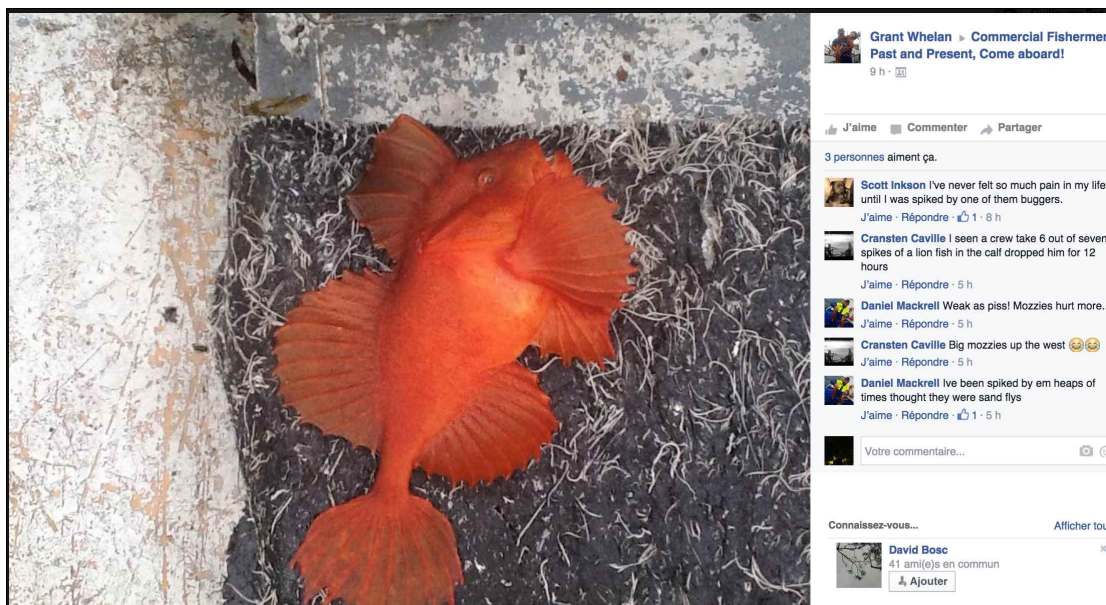
*Lycéen* : — *Euh... Pour du loisir. J pense que ça doit être un boulot dur, mais que y a une forte cohésion entre les gars. Et puis tu vas en mer, c'est magnifique, quoi. C'est un milieu qui est à la fois hostile, brut, mais t'es là où personne est quoi. Tu vas au large*

<sup>628</sup> Livre III, traduction par Leconte de Lisle.

<sup>629</sup> Lettre écrite en 1994 à l'occasion de « L'origine de la métaphore : la connexion animale », publiée dans « L'animal imaginaire », *Billebaude*, n°11, Automne 2017.

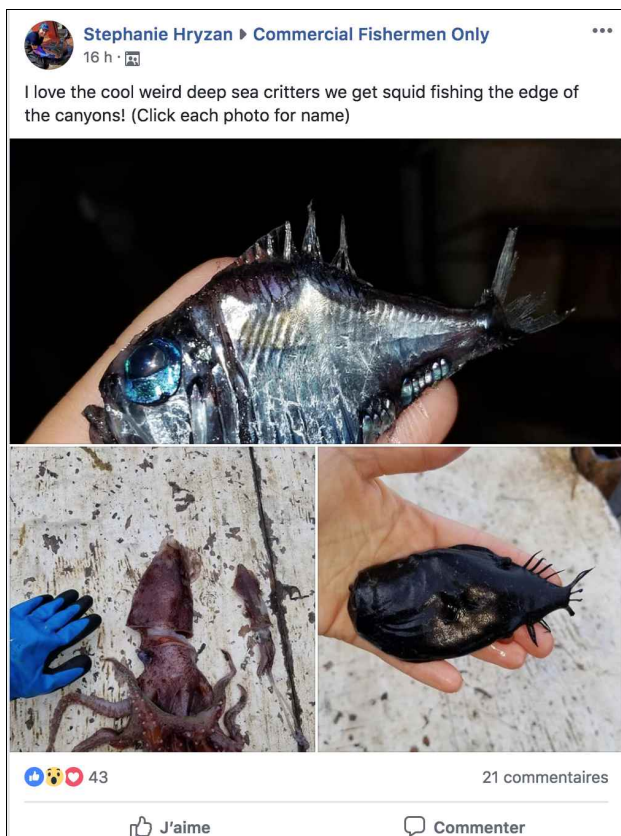
*c'est hors du commun comme boulot, quoi. Et puis c'est toujours différent ce que tu pêches, ton trait de chalut, t'auras toujours un truc différent dedans. A sortir, ou t'auras rien, ou ce sera un coup de bol, ou tu vas déchirer ton filet, ou le temps sera toujours comme ci, comme ça, jamais monotone, quoi. Après j'pense que ça peut devenir routinier pour certains marins quoi, mais bon si t'pars en mer comme ça, j'pense que c'est un beau métier quoi. »*

Au sein des groupes privés rassemblant des marins-pêcheurs sur Facebook, de nombreux échanges suivent le partage de photographies de prises surprenantes, inhabituelles. Parfois un pêcheur poste une image par curiosité pour l'animal sorti de l'eau, et demande ainsi son nom à une communauté internationale, quand d'autres veulent simplement médiatiser une rencontre hors du commun. Un partage d'expérience est permis par le réseau social et les fils de commentaires, dans lesquels il est possible de raconter son histoire et d'interagir avec celles des autres.

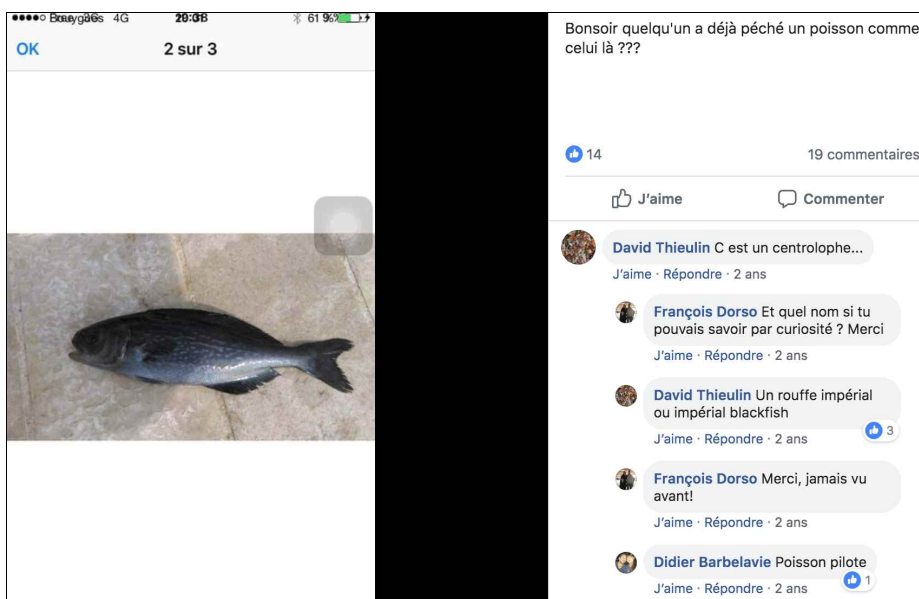


*Partage d'expérience : les mauvaises rencontres. Un marin-pêcheur poste une image de poisson original, qu'il a trouvé dans ses filets. Un matelot en commentaire répond : « je n'ai jamais ressenti autant de peine dans ma vie que lorsque je me suis fait piqué par l'un de ces bouffons. » D'autres matelots partagent ensuite leur expérience de cette rencontre douloureuse.*





*Le plaisir des surprises qui remontent des profondeurs à la pêche à la margatte. Un pêcheur poste une galerie d'images, sorte de cabinet de curiosités vivantes rencontrées en mer : « J'adore les chouettes et bizarres créatures des grands fonds qu'on attrape quand on pêche le calamar sur les flancs des canyons abyssaux ». Plus de quarante matelots du groupe « Commercial Fishermen Only » (« Marins-pêcheurs uniquement ») réagissent et commentent les images.*



*Les marins profitent du groupe Facebook pour obtenir des informations sur les poissons pêchés inconnus.*

L'activité de pêche en tant que chasse est l'une des caractéristiques principales de la vocation qui s'exprime chez les jeunes pêcheurs. L'envie de pister est aussi celle de développer une technicité précise qui permet de réussir à pêcher exactement l'espèce que l'on cherche, de la taille que l'on souhaite. Owen, pêcheur du nord Finistère, exprime bien l'équilibre entre l'exaltation des « surprises » et le plaisir de l'efficacité, la satisfaction de la réussite du « ciblage » :

« — Pêcher à l'hameçon, c'est ultra sélectif, quoi. Moi quand je vais en mer, quand je cible le lieu, je vais faire entre 95 et 100% de lieux, quoi.

— Comment tu fais ?

— D'autres l'ont fait avant moi. J'ai rien innové, quoi. C'est juste qu'avec une certaine taille d'hameçon, garni d'un certain type de leurre ou d'appât, sur une certaine zone, on sait qu'on va pêcher tel type de poisson, quoi. (...) Avec notre électronique embarquée, aussi, on cible on sait où on va. (...) Tu peux même mesurer la taille des poissons. Te dire "tiens, ici, ils sont plus gros, ici ils sont plus petits".

— T'as parfois des surprises ?

— A la traîne\*, non je pêche c'que je cible. Ouais, après à la palangre\*, on peut avoir des surprises. C'est marrant d'ailleurs d'avoir des surprises. C'est presque ennuyeux de toujours remonter la même chose. La palangre, à la fin de la journée, y a plein de bacs remplis de plein de couleurs différentes, c'est toujours agréable. C'est agréable d'arriver avec cinq, six espèces différentes en criée. Ouais, juste d'avoir pêché plusieurs espèces, ou la surprise d'avoir mouillé pour du merlan et de remonter plein de turbos. Ça, c'est une belle surprise. »

Le plaisir du ciblage est pour Owen un plaisir de la connaissance<sup>630</sup> du milieu, un

<sup>630</sup> Au sens de familiarité plus que de connaissance scientifique. Voir INGOLD, 2000, p. 72 « *This is not knowledge in the natural scientific sense, of things and how they work. It is rather as we would speak of it in relation to persons: to 'know' someone is to be in a position to approach him directly with a fair expectation of the likely response, to be familiar with that person's past history and sensible to his tastes, moods and idiosyncrasies. You get to know other human persons by sharing with them, that is by experiencing their companionship* ». « Ce n'est pas un savoir au sens des sciences naturelles, des choses

savoir situé qui lui permet de lire un paysage qui n'est pas accessible à tout le monde. Mais à ce plaisir s'ajoute, sans s'opposer, celui de l'apparition des couleurs et des prises surprenantes. Avant de devenir pêcheur sur son propre bateau, Jérôme a envisagé le métier de pépiniériste, pour des raisons similaires à celles qui l'ont poussé à reprendre un canot :

« — *Pareil, le comment ça s'appelle, voir les plantes pousser, voir ce qui sortait d'une graine, c'était toujours un peu la surprise, quoi* ». Son frère pêche le crabe au casier, au départ du même ponton. Jérôme aurait pu choisir le casier comme lui, mais il a préféré explorer un autre type de pêche, plus aléatoire. Depuis son petit fileyeur, Jérôme insiste sur ces « surprises », qui représentent le sel de son activité de traque :

« — *Par exemple au casier, tu sais que t'auras étrilles, araignées... homards, ça c'est la surprise, on va dire. Alors que au filet, tu sais jamais. Bon après, si, tu cibles. Moi, je cible le rouget toute l'année, mais des fois, tu sais pas pourquoi, ben, si, ça peut, mais parfois tu vas avoir du lieu dedans. Parce que le lieu, il va avoir senti un mouvement de houle, euh... les p'tits lançons et tout, ils vont s'être déplacés dans l'trou d'sable, et puis comme un prédateur, ben bam, bam, bam, là-dedans. Des fois, tu sais pas, t'as quatre caisses de lieux alors que t'es sur le rouget, quoi. T'as toujours des tacauds, t'as toujours des... Ben, là, ce matin y avait deux poulpes qui sont montés avec les rougets, ils se sont accrochés quoi. Et puis... Y a toujours des surprises ! Même des fois, quand j'emmène mon père, il préfère venir avec moi plutôt qu'avec mon frère. Parce que ouais, moi quand je suis au casier avec Loïc, ben une araignée, un machin, c'est rébarbatif.*

— Il n'a pas de poulpes dans les casiers ?

— *Si, si, ben et comme il dit aussi, ça fait des surprises, quoi. De temps en temps aussi, t'as un bar aussi dans le casier. Moi ça m'est arrivé. J'ai une trentaine de casiers pour, ben, comme je te disais, m'occuper pendant que les filets à rougets pêchent. Et l'année dernière, j'ai eu deux bars comme ça, et un Saint-Pierre. Un Saint-Pierre de deux kilos cinq, un bar de six kilos cent et un autre de quatre kilos neufs.*

---

et de leur fonctionnement. Il s'agit plutôt du sens que l'on donne à l'évocation de relations avec des personnes: "connaître" quelqu'un c'est être en position de l'approcher directement avec une bonne appréhension de la réponse que l'on risque d'obtenir, être au courant du passé de cette personne, et attentif à ses goûts, ses humeurs et ses idiosyncrasies. On en vient à connaître d'autres personnes humaines en partageant avec eux, en expérimentant leur compagnie. »

— Qu'est ce qu'ils foutaient là dedans ?

— Ben je sais pas ! Et apparemment y a toujours une semaine dans l'année où ils vont dans les casiers et pas ailleurs. Ils viennent bouffer les petites vieilles, tu sais pas pourquoi. Tu dis ça aux ligneurs, ça les fait rire. Eux, ils en ont pas un et toi tu fais ça dans les casiers, quoi... T'en as pas dans les filets non plus, tu sais pas pourquoi. Ils bougent pas. Et... Donc ouais c'est...(...) y a du pistage, y a comment dire y a la recherche du... de son terrain, quoi, en fait. Y a la recherche de son terrain, comment ça s'appelle.... La mer, c'est comme le jardin, quoi, faut pas tout bousiller d'un coup, mettre tous les jours au même endroit parce que tu trouves que y a un rouget ou que tu fais dix kilos de rougets. Moi, je sais que je prélève deux fois à l'endroit, après hop, je change et j'ai mes rotations comme ça, sur quinze jours. Comme, ça tu vois le poisson grossir et au moins t'éclates pas la zone, quoi. Parce qu'une fois que la zone, eh bah y a plus rien dedans, ben le poisson il revient plus. Ou peu, quoi. Pour ça que les ligneurs ils font ça aussi. Ils prélèvent cinq, six poissons sur leurs têtes<sup>631</sup>, hop ils vont sur une autre. Et moi j'ai remarqué qu'à faire comme eux, là, ben tu t'y retrouves. Bon après c'est vrai que faut trouver des trous, quoi. »

Ces considérations sont exacerbée dans le cadre de la crise des ressources, notamment au sujet de certaines espèces telles que le bar. Pour le ligneur, il est primordial de réussir à pêcher pour ne pas être sous la menace de l'arrêt de l'exploitation. Chaque saison peut être la dernière. Mais les ligneurs ne sont pas les seuls menacés, même si la baisse du stock de bars a décimé la flottille. Dernièrement, les conflits autour de la pêche électrique ont mis sur le devant de la scène médiatique la flottille de fileyeurs du nord de la France : « *“Les conditions de vie sont très dures pour les hommes, qui ont des salaires au ras des pâquerettes (..) On a un dégoût quand on arrive le matin pour aller travailler”*, a déclaré à l'AFP Jonathan, patron de pêche, sur le quai de Boulogne, premier port de pêche de France, avant de monter dans son embarcation. *“On ne voit plus de soles. On a l'impression que la pêche électrique nous a bien foutus en l'air”*, a-t-il ajouté »<sup>632</sup>,

<sup>631</sup> Têtes de roches.

<sup>632</sup> <https://www.ouest-france.fr/mer/peche/port-de-boulogne-bloque-par-les-pecheurs-la-peche-electrique-nous-bien-foutus-en-l-air-5523690>

déclarait à *Ouest France* un pêcheur lors du blocage des ports de Boulogne et de Calais. Comment continuer à trouver le plaisir et l'exaltation du pistage quand le résultat de l'entreprise peut entraîner la survie ou la faillite ? Comment, pour le pêcheur, continuer à rêver les rêves des espèces qu'il traque, quand il semble piégé dans le rêve d'un monde industriel qui ne cesse d'inventer des techniques et des outils d'extraction qui n'épargnent aucune des prises, qui tue, pochée par pochée, l'ensemble des êtres vivants qu'ils croisent, sans autres imaginaires de pistages que les détections approximatives de sondeurs de chalutier-usines ?

### ***Raconter une histoire : rêver d'autres rêves, hors de l'exploitation industrielle***

« *Les poissons... ils ne parlent pas de "poissons", ils parlent de "captures"* » me dit un médecin des gens de mer en entretien, insistant sur la disparition de la mer dans l'esprit des marins à mesure que le contexte de chasse est de plus en plus industriel. L'action à laquelle fait référence Ginzburg, dans la citation plus haut, est celle du pistage, de la redistribution, dans un récit des signes évidents du passage d'un animal sur un terrain, de la reconstitution d'un chemin à l'écoute des affordances (Gibson, 2014 (1979)), des invites<sup>633</sup>, des traces. Le chasseur, le cueilleur, le pêcheur se met à la place de l'animal traqué pour penser comme lui, pour raconter son histoire. Il cherche à leurrer et doit, pour y parvenir, penser comme le poisson - « se mettre à la place de sa proie, à en investir le monde pour s'y dissimuler. » (Artaud, 2013). Il doit quitter sa grille humaine d'analyse des environnements le temps de la traque, se mouvoir au plus proche des mouvements de l'animal traqué, « comme si sa prise était le prix [qu'il devait] payer pour pouvoir recouvrer [sa] nature humaine » (Benjamin, 2000a, p. 24). Tant que l'animal n'est pas attrapé, il s'agit d'incarner ses mouvements, de faire de l'*Umwelt* (Von Uexküll, 2010) de cette proie le seul paysage valable des explorations du pêcheur. Tant que le poisson est dans l'eau, le pêcheur est un poisson.

Prenons l'exemple le plus déroutant, au sein du bestiaire rencontré lors du terrain, pour mettre en valeur ce processus qu'entreprend le pêcheur pour se mettre à la place de l'animal qu'il traque, de « penser comme lui » : la pêche à la coquille Saint-Jacques. La coquille Saint Jacques représente en Bretagne l'exact inverse *a priori*, de ce processus,

---

<sup>633</sup> Fragments du paysage qui encouragent des comportements, repérés ou imaginés par le chasseur, des animaux traqués.

puisqu'elle est implantée sous la forme de gisements, et constitue donc une ressource gérée par l'homme, dont le sauvage est articulé par des gestionnaires sur le modèle minier (gisement) ou agricole (semis et récoltes). Depuis quelques années, se développe une pêche alternative aux navires qui draguent les fonds pour attraper ces coquilles : la cueillette en plongée.

Je retranscris ici un long passage d'entretien avec un pêcheur plongeur de 33 ans, Sylvain. Le jeune homme a fait des études en biologie jusqu'au niveau Master et est passionné de plongée depuis toujours. Il a travaillé auprès de missions scientifiques en tant que scientifique et plongeur, et participe encore à des campagnes de relevés biologiques de temps en temps. Originaire de Bretagne, il voit la pêche en plongée comme un moyen de revenir s'installer sur le territoire tout en travaillant immergé. Il n'est pas intéressé par d'autres types de pêche et a passé le CIN dans l'optique de ne faire que de la pêche à la coquille. Actuellement en formation au lycée maritime, il n'hésite pas à mettre en avant ses engagements concernant l'environnement, et arbore une polaire siglée *Sea Shepherd*, dans le but de provoquer des discussions sur la surpêche avec ses camarades. Dans un café proche du lycée maritime de Saint-Malo, il me raconte comment sur le fond sableux il doit développer une connaissance fine de l'environnement qu'il habite finalement lui aussi, et comment il doit penser cet environnement comme une coquille pour espérer la débusquer :

*« — Et donc voilà tu t'équipes intégralement toi, et après tu grées la bouteille, détendeur, machin. Voilà, ton matos. Tu grées ta poche, c'qu'on appelle. C'est le filet qu'on utilise au fond, qu'on remplit en fait. C'est comme une hotte de Père Noël, avec un... bout à la tête pour le fermer, un anneau que tu serres, quoi. Et après, quand t'es bon en plongée, machin, tu peux ajouter un parachute sur ce truc-là, que tu vas mettre un peu d'air. Une fois que ta poche elle est un peu trop remplie, elle est un peu lourde au fond tu commences à la traîner, en plongée, tu commences à consommer plus, à saturer - c'est pas bon les efforts en plongée. Donc voilà. Donc tu vas mettre un parachute sur ta poche et tu vas la gonfler, tu vas la mettre en flottabilité neutre et tu vas pouvoir la déplacer beaucoup plus facilement et continuer à la remplir.*

— Donc t'es constamment en train de gonfler pour stabiliser au fur et à mesure que tu remplis ?

— C'est ça. Ben du coup ici y a du courant pas mal. Y a des marnages énormes avec la baie du Mont St Michel qui est pas loin. Donc en fait ta pouche tu vas la mettre, tu la mets rarement en flottabilité neutre. Tu la mets toujours un peu avec du poids. Ça permet d'te fixer aux choses. Quand y a vraiment du courant, on fait ça, on met pas trop d'air dans l'parachute. On en met suffisamment pour que la pouche pèse pas une tonne et qu'on puisse la déplacer, mais on fait en sorte qu'elle puisse être posée quand même, comme ça on s'accroche à elle et on continue à ramasser. Et même généralement ce qu'on fait, bon après on rentre dans la technique de pêche pure et dure mais, tu laisses ta pouche à un endroit, et tu descends le courant, tu descends dans l'filet d'courant de ta pouche et tu rassembles les coquilles que tu trouves, en tas, comme le p'tit poucet, quoi. Tu descends, tac, tac, tac. Et après, une fois que tu penses que t'en as amassées suffisamment pour la remplir, là tu remontes tes tas, tu r'montes le courant, tu r'trouves ta pouche, et tu r'descends avec et tu la remplis. Tu r'descends avec, le long du courant, pour pas t'fatiguer, parce que quand tu t'fatigues, c'est quand tu fais contre l'courant avec la pouche, ou du travers. En fait le meilleur rendement, c'est d'descendre au jus avec, quoi. C'est là qu'tu t'fatigues le moins. Donc en fait, tu la laisses sur place, tu descends. Ça, ça marche quand t'es dans une zone où y en a plein, où t'es sûr que, n'importe où tu descends par rapport à ta pouche, tu vas en trouver, quoi.

— T'en trouves pas tout le temps quand tu descends, quoi.

— Ouais, faut chasser. Ouais, comme toutes les pêches. Ben après, comment on... Ben après la coquille, ça aime bien l'courant. Donc tu vas aller plus sur des fonds sableux. Machin. Après si t'as un obstacle, genre un rocher, genre un gros rocher, ben, les coquilles elles vont p't'être se bloquer, tu vois, au pied du rocher. Donc faut aller r'garder les accords, c'qu'on appelle les accords. C'est les cassures, quoi. On r'gardes les cassures.

— Susceptibles de modifier les courants ?

— Susceptibles de faire des obstacles, parce que les coquilles se déplacent avec le

*courant et s'mettent là ou y a beaucoup d'jus parce qu'elles se nourrissent, elles filtrent l'eau. Donc si y a pas d'courant, pour elles c'est pas cool parce que le courant leur apporte pas à manger, quoi. Pas assez, quoi. Donc voilà, ça va être souvent... T'as pas d'coquilles dans les vasières tu vois ? Parce que c'est trop calme. Par contre tu vas avoir des huîtres.*

— Ce travail, tu le fais sur cartes ?

— *Non, c'est au sondeur, c'est au nez, ouais. C'est tu r'gardes ta carte, tu vois qu'y a des roches et après les secteurs à force, de pêcher d'ssus, ben tu développes une bonne connaissance des spots quoi, et comme tout sport, comme toute exploration, voilà, à force d'y aller, t'as compris, quoi. Par exemple ici, la marée montante... Enfin le montant est plus fort que le jusant. Le courant, il est plus fort pendant qu'la mer monte, et donc les coquilles elles ont tendance à s'mettre plutôt à l'est des obstacles. C'est à dire qu'elles vont s'cacher en fait, elles vont s'mettre dans l'filet d'courant, tu vois, derrière. Donc t'en as souvent, pas toujours, hein, plus à l'est qu'à l'ouest à cause de ça. Ben en fait t'es dans la tête de la coquille avant d'plonger. (rires) C'est à dire que... Parce que c'est pas en plongée que tu vas trouver... C'est pas une fois que t'es sous l'eau que tu vas trouver le bon endroit, machin et tout. C'est en amont qu'il faut déjà être bien dropé<sup>634</sup>.*

— Donc tu fais des plongées d'exploration avant ?

— *Ouais, des fois tu peux assimiler ça à des plongées d'explo, mais des fois on plonge on remonte, on n'a rien. "Ah, c'est pas bon là" et des fois c'est... des fois ça se joue à dix mètres. C'est que, ouais, t'étais sur l'point, mais y a un courant de trois nœuds par là et le temps qu't'arrives, vu qu'y a seize mètres de fonds à c't'endroit-là, ben ouais t'es tombé là, t'es tombé d'dans. (...) Des fois tu tombes dedans... Des fois, c'est ouf. Des fois, elles sont collées... comme ça, partout, à perte de vue ».*

« *Faut chasser (...) comme toutes les pêches* », dit Sylvain, même s'il décide de ne chasser qu'en immersion, au plus proche de l'expérience de sa proie elle-même. Si, à

---

<sup>634</sup> Mis à l'eau par le semi-rigide en surface.



« force d'essayer » comme le disait Ben' plus haut, la pêche devient un « casse tête », c'est parce qu'il faut parfois « la tête de la coquille » comme le dit Sylvain. Dans *La Chute du Ciel*, Davi Kopenawa incite les « Blancs », qui ne « prêtent l'oreille qu'aux paroles de la marchandise », à rêver d'autres rêves. Rêver d'autres rêves que ceux de l'exploitation ou de la domination surplombante, c'est poser la question de la médiation, et des manières d'être au monde reflétées aussi par les objets techniques qui nous servent à créer des milieux océaniques dans lesquels évoluer - le chalut qui racle et l'hameçon qui leurre, la carlingue d'un sous-marin qui écoute avec finesse mais qui ne voit pas, les hydrophones et les *Google oceanview*, le flash d'un appareil photo qui éblouit le milieu plutôt que d'être sensible aux bioluminescences, les inventaires qui figent l'aspect mouvant et inventif du vivant. Chacune de ces situations s'articulent autour d'un objet qui crée un milieu océanique censé être autorégulant, pour penser avec Simondon (Simondon, 2012 (1958)), un anthropOcéan singulier (Clouette & Brugidou, 2018). Mais pour rêver d'autres rêves que ceux de l'exploitation industrielle, il convient de penser aussi d'autres objets, d'autres manières d'être immergé ou même simplement sensible. Le défi à la pêche aujourd'hui est toujours celui de l'opposition entre deux phénomènes que Paul Virilio avait déjà remarqués : à l'« artificielle sédimentation », doit se substituer une politique du « contact sensible » (1976, p. 189 - 192). Ainsi, le chalut est un objet technique qui reflète une manière d'être au monde surplombante d'une exploitation productiviste.

L'ethnozoologie d'Haudricourt, qui invitait à prendre en compte le rapport à l'animal pour comprendre les rapports sociaux (1962), ainsi que la philosophie de Simondon concernant l'articulation entre technique, travail et nature, nous amène à penser ces modes de production, et notamment la domination d'un modèle chalutier, en parallèle de l'histoire sociale et économique de l'agroalimentaire breton. La violence qui s'y exprime apparaît comme celle d'une exploitation pour la quantité, dans des rythmes soutenus, et à une cadence répétitive car mécanisée. Si dans toutes les sociétés de pêcheurs, les rythmes des hommes sont ceux des poissons qu'ils traquent<sup>635</sup>, ces rythmes

---

<sup>635</sup> Citons ici le titre du chapitre 3 du livre de Robert E. JOHANNES sur les pêcheurs du lagon micronésien, qui associe rythmes des poisson et rythmes des pêcheurs dans une unité d'expression : « *Rhythms of fish and fishermen* » (1981). L'anthropologue vient alors de décrire différents types de traques, et de conclure sur la surpêche liée à la dynamite introduite par les troupes japonaises durant la Seconde Guerre Mondiale. Les Micronésiens ont alors été forcés de pêcher davantage de poissons, afin entre autres de nourrir les troupes japonaises, entraînant un déclin drastique des populations de poissons. On lit entre les lignes que le temps de l'industrie (et celui de la guerre), en entrant dans le quotidien des pêcheurs, avait déstabilisé les rythmes conjoints des poissons et des hommes, et détruit une relation au profit d'une exploitation.

sont aussi, dans nos sociétés industrielles occidentales, ceux de la transaction qui attend du volume et de la rentabilité au-delà du temps biologique.

### ***Le levant et le couchant.***

Dans le poème « Couchers de Soleil »<sup>636</sup>, Blaise Cendrars, depuis le pont de son voilier, s'extasie sur le luxe du marin dans l'exercice de contemplation des mouvements du soleil, dont il profite quotidiennement, « *seul à les admirer* », et qu'il souhaite « *garder pour lui* ». Ces épiphanies sont un topos maritime, qui ferait du navigateur l'humain au plus près du cycle du jour et de la nuit. Chez les jeunes marins-pêcheurs de mon terrain, le plaisir de l'embarquement, le goût du large, tient également à ces moments privilégiés, même s'ils ont tendance à passer au second plan, du fait des rythmes du travail. « *Voir ce que d'autres ne voient pas* » expliquait Alexis, jeune matelot du large : « *Tu vas à des endroits où d'autres ne vont pas. Quand t'es dans l'mauvais temps en mer, ben tu vois des trucs que personne ne voit, quoi.* ». Il y a là un écho à ce que Pascale Molinier définissait sous la notion de masculinité créatrice, en opposition à la « *virilité défensive* », dépassant les « défis virils » pour établir une « communauté de sensibilité » dans l'émancipation et le plaisir de trouver du sens - de la création - au travail. Molinier cite notamment des témoignages issus d'enquêtes dans d'autres mondes du travail, comme les couvreurs étudiés par Martine Wassmer qui s'extasiaient de voir « *des paysages que personne ne verra, ce sont des choses inaccessibles, seul un autre couvreur a pu le faire, a pu le voir.* » (Wassmer, 1999, cité par Molinier, 2000). Cette communauté de sensibilité permet parfois de dépasser l'aliénation d'une virilité défensive, construite dans la souffrance et l'opposition aux hostilités du milieu comme de la structure professionnelle.

Or il faut une certaine volonté, me dit Allan, un jeune pêcheur de retour d'une marée de huit jours au casier du large, pour continuer à « *voir ou vouloir voir* » ces aubes et ces couchants qui font le luxe du marin. Dans le discours de Nathan, un autre jeune matelot du large, la résilience par rapport aux conflits à bord et la résilience aux rythmes hostiles du travail paraissent associées :

<sup>636</sup> « *Tout le monde parle des couchers de soleil / Tous les voyageurs sont d'accord pour parler des couchers de soleil dans les parages / Il y a plein de bouquins où l'on ne décrit que les couchers de soleil / Les couchers de soleil des tropiques / Oui c'est vrai c'est splendide / Mais je préfère de beaucoup les levers de soleil / L'aube / Je n'en rate pas une / Je suis toujours sur le pont / A poils / Et je suis toujours le seul à les admirer / Mais je ne vais pas décrire les aubes / Je vais les garder pour moi seul* », Extraits des *Feuilles de Routes*, journal de bord d'un voyage maritime vers le Brésil (1924).

« — Je suis tellement calme de nature qu'on peut vraiment se foutre de ma gueule, m'insulter, que j'en ai mais vraiment rien à foutre. Et c'est ça aussi qui me fait aimer le large. Et puis pareil, j'aime bien me poser, quand on a fini, à l'arrière du pont à fumer ma tige, et regarder la mer. C'est un truc que j'aime bien. T'es à l'extérieur, t'es au milieu de la mer. J'préfère voir le coucher de soleil et le lever, plutôt que là, justement en hiver, à l'usine, tu veux aller travailler, il fait nuit, tu sors de l'usine, il fait nuit. Du coup, t'as pas vu la lumière du jour. Pour moi, après, ça dépend des personnes ».

Je discute régulièrement de ces impressions vis-à-vis des lumières et du temps, car ce sont les marins qui insistent systématiquement sur l'ambiguïté qui s'exprime dans le fait « d'être en mer », tout en devant faire un effort pour « regarder la mer », pour échapper à la cadence et profiter du cadre singulier du large. Barthélémy exprime cette distorsion sensorielle, et l'attention qu'il prête aux variations des éléments et êtres vivants qui entourent le travail :

« — J'ai pas compris. Parfois t'as pas l'impression d'être en mer ?

— Ouais. Ben j'regarde. Moi, j'regarde la mer. On la voit. On est avec un pont couvert mais on a des grandes fenêtres, quoi, sur la mer. Enfin, pas des fenêtres, mais on a des grands trous, là où on vire les casiers. Celui qui tire les casiers de l'eau, il est à côté d'la mer, quoi. Puis du coup y a les oiseaux marins, on a souvent des dauphins qui passent comme ça.

— Vous avez le temps de les voir ?

— Ouais, bien sûr. On a... Les couchers d'soleil, les levers d'soleil. En mer, on a vachement... On est vachement dans le mouvement d'la terre, le mouvement du soleil, et tout. Les lumières elles sont vachement... Enfin voilà y a plein d'choses qui sont... »

Barthélémy évoque ensuite une autre expérience de pêche, sa première expérience, en Australie. Le travail s'exerce cette fois-ci sur un pont ouvert, et à des cadences différentes de celles du casier. Le jeune homme a davantage senti le besoin de s'isoler, grâce à un casque, de la musique que les autres matelots font jouer sur le navire pendant le

travail et qui leur permet de rester éveillés pendant les 18 heures de travail quotidiennes. Pour le jeune homme, « *mettre son casque* » est alors un moyen pour être plus attentif aux « *formules* » des mouvements du jour et de la nuit et échapper à « l'hallucinant présent »<sup>637</sup> qu'est l'usine flottante :

« — *Et donc, ça. C'était la première semaine ; on fait 18 heures par jour, là c'est... Le pont, il est ouvert. On est en Australie. Ah ouais, y avait du gros black métal à fond. J'en pouvais plus, j'mettais mon casque à la fin, les autres comprenaient pas pourquoi. (Pause) J'découvrais quand même ça, les levers d'soleil, les couchers d'soleil sur la mer, parce que forcément ça décale. Un coup, on s'lève la nuit et on voit le lever d'soleil au milieu de notre journée, un coup, on voit notre lever d'soleil et le coucher d'soleil dans notre journée. Donc voilà, y a plein de... de formules comme ça. »*

La « communauté de sensibilités » peut cependant vite être mise à mal par la fatigue accumulée lors de la destruction du rythme circadien. Les horloges biologiques déréglées des corps peuvent représenter la domination patronale. Alexis, qui indiquait que sa définition du marin était celle d'un individu qui « voit ce que d'autres ne voient pas », explique aussi comment la mer peut disparaître sous les cadences industrielles, la répétitivité des gestes et les ordres d'un patron :

« — *Après, j'peux comprendre dans la mesure où t'es ton propre patron, et que c'est toi qui largue le matin, tu sais où tu mets l'cap. Là, t'as tes coins d'pêche, tu veux aller, t'y vas. Tu veux aller... tu veux être à poil sur ton bateau ? Personne va rien t'dire. Donc ouais, t'es libre. Quand t'es matelot, sur l'pont, pour moi, hein, trier des langoustines... on n'est pas libre, hein. On est enfermé... Sur le [Nom de navire], j'ai pété un cable, hein, au bout du quoi ? Dixième jour, j'en pouvais plus. J'me disais, mais on est où ? On est enfermé, j'me tapais la tête contre le mur. (...) Tu vois l'bateau. Il est pas très grand. Bon celui-là, il fait la journée, mais tu vois celui qui est derrière, le [Nom de navire], ben, celui-là, il part quatorze jours. Ben voilà, hein, pendant quatorze jours, t'es bloqué dessus, c'est pas grand, hein. T'as vite fait l'tour. Tandis que là, tu vois, si j'bosse ici, j'passe le karcher sur les bateaux toute la journée. Ben, si j'en ai marre, si... j'sais*

<sup>637</sup> « Toute la journée est un hallucinant présent qui ne sait devenir passé, qui ne porte en lui aucun avenir. Un instant présent qui se traîne le long de huit heures interminables, toujours prêt à s'arrêter pour sombrer dans une éternité de vide. » (BOYADJIAN, 1978, p. 162)

*pas, j'me blesse, si demain j'ai une copine, elle est enceinte, elle est à l'hôpital... ben j'prends ma caisse et j'y vais, quoi. Quand t'es là-d'ssus, t'es enfermé, elle peut pas t'appeler parce que t'as pas d'contact avec toi. A part le téléphone satellite machin, bon bref... Et t'es enfermé dans tous les cas, qu'est ce que tu veux faire ? Ben rien. Regarder l'eau. Ah c'est beau la mer, hein, mais à la fin tu t'en branles, hein, ce qui t'intéresse, c'est ce que tu pêches. C'est pas c'qui y a autour. Donc, euh, ouais, la liberté, non, c'est pas un métier ou t'es libre. Ça, non. Sans doute un patron qui a un p'tit ligneur, ou même un p'tit chalutier qui part l'matin, ouais, sans doute qu'il est libre, parce qu'il part à l'heure qu'il veut, parce qu'il fait c'qu'il veut. Mais toi, en tant qu'matelot... Ah ouais, c'est pas très pratique ça... pour le coup. »*

Comme un écho au poème de Cendrars, Alexis insiste sur la liberté qu'offre en théorie l'embarquement : *« tu veux être à poil sur ton bateau ? Personne va rien t'dire »*. Mais la condition de matelot reste paradoxale. Pour certains jeunes pêcheurs, l'effort à fournir pour profiter de la présence en mer est trop difficile compte tenu de la fatigue accumulée. Barthélémy, comme Nathan, ont tous les deux abandonné leur place au large pour s'orienter vers d'autres types de pêche. Nathan, débarqué pour l'hiver de son embarquement au casier, cherche une place à la bolinche, tout en insistant auprès des armements thoniers pour obtenir un embarquement tropical. Barthélémy, quant à lui, passe son Capitaine 200 dans l'espoir de pouvoir patronner un projet de pêche à la voile, très loin des orientations prises par le secteur halieutique breton.

Comme le rappelle un médecin des gens de mer en entretien : *« ils partent au boulot et reviennent quinze jours plus tard »*. Les rythmes du temps terrien disparaissent et, selon l'expression de Paul Virilio, *« le levant et le couchant perdent leurs fonctions »* (Virilio, 1976). Un patron-pêcheur au large m'explique le déroulé d'une marée : *« On fait route deux jours, ensuite on fait entre cinquante et soixante traits de chaluts de trois/quatre heures, puis route terre. [...] bien sûr, à terre quand je rentre, je dors trois heures, je me réveille, alors je me lève, je lis des bouquins genre auto-moto, mate la télé, je réussis pas à dormir, mais je me recouche quand même, on est déphasés, normal. »* A force de résister à la fatigue dans ce qui équivaut à une veille prolongée de quinze jours, le repos des marins-pêcheurs hauturiers n'est bon ni en mer ni à terre (Gander et al, 2008), avec une tendance forte aux troubles du sommeil, insomnie et somnolence. Un matelot me

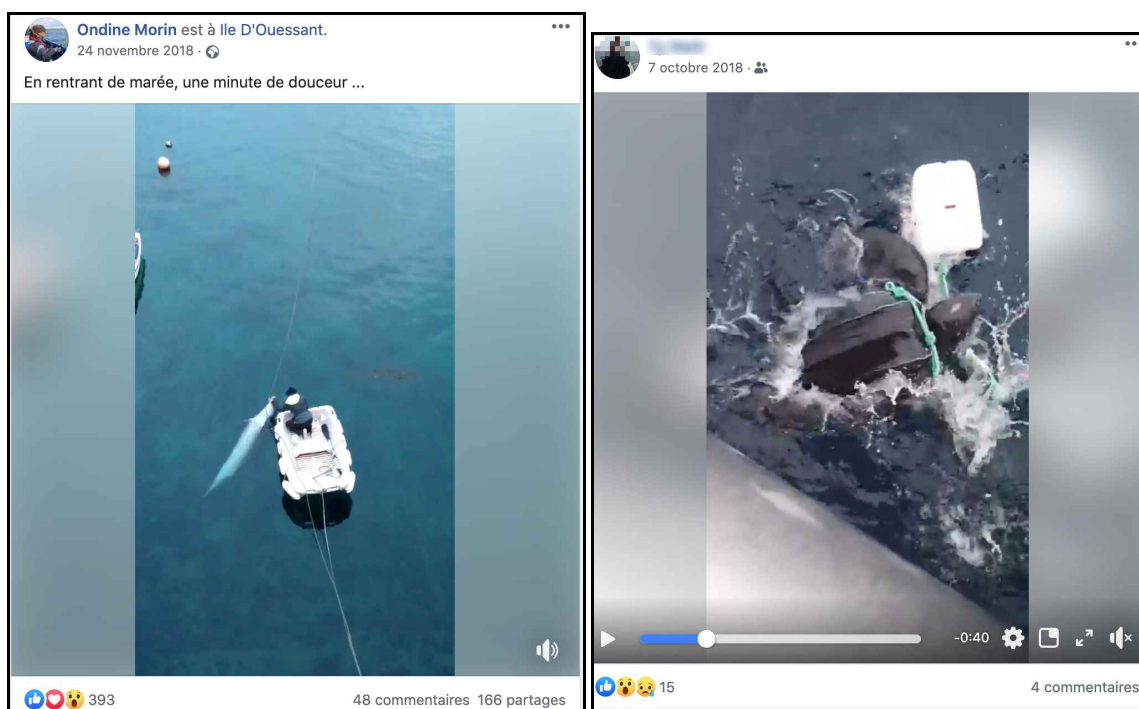
confie à bord : « à terre, j'me réveille parfois à dix-sept heures, j'me fais un jus, et j'me rendors direct, sans boire le café ». Allan, dont j'ai suivi le parcours quand il était en formation et que je revois régulièrement, me dit au printemps 2017, après un an de mer : « Je sais pas toi, mais putain quand j'suis rentré, route terre, quand tu vois la terre, moi j'étais heureux, enfin fini ce calvaire, enfin fini c't'enfer ! »

Cette disparition des rythmes journaliers, et des paysages, relève de ce que Guy Debord appelle « technique de séparation »<sup>638</sup> et qui provoque un « fait hallucinatoire social » qu'il appelle « l'illusion de la rencontre », ici dans une certaine mesure, l'illusion d'être en mer. Les existences de marins à bord de navires, aux ponts couverts comme ouverts, peuvent être vécues selon différents modes d'appropriation. Les deux sentiments contraires, que sont l'appréciation du paysage et la frustration de l'enfermement, que Barthélémy ou Alexis expriment à tour de rôle, montrent la dépossession dont les matelots peuvent se sentir victimes.

Systématiquement, quand j'embarque avec Yann, caseyeur du sud Finistère avec qui j'ai l'habitude d'aller pêcher, nous croisons des dauphins à l'approche des îles. Et systématiquement Yann ralentit le moteur, les laisse approcher, et va les observer à l'avant du bateau, jouer pendant dix minutes, parfois plus. De même, il se permet de prendre un moment pour contempler le paysage des Glénan quand nous y sommes, que ce soit pendant les manœuvres, ou surtout pendant le temps de la pause déjeuner. Dans cette situation de petite pêche, dans laquelle le rapport au temps (les marées débordent rarement sur la nuit) et aux mouvements répétitifs est beaucoup plus dilué, on voit qu'on est très loin d'une situation de pêche hauturière. Le plaisir de la contemplation dépend d'une familiarité, elle-même la marque d'une modalité d'expérience du milieu basée sur l'interaction et non sur l'exploitation uniquement.

---

<sup>638</sup> DEBORD relie entre autres l'urbanisme des « grands ensembles » aux dynamiques des pouvoirs publics à concentrer les populations pauvres en les « isolant ensemble ». Il évoque également l'usine comme architecture de contrôle (*La Société du spectacle*, Chapitre 7, 172).



Deux vidéos partagées sur Facebook, deux expériences de rencontres : la ligneuse Ondine Morin partage sur son profil une vidéo dans laquelle elle caresse un dauphin dans le port, au retour de la pêche. Un matelot de chalutier hauturier partage une vidéo de la rencontre et du sauvetage d'une tortue Luth prise dans des filets fantômes au large.

Anna Tsing a souligné, dans un article reprenant certaines dynamiques de l'industrialisation et de la standardisation dans l'histoire de l'agriculture occidentale, l'importance qu'avait l'instauration d'une familiarité du paysage dans l'appréciation des interactions inter-espèces. « *Delight makes an impression: an impression of place. [...] You visit the spot enough, and you know its seasonal flowers and its animal disturbances; you have made a familiar place in the landscape. Familiar places are the beginning of appreciation for multi-species interactions* » (Tsing, 2012)<sup>639</sup>. Seulement la recherche industrielle investit plutôt dans des programmes qui visent la réduction de l'expérience ; il s'agit alors d' « éliminer le temps superflu de la réflexion et de la contemplation » (Crary, 2007, p. 52) pour répondre aux exigences du capitalisme. Contrairement aux marins engagés sur les navires qui pêchent au large, Yann, petit pêcheur, voit toujours la terre. Seulement une dizaine de kilomètres sépare la côte de son lieu de pêche autour des îles des

<sup>639</sup> Traduction : « La délectation donne une impression: l'impression de connaître un lieu. (...) Vous visitez assez l'endroit et vous connaissez ses plantes de saison, ses perturbations animales ; vous avez produit un lieu familier dans le paysage. Les lieux familiers sont les premières pierres de l'appréciation des interactions multi-espèces. »

Glénan. L'appréciation de l'espace et la gestion du temps suivent les mêmes standards qu'à terre. Dans cette seconde situation de pêche, on pourrait dire comme Thierry Pillon : « *Les gestes retrouvent une conscience, une aisance, une intelligence, au-delà de leur seule fin pratique* ». Dans son livre *Le corps à l'ouvrage*, le sociologue parle du moment-clé qu'est le passage à l'électricité pour l'activité des cheminots. Au temps de la vapeur, les cheminots prenaient le temps de vivre des « *moments de contemplation* », de saisir ce qu'ils appellent dans leurs journaux intimes « *le sentiment du paysage* », « prolongement de leur effort et une entrée dans le rêve » (Pillon, 2012). On retrouve un écho évident aux écrits de Paul Virilio, qui décrivait cette accélération comme « littéralement la fin du monde », et qui associait une violence guerrière (« hyperviolence ») à ces évolutions avant tout techniques (« hypervitesse ») (Virilio, 1976). Si la compression de l'espace et du temps à l'échelle globale est effective, il ne faut pas oublier que l'accélération des espace-temps en espace-vitesse n'est pas vécue de la même manière selon la classe, la race, le genre et autre dénominateurs de dominations sociales.

Ces considérations ne renvoient pas seulement à la question de l'accès, de qui peut être mobile et qui ne peut pas l'être, mais aussi et surtout aux questions du contrôle, de l'initiation de ces mobilités et de ces flux, dans lesquels certains sont emprisonnés (Massey, 1994, p. 148-149<sup>640</sup>), ou pour reprendre les mots d'Alexis, « enfermés ». Les enjeux sont particuliers en mer, même si ces dynamiques sont aussi évidemment liées aux questions d'industrialisation. Paradoxalement, c'est aussi parce que les frontières sont bien tenues entre milieu naturel et milieu humain que l'on peut se permettre la contemplation, laquelle s'installe avec le maintien à distance des éléments naturels. Le pêcheur est constamment dans le paysage *a priori*, il fait corps avec lui, il est mouillé de la mer, recouvert du sang des prises, au large comme à la côtière... il est enveloppé d'un milieu où défilent les horizons. Mais le rythme de travail et l'agencement de l'enveloppe qu'est le navire sur lequel travaille le matelot industriel n'offre pas de possibilité de voir directement de ses yeux – de contempler – le ciel ou la mer. Le matelot industriel est toujours « sur le

---

<sup>640</sup> « *It is not simply a question of unequal distribution, that some people move more than others, and that some have more control than others. It is that the mobility and control of some groups can actively weaken other people. Differential mobility can weaken the leverage of the already weak. The time-space compression of some groups can undermine the power of others.* » « Ce n'est pas simplement une question de distribution inégale, le fait que certains se déplacent plus que d'autres, et que certains ont plus de contrôle que d'autres. C'est que la mobilité et le contrôle de certains groupes peut activement affaiblir certains autres groupes. La mobilité différentielle peut réduire l'influence de certains groupes déjà faibles. La compression de l'espace-temps de certains groupes peut saper le pouvoir d'autres. »



pont », mais c'est depuis la plateforme de son bateau qu'on voit vraiment la mer, et encore, quand on sort le regard des écrans - les écrans de l'A.I.S. (carte des routes (écran d'affichage du trafic) et du DCU (écran de contrôle)), le sonar de profondeur, l'écran de contrôle des captures surnommé « le flic », et surtout la télévision, qui capte le plus l'attention du patron ou du marin de quart.

### ***Rêver du travail, travailler à rêver.***

La recomposition d'un rapport du travail au temps et à l'espace laisse penser que la mer et la nuit disparaissent parfois du paysage du marin. Mais le milieu imprègne les corps des pêcheurs, particulièrement des jeunes pêcheurs qui débutent, à travers des rêves obsessifs, et des mémoires tourmentées à cause des gestes répétitifs. Ayant moi-même eu du mal à chasser ces mouvements cadencés de tranchage, vidage de tripes, et autres remplissages d'aiguilles à ramender, j'ai souvent abordé la question de sommeil avec les pêcheurs, et donc du rêve, « *contrepoint au travail ouvrier* » (Pillon, 2011).

« — *C'était dans mon rêve, j'étais dans mon lit, parce qu'on est dans des p'tits coins, on est dans des parcs, où il faut... remplir au mieux de filets, quoi, tu vois. Tu dois entasser tout pour réussir à tout mettre à bord, quoi. Et du coup, dans mon rêve, j'étais en train de remplir ma... ma niche, comme on dit, de filets ouais. (...) Quand... j'me rappelle quand j'ai commencé, sur un chalutier, j'avais fait un peu la côte au casier, quoi et à 16 ans, après mon école de pêche, j'suis parti au large. Et tous les soirs dans ma couchette pendant la première semaine ou deux, je remplissais ma couchette de filets. C'était un fileyeur et moi comme j'étais le plus jeune, j'étais avec l'autre plus jeune à l'arrière en train de ranger les filets à la main, quoi. On faisait ça toute la journée. Toute la nuit, dans ma couchette, je remplissais ma couchette de filets, je rêvais que de ça, que du geste répétitif. Han... Après ça passe au bout d'un moment, mais... ouais... (...) je rêvais souvent... j'avais toujours ce rêve récurrent. C'est qu'on arrivait à Cork. Et euh... on allait en ville avec le bateau (Rires). La route qui devenait à moitié "flotteux", et puis on allait au centre ville en bateau. Dans un 28 mètres. Les voitures se poussaient. J'avais p't'être une petite envie d'rentre à terre arrivé au huitième ou neuvième jour de mer (pires). A 16 ans c'est pas facile. (...) Ah bah on s'baladait en ville dans l'bateau, quoi. Je sais pas trop. (...) à [Nom de ville], t'as presque l'impression d'être dans le village, t'es*

*entouré de collines, couvertes de maisons et t'es dans l'port. T'es entouré d'maisons quoi. Ben on continuait, on montait la colline, ouais. »*

Owen raconte cette contamination du sommeil par les gestes répétitifs, mais aussi la difficulté de l'éloignement pour le jeune matelot qu'il était lorsqu'il embarquait au large. Plusieurs fois des marins évoquent aussi le rêve récurrent du naufrage. Ainsi l'histoire de métamorphose de Robert, le matelot du large qui imaginait transformation en églefin étripé, intervient dans un contexte marqué par des rêves récurrents de chute d'un navire qui ne s'arrête pas pour le repêcher, et de répétition du geste d'éviscération des poissons. Maxime, jeune matelot sur un chalutier pendant six mois, a arrêté d'embarquer depuis cinq mois quand il me confie qu'il rêve toujours régulièrement de la mer, des embarquements qui se rejouent une fois endormi, et qu'il semble regretter à chaque fois que se répète la sortie du port :

*« — Ouais... Ouais ouais... c'est fou, au moins une fois par semaine, j'rêve que j'suis en mer, que j'pars, que j'chavire des fois. (...) Ouais des fois, il roule énormément. Ouais, j'sais pas pourquoi. Il roule, mais alors... Et puis j'sais pas, ouais c'est des rêves assez bizarres, assez oppressants. J'sais pas si c'est des rêves ou des cauchemars pour le coup mais... c'est spécial, ouais... (...) On passait la digue, après c'était : "Mais dans quoi j'me suis embarqué, et tout. Enfin, c'est un délire, quoi. Pourquoi j'suis parti faire ça ?" Voilà, ça, ça m'est arrivé assez souvent. »*

Ces jeunes marins travaillent et rêvent, parfois rêvent qu'ils travaillent, parfois travaillent à rêver. L'impossibilité de s'endormir entre deux traits, l'impossibilité de chasser les rêves épuisés des centaines d'églefins qu'on égorge montrent bien que le matelot continue de « *tourner avec l'usine* » (Navel, 1994<sup>641</sup>). De nombreux auteurs ont montré le lien entre sentiment d'enfermement et récurrence des rêves, ou rêve du geste répétitif<sup>642</sup>. Il y a des similitudes avec les usines à terre mais le bateau, lieu de travail tenant parfois de l'usine, parfois de l'abattoir, est aussi un lieu de vie.

Bertrand est devenu matelot il y a plus de vingt ans car il aimait et il aime toujours

<sup>641</sup> Thierry PILLON cite de nombreux journaux d'ouvriers qui montrent le cauchemar du geste répétitif, dans *Tuta Blu* de DI CIAULA, dans *Usine de Femmes* de BIED-CHARRETON, mais aussi évidemment dans *Travaux* de NAVEL : « Je m'endormais enfin près d'elle dans un bonheur de feuilles, de lianes, de mer, de pays de soleil, mais souvent je continuais de tourner avec l'usine. Anna savait encore mieux que moi ce que peut devenir le sommeil d'un gars de la mécanique » (Navel, 1994, p. 105)

<sup>642</sup> « Pourquoi est-ce qu'un rêve revient tout le temps ? » écrit François BON dans *Prisons* (1997, p. 92)

pêcher. Il aime pêcher à la ligne dans le raz de Sein. « *Rien à voir avec ça* », me dit-il en parlant du chalutier. Sur un navire de pêche commerciale, l'océan comme horizon, comme représentation classique d'un milieu, disparaît au profit d'une enveloppe hybride qu'est le navire (et cela, à des échelles différentes selon les types de navires). La dissolution du rapport à la terre par la création d'un espace autonome a souvent été décrite par les théoriciens de l'industrialisation, chez Marx notamment. On retrouve aussi cette idée mise en perspective avec la disparition des cycles temporels chez Jonathan Crary dans son livre *24/7*, mais aussi dans des textes basés sur des enquêtes ethnographiques plus récentes. Pour Christiane Peyre par exemple, l'usine « enveloppe » et « sépare de tout le reste ». C'est également l'opinion d'un médecin des gens de mer, en entretien : « *Quand ils sont à bord du navire, ils sont dans l'navire. Ils sont pas dans un milieu naturel autour, ils sont dans la machine* ».

« Être dans la machine » implique deux choses en mer : une promiscuité des espaces de repos et de travail et la proximité avec le monde autre-qu'humain. Les frontières entre nature et lieu de travail sont différentes de ce que l'on peut observer dans les usines terriennes ou dans le secteur agricole industriel, puisque la brisure nette qui y est cultivée (Aumont, 1956, p. 176) est beaucoup plus floue, beaucoup plus poreuse lors des embarquements.

L'oppression exprimée dans les récits de rêve recueillis sur le terrain marque la lassitude de l'imprégnation. Cette « envie de rentrer », comme dit Owen, se heurte, même à terre, à l'impossibilité de s'extraire mentalement du travail et de la mer qui leur est « rentrée dedans »<sup>643</sup>. La fatigue nerveuse et physique révèle une tension intérieure, une incorporation, qui a un impact jusqu'en dehors du simple navire, comme l'ont montré Marie Charvet, Fabienne Laurieux et Gilles Lazuech en analysant la « pénibilité du travail qui débarque » par exemple (Charvet, Laurieux, Lazuech, 2016). Ce monde professionnel déborde en effet largement en dehors du bateau, à travers un « apprentissage des équilibres et des compensations » (Pillon, 2012). Au-delà du pur apprentissage, il s'agit de s'accoutumer aux fantômes, comme dirait Anna Tsing, et d'une capacité à supporter de se faire hanter, dans un milieu, l'Océan, où l'exploitation est un leurre, et où toute relation est hybridation, mais aussi menace. Après avoir évoqué ses cauchemars, Owen raconte l'impression que lui a donné la remontée d'un morceau d'épave dans un chalut : « *J'ai vu*

---

<sup>643</sup> « *Dehors l'usine me suivait. Elle m'était rentrée dedans* », écrit Georges NAVEL dans *Travaux* (1994)

*une fois remonter un morceau d'épave. C'est impressionnant. Un petit morceau d'épave en bois, qui est tombé aussitôt, quand elle est arrivée à la surface, ça s'est défait, elle s'est fragmentée en plusieurs morceaux, c'est peut-être le tombeau de quelqu'un ».*

En mer, l'esprit est sollicité par les nombreux dangers auxquels le marin doit faire face, mais aussi par les exigences de rendement, et par un imaginaire qui impose aux rêveries la banalité du tragique.

### ***Oiseaux agroalimentaires - créatures sauvages ou industrielles en miroir.***

Traditionnellement, les oiseaux marins accompagnent les pêcheurs, lesquels s'approprient parfois leur sens de la traque du poisson, en naviguant à leur suite (Mollat, 1979). Plus facile à repérer que le banc de poissons lui-même, la volée d'oiseaux est visible depuis le navire, et permet de localiser avec précision non seulement le poisson, mais son mouvement et sa direction. L'oiseau marin aurait d'ailleurs lui aussi tendance à calquer son mouvement et sa traque sur celui des plus gros poissons prédateurs, dont les préférences alimentaires sont similaires aux siennes. Robert Johannes, dans sa description de la pêche artisanale micronésienne, explique que, plutôt qu'une « compétition » entre espèces d'oiseaux, se joue alors une sorte de répartition naturelle, chacune ayant sa qualité propre (vision, vitesse, force, habileté à flotter) pour sécuriser son « pré carré » (*corner*) de la « ressource partagée » (Johannes, 1981). Au sein de ce partage, se trouverait bien évidemment le pêcheur lui-même, un oiseau marin d'un type bien spécial, coincé entre terre et mer comme les volatiles pisteurs qu'il imite.

Mais la diminution du nombre de poissons, et les méthodes industrielles de pêche ont changé un peu cette vision utopique, état harmonieux leopoldien d'un environnement dans lequel il s'agirait de « penser comme un lagon »<sup>644</sup>, et de se méfier de l'extinction, dans les yeux des prédateurs qui se divisent le banc, d'une quelconque flamme bleue (Leopold, 1995).

Dans l'esprit d'Alexis, jeune matelot de 25 ans, les oiseaux marins reflètent certains dysfonctionnements du modèle halieutique. Alors que nous discutons sur les quais du Guilvinec un soir après la débarque, l'un des nombreux goélands qui peuplent le port atterrit à quelques mètres de nous. Alexis commente alors l'apparition de l'oiseau, dont la

---

<sup>644</sup> Confrontation des personnifications écologistes d'Aldo LEOPOLD : « penser comme une montagne » et de Robert JOHANNES : « *Words of the lagoon* ».

surpopulation incarne les dérèglements opérés par les espaces portuaires industriels sur les littoraux. Le jeune homme se souvient des nombreux oiseaux qui suivent les navires, même au large, et qui subissent parfois la violence des marins-pêcheurs :

« — Tu vois, quand j'étais au large j'enviais trop les mouettes, quoi ! Parce que, elles, elles faisaient ce qu'elles voulaient. Si elles voulaient, elles rentreraient à terre. Donc quelque part, rien que pour ça, ça m'emmerdait : j'les voyais au-dessus, là, elles venaient se poser et j'me disais "mais qu'est-ce que tu viens t'emmerder ici alors qu'tu pourrais être dans ton nid, tranquillo, à terre, tu viens nous faire chier là, au milieu de tout. Et rien que pour ça, j'aurais eu un fusil j'aurais tiré dedans j'crois ! [...] tu vois, là, elles sont tranquilles en train de voler, tu vois le temps qu'il fait, il fait beau, le ciel, c'est beau. Qu'est-ce qu'elles vont aller se faire chier à aller au large s'poser sur la rambarde d'un bateau ! Elles sont bêtes, c'est tout... Tu m'diras, c'est comme nous... Pourquoi j'suis allé m'faire chier à faire une formation ? Eh oui. Mais parce que moi j'ai pas d'risque d'me prendre un coup d'fusil sur un bateau ! Quoi que... qui sait ? (Rires) Ça dépend du bateau... »

Les très nombreux goélands oppressants, l'eau et l'humidité partout, le vent et la pluie, les poissons poisseux et récalcitrants aux coups de couteaux, ajoutés à l'angoisse d'être toujours en situation précaire, portent les matelots à un niveau de violence parfois cruel envers les autres-qu'humains qui partagent leur quotidien industriel. Les oiseaux, en particulier, sont omniprésents, et extrêmement oppressants, quasiment sur tous types de navire. Les Terre-neuvas, lorsque les marées s'éternisaient, attrapaient les mouettes pour les manger, avec l'envie de retrouver, via ce semblant de viande, une chair qui donnait l'illusion du retour, quand bien même son goût pouvait toujours être celui du poisson. Plus proche des côtes, un petit caseyeur me confiait sa crainte des goélands : « *Ils sont de plus en plus agressifs. La semaine dernière, je me suis fait attaquer. J'ai senti un pic sur mon crâne alors que je remontais la filière.* »

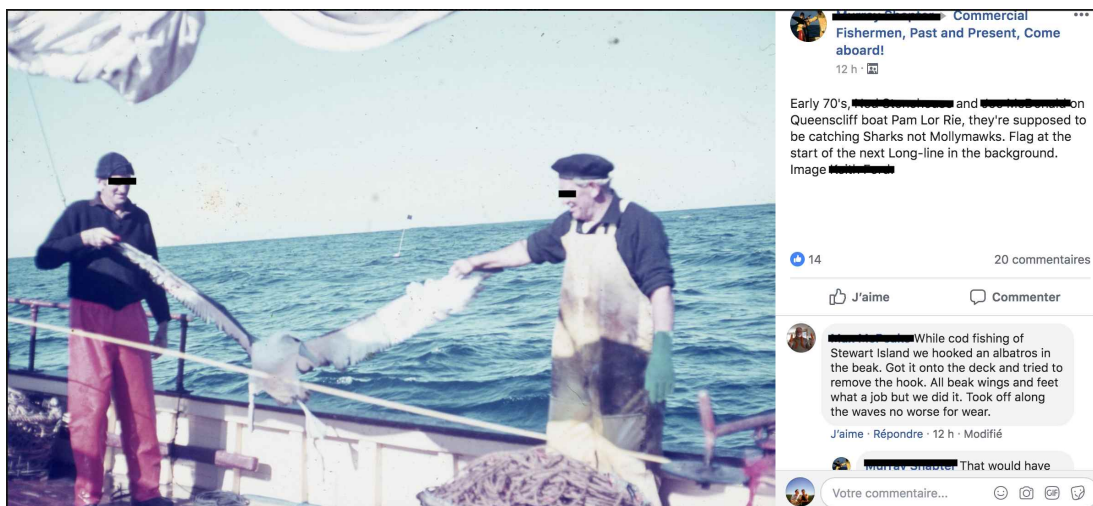
Dire que l'agressivité des goélands s'intensifie est un lieu commun de la vie portuaire, qui cache néanmoins un véritable intérêt pour la concurrence que produit cette présence constante avec laquelle il faut composer, en plus des autres problèmes quotidiens. Sur un chalutier du large, je reste discuter avec deux des matelots autour du plat de frites, pendant que les deux autres matelots partent sur le pont, avant de revenir,

hilares. Sur le pont plein de tripes, d'algues, d'ophiures, de cailloux, de morceaux de cadavres de poissons, d'os de cétagés, de poulpes, d'étoiles de mer, de centaines de roussettes ou d'autres poissons trop petits pour être gardés à bord et agonisants, il faut compter avec les goélands qui suivent ou survolent le tri. Ceux-ci cherchent à attraper un peu de nourriture. Ils sont bruyants et couvrent le pont et les matelots de leurs excréments. La fatigue et l'agacement, vis-à-vis de ces centaines d'oiseaux encourage les matelots à jeter certains des cailloux ou poissons à sa disposition sur l'un d'eux. C'est exactement ce qu'a fait l'un des matelots aujourd'hui, mais contrairement aux autres fois, la roussette qu'il a jetée vers le ciel a heurté un goéland de plein fouet, presque à bout portant. L'animal sonné est tombé sur le pont, et les matelots s'en sont saisi, ont scotché le bec de l'animal ainsi capturé, avant de relâcher l'animal. L'oiseau a rejoint la volée mais, incapable d'ouvrir son bec, il est désormais condamné à une mort certaine et silencieuse. « *Les goélands y en a trop !* », « *Oh, c'est pas bien ça ! Je vais appeler Brigitte Bardot !* », plaisante l'un des matelots qui restait avec moi dans la cuisine. Les autres partent se reposer. « *Une fois j'avais envoyé ma carabine à bord et sept boîtes de vingt-cinq balles. En dix minutes, j'avais plus rien – PAN PAN PAN* », continue-t-il. « *On n'en peut plus, hein, ils sont tout le temps là, à nous chier dessus, à nous gueuler dans les oreilles ! Pas que les goélands, mais aussi les fous, les sataniques, les sternes... ça rend zinzin ces sales bêtes* ». Un autre raconte qu'une fois, il avait laissé ouvert une fenêtre de son appartement pendant les deux semaines de marée. Lorsqu'il était rentré chez lui, il avait trouvé son appartement recouvert d'excréments de goéland. Un oiseau du port était entré et s'était approprié l'espace. Le matelot avait chassé l'animal, puis s'était endormi sur ses affaires en désordre. Les matelots sont partis vers les couchettes, et je suis seul à l'écouter lorsqu'il termine son histoire. Là encore, le matelot est très en colère contre cet oiseau qui a mis sens dessus dessous son appartement, tout en me confiant « *Bon... c'était déjà pas mal le bazar. C'est comme ici, elles nous chient dessus, mais on va pas dire qu'on est super propres à la base non plus* ». Puis nous restons silencieux dans le vacarme des machines.

Hasard ironique, à la télévision, au journal qui continue d'émettre dans la cuisine, le journaliste visite des férias dans le sud de la France et montre des hommes qui courent devant des taureaux. Le matelot me fait part de son incompréhension devant l'engouement pour ces jeux : « *C'est des barbares. [...] Y avait ça avec les vachettes dans le temps chez nous aussi, je te dis, moi, celui qui se fait corner, c'est bien fait pour sa gueule ! [...] mais*

*de toute façon y a plus de fêtes aujourd'hui* ». Dans l'esprit du matelot, les deux discussions ne se répondent même pas tant leurs contextes sont différents : à la gratuité esthétisante de la mise à mort du taureau, s'oppose une situation de concurrence, pensée sur le mode de la nuisance, au sein du travail industriel. La plaisanterie cruelle des matelots est alors incomparable à celle des corridas qui apparaissent sur l'écran de la télévision. La dernière phrase du matelot est une référence à une autre discussion que nous avons eue plus tôt, à propos de souvenirs de fêtes rurales en Bretagne. Le matelot laisse transparaître une certaine aigreur vis-à-vis de la disparition du divertissement dans sa vie. Le goéland, particulièrement pour ce matelot dont l'appartement a été investi alors qu'il était en mer, est alors le témoin de la violence de ce travail.

Sur les réseaux sociaux, des images apparaissent régulièrement, partagées par des marins, de images de pêcheurs qui attrapent des goélands. En commentaires, des réactions amusées parfois, mais aussi un grand nombre de réactions indignées. Une fois à terre, la violence envers les animaux ne paraît plus aussi légitime, car l'oiseau incarne également le compagnon du rythme de la pêche : il est là en permanence, jour et nuit, bruyant, salissant et agressif. Il apparaît en fait comme la métaphore incarnée des cadences violentes du travail. Sa présence autour des bateaux n'est pas réservée aux navires industriels, loin s'en faut, mais le goéland est de fait un animal industriel. Dans le monde agricole, une espèce comparable serait le choucas, souvent pointé du doigt par les cultivateurs comme espèce invasive détruisant les récoltes, mais également comme fruit d'un productivisme industriel qui lui offre le terrain rêvé pour se développer. Le goéland avait presque disparu au début du XX<sup>e</sup> siècle, du fait de la chasse qui était pratiquée sur le littoral, de l'animal et de ses œufs. Puis l'arrêt de la chasse, couplé à l'augmentation de la démographie littorale, des déchets des humains et des rejets de poissons depuis les navires de pêche ont contribué à sa réapparition et à son développement. Si les populations sont stabilisées, c'est d'ailleurs d'une part parce que les déchets sont traités autrement qu'à ciel ouvert (Kilpi & Ost, 1998), et parce que la destruction des ressources halieutiques par la pêche intensive n'offre plus autant de poissons à manger en marge du filet (Grémillet et al., 2018).



Exemple d'image partagée sur Facebook. Ici un albatros est capturé et pris en photo.

On se laisse donc facilement emporter dans la violence inter-espèces à bord, mais les oiseaux marins représentent également une certaine forme de liberté sauvage, avec certaines hiérarchies qu'il est intéressant de confronter, en miroir, aux conditions des matelots qui les côtoient. Ainsi, un jeune matelot embarquant sur les caseyeurs du large d'un armement appartenant à un groupe de grande distribution nous parle des oiseaux qu'il rencontre en mer, détaillant les espèces. Parmi elles, le goéland bien sûr, mais aussi le fou de bassan, le guillemot, le satanique ou la sterne :

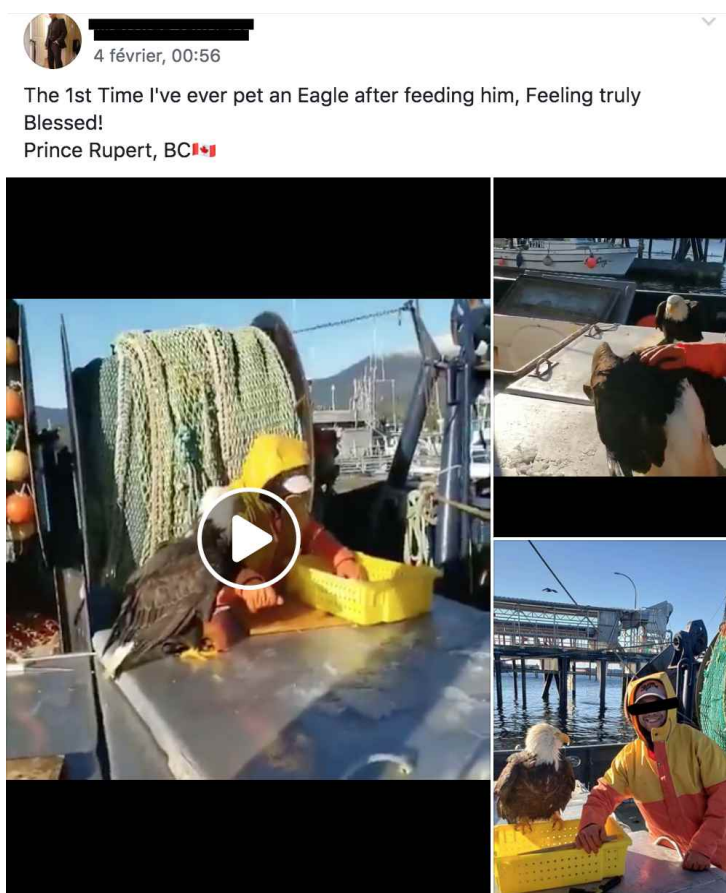
« — Les oiseaux, ils sont pas sur les caseyeurs. Nous, on n'a pas beaucoup de poissons. Le seul truc qui les intéresse, juste quand on découpe les corps des raies, j'pense, enfin j'pense, hein... doit y avoir les foies, les foies qu'ils mangent, j'pense. Les trucs de l'intérieur, mais ils mangent pas les morceaux d'raies, ils mangent pas. Donc franchement, y'a pas grand chose pour eux. Donc on a des dindins, des grands guilloux. Enfin des... on a des sataniques aussi. Bon ça... c'est... eux ils prennent pas d'poissons, j'pense. Et des goélands, mais... Ouais... Le grand guillou c'est le fou d'Bassan. Ça, c'est, j'ai l'impression qu'c'est pas ... c'est un peu gênant d'les voir autour de moi parce que j'ai l'impression qu'c'est un peu la classe au dessus du goéland, quoi. Et ça m'embête un peu d'les voir un peu comme ça... rôder quoi...(rires) chercher à... Et pour moi c'est pas normal qu'j'en voie tout l'temps autour de moi comme ça. J'dev'rais les voir un peu, quoi, pas tout l'temps (rires) ».

Pour le jeune homme, certaines espèces d'oiseaux seraient trop nobles pour naviguer à leur côté, à la suite de navires d'armements industriels. Les fous de Bassan



notamment sont perçus comme des oiseaux nobles, contrairement aux goélands, qui sont vus comme nuisibles et invasifs. A travers le bestiaire des espèces compagnes du travail, le jeune matelot, porte un regard très critique sur sa propre activité professionnelle et sur le cadre qui permet son exercice. L'accompagnement d'une route-mer d'un navire de gros armement industriel paraît ici déshonorant pour un oiseau « classe » comme le fou. C'est, en miroir, pour le matelot que cette navigation semble avilissante.

« *La mer est ton miroir / tu contemples ton âme / Dans le déroulement infini de sa lame, / Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer* », écrivait Charles Baudelaire dans « L'homme et la mer ». Dans l'esprit du jeune homme, « rôder » autour du navire paraît indigne du fou de bassan, espèce trop noble pour s'abaisser à un mode de vie calqué sur les accrochages de boîte des ouvriers du grand armement, exactement comme les mouettes qui « *se font chier à aller au large* », miroirs des matelots eux-mêmes emportés par des structures et des modes de vie qui échouent à réconcilier un principe de liberté et un enfermement dans un modèle.





*Un matelot de la côte ouest américaine partage sur Facebook le plaisir d'une rencontre inhabituelle au débarquement dans un port de Colombie Britannique. Une pygargue à tête blanche, aussi appelée « aigle des mers », profite du moment de découpe du poisson pour dérober des filets tout frais découpés par le matelot. L'oiseau est l'animal le plus symbolique des Etats-unis, apparaissant notamment sur de nombreux sceaux officiels d'institutions, et sur la face du quarter dollar. Ici, le matelot laisse l'animal se saisir du filet, et s'amuse de ce compagnonnage. Un long fil de commentaire regroupe des réactions enthousiastes de collègues du matelot « chanceux ». Comme le « grand guillou » du jeune matelot de l'armement appartenant à une entreprise de grande distribution, cet aigle symbolique ne matérialise pas la même rencontre que le goéland commun.*

Ces oiseaux marins, qui pourraient être les incarnations d' « hommes d'autrefois ayant inventé la chasse en mer » (Detienne & Vernant, 1974) ou les « âmes des méchants condamnés au mouvement perpétuel » (Mollat, 1979), symbolisent ce partage entre la terre et l'Océan qui affecte le marin. Avant de représenter les émanations de la violence de la pêche industrielle, ils sont les parfaits « homologues du navigateur », compagnons rassurants, symboliques adjutants. « Pilote » porteuse de la « lumière » terrestre au milieu des « tempêtes » marines, de par sa capacité à abolir le large<sup>645</sup>, cette présence ornithologique inspire la « ruse », la « débrouillardise », ou simplement l'appréciation d'un équilibre des éléments terre, mer et vent dans lesquels évoluent les marins. Elle peut en retour être l'incarnation d'une menace qui n'est rien d'autre que le miroir ou le double de l'action du marin : les évolutions des navires dans ces situations liminaires de chasse et d'exploitation. A l'harmonie se substitue alors une image d'excès industriel, et de basculement vers l'instabilité écologique. Comme si l'Athéna marine qui aide à conduire les marins sous la forme d'une corneille des mer, indissociable de l'Athéna prudente qui aide à construire les navires en privilégiant la *mêtis* sur la force, n'avait pas été écoutée par

<sup>645</sup> L'oiseau qui vole « au cul du bateau » rappelle par sa seule incarnation la présence de la terre à proximité. D'autre part, par passe, lorsqu'il n'est pas sauvage, mais lâche depuis le navire, l'oiseau est informateur de la direction à prendre pour se rapprocher d'un rivage.

les armateurs industriels qui emploient les matelots (Detienne & Vernant, 1974).



Un marin-pêcheur poste une photo d'un goéland du port d'Auckland qui dévore un petit poisson et plaisante en indiquant en légende qu'il s'agit d'un « chalutier de grand fond » pris en flagrant délit de capture illégale de juvéniles (*undersize fish*). Des collègues répondent d'autres plaisanteries, faisant notamment allusion à la surveillance accrue des ports par vidéosurveillance. « Hahahaha, mets une caméra à bord ! » lance un marin, quand un autre lui répond « Tu veux dire “mets une caméra sur l'oiseau !” »

Dans tous les cas, l'oiseau marin reste un présage et, au-delà du miroir, il pourrait également bientôt renvoyer aux pêcheurs le stigmate du ravageur des Océans, puisqu'une équipe du centre d'études biologiques CNRS de Chizé pilotée par Henri Weimerskirch<sup>646</sup>, expérimente un nouveau modèle de surveillance de la surpêche et du braconnage : des émetteurs-récepteurs « Centurion » pesant 70 grammes, fixés sur le corps des oiseaux qui survolent les embarcations. Les oiseaux marins sont depuis de nombreuses années considérés comme des organismes sentinelles fournissant aux scientifiques des indicateurs sur les ressources de poissons comme sur la pollution (Furness and Camphuysen, 1997). L'idée de coupler les avancées technologiques récentes du *remote sensing* à l'observations de ces indicateurs vivants des évolutions des écosystèmes avait été soulignée plusieurs fois par la communauté scientifique avant d'être testée (Durant et al., 2009). Cent quarante albatros des îles Amsterdam, Kerguelen et Crozet forment ainsi une unité expérimentale de garde-côtes censés surveiller l'effort de pêche. L'expérience s'étendra à Hawaï et au littoral néo-zélandais si l'essai est réussi. Ce sont les oiseaux qui observeront, missionnés par les terriens, les marins « devenir honorables » (Schepens, 2005<sup>647</sup>). L'œil d'Athéna

<sup>646</sup> Ocean Sentinel : <http://www.institut-polaire.fr/blog/Programmes-soutenus/seabirds-and-marine-mammals-as-sentinels-of-global-changes-in-the-southern-ocean/>

<sup>647</sup> Je cite le travail de Florent SCHEPENS, puisque les bûcherons que sont les charpentiers sont disposés à

*aíthúia* (Detienne & Vernant, 1974) trouve sans doute ici son avatar le plus ironique, avec cet accaparement d'une « vue de l'aigle » biosécuritaire. Ces « corneilles des mer » post-humaines, albatros devenus corps des douaniers humains traquant les pirates, et dont les travaux menés par une équipe de chercheurs australiens du Commonwealth Scientific and Industrial Research Organisation<sup>648</sup> montrent que les tripes sont pleines de plastique, auront peut-être un impact plus important sur les activités de productions industrielles marines et terriennes. D'inspirations mythologiques nées sous la plume des humains antiques en recherche de miroirs et d'avertissements, elles deviennent les enveloppes d'autres humains, modernes, en capacité de punir et de régler.

## 8.2. Politiques narratives - une question d'ennemisme

« *You are killing me, fish... But you have a right to... brother.*  
*Come and kill me. I do not care who kills who.* »  
 Ernest Hemingway, *The old man and the sea*, 1952.

Tout le long d'une marée, un matelot répète, pour lui et pour les autres « la pêche c'est pas un jeu ». Dans une communication<sup>649</sup>, j'expliquais la pertinence du rapprochement polysémique en anglais entre « game » - « jeu » et « game » - « butin de chasse », en le citant « *this is not (a) game* ». Les mouettes sont des espèces qui partagent les mêmes « goûts » que les marins, des espèces compagnes (*cum-panis*, qui partagent le pain) mais aussi des espèces concurrentes, comme le congre pour le fileyeur ou la pieuvre pour la caseyeur (Clouette & Brugidou, 2018). Comme cela a déjà été montré dans des études précédentes non-maritimes<sup>650</sup>, les postures anthropocentriques et biocentriques<sup>651</sup>,

---

suivre « au cordeau », au même titre que les navigateurs, les incitations d'Athéna.

<sup>648</sup> La communauté scientifique a énormément publié sur la question, car les oiseaux marins sont considérés comme des indicateurs de choix sur le sujet de la pollution. L'étude à laquelle je fais référence ici indique un échantillon représentatif de la population d'oiseaux marins ayant ingéré du plastique à 90%. Les prospectives indiquent une quasi totale exposition à cette pollution d'ici 2050 (99% des oiseaux touchés). Chris WILCOX, Erik VAN SEBILLE, Britta Denise HARDESTY, « Plastic in seabirds is pervasive and increasing » *Proceedings of the National Academy of Sciences*, Août 2015

Voir aussi plus récemment une étude similaire de la part de l'équipe de chercheurs, concernant la population de tortues marines : WILCOX, Chris et al., « A quantitative analysis linking sea turtle mortality and plastic debris ingestion », *Scientific Reports*, 8, (1), Décembre 2018.

<sup>649</sup> International union of anthropological and ethnological sciences, Ottawa, 2016.

<sup>650</sup> Notamment MAUZ Isabelle, GRANJOU Céline, COSSON Arnaud, « Les travailleurs de la nature », *SociologieS*, Théories et recherches, 27/12/2010.

<sup>651</sup> Catherine LARRE`RE, « Les éthiques environnementales », *Natures Sciences Sociétés*, 2010/4 (Vol. 18), p. 405-413.

bien qu'apparemment opposées, jouent en réalité au même jeu avec les mêmes règles et les mêmes *a priori* : l'humain serait une exception dans le monde vivant et pourrait décider de se placer en première position ou de se retirer du monde<sup>652</sup>. Mais s'il y a des espèces « emmerdeuses »<sup>653</sup>, c'est bien parce que l'humain est comme les autres, inextricablement impliqué dans ce milieu.

Plusieurs chants de marin populaires, censés accompagner le rythme du travail de pont, reprennent l'idée d'une fraternité avec les espèces marines. Ainsi *The Eddystone Light* débute par : « *My father was the keeper of the Eddystone light / And he slept with a mermaid one fine night / From this union there came three / A porpoise and a porgy and the other was me ! (...) Oh what has become of me children three? / Me mother then she asked of me / One was exhibited as a talking fish / The other was served in a chafing dish* »<sup>654</sup>. Si on ne chante que rarement à bord des navires aujourd'hui - le bruit des machines ayant remplacé les refrains, des histoires, des plaisanteries, et des situations font apparaître des relations singulières entre marins et êtres vivants sortis de l'Océan. La pêche est une activité violente et nécessairement mortelle. Cette « fraternité » qu'évoquent le texte Hemingway comme les chants de marins traditionnels, est celle du danger de la mort. Il s'agit de reconnaître dans les situations de traque, la réversibilité du statut de prédateur et de proie, dans un milieu « hostile ». Si l'industrie a fortement accentué l'inégalité entre le pêcheur et le poisson dans ce jeu de traque mortel, en lui donnant notamment les moyens de pêcher le poisson de manière productive et désincarnée, il reste dans les esprits des pêcheurs de tous types de navires l'idée que se jouent, dans les duels, les traques, les houles, des relations au sein desquelles les catégories naturalistes, anthropocentriques, n'ont pas la pertinence qu'elles peuvent avoir dans les esprits des gestionnaires.

La sociologie des relations anthropozoologiques (appelée RAZ) a fait évoluer les études des sociétés vers davantage de prise en compte des relations humanimales. Ces

<sup>652</sup> Se référer aux travaux d'Isabelle MAUZ-ARPIN, Coralie MOUNET, Cécilia CLAEYS, Catherine LARRÈRE ou Alain PAVÉ pour le domaine français. C'est également ce que dénonce STARHAWK (2019, p. 51) sous l'expression de « vision des êtres humains-comme-fléau », provoquant une « mélancolie paralysante » à laquelle McKenzie WARCK cherche des alternatives (2015).

<sup>653</sup> Comme l'a qualifié André MICOUD dans son intervention inaugurale du colloque « Nuisibles, Sales bêtes, Mauvaises herbes » de l'AHPNE au Ministère de l'environnement en février 2017.

<sup>654</sup> Traduction : « Mon père était le gardien du phare d'Eddystone / Un soir il a couché avec une sirène / De cette union, trois êtres sont nés / Un marsouin, un pagre et le troisième, c'était moi / Oh qu'est-il advenu de mes trois enfants / me demanda ma mère / le premier fut présenté comme un poisson parlant / le deuxième fut mangé en grillade. »

études se sont développées autour de l'analyse des assemblages existentiels humains et animaux, notamment, aux Etats-Unis, à la suite des *Animal studies*, des *Science & Technology Studies* et des *Environmental studies*. A la suite de ces différents travaux, Dominique Lestel conceptualise ce qu'il appelle la « communauté hybride » (Lestel, 2004), un outil rhétorique qu'il est possible de rapprocher, pour le terrain de cette étude, au « commun maritime » d'Astrida Neimasis (Neimanis, 2012). L'enjeu, particulièrement pour la sociologie du travail, est alors de considérer les mondes sociaux comme des mondes communs aux humains et aux autres êtres vivants qui les composent. Dans le cas de la pêche, il s'agit alors de déconstruire les cohabitations qui se font sur l'Océan et d'analyser les trajectoires des animaux et des humains au sein d'un modèle de production capitaliste. Il s'agit aussi de concevoir conjointement les inégalités, rapports de classe, racismes et sexismes environnementaux (Pulido, 2000 ; Keucheyan, 2014 ; Vergès, 2017 ; Larrère, 2017) ainsi que les hybridités interspèces dans l'exposition aux pollutions (Neimasis, 2012<sup>655</sup> ; 2017).

Embarquer, c'est mettre son corps à l'épreuve d'une incorporation, d'une métamorphose. Plusieurs marins me confient être systématiquement malades en mer, surtout au début de chaque marée. « *C'est toujours comme ça, j'ai jamais pu m'y habituer, pendant les deux jours de route, surtout, c'est l'enfer* ». « *J'emporte toujours une bouteille de coca de deux litres, pour le début, c'est ce qui est le moins désagréable à vomir*<sup>656</sup> ». De plus, on n'entend plus rien car on s'est accoutumé au bruit. A bord, on doit crier pour communiquer. Le corps y est par ailleurs étalon de mesure, signe d'une incarnation conjointe des hommes et des machines (Pillon, 2012, p. 32). Enfin, la traque, la rencontre et l'abattage d'animaux créent un social en expansion dont il s'agit de déconstruire les enjeux. Non seulement ces animaux sont les supports de représentations et de symboles, comme nous venons de le constater avec les oiseaux marins, mais ils habitent des milieux communs aux marins-pêcheurs ; ils transforment ces environnements

<sup>655</sup> « *While species extinctions are occurring at around 10 percent per decade, aquatic species face a higher threat of extinction than birds or mammals. Much of this oceanic swan song is due to the automotive fluids, household solvents, pesticides, mercury, and other toxins that make their way from human home to culvert to sea.* »

<sup>656</sup> Il s'agit moins d'un mal du milieu industriel que du milieu naturel ici, car si « *Le premier jour de l'usine est terrifiant pour tout le monde* » (Robert LINHART, *L'Établi*, Minuit, 1978, p. 25), l'habitation à la houle est toujours présentée par les enquêtés selon des termes qui évoquent presque plus la métamorphose que l'incorporation.

autant qu'ils en subissent les mutations. La manière dont sont gérées ces relations à bord reflète, en cela, les évolutions du capitalisme et de sa capacité à inscrire des dominations dans les corps.

### **Concurrences - « C'est moi l'plus fort »**

« *Considérez le cannibalisme universel de la mer* ».

Melville, *Moby Dick*, 1851

« — *Les dauphins aussi d'ailleurs ils m'emmerdent.*

— Les dauphins ?

— *Ouais, j'dis ça en rigolant, j'dis toujours ça en rigolant, parce que les gens sont toujours : "Super ! T'as vu des dauphins !" Qu'est-ce j'en ai à foutre des dauphins ? Non, non, mais oui... Les goélands, ils font chier parce qu'ils viennent, tu sais, quand ils piquent dans ton chalut quand tu l'vires, tu t'dis toujours, t'sais, ils vont casser tes mailles et tout... c'est un peu relou, ça. Ou alors ils viennent piquer des langoustines, des fois, sur la table.*

— Ah ouais ?

— *Ah ouais, putain, c'est relou ça. Les congres aussi. Ça aussi ça m'emmerde, les congres. ça mord, c'est une saloperie. Ouais, c'est dangereux, les congres. Les congres et à la limite les gros crabes. Tu vois, quand tu les prends ? J'suis parano avec ça, j'ai tout l'temps peur ils m'pignent. Donc, moi, j'les prends par les pinces, quoi. J'leur serre les pinces genre, ça, c'est moi l'plus fort. Et j'les jette dans l'vivier, mais faut pas, parce que tu casses leur carapace. Donc j'me fais engueuler. Mais à la fin, on rejetait le crabe, ça c'est sadique, hein... On leur coupait, on leur arrachait les pinces, et on rejetait le corps à l'eau, on vendait les pinces, quoi. Paraît qu'ça r'pousse. Voilà... »*

Entretien avec Paul, 24 ans, jeune matelot débutant au chalut.

Cette échange avec Paul à propos des espèces qui « l'emmerdent »<sup>657</sup> laisse apparaître trois points de tension différents. D'abord, un peu désabusé par la fatigue du travail répétitif, le jeune matelot dit être blasé de la présence quotidienne du dauphin, animal non seulement inoffensif, mais également « passeur de nature » intouchable (Faget, 2018, p. 85) renvoyant à l'idéal d'une communauté biotique en symbiose. Le dauphin « l'emmerde » avant tout car il incarne une vision décalée de l'existence que le jeune homme mène à bord des bateaux de pêche<sup>658</sup>. Ensuite, Paul évoque rapidement le goéland, pointant du doigt le travail supplémentaire que les oiseaux imposent aux matelots lorsqu'ils brisent les mailles du chalut flottant lors de la remontée. Enfin, c'est le congre qui est évoqué, animal non seulement concurrent dans la traque, mais aussi dangereux pour le travailleur lui-même, et proche, ainsi, de l'imaginaire du monstre marin (ibid., p. 74). La posture d'exploitation du vivant n'autorise aucun concurrent. Au-delà des luttes entre prédateurs vis-à-vis de proies communes, s'installe également la vulnérabilité du pêcheur lui-même. Paul se sent mieux, alors, une fois qu'il a manifesté un geste de domination<sup>659</sup> sur l'animal qui menace sa position surplombante.

Parmi toutes les espèces qui apparaissent sur les ponts des navires bretons, le congre est sans doute le plus représentatif de cette monstruosité - « *river monster* » écrit d'ailleurs un matelot hauturier sur Facebook en légende d'une photo de la bête, en référence à l'émission TV de Jeremy Wade (image page suivante).

Lors de mon premier embarquement à bord d'un chalutier côtier, à la langoustine, au troisième trait, un gros congre sort violemment du chalut. Le matelot se précipite avec le marteau qui sert à ouvrir le filet, et dans une danse d'un pied sur l'autre, cherche à matraquer la tête du congre. Le poisson, qui ressemble à un serpent marin, fuse en tous sens, mais le matelot réussit à bien viser. Pourtant le poisson ne se calme pas, et continue

---

<sup>657</sup> L'expression rappelle celle qu'André MICOUD proposait : les « emmerdants », pour qualifier les « gêneurs » ou « nuisibles » qui sont « vraiment indésirables » dans le cadre du « vivre ensemble » (MICOUD, 2010, p. 103 ; 2018, p. 31) des communautés multispecies. Les oiseaux sont littéralement des « emmerdants », puisqu'ils recouvrent le pont et les travailleurs de leurs excréments durant la marée, jusqu'à la route terre et le travail de potasse. Il s'agit d'un sujet récurrent de discussion à bord.

<sup>658</sup> Sans parler du climat délétère institué dans les communautés de marins de navires hauturiers suite aux campagnes environnementales utilisant directement le dauphin comme « passeur de nature », et opposant une sympathie des cétacés (FAGET, 2018, p. 85) à la violence des méthodes de pêche.

<sup>659</sup> Sur le pont de ce navire industriel, l'expression de cette domination par la force de ce marin-pêcheur le rapproche alors davantage de la figure du berger ou de l'agriculteur que du chasseur-cueilleur. Sur la différence entre relations aux animaux, et passage d'une relation de « confiance » vers un rapport de « domination », du monde des chasseurs cueilleurs à l'agriculture et au pastoralisme, voir en effet INGOLD, 2000, p. 73 : « C'est le berger qui prend les décisions de vie ou de mort sur ceux qui sont désormais ses animaux. (...) Il sacrifie. [Les animaux] ne se sacrifient pas à lui. »



de glisser d'un côté à l'autre du pont à grande vitesse. Finalement, le voilà qui rentre à l'intérieur de la cabine. Le matelot se précipite pour fermer la porte derrière lui. « *On va le laisser se calmer* ». Le matelot m'explique qu'il faut faire attention avec un congre sur le pont, car il est énervé d'avoir été sorti de l'eau, mais continue de se déplacer avec aisance. Sa mâchoire puissante pourrait facilement transpercer une botte, mordre un mollet ou une main qu'il ne lâcherait plus ensuite. Plus tard, après avoir fini de trier les langoustines et fait une pause, nous retrouvons le grand poisson tout entortillé sur lui-même, comme un gigantesque bonbon de réglisse. Le matelot s'en saisit à la tête et commence alors à le découper, s'appliquant à des gestes vifs, car le congre n'est toujours pas mort et recommence à bouger.





*Images partagées sur Facebook par des marins : la débarque historique d'un gros congre en Angleterre et la mise à mort d'un congre à bord d'un chalutier français hauturier.*

J'avais déjà rencontré des congres, en pêche à pied ou dans des casiers - rencontres qui m'avaient appris que le poisson opportuniste aimait le homard, comme les humains. Il n'est pas rare de le trouver dans les trous de roche, attendant la mue du homard pour l'avaler<sup>660</sup>. Mais cet événement singulier pour qui commençait à s'habituer à voir surtout

<sup>660</sup> Une autre explication plus complexe trouve sens dans un trio de prédation : c'est le poulpe qui aimerait le homard, ce dernier choisissant le voisinage du congre pour dissuader son prédateur de s'approcher. Le congre, qui ne mangerait pas de homard, trouverait son compte dans cette co-habitation du trou de roche, et se servirait du homard pour appâter les poulpes. La disparition progressive du poulpe après des hivers plus rudes au siècle dernier aurait fait oublier cet entremêlement au profit d'une simplification qui ferait du congre le prédateur du homard, en concurrence avec le pêcheur. Dans tous les cas, la représentation du congre reste celle d'un concurrent, qu'il aime le poulpe ou le homard.

des langoustines et des roussettes agonisantes sortir du chalut, signalait la présence d'une relation particulière au congre. La bête impressionnante, très puissante, très nerveuse, était également perçue comme très dangereuse. Je relevais aussi dans les paroles du matelot un certain goût pour ce combat avec l'animal virulent, comme un plaisant défouloir. Ce qui fascine aussi c'est sa résistance, sa réponse au geste de la sortie de l'eau, de la sortie du milieu vital, excluant si souvent toute riposte possible. Contrairement à tous ces poissons démunis étalés sur le pont du navire, le congre agite sa longueur serpentine et sa mâchoire, tel un combattant. « *C'est moi l'plus fort* », a besoin de rappeler le marin, tout comme le jeune homme cité en exergue, au monde qui l'entoure et qui est toujours à deux doigts de l'engloutir. « *La résistance rappelle que mise à mort il y a bien, et celle-ci ne laisse pas indifférents ceux qui l'accomplissent* », écrit Catherine Remy, évoquant une « *contagion de la violence* » (Remy, 2009) dans les débordements du rythme usinesque de la mise à mort animale.

Je me rappelle une autre sortie de l'eau d'un congre de belle taille, au casier. Le poisson remplissait toute la cage. Nous l'avions mis en parc pour le calmer avant de le découper. A la fin de la marée, en route terre, nous l'avions dégorgé, et découpé d'abord en trois segments. Le segment du milieu continuait de bouger tout seul encore arrivé au port. « *Ouais j'sais pas comment on ferait pour les tuer... on a essayé, hein... Mais t'as beau leur taper sur la tête, c'est increvable comme bestiole. Au taser... (rires) j'sais pas si y a droit !* » Le congre incarne non seulement une résistance chimérique, à laquelle on prêterait facilement une immortalité toute relative, mais aussi une répugnance, car c'est celui qui peut dévorer les marins naufragés - « *la grande répugnance (des marins français) pour la chair de requin ; comme ces squales dévorent ceux qui tombent à l'eau, ils disaient que ce serait manger de la chair d'homme* » (Sébillot [1904], 1984, p. 355, cité par Noëlie Vialles, 1988)).

Il y a également, dans cette animosité fascinée des pêcheurs envers le congre, une rivalité qui s'exprime. Nous rencontrons le congre près du homard - une espèce que nous, les humains, affectionnons particulièrement. De même, le congre est l'ennemi intime du fileyeur\*, car il vient régulièrement, avant la remontée des filets, dévorer les poissons nobles pris au piège. « *Quand on en remonte un, on s'en donne à cœur joie* », me confie-t-on. « *Y en a qui se vengent carrément, ben ouais* ». Ces concurrences ne sont pas nouvelles, comme le rappelle Gwendal Denez dans son recueil de paroles de pêcheurs

douarnenistes à la sardine de rogue du premier XX<sup>e</sup> siècle : « la hantise du pêcheur était le “grand poisson”, espèce de thon rouge qui venait dans la baie vers le mois de septembre. La venue de ce poisson autour des lieux de pêche faisait fuir la sardine et la pêche était perdue. Les pêcheurs appelaient cela “*an troc’h*” (la coupure). » (Denez, 1979).

Jérôme, petit fileyeur côtier, explique sa crainte vis-à-vis de cette espèce « compagne » qui est aussi le « bouffeur d’hommes », entre concurrence et appréhension :

« — *Moi, j’ai peur de ça. J’aime pas. J’ai déjà pris des sacrées claques, là, t’es là assommé, parce qu’en fait ils viennent dans les filets, tu vois comment sont les filets, donc ça fait des cuches. Et dans les filets à soles souvent, tu les vois, ils avalent les vieilles et ils arrivent pas à les dégueuler, bon ben ils montent. Ou alors ils montent même parce qu’ils ont avalé le rouget et puis ils ont pas réussi à le lâcher avant. Ou même quand j’étais à la palangre, ou même dans les casiers, parfois t’en as. Mais ouais, là, non j’aime pas ça. Ça, et puis non, ça, c’est un charognard. Je sais que si tu tombes à la flotte, c’est le premier truc à venir te bouffer au fond. Bouffeur d’hommes, non, pas la peine ! Celui-là, je l’évite. (...) Ils viennent dans le filet, ils se font pas chier, le buffet, il est là, alors il est servi. Non, moi, le congre, ça, non. Ça a une force, c’est impressionnant comme bête ! (...) Mon père, lui, il s’est fait emporté un bout de botte. Il était avec mon frère parce que lui fait la palangre à congre l’été. Et il était avec un gros, qui lui a arraché la botte. Mon père était “Ough...” Ouais, non, sacrée bestiole. (...) Non, c’est moi, parce que je sais que (...) quand t’as une baleine ou un phoque en putréfaction au fond, t’as ça autour en train de bouffer ça. Et on sait que ça fait pareil avec l’homme, quoi. T’es juste une charogne au fond, t’façon. T’as tout l’écosystème qui se met en place. T’as les crabes qui viennent te bouffer, t’as les göelles qui bouffent les parties tendres. Ouais, ben ouais. Donc ouais, non, c’est pas... (...) Non mais, moi, comme je le sais, à chaque fois que j’en vois un, ça me trotte quoi, j’aime pas.*

— T’en vois souvent ?

— *Ah oui, tous les jours. Bah dans les filets, ouais, tous les jours. Surtout en levée de jour. Et puis après, ben, dans les trois rougets, c’est pareil, je vais les nettoyer une ou deux fois par an parce que c’est pareil, toutes les cuches, là, t’en peux plus, quoi. Donc ouais, hop, tu mets ta petite boîte de palangre et puis tu nettoies ça. Des fois j’ai quarante*

*hameçons, tu fais cent cinquante kilos, tu te dis : “putain ! Doit y en avoir au fond d’ cette saloperie !” »*

Mais la relation d’animosité peut aussi être différente, quand la domination est du côté du pêcheur. Ainsi, Damien n’a pas la même relation que Jérôme vis-à-vis de ce « bouffeur d’homme » qu’il dégorge par centaines sur son palangrier :

*« — Moi je les adore. (rires).*

*— C’est vrai ?*

*— Ah, je les adore ! Ça contraste vachement avec cette pêche fine que je fais la plupart du temps, et méticuleuse, où il faut faire attention à tout, ouais, la pêche du congre c’est une pêche brutale de nature, c’est assez drôle, ça change beaucoup. Et ça permet de ne pas mettre la pression sur le lieu... ou sur d’autres espèces sur lesquelles y a de la pression, quoi.*

*— Pourquoi tu dis plus “brutale” ?*

*— Ben c’est plus physique, quoi... On... C’est un produit qui a une valeur marchande... entre un quart, un sixième du prix du lieu, donc il faut en faire cinq ou six fois plus. Donc, on n’a pas le temps de les traiter comme on va traiter nos beaux lieux jaunes par exemple. Les congres, c’est un beau poisson quand même, mais on va pas tous les mettre en ikéjilé, tous les saigner, c’est tout simplement impossible quoi.*

*— T’as déjà fait du congre en ikéjilé ?*

*— Non ! Bon courage pour essayer !*

*— Tu les pêches à la palangre\* ?*

*— Ouais.*

— C'est le bordel, sur le bateau ?

— *Non, non, non, on remonte la ligne, et on a un dégorgeoir. Si on arrive à les dégorger, on les dégorge, et si on n'arrive pas à le faire très rapidement, ben on coupe quoi, un coup de couteau et on coupe le fil. On remplace l'hameçon, et on récupère l'hameçon plus tard, et on les envoie en parc, en parc, en parc.*

— Pour qu'ils se calment ?

— *Ouais, ah bah sinon tu peux pas... Tout est au crochet, quoi, on a des crochets pour... Ouais... C'est pas très... Contrairement à la pêche qu'on fait la plupart du temps, c'est pas très... niveau... du respect de l'animal, c'est moins bien, quoi.*

— Plusieurs pêcheurs l'appelle le "bouffeur d'homme".

— *Sûrement, ouais (rires), mais bon les crabes aussi, les homards aussi. Oh, après, ils exagèrent, les mecs, ils sortent toutes sortes d'histoires de mecs qui se sont fait poursuivis par des congres, des gros congres, ça va pas t'enlever le pied non plus, ça va te pincer très fort mais bon... Les doigts, ouais... P't'être, faut faire gaffe mais bon. La preuve : j'ai vu mon matelot qui dansait avec un congre de quinze kilos au bout de son pied, il en est sorti vivant donc euh... (rires) Le pire, c'est quand, tu sais, nos cirés sont assez évasés, et le congre il cherche un trou où se mettre avec sa queue... Et souvent ils vont trouver, ils remontent la jambe (explosion de rires). La queue d'un congre qui remonte vers ton slip, c'est pas très agréable. Il essaye de se cacher dans ta jambe, quoi. Faut venir avec moi en septembre, tu vas voir c'est fun. Des fois, t'en remontes tous les hameçons. C'est une espèce, plus personne veut travailler ça... les anciens travaillaient ça, mais plus personne ne veut pêcher ça. (...) Certains comparent ça à la lotte. Ça fait longtemps que j'en n'ai pas mangé. J't'avouerai que quand t'as fini ta journée au congre t'as pas très envie d'en manger. T'as plus envie d'les voir à la fin d'la journée. (...)*

— Vous les pêchez à combien de mètres ?

— *Euh, moi, je les pêche à soixante, quatre-vingt, mais ça dépend, des pêcheurs... des fois ils sont sur l'entrant, des pêcheurs à pied qui en pêchent, ça peut aussi se pêcher beaucoup au chalut à une centaine de mètres de fond. (...) Ben, ils me font un peu pitié quand même, ces pauvres congres, mais bon ça change un peu. »*

Ainsi, contrairement au fileyeur qui craint le gros poisson toute l'année durant car il détruit son travail et son matériel, la saison de la palangre au congre est attendue par ligneur. Le jeune pêcheur explique trouver du plaisir à la variation des techniques ainsi que du sens dans l'alternance écologique de l'effort de pêche et dans la revalorisation d'espèces délaissées par l'industrie. Ces arguments sont cohérents avec les symboles défendus par la petite pêche. Mais Damien exprime également le plaisir d'une pêche qui permet de défouler la violence habituellement contenue dans la pêche « fine » aujourd'hui attendue par la société de la part du ligneur. Répondre à la résistance particulièrement vive de ce poisson par la violence du dégorgeoir permet de libérer cette pression commerciale qui s'exerce sur les petits métiers et l'exigence de fournir de « beaux produits ». Il s'agit alors de fournir ces poissons à la mauvaise réputation par centaines, l'esprit un peu plus libre que d'habitude quant aux préoccupations d'image que les gestes du pêcheur sont censés véhiculer ou représenter. En marge du récit officiel, d'autres récits débordent, parfois contradictoires, parfois complémentaires. La complexité de ces rapports incite à analyser ce que nous appelons, par analogie aux prises qui deviennent des « rejets » de l'industrie de la pêche, les rejets et débordements de discours qui s'opèrent dans les pratiques à bord ou dans les échanges entre marins.

### ***Rejets, débordements.***

Le « rejet », c'est la prise de pêche qui est remise à l'eau, car elle ne correspond pas à un butin valorisable, rentable, ciblé. On peut renverser cette notion, et l'adapter aux pratiques des travailleurs de la mer, dans tout ce qui est en dehors du capitalisme productif, en dehors des pratiques attendues du marin des flottilles occidentales. L'étude des publications sur Facebook, associée à une ethnographie embarquée, permet de faire une certaine « ethnographie du rejet », c'est-à-dire des faits et gestes souvent non relevés, que personne ne prend vraiment au sérieux et qui pourtant jouent un rôle fondamental

dans l'expérience quotidienne concrète de ces pratiques, car ils permettent de mettre au jour les débordements du récit industriel lorsque le matelot est en mer. Pour illustrer un premier exemple, voici, sous la forme de photogrammes, un extrait vidéo issu de mon propre terrain :



*Photogramme du rejet d'un requin taupe - images personnelles*

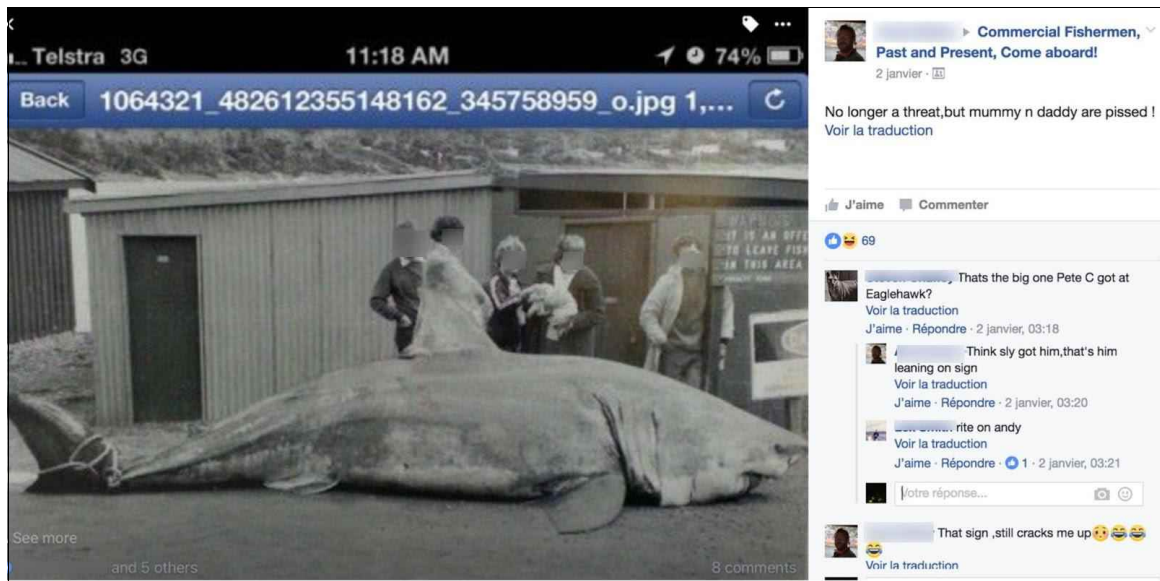
Lors d'un trait de chalut en zone Sud-Irlande, parmi les prises, nous trouvons un requin taupe, mort. Sa pêche a été interdite en Europe en 2010 et la France l'a classé comme espèce menacée. Hors-champ, le patron voit le requin et exige son rejet — il risque un contrôle. Les matelots veulent le garder pour eux, soit pour le manger, soit pour le revendre au *black* — c'est ce qu'on appelle la *godaille*<sup>661</sup>, une sorte de salaire en nature,

<sup>661</sup> L'exemple du requin taupe, pour évoquer la godaille, n'est pas anodin. Il représentait auparavant une espèce « concurrente » des pêches aux maquereaux, comme l'illustre ces paroles de Paul Clerc, marin-pêcheur de Berck au milieu du XX<sup>e</sup> siècle : « Avec cinq tonnes de maquereaux on gagnait sa vie. Maintenant, tu ne paies pas ton gasoil, c'était pas mon souci à l'époque, j'étais jeune homme, le tonnage ça ne m'intéressait pas, je ne voyais qu'une chose, la « gainette » (argent de poche) pour quand on venait à terre. Par exemple, quand on pêchait le maquereau, s'il disparaissait d'un coup, à coup sûr, c'était une taupe, un requin qui venait piller le banc. On l'attrapait avec de gros hameçons et du fil d'acier au bout dehors et à la queue de « malet ». Le poisson étranger à la pêche c'était l'argent de poche, la « gainette » partagée à parts égales entre tous les membres de l'équipage. » Témoignage issu de *La fin de la pêche à Berck*, d'après une enquête réalisée auprès de Paul CLERC par Bertrand LOUF et François GUENNOG, mise en texte de Jean-Louis GAUCHER, dans *Sucellus. Dossiers archéologiques, historiques et culturels du Nord et du Pas-de-Calais*, n° 48, 1999, 60 p. Accessible en ligne : [http://www.wikipasdecals.fr/index.php?title=M%C3%A9moires\\_d%27un\\_marin-p%C3%A4cheur\\_berckois,\\_Paul\\_Clerc\\_\(1920-2010\)](http://www.wikipasdecals.fr/index.php?title=M%C3%A9moires_d%27un_marin-p%C3%A4cheur_berckois,_Paul_Clerc_(1920-2010))



traditionnel, quasi systématique, mais illégal. Mais le patron a remarqué le poisson, et crie aux matelots, depuis sa passerelle, de remettre à l'eau l'animal. Avant de rejeter le poisson, ils prennent le temps de poser avec la prise. Cet événement suspend un instant le rythme, participant de l'*Eigensinn* du marin. Les matelots volent un instant dans la mécanique industrielle pour malgré tout « garder » symboliquement la prise, en la prenant en photo. D'une certaine manière, ils « mettent en trophée » l'animal, dans une pose conventionnelle au collectif des matelots, destinée à exprimer « des contenus émotionnels liés à la sphère de la violence et de la mort » (Dalla Bernardina, 2013). La prise de photo est omniprésente sur les navires, notamment grâce à la démocratisation des appareils tout terrain type *GoPro*. Cette petite parenthèse ne se révèle que sur le terrain et par une circulation particulière d'images. Elle est saisie contre l'hostilité du milieu, c'est-à-dire la houle, puisqu'on voit d'ailleurs dans les posers la difficulté à tenir la position. Elle incarne aussi une retenue de temps contre l'hostilité du rythme industriel, une pause dans le flux tendu de travail.

Sur les groupes Facebook rassemblant des marins-pêcheurs occidentaux, les images les plus partagées sont des images de prises. Certains poissons qui ont une forte charge symbolique y sont privilégiés, comme les requins, ainsi que les accumulations monumentales de butin, et les grosses prises.





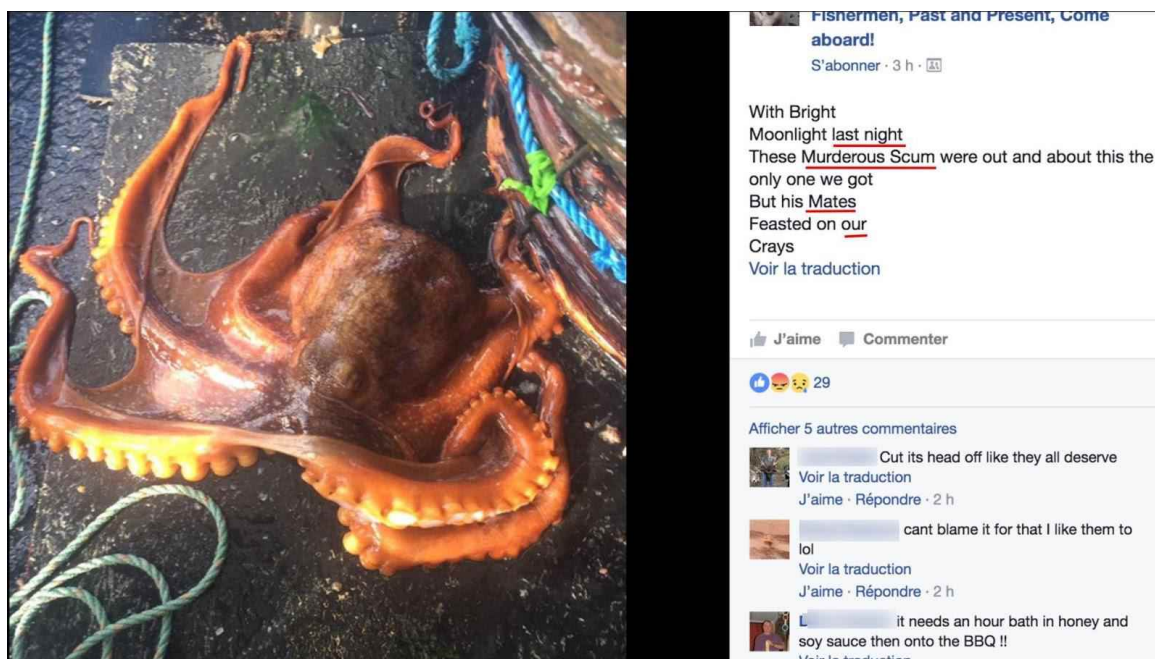
*Les grosses prises, des trophées ? Images glanées sur différents groupes Facebook de marins-pêcheurs français et internationaux*

À première vue ces images semblent prolonger l'iconographie des trophées de chasseurs, ainsi que la narration de domination qui s'y associe. Les marins comparent leur propre corps à celui du squal, mesurent les prises, et finalement l'histoire qui reste est celle des « vainqueurs ». C'est évidemment en partie le cas, avec tout le virilisme qui correspond à cette démarche. Mais il existe une différence fondamentale entre le chasseur de trophées et le matelot : ce dernier est aussi un ouvrier dans une hiérarchie industrielle avec tous les rapports de pouvoirs concrets que cela implique. Le matelot n'est pas dans la narration héroïque du chasseur de trophée (pratiquée par une catégorie socio-économique bien particulière) à la conquête d'un « sauvage », ou d'une « *wilderness* » à l'harmonie plus ou moins fantasmé (Dalla Bernardina, 2013). On pourrait ainsi qualifier ces images de « godaillages symboliques », des petites résistances au régime industriel, qui débouchent sur de la création communautaire, telles les pratiques désignées sous la notion d'*Eigensinn* par Alf Lüdtke (Lüdtke, 1984, p. 41). À défaut de garder le poisson, on s'octroie un instant pour prendre une image — il s'agit d'un temps de pause, d'un petit écart pris au rythme industriel, et pris au patron, comme dans la vidéo reproduite en photogrammes. Le but est de faire circuler sur le réseau social, et ensuite en tirer un gain communautaire, en provoquant des dialogues d'images, en constituant une histoire partagée, comme le prouvent différentes images anciennes, et le nom de l'un de ces groupes, très populaire : « *Commercial Fishermen, Past and Present, Come aboard !* ». Et si l'on rapproche ce partage d'images des autres petits « faits accessoires » et anecdotiques, tels que les rêves des marins ou leur sensation d'être sans cesse contaminés par les odeurs, les écailles et le sang des poissons, on peut mettre en lumière encore d'autres récits sous-jacents à ces images.

### ***Compagnons - métaphysique de la prédation***

Un cas singulier de médiatisation de la relation entre la « *saloperie* » concurrente et le marin permet de déployer un autre aspect de la relation au nuisible dans ces conditions particulières du travail en mer : celui de la pieuvre, ici une pieuvre néo-zélandaise capturée par des matelots caseyeurs. La violence des insultes, des coups, des mimes de gestes de catch, répond aux débordements d'un vivant que le travail objectifie conjointement aux corps des ouvriers (Rémy, 2009), mais répond également à ce que les pêcheurs et halieutes

appellent « déprédation »<sup>662</sup> - ici des poulpes qui aspirent les chairs des écrevisses et laissent leur carapace intacte. La « déprédation », qui signifie traditionnellement des dégâts, des vols ou des méfaits occasionnés par des animaux comme par des hommes, par des parasites d'un autre règne comme par des pirates, représente pour les gestionnaires la concurrence du vivant à la prédation humaine.



*Capture d'une pieuvre et commentaires Facebook.*

Cette capture d'écran s'inscrit dans la continuité d'une quantité d'autres images de prises du même genre et publiées sur les groupes Facebook de marins. Mais la pieuvre n'est pas ici qu'une espèce à rejeter. L'animal est confronté seul, face à l'homme qui l'a surpris dans ses casiers. Un texte l'accompagne et raconte le crime perpétré par l'animal : au cours de la nuit, sous la pleine lune, les pieuvres ont pillé les casiers à écrevisses. Cette publication déclenche une série de commentaires appelant à la mort de l'animal.

Cette interaction doit d'abord être inscrite dans une histoire particulièrement riche et documentée, ayant donné lieu à de nombreux récits et imaginaires, rassemblés

<sup>662</sup> A titre d'exemple, voir le projet INCPECMAM, piloté par l'UBO, Océanopolis, le MNHM et les comités des pêches : <http://www.parc-marin-iroise.fr/Pêche-Economie/Pêche-durable/Pêche-et-mammifères-marins/Interactions-entre-pêche-et-mammifères-marins>, ou encore le projet de Nina CUDENNEC en collaboration avec le comité des pêches des Côtes d'Armor : <http://cdpmem22.fr/page.php?page=134-etude-de-la-depredation-par-le-phoque-gris>

notamment par Roger Caillois dans son ouvrage *La pieuvre*<sup>663</sup>. La violence qui se traduit dans les commentaires de cette publication déborde des cases habituelles du récit naturaliste et invite à un véritable renversement de perspective.

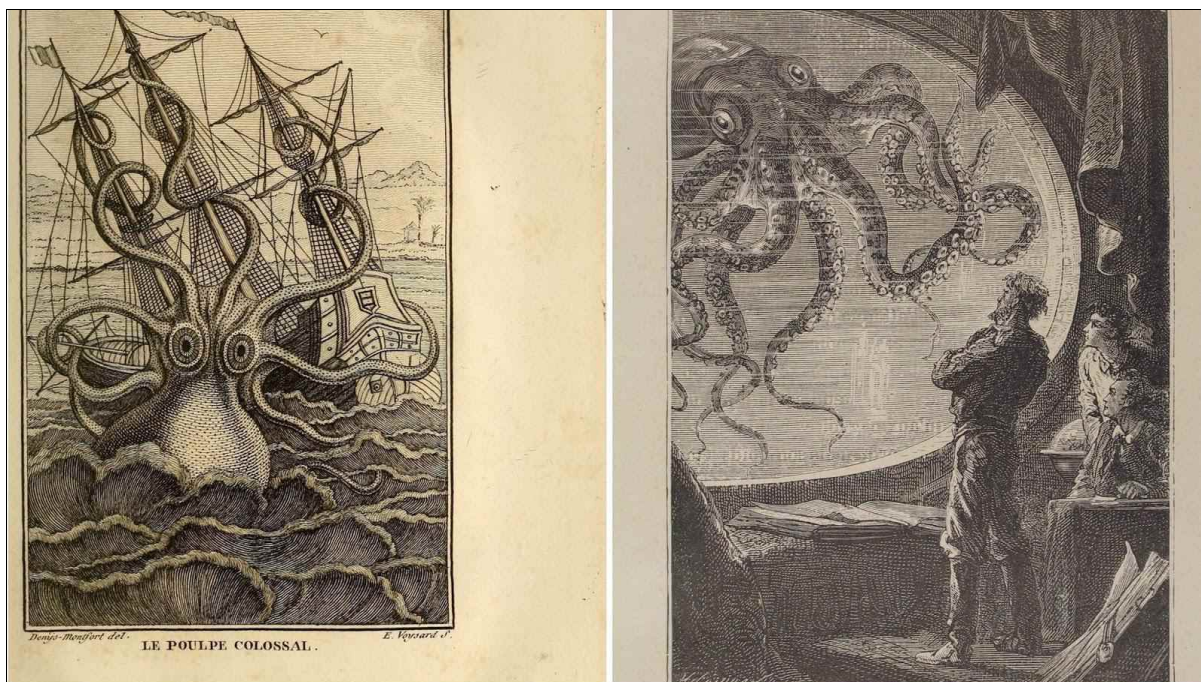
Une des créatures privilégiées de ces narrations imaginaires est la figure tenace du Kraken. Monstre marin hérité des épopées mythiques nordiques, apparu assez tardivement dans le vocabulaire français. Un monstre qui a été doté de formes variables, souvent à multiple bras, tantôt plus proche du crabe, tantôt plus proche du poulpe, et enfin assimilé aux quelques apparitions extraordinaires de calmars géants en surface. Provenant sans doute du norvégien « *krake* », proche de l'anglais « *crook* », désignant l'aspect tordu d'un objet ou mal intentionné d'une personne, Linné éleva ensuite son immatriculation vers une autre dimension en le sacrant « *microcosmus marinus* » (*Systema Naturae*, 1735). Le poète britannique Tennyson en donne la description littéraire la plus emblématique, celle qui fut ensuite reprise par Jules Verne et par H.P. Lovecraft : un énorme animal dormant dans un décor au gigantisme abyssal (des éponges géantes, des cavernes infinies), qui quittera ses fonds marins pour rejoindre la surface seulement lors de l'Apocalypse, pour être vu des hommes et mourir.

C'est un grand poulpe plutôt calme, car il n'a pas besoin d'être violent pour prouver sa monstruosité : il est le renversement total de toutes caractéristiques terriennes, il incarne la spéculation sur l'horreur la plus intense. Son apparition ne peut coïncider qu'avec la fin des temps. Animal imaginaire ? Ou plutôt l'intuition d'une animalité inimaginable pour nous, dépassant sans cesse nos catégories, nos définitions (du vivant). Le Kraken de Tennyson (1830) est cette fabrique infinie d'imaginaire sublime et maritime. « Toutes les îles flottantes sont des Kraken » écrit l'écrivain argentin Borges dans un *Livre des êtres imaginaires* (1957 pour la première version) - toute apparition, toute manifestation angoissante du mouvement de l'Océan, toute terre meuble ou tremblante est un Kraken pour l'homme terrien.

L'histoire des représentations de la relation homme-poulpe est marquée par l'image du Kraken, du poulpe colossal, et du récit de Jules Verne lors duquel le Capitaine Nemo rencontre un tel monstre marin.

---

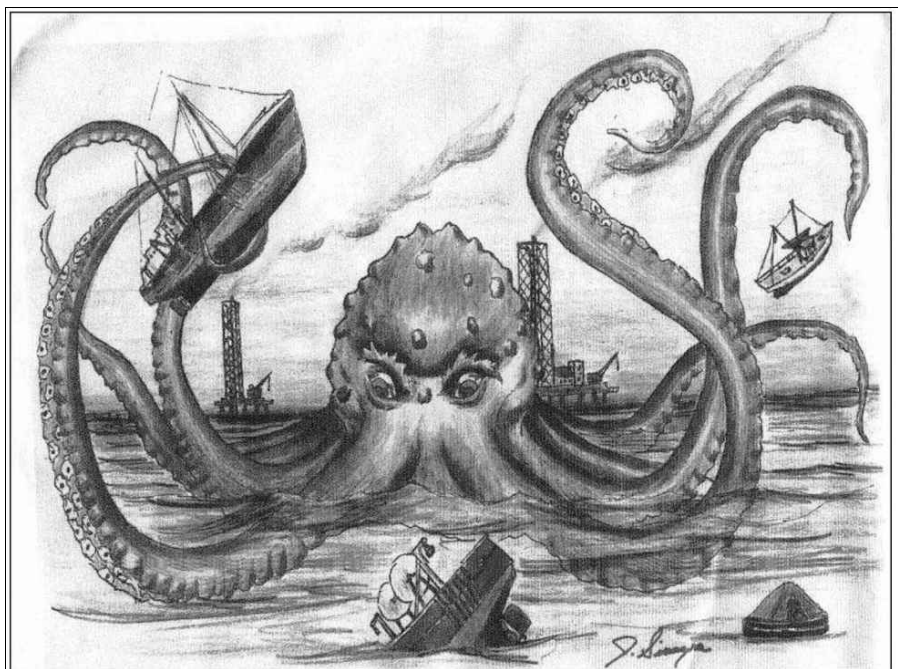
<sup>663</sup> CAILLOIS, Roger, *La pieuvre : essai sur la logique de l'imaginaire*, 1973, in *Œuvres*, Gallimard, 2008.



Représentation du poulpe géant : Kraken et Jules VERNE.

C'est Hugo qui a introduit non seulement le mot « pieuvre » dans la langue française mais aussi l'imaginaire terrifiant<sup>664</sup> qui l'accompagnera ensuite, avec son roman *Les travailleurs de la mer* et qui raconte l'entrée dans l'ère industrielle. La pieuvre saisissant le personnage de Gilliat est décrite comme une technologie à vapeur : « *Quelque chose qui était mince, âpre, plat, glacé, gluant et vivant venait de se tordre dans l'ombre autour de son bras nu. Cela lui montait vers la poitrine. C'était la pression d'une courroie et la poussée d'une vrille* ». Dans une illustration dessinée par un pêcheur américain et choisie par Kevin St Martin pour expliciter les craintes des communautés américaines de marins-pêcheurs face à l'influence croissante du capitalisme industriel sur les modes de vie communautaires, c'est d'ailleurs un kraken terrifiant qui brise les navires de ses tentacules monumentaux (St Martin, 2005).

<sup>664</sup> « Une viscosité qui a une volonté, quoi de plus effroyable ! De la glu pétrie de haine », *Ibid.*, p. 975.

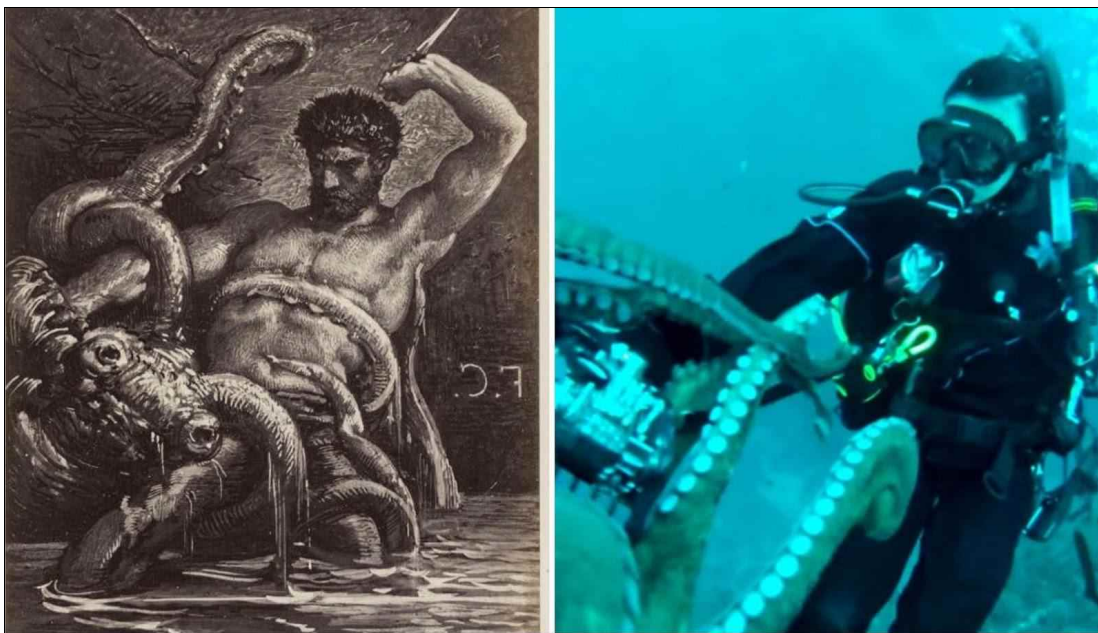


**Figure 2.** A fisher-produced T-shirt illustration (© Joseph Sinagra). Here the monster of big business and oil interests (capitalism?) has invaded traditional fishing locations and is destroying family-owned and family-operated fishing vessels.

*Traduction de la légende : Illustration de T-Shirt produite par un pêcheur (© Joseph Sinagra). Ici le monstre du grand commerce et des intérêts pétrochimiques (capitalisme ?) a envahi les lieux de pêche traditionnels et est en train de détruire des navires de pêche dont la propriété et la pratique est familiale.*

Aujourd'hui encore, les pieuvres interagissent régulièrement avec les visiteurs de la mer, et les images de ces rencontres parfois conflictuelles circulent largement sur les réseaux sociaux.





*Interactions hommes-pieuvres. La seconde image est légendée : « une pieuvre fait des selfies ».*

Dans le récit poétique de Lautréamont, précurseur du surréalisme, le personnage de Maldoror devient poulpe afin de s'attaquer au Créateur. Dans l'Antiquité de nombreuses histoires circulaient déjà sur les poulpes : on trouve des recensements de vols en Méditerranée et des légendes littorales de grands poulpes sortant de l'eau la nuit pour piller les réserves des maisons environnantes. À la même époque, on invitait aussi les jeunes diplomates à prendre le poulpe comme modèle de *mètis*, c'est-à-dire de ruse et adaptabilité, sur le modèle d'Ulysse. Et de fait le poulpe apparaît régulièrement sur les corps des marins tatoués, comme un animal totémique. Il n'est pas anodin que les créatures marines, avant de devenir symboles monstrueux de l'inimaginable ennemi, particulièrement dans un contexte industriel naturaliste, ont aussi constitué le modèle d'une ruse indomptable et insoumise – comme la figure de *Tétis*, mère d'Achille et nymphe marine, en métamorphose incessante pour échapper aux oppressions des dieux qui voulaient la marier à un mortel contre son gré. L'insoumission, l'horreur de l'enfermement, héritage moral du mythe du mariage forcé de la néréide, reste une valeur maritime primordiale. Mais c'est ici la violence, et non l'inspiration, qui nous intéresse. Dès 1817, Cuvier remarque dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire et à l'anatomie des mollusques*, que le poulpe est détesté sur les côtes de la Manche car il détruit les crustacés les plus recherchés<sup>665</sup>, ce qui rejoint la publication Facebook néo-zélandais.

Revenons donc aux commentaires de la publication de la photographie de la

<sup>665</sup> Ibid., p. 966

pieuvre sur Facebook et soyons attentifs à la violence qui s'en dégage, excédant les catégories habituelles de distinction entre agents/patents de l'ontologie naturaliste :



Cette violence s'adresse à une altérité dont est reconnue (et redoutée) intuitivement une capacité à mettre en danger une position de contrôle. De ce déferlement semble ressortir comme un malaise sous jacent : celui d'un regard en retour, comme une pieuvre se saisissant de l'appareil photo :

« Au milieu de cette viscosité il y avait deux yeux qui regardaient.

*Ces yeux voyaient Gilliatt.*

*Gilliatt reconnut la pieuvre »<sup>666</sup>.*

En écho aux invitations des uns et des autres de retourner les poulpes « *inside out* » (« dedans mis dehors », pratique de mise à mort courante), nous proposons de voir ce que produit un tel renversement<sup>667</sup> sur les catégories elles-mêmes concernant l'humain et le

<sup>666</sup> HUGO, Victor, *Les Travailleurs de la mer*, Paris & Bruxelles, Albert Lacroix & Cie, 1866, 2<sup>e</sup> partie, IV, I.

<sup>667</sup> Notre dernier ancêtre commun avec le poulpe date d'il y a environ 600 millions d'années. C'est pourtant aujourd'hui le seul invertébré avec une organisation cérébrale aussi proche de celle de l'humain. Voir Peter GODFREY-SMITH, « On Being an Octopus - Diving Deep in Search of the Human Mind », *Boston Review*, 2013. <http://bostonreview.net/books-ideas/peter-godfrey-smith-being-octopus>. Ainsi au cours de l'évolution, le vivant a formé de manière totalement indépendante, et dans des conditions environnementales quasi inverses l'une de l'autre, deux modèles similaires de fonctionnement neuronal, qui aujourd'hui se trouvent encore face à face. Vilém FLUSSER, philosophe allemand du XX<sup>e</sup> siècle, dans un ouvrage consacré au poulpe des abysses, construit son argumentaire sur le renversement point par

nuisible.

Le corpus contemporain de l'écologie politique invite à repenser nos catégories concernant la nature et la culture. Il appelle à en finir avec notre conception étroite du monde, réduit à un décor riche en ressources, pour retrouver la diversité des mondes. Dans ce sens, il s'agit de penser une écologie de sujets plutôt qu'un partage dogmatique entre une nature universelle et des cultures relatives. Bruno Latour a démontré dès les années 1990 que la nature n'était pas un domaine particulier de la réalité mais le résultat d'un partage politique. Ce que le chercheur appelle la « modernité » a fondé une « constitution » qui sépare un ensemble proclamé comme indiscutable, que serait l'objectif, les choses, la nature ; et un ensemble qu'on aurait le droit de remettre en question : le subjectif, le domaine des relations entre humains. La scène moderne présenterait une nature commune à tous, universelle, à laquelle seules les sciences modernes donnent accès, et sur fond de laquelle s'inventent les cultures, c'est-à-dire les représentations plus ou moins adéquates de cette nature. La source principale d'infection est donc la notion de représentations, « *cette impossible distinction entre les questions ontologiques et les questions épistémologiques* » (Latour, 1999, p. 61). Dans un texte issu du recueil *Écologie Politique*, Émilie Hache appelle à « *prendre acte de l'absence d'un substrat commun universel* » (Hache, 2012, p. 21), qu'incarnait jusqu'à présent le concept de « nature », et donc ainsi ne plus penser en termes de représentations mais de cosmologies différentes. Ce fameux « autre » n'est donc plus l'inconnaissable ou celui qui se trompe sur ce qu'est véritablement la nature, que seule la science occidentale peut expliquer, mais une source de nouvelles manières d'aborder la relation organisme-environnement. Au lieu de fonctionner en circuit fermé, le collectif est donc toujours en expansion. Le social peut-être moteur d'inclusions, s'augmentant et se définissant par relations multiples à l'altérité plutôt que d'exclusions selon un schéma unique séparant définitivement la nature de nos cultures. Si tous se comportent et ont un monde, alors tous ont quelque chose à nous apprendre de nous-mêmes lorsque nous sommes confrontés à eux<sup>668</sup>.

---

point qu'incarne le poulpe vis-à-vis de l'humain. Ce renversement permet d'envisager d'autres formes de relations fondées sur d'autres récits : « *L'humain dans son être au monde de vertébré, doit être critiqué du point de vue d'un invertébré* ». (FLUSSER, Vilém, *Vampyroteuthis infernalis*, Bruxelles, Zones-Sensibles, (1<sup>re</sup> éd. 1987) 2015, p. 15.)

<sup>668</sup> Rappelons la notion de « partage du sensible » conceptualisée par Jacques RANCIÈRE concernant la politique inhérente de l'art en ce qu'elle actualise des champs / hors-champ de la sensibilité (Rancière, 2000). On peut élargir le propos à l'ensemble de nos rapports avec les autres espèces en ce qu'ils relèvent de la politique, et pas seulement de l'économique ; autrement dit comprendre ce que c'est que la fabrication d'une communauté.

Les commentaires associés à la publication Facebook manifestent une attitude qui va au-delà de la simple posture industrio-anthropocentrique. Si l'on prend au sérieux ce qui est dit et ce qui se joue dans ces commentaires, on remarque une posture impliquant intuitivement la pieuvre dans un contrat social commun : d'abord l'expression « *Murderous Scum* » - « une vermine criminelle » - inscrit la pieuvre dans un contrat tacite avec des interdits, des coupables et des victimes. Ensuite, si le texte du statut, écrit comme un poème semble faire référence à une guerre de gangs : il s'agit des « *mates* », « compagnons », « potes », de la pieuvre qui s'opposent au déterminant possessif « *our* » de la communauté des pêcheurs. L'histoire devient celle de gangs de prédateurs où « *Murderous Scum* » et « *cut its head off* » prennent tout leur sens, dans un véritable conflit ancestral, *a fortiori* replacé dans la tradition historique des relations entre humains et pieuvres. Une deuxième lecture de la publication Facebook et des commentaires manifeste un autre rapport au « sauvage » qu'une simple domination *a priori* ; au contraire, il s'agit d'une position mise à mal par l'activité d'un autre centre intentionnel.

Claude Lévi-Strauss<sup>669</sup> a été le premier à remarquer que l'alliage des contraires institué par la pensée amérindienne repose sur les structures fondamentales des relations de prédation. L'animal concurrent auquel on se confronte quotidiennement n'est ni une simple chose à exterminer, ni un ami, mais *une relation* qui se fonde sur un conflit d'existence propre aux collectifs de chasseurs-cueilleurs. La coexistence des animaux et des matelots n'est jamais sereine<sup>670</sup>, et implique un conflit marqué par la mise à mort systématique des premiers par les seconds, mais aussi par l'imprégnation, ou la contamination, des seconds par les premiers, dont on ne saurait dire laquelle répond à l'autre. Pour maintenir l'avantage du matelot sur le poisson, seule une violence extrême peut être convoquée. On pourrait dire : « Parce que le jaguar ou le bourricot menace ma place de personnage principal dans ce récit, je tue le jaguar ou le bourricot ». Ce rapport des chasseurs-cueilleurs au milieu met en relief une tension permanente avec les autres subjectivités : des zones de conflits et des terrains d'entente.

<sup>669</sup> « Il est remarquable qu'à partir d'une analyse critique de la notion d'affinité, conçue par les Indiens sud-américains comme faisant charnière entre des opposés : humain et divin, ami et ennemi, parent et étranger, nos collègues brésiliens soient parvenus à dégager ce qu'on pourrait appeler une métaphysique de la prédation. » Claude LÉVI-STRAUSS, dans la postface au volume 154-155 de *L'Homme* (2000).

<sup>670</sup> Je fais notamment référence ici à l'histoire racontée au chapitre précédent par un matelot au sujet de la contamination de l'odeur des « bourricots » étripés, des morceaux de foie vérolés et du sang imprégnant les pores de la peau, jusqu'aux odeurs des flatulences du matelot.

Eduardo Viveiros de Castro a construit une méthode anthropologique fondée sur une théorie (ou ce qui serait l'équivalent dans la pensée occidentale, d'une métaphysique) indigène, qu'il a appelé « perspectivisme ». Cette méthode repose en partie sur la non-substantivation des langues amérindiennes, autrement dit, celles-ci ne construisent pas des notions hors-contexte : toute notion est dépendante d'une énonciation à partir d'un *type de corps*, d'une capacité de perception et d'action. La notion d'*humain* en particulier est un déictique, comme *ici* ou *là-bas*, et il dépend de la situation des corps qui énoncent ce constat : « je suis le seul “je”, tu es “l'autre” ». Ainsi, une rencontre inter-espèce dans la jungle est toujours une situation délicate de subjectivation/désobjectivation où la position d'« humain véritable » est incertaine, puisque les formes différentes de corps dissimulent en réalité une subjectivité ancienne commune. Le perspectivisme propose donc que chaque existant confisque le rôle principal dans l'histoire de la planète, définissant ainsi les autres comme « autres ». Le perspectivisme n'est ni un relativisme des choses, ni un relativisme des relations, ni un idéalisme harmonieux entre les êtres : c'est plutôt un état très concret de négociations permanentes, plus ou moins violentes, fait de trêves et d'attaques, tantôt d'alliances, tantôt de conflits, mais toujours de reconnaissance de l'autre comme entité autonome et à égalité ontologique : il s'agit de rapports entre « adultes » et non d'un rapport hiérarchique infantilisant (ou sur le rapport biblique berger-troupeau), comme c'est souvent le cas dans les relations humanimales en Occident. Puisque, par le conflit, s'instaure une forme de correspondance malgré tout, où s'affrontent non seulement des espèces, mais aussi de véritables conceptions du monde, reconnues en tant que telles.

Ce qui est reconnu dans les interactions Facebook qui accompagnent la publication de l'image du poulpe criminel, c'est une proximité gustative, son « bon goût » : peut-on lui en vouloir d'aimer comme nous les écrevisses ? Et de choisir en particulier les plus grosses ? Si on aime manger l'autre (selon les commentaires, le poulpe se cuisine très bien au barbecue), l'autre aussi aime manger ce qu'on mange. L'ennemisme est aussi une affaire de communauté, de partage territorial, une coprésence physique et affective : on partage un temps le même espace et on a les mêmes goûts. Ceci crée bien sûr un conflit, mais derrière ce conflit repose un *lieu commun* à partager. Or sur ce nœud gustatif et ontologique vont s'accumuler des discussions entre matelots et donc, sur du conflit autour d'une proie commune, se constitue la communauté entre matelots.

La fondation « opportuniste » de liens communautaires pourrait être une modalité caractéristique de l'animisme. L'animisme ne veut pas d'abord dire : « toutes les choses ont une âme ». « L'animisme a comme présupposé fondamental l'idée selon laquelle d'autres êtres que les humains sont des personnes, c'est-à-dire, des termes de relations sociales » (Viveiros de Castro, 2009, p. 49). Il vise d'abord à introduire toute altérité potentiellement comme un terme de relation sociale, afin que le partage du territoire hostile soit possible, et surtout imaginable par un collectif.

Penser les espèces nuisibles est donc inséparable de la notion d'espèce compagne (*cum panis* : « partager le pain » ; en mer partager les écrevisses, le homard, les poissons nobles) si on renonce à une vision dichotomique exploitation *versus* nuisance. Il s'agit de voir que derrière le nuisible se trouve le concurrent, et que derrière le concurrent se trouve le com-pagnon, plus ou moins allié ou ennemi selon les circonstances, constituant ainsi une communauté de prédation. À travers ces conflits cosmopolitiques, des obsessions communes transparaissent malgré tout si l'on s'y attarde et si l'on trouve les structures narratives afin d'en rendre compte.

Il existerait un certain goût commun pour l'écrevisse en parallèle d'un dégoût, lui aussi commun, de l'enclos (les pieuvres, comme le loup, ne reconnaissent pas les frontières de l'enclos) et du patronat. La relation homme-pieuvre nous permet de repenser la subalternité et la capacité d'action, car elle réconcilie anarchisme et opportunisme<sup>671</sup>. L'anarchisme en mer est toujours d'abord un opportunisme. Il s'agit de saisir les opportunités que présente ce secteur en crise, où la flexibilité du salariat est parfois à l'avantage du matelot tant l'on manque de volontaires pour ces postes, mais aussi de composer avec un milieu qui ne permet pas la négociation. « *T'utilises ou tu subis* », rappelle un proverbe populaire de navigateur. En navigation, donc, comme en stratégies professionnelles.

### ***Figurations trophiques, photographies entre « Big Win » et « empoisonnement »***

« — *Ouais j'essaye d'éviter parce que justement j'ai pas envie que ça ressemble à des photos de plaisances, de trophées justement. C'est plus pour montrer... quelque chose*

<sup>671</sup> Et ne parle-t-on pas parfois au sujet des nuisibles « d'espèces opportunistes » ?

*de beau, quoi. J'trouve ça beau, en fait. C'est bête. C'est plus des poissons qu'on relâche qu'on prend en photo, d'ailleurs. Des espèces qu'on n'a pas le droit de garder, ou qu'y a peu de stock donc on les relâche. J'aime bien prendre des photos de ça, ouais. (...) On parlait de photo trophée tout à l'heure, pour moi les photos de trophées, c'est pas les photos de poissons, c'est celles que j'envoie à mon associé, ou à mon pote qui est en Australie, c'est une photo du nombre de bacs quoi. Et une photo de trophées, c'est trois chariots remplis de poissons, quoi. Ça, c'est un trophée, mais ça, ça reste personnel, ça n'ira jamais sur Facebook. Alors que pour moi, un poisson, c'est pas un trophée, c'est un poisson. Pour nous, l'équivalent de... d'un gros bar ou d'un gros lieu d'un plaisancier, c'est d'avoir fait quatre, cinq ou six cent kilos de lieux dans sa journée, quoi. »*

Dans cet échange, Paul, ligneur installé en Finistère, revient sur les vrais « trophées » de sa pêche, et qui sont différents de ceux des « plaisanciers ». Si un « poisson n'est pas un trophée », un « trophée » est plus qu'un poisson. Sergio Dalla Bernardina écrivait qu'il était la « mise en narration d'une "rencontre" (...) l'histoire d'une poursuite (...), d'une mise à mort et d'une réhabilitation posthume » (Dalla Bernardina, 2013). Il peut ainsi, pour le professionnel, être son incarnation pécuniaire, un trophée qui n'a pas vocation à être médiatisé. Dans son enquête auprès des cueilleurs de matsutakes, Anna Tsing s'intéresse à l'émulation autour de la vente des champignons, qu'elle interprète comme faisant partie d'une performativité de la liberté. La concurrence n'est pas nécessairement orientée vers des questions de rentabilité, mais participe d'une dramatisation, une manière de raconter une autre histoire que celle de l'exploitation industrielle, du rapport au travail, à la propriété, et aux relations de pouvoir. Certains cueilleurs se prennent en photo avec leurs plus belles prises, et font la même chose avec des billets de \$100 obtenus après la vente. L'anthropologue conclut : « *they become trophies of the hunt* », « *in the buying tent, mushrooms and the cash they bring are trophies of freedom* ».

Il y a une différence majeure entre les images que l'on partage au sein de la communauté, et celles que l'on partage publiquement. Le partage de ces images est aussi principe d'une fondation communautaire, en ce qu'elle n'a pas fonction de représentation par les marins du groupe social des travailleurs de la mer, mais plutôt d'une interaction rendant compte des manières d'être au monde maritime. D'une certaine manière, les

photographies de grosses prises recourent ces enjeux d'une mise en scène trophique<sup>672</sup>, d'un thon monumental ou d'un « *banc de dorade* », qu'évoque un médecin addictologue en entretien : « — *Et puis la métaphore du jeu, aussi, le fait de choper le banc de dorade royale, 10 000 euros, ben voilà ! J'me rappelle toujours du gars qui m'avait raconté ça, c'était comme les gens que je suis pour le jeu. C'est le Big Win, quoi.* »

Ce banc de dorade justifierait, pour le pêcheur, l'exaltation et le travail démesuré qu'il fournit. Mais les images de prises ne sont pas toujours liées à l'imaginaire du butin monumental, ou du « Big Win » dépersonnalisé. L'idée de « surprise » est également omniprésente dans les discours des marins lorsqu'il s'agit de qualifier ces rencontres. Ainsi, Jérôme, petit pêcheur, qualifie de « loterie » le caractère aléatoire des remontées de captures, cachant sous une référence financière un rapport écologique plus complexe :

« — *Ouais, le filet, j'aime bien parce que c'est ce que j'avais remarqué, t'as toujours des surprises. Tu peux jamais savoir. T'as toujours des bonnes ou des mauvaises surprises hein mais...*

— *Qu'est ce que t'appelles une surprise ?*

— *Du poisson que t'attends pas là. Ou plein, ou rien du tout... Tu sais jamais ce que tu vas avoir. C'est ça qui est bien au filet, c'est un peu la loterie, quoi.* »

Il y a quelque chose de l'ordre du partage de lieux communs, dans un social en expansion dont on ne sait distinguer si c'est l'industrie humaine qui inclut les animaux, ou si ce sont les poissons qui incluent les travailleurs humains, si c'est la nature qui accueillent les machines des hommes, ou les machines des hommes qui « contrôlent l'inspiration que la nature fournit » (White, 1995, p. 35). Sans doute les deux à la fois, et c'est d'ailleurs malgré la normalisation industrielle que se jouent ces « politiques d'enchevêtrement » (Nading, 2014), ou stratégies conscientes ou inconscientes de présence au milieu, plutôt que d'acceptation d'un isolement hors du milieu « hostile »,

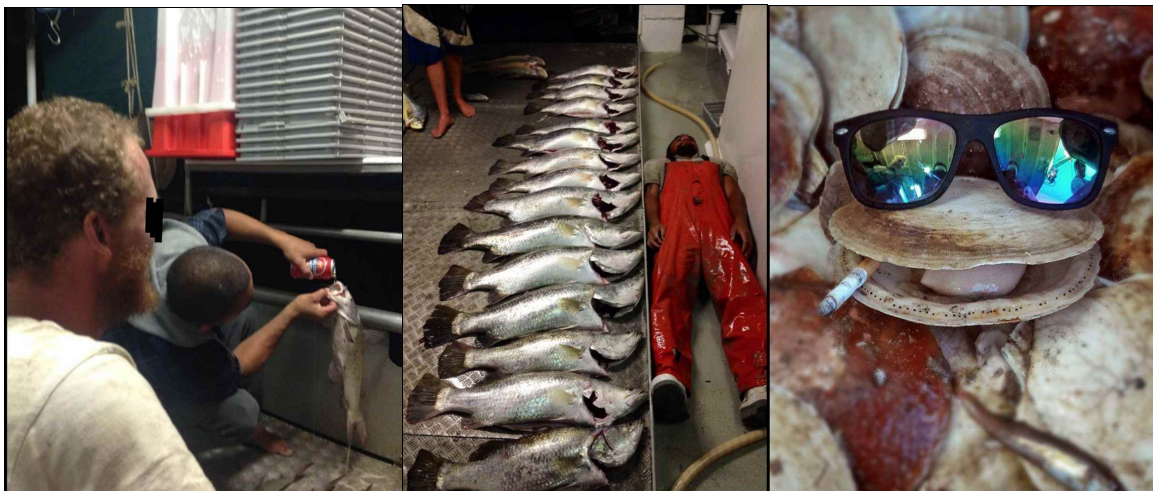
<sup>672</sup> L'idée de la récompense (dont l'étymologie latine est celle de l'objet symbolisant la victoire militaire) rejoint celle de la nécessité de se nourrir des autres dans les relations de prédation (dont l'étymologie grecques, τροφή, renvoie au caractère « nourrissant », à la « croissance » ou à la « génération »).

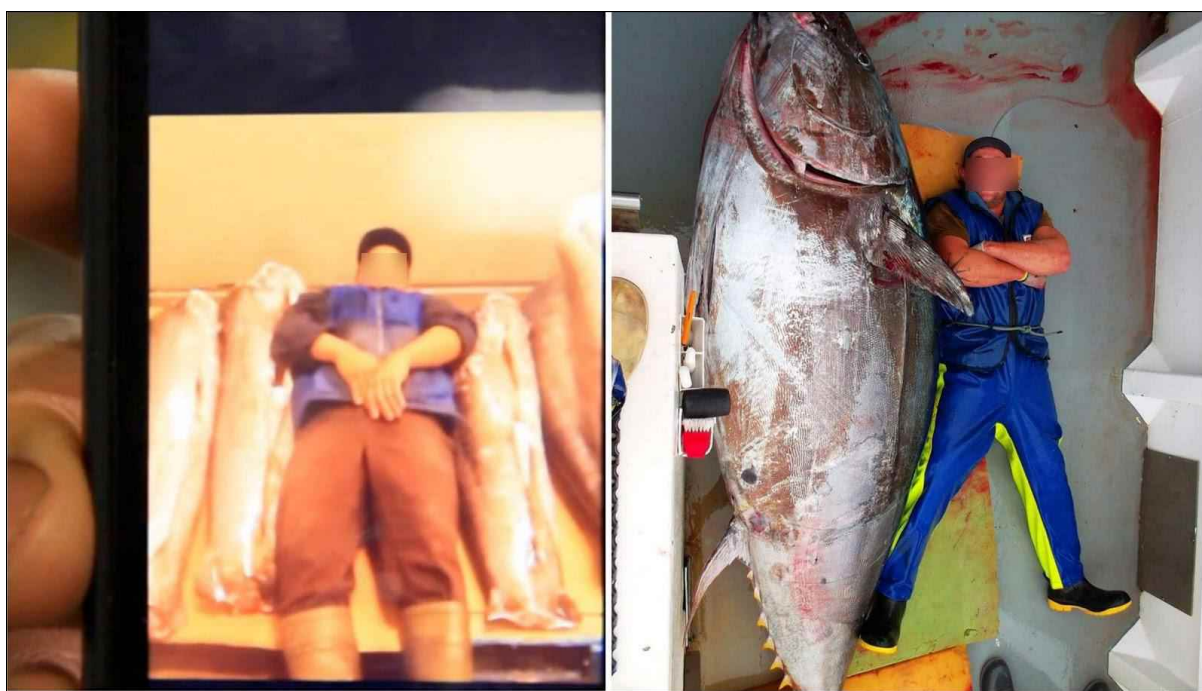


dont on sait qu'il représente une certaine raison de vivre pour le marin - « *chercheur de risques* » Comme il y aurait une irrésistible pyromanie au fin fond de la psyché du combattant des feux de forêt (Desmond, 2007), y aurait-il alors un irrésistible devenir poisson chez le marin ?<sup>673</sup>



<sup>673</sup> Tim INGOLD rappelle les conclusions de VIVEIROS DE CASTRO sur les cosmologies amérindiennes, dans lesquelles un vêtement ne couvre pas le corps, mais *est* le corps (INGOLD, 2000, p. 94 ; VIVEIROS DE CASTRO, 1998, p.482). En portant le masque du poisson, il ne s'agirait pas de cacher, mais d'activer des compétences, une anatomie et des dispositions : « VIVEIROS DE CASTRO likens the adoption of a specific bodily form to the diver's donning of a wet-suit, the purpose of which is not to disguise the wearer as a fish, but to enable him to swim like one. Thus metamorphosis is not a covering up, but an opening up, of the person to the world. A person who can take on many forms can turn up in all kinds of situations, now in one form, now in another, each one affording a different perspective. The greater the person's powers of metamorphosis, the wider the range of their practical possibilities of being, and hence the more extensive the breadth of their experience and the scope of their phenomenal presence. » Tim INGOLD raconte ensuite l'histoire Ojibwa de Iron Maker, un homme qui se retrouvant au fond d'un lac après le naufrage de son navire, pense à différents animaux qui successivement lui « prêtent leur corps », permettant à l'homme de trouver la force de remonter à la surface, nager et rentrer chez lui à travers la forêt (INGOLD, 2000, p. 95). Dans le cas des images présentées ici, c'est cependant la mise en scène d'une communauté de corps humains et non humains soumis à une même exploitation qui nous semble apparaître dans les figurations, plus que l'inspiration de compétences offertes par la métamorphose.





*Des lieux communs.*

Sergio Dalla Bernardina écrit : « Derrière la tête taxidermée se cache un analogue de l'homme, un "étant" qui malgré sa "physicalité" légèrement différente, pour reprendre les catégories de Philippe Descola, présente une intériorité comparable à la nôtre » (Dalla Bernardina, 2013 ; Descola, 2005). Les photographies de poissons prises

par les marins-pêcheurs penchent parfois du côté de l'anthropomorphisme. On y appelle notamment régulièrement à « sourire pour la caméra » dans des attitudes qui rappellent le *selfie*. D'un côté, l'anthropomorphisme rassure, et permet de ne pas basculer totalement dans la métamorphose<sup>674</sup>. De l'autre, la figuration de ces rencontres sous les traits de visages qui empruntent totalement au poisson, est révélatrice d'une réalité liminaire : celle de conditions humanimales communes dans un milieu qui les réunit (Sizek & Blanchette, 2015). D'autant que le visage n'est pas « taxidermisé », mais vient tout juste d'être découpé d'un corps sanguinolent, à peine mis à mort par le corps du pêcheur, qui s'en empare comme s'il s'agissait d'un masque vivant. L'entremêlement des vies des animaux agroalimentaires et des vies des travailleurs humains qui les accompagnent forment une certaine communauté. Sa mise en scène, tantôt anthropomorphique, tantôt animale, en fait jaillir les enjeux et les superpositions<sup>675</sup>. Les *herrings quines*, citées en exemple plus haut, ne ressemblent pas seulement à des poissons de l'extérieur, elles incarnent des créatures marines à proprement parler. D'ailleurs, ce sont elles qui portent leur maris au bateau, dans leurs bras recouverts d'écailles, comme si elles craignaient moins l'eau et le milieu marin que d'autres humains (Probyn, 2016, p.114-115). A bord d'un navire de pêche, toutes les plaisanteries performées sur le pont évoquées plus haut, mais aussi les nombreux mimes d'actes sexuels avec les morues les plus grosses tombées du chalut, les imitations des poissons découpés, morts, les déguisements improvisés à partir des têtes de poissons enfilées comme des masques, etc., toutes ces performances sur le ton de l'humour marquent une intrication des modalités d'existence, une physiologie dont la vulnérabilité

<sup>674</sup> « *Human similarity to fungi makes our bodies vulnerable to them, not in a conceptual way but physically, pathologically. It is the same with other animals, even more so: as soon as you allow yourself to be made of the same stuff, you have to relinquish your own priority. You become vulnerable to another animal's hunger and desire. We keep the needs of animals well away from our language – even death in the abattoir has to be described as humane or inhumane, as if the animals we are slaughtering were human, simply because we have no words to express respect for a body which is not human* » (HILDYARD, 2018, p. 81). Traduction : « La ressemblance avec les champignons rend nos corps vulnérables à ces derniers, pas dans un sens conceptuel, mais physique, pathologique. C'est la même chose avec d'autres animaux, même plus encore : dès que l'on s'autorise à être fait du même bois, il nous faut renoncer à nos priorités. On devient vulnérable face à la faim ou au désir d'un autre animal. Nous conservons nos besoins d'animaux loin de notre langage - même la mort dans un abattoir doit être décrite comme humaine ou inhumaine, comme si les animaux que l'on massacrait étaient humains, simplement parce que nous n'avons pas de mots pour exprimer de respect envers un corps qui n'est pas humain. »

<sup>675</sup> Charles STÉPANOFF a analysé la différence entre le perspectivisme amérindien et le chamanisme sibérien à travers les représentations de métamorphoses qui superposent part animale et identité humaine. « Une identité ne chasse pas l'autre mais s'y ajoute » (2009). A mesure que la métamorphose prend un sens pratique et non rituel, le maintien de l'essence se ferait de plus en plus nécessaire. De manière encore plus évidente dans le contexte industriel occidental, les marins pêcheurs qui figurent une métamorphose restent *essentiellement* des marins qui *s'empoissonnent*.

est partagée (Blanchette, 2015)<sup>676</sup>. J'évoquais les concours d'efficacité plus tôt, qui pouvaient faire croire à l'observateur extérieur à une simple incarnation de l'homme-machine stakhanoviste. Or le *tuna-man* ou le *filet-man* qui modèle la chair pour figurer son exploit, qui se prête au jeu de la découpe parfaite avant de se photographier en position identique à celle du poisson mort qui est la matière même de sa performance, celui-là s'appelle du nom du poisson qui lui ressemble : « *tuna-man* ».

Karen Hébert a montré sur le terrain de l'Alaska côtière que la transition d'une pêche de masse, qui pense en tonnage, vers une pêche plus délicate, obsédée par la qualité du poisson, a modifié les manières de penser les relations au poisson chez les pêcheurs (Hébert, 2010). Un changement majeur a été la présence de plus en plus insistante du capitalisme dans la relation entre le poisson et le pêcheur. Comme si la morale imposait de penser cette relation comme uniquement tournée vers le désir du consommateur, lui même infusé par un désir de gestionnaire qui voudrait que la relation « naturelle » entre le pêcheur et le poisson soit simplement capitaliste.

Chaque rôle semble ainsi de plus en plus défini au sein de la grille capitaliste et naturaliste qui impose les visions du monde à partir des orientations des marchés. Le pêcheur, en se prenant au photo au milieu de centaines de poissons déversés sur le pont, le long d'un requin découpé en morceau, ou découpant des poissons à la chaîne, plus préoccupé par un concours de vitesse que par la qualité attendue par le patron, est doublement déviant par rapport à cette morale. D'une part, il contribue à l'imagerie viriliste traditionnelle valorisant la quantité, incompatible avec les valeurs d'une pêche délicate et individualisée aujourd'hui estimées. D'autre part, il s'autorise une pause sur le temps du procès de travail, pour profiter d'une surprise, un butin qui n'est pas uniquement valorisable en termes financiers. Par là, il s'extrait d'une logique qui voudrait qu'il traite le poisson sans affect, un animal devenu non plus un être vivant avec lequel s'organise une relation mais un « produit », c'est-à-dire une marchandise imaginée par et pour la vente et la consommation. Si le « *tuna-man* » est celui qui prépare le thon devenu produit dans une relation aux environnements qui est capitaliste, induisant que le morceau ainsi découpé devient marchandise humaine et non plus poisson, ou en quelque sorte devient

<sup>676</sup> « *What seems clear is the need for a language that goes beyond the currently isolated political imaginaries of animal or worker rights, once the health and liberty of individual pigs and people are affected by the state of vitality in which they are mutually embedded* ». Traduction : « Ce qui paraît clair, c'est la nécessité de trouver un langage qui aille au-delà des imaginaires politiques contemporains isolés du droit de l'animal et du travailleur, une fois que la santé et la liberté des individus cochons et humains sont affectés par l'état de vitalité dans lequel ils sont conjointement intriqués. »

« *man-tuna* », pourquoi refuser de voir la part de thon qui s'incarne en retour dans l'homme, dans ce « *tuna-man* » qui revendique par la mise en scène, une tout autre grille que celle du capitalisme, presque animiste, des relations et des émotions ?

### ***Les butins du chalut, des surprises et fantômes.***

Dans la passerelle d'un chalutier du large, nous parlons des butins de chalut. Nous sommes à quelques miles de l'épave du *Lusitania*, paquebot transatlantique coulé durant la seconde guerre mondiale. Nous ne sommes donc pas très loin des côtes de l'Irlande par rapport au chemin parcouru durant ces dix derniers jours. Le patron raconte qu'il a déjà pêché un moteur d'avion des années 1950, et que l'hélice était impressionnante. Il me raconte aussi les vélos qu'il a sortis de l'eau au large, mais aussi les obus, ou plus étonnant encore, une cargaison entière et intacte de bouteilles de whisky. Des collègues ont aussi pêché des voitures, me dit-il. Dans les quelques silences durant lesquels la discussion s'arrête, les silences sont comblés par le son de la télévision qui retransmet, comme souvent depuis le début de la marée, *Pawn Stars*, une émission mettant en scène des ventes aux enchères d'objets anciens, la plupart du temps des engins à moteurs, des véhicules, des armes, et autres objets renvoyant au virilisme. J'ai l'impression que le programme télévisé et la discussion se répondent dans la surenchère. « *Ils ont aussi repêché Tabarly, on l'a identifié par son T-shirt Penduick* », me raconte la patron. Un matelot nous rejoint et poursuit la discussion. Les marins parlent de différentes surprises sorties du chalut. De nouveau c'est une valse de voitures et autres cargaisons tombées du porte conteneur, puis une anecdote impose le silence : le matelot raconte la fois où « *un macchabée est tombé, assis sur le pont. Ça fait tout drôle. Il était là, à nous regarder avec ses yeux !* »

Lors du paragraphe sur les « classes pollueuses », j'évoquais déjà les butins surprenants que les marins obtenaient en raclant le fond de la mer. Nathan insistait sur le changement de mentalité chez les marins, tout en confiant le choc de ces rencontres monumentales : tractopelle *Caterpillar* neuf, voiture, parties d'avion, moteur, hélice, mitrailleuse, etc. Elles viennent s'écraser sur le pont aux côtés des « surprises » habitant le « Chthulucene » (Haraway, 2016), qu'elles soient animales, comme les poissons étranges photographiés et partagés sur Facebook, ou littéralement « chtoniennes », comme les morceaux d'ambre que les matelots apprécient rencontrer aux abords des plateformes

pétrolières - autant d'éclats des profondeurs de la terre extraits par le forage de profondeur, puis par le chalutage<sup>677</sup>.

Mais la question de la pollution dépasse largement celle des prises, et place ces dernières dans un questionnement plus général sur les manières d'être au monde marin, avec une remise en question de plus en plus importante du chalut chez les jeunes pêcheurs. La rencontre avec ces ruines humaines confronte le marin à son incapacité de faire autre chose que d'en rajouter soi-même depuis le chalutier. Ce dernier renvoie alors un miroir vertigineux. Il incarne une « revenance » d'*homo detritus* (Monsaingeon, 2017), telle que celle décrite par Monsaingeon à son arrivée dans la mer des Sargasses, où le continent de plastique rompt « la monotonie du large » et renvoie « à cette terre invisible depuis des jours entiers » (Monsaingeon, 2016). Ainsi, le récit de Pierrick, jeune matelot du large, insiste sur ces apparitions, entre le trésor et le monstre :

*« — Parce que le chalut, moi, c'est pas une pêche qui m'intéresse dans le principe. J'suis pas écolo mais voilà, éviter de faire la pêche destructeur, comme ça. J'dis pas que le thon c'est pas destructeur non plus, mais bon. Pas tant pour le fond, le chalut, tu vois bien que les fonds sont plats. Dans le chalut, t'as trois algues dans ton chalut, bon t'as des oursins. Mais ça va, les oursins, c'est pas une espèce en voie de disparition. D'ailleurs, j'étais allé dans les grands fonds, vers 800 mètres de profondeur, ça m'avait plu de voir d'autres espèces de poissons différents, des chimères, des requins cochons, les "skis", ils appellent ça. Ça, c'est des trucs que tu vois jamais. Jamais j'aurais pu voir ça dans ma vie, quoi. C'est pareil, chez moi, j'ai rapporté un corail, mais énorme ! Au chalut, parfois, tu remontes des trucs... (...) On avait remonté une amphore, immense, même pas pétée. Là, ça m'avait fait marrer parce que, les mecs, c'était "premier qui voit, premier qui garde", quoi. Hop ! "C'est pour moi". Gros jeu de gamin, quoi (rires) Je pensais pas du tout, mais celui qui chope c'est celui qui a. Tu dis : "c'est à moi", et hop, c'est à toi. Moi, pourtant, l'amphore, je la voyais dès le début dans le filet, mais là, c'est le facho, là, qui arrive et "hop c'est à moi", qu'il dit. Après, on avait remonté une côte de requin pèlerin ou je sais pas quoi. Truc immense. Ça fait la taille de deux tables là, "ouais, c'est à moi", qu'il dit encore. Ouais, ben moi, j'te la laisse, parce que si je dois transporter ça en voiture, euh... La vertèbre pareil, grosse comme la table, là. Qu'est ce que je foutrais de ça chez moi ?*

<sup>677</sup> Voir ce que dit Robert Muller sur les « surprises » au sortir du chalut dans l'article « Le nouveau port de pêche de Lorient. Chalutage et charbon », *Annales de Géographie*, 36, n°201, 1927, p. 199

*En plus ça pue ! A un moment, j'avais rigolé. On remonte un globicéphale, les petites baleines là, mais décomposé. Y avait encore toute la chair et les boyaux, mais il commençait à pourrir. Putain on l'remonte, et là, bloqué dans le chalut. On ouvre le chalut, y a tous les boyaux qui tombent. Et là, une odeur... oh la vache ! Nous, heureusement, on avait le courant d'air qui nous brassait mais tout allait sur le mécano qui était sur le treuil. On l'entendait "beuuuuh", "beuuuuh", en train d'essayer de se faire dégueuler derrière. C'était horrible ! Putain, quand tu remontes des trucs comme ça... J'étais : "fiou"... et après, ben faut aller dans le chalut pour enlever les vertèbres qui restent bloquées. T'as des bouts de trucs, tu rentres dedans tu t'en prends dans la tronche. Oh putain ! T'es bien content qu'il y ait de l'eau dans ton bateau cette fois-ci pour te rincer la gueule parce que ça daube bien du cul, quoi. Pareil, des bouteilles de champagne. Plein de choses. J pense que y a des trésors, hein, sous l'eau. Mais ce qui me choque, outre le gasoil et tout, c'est la pollution des marins. Eux-même, qui jettent tout. C'est ça que je comprends pas. J pense que la jeune génération est contre ça, donc ça va changer, mais putain, les vieux, à tout balancer. Moi j'ai dû... Les mecs m'ont donné l'ordre de balancer des bidons d'acide et des bidons d'huile. A un moment, ben pareil, au chalut au large, on remonte une poche, on se dit : "ah tiens, une bonne poche de langoustines, enfin !" Et là, non, quoi. Dedans on avait un pot de peinture au plomb, avec du plomb dedans. Du coup, ben quand on a ouvert le chalut, tout s'est renversé sur les langoustines. Bon ben voilà ! Ben tu rejettes tout, parce que sinon tu vas pourrir tes cales. Ça sentait tellement le plomb fort, en plus ben voilà, t'as niqué ta pêche et en plus t'as pourri ta flotte. Les mecs aucune pitié, j'ai été choqué ».*

Parfois, comme l'exprime Pierrick, les surprises sont aussi hétéroclites que l'anthropOcéan que les marins arpentent, d'un cadavre monumental de poisson à une cargaison de bouteilles de champagne. Une autre question soulevée par l'entretien est celle de la propriété, ou de manières de s'appropriier le milieu et parfois le vivant. Bernard Koechlin évoque le lien entre primauté de la vision sur une prise et la légitimation de sa propriété dans un système informel d'attribution des prises chez les Vezo, « le fait qu'il s'agisse d'un animal vu en premier par un tiers m'empêche de le considérer comme ma propriété ; la prise appartient, de fait, à celui qui l'a vue le premier. » (Koechlin, 1971). Ici, la question de l'appropriation des butins du chalut est davantage à associer à une certaine



envie de figer ces rencontres avec les fantômes des abysses, de matérialiser des apparitions, de figer une représentation<sup>678</sup>.

D'autre part, l'enjeu de faire disparaître l'hostilité du milieu peut ressortir à l'improviste, au milieu des rythmes bien huilés de l'usine embarquée. Cela peut d'ailleurs passer par un surinvestissement dans le travail, à l'image de Rémi, jeune matelot du large : « *Moi je sais que, quand j'suis malade, faut qu'j'travaille parce que sinon j'y pensais, et plus j'y pense plus j'suis malade* ». Pour ce jeune matelot, c'est curieusement à bord d'un plus petit navire, c'est-à-dire en prise avec des éléments beaucoup plus présents, même si l'éloignement avec la côte était bien moindre, qui l'a rendu malade : « *Après c'est.. ouais j'avais fait la langoustine, et là on est parti, pourtant j'pensais, c'était presque plat, c'était tranquille, mais passer d'un vingt-cinq mètres à un quatorze mètres, du coup ballotté plus, ah ça m'a... j'm'y attendais pas ! (rires)* ». Parfois, c'est, comme le cadavre de globicéphale évoqué par Pierrick, à travers les corps des animaux que se matérialise cette rencontre. Arnaud, un autre jeune matelot évoque un moment similaire de vertige inattendu devant les tripes d'un poisson décomposé, inattendu car l'habitude était censée avoir naturalisé le geste au point d'émousser la sensibilité : « *L'été dernier, bon, vers tôt l'matin, premier trait à sept, huit heures du mat', j'étripe une lotte et, j'sens l'odeur et direct j'ai dégueulé, quoi (rires). J'sais pas, pourtant j'ai eu beau en étriper des lottes, j'ai jamais eu d'problème, mais là, c'matin-là, j'sais pas c'qui s'est passé, mais rien qu'en sentant l'odeur, la vache ! J'suis parti.* ».

La pollution et ses apparitions, en retour, sur le pont des navires, est à prendre en compte comme une notion inverse, ou en miroir, de celle de l'immersion dans le milieu marin - de la contamination. Elle pose la question de l'être au monde, à la fois à travers l'outil ou l'objet, c'est-à-dire à travers les manières d'habiter le monde, mais aussi la question de l'échelle des relations, et des engagements dans les milieux. Entre un bâtiment qui évite la houle par des dimensions extraordinaires, et un esprit qui cherche à penser comme un mollusque pris dans les courants d'un estuaire, s'invitent les présences humanimales, présences que l'océan n'archive pas, mais fait circuler et surgir sur les ponts, des cargaisons de conteneurs aux poissons monumentaux, cohabitants et traces d'un milieu mouvant, des microplastiques aux polluants organiques persistants (POP). En

<sup>678</sup> Voir CLOUETTE & BRUGIDOU, « Les mers négatives, Analyse des crises des représentations d'un rapport au maritime et ouverture vers deux possibilités de dépassement : l'infra-expression et le remote-sensing », dans *Discours sur la mer, résistances des pratiques*, Presses Universitaires de Rennes, à paraître.

première ligne du processus industriel, les corps des marins ne sont alors pas les seuls détruits par l'économie globale et néocolonialiste dont ils sont les mains : « *The flows of global power meet the flows of biomatter* » (Neimasis, 2012).

## ñ

Après un long exposé des difficultés rencontrées au début de sa carrière de pêcheur à la bolinche, Barthélémy, jeune matelot, résume avec humour une certaine aporie des efforts de pêche industriels : « *la pêche c'est beaucoup "travailler plus pour gagner moins"* ». Les corps cassés par un système salarial inadapté sont ceux d'individus pris entre une double hostilité, hostilité d'un milieu professionnel et hostilité d'un milieu naturel. Les marques de cette double hostilité sur les corps des travailleurs imposent de repenser la notion de « crise », c'est-à-dire d'impasse durable, non plus seulement par le haut, c'est-à-dire par les stratégies des armements à rendre durable des entreprises, mais également par le bas, c'est-à-dire par la question des conditions de travail. Si les accidents professionnels des différents secteurs maritimes sont en baisse en 2016 par rapport à 2015, les métiers de la mer restent très dangereux, notamment la pêche, où le taux d'accidents est de 10 points supérieur à celui du BTP, par exemple.

La structuration des relations salariales et environnementales, à partir d'une vision capitaliste du monde, naturalise l'exploitation conjointe des hommes et des environnements et participe de la généalogie d'une violence qui apparaît comme inévitable, nécessaire et parfois même au cœur de la « beauté » du métier.

L'écoféminisme, influencé notamment par les travaux de Greta Gaard, considère que le « spécisme » fonctionne comme et est intimement lié aux autres formes d'oppressions (Gaard, 2002), telles que le racisme, les rapports de classe, le sexisme, etc. Différents travaux de recherche ont pointé du doigt l'efficacité de ce paradigme dans les milieux de l'industrie agroalimentaire, notamment dans les abattoirs. John Joyce, Joseph Nevins, and Jill S. Schneiderman ont ainsi montré les liens entre la violence du processus industriel du gavage d'oies aux Etats-Unis et celle déployée par les industriels dans le traitement des travailleurs mexicains aux conditions déplorables qui assurent le fonctionnement de ces abattoirs de la Vallée de Hudson (HVFG). « *In the context of*

*HVFG, both ducks and human workers are also commodities, ones whose (re)production involves violence.* » (Joyce et al. 2015<sup>679</sup>). En effet, en parallèle d'une analyse des disparités entre un discours qualifiant de conditions « humaines » l'élevage des oies et la réalité des lignes d'abattage des animaux, les chercheurs montrent que de nombreuses structures sociales abaissent les droits des travailleurs impliqués en dessous des conditions classiques des travailleurs américains, notamment du fait de leur statut salarial « à part » de « *farmworker* ». Cette singularité salariale, mais aussi l'exposition aux éléments, au manque de sommeil, aux chairs, tripes et sang de poissons, rend les conditions des marins comparables à celles exposées par l'équipe de John Joyce sur le terrain des abattoirs de canards. Non seulement une invisibilisation de la violence envers les animaux permet aux industriels de parler d'humanité dans la mise à mort systématique d'animaux, mais la commodification du rapport salarial, et une certaine naturalisation de la violence des processus industriels sous une idéologie de « l'exigence naturelle », permet de faire des travailleurs du secteur agro-alimentaire des humains de seconde zone.

A la question « pourquoi continuer à pêcher à l'heure de l'anthropocène ? », Elspeth Probyn répond qu'il faut « essayer de manger l'Océan mieux. Essayer de manger avec l'Océan ». Une telle invitation me paraît beaucoup plus à même de repenser les rapports d'exploitation qui sont entretenus par le capitalisme industriel dans le modèle halieutique occidental, car il permet de repenser ses structures sans les nier. Les descriptions qui sont faites la plupart du temps d'un monde « post-industriel » laissent trop penser, eschatologiquement, à un paysage de ruines post apocalyptique, voire participant d'un post-exotisme volodinien, sur lequel plus rien ne pousse ni ne vit, dynamique dont il est impossible de s'échapper. On a souvent tendance à insister sur la capacité du capitalisme à s'arranger de tout (Moore, 2015), à spéculer sur les ruines et les cendres. Quoi de plus anthropocentré, quoi de plus ancré dans la « mythopoétique » de l'industrialisme capitaliste (Campbell, 2016) obsédé par la productivité, que de croire ne serait-ce qu'à la notion de ruines infertiles ? L'Océan n'est ni en ruines, ni la frontière

---

<sup>679</sup> Voir aussi ces deux articles du New York times cités par les auteurs : : *No Days Off at Foie Gras Farm; Workers Complain, but Owner Cites Stress on Ducks* par Steven GREENHOUSE, 2 Avril 2001 : <http://www.nytimes.com/2001/04/02/nyregion/no-days-off-at-foie-gras-farm-workers-complain-but-owner-cites-stress-on-ducks.html>  
& *State of Shame* par Bob HERBERT, 8 Juin 2009 : <http://www.nytimes.com/2009/06/09/opinion/09herbert.html>

sauvage que le capitalisme « bleu » souhaite mettre au travail. La pensée naturaliste et culturaliste s'avère incapable de proposer des représentations ni fatalistes ni capitalistes. Marco, un jeune pêcheur ayant vogué de remplacement en remplacement à bord de navires hauturiers, indifféremment caseyeurs et chalutiers, s'est un jour retrouvé sur un chalutier hauturier tout juste sorti d'usine. Tout sourire, il me dit sa surprise, une fois couché dans sa bannette individuelle, de ne rien entendre. « *J'étais choqué, limite j'avais envie de coller mon oreille partout pour entendre ci, ça, le moteur* ». Alors que je lui demande, incrédule, si le vacarme lui manque, Marco se moque gentiment de moi : « *Faut pas rêver, le vacarme a pas disparu, juste tu l'entends pas dans ta couchette, et ça améliore ton repos* ». Les conditions de vie, les petits détails de confort qui entourent le travail se sont améliorées. La discussion dérive vers d'autres sujet puis Marco, une dizaine de minutes plus tard, revient sur la question du bruit dans les bannettes. « *Tu sais que, sur les vieux bateaux en bois, bien pourris, bien horribles aussi, quoi, dans les banettes quand tu dors, t'entends parfois les dauphins. (...) Parfois t'as même pas à tendre l'oreille, juste tu les entends, quoi. Je pense que ce sont des dauphins. J'en ai parlé avec d'autres, et on m'a dit que c'étaient des dauphins. Après je suis pas sûr, j'ai pas été voir (rires) et puis avec le bruit ambiant... Mais ouais, je crois quand même que ce sont des dauphins. Faudrait plus le bruit, mais juste garder les dauphins (rires)* ». Dans la boîte confortable, Marco pouvait un peu mieux se reposer entre les traits, mais il était aussi coupé du paysage qui imprègne agréablement les cadences industrielles.

**« Ça doit être un plaisir pour le paysage »**

L'injonction productiviste, qui coupe le marin de son milieu, se rapproche d'une dynamique managériale qui dépasse de loin le monde de la pêche<sup>680</sup>. A la pêche, la solitude est encore plus grande qu'elle est mesurable directement par un coup d'œil sur l'horizon dépeuplé de ses flottilles, et pensé sur le mode de la mine au sein de laquelle extraire une ressource désincarnée. Dans la conclusion de son ouvrage *Eating the Ocean*, Elspeth Probyn encourage de nouvelles manières de penser nos relations à l'environnement maritime, et notamment en allant contre un romantisme résumé par un

<sup>680</sup> L'allégorie de cette dynamique semble être, pour Alain COTTEREAU, l'interdiction fixée aux agents de centrales d'appels de répondre aux demandes de conversation des clients. Il faut alors produire le discours le plus mécanique, désincarné et artificiel possible, c'est-à-dire d'incarner dans le travail une « rupture avec les normes du monde vécu » (2017).

vers de Coleridge qui faisait dire au marin naviguant de nuit qu'il était : « seul, seul absolument tout seul, tout seul sur une immense immense, immense mer !<sup>681</sup> » (Probyn, 2016, p. 163) quand il est en fait intégré à un paysage participatif, une chaîne trophique extra-humaine et mondialisée. Mais pour envisager les relations au monde autrement, il convient également de poser la question des manières d'habiter le monde, les grilles officielles qui les sous-tendent, et les perturbations qui inventent des sorties de route.

Barthélémy, le jeune matelot engagé sur des caseyeurs de gros armements industriels, revendiquait la recherche du « *plaisir pour le paysage* » en développant de nouvelles manières de pêcher, et de proposer des produits de la mer aux terriens, et nombreux sont les jeunes pêcheurs qui parlent d'un engagement plus ou moins défini en termes d'écologie sociale et environnementale. Considérer le « *plaisir pour le paysage* », c'est aussi « *connaître son terrain* » comme l'expliquait Jérôme, jeune fileyeur du quartier du Guilvinec, exprimant sa surprise de trouver un bar dans un casier une fois par an, toujours au même moment, quand ses collègues ligneurs, eux, ne pêchent rien. Il s'agit pour le pêcheur, d'accepter un partage de ce « terrain » avec des dynamiques qu'il ne maîtrise pas, et d'y opposer une attention devant les comportements des animaux qu'il chasse en acceptant la part d'incompréhension des phénomènes qu'il accompagne lorsqu'il navigue. Et même si Jérôme faisait l'analogie avec un jardin dans lequel il s'agirait de prélever « sans bousiller tout d'un coup », « connaître son terrain » implique une propension à être surpris, qui empêche toute prétention d'exploitation ou de gestion. Il y aurait une « pensée marine » détachée du rendement, sur le modèle de la « pensée sauvage » conceptualisée par Claude Lévi-Strauss, une pensée bricoleuse qui « élabore des structures en agençant des événements » au lieu de créer « sous forme d'événements, ses moyens et ses résultats » (Lévi-Strauss, 1962). Cet état d'esprit implique une quotidienneté de l'émerveillement devant les « *surprises* ». Considérer le « *plaisir pour le paysage* » n'est ainsi pas « mettre la nature au travail », avec l'idée qu'il y aurait une « Nature qui travaillerait naturellement ». Ce n'est pas considérer qu'il y aurait un paysage-collègue (Besky & Blanchette, 2018) qui dicterait les lois et limites de son exploitation productive au service d'un « bon » capitalisme artisanal (Paxson, 2018), ou bien des organismes non-humains « *bourreaux de travail de l'Océan* », « *cols bleus de l'environnement* » (Helmreich, 2007, p. 112 et 125), tels que les biologistes de l'enquête

---

<sup>681</sup> *Le Dit du Vieux Marin*, Paris, Corti, 1989, Traduction Henri PARISOT.

de Stefan Helmreich décrivent les cyanobactéries, inspirant au chercheur américain le concept d'un « capitalisme bleu-vert »<sup>682</sup>, « dans lequel “bleu” tient d'une vision de la liberté d'un océan ouvert et d'une promesse de spéculation vertigineuse, et “vert” tient de la croyance en la durabilité écologique et en la fécondité biologique » (ibid., p. 107). Les matelots hauturiers, notamment, expriment pour beaucoup cette conscience de travailler pour des modèles qui parfois ne sont « durables » que pour les économies des armements qui les emploient et posent la question, frontalement, du bien-fondé de cette notion de « durabilité » qui aligne les représentations environnementalistes sur celles des industriels.

Ainsi au fil de ces quatre années et demi de thèse, certains pêcheurs m'ont confié « *se fixer des limites* » en évoquant certains armements « *où ils n'iraient jamais* » pour des raisons « *pas écolo, mais quand même* ». Erwan, 24 ans, me confie la tristesse de devoir « *passer le coup de tige* »<sup>683</sup> sur les milliers de roussettes agonisantes dont les corps ont été remontés brutalement à la surface pour finalement être rejetés. « *Y a d'autres trucs qui font tenir, et puis d'autres jours où t'oublies. Parfois, c'est même marrant de foutre à balle de pression dans le tuyau en le tordant, et viser les trucs sur le pont. Parfois t'es trop fatigué pour capter quoi qu'ce soit d'façon. (rires) C'est la vie ! J'dis “qui font tenir”, mais en vrai j'dois tenir jusqu'à mettre assez de côté pour acheter mon p'tit bout de terre et puis ensuite je me taille, donc c'est pas un drame* ». La frustration de ne pas trouver de modèles qui correspondent à des relations autrement basées que sur une violence industrielle d'exploitation, a conduit plusieurs des jeunes matelots que je suivais à tirer un trait sur la vocation qu'il avait de la mer. Il était pour eux inenvisageable de considérer une carrière dans un secteur de la pêche en décalage avec leurs aspirations. Comment inventer des relations immersives et relationnelles, quand les objets, les outils, les grilles d'analyses fournies ne permettent que des processus d'individuation d'hommes de cavernes, d'hommes de boîtes dont les murs empêchent à la fois l'accès à l'Océan et l'inscription de mains négatives en dehors d'une grille d'analyse capitaliste ?

Erving Goffman citait le navire au même titre que la prison ou le camp de concentration comme exemple « d'institution totale » permettant de soumettre plus facilement aux règles « utilitaires » les individus « coupés du monde » pour une période « relativement longue » (1941, p. 41). Le navire industriel répond de fait à une fonction

<sup>682</sup> Les « rubans bleus » ont par ailleurs muté en rubans « verts » : <https://www.bluefish.fr/ruban-vert>

<sup>683</sup> Nettoyer le pont à l'aide d'un grand tuyau relié à une pompe.

unique de production, qui va à l'encontre des règles sociales et de l'attention au milieu. En plus du constat immédiat lors de l'embarquement, que l'horizon maritime est supprimé de l'espace du « pont », notamment sur les caseyeurs industriels, et qu'il est monitoré en passerelle, l'expérience d'un navire de pêche industrielle nous fait visiter d'entrée de jeu plusieurs niveaux, de haut en bas, où les hommes vivent selon leur activité et donc leur statut à bord, et que cette réalité se vérifie de plus en plus à mesure que l'échelle du navire tend vers l'usine. On ne peut s'empêcher de penser au dispositif de Foucault ou d'Agamben, au contact de cette distribution architecturale<sup>684</sup>. Foucault insistait sur le fait que ce n'est pas l'architecture elle-même qui garantit l'oppression ou la liberté, mais que l'exercice du pouvoir ou la pratique d'une liberté et des relations sociales effectives doivent néanmoins s'envisager de consort avec la distribution spatiale dans laquelle on les considère<sup>685</sup>. En l'occurrence, il s'agit, sur les ponts des navires de pêche industriels, d'une activité de plus en plus difficile et physique, sale et sans sommeil à mesure que l'on descend d'un pont, associé au fait que la direction des opérations à bord s'incarne aussi de haut en bas, de l'arrière de la passerelle vers l'espace de tri, juste en dessous. « *Plus tu descends, plus tu vas vers l'enfer* », me dit un matelot en fin de carrière évoquant la disposition des ponts d'un chalutier, et sa « topographie ségrégative » (Sanselme, 2009<sup>686</sup>). D'autant que les matelots sont à la vue du patron depuis sa boîte surélevée. Parfois une caméra facilite la surveillance du « singe », qui n'a même plus à se pencher par dessus la rambarde pour veiller au bon déroulé du trait et du tri. Les matelots, eux, n'ont ni le temps, ni la vue, ni la disponibilité d'esprit sur le pont dangereux, de regarder la passerelle en retour. Pour les réveiller dans leurs niches et lancer le branle-bas, le patron appuie sur un bouton de son tableau de commande. Depuis la passerelle, il actionne ainsi une sonnette stridente à distance (qui parfois va de pair avec l'allumage de la lumière automatique), qui extrait violemment les matelots du maigre repos qu'ils essayent d'obtenir. Lorsque les matelots tardent à se lever, marquant ainsi une petite résistance devant cet appel déshumanisé, le patron insiste et la sonnerie retentit de nouveau, longuement, comme une remontrance.

---

<sup>684</sup> « J'appelle dispositif tout ce qui a, d'une manière ou d'une autre, la capacité de capturer, d'orienter, de déterminer, d'intercepter, de modeler, de contrôler et d'assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants » (Agamben, 2014).

<sup>685</sup> Voir FOUCAULT Michel, « Space, Power, and Knowledge. An interview with Paul Rabinow », *Skyline*, Mars 1982, traduction par Christian Hubert.

<sup>686</sup> Franck SANSELME (mais aussi Ugo PALHETA (2012, p. 177)), évoque les ségrégations spatiales entre bâtiments de lycées réservés aux filières professionnelles et salles de classe des filières générales.

Cette « dévalorisation spatiale, miroir d'une dévalorisation plus profonde, matérielle et symbolique, et plus encore sociale » a été remarquée sous d'autres formes au sein de diverses architectures de mondes du travail - telle que la relégation des ouvriers de l'hôpital « *en sous-sol ou en périphérie* » (Monjaret, 2004). La configuration sociale de domination entre patron aux commandes avec vue plongeante sur les ouvriers sur le pont (et sur l'horizon maritime dont ces derniers sont privés à mesure que le navire se fait usine), s'arrange de cette distribution spatiale dont les intentions architecturales sont celles d'une efficacité de travail, plus ou moins désincarnée (car elle a tendance à privilégier, c'est peu de le dire, l'activité de travail, la productivité, sur le confort de vie, sacrifié par le système de salaire à la part). Rien de bien original par rapport aux usines terriennes *a priori*, puisque d'autres ont remarqué que « rien n'est fait "en fonction d'une présence humaine" » (Navel, 1994 (1945)), et qu'il s'agit d'un « monde entièrement artificiel que l'effort humain a fabriqué ». L'usine « enveloppe » et « sépare de tout le reste [...] cet atelier est vraiment inhumain, c'est-à-dire pas du tout fait en fonction d'une présence humaine [...] La raffinerie, n'est-ce pas, c'est fait pour fabriquer du sucre. Ce n'est pas fait pour rendre les gens heureux ! » (Peyre, 1962, p. 50). Mais quand l'ouvrier d'usine peut sortir de l'usine après le travail, l'embarquement implique une immersion totale dans l'espace d'exploitation, 24 heures sur 24. D'où l'invocation de Barthélémy à une attention plus marquée aux « vies intérieures » des matelots, et à une vision globale du travail de la mer ou de la terre, qui fait plaisir non seulement aux hommes, mais aussi « aux paysages ».

Il s'agit de considérer le paysage non plus comme la mise à disposition de ressources, « l'arrière-fonds d'actions historiques » (Tsing, 2017, p. 231), mais plutôt comme des espaces « actifs », comme le produit d'une « mise en forme involontaire » (ibid.) d'un monde dont les agents sont humains et non-humains. L'injonction, poétique, de prendre au sérieux le « plaisir du paysage » rappelle la « politique de la connectivité » de Doreen Massey, posture influencée par Paul Little qui comprend nécessairement « une relation créative vis-à-vis des non-humains en tant que participants à la création de lieux » (Massey, 2005, p. 181), d'autant plus si l'on rappelle le paradoxe soulevé par Peter Sloterdijk qui voit la navigation comme la réunion impossible de « l'aventure » et de « l'habiter ».



Heather Anne Swanson relevait, elle aussi, la pertinence de Foucault pour penser les espaces industriels, à travers l'évocation d'un champs de monoculture de maïs, invisible pièce de discours d'une domination produisant l'anthropocène : « *Michel Foucault's work reminds us that the discourses that shape our subjectivities are not just words; they are also the bricks of the prison, the institutional form of the clinic (see Hirst 1995). But we have failed to see that they are also the monocrop cornfield. Iowa's landscape infrastructure produces us and the Anthropocene. The cornfield is an assemblage that brings the so-called common good of progress and nationalist growth into being. It produces grain futures markets and cheap hamburgers. How can we better see its terrors and erasures ?* » (Swanson, 2017). Que dire de ces navires « boîtes » qui n'ont pas d'œil sur l'horizon et dans lesquels des hommes sont tassés pour travailler sur un sol travaillé par la houle ? Partie des paysages de la productivité nationale, de l'efficacité nourricière, ils sont surtout les emblèmes de l'action irraisonné de l'*anthropos* capitaliste et pétro-dépendant sur les environnements.

## Conclusion générale

### *Jeunesse populaire, travail et environnement à l'heure du capitalocène.*

« Nous avons chacun nagé pour aller vers le rivage  
et maintenant il y a entre nous un océan. »

(LEHMAN, 2018, pp. 214-217)

**T**ravailler auprès des jeunes matelots bretons invite à déconstruire les catégories sociales au sein desquelles se jouent des hiérarchies de classe complexes, entre les aspirations à devenir patron, les refus des rythmes cadencés de l'usine, les frustrations face aux violences et aux inégalités et les exaltations de l'aventure, les remises en questions de soi comme du monde, les dégoûts et les espoirs d'une génération refusant en grande partie le modèle productiviste qui a détruit les corps de leurs aînés. Il s'agit de montrer les dominations et les camaraderies, les consciences du partage de valeurs et de positions qui structurent et perturbent les relations entre hommes à bord des navires. Il s'agit de ne pas oublier que les liens invisibles qui existent alors sont tissés en transparence de relations patronales et d'une grille capitaliste qui naturalise le travail comme élément essentiel de toute humanité habitant un environnement. Il s'agit d'être à l'affût des « nous », pour comprendre qu'ils recourent bien plus qu'une simple étiquette professionnelle, ou qu'une classe populaire au singulier, et qu'ils renvoient à des manières flottantes de s'approprier des marqueurs culturels locaux, laborieux, des histoires communes ou contradictoires, des ethos et des modes de vie. Il s'agit d'historiciser la pratique commerciale de la pêche pour percevoir les changements mais aussi les permanences qui caractérisent les communautés de travailleurs de la mer, les conflits entre arts de capture, les porosités avec d'autres secteurs professionnels, les moments de disparitions et apparitions d'un paysage industriel sur les littoraux. Il s'agit de replacer dans un contexte international des pratiques et des visions du monde partagées par les pêcheurs occidentaux sous différentes latitudes. Il s'agit de mettre en lumière la première ligne d'une industrie aux visages multiples.

Le travail bibliographique effectué en parallèle de l'enquête ethnographique a montré que la production mi-académique mi-grand public sur les activités marines a pour conséquence de populariser un certain nombre de thèmes et de fabriquer un ensemble de représentations, parmi lesquelles la séclusion. Notre travail de thèse a été de dérouler le fil de cette prénotion. Observer l'isolement social ou familial des matelots du large ne doit pas faire oublier leur très grande inclusion dans les réseaux de l'économie agroalimentaire. Embarquer à bord d'un navire de petite pêche sur lequel un marin travaille seul, puis vend directement le produit de sa pêche à quelques habitués du port, n'efface pas la nécessité d'une implication croissante des plus petits pêcheurs dans des luttes politiques d'échelle internationale.

Impossible, de même, de parler de « monde à part » quand ce qui « fait système » à la pêche recoupe l'ensemble des préoccupations contemporaines de l'anthropocène néolibéral. Nos observations sur le terrain de la pêche bretonne renouvellent la perception du contexte de crise d'un secteur « à part ». Elles confrontent le problème de la transmission au problème plus vaste des conditions de travail. Les résultats du travail ethnographique et d'entretiens insistent notamment sur les aspirations de la nouvelle génération de travailleurs à transformer ces conditions de travail, dans la mesure où ces dernières sont aussi envisagées plus largement comme participant de conditions d'existence. La quête de sens qui s'affirme chez cette génération « qui tourne » n'est ni en rupture avec la sociologie de la jeunesse occidentale, ni en décalage avec la tradition pré-capitaliste de l'activité de la pêche, au sein desquelles s'affirme la primauté du communautaire sur le profit.

La thèse souligne ainsi le décalage entre l'obsession des institutions pour les supposés hauts salaires que la pêche offrirait aux marins qui voudraient se lancer dans une carrière et la mise à distance de cette donnée chez les jeunes travailleurs. C'est la recherche de liberté, d'indépendance et d'autonomie qui prime sur tous les autres éléments y compris l'argent dans les discours des pêcheurs. Or le secteur, dépendant des marchés, de plus en plus normé et surveillé, procure plus de frustrations que de confirmations des vocations.

Nos résultats montrent également que les mutations néolibérales de l'industrie, et l'esprit de conquête de l'économie bleue, s'accordent de la flexibilité traditionnelle du cadre salarial de la pêche. La naturalisation de la difficulté du terrain sur lequel s'exerce le travail conduit à naturaliser la pénibilité du travail lui-même, ainsi que le manque de

sécurité sociale. L'ouvriérisation du marin, et l'injonction à être rentable pour gagner sa vie s'il est matelot et rembourser ses dettes s'il est petit patron embarqué, conduit à une perte de sens, sociale et écologique. Un milieu professionnel qui pouvait par exemple s'organiser en période de disette grâce à l'autosubsistance subit aujourd'hui les mêmes menaces de précarité que toutes les industries et secteurs d'emploi. Les matelots de la pêche « qui tournent » paraissent en cela avoir précédé la prolifération de l'intérim dans les mondes du travail. De plus, la subvention de certains modèles industriels incapables d'offrir des conditions de travail et de salaire honnêtes aux matelots pose question. Le productivisme qu'ils incarnent les rend vulnérable aux moindres mutations, d'autant plus qu'ils participent eux-mêmes à la déstabilisation des environnements qui garantissent leurs rendements.

**« On ne va pas pour autant s'arrêter de vivre » - une certaine idée de la « durabilité »**

A l'heure où la chambre des communes britannique débat des conditions du Brexit, les industriels qui représentent le modèle halieutique breton retiennent leur souffle. Un Brexit « dur » exclura de ses eaux les navires français, contraignant un nombre important d'unités à se rabattre sur d'autres zones de pêche, ou à stopper purement et simplement leur activité<sup>687</sup>. Une écrasante majorité de pêcheurs britanniques a voté en faveur du Brexit. Ces derniers se sentent lésés dans le partage des quotas de pêche entre états membres et frustrés devant la présence de chalutiers étrangers opérant presque intégralement dans leurs eaux. La présence française est notamment vectrice de tensions et les « guerres », incidents et provocations entre navires, deviennent de plus en plus fréquents. La menace d'une taxation des produits vers l'Union Européenne ne change rien à la détermination des pêcheurs britanniques, gonflés par la promesse de nouveaux marchés d'export, en particulier d'un eldorado chinois. Les conséquences seraient en revanche délétères pour l'ensemble de la filière bretonne et du territoire, puisque les métiers de la chaîne d'approvisionnement à terre, et les autres métiers de la pêche

<sup>687</sup> 140 navires bretons selon l'article du *Télégramme* réalisent leur activité à plus de 50% dans les eaux britanniques. La pêche au large représente 80% des apports et des emplois du secteur pour le Finistère. Entre 180 et 200 navires français pêchent pour au moins 20% de leur activité dans les zones anglaises et emploient entre 1 300 et 1 200 marins. selon le comité national, cela représente 140 millions d'euros de Chiffre d'affaires et 26 000 tonnes de poisson.

subiraient ce renversement, en renforçant directement la concurrence sur zones, ou indirectement par la pénurie de débarquement.

Cet événement, peu importe l'issue des débats des Britanniques, prouve d'abord la dépendance du modèle halieutique à ses « chouchous » (Delbos, 2006) hauturiers, qu'une rhétorique politique a réussi dès les années 1970 à ancrer dans les paysages mentaux des Bretons en tant qu'activité « artisanale », et « traditionnelle ». A la « domination personnalisée » d'armements historiques paternalistes - c'est-à-dire implantés depuis le début des années 1970 -, se joignait « l'invention d'une tradition » et d'un « patrimoine vivant » dont profite l'industrie touristique littorale. Cette domination offrait également le terreau économique (productivisme, course aux investissements créatrice d'endettement) à l'installation de *holdings* désincarnées sur les ruines d'armements familiaux, c'est-à-dire au chant du cygne des navires aux patrons embarqués.

Associé à l'obligation de débarquement des rejets, le Brexit prouve également que seule une concentration des capitaux et une toute puissance financière des armements regroupés sous les épaules de *holdings* permet la fameuse « résilience » de ce modèle halieutique. Un patron artisan qui embarque avec son équipage sur le seul navire qu'il possède est incapable de survivre dans ce paysage. Comme ailleurs, les plus petits acteurs des communautés locales sont les perdants du jeu de la conservation, faute de moyens pour s'adapter. Des sanctions sont mises en place, des moyens sont déployés pour développer la surveillance, mais les alternatives des artisans ne sont pas soutenues. Les inégalités d'accès à la ressource se creusent au sein des communautés. Seule une « grosse boîte » peut contourner l'objectif de la loi « zéro rejet » et se permettre d'investir dans des technologies embarquées de transformation des prises accessoires. Seule une « grosse boîte » peut résister aux fluctuations du gasoil depuis trente ans, et négocier des subventions et des détaxes en hissant le « pavillon jaune » plutôt que d'investir dans une recherche sur d'autres carburants moins polluants. Ironiquement, seule une « grosse boîte » serait pourtant capable d'investir dans ces recherches sur les carburants. Seule une « grosse boîte » possède également le luxe de financer la création d'un bateau neuf pour sa flottille, quand l'ensemble des facteurs environnementaux prouvent que le modèle hauturier n'est durable qu'à court terme s'il continue de miser sur le métier du chalut. Or le « court terme », reflet du « *présentisme* » qu'avait repéré François Hartog<sup>688</sup>, du « *temps*

<sup>688</sup> Et, en suivant Fernand BRAUDEL, il est important pour les sciences sociales de ne pas sombrer dans ce présentisme à son tour : « *Économistes, démographes, géographes sont partagés entre hier et*

*immobile* » malinowskien dénoncé par Alban Bensa (Bensa, 2006), ou du rêve des gestionnaires néolibéraux « *d'arrêter l'histoire* » (Tsing, 2017, p. 149<sup>689</sup>), n'est pas le temps des communautés s'il reste le temps du rendement industriel et des mandats politiques. Le fonctionnement du capitalisme industriel halieutique, de crise en crise, est d'une certaine façon la meilleure manière de projeter sur le long terme des modèles d'exploitation qui paraissent court-termistes mais qui sont sans cesse en adaptation pour assurer la rentabilité de l'exploitation. L'intégration de stratégies appartenant à la Blue Economy par les plus gros exploitants montre que la recherche conjointe de profits importants à court terme peut également constituer la seule « résilience » du secteur.

Cette crise prouve que ce sont les classes populaires de travailleurs, et les marins employés sur ces chalutiers hauturiers, qui subissent en première ligne les conséquences des restructurations, quand les cadres du système réussiront toujours leur reconversion, en phase avec les politiques néolibérales de gestion des environnements. Dans ce paysage, la coopération halieutique, armateurs et comités, pointent du doigt la gestion européenne du Brexit et la mise en place de l'obligation de débarquement comme responsables des catastrophes sociales qui pourraient advenir si le sillage de ces « vents environnementaux » (Hathaway, 2013) qui modèlent les rapports entre les humains et les environnements maquillaient « un plan de casse général. »

Le contexte de crise permanente, particulièrement depuis les mouvements sociaux du début des années 1990, prouve que la responsabilité réside en réalité dans la nature de ce modèle industriel lui-même, qui ne peut s'empêcher de confondre durabilité et rentabilité. Si les pêcheurs bretons risquent d'être débarqués après la décision anglaise du 31 octobre 2019, ou après une saison d'obligation de débarquement, ce ne sera pas seulement la responsabilité d'une institution technocratique qui n'aura pas su gérer autrement que par l'instauration de normes le problème des prises accessoires, ou l'erreur d'un gouvernement qui n'aura pas réussi à combler les hausses du gasoil par des

---

*aujourd'hui (mais mal partagés) ; il leur faudrait pour être sages, maintenir la balance égale, ce qui est facile et obligatoire pour le démographe ; ce qui va presque de soi pour les géographes ; ce qui n'arrive que rarement, par contre pour les économistes, prisonniers de l'actualité la plus courte, entre une limite arrière qui ne va guère en deçà de 1945 et un aujourd'hui que les plans et prévisions prolongent dans l'avenir immédiat de quelques mois, au plus de quelques années. Je soutiens que toute pensée économique est coïncée par cette restriction temporelle. Aux historiens, disent les économistes, d'aller en deçà de 1945, à la recherche des économies anciennes ; mais ce faisant, ils se privent d'un merveilleux champ d'observation, qu'ils ont abandonné d'eux-mêmes, sans en nier pour autant la valeur » (BRAUDEL, 1977, p. 57).*

<sup>689</sup> « *Les arbres sont devenus une ressource moderne, et la manière de gérer une ressource est d'arrêter son action historique autonome* » (TSING, 2017, p. 249).

subventions, ou encore la faute de pêcheurs britanniques qui auront voté « Leave », avec l'espoir de réserver leurs eaux pour leurs propres flottilles<sup>690</sup>. Ce sont en réalité les décideurs industriels qui prouvent leur incapacité à prévoir un modèle halieutique hauturier qui permette aux marins d'habiter leur environnement sans s'épuiser à le détruire. Les kilowatts des navires qui seront sacrifiés seront vite rachetés par de gros armements, transformés en senneurs danois, ou en chalutiers neufs qui continueront de brûler des hectolitres de gasoil au large, tout en détruisant les corps et les esprits de marins de plus en plus dépossédés de leur autonomie, de plus en plus seuls en mer.

La commission européenne a d'ores et déjà autorisé les armateurs à disposer du dispositif « d'arrêt temporaire », c'est à dire de s'octroyer une partie de l'enveloppe française du Fonds européen pour les affaires maritimes et la pêche (F.E.A.M.P.\*) en cas de *no deal*. S'ils n'ont plus accès aux eaux britanniques, les armements pourraient être mis sous une perfusion insuffisante et inadaptée, comme une aide d'urgence qui éponge, sans le régler, le problème d'un effondrement de chiffre d'affaires, quitte à sacrifier certains projets prévus par le fonds d'aides autour des questions de connaissances des ressources par exemple. « *On ne va pas pour autant s'arrêter de vivre* », déclare la direction d'un gros armement dans un article du *Télégramme* qui regroupe les réactions de trois gros armateurs hauturiers bretons à la veille du Brexit<sup>691</sup>. Or, quels types de navires sont envisagés pour remplacer la flottille hauturière ? Des chalutiers-usines de quatre-vingt mètres de long prouvent déjà leur efficacité en pêchant 2000 tonnes de poissons du large (églefins et morue) lors de campagnes de trente jours de mer<sup>692</sup>. On peut imaginer que ces géants des mers, qui permettent à leurs armateurs de sécuriser, par la puissance de leur effort de pêche, une certaine privatisation des océans, n'auront bientôt que peu de concurrence dans le partage des « ressources ».

<sup>690</sup> Les plus petits pêcheurs sont cependant les perdants d'un système de répartition de droits de pêche favorisant toujours les « gros » armements dans le cadre d'un système anglais qui autorise la vente des quotas. « *The Dutch ship Cornelis Vrolijk, registered in Caterham, owns 23% of the entire UK quota. (...) 77% of the boats are less than 10 meters long, employing most of the UK's 12,000 fishers, yet owning just 4% of local quota.* »

[https://www.theguardian.com/commentisfree/2018/apr/23/propaganda-brexite-fish-eu-britain-fishing-rights?CMP=share\\_btn\\_tw](https://www.theguardian.com/commentisfree/2018/apr/23/propaganda-brexite-fish-eu-britain-fishing-rights?CMP=share_btn_tw)

<sup>691</sup> [https://www.letelegramme.fr/finistere/quimper/brexit-un-ocean-d-incertitudes-28-01-2019-12194988.php?](https://www.letelegramme.fr/finistere/quimper/brexit-un-ocean-d-incertitudes-28-01-2019-12194988.php?share_auth=6d2503edaf72de32e694c59eccdb03e7&fbclid=IwAR3CCQqPIhajLYbMngqprfnSpOOaNQ7MR6MvUVxdymbyciW2SNg86peVN4#yOHV5AhVQIJveVly.01)

[share\\_auth=6d2503edaf72de32e694c59eccdb03e7&fbclid=IwAR3CCQqPIhajLYbMngqprfnSpOOaNQ7MR6MvUVxdymbyciW2SNg86peVN4#yOHV5AhVQIJveVly.01](https://www.letelegramme.fr/finistere/quimper/brexit-un-ocean-d-incertitudes-28-01-2019-12194988.php?share_auth=6d2503edaf72de32e694c59eccdb03e7&fbclid=IwAR3CCQqPIhajLYbMngqprfnSpOOaNQ7MR6MvUVxdymbyciW2SNg86peVN4#yOHV5AhVQIJveVly.01)

<sup>692</sup> [https://www.lemarin.fr/secteurs-activites/peche/33757-maree-record-en-mer-de-barents-pour-un-chalutier-islandais?fbclid=IwAR3kQd2V6JN5OgeQLggeqS-Pb9kF1LMNBzip81Ktl6V-zHcmd\\_dJ4xH5g8c](https://www.lemarin.fr/secteurs-activites/peche/33757-maree-record-en-mer-de-barents-pour-un-chalutier-islandais?fbclid=IwAR3kQd2V6JN5OgeQLggeqS-Pb9kF1LMNBzip81Ktl6V-zHcmd_dJ4xH5g8c)

« Qui vit et qui meurt dans ces machineries de l'agroalimentaire ? » invitait à se demander Donna Haraway dans *Staying With the Trouble. Making Kin in the Chthulucene*. La question « qui ? » est fondamentale à l'heure du capitalocène, puisque chaque « crise » environnementale est aussi une « crise » sociale. Depuis les crises du début des années 1990, les pêcheurs sont de plus en plus stigmatisés comme destructeurs des environnements marins, comme s'ils étaient responsables du système absurde qui les exploite et les rend de plus en plus vulnérables. Une sorte de double peine qui rappelle un rapprochement fait par Félix Guattari dès la fin des années 1980, entre les poissons morts victimes de l'industrie vénitienne productrice d'algues mutantes (semblables aux marées vertes nitrophiles du littoral breton<sup>693</sup>) et les *homeless* de la spéculation immobilière de Donald Trump à Atlantic City (Guattari, 1989, p. 34). Pour suivre cette analogie, nous pourrions avancer que les poissons morts des rejets des navires, et les 1 200 marins aux avenir incertains qui les manipulent sur le pont de l'industrie, sont les victimes conjointes de l'écologie environnementale et sociale du capitalisme industriel, c'est-à-dire d'une coopération maritime qui méprise ses travailleurs, en prétendant que ses intérêts au court-termisme destructeur sont aussi les leurs<sup>694</sup>.

### *Écologies capitalistes : des natures « à part » et des « mondes pour personne »*

« En réalité, l'entreprise neutralise l'événement, réduit la création des possibles et leur effectuation, à la simple réalisation d'un possible déjà déterminées sous forme d'oppositions binaires. Les sociétés de contrôle se caractérisent bien par une démultiplication de l'offre des "mondes" (de consommation, d'information, de travail, de loisir, etc.). Mais ce sont des mondes lisses, banals, formatés, puisque ce sont les mondes de la majorité, vides de toute singularité. Ils ne sont donc des mondes pour personne. »

Maurizio Lazzarato, 2004

La relation aux environnements, et à la « Nature » s'est peut-être produite la plupart du temps lors de procès de travail (White, 1995), mais pas nécessairement lors de

<sup>693</sup> Voir à ce sujet les travaux menés par Alix LEVAIN dans la baie de Douarnenez (LEVAIN, 2014 ; LEVAIN & LAVAL, 2018).

<sup>694</sup> Patrick LOVE, de l'OCDE, compare la crise de surpêche en Atlantique Nord-Ouest au XX<sup>e</sup> siècle au « *Dust Bowl* » des grandes plaines américaines des années 1930. Il s'agit d'un autre exemple de désastre écologique issu de la surexploitation ayant condamné des dizaines de milliers de travailleurs de classes populaires à la précarité et à l'exode (LOVE, 2010, p.38). La fermeture de Grands-Bancs de Terre-Neuve aurait ainsi supprimé 40 000 emplois.



relations capitalistes. La nécessité d'une critique politique du monde professionnel industriel passe par la redéfinition des relations entre le travail, l'accumulation capitaliste, et les environnements. Jason Moore a récemment développé, à partir de la géographie d'Henri Lefebvre qui montrait que le capitalisme produit de l'espace, et de l'héritage marxiste qui commente son anéantissement par l'accélération du temps, une critique du capitalisme en tant qu'écologie dominante<sup>695</sup>. Le capitalisme peut-il être déconstruit non plus seulement en tant que système économique, non plus en tant que système social, mais en tant « qu'écologie-mondiale » impérialiste nourrie par l'idée d'un exceptionnalisme humain vis-à-vis de la « Nature » ? N'est-il pas une « *manière d'organiser la nature* » articulée autour de trois axes : l'accumulation de capital, la poursuite du pouvoir et la production de la Nature avec un grand « N » en des termes dialectiques excluants d'une Société avec un grand « S » (Moore, 2015) ? Cette manière de penser au delà du dualisme Nature/Culture en affirmant la co-production, dans des « flux de flux », d'environnements, permet de voir différentes notions, parmi lesquelles le travail, comme des relations qui ne sont pas des donnés, mais des construits qu'il faut d'urgence repolitiser. S'intéresser au travail en tant que participation aux espaces habités, débarrassé d'une grille qui met d'un côté le loisir, le familial, le « pas sérieux », et de l'autre l'officiel et le rentable, permet d'être à l'affût des écologies sociales qui produisent des environnements locaux nourris de sensibilités contradictoires (Weeks, 2011).

La Bretagne a développé depuis les années 1950 un modèle agro-alimentaire

---

<sup>695</sup> Voir également les critiques de l'économie formaliste formulées par Marshall Sahlins, et en France par Pierre Clastres. Ce dernier, dans la présentation française de l'ouvrage de Sahlins écrit : « Australiens et Bochimans, dès lors qu'ils estiment avoir recueilli suffisamment de ressources alimentaires, cessent de chasser et de collecter. Pourquoi se fatigueraient-ils à récolter au-delà de ce qu'ils peuvent consommer ? Pourquoi des nomades s'épuiseraient-ils à transporter inutilement d'un point à un autre de pesantes provisions puisque, dit Sahlins, « les stocks sont dans la nature elle-même » ? Mais les Sauvages ne sont pas aussi fous que les économistes formalistes qui, faute de découvrir en l'homme primitif la psychologie d'un chef d'entreprise industrielle ou commerciale, soucieux d'augmenter sans cesse sa production en vue d'accroître son profil, en déduisent, les sots, l'infériorité intrinsèque de l'économie primitive. Elle est salubre, par conséquent, l'entreprise de Sahlins qui, paisiblement, démasque celle « philosophie » qui fait du capitaliste contemporain l'idéal et la mesure de toutes choses. Mais que d'efforts cependant pour démontrer que si l'homme primitif n'est pas un entrepreneur, c'est parce que le profit ne l'intéresse pas ; que s'il ne « rentabilise » pas son activité, comme aiment dire les pédants, c'est non pas parce qu'il ne sait pas le faire, mais parce qu'il n'en a pas envie ! (...) Les économistes formalistes s'étonnent que l'homme primitif ne soit pas, comme le capitaliste, animé par le goût du profit : c'est bien, en un sens, de cela qu'il s'agit. La société primitive assigne à sa production une limite stricte qu'elle s'interdit de franchir, sous peine de voir l'économique échapper au social et se retourner contre la société en y ouvrant la brèche de l'hétérogénéité, de la division entre riches et pauvres, de l'aliénation des uns par les autres. Société sans économie certes, mais, mieux encore, société contre l'économie. » Préface de Pierre Clastres au livre de Marshall Sahlins, *Age de pierre, âge d'abondance - L'économie des sociétés primitives*, 1972, Gallimard 1976, pp. 11 - 30.

industriel, incarné par un modèle halieutique chalutier depuis les années 1970, qui a participé à la dépolitisation de la notion de travail. Financiarisation, introductions d'intérêts de *holdings* dans la chaîne d'approvisionnement des poissons pêchés vers l'export, vers la grande distribution, ou vers d'autres marchés débordant le territoire local, restructurations récentes des réseaux de vente directe en concurrence avec les modèles de ventes sous criée, l'activité économique de la vente des produits de la pêche s'accompagne d'une politique d'armement spéculant sur « l'artisanat ». Indicateur de qualité auprès des consommateurs, et survivance factice d'un paternalisme régionaliste, ce double processus permet la dépolitisation du procès de travail, et l'inclusion du marin dans une chaîne vertueuse pour le capital dont il est un maillon indéfectible, pris dans un chantage qui dépasse de loin les urgences auxquelles il fait face au quotidien sur le pont ou dans sa passerelle. Nous observons que les transformations récentes de l'industrie, en particulier concernant les marchés de niche, inclut les plus « petits » pêcheurs dans ce processus de dépolitisation, puisqu'il attribue à chacun des prés carrés dans le flux des ressources à capter au service d'une économie de marché, et donc théoriquement en dehors de toute relation humanimale autre que celle du « producteur » et du « produit ».

L'ethnographie démontre que même à bord des plus gros navires de pêche, ces relations sont perturbées par des éléments concrets qui font que la pêche ne peut jamais être vécue sur ce mode, quand bien même le pêcheur, au fil d'une mécanisation et d'un éloignement des processus d'extraction des poissons de l'Océan, serait de plus en plus mis à distance des êtres vivants qu'il piste<sup>696</sup>. Le contact constant des avants-bras des matelots hauturiers avec les substances corporelles des poissons, les gestes systématiques mais aussi singuliers de trancher et éviscérer les chairs de ces poissons, les algues et l'eau de mer qui sèchent sur les vêtements et sur les corps de travailleurs en sueur, la tension continuelle des muscles en équilibre précaire sur le pont glissant et balayé par des lames mortelles empêchent la rationalisation dont rêvent les gestionnaires. Et l'empêchement de cette rationalisation ne s'exprime pas seulement sur le pont, mais aussi de différentes manières dans les aspirations de chacun, en particulier dans les manières de vivre à terre.

<sup>696</sup> Il est intéressant de noter une différence dans la manière de construire les habitats marins et les habitats spatiaux : lorsqu'il construit un habitat sur la lune ou un vaisseau, le constructeur s'assure d'utiliser les « rejets » des humains (urine, nourriture, pollution...) pour le faire fonctionner, ce qui instaure un flou dans la limite entre le corps de l'habitant et le vaisseau spatial (Olson, 2018). En mer, cette limite, bien que mise à l'épreuve en permanence comme notre thèse le montre, reste théoriquement très préservée. L'opposition entre ce qui relève du « vivant » et du « non-vivant », de la « Nature » d'un côté et ce qui relève de l'humain de l'autre en sort renforcée.

De nombreux éléments mis en évidence dans cette thèse montrent que l'association entre une « obligation éthique » que serait devenue le travail dans les sociétés salariales<sup>697</sup>, et l'exploitation des environnements par l'homme ne sont pas nécessairement ancrées dans la multitude de visions du monde qui s'exercent à la pêche.

En 1975, Pasolini s'insurge contre le consumérisme et le capitalisme, qu'il associe directement à la disparition, à travers la marchandisation, d'une certaine forme de beauté désintéressée des modalités d'existence. Pour affirmer son refus des formes d'exploitation, au profit de formes d'attention aux environnements, il écrit alors cette célèbre phrase en conclusion de son article : « *Que ceci soit net : je donnerais toute la Montedison, encore que ce soit une multinationale, pour une luciole* » (Pasolini, 1976, p. 189). Nombreux sont les marins-pêcheurs, jeunes et moins jeunes, qui critiquent de la même façon l'industrie capitaliste des gros armements destructeurs des environnements écologiques et sociaux. L'attachement à des formes d'échanges et de relations pré-capitalistes, telles que la lutte pour la défense du système de la godaille, la primauté dans les vocations de la quête d'une forme de liberté, ou les critiques virulentes parmi la jeune génération des « grosses boîtes » qui concentrent les capitaux de navires armés, montre que « travailler » n'est justement pas totalement le donné que la production de savoir capitaliste impose dans les modes de vie en cartographiant, quantifiant, inventoriant, et sécurisant des catégories, des espaces, des objets et des êtres vivants. Or c'est un constat qui impose aux chercheurs une relecture de l'histoire de l'activité laborieuse au prisme d'une nature qui n'est pas « juste là » (« *just there* ») mais qu'il faut « historiciser » (Moore, 2015), en incluant dans sa définition les organisations socio-économiques comme les capacités d'action non-humaines, les conflits comme les hybridations, les manifestations capables de dépasser l'impasse rhétorique hésitant entre durabilité et catastrophe (Costanza et al., 2011) quand il s'agit du travail au sein des environnements.

La thèse souligne la nécessité de penser le social en expansion, le corps du travailleur comme « un site d'histoire environnementale » (Moore, 2015, p.2 6) et « l'enclosure de l'atmosphère » (et de l'Océan) comme une relation de classe (ibid., p. 29). À travers la question du corps, du rapport à la santé, au geste, c'est non seulement

<sup>697</sup> La relecture de MARX fournie par POSTONE invite, au-delà de ce qu'il appelle « marxisme traditionnel », à penser la dimension sociale du travail, « fondement ontologique de la société » (Postone, p. 97), comme une particularité des sociétés « déterminées par la marchandise », c'est-à-dire capitalistes, là où d'autres « médiations » sociales sont possibles. C'est ce qui fonde, selon POSTONE, une domination abstraite, inscrite dans un présentisme. Voir également les travaux d'Alastair HEMMENS.

l'homogénéité du métier, mais aussi la persistance et les transformations d'une culture professionnelle qu'il faut interroger. Se confronter aux corps c'est déconstruire cette nostalgie dont parle Thierry Pillon dans *Le corps à l'ouvrage* – ce désir de rendre beau « un passé révolu » et de « restituer la beauté d'un métier, la fierté d'en être le porte-parole ». L'enjeu des sciences humaines et sociales est ici de dépasser le fantasme de la beauté de l'effort, des « cathédrales » ouvrières, du « beau travail » du vieux loup de mer, de la beauté, finalement, « d'un travail où la vie se perd », pour citer « l'humiliante absurdité » du travail énoncée par Jacques Rancière (1981). Se confronter au corps comme objet du terrain ethnographique en milieu agroalimentaire, c'est aussi considérer les résistances aux rythmes, les forces déployées par les ouvriers pour limiter l'usure des corps par les violentes exigences de rendement productivistes<sup>698</sup> (Cottureau, 1983a). « Dans quelle mesure est-il possible aujourd'hui de reconstituer d'anciennes pratiques de résistance à l'usure au travail, à l'échelle individuelle ou collective ? » écrivait alors le sociologue en 1983 (ibid.). Aux frustrations des uns, déçus des cathédrales chalutières et peinant à trouver une place dans un modèle qui leur conviendrait, répondent les inventions des autres, à la poursuite du « plaisir pour le paysage » parfois en marge précaire du capitalisme, parfois directement au sein du système.

La notion de « besoin » revient régulièrement dans les conversations quand il s'agit de parler de l'activité nourricière qu'est la pêche. Pour l'industrie, le besoin de nourrir devient besoin de produire massivement des protéines animales, et d'adapter en conséquence le modèle de capture. Mais ce besoin de produire ne semble plus légitime pour la nouvelle génération, aussi bien lorsqu'il s'agit de la traque, que du traitement de l'animal ou de la distribution du produit. La nécessité pour ces jeunes pêcheurs est de garantir le maintien d'une activité indépendante, des prix qui ne sont pas cassés par une sur-production, et des réseaux de distribution qui recourent au maximum ceux des communautés locales. La recherche orientée vers la production du plus grand nombre de protéines halieutiques rentables pour l'industrie est en désaccord avec la nécessité d'une pêche plus écologique pour les individus qui chassent le poisson. De manière assez évidente pour l'observateur, la question des corps cassés par le travail du pont concerne les

---

<sup>698</sup> « Les modèles modernes de gestion continuaient à mesurer des possibilités d'utiliser au mieux les limites de tolérance physique des travailleurs, tout en laissant entièrement dans l'ombre l'analyse de ces limites et la signification vécue de ces situations par les travailleurs. On n'est pas très loin du temps où Emile POUGET traduisait "organisation scientifique du travail" par "organisation scientifique du surmenage" » (COTTEREAU, 1983a)

chairs des travailleurs comme celles des poissons. Or pour les plus jeunes marins rencontrés durant le terrain, le besoin de nourrir ne justifiait jamais les maladies professionnelles, tendinites, sciatiques, hernies des matelots, ni les contaminations au mercure des poissons, leurs intestins explosés par la décompression et leur longue mort par écrasement ou par étouffement une fois sortis du chalut. D'ailleurs, cette remise en question dépasse de loin l'échelle seule du navire et de l'effet d'une industrie sur ses travailleurs et ses ressources car le modèle d'exploitation s'inscrit plus globalement dans l'eau et dans l'air que tous respirent. L'enquête ethnographique montre souvent une indignation des marins devant l'absence de pluriactivité du navire pour lequel ils travaillent, devant un réseau de vente globalisé qui « *envoie le poisson un peu partout en camion* », ou plus simplement devant le caractère énergivore de l'industrie : une marée de quinze jours sur un chalutier qui rapportera entre zéro et trente tonnes de poissons demande à dépenser autour de vingt-huit tonnes de gasoil. Chez la jeune génération des marins-pêcheurs, la volonté de ne plus assumer la responsabilité d'un système qu'ils ne soutiennent pas et l'impression chez nombre d'entre eux d'être prisonniers d'un modèle halieutique violent invite à saisir les contradictions qui font de l'anthropocène davantage un capitalocène (Malm, 2017 ; Moore, 2013a,b,c). D'une certaine manière, cette nouvelle génération incarne le dépassement de la question de la responsabilité - « qui ? » - vers la question du pragmatisme opératoire - « comment répondre ? » (Hache, 2011) dans des environnements qui sont le produit du capitalisme dans les destructions comme dans la reproduction d'une certaine « Nature » ressource et marchandise<sup>699</sup>. Il s'agit peut-être de considérer avec différents penseurs inspirés d'un marxisme<sup>700</sup> « écologiste » (Foster,

<sup>699</sup> McKenzie Wark parle de la Nature et du Travail comme deux concepts « coproduits » et propose de penser de nouveaux outils sociaux, de création esthétique ou laborieuse, pour l'organisation des pratiques et savoirs collectifs à l'époque de l'Anthropocène. Il s'agit selon Wark de contrer la dynamique de redistribution non « *de la richesse, du pouvoir ou de reconnaissance, mais de molécules* » de carbone opéré par l'industrie. Wark écrit alors : « *Those authorities attentive to the evidence of this metabolic rift usually imagine four ways of mitigating its effects. One is that the market will take care of everything. Another proposes that all we need is new technology. A third imagines a social change in which we all become individually accountable for quantifying and limiting our own carbon "footprint." A fourth is a romantic turn away from the modern, from technology, as if the rift is made whole when a privileged few shop at the farmer's market for artisanal cheese. None of these four solutions seems quite the thing.* » Dans l'espoir de provoquer l'imagination et le développement d'autres voix, possibles son ouvrage s'inspire du projet de l'organisation artistique et littéraire proposée par Alexandre Bogdanov dans l'Union Soviétique d'après 1917, qu'il décrit ainsi : « *Proletkult was a movement with a mission: to change labor, by merging art and work; to change everyday life, by developing the collaborative life within the city and changing gender role and norms; and to change affect, to create new structures of feeling, to overcome the emotional friction of organizing the labor that in turn organizes nature around its appetites.* » (2015, p 44)

<sup>700</sup> Dans le chapitre 13 « La Machinerie et la Grande Industrie » du livre 1 du *Capital* de MARX, on peut

2011), parmi lesquels Anna Tsing, Jacques Ellul, Kathi Weeks, Cymene Howe, ou encore Alex Blanchette, la planète non pas comme simplement « sur-polluée » mais aussi comme « sur-travaillée »<sup>701</sup>. Ecologie sociale et écologie environnementale participent donc du même mouvement et demandent aux sciences sociales une attention commune, comme l'ont affirmé les courants écoféministes (Gaard, 2002 ; Starhawk, 2019) et les ethnographies multispécistes (Kirksey, 2014).

Considérer le « sillage » du capitalocène permet de saisir à la fois l'histoire conjointe de ces « espèces compagnes » (Haraway, 2019 [2003]), mais permet aussi de renverser le discours de la perte ou de la catastrophe dans l'appréhension de ce temps de l'incertitude qui caractérise le contemporain. L'objet de la sociologie en immersion dans les terrains agroalimentaires serait alors de mieux saisir la myriade de relations qui se tisse entre êtres vivants, à la fois en termes de domination ou de pouvoir au passé comme au présent, de besoins ou d'intérêts, mais aussi en termes de résistances dans les manières d'habiter les environnements. Les communautés au sein desquelles ces « résistances » s'organisent sont caractérisées par le principe d'un social en expansion, c'est-à-dire de « naturecultures » (ibid.) devenues le point de fuite nécessaire du regard d'une sociologie du travail engagée.

---

lire : « *Dans l'agriculture comme dans la manufacture la mutation capitaliste du procès de production apparaît en même temps comme le martyrologue des producteurs, le moyen de travail apparaît comme le moyen d'assujettir, d'exploiter et d'appauvrir le travailleur, la combinaison sociale du procès de travail comme répression organisée de sa vitalité, de sa liberté, et de son autonomie d'individu. (...) Et tout progrès de l'agriculture capitaliste est non seulement un progrès dans l'art de piller le travailleur, mais aussi dans l'art de piller le sol ; tout progrès dans l'accroissement de sa fertilité pour un laps de temps donné est en même temps un progrès de la ruine des sources durables de cette fertilité. (...) Si bien que la production capitaliste ne développe la technique et la combinaison du procès de production social qu'en ruinant dans le même temps les sources vives de toute richesse : la terre et le travailleur* ».

<sup>701</sup> op cit. « *The industrialization of the pig is therefore not a matter of dominating nature, but instead of exerting much social energy and capital in order to transform the species such that it requires emerging qualities and quantities of reproductive work in order to thrive [...]. As such, the broader politics of my project hinge on the implications of considering the planet as not just polluted, but as overworked in specific ways that make human work necessary to the very constitution of the future world.* » (BLANCHETTE, 2016) ; « *In order to rethink the purposes and outcomes of work, we are tasked with interpreting how human labor and other-than-human work define one another. This raises the question of whether we might take the late industrial world to be not polluted, but rather overworked. Indeed, it may be both/and. Earth's systems have been overworked by human industry and numerous forms of extraction. But the world has also been worked over: assaulted by the massive displacement of vital matter from one place to another in order to stimulate capital accumulation and profit* » (HOWE, 2018).

## Glossaire

---

Aiguille : outil servant au ramendage

Bannette : couchette à bord du navire. Aussi appelé « niche » par les marins.

Bosco : Maître d'équipage traditionnel de la navigation à la voile, intermédiaire entre les officiers et l'équipage, il est l'homme qui détient le plus de compétences, notamment en manœuvre, à bord.

Boîte : appâts

Capitaine 200 (ou C200) : Brevet de formation continue. Le titulaire du brevet de capitaine 200 peut naviguer sur des navires armés au commerce ou à la plaisance professionnelle d'une jauge brute inférieure à 200 (UMS\*) et ne s'éloignant pas à plus de 20 milles des côtes françaises, dans les fonctions de capitaine, second capitaine, ou d'officier de chef de quart passerelle. (Source : RNCP)

Caseyeur : navire armé aux casiers, arts dormants. Le navire est équipé de vivier. Les casiers sont des cages disposés sur des filières et agrémentées de boîte.

Chalutier : navire armé au chalut, art traînant. Le chalut est un filet qui s'ouvre en forme d'entonnoir, - « sac aveugle (...) qui s'établit » (Conti, 1971) dans l'eau grâce à l'action de panneaux écarteurs, de câbles et de bouées.

CIP, CIN : formation continue d'accès à la profession maritime ; certificat de navigation permettant de devenir matelot à bord de navires. Le CIP offre la même formation qu'un CIN augmenté de 300 heures de ramendage\*. Depuis 2017, ces certificats ont subi une refonte donnant le Certificat de Matelot. Pour devenir patron, il faut ensuite passer son Capitaine 200.

Côtière : Pêche côtière, absence du port supérieure comprise entre 24 et 96 h (Source : INSEE, 2016).

Comité des pêches : organisation interprofessionnelle de droit privé consultée ou impliquée dans la gestion de la pêche (licences à catégories « ressources » et « métiers ») et dans la défense des intérêts de la filière. Organisés au niveau national, régional et départemental, les comités interviennent dans la prévention des conflits et dans la délimitation des zones en vue d'une « cohabitation » avec les autres activités marines (aires marines protégées, tourisme, énergies renouvelables, plaisance...). Les comités sont autonomes.

Croche : expression qui désigne soit le rocher sur lequel le filet va s'accrocher, soit le fait qu'il s'y accroche.

Débarque : désigne soit le moment soit l'espace de débarquement des prises sur le quai.

Drague : nasse de pêche à armature grillagée tractée sur le fond pour capturer des coquillages et des poissons fousseurs. Une barre inférieure fixée sur le périmètre de la poche vient décoller du fond, ou déterrer les animaux. Surtout utilisé pour la coquille saint jacques en Bretagne.

ENIM : Etablissement National des Invalides de la Marine, organisme de sécurité sociale des marins (prévoyance et caisse de retraite). Le régime spécial est organisé en vingt catégories qui permettent le calcul du montant des cotisations. Cette institution s'inscrit dans une tradition longue, puisque dès 1673, Colbert avait créé un

fonds d'aides pour financer les hospices maritimes militaires, étendu ensuite au commerce et à la pêche au XVIII<sup>e</sup> siècle puis scindé en deux caisses, militaire et civile, en 1898. L'ENIM est créé en 1930, puis restructuré au moment de la généralisation de la sécurité sociale en 1945, devenant, avec le fonds de protection des mineurs, l'un des premiers régimes spéciaux. Depuis 2010, l'ENIM est devenu un établissement public administratif.

Epissure : jointure par tressage ou entrelacement de câbles (sur les navires de pêche actuels) ou de cordages (bateaux à voile).

F.E.A.M.P. : Le Fonds européen pour les affaires maritimes et la pêche est l'un des cinq Fonds structurels d'investissements de l'Union Européenne. Le premier objectif du fonds vis l'adaptation des flottilles aux critères de durabilité. Le budget est réparti entre États membres, proportionnellement à la taille du secteur. La France possède la deuxième plus grosse allocation, derrière l'Espagne. Des négociations ont actuellement lieu pour décider de l'orientation des subventions pour la période 2021 - 2027. Les débats portent sur la réintroduction d'aides à la construction navale.

[https://ec.europa.eu/fisheries/cfp/emff\\_fr](https://ec.europa.eu/fisheries/cfp/emff_fr)

Filer : mettre à l'eau (un filet, une ligne...) /contraire de Virer : relever à bord (un filet, une ligne...)

Fileyeur : navire armé aux filets, mouillés avec de part et d'autre ancre et bouée. Le matériel est laissé sur zone.

Funes : câbles reliant le chalut au navire

Godaille : part de pêche traditionnellement réservée au marin pour assurer sa subsistance.

Hauturier : voir « Large ».

Havre : Espace de mouillage abrité des vents et protégé de la houle peu importe les conditions climatiques. Généralement dans une baie ou dans un port naturel refermé.

Langoustine : crustacé vivant dans des terriers creusés sur les fonds sablo-vaseux.

Large : Pêche au large, aussi appelée pêche hauturière. Absence supérieure à 96 h, lorsque cette navigation ne répond pas à la définition de la grande pêche (INSEE, 2016). Flottille majoritairement composée de chalutiers en Bretagne.

Ligneur : pêcheur à la ligne ; désigne également l'embarcation sur laquelle travaille un ligneur.

Marée : temps passé en mer entre un embarquement et un débarquement, cycle de pêche correspondant au nombre de jours passés à bord.

Mareyeur : acheteur et grossiste des produits de la pêche, il joue le rôle d'intermédiaire entre le pêcheur et le vendeur.

Mille marin : unité de mesure utilisée en navigation. Un mille équivaut à 1852 mètres. Entre 0 et 12 milles nautiques : mer territoriale ; entre 12 et 24 : zone contiguë ; entre 24 et 200 : zone économique exclusive (ZEE) ; à partir de 200 : haute mer, eaux internationales.

O.P. (Organisation de producteur) : structures déléguées sous la supervision de l'Etat, à la gestion du marché (poursuite des objectifs de la PCP). Les OP regroupent un certain nombre de pêcheurs dont elles organisent l'activité économique et défendent les intérêts. Elles reçoivent et répartissent entre leurs membres une partie



du quota national.

Orin : cordage reliant ancre à bouée.

Palangre : ligne d'hameçons grée sur une ligne mère avec de la boîte. Art dormant viré du bateau avec de part et d'autre orin et bouée.

Panneaux : outils fixés au chalut pour l'écarter sur le fond de la mer.

Pareuse : appareil permettant le rangement plus rapide et facile des filets dans les bacs.

PCP : Politique Commune des Pêches, lancée dans les années 1970, devenue autonome en 1983 et régulièrement réformée depuis (1992, 2002, 2013). Anciennement associée à la PAC (Politique Agricole Commune), la PCP organise les règles de gestion des flottes de pêche dans l'Union Européenne, avec pour objectif l'équilibre entre la capacité des flottilles et les ressources disponibles. Elle dispose de quatre domaines d'action définis : Gestion des pêches, Politique internationale, Marchés et politique commerciale, Financement de la politique (voir F.E.A.M.P).

Petite Pêche : absence du port inférieure ou égale à 24 h (Source : INSEE, 2016).

Potasse : nettoyage du navire des avant la fin de la marée et le retour au port, pendant la route-terre.

Quart : temps lors duquel un marin est de service aux manœuvres, à la veille et la sécurité du navire. La durée d'un quart est variable.

Quartier Maritime : Ancienne organisation administrative du littoral, qui servait notamment aux immatriculations de navires. Les Quartiers Maritimes sont remplacés depuis 2010 par les Directions Interrégionales de la MER (DIRM), les DRAM (directions régionales des Affaires maritimes), les DDTM (directions départementales des territoires et de la mer), les DML (délégations à la mer et au littoral) et les PAM (pôles des Affaires maritimes).

Quotas : Sur consultation du CIEM (Conseil International pour l'exploration de la Mer) et du CSTEP (Comité Scientifique, Technique et Economique pour la Pêche), et en accord avec la politique déterminée par la Commission, les Totaux Admissibles de Captures (TAC) sont décidés chaque année par un conseil des ministres de l'Union Européenne. Les TAC sont répartis entre Etats membres sur la base des déclarations antérieures, et exprimés par un pourcentage et non par une valeur. Après avoir reçu de la part de l'Etat des sous-quotas, ce sont les OP qui répartissent les autorisations entre les adhérents. Les producteurs ne peuvent pas échanger leurs quotas, car la gestion par QIT (quotas individuels transférables) n'est pas opératoire en France.

QIT/Marchandisation des droits de pêche : Il existe différents travaux très complets sur l'Australie, la Nouvelle Zélande, le Danemark ou encore l'Islande à leur sujet. Le risque d'un tel mécanisme est la concentration des droits de pêche, et non plus seulement de la propriété des navires, dans les mains d'investisseurs parfois extérieurs au monde de la pêche, avec à la clé une réduction drastique des flottilles artisanales ou de petites unités. C'est l'exemple le plus abouti de la financiarisation de la filière, exemple dont la France est préservé pour le moment, même s'il existe une marchandisation qui s'opère dans le processus français également. Contrairement au modèle des QIT permettant la vente ou la location de quotas, les quotas français sont attribués aux navires chaque année, sans caractère patrimonial, ce qui limite la marge

de manœuvres des entreprises d'armement. Cependant, la revente d'un navire de pêche bénéficie d'une majoration importante liée aux droits de pêche qui lui sont associés. Il a été montré que les droits associés pouvaient augmenter la valeur du navire de 30 à 50%. Ce système crée donc une marchandisation officieuse de ce qu'on appelle l'antériorité pour obtenir des droits de pêche, ce qui ressemble au système, officiel, des quotas transférables. Les quotas sont proposés par la Commission européenne (après consultation d'experts), puis décidés par le Conseil des ministres et distribués chaque année en décembre aux Etats membres, puis l'Etat charge les OP de les distribuer aux adhérents. Les armements plaident pour des Taux Admissibles de Capture (ou TAC) pluriannuels, qui ont le mérite de donner plus de visibilité aux entreprises sur leurs rentabilités à venir, mais qui perdent l'avantage de la gestion précise des variations de l'abondance des stocks. Sans parler de privatisation des mers, des Quotas pluri-annuels seraient également un pas de recul de l'Etat, en faveur des entreprises, dans la gestion des ressources. La présence de dirigeants d'armements importants aux postes de direction des Comités et Organisation de producteurs, lesquels gèrent la répartition des quotas ou accompagnent les pêcheurs dans leurs demandes d'aides ou d'installations, alimente un rapport de force directement dans la gestion administrative de l'activité. L'enjeu n'est pas seulement d'obtenir une représentation politique mais d'avoir une capacité directe d'action sur les droits de pêche. L'opacité des critères de répartition de ces instances sont régulièrement pointés du doigt.

Ramender : Racommoder, recoudre un filet.

Rôle d'équipage : titre de navigation délivré par la Délégation Mer et Littoral. Il comprend la liste des marins employés à bord d'un navire.

Route : un navire est en « route-pêche », c'est-à-dire qu'il se rend sur les zones de pêche, ou en « route-terre », c'est-à-dire qu'il revient au port.

Sac : terme désignant l'équipement personnel du marin, utilisé comme une métonymie de son engagement sur le rôle d'équipage. Ainsi, « prendre son sac » signifie débarquer.

Traîne : pêche à la ligne traînée derrière le navire.

Trait : période et espace sur lequel un chalutier traîne son filet.

VFI : Vêtement de travail à flottabilité intégrée, gilet de sauvetage professionnel.

VHF : Very High Frequency, radio utilisée pour les communications en mer.

Virer : relever à bord (un filet, une ligne...) / contraire de Filer, mettre à l'eau (un filet, une ligne...)

## Bibliographie :

---

- Abélès, Marc (2008). *Anthropologie de la globalisation*, Paris, Payot.
- Alaimo, Stacy (2010). *Bodily Natures: Science, Environment, and the Material Self*, Bloomington, Indiana University Press.
- Albert, Bruce (1995). « Anthropologie appliquée ou “anthropologie impliquée” ? », dans Baré, Jean-François (dir.), *Les applications de l’anthropologie : un essai de réflexion collective depuis la France*, Karthala, coll. « Hommes et sociétés », Paris, 1997, pp. 87-118.
- Albert, Bruce (1997). « “Ethnographic situation” and ethnic movements. Notes on Post-malinowskian Fieldwork », *Critique of Anthropology*, vol. 17, n°1, pp. 53-65.
- Anderson, Benedict (1996). *L’imaginaire national. Réflexions sur l’origine et l’essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 1<sup>ère</sup> éd. 1983.
- Anderson, Lee G. (1980). « Necessary Components of Economic Surplus in Fisheries Economics », *Canadian Journal of Fisheries and Aquatic Sciences*, vol. 37, n°5, pp. 858-870.
- Andro, Marcel ; Myre, Gaëtan ; Roger, Jean-Pierre (1991). « Santé et sécurité à la pêche maritime », Québec, *La revue maritime l’Escale*.
- Andro, Marcel ; Dorval, Patrick ; Le Roy, Yvon, (1989). *Nuisances sonores et lutte contre le bruit. Laboratoire Sécurité et conditions de travail à la pêche maritime*, Lorient, Université de Bretagne Sud.
- Andro, Marcel ; Dorval, Patrick ; Le Roy, Yvon (1993). *Sécurité et conditions de travail dans la conception d’un navire de pêche*, Brest, Éditions de l’Ifremer.
- Arendt, Hannah, (2014). « Sur la violence », *Du Mensonge à la violence : Essais de politique contemporaine*, Paris, Calmann-Lévy, 1<sup>ère</sup> éd. 1972.
- Arrighi, Jean-Jacques (2004). « Les jeunes dans l’espace rural : une entrée précoce sur le marché du travail ou une migration probable », *Formation Emploi*, n°87, pp. 63-78
- Artaud, Hélène (2013). « La mer à fleur de sens : De la mêtis maritime à quelques invariants sur le leurre. » dans Artaud, Hélène, *Leurrer la nature, Cahiers d’Anthropologie Sociale*, L’Herne, pp. 142-155, 2013.
- Artaud, Hélène (2018a). « Anthropologie maritime ou anthropologie de la mer ? », *Revue d’ethnoécologie* [En ligne], vol. 13.
- Artaud, Hélène (2018b). *Poïétique des flots. Une anthropologie sensible de la mer dans le banc d’Arguin*, Paris, Pétra.
- Artières, Philippe (dir.) (2004). *A fleur de peau, Médecins, tatouages et tatoués*, Paris, Editions Allia.
- Aubert, Gauthier, « Le retour des bonnets rouges », Classiques Garnier, *Parlement[s], Revue d’histoire politique*, vol. 2, n° 10 (Hors-série), 2014, pp. 171 à 178.
- Avanza, Martina (2008). « Comment faire de l’ethnographie quand on n’aime pas “ses indigènes” ? Une enquête au sein d’un mouvement xénophobe », Alban Bensa (dir.), *Les politiques de l’enquête*, Paris, La Découverte, 2008, pp. 41-58.
- Bachelard, Gaston (1957). *La Poétique de l’espace*, Paris, PUF.
- Bajema, Carl (1991). « Garrett James Hardin : Ecologist, Educator, Ethicist and Environmentalist », *Population and Environment : A Journal of Interdisciplinary Studies*, n°12,

- Printemps 1991, pp. 193-212.
- Bajoit, Guy & Franssen, Abraham (1995). *Les jeunes dans la compétition culturelle*, Paris, Presses universitaires de France.
- Balley, Chantal, Lenormand, Pierre, Mathieu, Nicole (1992). « Territoire rural, RMI, pauvreté », *Sociétés contemporaines*, n°9, mars 1992, p. 53-75.
- Ballion, Cécile & Tirard, Christophe (1997). « La rémunération à la part », *Neptunus*, Volume 3, n°4.
- Baudelot, Christian & Gollac, Michel (2003). *Travailler pour être heureux - Le bonheur et le travail en France*, Paris, Fayard.
- Baudrillard, Jean (1970). *La société de consommation*, Paris, Denoël.
- Barbier, Rémi ; Boudes, Philippe, Bozonnet Jean-Paul et al. (dir.) (2012). *Manuel de sociologie de l'environnement*, Québec, Presses de l'Université Laval, pp. 99-112.
- Barbichon, Guy (1987). « Culture de l'immédiat et cultures populaires », *Philographies. Mélanges offerts à Michel Verret*, Saint-Sébastien, ACL éd., pp. 125-136.
- Barel, Yves (1981). « Modernité, code, territoire. », *Les Annales de la recherche urbaine*, n°10-11, « Territoires. Sociétés locales. Paysages. La question foncière et l'espace rurale » pp. 3-21.
- Barel, Yves (1984). *La société du vide*, Paris, Le Seuil.
- Barel, Yves (1990). « Le Grand Intégrateur », *Connexions*, n° 56.
- Bavington, Dean (2010). « From hunting fish to managing populations: Fisheries science and the destruction of Newfoundland cod fisheries », *Science as Culture*, vol. 19, n°4, pp. 509-528.
- Bazin, Marcel (2014). « Patrimoine industriel et identité territoriale dans les Ardennes », *Territoire en mouvement Revue de géographie et aménagement*, n°21.
- Beaud, Stéphane (1996). « Les "bacs pro" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 114, septembre 1996, *Les nouvelles formes de domination dans le travail* (1), pp. 21-29.
- Beaud, Stéphane (2009). « La jeunesse à l'épreuve du classement scolaire », *Agora Débats/jeunesse*, n°53, 2009, pp. 99 - 116.
- Beaud, Stéphane & Pialoux, Michel (2012). *Retour sur la condition ouvrière. Enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard*, Paris, La Découverte, coll. « La Découverte/Poche », 488 p.
- Beaud, Stéphane & Mauger, Gérard (dir.) (2017). *Une génération sacrifiée ? Jeunes des classes populaires dans la France désindustrialisée*, Postface de Florence Weber, Paris, Editions Rue d'Ulm, coll. « Sciences sociales ».
- Beaud, Stéphane & Weber Florence (1997). *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte.
- Beck, Ulrich (2001). *La société du risque, sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier.
- Becker, Howard, (2001). « The Epistemology of Qualitative Research », dans Emerson, Robert M., *Contemporary Field Research. Perspectives and Formulations*, Prospects Heights, Waveland, p. 317-330.
- Becker, Howard (1985). *Outsiders*, Paris Métailié, 1<sup>ère</sup> éd. 1963.
- Becker, Howard (1967). « Whose side are we on ? », *Social problems*, vol. 14, n°3, Hiver 1967, pp. 239 - 247.
- Beeching, Kate, (2002). *Gender, Politeness and Pragmatic Particles in French*, Amsterdam & Philadelphie, John Benjamins.
- Beeching Kate (2007). « La co-variation des marqueurs discursifs bon, c'est-à-dire, enfin, hein,

- quand même, quoi et si vous voulez : une question d'identité ? », *Langue française*, Vol. 2, n° 154, p. 78-93.
- Benjamin, Walter (2000a). « La Chasse aux papillons », dans *Sens Unique*, trad. Jean Lacoste, Paris, 10/18, 1<sup>ère</sup> éd. 1933.
- Benjamin, Walter (2000b). « Le Conteur. Réflexions sur l'oeuvre de Nicolas Leskov » trad. Pierre Rusch, *Oeuvres III*, Paris, Gallimard, p. 114-151.
- Benjamin, Walter (2001). « Le Paris du Second Empire chez Baudelaire », dans *Charles Baudelaire, un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, édition de Rolf Tiedemann, trad. Jean Lacoste, Paris, Petite Bibliothèque Payot, pp. 25-146.
- Bensa, Alban (1995). *Chroniques Kanak : l'ethnologie en marche*, Paris, Peuples autochtones et développement, Survival international (France).
- Bensa, Alban, (2006). *La fin de l'exotisme. Essais d'anthropologie critique*, Toulouse, Anacharsis.
- Bensa, Alban (2010). *Après Lévi-Strauss : pour une anthropologie à taille humaine*, entretien mené par Bertrand Richard, Paris, Textuel.
- Bensa, Alban & Fassin, Didier, (dir.) (2008). *Les politiques de l'enquête*, Paris, La Découverte.
- Bereni, Laure ; Chauvin, Sébastien ; Jaunait, Alexandre, (2008). *Introduction aux gender studies : manuel des études sur le genre*, Bruxelles, De Boeck.
- Berliner, David (2018). *Perdre sa culture*, Bruxelles, Zones Sensibles.
- Bessière Céline (2010). *De génération en génération. Arrangements de famille dans les entreprises viticoles de Cognac*, Paris, Raisons d'agir.
- Bessière, Céline ; Doidy, Eric ; Jacquet, Olivier ; Laferté, Gilles ; Mischi, Julian ; Renahy, Nicolas ; Sencébé, Yannick, (2006). *Les mondes ruraux à l'épreuve des sciences sociales*, Paris, INRA, Éditions Symposcience.
- Bessière, Céline ; Bruneau, Ivan & Laferté, Gilles (dir. (2013). « Représenter les agriculteurs », *Politix*, n° 101.
- Bessière, Céline & Bruneau Ivan (2011). « La vie moderne de R. Depardon : la beauté de la mort paysanne », *Revue de Synthèse*, vol. 136, n° 3, pp. 448-454.
- Bidet, Alexandra ; Borzeix, Anni ; Pillon, Thierry ; Rot, Gwenaële ; Vatin, François (2006). *Sociologie du travail et activité*, Paris, Octarès Éditions.
- Biget, Denis (2009). *L'enseignement professionnel des pêches maritimes en France (1895-2007). Anthropologie historique*, Paris, L'Harmattan (coll. Histoire et mémoire de la formation).
- Billaud, Jean-Pierre (1981). « Sociologie rurale et environnement : renouveau ou dépassement ? », dans Breton, Yvan, « L'anthropologie sociale et les sociétés de pêcheurs : réflexions sur la naissance d'un sous-champ disciplinaire. », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 5, n°1, pp.7 - 27.
- Bizeul, Daniel,(2003). *Avec ceux du FN. Un sociologue au Front national*, Paris, La Découverte.
- Bizeul, Daniel (2007). « Étudier l'extrême droite : problèmes d'enquête et principes de recherche » *Mouvements*, n°49, pp. 178-185
- Blanchette, Alex & Sizek, Julia (2015). « Porcine Worlds: An Interview with Alex Blanchette », *Supplementals, Fieldsights*, 17 novembre 2015.
- Blanchette, Alex (2015). « Herding Species: Biosecurity, Posthuman Labor, and the American Industrial Pig. », *Cultural Anthropology*, vol. 30, n°4, pp. 640–669.
- Blanchette, Alex & Besky, Sarah (dir.) (2018). « The Naturalization of Work » , *Cultural Anthropology*, Theorizing the Contemporary, Fieldsights, 26 Juillet 2018.

- Blasiak, Robert ; Jouffray, Jean-Baptiste ; C. Wabnitz, Colette ; Sundström, Emma ; Österblom, Henrik (2018). « Corporate control and global governance of marine genetic resources », *Science Advances*, 6 Juin 2018
- Bloch Marc (2006). *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, Armand Colin, Paris, 1<sup>ère</sup> éd. 1932.
- Bodiguel, Maryvonne (1975). *Les paysans face au progrès*, Paris, Presses de la Fondation Nationale pour les Sciences Politiques.
- Bodiguel, Maryvonne, (dir.) (1997). *Le Littoral, entre Nature et Politique*, Paris, L'Harmattan.
- Boeri, David & Gibson, James (1976). *Tell it good-bye, kiddo ; The Decline of the New England Offshore Fishery*, International Marine Publishing Company, Camden, Maine.
- Boltanski, Luc & Chiapello, Eve (1999). *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard.
- Bourdieu, Pierre (1977). « Une classe objet », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 17-18, *La paysannerie, une classe objet*, pp. 2-5, Novembre 1977.
- Bourdieu, Pierre (1979). *La distinction*, Paris, Les Editions de Minuit.
- Bourdieu, Pierre & Wacquant, Loïc (1992). *Réponses : Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Le Seuil.
- Bourdieu, Pierre (dir.) (1993). *La misère du monde*, Paris, Le Seuil.
- Bourdieu Pierre (1994). *Raisons pratiques*, Paris, Le Seuil.
- Bourdieu Pierre (1996). « La double vérité du travail », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 114, septembre 1996. Les nouvelles formes de domination dans le travail (1) pp. 89-90
- Bourdieu, Pierre (1998). *La domination masculine*, Paris, Le Seuil.
- Bourdieu, Pierre (2003). *Méditations pascaliennes*, Paris, Points Seuil, 1<sup>ère</sup> éd. 1997.
- Bourdieu, Pierre (2016). *Sociologie générale. Volume 2. Cours au Collège de France, 1983-1986.- Sociologie générale, 2*, Paris, Le Seuil.
- Bourdu, Emilie ; Lallement, Michel ; Veltz, Pierre, Weil, Thierry (2019). *Le travail en mouvement*, Paris, Presses des Mines.
- Bourgois, Philippe (1989). *Ethnicity at Work: Divided Labor on a Central American Banana Plantation*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.
- Bourgois, Philippe (1993). « La mobilisation ethnique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 99, septembre 1993. *Migrations et minorités*. pp. 53-64.
- Bourgois, Philippe (2013). *En quête de respect, le crack à New York*, Paris, Points le Seuil, 1<sup>ère</sup> éd. 2001.
- Bourgois, Philippe (2011) « Lumpen Abuse: The Human Cost of Righteous Neoliberalism », *City & Society*, vol. 23, n°1, pp. 2-12.
- Boyadjian, Charly (1978). *La nuit des machines*, Paris, Les presses d'aujourd'hui.
- Braud, Philippe (1993). « La violence politique : repères et problèmes », *Cultures & Conflits*, n°9-10, printemps-été 1993, pp. 13 - 42.
- Braudel, Fernand (1977). *Ecrits sur l'Histoire*, Paris, Flammarion.
- Bresnihan, Patrick (2016). *Transforming the Fisheries: Neoliberalism, Nature, and the Commons*, Lincoln, US and London, UK, University of Nebraska Press.
- Bresnihan Patrick (2018). « Revisiting neoliberalism in the oceans: Governmentality and the

- biopolitics of 'improvement' in the Irish and European fisheries », *Environment and Planning A: Economy and Space*, vol. 51, n°1, Septembre 2018, pp. 156-177.
- Bretagne Prospective (2008). *Le livre blanc de la Bretagne, Enjeux et Perspectives*, Nantes, éditions du Temps.
- Bretagne Prospective (2018). *Le livre blanc de l'unité bretonne*, Editions Yorann Embanner, Fouesnant.
- Brulé-Josso, Stéphanie (2012). « Les plaisanciers et le vrai marin », *Ethnologie Française*, XLII, vol. 4, p. 733 - 745.
- Brosse, Jacques (1965). *Inventaire des sens*, Paris, Grasset.
- Brunet, Roger et al., (1993). *Les mots de la géographie, dictionnaire critique*, Paris, Reclus - La documentation française.
- Butler, Judith (1990). *Gender Trouble*, New York, Routledge.
- Burckel, Vincent (2017). « Hassan, un "vieux jeune" entre la génération des hommes du fer et celle des jeunes précaires », dans Beaud, Stéphane & Mauger, Gerard, *Une génération sacrifiée ? Jeunes des classes populaires dans la France désindustrialisée*, Paris, Editions Rue d'Ulm.
- Cabantous, Alain (1990). « Le corps introuvable. Mort et culture maritime (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles) », *Histoire, économie et société*, 9<sup>e</sup> année, n°3, pp. 321-336.
- CABANTOUS, Alain ; LESPAGNOL, André ; PÉRON, Françoise (2005). *Les Français, la terre et la mer*, Paris, Librairie Fayard, 902 p.
- Callon, Michel (1986). « Eléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins dans la baie de Saint-Brieuc », *L'année sociologique*, n°36, pp.170-208.
- Callon Michel & Latour, Bruno (dir.) (1990). *La science telle qu'elle se fait. Anthologie de la sociologie des sciences de langue anglaise*, Paris, La Découverte.
- Callon, Michel ; Lascoumes, Pierre ; Barthes, Yannick, (2001). *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, Paris, Le Seuil, « La couleur des idées ».
- Cambois, Emmanuelle et al. (2008). « La «double peine» des ouvriers : plus d'années d'incapacité au sein d'une vie plus courte », *Population & Sociétés*, n°441, Janvier 2008.
- Campbell, Craig (2016). « Industrialism », dans « Theorizing the Contemporary », *Cultural Anthropology website*, 10 octobre 2016.
- Canals, Maria-Luisa ; Chauvin, Christine (2010). « Mesures des risques psychosociaux dans le secteur maritime », sans Dedessus-Le-Moutier, Nathalie & Douguet, Florence (dir.), *La Santé au travail à l'épreuve des nouveaux risques*, Cachan, Lavoisier, pp. 187-197
- Canévet, Corentin (1992). *Le Modèle agricole breton*, Presses Universitaires de Rennes.
- Casey, Edward S., « How to get from Space to Place in a Fairly Short Stretch of Time: Phenomenological Prolegomena. », dans Feld, Steven & Basso, Keith, *Senses of Place*, Santa Fe, School of American Research Press, 1996, pp. 13-52.
- Castel, Robert (1999). *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, Gallimard coll. « Folio », 1<sup>ère</sup> éd. 1995.
- Castel, Robert & Fournier, Christine (1998). « De l'intégration à la précarité : le « grand intégrateur » en péril ? », *Formation Emploi*, n°62, pp. 87-93.
- Castel, Robert (2001). *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi*, Paris, Fayard.
- Castel, Robert (2009). *La Montée des incertitudes - Travail, protections, statut de l'individu*, Paris,

Le Seuil.

- Castel, Robert (2011). « 20. Au-delà du salariat ou en deçà de l'emploi ? L'institutionnalisation du précaire », dans Serge Paugam, *Repenser la solidarité*. Presses Universitaires de France, 2011, pp. 415-433.
- Castelain, Jean-Pierre (1989). *Manières de vivre, manières de boire, alcool et sociabilités sur le port*, Imago, Paris, 166 p.
- Chamboredon Jean-Claude (1980). « Les usages urbains de l'espace rural : du moyen de production au lieu de récréation », *Revue française de sociologie*, vol. 21, n° 1, pp. 97-119.
- Chanet, Catherine (2001). « 1 700 occurrences de la particule quoi en français parlé contemporain : approche de la "distribution" et des fonctions en discours », *Marges Linguistiques*, 2, pp. 56-80.
- Charvet, Marie ; Laurieux, Fabienne ; Lazuech, Gilles (2016). « Quand la pénibilité du travail débarque », *Travail et Emploi*, n°147, pp. 53-75.
- Chatterjee, Partha (2009). *Politique des gouvernés. Réflexions sur la politique populaire dans la majeure partie du monde*, Paris, Amsterdam.
- Chaumette, Patrick (1999). « La modernisation sociale de la pêche artisanale (rémunération à la part, assurance chômage, durée de travail) », *Neptunus*, Vol. 5, n°1.
- Chaumette, Patrick (2000). « Une grande première à la pêche artisanale. L'accord collectif national du 6 juillet 2000 relatif à la rémunération minimale garantie, aux frais communs et à la réduction du temps de travail », *DMF*, p.1093-1101.
- Chaumette, Patrick (2008). « De la prévention à la pêche maritime. Protéger les marins autant que la ressource halieutique ? », *Revue française des affaires sociales*, n°2-3, pp. 323-339.
- Chaumette, Patrick (2016). « De la modernisation de la rémunération à la part de pêche », *Annuaire de Droit Maritime et Océanique*, 1259-4962, XXXIV (34), CDMO, Université de Nantes, pp. 37 - 57.
- Chaumier, Serge (2013). « La participation des habitants dans la patrimonialisation : vers un renouvellement des formes ? », Couillard, Noémie ; Navarro, Nicolas ; Nouvellon, Maylis, « Reconnaissance et médiation d'un patrimoine : vecteurs d'une identité territoriale ? », *Les Cahiers de l'École du Louvre*, n° 3.
- Chaussade, Jean (1996). « Pêches maritimes françaises. Bilan et perspectives », *Pour*, n° 149-150.
- Checaglini, Podevin (2002), « Des carrières de marins à la pêche de plus en plus courtes qui déstabilisent le marché du travail. Études à partir de sept cohortes », *Formation tout au long de la vie et carrières en Europe*, 9<sup>èmes</sup> journées d'études Céreq/Lasmas-Institut du Longitudinal/IREIMAR, *L'analyse longitudinale du marché du travail*, Document, série « Séminaires », n° 164, Céreq.
- Checaglini, Agnès & Podevin, Gérard (2002). « Avis de tempête sur le recrutement des marins-pêcheurs, Céreq, *Bref*, n° 188, Juillet - Août 2002.
- Chevalier, Louis (2002). *Classes laborieuses et classes dangereuses*, Perrin, Paris, 1<sup>ère</sup> éd. 1958.
- Christin, Rodolphe (2014). *L'usure du monde : critique de la déraison touristique*, Paris, L'échappée.
- Claeys, Cécilia ; Hérat, Arlette ; Barthélémy, Carole et al. (2016), « Quand les Calanques deviennent Parc National : disputes autour de la définition et de la répartition des efforts environnementaux et urbains induits », *Noroi*, vol.1, n° 238-239, p. 71-84.



- Cinner, Joshua ; Daw, Tim M. ; McClanahan, Tim R. (2012). « Transitions toward co-management: the process of marine resource management devolution in three east African countries », dans *Global Environmental Change*, vol. 22,, pp. 651-658.
- Clastres, Pierre (2005). *Archéologie de la violence : La guerre dans les sociétés primitives*, Paris, L'aube, 1<sup>ère</sup> éd. 1977.
- Coing, Henri (1980). *La ville, marché de l'emploi*, Presses Universitaires de Grenoble.
- Collinson, David & Hearn, Jeff (2005). « Men and masculinities in work, organizations, and management », dans Kimmel, Michael S. ; Hearn, Jeff ; Connell, Robert W., *Handbook of studies on men & masculinities*, pp. 210-222.
- Connell, Raewyn W. (1995). *Masculinities*, Sydney, Allen and Unwin.
- Conti, Anita, (1998). *Racleurs d'océans*, Paris, Payot, 1<sup>ère</sup> éd. 1953.
- Conti, Anita (2002). *L'océan, les bêtes et l'homme*, Paris, Payot, 1<sup>ère</sup> éd. 1971.
- Comaroff, Jean & Comaroff, John (2002). « Alien-Nation: Zombies, Immigrants, and Millennial Capitalism », *South Atlantic Quarterly*, Octobre 2002, vol. 101, n°4, pp. 779 - 805
- Comaroff, Jean & Comaroff, John (2009). *Ethnicity Inc.*, The University of Chicago Press.
- Comby, Jean-Baptiste (1991). « À propos de la dépossession écologique des classes populaires », *Savoir/Agir*, vol. 33, n°3, p.23.
- Coquard Benoît (2014). « Partir ou rester ? Le dilemme des jeunes ruraux », dans Labadie, Francine (dir.), *Parcours de jeunes et territoires. Rapport de l'Observatoire de la jeunesse 2014*, Paris, La Documentation française/INJEP.
- Corbin, Alain (1991). « L'histoire de la violence dans les campagnes françaises au XIX<sup>e</sup> siècle. Esquisse d'un bilan », *Ethnologie française*, vol. 21, n°11, pp. 224-236.
- Corbin, Alain (1993). « La violence rurale dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle et son dépérissement : l'évolution de l'interprétation politique », *Cultures & Conflits*, vol. 09-10, printemps-été 1993.
- Corbin, Alain (2008). *Le miasme et la jonquille, l'odorat et l'imaginaire social XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Flammarion, coll. Champs histoire, 1<sup>ère</sup> éd. : Aubier, 1982.
- Corbin, Alain (1990). *Le territoire du vide - l'Occident et le désir du rivage (1750 - 1840)*, Paris, Flammarion, coll. Champs histoire, 1<sup>ère</sup> éd. 1988.
- Corlay, Jean-Pierre (1984). « Le conflit des pêches françaises en 1980 : essai de socio-géographie halieutique », *Norois*, n° 121, janvier-mars 1984, pp. 155-169.
- Costello, Christopher, et al. (2016). « Global fishery prospects under contrasting management regimes » *Proc Natl Acad Sci USA*, vol. 113, pp. 5125–5129.
- Corcuff, Philippe (2006). « Individualité et contradictions du néo-capitalisme », *SociologieS*, En ligne depuis le 22 octobre 2006, consulté le 10 octobre 2018, URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/462>
- Cottureau, Alain (1979). « Les jeunes contre le boulot, une histoire vieille comme le capitalisme industriel », *Autrement*, n°21, oct.1979.
- Cottureau, Alain (1980). Etude préalable à la réédition de D. Poulot, *Le Sublime* (Enquête sociale, publiée en 1869), Paris, Maspéro.
- Cottureau, Alain (dir.) (1983). « L'usure au travail », *Le Mouvement social*, juillet-sept./1983, Vol. 3, n°124
- Cottureau, Alain (1983a) « Introduction, L'usure au travail : interrogations et refoulements », *Le Mouvement social*, juillet-septembre1983, n°124, pp. 3-10

- Cottureau, Alain (1983b). « Usure au travail, destins masculins et destins féminins dans les cultures ouvrières en France au XIX<sup>e</sup> siècle », *Le Mouvement social*, juillet-septembre 1983, n°124, pp. 71-112.
- Cottureau, Alain (1987). « Plaisir et souffrance, justice et injustice sur les lieux de travail, dans une perspective socio-historique », dans Dejours, Christophe, (dir.), (1987). *Plaisir et souffrance dans le travail*, Paris, Ed de l'AOCIP, pp.37-74.
- Cottureau, Alain (2002). « Droit et bon droit. Un droit des ouvriers instauré, puis évincé par le droit du travail (France, XIX<sup>e</sup> siècle) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 57<sup>e</sup> année, n° 6, pp. 1521-1557.
- Cottureau, Alain (2017). « Plaisir et souffrance, justice et injustice sur les lieux de travail, dans une perspective socio-historique », *Travailler*, vol. 37, n° 1, pp. 47-82.
- Coser, Lewis (1982). *Les fonctions du conflit social*, Paris, PUF.
- Couliou, Jean-René (1998). *La Pêche bretonne. Les ports de Bretagne Sud face à leur avenir*, Rennes, PUR.
- Couliou, Jean-René (2010). « Souvenirs et contraintes du temps qui passe pour les pêcheurs contemporains de la Bretagne méridionale », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, vol. 117, n°3, pp. 147-159
- Crary, Jonathan (2007). *24/7. Le Capitalisme à l'assaut du sommeil*, Paris, La Découverte.
- Crary, Jonathan & Kwinter, Sanford (dir.) (1992). *Incorporations*, New York, Zone Books, 648p.
- Crawford, Matthew B. (2010). *Eloge du carburateur, essai sur le sens et la valeur du travail*, Paris, La Découverte.
- Cunningham, Stephen (1994). « Fishermen's Incomes and Fishery Management » , *Marine Resource Economics*, vol. 9, pp. 241 - 252.
- Cury, Philippe & Pauly, Daniel (2013). *Mange tes méduses ! Réconcilier les cycles de la vie et la flèche du temps*, Paris, Odile Jacob.
- Cury, Philippe (2008). *Une mer sans poissons*, Paris, Calmann-Lévy.
- Dalla Bernardina Sergio (2013). « Hymnes à la vie ? Sur l'engouement récent pour les bêtes naturalisées », *Terrain*, n° 60, pp. 56-73.
- Damanaki, Maria (2011). *The new Common Fisheries Policy: making things simpler*, Discours 11/191, URL (accès le 15 octobre 2018) : [http://europa.eu/rapid/press-release\\_SPEECH-11-191\\_en.htm?locale=en](http://europa.eu/rapid/press-release_SPEECH-11-191_en.htm?locale=en)
- Daubas-Letourneux, Véronique (2011). *Etude sociologique sur les accidents du travail et les maladies professionnelles dans les secteurs de la pêche et des cultures marines en Bretagne*, Phase 1 : Diagnostic de la connaissance et bilan statistique, Etude réalisée pour la Direction Régionale des Entreprises, de la Concurrence, de la Consommation, du Travail et de l'Emploi de Bretagne – Programme 111 exercice 2010 Bretagne Action 1 santé et sécurité au travail - Convention n° 2010 / 111-1-01, Janvier 2011. URL : [http://bretagne.direccte.gouv.fr/sites/bretagne.direccte.gouv.fr/IMG/pdf/Daubas-Letourneux\\_RF\\_DIRECCTE\\_jan2011.pdf](http://bretagne.direccte.gouv.fr/sites/bretagne.direccte.gouv.fr/IMG/pdf/Daubas-Letourneux_RF_DIRECCTE_jan2011.pdf)
- Daubas-Letourneux, Véronique & Nicolas, Amélie (2012). *Etude sociologique sur les accidents du travail et les maladies professionnelles dans les secteurs de la pêche et des cultures marines en Bretagne*, Phase 2 : Enquête qualitative auprès des marins, Etude réalisée pour la Direction Régionale des Entreprises, de la Concurrence, de la Consommation, du Travail et de l'Emploi de Bretagne Convention n° 2011 / 111-1-5, Décembre 2012. URL : <http://bretagne.direccte.gouv.fr/sites/bretagne.direccte.gouv.fr/IMG/pdf/Daubas->

[Letourneux\\_RapportFinal\\_DIRECCTE\\_BZH\\_DEF\\_2013.pdf](#)

- Daubas-Letourneux, Véronique ; Frigul, Nathalie ; Jobin, Paul ; Thebaud-Mony, Annie (2012). *Santé au travail, Approches critiques*, Paris, La Découverte, 340p.
- Darwin, Charles (2003). « On the imperfection of the geological record », dans Darwin, Charles, *On the Origin of Species*, Harvard, Harvard University Press [Facsimile of first edition], 1<sup>ère</sup> éd. 1872.
- De Certeau, Michel, (1990). *L'invention du quotidien*, tome 1, *Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1<sup>ère</sup> éd. : UGE, 1980.
- Debary, Octave (2003). *La fin du Creusot ou l'art d'accommoder les restes*, Paris, Éditions du CTHS.
- De Gasparo, Sandro (2015). « La crise du temps de travail : le temps de repenser la valeur du travail », *Journée de formation des délégués du secteur Industrie*, UNIA, Berne, 12 février 2015.
- De Gasparo, Sandro & Dessors, Dominique (2009). « L'industrialisation de la mort animale. Analyse psychodynamique du travail dans l'industrie de la viande », dans Dessors, Dominique, *De l'ergonomie à la psychodynamique du travail, Méthodologie de l'action*, Paris, Editions Erès, pp. 189 - 204.
- De Gasparo, Sandro ; Dessors, Dominique ; Dejours, Christophe ; et Nicourt, Christian (2006). « Pressions environnementales, souffrances et recomposition du métier d'éleveur », dans Askenazy, Philippe ; Cartron, Damien ; de Coninck, Frédéric ; Michel Gollac (coord.), *Organisation et intensité du travail*, Editions Octarès.
- De L'Estoile, Benoît (2014). « "Money Is Good, but a Friend Is Better": Uncertainty, Orientation to the Future, and "the Economy" », *Current Anthropology*, vol. 55, n° S9, Aout 2014, pp.S62-S73
- De Lafond, Viviane & Mathieu, Nicole, (2003). « Jeunes ruraux en difficulté et interventions pour l'insertion. Incidence et prise en compte des spécificités liées aux contextes territoriaux », *Ville-Ecole-Intégration Enjeux*, n°134, p.31-47
- Del Sol, Marion et al. (1998). « Répartition du travail et identités salariales ; Marins-pêcheurs, saisonniers, intérimaires, intermittents », *Travail et Emploi*, n°74, p.63-76.
- Debord, Guy (1967). *La société du spectacle*, Buchet-Chastel, Paris.
- Dejours Christophe & Burlot, Anita (1985). « Contribution de la psychopathologie du travail à l'étude de l'alcoolisme », dans Dejours, Christophe ; Veil, Claude ; Wisner, Alain (dir.), (1985). *Psychopathologie du travail*, Publié avec le concours du CNRS, Entreprise Moderne d'Édition, p.p. 105-111.
- Dejours, Christophe (1988). *Plaisir et souffrances dans le travail, Séminaire Interdisciplinaire de Psychopathologie du travail*, Éditions de l'AOCIP, Tome I, 208 p.
- Dejours, Christophe, (dir.) (2002). *Plaisir et souffrance dans le travail*, Deux tomes, Paris, Éditions de l'AOCIP.
- Dejours, Christophe (2004). « Activisme professionnel : masochisme, compulsivité ou aliénation ? », *Travailler*, vol. 11, n°1, pp. 25-40.
- Dejours, Christophe (2010a). « Chapitre I. Folie et travail : de l'analyse étiologique aux contradictions théoriques (à propos d'un état de mal asthmatique) », *Observations cliniques en psychopathologie du travail*, PUF, pp. 17-45.
- Dejours, Christophe (2010b). *Observations cliniques en psychopathologie du travail*, Paris, PUF

- collection « Souffrances et théorie ».
- Dejours, Christophe (2011). *Conjurer la violence*, Paris, Payot.
- Dejours, Christophe (2013). *Travail Vivant*, deux tomes, Paris, Payot.
- Dejours, Christophe (2014). *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Point Seuil.
- Dejours, Christophe (2015). *Travail Usure Mentale*, Paris, Bayard, 1<sup>ère</sup> éd. 1980.
- Dejours, Christophe & Rolo, Duarte (2015). « Travail et usage de substances psychoactives : évolution de la clinique », *Psychologie clinique et projective*, vol. 21, n°1, pp. 243-256
- Dejours, Christophe (2016). « Souffrance et plaisir au travail. L'approche par la psychopathologie du travail », *Travailler*, vol. 35, n°1, pp. 17-30.
- Delbos, Geneviève (1979). « À l'ombre des usines, comme si de rien n'était... Industrialisation et maintien d'une communauté paysanne en Lorraine », *Études rurales*, n°76, p.83-96.
- Delbos Geneviève (1983). « Savoir du sel, sel du savoir », *Terrain. Revue d'ethnologie de l'Europe*, n°1, p.11-22.
- Delbos, Geneviève ; Prémel Gérard (1995). « La Bretagne et ses pêcheurs : une mutation à marche forcée », *Sociétés contemporaines*, n°22-23, *Ségrégations urbaines*, pp. 145-167.
- Delbos, Geneviève (2006). « Pêche artisanale : la fin du "ménage" », *Ethnologie française*, n°3, vol. 36, pp. 531-542.
- Deldrève, Valérie (1998). *Marins de pêche artisanale en Manche orientale. Etude des organisations professionnelles et des pratiques des pêcheurs du Boulonnais et de l'Est Cotentin*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.
- Deldrève, Valérie (2000). « Le temps de travail à la pêche artisanale. Code du travail et normes communautaires », *Les professions et leur temps de travail*, Cahiers Lillois d'Economie et de Sociologie, L'Harmattan, p.39-52.
- Deleuze, Gilles & Guattari, Félix (1980). *Mille plateaux*, Paris, Editions de Minuit.
- DeLoughrey, Elizabeth (2007). *Routes and Roots, Navigating Caribbean and Pacific Island Literatures*, University of Hawai'i Press.
- Delumeau, Jean (1978). *La Peur en Occident*, Paris, Fayard.
- Demoule, Jean-Pierre (2017). *Les dix millénaires oubliés qui ont fait l'Histoire. Quand on inventa l'agriculture, la guerre, les chefs*, Paris, Fayard.
- Desfontaines Hélène (2012). « Corps souffrant, corps malade: La réception des plaintes lombalgiques en médecine générale ». *Sciences sociales et santé*, vol. 30, n°3, pp. 5-23.
- Desfontaines Hélène & Ollivier, Pierrick (2016). « Marins pêcheurs à la pêche artisanale ou le resserrement d'une communauté de métiers ? esquisse d'analyse des pratiques de régulation », *Les Mondes du travail*, Septembre 2016, n°18.
- Desmond, Matthew (2007). *On the Fireline. Living and Dying with Wildland Firefighters*, Chicago, The University of Chicago Press.
- De Varine, Hugues ; Pierrot, Nicolas ; Sallavaud, Guy et al. (2017). « Patrimoine industriel et participations citoyennes », *Entreprises et histoire*, vol. 2, n° 87, p. 150-169
- Douglas, Mary (1966). *Purity and Danger: An Analysis of Concepts of Pollution and Taboo*, Londres, Routledge.

- Douglas, Jack (1976). *Investigative Social Research. Individual and Team Field Research*, Beverly Hills, Sage Publications.
- Droz, Yvan & Mieville-Ottv, Valerie (2007). *Un métier sans avenir ? : la grande transformation de l'agriculture suisse romande*, Paris, Karthala.
- Dubar, Claude (1996). *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin, 1<sup>ère</sup> éd. 1991.
- Dubar, Claude (2000). *La crise des identités. L'interprétation d'une mutation*, Paris, PUF.
- Dubet, François (1994). *Sociologie de l'expérience*, Paris, Le Seuil, « La couleur des idées ».
- Dubet, François (2004). *Les Inégalités multipliées*, La Tour d'Aigues, Éditions de L'Aube, 1<sup>ère</sup> éd. 2000.
- Dubet, François (2008). *La galère : jeunes en survie*, Paris, Points, 1<sup>ère</sup> éd. 1987.
- Dubet, François & Martuccelli Danilo (1996). *À l'école*, Paris, Le Seuil.
- Dubet, François & Martuccelli Danilo (1998). *Dans quelle société vivons nous ?*, Paris, Le Seuil.
- Duchapt, Henri (1959). « L'habileté manuelle chez de jeunes ruraux en vue de leur adaptation à d'autres métiers que celui de l'agriculture », *Enfance*, n°12, p.49-63.
- Duclos Denis (1987). « La construction sociale du risque : le cas des ouvriers de la chimie face aux dangers industriels », *Revue française de Sociologie*, vol. 28, n°1, pp. 17-42.
- Duclos, Denis (1991). *L'homme face au risque technique*, Paris, L'Harmattan (coll. « Logiques sociales »).
- Duclos, Denis (1991). *Les industriels et les risques pour l'environnement*, Paris, L'Harmattan.
- Dufoulons, Serge (2000). « Culture marine et temporalité : du quotidien au mythe », *Ethnologie française*, vol. 30, n°3, pp. 473-448.
- Duneier, Mitchell (2006). « Garder sa tête sur le ring ? Sur la négligence théorique et autres écueils de l'ethnographie », *Revue française de sociologie*, vol. 47, n°1, pp. 143-157.
- Durant, Joël-Marcel et al. (2009). « Pros and cons of using seabirds as ecological indicators », *Climate Research*, vol.39, pp.115–129.
- Duval, Maurice (1998). *Ni morts, ni vivants : marins ! Pour une ethnologie du huis clos*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Ehrenberg, Alain (2010). *La société du malaise*, Paris, Odile Jacob.
- Elias, Norbert (1991). *La société des individus*, Paris, Fayard.
- Ellul, Jacques (2013). *Pour qui, pour quoi travaillons-nous ?*, Paris, La Table Ronde.
- Escaffre, Fabrice ; Gambino, Mélanie ; Rougé Lionel (2007). « Les jeunes dans les espaces de faible densité : D'une expérience de l'autonomie au risque de la "captivité" », *Sociétés et jeunesses en difficulté*, n°4, automne 2007.
- Evans-Pritchard, E.E. (1968). *Les Nuer*, Paris, Éditions Gallimard, 1<sup>ère</sup> éd. 1940.
- Evers, Clifton (2017). « Hegemonic Pan-Ethnic White Australian Masculinity: Feeling Masculine During Mediated-Assemblages. » dans Erni, John (dir.) *Visuality, Emotions and Minority Culture. The Humanities in Asia*, vol 3., Springer, Berlin, Heidelberg.
- FAO (1995). *Code de conduite pour une pêche responsable*, FAO, Rome.
- Fassin, Didier (2015). *L'Ombre du monde. Une anthropologie de la condition carcérale*, Paris, Le Seuil.

- Feeny, David, Hanna, Susan, & McEvoy, Arthur F. (1996). « Questioning the Assumptions of the “Tragedy of the Commons” Model of Fisheries », *Land Economics*, vol. 72, n°2, pp. 187-202.
- Fichou, Jean-Christophe (2009) « La crise sardinière de 1902-1913 au cœur des affrontements religieux en Bretagne », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], pp. 116-4, mis en ligne le 30 décembre 2011, consulté le 22 mars 2018.
- Fichou, Jean-Christophe (2011). « Comment mobiliser l’immobilier ? », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, n°118, vol. 2, pp. 161-174.
- Fitzgerald, Deborah (2003). *Every Farm a Factory: The Industrial Ideal in American Agriculture*, New Haven, Yale University Press.
- Foley, Paul & Hébert, Karen (2013). « Alternative Regimes of Transnational Environmental Certification: Governance, Marketization, and Place in Alaska's Salmon Fisheries », *Environment and Planning A: Economy and Space*, Vol 45, Issue 11, pp. 2734 - 2751, Jan. 2013
- Foley, Paul & McCay, Bonnie (2014). « Certifying the commons: Eco-certification, privatization, and collective action », *Ecology and Society*, vol. 9, n°2, 28.
- Foley, Paul & Mather, Charles (2016). « Making space for community use rights: Insights from ‘community economies’ in Newfoundland and Labrador », *Society & Natural Resources*, vol. 29, n°8, pp. 965–980.
- Foot Whyte, William (2012 (1943)). *Street Corner Society: The Social Structure of an Italian Slum*, The University of Chicago Press.
- Forget, Charles-Polydore (1983). *Médecine navale, ou Nouveaux éléments d'hygiène, de pathologie et de thérapeutique médico-chirurgicales, à l'usage des officiers de santé de la marine de l'Etat et du commerce*, Paris, Baillière, 1<sup>ère</sup> éd. 1832. (en ligne : [https://archive.org/details/b2933018x\\_0001/](https://archive.org/details/b2933018x_0001/))
- Fortin, Gérald (1965). « Milieu rural et milieu ouvrier : deux classes virtuelles », *Recherches sociographiques*, vol. VI, n° 1, p. 47-57
- Foster-Wallace, David (2018). *Considérations sur le homard*, Paris, L’olivier.
- Foucault, Michel (1972). *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard.
- Foucault Michel (1982). « Space, Power, and Knowledge. An interview with Paul Rabinow », *Skyline*, Mars 1982, traduction : Christian Hubert
- Foucault, Michel (2001a). *L'Herméneutique du sujet. Cours au Collège de France (1981-1982)*, EHESS, Paris, Le Seuil, Gallimard.
- Foucault, Michel (2001b). *Dits & Écrits*, Tome 1 (1954 - 1975) & Tome 2 (1976 - 1988), Paris, Gallimard, coll. « quarto ».
- Foucault Michel (1994). « Des espaces autres » (conférence au Cercle d’études architecturales, 14 mars 1967), in *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5, octobre 1984, pp. 46-49 - dans *Dits et écrits : 1954-1988, t. IV (1980-1988)*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des Sciences Humaines.
- Foucault, Michel (1984). *Le Souci de soi*, Paris, Gallimard.
- Fournier, Pierre (2012). *Travailler dans le nucléaire : Enquête au cœur d'un site à risque*, Paris, Armand Colin.
- Fournier, Pierre (2001). « Attention dangers ! Enquête sur le travail dans le nucléaire », *Ethnologie française*, vol. 31, n°1, pp. 69-80.

- Foy, Charles R. (2006). « Seeking Freedom in the Atlantic World, 1713-1783 », *Early American Studies: An Interdisciplinary Journal*, vol. 4, n°1, pp. 46–77.
- Frayne, David, (2018). *Le refus du travail. Théorie et pratique de la résistance au travail*, préface et traduction de Baptiste Mylondo, Paris, Éditions du Détour, 1<sup>ère</sup> éd. 2015, 305 p.
- Fuller, Glen (2015). « In The Garage, Assemblage, opportunity and techno-aesthetics », *Angelaki, journal of the theoretical humanities*, vol. 20, n°1, Mars 2015
- Furness, Robert W. (1997). Camphuysen, Kees C.J., « Seabirds as monitors of the marine environment », *ICES Journal of Marine Science*, vol. 54, n°4, pp. 726–737.
- Gaard, Greta & Gruen, Lori (1993). « Ecofeminism: Toward global justice and planetary health », *Society and Nature*, vol. 2, n°1, pp. 1–35
- Gaard, Greta (2002). « Vegetarian ecofeminism: A review essay », *Frontiers*, vol. 23, n°3, pp. 117–146.
- Galaz, Victor ; Crona, Beatrice ; Dauriach, Alice, Jouffray, Jean-Baptiste., Österblom, Henrik, ; Fichtner, Jan (2018). « Tax havens and global environmental degradation », *Nature Ecology and Evolution (Perspective)*, vol. 2, pp. 1352 - 1357, Septembre 2018.
- Galland Olivier (1991). « Attitudes sociales, éthiques et civiques des jeunes ruraux », *Économie rurale*, n°202, p.81-85.
- Galland, Olivier (dir.) (1993). *L'allongement de la jeunesse*, Arles, Actes Sud.
- Gander, Philippa, et al. (2008). « Sleep and sleepiness of fishermen on rotating schedules », *Chronobiology International.*, avril 2008, vol. 25, n°2, pp. 389-98.
- Geertz, Clifford (1967). « Under the Mosquito Net », *The New York Review of Books*, 4, 14 septembre 1967.
- Geertz, Clifford, (1983). *Bali. Interprétation d'une culture*, Paris, Gallimard, 1<sup>ère</sup> éd. 1973.
- Geschiere, Peter (2009). *Perils of Belonging: Autochthony, Citizenship and Exclusion in Africa and Europe*, Chicago, The University of Chicago Press.
- Geistdørfer, Aliette (1987). *Pêcheurs acadiens, pêcheurs madelinots : ethnologie d'une communauté de pêcheurs*, Paris Québec, Éditions du CNRS & Presses de l'Université Laval, 500p.
- Geistdørfer, Aliette & Danic, Guy (dir.) (2001). *Mutations techniques des pêches maritimes, Agir ou subir ?, évolution des systèmes techniques et sociaux, Actes du colloque de 1999 à Lorient*, Versailles, Editions Quae, 263p.
- Geistdørfer, Aliette & Matras-Guin, Jacqueline (dir.) (2003a). *La mer dévorée Le poisson bon à manger - Le poisson bon à penser*, Paris, CETMA-Anthropologie maritime, Collection Kétos, 290 p.
- Geistdørfer, Aliette & Matras-Guin, Jacqueline (2003b). « Du poisson sur la table des Français de la "pénitence" au plaisir », dans *La mer dévorée, le poisson bon à manger, le poisson bon à penser*, Paris, CETMA-Anthropologie maritime, Collection Kétos
- Geistdørfer, Aliette (dir.) (2005). « Apprendre la mer », *Technique & Culture*, n°45, Janvier - Juin 2005.
- Geistdørfer, Aliette (2007). « L' anthropologie maritime : un domaine en évolution, hors cadre traditionnel de l' anthropologie sociale », *Zainak. Cuadernos de Antropología-Etnografía*, 29, p. 23-38.
- Geistdørfer, Aliette (2012). « Apprendre tous les jours pour entrer dans la 4e dimension Devenir

- marin pêcheur », Dans *Dossier La formation des marins... au gré des marées (Ire partie)*, *La Revue Maritime*, n°493, Mai 2012.
- Geslin, Claude (1995). « Le Syndicalisme breton et la pêche en Manche au début du XX<sup>e</sup> siècle », dans Pfister, Christian, Villiers, Patrick (dir.), « La Pêche en Manche et mer du Nord, 18<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècle », *Cahier du littoral*, Boulogne-sur-Mer.
- Giasson, Marie (1981). « Les rapports de production dans le secteur de la pêche à Conceição da Barra (Brésil). », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 5, n°1, pp. 117–133.
- Gibson-Graham, J.K (1996). *The End of Capitalism (As We Knew It): A Feminist Critique of Political Economy*, Oxford, Blackwell.
- Gibson-Graham, J.K. (2013). *Take Back the Economy : An Ethical Guide to Transforming our Communities*, University of Minnesota Press, Minneapolis.
- Gibson-Graham, J. K (2008). « Diverse economies: performative practices for 'other worlds'. », *Progress in Human Geography*, 32(5), 613–632.
- Gibson-Graham, J. K. et al. (2018). « La construction du commun comme politique post-capitaliste », *Multitudes*, vol.1, n° 70, p. 82-91
- Gibson, James J., (2014). *Approche écologique de la perception visuelle [The Ecological Approach to Visual Perception (1979)]*, traduction française O. Putois, Bellevaux, Éditions Dehors.
- Gilbert-Lecomte, Roger (2011). *Monsieur Morphée Empoisonneur Public*, Montpellier, Fata Morgana, 1<sup>ère</sup> éd. 1966. Rééd. 2011 (Revue Bifur n°4 1930.)
- Gillespie, Kathryn & Collard, Rosemary-Claire (2015). *Critical Animal Geographies, Politics, intersections and hierarchies in a multispecies world*, Londres & New York, Routledge.
- Ginzburg, Carlo (1980). « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », *Le Débat*, vol. 6, n°6, pp. 3-44.
- Ginzburg, Carlo (2013). *Peur révérence terreur. Quatre essais d'iconographie politique*, trad. Martin Rueff, Dijon, Les presses du réel.
- Giono, Jean (1941). *Pour saluer Melville*, Paris, Gallimard.
- Giraut, Frédéric (2004). « Le vote extrémiste à l'assaut des nouveaux territoires », *L'espace géographique*, n°33, p.87-91
- Gladwill, Thomas (1970). *East is a Big Bird – Navigation & Logic on Puluwat Atoll*, Cambridge, Harvard University Press.
- Goffette, Céline ; Vero, Josiane (2015). « Chômage et qualité de l'emploi des jeunes : un tour de l'Europe en crise », *Céreq, Bref*, n°33 2, mars 2015, 4 p.
- Goffman, Erving (1968). *Asiles, Étude sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Editions de Minuit.
- Goffman, Erving (1973). *La Présentation de soi. La Mise en scène de la vie quotidienne I*, Paris, Editions de Minuit.
- Goffman, Erving (1974). *Les cadres de l'expérience*, Paris, Editions de Minuit.
- Gollac Michel, Volkoff Serge (1996). « Citius, altius, fortius [L'intensification du travail] », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 114, septembre 1996, *Les nouvelles formes de domination dans le travail* (1), pp. 54-67
- Gourvenec, Alexis & Elégoët, Fanch (2005). *Alexis Gourvenec : entrepreneur collectif : entretiens avec Fanch Elégoët*, Rennes, Editions Apogée, 2005.



- Gourarier, Mélanie (2017). *Alpha Mâle. Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes*, Paris, Le Seuil.
- Grall, Xavier, *Le Cheval Couché*, Paris, Hachette, 1977.
- Gramsci, Antonio (2011). *Guerre de mouvement et guerre de position*, Textes choisis et présentés par Razmig Keucheyan, Paris, La fabrique.
- Griffiths, Andrew et al. (2017). « Smoke on the Water – Oral Fluid Analysis at Sea », *Forensic science international*, vol. 278, Juillet 2017.
- Grossetête, Matthieu (2010). « L'enracinement social de la mortalité routière », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 184, n°4, pp. 38-57.
- Grossetête, Matthieu (2012). *Accidents de la route et inégalités sociales - Les morts, les médias et l'État*, Vulaines-sur-Seine, Le Croquant.
- Grossetête, Matthieu & Comby, Jean-Baptiste (2012). « “Se montrer prévoyant” : une norme sociale diversement appropriée », *Sociologie*, vol. 3, n°3, pp. 251-266.
- Guillaume, Cécile, Le Feuvre, Nicky (2007). « Les processus de féminisation au travail : entre différenciation, assimilation et "dépassement du genre" », *Sociologies pratiques*, Vol. 14, n°1, pp. 11-15.
- Guattari, Félix (1989). *Les Trois écologies*, Paris, Galilée.
- Guillemin, Alain (1984). « Doucement, c'est tout de même une femme », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 52-53, juin 1984, *Le travail politique*, pp. 42-48.
- Guilbert, Madeleine (1966). *Les fonctions des femmes dans l'industrie*, Paris-La Haye, Mouton.
- Guigon, Sylvie, et Dominique Jacques-Jouvenot (2007). « Chouquette et Pimprenelle : “Les bêtes curieuses” aux abattoirs », *Travailler*, vol. 17, n°1, pp. 179-196.
- Guillet, Laurent ; Morel, Gaël ; Chauvin, Christine ; Zerillo, Florence (2005). *Perception des risques chez les marins-pêcheurs*, Laboratoire GESTIC, LESAM, IMP, Décembre 2005.
- Guillet, François (2012). « Le duel et la défense de l'honneur viril » in Alain Corbin (dir.), *Histoire de la virilité, Tome 2, Le triomphe de la virilité. Le XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Le Seuil, pp. 83-124.
- Guillerm, Luc-Christophe (2001). « La question identitaire du marin embarqué, à propos de la Marine nationale », Dans, *Actes du Colloque Mer & Santé 20 septembre 2001*, Brest.
- Hache, Emilie (dir.) (2014). *De l'univers clos au monde infini*, Paris, Dehors.
- Hache, Émilie (dir.) (2012). *Ecologie politique : Cosmos, communautés, milieux*, Paris, Amsterdam.
- Halbwachs, Maurice, (1941). *La topographie des Évangiles en Terre Sainte : étude de mémoire collective*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Hall, Stuart (1999). « A Conversation with Stuart Hall », *The Journal of The University of Michigan International Institute*, Vol. 7, n° 1, Automne 1999.
- Haraway, Donna (1988). « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, Vol. 14, N°3, Automne 1988, pp. 575-599.
- Haraway, Donna (2016). *Staying With the Trouble. Making Kin in the Chthulucene*, Duke University Press.
- Haraway, Donn (2002). « The persistence of vision », dans Nicholas Mirzoeff (dir.), *The Visual Culture Reader*, New York, Routledge, Chapitre 58 (initialement publié dans *Simians, Cyborgs and Women*, 1991), p. 677-684.

- Haraway, Donna (2019). *Manifeste des espèces compagnes, : chiens, humains et autres partenaires*, traduit par Jérôme Hansen, Paris, Flammarion, 1<sup>ère</sup> éd. 2010.
- Hardin, Garrett (1968). « The Tragedy of the Commons », *Science*; n°162.
- Hardin, Garrett (1978). « Political Requirements for Preserving Our Common Heritage. », Dans H. P. Brokaw, *Wildlife and America*, Washington, pp. 310-17.
- Hardin, Garrett (1998). « Extensions of “The Tragedy of the Commons” », *Science*, n°280.
- Harding, Susan (1991). « Representing fundamentalism : the problem of the repugnant cultural other », *Social Research*, vol. 58, p. 373-393.
- Hardt, Michael et Negri, Antonio (2000) *Empire*, Paris, Exils, 560 p.
- Hartog, François & Revel, Jacques (dir.) (2001), *Les usages politiques du passé*, Paris, Éditions de l'EHESS.
- Hartog, François (2011). « La haine de Poséidon », dans Corbin, Alain (dir.) *La mer, terreur et fascination*, Points.
- Harvey, David (2010). *The Enigma of Capital : And the Crises of Capitalism*, Oxford University Press.
- Hathaway, Michael (2013). *Environmental Winds : Making the Global in Southwest China*, Berkeley, University of California Press.
- Haudricourt, André-Georges (1962). « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui », *L'Homme*, tome 2, n°1, pp. 40-50.
- Hébert, Karen (2010). « In Pursuit of Singular Salmon: Paradoxes of Sustainability and the Quality Commodity », *Science as Culture*, vol. 19, n°4, pp. 553–581.
- Hédibel, Maryse-Esterle (1997). *La bande, le risque et l'accident*, Paris, L'Harmattan.
- Hélias, Pierre-Jakez (1975). *Le Cheval d'orgueil*, Paris, Plon coll. Terre Humaine.
- Helmreich, Stefan (2009). *Alien Ocean, Anthropological Voyages in Microbial Seas*, University of California Press.
- Helmreich, Stefan & Kirksey, Eben (2010). « The Emergence of Multispecies Ethnography », *Cultural Anthropology*, vol. 25, n° 4, pp. 545-576.
- Hessler, Stefanie (dir.) (2018). *Tidalectics Imagining an Oceanic Worldview through Art and Science*, Boston, MIT Press.
- Hilborn, Ray (1985). « Fleet Dynamics and Individual Variation: Why Some People Catch More Fish than Others », *Canadian Journal of Fisheries and Aquatic Sciences*, vol. 42, pp. 2-13.
- Hildyard, Daisy (2018). *The Second Body*, Londres, Fitzcarraldo.
- Hobeika Alexandre (2013). « La collégialité à l'épreuve. La production de l'unité au sein de la FNSEA », *Politix*, vol. 3, n°103, p. 53-76.
- Hobsbawm, Eric & Ranger, Terence (2006). *L'invention de la tradition*, Paris, Éditions Amsterdam, 1<sup>ère</sup> éd. 1983.
- Hopper, Kim (2010). « Limits to Witnessing : From Ethnography to Engagement », dans *Reckoning with Homelessness : An anthropological Perspective*, Ithaca, Cornell University Press, 2003, chapitre 8, traduction française « De l'ethnographie à l'engagement - les limites du témoignage pour les sans-abri », dans Cefai, Daniel, *L'engagement Ethnographique*, Paris, éditions EHESS.
- Hunt, Jennifer (1984). « The Development of Rapport through the Negotiation of Gender in Field

- Work among Police », *Human Organization*, hiver 1984, vol. 43, n°4, pp. 283-296
- Ingold, Tim (2000). *The Perception of the Environment, Essays on livelihood, dwelling and skill*, Londres, Routledge.
- Ingold, Tim (2007). *Lines*, Routledge, Londres.
- Ingold, Tim (2013). *Marcher avec les dragons*, Bruxelles, Zones Sensibles.
- Jacques-Jouvenot, Dominique & Vieille Marchiset, Gilles (dir.) (2012). *Socio-anthropologie de la transmission*, Paris, L'Harmattan.
- Jamouille, Pascale (2008). *Des hommes sur le fil. La construction de l'identité masculine en milieux précaires*, Paris, La Découverte.
- Jamouille, Pascale (2009). *La débrouille des familles. Récits de vies traversées par les drogues et les conduites à risques*, Louvain La Neuve, De Boeck Supérieur.
- Jamouille, Pascale ; Roche, Pierre (2012). « Engagement des jeunes dans le trafic ; Quelle prévention ? », Groupe Paris-Seine-Saint-Denis, Marseille, Céreq.
- Jamouille, Pascale (2015). « Hommes et pères de milieux populaires. Transformations des paternités en milieux précaires », *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, vol. 54, n°1, pp. 145-163.
- Jankelevitch, Vladimir (1974). *L'irréversible et la nostalgie*, Flammarion, Paris.
- Jegaden, Dominique (2001). « Le métier de marin : grandeur et paradoxes », *Actes du Colloque Mer & Santé 20 septembre 2001*, Brest.
- Jegaden, Dominique ; Loddé, Brice ; Lucas, David ; Feraud, Michel ; Eusen, Yves ; Dewitte, Jean-Dominique (2008). « Stress in seamen and non seamen employed by the same company », *International maritime Health*, vol. 59, pp.53-60.
- Jegaden, Dominique (2010). « Le stress et l'ennui chez les marins », *La Revue Maritime*, n° 489, pp. 48 - 55, Septembre 2010.
- Jegaden, Dominique (2018). *Ancre et Caducée, une histoire de la médecine maritime contemporaine*, Paris, Books on Demand.
- Johannes, Robert E. (1981a). *Words of the Lagoon: Fishing and Marine Lore in the Palau District of Micronesia*, University of California Press, 1981, 245 p.
- Johannes, Robert E. (1981b). « Working with Fishermen to Improve Coastal Tropical Fisheries and Resource Management », *Bulletin of Marine Science*, Vol.31, N°3, Juillet 1981, pp. 673-680
- Johannes, John (1975). *Doing Field Research*, New York, The Free Press.
- Jollivet Marcel (dir.) (1974). *Les Collectivités rurales françaises, tome II : Sociétés paysannes ou lutte des classes au village ?*, Paris, Armand Colin.
- Jones, Gill (2002). *The Youth Divide : Diverging Paths to Adulthood*, Joseph Rowntree Foundation, York.
- Jorion, Paul (2012). *Les Pêcheurs d'Houat*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 1<sup>ère</sup> éd. 1983.
- Jorion, Paul (1989). « Hommes, femmes et l'«intérêt supérieur du ménage» à la petite pêche », *Terrain*, n°12, pp. 67-79.
- Jorion, Paul (2010). *Le prix*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant.
- Jounin, Nicolas (2006). « Loyautés incertaines. Les travailleurs du bâtiment entre discrimination et

- précarité », Thèse de Sociologie, Université Paris-Diderot - Paris VII.
- Joyce, John ; Nevins, Joseph ; Schneiderman, Jill S. (2015). « Animals in Common: Commodification, Violence and the Making of Workers and Ducks at Hudson Valley Foie Gras », dans Gillespie, Kathryn & Collard, Rosemary-Claire, *Critical Animal Geographies, Politics, intersections and hierarchies in a multispecies world*, Londres & New York, Routledge.
- Karpoff, Jonathan M. (1985). « Non-Pecuniary Benefits in Commercial Fishing: Empirical Findings from the Alaska Salmon Fisheries », *Economic Inquiry*, vol. 23, Janvier 1985, pp. 159-74.
- Keller, Henri (1997). *Amélie I, chronique d'un mineur de potasse*, L'harmattan.
- Kergoat, Prisca (2006). « De l'indocilité au travail d'une fraction des jeunes populaires. Les apprentis et la culture ouvrière », *Sociologie du travail*, vol. XLVIII, n°4, p. 548.
- Keucheyan, Razmig (2013). *Hémisphère gauche. Une cartographie des nouvelles pensées critiques*, Paris, Zones.
- Keucheyan, Razmig (2014). *La Nature est un champ de bataille ; essai d'écologie politique*, Paris, Zones.
- Khoda, Masanori et al. (2019). « If a fish can pass the mark test, what are the implications for consciousness and self-awareness testing in animals? », *PLOS Biology*, vol. 17, n°2, Février 2019.
- Kilpi, Mikael & Öst, Markus (1998). « Reduced availability of refuse and breeding outputting a herring gull (*Larus argentatus*) colony », *Annales Zoologici Fennici*, vol.35, n°1, pp.37-42, Helsinki, 4 Juin 1998.
- Kirksey, Eben (dir.) (2014). *The Multispecies Salon*, Duke University Press.
- Koechlin, Bernard (1975). *Les Vezo du Sud-Ouest de Madagascar. Contribution à l'étude de l'écosystème de semi-nomades marins*, Préface de Georges Condominas, Paris, Cahiers de l'Homme.
- Koechlin, Bernard, « Naviguer sans rien dans les mains, ni dans les poches (A propos de "We, the Navigators") », *L'Homme*, tome 19, n°1, 1979, pp. 145-150.
- Koechlin Bernard (1971). « Note sur les implications de l'emploi privilégié de l'organe de la vue chez les Vezo et Mikea du sud-ouest de Madagascar », *Archipel*, volume 1, pp. 123-139.
- Kokoreff, Michel & Rodriguez, Jacques (2004). *La France en mutation*, Paris, Payot.
- Kokoreff, Michel (2010). « Le durcissement des contrôles, ou la fabrique sociale de la haine », *Mouvements*, vol. 62, n°2, 2010, pp. 108-116.
- Kokoreff, Michel (2011). « Drogues, trafics, imaginaire de la guerre. Des quartiers aux cartels », *Multitudes*, vol. 44, n°1, pp. 119-128.
- Kopenawa, Davi & Albert, Bruce (2014). *La chute du ciel*, Paris, Pocket, coll. « Terre Humaine » 1<sup>ère</sup> éd. 2010, 1024 p.
- Kosek, Jake (2006). *Understories: The Political Life of Forests in Northern New Mexico*, Duke University Press.
- Kourchid, Olivier & Melin, Hélène (2002). « Mobilisations et mémoire du travail dans une grande région : le Nord-Pas-de-Calais et son patrimoine industriel », *Le Mouvement Social*, vol. 199, n°2, pp. 37-59.
- Kowalski, Jean-Marie (2011). « Les marins et la mort Actualité d'un mythe », *La Revue Maritime*,

- n° 492, Décembre 2011.
- Laborde, Serge (2007). *Les pêches maritimes basques entre déclin et recompositions*, Thèse de Géographie soutenue à l'Université de Nantes, sous la direction de Jean Chaussade.  
<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00142381/document>
- Laé, Jean-François & Murard, Numa (2011). *Deux générations dans la débîne. Enquête dans la pauvreté ouvrière*, Paris, Bayard.
- Lafargue, Paul (1978). *Le droit à la paresse*, Paris, FM/ petite collection maspero.
- Laferté, Gilles (2003). « La mise en folklore des vins de Bourgogne : la “Paulée” de Meursault », *Ethnologie française*, vol. 33, n°3, pp. 435-442.
- Laferté, Gilles (2006). *La Bourgogne et ses vins : image d'origine contrôlée*, Paris, Belin.
- Laferté, Gilles & Renahy, Nicolas (2013). « Mondes ruraux et périurbains : quelles représentations, quelles réalités ? » in Vall, Raymond & Rossignol Laurence (dir.), *Représentations et transformations sociales des mondes ruraux et périurbains*, Rapport de la Commission de l'économie, du développement durable et de l'aménagement du territoire du Sénat, pp. 16-30.
- Lallement, Michel, « Quelques remarques à propos de la place du genre dans la sociologie du travail en France », dans Laufer, Jacqueline ; Marry, Catherine ; Maruani, Margaret (dir.), *Le travail du genre. Les sciences sociales du travail à l'épreuve des différences de sexe*, Paris, La Découverte, 2003, p. 123-137
- Lallier, Christian (2009). *Pour une anthropologie filmée des interactions sociales*, Paris, Éditions des archives contemporaines.
- Landes, David (1975). *L'Europe technicienne. Révolution technique et libre essor industriel en Europe occidentale de 1750 à nos jours*, Paris, Gallimard, 779p.
- Landes David (1987). *L'heure qu'il est. Les horloges, la mesure du temps et la formation du monde moderne*, Paris, Gallimard.
- Laporte, Dominique (1993). *Histoire de la merde*, Paris, Bourgois, 1<sup>ère</sup> éd. 1978.
- Larrère, Catherine (2010). « Les éthiques environnementales », *Natures Sciences Sociétés*, vol. 18, n°4, pp. 405-413.
- Larrère, Catherine (2017). *Les inégalités environnementales*, Paris, PUF.
- Lassiège, Thierry ; Fort, Emmanuel ; Bergeret, Alain (2016). « Prevalence of cannabis and cocaine consumption in French fishermen in South Atlantic region in 2012–2013 and its policy consequences », *International maritime health* vol. 67, n°2, pp.88-96, Juin 2016.
- Lassiège, Thierry ; Fort, Emmanuel ; Bergeret, Alain (2013). « Étude des consommations de cannabis et de cocaïne chez mille marins-pêcheurs de l'Aquitaine et de la Charente-Maritime (France) », *Archives Des Maladies Professionnelles et de l'Environnement*, vol. 74, n°5, p.556.
- Latour, Bruno (1983). « Le grand partage », *La Revue de synthèse*, n° 110, avril-juin 1983 (repris dans *La Revue du MAUSS* trimestrielle n° 1).
- Latour, Bruno (1991). *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, « L'armillaire ».
- Latour, Bruno (1999). *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie ?*, Paris, La Découverte.
- Latour, Bruno (2017). *Où atterrir ? : Comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres ».

- Lazzarato, Maurizio (2003). « L'intermittence et la puissance de métamorphose », *Vacarme*, n°23.
- Lazzarato, Maurizio (2004). *Les révolutions du capitalisme*, Paris, Le Seuil coll. « Les empêcheurs de tourner en rond ».
- Lazzarato, Maurizio (2011). *La fabrique de l'homme endetté : Essai sur la condition néolibérale*, Paris, Éditions Amsterdam.
- Lazuech, Gilles (2014). « Comment gérer les ressources marines ? Les jeux d'acteurs autour de la Politique commune des pêches », *Économie rurale*, n°344, Novembre 2014, pp. 29-44.
- Lazuech, Gilles (2016). « Rapport salarial, pénibilité et dangerosité du travail dans le secteur de la pêche artisanale française », *Les Mondes du travail*, septembre 2016, n°18.
- Le Bail, Jacques & Nicot, Claude (1995). « Le modèle halieutique bigouden à l'épreuve de la crise. », *Norois*, n°167, Juillet-Septembre 1995, pp. 499-515.
- Le Boulanger, Jean-Michel (2000). *Douarnenez de 1800 à nos jours ; Essai de géographie historique sur l'identité d'une ville*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- Le Breton, David (1999). « Anthropologie du silence », *Théologiques*, vol.7, n°2, pp. 11-28.
- Le Breton, David (2008). *Anthropologie du corps et modernité*, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige Essais Débats », 330 p.
- Le Breton, David (2013). *L'adieu au corps*, Métailié, 240p.
- Le Coadic, Ronan (2012). « Tout est bon dans le Breton », *Ethnologie Française*, XLII, vol. 4, p.697 - 709.
- Le Douget, Annick (2014). *Violence au village. La société finistérienne face à la justice (1815-1914)*, préface de Frédéric Chauvaud, postface de Daniel Giraudon, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- Le Floch, Bernard ; Zacharewicz, Boris ; Barbra, Denis, ; Chiron, Benoît ; Barais, Maris ; Calvez, Amélie ; Le Rest, Jean-Yves, « Déterminants de la consommation d'opiacés chez les marins-pêcheurs », *Exercer*, vol. 23, n°102, 2012, pp. 100-106
- Le Gall, Laurent & Simon, Jean-François (dir.) (2012). *Modernité à l'imparfait. En Bretagne, Ethnologie française*, vol. 42, n°4, 205 p.
- Le Gall, Laurent ; Ploux, François ; Offerlé, Michel (dir.) (2012). *La politique sans en avoir l'air. Aspects de la politique informelle (XIXe-XXIe siècle)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 415 p.
- Le Gall, Laurent & Simon, Jean-François (dir.) (2016). *Jalons pour une ethnologie du proche. Savoirs, institutions, pratiques*, Brest, Centre de recherche bretonne et celtique.
- Le Roux, Thomas ; Jarrige, François (2017). *La Contamination du monde. Une histoire des pollutions à l'âge industriel*, Paris, Le Seuil, 480 p.
- Le Roy, Yvon (2011). *Synthèse des principales études menées par l'Institut maritime de prévention pour le compte de la région Bretagne depuis 2005*, Bruxelles.
- Le Sann, Alain (2001). « De Rome à Loctudy : la naissance difficile d'un mouvement international des pêcheurs artisans », Nantes, *Cahiers Nantais*, IGARUN, n° 55-56, janvier/juillet 2001, pp. 281-288.
- Leblic, Isabelle (2010). *Parcours en anthropologie maritime, en technologie, en anthropologie de la parenté et des rituels, de la Bretagne à la Nouvelle-Calédonie kanak* : Mémoire de synthèse pour la soutenance de l'Habilitation à diriger les recherches soutenue le 20 mai 2010 à l'EPHE-Paris, Anthropologie sociale et ethnologie, EPHE Paris.

- Lebret, Joseph (1973). *La Grande Angoisse de nos Familles Côtières*, Saint-Malo, SSM.
- Lambert Yves (1991). « Peut-on encore parler de jeunes ruraux? », *Économie rurale*, n°202-203, p.76-80
- Leccardi, Carmen (2012). « Changing Time Experience, Changing Biographies and New Youth Values », dans Marina Hahn-Bleibtreu, Marc Molget (dir.) *Youth Policy in a Changing World: From Theory to Practice*, Stuttgart, Barbara Budrich.
- Lehman, Jesse (2018). « Sous les pavés, le sillage », *Multitudes*, vol. 73, n° 4, pp. 214-217.
- Lestel, Dominique (2001). *Les Origines animales de la culture*, Paris, Éditions Flammarion.
- Lestel, Dominique (2004). *L'animal singulier*, Paris, Le Seuil.
- Lévi-Strauss, Claude (1962). *La pensée sauvage*, Paris, Plon.
- Lévi-Strauss, Claude (2000). « Postface », L'Homme, *Question de Parenté*, n°154-155, pp.713-720.
- Lewis, David (1973). *We, the Navigators*, Honolulu, University Press of Hawaii.
- Linebaugh, Peter (2008). *The Magna Carta Manifesto – Liberties and Commons For All*, University of California Press, Los Angeles.
- Linhart, Danièle (2009). *Perte d'emploi, perte de soi*, Paris, Edition érès, 1<sup>ère</sup> éd. 2002.
- Linhart, Danièle (2015). *La Comédie humaine du travail. De la déshumanisation taylorienne à la sur-humanisation managériale*, Toulouse, Éditions Érès.
- Lomba, Cédric (2018). *La restructuration permanente de la condition ouvrière*, Vulaines-sur-Seine, Le Croquant.
- Lorenz, Konrad (2010). *L'envers du miroir. Pour une histoire naturelle de la connaissance*, Flammarion.
- Love, Patrick (2010). *Les pêcheries, jusqu'à l'épuisement des stocks ?*, Paris, Editions de l'OCDE.
- Loyer, Barbara & Guyader, Bertrand (2014). « Les Bonnets rouges : un mouvement pour un projet géopolitique », *Hérodote*, vol. 154, n° 3, 2014, pp. 223-242.
- Lüdtke Alf (1984). « Le domaine réservé : affirmation de l'autonomie ouvrière et politique chez les ouvriers d'usine en Allemagne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle », *Le Mouvement social*, janv.-mars 1984, n° 126, p. 29-52.
- Lüdtke Alf (1991). « La domination au quotidien. "Sens de soi" et individualité des travailleurs avant et après 1933 en Allemagne », *Politix*, vol. 4, n° 13, p. 68-78.
- Lüdtke Alf (1996). « Ouvriers, Eigensinn et politique dans l'Allemagne du XX<sup>e</sup> siècle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 113, p. 91-101.
- Macinko, Seth (1993). « Public or Private? : U.S. Commercial Fisheries Management and the Public Trust Doctrine, Reciprocal Challenges », *Natural Resources Journal*, n°33, pp. 919-955
- Macinko, Seth & Bromley, Daniel W. (2002). « Who Owns America's Fisheries ? », Covelo, CA, Center for Resource Economics, Island Press.
- Macinko, Seth & Bromley, Daniel W. (2004). « Property and Fisheries for the Twenty-First Century : Seeking Coherence from Legal and Economic Doctrine », *Vermont Law Review*, n°28, pp. 623-661
- Macinko, Seth & Schumann, Sarah (2007). « Subsistence in Coastal Fisheries Policy : What's in a Word ? », *Marine Policy*, n° 31, vol. 6, pp.706-718.
- Mack, John (2011). *The Sea: A Cultural History*, Routledge, Londres.

- Mack, John (2007). « The land viewed from the sea », *Azania*, n°42, vol. 4.
- Maffre-Baugé, Emmanuel (1976). *Vendanges amères*, Paris, Editions J. P. Ramsay.
- Maline, Joël & Dorval, Patrick (1991a). « Analyse du travail d'un équipage : prise en compte de l'activité des marins pêcheurs », *Le travail humain*, vol. 54, n°2, pp. 165-184.
- Maline, Joël & Dorval, Patrick (1991b). « Analyse de travail du marin pêcheur et fréquence cardiaque », *Archives des maladies professionnelles de médecine du travail et de sécurité sociale*, vol. 52, n°1, pp. 7-15.
- Malinowski, Bronislaw (1989). *Les Argonautes du Pacifique occidental*, Paris, Gallimard.
- Malinowski, Bronislaw (2002). *Les Jardins de Corail*, Paris, La Découverte.
- Malm, Andreas (2017). *L'anthropocène contre l'histoire. Le réchauffement climatique à l'ère du capital*, Paris, La fabrique.
- Malva, Constant (2002). *Ma nuit au jour le jour*, Paris, Espace Nord.
- Mansfield, Becky (2004). « Neoliberalism in the oceans: 'Rationalisation', property rights, and the commons question », *Geoforum*, n°35, pp. 313-326.
- Mariat-Roy, Emilie (2011). Si les quotas m'étaient contés : les conséquences économiques et sociales des politiques islandaises de gestion des ressources marines : ethnologie de communautés littorales, thèse soutenue à l'EHESS (Dir. Aliette Geistdorfer).
- Mariat-Roy, Emilie (2015). « "Le poisson pêché à la ligne est le meilleur entre tous", Ethnographie de stratégies professionnelles de valorisation d'une marchandise à forte valeur ajoutée en Islande », *Revue Internationale d'Ethnographie*, n°5, pp.55-71.
- Martin, Emily (1992). « The end of the body », *American Ethnologist*, vol. 19, n°1, Février 1992, pp. 121-140
- Martin, Nastassja (2016). *Les âmes sauvages*, Paris, La Découverte.
- Martinez Alier, Joan (2014). *L'écologisme des pauvres. Une étude des conflits environnementaux dans le monde*, Paris, Les Petits Matins.
- Martuccelli, Danilo (2006). *Forgé par l'épreuve. L'individu dans la France contemporaine*, Paris, Armand colin.
- Marx, Karl (1994 (1852)). *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte*, Paris, Gallimard, dans *Oeuvres IV*, édition établie par Maximilien Rubel, 1<sup>ère</sup> éd. 1852.
- Marx, Karl (2011). *Manuscrits de 1857-1858 (« Grundrisse »)*, Les Éditions sociales, Paris.
- Marx Karl (1965). *Travail salarié et capital*, dans *Œuvres I*, édition établie par Maximilien Rubel, Paris, Éditions Gallimard.
- Marx, Karl (1994 (1848)). *Le Manifeste du Parti Communiste*, dans *Oeuvres I*, pp. 157 à 195, Gallimard, Édition de Maximilien Rubel.
- Marx, Karl (1985). *Le Capital*, dans *Oeuvres I*, Gallimard, Édition de Maximilien Rubel.
- Maruani, Margaret (2011). « L'emploi dans une société de plein chômage », *Sociologie du travail : 40 ans après*, pp. 192-193.
- Maruani, Margaret & Reynaud, Emmanuèle (2001). *Sociologie de l'emploi*, Paris, La Découverte, 1<sup>ère</sup> éd. 1993.
- Massey, Doreen (1984). *Spatial Divisions of Labour: Social Structures and the Geography of Production*, Basingstoke, Macmillan.
- Massey, Doreen (1994). *Space, Place and Gender*, Minneapolis, University of Minnesota Press.



- Massey, Doreen (2005). *For space*, Londres, Sage.
- Mathieu, Nicole (1997). « Les enjeux de l'approche géographique de l'exclusion sociale », *Économie rurale*, n°242, p. 21-27
- Mathieu, Nicole (1987). « Chômage et milieu rural », *Économie rurale*, n°178-179, p. 84-91.
- Matonti, Frédérique & Poupeau, Franck (2004). « Le capital militant. Essai de définition », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 155, n° 5, pp. 4-11.
- Mauger Gérard, Poliak Claude (1983). « Les loubards », *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 50, novembre 1983. *Qu'est-ce que classer ?* pp. 49-68.
- Mauger, Gérard (2006). *Les bandes, le milieu et la bohème populaire, Étude de sociologie de la déviance des jeunes des classes populaires (1975-2005)*, Paris, Belin.
- Mauger, Gérard (2015). *Âges et Génération*, Paris, La découverte.
- Mazaud Caroline (2010). « Le rôle du capital d'autochtonie dans la transmission d'entreprises artisanales en zone rurale », *Regards sociologiques*, n°40, p.45-57.
- Mazé, Camille ; Poulard, Frédéric ; Ventura, Christelle (dir.) (2013). *Les Musées d'ethnologie. Culture, politique et changement institutionnel*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques.
- Mazé, Camille (2013). *La fabrique de l'identité européenne / une visite dans les coulisses des musées de l'Europe*, Paris, Belin.
- Mazé, Camille, Ragueneau, Olivier, Weisbein, Julien, Mariat-Roy, Emilie (2015). « Pour une Anthropologie politique de la Mer », *Revue internationale d'ethnographie*, n°5, pp. 189-202.
- Mazé, Camille, Dahou, Tarik, Ragueneau, Olivier, et al. (2017). « Knowledge and power in integrated coastal management. For a political anthropology of the sea combined with the sciences of the marine environment », dans *Comptes Rendus Geoscience*, Vol. 349, n°6, pp. 359-368
- Mc Evoy, Alex F. (1986). *The fisherman's problem, ecology and law in the California fisheries, 1850-1980*, Cambridge University Press.
- Méda, Dominique (2010). *Le travail, une valeur en voie de disparition*, Paris, Flammarion collection Champs Essais, 1<sup>ère</sup> éd. 1995.
- Melin, Hélène (2006). « De la patrimonialisation à la réinvention du territoire : formes et enjeux d'une acculturation dans les bassins miniers du Nord et du Pas-de-Calais », *Revue du Nord*, hors série, n° 21, p. 293-310.
- Melin, Hélène (2013a). « Le rôle des musées de patrimoine industriel dans les reconversions territoriales. Le cas de la Région Nord – Pas de Calais », dans Mazé, Camille ; Poulard, Frédéric ; Ventura, Christelle (dir.), *Les musées d'ethnologie, héritages, reconversions et changement institutionnel*, Paris, Éd. CTHS.
- Melin, Hélène (2013b). « Loos-en-Gohelle, du noir au vert », *Multitudes*, vol. 52, n°1, pp. 59-67.
- Melvin, Bruce L. (1937). « The Special Problems of Rural Youth », *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, n°194, p.25-33
- Mendras Henri (1967). *La Fin des paysans*, Paris, S.E.D.E.I.S.
- Micoud, André (1996). « Musée et patrimoine : deux types de rapport aux choses et au temps ? », *Hermès, La Revue*, vol. 20, n°2, pp. 115-123.
- Micoud, André (2000). « Patrimonialiser le vivant », *Espaces Temps*, vol. 74-75. *Transmettre aujourd'hui. Retour vers le futur*, sous la direction de Philippe Dujardin, Patrick Garcia et

- Bénédicte Goussault, pp. 66-77.
- Mischi, Julian (dir.) (2013a). « Campagnes populaires, campagnes bourgeoises », *Agone*, n°51, mai 2013.
- Mischi, Julian (2013b). « Les territoires ruraux, des espaces ouvriers en mutation », *Métropolitiques*, 16 septembre 2013, URL : [www.metropolitiques.eu/Les-territoires-ruraux-des-espaces.html](http://www.metropolitiques.eu/Les-territoires-ruraux-des-espaces.html)
- Molinier, Pascale (2000). « Virilité défensive, masculinité créatrice », *Travail, genre et sociétés*, vol. 3, n°1, pp. 25-44.
- Molinier Pascale (2004). *Vers une théorie de la féminité masculine*, Habilitation à Diriger des Recherches, Université Lyon 2.
- Mollat du Jourdin, Michel (1978). « Histoire maritime médiévale et moderne », dans *École pratique des hautes études. 4e section, Sciences historiques et philologiques. Annuaire 1977-1978*, pp. 633-645.
- Mollat du Jourdin, Michel (1979). « Les attitudes des gens de mer devant le danger et devant la mort », *Ethnologie française*, vol.9, pp. 191-199.
- Mollat du Jourdin, Michel (1983). *La Vie quotidienne des gens de mer en Atlantique (IX<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle)*, Hachette Education (programme ReLIRE).
- Monjaret, Anne (dir.) (2005). « Fermetures : crises et reprises », *Ethnologie française*, n°4, octobre 2005.
- Monjaret, Anne (2005). « Quand les lieux de travail ferment », *Ethnologie française*, « Fermetures : crises et reprises », n°4, pp. 581-592, 2005.
- Monjaret, Anne (2004). « Images érotiques dans les ateliers masculins hospitaliers : virilité et/ou corporatisme en crise », *Mouvements*, vol. 31, n°1, pp. 30-35.
- Monjaret Anne (2011). « Le corps en miettes et la main réparatrice. Quand l'ouvrier se transforme en chirurgien. Une expérience de la souffrance d'autrui à l'hôpital », *Revue Communications « Travailler »*, Thierry Pillon (dir.), n°89, pp. 57-70.
- Monjaret Anne (2012). « Le bleu de travail, une affaire d'hommes ? Pratiques populaires autour d'un symbole ouvrier masculin », dans Elisabeth Anstett, Marie-Luce Gélard, *Les objets ont-ils un genre ? Culture matérielle et production sociale des identités sexuées*, Paris, Editions Armand Colin (coll. Recherches), Chap. 3, pp. 47-62.
- Monsaingeon, Baptiste (2016). « De la présence aux restes », *Socio-anthropologie*, vol.34, pp. 67-79.
- Monsaingeon, Baptiste (2017). *Homo détritrus - Critique de la société du déchet*, Paris, Le Seuil.
- Moore, Jason, W. (2013a). « Anthropocene, Capitalocene, and the Myth of Industrialization, Part I. World-Ecological Imaginations », <https://jasonwmoore.wordpress.com/>, 13 mai 2013.
- Moore, Jason, W. (2013b). « Anthropocene, Capitalocene, and the Myth of Industrialization, Part II. World-Ecological Imaginations », <https://jasonwmoore.wordpress.com/>, 16 mai 2013.
- Moore, Jason, W. (2013c). « Anthropocene, Capitalocene, and the Myth of Industrialization, Part III. World-Ecological Imaginations », <https://jasonwmoore.wordpress.com/>, 19 mai 2013.
- Moore, Jason, W. (2015). *Capitalism in the Web of Life*, Londres, Verso.
- Morizot, Baptiste (2016). *Les diplomates. Cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, Marseille, Wildproject.
- Morvan, Françoise (2002). *Le monde comme si*, Paris, Actes Sud.

- Mosse, Georges (1997). *L'image de l'homme : l'invention de la virilité moderne*, Paris, Abbeville.
- Muller, Séverin (2007). « Les écueils du double jeu », *Sociologies, Research experiments, Dilemmes éthiques et enjeux scientifiques dans l'enquête de terrain*, 21 juin 2007, <http://journals.openedition.org/sociologies/189>
- Muller, Séverin (2008). *À l'abattoir : travail et relations professionnelles face au risque sanitaire*, Paris, Maison des sciences de l'homme, coll. « Natures sociales ».
- Mumford, Lewis (2016). *Technique et civilisation*, Paris, Parentheses.
- Nading, Alex (2014). *Mosquito Trails: Ecology, Health, and the Politics of Entanglement*, Berkeley, University of California Press.
- Nahoum-Grappe, Véronique (1991). *La Culture de l'ivresse : essai de phénoménologie*, Paris, Quai Voltaire.
- Navel, Georges (1994). *Travaux*, Stock, Paris, 1<sup>ère</sup> éd. 1945.
- Neimasis, Astrida (2012). « Hydrofeminism: Or, On Becoming a Body of Water », dans Gunkel, Henriette ; Nigianni, Chrysanthi ; Söderbäck, Fanny, *Undutiful Daughters: Mobilizing Future Concepts, Bodies and Subjectivities in Feminist Thought and Practice*, New York, Palgrave Macmillan.
- Neimasis, Astrida (2017). *Bodies of Water ; Posthuman Feminist Phenomenology*, Londres, Bloomsbury.
- Neimasis, Astrida ; Neimasis, Aleksija ; Åsberg, Cecilia (2017). « Fathoming chemical weapons in the Gotland deep », *Cultural Geographies*, vol. 24, n°4, pp. 631-638.
- Nicolas, Frédéric (2017). « L'agriculture biologique : un travail pas comme les autres ? », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n°32.
- Noël, Julien (2010). « Quand la pêche à petite échelle fait de la résistance. Regard géographique sur l'altermondialisation halieutique », 4e Journées de recherche en sciences sociales, INRA-SFER-CIRAD, Agrocampus-Ouest, Décembre 2010, Rennes, France.
- Noulhianne, Xavier (2016). *Le ménage des champs, chronique d'un éleveur au XXI<sup>e</sup> siècle*, Le Mas d'Azil, Editions du bout de la ville.
- Nørgaard Remmen, Line et al.,(2017). « Fatigue and workload among Danish fishermen », *International maritime health*, vol 68, n°1, Mars 2017, pp. 31-38.
- Ogor, Yannick (2017). *Le paysan impossible*, Le Mas d'Azil, Editions du bout de la ville.
- Oldenburg, Marcus ; Jensen, Hans-Joachim ; Latza Ute ; Baur, Xavier (2009). « Seafaring stressors aboard merchant and passenger ships », *International Journal of Public Health*, vol. 54, pp. 96-105.
- Olson, Valerie (2018). *Into the Extreme: U.S. Environmental Systems and Politics beyond Earth*, Univ Of Minnesota Press.
- Olsson, Per ; Folke, Carl ; Hahn, Thomas (2004). « Social-ecological transformation for ecosystem management : the development of adaptive co-management of a wetland landscape in southern Sweden », *Ecology and Society*, vol. 9, n°4, article 2.
- Olsson, Per ; Galaz, Victor ; Boonstra, Wiebren J. (2014). « Sustainability transformations: a resilience perspective », *Ecology and Society*, vol. 19, n°4, article 1.
- Österblom, Henrik & Sumaila, Ussif Rashid (2011). « Toothfish crises, actor diversity and the emergence of compliance mechanisms in the Southern Ocean », *Global Environmental Change* vol. 21, n°3, pp.972-982.

- Pachirat, Timothy (2014). *Every Twelve Seconds*, Yale University Press.
- Pálsson, Gísli (1989). « The Art of Fishing », *Maritime Anthropological Studies*, vol. 2, n°1, pp. 1-20.
- Pálsson, Gísli (1991). *Coastal economies, cultural accounts. Human ecology and Icelandic discourse*, Manchester & New York, Manchester University Press.
- Pálsson, Gísli & Durrenberger, Paul E. (1982). « To Dream of Fish: The Causes of Icelandic Skippers' Fishing Success », *Journal of Anthropological Research*, vol. 38, pp. 227-242.
- Pálsson, Gísli & Durrenberger, Paul E. (1983). « Icelandic Foremen and Skippers: The Structure and Evolution of a Folk Model », *American Ethnologist*, vol. 10, pp. 511-528.
- Pálsson, Gísli & Durrenberger, Paul E. (1990). « Systems of Production and Social Discourse: The Skipper Effect Revisited », *American Anthropologist*, vol. 92, n°1, pp. 130 - 141.
- Pandian, Anand (2018). « Diesel », *Theorizing the Contemporary*, Time of Monsters Series, *Cultural Anthropology* website, 31 octobre 2018, URL : <https://culanth.org/fieldsights/1583-diesel>
- Pasolini, Pier Paolo (1976). *Ecrits corsaires*, Paris, Flammarion.
- Pauly, Daniel (2009). « Aquacalypse Now », *The New Republic*, Septembre 2009.
- Paxson, Heather (2018). « The Naturalization of Nature as Working », *Theorizing the Contemporary*, *Cultural Anthropology* website, 26 juillet 2018, URL : <https://culanth.org/fieldsights/1508-the-naturalization-of-nature-as-working>
- Peyre, Christiane (1962). *Une société anonyme*, Paris, Julliard.
- Pétonnet, Colette (1968). *Ces gens-là*, préface de Roger Bastide, Paris, F. Maspero (« Cahiers libres »).
- Pezé, Marie (2002). *Le deuxième corps*, Éditions La dispute/Snedit, Paris.
- Pezé, Marie (2003). « Corps et travail », *Cahiers du Genre*, vol. 35, n°2, pp. 141-164.
- Pezé, Marie (2010). *Ils ne mouraient pas tous mais tous étaient frappés : Journal de la consultation Souffrance et travail 1997-2008*, Flammarion collection « Champs Actuel ».
- Pialoux, Michel (1979). « Jeunes sans avenir et travail intérimaire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 26-27, mars-avril 1979, *Classes d'âge et classes sociales*, pp. 19-47.
- Pialoux, Michel (1992). « Alcool et politique dans l'atelier. Une usine de carrosserie dans la décennie des années 1980 », *Genèses*, n°7, mars 1992.
- Piault, Marc-Henri (2000). *Anthropologie et cinéma*, Paris, Nathan.
- Pigenet, Michel (2001). « Les dockers. Retour sur le long processus de construction d'une identité collective en France », *Genèse*, Paris, Belin, n° 42, Mars 2001.
- Pigenet, Michel (2002). « À propos des représentations et des rapports sociaux sexués : identité professionnelle et masculinité chez les dockers français (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles) », *Le Mouvement Social*, vol. 198, n°1, p. 55-74.
- Pillon, Thierry & Vatin, François (2007). *Traité de sociologie du travail*, Paris, Octarès Editions.
- Pillon, Thierry (2012). *Le corps à l'ouvrage*, Paris, Stock.
- Pillon, Thierry (2011). « Récits des rêves ouvriers », *Communications*, vol. 2, n° 89, pp. 193-206.
- Pimor, Tristana (2014). *Zonards, une famille de rue*, Paris, PUF.
- Piriou, Nicole & Couliou, Jean-René (1995). « De crise en crise, les pêches de Bretagne

- méridionale ne sont-elles pas sur la voie de la déstructuration ? », *Norois*, n°165, Janvier-Mars 1995, pp. 185-204.
- Ploux, François (2002). *Guerres paysannes en Quercy : Violences, conciliations et répression pénale dans les campagnes du Lot (1810-1860)*, préface d'Alain Corbin, Paris, La Boutique de l'Histoire, 376 p.
- Ploux, François ; Le Bouëdec, Gérard ; Cérino, Christophe ; Geistdoerfer, Alette (2004). *Entre Terre et mer, Sociétés littorales et pluriactivités (XV<sup>e</sup>- XX<sup>e</sup> siècle)*, Rennes, PUR.
- Podevin, Gérard (2001). « L'évolution de l'emploi et de la formation dans le secteur des pêches maritimes. Premiers résultats du CEP », *Cahiers Économiques de Bretagne*, n° 4.
- Potte-Bonneville, Mathieu (2004). *Michel Foucault, l'inquiétude de l'histoire*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Povinelli, Elizabeth (2017). « Fires, Fogs, Winds », *Cultural Anthropology*, vol. 32, n°4, pp. 504-13.
- Probyn, Elspeth (2016). *Eating the Ocean*, Durham & Londres, Duke University Press.
- Pulido, Laura (2000). « Rethinking environmental racism. White privilege and urban development in Southern California », *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 90, n°1, pp. 12-40.
- Pun, Ngai (2005). *Made In China - Women factory workers in a global workplace*, Durham, Duke University Press.
- Rabinbach, Anson (2004). *Le moteur humain - L'énergie, la fatigue et les origines de la modernité*, Paris, La fabrique.
- Rainwater, Lee (1976). « Social and cultural problems of migrant to cities », dans *Rural poverty in the United States*, Washington DC, Government Printing office, 1968, pp. 248-25, URL: <https://files.eric.ed.gov/fulltext/ED078985.pdf>, traduction par Rambaud, Placide, dans *Sociologie rurale*, Paris, Mouton, 1976.
- Rancière, Jacques (1981). *La Nuit des Prolétaires - Archives du rêve ouvrier*, Paris, Fayard.
- Rancière, Jacques (2000). *Le Partage du sensible*, Paris, La fabrique.
- Rasera, Frédéric & Renahy, Nicolas (2013). « Virilités : au-delà du populaire », *Travail, Genre et Sociétés*, Vol. 29, n°1, pp. 169-173
- Rautenberg Michel (2003). *La rupture patrimoniale*, Grenoble, Éd. À la croisée.
- Recher, Jean (2010). *Le Grand Métier*, Paris, Plon, Coll. Terre Humaine - Rééd Poche, Pocket, 1<sup>ère</sup> éd. 1977.
- Rediker, Marcus & Linebaugh, Peter (2008). *L'Hydre aux mille têtes*, Paris, Amsterdam.
- Rediker, Marcus (2008). *Pirates de tous les pays*, Paris, Libertalia.
- Rediker, Marcus (2010). *Les forçats de la mer*, Paris, Libertalia.
- Rediker, Marcus (2017). *Les Hors-la-loi de l'Atlantique - Pirates, mutins et flibustiers*, Paris, Le Seuil.
- Rémy, Catherine (2009). « Tuer sans émotion ? Réflexions sur la mise à mort des animaux à l'abattoir », *Critique*, vol. 747-748, n°8, pp. 691-701.
- Renahy, Nicolas (2005). *Les Gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*. Paris, La Découverte.
- Renahy, Nicolas (2006). « "C'est comme ça que t'attrapes la haine". Un fils d'ouvrier rural témoigne de ses années de petite délinquance », *Mouvements*, vol. n°44, n°2, pp. 108-114.

- Renahy Nicolas, « Une lignée patronale à la mairie. Genèse et vieillissement d'une domination personnalisée (1850-1970) », *Politix*, n° 83, 2008, p.75-103
- Renahy, Nicolas, « Classes populaires et capital d'autochtonie. Genèse et usages d'une notion », *Regards Sociologiques*, n° 40, 2010, pp. 9-26.
- Renahy, Nicolas (2015). « Le village dans l'usine. Trajectoires ouvrières et mises à distance de la hiérarchie », *Sociétés contemporaines*, vol. 99-100, n°3, pp. 65-80.
- Renard, Jean (1984). « Le tourisme : agent conflictuel de l'utilisation de l'espace littoral en France », *Norois*, n°121, Janvier-Mars 1984, *La France et la gestion du milieu marin et côtier*. pp. 45-61.
- Retière, Jean-Noël (1994). *Identités ouvrières : histoire sociale d'un fief ouvrier en Bretagne 1909-1990*, Paris, L'Harmattan.
- Reynaud, Emmanuelle (1980). « Le militantisme moral », dans Mendras, Henri (dir.), *La Sagesse et le désordre*, Paris, Gallimard, p. 271-286.
- Ricoeur, Paul (1990). *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil.
- Ricoeur, Paul (2000). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Le Seuil.
- Robert-Muller, Charles (1944). *Pêches et pêcheurs de la Bretagne atlantique*, Paris, Armand Colin, 616 p.
- Rogers, Juliette (2013). « Enseigner le terroir, La difficile appropriation d'une idéologie par des producteurs de lait dans deux syndicats AOC », *Politix*, n° 103, pp. 149-172.
- Rohou, Jean (2011). *Fils de Ploucs*, 2 tomes, Editions Ouest-France.
- Roudet, Bernard & Lambert, Yves (1995). « Qui sont les jeunes ruraux ? », *Agora débats/jeunesses*, n°1, p.47-56
- Rosa, Hartmut (2010). *Accélération. Une critique sociale du temps*, La Découverte (coll. « Théorie critique »), 474 p.
- Rosière, Sylviane (2010). *Ouvrière d'usine*, Editions Libertaires, Paris.
- Roy, Donald (2006). *Un sociologue à l'usine*, Paris, La Découverte.
- St. Martin, Kevin (2000). « Mapping economic diversity in the First World: the case of fisheries », *Environment and Planning, A*, vol. 37, pp. 959 - 979
- St Martin, Kevin (2005). « Disrupting Enclosure in New England Fisheries », *Capitalism Nature Socialism*, vol. 16, n°1.
- St Martin, Kevin (2007). « The difference that class makes: Neoliberalisation and non-capitalism in the fishing industry of New England », *Antipode*, n°39, pp. 959-979.
- Sanselme, Franck (2009). « L'ethnisation des rapports sociaux à l'école. Ethnographie d'un lycée de banlieue », *Sociétés contemporaines*, vol. 76, n°4, pp. 121-147.
- Sassen, Saskia (1996). *La Ville globale*, Paris, Descartes et Cie, 1<sup>ère</sup> éd. 1991.
- Sassen, Saskia (2009). *La globalisation : Une sociologie*, Gallimard, coll. « NRF Essais », 1<sup>ère</sup> éd. 2007.
- Sencébé, Yannick (2004). « Être ici, être d'ici. Formes d'appartenance dans le Diois (Drôme) », *Ethnologie française*, vol. 34, n°1, pp. 23-29.
- Schepens, Florent (2003). « Bûcheron: une profession d'homme des bois ? », *Ethnographiques*, n°4, novembre 2003.
- Schepens, Florent (2005). « Du bûcheron à l'entrepreneur de travaux forestiers : approche

- compréhensive de la constitution d'un groupe professionnel », *Ruralia*, n°16/17.
- Schepens, Florent (2007). *Hommes des bois ? Socio-anthropologie d'un groupe professionnel*, Paris, CTHS.
- Schepens, Florent (2007). « L'erreur est humaine mais non professionnelle : le bûcheron et l'accident », *Sociologie du travail*, vol. 47, n°1, pp. 1-16.
- Schwartz, Olivier (1990). *Le Monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, PUF, Paris.
- Schwartz, Olivier (2011). « Peut-on parler des classes populaires ? », *La Vie des Idées* (site internet), <http://www.laviedesidees.fr/Peut-on-parler-des-classes.html>
- Scott, James C. (1990). *Domination and the Arts of Resistance: Hidden Transcripts.*, Yale University Press.
- Scott, James C. (2013). *Zomia, ou l'art de ne pas être gouverné*, Paris, Le Seuil.
- Scott, James C. (2012). « Infrapolitics and Mobilizations: A Response by James C. Scott », *Revue française d'études américaines*, vol. 131, n°1, pp. 112-117.
- Sébillot, Paul (1984). *Le folklore de la France. La faune*, Paris, Imago, 1<sup>ère</sup> éd. 1904.
- Séchet, Raymonde (1996). *Espaces et pauvretés, La géographie interrogée*, Paris, L'Harmattan, 213 p.
- Segalen, Martine (1989). *L'autre et le semblable. Regards sur l'ethnologie des sociétés contemporaines*, Paris, Presses du CNRS, 239 p.
- Sennegon, Bastien ; Grison, Benoit ; Ravier, Philippe ; Buttelli, Olivier (2011). « La fatigue du patron pêcheur dans l'activité de chalutiers pélagiques : approche d'anthropologie cognitive », *Perspectives interdisciplinaires sur le travail et la santé*, vol.13, n°1.
- Serres, Michel (1990). *Le Contrat Naturel*, Bourin, Paris.
- Shirley Carla. D. (2010). « "You Might Be a Redneck If...": Boundary Work Among Rural, Southern Whites », *Social Forces*, vol.LXXXIX, n°1, p. 35-61
- Sieyès, Emmanuel-Joseph (1985). *Écrits politiques*, Choix et présentation de Roberto Zapperi, Paris, Editions des Archives contemporaines.
- Sigaud, Lygia (1996). « Le courage, la peur et la honte. Morale et économie dans les plantations sucrières du Nordeste brésilien. » dans *Genèses*, 25. *Ethnographie économique*, sous la direction de Susanna Magri, pp. 72-90.
- Simondon, Gilbert (2012). *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1<sup>ère</sup> éd. 1958.
- Sloterdijk, Peter (1997). *Dans le même bateau : essai sur l'hyperpolitique*, Paris, Rivages.
- Sloterdijk, Peter (2008). *Le Palais de cristal, A l'intérieur du capitalisme planétaire*, Paris, Hachette Littératures.
- Smith, Hollie ; Smythe, Tiffany ; Moore, Amelia ; Bidwell, David ; McCann, Jen (2018). « The Social Dynamics of Turbine Tourism and Recreation: Introducing a mixed-method approach to the study of the First U.S. Offshore Wind Farm. », *Energy Research Social Science*, TBD.
- Sparks, Jessica L., *Social Conflict on the Seas: Links Between Overfishing-Induced Marine Fish Stock Declines and Forced Labor Slavery*, University of Denver, 2018, <https://digitalcommons.du.edu/etd/1473>
- Starosielski, Nicole (2015). *The Undersea Network*, Durham, Duke University Press.
- Stépanoff, Charles (2009). « Devenir-animal pour rester-humain », *Images Re-vues*, n°6, Juin 2009.

- Swanson, Heather Anne (2017). « The Banality of the Anthropocene », *Cultural Anthropology*, 22 février 2017, <https://culanth.org/fieldsights/the-banality-of-the-anthropocene>
- Talidec, Catherine ; Boncoeur, Jean, Boude, Jean-Pierre (2010). *Les pêches côtières bretonnes: Méthodes d'analyse et aménagement*, Paris, Quae.
- Tarius, Alain (2000). *Les nouveaux cosmopolitismes. Mobilités, identités, territoires*, en collaboration avec Lamia Missaoui, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 266 p
- Thibault, Martin (2017). « Ne pas se sentir à sa place dans l'atelier - "Être" ou "faire" ouvrier », dans Beaud, Stéphane & Mauger, Gérard (Dir.), *Une génération sacrifiée*, Paris, Editions Rue d'Ulm.
- Thibault, Martin (2013). *Ouvriers malgré tout. Enquête sur les ateliers de maintenance des trains de la Régie autonome des transports parisiens*, préface d'Olivier Schwartz, Paris, Raisons d'agir, coll. « Cours et travaux », 326 p.
- Thompson, Edward P. (2014). *La guerre des forêts. Lutttes sociales dans l'Angleterre du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, La Découverte.
- Thuderoz, Christian (1991). « Notaires et huissiers de justice : du patrimoine à l'entreprise », *Revue française de sociologie*, vol. 32, n°2, *Professions en mutation*, pp. 209-239.
- Tinsley, O.E.N. (2008). « Black Atlantic, Queer Atlantic: Queer Imaginings of the Middle Passage » dans *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*, 14(2-3), p.191-215.
- Tirilly, Ghislaine ; Foret, Jean (1999). « Polyphasic sleep/wake strategy and alertness : observations in fishermen », *Shiftwork International Newsletter*, vol.16, n°36.
- Tirilly, Ghislaine & Foret, Jean (2000). « Évolution du rythme activité/repos et de la vigilance subjective d'un équipage de marins pêcheurs », *Actes du XXXV<sup>e</sup> congrès de la Self*, 20, 21 et 22 septembre 2000.
- Tirilly, Ghislaine (2001). « Rythme activité/repos et vigilance subjective d'un équipage de marins pêcheurs : importance du retour à la criée », *Actes du 1<sup>er</sup> Colloque Mer et Santé*, Brest, 20-21 septembre 2001.
- Tirilly, Ghislaine (2005). « Horaires de travail, sommeil et vigilance chez les marins : quelles incidences sur les risques d'accidents en mer ? », *Perspectives interdisciplinaires sur le travail et la santé*, vol. 7, n°1.
- Touraine, Alain (1969). *La société post-industrielle. Naissance d'une société*, Paris, Denoël.
- Touraine, Alain (1991). « Face à l'exclusion », *Citoyenneté et Urbanité*, Paris, Éditions Esprit.
- Trémoulinas, Alexis (2007). « Enquêter dans un lieu public », *Genèses*, vol. 66, n°1, 2007, pp. 108-122.
- Tripier, Pierre (1991). *Du travail à l'emploi*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles.
- Tsing, Anna (1994). « From the Margins », *Cultural Anthropology*, vol. 9, n°3, 279-297.
- Tsing, Anna (2000). « The Global Situation », *Cultural Anthropology*, vol. 15, n°3, pp 327-360.
- Tsing, Anna (2004). *Friction - An Ethnography of Global Connection*, Princeton University Press.
- Tsing, Anna (2012). « Unruly Edges: Mushrooms as Companion Species. », *Environmental Humanities*, vol. 1, November 2012, pp 141-54.
- Tsing, Anna (2017). *Le champignon de la fin du monde, Sur les possibilités de vivre dans les ruines du capitalisme*, Paris, La Découverte.
- Trempé, Rolande (1971). *Les mineurs de Carmaux, 1848-1914*, Paris, Les Editions ouvrières.



- Vallaux, Camille (1905). *La Basse-Bretagne, étude de géographie humaine*, Paris, Editions Cornély, 312 p.
- Van der Ploeg, Jan Douwe (2014). *Les Paysans du XXI<sup>e</sup> siècle. Mouvements de repaysanisation dans l'Europe d'aujourd'hui*, Éditions Charles Léopold Mayer [traduction Agnès El Kaïm], 214 p.
- Van de Velde, Cécile et al. (2017). « Jeunes au travail : à la recherche du sens perdu », *Projet*, vol. 361, n° 6, pp. 28-33.
- Van de Velde, Cécile (2015). *Sociologie des âges de la vie*, Armand Colin, Paris.
- Van de Velde, Cécile (2008). *Devenir Adulte, Sociologie comparée de la jeunesse en Europe*, Paris, PUF.
- Vauclare, Claude (1985). *Les pêches maritimes en pays bigouden - Matériaux pour une contribution l'histoire socio-économique des pêches*, Ifremer, CEASM.
- Verret, Michel (1996). *La culture ouvrière*, Paris, Éditions l'Harmattan.
- Vergès, Françoise (2017). « Racial Capitalocene », dans Johnson, G. T., & Lubin, A. (dir.), *Futures of Black radicalism*, Verso, pp. 72-82.
- Vialles, Noëlie (1987). *Le sang et la chair, les abattoirs du pays de l'Adour*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- Vialles Noëlie (1988). « La viande ou la bête », *Terrain*, n° 10, pp. 86-96.
- Vialles, Noëlie (1998a). « Chair ou poisson », *Journal des anthropologues*, n°74, pp. 105-116
- Vialles, Noëlie (1998b). « Toute chair n'est pas viande », *Etudes rurales*, n°147-148. *Mort et mise à mort des animaux*.
- Viaud, Ronan (2001). « Les pêcheurs bretons et l'organisation syndicale (1900-1945) », dans Geslin, Claude (dir.), *La vie industrielle en Bretagne, une mémoire à conserver*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p.215 - 226.
- Vigna, Xavier (2013). « Les bizutages dans le monde ouvrier en France à l'époque contemporaine », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, vol.38, pp. 152-161.
- Vincent, Jean-Marie (1987). *Critique du travail*, Paris, PUF.
- Virilio, Paul (1976). *L'insécurité du territoire*, Paris, Le Seuil.
- Virilio, Paul & Depardon, Raymond (2010). *Terre natale, Ailleurs commence ici*, Paris, Actes Sud.
- Virilio, Paul (2013). *Le littoral, dernière frontière*, Paris, Sens & Tonka.
- Von Uexküll, Jakob (2010). *Milieu animal et milieu humain*, Paris, Rivages.
- Vörös, Florian (2015). *Les usages sociaux de la pornographie en ligne et les constructions de la masculinité. Une sociologie matérialiste de la réception des médias*, Thèse de sociologie, Ecole des hautes études en sciences sociales.
- Wadiwel, Joseph Dinesh (2016). « Do Fish Resist ? », *Cultural Studies Review*, vol. 22, n°1, Mars 2016
- Wacquant, Loïc (2004). *Punir les pauvres, Le nouveau gouvernement de l'insécurité sociale*, Marseille, Agone.
- Wallerstein, Immanuel (2002). *Le capitalisme historique*, Paris, La Découverte, 1<sup>ère</sup> éd. 1985.
- Wallerstein, Immanuel (2006). *Comprendre le monde. Introduction à l'analyse des systèmes-monde*, Paris, La Découverte.

- Warburg, Aby (2003). *Le Rituel du Serpent*, Paris, Macula.
- Warnier, Jean-Pierre (dir.) (1994). *Le paradoxe de la marchandise authentique. Imaginaire et consommation de masse*, Paris, L'Harmattan (coll. Dossier sciences humaines et sociales).
- Wassmer, Martine (1999). *La construction de l'identité masculine chez les compagnons*. Mémoire pour le diplôme de psychologue du travail du C.N.A.M., 78 p.
- Weber, Florence (1982). « Gens du pays, émigrés, étrangers : conflits autour d'une chasse en montagne », *Études rurales*, n°87-88. *La chasse et la cueillette aujourd'hui*. pp. 287-294.
- Weber Florence (1989). *Le Travail à côté. Étude d'ethnographie ouvrière*, Paris, INRA/Ed. EHESS.
- Weber, Max (1995). *Economie & Société I, Les catégories de la sociologie*, Paris, Plon, 1<sup>ère</sup> éd. 1971 (Réédition Poche Paris, Pocket).
- Weeks, Kathi (2011). *The problem with work*, Durham, Duke University Press.
- White, Richard (1995). *The Organic Machine: The Remaking of the Columbia River*, New York, Hill and Wang.
- Williams, Terry (1989). *Cocaine kids, Un ethnologue chez les dealers adolescents*, Paris, Gallimard.
- Winkin, Yves (1998). « Le touriste et son double. Éléments pour une anthropologie de l'enchantement », *Miroirs maghrébins : itinéraires de soi et paysages de rencontre*, CNRS éditions, pp. 133-134.
- Wolch, Jennifer & Emel Jody (1998). *Animal Geographies: Place, Politics, and Identity in the Nature-Culture Borderlands*, Londres et New York, Verso.
- Worm, Boris, et al. (2006). « Impacts of biodiversity loss on ocean ecosystem services », *Science* vol. 314, n° 5800, pp.787-790.
- Worm, Boris ; Branch, Trevor A. (2012). « The future of fish », *Trends in Ecology Evolution*, vol. 27, n°11, pp. 594-599.
- Zacot, François-Robert (2014). *Peuple nomade de la mer, Les Badjos d'Indonésie, Itinéraire autobiographique d'un ethnologue*, Paris, Pocket (coll. « Terre Humaine »), 1<sup>ère</sup> éd. 2009.
- Zarca, Bernard (1988). « Identité de métier et identité artisanale », *Revue française de sociologie*, vol. 29, n°2, pp. 247-273
- Zimmermann, Ekkart, (1983). *Political Violence, Crises and Revolutions. Theories and Research*, Cambridge, Shenkman.
- Zolesio, Emmanuelle (2009). « Des femmes dans un métier d'hommes : l'apprentissage de la chirurgie », *Travail, genre et sociétés*, vol. 22, n°2, pp. 117-133.
- Zonabend, François (1989). *La presque île du nucléaire*, Paris, Odile Jacob.
- Zonabend, Françoise (1993). « Au pays de la peur déniée », *Communications*, n°57, *Peurs*, sous la direction de Bernard Paillard, pp. 121-130.
- Zunigo, Xavier (2010). « Le deuil des grands métiers. Projet professionnel et renforcement du sens des limites dans les institutions d'insertion », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 184, n°4, pp. 58-71.
- Zunigo, Xavier (2013). *La prise en charge du chômage des jeunes. Ethnographie d'un travail palliatif*, Éditions du Croquant (coll. « Champ social »), 248 p.

## Bilans d'enquêtes et rapports politiques :

---

Cléach, Marcel-Pierre (sénateur de la Sarthe), « Marée amère ; Pour une gestion durable de la pêche », 2008 - <https://www.senat.fr/rap/r08-132/r08-132.html>

Fasquelle, Daniel (député du Pas de Calais), « De l'urgence de renouveler les navires pour sauver la pêche française », Rapport sur le renouvellement de la flotte de pêche maritime française, 2011 - [http://www.dirm.nord-atlantique-manche-ouest.developpement-durable.gouv.fr/IMG/pdf/Rapport\\_de\\_M-\\_Daniel\\_Fasquelle\\_De\\_pute\\_du\\_Pas-de-Calais\\_cle236511.pdf](http://www.dirm.nord-atlantique-manche-ouest.developpement-durable.gouv.fr/IMG/pdf/Rapport_de_M-_Daniel_Fasquelle_De_pute_du_Pas-de-Calais_cle236511.pdf)

Guédon, Louis (député de la Vendée), « Vouloir une politique de la pêche pour la France », Rapport sur la compétitivité de la filière pêche française, 2011 - [http://www.affaires-maritimes.pays-de-la-loire.developpement-durable.gouv.fr/IMG/pdf/Rapport\\_GUEDON\\_cle515a6b.pdf](http://www.affaires-maritimes.pays-de-la-loire.developpement-durable.gouv.fr/IMG/pdf/Rapport_GUEDON_cle515a6b.pdf)

Le Meur, Annaïg, Rapport de la mission d'information sur la pêche, Commission des affaires économiques, 9 Enregistré à la Présidence de l'Assemblée nationale le 9 octobre 2019, [http://www.assemblee-nationale.fr/15/rap-info/i2293.asp#P16\\_315](http://www.assemblee-nationale.fr/15/rap-info/i2293.asp#P16_315)

Pont, Jean-Pierre et Quentin, Didier, Rapport d'information déposé par la commission des affaires européennes sur une pêche durable pour l'Union européenne - Enregistré à la Présidence de l'Assemblée nationale le 17 juillet 2019 - [www.assemblee-nationale.fr/15/europe/rap-info/i2175.asp](http://www.assemblee-nationale.fr/15/europe/rap-info/i2175.asp)

Impact du Brexit sur le secteur de la pêche - Commission des affaires européennes Groupe de suivi Retrait du Royaume-Uni et refondation de l'UE Commission des affaires étrangères, de la défense et des forces armées Mercredi 6 février 2019 : [http://videos.senat.fr/video.1022552\\_5c5aa33a36919.impact-du-brexit-sur-le-secteur-de-la-peche?timecode=4962350](http://videos.senat.fr/video.1022552_5c5aa33a36919.impact-du-brexit-sur-le-secteur-de-la-peche?timecode=4962350)

OCDE, *Pour des pêcheries responsables: Implications économiques et politiques*, OCDE, Paris, 2000.

Offimer, *Key figures for the fisheries and aquaculture sectors in France*, 2009, [http://www.ofimer.fr/99\\_up99load/2\\_actudoc/1725d1\\_01.pdf](http://www.ofimer.fr/99_up99load/2_actudoc/1725d1_01.pdf)

ORSB, *Prévention des conduites addictives en entreprises maritimes (PRECADEM) Phase I : évaluation et analyse des usages de substances psychoactives dans le milieu de la pêche professionnelle en Bretagne et en Pays de la Loire*, Etude réalisée à la demande et avec le soutien financier des Comités régionaux des pêches maritimes et des élevages marins de Bretagne et des Pays de la Loire, Dominique Dubois, Chargé d'études ; Philippe Clappier, Directeur adjoint ; Elisabeth Queguiner, Chargée d'études, Janvier 2016, [https://orsbretagne.typepad.fr/PRECADEM\\_PhaseI\\_Notedesynthe%CC%80se\\_janvier2016.pdf](https://orsbretagne.typepad.fr/PRECADEM_PhaseI_Notedesynthe%CC%80se_janvier2016.pdf)

WFF, 2000, *Assemblée constituante du WFF (Loctudy, France, 2-6 octobre)*. Actes. Annexe 1 : la genèse du mouvement. Lorient, CRISLA, document interne, 108 p.

## Filmographie :

---

- Perrault, Pierre, Brault, Michel, Carrière, Marcel, *Pour la suite du Monde*, ONF, 105', 1963.
- Castaing Taylor, Lucien & Paravel, Verena, *Leviathan*, 87', Sensory Ethnography Lab, Harvard, 2012.
- Clouette, Fabien & Brugidou, Jeremie, *Bx46*, 74', 2014.
- Coss, Simon & Tracou, Antoine, *Wait & Sea*, 52', Aligal Production, 2019
- Epstein, Jean, *Finis Terrae*, 67', 1929.
- Flaherty, Robert J., *Man of Aran*, 76', 1934.
- Grierson, John, *Granton Trawler*, 1934.
- Grierson, John, *Drifters*, 1929.
- Kramer, David, *Seuls Ensemble*, Survivance Film, 78', 2016.
- Le Masson, Yann, Le Garrec, Nicole, Vautier, René, *Le Poisson commande*, 30', 1973.
- Morvan, David & Le Guillermic, Erwan, *L'incendie*, Aligal Production, Tébéo, TvRennes, 2014, 52', HD.
- Le Vacon, Thierry, *Big Brother prend la mer*, Littoral, Aligal, France 3, 26', 2017.
- Vermersch, Séverine, *Dans leurs yeux*, 52', 2016.
- Wiseman, Frederick, *Belfast, Maine*, Zipporah films, 245', 1999.

## Table des matières

---

Sommaire .....	3
Remerciements .....	4
Introduction générale .....	5
Illustrations .....	24

### Première partie

<b>Une sociologie des jeunes marins-pêcheurs, entre maritimité et parcours de vie .....</b>	<b>33</b>
Introduction de la première partie .....	34

#### Chapitre I :

Quel monde est à part ? .....	39
1.1. Les travailleurs de la mer : état des connaissances de ce « monde à part » .....	39
<i>From roots to routes</i> .....	44
<i>Sociologie des pêcheurs</i> .....	50
<i>L'intérêt pour la Bretagne et la Bretagne pour intérêt</i> .....	56
<i>Quand l'ailleurs est ici – une anthropologie maritime</i> .....	65
1.2. Précarité et secteur primaire « en crise » - un rapport au travail nouveau dans une France en mutation .....	68
<i>Une sociologie du travail attentive aux nouveaux rapports au monde</i> .....	68
1.3. Être jeune sur le littoral breton, questions et enjeux .....	74
<i>Rétribution à la part</i> .....	78
1.4. Travailler et vivre avec des animaux ; les tuer .....	81

#### Chapitre II :

Enquêter : quand le corps se fait journal de terrain. ....	87
2.1. Paysages et objets.....	91
2.2. Une sociologie « au ras de la mer » .....	101
« <i>La non participation est une fiction</i> » .....	101
<i>Facebook : des groupes privés</i> .....	105
2.3. Est-ce que toute enquête sociologique est une trahison ? .....	108
« <i>Savoir en sortir</i> » .....	108
<i>Ethnicités maritimes</i> .....	117
<i>Images</i> .....	130

## Deuxième partie

<b>Monde « en crise » : logiques capitalistes, patrimoniales et identitaires d'un corps professionnel pluriel .....</b>	<b>133</b>
Introduction de la deuxième partie .....	134

### Chapitre III :

Crises et cycles de la pêche sur un territoire « sinistré mais euphorique » .....	140
3.1. « Ça va être sinistré après, comme dans le Nord avec les mines » .....	142
<i>Eschatologies plurielles</i> .....	142
<i>Monde flottant</i> .....	147
<i>1993 et 2007 : des luttes</i> .....	150
<i>L'absence d'une tradition de lutte</i> .....	152
<i>Impact des mutations organisationnelles et territoriales sur les solidarités</i> .....	156
3.2. La pêche durable : des enjeux de patrimoine et de valorisation touristique .....	170
« <i>Nous, on est les touristes de la pêche</i> » .....	170
<i>Applications concrètes de « l'idéologie du terroir »</i> .....	179
<i>Patrimoine vivant</i> .....	190
3.3. Crises durables et responsabilités .....	199
<i>Pénuries contradictoires</i> .....	199
<i>Portrait d'un galérien</i> .....	204
<i>Incertitude sociale et précarité des « projets »</i> .....	218
Conclusion du chapitre III.....	222

### Chapitre IV :

Des identités professionnelles contre les logiques de classe.....	223
4.1. Identités de marins-pêcheurs .....	226
« <i>Ça date pas de mathusalem, la pêche ici</i> » .....	226
<i>L'illusion de la résilience - Bretonnitude Inc.</i> .....	230
<i>Les « choix de l'Armor » : le cas d'un héritier</i> .....	232
4.2. Mondialisations maritimes en crise ? Des marins bretons qui sont avant tout des marins 235	
<i>Une condition maritime</i> .....	237
<i>Des sociabilités de port à la mondialisation de l'activité</i> .....	240
<i>D'un « internationalisme contraint » à une « globalisation contrainte »</i> .....	249
<i>Un modèle d'engagement discontinu</i> .....	255
4.3. Artisanat et industrie : une dichotomie subjective .....	260
<i>Marins inclassables</i> .....	260
<i>Une normalisation « from top to bottom » qui infuse les définitions du terrain</i> .....	265
« <i>Artisan, ça veut tout et rien dire</i> » .....	268
<i>Jeux de concurrences</i> .....	273
<i>Être représenté</i> .....	283

4.4. Le destructeur et la sentinelle .....	291
<i>Les pêcheurs dans une société « de plus en plus écolo »</i> .....	292
<i>Des pêcheurs visibles et invisibles pour la société</i> .....	295
Conclusion de la deuxième partie.....	298
<i>Le pêcheur, du cœur du monde au monde entier</i> .....	298

### Troisième partie

<b>« Y a pas vraiment de limite en fait ». Libertés et enfermements à la pêche .....</b>	<b>303</b>
Introduction de la troisième partie .....	304

#### Chapitre IV :

Contraintes et autonomie.....	314
-------------------------------	-----

5.1. L'aventure de la pêche : entre les normes et les écrans, une solitude s'installe ? .....	315
<i>Seuls, ensemble ? Entre l'aventure et l'ennui</i> .....	317
<i>Seuls, ensemble ? Tracer la mer sur son écran</i> .....	321
<i>Moins de pêcheurs est-il synonyme de plus ou moins de liberté ?</i> .....	325
<i>A qui appartient la mer ?</i> .....	328
<i>Liberté à deux vitesses : une réunion de petits pêcheurs</i> .....	333
5.2. Être libre, capitaine ou son propre patron ? .....	336
<i>Être son propre patron</i> .....	336
<i>« Pas l'choix »</i> .....	340
<i>Devenir Patron</i> .....	345
<i>Patron ou capitaine ?</i> .....	350
<i>Faire de l'argent ?</i> .....	353
5.3. Le goût du large .....	357
<i>« Ça fait rêver » - Écouter les anciens</i> .....	357
<i>« Y a qu'en mer qu'on vit des trucs comme ça »</i> .....	361
<i>Dans l'aquarium ou au milieu du désert</i> .....	367

#### Chapitre VI :

Revendiquer sa liberté et « poser son sac » : pratiques du turnover.....	375
--	-----

6.1. La pêche, un secteur au sein de la « vaste usine » du monde du travail .....	376
<i>Les nouveaux profils de matelots : une filière face à la volatilité du salariat ?</i> .....	376
<i>Être du réseau</i> .....	385
<i>En finir avec la question de la transmission familiale</i> .....	389
<i>« Les mecs sont pas nés marins, faut arrêter ! »</i> .....	392
<i>« Plus beau métier du monde » ou « boulot de con » : une question de générations</i> .....	398
<i>« Maintenant c'est nos bateaux ! »</i> .....	400
<i>Marine academy</i> .....	406
<i>Vocation, mission, parcours, précarité</i> .....	409

<i>Liberté et désaffiliation : sacrifices ?</i> .....	412
<i>Audierne, l'exception qui confirme la règle</i> .....	418
6.2.« <i>On n'est pas libre, on est enfermé !</i> » .....	421
« <i>Pourquoi pas la pêche ? Je sais plus trop quoi tenter.</i> » .....	424
<i>Portrait d'un outsider</i> .....	429
<i>Éloignement</i> .....	434
<i>Godaille</i> .....	437
« <i>C'est pas l'usine, la mer</i> » .....	443
« <i>C'est pas toujours très pro</i> » .....	448
<i>Trouver l'adrénaline hors des « rythmes cons »</i> .....	451
<i>A la recherche de la « perle rare »</i> .....	454
« <i>Et alors, y a pas qu'l'argent !</i> ».....	459
<i>Équipages - des groupes d'hommes « à des endroits où d'autres ne vont pas »</i> .....	465
<i>Salaires à la part et mauvais payeurs</i> .....	472
Conclusion de la troisième partie : des jeunes entre le rêve et le drame .....	478
<i>Le rêve de la voile, ou la pluriactivité comme solution de liberté</i> .....	478
<i>Un drame qui ne doit rien au hasard</i> .....	481
<b>Quatrième partie</b>	
<b>Devenir un « bon pêcheur » : des définitions à l'échelle des corps ?</b> .....	<b>489</b>
Introduction de la quatrième partie .....	490
<u>Chapitre VII :</u>	
Des corps de marins et des corps d'ouvriers .....	495
7.1. « Faut pas être une princesse pour aller là-dessus » - Corps, interactions, masculinités : standards et définitions. ....	497
« <i>Vrais marins</i> » et <i>identités flottantes</i> .....	497
<i>Faire avec « l'eau jaune »</i> .....	503
<i>Virilité défensive</i> .....	506
<i>Classes polluées ?</i> .....	511
<i>Rapports à la fatigue : un sommeil impossible et l'impératif de ne pas trop s'écouter</i> .....	520
<i>Des marins accidentés de la vie</i> .....	526
<i>Marin-pêcheur : un métier masculin ?</i> .....	533
« <i>Qu'est-ce qu'on s'en fout de savoir si t'es costaud ou pas ?</i> » .....	537
<i>Le porno dans la passerelle</i> .....	546
<i>Des corps hétéronormés et isolés de toutes interactions avec des corps féminins</i> .....	552
<i>Le mythe du mutisme des marins</i> .....	555
<i>Mutations des masques de masculinité</i> .....	559
<i>Mains, blessures et masques de la virilité</i> .....	561
7.2.Un corps poussé aux limites. ....	565
<i>Le dernier à rentrer</i> .....	565
« <i>Appeler Toulouse</i> » - <i>le spectre de la mort en mer</i> .....	568
« <i>Tous avec le flacon de voltaren</i> ».....	575



<i>Drogue et pêche - « re-régler les neurones aux rythmes des terriens, ce n'est pas une mince affaire »</i> .....	578
<i>« Non stop »</i> .....	588
<i>Export</i> .....	592
<u>Chapitre VIII :</u>	
Rapport à l'animal - Généalogie d'une violence à bord.....	599
<i>No land's men</i> .....	600
8.1. Ouvrier d'abattoirs ou pisteurs ? Écologies sociales..	603
<i>Hybridation</i> .....	603
<i>Raconter une histoire : distribution de capitaux symboliques</i> .....	610
<i>Pister - « On tente des trucs ! »</i> .....	617
<i>Pister et être surpris</i> .....	623
<i>Raconter une histoire : rêver d'autres rêves, hors de l'exploitation industrielle</i> .....	629
<i>Le levant et le couchant</i> .....	634
<i>Rêver du travail, travailler à rêver</i> .....	641
<i>Oiseaux agroalimentaires - créatures sauvages ou industrielles en miroir</i> .....	644
8.2. Politiques narratives - une question d'ennemisme..	652
<i>Concurrences - « C'est moi l'plus fort »</i> .....	655
<i>Rejets, débordements</i> .....	663
<i>Compagnons - métaphysique de la prédation</i> .....	668
<i>Figurations trophiques, photographies entre « Big Win » et « empoisonnement »</i> .....	678
<i>Les butins du chalut, des surprises et fantômes</i> .....	686
<i>« Ça doit être un plaisir pour le paysage »</i> .....	692
Conclusion générale .....	698
<i>Jeunesse populaire, travail et environnement à l'heure du capitalocène</i> .....	698
<i>« On ne va pas pour autant s'arrêter de vivre » - une certaine idée de la « durabilité »</i> ..	700
<i>Écologies capitalistes : des natures « à part » et des « mondes pour personne »</i> .....	704
Glossaire .....	711
Bibliographie .....	715
Table des matières .....	749

## Résumé / Abstract

---

La thèse est le produit d'une ethnographie auprès des marins-pêcheurs bretons. Les travailleurs de la mer doivent faire face depuis les années 1990 à un tarissement des ressources couplé à une variation des prix de vente de leurs prises. La dépendance aux tarifs du gasoil produit un contexte délétère, auquel s'ajoutent des difficultés de transmission des métiers. La thèse cherche à la fois à déconstruire les enjeux sociaux de ce contexte de « crise », tout en étant à l'affût des transgressions silencieuses qui s'expriment sur le pont des navires. Le modèle halieutique breton, marqué par un productivisme et une forte dépendance aux rendements des flottilles chalutières, a imposé au second XX<sup>e</sup> siècle une grille de lecture naturaliste et capitaliste des relations à l'environnement, tout en produisant une rhétorique corporatiste qui tend à faire des « marins-pêcheurs » une unité sociale homogène, organisée autour d'intérêts communs. Il existe pourtant une diversité de métiers et d'arts de pêche, traduits directement en autant de visions du monde, modes de vie et rapports de domination. Sur les navires « artisans » comme sur les navires plus « industriels », les modes de vie des marins s'organisent autour du partage de connaissances territorialisées et sur la revendication d'une autonomie de pratiques, c'est-à-dire autant de notions « non capitalistes » (St. Martin, 2005). Ces modes de vie continuent d'attirer des jeunes matelots sans réussir à les fixer dans une logique de « carrière ». Le refus de se conformer aux rythmes d'un travail « où la vie se perd » (Rancière, 1981), qui a détruit le corps et l'esprit des anciens, est un facteur de frustration, traduit par un *turnover* important. Aux dynamiques patrimonialisantes dont dépend l'industrie touristique qui se développe sur les littoraux, aux exigences de rendement, et à la concentration des capitaux dans les mains de « grosses boîtes », répondent les aspirations d'une nouvelle génération à habiter autrement les Océans, en décalage avec un récit officiel capitaliste. Il s'agit, dans cette thèse qui s'intéresse aux mutations du secteur, de confronter les écologies sociales en présence sur le pont aux dynamiques néolibérales de gestion des environnements. L'attention portée aux incarnations dans les corps des marins de ces tensions permet de saisir des enjeux qui touchent à la définition du rapport au travail dans nos sociétés contemporaines.

---

This dissertation is the result of ethnographic research conducted primarily through fieldwork among Breton commercial fishermen. Since the 1990s, toilers of the sea have seen resources dry up while the selling prices of their catches have been fluctuating. Their dependency on gas prices as well as their difficulties in passing on their professional knowhow to younger generations have exacerbated an already challenging situation. On the one hand, this dissertation aims at deconstructing the social stakes of this period of crisis while being on the lookout for “silent transgressions” which are expressed on the decks of fishing boats. In the second half of the 20<sup>th</sup> century, the Breton halieutical model, characterized by productivism and a high dependency on the output of fishing boats, asserted a naturalistic and capitalistic framework concerning the relations between humans and their environment. Simultaneously, a corporatist rhetoric emerged, which portrays commercial fishermen as one socially homogeneous unit, organized around common interests. Yet fishing trades and gears are extremely diverse, often based on differing views of the world and power relations. Either on “artisanal” or “industrial” boats, the fishermen's ways of life are shaped by the idea of sharing territorialized knowledge and by the claim that they should be autonomous in their work – notions that are non-capitalist. These ways of life are still considered attractive by some young sailors, but fail to convince them to stay in the trade and think about commercial fishing as a long-term career. This refusal to conform to the rhythm of a trade which has destroyed the bodies and minds of elders, causes frustration, which results in high turnover rates. Despite the heritage industry of tourism which is developing on the coastlines, despite the demand for productivity, and despite the concentration of capital in the hands of big companies, a new generation aspires to build a different experience of their lives in and around the oceans, far from the dominant capitalistic narrative. This dissertation aims at analyzing the changes in this field and at confronting present social ecologies to the neoliberal handling of environments. Those tensions, literally and physically embodied by the fishermen, reflect what is at stake in the relationship between humans and their work in contemporary societies.



